Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/caracteristiques01cahi

CARACTÉRISTIQUES

DES SAINTS

DANS L'ART POPULAIRE

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

CARACTÉRISTIQUES

DES SAINTS

DANS L'ART POPULAIRE

ÉNUMÉRÉES ET EXPLIQUÉES

PAR LE P. CH. CAHIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME PREMIER

A — F.

Pages 1 à 440

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

1867

Tous droits réservés.

« Sunt nonnulli quos ad amorem patriæ cœlestis plus exempla quam prædicamenta succendunt. »

Gregor. M. *Dialog.*, lib. I, prolog.

AVANT-PROPOS

1. Je ne serais pas acceptable à prendre des airs d'initiateur dans le sujet que traite ce livre. Convenons que les étrangers avaient éprouvé bien avant nous le besoin d'un travail qui expliquât les représentations des saints laissées par le moyen âge; et moi qui rassemblais depuis quelque trente ans les recherches que voici, j'ai choisi de bonne heure pour base une brochure allemande publiée par M. Helmsdœrfer (dit-on) à Francfort-sur-le-Mein en 1839 [1]. Quelques tâtonnements avaient précédé cet opuscule remarquable (sans parler de Molanus [2] dont il me semble qu'on n'a pas assez fait mention dans les travaux modernes sur cette matière); et plusieurs ont suivi Helmsdœrfer depuis 1839, sans l'effacer, parce qu'il avait des qualités solides qu'on ne remplacerait pas entièrement à moins de se donner beaucoup de peine. On n'attend pas sans doute dans cette préface une bibliographie de la matière; cependant il serait injuste, ou par trop ignare, de ne pas mentionner l'*Iconographie des saints*, rédigée dès 1834 par le général J. de Radowitz [3], et dont la seconde édition a paru à Berlin en 1852. Ajoutons les *Emblèmes qui distinguent les saints dans l'art* [4], publiés pour la seconde fois en 1860; et le livre intitulé par M. J. H. Parker, *Calendrier de l'Église anglicane* [5], puis les divers volumes de M^me^ Jameson [6]. Nous aurons ainsi indiqué les principaux livres récents inspirés par la pensée qui nous guide aujourd'hui nous-même. La *Symbolique chrétienne* de M. W. Menzel [7] traite ce sujet avec une certaine largeur, mais ce n'est pas son but principal. M. V. Didron semblait se proposer un grand ouvrage sur cette matière; et après l'avoir pris de très-haut, on dirait qu'il n'y songe plus depuis plusieurs années. M. Guénebault, dans

1. *Kristliche Kunstsymbolik und Ikonographie*, ein Versuch, etc.

2. *De historia SS. imaginum.* Avec l'édition de Paquot (Lovanii, 1771) on avait déjà la base d'un fort bon répertoire, si ce n'était que la polémique y occupe une place considérable, et que le nombre des saints mentionnés est trop réduit. Cela suffisait aux vues de l'auteur primitif, qui ne voulait que venger le culte des saintes images contre le calvinisme.

3. *Gesammelte Schriften*, von J. v. Radowitz, I Band.

4. *Emblems of saints...* by F. C. Husenbeth... provost of Northampton.

5. *The calendar of the anglican church illustrated.*

6. *Sacred and legendary Art, — Legends of the monastic Orders, — Legends of the Madonna*, etc.

7. *Christliche Symbolik.* Regensburg, 1855. Je ne parle pas de la prétendue *Mythologie chrétienne*, imprimée à Berlin, par le D^r^ Piper.

son *Dictionnaire iconographique*, a réuni bien des recherches qui ne sont pas à mépriser[1]. En somme, pourtant, il demeurait beaucoup à faire; et la raison en est fort simple.

Que l'Allemagne et l'Angleterre nous aient précédés sur cette route, ce n'est pas de quoi surprendre. Tout en perdant les souvenirs catholiques du moyen âge, les peuples de ces contrées tenaient beaucoup trop à l'art chrétien par le fond de leurs entrailles pour ne pas vouloir se remettre à comprendre ce qui nous en reste dans les musées et les églises. C'est sans doute ce qui dirigeait M. Th. Græsse quand il attachait son nom à une édition de la *Légende dorée* publiée par un imprimeur de Dresde[2]. Je dis qu'il y a mis son nom, car il n'est pas aisé de croire qu'il ait pris la peine d'en revoir le texte, malgré la promesse du titre. Le livre est beaucoup trop criblé de fautes pour permettre de supposer la recension attentive d'un homme instruit. Toutefois, comme cette édition est d'une acquisition facile et comme les erreurs d'impression qui la déparent trop souvent sautent aux yeux presque toujours, ce sera le texte que nous suivrons communément quand il faudra renvoyer le lecteur à cette source populaire.

On pourrait penser que les catholiques sont fort en retard dans cette branche de recherches historiques. Mais, outre que plusieurs des livres cités plus haut ne sont pas l'œuvre de protestants, faisons cette réflexion que les souvenirs et les pratiques de l'Église entretiennent encore chez nous une connaissance passable de certains faits qui semblent pouvoir au moins suffire dans les populations qu'ils intéressent particulièrement; tandis que tout en ce genre est énigmatique et absolument neuf pour ceux qui ont été accoutumés depuis trois siècles à répudier le culte des saints. La curiosité devait donc s'éveiller d'abord là où la désuétude avait entièrement dépaysé les gens les plus attentifs. Et cependant il serait injuste de méconnaître que l'Italie et les Flandres avaient déjà pris au sérieux dès le XVI^e^ siècle ces recherches iconographiques (puisqu'on a employé ce nom, qui ne me semble pas exact ici). Laissons de côté, si l'on veut, les grandes investigations dont les catacombes et l'art chrétien primitif ont été ou sont encore l'objet; Molanus et son éditeur du XVIII^e^ siècle (Paquot), ne peuvent être oubliés[3] dans un travail sur les *images*. Auprès de son livre, quelques autres opuscules, ou même ouvrages du XVIII^e^ siècle, méritent à peine de figurer.

2. Dans les travaux modernes, dictés par la même pensée, et jusque dans les mieux faits, une grande lacune apparaît presque toujours; ce sera notre justification pour avoir présumé qu'il restait quelque chose à faire sur un terrain parcouru avant nous par plusieurs hommes

1. Je n'ai pas voulu employer ici le mot *iconographie* parce qu'il m'aurait semblé irrévérencieux pour des hommes graves dont nous devons tenir grand compte. Le docte E. Q. Visconti ayant adopté cette expression pour ses recherches sur les portraits des personnages illustres dans l'antiquité grecque et romaine, il convient de ne pas détourner le sens de ce mot à une autre acception. Or, je n'avais pas du tout en vue de recueillir les portraits des saints.

2. Jacobi a Voragine *Legenda aurea*, Dresde, 1846.

3. Cette édition, reproduite par M. Migne dans l'un de ses *Cours*, y manque de table alphabétique; en sorte que l'usage en devient très-malaisé si l'on n'étudie pas le livre d'un bout à l'autre. La *Légende dorée* est souvent dans le même cas par suite d'une distraction toute semblable chez ses éditeurs, y compris M. Græsse. L'ordre du calendrier n'est pas présent à toutes les mémoires.

capables. On nous dit bien comment les grands serviteurs de Dieu ont été représentés, mais on n'explique guère pourquoi tel ou tel attribut les caractérisait aux yeux du peuple. Dès lors les meilleurs ouvrages ne ressemblent pas mal à une liste d'indications sèches qui satisfont assez peu la curiosité légitime. Si je trouve, par exemple, que sainte Marie l'Égyptienne porte trois pains, j'éprouve immédiatement le désir de savoir quel en est le motif; et la plupart du temps l'auteur ne m'en donne pas l'explication. L'esprit humain est fait de telle sorte, qu'il ne s'arrange pas de réponses si sommaires. L'auteur peut trouver que ce lui est déjà bien assez de peines prises pour arriver à ce point, et se dégage volontiers du reste de la tâche; non pas qu'il ne poussât volontiers son entreprise jusqu'au bout, soupçonnant sans doute qu'il laisse encore une question ultérieure à résoudre. Mais où trouver habituellement le mot de tant d'énigmes qui renaîtront à chaque ligne, si l'on se dévoue à les prendre pour autant de problèmes que le public vous propose? Il y faut des lectures presque sans nombre si l'on n'a pas été familiarisé de bonne heure avec les faits de l'hagiographie. Qui n'a pas fait un usage quotidien du bréviaire durant plusieurs années, ne saura où chercher ce que les bonnes gens d'autrefois connaissaient comme nous savons aujourd'hui l'A B C. Pour moi, il m'est arrivé d'entendre expliquer certains bas-reliefs sans pouvoir opposer à l'interprétation autre chose que des fins de non-recevoir. Puis, à quinze jours de là, lisant les leçons de mon bréviaire à Matines, je voyais clairement les faits qui avaient dirigé l'artiste du XV^e^ siècle ou du XVI^e^[1], et que l'on m'avait habillés d'une façon méconnaissable.

Toutefois le bréviaire (du moins un bréviaire quelconque) ne dit pas tout. Chaque contrée a ses saints qui n'ont pas occupé beaucoup le reste de la chrétienté. Le bréviaire romain a beau signaler les serviteurs de Dieu les plus connus dans l'univers catholique, il est pour les divers ordres religieux, pour les nations et pour le moindre village, des saints dont la gloire n'a point toujours dépassé un certain cercle. Les réunir tous serait lourde besogne. Le grand ouvrage des Bollandistes n'en est pas encore venu à bout depuis cent soixante-dix ans. Un laïque, un luthérien surtout est donc fort excusable si le pied lui manque sur pareil terrain; et pour un homme du monde, c'est vraiment sagesse que de ne s'y point engager. L'ecclésiastique, l'homme de communauté ne s'en tirera pas toujours à son avantage; et je prends mes précautions pour ma propre excuse, comme on voit. Il n'en reste pas moins vrai que le public peut désirer un essai d'explication historique supérieure aux catalogues publiés jusqu'à ce jour. Avoir fait un peu plus que par le passé, témoignera

1. Je citerai entre autres de jolies sculptures exécutées à Saint-Riquier dans l'ancienne salle capitulaire, si j'ai bonne mémoire, et sur un tympan de Saint-Wulfran d'Abbeville. On avait voulu m'y faire voir les aventures d'un abbé très-moderne et nullement canonisé. Je ne me refusai pas de protester contre l'impossibilité de cette intention, mais que substituer à l'explication reçue? Faute de *succédané* satisfaisant, les *ciceroni* locaux ne pouvaient se dessaisir du récit consacré, je crois, par M. Gilbert. Or, en disant mon office du 20 septembre après mon retour à Paris, j'apercevais clairement l'histoire de saint Eustache dans l'un et l'autre monument. Une rectification adressée, il y a plus de vingt ans à mon guide d'Abbeville, est-elle venue à bout de renverser le préjugé? Peut-être que non. Le retour au bréviaire romain aura sans doute ouvert les yeux que ma lettre n'avait pas dessillés avant l'emploi de ce collyre populaire.

du moins le désir d'approcher du but, et pourra en faciliter l'accès à de nouveaux venus qui passeront outre avec un surcroît d'informations facilité par notre labeur quelconque.

3. Du reste, il ne s'agit pas de surfaire notre apport à l'avoir commun. La voie était déblayée par maint travailleur; et quoique j'aie plus que doublé le nombre des saints mentionnés par M. Helmsdœrfer (peut-être même par le général de Radowitz), quoique je me sois imposé de ne presque jamais citer un fait iconographique (passons sur ce mot, puisqu'on l'a mis en circulation) sans y joindre son explication quand je le pouvais, je ne doute nullement qu'à quelque temps d'ici l'on ne puisse ajouter et rectifier beaucoup après examen.

Cela étant, quelle sera la marche de notre livre pour qu'on puisse s'y reconnaître? D'abord le titre indique assez clairement qu'il s'agit de donner les moyens de retrouver un saint d'après les signes qui le caractérisent ordinairement dans l'art populaire. Ces signes sont-ils des emblèmes, des symboles, etc.? question qui se peut bien écarter quand on veut aller droit au but. La matière laissera suffisamment de travail sans qu'on se querelle dès l'entrée; il s'agit de *caractéristiques*, cela suffit, et de savoir le sens que nos pères lisaient dans ces signes de convention qui couraient alors le monde.

4. On doit donc comprendre d'avance pourquoi nous serons très-sobre en fait de vues symboliques transcendantes. Non pas que des aperçus et des dissertations solides sur ce point, ne puissent être assez utiles quand elles sont à leur place; je crois avoir montré, à propos des vitraux de Bourges, que ces études ne me répugnaient pas. Plusieurs ont même trouvé que je m'y jetais à corps perdu, et d'une façon quasi abusive. S'il m'en souvient bien, ç'a été même l'avis exprimé par le rapporteur de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Mais j'avais cru alors (et je crois encore aujourd'hui) que c'était là une occasion de montrer comment se pouvait traiter le symbolisme avec un certain respect; c'est-à-dire en recherchant les racines qu'il peut avoir dans la tradition ecclésiastique, en examinant, comptant et pesant les témoignages qu'il peut alléguer chez les principaux écrivains de l'Église. Hors de là, il devient trop facilement une espèce de romantisme qui me répugne en matière d'enseignement théologique. Somme toute, on me trouvera si l'on veut très-timide sur ces grands aperçus où d'autres se donnent plus libre carrière. J'avoue n'avoir pas la prétention de mettre en lumière des enseignements chrétiens qui auraient totalement échappé à des docteurs tels que saint Augustin, saint Grégoire le Théologien, saint Anselme, saint Bonaventure, et autres de cette taille. Mais pour aujourd'hui, le but de ce livre est tout simplement de donner une explication historique à des représentations qui ont presque toujours (ou prétendent avoir) leurs racines dans l'histoire.

5. Cette histoire, nous n'avons pas la prétention de la donner constamment comme inattaquable. Loin de là, il nous échappera au contraire plus d'une fois de soulever des doutes que certains esprits timorés pourront taxer de hardiesse. Mais n'importe. L'Église n'oblige aucun catholique d'admettre les yeux fermés tout ce qui peut être même qualifié de *pieuse croyance*. A plus forte raison demeurons-nous parfaitement libres au sujet de récits populaires,

très-naïfs tant que l'on voudra, édifiants si l'on veut mieux encore, mais reposant au fond sur des témoignages humains où il y a fort à dire. Moi qui ne demande pas mieux que de croire à l'action divine en dehors des lois générales données à la nature, suis-je pour cela disposé à enregistrer tout ce que l'on me donnera comme miracle? Non certainement. J'y veux des preuves; et je pourrai jusque-là ne pas quereller ceux qui croient en avoir, mais non pas me ranger d'enthousiasme à leur parti. Si nous nions des faits prouvés, qu'on nous relève; autre chose serait de se scandaliser parce que nous révoquons en doute des merveilles qui ne nous semblent pas bien établies.

Je dois m'attendre du reste à des reproches qui auront l'air de se réfuter réciproquement, et cependant je ne veux pas dire qu'ils se détruiront tout à fait l'un l'autre. Alban Butler et Godescard (dont l'œuvre a réellement une valeur incontestable et est mise à contribution par plusieurs qui ne l'avouent pas) ont cru devoir accorder beaucoup à l'école de Baillet; s'ils ne se font pas dénicheurs de saints avec les hagiographes jansénistes, ils sont d'une timidité véritablement outrée quant au récit des miracles. Le travail que j'entreprends pourra passer pour un supplément au leur, puisqu'ils évitent avec une sorte d'affectation ce qu'il me fallait précisément rechercher pour arriver à mon but. Pour moi, les prodiges sont la matière principale, parce que l'art peint plus aisément les actions éclatantes que les vertus. Or, il me fallait devenir comme le trucheman des artistes anciens auprès de spectateurs qui ne connaissent guère les sources où puisaient les vieux maîtres imagiers. Si je ne donne pas toujours raison à ceux-ci, je tâche d'expliquer leurs motifs; et j'avoue que je m'attarde assez volontiers sur leurs pas. Mais, pour qu'on ne soit pas réduit à un catalogue de miracles plus ou moins avérés, je me permets quelque peu de critique, et je prends soin que les dates et autres indications aident à vérifier mainte narration dans l'histoire [1].

6. Le signalement des saints ne sera pas toujours aussi complet que pourraient le désirer certains amateurs exigeants. Il est des serviteurs de Dieu particulièrement illustres, soit dans l'Église entière (comme les fondateurs d'ordres religieux), soit en certaines régions (comme les patrons de villes ou de provinces), et qui en conséquence ont trouvé des artistes pour détailler leur vie par le menu. On ne peut cependant pas dire que toutes les circonstances un peu merveilleuses de leurs vies soient précisément populaires. Chaque saint célèbre se présente à l'imagination des chrétiens sous une ou deux formes, quelquefois quatre ou cinq, rarement au delà, s'il n'a jeté un éclat énorme. Saint Pierre lui-même ne sera pas reconnaissable à la majorité des fidèles si l'on n'a fait choix de représentations élémentaires, pour ainsi dire, qui ne dépassent point un petit cercle de faits présents à la mémoire de tout chrétien. Le reste est très-permis aux artistes si l'histoire les autorise, mais ne se peut dire

1. Quand j'indique le jour où se fête un saint dans l'Église, je prends le Martyrologe romain pour mon guide ordinaire, parce que nul livre de ce genre n'a un caractère d'autorité plus grave, à tout prendre en considération. Mais la fête d'un saint n'y correspond pas toujours à l'anniversaire de sa mort (par exemple pour saint Jean Chrysostome et saint Ambroise). Il suffit apparemment de dire une bonne fois quelle est ma base générale.

populaire, parce qu'il faudra un titre, une notice, que sais-je? pour rendre le sujet bien intelligible à la plupart des spectateurs. N'exagérons pas ; ce qui est populaire en une cité, chez une nation peut-être, pourra bien ne pas l'être ailleurs; avouons pourtant que s'il s'agit d'intérêt général pour la chrétienté (c'est apparemment l'unique exigence que l'on puisse imposer à un livre comme le nôtre), on ne peut être tenu à détailler tous les faits intéressants que tel Ordre ou telle ville conserve peut-être en mémoire de son fondateur ou de son patron et que divers artistes auront énumérés dans une sorte de monographie destinée aux dévots de ce saint. Il est néanmoins certaines collections avec lesquelles on ne peut se refuser à compter, parce que l'habileté ou la célébrité de leurs auteurs a laissé des traces. A part ces considérations exceptionnelles, répétons que tout ce qui est peint, gravé ou sculpté, ne fait pas loi inévitablement.

7. Cela dit, on peut deviner sans grande peine que nos prétentions ne sont pas encyclopédiques, même en fait d'hagiographie. Est-ce à dire que nous prenions pour enseigne une modestie qui compterait éviter la critique par des protestations d'humilité? Point du tout. Voici le vrai. Le projet, le plan même de ce livre date de 1838, et les travaux allemands l'ont éperonné par une émulation de patriotisme catholique très-avouable, ce semble. Bien d'autres occupations l'ont ajourné, sans jamais suspendre la résolution première; et c'est pourquoi l'auteur s'y est remis tout d'abord (autant que sa santé très-fatiguée le lui permettait) avant de publier une *Suite aux Mélanges d'Archéologie*[1], etc., préparée par le P. Arth. Martin, mort dans les derniers jours de 1856. Il semblait assez juste que notre collaboration de quinze années une fois rompue par cette décision du Ciel, je reprisse un peu de la liberté que j'avais sacrifiée aux grands projets de ce confrère dont les visées étaient sans fond. A vrai dire, durant toute la suspension éprouvée par plusieurs de mes entreprises personnelles, je ne perdais pas absolument de vue les *Caractéristiques des Saints;* et j'ai pu examiner, la plume à la main, plus de trente mille estampes spécialement rassemblées dans ce but en diverses collections de France et de Belgique. Ceux qui ont parcouru l'Europe et ses musées jugeront peut-être qu'il restait encore autre chose à faire, et je ne les contredirai pas; mais les explorations de ce genre accomplies dans les mêmes vues par le général de Radowitz et M. Husenbeth me permettaient de penser que je n'étais pas trop en arrière après les avoir mises à profit. D'ailleurs le burin des graveurs a le plus souvent fait connaître au loin les œuvres des grands maîtres, et les types populaires n'ont pas tous pour point de départ la statuaire ou la peinture.

En voulant faire mieux que d'autres, il m'est arrivé de tomber dans un inconvénient que je reconnais à la fin. Mes deux volumes ne sont pas assez maniables pour être mis sous le

1. Cette *seconde* suite, si Dieu me prête vie et force, sera ma principale occupation après les deux volumes que voici, et formera trois ou quatre nouveaux tomes dont toutes les gravures sont presque entièrement achevées. J'en ai déjà commencé une première (chez A. Morel, 1864-66) qui n'était qu'une pierre d'attente, jusqu'à ce que j'eusse loisir et santé pour expliquer maintes choses mystérieuses qui exigeaient interprétation et qui ne s'adressent plus aux seuls ornemanistes. Mais il en sera ce que Dieu voudra, quant à l'effet.

bras durant un voyage et dans l'inspection d'un musée. Fallait-il sacrifier les autres avantages à celui de mettre au jour un livre de poche? Je sais tel amateur qui se promet déjà de transformer mon gros travail en un *vade-mecum*, et il se peut qu'on y réussisse sans trop écourter ce que je croyais devoir dire. Qui sait même si, sous un petit format, l'on n'ajoutera pas quelques données utiles qui manqueraient ici?

Nul doute que l'on ne puisse aisément me dépasser, surtout après les renseignements rassemblés cette fois. Car que sont les travaux d'érudition, pour parler net, si ce n'est un degré préparé à ceux qui viennent plus tard et qui monteront plus haut en nous prenant comme marchepied afin de s'élever au delà de l'horizon où se bornaient nos regards? Assurément il se trouvera ici plus d'un fait que l'on pourra mieux éclaircir, ou des dates et des distinctions de personnages qui méritaient plus de critique, de patience et d'érudition que je n'en avais à ma disposition. Je crois cependant que le principal progrès se produira surtout à l'aide de recherches locales. Cette source, mise en valeur depuis quelque temps par les sociétés historiques des provinces, donnera inévitablement des résultats supérieurs aux petitesses d'un intérêt de clocher. Elle indiquera surtout, pour certaines circonscriptions, divers détails légendaires répandus dans tel ou telle région, mais qui ne pouvaient entrer dans un ouvrage général. Quant à moi, si je vis encore lorsque ces compléments verront le jour, je serai le premier à battre des mains; car il ne m'est pas venu à l'esprit de poser la limite où ces recherches pouvaient atteindre.

8. Pour mettre aux mains du public le résultat de mes études, quelle marche fallait-il suivre? Je n'ai pas trouvé mieux que la méthode adoptée par M. Helmsdœrfer, qui se proposait de conduire le lecteur du connu à l'inconnu. La représentation d'un saint étant donnée, ce que l'on y voit de plus clair (*armes, devise* ou *légende, navires* ou *barques*, etc.), servira de moyen pour trouver son nom dans une énumération alphabétique qui nommera le personnage à propos de son attribut. Voilà pour le cas très-fréquent où l'on voudrait découvrir quel homme de Dieu (ou quelle sainte) était caractérisé par ces désignations jadis familières au spectateur chrétien comme aux artistes. S'il s'agissait au contraire de connaître la caractéristique d'un saint (tâche fort épineuse dont la commande se décharge trop souvent sur le peintre ou le sculpteur qui n'en peut mais), un répertoire général en donne la clef à la fin de l'ouvrage par des renvois aux pages où chaque attribut se trouve non-seulement signalé, mais expliqué. Ainsi, sans quitter jamais la série alphabétique, qui présente la forme la plus abordable à tous, nous aurons et la simplicité d'une table très-accessible, et les développements évités avec trop de prudence par beaucoup de nos prédécesseurs.

A raison des additions considérables que nous avons faites au nombre des saints mentionnés dans les travaux iconographiques (comme on dit parfois) qui avaient précédé le nôtre, et par suite du surplus d'indications que nous imposait le projet de tout expliquer, il devenait d'autant plus important que l'on ne fût pas obligé de lire toute une série pour arriver au but de chaque recherche. Nous pensons avoir évité ce danger la plupart du temps en prenant soin

d'observer presque toujours un ordre assez simple pour permettre de faire rapidement le choix entre plusieurs groupes. L'Ancien Testament d'abord, puis les papes ou les évêques prennent le pas dans chaque article, et les saintes sont constamment placées au dernier rang. L'ordre chronologique n'a été consulté qu'en second lieu pour motiver le classement subsidiaire; et nous ne lui avons pas même accordé un droit impérieux, parce qu'il n'offre point cette ressource de première appréciation qui pouvait seule guider un lecteur ordinaire. Nul n'hésitera dans le plus grand nombre des cas sur la question de savoir si la représentation qu'il a sous les yeux lui offre un saint ou une sainte, un évêque, un abbé ou un laïque; mais l'époque précise ne saute guère aux yeux, et d'ailleurs avancerait médiocrement les recherches. Combien de saints fort connus, dont le siècle serait à peine indiqué par beaucoup de ceux-là mêmes qui les honorent! Du reste, nul doute que la chronologie ne soit un renseignement utile, et nous lui avons donné sa place, non sans quelque peine. Toutefois ce ne pouvait être la base d'une classification élémentaire où l'œil devait être le premier guide.

9. Plusieurs aussi, avant nous, s'étaient restreints à une nomenclature non-seulement dépouillée de détails historiques, mais privée de dessins qui pussent diriger les artistes aussi bien que les antiquaires. Économie fâcheuse de plus d'une façon, mais qui avait toute sorte de motifs. Les gravures doivent accroître le prix et diminuer la vente d'un livre, du moins à ce qu'il semble, quoique des gens habiles aient trouvé moyen d'accorder ces deux termes inconciliables en apparence. Supposé même que cette difficulté soit franchie par les combinaisons d'un éditeur intelligent, ferez-vous choix de l'archéologie toute pure en ne reproduisant rien qui n'appartienne au passé, ou allez-vous traiter tout d'après une fantaisie entièrement moderne? Diverses vies de saints *illustrées* (comme on dit) par des artistes contemporains ont donné de pauvres *spécimens* du fond que l'on peut faire sur l'art chrétien du XIX^e^ siècle; aussi n'y a-t-il point à s'étonner si quelques-unes de ces publications n'ont pas atteint le bout de leur carrière. Si vous prétendez toutefois ne rien admettre qui n'ait deux ou trois siècles de date, voilà les choses chrétiennes reléguées à peu près dans l'antiquaille, à la façon des nécropoles que nos musées reproduisent gravement avec plus ou moins de succès, mais avec l'intention bien sensible de les classer comme objets curieux à peu près sans conséquence (sinon scientifique) pour l'avenir.

L'Église n'en est pas venue au point d'être traitée comme les civilisations éteintes; il ne faut pas laisser croire à certains Épiménides de 92 en France (ou de 1532 en Saxe), que nous en soyons réduits pour nos saints au procédé berlinois du musée égyptien de Prusse. M. Lepsius y a trouvé bon de ne mentionner le roi Frédéric-Guillaume IV dans une collection pharaonique, qu'en l'affublant de formes et de pensées mendiées dans la terre de Misraïm chez les hiérogrammates de Chéops, de Rhamsès et de Thot.

Je ne veux pas nier que les saints (après Dieu) ayant été la grande préoccupation du monde moderne durant quelque mille années, ils sont devenus l'objet quasi principal d'une littérature populaire où sources primitives et documents historiques entraient parfois pour

une part assez mince. Ce que l'on a dit de nos jours sur l'origine de certaines légendes n'est pas extrêmement neuf. Avant plusieurs évêques de la *Renaissance* (mot assez mal interprété par divers écrivains en un sens ou en l'autre), des moines du XIV^e^ siècle critiquaient déjà une bonhomie excessive chez leurs prédécesseurs. Tel était en France, par exemple, notre dominicain *Bernardus Guidonis* dont les manuscrits ont été négligés plus que de raison, et qui n'approuvait pas toujours le laisser aller de son confrère Jacques de Varazze dans la célèbre *Légende dorée*. Mais qui ne dira aussi que bien des modernes ont fait trop bon marché de nos vieilles histoires populaires? Tout cela était-il à rejeter par la seule raison que c'était populaire (en quoi la Renaissance proprement dite est d'une aristocratie insupportable),— et, tout jésuite que je suis, je ne puis m'empêcher de faire observer que certains bollandistes du XVIII^e^ siècle ont un peu trop abondé dans ce sens; — ou ne fallait-il pas rechercher ce qu'il y avait de vraiment historique dans les récits populaires, avant de se prononcer prématurément et de fermer ainsi la route aux explorations ultérieures, en jetant le discrédit et l'oubli sur les vrais moyens de recherches? C'est une grande question qui demeure encore ouverte et à laquelle je crois apporter mon petit contingent dans ce livre. Ne fût-ce que de réunir les souvenirs locaux, et d'en proposer parfois une explication (hasardeuse peut-être), ce ne sera pas avoir desservi les travaux hagiographiques. On y pourra trouver intérêt à la fois et profit pour parvenir à constater ce qu'il y avait primitivement d'idées fondamentales sous quelques groupes qui nous semblent parfois étranges, mais dont il importe de conserver le souvenir, afin que la parenté de ces divers faits ne s'oublie pas quand on sera en mesure d'en rendre raison, sans parti pris d'amour ou de haine. Il est aisé de voir à mon langage que je ne suis pas, sur ce point, ce que certaines gens appellent un fanatique; mais tel se pique de ne pas l'être, qui le devient (en sens contraire) par horreur contre le fanatisme; autre illusion dont j'espère m'être suffisamment garé. L'impartialité n'est pas toujours du côté de ceux qui l'affichent le plus. A nous autres catholiques les miracles fort clairs ne manquent pas, nous pourrions donc en sacrifier quelques centaines sans nul regret; il nous en restera suffisamment qui demeureront incontestables à la bonne foi la plus sévère.

10. Bon nombre de nos peintres ne seraient que trop disposés par leurs études à se dire que les saints sont affaire d'archéologie comme Thésée, Ménélas ou Sésostris, et que Raphaël est déjà bien moderne (outre qu'il n'est pas facile à copier) pour des sujets si étrangers à la société actuelle. Car j'aime à croire que le goût et le talent de plusieurs artistes d'aujourd'hui, si peu chrétiens qu'ils puissent être, reculent devant les fadeurs et les niaiseries d'un certain *art religieux* qui a la vie très-dure malgré sa misère d'un demi-siècle pour le moins.

Quel sentier choisir donc entre l'archéologie toute crue et des compositions contemporaines? Si bien senties qu'elles soient, ces dernières seules auraient l'air de briser avec le passé en s'écartant des sources avec une sorte d'affectation qui était loin de ma pensée. Quand j'ai choisi pour épigraphe des *Mélanges* (en 1847) ce mot de Cassiodore : « Renouvelons les œuvres antiques sans copier leurs défauts, et faisons rayonner sur les travaux de notre âge

le glorieux reflet des vieux temps. » je prétendais donner à entendre deux choses qui importent à beaucoup d'artistes actuels : savoir, que l'archéologie proprement dite devient anachronisme quand elle veut prendre place hors des musées ou du lieu qui l'a vu naître; et que, lorsqu'il s'agit d'art chrétien, on ne doit ni se séparer des origines glorieuses qui ont éclairé nos pères, ni se condamner à les répéter matériellement pour une génération qui n'y voit plus tout ce que voyaient ses ancêtres. Les siècles du moyen âge avaient l'œil moins difficile et l'esprit plus large que nous dans les spectacles qui tenaient à la foi, pourquoi nos regards plus exigeants et nos cœurs moins éclairés devraient-ils être tenus au régime ancien? Jusqu'au moment où Dieu trouvera que nous sommes irrémédiables et qu'il est temps de faire place à la seule éternité, l'Église doit avoir des ressources pour relever les peuples; et les artistes qui prendront son mot d'ordre rencontreront le moyen de raviver les anciennes pensées sans se tenir précisément aux expressions vieillies.

Dans un travail lentement préparé depuis assez longtemps, avec la vie casanière que je me suis faite et le peu de ressources dont je disposais dans mon petit coin, ce me serait une consolation d'avoir montré que nos artistes vaudraient bien les autres s'ils trouvaient de l'encouragement comme dans l'Allemagne rhénane où l'école de Dusseldorf a rencontré des Mécènes chrétiens. M. Grimaux, qui a dessiné le plus grand nombre de mes sujets modernes, voudra bien me permettre de le nommer sans avoir pris son agrément; je n'ai pas pu le rétribuer selon son mérite, c'est mon unique regret dans le choix que j'ai fait de lui; et beaucoup diront sans doute, comme moi, qu'à une époque plus heureuse pour les pensées chrétiennes exprimées par l'art, il eût trouvé une place digne du sentiment qui dirigeait ici son crayon. Combien d'hommes nous laissons s'éteindre sans les avoir appréciés! sans parler de ceux que nous mettons en valeur à notre propre honte, ou que nous fourvoyons faute d'une direction et d'une critique qui auraient développé leurs qualités au lieu de leurs défauts.

Je crois donc à la possibilité d'un art religieux au XIX^e^ siècle, et dans la France qui a figuré si glorieusement au moyen âge; mais le vieux temps, je ne le repousse point du tout, même dans ses œuvres les plus vulgaires, parce que la foi y donnait une valeur aux produits d'artistes inexpérimentés. L'atmosphère qu'ils respiraient suppléait à la maladresse de l'ouvrier en mainte occasion; aussi, pour qui sait regarder attentivement ce qui nous en reste, il y a beaucoup à puiser dans ces sources populaires, soit pour l'histoire, soit pour le sentiment. Ne nous faisons pas illusion : nous sommes généralement plus habiles, je le veux bien; mais nous avons, comme le cheval de Roland, un défaut; un seul, à la bonne heure. Or, ce défaut, c'était tout simplement d'avoir perdu la vie.

Voilà pourquoi j'ai accueilli très-volontiers plusieurs dessins d'autrefois, et M. Arth. Forgeais m'a rendu un vrai service en me permettant de publier quelques-unes des gravures qu'il a fait exécuter pour sa *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine.*

11. Puissent des appréciateurs mieux posés que moi populariser les travaux chrétiens

du moyen âge! Les catalogues de galeries privées ou publiques pourraient y aider beaucoup. M. J. Labarte, dans sa belle notice sur la *collection Debruge-Duménil,* avait montré comment un amateur éclairé pouvait suppléer un peu à la dispersion ou à l'éloignement des musées. Que n'a-t-on appliqué le même système aux curiosités de premier ordre réunies par le prince Soltykoff! Le musée d'antiquités formé à Copenhague a publié un catalogue orné de gravures sur bois, qui était fait pour se répandre par toute l'Europe s'il n'eût été rédigé en une langue dont la sphère d'action est trop restreinte. Nos collections parisiennes pourront croire qu'il ne leur convient pas d'aller chercher des leçons dans les îles de la mer Baltique. Cependant si les musées de Cluny, du Louvre, du cabinet de France, de l'artillerie, etc., voulaient profiter de l'exemple donné par le Danemark, je crois qu'ils aideraient à l'éducation de bien des gens, et ne feraient pas une mauvaise affaire financièrement parlant. Combien de désœuvrés même et surtout de curieux voudraient emporter le catalogue s'il était autre chose qu'une nomenclature destinée à guider les visiteurs, et s'il pouvait aider à fixer quelques souvenirs bien choisis! Le musée Campana eût laissé bien d'autres traces si quelques esquisses avaient enrichi le livret emporté par ceux qui le parcoururent comme simple guide aux Champs-Élysées (quoique l'époque chrétienne y fût maigrement représentée, moins cependant qu'on ne l'a dit très-haut). J'ai peur que, pour paraître prendre une magnifique initiative, on ne rêve chez nous des publications splendides qui auront l'unique défaut du cheval de Roland. Je puis bien signaler cet écueil de l'amour-propre national, moi qui professe de prendre un Allemand pour guide. Le bon sens n'a rien de suspect pour nous être venu d'outre-Rhin ou d'outre-Elbe dans une question particulière. Faisons mieux si nous pouvons, mais ne renonçons pas à un bon chemin, en vertu de cette belle raison que nos voisins y auraient passé les premiers.

12. Entre les lacunes que des critiques sévères pourront noter dans ce livre, il serait injuste de compter l'omission de plusieurs bienheureux. Ce titre, qui précède les derniers honneurs de la canonisation définitive, n'autorise pas le culte public hors de certains lieux désignés : tels que la patrie où le serviteur de Dieu a vu le jour, la région témoin de ses vertus, l'Ordre dont il avait suivi la règle et porté l'habit. Bien des provinces peuvent donc n'en avoir guère connu la vie ou vénéré la peinture, et c'est par conséquent un des sujets dévolus aux amateurs de recherches locales. Aussi ce que nous en dirons fréquemment est par surabondance, et sans nulle prétention d'être complet en cette matière. Les corporations religieuses et les provinces savent là-dessus quantité de faits ignorés ailleurs, parce que l'art populaire n'a pu s'en emparer dans la chrétienté universelle. Avant de compléter un tel accessoire, il faudrait pouvoir se dire qu'on laisse peu à désirer sur le principal; or, je ne veux pas permettre de croire que je prétende n'avoir omis aucun personnage important à quelque titre, même parmi les saints.

On voudra donc bien me tenir compte de ce que je dis, avant d'insister sur ce que j'omets. L'ignorance et l'oubli ne seront pas toujours les seuls motifs de ces défauts. Il est

telle accusation que j'aurai encourue de plein gré, pour raisons trop longues à déduire. Car enfin cette introduction n'entend pas être une plaidoirie.

13. Parmi les recherches assemblées ici on ne trouvera guère que des représentations rencontrées par l'auteur lui-même, ou qu'il trouvait attestées par des témoins dignes de foi. Ce n'est pas à dire qu'il n'en existe bien d'autres dont le signalement lui aura échappé. Le protestantisme et la révolution française n'ont pas seulement détruit bien des traces de la piété populaire; les anciennes sources en sont devenues beaucoup moins accessibles, et plusieurs statues, peintures ou estampes d'autrefois demeurent lettre close pour nous jusqu'à plus ample informé.

Des représentations possibles, peut-être même réalisées jadis, ne doivent pas non plus être considérées comme inexécutables désormais, parce qu'il ne leur a pas été donné place dans ce livre. Il suffit de consulter l'histoire, y compris la légende populaire passablement autorisée, et de s'inspirer aux traditions des vieux maîtres pour cas semblables. Le champ demeure libre à qui voudra étendre les applications nombreuses réunies d'après les exemples de nos pères; et ce serait le cas de redire avec un grand docteur de l'Église : « Aimez, puis faites ce qu'il vous plaira. » Mais qui n'aimera pas la vie et les merveilles des saints risquera le plus souvent d'avoir la main malheureuse en pareils sujets. Sauf ce défaut fondamental, encore les conseils d'un homme entendu ne gâteront-ils rien; car les artistes n'ont pas le loisir de se former à ces études qui sont tout autre chose que la préparation technique enseignée à leur jeunesse dans les ateliers. Et cependant nombre de commandes naïves semblent supposer que cela vient de soi-même, comme un fruit sur la branche, au bout de l'ébauchoir ou du pinceau. J'en sais quelque chose par maintes confidences des peintres et des statuaires chargés de ces sortes de tâches, avec pleins pouvoirs étourdissants; et je dois dire que souvent l'artiste est le premier à s'émerveiller de tant de confiance mise en lui.

16 février 1866.

CH. CAHIER.

Conformément aux décrets du Saint-Siége, l'auteur entend ne vouloir devancer en rien les décisions ecclésiastiques qui pourraient intervenir sur les faits appréciés ici avec autorité purement humaine, et sujette à critique (même entre simples particuliers); tout comme il désavoue d'avance les inexactitudes qui lui auraient échappé relativement à quelque décision antérieure de l'autorité souveraine dans l'Église.

CARACTÉRISTIQUES

DES SAINTS

DANS L'ART POPULAIRE

ABBÉS, ABBESSES.

Puisqu'il s'offre à nous dès l'abord une occasion d'expliquer maints renvois que ramènera la suite de ces recherches, donnons tout de suite au lecteur le moyen de s'y reconnaître, le cas échéant, et d'excuser ce qui lui semblerait lacunes. Divers sujets seraient beaucoup trop éparpillés, ou répétés d'une manière fastidieuse, si l'on ne cherchait à les grouper sous un titre commun qui permette de les traiter avec quelque peu d'ensemble quand cette ressource est possible. J'emploierai donc, comme moyen de *référence* en pareil cas, le signe Cf. qui est tout à fait admis dans les livres d'érudition; et pour la question actuelle je dirai Cf. *Crosse, Évêques, Religieux :* ce qui signifie que les trois titres indiqués donneront à peu près toutes les explications désirables.

ABEILLES.

Saint Ambroise, évêque de Milan et docteur de l'Église; 7 déc. 398. Le jour de sa fête, dans l'Église latine, est celui de son ordination, quoique la mémoire du plus grand nombre des saints soit célébrée à l'anniversaire de leur mort, c'est-à-dire de leur entrée dans la gloire. J'en ai déjà dit un mot dans la préface, une fois pour toutes, et l'on me permettra de n'y plus revenir désormais.

Saint Ambroise est souvent représenté en costume archiépiscopal (Cf. *Évêque, Pallium,* etc.), avec une ruche près de lui; ou bien ce sont des abeilles voltigeant autour de sa tête. On rapporte que, durant sa première enfance, un essaim s'était reposé sur sa bouche (ou autour de son visage) tandis qu'il dormait dans le palais de son père, qui était préfet du prétoire des Gaules (dans la ville d'Arles apparemment, si ce n'est à Lyon ou à Trèves). On ajoute que le père, apercevant cette merveille, défendit que l'on chassât ces petits hôtes ailés, et que bientôt les ayant vus s'envoler à une hauteur où ils échappaient aux regards, il y soupçonna l'indice de destinées importantes réservées à cet enfant[1].

L'homme n'a pas si grand tort de se regarder comme une créature particulièrement chère au Ciel; avant même l'incarnation du Fils de Dieu, l'Écriture sainte nous montrait plus d'une fois les conseils divins annoncés sur un enfant béni (Gen. xxxvii, 5-11. — 1 Reg. i, 9-28; ii, 1-11; iii, 1-20; etc.). Et quand Notre-Seigneur, fort au fait des pensers éternels, nous dit que le passereau même ne périt point sans que le Créateur en ait pris considération (Matth. x, 29-31; etc.), il ne faut pas que cela devienne superstition, comme l'a détourné fréquemment le paganisme abusant d'un principe vrai, ou crédulité populaire qui prendrait ses rêveries pour oracles d'en haut. Mais nous autres croyants savons du reste que Dieu a souvent annoncé avant coup ce qu'il prétendait faire dans sa liberté souveraine, afin qu'on ne tînt pas sa providence comme liée aux lois aveugles de ce qui s'appelle *la Nature,* en style du comte de Buffon.

Selon les Grecs, des faits semblables à celui que nous citions pour l'enfance de saint Ambroise ont été rapportés dans des biographies anciennes de Pindare et de Platon. Si donc nous n'avions pour l'évêque de Milan

1. AA. SS. *Mai.* t. V, 323, sqq. Ce récit, qu'on pourrait croire imaginé pour traduire aux yeux en manière d'armoiries parlantes (ou de *rébus*) l'idée de nourriture délicieuse (ambroisie) que rappelle le nom du docteur de Milan, est au moins contemporain, puisqu'il se trouve indiqué par son secrétaire Paulin écrivant à saint Augustin (Paulin. *Vit. Ambros.,* 3). Ainsi saint Aldhelm de Sherburn n'avait pas à se mettre en frais d'invention quand il dit :

« Qui nomen gerit ambrosiæ de nectare ductum,
Hic tener in cunis quondam dum parvulus esset,
Magna futurarum gessit spectacula rerum.
Namque examen apum numerosis forte catervis
Contendit faciem pueri, mirabile dictu! etc. »

un grave témoignage contemporain, il y aurait lieu de soupçonner que c'est d'un côté comme de l'autre une allusion à la douceur du langage (le tout en fables plus ou moins helléniques); le chant des poëtes ayant été comparé jadis au miel des abeilles[1]. Cette expression a dû surtout se maintenir dans la Grèce chrétienne, où nous voyons saint Basile le Grand (de Néocésarée) nommé par les auteurs de son office : « Divine abeille de l'Église[2]. » Mais il semble que l'Occident latin, peut-être avec ses souvenirs classiques, aura volontiers employé la même figure, puisque le même récit a été fait au sujet de saint Isidore de Séville (4 avril, 636). Là, si ce n'est plus précisément l'éloquence que l'on a voulu symboliser, ce sera le travail infatigable qui butine partout diligemment. Car les compilations laborieuses de ce saint ont été l'encyclopédie de nos écoles au moyen âge. La liturgie latine revient volontiers sur cette activité de l'industrieuse abeille[3]: et c'est probablement ce qui faisait dire au poëte Arator que les petites créatures ont reçu en partage la finesse empressée, comme supplément de la force[4]. Saint Grégoire de Nysse, dans son panégyrique de saint Éphrem, recourait à la même image littéraire pour annoncer que les documents de cet éloge avaient été réunis avec le plus grand soin.

Au surplus, je ne vois pas que cette façon de peindre le docteur d'Espagne ait obtenu fort grand crédit parmi les artistes[5]; et c'est fort bien fait, car son moindre inconvénient serait de le faire confondre avec le docteur de Milan.

Quant à ce dernier, nous le retrouverons encore aux mots *Fouet, Docteurs,* etc.

Saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople; 27 janv. 409. M. Helmsdœrfer dit qu'on trouve ce saint avec une ruche et des abeilles à ses côtés. Si ce n'était le nom de saint Ambroise qui fait songer à l'*ambroisie,* le docteur grec pourrait, sans doute, lui disputer le symbole du doux parler; mais, j'ignore tout à fait le fondement historique de cette attribution, qui doit être au moins fort rare, car il ne m'est pas encore arrivé d'en rencontrer un exemple.

Saint Bernard, abbé de Clairvaux; 20 août, 1153. On lui donne parfois une ruche, comme allusion, sans doute, à son surnom (jadis fort usité) de *Doctor mellifluus.* Mais je doute fort qu'aucune légende ait jamais cherché à faire passer cela dans quelque circonstance de la vie du saint, et l'histoire (vraie, ou tenue pour telle) paraît bien avoir été la base générale que cherchaient nos vieux artistes. Aussi, cette représentation n'est-elle pas assez fréquente, si je ne me trompe, pour que l'on ait vraiment droit de la ranger parmi les œuvres de l'art populaire. Cf. *Instruments de la Passion.*

Sainte Rita de Cascia, en Ombrie. Cf. *Front.*

AGNEAU.

Il n'est pas inutile de rappeler que dans l'art chrétien, comme dans l'Écriture sainte, « l'Agneau qui porte les péchés du monde » est Jésus-Christ. Le moyen âge, sous le nom d'*Agneau pascal,* le représentait ainsi, debout et soutenant d'un de ses pieds de devant une petite bannière qui marque sa victoire. Ce sera, si l'on veut, l'*Agneau triomphateur.* Jamais alors, que je sache, on ne trouverait dans les représentations ecclésiastiques, cette espèce de mouton égorgé qu'on nous reproduit si souvent depuis plus d'un siècle. On a voulu, peut-être, rappeler ainsi la vision de saint Jean dans l'Apocalypse[6]; mais il y est dit : « Je vis l'Agneau debout et comme immolé..., et il reçut le livre de la main de Celui qui était sur le trône. » Qui ne voit que ce n'est pas là un agneau égorgé, couché sur un livre? et que les anciens artistes entendaient beaucoup mieux l'Apocalypse, lorsqu'ils nous montraient l'Agneau divin debout et triomphant, mais la poitrine percée d'où son sang coule dans un calice! C'était fort bien rendre et l'entrée de Jésus-Christ dans la gloire après sa Passion, et la perpétuité de son sacrifice sur l'autel.

Il est bon de savoir que dans l'art des Catacombes (comme on dit), l'Agneau divin paraît souvent sur une petite éminence d'où coulent quatre ruisseaux qui représentent la foi chrétienne répandue dans toutes les parties du monde par la prédication des quatre évangiles, et le baptême qui doit l'accompagner[7]. Ailleurs, des agneaux ou des brebis figurent les disciples de Jésus-Christ, mais surtout les Apôtres. Dans ce cas, Notre-Seigneur est assez ordinairement peint sous la forme du bélier qui conduit le troupeau; ou tout simplement on le représente comme le berger (le bon pasteur), avec le costume et tous les attributs de sa profession : houlette, flûte de Pan et trayoire (si l'on veut bien me passer cette expression). Ou bien, pour ne pas sortir du premier symbolisme en abordant la figure humaine, on donne au bélier les signes de

1. Winckelmann, *Monum. antich. ined.,* II, 255, sq.
2. Ménées, *janvier* (Venise 1843, p. 6). Cf. *ibid.,* p. 10.
3. Par exemple dans l'office de sainte Cécile, et dans l'*Exultet* du samedi saint.
4. Arator, *Hist. apostol.,* proœm.

« Quæ genuit tigres, quæ nutrit terra leones,
Formicis, apibus præbuit ipsa sinum;
Et si respicias dispenset ut omnia Rector,
Ingenium mites, vim meruere truces. »

5. On la trouve néanmoins dans le *Calendarium benedictinum,* 4 april. Mais ce recueil ne semble pas avoir toujours pris pour guide l'usage populaire.
6. Apoc. v, 6, sq.
7. Marc. xvi, 15, sq. — Luc. xxiv, 47.

la profession pastorale [1]; en sorte que personne ne puisse méconnaître l'intention supérieure de l'artiste.

La partie inférieure du médaillon que voici montre à la fois Jésus-Christ sous la forme du bélier qui rallie les enfants et les mères, et la montagne d'où l'eau s'épanche en quatre courants qui doivent arroser l'univers [2]. Ail-

leurs on voit souvent les agneaux s'abreuver aux *Sources du Sauveur* (Isai. xii, 3); ici on voulait principalement indiquer les deux éléments dont s'est formée l'Église : le peuple juif (Synagogue), et les nations sorties du paganisme (Gentils). C'est ce qu'indiquent les deux points de départ opposés, Jérusalem et Bethléem, exprimés dans l'inscription; symbolisme qui prit une autre forme au moyen âge.

Mais, ceci dit en passant pour ne pas laisser le lecteur novice dans l'ignorance d'un si beau sujet, nous n'avons vraiment à nous occuper de l'agneau ou du mouton en ce lieu que comme attribut des saints; soit qu'on y ait cherché un souvenir de l'Écriture sainte et des Actes primitifs du christianisme, soit que ce fût une simple allusion à quelque circonstance historique que l'on prétendait remémorer. Que s'il s'agissait de troupeaux, il faudra consulter le mot *Berger*, etc.

ANCIEN TESTAMENT.

Abel, jeune homme présentant un agneau. Les églises et les monuments de l'époque romane l'opposent souvent à Caïn qui offre au Ciel une gerbe de blé; conformément à ces paroles de l'Écriture sainte [3] : « Abel était berger, et Caïn cultivateur... Or Caïn offrait les fruits de la terre au Seigneur, et Abel offrait les prémices de son troupeau... Mais le Seigneur tourna ses regards vers Abel et vers ses offrandes. Pour Caïn et ses offrandes, il ne les regarda pas. » Cf. p. 22.

Abraham présentant, ou se préparant à immoler un agneau (ou un bélier); à cause du bélier qui fut substitué au sacrifice d'Isaac [4]. Cf. *Couteau*.

La figure ci-dessous (p. 22), qui représente Abel (à gauche) et Abraham (à droite), est tirée du *Sacramentaire* de Drogon, évêque de Metz, fils de Charlemagne. Elle commence le *Canon* de la messe, et en est la première lettre (*Te igitur*). C'est une allusion à la prière qui suit la consécration : « Sur ces offrandes, Seigneur, veuillez jeter un regard favorable; et les accepter comme vous avez reçu celles de votre serviteur le juste Abel, et le sacrifice de notre père Abraham, etc. » Les bœufs qui se voient à la base de la lettre ornée représentent probablement les sacrifices de la loi mosaïque. Au milieu ce pourrait être le prêtre célébrant à l'autel, quoique je penche plutôt vers l'opinion de qui voudrait y reconnaître Melchisédech mentionné dans la même formule [5].

Le prophète Amos, avec une houlette et un mouton près de lui. Il dit lui-même qu'il était berger [6], et son langage retrace bien des fois les pensées habituelles d'un pasteur d'Orient. Cf. *Pasteur*.

Le prophète Daniel. Près de lui un bélier avec de grandes cornes, ou un bouc à quatre cornes. C'est le souvenir de sa prophétie contre le royaume des Mèdes [7]. Cependant cet attribut ne se rencontre pas fréquemment, surtout dans l'art moderne. Cf. *Lions, Bonnet phrygien*, etc.

1. Cf. Macar. (L'heureux), *Hagioglypta*, p. 147.—Arringhi, *Roma sotterran.*, 557.

2. Ce fragment de vase en verre, publié par Buonarotti, a été reproduit avec une nouvelle explication dans la récente édition des *Vetri* donnée à Rome en 1858 par le P. Garrucci (p. 30-32, tav. X, 8). Mais, quoique ce dernier fasse volontiers ressortir les omissions et les fautes échappées à son docte prédécesseur, il n'est pas lui-même suffisamment complet au sujet du double type de l'Église dont la détermination lui était cependant facilitée par des recherches récentes. Les travaux romains des siècles derniers lui eussent suffi pour dire mieux au sujet d'un monument si capital. Ici ce n'est pas mon affaire de combler le déficit. J'en parle uniquement parce que je n'aime pas voir rudoyer les hommes qui sont nos maîtres dans la science des antiquités, et que nous pouvons dépasser, mais non pas effacer. Quant à moi, je ne suis pas de ceux qui poussent les Italiens à s'entre-manger; quoique je ne sache pas bien comment les mettre d'accord, même en des questions purement scientifiques.

3. Gen. iv, 3-5.

4. Gen. xxii, 1-13.

5. Nous aurons à rappeler cette peinture à propos de Melchisédech, sous le titre *Pain*.

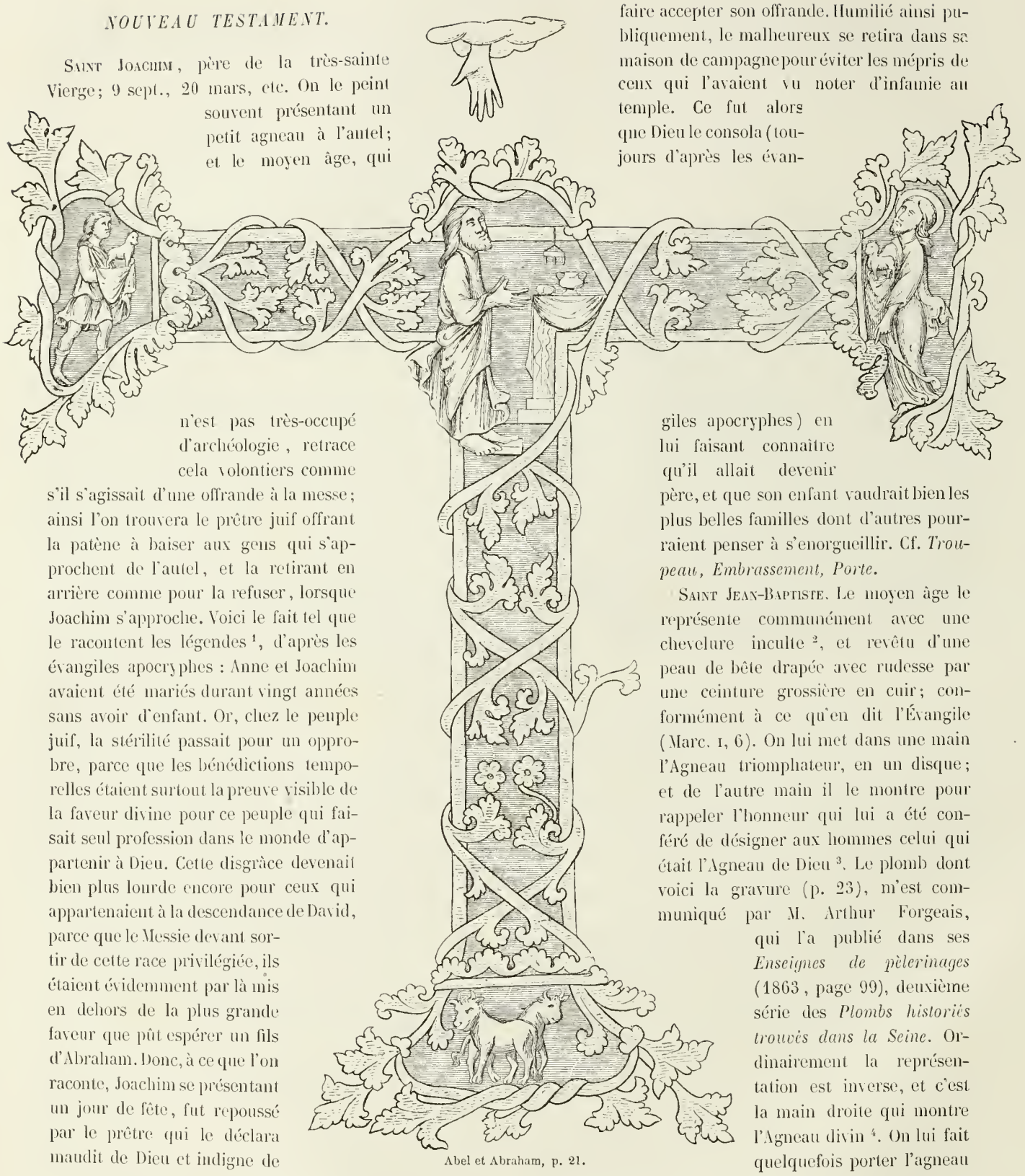
Mais faisons observer que pour bien des cas, les grands personnages de l'Ancien Testament figurent dans les représentations chrétiennes uniquement à titre de prophéties historiques qui annonçaient Notre-Seigneur avant sa venue. Quoique l'Église admette le culte de plusieurs saints de l'ancienne loi, le chrétien considère surtout en eux les *types* de l'Incarnation et de la Rédemption; en quoi l'on ne saurait dire qu'il ne leur soit pas fait une fort belle part.

6. Am. i, 1 : « Verba Amos, qui fuit in pastoribus de Thecue, etc. »

7. Dan. viii, 3-24.

NOUVEAU TESTAMENT.

Saint Joachim, père de la très-sainte Vierge; 9 sept., 20 mars, etc. On le peint souvent présentant un petit agneau à l'autel; et le moyen âge, qui n'est pas très-occupé d'archéologie, retrace cela volontiers comme s'il s'agissait d'une offrande à la messe; ainsi l'on trouvera le prêtre juif offrant la patène à baiser aux gens qui s'approchent de l'autel, et la retirant en arrière comme pour la refuser, lorsque Joachim s'approche. Voici le fait tel que le racontent les légendes [1], d'après les évangiles apocryphes : Anne et Joachim avaient été mariés durant vingt années sans avoir d'enfant. Or, chez le peuple juif, la stérilité passait pour un opprobre, parce que les bénédictions temporelles étaient surtout la preuve visible de la faveur divine pour ce peuple qui faisait seul profession dans le monde d'appartenir à Dieu. Cette disgrâce devenait bien plus lourde encore pour ceux qui appartenaient à la descendance de David, parce que le Messie devant sortir de cette race privilégiée, ils étaient évidemment par là mis en dehors de la plus grande faveur que pût espérer un fils d'Abraham. Donc, à ce que l'on raconte, Joachim se présentant un jour de fête, fut repoussé par le prêtre qui le déclara maudit de Dieu et indigne de faire accepter son offrande. Humilié ainsi publiquement, le malheureux se retira dans sa maison de campagne pour éviter les mépris de ceux qui l'avaient vu noter d'infamie au temple. Ce fut alors que Dieu le consola (toujours d'après les évangiles apocryphes) en lui faisant connaître qu'il allait devenir père, et que son enfant vaudrait bien les plus belles familles dont d'autres pourraient penser à s'enorgueillir. Cf. *Troupeau, Embrassement, Porte.*



Abel et Abraham, p. 21.

Saint Jean-Baptiste. Le moyen âge le représente communément avec une chevelure inculte [2], et revêtu d'une peau de bête drapée avec rudesse par une ceinture grossière en cuir; conformément à ce qu'en dit l'Évangile (Marc. I, 6). On lui met dans une main l'Agneau triomphateur, en un disque; et de l'autre main il le montre pour rappeler l'honneur qui lui a été conféré de désigner aux hommes celui qui était l'Agneau de Dieu [3]. Le plomb dont voici la gravure (p. 23), m'est communiqué par M. Arthur Forgeais, qui l'a publié dans ses *Enseignes de pèlerinages* (1863, page 99), deuxième série des *Plombs historiés trouvés dans la Seine*. Ordinairement la représentation est inverse, et c'est la main droite qui montre l'Agneau divin [4]. On lui fait quelquefois porter l'agneau

1. *P. de Natalib.*, libr. VIII, cap. LI. — *Legend. aur.*, cap. CXXXI.

2. Cela était si bien reçu pour exprimer la vie solitaire et pénitente du saint Précurseur, qu'un poëte du XII^e^ siècle (ap. Ed. Du Méril, *Poésies latines antérieures au XII^e^ siècle*, p. 418), affecte de faire ressortir cette caractéristique de son héros, même dans la cour céleste :

« Tunc Joannes sustulit
Caput hirto crine
Quem desertum pexuit (*nexuit?*),
Quem texerunt (*pexerunt?*) spinæ. »

3. Joann. I, 29-36. La coutume de peindre ainsi saint Jean-Baptiste devait être fort ancienne dans l'Église, puisqu'on semble la rappeler dans le canon grec de 692 qui autorise décidément la représentation humaine de J.-C. sur la croix (Cf. Sext., *de Consecr.*, dist. 3); et que le Pseudo-Juvencus (*Triumph. Christi*, v. 54; ap. Arevalo, p. 458) donne au Précurseur le titre d'*Agnifer*.

4. Mais il faut se rappeler que les artistes populaires du moyen âge ne paraissent pas avoir toujours bien calculé le résultat des

sur un livre, comme pour dire qu'il lui a été donné de montrer l'accomplissement des prophéties.

Saint Jean-Baptiste.

Saint Clément, pape; 23 nov., vers 101. Sa légende dans le Bréviaire romain raconte que durant son exil en Chersonèse, il fit sourdre une fontaine pour désaltérer les chrétiens qui étaient condamnés aux carrières; et d'après les expressions de ses Actes, qui ne passent pas pour très-authentiques, il est dit que l'Agneau de Dieu lui apparut, faisant jaillir sous son pied la source qu'avait demandée le saint [1]. Ce récit ne serait-il pas, peut-être, une manière d'exprimer qu'il répandit la connaissance de Jésus-Christ parmi les païens du voisinage, et leur fit recevoir le baptême? Nous venons de voir (p. 20, sv.) que l'Agneau divin sur une colline d'où quatre courants s'épanchent indique la conversion du monde au christianisme; et nous aurons occasion de signaler ailleurs plusieurs saints auxquels on attribue le miracle de sources jaillissantes, probablement pour indiquer qu'ils ont introduit le christianisme dans des contrées où l'Évangile était à peu près inconnu. Cf. *Ancre, Chapelle.*

Saint Ewald le Noir, prêtre et martyr, 3 oct., v. 690. Les deux frères Ewald, Anglo-Saxons, apôtres de la Westphalie, étaient distingués par les surnoms de Blanc et Noir, à cause de la couleur de leurs chevelures. Ils furent tués tous deux le même jour par les païens; mais Ewald le Blanc mourut assommé, et son frère périt sous les coups d'épée. En faisant porter à ce dernier un agneau sur un livre, a-t-on voulu indiquer la mansuétude avec laquelle il accepta la mort? Ou bien voulait-on dire qu'il est devenu la victime des mécréants dont il cherchait le salut, comme Jésus-Christ a été immolé par les Juifs qu'il voulait gagner à Dieu [2]? Rien ne semble déterminer une réponse certaine.

Saint François d'Assise (4 oct., 1226), fondateur des Frères mineurs. Un petit agneau à côté de lui, ou l'agneau se prosternant à son côté devant une croix ou un autel. Si peu que l'on connaisse la vie de saint François, on n'aura pas besoin d'apprendre quelle était la tendresse de cette belle âme envers toutes les créatures dont Dieu a orné le monde pour le service de l'homme : oiseaux, poissons, cigales, fleurs, astres, etc. Mais la brebis ou l'agneau lui rappelaient surtout le Fils de Dieu incarné qui a voulu être désigné dans l'Écriture sainte sous l'emblème de cet animal sans force contre ses ennemis, et qui se laisse conduire à la boucherie comme en folâtrant [3]. La biographie de ce grand homme présente diverses circonstances où son cœur s'émut au sujet de plusieurs petits moutons qu'il se fit céder pour les arracher à une mort violente ou dont il regretta la perte. Ses historiens ont conservé pieusement la mémoire de cette bonté qui n'était pas de la sensiblerie à la manière des fades idylles du xviii^e^ siècle, mais que relevaient des pensées de foi, et qui furent plus d'une fois bénies par des miracles [4].

SAINTES.

Sainte Jeanne, femme de Chusa procureur d'Hérode; 24 mai. Elle est honorée comme l'une des femmes charitables qui pourvoyaient aux besoins de Notre-Seigneur et des Apôtres en Judée. Si on l'a vraiment représentée avec un agneau (je l'ignore, et ne le signale que d'après les auteurs allemands), ce peut être aussi bien comme témoin des derniers moments de Jésus-Christ sur le Calvaire, que comme pourvoyeuse du collége apostolique. Nous la retrouverons du reste ailleurs avec des attributs beaucoup mieux constatés qui se rapportent, soit à son rôle principal signalé dans le Martyrologe romain d'après l'Évangile, soit comme l'une des saintes femmes qui s'étaient rendues au tombeau de Notre-Seigneur dès le matin du jour de Pâques [5]. Cf. *Panier, Vase.*

Sainte Agnès; 21 janv., 304. Vierge et martyre âgée de douze à treize ans, et portant un agneau. On pourrait penser que cet agneau n'est qu'une allusion au nom de la sainte. Mais la légende rapporte qu'après sa mort elle apparut près de son tombeau à ses parents, entourée de vierges revêtues de robes éclatantes, et parmi lesquelles on la distinguait à l'agneau plus blanc que la neige, qui était à sa droite [6]. Elle résista à la séduction et aux me-

creux qu'on leur donnait à graver sur pierre pour servir de moule à la fonte. La gravure et la lithographie nous ont formé là-dessus des habitudes qui n'étaient pas encore journalières avant le xv^e^ siècle.

1. Brev. Rom., *ad Laudes :* « Orante sancto Clemente apparuit ei Agnus Dei... — Vidi supra montem Agnum stantem de sub cujus pede fons vivus emanat, etc. »

2. Matth. xv, 24. — Luc. x, 3.

3. Isai. xvi, 1; lvii, 7; liii, 7. — Jerem. xi, 19. — Joann. i, 29, 36. — Act. viii, 32. Etc.

4. AA. SS. *Octobr.* t. II, 628; 704, sq.; 764, etc.—Ang. Gazet, *Pia Lilaria,* ovicula S. Francisci.

5. Luc. viii, 1-3. « Et ipse iter faciebat... prædicans..., et duodecim cum illo; et mulieres aliquæ... : Maria, quæ vocatur Magdalene..., et Joanna uxor Chusæ procuratoris Herodis, quæ ministrabant ei de facultatibus suis. » — Cf. *ibid.,* xxiv, 10.

6. Antienne du 28 janvier : « Stans a dextris ejus agnus nive candidior, Christus, sibi sponsam et martyrem consecravit. » Cet attribut était si bien connu de tout le monde jadis, que Lope de Vega (*Amar sin saber a quien*) fait parler ainsi deux interlocuteurs :

Simon. « Di tu nombre.
Inès. El de la santa
Con el cordero en los brasos. »

naces ; Dieu la rendit invulnérable au feu, comme il avait préservé sa pudeur dans un lieu infâme où on l'avait exposée, en frappant de mort un jeune libertin qui avait osé s'y risquer. Enfin elle pria pour que le glaive ne fût point arrêté par un miracle nouveau, et mourut égorgée. Comme souvenir de l'apparition que rappelle son attribut, s'est établi à Rome le 21 janvier l'usage de porter à l'autel en son honneur un agneau orné de rubans, pour être offert au pape; et encore aujourd'hui c'est dans le monastère de Sainte-Agnès que sont nourris les agneaux qui fournissent la laine pour le *pallium* dont les archevêques doivent être revêtus dans les occasions solennelles, en signe de leur communion avec la Chaire apostolique.

Cette idée de l'Agneau, époux des vierges, fit naître jadis une superstition, par le choix que les jeunes filles romaines faisaient de ce jour pour une sorte de bonne aventure au sujet de leur futur mariage. Cf. *Chevelure, Épée.*

AIGLE.

Le prophète Élisée. On a imaginé, mais heureusement cela n'a guère prescrit, de placer au-dessus de sa tête ou sur son épaule un aigle à deux têtes. C'est une allusion bizarre à ce qui se lit de lui dans le IVe livre des Rois (II, 9) : « Élie dit à Élisée : Demande ce que tu veux de moi avant que je te sois enlevé. Élisée répondit: Je vous prie que votre double esprit repose en moi, etc. »

Si l'on veut bien m'en croire, ce symbolisme alambiqué réunira encore moins de prosélytes dans l'avenir qu'il n'en a fait par le passé.

Saint Jean l'Évangéliste. Nous expliquerons son symbole à l'occasion des quatre *Évangélistes;* et comme cet attribut a été communiqué par certains artistes à saint Augustin ou à saint Grégoire le Grand, nous en donnerons la raison dans le même article, ainsi qu'à propos des *Docteurs* de l'Église latine. L'aigle de saint Jean l'Évangéliste, vers la fin du moyen âge, tient souvent dans son bec une écritoire portative ou étui à plumes; comme pour rappeler qu'il caractérise un de ceux qui ont transcrit les paroles de Notre-Seigneur.

Saint Adalbert, bénédictin, évêque de Prague (nommé par les Slaves : Woytiech ou Woyciech) ; 23 avril, 997. Martyrisé par les Pruczes, auxquels il annonçait la foi. Son cadavre, dont la tête et les bras avaient été coupés, fut défendu par un aigle contre les animaux carnassiers, jusqu'à ce que des fidèles lui eussent donné la sépulture [1]. Cf. *Lance, Massue,* etc.

Saint Agri (*Agericus*), évêque de Verdun; 1er déc., v. 590. Un enfant trouvé par un aigle dans de hautes herbes. Je signale cette représentation donnée par Callot dans ses *Images des saints,* parce que, Lorrain et généralement bien informé, il a dû obéir à la tradition du pays. Mais le sens de sa gravure m'échappe complétement.

Saint Servais, évêque de Maestricht ou plutôt de Tongres; 13 mai, v. 384. Sa légende dit que revenant de Rome, il tomba entre les mains des Huns qui avaient envahi la contrée; et que ces barbares apprirent à le respecter en voyant que durant son sommeil dans la campagne un aigle planait au-dessus de lui pour le tenir à l'ombre [2]. Cf. *Ange, Clef, Source, Tombeau,* etc.

La même chose est racontée de l'empereur Marcien lorsque, simple officier dans l'armée byzantine commandée par Aspar, il devint prisonnier de Genséric après la bataille qui livra l'Afrique romaine presque entière aux Vandales. On ajoute que Marcien dut sa liberté au pronostic que le roi barbare tira de cette particularité qui avait attiré ses regards. A vrai dire, c'était un service beaucoup plus utile sous le soleil africain que sous celui de Belgique. Mais il n'y aurait d'ailleurs rien de très-surprenant à ce que le Ciel eût protégé par un miracle la vie et l'indépendance de ce militaire qui devint plus tard si utile à l'empire d'Orient, et que l'Église grecque honore à bon droit avec sainte Pulchérie qui le fit monter sur le trône.

Saint Médard, évêque de Noyon; 8 juin, 545. Même légende que pour saint Bertulf ci-après [3], p. 25.

Saint Aibert, ermite, puis moine à Crépin en Hainaut; 7 avril, 1140. Un aigle lui apporte l'habit de bénédictin [4]. Cf. *Puits.*

Saint Thierry (*Theodoricus*), disciple de saint Remi, abbé près de Reims; 1er juillet, v. 533. Un aigle lui désigne l'emplacement du monastère qu'il devait fonder [5].

1. Cf. Bagatta, *Admiranda orbis christiani,* t. I, libr. VII, cap. II, § 1.

2. Breviar. ecclesiæ S. Servatii Traject. (Cologne, 1503, in-16), *ad laudes* (*Hymnum solemni voce personemus*) :

« Ab Armenia Christus hunc direxit
Tongris, orantem angelus erexit;
Et ab altari virgam pastoralem
Illi porrexit.

« Hoc miraculo præsul consecratur,
Clavis a Petro Romæ sibi datur;
Et inter Hunnos signorum gloria
Magnificatur.

« Hic obumbratur solis in ardore
Alis aquilæ, depressus sopore
Et illustratur ligatus ab Hunnis
Cæli splendore. »

Il n'est pas inutile de faire observer que le mot *Arménie,* au moyen âge, comprend quelquefois l'Anatolie et même une partie de la Syrie. Quant à *Tongris,* on le trouve fréquemment employé en manière de mot indéclinable, comme *Parisius.* Pour ce qui est du rhythme, je le prends comme je le trouve; on y peut reconnaître l'intention de scander en strophes saphiques, mais l'accent même est fort mal soutenu.

3. On raconte de saint Médard bien d'autres miracles (Cf. Ven. Fortunat., *Vit. S. Medardi*); mais tous n'ont pas été adoptés dans l'art populaire. Nous ne donnerons que les plus célèbres, les autres ne sont guère représentés que lorsque l'on consacre plusieurs scènes à la vie du saint; comme, par exemple, dans une verrière destinée à développer presque toute sa légende. La cathédrale d'Amiens a conservé un ancien vitrail de ce genre sur ce grand évêque cher aux Picards.

4. Cf. *Calendar. benedictin.,* 7 april.

5. M. Édélest. du Méril (*Poésies latines du moyen âge,* p. 63) cite

Cet endroit prit le nom du fondateur; et les rois de France, en mémoire des miracles que le saint avait faits pour les Mérovingiens, ne manquaient pas de visiter après leur sacre l'abbaye où se conservaient les reliques de l'homme de Dieu. L'église fut bâtie à l'endroit où l'aigle avait semblé affecter de fixer son vol en planant durant près d'une heure, dit-on.

Saint Bertulf (*Bertou*), abbé de Renty en Artois; 5 fév., v. 705. Un aigle planant sur lui le protége de la pluie en étendant ses ailes. On rapporte que dans un voyage qu'il faisait à Rome, un aigle, l'accompagnant sur le chemin, empêchait la pluie de mouiller le livre que lisait ce saint. Le comte Wambert qui faisait route avec lui, apercevant ce prodige, descendit de cheval pour se jeter à ses pieds, et lui fit don de la terre de Renty où le saint établit ses disciples.

Saint Florian, tribun militaire (dit-on); 4 mai, v. 297. Précipité dans l'Ens, son corps est protégé par un aigle qui en écarte les animaux carnassiers jusqu'à ce qu'on lui ait donné la sépulture. Cf. *Armure, Sceau,* etc.

Sainte Prisque, martyre à Rome; 18 janv., vers 270. Après sa décapitation, un aigle se tint près du cadavre pour le défendre contre les autres bêtes rapaces [1]. Cf. *Épée, Lion,* etc.

D'autres interventions d'aigles que je n'ai guère vues adoptées par les artistes, mais qui figurent dans la légende pour saint Antonin martyr, saint Vit et saint Modeste, saint Louvent, saint Stanislas évêque, saint Benoît camaldule et sainte Martine romaine, sont indiquées dans la compilation de Bagatta [2]. Cet auteur, quoiqu'il néglige souvent de remonter aux sources, n'a pas moins fait un recueil curieux et utile dont on peut se trouver bien en mainte rencontre.

AILES.

Les anges auront plus bas leur article à part. Mais, sans prétendre anticiper sur une matière qui ne saurait trouver tout son développement dans un livre comme celui-ci, disons que les trois premiers *chœurs* de la cour céleste sont communément représentés avec six ailes. Aussi l'Église grecque les appelle *hexaptéryges*. L'Ordre des *séraphins* surtout porte cet attribut dans la vision d'Isaïe [3], et l'usage s'établit de traiter à peu près pareillement soit les *chérubins,* soit les *trônes,* c'est-à-dire toute la première hiérarchie du ciel. Ce n'est pas que l'Écriture sainte offre aucun détail bien clair sur la forme donnée aux *chérubins* dans le sanctuaire des israélites [4], ou dans la vision d'Ézéchiel (x, 1-20). Mais on y a fait entrer quelque peu de traditions rabbiniques avec divers textes de la Bible qui semblent attribuer aux chérubins un don particulier de science éminente, et leurs ailes furent semées d'yeux pour caractéristique de cette spécialité. Cf. *Yeux.*

Les *trônes* reçurent un autre signe distinctif dont il sera question sous le titre *Roue;* et des vitraux anciens, comme ceux de Chartres, montrent encore que ces prescriptions s'observaient jadis dans l'Occident latin [5].

Séraphin.

Contentons-nous présentement de l'attribut commun

une espèce de *prose* (séquence) qui rapporte ce fait, et que je soupçonne d'avoir été copiée négligemment : « Mittitur de sublimibus aliger missus, a quo Theodorico cælum scansurum (*scansuro*) consignaretur locus in terris. — Et unius horæ spatio ubi construi debuit, lentis volatibus stetit.

« Girando itaque aquila sæpius volans, locum monasterii capacem, secans aera, designavit. » — Item, *ibid.,* p. 65 : « Illis autem dubitantibus — ubi construeretur orationis domus, — ubi deinde septa claustri, — ubi porta monasterii : — etc.

« Jam tunc lætum primitus omen apparuit mysticus ales aquila, etc. »

1. Bagatta, *l. cit.*

2. *Ibid.*

3. Isai. vi, 1, sq. « Vidi Dominum sedentem super solium excelsum... Seraphim stabant super illud : sex alæ uni et sex alæ alteri; duabus velabant faciem ejus, et duabus velabant pedes ejus, et duabus volabant. » Les ailes du milieu étant donc seules employées au vol, il n'y a rien d'étonnant si les deux autres paires sont entremêlées ici à l'état de repos. Toutefois ce n'est pas une pratique constante chez les anciens artistes.

4. Cf. M. Lanci, *La sacra Scrittura illustrata...,* p. 133-146.

5. Pour l'Orient, l'on trouvera des indications dans le *Guide de*

aux trois groupes de la première hiérarchie céleste, et qui, sans nulle autre adjonction, désigne surtout les séraphins.

L'exemple que j'en donnais (p. 25) ne doit pas être pris comme pouvant servir intégralement de modèle. Il est tiré d'un manuscrit du *British Museum* (Harley. 3244), et figure l'amour de Dieu qui triomphe de tous les vices dans l'âme chrétienne. C'est pourquoi on lui fait fouler aux pieds un dragon à sept têtes (les péchés capitaux). Ailleurs on trouve des *hexaptéryges* vêtus, surtout en Occident.

Saint Jean-Baptiste. L'Église grecque le peint assez fréquemment avec des ailes, par allusion au texte de l'Écriture sainte : « J'envoie mon ange devant vous pour vous préparer la voie [1]. » Cette annonce prophétique a été souvent mise en lumière par les Pères latins [2], sans que nos artistes aient pris goût à la montrer aux yeux.

Je me saurais mauvais gré, si jamais quelqu'une de mes paroles avait pu pousser à une séparation plus profonde que celle qui divise déjà Rome et bien des peuples orientaux (y compris la Russie); mais il me semble que nos yeux ne sont pas suffisamment familiarisés avec ce symbolisme né ailleurs, et la piété populaire ne se trouve pas bien d'être dépaysée. Louons ce que les autres font avec intention droite, sans en faire toujours objet d'importation.

Saint Thomas d'Aquin, 7 mars 1274. On le trouve parfois représenté avec deux ailes, probablement pour rappeler le titre de *Docteur angélique* qu'il porte dans l'École. Ce motif vaudrait tout autant pour faire attribuer six ailes au *Docteur séraphique* (saint Bonaventure). Cf. *Collier, Auréole* (soleil), etc.

Saint Vincent Ferrier, dominicain; 5 avril, 1419. Plus souvent que saint Thomas il est peint avec des ailes, et tient en outre une trompette [3]. C'est le souvenir de ses prédications, dont le sujet le plus ordinaire était le Jugement dernier. Il se désigna lui-même comme l'un des anges de l'Apocalypse, et ressuscita, dit-on, un mort pour donner crédit à son assertion. Cf. *Jugement dernier*, etc.

Plusieurs autres saints ont affirmé assez nettement, à diverses époques, l'approche du dernier jour. Se faisaient-ils à eux-mêmes illusion sur une persuasion qu'ils auraient prise pour inspiration divine? ou pensaient-ils qu'en somme on ne risque rien de rappeler aux hommes cette fin de tout, qui se réalise toujours pour chacun à la mort?

Saint Vincent Ferrier.

ALÊNE.

On a quelquefois employé les alênes de cordonnier pour exprimer des supplices où les clous, les stylets, des

la peinture, édité par M. V. Didron sous le millésime 1845 (p. 71). Mais il semble assez clair en cet endroit que la rédaction n'y est pas vieille. On eût dit tout autre chose si l'on ne s'était borné à nommer S. Denys l'Aréopagite, au lieu de le lire (Cf. Dionys. Areopag. Opp., ed. Corder., t. I, p. 74, sqq.). Mais, quoi qu'il en soit de ce grand nom (de saint Denys), l'auteur grec du *Guide de la peinture* a bien l'air de ne l'avoir employé que comme ces lettres de recommandation assez vagues, dont on use trop largement en pratique lorsqu'on manque de tact.

1. Matth. XI, 10; Malach. III, 1. Cf. Paciaudi, *De cultu S. Joann.*, Dissertat. V, cap. VII. — Trésor de Glyptique, *Bas-reliefs*, IIe partie, pl. 3. — Gori, *Thesaur. diptychor.*, t. III; appendix, tab. III; et p. 17, sqq. Etc.

2. Cf. Gaudent. *Serm.* XVII (Augsb. 1757, p. 163). — Zenon. Veron. libr. II, tractat. VII (ed. Ballerini, p. 160). — P. Chrysolog. *Serm.* XLIII, et not. 9 ad h. l.; *item* Serm. LXXXIX; et CXI, not. 4 (Augsb., p. 70, 135, 139).

3. Cf. *Journal des Savants*, avril, 1747; p. 462.

roseaux pointus peut-être, avaient été enfoncés soit dans la chair, soit sous les ongles des martyrs. Dans ce cas, nous en reparlerons à l'occasion de ces diverses tortures (Cf. *Poinçons, Clous*). Mais s'il s'agissait de caractériser la profession de *cordonnier*, ce sera sous ce dernier mot qu'il faudra chercher l'indication.

ALLÉGORIES.

Les artistes du XVI^e^ siècle et des commencements du XVII^e^, en Flandre surtout, employaient assez volontiers certaines représentations allégoriques qui n'ont point pris pied dans l'art populaire, parce qu'elles étaient un peu trop recherchées. Mais comme leur école fut assez féconde, principalement dans la gravure, et qu'il en est demeuré des traces, indiquons quelques-unes de ces inventions pour l'intelligence de diverses compositions curieuses d'ailleurs et parfois exécutées avec une entente générale des sujets qu'on n'a pas toujours rencontrée depuis.

Le *monde* (la richesse, l'ambition, etc.) est plusieurs fois exprimé par une sphère géographique qui se brise, et d'où s'échappe un diable. Pour montrer la fragilité des richesses terrestres, le globe est souvent figuré en verre.

Les *plaisirs* (convoitises humaines, pompes de Satan, comme parle l'Église) ont été figurés par une femme parée tenant une grosse bourse, souvent même portant un globe (le monde) sur sa tête. Cette bourse, que l'on pourrait ne pas reconnaître, sans une certaine habitude des monuments, a communément l'aspect d'une petite musette formée de plusieurs sachets; les divers ventres ou sachets réunis autour de la bourse principale étaient probablement destinés à renfermer plusieurs espèces de monnaies que l'on choisissait à son gré, selon le besoin, dans la poche respective. Le tout se terminait au sommet en une sorte de bâton court qui servait, je pense, à empoigner la bourse pour la tenir facilement. Ce petit appareil se voit dans les monuments depuis le commencement du XVI^e^ siècle jusqu'au XVII^e^, et semble avoir remplacé la bougette (*aumônière*) suspendue auparavant à la ceinture. Je suppose que les riches seuls ayant communément besoin de cette bourse si compliquée, on en avait pris l'occasion d'exprimer ainsi la richesse.

Par suite de ce symbolisme, on verra des saints qui foulent aux pieds, soit le globe du monde, soit les plaisirs et la richesse, représentés par la femme que nous venons de décrire. C'est une façon d'exprimer aux yeux, qu'ils ont méprisé les biens terrestres, et repoussé Satan avec ses pompes et ses œuvres. Si je ne me trompe, un artiste inconnu se proposait sûrement la même pensée quand il a peint SAINTE OPPORTUNE posant le pied sur une sorte de dragon et sur un homme. J'imagine qu'on a voulu nous la montrer surmontant le diable (les tentations de l'enfer) et renonçant au mariage pour n'appartenir qu'à Jésus-Christ.

Nous pouvons absolument classer parmi les allégories cette autre invention de croix à plusieurs branches adoptée par les peintres et les graveurs flamands, mais répandue ensuite au loin, et presque acceptée par le blason moderne. La croix archiépiscopale, remplaçant la crosse, n'a plus semblé suffire pour des dignitaires supérieurs. On a cru devoir inventer une croix double (à doubles bras) pour les patriarches ou primats, et une croix triple pour les papes. Mais, dans le fait, les papes ne se sont jamais attribué cet insigne dont les artistes leur faisaient cadeau. Cependant il est toujours bon de savoir reconnaître le sens que les peintres et les graveurs lui ont attribué. Cf. *Animaux emblématiques, Ange* (sainte Opportune).

Au mot *Hérésie*, on trouvera quelques indications complémentaires. Le paganisme et les tyrans qui s'en firent champions contre les martyrs, sont peints assez fréquemment sous les pieds d'un saint qui a surmonté leurs attaques. On y joint même les philosophes païens qui ont tâché d'induire en erreur les disciples de l'Évangile. C'est ainsi, par exemple, que l'on voit SAINTE CATHERINE D'ALEXANDRIE foulant aux pieds le philosophe Porphyre qui avait, dit-on, prétendu lutter contre elle dans une conférence publique, où l'empereur Maxence voulait la gagner au culte des idoles. Bien d'autres cas semblables se comprendront au moyen de ce qui vient d'être dit, sans qu'il soit besoin d'énumérer tous les cas analogues. Les artistes avaient évidemment en vue ces mots du Nouveau Testament (Hebr. XI, 33): « Les saints par la foi ont vaincu les empires; » ou encore (I Joann. V, 4): « Ce qui triomphe du monde, c'est notre foi. »

AMANDE.

Je ne tiens pas à introduire dans cet ouvrage tout pratique, des considérations contestables sur un symbolisme qui ne soit pas très-établi par la tradition. Ce que peut avoir dit un saint Père (à plus forte raison un écrivain ecclésiastique moins qualifié) n'a pas toujours fait loi dans l'Église, il s'en faut de beaucoup; c'est alors affaire de curiosité, qui montre parfois l'effort d'esprits plus chercheurs que bien inspirés, et la liberté que l'on s'accordait dans l'interprétation des textes quand il ne s'agissait que d'édifier. Mais cela ne fait pas loi, et l'on s'exposerait énormément si l'on s'avisait de prendre la première opinion venue pour l'expression de toute une époque.

La forme approximative de l'amande, représentée par un ovale qui se termine souvent en ogive au sommet (comme une flamme) ou même à la base, semble avoir reçu dans l'art du moyen âge une signification symbolique qui correspond à divers textes dont on se défierait volontiers si ce n'était qu'ils expliquent l'emploi de cette figure en un grand nombre de cas. Au fond je

donne uniquement ces aperçus pour valoir autant que de raison, car la mer du symbolisme a des eaux dangereuses.

La prose *Cur quod Virgo peperit,* attribuée au célèbre Adam de Saint-Victor [1], s'efforce de faire voir dans l'amande une figure du mystère de l'Incarnation; ce que vaut son commentaire, il n'importe, on y voit qu'il cherchait à justifier un fait à peu près admis de son temps. La *Glose,* guide ordinaire du moyen âge, le redisait depuis le IXe siècle d'une façon un peu vague d'après divers docteurs qu'elle abrégeait [2]. D'après ces antécédents on s'expliquera sans trop de peine que la forme amygdaloïde ait été adoptée pour environner d'abord Notre-Seigneur, puis comme indication des âmes bienheureuses qui sont admises dans *la gloire* ou *la joie du Sauveur* [3], ainsi que parle la liturgie avec l'Évangile. Aussi ne me semble-t-il pas avoir vu accorder cette espèce d'auréole ou cette *gloire* à de simples saints, si ce n'est au moment où ils entrent dans le ciel.

D'autres diront avec quelque orateur de l'Église grecque que l'amande rappelle la forme du cyprès, de l'if et d'autres arbres à verdure persistante, comme indication de la vie sans fin; mais si l'on était parti de là, comment l'art grec chrétien n'aurait-il pas adopté le tracé d'un ovale terminé en pointe au sommet du grand axe, au lieu d'une ellipse telle que nous la trouvons communément dans ces productions reculées? Voici une Ascension (ἀνάληψις) d'après les portes anciennes de Saint-Paul-hors-des-Murs de Rome, où le souvenir de l'if et du cyprès ne semble avoir préoccupé aucunement les graveurs byzantins (c'était un véritable *nielle*). Cela est à

peu près reproduit sur la tige en marbre d'un candélabre (pascal, sans doute), sculpté par des latins pour la même basilique vers la même époque [4].

On pourrait absolument imaginer que l'œuf est pour quelque chose dans l'origine de ce symbolisme, comme signe d'éclosion et partant de vie nouvelle ou de renaissance. Je réunirais sans peine plusieurs textes à l'appui de cette interprétation, s'il le fallait. Mais ces autorités quelconques ne paraissent pas opportunes parce qu'elles

1. Ap. Clichtov., etc.

Contemplemur adhuc nucem,
Nam prolata nux in lucem
Lucis est mysterium.

Trinam gerens unionem,
Tria confert : unctionem,
Lucem et edulium.

Nux est Christus ; cortex nucis,
Circa carnem pœna crucis ;
Testa, corpus osseum.

Carne tecta Deitas
Et Christi suavitas
Signatur per nucleum.

Lux est cæcis, et unguentum
Christus ægris, et fomentum (*alimentum* ?)
Piis animalibus.

Dans une des *séquences* primitives qui passent pour être dues à l'école de S. Gall (*Ave præclara maris stella*), le même fonds d'idées semble indiqué sommairement comme un point hors de discussion :

« Te lignum vitæ, sancto rorante Pneumate, parituram divini floris amygdalum, signavit Gabriel. »

Cela devait être bien adopté dans le moyen âge, puisqu'on le trouve dans la discussion (vraie ou fausse) de S. Silvestre contre un docteur juif. (Cf. *Spicileg. solesm.*, t. I, p. 50 (§ VIII, IX[1], sq.) Aussi le pape Alexandre III n'hésitait pas à faire valoir ce symbolisme dans sa lettre au sultan d'Iconium, qui paraissait désirer le baptême.

2. *In Num.* XVII, 8. Cf. Pseudo-Augustin. (Origen.), *De virga Aaron* (t. V, Append. p. 62). — Isidor. *In Numer.* c. XV, 18. — Etc.

3. Intra in gaudium Domini tui. Cf. *Act.* VII, 55-58.

4. Nicolai, *Basilica di S. Paolo* (1815), tav. 14, 18. Sur le fragment du candélabre que nous donnons il faut supposer le retour de la bande (ou du tambour) qui est censée découpée dans le cylindre de la tige et développée sur le papier. On reconnaîtra que les deux soldats étendus à droite sont des gardes du tombeau de Notre-Seigneur. Mais la scène centrale, comme aux portes de bronze, montre Jésus-Christ enlevé par des anges dans une auréole où il siége et pose ses pieds sur une sorte d'arc-en-ciel.

ne constatent guère de pensées ou de coutumes propres au christianisme. Car il ne faut pas chercher grand mystère dans les œufs de Pâques, par exemple, qui s'expliquent trop facilement par l'ancienne prohibition de l'usage des œufs durant le carême. On aura fêté le retour de cet aliment après la semaine sainte, comme on avait célébré par des bombances l'adieu à la viande (*carnes valete, carnevale, carnaval*) avant le mercredi des cendres. Aussi me garderai-je d'y sonder de plus grandes profondeurs que dans la foire aux jambons, qui coïncide à Paris avec les œufs colorés. Cela soit dit au moins pour notre Occident latin; car il en a été fait çà et là un mélange abusif avec l'Asie ancienne ou moderne, par des savants qui ne me font point partager leurs convictions.

Quelques-uns ont voulu voir dans l'auréole aiguisée aux deux extrémités de son grand axe (sorte de boutonnière elliptique, si l'on veut me permettre ce mot familier) la silhouette approximative d'un poisson. Tout en ne me rendant pas à ce que plusieurs trouvent de lumineux dans un tel aperçu, je ne refuse point d'apporter à cette théorie le secours quelconque de deux monuments pris dans l'antiquité chrétienne [1]. Là-dessus on pourra se donner carrière à l'aise en répétant les citations qui établissent que le poisson était, dans les premiers siècles de l'Église, accepté comme symbole de Jésus-Christ et du chrétien baptisé en son nom. Ces textes sont maintenant trop connus pour qu'il puisse y avoir satisfaction d'amour-propre à les redire [2]. Quant à la conséquence qu'on en voudrait tirer dans le cas présent, il faudra d'abord prouver que le moyen âge a beaucoup tenu compte de ce symbolisme primitif. Or on établirait bien plus aisément qu'il l'avait à peu près perdu de vue. Ne dissimulons pas cependant qu'une espèce d'auréole en amande étranglée a été nommée *vessie de poisson* par nombre d'antiquaires. Seulement ces antiquaires sont modernes, et n'ont pas (que je sache) montré l'ancienneté de ce terme dans l'art chrétien. Leur *vesica piscis* n'aurait-elle pas pour vrai point de départ une amande renflée disgracieusement près des épaules ou des hanches et des genoux écartés du personnage qu'elle enserrait, afin d'épouser en quelque façon les formes du type central?

AME.

La plupart du temps, lorsque le moyen âge veut représenter une âme, il emploie une petite forme humaine nue en manière d'enfant sans aucune indication de sexe; tantôt (comme sur les tombes) enlevée vers le ciel par des anges dans un linge, tantôt entrant dans la gloire éternelle que figure une auréole en forme d'amande; etc. Habituellement cette personnification a tout l'air d'un petit enfant; mais quand il s'agit de l'âme d'un saint, la tête est ordinairement nimbée. Nous en aurons bientôt un exemple à propos des deux larrons du Calvaire. Cf. *Anges* (p. 35).

Quelquefois, lorsque l'on a voulu exprimer que l'âme sortait du corps, on a dessiné un petit buste humain dont la partie inférieure se termine à la façon d'une queue de lézard qui correspond à la bouche du mourant. Mais cette bizarrerie est assez rare, et nous ne la signalons que pour ne pas dépayser celui qui la rencontrera.

Lorsque l'âme se trouve figurée par une colombe, un globe de feu ou toute autre forme qui n'est plus une représentation humaine, cela n'a point affaire à l'article présent et se rapporte à des légendes dont il faudra chercher les indications sous chaque mot. Cf. *Colombe, Globe,* etc.; *Linge* (Abraham).

Saint Narcisse de Jérusalem, évêque. Les anges portent son âme au ciel. Cf. *Anges* (p. 36).

Saint Cuthbert, Écossais; 20 mars, v. 687. Dans son enfance, comme il gardait les brebis de son père, il vit porter au ciel par la main des anges l'âme de saint Aïdan, évêque de Lindisfarne (en Northumberland), qui venait de mourir. Ce lui fut un encouragement à mépriser toute espérance terrestre; et comme la sainte vie des moines de Mailross l'avait frappé, il sollicita la grâce d'embrasser chez eux la profession monastique. Plus tard il fut appelé à remplacer saint Aïdan sur la chaire épiscopale de Lindisfarne. Cf. *Anges, Berger,* etc.

Saint Dominique de Silos (20 déc., v. 1050), abbé de l'ordre de Saint-Benoît. A sa mort, des enfants voient son âme monter au ciel.

Des faits analogues se verront au mot *Anges,* comme je viens de l'indiquer pour le bon larron et autres.

AMPHITHÉATRE. Cf. *Animaux farouches,* etc.

AMPOULE. Cf. *Fiole.*

ANCRE.

Il n'importe que cet instrument ait servi dès le berceau de l'Église à désigner la Foi ou l'Espérance, car on peut lui donner l'un et l'autre sens; nous n'en parlons pas comme d'un emblème abstrait, mais comme d'un attribut historique destiné à rappeler des faits plus ou moins constatés par les légendes. C'est ainsi que nous le ferons figurer en cet endroit.

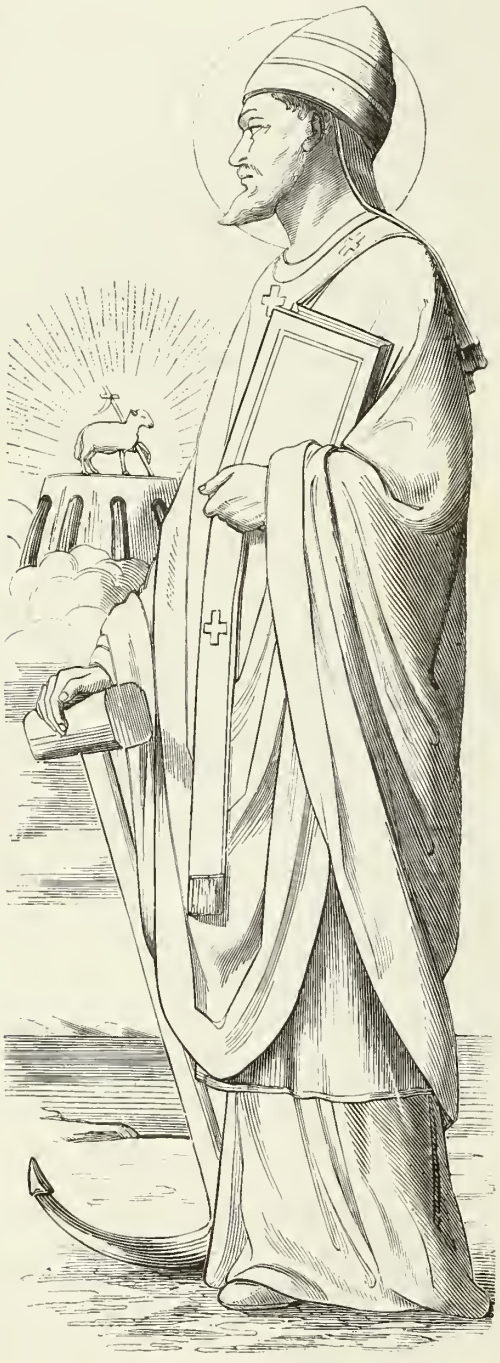
Saint Clément, pape; 23 nov., vers 80. On a mis en doute son martyre, sur lequel s'accordent du reste les anciens écrivains [3]; quoi qu'il en soit, voici le récit con-

1. Je les emprunte tous deux aux recherches des derniers siècles sur les Catacombes romaines, pour ne pas avoir l'air d'abandonner ce rapprochement à l'imagination toute pure.

2. Cf. Macarii (*L'Heureux*) Hagioglypta, p. 133, 140, 196, 240. Etc.

3. Les auteurs ecclésiastiques du v[e] siècle ne tenaient point ce fait pour douteux, et l'on e manque pas de preuves qui montrent

servé encore dans le Bréviaire. Envoyé, sous Trajan, dans la Chersonèse (Crimée) pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, il y trouva quantité de chrétiens condamnés aux travaux des carrières; et comme il les encourageait à persister dans la foi, il fut jeté à la mer avec une ancre au cou.



Son Office raconte que les chrétiens exilés pour la cause de Dieu, et réduits à un état misérable par la persécution, se plaignirent à lui de n'avoir point d'eau pour étancher leur soif. Le saint pape fit jaillir, dit-on, une source afin de les désaltérer. D'après les paroles de la légende, cette fontaine aurait été indiquée au saint par un agneau dont le pied frappait la terre [1]. Comme ce récit, quoique extrêmement ancien, n'a pas un caractère historique bien assuré, il serait possible que l'auteur des Actes de saint Clément eût voulu indiquer la prédication de l'Évangile qui aurait fait adopter la foi par les populations voisines. Nous avons déjà dit un mot de ce symbolisme primitif à l'article *Agneau* (p. 21). Cf. *Chapelle.*

Saint Nicolas, évêque de Myre; 6 décembre, v. 327. Cf. *Vaisseau* [2].

Sainte Philomène, vierge et martyre; 10 août, vers 301. La sainte martyre de Mugnano, dont on a beaucoup parlé depuis une quarantaine d'années, avait une ancre gravée sur l'inscription qui s'est trouvée avec ses reliques. D'autres instruments de mort qui s'y voient également (comme flèches, etc.) donnent lieu de penser que ce sont là des monuments de son supplice; mais nous ne possédons à ce sujet nulle autre indication bien fondée.

Sainte Rose de Lima, du tiers ordre de Saint-Dominique; 30 août, 1617. Les gens de mer pourront trouver que ce n'est point d'une ancre qu'il s'agit, mais d'un grapin qui après tout est un engin d'eau douce. Au fond, pour ceux qui n'y regardent pas de si près, nous serons peut-être mieux compris en mentionnant ce grapin sous le titre d'ancre. Quoi qu'il en soit, la sainte est patronne de Lima qui, sans être une ville maritime, a pour port le Callao; et par suite de ce patronage en commun, ou peut-être aussi à l'occasion de l'affreux tremblement de terre qui rasa le Callao dans la nuit du 28 octobre 1746, on la représente tenant un grapin qui traverse par sa tige et supporte par ses becs (dents ou pointes) un plan de ville en relief entouré par la mer. Quelquefois on a tracé en outre cette inscription : *Spes civitatis.* Je n'en donne pas la représentation ici, parce qu'elle se trouvera sous le titre *Ville,* dans ma deuxième partie.

ANE.

Saint Marcel, pape; 16 janv., 310. Comme il fut condamné à garder les bêtes de somme dans une écurie ou une étable, on l'a peint quelquefois avec des ânes près d'un râtelier. C'était une manière plus ou moins historique d'exprimer l'abjection où les persécuteurs avaient réduit le chef de l'Église, quelques années avant l'instant

que Trajan peut très-bien prendre rang parmi les persécuteurs de l'Église.

1. Brev. roman., *ad Magnificat* : « Oremus omnes ad Dominum Jesum Christum, ut confessoribus suis fontis venam aperiat. » — *Ad Laudes* : « Orante sancto Clemente, apparuit ei Agnus Dei. » — « Vidi supra montem Agnum stantem, de sub cujus pede fons vivus emanat; Etc. »

La gravure explique suffisamment ces textes (Cf. p. 21).

2. Sa prose *Congaudentes* rappelle plusieurs fois la confiance des matelots et des mariniers pour ce grand patron :

« O beate Nicolae,
Nos ad maris portum trahe
De mortis angustia.
. . . . . .
Statim aura datur grata
Et tempestas fit sedata,
Quieverunt maria. Etc »

S. Germain d'Auxerre.

S. Germain mourut à Ravenne et son corps fut rapporté à Auxerre – Les précieuses reliques de ce Saint traversèrent le Milanais, Novarre, la vallée d'Aoste et les Alpes, vraissemblablement au Grand S. Bernard. Depuis cette époque le culte envers ce Saint a été très fervent dans ces contrées; beaucoup d'églises et de chapelles particulières lui ont été dédiées. Dans ces mêmes contrées on met les Enfants sous la protection du Saint ou les porte à certains pélérinages non seulement quand ils sont malades, mais même lorsqu'ils sont en parfaite santé pour y recevoir la bénédiction avec des prières particulières à cette cérémonie et assez longues. On trouve quelques détails à ce sujet dans l'Histoire de l'abbaye de S. Germain d'Auxerre par l'abbé Henry, Auxerre 1853. Je copie dans le même ouvrage le passage suivant d'un écrit de l'abbé Lebeuf :

" Les savants collecteurs des actes des Saints avouent
" dans les préliminaires de sa vie, que l'ancienne église des Gaules
" le préférait à tous les saints de la nation et l'égalait même à
" St Martin, puisqu'il y a selon eux presque autant d'églises de
" son nom que de celui du S. évêque de Tours ..... Je crois
" pouvoir ajouter que S. Germain est avec S. Martin le seul
" dont les églises de France aient dit, dans les hymnes de l'office
" public, qu'il égalait les apôtres. On a chanté de S. Martin
" une strophe qui commence par ces mots Martine par apostolis

« et on chante [illegible] dans toutes les provinces du royaume
« une autre hymne, composée dès le neuvième siècle avec cette
« strophe :

Germanus admirabilis,
est hujus auctor gaudii,
Quo nemo post apostolos
alter fuit præstantior!

L'admirable Germain est l'auteur de ce jour de joie.
Depuis les Apôtres aucun saint n'a brillé dans l'eglise
par autant de vertus.

Il y aurait un ouvrage sur le culte de S. Germain
dans les Alpes et au pied des Alpes du coté de l'Italie
par M. Vaudey Curé de S. Georges cité par M.
Henry sans indication de titre — ouvrage fait dans le
but d'indiquer l'itinéraire des lieux traversés lors de
la translation du corps de S. Germain depuis Ravenne
jusques au sommet des Alpes — — —

Le grand S. Germain n'occupe pas beaucoup
de place dans l'ouvrage du P. Cahier, qui le signale
avec les attributs d'un âne ou d'un dragon. ~~sans~~

où la conversion de Constantin allait faire resplendir aux yeux du monde le vicaire de Jésus-Christ.

Saint Jean Chrysostome. Cf. *Bouche, Exil,* etc.

Saint Aubert (Autbertus), évêque de Cambrai et d'Arras; 13 décembre, 668. Les Belges le représentent ordinairement ayant près de lui un âne chargé de deux paniers que remplissent des pains, et qui porte à son cou une bourse destinée à recevoir le prix de la livraison. C'est que saint Aubert est honoré comme patron des boulangers en Belgique et dans les Pays-Bas français. Un mythologue ferait intervenir ici l'âne des fêtes romaines en l'honneur de Vesta [1]. Pour moi qui ne tiens pas à remonter si loin, et qui sais que Creuzer lui-même se dégrisait de ses théories mythologiques pendant que la France amplifiait son ouvrage, je soupçonne tout simplement qu'il s'agit ici du véhicule habituel qu'employaient les boulangers pour servir leurs pratiques. Cependant si l'on voulait se reporter aux usages antiques, je ne m'oppose pas à ce qu'on y voie l'âne qui tournait la meule dans les maisons avant l'invention du moulin.

Les Tournaisiens racontent que saint Aubert, ermite du voisinage, s'occupait à faire et à cuire des pains. Son âne, dit-on, s'en allait seul les distribuer par la ville, et rapportait le prix convenu. Sur cette recette à l'amiable, le saint ne prélevait que ce qui lui était nécessaire pour vivre, et distribuait le reste en aumônes [2].

Saint Germain, évêque d'Auxerre; 31 juillet, 448. Un âne abattu près de lui, et relevant sa tête vers l'homme de Dieu. La *Légende dorée* [3] raconte que, dans le voyage qu'il fit à Ravenne afin d'intercéder auprès de la cour pour les Bretons insurgés, l'impératrice Placidie voulut lui faire accepter un cheval bien dressé pour remplacer l'âne qui avait amené le saint vieillard au palais, et qui venait de mourir. Mais saint Germain répondit : « Que l'on me montre mon âne, car la bête qui m'a conduit ici me ramènera. » Et voyant le cadavre de l'animal, il lui dit : « Lève-toi, et reporte-moi au logis. » Sur quoi la bête, se secouant et se dressant comme si de rien n'était, reçut l'évêque sur son dos pour le reconduire à sa demeure [4]. Or, Germain avait été un grand chef gaulois, et ne devait pas se trouver embarrassé pour manier des chevaux de l'écurie impériale. C'était donc chez lui humilité toute pure que de vouloir garder son pauvre âne.

Saint Rieul, premier évêque de Senlis; 30 mars, époque fort discutée. Le fait que raconte de lui Pierre de Natalibus ne se rencontre guère dans les œuvres des artistes, que je sache; mais il pourra servir à expliquer quelque représentation qui m'aurait échappé. Selon ce récit populaire, Rieul ayant délivré à Senlis un possédé, le diable chassé par l'exorcisme témoigna le désir d'entrer dans le corps de l'âne qui servait de monture au saint évêque. C'était sans doute une compensation comme celle des démons qui, d'après l'Évangile, demandèrent à pouvoir habiter le corps des pourceaux [5], afin de se consoler dans leur expulsion. Mais, dit la légende, l'âne en bête bien apprise fit un signe de croix avec son pied

Saint Germain l'Auxerrois.

sur la terre, et lediable fut réduit à se pourvoir ailleurs.

Saint Pierre de Luxembourg, évêque de Metz et cardinal, mort à dix-huit ans; 5 juillet, 1387. Il voulut faire son entrée pieds nus dans sa ville épiscopale et monté sur un âne [6]. Mais des artistes qui l'ont peint de la sorte

1. Propert. IV, I, 22.
2. Reinsberg, *Calendrier belge,* t. I, p. 252.
3. Cap. CVII. Cf. *Legendario...* (Venetia, 1509), fol. 117. — Etc.
4. Brautii *Martyrolog. poeticum :*

« Reddidit extinctum vitæ Germanus asellum,
Quo subiit vectus regia tecta senex. »

5. Matth. VIII, 30-32. — Luc. VIII, 32, sq. — Etc.
6. AA. SS. *Jul.*, t. I, p. 489.

en lui donnant une barbe touffue, ne songeaient pas assez que le saint jeune homme avait alors tout au plus seize ans. Aussi fut-on réduit à le forcer d'accepter la charge pastorale, dont il voulait s'excuser sur son âge.

Saint Nathanael, reclus, un des Pères du désert. Le démon, sous la forme d'un enfant conduisant un âne qui venait de s'abattre, s'approche pour le tirer de sa cellule sous prétexte de réclamer son aide [1]. Le pieux solitaire s'était aperçu que le démon cherchait à lui suggérer des prétextes pour abandonner la vie retirée dont il avait fait profession; et reconnut dans le prétendu acte de charité que cet enfant lui demandait, une ruse du malin esprit qui voulait lui faire quitter sa cellule.

Saint Helenus, abbé en Égypte; 17 avril, vers le IVe siècle. Un jour qu'il portait au loin de la nourriture pour les ermites du désert, la lourdeur du fardeau et la longueur du chemin lui firent craindre de ne pas arriver à temps pour soulager ses frères. Une troupe d'onagres folâtrant près de là, il leur commanda de lui prêter secours au nom de Jésus-Christ. L'un d'eux se détacha sur-le-champ pour accepter son fardeau, et lui obéit jusqu'à ce qu'il eût accompli entièrement cette tâche étrange pour un animal si réfractaire à la domestication [2].

Saint Gerlache, ermite; 5 janvier, v. 1170. Né dans le pays de Maestricht, il avait mené longtemps une vie peu chrétienne. Mais la mort de sa femme le rappela aux pensées de l'éternité. Abandonnant donc ses biens, et laissant la profession militaire, il s'en alla monté sur un âne chercher un ermitage où Dieu seul fût désormais son occupation. Cf. *Arbre, Ermites, Fontaine,* etc.

Saint Léonard, ermite, puis abbé; 6 nov., v. 559. Le roi d'Austrasie Thierry lui offrant un vaste espace de forêts pour y fonder un monastère, il se contenta de demander autant de terrain qu'il en pourrait circonscrire porté par son âne en une nuit. Là il établit un oratoire (Noblac) qui devint le berceau de l'abbaye, puis de la ville nommée encore Saint-Léonard en Limousin. Cf. *Chaînes, Ermite, Source.*

On raconte à peu près la même chose de deux ou trois autres saints, avec divers princes; mais je ne vois pas qu'ils aient la même célébrité.

Saint Antoine de Padoue (de Lisbonne), franciscain; 13 juin, 1231. Un âne (ou mulet) agenouillé devant l'homme de Dieu, qui porte le Saint-Sacrement. Un hérétique refusait de croire à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie; et le saint, pour confondre cette opiniâtreté, promit qu'il lui ferait donner une leçon par les animaux. Le sectaire ayant donc fait jeûner plusieurs jours son âne (ou sa mule), Antoine tenant en main l'hostie, se présenta devant la bête qu'on avait mise près de sa pâture. L'animal quitta tout pour se prosterner devant le Saint-Sacrement, et plusieurs hérétiques furent ramenés à la foi par cette leçon que leur donnait une bête. De là est venu en plusieurs pays l'usage de faire bénir les bêtes de somme, et particulièrement les ânes, le jour de Saint-Antoine. Cf. *Enfant Jésus, Lys, Poissons,* etc.

Saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes; 2 avril, 1508. Un âne près d'une forge. Sur la demande du saint, un maréchal venait de ferrer son âne; mais comme il exigeait de suite le payement et que l'homme de Dieu ne portait point d'argent sur lui, l'ouvrier s'emporta en malédictions. Saint François de Paule, pour mettre fin à cette colère, ordonna à son âne de restituer les fers qui causaient tout ce bruit. L'âne en conséquence secoua ses pieds et fit tomber les fers devant le maréchal fort surpris de cette conclusion. Cf. *Chiffre, Mer,* etc.

Saint Félix de Cantalice, capucin. Cf. *Baril, Besace,* etc.

Sainte Austreberte, abbesse bénédictine de Pavilly; 10 févr., vers 703. Peut-être l'âne rappelle-t-il l'humilité qui la distingua dès son entrée en religion, et qui lui faisait accepter avec joie les plus bas offices du monastère, bien qu'elle fût de haute naissance.

Sainte Françoise Romaine, veuve. Cf. *Ange.* Elle conduit un âne chargé de bois. Riche avant son veuvage, elle se retira dans un couvent qu'elle avait fondé, où elle ne voulait jouer que le rôle d'une servante [3].

ANGES.

Sans entrer dans de grands détails sur la façon dont les anges ont été représentés à diverses époques dans l'art ecclésiastique, disons du moins que, outre les ailes, on leur donnait jadis un bâton surmonté d'une sorte de pomme, ou d'un ornement tréflé, à la façon des hérauts. L'art byzantin, qui fut en cela notre maître comme en bien d'autres choses, distingue souvent les grands archanges par une espèce de bannière dans le genre du

Labarum, et par un globe ou disque qu'ils tiennent à la main. Cf. *Nimbe.*

1. Pal'ad., *Vit. Patr.,* VIII, 18, etc.
2. Rufin. *Vitæ Patrum,* II, 11; ap. Rosweyd., p. 470.
3. Cinquième leçon de Matines (9 mars) : « Sæpe e suburbana vinea revertens, et lignorum fascem proprio capiti impositum deferens, vel isdem onustum agens per urbem asellum, pauperibus subveniebat; in quos etiam largas eleemosynas erogabat. »

1

Сѣдѧй возшедшаго нанебеса исѣдающаго

Imp. P. Dion r. Hautefeuille, 23 Paris

Ch. Saunier sc

LA HIÉRARCHIE CÉLESTE.

Tels on les voit dans ce groupe (p. 32) copié sur le livre de prières exécuté par un artiste évidemment grec (Basilius) pour Mélisende, princesse de Jérusalem au XII^e siècle. J'emprunterai encore quelque autre miniature à ce manuscrit, qui est maintenant au *British Museum*.

La bandelette dont les peintres grecs entouraient souvent la chevelure des anges reparaît chez nous vers le XV^e siècle; et alors elle est ordinairement surmontée d'une petite croix au sommet du front. Dans l'Occident, nous n'avons pas gardé longtemps les attributs divers qui caractérisaient chaque hiérarchie ou chœur des anges : Chérubins, Trônes, etc.

Cependant, lorsque l'on veut peindre les séraphins, on leur donne toujours six ailes, conformément à la vision d'Isaïe [1]. Toute autre explication dépasserait les bornes que nous nous sommes imposées. Nous ne parlerons guère non plus de certains anges généralement considérés comme apocryphes; quoique sept archanges, dont quatre ne sont pas nommés dans l'Écriture sainte, aient un culte autorisé dans quelques églises.

La planche mise en regard de cette page retrace un petit tableau russe rapporté de Sébastopol par un de nos soldats, et qui a déjà été publié par la *Revue archéologique* (1857, sous le titre pl. 311); aussi j'ai conservé les chiffres introduits alors pour l'expliquer. On y voit quatre archanges apocryphes, c'est-à-dire dont la réalité ne repose sur aucun texte authentique : Salathiel (au sommet), Barachiel (n° 5), Égoudiel (n° 8), Ouriel (n° 9) ou Uriel [2], outre les trois archanges canoniques : Michaël, Gabriel, Raphaël [3]. Sous les pieds de la Sainte Trinité sont peintes quatre roues enclavées l'une dans l'autre, deux à deux, et garnies chacune d'yeux et de plusieurs ailes. Ces roues, parfois accompagnées de flammes dans d'autres peintures, sont un souvenir de la vision d'Ézéchiel [4] lorsqu'il aperçut le char mystérieux qui portait le Seigneur : « Je vis une roue qui avait quatre faces... tout était couvert d'yeux à l'entour... J'entendais le bruit des ailes... et j'aperçus comme une flamme tout autour. » Ainsi c'est là comme le trône qui porte la Majesté divine, et qui se complète par les quatre animaux symboliques des Évangélistes placés aux quatre angles de l'auréole où siége la Très-Sainte Trinité.

Dans plusieurs peintures latines antérieures au XIII^e siècle, les yeux semés sur les six ailes de certains anges indiquent communément les chérubins [5]. Ici cette caractéristique est réservée aux trônes (roues ocellées pourvues d'ailes). On ne la voit sur aucun des cinq chérubins qui semblent composer le siége des personnes divines (n° 12). Quant aux séraphins qui planent sur un fond étoilé autour du cercle central, ils ont tous l'air de n'avoir qu'une tête et quatre ailes (n° 10). Les simples anges se groupent au sommet en légion profonde derrière Salathiel, et deux seulement portent un sceptre (au lieu de la baguette tréflée) avec un disque. Le titre général du tableau, en russe, signifie à peu près *Image de celui qui est monté aux cieux;* et pourtant le cartouche d'en bas s'adresse à l'auguste Trinité tout entière.

Aux quatre angles du quadrilatère (ou étoile à quatre rais) qui déborde la composition principale, on reconnaîtra sans peine les symboles évangéliques dont nous aurons à parler plus tard. Cf. *Évangélistes*.

La Mère de Dieu près de Notre-Seigneur, et saint Jean-Baptiste vis-à-vis d'elle, ne sont pas des sujets malaisés à comprendre ou qui puissent avancer en rien la matière de cet article. On en dirait tout autant des divers textes slaves souvent altérés par le crayon ou le burin. Cependant le soleil et la lune (avec quelques étoiles) au-dessus du monde terrestre sont accompagnés de ce verset du Psaume (LXIII,16) : « A Toi est le jour, à Toi aussi la nuit; c'est Toi qui as fait l'aurore et le soleil. » On s'en aidera si l'on veut pour déterminer la pensée qui dirigeait les artistes d'autrefois quand ils peignent Notre-Seigneur entre les deux astres, c'est-à-dire comme maître du monde. Mais tout ne serait pas dit sur ce point avec une solution si élémentaire, pour acceptable qu'elle puisse être parfois; et ce n'est pas d'ailleurs notre affaire actuelle.

Les sept grands archanges, tant canoniques qu'apocryphes, paraissent presque tous ici avec les attributs indiqués par le *Grand ménologe russe* de Moscou, dans ses additions au 26 mars (*Archanges réunis*), quoique saint Gabriel, avec son miroir de *jaspe sanguin*, ne porte pas la lanterne garnie d'une bougie allumée, comme y tiendrait la collection légendaire des Moscovites [6]. Au fond je n'ai pas besoin de renseigner les artistes sur des figures qui ne sont à peu près que tolérées dans l'Église catholique (et même pour certaines contrées où l'on a prouvé leur culte immémorial, importé d'Orient à ce qu'il semble).

1. Is. VI, 2. Cf. *supra*, p. 25.

2. Avec ni plus ni moins de fondement, d'autres ont imaginé un Zadkiel (ou Teadkiel), un Mittaron (ou Métatron), un Jophiel, un Chamuel, etc. Il n'y a de passablement motivé en tout cela que le nom d'Uriel mentionné dans les livres judaïques qui ne sont pas considérés par l'Église comme partie intégrante de l'Écriture sainte (IV Esdr. IV, 1; V, 20; X, 28), et qui pour cette raison ne s'impriment à la suite de la Vulgate qu'en petits caractères.

Nous savons aussi par S. Raphaël (Tob. XII, 15) qu'il est l'un des sept archanges quelconques qui se tiennent devant le trône de Dieu, sur quoi les cabbalistes se sont donné carrière pour avoir l'air de ne rien ignorer.

3. Quelques-uns y ajoutent même libéralement un Jérémiel (IV Esdr. IV, 36), et autres encore qui sont bien moins garantis. Cela ne me regarde évidemment pas, pour aujourd'hui.

4. Ezech. I, 4-27; X, 9-20. Divers artistes ont groupé ces quatre roues presque concentriquement, à la façon d'une sphère armillaire.

5. Aussi les livres liturgiques de la Grèce leur donnent à diverses reprises la qualification de *polyommates*.

6. Le tout sans aucune interprétation, qui vraiment ne gâterait rien si l'on voulait bien mettre le public dans la confidence des secrets que peuvent voiler ces allégories abstruses et impérieuses à la fois.

Cette curiosité une fois mise en lumière suffisante pour ce qu'elle vaut, les autres indications ne sont pas nécessaires à l'objet de notre livre, et nous en laisserons le développement à ceux qui voudraient faire un travail spécial sur les anges. Cependant nos articles *Ailes, Roues, Yeux,* pourront servir de supplément utile à ce que l'on trouverait de trop bref dans celui-ci.

Saint Michel. On l'a vu dans la peinture russe, à l'angle inférieur de gauche, armé à la manière antique et enfonçant sa lance dans la bouche du démon ; lance qui est fréquemment remplacée par une croix à longue hampe, comme les croix de procession (*croix stationale,* selon le style liturgique).

Cette représentation a, pour ainsi dire, prescrit dans l'art chrétien ; aussi, que le diable soit peint ou sculpté sous forme humaine, ou qu'on le montre comme un dragon et avec tout autre aspect de monstre bizarre, les anciens artistes dirigent la lance de l'archange de manière à percer la mâchoire inférieure du démon. On y reconnaît sans peine un emprunt fait par le symbolisme au livre de Job[1], lorsque Dieu parle de Béhémot (l'hippopotame?) qui se rit des forces de l'homme. C'est ce qui dirigeait l'auteur de la lettre ornée que voici, et je crois avoir suffisamment développé ailleurs l'origine de cette pensée avec ses applications[2], pour ne pas y revenir en ce moment au risque d'être jugé trop épisodique, comme on me l'a reproché avec plus ou moins de raison jadis.

Parfois, dans l'art moderne surtout, on s'est contenté de mettre un simple glaive à la main de l'archange et de montrer le diable terrassé sous son pied.

Saint Michel, comme chef de la milice céleste et vainqueur de Satan, a été pris pour patron par plusieurs nations belliqueuses. Les Grecs de Constantinople, tout en le représentant volontiers dès le temps de Constantin[3], honorèrent encore plusieurs autres saints guerriers qui repoussaient un peu saint Michel dans l'ombre. Mais avant la France, déjà les Lombards[4], les Normands d'Italie et de Neustrie[5], le tenaient en grande vénération comme triomphateur du diable. Il fut longtemps pris pour aide dans le dernier combat de la vie (l'agonie), et l'Église rappelle encore cette coutume dans divers passages du Bréviaire et du Missel[6]. Aussi rencontrait-on fréquemment des chapelles dédiées au Prince des anges dans le voisinage des cimetières ; et en divers endroits du Vexin je me souviens d'avoir vu, durant mon enfance, que les *confrères de la Passion* (Société pour les funérailles) marchaient dans plusieurs paroisses sous la bannière de saint Michel. Du reste nous serons ramenés ailleurs à cette dévotion ancienne, par d'autres attributs du même saint. Cf. *Balance, Étendard,* etc.

Saint Gabriel. Il porte assez fréquemment, dans les peintures de l'Annonciation, un costume ecclésiastique : une aube avec l'étole ; parfois il est revêtu de la dalmatique, ou même d'une chape ; et porte souvent un lis. On a sans doute voulu exprimer par là qu'il était chargé de garantir à la très-sainte Vierge la conservation de sa virginité, tout en lui annonçant qu'elle était choisie pour devenir mère de Dieu. Bien des artistes du xv^e^ siècle, avant Bellini, ont rendu la même pensée en plaçant un bouquet de lis entre la sainte Vierge et l'archange qui la salue. Dans la peinture russe de Sébastopol, l'ange Gabriel (vis-à-vis saint Michel) présente en effet une espèce de lis qu'il tient dans sa main droite ; quoique ce ne soit pas le programme moscovite du grand ménologe slavon. Cf. *Licorne* (*Animaux emblématiques*).

1. Job, xl, 10-24 : « Ecce Behemoth... Numquid... armilla perforabis maxillam ejus? »

2. *Vitraux de Bourges* (p. 137-141), n° 76, sv.

3. Cf. Soldani, ap. Zaccaria, *Raccolta di dissertazioni* (1795), t. XII, diss. vi.

4. Cf. Muratori, *Antiquitt. ital. m. ævi:* Dissert. xxvii (t. II, 582). — S. Quintino, *Dell' italiana architettura,* p. 25, 28, 30.

5. Cf. Huillard-Bréholles, *Monuments des Normands dans l'Italie,* p. 32, svv. Je ne prétends pas répondre néanmoins de toutes les assertions de l'auteur, qui, malgré de graves études, n'est pas suffisamment familiarisé avec les matières ecclésiastiques.

6. 29 septembre, *Second Nocturne :* « Michael archangelus... cui tradidit Deus animas sanctorum, ut perducat eas in paradisum exultationis. » — *Laudes :* « Archangele Michael, constitui te principem super omnes animas suscipiendas. » — Messe des morts, *Offertoire :* « Signifer sanctus Michael repræsentet eas in lucem sanctam, etc. »

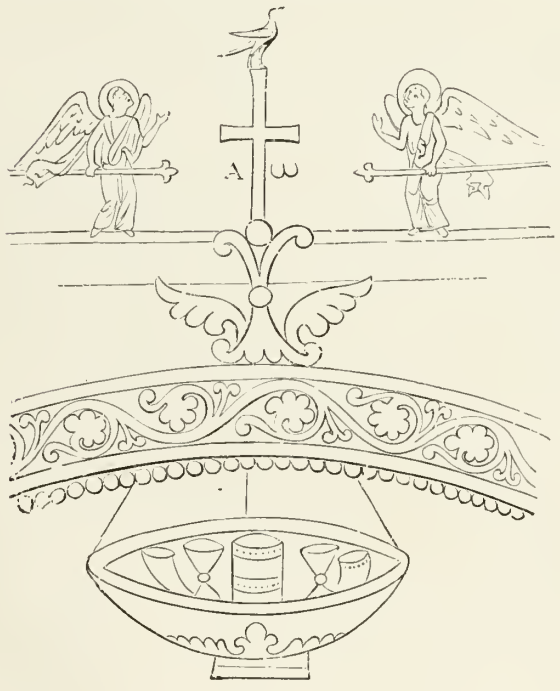
Dans la romance espagnole de l'infante Doña Urraca (Duran, *Romancero,* t. I, n° 763), on aperçoit la trace de cette dévotion :

« Morir os queredes, padre,
San Miguel os haya el alma. »

Saint Raphael. A cause du secours qu'il prêta au jeune Tobie dans son voyage où il lui servait de guide, on lui donne souvent un bourdon de pèlerin. D'autres fois, par allusion au sens de son nom hébraïque (*médecine de Dieu*), on lui met en main un vase ou bocal de pharmacie. C'est probablement ce que le tableau de Sébastopol (sous le numéro 9) représente dans la main droite de l'archange. Là aussi, comme dans plusieurs autres peintures, saint Raphaël conduit par la main le jeune Tobie, qui a tout l'air d'un petit enfant, quoique ce ne soit pas précisément conforme à l'histoire.

Les Anges Gardiens sont peints ordinairement avec un enfant qui figure l'âme du fidèle confié à leur garde.

Tous les autres anges indéterminés avaient communément au moyen âge une baguette ou grand bâton (sorte de sceptre), comme nous l'avons dit précédemment, pour témoigner de leur ministère [1]. C'était une façon d'exprimer le sens de leur nom en grec, qui veut dire *envoyé de Dieu*. En voici un exemple d'après un manuscrit carlovingien où l'on représentait le couronnement d'un autel [2].



Lorsque, dans une réunion d'anges, quelques-uns portent une sorte de Labarum ainsi qu'on l'a vu (p. 32), ce sont des archanges qu'indique ordinairement cette distinction.

SAINTS CARACTÉRISÉS PAR LA PRÉSENCE D'UN ANGE.

Les artistes du XVI^e^ siècle et leurs successeurs ont pris fréquemment de grandes libertés avec les anges. Ils s'en servent parfois comme d'un simple support ; et peut-être s'y sont-ils crus autorisés par l'usage qui avait prescrit de faire supporter les armes de France par deux anges. Mais là, on avait du moins le prétexte d'une légende qui faisait descendre du ciel les fleurs de lis après le baptême de Clovis (Cf. *Armoiries*). En conséquence, nous n'adopterons pas comme véritable attribut d'un saint, tout ange dont quelque peintre moderne l'aura gratifié.

Le roi David, agenouillé pour demander à Dieu la cessation du fléau qui faisait périr son peuple, aperçoit un ange qui remet le glaive dans le fourreau (I Paralip. XXI, 1-27).

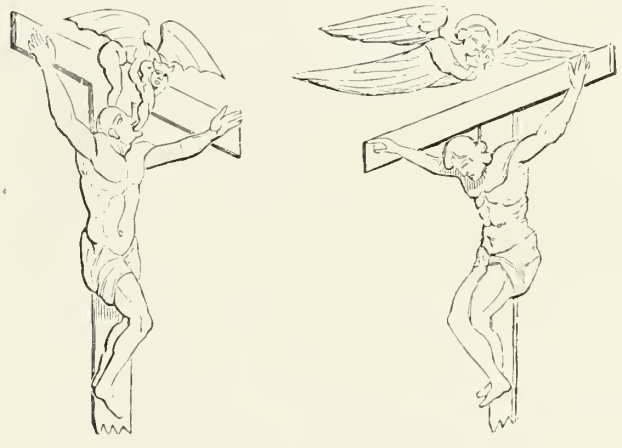
Adam et Ève chassés du paradis terrestre par l'ange au glaive de feu, qui devait leur en interdire l'accès à l'avenir (Gen. III, 24). Il me sera bien permis à cette occasion de relever la remarque bizarre d'un historien moderne qui voit dans cette épée flamboyante l'âge des révolutions plutoniques sur notre globe!

Le prophète Habacuc. Cf. *Pain*.

Saint Pierre, apôtre, délivré de sa prison à Jérusalem, par un ange (Act. XII, 1-11). Cf. *Clés, Croix*, etc.

Saint Mathieu, évangéliste. Cf. *Évangélistes*.

Saint Dismas (nom présumé du Bon Larron). Cf. *Croix*. Le moyen âge représentait volontiers un ange recevant de la bouche d'un moribond l'âme prédestinée, ou le démon s'emparant, à la mort, d'une âme vouée au malheur éternel (Cf. *Ame*). La gravure ci-jointe, empruntée à la



Revue archéologique [3], doit avoir été renversée par le copiste ; car constamment le bon larron est à droite, et le mauvais à gauche. Quant au nom de Dismas, nous le donnons sans autre garantie qu'une tradition populaire conservée pieusement en Allemagne surtout [4], et qu'expriment ces vers léonins du moyen âge au sujet du Calvaire :

« Imparibus meritis pendent tria corpora malis :
Dismas, Gestasque, in medio sedet ima potestas ;
Gestas damnatur, Dismas super astra levatur [5]. »

Évêques.

Saint Grégoire le Grand, pape ; 12 mars, 604. Durant

1. Cf. J. L'Heureux, *Hagioglypta*, p. 87.
2. Cf. *Mélanges d'Archéologie*, t. III, p. 18.
3. Première année (1844-45), deuxième partie, p. 513, 514.
4. Au fond cela remonte jusqu'à l'évangile apocryphe qui porte le nom de Nicodème. Cf. Thilo, p. 584, sqq.
5. Ces vers ont pris une forme quelque peu différente dans l'espèce

une procession, pour obtenir la cessation de la peste à Rome, il voit un ange remettant l'épée dans le fourreau, et divers esprits célestes qui chantent dans les airs. On prétend qu'il faisait porter dans cette supplication publique l'image de Notre-Dame qui est honorée encore à Sainte-Marie-Majeure; et que l'ange qui rengaînait son glaive apparut au sommet du môle d'Adrien, qui prit dès lors le nom de château Saint-Ange. Cf. *Colombe,* etc.

Saint Magloire, évêque de Dol; 24 octobre, v. 405. Communié en viatique par un ange qui vient lui annoncer sa mort prochaine. On rencontre plusieurs gravures où la représentation de ce fait a fini par se transformer en un ange recevant la communion de la main du saint; ce sont des niaiseries d'artistes modernes qui reproduisaient étourdiment les légendes sans avoir pris la peine de les comprendre, et nous aurons encore plus d'une fois occasion de remarquer des bévues semblables.

Saint Séverin, évêque de Cologne; 23 octobre, v. 405. Un concert d'anges lui fait connaître la mort de saint Martin de Tours. Ce fait semble rappelé par le graduel de la messe du 11 novembre[1], mais saint Grégoire de Tours le raconte tout au long en ces termes[2] : « Le bienheureux Séverin se trouvant au milieu de ses clercs un dimanche matin, à l'heure où saint Martin mourut, entendit une musique dans l'air. Appelant son archidiacre, il lui demanda s'il entendait les voix. Celui-ci répondit que non; et quelque attention qu'il y mît, il ne parvenait à rien distinguer. Sans doute Dieu ne le trouvait point digne de cette faveur. Alors le saint évêque et lui se prosternèrent pour demander au Ciel que cette merveille eût plus d'un témoin. Comme ils se relevaient, le saint vieillard lui demanda : Qu'entends-tu? Ce sont, dit-il, des voix qui semblent venir d'en haut, mais je n'y comprends rien. — Eh bien, je te l'expliquerai, reprit l'évêque. Monseigneur Martin vient de quitter le monde, et ce sont les anges qui l'emportent au paradis en chantant. Etc. ». Le souvenir en a été conservé dans la mémoire populaire par les proses de saint Martin[3] et de saint Séverin[4].

Une autre circonstance dans la vie de saint Séverin n'a pas été beaucoup représentée, que je sache; mais rappelons-la pour qu'elle soit comprise, si on la rencontrait dans quelque monument. Un ermite se croyait fort avancé en vertu, et fut très-surpris quand un ange vint lui apprendre que l'évêque Séverin était tout aussi estimé dans le ciel malgré l'éclat et les richesses qui entouraient sa dignité épiscopale. C'est, lui dit l'ange, parce que tu tiens beaucoup plus au pauvre mobilier de ton petit ermitage, que l'évêque de Cologne à la splendeur de son palais et de son église[5].

Saint Nicolas, évêque de Myre (Cf. *aumône, cuve,* etc.). Une légende répandue dans l'Occident dit qu'assistant au concile de Nicée, il donna un soufflet à un évêque arien qui parlait contre la foi; et que pour ce zèle un peu violent, ses collègues le privèrent du droit de porter les ornements épiscopaux. Mais l'on ajoute que, célébrant la messe, il vit des anges lui apporter la mitre et le pallium (ou l'*orarium*) pour lui apprendre que le Ciel n'avait point blâmé sa sainte colère.

Saint Narcisse, évêque de Jérusalem; 29 octobre, vers 212. Son âme enlevée au ciel par les anges. Cf. *Cruche, Lampes,* etc.

Le moyen âge a coutume de représenter ainsi la mort des saints sans recourir à aucune vision racontée par l'histoire; et même par une pieuse supposition, ce sujet se voit fréquemment sur les tombeaux de gens morts dans la communion de l'Église. Mais cela n'entraîne aucune garantie de la sainteté du défunt. On ne prétendait sans doute que peindre la prière liturgique qui se récite à l'Office des morts : «Venez au-devant de lui, anges du Seigneur, etc.[6]. » Seulement l'âme des saints reconnus par l'Église est ordinairement représentée dans une auréole en forme d'amande (Cf. *supra,* p. 28); tandis que celle des simples chrétiens est portée sur un linceul. Cf. *Linge.*

Ailleurs, le mort (ou son âme) est encensé par des anges sur son tombeau; allusion aux cérémonies des funérailles.

Saint Servais, évêque de Maestricht et de Tongres; 13 mai, 384. Un ange le conduit et lui donne le bâton pastoral ou la mitre, pour lui faire voir que Dieu le destinait à être évêque. Sa légende est difficile à tirer au clair dans tous ses détails, car les Flamands lui attribuaient une quantité de merveilles qui ne sont pas très-authentiques. Quant à l'apparition de l'ange, elle est racontée dans les

de prière employée jadis contre les larrons, et que l'abbé Thiers taxait de superstition assez brusquement selon sa coutume :

« Imparibus meritis pendent tria corpora ramis;
Dysmas et Gestas, media est divina potestas;
Alta petit Dysmas, infelix infima Gestas.
Nos et res nostras conservet summa potestas.
Hos versus dicas ne tu furto tua perdas. »

1. Beatus vir sanctus Martinus, urbis Turonis episcopus, requievit; quem susceperunt Angeli atque Archangeli, Throni, Dominationes, et Virtutes.

2. De mirac. S. Martini, I, 4, 5.

3. Prose *Gaude Sion :*

« Hic Martinus cujus est obitus
Severino per visum cognitus,
Dum cœlestis canit exercitus
Dulce melos. »

4. Prose *Via, vita, veritas :*

« Cœli choros audit iste,
Dum Martinum tua, Christe,
Ferunt ad palatia;
Et levitam prece purgat
Ut ad melos istud surgat
Ejus audientia. »

5. Même prose :

« Mente carpit heremita
Suum fungi parem ita
Rerum opulentia.
Angelus, dux ejus, ait :
Vas quod habes plus te trahit
Quam hæc (*hunc?*) rerum copia. »

6. Subvenite sancti Dei, occurrite angeli Domini suscipientes animam ejus; offerentes eam in conspectu Altissimi. Etc.

proses de l'Office du saint[1]. On le faisait venir de l'Arménie, mais il est bon de se rappeler qu'au moyen âge le mot Arménie comprenait quelquefois l'Anatolie et une partie de la Syrie, à cause du déplacement que la nation arménienne avait subi dans ses luttes successives contre l'empire grec et la Perse. Cf. *Aigle, Clef, Tombeau,* etc.

Saint Dunstan, moine et archevêque de Cantorbéry; 19 mai, v. 989. Dans une vision il aperçoit les anges célébrant la gloire de Dieu. Ce peut être aussi une allusion à ce que raconte sa légende[2], que sa lyre étant suspendue à la muraille pendant qu'il travaillait à des ouvrages d'orfévrerie (car, comme beaucoup de grands hommes du moyen âge, il n'était pas seulement théologien, mais artiste : peintre, orfévre, fondeur, architecte, etc.), l'instrument de musique se mit à résonner tout seul en faisant entendre le chant de l'antienne *Gaudent in cœlis;* c'est-à-dire : « Les âmes des saints qui ont suivi les traces de Jésus-Christ se réjouissent dans le ciel, et parce qu'ils ont versé leur sang pour son amour, ils sont heureux sans fin avec lui[3]. » Le saint homme comprit que Dieu lui réservait bien des peines; et ce fut à la suite de cette révélation qu'il se vit élevé à la chaire primatiale d'Angleterre, où il lui fallut soutenir une lutte prolongée pour les intérêts de l'Église. Cf. *Diable, Enclume.*

Saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne (Durham); 20 mars, 687. Un ange près de sa table, sur laquelle se voient des pains. On raconte que, lorsqu'il était hôtelier de son monastère, sa foi et sa charité furent récompensées par l'apparition d'un ange. L'hôte céleste en se retirant, laissa trois pains qui répandaient une odeur merveilleuse[4]; comme pour lui faire entendre ce que valaient devant Dieu ses humbles fonctions remplies avec tant de piété intérieure. Cf. *Ame* (p. 29), *Berger.*

Saint Hugues, chartreux, évêque de Lincoln; 17 novembre, 1200. Un ange le protége contre la foudre, en écartant le tonnerre à sa considération. Cela semble rappeler la tempête dont fut délivré le roi Henri II d'Angleterre, en réclamant auprès de Dieu l'assistance du saint encore vivant, pour lequel il professait une grande vénération. La vertu de ce grand évêque, aussi ferme que doux, en imposa constamment aux deux rudes princes Henri-Plantagenet et Richard-Cœur-de-Lion qui n'étaient pourtant guère maniables. Cf. *Calice, Cygne,* etc.

Saint Érasme, évêque; 2 juin, v. 303. Près de lui un ange qui le délivra, dit-on, du cachot, et l'aurait même amené du Liban jusqu'en Italie, où il mourut. Cette vieille histoire populaire dont les détails sont peu prouvés, semble être l'origine de la dévotion qui a pris saint Érasme pour patron des marins; parce que l'on raconte que l'ange du Seigneur (on veut même que ce soit saint Michel), après l'avoir conduit en Épire, lui procura un esquif pour gagner la Campanie[5].

Les Italiens l'appellent saint Elme (Elmo), nom que l'on a transféré depuis à un saint espagnol honoré aussi par les gens de mer. Cf. *Mer, Treuil.*

Saint Éleuthère, évêque en Dalmatie et martyr; 18 avril, v. 130. Au milieu de ses tourments, un ange le protége, et le fait sortir sain et sauf de la fournaise où il avait été précipité (ou de la flagellation). Cf. *Bœuf.*

Saint Grégoire, évêque de Langres; 4 janvier, 541. Un ange lui ouvre pendant la nuit les portes de l'église. D'autres racontent que, priant dans l'église qu'il avait fait bâtir sur le tombeau de saint Bénigne, il entendit des voix angéliques qui célébraient les louanges de Dieu[6]. Cf. *Église.*

Saint Martial, évêque de Limoges; 30 juin, époque indéterminée. Un ange l'accompagnant. Les Limousins veulent absolument qu'il ait vécu avec Notre-Seigneur, et qu'il leur ait apporté la foi dès les temps apostoliques. En conséquence, sa légende a été ornée de bien des traits merveilleux, dont l'authenticité est pour le moins douteuse. On racontait, par exemple, que douze anges l'accompagnaient habituellement dans ses courses par les Gaules[7]. Est-ce une transformation du souvenir des clercs qui lui tenaient compagnie quand il prêchait l'Évangile dans les cités et les bourgades? Je m'en rapporte à ce qui en est. Disons toutefois que rien de pareil ne se voit dans le vitrail de Tours, consacré à ce saint vers la fin du XIII[e] siècle où l'on ne se piquait pourtant pas d'hypercritique. Cf. *Autel, Groupes* (sainte Valère).

Saint Ulrich, évêque d'Augsbourg; 4 juillet, 973. Un ange lui apporte du ciel la croix qui doit guider l'armée allemande contre les Hongrois. Il s'agit de la bataille du Lech, où les barbares qui menaçaient Augsbourg furent taillés en pièces par les troupes d'Othon que le saint évêque accompagnait durant le combat. Cette croix d'or s'est conservée en souvenir de la victoire, dans l'abbaye de Sainte-Afre et de Saint-Ulrich[8]. Cf. *Poisson.*

1. *Breviarium ecclesiæ sancti Servatii trajectensis* (Cologne, 1503), hymnes de Laudes pour le jour de Saint-Servais :

« Ab Armenia Christus hunc direxit
Tongris, orantem angelus erexit,
Et ab altari virgam pastoralem
Illi porrexit. Etc. »

Cf. *Aigle,* p. 24.

Ailleurs, *In translatione beati Servatii,* à Matines :

« Ecce cunctis videntibus
Apparuit et angelus,
Ad pastoralem baculum
Pium vocans Servatium. »

Ces citations peuvent servir pour constater la popularité de divers attributs donnés à saint Servais. Nous en verrons d'autres encore.

2. *Calendar. benedictin.,* t. II, 472.

3. Commun des martyrs, secondes Vêpres, *à magnificat.*

4. *Calendar. benedictin.,* 20 mart.

5. P. de Natalibus, libr. V, cap. LVXV.

6. *Id.* libr. VI, cap. XLV.

7. *Id.* libr. VI, cap. XXIX.

8. AA. SS. *Jul.,* t. II, p. 88, sq.; — Ranbeck, *Calendar. benedictin.,* t. II, 28, sq.

Saint Gal, évêque de Clermont; 1 juillet, v. 553. Un ange lui présente une robe blanche (une aube peut-être), ou une chasuble blanche, comme signe de la grâce divine que sa sainte vie lui avait méritée.

Saint Silaus, évêque irlandais; 21 mai, 1094. Deux anges l'accompagnent, mais les bollandistes[1] ne réussissent pas à rendre raison de cette peinture.

Saint Bonaventure, franciscain et cardinal, docteur de l'Église; 14 juillet, 1274. Ange lui présentant une hostie. On raconte que, comme avant d'être prêtre, son humilité lui faisait craindre de recevoir la communion dont il se croyait indigne, un ange vint lui apporter l'hostie de la part de Dieu pendant qu'il assistait à la messe. Cf. *Docteurs, Monstrance,* etc.

Saint Vulgan ou Wilgain (*Vulganius, Wulganus*), regardé comme évêque régionnaire; 2 novembre, v. 680. Un ange près de lui, parce qu'il passe pour avoir été engagé par les esprits célestes à quitter sa patrie (la Grande-Bretagne ou l'Irlande), et à venir prêcher l'Évangile dans l'Artois[2]. Cf. *Ermite.*

Prêtres et simples fidèles.

Saint François d'Assise, dans le costume de son Ordre; 4 octobre et 17 septembre, 1226. Un séraphin lui apparaît sur une croix. Cf. *Plaies.* Ce peut être l'origine du surnom de Séraphique que l'on a donné à ce grand saint, et même à l'Ordre fondé par lui.

Le même saint, en plusieurs circonstances de sa vie, est assisté par des anges. Ainsi, durant un évanouissement où ils le soutiennent, dans la chapelle de la Portioncule où Jésus-Christ et la sainte Vierge lui apparaissent entourés de la cour céleste; de même encore pendant une maladie où les anges viennent le consoler en chantant et jouant des instruments de musique.

Saint Marc, moine en Égypte; 5 mars, v. 400. Communié par la main des anges, au témoignage de saint Macaire[3]; aussi les Grecs peignent-ils soit un ange, soit une main céleste qui lui présente l'Eucharistie avec l'espèce de cuiller dont se servent les ministres de l'Église orientale pour distribuer aux fidèles les espèces du pain et du vin.

A vrai dire, d'après les anciens récits, il n'aperçut pas l'ange, mais seulement un bras sortant du nuage[4].

Saint Joachim, père de la sainte Vierge; 20 mars, etc. Un ange lui annonce qu'il va devenir père[5]. Cf. *Troupeau, Porte, Groupes, Embrassement.*

Saint Paphnuce, abbé d'Héraclée (ou Heracleopolis) en Thébaïde; 29 novembre, époque peu déterminée. Un ange lui montre un joueur d'instruments. Le saint anachorète ayant désiré savoir quelle pouvait bien être sa valeur devant Dieu, le Ciel envoya un ange pour lui faire connaître que sa vertu égalait à peu près celle d'un musicien ambulant qui gagnait sa vie à chanter par les rues[6]. Le solitaire, médiocrement glorieux de cette comparaison, voulut savoir du ménétrier ce qui avait pu lui mériter la faveur divine. Le bon homme lui répondit qu'il avait été voleur dans son temps; mais que dès lors, et surtout depuis, il avait pratiqué plusieurs actes de charité envers le prochain : comme d'arracher des femmes aux insultes de plusieurs libertins, de répondre pour des débiteurs insolvables, de ne jamais refuser l'aumône à aucun pauvre. Paphnuce, édifié de cette droiture et de cette charité dans un homme pour qui nul ne professait aucune considération, lui fit connaître ce qu'il avait appris de Dieu à son sujet; et le pauvre musicien, touché de cette révélation, suivit le saint dans son monastère. Il y mourut saintement, et l'abbé vit son âme portée au ciel par les anges.

Outre ce que nous avons dit précédemment de saint Séverin, évêque (p. 36), les légendaires grecs racontent aussi une leçon pareille donnée à saint Théodule (3 décembre, v. 755), qui avait quitté la cour de Constantinople pour vivre sur une colonne à la manière de saint Siméon Stylite. Quand il fut curieux de savoir qui pèserait à peu près autant que lui dans les balances de Dieu, il lui fut montré un comédien dont toutes les épargnes passaient en aumônes; et qui ne montait pas sur les planches sans se rappeler ce grand spectacle final que le jugement dernier doit donner à tous les hommes, en intervertissant pour l'éternité, bien des rôles éclatants joués ici-bas durant quelques années fugitives.

Saint Valérien, martyr; 14 avril, v. 230. Il avait épousé sainte Cécile, étant encore païen; et celle-ci qui avait consacré à Dieu sa virginité, lui annonça dès le soir de ses noces qu'elle avait pour gardien un ange qui ne souffrirait pas qu'on la touchât[7]. Le jeune idolâtre, ne sachant que penser de cet avis, déclara qu'il voulait voir l'ange; et la sainte lui apprit qu'il n'y réussirait pas s'il ne recevait d'abord le baptême. Lorsque celui-ci fut devenu chrétien, il vit en rentrant chez sa femme, un ange qui se tenait près d'elle[8]. Cf. *Groupes* (quatre à quatre), *Familles saintes.*

Saint Félix de Nole, prêtre et martyr; 14 janvier, v. 260. Un ange le délivre de sa prison. Cf. *Araignée, Évêque.*

Saint Concorde (*Concordius*), prêtre, martyr à Spolette; 1 janvier, 175. Visité, nourri même par un ange dans

1. AA. SS. *Mai.*, t. V, p. 64.

2. Cf. Molan., *Natales SS. Belgii*, 2 novembr. — Dancoisne, *Numismatique béthunoise*, p. 190, svv.

3. AA. SS. *Mart.*, t. I, p. 367. — Pallad., cap. XX.

4. P. de Natalibus, libr. IX, cap. XXXV.

5. Joann. Damascen., *De Orthodoxa fide*, IV; et *Orat. de nativit. Mariæ.*

6. P. de Natalib., libr. I, cap. VII.

7. 22 nov., antienne de *magnificat* : « Est secretum, Valeriane, quod tibi volo dicere : angelum Dei habeo amatorem, qui nimio zelo custodit corpus meum. »

8. *Ibid., Second Nocturne* : « Cæciliam intra cubiculum orantem invenit, et juxta eam stantem angelum Domini; quem videns Valerianus, nimio terrore correptus est. »

son cachot. Il mourut par la décollation après avoir enduré diverses peines que nous n'avons pas à énumérer ici.

Saint Quentin, martyr; 31 octobre, v. 287. Délivré de prison par un ange. Il était déjà tombé au pouvoir du persécuteur, et profita de cette libération miraculeuse, dit-on, pour prêcher et faire des conversions nouvelles. Le gouverneur le saisit de nouveau et le fit mourir dans des supplices recherchés. Cf. *Chaise de torture, Lance,* etc.

Saint Vincent, diacre et martyr; 22 janvier, 304. Des anges viennent le consoler dans le cachot où il avait été jeté après ses premières tortures, ils brisent ses chaînes et remplissent sa prison d'une lumière céleste[1].

Saint Ananie, martyr en Perse; 1 décembre, époque inconnue. Pendant qu'il expirait sous les coups, il dit aux assistants : « Je vois une échelle qui atteint le firmament, et des hommes tout rayonnants m'y invitent au séjour de la joie[2]. »

Saint Acace (ou Achace), général et martyr avec des milliers de compagnons; 22 juin. Sa légende, quoique très-célèbre au moyen âge, n'est guère authentique. On racontait que vers le règne d'Adrien, neuf ou dix mille soldats de l'armée romaine, commandés par Achace et Héliadès, refusèrent de marcher à l'ennemi, parce qu'ils craignaient de livrer bataille contre les Arabes sans avoir sacrifié aux dieux. Des anges apparurent à leurs chefs pour leur faire comprendre que le secours des idoles n'était rien, et que la crainte ne s'était emparée d'eux que pour les punir de leur confiance en de fausses divinités; mais s'ils voulaient ne mettre leur espoir qu'en Jésus-Christ, ils seraient vainqueurs. La victoire ne leur manqua pas; et comme, après la bataille, ils ne voulaient point rejoindre le reste de l'armée si on ne les autorisait à vivre en chrétiens, l'empereur les aurait fait tous crucifier ou jeter dans un fourré d'épines qui les transpercèrent[3]. Cf. *Auxiliaires, Clous, Croix, Groupes.*

Saint Second d'Asti, soldat et martyr; 29 mars, sous Adrien. Comme on le conduisait au gouverneur qui voulait l'obliger à vénérer les idoles, un ange lui apparut à diverses reprises pour l'encourager à confesser Jésus-Christ. On ajoute même qu'après son supplice, les anges ensevelirent son corps[4].

Saint Vital de Bologne, martyr; 4 novembre, 304. Il était esclave de saint Agricola; mais comme il fut son modèle dans le martyre, la coutume de l'Église lui a donné le pas sur son maître en le nommant ordinairement le premier. Lié à un poteau et tué à coups de verges, il vit dans son dernier moment un ange lui apporter la couronne. Cf. *Groupes,* etc.

Saint Serge, martyr; 7 octobre, sous Maximien. Le gouverneur, après lui avoir fait enfoncer des clous dans les pieds, l'avait forcé de courir devant son char. La nuit suivante, un ange vint le consoler en prison et guérir ses blessures[5].

Les SS. Firmus et Rusticus, martyrs à Vérone; 9 août, v. 305. Le geôlier qui les avait laissés plusieurs jours sans nourriture, les entendant chanter durant la nuit, et voulant les surveiller de plus près, vit la prison éclatante de lumière et un ange qui leur apportait à manger[6].

Saint Pacôme, abbé en Thébaïde; 14 mai, v. 348. Ange lui présentant un livre. Ce fut un ange qui lui fit quitter la vie d'ermite, et lui donna une règle de vie pour les moines. Il en réunit à Tabenne plusieurs milliers qui vécurent sous sa direction[7].

Saint Caprais, abbé de Lérins; 1 juin, v. 430. Un ange (saint Michel, dit-on) lui annonce sa mort prochaine, pour qu'il se dispose à paraître devant Dieu.

Saint Piammon, solitaire près de Diolcos en Égypte (Cf. *Autel*). Un ange lui apparut souvent dans sa petite chapelle, désignant parfois ceux qui recevaient la communion sans s'y être bien préparés[8].

Saint Amable de Riom, prêtre; 19 oct., v. 490. Un ange lui apporte des reliques qu'il avait désirées, et lui annonce sa mort prochaine. Parfois on peint l'ange lui présentant un vêtement; ce qui pourrait être l'indication d'un miracle que lui attribue la légende. Selon ce récit, répété pour plusieurs autres saints, le serviteur de Dieu aurait suspendu son manteau à un rayon de soleil[9]. Cf. *Auréole* (rayons).

Saint Comgall, abbé de Bangor; 10 mai, 601. On raconte qu'ayant à recevoir un hôte respectable et ne trouvant pas de quoi le traiter convenablement, il fut secouru par des anges qui poussèrent de nombreux poissons vers la plage où s'élevait son abbaye[10]. Cf. *Pierre.*

Saint Cyrille, carme; 6 mars, 1224. Un ange, du haut du ciel, lui présente un livre ou deux tablettes. On pense que ce fut lui qui rédigea la règle des Carmes en Syrie, et c'est une manière d'indiquer l'assistance que le Ciel lui prêta dans cette œuvre.

Saint Humbert de Maroilles en Hainaut, près de Landrecies; 25 mars, v. 682. Un ange lui imprime sur le front le signe de la croix, qui resta tracé jusqu'à sa mort[11]. Cf. *Fontaine, Ours.*

Saint Servule, mendiant; 23 déc., v. 590. Les anges lui apparaissent au moment de sa mort. Saint Grégoire le

1. *Legend. aur.*, cap. XXV.
2. *Menol. græc*, t. II, 3.
3. P. de Natalib. libr. V, cap. CXXXVII.
4. *Id.*, libr. IV, cap. XII.
5. *Id.*, libr. IX, cap. XXIX.
6. *Id.*, libr. VII, cap. XLII.
7. *Id.*, libr. IV, cap. CLXI.
8. Rosweid., *Vitæ PP.* (Antv., 1615), p. 484.
9. Surius, 19 oct. Une image, plusieurs fois reproduite en France, semble montrer le vêtement soutenu par un ange.
10. AA. SS. *Maii*, t. II, 586.
11. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 562, sq.

Grand rapporte [1] que, paralytique, il passa presque tous les jours de sa vie couché sous le portique de Saint-Clément à Rome, sans jamais donner le moindre signe d'humeur chagrine. Près de mourir il avait engagé les pauvres qui l'entouraient à célébrer avec lui la miséricorde de Notre-Seigneur. Mais il les interrompit disant : « N'entendez-vous pas les concerts des anges? » et il expira presque aussitôt.

Saint Gilles, abbé. Cf. *Banderole, Main divine,* etc.

Saint Achard (Aichard, *Aichardus,* etc.), abbé de Jumiège; 15 sept., v. 695. Un ange touchant d'une baguette divers religieux de l'abbaye. Le saint, qui avait sous sa conduite grand nombre de moines fervents, priait Dieu de les retirer du monde plutôt que de permettre qu'ils perdissent l'esprit de leur état. Il eut alors cette vision pendant la nuit, et comprit que le ciel allait bientôt s'ouvrir pour ceux qui avaient été désignés par l'ange [2].

Le bienheureux Adelric (ou Alaric), bénédictin en Suisse; 29 sept., 973. Nourri par les anges dans la petite île d'Ufnau, sur le lac de Zurich, où il s'était retiré pour vivre solitaire en quittant Einsiedeln. On dit qu'il était de haute naissance [3].

Saint Furcy (*Fursæus*), abbé de Lagny; 16 janv., v. 650. Cf. *Flammes.*

Saint Adjuteur (Ustre), moine et ermite; 30 avril, 1131. En costume de guerrier ou de religieux, et des chaînes aux pieds, il est transporté dans les airs par des anges. Sa légende raconte que, fait prisonnier par les Sarrasins et se disposant à tout souffrir plutôt que d'abjurer la foi, il fut délivré miraculeusement de sa captivité. Il prit l'habit monastique à l'abbaye de Tiron, et vécut ensuite en solitaire près de Vernon dans une chapelle consacrée à sainte Madeleine [4]. On veut que Vernon ait été le fief de sa famille. Cf. *Chaînes, Chapelle.*

Saint Martin, évêque de Siguenza (Cf. *Balai*). Un ange portant la tête du saint près de son tombeau. Selon d'autres, ce serait la tête de saint Sardot (*Sacerdos*) apportée de Limoges à Siguenza [5] par saint Martin.

Saint Gutilac prêtre, solitaire; 11 avril, 714. Un ange lui apparaît tandis qu'il est entouré de démons [6]. Cf. *Ermites.*

Saint Dominique, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs; 4 août, 1221. Des anges le servent à table. Il n'est presque personne qui ne connaisse, au moins de réputation, la charmante peinture de Fra Angelico, sous le tableau du Couronnement de Notre-Dame au musée du Louvre, et dont voici le sujet. Vers le temps du dîner, on vint avertir le saint qu'il ne se trouvait rien pour servir la communauté. Il ordonna néanmoins que l'on sonnât la cloche comme les autres jours, et tous les religieux se réunirent au réfectoire. Que le saint priât du fond de son cœur, je le pense, mais par le fait les tables étaient fort dégarnies. Cependant le *benedicite* se récita comme si de rien ne fût, après quoi tout le monde s'assit devant les tables vides, et la lecture commença de même qu'à l'ordinaire. Alors parurent des anges portant chacun une besace sur l'épaule, et qui mirent un pain devant chacun des religieux. Cf. *Étoile,* etc.

Saint Isidore, laboureur; 15 mai, v. 1130. Pendant qu'il prie Dieu, un ange conduit sa charrue. Fermier ou cultivateur près de Madrid, il commençait sa journée par la prière ou la visite des églises; et son maître, venant le surveiller, trouva que deux anges avec deux paires de bœufs blancs conduisaient la charrue en attendant que le saint se mît à l'ouvrage [7]. Aussi Lope de Véga, pour les fêtes de sa canonisation, avait imaginé de faire peindre un bœuf avec le cou entouré d'épis, et ces paroles de saint Jérôme : « Vox Domini sustentans jugum [8]. » Isidore est honoré par la ville de Madrid comme son patron. Quelquefois on peint l'ange chassant des loups qui venaient attaquer les bêtes de somme du saint laboureur. Cf. *Fontaine, Eau* (sainte Marie de Cabeza).

Saint Gui (Guido) d'Anderlecht, près de Bruxelles, paysan et pèlerin; 12 sept., 1012. On raconte de lui, comme de saint Isidore, que les anges conduisaient ses bœufs pendant qu'il priait. Cf. *Bœuf, Bourdon, Autel.*

Saint Nicolas de Tolentino, de l'ordre des Ermites de saint Augustin; 10 sept., v. 1340. Des anges chantent devant lui. Six mois avant sa mort, il fut souvent récréé par cette musique céleste durant la nuit, pour lui donner un avant-goût de la joie éternelle dont il allait prendre possession [9] (Cf. *Étoile, Oiseau, Purgatoire*). On l'a communément représenté aussi foulant aux pieds une femme plus ou moins parée, pour exprimer son mépris du monde, comme nous l'avons dit sous le mot *Allégorie* (p. 27).

Saint Nicolas de Tolentino n'était pas précisément né dans la ville dont il porte le nom, mais dans le voisinage; et d'ailleurs il y résida pendant trente années.

Saint Ladislas, fils de Béla roi de Hongrie; 27 juin, 1095. Dans un combat contre Salomon son oncle, celui-ci vit deux anges qui protégeaient le jeune prince; et frappé du secours que le Ciel envoyait à son adversaire, il fit

1. Greg. M. *In Evangel.*, lib. I, homil. xv (ed. Gallicioli, t. V, p. 201, sq.)
2. *Calendar. benedictin.*, t. III, p. 766, sq.
3. *Calendar. benedictin.*, 29 sept.
4. *Ibid.*, t. II, p. 274, sqq.
5. *Calendar. benedictin.* et *Martyrol. hispan.* (Anamnesis) 5 mai.
6. *Calendar. benedictin.*, 12 april.
7. Offices propres d'Espagne, *quatrième leçon de Matines* : « Admirabilis Christi ac sanctorum imitator, nunquam ad opus mane se conferebat nisi prius Dei regnum studiose quæreret, ecclesiasque in ipsius ac Deiparæ honorem dicatas visitaret. Quare quum illius moram agri dominus graviter ferret, atque ex editiore loco quadam die ut eum liberius increparet, agricolam opperiretur, binos angelos candida veste, duplici boum jugo arante, mediumque inter illos Isidorum conspexit. Quo miraculo vulgato, magno deinceps in honore tam apud herum quam apud ceteros homines, haberi cœpit. »
8. Lope, *Obras no dramaticas* (1856), p. 151.
9. AA. SS. *Septembr.*, III, p. 655.

immédiatement la paix avec lui. On rapporte aussi qu'après la mort de Ladislas, deux anges portèrent son cercueil à l'église que ce saint avait fait construire en l'honneur de la sainte Vierge. Cf. *Fontaine, Étendard,* etc.

Saint Wenceslas, duc de Bohême; 28 sept., 936. Deux anges près de lui pendant qu'il combattait Radislas, duc de Kaurzim; ce dernier se jeta aux pieds d'un ennemi si bien défendu, et lui demanda son amitié. De même dans un voyage que Wenceslas faisait en Allemagne, l'empereur Othon aperçut deux anges qui précédaient le duc, et portaient devant lui une croix d'or. Il alla respectueusement au-devant d'un vassal si bien recommandé, lui accorda les insignes royaux et le bras de saint Vit, qui a été depuis lors honoré à Prague [1]. Cf. *Cercueil,* etc.

Saint Rainier de Pise, solitaire; 17 juin, 1160. Un ange lui annonce que ses péchés sont remis. Sa jeunesse avait été extrêmement dissipée, mais il l'expia par ses larmes et de longues pénitences. Cf. *Crucifix, Vaisseau,* etc.

Saint Jean de Matha, l'un des fondateurs de l'ordre des Trinitaires; 8 févr., 1213. Pendant qu'il célèbre la messe, il voit un ange en habit de Trinitaire croisant les mains sur les têtes de deux captifs. Le vêtement des Trinitaires est une robe blanche chargée d'un scapulaire qui porte sur la poitrine une croix formée d'une traverse rouge et d'une bleue; ce qui fait en somme trois couleurs dans leur costume : manière de rappeler la Trinité, peut-être.

La même apparition fut montrée au pape Innocent III pendant qu'il célébrait la messe; et il y reconnut un avertissement du Ciel pour lui faire approuver le nouvel ordre que saint Jean de Matha et saint Félix de Valois venaient lui proposer [2].

Saint Félix de Valois, cofondateur du même Ordre; 20 nov., 1212. Des anges vêtus en Trinitaires, avec la sainte Vierge dans le même costume, chantant l'office au chœur. Saint Félix eut cette vision à l'âge de quatre-vingt-cinq ans passés, une nuit qu'il se trouvait tout seul à l'office [3], et comprit qu'il était appelé à prendre place prochainement dans la cour céleste. Cf. *Cerf,* etc.

Saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci (de la Miséricorde, pour la rédemption des captifs); 31 janv., 1256. Sur ses vieux jours des anges le portent au chœur pour qu'il puisse assister à l'office avec ses frères [4]. Cf. *Armoiries, Bourse, Chaînes, Groupe,* etc.

Saint Roch; 16 août, 1327. Un ange touchant la plaie de sa cuisse. On ajoute qu'un ange lui apporta du ciel la promesse écrite que la peste cesserait à son invocation. Rubens a représenté ce fait, mettant entre les mains de l'ange une tablette qui porte ces mots : « Eris in peste patronus [5]. » Cf. *Bourdon, Chien,* etc.

Saint André Avellino, de l'ordre des Théatins; 10 nov., 1608. Tandis qu'il récite l'office divin, les anges chantent auprès de lui les louanges de Dieu [6]. Cf. *Autel.*

Saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs serviteurs des malades; 18 juillet, 1614. Souvent assisté par les anges. Saint Philippe de Néri vit les esprits célestes aidant les disciples du saint homme à préparer les malades à la mort. Égaré de sa route dans un voyage, il est ramené par un ange au véritable chemin. Une autre fois il est retenu par des anges dans une chute dangereuse, etc. Du reste sa charité pour le prochain et son amour pour Dieu lui avaient fait donner par le peuple le surnom d'ange. Cf. *Crucifix.*

Saint Stanislas Kostka; 13 nov., 1568. Communié par la main des anges [7]. Cela lui arriva deux fois : d'abord lorsque, jeune écolier à Vienne, il risquait de mourir sans sacrements parce que son hôte luthérien ne voulait point laisser entrer de prêtre; puis quand s'échappant de Vienne, il entra dans une église dont les luthériens s'étaient emparés. Pour la première circonstance on le représente dans son lit; et pour la seconde, il est agenouillé dans l'église et vêtu en pèlerin. Cf. *Communion,* etc.

On rencontrera de temps à autre un ange dans les peintures des saints, sans que l'histoire en rende raison. L'un par exemple soutient un livre, l'autre supporte un attribut quelconque plus ou moins justifié par la légende. C'est ce dont j'ai dit un mot précédemment (p. 35); et je ne vois pas pourquoi j'y reviendrais encore, l'abus étant

1. *Sixième leçon de Matines,* dans son Office.

2. *Quatrième leçon de Matines* : « Angelus candida et fulgenti veste indutus, cui in pectore crux rubei et cærulei coloris assuta erat, brachiis cancellatis, et super duos captivos ad latera positos, christianum unum, alterum maurum, extensis, apparuit. Qua visione in extasim raptus, intellexit protinus vir Dei se ad redimendos ab infidelibus captivos destinari. » — *It. Sixième leçon de Matines* : « Electus fuerat eo tempore Innocentius III, qui illis benigne acceptis, dum secum de re proposita deliberat; in festo sanctæ Agnetis secundo, Laterani intra missarum solemnia ad sacræ hostiæ elevationem, angelus ei candida veste, cruce bicolori, specie redimentis captivos, apparuit. Quo viso pontifex institutum approbavit, et novum ordinem sanctissimæ Trinitatis redemptionis captivorum vocari jussit, ejusque professoribus albas vestes cum cruce rubei et cærulei coloris præbuit. » Plus bas, au mot *Armoiries,* on verra comment étaient disposées les deux couleurs de la croix.

3. *Sixième leçon de Matines,* 20 novembr.

4. Le Bréviaire, *sixième leçon de Matines,* dit tout simplement : « Angeli custodis ac Deiparæ Virginis frequenti apparitione recreabatur. »

5. Prose de saint Roch (*In honore Salvatoris*) dans les Missels du XVI^e^ siècle, à Toulouse, Utrecht, Autun, etc. :

« Rochus ibi vitam finit;
Cui Deus dare sinit
Tabulam per angelum
Quæ divine scribebatur
Scriptis auri, et dictatur
Manu Dei siderum
Nomen Rochi infra scriptum,
Quod a Deo fuit dictum
Ut qui eum decorant,
Pestis ulcus depellatur;
Sanitasque his reddatur
Qui eum commemorant. »

6. *Sixième leçon de Matines* : « Angelorum colloquio perfrui meruit, quos quum divinas laudes persolveret, e regione concinentes se audisse testatus est. »

7. *Secrète de la Messe* : « Angelorum pane, quæsumus, Domine, beati Stanislai nos intercessio dignos efficiat, qui eo meruit angelica manu recreari. »

assez clair pour l'œil chrétien le moins exigeant. Bref ce ne sont pas là des exemples que nous prétendions proposer à l'imitation.

FEMMES.

Sainte Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste. Réfugiée dans le désert où les anges nourrissent son fils âgé de sept ans et assistent la sainte à sa mort. Ceci est une vieille légende grecque dont le fondement ne repose sur rien de très-sérieux, mais que l'art n'a pas dédaignée [1]. Laissons-lui donc sa place, comme mention historique; sans conseiller à personne de nous reproduire aujourd'hui ces récits apocryphes.

Sainte Marie Madeleine, la pénitente de l'Évangile; 22 juillet. Dans sa retraite solitaire de la Sainte-Baume, disent les traditions provençales, des anges venaient la visiter et la transportaient vers le ciel aux heures de l'office divin [2]. Cf. *Cheveux, Vase,* etc.

Sainte Eutropie d'Alexandrie, martyre. Cf. *Torche.*

Sainte Victoire, vierge et martyre à Rome; 23 déc., 250. Un ange lui apparaît pour l'exhorter à faire vœu de virginité [3].

Sainte Cécile, vierge et martyre; 22 nov., v. 230. Cf. Saint Valérien (ci-dessus, p. 38), *Musique,* etc.

Sainte Colombe, vierge et martyre à Sens; 31 déc., v. 270. Un ange éteint les flammes du bûcher où les païens voulaient la consumer. Cf. *Epée.*

Sainte Agnès, vierge et martyre; 21 janv., v. 304. Un ange la protége dans le lieu public où le juge l'avait fait exposer, et frappe de mort le jeune insolent qui avait voulu s'approcher d'elle pour la déshonorer [4]. Cf. *Agneau* (ci-dessus, p. 23, sv.), *Bûcher, Chevelure,* etc.

Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre; 25 nov., v. 312. Portée au tombeau par les anges [5]. Je ne parle pas ici des anges que l'on a peints brisant la machine destinée à son supplice. C'est un signe de l'intervention divine, qui aurait pu entrer dans plusieurs autres légendes. Cf. *Tombeau, Roue,* etc.

Sainte Reine d'Alise en Bourgogne, vierge et martyre; 7 sept., v. 251. Des anges lui apportent une couronne au moment de sa mort [6]. Ailleurs ce message est rempli par une colombe. Cf. *Colombe.*

Sainte Sérapie, vierge et martyre; 3 sept., sous Adrien. Quelque chose de tout semblable à ce qu'on vient de lire sur sainte Agnès, sauf qu'il s'agit de deux jeunes gens renversés à ses pieds [7]. Elle souffrit les torches ardentes et une cruelle bastonnade, mais ne mourut que de la décollation.

Sainte Irène (Hérine, *Iria*), vierge et martyre à Constantinople; 5 mai, époque indéterminée. Un ange près d'elle, lui conseillant de se vouer à la virginité. Furieux de cette résolution, son père la livra au gouverneur païen. Mais cette légende semble avoir été mêlée avec bien d'autres, et ne pas offrir grande garantie.

Sainte Geneviève vierge, patronne de Paris; 3 janv., 512. Le diable souffle (ou s'efforce de souffler) un cierge qu'elle porte, et un ange le rallume (ou le maintient allumé). L'usage presque universel en France, mais surtout à Paris, armait ce diable d'un soufflet [8]; et voici le fondement que la légende donnait à cette singularité : la sainte professait une grande dévotion pour saint Denis, l'apôtre des Parisiens, et communiquait volontiers ce sentiment à ceux qui l'entouraient. Or elle avait réuni autour d'elle bon nombre de pieuses filles qu'elle formait au service de Dieu; et comme elle se rendait avec ses compagnes à l'église de *Saint-Denis de l'Estrée* pour y assister aux matines, le démon irrité de cette pieuse pratique, éteignit la bougie qui leur servait de guide dans les ténèbres. Aucun témoignage historique ne dit que le diable se fût positivement manifesté, surtout avec l'appareil que lui ont prêté les imagiers; beaucoup de gens d'aujourd'hui se contenteraient d'expliquer ce fait par un coup de vent inattendu contre lequel on n'avait pas songé à se tenir en garde. Mais les saints et le peuple d'autrefois pensaient que le démon et Dieu s'intéressaient, se mêlaient même à nos affaires quotidiennes plus qu'on ne se soucie de le croire actuellement. Tel fut aussi en ce cas l'avis de sainte Geneviève qui, soupçonnant le *malin* de vouloir entraver son pèlerinage, prit le flambeau de la main de celle qui l'avait porté jusque-là; le ralluma (sans qu'on explique bien si ce fut d'une manière naturelle ou non, quoique l'ancienne persuasion appuie vers l'idée d'un prodige), et depuis lors le vent ne réussit plus à l'éteindre. Cf. *Cierge.*

Ce récit est rappelé par plus d'une prose de sainte Geneviève, avec les autres faits dont le souvenir était cher au peuple de Paris [9]. Nous verrons ailleurs une légende assez semblable adoptée par les Brabançons

1. P. de Natalib., libr. X, cap. XXV.

2. *Id.*, libr. VI, cap. CXXIV. — *Legend. aur.*, cap. XCVI.

3. P. de Natalib., libr. I, cap. LXXXIII.

4. *Première antienne de Laudes :* « Ingressa Agnes turpitudinis locum, angelum Domini præparatum invenit. » — *Première antienne du premier Nocturne :* « Discede a me, pabulum mortis, quia jam ab alio amatore præventa sum.»

5. P. de Natalib., libr. X, . cap. CV. Cela est rappelé dans l'oraison de sa fête.

6. Une estampe populaire cite cette vieille antienne : «Gloriosæ virginis et martyris Reginæ animam, cunctis intuentibus, angeli susceperunt.»

7. P. de Natalib., libr. VIII, cap. XXX.

8. M. A. Forgeais, dans ses *Plombs historiés* (deuxième série, p. 208-218), a donné plusieurs représentations populaires de la sainte, qui concordent toutes avec ce que nous venons d'en dire. C'est du reste un des faits légendaires les plus adoptés par nos vieux artistes.

9. Prose *Genovefæ solemnitas,* dans les Missels de Paris (1516, in-4°) et d'Amiens (1529, in-fol.) :

« Felix ortus infantulæ,
Teste Germano præsule;
Quod prævidit in spiritu,
Rerum probatur exitu.

Hic ad pectus virgineum
Pro pudoris signaculo

pour la patronne de Bruxelles (sainte Gudule); il sera temps alors, en rapprochant ces diverses narrations, de dire ce qui nous semble leur avoir donné crédit ou même naissance, peut-être.

Dans les représentations de sainte Geneviève, l'ange a quelquefois l'air de ne point s'occuper du diable qui souffle sur le flambeau; il présente tout simplement à la sainte un lis et une couronne. Mais ce n'est pas communément le programme des anciens imagiers.

Sainte Aldegonde, abbesse de Maubeuge; 30 janvier, v. 680. Conduite par un ange qui lui fait passer un cours d'eau à pied sec. Elle s'enfuyait de chez son père pour se faire religieuse, et la Sambre lui fermait le chemin. Ce fut sur l'autre rive qu'elle construisit la petite chapelle qui servit de noyau à la ville de Maubeuge [1]. Cf. *Colombe*, *Groupe*, *Voile*. Les bénédictines de Maubeuge devinrent chanoinesses régulières au XIIe siècle. C'est ce qui peut avoir fait représenter parfois la fondatrice vêtue en chanoinesse plutôt qu'en bénédictine.

Sainte Aldegonde.

Sainte Opportune, abbesse de Montreuil près d'Almenesches, et sœur de saint Godegrand évêque de Séez; 28 avril, 770. Quand elle entra au monastère où elle venait se consacrer à Dieu, les religieuses virent son ange gardien qui marchait à ses côtés [2]. On peint aussi près d'elle un ange tournant le feuillet du livre qu'elle lit, ou l'accompagnant aux pieds de l'évêque qui lui donne le voile. Cf. *Cœur*.

D'anciennes estampes, conçues dans le sens allégorique, montrent sainte Opportune foulant aux pieds un jeune homme et une sorte de dragon ou de basilic; voulant sans doute exprimer ainsi son mépris du monde et le refus qu'elle fit de noces brillantes. Cf. *Allégories* (ci-dessus, Sainte Opportune, p. 27).

Sainte Reynofle (*Regnolfa*, Reinofre, etc.); 14 juillet, VIIe siècle.

Nummum suspendit æneum
Insignem crucis titulo.
. . . . . .
Insontem manu feriens
Mater privatur lumine,
Matri Virgo compatiens
Lucis dat usum pristinæ.
. . . . . .
In ejus manu cerei
Reaccenduntur cœlitus.
. . . . . .
Ignem sacrum refrigerat
Post mortem, vivens cœlitus,
Quæ prius in se vicerat
Æstus interni fomitis (*sic*).
Etc. »

It. Missal. ambian. « Genofevæ translatio: »
« Exstinctus reaccenditur
Cereolus a superis. »

1. *Memorie di Religione, di Morale e di Letteratura* (Modène) seconde série, t. XIII, p. 52-88. — AA. SS. Belgii, IV, 446.

Une autre sainte Aldegonde, beaucoup moins connue, était honoré à Tronchiennes près de Gand.

2. AA. SS. *April.*, t. III, p. 63.

Dans une hutte où un ange la visite. Cf. *Ermites.*

Sainte Hermelinde (*Ermelindis,* etc.), vierge, solitaire en Brabant; 29 octobre, v. 580. Des anges entourent son cadavre. Ces funérailles miraculeuses ont été regardées comme historiques par bien des légendaires[1]; mais ne serait-ce pas une façon de dire que, dans l'abandon volontaire où elle vécut et mourut, l'assistance du Ciel ne lui fit jamais défaut?

Sainte Cécile, abbesse de Remiremont; 12 août, v. 670. Après sa mort, son âme est portée au ciel par les anges[2]. Sa sainteté était si grande que, devenue aveugle, et voulant abdiquer le gouvernement de son monastère, elle n'obtint pas que l'on consentît à la remplacer.

Sainte Hildegonde, vierge; 20 avril, 1188. Vêtue en homme, et accompagnée d'un ange (dit-on) dans ses voyages. Sa vie est plus admirable qu'imitable, mais en voici l'abrégé. Née à Neuss (Nuys) près de Cologne, elle fut emmenée pour un pèlerinage au Saint-Sépulcre par son père, qui lui fit prendre des habits d'homme. Son père étant mort, un valet l'abandonna après l'avoir volée. Sauvée par l'aide du Ciel, et arrachée à des malfaiteurs par un ange qui lui tint compagnie, il semble qu'elle eût pris goût à son déguisement accoutumé. Sous le nom de Joseph qu'elle portait, elle se fit recevoir moine dans l'abbaye cistercienne de Schœnau, près d'Heidelberg. Elle y mourut l'année suivante, et ne fut reconnue pour femme qu'après sa mort. Cf. *Cavalier,* etc.

La bienheureuse Agnès de Bohême, petite-fille du roi de Hongrie Béla III, par Constance femme de Przémislas Ottokar; 6 mars, 1282. Près d'elle un ange tenant un panier plein de pains[3].

Abandonnant la cour de son père pour entrer chez les Clarisses, elle y devint abbesse. Dans l'extrême pauvreté dont elle faisait profession, il lui arriva un vendredi de n'avoir rien pour nourrir ses religieuses. Des pains et des poissons lui furent apportés à l'improviste, et l'on crut que c'était par la main des anges[4].

Sainte Agnès de Montepulciano, religieuse dominicaine; 20 avril, 1317. Communiée par un ange. Cf. *Croix, Tombeau,* etc. On peint souvent près d'elle un agneau, en souvenir de son nom et de sainte Agnès martyre (Cf. *supra,* p. 23, sv.) Je ne parle pas des anges qui accompagnent parfois Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge apparaissant à sainte Agnès la dominicaine. Il peut n'être pas inutile de signaler la bévue commise par quelques gravures qui ont transformé le nom de cette sainte en Agnès *du monde patient.* C'est chose amère de voir à quelles mains est souvent laissé le soin de reproduire la vie ou la représentation des saints. Si le moyen âge nous a laissé quelques pauvretés en ce genre, nous le dépassons surabondamment.

Sainte Liduvine (*Lydtwina,* etc.) vierge, à Schiedam dans la Hollande méridionale, sur la Meuse; 14 avril, 1433. Son ange gardien lui remet un rameau fleuri, comme avant-goût des consolations du ciel, pour l'encourager à supporter patiemment ses souffrances. Dès l'âge de quatorze ans elle s'était brisé une côte, et fut toujours malade jusqu'à sa mort vers l'âge de quarante-sept ans; à peine pouvait-elle se tenir dans son lit. Aussi sa vie presque entière fut-elle un exemple constant de patience et de confiance en Dieu. Cf. *Croix, Rameau.*

Sainte Françoise Romaine, veuve; 6 mars, 1440. Un petit ange près d'elle, ordinairement vêtu en manière de diacre, et rayonnant de lumière. Son ange gardien lui apparaissait presque tous les jours[5]; et selon le plus ou moins d'éclat qu'il répandait, la sainte avait appris à comprendre si Dieu était content d'elle ou si elle avait quelque chose à se reprocher. Cf. *Livre, Ame* (p. 32), etc.

Comme la clarté que l'ange répandait autour de lui était parfois telle que la sainte pouvait lire la nuit sans autre lumière, certains graveurs modernes ont si mal compris ce sujet, qu'ils ont transformé l'ange gardien en un enfant auquel la sainte apprend à lire.

Sainte Françoise, devenue veuve, se retira dans la maison des Oblates de la *Torre-dei-Specchi* à Rome, fondées par elle avant son veuvage, et chez lesquelles elle termina ses jours en simple religieuse. Le costume de ce couvent était une robe noire serrée par une ceinture grossière, et un long voile blanc.

La bienheureuse Colombe de Rieti, dominicaine; 20 mai, 1501. Des anges, à l'instant de sa naissance, apparaissent aux femmes qui assistaient sa mère; ils tenaient, dit-on, un cercle d'or surmonté de sept cierges[6]. Cf. *Colombe.*

Sainte Thérèse, réformatrice des Carmélites; 15 octobre, 1582. Un ange lui enfonce un trait enflammé dans la poitrine. Son Ordre célèbre une fête spéciale en mémoire de cette faveur que la sainte a reçue du Ciel. Ainsi ce ne serait pas un simple emblème, mais le souvenir d'un fait historique. Quelquefois l'ange tient tout bonnement d'une main la flèche et de l'autre un cœur.

Pour les faits que nous aurions pu oublier dans cet article, indiquons le travail du P. Stilting sur les apparitions les plus célèbres des anges[7]; par exemple à *saint Grégoire Thaumaturge,* à *saint Jean* ermite, à *saint Chrysostome,* à *saint Siméon Stylite,* à *saint Cuthbert,* à *saint Vandrille,* à *saint Ulric,* à *saint Maïeul,* à *saint*

1. *Calendar. benedictin.,* 29 oct.
2. *Ibid.,* 9 decembr.
3. Ce pourrait être pris comme une manière d'exprimer qu'avant de quitter le monde, elle avait fondé un hospice pour les pauvres (Cf. AA. SS. *Mart.,* t. I, p. 502). Mais on va voir que le motif en est beaucoup plus strictement historique.
4. AA. SS *Mart.,* t. I, p. 509.
5. *Sixième leçon de Matines :* « Humani generis hostis variis eam contumeliis ac verberibus a proposito dimovere conabatur, quem tamen illa imperterrita semper elusit; angeli præsertim præsidio, cujus familiari consuetudine gloriosum de eo triumphum reportavit.» Cf. *Calendar. benedict.,* 9 mart.
6. AA. SS. *Maii,* V, 322, 324, 390.
7. AA. SS. *Septembr.,* VIII, 89-123.

Dunstan, à *saint Jean Gualbert*, à *sainte Marie d'Oignies*, à *sainte Marguerite de Cortone*, à *saint Dominique*, à *saint Nicolas de Tolentino*, à *saint Yves*, à *sainte Colette*, à *saint Vincent Ferrier*, à *saint Jean de Dieu*, à *saint Philippe Nèri*, etc., etc.

ANGUILLE.

Cet animal pouvant aisément se confondre avec les reptiles ophidiens pour qui n'y regarde pas de près, ou ne voit qu'une représentation peu étudiée, nous le renverrons au mot *Serpents*.

ANIMAUX.

Les animaux *domestiques* qui accompagnent divers saints se trouveront sous les titres *Chien*, *Bœuf*, *Poule*, *Porc*, etc. Quant aux bêtes *féroces* et autres, on les cherchera aux noms de leurs espèces principales.

Les animaux *emblématiques* pourraient se ranger sous le titre *Allégories* dont il a déjà été dit un mot, p. 27. Mais la plupart du temps, l'emploi de ces représentations ne remonte pas bien haut dans l'art chrétien, où les saints sont généralement caractérisés par le souvenir d'un

Licorne, à l'Annonciation.

fait plutôt que par l'expression d'une idée abstraite. Cependant, comme les petits graveurs du XVI^e^ siècle, et même les artistes du XIV^e^ ou du XV^e^ en ont fait usage, il peut être expédient de rappeler la signification de quelques-uns.

Le *centaure* représente la force brutale prenant le dessus dans le cœur de l'homme, et c'est pourquoi Giotto a fait entrer ce monstre dans la fresque d'Assise consacrée à l'obéissance de saint François. Le centaure, faisant un geste d'effroi, et comme prêt à se cabrer, y indique que l'*homme animal* (comme parle saint Paul) répugne par-dessus tout à la soumission définitive de sa volonté.

La licorne, dont les naturalistes modernes ne savent que faire[1], était pour le moyen âge un symbole de la force indomptable oubliant sa puissance dans le giron d'une vierge ; partant elle était devenue l'emblème de

1. J'en ai parlé surabondamment peut-être (pour le goût du public) dans les *Vitraux de Bourges* (§ 72, p. 130, sv.), et dans les *Mélanges d'Archéologie* (t. II, p. 220, svv.) ; mais d'autres n'en ont pas moins fait mention comme si de rien n'était, depuis lors (Cf. G. Brunet, *Revue archéologique*, 9^e^ année, décembre 1852, p. 551, svv.), ce qui tendrait à prouver qu'on ne s'en lasse pas. Quant à moi, qui ne m'y fie point, je me borne aujourd'hui à citer Richard de Saint-Laurent (*De laudibus SS. Virg.*, libr. VI ; ap. Maracci, *Polyanthea Mariana*, Colon. 1727, p. 814) : « Virgo (Maria) quæ sævum rhinocerotem mansuescere fecit in suo gremio virginali, etc. »

la virginité[1], mais surtout de l'incarnation du Verbe divin dans le sein de Notre-Dame. On en voit un exemple dans la gravure précédente, empruntée à une vieille publication allemande[2], et dont le sujet s'est répété souvent dans l'Allemagne catholique sur la fin du XV^e^ siècle, ou au commencement du XVI^e^. Par une pieuse bizarrerie qui a son charme de naïveté, l'Annonciation y prend la forme d'une battue où le Fils de Dieu, sous l'emblème de la licorne, se jette dans le sein de la Vierge par excellence. A la suite d'une chasse à courre, les limiers pressés par le cor de l'archange (Gabriel) le réduisent à se refugier dans le giron de la très-sainte vierge Marie. D'autres peintures ou sculptures sont plus explicites, et les inscriptions qui les accompagnent ne laissent presque rien à rechercher. Ainsi, outre que les titres de la sainte Vierge y sont inscrits en toutes lettres[3], les quatre chiens que le veneur mène en laisse sont la Justice et la Paix, la Miséricorde et la Vérité (Ps. LXXXIV, 11); et l'air que sonne l'archange est la Salutation angélique.

Lièvre, à Bethléem.

Sainte Justine de Nicomédie a été figurée aussi avec la licorne près d'elle, parce que sa virginité fut inexpugnable aux ruses de la magie; mais les artistes ont communiqué cet emblème à d'autres vierges du même nom qui n'y avaient pas un droit aussi évident. Cf. *Groupes* (saint Cyprien d'Antioche), etc.

Je ne voudrais pourtant pas affirmer que les artistes lombards n'eussent point en vue sainte Justine de Padoue (Cf. *Poignard*), quand ils représentent une vierge de ce nom avec la licorne; d'autant que, comme témoignage céleste de son amour pour la virginité, on conservait à Venise une pierre où était restée l'empreinte de ses genoux depuis qu'elle s'y était prosternée en fuyant les poursuites du gouverneur, qui la recherchait[4] pour ses richesses et sa beauté.

Le *lièvre*, comme symbole de fécondité naturelle, et même de lubricité, a été pris par certains admirateurs de Raphaël pour une invention de ce grand maître, lorsqu'il a placé un lièvre ou un lapin sous les pieds d'Adam et Ève; afin, dit-on, de donner à entendre la parole du Créateur : « Croissez et multipliez[5]. » Mais l'antiquité avait déjà considéré cet animal comme un attribut de Vénus, et les vieux graveurs sur bois antérieurs à Raphaël mettent plus d'une fois le lapin ou le lièvre sous les pieds des vierges, pour exprimer la victoire qu'elles ont remportée sur les tentations de la chair. L'admirable artiste d'Urbin ne faisait donc ici, comme en bien d'autres cas, que recueillir les traditions de ses prédécesseurs. Les portes de bronze qui décoraient la basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs, à Rome, avant le grand incendie de 1823, et qui passent pour avoir été exécutées à Constantinople vers 1070, ont fait figurer cet animal à l'étable de Bethléem (ἡ Χριστοῦ γέννησις). On y voyait la sainte Vierge couchée, comme le moyen âge la représente constamment dans cette circonstance; mais de la main droite elle chasse un lièvre ou un lapin, qui s'enfuit tout effaré, pour faire comprendre au spectateur que la fécondité naturelle n'a rien à faire ici[6].

Le P. A. Martin, dans nos *Mélanges d'Archéologie*[7], a montré l'emploi des animaux emblématiques comme ex-

1. D'autant que dans l'Assyrie, patrie de Tatien que je persiste à regarder comme l'auteur primitif des *Bestiaires* du moyen âge (quoi qu'on ait dit depuis mes recherches en 1841 et 1849), la licorne symbolisait les animaux purs.

2. *D. beschlossnen Gart...*, 1505; in-fol., fol. IX-XI (t. II.)

3. *Revue archéologique*, 1^re^ année, (1844-45), p. 462, svv.

4. Cf. Brautii *Martyrolog. poeticum* (8 oct.). — *Hagiologium italic.* (Bassano, 1773), t. II, p. 224. Etc.

5. Gen. I, 22; etc.

6. C'était une naïve et très-habile façon (dès qu'on en chargeait les artistes) de rendre aux yeux ces paroles de l'Église :

« Tu quæ genuisti,
Natura mirante, tuum sanctum Genitorem. »

Sauf le lièvre, on peut voir une scène fort semblable dans le *Ménologe grec*, t. II, p. 56.

7. T. II, p. 15-38.

pression des vertus et des vices en plusieurs peintures du XV^e^ siècle et du XVI^e^ ; mais mon intention n'est ni de préconiser toutes les mièvreries du bas moyen âge, ni de m'étendre sur ce qui ne regarde pas communément les saints et surtout leur histoire positive[1].

Animaux évangéliques.

Leur place viendra tout naturellement quand il s'agira des *Évangélistes* dont ils sont les symboles.

Animaux farouches, sauvages et venimeux.

Quand on les voit réunis sans que la légende du saint en donne une raison historique, c'est souvent une simple manière d'exprimer que le personnage dont il s'agit a vécu dans des lieux déserts, où les bêtes farouches font leur séjour loin des empiétements de l'homme[2]; ainsi les solitaires ou ermites se voient fréquemment avec cet entourage que l'on peut considérer alors comme emblème de la vie retirée qu'ils menaient loin du monde.

Hors de là, quand les bêtes fauves ou les reptiles figureront dans une scène historique, comme souvenir de quelque fait bien déterminé (tel que le cirque, etc.) par des circonstances facilement reconnaissables, on les trouvera mentionnés sous leurs noms divers. Cf. *Lion, Loup, Ours, Sanglier,* etc. Mais c'est ici le lieu de donner place aux saints qui se rencontrent entourés de divers animaux sauvages, à raison d'un événement rapporté dans leur vie.

Saint Eustache, martyr ; 20 septembre, v. 118. On le représentait souvent jadis au milieu d'un cours d'eau, et entre deux bêtes fauves (un lion, ou un ours et un loup), qui sur l'une et l'autre rive emportent chacune un enfant dans la gueule. Cela se trouve représenté à Saint-Riquier sur le mur de la Trésorerie, et dans un tympan du portail de Saint-Wulfran à Abbeville. Il y a une vingtaine d'années on expliquait ces sculptures dans le pays par je ne sais trop quelle histoire de saint Riquier lui-même, ou d'un abbé Lequeux (ou Lequieux), qui doit être mort vers 1510. J'ignore si l'on continue à redire ce conte aux visiteurs. Toute l'origine de cette invention bizarre doit remonter à l'oubli du Bréviaire romain et à ce que la sculpture de Saint-Riquier aura été commandée par l'abbé Lequeux (qui s'appelait Eustache), à l'honneur de son patron. Si l'on avait lu la cinquième leçon des Matines du 20 septembre, on eût compris que c'étaient les deux enfants de saint Eustache saisis par des animaux farouches, tandis que le saint s'occupait de les transporter au delà d'un fleuve[3]. Faute de consulter le Bréviaire ou la Légende dorée, il a fallu se mettre en frais d'inventions dont on pouvait très-bien se passer en recourant tout bonnement aux sources populaires. Cf. *Cerf, Bœuf.*

Saint Blaise, évêque de Sébaste ; 3 février, v. 300. Retiré dans une forêt pour échapper à la persécution, il est entouré de bêtes fauves qui semblent lui faire la cour. On raconte que dans sa solitude, les animaux de la forêt (les oiseaux même) venaient recevoir sa bénédiction ou se faire guérir, et que s'ils le trouvaient en prières dans sa caverne, ils attendaient respectueusement qu'il eût fini son oraison[4]. Les anciennes verrières, à Chartres par exemple, ont peint cette curiosité ; parce que saint Blaise fut longtemps un saint très-populaire. Cf. *Cardes* (*Peigne de fer*), *Cierges, Enfant.*

Saint Florent, évêque de Strasbourg ; 7 novembre, v. 675. Divers animaux l'entourent avec un air de déférence. On le tient pour un de ces Irlandais qui choisirent volontiers l'Austrasie afin de s'y fixer lorsque Dagobert monta sur le trône, après avoir vécu en fugitif dans leur pays. Comme le saint cultivait un petit terrain près de son ermitage, et que les bêtes de la forêt y faisaient du dégât, il leur défendit de franchir l'enceinte, dit-on ; et

1. Bon nombre de ces curiosités, quelquefois fines et d'autres fois quintessenciées plus que de raison, ont été recueillies par M. Grimouard de Saint-Laurent dans le 25^e^ volume (1858-1859) des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* p. 95-173. Non pas que je blâme l'auteur, mais *ne quid nimis!*

2. On a pu prendre l'idée de cet emblème dans le langage de l'Écriture sainte : comme lorsque saint Marc (I, 13) parlant de la retraite du Sauveur dans le désert, dit : « Eratque cum bestiis ; » ou quand les prophètes annoncent aux villes superbes qu'elles deviendront le séjour des dragons, des serpents, des autruches, et même des centaures, c'est-à-dire que la colère du Ciel les rendra inhabitables pour les hommes.

3. *Legenda aur.,* cap. CLXI : « Perveniensque ad quemdam fluvium, propter aquarum abundantiam non est ausus cum duobus filiis fluvium pertransire; sed uno circa ripam fluminis relicto, alterum transportabat. Qui quum fluvium transvadasset, illum infantem quem bajulaverat, super terram posuit ; et ad accipiendum alium festinavit. Quum autem circa medium fluminis pervenisset, ecce lupus concitus venit ; et infantem quem deposuerat, rapiens, in silvam aufugit. Qui de eo desperans, ad alium festinavit. Sed quum abiret, leo venit et alium filium rapiens abiit. Unde cum consequi non valens, quum esset in medio fluminis, cœpit plangere et capillos suos evellere, volens se in aquam projicere, nisi cum divina providentia continuisset. »

Cependant, comme il arrive qu'on est conduit à se donner beaucoup de mal pour expliquer savamment ce qui serait très-simple si l'on ne s'était fourvoyé dès le début, certains archéologues du Ponthieu ont imaginé qu'un sire du Hamel, vassal de l'abbaye de Saint-Riquier, avait voulu s'affranchir d'une redevance annuelle de trois gerbes par arpent (idée suggérée par les trois gerbes du blason d'Eustache Lequeux) ; pourtant il aurait reconnu sa faute lorsque, saisi à la chasse par une bête féroce, il s'était vu sur le point de périr. Alors, faisant vœu de réparer son injustice, il avait été délivré de la mort par l'assistance du saint patron de l'abbaye. Malheureusement pour une interprétation si ingénieuse, rien n'autorise à croire que l'on rencontrât des lions dans les bois du Ponthieu ou de la Picardie au XVI^e^ siècle ; et d'ailleurs, dans la représentation les deux animaux farouches laissent l'homme fort tranquille, pour n'enlever que des enfants. Ajoutez que l'histoire d'un abbé ou d'un vassal de Saint-Riquier, retracée dans le tympan d'un portail d'église, serait quelque chose d'assez étrange ; car ce n'était point la place d'une chronique, mais de l'Écriture sainte et de la vie des saints. Cependant le bon M. Gilbert a donné cours à cette historiette sans prendre souci des impossibilités ; à l'époque où il écrivait, toute explication quelconque était la bienvenue. Aujourd'hui on a droit d'être plus exigeant. J'en avais déjà dit quelques mots dans ma préface (note à la p. 7) par anticipation.

4. *Legenda aur.,* cap. XXXVIII. — P. de Natal., libr. III, cap. LXXVI.

les animaux respectant son ordre, s'arrêtaient près de là, s'y rassemblaient même sans dépasser les limites marquées par le solitaire[1]. On le considère comme fondateur d'Hasslach où il fut abbé avant son élévation sur la chaire de Strasbourg. Cf. *Rayon* (auréole), *Église*.

Saint Germanique, martyr à Smyrne; 19 janvier, v. 168. Allant au-devant des bêtes qui devaient le déchirer dans l'amphithéâtre.

Sainte Tatienne, martyre à Rome (Cf. *Épée*). Respectée par les bêtes auxquelles on l'avait exposée.

ANNEAU.

Il ne sera pas ici question de chaînes, mais de bagues pour parler plus clairement, et afin qu'il n'y ait pas lieu à malentendus. Voyez en outre l'article *Doigt* qui comblera quelques lacunes.

Saint Damase, pape; 11 décembre, 384. Je le trouve tenant une bague, peut-être par allusion à ce mot d'un écrivain ecclésiastique qui l'appelle le *diamant de la foi*. Ce jeu de mots peut avoir été inspiré par l'expression *Adamas* (analogue de *Damasus*) qui désignait le diamant et qui répondait à l'idée d'*indomptable*[2]. Le fait est que ce grand pape, en des circonstances où l'Église semblait sur le point d'être débordée par l'arianisme, maintint merveilleusement l'unité de doctrine et sut encore trouver le temps d'avancer la science ecclésiastique, l'art même et la littérature. Cependant comme cette bague semble faire allusion à une sorte de calembour, je suis bien aise de faire observer que c'est une représentation assez rare. Je la signale donc comme explication d'une curiosité plutôt que comme un modèle.

Saint Arnoud (ou Arnould) de Metz. Cf. *Poisson, Armure*.

Saint Edmond, cistercien et archevêque de Cantorbéry; 16 novembre, v. 1241. La très-sainte Vierge lui donne une bague, ou plutôt c'est lui qui passe une bague au doigt de la sainte Vierge. Il avait fait faire deux anneaux semblables, où étaient gravés les mots *Ave Maria;* en mit un au doigt d'une statue de Notre-Dame, et portait l'autre à sa main comme signe d'alliance étroite avec la Mère de Dieu. On raconte qu'après sa mort la bague ne put lui être ôtée qu'après qu'on l'eût prié de vouloir bien s'en dessaisir.

Saint Théodule, lecteur, martyr à Thessalonique; 4 avril, v. 296. Un anneau à la main. Sous Maximien qui, voulant surtout anéantir les livres ecclésiastiques, faisait particulièrement rechercher les clercs, il était en prison avec le diacre Agathopode, et n'avait pas encore été condamné; lorsque, durant son sommeil, il se réveilla comme si quelqu'un l'eût touché, et remarqua qu'un de ses doigts portait un anneau garni d'une pierre gravée[3]. Il comprit que ce lui était un engagement au martyre, et une garantie de solidité dans le combat[4]. Théodule et ses compagnons furent jetés à la mer; mais les chrétiens recueillirent leurs corps sur le rivage, et l'anneau de saint Théodule se conserva longtemps comme une précieuse relique qui rendait la santé aux malades[5].

Saint Robert de Molême, fondateur de Cîteaux; 29 avril, v. 1112. Recevant de la sainte Vierge une bague. Il avait dédié le monastère de Molême à Notre-Dame.

Cela signifierait-il la suréminence de l'abbaye de Cîteaux, d'une façon quasi épiscopale, sur le grand nombre de monastères qui en furent comme des essaims et portèrent le nom de ses *filles ?*

Saint Étienne de Muret (ou de Grandmont). Cf. *Trinité*.

Saint Oswald, roi de Northumbrie; 5 août, 642. Un oiseau (corbeau le plus souvent) lui porte son anneau qu'il tient dans son bec. Cf. *Corbeau*.

Saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre; 5 janvier, 1066. Donnant son anneau pour aumône à un mendiant. Il s'était promis de ne jamais refuser ce dont il serait requis au nom de saint Jean l'Évangéliste; et un pèlerin lui ayant demandé l'aumône à ce titre dans l'absence du serviteur qui avait les clefs, le roi tira de son doigt un anneau qu'il donna pour ne pas manquer à sa résolution. Saint Jean lui en témoigna bientôt sa reconnaissance en le faisant avertir de se préparer à la mort, qui ne tarderait pas à lui ouvrir l'accès du ciel.

Sainte Catherine d'Alexandrie; 25 novembre, v. 308. On rapporte que l'enfant Jésus lui mit au doigt un anneau, la choisissant pour n'avoir d'autre époux que lui[6]. Cf. *Anges* (p. 42), *Roue, Tombeau, Image de la très-sainte Vierge*.

Sainte Martine, vierge et martyre à Rome; 30 janvier, v. 227. Comme pour sainte Catherine; mais je ne connais pas le fondement historique de cette représentation qui pourrait bien n'être qu'un emblème imaginé par les artistes.

Sainte Godeberte, abbesse, patronne de Noyon; 11 avril, v. 790. Elle tient un anneau, ou le reçoit de la main de saint Éloi. Les parents de la sainte, qui étaient gens riches, s'occupaient de la marier d'une façon brillante. Celle-ci, qui désirait n'appartenir qu'à Dieu, profita d'une visite de saint Éloi pour lui exposer les projets de sa famille et le danger que courait sa résolution.

1. Surius, 7 nov.

2. J'ai dit ailleurs (*Mélanges d'Archéologie*, t. IV, p. 64-68) quelque chose de la réputation prêtée au diamant par le moyen âge après l'antiquité.

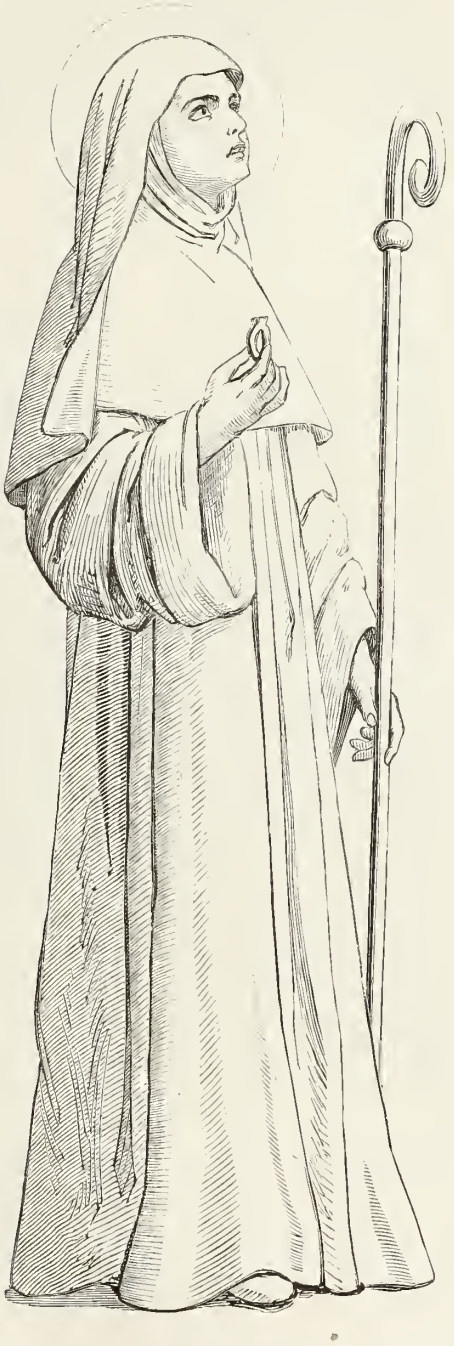
3. AA. SS. *April.*, I, 320; et xlii.

4. On doit savoir que le mot grec qui signifie *sceau*, et dont les modernes ont fait l'expression *sphragistique*, était employé pour désigner la Confirmation (le sceau du chrétien); il est donc absolument possible de s'expliquer comment le martyr vit dans cet avertissement du Ciel l'annonce de sa fidélité au Saint-Esprit.

5. Mazzocchi, *Calendario*, p. 159. — Martorelli, *Delle antiche colonie*, p. 246.

6. Plusieurs autres saintes du même nom sont qualifiées du même attribut par la légende. Quelqu'une d'elles pourrait bien l'avoir emprunté à ses homonymes. Nous en dirons un mot tout à l'heure à propos de sainte Catherine de Sienne.

L'évêque, du droit qu'il avait de voiler les vierges consacrées à Dieu, passa publiquement son anneau épiscopal au doigt de la jeune fille, en lui disant : « Je vous fiance à Jésus-Christ[1]. » Le roi Clotaire, touché de cette résolu-



tion généreuse, voulut doter Godeberte; et lui donna près de Noyon une terre où la sainte fonda son abbaye.

Sainte Ida de Toggenbourg (ou de Wetzik), veuve et abbesse, honorée à Fischingen ; 30 mai, v. 1330. Un corbeau emportant une bague[2]. Cf. *Cerf, Corbeau.*

Sainte Catherine de Sienne, du tiers ordre de Saint-Dominique; 30 avril, 1380. Quelque chose de tout pareil à ce que l'on raconte de sainte Catherine d'Alexandrie. Sa légende le rapporte comme un fait réel ; mais on répète le même récit pour deux autres saintes du même nom et du même ordre (sainte Catherine dei Ricci, 13 février; et la bienheureuse Catherine de Raconis, 5 septembre). Est-ce l'effet d'une émulation de la part des légendaires qui auront voulu rapprocher leurs héroïnes de la grande martyre d'Orient, ou de la part des saintes elles-mêmes qui auront désiré ne pas rester trop au-dessous de leur patronne? Question que je soulève tout simplement sans prétendre l'approfondir. Cf. *Cœur, Rosaire, Stigmates,* etc.

Prétendait-on aussi exprimer de la sorte la virginité embrassée dès le jeune âge? On s'expliquerait alors plus aisément pourquoi cette représentation accompagne la peinture de diverses saintes.

Sainte Madeleine dei Pazzi, carmélite; 27 mai, 1607. Encore enfant, à la suite de son vœu de virginité, Notre-Seigneur lui apparut, témoignant son acceptation en lui passant au doigt un anneau ; mais elle reçut de nouveau la même faveur avec plus de solennité après sa profession, en présence de la très-sainte Vierge, de saint Augustin et de sainte Catherine de Sienne. Cf. *Banderole.*

Sainte Jeanne de Valois, reine de France, puis fondatrice des Annonciades ; 4 février, 1505. Fille de Louis XI et mariée au duc d'Orléans, elle fut répudiée par celui-ci quand il devint Louis XII. C'est pourquoi on a peint souvent près d'elle l'enfant Jésus (quelques-uns en ont fait un ange) qui lui passe au doigt une bague. L'on y ajoute parfois ces paroles (Osee II, 20) : « Sponsabo te mihi in fide. » Mais il s'entend assez, sans cette inscription, que l'Époux céleste a remplacé pour elle le prince qui l'avait éconduite.

APOTRES.

Nous ne placerons sous ce titre que ce qui peut servir à distinguer les divers apôtres quand on les trouve réunis. Une des caractéristiques les plus répandues est l'attribution d'un article particulier du *Symbole* à chacun d'eux. Mais cette marque de distinction peut induire beaucoup en erreur si l'on voulait partir d'une peinture plus ou moins ancienne pour en adopter les formules comme règle sûre qui s'appliquerait dans toutes les occasions. On risquerait fort de donner ainsi à plusieurs des apôtres un nom auquel l'artiste n'avait pas songé. L'Église admet que le *Symbole* a été rédigé en commun par les apôtres avant leur dispersion, pour fixer l'enseignement élémentaire de la foi dont ils avaient reçu le dépôt. Aussi le nomme-t-on habituellement *Symbole des Apôtres.* Mais ceci une fois convenu, bien des questions se présentent, plus curieuses qu'utiles, et qui ne sont point résolues du tout. Une pieuse tradition parmi les pèlerins de Jérusa-

1. Surius, 11 april. — Cf. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français,* p. 10, pl. I

2. *Calendar. benedict.,* 4 nov. Cette légende confine d'assez près à celle de Geneviève du Brabant.

lem allait jusqu'à désigner le lieu où les apôtres s'étaient réunis à cet effet[1]. On ajoutait même assez généralement que saint Thomas, prétendant faire amende honorable pour son incrédulité au sujet de la résurrection du Sauveur, voulut se charger de l'article : « Est ressuscité le troisième jour. » Mais si c'était jadis la légende la plus acceptée, ce n'était pourtant pas la seule. Saint François-Xavier, suivant en cela le célèbre théologien espagnol Dominique Soto, tenait à ce que les cathéchistes en fissent mention[2]. Cette forme est en effet donnée par un vieux missel gallican du VIII^e^ siècle ou du IX^e^, transcrit par Muratori[3] :

« *Pierre* dit : Je crois en Dieu le Père tout-puissant.

« *Jean* dit : Je crois en Jésus-Christ son Fils unique, « Notre-Seigneur.

« *Jacques* (le Majeur) dit : Né de la vierge Marie par « l'Esprit-Saint.

« *André* dit : Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été cru- « cifié et enseveli.

« *Philippe* dit : Il est descendu aux enfers.

« *Thomas* dit : Il est ressuscité le troisième jour.

« *Barthèlemi* dit : Il est monté aux cieux, et siége à « la droite de Dieu le Père tout-puissant.

« *Matthieu* dit : De là il viendra juger les vivants et « les morts.

« *Jacques fils d'Alphée* (le Mineur) dit : Je crois au « Saint-Esprit.

« *Simon* dit : Je crois à la sainte Église.

« *Jude* (Thaddée) dit : A la rémission des péchés par le « saint baptême.

« *Matthias* dit : La résurrection de la chair et la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

Au fond, saint Léon tient pour la part de chaque apôtre à un article spécial; mais cette attribution varie beaucoup dans les différents textes. Par exemple dans une peinture murale du XV^e^ siècle à la cathédrale d'Amiens, saint Thomas dit : « Je crois à la sainte Église catholique. » Ailleurs on lui fait dire (avec le docte Fréd. Nausea) : « Il viendra juger les vivants et les morts. » Dans d'autres séries (comme chez Martin de Vos) il est censé avoir prononcé : « Je crois au Saint-Esprit ; » et la plupart des apôtres paraissent également çà et là avec trois ou quatre articles. Saint Pierre et saint Matthias seuls occupent sans cesse le même rang : le premier en tête, et le second à la fin. Les graveurs ainsi que les peintres se sont tout simplement contentés de suivre un auteur qu'ils avaient sous la main, et ne se ressemblent pas entre eux ; sauf que saint Paul n'est jamais censé contribuer à la rédaction. Par conséquent tout le motif de cette distribution des versets du *Credo* remonte à la manière dont chacun a conçu la série des apôtres. Or les anciens monuments, soit écrits, soit figurés, varient à ce sujet; si ce n'est que certains articles n'étant jamais adjugés à quelqu'un des apôtres, on pourrait du moins tirer de là un caractère d'exclusion. Mais le détail en serait fastidieux peut-être[4], aussi nous en abstiendrons-nous. Pour avoir quelque chance d'être mieux compris, répétons avec divers compléments le tableau des variations les plus anciennes déjà résumées il y a un peu plus de vingt ans[5]; mais qui n'a pas réussi à se faire toujours bien entendre, malgré ce que j'en avais déjà dit dès lors. En voici l'ensemble définitif, et je proteste n'être pas responsable désormais de ses emplois détournés abusivement, soit en Allemagne, soit ailleurs[6].

1. Cf. D. Pez, *Thesaurus*, t. II, pars III, 538 (*Ecclesia sancti Marci*).

2. *Lettres de saint François-Xavier*, traduites par L. Pagès, t. I, p. 279-304. Les missels gothiques du XV^e^ siècle et du XVI^e^ mentionnent assez ordinairement cette énumération parmi les points fondamentaux de la doctrine chrétienne qui devait diriger l'enseignement des curés. Mais tous ne se conforment pas au programme adopté par Soto, quoiqu'il fût alors assez reçu d'attribuer à saint Thomas le « Tertia die resurrexit. » Cf. Villanueva, *Viage literario a las iglesias de España*, XVI, 320.

3. Cf. Gallicciolli, *Sancti Gregorii M. opera*, t. IX, p. 207. On en citerait bien d'autres, mais il ne s'agit que de signaler un fait où l'érudition apporterait plus d'embarras que de clarté. Ainsi dans la prétendue clef de Méliton (*Spicileg. solesm.*, t. II, p. 328), dont j'avoue ne pas faire grand cas, saint André occupe le second rang; et dit en conséquence : « Je crois en Jésus-Christ. » C'est du reste l'ordre suivi par un manuscrit de la bibliothèque impériale à Vienne (ap. Lambeck, *Biblioth. Vindobonensis*, l. V, p. 151, sq.)

4. Dans la mosaïque de l'abside à saint Paul-hors-des-Murs (restaurée du reste sous Benoît XIV), l'ordre des apôtres était marqué par les versets de l'hymne angélique (*Gloria in excelsis*). Le résultat serait celui-ci :

Saint Pierre, premier;
Saint Paul, deuxième;
Saint André, troisième;
Saint Jacques (le Majeur), quatrième;
Saint Jean, cinquième;
Saint Barthélemi, sixième;
Saint Philippe, septième;
Saint Thomas, huitième;
Saint Matthieu, neuvième;
Saint Simon, dixième;
Saint Jacques (le Mineur), onzième;
Saint Matthias, douzième;
Saint Thaddée (Jude), treizième.

Saint Paul figurait là particulièrement comme étant le patron de la basilique; et pour le développement de la composition, on y faisait entrer saint Barnabé avec saint Marc, outre saint Luc qui occupe sans doute un rang supérieur comme ayant été le compagnon de saint Paul. Aussi ne prétendons-nous citer cette grande peinture que comme un document entre autres, mais non pas définitif.

5. *Vitraux de Bourges*, n° 208 (p. 229). Cf. *Mélanges d'Archéologie*, t. III, p. 55, note 2.

6. Les Allemands, auxquels je rendrai toute la justice que l'on voudra, sont très-assurément des hommes fort honnêtes en général; sauf quand il s'agit de leur faire avouer que l'on ait du bon sur la rive gauche du Rhin (dans les pays *welches*). J'en sais quelque chose par plus d'une expérience, et ne demande pas mieux que de leur pardonner s'ils consentent à se convertir; nul n'ayant le droit d'être plus difficile que Dieu et son Église. Nous ne tenons pas en France, que je sache, à des haines immortelles contre l'Allemagne. Battons-nous, soit; mais entendons-nous!

	Canon de la messe.	Matth. x.	Marc. III.	Luc. VI.	Act. Apostol. I, 13, 26.	Litanies des Saints.	Constitut. apostolic. VI, 14.	Pseudo-Augustin. V (*Appendix*), p. 395, sq.	Pseudo-Augustin. V (*Appendix*), p. 394, sq.	Pseudo-Usuard., 15 juillet.	Missel gallican de Muratori.	Symbole de Vienne (Lambeck).	Nicephor. Callist., II, 4.	Ménologe des Grecs (XIe siècle).	Mosaïque de Saint-Paul à Rome.	Saint Aldhelme (Giles, p. 118, sq.).	Portes anciennes (byzantines) à Saint-Paul-hors-des-Murs (XIe siècle).
Saint Pierre	1	1	1	1	1	1	1	Comme les Actes des Apôtres.	Conforme au Canon de la messe et aux Litanies des Saints.	1	Comme les Actes des Apôtres.	1	Il semble suivre (sauf l'omission de saint Matthias) les Constitutions apostoliques.	1	1	Comme le Canon de la messe et les Litanies des Saints.	1	Saint Paul est en tête, comme titulaire.
Saint Paul	2	0	0	0	0	2	0			2		0		2	2		2	
Saint André	3	2	4	2	4	3	2			3		2		3	3		3	
Saint Jacques (le Majeur) fils de Zébédée	4	3	2	3	3	4	3			4		3		4	4		8	
Saint Jean	5	4	3	4	2	5	4			5		4		5	5		4	
Saint Thomas	6	7	8	8	6	6	7			9		5		7	8		6	
Saint Jacques (le Mineur) fils d'Alphée	7	9	9	9	9	7	9			7		6		10	11		0	
Saint Philippe	8	5	5	5	5	8	5			6		7		6	7		7	
Saint Barthélemi	9	6	6	6	7	9	6			8		8		8	6		5	
Saint Matthieu	10	8	7	7	8	10	8			12		11		9	9		10	
Saint Simon	11	11	11	10	10	11	11			10		9		11	10		9	
Saint Thaddée (Jude)	12	10	10	11	11	12	10			11		10		12	13		0	
Saint Matthias	13	0	0	0	12	13	12			13		12		0	12		0	

Il est aisé de s'expliquer pourquoi saint Matthias est toujours relégué au dernier rang. Il n'avait été d'abord que simple disciple, et fut substitué à Judas dans le collége apostolique après l'Ascension[1]. Saint Paul, qui ne vint que plus tard, passe néanmoins avant lui et avant tout autre que saint Pierre; parce que sa vocation venue directement de Notre-Seigneur déjà glorifié dans le ciel[2], a un caractère tout spécial, inférieur seulement à l'homme privilégié qui avait eu la promesse d'être la pierre sur laquelle serait bâtie l'Église.

Saint Barnabé, quoique nommé à la suite des apôtres, n'est pas précisément compté parmi les douze (treize réellement avec saint Matthias et saint Paul); mais il se peut que dans la mosaïque de Saint-Paul-hors-des-Murs on ait cru devoir le faire passer avant saint Matthias, par une sorte d'attention pour le titulaire de la basilique, dont il avait partagé les premiers travaux. Car l'honneur dû au patron local déroge habituellement à des considérations qui l'emporteraient dans les circonstances ordinaires.

Redisons donc, sans nous perdre dans des énumérations interminables qui pourraient absolument produire sur le lecteur un grand effet (mais peut-être d'ennui ou d'éblouissement malsain), que la distribution des articles du Symbole des Apôtres entre les divers membres du collége apostolique dépend de l'agencement adopté par l'artiste ou par celui qui le dirigeait. Toujours on trouvera que saint Pierre profère les premiers mots, mais le reste est très-facultatif. En sorte que, s'il s'agit de personnages isolés, on se tromperait aisément en croyant pouvoir restituer d'emblée le nom propre d'après l'article, ou réciproquement. Il est indispensable de connaître d'abord le système que suivait l'auteur, et l'on n'y arrivera point sans l'avoir vérifié sur un certain nombre de personnages appartenant à la même série.

Un autre moyen de distinction entre les apôtres groupés est moins sujet à l'erreur que nous signalions pour les diverses parties du *Credo* où la détermination demande à ne pas être hâtée. Des bas-reliefs et des émaux du haut moyen âge, surtout dans la décoration de châsses et d'autels, donnent souvent pour attribut à chaque apôtre une sorte de château qui désigne les villes ou les provinces évangélisées par eux. Lorsque le nom de l'apôtre n'est pas inscrit, on peut bien des fois le suppléer à l'aide de la contrée; ou réciproquement suppléer la désignation de la province au moyen du nom de l'apôtre et de quelque attribut qui ferait connaître le personnage.

Nous ne sommes assurément pas très-renseignés sur les contrées où l'Évangile fut porté dès le premier siècle de l'ère chrétienne, quoi que l'érudition ait pu faire pour éclairer les origines de l'Église[3]; les textes anciens parlent le plus souvent de la foi prêchée dans tout le monde alors connu, mais pas assez pour satisfaire les esprits exigeants qui voudraient suivre sur la carte l'itinéraire parfaitement constaté de la prédication apostolique. Un érudit patient qui réunirait tous les renseignements de l'histoire et de la légende en y joignant les ressources de la science géographique moderne, pourrait avancer beaucoup cette question; mais on n'attend pas de nous pareil résultat dans ce livre. Contentons-nous d'alléguer les traditions communément acceptées par les siècles qu'il s'agit d'étudier ici. Certaines données y avaient cours et s'acceptaient

1. *Act. Apost.*, I, 15-26.

2. L'Apôtre s'en vante lui-même plus d'une fois: I Cor. XI, 23. — Etc.

3. Cf. Fabric. *Salutaris lux Evangelii* (1731), p. 61-120. J'ai lieu d'espérer que ces questions s'élucideront prochainement.

sans contestation sur la foi de textes qui faisaient quasi loi par le moyen de l'enseignement historique et de la liturgie [1]. Trouvera-t-on beaucoup à en rabattre par le progrès de la critique (qui n'est pas encore arrivée à tous ses moyens)? Ce n'est pas ma tâche; je traite du passé, sans décider sur l'avenir.

En somme, quoi que fussent l'Inde et l'Éthiopie sur lesquelles il y a beaucoup à dire, on s'accordait assez universellement à regarder saint Pierre comme l'apôtre de *Rome* (sans parler d'Antioche et d'Alexandrie); saint Paul était censé avoir évangélisé l'*Illyrie* tout particulièrement, mais son grand titre est celui d'apôtre des Nations [2]; saint Jacques le Majeur l'*Espagne;* saint Jean l'*Asie Mineure;* saint Barthélemi l'*Inde citérieure* (la Médie ou l'Arménie?); saint Thomas les *Parthes* (Bactriane?) et l'*Inde ultérieure;* saint André l'*Achaïe* et la *Scythie;* saint Matthieu les *Parthes* (Hyrcanie?) et l'*Éthiopie;* saint Philippe la *Galatie* (beaucoup d'autres disent les Gaules), la *Phrygie* ou l'*Asie supérieure* (terme un peu vague); saint Jacques le Mineur *Jérusalem* et la *Palestine;* saint Simon la *Perse;* saint Jude la *Perse* (Mésopotamie?) et l'*Arabie;* saint Matthias l'*Éthiopie* (orientale) et la *Judée;* saint Barnabé l'île de *Chypre* et la *Haute-Italie*. On y joint en outre les évangélistes non-apôtres : saint Marc pour l'*Égypte,* et saint Luc pour la *Bithynie* [3].

Dans certains cas particuliers les petites constructions qui accompagnent chaque apôtre pourraient bien avoir figuré les portes de la Jérusalem céleste, parce qu'ils ont été l'entrée du ciel pour les nations qui leur doivent la foi; mais le plus souvent il s'agit vraiment des contrées évangélisées par eux. Cette manière de peindre brièvement une ville ou une province se reconnaît cent fois comme chose admise par les artistes dans la *Notice des dignités de l'empire,* qui remonte à la fin du IVe siècle.

Quant aux caractéristiques constantes qui aideront à retrouver chacun des apôtres plus ou moins sûrement dans le groupe formé de tous les douze (ou treize, avec saint Paul), et même seize (avec les deux évangélistes non-apôtres et saint Barnabé), en voici l'indication sommaire dont les détails reviendront (et seront expliqués) à l'occasion des divers attributs ou des divers saints.

Saint Pierre : clefs ou croix;

Saint Paul : épée;

Saint André : croix, qui n'est pas toujours en forme de sautoir (Cf. *Croix);*

Saint Jacques le Majeur : bourdon, épée, pèlerine et coquillage;

Saint Jean : calice (ou coupe) que surmonte ordinairement un petit serpent ou dragon;

Saint Philippe : croix;

Saint Barthélemi : couteau, le plus souvent, dans l'Église latine;

Saint Matthieu : hache ou lance (et même hallebarde), livre, équerre, parfois une bourse;

Saint Thomas : lance, équerre ou règle (mesure) d'architecte;

Saint Jacques le Mineur : massue ou battoir de foulon, glaive, ou quelquefois une hallebarde;

Saint Simon : scie ou même croix (chez les Grecs surtout);

Saint Jude (Thaddée) : massue, épée, une croix droite ou renversée, une hallebarde (mais assez rarement), çà et là une équerre;

Saint Matthias : hache ou hallebarde (hache d'armes), parfois un glaive ou même une massue;

Saint Barnabé : flammes ou bûcher, pierres et même

1. Prose *Cœli solem imitantes,* dans bon nombre de vieux missels (et ap. Clichtov.) :

« Petrum, Paulum et Andream
Per Neronem, per Ægeam
Roma, Patras perimunt;
Herodes, gens Pharisæa
Jacobis et in *Judæa*
Binis vitam adimunt.
Joannes, ut est vocatus,
Ab *Epheso* est translatus
Ad Christi convivia.
Mauri trucidant Matthæum,
Et *Indi* Bartholomæum,
Et Philippum *Scythia.*
Thomam *Indi,* Judam *Persæ*
Simonemque ; etc. »

Item., Prose *Clare sanctorum* (ap. Clichtov.) :

« *Æthiopes* horridos Matthæe
Agni vellere (qui maculas nesciat aliquas)
Vestisti candido. »

Item, Missale Pragense (1478); Prose *Qui sunt isti qui volant ut nubes... :*

« Petrus *Antiochiam,* Paulus (Marcus?) *Alexandriam,*
Et Andreas convertit ad Dominum *Achaiam;*
Etc. »

Mais citons surtout le livre *De ortu et obitu Patrum,* attribué (à tort ou à raison) à saint Isidore de Séville (ed. Arevalo, t. VII, 395), qui fut le maître de l'Occident durant le moyen âge : « Petrus *Romam,* Paulus ab Jerusalem usque ad *Illyricum,* Andreas *Achaiam,* Jacobus Zebedæi *Hispaniam,* Joannes frater ejus *Asiam,* Thomas *Indiam,* Jacobus frater Judæ *Jerusalem,* Matthæus *Macedoniam* (Margianam, Myrmidoniam?), Philippus *Gallias* (Galatas?), Bartholomæus *Lycaoniam,* Simon Zelotes *Ægyptum,* Judas *Mesopotamiam,* Matthias *Judæam* (Indiam?). »

Au reste le véritable texte de saint Isidore (*ibid.* V, 186, sq.) ne disait guère autre chose. « Petrus *Romam* accepit, Andreas *Achaiam,* Jacobus *Hispaniam,* Joannes *Asiam,* Thomas *Indiam,* Matthæus *Macedoniam,* Philippus *Galliam* (sic), Bartholomæus *Lycaoniam,* Simon Zelotes *Ægyptum,* Matthias *Judæam,* Jacobus frater Domini *Jerosolymam,* Judas frater Jacobi *Mesopotamiam.* » — Roderic. Tolet. (ap. Florez, *España sagrada,* t. III, p. 56) : « Apostolatus Circumcisionis Petro est assignatus, Gentium Paulo et Barnabæ, Andreæ *Achaia,* Jacobo Zebedæi *Hispania,* Joanni *Asia,* Philippo *Galliæ* (sic), Bartholomæo *India,* Jacobo Alphæi *Jerosolyma,* Simoni et Judæ *Persis et Media,* Matthiæ *Judæa* (sic), Marcus vero, post translationem Petri ad romanam Ecclesiam, ejus discipulus, in Italia Evangelium secundus scripsit; postea suscepit apostolatum *Ægypti.* Lucas Pauli discipulus, Evangelio et Apostolicis Actibus gloriosus, *Bithyniæ* deputatur. »

2. Rom. XV, 16. — Gal. II, 2, 8. — Eph. III, 1-9. — I Tim. II, 7. — Etc.

3. Saint Eucher (*Bibl. max. PP.,* VI, 852) : « Bartholomæus in Indos, Thomas tetendit in Parthos; Matthæus Æthiopes, Andreas Scythas prædicatione mollivit; Joannes Asiam divino sermone correxit, etc. »

croix, rarement une hache, mais ordinairement rien de plus qu'un livre ;

Saint Marc : livre ou plume, lion ailé ;

Saint Luc : livre, plume, ou instruments de peinture. Cf. *Évangélistes.*

On voit qu'il n'y a pas précisément unanimité dans l'art sur ces attributs, mais qu'on en peut cependant relever bien des points de repère. Mieux que cela serait plus commode ; je n'y puis rien, n'ayant qu'à instruire la cause d'après les données existantes.

APPARITIONS DE N.-S. :

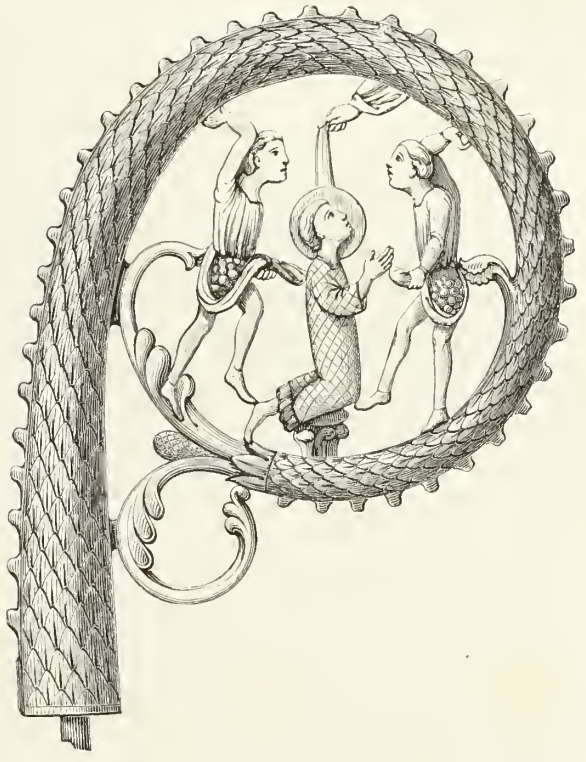
1° *De Jésus-Christ en âge d'homme.*

Saint Pierre, prince des apôtres ; 29 juin, v. 65. Notre-Seigneur vient au-devant de lui, portant sa croix, dans un faubourg de Rome. On rapporte que l'apôtre sortait de la ville par la voie Appienne pour se dérober à la persécution, mais qu'il rencontra le Fils de Dieu ; et comme il lui disait : « Seigneur, où allez-vous donc ? » Jésus-Christ répondit : « A Rome, pour être de nouveau crucifié à ta place. » Pierre comprit que le moment était venu où il devait mourir pour son maître, et revint sur ses pas pour attendre l'arrêt de Néron. Le souvenir de ce fait est encore conservé à Rome par une église dont le nom (*Domine, quo vadis?*) rappelle la question de saint Pierre à Notre-Seigneur [1] sur le lieu même où elle lui fut adressée.

Saint Thomas (Didyme), apôtre. Il n'est si mince chrétien qui n'ait au moins quelque idée du récit évangélique [2] où cet apôtre, après avoir refusé d'accéder au témoignage d'autrui sur la résurrection de Notre-Seigneur, se déclare convaincu quand Jésus-Christ le somme de venir sonder les plaies que la lance et les clous avaient marquées dans ses membres sur le Calvaire. En France nous avons la prose *O filii et filiæ* qui le rappelle par les strophes *Postquam audivit Didymus,* etc. ; et pas un de nous n'aura oublié ce souvenir d'une enfance chrétienne consacré par la liturgie de la plus grande solennité annuelle. Cf. *Calendriers* (21 déc.), *Lance,* etc.

Saint Jean l'Évangéliste, 27 décembre. Avant le XIVe siècle on le représentait volontiers se faisant déposer dans son tombeau sur l'appel de Jésus-Christ qui vient l'inviter à la gloire éternelle [3]. Mais cela n'a guère été reproduit dans la suite.

Saint Étienne, l'un des premiers diacres aux temps apostoliques ; 26 décembre. On sait que, saisi par les Juifs et condamné tumultuairement à être lapidé, il s'écria : « Je vois le ciel ouvert et Jésus siégeant à la droite de Dieu. » Puis, avant de mourir : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit [4]. » Je ne me rappelle plus quel est le critique qui a épilogué sur ces textes pour trouver à redire aux œuvres des artistes chrétiens. De fait, le moyen âge n'y a pas mis tant de finesse ; il montre habituellement le premier martyr s'agenouillant sous le coup de la mort, et les yeux tournés vers le Sauveur qui lui apparaît. Cependant, pour les appréciateurs délicats, voici un monument où la figure de Notre-Seigneur est remplacée par une main divine sortant du ciel et dardant un rayon sur le martyr, pour exprimer l'assistance de Dieu [5]. Cf. *Main divine, Pierres.*



Saint Pierre, évêque d'Alexandrie, et par conséquent patriarche ; 26 nov., v. 312. Notre-Seigneur lui apparaît, se plaignant que sa robe (l'Église) est déchirée par Arius [6]. Le saint évêque refusa constamment de recevoir dans sa communion ce malheureux qui devint bientôt si tristement célèbre comme hérésiarque. Arius, alors simple diacre d'Alexandrie, ne s'était pas encore mis à dogmatiser hautement, et n'avait fait d'autre éclat que de prendre parti pour Mélèce, évêque de Lycopolis en Thébaïde. Ce dernier, déposé par saint Pierre d'Alexandrie, forma son groupe de mécontents et donna naissance à un schisme dont la durée dépassa cent ans, au grand préjudice de l'Église d'Égypte.

Saint Augustin d'Hippone ; 28 août, 430. On raconte que Notre-Seigneur se manifesta au saint évêque qui croyait

1. Platner, etc., *Beschreibung d. Stadt Rom.,* t. III, 622, 623. Cf. Ambros. *Sermon. contra Auxent.,* de basilicis tradendis (t. II, 867). — Hegesipp., libr. III.

2. Joann. XX, 19-29.

3. *Vitraux de Bourges,* n° 186 (p. 275). — *Legend. aur.,* cap. IX, p. 61.

4. Act. Apostol. VI, 8, sqq.; VII, 54-59.

5. Le P. A. Martin l'a déjà publié parmi les nombreuses gravures de son mémoire sur les crosses (*Mélanges d'Archéologie,* t. IV, p. 233). Il l'avait dessiné dans une collection lyonnaise.

6. P. de Natalib., libr. X, cap. CIX.

laver les pieds d'un pèlerin ordinaire; et l'on prête même à Jésus-Christ ces paroles : « Augustin, tu as mérité aujourd'hui de voir le Christ dans sa chair; je te recommande mon Église. » Cf. *Cœur, Enfant.*

Saint Martin, évêque de Tours; 11 nov., 400. Tout le monde connaît la célèbre aumône que saint Martin fit à un pauvre, lorsqu'il n'était encore que soldat, et avant d'avoir reçu le baptême. Les Amiennois tiennent que ce fut dans leur ville, et pour un mendiant de l'endroit, que le saint coupa la moitié de son manteau. La nuit suivante, dit-on (mais les artistes représentent quelquefois saint Martin en costume d'évêque dans cette circonstance), il vit durant son sommeil Notre-Seigneur qui semblait se parer devant les anges avec le demi-manteau donné à ce pauvre, et disant devant la cour céleste : « Martin, qui n'est que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement [1]. »

Saint Denys, apôtre de Paris. Cf. *Tête,* etc. Jésus-Christ vient l'encourager au martyre et lui donner la communion dans son cachot [2]. Mais cela ne se rencontre guère que quand la légende du saint est développée en plusieurs tableaux, comme par exemple dans tout un vitrail.

Saint Gondebert (Gombert), évêque de Sens; 21 févr., v. 676. Notre-Seigneur lui ordonne de dédier à la sainte Vierge une église que le saint venait de bâtir. Peut-être s'agit-il de l'ermitage qu'il avait construit dans les Vosges où il s'était retiré en renonçant à l'épiscopat, et qu'il nomma *Senones,* du nom de son évêché. Cependant je ne trouve pas que l'abbaye de Senones ait porté le vocable de Notre-Dame; mais saint Gombert en fonda d'autres dans le même pays.

Saint Ramwold abbé de Saint-Émmeran, à Ratisbonne; 26 juin, 1001. Il perdit durant deux ans l'usage de la vue; et un jour qu'il s'était endormi dans l'église, Notre-Seigneur le guérit en lui faisant passer sur les paupières la flamme d'un cierge [3].

Saint Aile (*Agilus*), abbé de Rebais; 30 août, v. 650. Portant Notre-Seigneur sur ses épaules. Il avait chargé sur son dos un malade, pour le porter à l'infirmerie du monastère ; et quand il voulut le déposer dans un lit, il lui trouva le visage rayonnant et tout semblable à celui de Jésus-Christ [4].

Saint François d'Assise ; 4 octobre, 1226. Notre-Seigneur lui apparaît dans la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, et lui promet l'indulgence connue sous le nom de la Portioncule. Cette indulgence célèbre, mais dont saint Bonaventure ne dit rien dans la Vie de saint François, est fêtée le 2 août [5]. Cf. *Anges* (p. 38), etc.

Saint Ignace de Loyola (Cf. *Banderole,* etc.), fondateur de la Compagnie de Jésus; 31 juillet, 1556. Jésus-Christ portant sa croix lui apparaît dans une petite chapelle près de Rome. Le saint se rendait à la capitale de la chrétienté avec l'intention de faire approuver son Ordre par le Pape. Laissant dans la campagne les deux compagnons qui avaient fait route avec lui, il entra dans ce petit sanctuaire à demi ruiné, pour y recommander à Dieu l'œuvre qui lui tenait le plus au cœur. Il y vit Jésus-Christ qui le présentait à son Père, et entendit ces paroles : « Je vous serai propice à Rome. » Cette chapelle, réparée depuis, est connue sous le nom de Santa-Maria-della-Storta [6].

Saint Jean de Dieu, fondateur des frères de la Charité qui portent son nom ; 8 mars, 1550. Quelque chose d'assez semblable à ce qu'on vient de lire sur saint Augustin. Jean lavait les pieds à un pauvre, qui prit tout d'un coup les traits de Notre-Seigneur.

Saint Jean de la Croix, réformateur des Carmes avec sainte Thérèse; 24 novembre, 1591. Notre-Seigneur (ordinairement portant sa croix, et souvent du haut d'un autel) s'entretient avec lui. Un jour Jésus-Christ lui demanda quelle récompense il voulait pour les peines endurées à son service; le saint ne réclama autre chose que labeurs et mépris [7].

Saint Camille de Lellis (Cf. *Anges,* p. 41). Notre-Seigneur venant recevoir son âme à ses derniers moments. Je crois bien qu'on a voulu par là faire allusion à ce qu'il expira tandis que l'on prononçait près de lui, dans les prières des agonisants, ces paroles : « Mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat [8]. »

Le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, fondateur des Trinitaires déchaussés ; 14 février, 1613. Notre-Seigneur se montre à lui, la croix en main. On rapporte qu'à Rome, où il s'était rendu pour faire approuver sa réforme malgré des oppositions ardentes, Jésus-Christ lui apparut et l'accompagna même par la voie, en lui indiquant les moyens de conduire son entreprise à bonne fin.

Le bienheureux Alvare de Cordoue, dominicain; 19 février, 1420. Il porte le Sauveur sur ses épaules. Ayant chargé un pauvre malade sur son dos, il se trouva à son arrivée que ce pauvre s'était transformé en Notre-

1. *Legenda aur.,* cap. CLXVI. — *Breviar.,* lect. 4.

2. Adam de Saint-Victor, dans la prose du saint (*Gaude prole Græcia*), a rappelé cette circonstance :

« Seniore celebrante
Missam, turba circumstante,
Christus adest comitante
Cœlesti militia.
Specu clausum carcerali
Consolatur, et vitali
Pane cibat, immortali
Coronandum gloria. »

3. *Calendar. benedict.,* 26 jun.

4. *Calend. benedict.,* 23 aug.

5. Garampi, *Memorie della beata Chiara di Rimini,* p. 60, sq.

6. Ce sujet a été peint par Zuccarelli, entre autres; et la planche gravée appartenait récemment à un marchand d'estampes qui avait trouvé ingénieux d'y apposer le nom de saint Vincent de Paul. Avis à ceux qui croiraient pouvoir se renseigner d'après les seules estampes sans les contrôler!

7. On voit dans plusieurs peintures et gravures des lambels ou banderoles sortant de la bouche de Notre-Seigneur et du saint, avec ces inscriptions : « Joannes, quid vis pro laboribus? » — « Domine, pati et contemni pro te. »

8. *Sixième leçon de Matines,* 18 juillet.

Seigneur Jésus-Christ couvert de plaies et couronné d'épines.

FEMMES.

Sainte Marie-Madeleine. Tout le monde doit connaître ce que rapporte l'Évangile[1] sur l'apparition de Notre-Seigneur ressuscité, à Madeleine, près du tombeau. On prétend que jadis, à Montmartre, un tableau représentait cette scène où le vieux peintre avait tracé près des lèvres de Madeleine le mot *Rabboni* (mon maître!) qui fut son cri quand elle reconnut le Sauveur. Les bonnes femmes malheureuses en ménage venaient, dit-on, prier devant cette peinture pour obtenir le *rabonnissement* de leurs maris.

Sainte Tharsille (ou *Thrasille*) vierge, tante de saint Grégoire le Grand; 24 décembre, v. 550. Jésus-Christ lui apparaît avec divers saints, au moment où elle allait rendre l'âme[2]. La même sainte, après sa mort, apparut à sa sœur Émilienne, lui annonçant qu'elles seraient bientôt réunies au ciel.

Sainte Radegonde, reine de France, puis religieuse à Poitiers; 13 août, 587. Notre-Seigneur s'entretient avec elle, et lui promet qu'il fera d'elle un des joyaux de sa couronne. Les Poitevins montrent encore dans l'église dédiée à la sainte une pierre qui est considérée comme ayant conservé la trace du pied de Jésus-Christ à cette occasion. Cf. *Couronne, Croix.*

Sainte Burgundofara, abbesse en Angleterre, dit-on, mais qui semble être la même que sainte Fare de Meaux; 3 avril et 7 décembre, 655. Jésus-Christ lui apparaît au moment de sa mort pour l'appeler au ciel[3].

Sainte Ida de Nivelle, cistercienne à Rameige; 11 décembre, 1231. Notre-Seigneur s'approcha d'elle, dit-on, recueillant dans un plateau les larmes qu'elle versait durant sa prière[4].

Sainte Lutgarde (Leutgarde), abbesse bénédictine; 16 juin, 1246. Durant sa jeunesse, le Sauveur lui apparaît montrant son cœur blessé, pour la faire renoncer à tout autre amour qu'à celui de l'Époux céleste[5]. Sur cette invitation elle refusa tous les partis qui s'offraient à elle, et consacra sa virginité à Jésus-Christ. On raconte aussi que dans la suite, Notre-Seigneur lui apparut montrant ses plaies au Père éternel pour arrêter les foudres prêts à frapper la terre que les crimes des Albigeois souillaient en maintes provinces. Ces nouveaux Manichéens s'étaient multipliés alors dans l'ombre en Belgique, et la sainte était du Limbourg.

Sainte Catherine de Sienne, de l'ordre de Saint-Dominique; 30 avril, 1380. Jésus-Christ l'invite à mettre sa bouche sur la plaie de son côté; voulant la récompenser de la générosité avec laquelle elle s'était surmontée elle-même en appliquant ses lèvres sur les plaies d'une malade, afin de vaincre les répugnances qu'elle éprouvait à servir cette infirme abandonnée[6]. Cf. *Couronne d'épines,* etc.

La bienheureuse Angèle de Foligno (de Marsciano), veuve; 4 janvier, 1309. Elle est invitée par Notre-Seigneur à s'approcher de la communion, d'où l'écartaient ses scrupules.

Sainte Colette, réformatrice des Clarisses; 6 mars, 1447. La très-sainte Vierge lui met entre les mains le corps de Notre-Seigneur tel qu'il était quand on le descendit de la croix. Selon d'autres ce serait l'enfant Jésus, mais couvert des plaies de la Passion. Elle faisait profession d'une tendre piété pour les souffrances de Jésus-Christ; et tous les jours, vers l'heure de midi, elle ressentait de vives peines en se rappelant l'agonie du Sauveur sur le Calvaire. On ajoute qu'une autre fois Notre-Seigneur visita cette sainte pour l'encourager à entreprendre la réforme qu'elle méditait.

La bienheureuse Marguerite de Savoie, dominicaine; 27 novembre, 1467. Notre-Seigneur lui donne le choix entre la persécution, les calomnies et les infirmités. Ailleurs il est question d'un ange et non pas de Jésus-Christ. Cf. *Armoiries, Lances.*

La bienheureuse Colombe de Riéti, dominicaine; 20 mai, 1498. Notre-Seigneur lui apparaît tel qu'il était après sa flagellation[7].

2° *Apparitions de l'enfant Jésus.*

Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry (Cf. *Anneau,* p. 48). Dès son jeune âge il reçut la faveur de voir l'enfant Jésus qu'il reconnut, dit-on, au nom inscrit sur le front du divin enfant; d'où il prit lui-même la pieuse habitude de ne pas s'endormir sans avoir tracé ce nom auguste sur son propre front, d'autant qu'il avait été miraculeusement délivré de violents maux de tête qui menaçaient de lui faire interrompre ses études[8].

Saint Anselme, bénédictin, archevêque de Cantorbéry; 21 avril, 1109. L'enfant Jésus et la sainte Vierge lui apparaissent. Peut-être est-ce une manière d'exprimer sa dévotion envers la Mère de Dieu, car il passe pour avoir établi en Angleterre la fête de l'Immaculée Conception.

Saint Pierre Paschase, de Valence en Espagne, religieux de l'ordre de la Merci et évêque de Jaën, assassiné par les Maures; 23 octobre et 6 décembre, 1300. Parlant à un enfant dont le visage rayonne. L'enfant Jésus lui apparut pour récompenser le soin qu'il prenait à Grenade

1. Joann. xx, 14-17
2. Greg. M. *Dialog.,* libr. IV, cap. xvi; etc.
3. *Calendar. benedict.,* 3 april.
4. *Calendar. benedict.,* 11 dec.
5. *Calendar. benedict.,* 17 jun.
6. AA. SS. *April.,* t. III, p. 955, n° 413; *it.,* p. 894.
7. AA. SS. *Maii,* t. V, p. 330.
8. Cf. Martène, *Thesaur.,* t. III, p. 1778, sq.

(parmi les Mahométans) de racheter et d'instruire les enfants chrétiens captifs chez les infidèles où leurs mœurs et leur foi couraient d'extrêmes dangers.

Saint Hugues, chartreux, évêque de Lincoln (Cf. *Anges*, p. 37). Notre-Seigneur lui apparaît sous la forme d'un enfant, dans l'hostie, pendant qu'il célèbre la messe. Cf. *Calice, Cygne.*

Le bienheureux Wallen, cistercien, abbé de Mailros en Écosse; 9 août, v. 1163. L'enfant Jésus paraît entre ses mains tandis qu'il élève l'hostie à la messe[1].

Saint Christophe de Lycie, martyr; 25 juillet, v. 260. De taille gigantesque, il traverse un fleuve, portant l'enfant Jésus sur une épaule. Sa légende qui nous vient de l'Orient, est chargée de détails plus populaires qu'historiques; voici ce qui se rapporte à la représentation qu'il nous faut expliquer. Plus avantageusement doué du côté du corps (sauf la beauté) que du côté de l'esprit, et pourvu néanmoins d'une forte dose d'ambition; né d'ailleurs dans le paganisme, et d'une intelligence assez grossière, comme il arrive trop souvent aux gens de force herculéenne, il cherchait un service avantageux. On prétend qu'il rencontra le diable qui lui offrit de le prendre à ses gages, promettant de lui faire faire *son chemin*. Comme il suivait ce nouveau maître, il s'aperçut que celui-ci évitait un sentier où sa marche semblait devoir le conduire. Demandant le motif de cette déviation, il crut connaître que le démon y craignait une mauvaise rencontre. C'était une croix, et le *malin* ne sut pas dissimuler qu'il y avait là plus fort que lui. Christophe qui pour tant faire que d'entrer en service, entendait bien être payé de ses peines, quitta le diable afin d'aller près de cette croix chercher s'il trouverait un meilleur emploi de sa bonne volonté. Rencontrant là un ermite, il lui exposa son projet de s'engager à nouveau. Le saint homme considérant l'épaisseur de corps et d'esprit qui se voyait dans son client, lui dit : « Mon ami, nous avons près d'ici un torrent dont le passage est dangereux; et bien des gens s'y noient faute de mesurer leurs forces au danger, surtout dans la mauvaise saison. De la taille et de la vigueur dont je te vois pourvu, tu peux sauver bien des hommes qui ont besoin tous les jours de traverser cette eau. Tu les prendras sur tes épaules, pour leur servir de bac ou de pont; et celui qui est mort sur la croix te tiendra compte de ta peine. » Le singulier néophyte prit la proposition au sérieux sans calculer ses gages; et passait, de nuit comme de jour, tous les voyageurs qui réclamaient son entremise. Appelé pendant les ténèbres par une voix d'enfant, il chargea sur son épaule le petit passager ; mais les eaux étaient grosses, et de plus, à mesure qu'on avançait dans le torrent, le poids d'abord si léger du voyageur s'aggravait jusqu'à faire fléchir les jarrets et les reins du porteur pour robuste qu'il fût. Surpris de ne pouvoir suffire à ce fardeau qu'il avait d'abord pris comme un jouet, Christophe détourna la tête pour chercher à s'expliquer d'où lui venait sa fatigue; et n'apercevant toujours qu'un enfant sur son épaule, lui dit : « Qui es-tu donc, petit, qui me donnes tant de mal ? » A ce moment, l'enfant resplendit d'une lumière subite, et disparut après avoir répondu : « Tu portes celui qui porte le monde. » Le bonhomme put comprendre alors ce que lui avait promis l'ermite, et devint un illustre martyr. Cf. *Arbre, Géant, Flèches.*

1. *Calendar. benedict.*, 10 august. — Henriquez, *Menol. cisterc.*, 9 august. — On l'appelle aussi Valène.

Saint François d'Assise (Cf. *Ange,* p. 23, *Agneau,* p. 38). Près de lui l'enfant Jésus dans la crèche. Par amour pour la pauvreté du Fils de Dieu fait homme, il avait fait célébrer la messe dans un bois où on avait dressé une crèche, et lui-même voulut y chanter l'évangile. L'Enfant y parut tel qu'il était à Bethléem, afin de récompenser la dévotion du saint et des montagnards qui étaient accourus à la cérémonie.

Saint Antoine de Padoue.

Saint Antoine de Padoue, franciscain (Cf. *Ane,* p. 32, etc.). L'enfant Jésus entre les bras. Il était dans la maison d'un ami qui l'observait durant la nuit par l'ouverture de la porte, et l'aperçut tenant dans ses mains le divin Enfant. Selon d'autres, l'enfant Jésus était assis sur le livre où le saint récitait ses prières. Mais je crois bien que ce livre a une autre signification, et je l'expliquerai plus tard sous le titre *Livre.*

Saint Albert de Sicile (de Trapani), carme; 7 août, 1306. L'enfant Jésus dans ses bras. Cf. *Lys, Femme,* etc.

Le bienheureux Hermann-Joseph, prémontré; 7 avril, v. 1230. L'enfant Jésus entre ses bras. Cf. *Lys.* Il prit le nom de Joseph comme témoignage de sa tendre affection pour la sainte Vierge. On rapporte qu'encore enfant, pendant ses études, il allait comme faire sa cour à la Mère de Dieu près d'une statue qui lui était consacrée. Un jour, dans sa simplicité, il prit une pomme qui lui avait été donnée pour son repas, et la mit dans les mains de l'enfant Jésus qui resserra les doigts pour la garder, montrant qu'il acceptait le cadeau. Mais la visite de l'enfant Jésus appartient à une autre circonstance de sa vie.

Saint Gaétan de Thiène, fondateur des Théatins; 7 août, 1547. La sainte Vierge lui dépose l'enfant Jésus entre les bras. Une de ses lettres semble dire qu'il reçut cette faveur la nuit de Noël dans la basilique Libérienne (Sainte-MarieMajeure), où il méditait sur l'incarnation du Verbe [1].

Saint Nicolas de Tolentino (Cf. *Ange,* p. 40). Tout jeune encore, il aperçut l'enfant Jésus dans l'hostie au moment de l'élévation [2]; mais je ne trouve pas que cette particularité de sa jeunesse ait fixé l'attention des artistes.

Saint Jean de Sahagun (*A sancto Facundo*). Cf. *Calice.*

Saint Félix de Cantalice, capucin; 18 mai, 1587. La sainte Vierge lui dépose l'enfant Jésus entre les mains, pour apaiser ses désirs du ciel. Cf. *Besace,* etc.

Saint Dièguе (*Didacus*), religieux de Saint-François (des Mineurs observantins); 13 novembre, 1463. Il porte l'enfant Jésus. Ce pourrait sembler dire qu'il habita quelque temps le couvent d'*Ara-Cœli,* à Rome, où l'on honore le célèbre *santo Bambino* en mémoire de la vision d'Auguste [3]. Mais un trait de sa légende montre qu'il s'agit de tout autre chose [4].

Saint Stanislas Kostka, novice de la Compagnie de Jésus; 13 novembre, 1568. L'enfant Jésus lui est remis entre les bras par la très-sainte Vierge [5]. Ce fut à la suite d'une maladie qui l'avait mis aux portes du tombeau

1. AA. SS. *August.*, t. II, p. 244.
2. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 645.
3. *Legenda aur.*, cap. VI, p. 44.
4. Il faut voir ce récit mis en scène par Lope de Véga. Cf. *Comedias escogidas* de Frey Lope, etc., t. IV (Madrid, 1860), p. 531.
5. *Cinquième leçon de Matines :* « Ad pueri Jesu complexum a beatissima ejus Matre comiter admissus, ac Societati jussus nomen dare, subito convalnit. »

pendant qu'il était écolier à Vienne. Cf. *Anges* (p. 41).

Saint Silvestre Gozzolini, abbé, fondateur de la Congrégation bénédictine des Silvestrins; 26 novembre, 1267. Comme il honorait la nuit de Noël par les austérités d'une pénitence rigoureuse, le mystère de l'étable de Bethléem lui fut montré pour récompenser immédiatement sa ferveur. Cf. *Tombeau*, etc.

Le bienheureux Thomas de Cori, franciscain de la stricte observance; 28 février, 1729. Notre-Seigneur lui apparaît sous la forme d'un enfant pendant que le saint homme disait la messe, et le caresse de ses petites mains.

Le bienheureux Laurent de Brindes, général des capucins; 7 juillet 1619. Même fait que pour le précédent.

SAINTES.

Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre. Cf. *Anneau*, p. 48, etc.

Sainte Martine de Rome. Cf. *Anneau*, p. 48.

Sainte Agnès de Montepulciano, dominicaine (Cf. *Anges*, p. 44). L'enfant Jésus qu'elle avait reçu entre ses bras, lui laisse en se retirant une petite croix qu'il portait à son cou et qui fut conservée depuis dans la ville qu'habitait la sainte. Cf. *Croix*.

Sainte Françoise Romaine (Cf. *Anges*, p. 44). Comme elle revenait de visiter les reliques de saint Étienne, le jour de la fête du saint martyr (durant les solennités de Noël), Notre-Dame lui remet l'enfant Jésus entre les bras pour qu'elle le porte jusqu'à l'église voisine.

Sainte Catherine de Bologne (de Ferrare), peintre et abbesse des Clarisses; 9 mars, 1463. Son corps se conserve presque intact à Bologne, et l'on reconnaît même sur l'une de ses joues une marque blanchâtre qui est regardée comme la trace du baiser de l'enfant Jésus. Ce fut durant une nuit de Noël que la Mère de Dieu remit son fils, entouré de langes, dans les mains de cette bienheureuse.

Sainte Rose de Lima, dominicaine. Cf. *Ancre* (p. 30), *Couronne d'épines, Ville*, etc.

Pour les apparitions de Notre-Seigneur en croix, qui ne sont pas toujours faciles a distinguer (dans les représentations) du culte rendu par les saints à Jésus-Christ crucifié, voyez le mot *Crucifix*.

Quant aux apparitions des *anges* ou des *démons*, on les trouvera sous ces divers titres.

1. *Calendar. benedict.*, 23 jan. — Surius, *h. d.* — *Offic. hispan.* Item., *Collect.* : « Deus qui per gloriosissimam Filii tui matrem beatum Ildefonsum... misso de thesauris tuis cœlestibus munere decorasti, concede... ut per ejus preces et merita, munera capiamus æterna. » — Ibid., *ad Matutin.*, lect. 5.

Quelques-uns prétendent que cela se passa durant la nuit de l'Assomption; selon d'autres ç'aurait été avant ou après les matines du jour consacré à l'attente de l'enfantement de Marie (18 décembre). Car les Espagnols se piquent d'avoir été les premiers à célébrer cette fête dès le VII^e^ siècle, ce dont je ne me porte pas garant.

2. Surius, 29 novembr.

APPARITIONS DE LA SAINTE VIERGE.

Saint Ildefonse (*Hildefonse, Alfonse*), évêque de Tolède; 23 janvier, 669. La Mère de Dieu le revêt d'une chasuble. Il avait combattu par ses écrits et ses prédications l'hérésie d'Helvidius qui attaquait la virginité de Notre-Dame. Or pendant une nuit qu'il passait à prier devant l'autel de son église, il aperçut une grande lumière du côté de la chaire épiscopale; et s'approchant pour voir ce que c'était, reconnut la sainte Vierge devant laquelle il s'agenouilla, et qui le revêtit d'une chasuble pour l'office qui allait commencer[1]. Cf. *Chasuble*.

Saint Radbod, évêque d'Utrecht; 29 novembre, v. 918. La Mère de Dieu vient l'assister au moment de la mort[2].

Saint Norbert, fondateur des Prémontrés et archevêque de Magdebourg; 6 juin, 1134. On raconte que la très-sainte Vierge lui apparut pour lui donner un vêtement blanc, comme insigne de l'ordre qu'il devait établir. Aussi le démon qualifiait saint Norbert de *Chien blanc*[3]. Cf. *Monstrance*, etc. (A)

Saint Fulbert, évêque de Chartres; 10 avril, 1029. Notre-Dame se montre à lui; et selon plusieurs, le guérit d'une esquinancie, en faisant tomber de son lait dans la bouche du saint. Un prodige assez semblable est raconté de quelques autres, et particulièrement de saint Bernard. Quant à saint Fulbert, il est considéré par les Chartrains comme étant le premier constructeur de la cathédrale actuelle, où éclata, précisément en l'honneur de Notre-Dame, la grande dévotion de construire des églises pour l'amour de Dieu[4]. D'ailleurs saint Fulbert est regardé comme l'auteur de la commémoraison : « Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, etc. » qui se dit encore dans le bréviaire; et on lui attribue l'usage de célébrer en France la nativité de la très-sainte Vierge.

Saint Anselme de Cantorbéry (Cf. *Apparition de l'enfant Jésus*, p. 55). Outre ses écrits en l'honneur de Notre-Dame, il passe pour avoir introduit le premier dans l'Occident la fête de l'Immaculée Conception, qui fut longtemps appelée la *Fête aux Normands*[5].

Saint Albert, patriarche de Jérusalem; 8 avril, 1214. La Mère de Dieu vient, avec un nombreux cortége d'anges, l'assister à la mort. Il est souvent représenté en costume de Carme parce que, légat du Saint-Siége en Terre-Sainte, il donna une règle aux ermites qui vivaient sur le Carmel; et peut être considéré comme le vrai fondateur de l'ordre

3. Surius, 6 jun.

4. M. Léopold Delisle (*Bibliothèque de l'École des Chartres*, 5^e^ série, t. I) a très-bien fait voir que cet œuvre d'enthousiasme chrétien n'avait pas commencé à Laon ni à Saint-Pierre-sur-Dive, comme on s'était accoutumé à l'écrire en manière de chose jugée; et que Notre-Dame de Chartres fut le point de départ d'un si bel entraînement qui se renouvela dans la suite en quelques autres lieux de France. Normand, et sérieux comme on le connaît, le docte académicien mérite doublement d'être cru en pareille matière; outre qu'il ne s'y borne pas à de simples assertions.

5. *Legenda aur.*, cap. CLXXXIX.

(A) Sur les bréviaires à l'usage de l'ordre de Prémontré, on voyait l'image du saint fondateur avec cette inscon expliquant l'origine du costume.

Cum pater ad superos animum Norbertus haberet
Et precibus peteret quo se velaret amictu

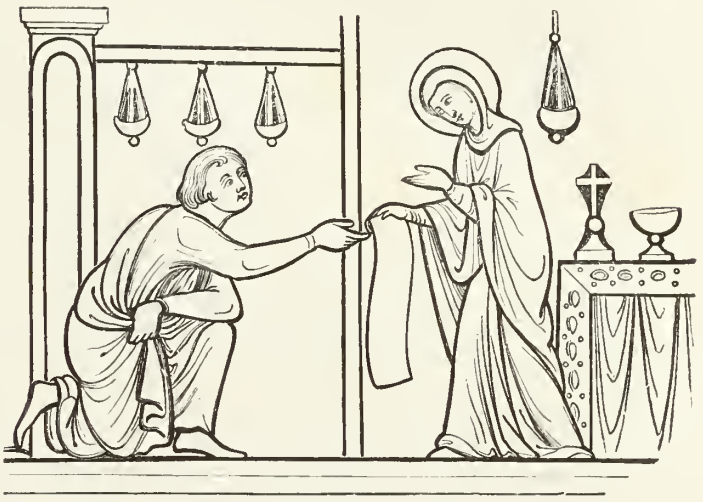
qui porte ce nom. Aussi lui donne-t-on parfois un livre ou une plume, pour exprimer les statuts qu'il rédigea en vue de grouper ces solitaires sous une même forme de vie.

Saint André Corsini, carme, évêque de Fiésole; 4 février 1373. Célébrant la messe le jour de Noël, il est averti par la très-sainte Vierge que Jésus-Christ l'attend au ciel pour le jour de l'Épiphanie (6 janvier). Cf. *Loup*.

Le bienheureux Amédée de Savoie, évêque de Lausanne, religieux cistercien; 7 janvier ou 27 septembre, 1158. La sainte Vierge lui présente un gant. Je n'établirais pas aisément l'authenticité du récit, car les Bollandistes se déclarent mal renseignés sur ce bienheureux. Mais on raconte que sa sœur, religieuse, voulant obtenir de lui les homélies qu'il avait écrites en l'honneur de Notre-Dame, le saint refusa de les communiquer si sa sœur ne lui donnait en échange quelque chose de la très-sainte Vierge. La religieuse comprit que le saint évêque était informé d'une faveur particulière qu'elle avait reçue du Ciel, et lui envoya un gant blanc de laine que Marie lui avait donné. Alors seulement, l'évêque se dessaisit de son manuscrit. Ce gant fut longtemps conservé dans la cathédrale de Lausanne, où on le considérait comme l'instrument de nombreux miracles [1].

Saint Jean Damascène; 6 mai, v. 780. La Mère de Dieu lui guérit sa main qui avait été coupée. Il devint plus tard moine et prêtre; mais dès sa jeunesse son mérite l'avait fait élever à la charge de gouverneur dans la ville de Damas, pour les Arabes qui étaient déjà maîtres de la Syrie. Comme Jean, tout laïque qu'il était, soutenait courageusement les chrétiens contre les tentatives hérétiques des empereurs de Constantinople, Léon l'Isaurien voulut se venger de cet adversaire. Il fit donc passer à l'émir sarrasin une prétendue lettre du gouverneur de Damas qui devait le rendre fort suspect d'avoir voulu livrer la ville aux ennemis des musulmans. Dans sa justice sommaire, le prince arabe décida que Jean aurait la main coupée; et ce fut fait sans retard. Le saint, qui, par ses écrits comme par ses paroles, avait encouragé les catholiques à maintenir l'honneur dû aux saintes images contre les iconoclastes, se plaignit à la très-sainte Vierge de l'impuissance où il se trouvait réduit. Notre-Dame, sensible à l'appel de ce bon serviteur, rapprocha la main droite du poignet mutilé, et lui en rendit désormais l'usage [2]. Ce fut après cette approbation du Ciel pour ses travaux théologiques, qu'il embrassa la vie monastique en renonçant aux honneurs. Il reçut l'ordre de la prêtrise, et ne vécut plus que pour Jésus-Christ, dont la cause n'était point désespérée sous le mahométisme comparativement au sort que lui faisaient bien des empereurs byzantins.

Saint Théophile, prêtre et pénitent; 5 février, vi[e] siècle. La Mère de Dieu lui remet en main un écrit. Cette légende byzantine, que le moyen âge latin a répétée avec affection comme témoignage du titre que l'Église donne à la très-sainte Vierge en l'appelant *Refuge des pécheurs*, est ici représentée d'après une verrière de Beauvais. C'est



l'instant où Notre-Dame rapporte à Théophile contrit, l'engagement que le diable lui avait fait signer. Les détails de ce récit trouveront place plus à propos sous le titre *Démon*, etc.

Saint Albéric (Aubry), premier abbé de Cîteaux; 26 janvier, 1107. Il reçoit de Marie l'habit blanc qui devait caractériser la réforme bénédictine de Cîteaux. Aussi les Anglais distinguent-ils ces deux branches du premier ordre primitif par les noms de *Black-friars* (bénédictins, peut-être même dominicains?) et de *White-friars* (cisterciens). Ce fut tellement une sorte de livrée de la Reine des anges, que tous les monastères cisterciens étaient constamment dédiés à la sainte Vierge [3]. Cf. *Vêtement, Natte*. On a prêté la même apparition à saint Robert de Molême qui avait choisi saint Albéric pour fonder Cîteaux, et à saint Étienne Harding, successeur de saint Albéric. Mais quant à ce dernier, on le trouve aussi visité par la Mère de Dieu à l'heure de sa mort, peut-être parce qu'il expira au moment où se prononçaient autour de lui ces paroles des litanies: « Sancta Maria, ora pro nobis. » Le visage du saint s'anima d'un éclat tout céleste, et il rendit alors son esprit à Dieu avec la tranquillité d'un homme qui s'endort [4].

Saint Dominique. Cf. *Chapelet*.

Saint Hyacinthe, dominicain. Cf. *Banderole*, etc.

1. Henriquez, *Menolog. cisterc.*, 7 januar.

2. *Calendar. benedict.*, 6 mai. A vrai dire, je ne m'explique pas très-bien en vertu de quoi les Bénédictins auront affilié saint Jean Damascène à leur ordre. Mais on ne regarde pas toujours de fort près au droit des annexions. Ainsi saint Ildefonse, dont nous venons de parler, ou saint Isidore et saint Columban (si l'on veut d'autres exemples), étaient assurément moins éloignés de la règle et du pays de saint Benoît; mais pas plus clairement bénédictins toutefois que le docteur de Damas.

3. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 754, sq.; — *April.*, II, p. 499; etc. Un texte, publié par Martène (*Amplissima collectio*, t. V, 35), semblerait dire que les cisterciens ont été appelés *moines gris;* quoique *gray-friars* indique en Angleterre les Franciscains, si je ne me trompe.

4. AA. SS. *Januar.*, t. II, p, 758.

Saint Simon-Stock, général des Carmes. Cf. *Scapulaire.*

Saint Philippe dei Neri (Cf. *Autel, Enfants, Lys*). Il voit la Mère de Dieu soutenant le toit de sa chapelle qui croulait, pour que la chute de l'édifice ne devînt pas funeste à la communauté. Comme l'on commençait à bâtir l'église de l'Oratoire à Rome (la Vallicella), une partie de la toiture ancienne avait été conservée au-dessus de l'autel où se trouvait une image de la Mère de Dieu, très-vénérée à Rome; on voulait pouvoir y célébrer provisoirement la messe, et y garder le Saint-Sacrement. Un matin, saint Philippe fit appeler l'architecte en toute hâte, ordonnant de détruire au plus tôt cette toiture, parce que cette nuit-là même il l'avait vue sur le point de tomber, si la glorieuse Vierge ne l'eût soutenue de ses propres mains. Pour obéir au saint, l'architecte alla aussitôt visiter la charpente avec les ouvriers, et ils trouvèrent que la poutre principale s'était détachée du mur, et ne portait plus qu'en l'air. A cette vue, tous crièrent au miracle [1], et il y avait bien de quoi.

Femmes.

Sainte Brigitte, veuve, fondatrice de l'ordre du Sauveur; 8 octobre, 1344. Elle rapporte elle-même [2] que la très-sainte Vierge lui apparut, et donne en détail la description de tous les insignes que portait la Reine du ciel; mais ce n'est pas notre affaire en ce moment.

Sainte Catherine de Suède, fille de sainte Brigitte et abbesse de l'ordre fondé par sa mère (à Wadstena); 22 mars, 1381. Durant son enfance Marie lui apparaît la nuit, et la loue de la modestie avec laquelle elle prenait son repos.

La bienheureuse Ida de Louvain, ou de Roosendael (à cause du monastère où elle vécut), cistercienne; 13 avril, v. 1320. La sainte Vierge déposant entre ses mains l'enfant Jésus. On raconte qu'elle reçut cette faveur entre autres, et l'on dit même qu'elle porta miraculeusement les stigmates de la Passion.

Il ne faut pas confondre les apparitions de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge ou des saints avec les tableaux, crucifix, etc., que l'on verrait entre les mains des saints personnages représentés par les artistes. Cette particularité se rencontrera sous le titre *Images, Statues* (Cf. *supra,* p. 58). La moindre attention suffira le plus souvent pour ne pas se tromper à ce sujet.

APPARITIONS DE SAINTS.

Saint Léon Ier le Grand, pape; 11 avril, 461. Dans son entrevue avec Attila sur les bords du Mincio, deux grands artistes ont introduit la coutume de représenter saint Pierre et saint Paul qui appuient par leur apparition les paroles du pape à ce terrible chef des Huns. Mais les premiers historiens n'en parlent que d'une façon très-couverte, et rien n'atteste bien clairement dès l'origine que le courage simple du grand pontife et sa majesté persuasive aient été assistés de cet appareil merveilleux.

Saint Brice de Spolète; 9 juillet, 1er siècle. Dans la prison où il avait été jeté pour la foi, saint Pierre lui apparaît et le sacre évêque, lui donnant le pouvoir de consacrer d'autres pasteurs dans les diverses églises qu'il parcourrait [3]. La mission de saint Brice en Ombrie par saint Pierre ne présente pas des caractères d'authenticité bien convaincants; quoique la ville d'Assise le réclame pour premier évêque, aussi bien que l'église de Spolète [4].

Saint Basile le Grand, évêque de Césarée en Cappadoce; 14 juin, 379. Saint Mercure, martyr, se montre à lui armé d'une lance. Les Grecs racontent que le saint évêque, priant Dieu d'épargner à l'Église les malheurs dont la menaçait Julien l'Apostat, vit le martyr Mercure qui se chargeait d'exécuter sa demande [5].

Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne; 4 décembre, v. 450. Il est montré par saint Pierre et saint Apollinaire (ou par des anges) au pape Sixte III comme celui qu'il fallait élever sur le siége vacant de Ravenne, à l'exclusion de tout autre [6]. Ce fut à la suite de cette vision que le souverain pontife, écartant le candidat proposé par les Ravennais, choisit Pierre qui accompagnait les députés, et qui n'était encore que diacre.

Saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont; 23 août, 488. Il apparaît à un prêtre son ennemi, pendant que celui-ci se lavait les mains. Je pense qu'on a voulu représenter ainsi la vengeance du Ciel (annoncée du reste par le saint) contre celui qui prétendait occuper le siége épiscopal après Sidoine. Ce prêtre ambitieux mourut subitement lorsqu'il se mettait à table avec faste dans l'évêché, comme pour prendre la succession [7]. Or on sait qu'avant l'invention (fort récente) des fourchettes, se laver les mains était un préliminaire inévitable du repas.

Saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople; 27 janvier, 407. On le trouve peint ayant près de lui saint Paul. Ce n'est pas seulement à cause de l'admiration qu'il témoigne souvent pour le grand apôtre, mais parce que ses biographes racontent que saint Paul lui apparut plus d'une fois pour l'éclairer sur l'interprétation de l'Écriture sainte [8]. De même encore, comme on l'emmenait en exil, cassé de vieillesse et rudoyé par les sol-

1. Bacci, *Vita di S. Filippo Neri,* l. II, c. II, 6.

2. Revelat., 31. Cf. AA. SS. *Octob.,* t. IV, p. 487, sq.; 426, 435, 460, etc.

3. Cf. D. Pez, *Thesaurus,* t. II, p. III, p. 128. — AA. SS. *Jul.,* t. I, p. 4, 9, 22, etc. Mais il n'est pas dit un mot de cette légende dans l'*Hagiologium italicum.*

4. Labus, *Fasti della Chiesa,* XII, 654, sq.

5. *Mélanges d'Archéologie,* etc., t. I, p. 39-42. La rétractation que j'ai faite dans le même volume (p. 255) ne portait que sur l'application de ce récit à l'ivoire de Charles-le-Chauve, et non pas sur les textes qui le racontent.

6. Breviar., *Lect.* 4. Les anges semblent être là une invention des artistes pour animer la scène. Le récit désigne positivement saint Pierre, et saint Apollinaire patron de Ravenne.

7. Gregor. Turon., *Hist. Francor.,* libr. II, c. XXIII.

8. Breviar., *Lect.* 6.

dats, le martyr saint Basilisque dont il venait d'honorer le tombeau, lui apparut durant la nuit disant : « Le jour de demain nous réunira. » Jean mourut en effet le lendemain après avoir communié [1].

Saint Laurent, archevêque de Cantorbéry ; 2 février, v. 630. Saint Pierre lui apparaît, un fouet à la main. Il se disposait à quitter son diocèse à cause de la conduite du roi Eadbald. Cet indigne fils d'Ethelbert qui avait accueilli les missionnaires dans le Kent, venait de retourner au paganisme (v. 616) pour s'abandonner plus aisément à ses passions. Deux évêques déjà s'étaient retirés dans les Gaules, fuyant devant la renaissance fougueuse de l'idolâtrie saxonne. Laurent allait faire comme eux lorsque, durant son sommeil, le prince des apôtres vint lui reprocher cette désertion et l'en châtia rudement. Après cette dure réprimande le prélat se rendit chez Eadbald, lui montra, dit-on, les meurtrissures de ses épaules, et parvint à le ramener dans la bonne voie.

Saint Ulric, évêque d'Augsbourg. Cf. *Anges*, p. 37. Saint Simpert, son prédécesseur, lui apparaît pour se plaindre de ce que son tombeau demeurait exposé aux injures de l'air depuis l'incursion des Magyars qui avaient brûlé les combles de l'église de Sainte-Affre à Augsbourg [2].

Saint Edmond (Edme) de Cantorbéry. Cf. *Anneau*, p. 48 ; et *Apparitions de l'enfant Jésus*, p. 55. Comme il quittait son siége épiscopal par suite des excès de pouvoir du roi d'Angleterre Henri III, qui trouvait déjà très-simple de refaire sa caisse à l'aide des biens ecclésiastiques, il vit son prédécesseur saint Thomas Becket qui l'encourageait à soutenir la cause de Dieu, lui promettant que bientôt ses peines trouveraient leur fin. Saint Edmond mourut en effet dans l'exil, près de Pontigny, à quelque temps de là (1242).

Saint Maur abbé, disciple de saint Benoît ; 15 janvier, v. 583. Agenouillé devant un autel, il voit entrer dans la gloire le saint qui avait été son maître.

Saint Guthlac, ermite ; 11 avril, 714. Saint Barthélemy, auquel il avait voué un culte spécial, lui apparaît pour le consoler dans ses tentations [3].

Saint Gérard de Brogne, abbé, restaurateur de la vie monastique dans les Pays-Bas ; 3 octobre, v. 959. Saint Eugène évêque de Tolède (?), ou saint Pierre se montre à lui. Encore laïque et chargé d'importantes affaires à la cour de Bérenger, comte de Namur (*Lomensis comitatus*), il reçut du Ciel l'ordre de construire une église à Brogne (entre la Meuse et la Sambre) et d'y placer des reliques de saint Eugène [4]. La première partie de ces instructions était facile à remplir pour un homme généreux et riche. Gérard fit donc bâtir l'église et y plaça des chanoines. Mais trouver des reliques de saint Eugène était autre affaire. Or il arriva que Gérard fut envoyé à Paris par le comte Bérenger. Comme il visitait l'abbaye de Saint-Denis, il entendit faire mémoire de saint Eugène dans l'office. Ayant demandé si l'on possédait quelque relique insigne d'un martyr de ce nom, il apprit qu'on prétendait y honorer le corps du saint évêque de Tolède. Les religieux auxquels il témoignait le désir d'en emporter une partie, lui répondirent (peut-être en manière de défaite) qu'on ne lui accorderait point cette faveur à moins qu'il ne prît l'habit monastique dans l'abbaye. Gérard accepta la condition, et après plusieurs années de vie religieuse, il obtint d'aller fonder une colonie bénédictine à Brogne en y portant les reliques du saint martyr. Là le concours des peuples qui se rendaient à ce nouveau pèlerinage, et les vertus du saint abbé ayant répandu sa réputation dans les Pays-Bas, il fut invité par plusieurs seigneurs à réformer les maisons religieuses de leurs terres. Cela eut lieu par exemple à Saint-Ghilain en Hainaut, où une autre apparition (dit-on) de l'ancien fondateur avait réclamé l'intervention de Gérard pour rétablir la discipline entièrement déchue dans ce monastère.

Saint Odilon, abbé de Cluny ; 1 janvier, v. 1048. Les âmes du purgatoire lui apparaissent pendant qu'il dit la messe [5]. Cette vision pourrait bien n'être pas absolument historique ; ce qu'il y a de plus fondé, et ce qui aura occasionné la représentation, c'est que le saint passe pour avoir introduit dans son Ordre la Commémoraison des fidèles trépassés (fête des Morts) qui fut depuis adoptée par toute l'Église latine pour le lendemain de la Toussaint. Aussi cette pratique qu'on lui doit est-elle tout aussi bien rappelée par un crâne vide sur lequel il fixe les yeux, comme en songeant à l'oubli auquel sont voués bien des morts après quelque temps. Plus d'un avait imaginé cette forme avant moi, je n'ai fait que la renouveler ; et je ne me pique généralement point d'autre chose quand je ne reproduis pas tout simplement les monuments d'autrefois.

Saint Henri II, empereur ; 14 juillet, 1024. Pendant

1. Breviar., *Lect.* 6.

2. D. Pez, *Thesaurus*, t. II, P. III, p. 360.

3. *Calendar. benedict.*, 12 april., p. 109.

4. AA. SS. *Octobr.*, t. II, p. 220, sqq. — Surius, 3 octobr. L'intervention de saint Pierre dans cette vision peut faire grand plaisir à ceux qui veulent que saint Eugène martyr honoré près de Paris, soit l'évêque de Tolède qui, baptisé par le prince des apôtres, aurait été envoyé en mission avec saint Denys l'Aréopagite par saint Clément. Mais c'est une question fort débattue, que je ne puis pas songer à traiter en quelques lignes. L'église de Tolède semble n'en avoir rien soupçonné pendant des siècles. Cf. *España sagrada*, t. III et IV.

5. *Calendar. benedict.*, 1 januar.

qu'il prie devant un tombeau, un évêque se montre à lui. Ce semble être une ressource imaginée par les artistes afin d'exprimer d'une manière plus reconnaissable le fait suivant : Henri avait eu pour précepteur saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne ; et comme il priait (v. 996), dit-on, près du sépulcre de son maître, il y vit écrits ces mots : *Encore six.* L'indication était bien courte pour se faire immédiatement comprendre. Le prince, alors duc de Bavière, crut y lire un avis de sa mort pour le septième jour, et se prépara en conséquence à paraître devant Dieu. Ce temps écoulé, il jugea que six ans lui étaient accordés pour compléter sa préparation, et la septième année se trouva être celle de son élection à l'empire. A vrai dire cela doit s'être passé en songe et non pas dans l'église de Saint-Emmeran [1]. Mais l'Allemagne et l'Italie ne se trouvèrent pas mal d'avoir un suzerain qui s'était disposé à mourir pour faire son apprentissage de la dignité souveraine.

Une autre apparition, également en songe, est rapportée dans la vie de saint Henri par plus d'un auteur. Il souffrait de la pierre, maladie particulièrement fâcheuse pour un général d'armée ; il alla donc au Mont-Cassin prier saint Benoît de l'en délivrer. Les Italiens et les Allemands assurent que, pour réfuter la prétention des bénédictins français, le saint abbé le guérit en preuve de la présence de son corps dans le monastère italien [2].

Saint Martin, chanoine régulier de Léon en Espagne ; 11 fév., v. 1221. Apparition de saint Isidore de Séville qui lui présente un livre. Saint Martin avait peu de dispositions pour l'étude jusqu'à cette visite du docteur espagnol. Depuis lors il devint un des savants théologiens de son temps [3].

Saint Odon de Cluny. Cf. *Livre.*

Saint Guillaume de Roskild, chanoine régulier et restaurateur de son Ordre en Danemark ; 6 avril, 1202. Sainte Geneviève lui apparaît. Il avait été chanoine de Sainte-Geneviève à Paris, et s'était déclaré prêt à subir l'épreuve du feu pour faire reconnaître la vérité et l'efficacité des reliques de la patronne de Paris. La sainte vint le visiter en songe, pendant qu'il était malade, et le guérit [4].

Femmes.

Sainte Catherine d'Alexandrie. Cf. *Anneau,* p. 48. Saint Luc se montre à elle, lui présentant le portrait de la très-sainte Vierge. Selon d'autres ce serait un ermite chrétien voisin d'Alexandrie, qui lui aurait fait voir ce tableau lorsqu'elle était encore païenne, pour l'engager à n'être que l'épouse du Fils de Dieu. Les fiançailles dont nous avons parlé précédemment n'eurent lieu qu'après le baptême de la sainte [5]. Toute cette légende repose sur des récits populaires que nous ne prétendons pas garantir, mais qui ont inspiré longtemps les artistes.

Sainte Agathe, vierge et martyre ; 5 février, 251. Saint Pierre lui apparaît dans sa prison, et guérit les plaies que lui avaient laissées ses tortures [6]. Cf. *Mamelles.*

Sainte Lucie (Luce), vierge et martyre ; 13 décembre, v. 304. Pendant qu'elle prie au tombeau de sainte Agathe celle-ci lui apparaît. La mère de Lucie, qui habitait Syracuse, souffrait d'un flux de sang opiniâtre depuis quatre années. Sa fille lui persuada de visiter le tombeau de sainte Agathe, à Catane, pour obtenir la guérison. Là, dit le Bréviaire romain, Agathe lui fit entendre ces paroles : « Lucie, pourquoi me demander ce que bientôt tu pourras procurer toi-même à ta mère? Tu vas devenir patronne de Syracuse, comme je le suis de Catane [7]. » La malade fut guérie cependant, mais la prophétie s'accomplit sans retard. Lucie, profitant du miracle, osa expliquer à sa mère qu'elle voulait vivre vierge ; et ce fut l'occasion du martyre que lui procura celui qui avait prétendu l'épouser. Cf. *Aveugles, Tombeau.*

Sainte Berthe abbesse d'Avenai, martyre ; 1 mai, v. 680. Saint Pierre lui montre la manière de procurer de l'eau à son monastère. Cf. *Source.*

Sainte Vaudru (*Waldetrudis*) abbesse, patronne de Mons en Hainaut ; 9 avril, 686. Saint Géry (*Gaugericus*), évêque de Cambrai, lui apparaît dans une chapelle. La sainte avait été mariée, et hésitait encore à quitter le monde, lorsque saint Géry lui apparut pendant qu'elle priait Dieu, et lui présenta une coupe pour lui faire comprendre qu'elle devait consommer son sacrifice [8]. Par le

1. Grætzer, *Divi Bambergenses* (Opp. t. X, p. 506). — Prose *Laudet omnis spiritus,* dans le Missel de Saltzbourg (1515, in-fol.) :

« *Post sex* legens, dubitat
Rex quem sensum teneat
Oratio truncata.
Sextus annus volvitur,
Et problema solvitur,
Corona duplicata. »

— Bréviaire de Bamberg (1575, in-12), Hymne *Voce nunc celebri* :

« *Post sex* apparuit
Illi, qui claruit
Multis virtutibus
Et Christi laudibus ;
Quod apparuerat
Inscius fuerat,
Post sex annos perceperat. »

2. Grætzer, *ibid.*, p. 520. — *Calendar. benedict.,* 14 jul.

On a voulu voir un monument de cette guérison dans le retable de Bâle qui se conserve actuellement au musée de Cluny. La merveille semble suffisamment établie sans qu'on lui cherche de mauvaises preuves. Qu'avait de commun ce souvenir avec la cathédrale bâloise? Saint Henri fait représenter auprès de Notre-Seigneur les trois grands archanges et le patriarche des moines d'Occident, mais les chanoines de Bâle n'étaient pas bénédictins ; et l'interprétation donnée à l'inscription par M. Theubet n'est guère soutenable. Elle s'explique beaucoup mieux, comme je l'ai dit ailleurs, par le latin un peu pédantesque du XI^e^ siècle, dont la trace s'est conservée longtemps en Allemagne. Le *Calendarium benedictinum* en serait une preuve au besoin.

3. Tamayo Salazar, *Martyrolog. hispanic.* (Anamnesis), februar., p. 100, sq. — Surius, 11 april.

4. Surius, 6 april.

5. P. de Natalibus, libr. X, cap. CV. Cf. *supra,* p. 48.

6. Voir les Antiennes de son office à Vêpres et à Laudes.

7. Breviar., 13 decembr., *ad Laudes.*

8. *Calendar. benedict.,* 9 april.

fait, sainte Vaudru et son mari avec quatre enfants ont mérité d'être mis au nombre des saints. Cf. *Familles.*

Sainte Austreberte, abbesse de Pavilly; 10 février, v. 704. A sa mort divers saints lui apparaissent [1]. Pendant qu'autour de son lit on récitait les prières des agonisants, les saints se montrent à elle à mesure qu'on les nommait dans les litanies, venant lui faire escorte pour la conduire au ciel. Cf. *Four,* etc.

Sainte Catherine de Sienne, de l'ordre de Saint-Dominique. (Cf. *Anneau,* p. 49.) Sainte Catherine d'Alexandrie lui apparaît pour la fiancer à Notre-Seigneur. Ce peut être une allusion au nom de Catherine qu'elle a si bien porté. Mais ce qui est plus historique, c'est l'apparition des principaux fondateurs d'ordres religieux (saint Augustin, saint Benoît, saint François, saint Dominique, etc.). Elle choisit saint Dominique qui la revêt de l'habit de son Ordre.

Sainte Colette, clarisse (Cf. *Apparitions de Notre-Seigneur,* p. 55). Agenouillée devant un crucifix, elle voit saint François d'Assise et sainte Claire qui lui recommandent la règle primitive de l'ordre séraphique.

Sainte Angèle Mérici, fondatrice des Ursulines; 21 fév., 1540. Sainte Ursule avec ses compagnes se montre à elle, et il lui est dit qu'elle formera une nombreuse société de vierges sous ce patronage. Elle s'était associée au tiers ordre de Saint-François, et ne songeait qu'à se sanctifier sans prévoir distinctement les vues de Dieu sur elle. A la suite de cette vision elle comprit que le Ciel l'appelait à une œuvre durable, et fonda une société de religieuses consacrées à l'éducation des jeunes filles.

Sainte Rita de Cassia, veuve, augustine; 22 mai, 1407. Saint Jean-Baptiste lui apparaît et la conduit au monastère où elle prit l'habit des religieuses de Saint-Augustin.

ARAIGNÉE OU TOILE D'ARAIGNÉE.

Saint Conrad, évêque de Constance; 26 nov., 976. Une araignée tombant dans son calice. Un jour de fête, une araignée se précipita dans le précieux sang au moment où le saint allait communier. Il n'hésita pas à boire le contenu du calice, par respect pour le sang de Notre-Seigneur. Comme après la messe il était à table sans rien prendre, on lui demanda ce qui l'empêchait de dîner. Le saint répondit : « J'attends un hôte qui doit venir. » En effet après quelque temps l'araignée sortit par la bouche de l'évêque, qui était ouverte comme pour lui donner issue [2].

On raconte à peu près la même chose de saint Norbert (Cf. *Apparitions de la très-sainte Vierge,* p. 58), avec cette différence seulement que le saint faisait son action de grâces au pied de l'autel, tout résigné aux effets quelconques du poison; car l'araignée n'est pas encore aujourd'hui bien réhabilitée dans l'opinion publique, malgré l'astronome Lalande qui se piquait d'en manger comme des bonbons. Le saint rendit l'animal en éternuant, sans autre accident plus fâcheux.

(Chronique de Nuremberg.)

Saint Félix de Nole, prêtre et confesseur; 14 janvier, v. 266. Une toile d'araignée tapisse la grotte où le saint était réfugié. Il était regardé par les païens de la ville, comme le principal appui de la foi chrétienne; et après avoir échappé une première fois aux persécuteurs (par l'entremise d'un ange, dit-on), il revint devant eux pour leur reprocher leur impiété. Ceux-ci ayant envoyé des gens pour se saisir de lui, le saint se réfugia dans un réduit que formaient deux murs rapprochés. Une araignée ayant au même moment tendu sa toile devant l'ouverture, on ne songea point que quelqu'un eût passé par là depuis peu de temps, et qu'il fallût fouiller cette cachette pour mettre la main sur celui que l'on cherchait. Il échappa ainsi aux fureurs des idolâtres, et prolongea sa vie jusqu'à un âge avancé [3]. Cf. *Grappe.*

La vie de saint Camion, évêque africain, mort à Atella (25 mai, IVe ou Ve siècle), raconte qu'il fut dérobé comme saint Félix aux recherches des persécuteurs par une toile d'araignée qui couvrit le buisson où il se cachait [4]. Les Véronais font un récit tout pareil au sujet de sainte Teuteria (5 mai, VIIe siècle) et disent que ce fut pour sainte Tusca l'occasion de l'admettre désormais en sa compagnie [5].

ARBRE, ARBRISSEAU, ARBUSTE.

Si je ne m'étais à peu près interdit dans ce livre les

1. *Calendar. benedict.,* 11 febr.

2. Une prose (*Adornata laudibus*) dans le Missel de Constance (1504, in-fol.) expose ainsi ce fait :

« Ad instar Evangelistæ,
Haurit virus justus iste
Illapsum, te fixus (*fisus?*) Christe,
Sacramento cum portento
Mortis in aranea.
Quæ ad mensam dum consedit,
Ejus ore viva redit;
Nec gustum nec vitam lædit,
Sed testatur quod frustratur
Fide vis venenea. »

Cf. *Legend. aur.,* 186. — *Calend. benedict.,* 26 novembr.

3. Cf. Bed., *Vita S. Felicis;* Opp., ed. Giles, t. IV, p. 186, 188.

4. *Italia sacra,* ed. Coleti, t. VII, p. 23 (Accerenza).

5. Bagatta, *Admiranda orbis,* t. I, libr. VII, cap. I, § 20.

considérations mystiques, surtout quand elles reposent sur la pointe d'une aiguille, je pourrais absolument introduire ici d'assez belles choses sur le palmier, l'amandier, l'olivier, le cyprès et autres arbres mentionnés dans l'Écriture. Mais je serais le premier à n'être pas convaincu, et ce serait un mauvais moyen de convaincre les autres ; ou du moins il me répugnerait de prendre des airs persuadés quand je ne me sens pas très-bien fixé moi-même sur ce qu'il faut croire de ce que j'exposerais avec plus ou moins d'enthousiasme. Tenons-nous-en donc aux faits historiques assez bien constatés, sans nous laisser entraîner jusqu'aux régions d'un symbolisme un peu arbitraire. De plus, pour sortir entièrement d'un idéal trop tendu, nous admettrons sous le titre qui domine cet article tout ce qui n'est pas simple poteau. Mais s'il était question de croix, de gibet, de potence ou de bûcher, ce ne serait pas ici qu'il faudrait chercher des renseignements.

Adam et Ève. Nul n'a besoin sans doute d'une indication détaillée, pour reconnaître nos premiers parents sous l'arbre de la science du bien et du mal dans le paradis terrestre, que le serpent y figure ou non. Nous n'avons donc qu'à indiquer ce sujet, pour l'acquit de notre conscience ; tout développement serait superflu, et le lecteur ne nous en saurait pas gré.

Abraham. L'Église grecque adopte fréquemment, comme symbole de la Très-Sainte Trinité, l'apparition des trois anges au père des croyants sous l'arbre de Mambré [1], et le repas qu'il leur servit avant d'entendre la promesse de voir Sara lui donner un fils. L'Occident latin n'est pas aussi familiarisé avec l'interprétation orientale de ce fait ; quoique Raphaël l'ait reproduit, d'accord en cela avec le Bréviaire (dimanche de la Quinquagésime, premier nocturne, deuxième répons) : « Dum staret Abraham ad ilicem Mambre, vidit tres viros ascendentes per viam ; tres vidit, et unum adoravit. » Il est donc utile de signaler ce symbolisme où toute la tradition chrétienne est d'accord au fond, quoique les artistes occidentaux l'aient rarement employé.

Le prophète Jonas, se reposant à l'ombre du lierre (ou plutôt du calebassier) qui avait formé un abri sur sa tête (Jon. iv, 1-11) pendant qu'il regrettait la trop grande réussite de sa prédication à Ninive. Les antiquaires chrétiens depuis deux siècles ont suffisamment expliqué ce fait d'art et de philologie [2]. Remarquons seulement qu'ils n'auraient pas dû avoir si grand besoin de remonter aux anciens textes puisque les sculpteurs de la cathédrale d'Amiens au xiiie siècle s'inspiraient encore des formes primitives, tout comme la lampe ci-jointe.

Si peu qu'on ait examiné les monuments du moyen âge, on aura remarqué plus d'une fois la généalogie de Notre-Seigneur sculptée ou peinte sous la forme de ce que l'on appelle l'*Arbre de Jessé*. Jessé (ou Isaï) était le père de David (1 Reg. xvi ; Matth. i, 5 ; Act. xiii, 22, etc.), et c'est de lui qu'il est question quand le Prophète dit (Isai. xi, 1-10) : « Une souche s'élèvera de la racine de Jessé, et une fleur sortira de sa tige, etc. » Pour tracer donc l'arbre généalogique de Notre-Seigneur à partir du père de David, on a imaginé une souche qui semble prendre sa racine dans le corps de l'aïeul, et dont les rameaux portent comme fleurs ou fruits les autres ascendants du Sauveur. Le sommet est occupé par la très-sainte Vierge portant l'enfant Jésus qui est comme la fructification suprême de tout l'arbre.

Le prophète Isaïe (Cf. *Scie*), montrant l'*arbre de Jessé* : pour prophétiser l'Incarnation.

Les SS. Gervais et Protais, martyrs, frères jumeaux ; 19 juin, v. 168. Entre eux deux un arbre (au moins dans beaucoup de gravures françaises ou parisiennes). On pourrait croire que c'est une indication de la stérilité de l'Église milanaise, qui retrouva sa gloire par la confession de ces deux frères ; car les Milanais ne jouissent pas en Italie d'une réputation héroïque. Mais cette représentation est trop fréquente (au moins chez nous autres Parisiens) pour ne pas se rapporter à quelque fait positif qui ait son fondement dans l'histoire. On prétend que cela aurait pris naissance à Paris, où le fief du Monceau-Saint-

1. Ger. xviii, 1-19 ; xxiii, 17.

2. Cf. Buonarruoti, *Vetri*. 2. — *Menol. græc.*, t. I, p. 61, etc. La lampe antique dessinée ici se complétera plus bas par d'autres encore. Cf. *Courses Rameau, Sommeil*, etc.

Gervais et la place du parvis de l'église étaient caractérisés par l'orme seigneurial sous lequel se tenaient les assises du bailli [1]. Au fait il ne semble pas que saint Ambroise parle d'un arbre quelconque dans sa relation de la découverte du corps de ces deux saints, qui fut faite par lui.

Saint Christophe (Cf. *Apparitions de l'enfant Jésus*, p. 56). Il tient un arbre qui fleurit ou pousse des rameaux. Comme sa légende, toute belle qu'elle soit, n'est pas très-authentique, nous pouvons bien l'interpréter à notre aise. Cet arbre qu'on donne pour bâton à saint Christophe, à cause de sa stature colossale, pourra sembler un souvenir classique de Polyphème, par exemple [2]. Mais on ajoute que cet arbre, après lui avoir servi de canne lorsqu'il faisait le métier de *passeur* à travers le torrent, pour l'amour de Dieu, poussa des feuilles lorsqu'il l'eut enfoncé en terre. On aura peut-être eu en vue quelque allusion à la haute taille du saint, en même temps qu'aux paroles de son Antienne (car c'est communément un palmier qu'on lui met à la main) : « Justus ut palma florebit, sicut cedrus Libani multiplicabitur (*magnificabitur?*). » Je ne comprends pas très-bien la relation qui peut exister entre cette histoire et une bénédiction du poivre, qui se fait (ou se faisait) dans la Lombardie en l'honneur de saint Christophe. Mais le comte J.-B. Anguissola mentionne cette curiosité dans un de ses bizarres et doctes annuaires, où il y a beaucoup à récolter pour l'homme d'étude ; et comme je n'ai pas entre les mains l'auteur qu'il cite [3], je ne devine pas ce qui rattache les cornets de poivre bénis à la légende de notre martyr.

Saint Barbatus, évêque de Bénévent ; 19 février, 683. Il fait abattre un arbre. Les Lombards, maîtres du pays, professaient encore plusieurs superstitions que le saint s'efforça de détruire. Leur duc Romwald, tout en pratiquant au dehors le christianisme, avait une femme (Theudrade) à peu près païenne. L'évêque ordonna de déraciner un grand arbre [4] qui était l'occasion de pratiques superstitieuses, et fit changer en calice une vipère d'or qui était honorée dans le palais.

Bien des croyances païennes avaient répandu et comme consacré le culte des arbres dans le nord-ouest de l'Europe, en sorte que plus d'un missionnaire eut à lutter contre ce respect populaire voué à divers doyens des forêts. Ainsi nous voyons saint Martin de Tours et saint Boniface de Mayence s'attaquer à ces souvenirs du paganisme. Mais ce ne sont là que des faits isolés dans la vie d'hommes assez illustres d'ailleurs, pour que l'art populaire les ait caractérisés autrement dans la pratique commune. Je puis donc me dispenser de leur accorder plus qu'une mention passagère. Cf. S. Amatre, p. 66.

Saint Émilien de Trévi, martyr (Cf. *Chaudière*, etc.). D'après sa légende, on aurait vu reverdir et porter des fruits l'arbre près duquel le saint fut décapité [5]. C'est peut-être par ampliation moderne de cette circonstance merveilleuse que l'on a quelquefois représenté à côté du martyr une poutre qui se serait, dit-on, allongée au moment où il en avait besoin pour je ne sais quelle construction. Ne serait-ce pas aussi quelque allusion au nom de *Trévi* (comme la *Massa Trabaria*, qui fournissait les bois de charpente pour les basiliques romaines)? Les *trabes* (trefs) auront conduit à voir dans le nom du lieu une indication de poutres (travée, etc.). On en verra bien d'autres à propos des pieux calembours que se permettait le moyen âge en fait de dévotions.

Saint Eutrope, évêque de Saintes ; 30 avril, époque indéterminée, mais probablement du premier siècle. Près de lui un arbre avec ses feuilles. On a voulu y voir un miracle que je ne rencontre pas dans les vieux légendaires à moi connus ; le gibet, dit-on, qui avait été l'in-

strument de son supplice, aurait reverdi et poussé des branches en témoignage de la sainteté du martyr. Mais je ne trouve point du tout qu'on attribue à saint Eutrope ce genre de mort. On le représente communément tué d'un coup de hache. Ne dissimulons pas cependant que deux monuments publiés par M. Arth. Forgeais [6], auquel nous empruntons celui-ci, associent (sur le revers) une pendaison à la représentation de l'apôtre de Saintes. Il

1. Cf. *Revue archéologique*, IXe année, Ire Part. (1852), p. 475. Nous avons encore l'*Orme de Saint-Gervais* comme enseigne d'une maison de commerce ; et il faut parfois tenir grand compte des vieilles enseignes, pour se retrouver passablement dans le nouveau Paris qu'on nous fabrique chaque jour.

2. « Trunca manum pinus regit et vestigia firmat. »

3. *Ephemer. sacræ*, Placent. (1830), p. 103-106.

4. J'emprunte à Della Vita (*Thesaur. antiquitatum Beneventan.*, t. II. p. 57) les fragments d'une vieille hymne en l'honneur de saint Barbato :

« Barbate, Christi famule,
. . . . . .
Tu Constantini (*Constantis?*) Cæsaris
Mentem irati mitigas.
Voti nefastam arborem
Vellis, et fidem propagas ;
Romuald, Theodoradam,
Et plebem Christo copulas.
Tu simulacrum viperæ
Vertis in Dei calicem ; Etc.

5. Brautii *Martyrolog. poeticum*, 28 januarii :

« Martyris ex cæso collo lac fluxit, et arbos
Floruit et subito mitia doma dedit. »

6. *Plombs historiés trouvés dans la Seine*, 2e part. (Pèlerinages), p. 172, svv.

paraît que dans le pays on a perdu la mémoire de ce que signifiait ce pendu, si ce n'est que saint Eutrope avait la réputation d'être particulièrement secourable aux condamnés à mort [1].

Pour moi, je proposerais de voir dans cet arbre un souvenir de la vieille légende du saint [2]. Elle n'est pas très-garantie en histoire, mais enfin elle a eu son temps; et le saint passait pour avoir été un des enfants qui jetèrent des palmes sous les pas de Notre-Seigneur à son entrée dans Jérusalem le jour des Rameaux. Or le moyen âge a coutume de montrer ces petits garçons de Judée grimpant comme les nôtres dans le feuillage, et lançant des branches sur la voie. Ne serait-ce pas là, originairement, la vraie signification de l'arbre qu'on place près du premier évêque de Saintes ?

Saint Amatre (*Amator*), évêque d'Auxerre; 1 mai, 418. Une hache à la main et un arbre renversé devant lui. Le saint voyait avec peine que Germain, l'un des premiers seigneurs de son diocèse, s'opiniâtrait (malgré bien des réprimandes) à suspendre ses trophées de chasse aux branches d'un grand chêne. Cela semblait entretenir des superstitions païennes qui devaient opposer bien de la résistance dans le peuple, si les grands s'y attachaient; et pour mettre fin à un abus qu'il avait blâmé inutilement, il alla couper de sa propre main et faire brûler l'arbre tandis que Germain était absent. Terrible colère du grand chef gaulois, et menaces furieuses de sa part contre l'évêque; brouillerie même fort compromettante, devant laquelle saint Amatre fut obligé d'aller se réfugier hors de sa ville épiscopale pour éviter une rencontre qui pouvait tourner en voies de fait. Ce qui n'empêcha pas saint Amatre de comprendre que son ennemi avait du bon (tout Celte qu'il était), et de l'indiquer en mourant comme celui qui devait succéder à l'évêché, si l'on tenait à vivre sous la conduite d'un homme de Dieu vraiment capable. Par le fait ce seigneur violent devint saint Germain-l'Auxerrois (Cf. *supra*, p. 31), qui ne laissa pas que de porter assez bien la mitre (s'il y avait des mitres à cette époque). De quoi l'on peut conclure qu'il y eut des temps où les saints prélats ne pensaient pas qu'on fût un homme damnable pour n'avoir pas toujours été complétement de leur avis.

Saint Zénobe (Zanobi), évêque de Florence; 25 mai, v. 450. Un arbre reverdit sur le passage de ses reliques [3]. On rapporte qu'à la translation de son corps au (IXe siècle) le brancard ayant touché un orme mort, cet arbre se couvrit tout à coup de verdure et de fleurs.

Il se dit aussi de Saint Firmin évêque d'Amiens, que quand son corps fut transporté de Saint-Acheul à la nouvelle cathédrale pendant l'hiver, les arbres reprirent leur parure d'été et les herbes fleurirent sur son passage [4]. Cf. *Tête*, etc.

Saint Straton, martyr; 9 septembre, époque indéterminée. Déchiré par deux cèdres qu'on avait rapprochés de force pour l'écarteler [5].

Saint Pantaléon (*Pantèlèémon*), martyr; 27 juillet, v. 305. On le peint lié à un arbre (palmier, olivier, je ne sais pourquoi l'un ou l'autre), et parfois les mains clouées sur la tête. Cf. *SS. Auxiliaires*, etc. Il est un de ces saints illustres dans l'Église grecque, dont la légende nous est arrivée d'Orient avec plusieurs détails où la critique trouve à redire, mais qui n'effarouchaient pas nos pères. Ce que l'on sait de lui bien sûrement, c'est qu'il était médecin célèbre à Nicomédie, et fut attaché au service des empereurs. Ramené cependant au christianisme qui était la religion de sa mère, il joignit aux ressources de sa science le don des miracles. Cela parvint aux oreilles de Maximien Galère qui voulut rendre au culte idolâtrique ce néophyte influent. Nul supplice ne fut épargné pour un tel résultat; et l'empereur, irrité de ses vaines tentatives, prit le parti de trancher cette lutte par le glaive en faisant décapiter notre saint.

Saint Marcel de Chalon, prêtre et martyr; 4 septembre, v. 177. Lié à deux arbres, ou à deux fortes branches violemment rapprochées. Quittant la ville de Lyon pendant qu'on y poursuivait les chrétiens sous Marc-Aurèle, il prêchait la foi sur les rives de la Saône. Saisi à Châlon, il fut attaché à deux arbres réunis par force, mais que l'on abandonna ensuite à leur distension primitive pour lui faire subir une sorte d'écartèlement. Comme il n'était point mort de ce supplice, il fut enseveli en terre jusqu'à la ceinture et périt après trois jours passés ainsi.

Saint Sabas, martyr; 12 avril, 372. On l'a parfois représenté suspendu à un arbre par les doigts. Les anciens actes ne mentionnent pas précisément ce supplice [6], mais disent qu'il fut violemment étendu par les pieds et les mains durant une nuit presque entière. On sait surtout

1. La main céleste qui se voit au-dessus de saint Eutrope est (p. 65), une main gauche, contrairement à la pragmatique habituelle (Cf. *supra*, p. 22, 53; et ci-dessous, article intitulé *Main divine*). Rappelons-nous que les artistes populaires du moyen âge se trompent souvent dans le calcul du résultat que devait donner un *creux* destiné à couler le métal.

2. Vincent. Bellovac., *Specul. historial.*, x, 19.

3. Manni, *Principj della Religione cristiana in Firenze*, p. 54-59. — Giov. Lami, *Novelle letterarie*, 1767, p. 707; 722, etc.

4. Missel d'Amiens (1529), Prose *Uvam calcat Ambianis* :

« Terræ datus diu latet,
Sed nocturno sole patet,
Et hibernis floribus. Etc. »

Item, *ibid.*, prose *Triumphanti cruore proprio*

« Quem condignis Dum naturæ
Christus signis Fracto jure,
Declaravit, Bruma risit
Dum monstravit Et emisit
Locum solis radio Rosam junctam lilio. »

En mémoire de ce prodige, le chœur de la cathédrale d'Amiens était jonché de lierre à l'anniversaire de cette fête. Cf. Garnier, *Catalogue des manuscrits... de la ville d'Amiens* (1843), p. 139.

5. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 355, sq.

6. AA. SS. *April.*, t. II, 89.

qu'il termina son martyre en mourant précipité dans une rivière, et il semble que ce fut en Valaquie. Il était Goth, et montre que la vraie foi s'était fait jour chez sa nation avant l'arianisme; car c'est pour avoir refusé de sacrifier aux idoles qu'il encourut la colère d'Athanaric.

Saint Papinuge, martyr en Égypte; 28 avril et 25 septembre, v. 302. Cloué en manière de crucifiement sur un palmier [1]. Moine, il avait quitté les exercices de la vie ascétique pour venir prêcher la foi parmi les populations païennes, et encourager les fidèles durant la persécution de Dioclétien. Le gouverneur le fit saisir, et après plusieurs tortures, lui infligea le genre de mort que nous avons indiqué. Le Ménologe grec le montre mourant sur une espèce de croix formée par un palmier au tronc duquel on a fixé une pièce de bois horizontale qui maintient les bras du martyr étendus.

L'instrument du supplice de saint André apotre ressemblait encore moins à une croix ordinaire sur les portes de bronze qui décorèrent la basilique de Saint-Paul à Rome, depuis le xi^e^ siècle jusque vers la fin du règne de Pie VII. Dans ces espèces de gravures (nielles) exécutées par des Byzantins, le saint apôtre était cloué sur un arbre dont le tronc se bifurquait près de terre en deux maîtresses branches s'éloignant progressivement l'une de l'autre à partir de la souche. Les pieds du saint posaient sur la tige commune, et chaque main était fixée à l'un des grands jets qui donnaient à l'arbre un aspect d'Y dont la base serait tronquée. Cf. *Croix* (Saints crucifiés).

Saint Friard, ermite; 1 août, v. 590. Arrosant un arbrisseau. C'était un bâton qui avait servi à son usage et qui, planté ensuite et arrosé par le saint, porta des fruits. Mais comme on se rassemblait pour venir admirer cette merveille, le solitaire trouva que cela ferait parler de lui. Il abattit donc l'arbre afin d'empêcher toute cause de concours. Un autre fait encore dans la vie de saint Friard semble répéter le même miracle [2].

Saint Bavon (*Alloynus, Adloïnus, Adlewinus*) ermite, patron de Gand; 1 octobre, 653. Le creux d'un arbre lui sert de cellule dans sa retraite. Converti par saint Amand, après avoir été comte ou duc de la Hesbaie, dit-on; et devenu veuf, il distribua ses biens aux pauvres pour n'avoir plus souci que de servir Dieu. Un vieux hêtre, sous le ciel de la Flandre, lui parut suffire à son habitation, et longtemps il n'en eut pas d'autre [3]; après quoi, pour moins attirer les regards, il alla terminer ses jours parmi les moines de Saint-Florbert à Gand.

Saint Vulmer (*Wulmarus*, Wilmer) moine, puis solitaire et abbé; 20 juillet, v. 689. Un tronc d'arbre creusé est son habitation [4]. Paysan et sans lettres, il obtint d'être reçu dans l'abbaye de Haut-Mont en Hainaut. Là, élevé plus tard à la prêtrise et voulant éviter les honneurs, il se réfugia dans une forêt où un paysan du voisinage le nourrit pendant quelque temps. Le saint passa ensuite dans le Boulonais où il fonda l'abbaye de Samer (S. Vulmer) pour ceux qui étaient venus lui demander de les diriger.

Saint Baudile (*Baudelius*), martyr à Nîmes; 20 mai, iii^e^ ou iv^e^ siècle. On le peint parfois en costume de diacre, parce qu'il prêcha la foi dans le Languedoc; et il passe pour y avoir été envoyé par saint Euverte, évêque d'Orléans. Après qu'il eut été martyrisé par les païens ou les ariens, un laurier crût près de sa tombe et devint l'instrument de nombreux miracles [5].

Saint Gomer (Cf. *Fontaine*), rétablissant un arbre que ses gens avait abattu sur le terrain d'autrui. Le propriétaire vint s'en plaindre, et Gomer fit remettre la plante debout en rapprochant tous les fragments qu'il entoura de son ceinturon, comme on panserait un membre brisé. De quoi l'arbre se trouva remis, dit-on, en aussi bon état que jamais. Les gens de Lierre se vantent de posséder encore ce ceinturon merveilleux [6]. C'est ce qui fait représenter parfois près du saint un arbre dans lequel est enfoncée une cognée. D'ailleurs on dit que, dans une rencontre qu'il eut avec saint Rombaud à mi-chemin de Lierre et de Malines, les bâtons que les deux saints avaient déposés prirent racine et reverdirent.

Saint Gerlache (*Gerlacus*), ermite; 5 janvier, v. 1160. Également retiré dans le creux d'un chêne. Il avait mené une vie turbulente et livrée à la dissipation; ses richesses, sa taille avantageuse, ses exploits militaires, lui ayant acquis une influence et une réputation de prodigalité qui lui tenaient plus à cœur que le service de Dieu. Mais, comme il s'était rendu à un tournoi brillant et allait entrer en lice, on vint lui apprendre subitement la mort de sa femme. Frappé par cette preuve de la caducité des choses humaines, il quitta son armure; et foulant aux pieds le faste qui avait été sa principale occupation, retourna chez lui monté sur un âne pour commencer une vie d'humiliation et de pénitence. Il ne voulut plus habiter que le creux d'un arbre, et y vécut longtemps occupé de prières et de mortifications. Les Liégeois le regardent comme seigneur de Fauquemont (Falkenberg), mais il vécut retiré entre Aix-la-Chapelle et Maestricht. C'était encore monté sur un âne que, dans les dernières années de sa vie et ne pouvant plus faire ses pèlerinages à peid, il se rendait chaque jour au tom-

1. *Menolog. græcor.* (Urbin, 1727, in-fol.), 25 septembr.

2. Surius, 1 august. — Gregor. Turon., *Vitæ PP.*, cap. x. — *Calendar. benedict.*, 2 august.

3. *AA. SS. Belgii*, t. II, 519.

4. *Calendar. benedict.*, 20 jul.

5. Sa prose (*Gaude felix eccl'esia*) fort pauvrement rhythmée, à vrai dire, mentionne ainsi le prodige :

« Alta laurus sanctum probat
Ex tumulo quæ germinat
Frondes, atque folia
Incessanter præbent cunctis
Languentibus et ægrotis
Miranda præsidia. »

6. Reinsberg, *Calendrier belge*, t. II, p. 208. — Surius, 11 octobr.

beau de saint Servais (à une lieue et demie de son ermitage), ou à Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle le samedi.

Saint Herbland (Herbaut, Erbland, *Hermelandus*), abbé ; 25 mars, v. 720. Étendant la main vers des arbres pour chasser les chenilles qui couvraient le lieu de ses prières et tombaient sur son livre [1]. Il était né dans le Noyonnais et quitta son pays pour aller en Bretagne chercher une retraite où il voulait vivre inconnu. Il devint le fondateur d'Indret, qui est maintenant tout autre chose qu'un lieu de recueillement. Cf. *Poissons, Baril.*

Saint Zérard, ou Zoérard (*Andreas Zoerardus*), ermite ; 1 mai ou 17 juillet, v. 1020. Le tronc d'un chêne lui sembla quelque chose de trop commode pour la vie pénitente qu'il prétendait mener ; il voulut en garnir l'entrée de chevilles aiguës dont les pointes tournées à l'intérieur ne lui permettaient pas de s'appuyer quand il aurait cédé au sommeil. On croit qu'il était Polonais ; mais il se rendit au monastère de Zobor en Hongrie, près de Neitra. Là il demanda la grâce de pouvoir vivre en solitaire dans une forêt près de Trenczin. On ajoute quelquefois à l'appareil que nous venons de décrire, un cercle de bois suspendu au-dessus de sa tête et d'où descendaient de grosses pierres destinées à lui heurter le crâne s'il se fût laissé aller à l'assoupissement. Zérard, homme du peuple, voulait ainsi suppléer à ce qu'il lui semblait ne pouvoir obtenir de son esprit inculte pour plaire à Notre-Seigneur [2]. Souvent on peint à quelque distance de lui un compagnon de ses austérités ; c'est le bienheureux Benoît, lequel fut tué par des voleurs qui s'étaient imaginé trouver quelque trésor dans son pauvre réduit.

Saint Colman (*Colomannus, Colmanus*), pèlerin ; 13 octobre, 1012. Pendu à un arbre, parfois avec deux autres compagnons. Il était Irlandais ou peut-être Écossais, et s'en allait en pèlerinage à Jérusalem à travers l'Europe, lorsqu'il fut pris pour un espion par les gens de Stockerau près de Vienne en Autriche. On le pendit sans plus d'information, et sa légende raconte qu'on avait choisi un arbre mort pour lui servir de potence. Bientôt cet arbre se revêtit de verdure (quelques-uns veulent même que ce fût un gibet), et la conservation du cadavre attira en outre l'attention du peuple. On connut ensuite l'injustice de la mort qu'il avait subie, et son corps fut porté à Mœlk où le saint était révéré comme patron du pays [3].

Sainte Théodule d'Anazarbe, martyre ; 18 janvier, v. 303. Suspendue par les cheveux à un cyprès, et les pieds traversés par des clous, elle fut ensuite jetée (encore vivante) dans une fournaise avec deux hommes que sa constance avait amenés au christianisme [4].

Sainte Zoé, martyre à Rome ; 5 juillet, v. 300. Suspendue par les cheveux à un arbre, et étouffée par la fumée d'un feu lent que l'on entretenait sous ses pieds. Elle avait été convertie avec son mari par saint Sébastien ; et saisie par les persécuteurs pendant qu'elle priait au tombeau de saint Pierre, elle mourut dans le supplice que nous venons de décrire.

Sainte Couronne, martyre en Syrie ; 14 mai, v. 150. Écartelée par des arbres. Elle était femme d'un soldat, et pour avoir loué la constance d'un martyr, elle fut attachée à deux arbres courbés violemment qui la démembrèrent en reprenant leur situation antérieure. Cf. *Couronne.*

Sainte Stéphanide ; 11 novembre, sous Maximien. Attachée à deux palmiers pour être déchirée comme sainte Couronne [5].

ARGENT (Monnaie).

S'il s'agissait d'argent distribué aux pauvres, il faudrait recourir à l'article *Aumône*. Il ne sera question ici que d'argent manié, trouvé, refusé, etc.

Joseph le patriarche, fils de Jacob. On le représente souvent, surtout comme figure prophétique de Notre-Seigneur, au moment où il est vendu par ses frères ; et ceux-ci reçoivent alors des marchands madianites le prix de la vente, pendant que l'enfant est livré à la caravane des acheteurs pour être conduit en Égypte.

A vrai dire, il se peut fort bien que la monnaie ne fût pas alors en usage, surtout d'Hébreux à Madianites, et qu'on se servît d'argent ou d'or pesés par les contractants. Mais nous parlons de ce que représentent les artistes, qui n'y regardent pas toujours de si près.

Saint Matthieu, apôtre ; 21 septembre, v. 70. Une table chargée de pièces de monnaie. On sait qu'il était receveur des impôts (ou du moins péager), et que Notre-Seigneur, Jésus-Christ lui fit quitter son comptoir pour l'associer au collége apostolique [6]. C'est pourquoi des artistes lui ont mis une bourse à la main, voulant désigner son ancienne profession. Cf. *Évangélistes, Apôtres.*

Saint Cyprien, évêque de Carthage. Cf. *Epée.*

Saint Aimé solitaire, et abbé de Remiremont ; 13 septembre, v. 617. Jetant de l'argent dans une rivière. On lui attribue ce que d'autres rapportent de saint Éphestion ermite lequel, pressé par sainte Mélanie de garder l'argent qu'elle lui avait apporté, se reprocha bientôt d'avoir manqué de confiance en Dieu, et jeta dans l'eau cette somme qui pouvait le tenter d'avarice. C'est ce que raconte son plus ancien biographe (AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 104).

1. Non contents de raconter que ces chenilles nombreuses disparurent dans une nuit, quelques narrateurs plus dévots au saint qu'au vrai veulent que ces bestioles se soient changées en fleurs. C'est enchérir sur l'hagiographe Albert le Grand qui ne reculait pourtant pas devant les miracles de la légende celtique.

2. *Calendar. benedict.*, 1 maii.
3. Rader, *Bavaria sancta*, t. III.
4. *Menolog. græcor.*, 18 januar.
5. *Menolog. græcor.*, t. I, p. 180.
6. Matth. IX, 9, etc.

Saint Gontran, roi. Cf. *Rat.*

Saint Lupicin solitaire, puis abbé dans le Jura; 21 mars, v. 480. Il trouve un trésor en creusant la terre. Cette ressource lui vint très à propos dans un moment où il ne prévoyait plus comment il pourrait nourrir les compagnons de sa retraite [1]. On raconte la même chose de saint Calais. Cf. *Baril.*

Saint Laumer (*Launomarus*), abbé; 19 janvier, 594. Comptant des pièces de monnaie. Un mourant avait envoyé au saint abbé quarante sous d'or pour faire recommander son âme à Dieu. Saint Laumer prenant les pièces l'une après l'autre, n'en garda qu'une, connaissant que c'était la seule qui fût légitimement acquise. Les autres furent rendues au porteur afin qu'on pût les restituer au vrai propriétaire [2].

Saint Rouin (*Rodingus*), abbé de Beaulieu en Argonne; 17 septembre, 680. A l'aide de son bâton abbatial il tire de l'eau, comme avec un aimant, des pièces d'or pour une pauvre femme [3].

Saint Maïeul, abbé de Cluny; 12 mai, 994. Il venait de trouver sept pièces d'or, et les avait laissées pour ne pas faire tort à celui qui les aurait perdues. Cependant son monastère était dans la plus grande disette. Mais une main divine lui remit sept autres pièces semblables [4].

ARMÉE (Bataille).

Saint Jacques le Majeur, apôtre; 25 juillet, v. 44. Les Espagnols aiment à le représenter montant un cheval de bataille et chargeant à la tête de leurs escadrons contre les armées des Maures. Ils citent plusieurs rencontres où le saint apôtre a été vu rendant ce bon office aux *vieux chrètiens :* par exemple à Clavijo, à Xérez-de-la-Frontera, etc. Aussi l'ont-ils surnommé le *Tueur de Maures* (el Matamoro), et ils font une fête particulière de son apparition [5]. En voici une gravure à peu près telle que l'Espagne aime à le représenter encore de nos jours.

Saint Jacques.

Le saint, haut l'épée, se précipite sur les ennemis du nom chrétien. Déjà plusieurs musulmans sont foulés aux pieds de sa monture pour encourager l'armée catholique qui suit ce guide céleste. L'étendard qu'agite sa main gauche porte la croix de *saint Jaeques-de-l'Épée,* qui caractérisait l'ordre militaire voué au culte du saint apôtre et à l'expulsion des Mahométans d'Espagne. On le peint aussi couvert d'une armure éclatante, fondant sur les Maures la lance en arrêt, ou brandissant la bannière de Castille et de Léon [6].

Saint Maximilien, évêque et martyr en Pannonie ou dans le Norique, mais honoré surtout dans la Bavière qui n'en valait pas pire quand des légendes de cette sorte étaient admises par son peuple. On peut se rappeler Bossuet disant : « C'est Mercy avec ses braves Bavarois. » Cf. *Armes* (Armure), p. 72.

Saint Jacques de Nisibe; 15 juillet, v. 352. Appelant du haut des murailles l'aide de Dieu contre l'armée des Perses. Sapor II avait mis le siége devant Nisibe, qui était la clef de la Mésopotamie romaine, et l'on savait que les princes

1. *Calendar. benedict.*, 22 mart.
2. *Calendar. benedict.*, 16 mai.
3. *Calendar. benedict.*, 25 septembr.
4. *Ibid.* 11 mai.
5. Offices propres d'Espagne, 23 mai, *à Vêpres* :

« Defensor alme Hispaniæ
Jacobe, vindex hostium.
. . . . . .
Tu, bella quum nos cingerent
Es visus ipso in prælio,
Equoque et ense acerrimus
Mauros furentes sternere. »

L'oraison mentionne le secours prêté par saint Jacques au roi Ramire : « Deus qui Hispaniarum gentem beato apostolo tuo protegendam misericorditer tribuisti, et per eum ab imminenti exitio mirabiliter liberasti; etc. »

6. Le *Romancero sagrado* rappelle à diverses reprises ces souvenirs nationaux. Ainsi n° 916 (Pedro Rodriguez) :

« Y tu, pisando el viento,
Con tu bandera y tu veloz caballo.
. . . . . .
Por mas favor de la Española parte
Queriendo señalarte
Con blancas armas y encomiendas rojas. »

Ibid., n° 310 (Ubeda) :

« Dios te dé ventura, España,
. . . . . .

persans professaient une haine furieuse contre le christianisme. Les habitants, tout en résistant de leur mieux, commençaient à désespérer de la défense ; ils conjurèrent leur pasteur de venir lui-même aux remparts pour maudire l'impie Sapor et ses innombrables soldats. L'homme de Dieu s'y rendit, et à la vue des troupes immenses qui couvraient la plaine prêtes à donner l'assaut, pria le Ciel d'opposer à l'orgueil des Perses quelque secret bien simple de sa toute-puissance. Dans le fait une nuée de moucherons s'abattit sur l'armée assiégeante, jetant un affreux désordre dans sa cavalerie et ses éléphants. D'autre part Sapor crut apercevoir sur les murailles un homme vêtu de pourpre et couronné ; persuadé que l'empereur avait pénétré dans la place, sans doute avec des forces considérables, il leva le siége en toute hâte et se retira la rage dans le cœur.

Saint Sulpice, évêque de Bourges ; 17 janvier, 644. Il a été surnommé le Débonnaire (*Pius*), probablement pour éviter de le confondre avec Sulpice-Sévère disciple et biographe du grand saint Martin. On le représente parfois au milieu de gens de guerre parce que, chapelain du roi Clotaire II, il exerça l'office d'aumônier de l'armée [1]. Mais il n'est point clair du tout qu'il fût bénédictin, ni moine d'aucune sorte.

Saint Rembert, évêque de Brême et apôtre du Danemark ; 5 février, 888. Priant dans le voisinage d'une grande bataille. Les païens menaçaient en armes les peuples fidèles rassemblés autour du saint évêque, et celui-ci obtint aux siens une victoire éclatante [2].

Saint Anselme, évêque de Lucques ; 18 mars, 1086. Près de lui une armée en fuite. Dans les guerres entre la comtesse Mathilde et l'empereur Henri IV pour la cause de saint Grégoire VII, il obtint par ses prières la déroute des ennemis du bon droit [3].

Saint Elphège moine et évêque de Winchester, puis de Cantorbéry ; 19 avril, 1012. Allant au-devant des Danois qui avaient débarqué en Angleterre, et qui le firent mourir [4].

Saint Ulric, évêque d'Augsbourg (Cf. *Anges*, p. 37). A cheval, une croix à la main, il anime les combattants pour repousser les Hongrois. Il s'agissait de sauver sa ville épiscopale secourue par les troupes de l'empire. Mais une autre fois il sépara les armées de l'empereur Othon et de Ludolf son fils, prêts à en venir aux mains [5].

Saint Géminien, évêque de Modène. Cf. *Prince*.

Saint André Corsini (Cf. ci-dessus, p. 59), paraissant dans une bataille (soit sur un cheval à la manière de saint Jacques le Majeur, soit sur les nuages). C'est le souvenir de son intervention miraculeuse pour sauver l'armée florentine attaquée près d'Anghiari par les troupes de Piccinino qui furent mises en déroute.

Saint Agnello, abbé à Naples ; 14 décembre, 596. Un drapeau à la main, sur les murailles de Naples, il met en fuite une armée assiégeante. On ne sait s'il était moine basilien ou chanoine régulier ; cependant les bénédictins se l'adjugent, en sorte qu'on peut le trouver dans les peintures avec trois costumes différents. Mais les Napolitains l'ont surnommé père de la patrie, en mémoire de ce qu'après sa mort il dispersa par son apparition une armée prête à s'emparer de leur ville. Cf. *Bannière*.

Saint Luc de Demena en Sicile, abbé basilien de Carbone ; 13 octobre, 993. Repoussant miraculeusement une armée arabe qui se disposait à saccager son monastère [6]. Le saint ne fit que se montrer avec son bâton abbatial et sa croix, les assaillants se précipitèrent en fuite au bas de la montagne que dominait l'abbaye.

Saint Guibert bénédictin, fondateur de l'abbaye de Gembloux ; 23 mai, 962. Des armes ou même des troupes près de lui, parce qu'il avait servi sous l'empereur Othon, et s'exposa au milieu des incursions magyares lorsqu'il était moine de Gorze [7].

Saint Ursmar abbé de Lobbes, et évêque régionnaire, dit-on ; 19 avril, 713. On le voit représenté apparaissant par-dessus des troupes de cavalerie, parce que la retraite des Magyars, qui avaient pénétré jusqu'à la Meuse, fut attribuée à son intercession [8].

Saint Dominique, fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs (Cf. *Anges*, 40), prenant part à un combat. C'est la bataille de Moret, entre les troupes des croisés français du Nord et l'armée aragonaise qui venait secourir les Albigeois.

Saint Ceslas (Czeslas) Odrovanski dominicain, patron de la Silésie ; 16 juillet, v. 1245. Un nuage de feu paraissant sur sa tête, met en fuite les Tartares [9] qui avaient envahi la Silésie, et assiégé Breslau.

Cette représentation se retrouve, du reste, pour plusieurs patrons de la Pologne comme saint Stanislas et autres (Cf. *Artillerie*). Une nation si guerrière et si chrétienne ne pouvait manquer de faire intervenir ses protecteurs dans ses luttes avec les infidèles et les hérétiques.

Saint Guennolé (*Winwaloæus*), abbé de Landevenec ; 3 mars, v. 527. Priant tandis que des troupes en viennent aux mains. Il avait averti les Bretons d'une descente de pirates ; et après le débarquement de ces ennemis, il obtint du Ciel leur défaite dans la rencontre qui eut lieu.

Saint Fennen (Finnan, *Finnenus*), abbé en Irlande ou

Déte a tu patron Santiago
Que te quiera gobernar!
Bien solia en las batallas
En el primero se hallar,
Y en medio de la morisma
Tu estandarte levantar. »

1. *Calendar. benedict.*, 17 januar.
2. *Calendar. benedict.*, 4 februar.
3. *Ibid.*, 18 mart.
4. *Calendar. benedict.*, 19 april.
5. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 110. — *Calend. benedict.*, 4 jul.
6. *Calendar. benedict.*, 23 octob. — AA. SS. *Octob.*, t. VI, p. 338, 340.
7. *Calendar. benedict.*, 23 mai.
8. *Calendar. benedict.*, 18 april. — AA. SS. *April.*, t. II, p. 564, sq.
9. Prose de sa fête (*Congaudentes exultemus*) :

« Christi plebem liberavit,
Tartarorum dum fugavit
A civitate agmina. »

dans le pays de Galles ; 23 février, 565. Ses prières obtinrent du Ciel qu'une chute de rochers arrêtât les Saxons qui pénétraient en armes dans les vallées des Celtes.

Saint Jean de Capistran, franciscain de l'Observance; 23 octobre, 1456. Accompagnant, guidant même les troupes chrétiennes contre les Turcs. Il ne prêcha pas seulement, mais dirigea la croisade pour chasser de Hongrie les Turcs qui menaçaient de s'y établir en maîtres. Le vaillant Hunyade n'avait assurément pas nui à cette résistance, mais notre franciscain y prit une part importante et conduisit lui-même les combattants pour faire lever le siége de Belgrade [1]. Cf. *Drapeau,* etc.

Bx Laurent de Brindes, capucin; 7 juillet, 1619. Au milieu, ou même à la tête des escadrons qui repoussent l'armée turque. Envoyé par Clément VIII en Allemagne, il fut chargé par l'empereur Rodolphe II d'animer les princes et les peuples à braver l'invasion que Mahomet III lançait sur le Danube. Le vaillant duc de Mercœur, chef des armées catholiques, avoua que le P. Laurent lui avait valu bien des généraux devant Albe-Royale (Stuhlweissenburg) où l'armée ottomane fut repoussée [2] avec perte de trente mille homme (en 1601).

Saintes.

Sainte Clotilde, reine de France; 3 juin, v. 543. On la peint quelquefois avec une bataille dans le lointain. C'est une façon de rappeler la conversion de Clovis à la suite du combat de Tolbiac. On sait que Clotilde n'avait obtenu de son époux qu'à grand'peine la permission de faire baptiser ses enfants; Clovis néanmoins demeurait attaché au paganisme jusqu'à ce que dans la bataille contre les Allemands, voyant ses troupes près de plier, il s'écria : « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je n'aurai plus d'autre religion que celle de la reine. » Ce fut à la suite de ce vœu couronné par la défaite des ennemis, que Clovis se fit baptiser à Reims, et devint le seul roi catholique de l'univers.

ARMES, ARMURE.

L'Église n'a pas manqué de saints dans la profession militaire, mais les artistes ont dépassé l'histoire assez souvent en donnant une armure complète à bien des hommes de Dieu qui ne paraissent pas l'avoir revêtue. Cette singularité apparente a plusieurs causes. D'abord le moyen âge s'était accoutumé à mettre la noblesse à la tête de tout, et la noblesse se piquait surtout d'être militaire. On aimait donc à relever un saint illustre par une naissance plus ou moins distinguée; ce qui entraînait naturellement à en faire un chevalier, un châtelain, un baron, s'il n'y avait pas moyen d'en faire un comte ou un duc. Ainsi lorsque l'Évangile parle du bourg (*castellum*) qu'habitait sainte Marie-Madeleine, les légendaires n'ont pas manqué d'en faire la châtelaine de Magdala ; une riche bourgeoise ne leur eût pas semblé assez digne d'attirer les regards du peuple et des seigneurs qui devaient écouter le récit de ses actions.

Pour l'époque romaine, outre que plusieurs illustres martyrs avaient été guerriers, il en est bon nombre qui ont été gratuitement décorés des insignes militaires pour un autre motif. Les Grecs, qui n'avaient pas notre organisation féodale fondée sur le service des armes, se sont donc trouvés conduits aussi comme nous à grossir le nombre des soldats, principalement parmi les martyrs. C'est que, d'après saint Paul [3] qui compare le chrétien à l'homme armé de toutes pièces pour résister généreusement et sans cesse aux ennemis de Dieu, le martyr s'est trouvé représenter un combattant toujours sur ses gardes et prêt à donner sa vie. Les saints Pères et la liturgie ont développé cet enseignement de mille façons, même pour ceux qui n'ont pas versé leur sang [4]. De là cette habitude, dans le langage chrétien, de nommer les saints *soldats* (ou *athlètes*) *de Jésus-Christ.* Quelques docteurs de l'Église, même avant le moyen âge, ont développé cette expression avec des paroles qui pourraient faire soupçonner l'influence de la chevalerie chrétienne, si l'on ne savait que cette institution n'était pas encore née [5]. Il est vrai que déjà sous le Bas-Empire le mot *milice* désignait les emplois de la cour, parce que le service militaire avait conservé un certain prestige chez les plus pâles descendants des Romains.

En somme cette qualification guerrière du chrétien qui prend ses devoirs au sérieux, avait fini par devenir si quotidienne qu'on la retrouve sous la plume d'écrivains laïques auxquels elle échappe, comme à leur insu. Constantin Porphyrogénète [6] dit de saint Paul qu'*il s'est cuirassé de Jésus-Christ*; à plus forte raison reparaît-elle

1. AA. SS. *Octobr.*, t, X, p. 374-380.

2. Labus, *Fasti della Chiesa,* XIII, 209, sg.

3. Ephes. VI, 16. — II Cor. VI, 7 ; X, 4. — Rom. XIII, 12. — I Cor., IX, 25. — II Tim. II, 5.

4. Petr. Chrysolog., *Serm.* 108 : « Hinc martyres morte nascuntur, fine inchoant, occisione vivunt, etc... Esto homo, esto et Dei sacrificium et sacerdos... Induere sanctitatis stolam, præcingere balteum castitatis; sit in velamento capitis tui Christus, crux in frontis tui munimine perseveret, etc. »

Augustin. (?), Serm. *de Cataclysmo :* « Ad agonem produceris, contra diabolum vitiorum principem dimicabis in arena hujus mundi; utræque partes, Christi scilicet et diaboli, infinita populi multitudo te expectat luctantem; et quisnam vincat, vide omnem turbam nimia intentione pendentem. Non de te triumphet pars diaboli. Si vis vincere, etc. »

5. Petr. Chrysolog., *Serm.* 144 : « Veniet (*Christus*) ut quibus est gloria de regno, sit de familiaritate fiducia... Qui ejus adventum credis, gaude, quia regnum sine fine promisit : ubi est sine successore militia, ubi sunt perpetuæ dignitates. Sed quid est quod permansura non ambiunt, qui ambiunt transitura?... Quid est quod caducos honores auro comparant, et nolunt gratis accipere sempiternos? Fratres, hic parantur officia, hic decernuntur loca, hic honores designantur... Ergo si delectat militia, si volumus semper militare, arripiamus arma Christi, vigilemus, sobrii simus; vincamus diabolum, prosternamus vitia, ut possimus accipere præmia pariter et coronas, etc. »

6. *De ceremon.* I, 73.

çà et là dans le langage ecclésiastique [1]. L'office grec le répète surabondamment [2]. Il ne faut donc pas s'étonner si nous avons à citer comme armé de pied en cap plus d'un saint dont il ne serait pas facile de donner l'*état de service* séculier.

Cela dit, on comprendra beaucoup plus facilement pourquoi nous éprouvons quelque doute sur l'attribution de divers martyrs à la légion Thébaine. La Suisse et la Haute-Italie, l'Allemagne même, peuvent bien avoir profité de la célébrité de saint Maurice pour ranger parmi ses soldats plusieurs saints qui avaient souffert une mort violente à quelque distance du Valais.

Nul ne compte sans doute voir ranger parmi les gens d'armes tous les saints qui se peuvent voir ainsi représentés quelque part. Outre qu'il en est plus d'un qui m'aura échappé, je ne me propose guère d'énumérer ici que ceux dont l'armure est à peu près tout l'attribut caractéristique, ou chez lesquels ce costume se mêle à quelque autre désignation d'une manière inattendue (comme pour certains ermites, par exemple). Ainsi des rois ou princes du moyen âge, même très-guerriers, ne figureront pas dans cet article s'ils ont d'autres marques distinctives adoptées par les artistes. De même saint Georges, tout patron qu'il était de la chevalerie, est bien plus caractérisé par son dragon que par l'armure et le cheval qu'on lui donne cependant presque toujours, mais qui le confondraient avec beaucoup trop d'autres.

Ajoutons que sous ce chef, comme sous celui des *armées* (batailles), on pourra bien ne pas rencontrer certains personnages qui se trouveront à l'article *Bannière* (étendard). C'était le moyen de diminuer des groupes où la recherche serait devenue fatigante pour n'être pas assez limitée; cependant il est des saints qui paraîtront sous ces diverses rubriques, soit parce que je ne me serai pas assez surveillé dans le classement, soit afin de faciliter la réponse aux questions qu'un observateur peut s'adresser dans ses doutes.

Saint Paul apôtre, parfois représenté en officier romain lorsqu'il est terrassé sur le chemin de Damas. Est-ce parce qu'il était censé conduire des soldats pour s'emparer des chrétiens? Cf. *Épée*, etc.

Saint Maximilien, évêque de Lorch; 12 octobre, 283 ou 303. Guidant les fidèles dans un combat contre les troupes romaines. Je n'ai pas à démêler si sa légende est bien authentique; le fait est qu'on lui a prêté le dessein de défendre sa patrie (Cilly en Styrie) contre les édits de Numérien ou de Dioclétien qui voulaient étouffer le christianisme. Le saint, chassé de sa ville épiscopale, aurait encouragé ses concitoyens à résister ouvertement au gouverneur du Norique. S'agissait-il d'un ordre donné aux habitants de vider les lieux pour se replier en deçà des nouvelles frontières que l'empire espérait mieux défendre [3]? et le peuple fidèle préférait-il le risque de vivre parmi les envahisseurs barbares au danger de voir sa foi se perdre sous les lois païennes? Les dévastations longtemps subies par cette contrée nous ont fait perdre les Actes de saint Maximilien, le plus clair est que cet évêque périt par l'épée. Ce peut bien avoir été après des reproches adressés publiquement au gouverneur romain; mais le peuple chrétien du temps passé ne se scandalisait pas trop de songer qu'un pasteur avait pu prendre les armes avec son peuple pour défendre la foi. Les ducs de Bavière du XVI^e^ siècle, qui s'honoraient d'être champions de l'Église, n'avaient pas peur d'un nom (Maximilien) où le zèle pour l'Évangile semblait puiser quelque chose d'un peu rude. Cf. *Armée*, ci-dessus, p. 69.

Saint Martin de Tours (Cf. *Apparitions de Notre-Seigneur*, p. 54). Souvent, sans lui donner aucune marque de la dignité épiscopale, on se contente de le représenter en soldat, à cheval au moment où il coupe son manteau pour le partager avec un pauvre. C'est ce qui fait l'objet du contre-scel (un peu fruste) ci-joint, déjà publié

par la *Revue archéologique* [4] et qui provient du prieuré de Bollène dans le diocèse d'Orange.

Saint Aubin, évêque d'Angers; 1 mars, 549. Je le trouve plusieurs fois revêtu d'une armure, ou avec cet insigne près de lui, pour exprimer qu'il avait renoncé aux honneurs du monde en adoptant la vie monastique. Cf. *Aveugles*.

Saint Arnoud, évêque de Metz; 18 juillet, v. 640. Une armure sous sa chape épiscopale. Ce doit être une indication de sa haute naissance et de la vie qu'il avait menée avant son épiscopat. Il est considéré comme ancêtre des

1. Hymn. vespertin. *Breviar. mozarab.*, ap. Daniel, *Thesaur. hymnolog.*, t. I, p. 142 :

« Manus perarmet spes, fides,
Lumbos valens crux obtegat,
Cingamur ense spiritus.
Etc. »

2. Les saints y sont traités d'ὁπλῖται, de στρατιῶται; on dit de saint Lucien (15 octobre) ὅπλοις εὐσεβείας σε θωρακίσας... Si j'avais pris la peine d'en noter les variations, surtout quand il s'agit d'un vrai guerrier, l'on me trouverait à bon droit insupportable. Celui qui en voudra un échantillon, peut consulter l'Office de saint Théodore στρατηλάτης au mois de juin.

3. AA. SS. *Octobr.*, t. VI, p. 23.

4. *Revue*, 2^e^ année, II^e^ partie (1846), p. 659, sv.

Carlovingiens; on prétend même qu'il avait été maire du palais d'Austrasie. Non content d'avoir abandonné la vie séculière en se séparant de sa femme qui entra dans le cloître, il quitta plus tard l'épiscopat pour mourir en solitaire dans les Vosges. Cf. *Poisson*, etc.

Saint Arnoud, évêque de Soissons; 15 août, 1087. On

le représente comme le précédent, parce qu'il avait été guerrier (en Flandre) avant d'embrasser la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Médard. Mais il est distingué du saint Arnoud de Metz par le choix que les brasseurs ont fait de lui comme patron de leur métier, ce qui lui vaut un attribut spécial. Cf. *Fourche*, etc.

Saint Erphon, évêque de Munster; 9 novembre, XI^e^ siècle. Hollar le représente avec une cuirasse sous sa chape; et je suis trop mal renseigné sur la vie de ce saint pour expliquer cette gravure d'une manière satisfaisante. Je supposerai que l'artiste a voulu exprimer ainsi le pouvoir temporel des évêques de Munster; à peu près comme dans le blason des princes évêques, on voit la crosse et l'épée accompagner l'écu. On prétend même que Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan au XIV^e^ siècle, ne célébrait point l'office sans faire placer l'épée sur l'autel, afin de bien constater qu'il réunissait les deux pouvoirs.

Saint Rosende (*Rudesindus*), métropolitain de la Galice. Cf. *Église*, *Épée*.

Saint Landelin, abbé de Crespin en Hainaut; 15 juin, v. 686. L'armure que l'on place près de lui indique probablement non pas tant sa noblesse que le métier de brigand (ou si l'on veut de pillard, à la façon des *gentlemen* de grandes routes), qu'il exerça pendant plusieurs années. Ce n'est pas qu'il n'eût été élevé près de saint Aubert évêque de Cambrai, mais les mauvaises compagnies l'entraînèrent dans une vie de désordres et de violences. Enfin il retourna pleurer ses péchés auprès du saint évêque, et devint le fondateur de plusieurs abbayes [1].

Saint Bavon, ermite et moine (Cf. *Arbre*, p. 67). Comme marque de sa noblesse on lui donne volontiers en Flandre, soit une armure, soit un riche costume, et une grande épée nue à la main. Les habitants d'Harlem, dont il était le patron, aussi bien que de Gand, tiennent qu'il s'est montré ainsi dans une apparition [2]. On lui met aussi sur le poing gauche un faucon, en signe de seigneurie; et l'on ne lui refuse pas même le sceptre, ce qui est bien un peu fort. Mais Bavon est le Rolland des Flandres, sauf que son époque est antérieure à celle du paladin français, et que personne n'a prétendu en faire un martyr. Du reste les Belges le tiennent pour incomparable, témoin ce vers (qu'ailleurs on a détourné pour d'autres saints) :

« Ante perit mundus veniat quam Bavo secundus. »

Depuis cinq ou six siècles l'usage a quasi prescrit de lui donner une toque panachée, avec un long manteau de prince; et parfois un livre indique sans doute les méditations auxquelles il se livra dans sa retraite après avoir distribué ses grands biens aux pauvres.

Saint Guibert, abbé de Gembloux; 23 mai, 962. Armure près de lui et instruments de pénitence. Il avait fait la guerre au service de l'empereur Othon ; et quoiqu'il eût vécu chrétiennement dans le monde, il voulut finir

1. *Calendar. benedict.*, 15 jun.

2. Heussen, *Batav. sacra*, I, 27.

sa vie dans l'état religieux où il se signala par son amour de la mortification. Cf. *Armée,* p. 70.

Saint Gérard de Brogne (Cf. *Apparitions de saints,* p. 61). Une enseigne de pèlerinage du XIVe siècle trouvée dans la Sambre ou dans la Meuse, offre cet abbé vêtu en chevalier et portant sur sa main gauche un petit modèle d'église. Pour qu'on ne se méprenne pas sur le personnage, outre que son nom est tracé en toutes lettres, ce chevalier tient une crosse. Ses deux états de vie successifs sont exprimés par cet artifice naïf.

Saint Sébalde ermite près de Nuremberg, et patron de cette ville; 19 août, v. 750. Outre le vêtement de pèlerin qu'on lui donne presque toujours, on lui conserve parfois quelque reste d'équipement militaire parce qu'il passe pour avoir été d'un sang illustre. L'on raconte même que le jour de son mariage il obtint de sa femme que l'un et l'autre conservassent de commun accord leur virginité. Puis il se rendit à Rome en pèlerinage, et alla vivre en solitaire dans la Franconie.

Saint Robert, fondateur et abbé de la Chaise-Dieu; 17 avril, 1067. Accompagné de gens vêtus en soldats, qui construisent une demeure. Cf. *Constructions.* Ces compagnons étaient des gentilshommes attirés par la sainteté de Robert qui vinrent se mettre sous sa conduite. Il ne faut pas s'étonner si des artistes du XVIe siècle ou des époques suivantes, assez peu jaloux d'archéologie, ont prétendu exprimer la gentilhommerie de ces pénitents par des culottes bouffantes et des vêtements à crevés pour faire comprendre que c'étaient des personnes *comme il faut.* On doit s'attendre à trouver çà et là nos armures de chevaliers remplacées de même par des collerettes, des justaucorps à la Henri III, et autres agréments de la toilette espagnole du XVIe siècle.

Saint Guillaume de Gellone, comte d'Orange (Guillaume *au court nez* ou *au cornet*), solitaire et bénédictin; 28 mai, v. 812. Il passe pour un des seigneurs qui aidèrent Charles Martel à repousser l'invasion sarrasine venue d'Espagne, et l'on veut que son surnom lui soit venu de ce qu'il avait eu le nez écourté dans un combat; selon d'autres ce serait tout simplement une déviation du mot *cornet* (cor de chasse) dont la trace est demeurée dans les armoiries de la ville d'Orange; quoique le héros des chansons de geste puisse bien être un Français du Nord ou même un Normand [1], ce qui est un peu fort toutefois. Mais ses *Actes* du XIe siècle le donnent pour un disciple de saint Benoît d'Aniane, et fondateur du monastère de Gellone dans le bassin de l'Hérault [2].

Saint Gerlache, ermite (Cf. *Ane,* p. 32; *Arbre,* p. 67). Revêtu d'une cotte de mailles en manière de cilice. On a vu ailleurs sa conversion et sa vie pénitente. Ajoutons seulement que selon la légende, saint Servais dont il visitait chaque jour pieds nus le tombeau, vint lui donner le viatique. On l'a représenté quelquefois en costume de prémontré, parce qu'il fonda un monastère de cet ordre pour des femmes.

Saint Dominique l'Encuirassé (*Loricatus*), bénédictin et pénitent; 14 octobre, 1061. Revêtu d'une cuirasse ou d'une cotte de mailles, outre les chaînes de fer qu'il portait habituellement. Ce fut un modèle, et quasi un monstre de mortification. On peut le considérer comme un de ceux dont l'exemple a le plus recommandé dans l'Église l'usage des flagellations volontaires [3].

Saint Godefroi de Kappenberg, prémontré; 13 janvier, 1127. Une cuirasse près de lui, ou sous ses vêtements religieux. Converti par saint Norbert, il avait persuadé à sa femme de se faire religieuse, pour qu'ils n'eussent plus tous deux qu'à se donner entièrement à Notre-Seigneur. Il abandonna tous ses biens et son propre château aux prémontrés parmi lesquels il prit l'habit et mena une vie extrêmement austère. Comme fondateur, on lui met quelquefois sur la main une petite église canoniale [4].

Saint Réinold (Rainald), bénédictin; 7 janvier, v. 960. L'armure peut indiquer qu'on le regarde comme appartenant à la race des Carlovingiens. Entré dans l'ordre de Saint-Benoît à Cologne, il fut chargé d'abord des plus bas offices et mourut de la main des ouvriers qu'il dirigeait pour le service du monastère.

Saint Guillaume de Malavalle, fondateur des Guillelmites; 10 février, 1157. Il est considéré comme un baron français retiré en Toscane pour y vivre inconnu: on en fait même un duc d'Aquitaine, ce qui a donné lieu à bien des confusions dans sa légende [5]. On l'a mêlé par exemple avec un autre Guillaume comte de Poitiers qui, converti par saint Bernard, alla mourir à Compostelle. Le nôtre est souvent appelé saint Guillaume le Grand; on le

1. Cf. Paulin Paris, *Manuscrits français,* t. III, p. 126, svv.; 145, sv.; 169, svv. — Dozy, *Recherches sur... l'Espagne,* t. II, 390, 369-374. — Courtet, *Revue archéologique,* IXe année (octobre 1852), p. 336, sv.

2. AA. SS. *Maii,* t. VI, p. 811, sqq.

3. Surius, 14 octobr.

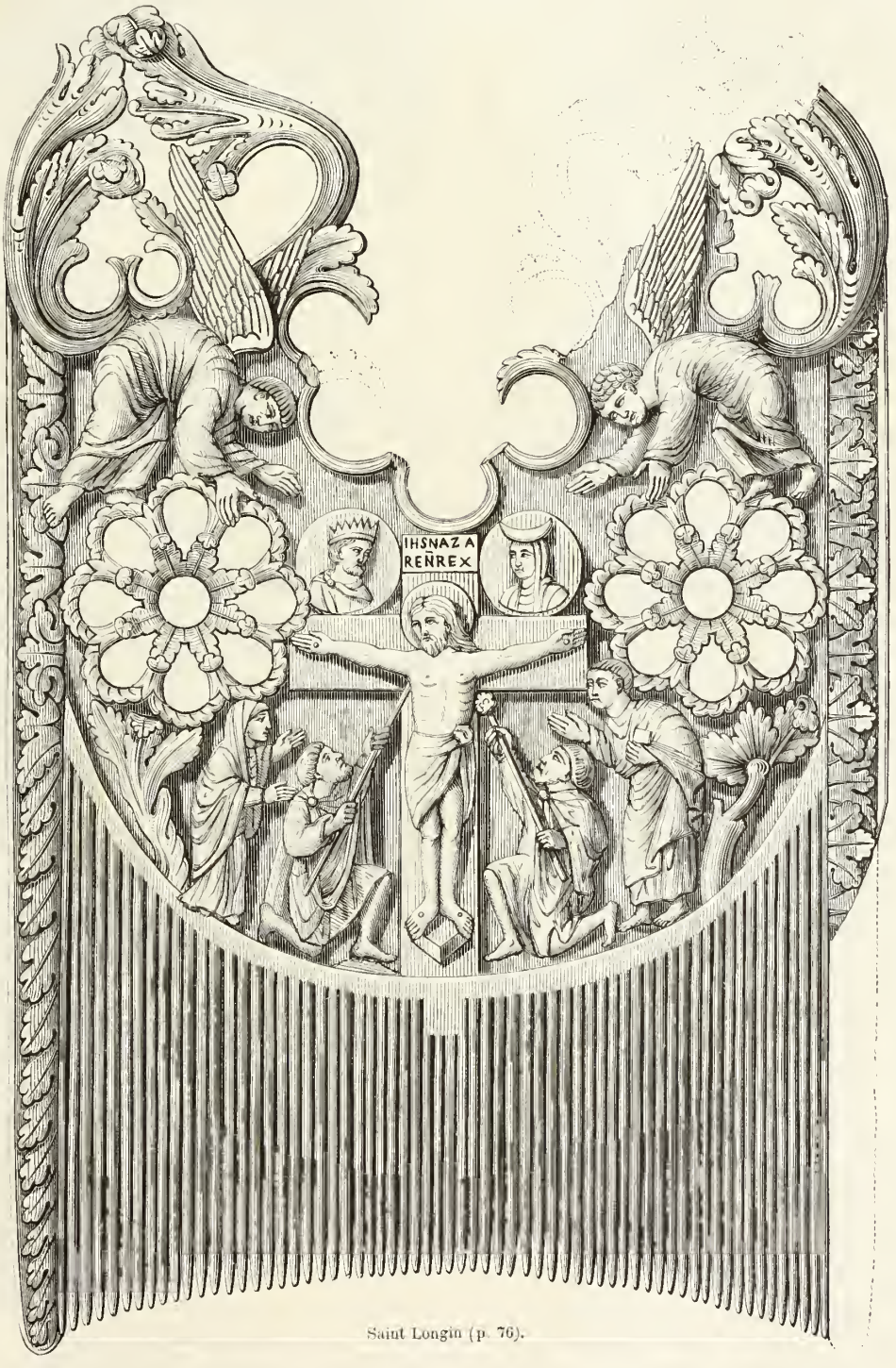
4. Je me permets de récidiver en maintenant une expression que l'on m'a critiquée dans un recueil anglais, il y a quelque treize ou quinze ans. Les églises conventuelles (collégiales, canoniales, abbatiales, prioralcs), les *moûtiers* en un mot, étaient caractérisés par le clocher placé sur l'intersection de la nef et des transepts. Je n'ignorais pas du tout, quand j'ai employé cette expression pour la première fois (dans les *Mélanges d'Archeologie*), que bien des paroisses actuelles portaient le clocher en avant du chœur; mais je soupçonnais déjà ce que j'ai constaté souvent depuis, qu'elles avaient été bâties primitivement pour une communauté ecclésiastique (régulière ou séculière), et que la paroisse en avait pris possession beaucoup plus tard. Cela est si simple qu'on peut s'en servir comme d'un argument archéologique *a priori;* je l'ai vérifié en mainte circonstance, à la grande surprise de ceux qui ne connaissaient pas le point de départ.

« La critique est aisée, et l'art est difficile; »

même l'art du critique, si l'on veut bien ne pas s'y hâter plus que de raison.

5. AA. SS. *Februar.,* t. II, p. 433-444.

voit presque toujours coiffé d'un casque et revêtu sur la chair d'une cuirasse (ou d'une cotte de mailles) entourée de chaînes, et ceint de cercles en fer comme de cilice. C'était tout ce qu'il avait gardé de sa première profession[1]. Cependant l'amour de la guerre qui vivait dans le vieil homme, lui ayant fait prendre parti dans une querelle qu'avaient les habitants de Lucques avec leurs voisins, il perdit la vue et ne la recouvra qu'après avoir reconnu la main de Dieu dans ce châtiment[2]. Il alla ensuite à Jérusalem pour fuir les recherches de sa fa-



Saint Longin (p. 76).

mille, et revint mourir dans une grotte près de Sienne. Ses deux disciples formèrent le noyau des Guillelmites, approuvés en 1220 par Honorius III, sous la règle de Saint-Benoît.

Le bienheureux Bernard de Bade, patron de Montcalier en Piémont; 15 juillet, 1458. En le revêtant d'une armure, on a voulu sans doute montrer qu'il appartenait à la maison de Bade; car on ne voit pas qu'il ait pris part

1. AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 449-457.

2. *Ibid.*, p. 461, 450.

à aucune guerre. Il mourut âgé de vingt ans, pendant qu'il se rendait à Rome de la part de Frédéric III (ou IV) pour former une ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Cf. *Lys*.

Saint Efflam (ou Yfflam). Cf. *Dragon*.

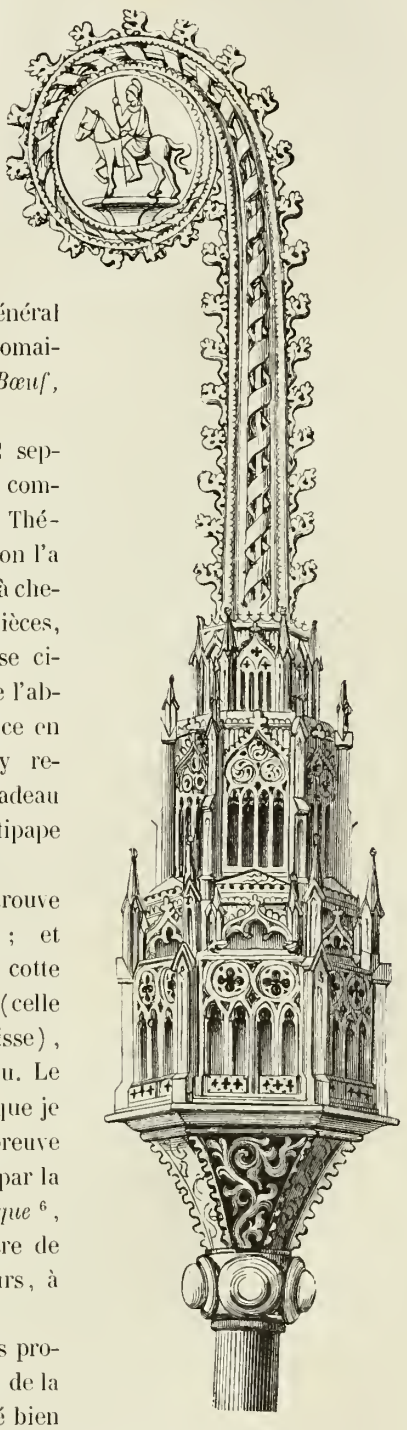
Martyrs.

Saint Longin (Longis) de Césarée en Cappadoce, martyr; 1 mars, 1er siècle. Il passe pour avoir été le soldat qui perça le côté de Notre-Seigneur sur le Calvaire; on ajoute même que, chargé de la garde du saint sépulcre, il fut témoin de la résurrection de Notre-Seigneur et refusa de raconter que son corps eût été soustrait. Par suite de cela il aurait été décapité en haine de la foi qu'il annonçait ouvertement. Mais sa légende a été racontée de bien des façons. Un passage de saint Grégoire de Nysse [1] donnerait à croire qu'il avait survécu à la prédication de l'Évangile par les apôtres, et était devenu évêque de Césarée; mais ce fait inconnu à la plupart des auteurs ecclésiastiques, et même à l'Église grecque dans l'Office du saint martyr [2], semble fort problématique. Généralement on s'est contenté de regarder saint Longin comme le centurion qui, sur le Calvaire, confessa la divinité de Jésus-Christ en voyant les merveilles dont cette mort était accompagnée [3]. Cela aura conduit à la touchante invention qui a trouvé faveur pendant le moyen âge. Le centurion aurait eu les yeux malades, et lorsqu'il perça le flanc du Sauveur, le sang qui jaillit sur son visage lui rendit la vue immédiatement. Manière naïve de dire que la foi ouvrit les yeux de son âme au pied de la croix [4]. Aussi plusieurs peintres anciens lui font-ils porter la main gauche à ses yeux, pendant que de la droite il dirige sa pique vers le corps du Crucifié. Dans le petit bas-relief en ivoire que nous publions ici (p. 75), on s'est contenté de donner au saint une posture si respectueuse que la foi semble déjà née dans son cœur. A cause de ce ministère si honorable, et de la qualité de chevalier romain dont on le gratifiait, saint Longin était en grand honneur parmi les hommes d'armes d'autrefois. Il est mentionné par un trouvère du XIIIe siècle au sujet de la dévotion du vendredi [5] :

« Et pour vérité le vous di
Qu'il (*le chevalier*) doit juner au vendredi,
Pour chèle sainte ramembranche
Que Jhésus Cris fu de la lanche
Férus pour no rédemption,
Et que à Longis fit pardon. »

Nous retrouverons encore saint Longin aux articles *Lance* et *Monstrance*.

Saint Vital de Ravenne, martyr avec sa femme sainte Valérie; 28 avril, v. 66 (ou 90). On le donne pour chevalier romain, ce qui explique la cuirasse dont il est souvent revêtu; et il passe en outre pour avoir été le père des saints Gervais et Protais. Cf. *Fosse, Pierres*.



Saint Eustache, général dans les armées romaines et martyr. Cf. *Bœuf, Cerf*, etc.

Saint Maurice; 22 septembre, v. 302. Il commandait la légion Thébaine; et à ce titre on l'a représenté volontiers à cheval, armé de toutes pièces, comme dans la crosse ci-jointe qui provient de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, et que l'on y regarde comme un cadeau d'Amédée VIII (l'antipape Félix V, de Ripaille).

Cependant on le trouve quelquefois à pied; et alors il porte sur sa cotte d'armes une croix (celle de Savoie ou de Suisse), qui se répète sur l'écu. Le fragment de sceau, que je vais donner en preuve (p. 77), a été publié par la *Société de Sphragistique* [6], et provient du chapitre de la cathédrale de Tours, à ce qu'il semble.

Malgré des chicanes protestantes, le martyre de la légion Thébaine a été bien établi, et solidement revendiqué pour le Valais par le beau travail de l'abbé de Rivaz au XVIIIe siècle. On sait

1. Ap. Zacagni, *Collectanea*, p. 391. Cf. Gallandi *Bibliothec. PP.*, t. VI, p. 619.

2. *Ménées* et *Ménologe*, 16 octobre.

3. Matth. XXVII, 54. — Marc. XV, 39.

4. C'est ce que dit équivalemment l'Office grec : Ταῖς αὐτοῦ ἱκεσίαις καὶ ἡμῶν τὰ ὄμματα τῆς καρδίας φώτιὸν... Et plus loin on y raconte que ses reliques rendirent la vue à une femme qui les trouva par révélation divine. Puis encore : Ὄμματα καρδίας φωθισθεὶς ταῖς θείαις λάμψεσι, τοῦ ἀμαυρώσαντος ἡλίου πάνσοφε ἔλλαμψιν, τὴν ἀχλὺν, Λογγῖνε, ἔλιπες τῆς δυσσεβείας, καὶ φωστὴρ ὤφθης φωτίζων ἡμᾶς, κ. τ. λ.

5. *L'Ordène de chevalerie*, v. 277, svv., ap. Barbazan. Sur saint Longin diverses curiosités que nous n'avions pas à recueillir ici, se trouveront dans Collius, *De sanguine Christi*, p. 652-664; Thilo, *Cod. apocr. N. T.*, 584, sqq. (Evang. Nicodemi).

6. T. II, p. 341. M. Blavignac (*Histoire de l'archéologie sacrée...* p. 40, sv.) fait observer que la croix trefflée de Saint-Maurice ne remonte guère plus haut qu'Amédée VIII, fondateur de l'Ordre savoyard; et qu'auparavant c'était une croix toute simple.

que ce corps d'armée, recruté en Égypte, était entièrement composé de chrétiens et que Maximien Hercule au moment de passer les Alpes, voulut faire assister toute son armée à un sacrifice païen. La légion se tint à l'écart; et sur un appel nouveau, déclara qu'elle servirait les empereurs d'après son serment militaire, mais non pas les dieux. Après avoir été deux fois décimée sans changer de résolution, elle fut massacrée tout entière près de Martigny. Le lieu de cette boucherie semble avoir été couvert par la chute d'une montagne; mais l'abbaye de Saint-Maurice, vers le débouché du Rhône dans le lac Léman, a conservé le nom et le culte de cette troupe généreuse. Tous les pays voisins ont réclamé l'honneur d'être protégés par quelqu'un de ces martyrs; et l'on cite comme officiers de la légion saint Exupère, saint Candide, saint Victor, saint Innocent, saint Vital, sans compter plusieurs autres, qui n'étaient peut-être que de simples légionnaires [1]. La maison de Savoie, qui compta longtemps s'agrandir aux dépens de la Suisse, avant d'avoir jeté son dévolu sur la haute Italie, avait fondé l'ordre de Saint-Maurice pour se populariser dans le Bas-Valais et le pays de Vaud. Depuis, cet ordre a été mêlé avec celui de Saint-Lazare; mais il a conservé la croix trèflée blanche imaginée par Amédée VIII dans sa retraite de Ripaille. Cf. *Lance*.

Saint Adrien. Cf. *Enclume*.

Saint Ours et saint Victor, patrons de Soleure; 30 septembre, v. 300. Ils passent pour avoir appartenu à la légion Thébaine; et soit avant, soit après le massacre de leurs compagnons d'armes, ils seraient tombés entre les mains du magistrat impérial qui commandait le pays de l'Aar. Décapités, on raconte qu'ils traversèrent le fleuve en portant leurs têtes. Cf. *Têtes*.

Saint Félix avec sainte Régula (et saint Exupérance) martyrs, patrons de Zurich; 11 septembre, v. 300. Ils passent également pour avoir fait partie de la légion Thébaine (peut-être appartenaient-ils à un dépôt laissé en arrière). Quant à sainte Régula, on la donne pour sœur de saint Félix, qu'elle aurait suivi dans ses campagnes et dont elle partagea le martyre.

Saint Florian, invoqué en Autriche comme patron contre l'incendie; 4 mai, v. 297 ou 304. Cf. *Aigle* (p. 25), *Flamme, Sceau*, etc.

Saint Géréon avec trois cent dix-huit compagnons; 10 octobre, v. 259. Les uns en font un officier de la légion Thébaine, et nous avons déjà fait observer que l'on avait assez aisément attribué à ce corps d'armée grand nombre de soldats romains martyrisés en divers lieux de l'Allemagne et de la Lombardie; d'autres veulent que saint Géréon soit un chef de cohorte africain, mais non pas égyptien, massacré à Cologne pour la foi avec tout son monde. Saint Victor de Xanten est regardé comme l'un de ses compagnons; et une grande partie de l'Allemagne rivalisait avec Cologne pour les honorer. Le nom de *Xanten* semble dû aux *saints* dont le culte s'y conserve.

Les saints Solutor, Adventor et Octavius, patrons de Turin; 20 novembre. Les Piémontais, depuis le temps de saint Maxime de Turin, considèrent ces trois martyrs comme ayant servi sous saint Maurice. On suppose qu'ils s'étaient écartés de la légion pour passer en Italie; et que poursuivis jusque-là, ils furent tués vers la ville d'Ivrée, ou même de Turin [2]. Quoi qu'il en soit, la ville de Turin avait consacré à ces trois saints une église qui existe encore sous le nom *des Martyrs* [3].

Saint Godefroi ou Jafré (*Jophredus*, Chiafredo, Teofredo), patron de Saluces dans la haute vallée du Pô; 7 septembre, v. 302. Bien que ce nom ne ressemble nullement à la langue copte ou au grec, les gens de Saluces sont persuadés que leur patron est un des martyrs de la légion Thébaine; et je m'en rapporte à ce qui en est. Ce pouvait être une recrue germanique incorporée dans la légion Égyptienne [4].

Saint Jean et saint Paul, frères, martyrisés à Rome sous Julien l'Apostat; 27 juin, 362. Il n'est point clair du tout qu'ils eussent jamais porté les armes; mais nous avons fait remarquer que dans l'empire romain, le mot *militia* indiquait le service de la cour. Le moyen âge d'ailleurs n'imaginait pas dans les hautes fonctions du palais d'autres personnages que des nobles; et qui disait noble alors, disait homme d'épée. En conséquence les artistes ont traité saint Jean et saint Paul en gens de guerre. Ces deux frères avaient été intendants des biens de Constantia, fille du grand Constantin. La princesse en mourant, leur avait laissé de grandes richesses, qu'ils distribuaient généreusement aux pauvres. Julien l'Apostat

1. Les Piémontais honorent sous ce même titre trois patrons de Turin (les saints *Octave, Solutor* et *Adventor*); mais en outre saint *Second* à Pignerol, saint *Alvère* et un saint *Sébastien* à Fossano; saint *Jaffré* (Chiaffredo), saint *Théodore*, etc., dans le marquisat de Saluces.

2. Il suffirait qu'ils eussent été martyrisés en n'importe quel endroit de l'Italie subalpine (du Piémont) pour que saint Maxime ait pu dire dans son homélie sur leur fête: «Quum omnium sanctorum, fratres, devotissime natalem celebrare debeamus, tum præcipue eorum solemnitas tota nobis veneratione curanda est, qui in nostris domiciliis proprium sanguinem profuderunt.»

3. Cf. Zaccaria, *Excursus litterarius per Italiam*; etc. Sa dissertation a été reproduite à part, avec de nouvelles notes, par le P. Carminati (Torino, 1844, in-8°).

4. Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 9, sq.

ne pouvait voir qu'avec peine l'influence de ces deux hommes, et voulut les faire apostasier comme lui. Cependant pour éviter l'éclat, il les fit décapiter dans leur maison en secret après qu'ils eurent refusé de sacrifier aux idoles ; et l'on répandit tout simplement le bruit de leur exil. Mais les miracles qui se multiplièrent à leur tombeau ne permirent pas au peuple de prendre le change [1]. Terentianus lui-même, commandant d'une cohorte prétorienne, qui les avait fait mourir, se convertit par suite de la guérison de son fils obtenue à leur sépulcre.

Saint Ferriol (*Ferreolus*); honoré à Vienne en Dauphiné; 18 septembre, v. 304. On raconte que, tribun dans l'armée romaine et suspect à ses chefs à cause de son amitié pour saint Julien de Brioude qui s'était ouvertement déclaré chrétien, il fut mis aux fers pour n'en pas sortir jusqu'à ce qu'il eût consenti à sacrifier aux idoles. Délivré miraculeusement de sa prison, il avait déjà passé le Rhône, lorsque des soldats envoyés à sa poursuite le ressaisirent et lui tranchèrent la tête.

Saint Julien de Brioude; 29 août, vers 304. Il était compagnon d'armes du précédent, et fut martyrisé en Auvergne où il cherchait un refuge contre la persécution.

Saint Ambroise, centurion; 16 août, v. 304. Martyrisé à Férentino. Il y fut noyé après divers supplices où le secours du Ciel lui avait conservé la vie. Comme officier, on l'a peint quelquefois à cheval et portant un étendard.

Saint Alexandre de Bergame; 27 août, v. 302. Il est regardé comme un des officiers de la légion Thébaine ; cependant les Actes de son martyre racontent qu'il fut condamné à Milan par Maximien; et que s'étant échappé de sa prison, il fut rejoint et décapité près de Bergame [2].

Saint Geniès (*Genesius*), patron de Thiers en Auvergne; 28 octobre, époque à éclaircir. On le considère comme un jeune soldat martyrisé dans ce pays.

Saint Procule martyr, l'un des patrons de Bologne (Cf. *Tête*). Les Bolonais veulent qu'il ait été non-seulement militaire, mais officier distingué, et décapité sous Dioclétien.

Saint Théoneste. La monnaie de Lavagna le représente couvert d'une armure complète, tenant un drapeau et une épée.

Saint Acilius, patron de Straubingen en Bavière. Les Bavarois veulent que ce soit Acilius Glabrio, chrétien chassé de Rome par la persécution de Domitien, et qui aurait fondé la ville de Straubingen (sous le nom d'Acilia Augusta); il y fut martyrisé, dit-on, sous Domitien, l'an 94. On le trouve vêtu en guerrier : tenant d'une main un étendard aux armes de Bavière, et de l'autre une église surmontée de l'image de la très-sainte Vierge, parce que Straubingen possède un pèlerinage à Notre-Dame.

Saint Victor de Marseille. Cf. *Moulin*.

Saint Victor de Milan, surnommé *le Maure;* 8 mai, 304. Il servait dans les armées de Maximien Hercule ; et, comme les saints Nabor et Félix, également martyrisés à Milan, il était natif de Mauritanie. C'est ce qui a suggéré à certains artistes l'idée de le peindre comme un nègre, afin sans doute de le faire reconnaître immédiatement pour Africain (Maure). On représente parfois près de lui un fourneau allumé, parce que son corps fut arrosé de plomb fondu ; mais ses supplices furent terminés par la décapitation.

Saint Ferrutius ; 28 octobre, époque indéterminée. D'anciennes gravures allemandes lui font tenir un drapeau où la croix est tracée. On dit que soldat chrétien au service des empereurs, il fut emprisonné dans un fort près de Mayence, où on le laissa mourir de faim. Il ne faut pas le confondre avec saint Ferjeux ou Fargeau (*Ferrutius*) de Besançon.

Saint Second, patron d'Asti. Cf. *Ange,* p. 39 ; *Église.*

Saint Marcel, centurion. Il y en a un que l'on sait avoir confessé la foi dans la Mauritanie Tingitane le 30 octobre, 298; mais les Espagnols en honorent un aussi comme martyrisé à Léon le 29 octobre. Serait-ce peut-être le même que le précédent, dont les reliques auraient été apportées en Espagne ? Les auteurs de l'*España sagrada* (XXXIV, 336-340) semblent établir solidement qu'il était né dans le pays de Léon, et y portait les armes. Mais la Péninsule pyrénéenne étant liée administrativement à la Tingitane, Marcel fut envoyé outre mer pour entendre sa sentence définitive de la bouche du préfet du prétoire alors en Afrique.

Saint Maximilien de Théveste en Numidie; 12 mars, 295. Il n'était pas précisément soldat, puisqu'il se laissa condamner à mort plutôt que de consentir à être incorporé dans l'armée romaine; regardant le service militaire comme incompatible avec la vie chrétienne [3]. On ne l'a pas moins représenté avec une armure, soit parce qu'il était du nombre des recrues amenées au proconsul, soit comme *soldat de Jésus-Christ.*

Saint Crescentien (ou Crescentin); 1 juin, 287. On dit qu'il avait servi dans les troupes romaines et s'était retiré à Città-di-Castello après avoir distribué ses biens aux pauvres. Il fut décapité pour avoir confessé Jésus-Christ. Ses reliques ayant été transportées à Urbin en 1068, la ville le prit pour patron. Cf. *Dragon.*

Saint Hippolyte; 13 août, 258. C'est un des soldats que saint Laurent convertit dans sa prison, et toute sa famille fut martyrisée. Pour lui, une plaisanterie cruelle du gouverneur le fit traîner par des chevaux fougueux, afin qu'il imitât dans sa mort le héros grec dont il portait le nom [4].

Saint Procope de Césarée; 8 juillet, v. 300. Les Grecs le

1. Bréviaire, 26 juin.
2. Labus, *Fasti della Chiesa,* t. VIII, p. 561-603.
3. Cf. *Souvenirs de l'ancienne Église d'Afrique,* p. 311-314.
4. *Legenda aur.,* 118.

tiennent pour avoir été général d'armée, ou du moins officier supérieur, quoiqu'ils le représentent habituellement sans barbe comme s'il fût mort jeune [1]. On peut vérifier le fait plus souvent que pour bien d'autres, ce saint étant particulièrement honoré dans l'Église grecque, qui le met au nombre des plus illustres martyrs (μεγαλομάρτυρες).

Saint Théodore *le chef d'armée;* 7 février, 319. Cf. *Dragon.* Il a très-souvent été confondu (et cela se voit encore à plus forte raison dans notre siècle [2] où l'histoire ecclésiastique se prend d'assaut) avec celui dont nous aurons à parler tout à l'heure. Mais un général et une recrue sont deux. Le général (στρατηλάτης), ou chef de légion peut-être, est saint Théodore d'Héraclée. Je ne veux point dire que les Grecs eux-mêmes ne s'y soient pas laissé prendre à cause de la compétition entre les villes qui prétendaient chacune honorer le saint le plus illustre entre ceux du même nom; bien moins encore affirmerai-je que le moyen âge latin n'ait jamais rien brouillé à ce sujet lorsque, à la suite des croisades, on nous a rapporté d'Orient diverses reliques que chaque possesseur portait bien haut. Ainsi Venise, Ferrare, le Montferrat, etc., honorèrent un saint Théodore à partir de la prise de Constantinople par les Latins; et naturellement il n'était pas un de ces pays qui consentît à céder aux autres le plus fameux des deux saints militaires honorés par l'Orient.

Quoi qu'il en soit, les Grecs représentaient volontiers le général (celui d'Héraclée) monté sur un coursier généreux, bien que leurs petits bas-reliefs et les groupes de saints où celui-ci paraît souvent parmi les patrons insignes, ne laissent pas toujours assez de place pour développer tous les attributs d'un grade élevé ou d'une distinction spéciale. Du reste, la Grèce lui donne ordinairement une barbe touffue pour montrer qu'il était d'âge mûr.

Saint Théodore Tiro (c'est-à-dire, comme nous parlerions actuellement, *le conscrit* [3]); 17 février, v. 304. Celui-ci est *saint Théodore d'Amasée,* dont le culte s'est répandu en Occident, surtout à la suite des croisades. Aussi la cathédrale de Chartres lui a-t-elle consacré un vitrail. Dans son zèle de jeune homme, le saint avait imaginé servir Dieu en mettant le feu à un temple d'idoles; c'était sous Dioclétien et Maximien, aussi fut-il condamné à être brûlé vif [4]. Cf. *Torche, Bûcher.*

Saint Mercure; 25 novembre, sous Dèce. Il souffrit le martyre à Césarée de Cappadoce, et occupait dans les troupes un grade assez élevé. Mais les Grecs le représentent tantôt barbu, tantôt imberbe; il semble être mort à l'âge de trente-cinq ans environ [5].

Saint Théodore Tiro.

Saint Artème; 20 octobre, 362. Celui-ci se représente avec une barbe épaisse et même blanche, car il était d'un

1. Était-ce par souvenir des siècles d'Alexandre le Grand et de Trajan où les militaires ne portaient communément pas la barbe?

2. Si l'autorité de Tillemont, par exemple, nous semble çà et là n'être pas irréfragable, ceux qui abordent aujourd'hui l'histoire de l'Église en manière de distraction voudront bien nous pardonner quand nous ne prenons pas leur dire pour le dernier mot. Je ne m'excepte pas plus qu'un autre de cette suspicion, quoique j'espère valoir bien un certain nombre de ceux qui se mêlent de questions ecclésiastiques. Disons avec le P. Feller, pour l'acquit de notre conscience et pour calmer les contemporains trop susceptibles : « Le nombre des écrivains, moi compris, est beaucoup trop grand. »

3. Selon quelques-uns, ce surnom de *Tiro* appartiendrait à la légion elle-même plutôt qu'à saint Théodore qui, de la sorte, n'aurait pas été un simple conscrit. La légion serait ainsi un corps militaire levé tout d'une pièce en entier, à n'importe quel propos. Les épigraphistes traiteront cela sans moi, s'ils le veulent bien. J'ai assez d'autres embarras sans ce nouveau problème.

4. P. de Natalibus, libr. X, cap. XXXIX.

5. Cf. C. Cavedoni, *Antiche stauroteche* (Memorie... di Modena, serie III, t. V, p. 37, sg.).

âge avancé lorsque Julien l'Apostat le fit mettre à mort. Il avait été commandant militaire de l'Égypte ; et s'était permis de reprocher à l'Apostat sa haine contre l'Évangile. Il en fut payé par le martyre. J'ai dit ailleurs (Cf. *supra*, p. 60) la part que les écrivains ecclésiastiques grecs lui attribuent avec saint Mercure dans la mort de Julien. Depuis lors, M. le prince Albert de Broglie est revenu assez rudement sur l'appréciation de saint Artème déjà donnée par le sévère Tillemont ; et trouve que c'est un saint bien gratuitement introduit dans le martyrologe. Le cardinal Orsi et le savant Célestin Cavedoni n'ont pas jugé que la question fût si facile à résoudre[1]. Je me range à leur avis, et continue à croire que pareilles questions ne se résolvent pas sans un examen très-mûr. Du reste les Bollandistes de notre siècle (AA. SS. *Octobr.*, t. VIII, p. 847-850) ont repris en sous-œuvre la critique de Tillemont, qui se trouve ainsi n'être pas du tout sans réplique en cette affaire contentieuse.

Saint Nestor ; 7 ou 8 octobre, v. 299. Martyrisé, dit-on, avec saint Démétrius à Thessalonique sous Maximien[2]. Il n'est peut-être pas celui que l'on met au nombre des *grands martyrs* chez les Grecs, qui ne lui donnent point de barbe, malgré son nom où l'on pourrait chercher un souvenir du vieillard mentionné si souvent par Homère[3].

Saint Démétrius de Thessalonique ; 8 octobre, v. 299. Illustre parmi bien d'autres du même nom, il passe pour avoir été proconsul ou gouverneur du temps de Maximien Hercule, qui le fit tuer à coups de lance pour s'être déclaré chrétien. Les Grecs cependant n'ont pas coutume de le représenter avec la barbe, qui correspondrait à l'âge où la dignité de proconsul semble exiger cette marque de maturité. Je ne trouve pas même toujours qu'on lui donne les moustaches dont parle le *Guide de la peinture*, publié par M. Didron[4]. Cela signifie-t-il que ses fonctions étaient civiles et non militaires ? En tout cas, les artistes orientaux lui placent volontiers sur la poitrine l'espèce de carré ou de losange qui indique une fonction supérieure dans la cour, ou quelque personnage de famille princière.

Saint Daniel (22 avril), patron de Carrare ou de Trévise. Je n'ai pas réussi à vérifier laquelle des deux villes lui est dédiée, tout en trouvant l'une ou l'autre dans mes notes. Comment donc pourrais-je dire si c'est celui qui passe pour avoir été martyrisé à Lodi, et que les uns tiennent comme un soldat de Constantin, les autres comme un guerrier tué du temps de Charlemagne dans un combat contre des païens quelconques ?

Saint Alexandre. Les saints et même les martyrs de ce nom sont extrêmement nombreux ; à ne prendre que ceux dont la profession militaire est bien constatée, le choix ne serait pas encore très-facile. Il y a, par exemple, un des quarante martyrs de Sébaste (10 mars, v. 313), puis celui de Bergame dont nous avons déjà parlé (p. 78), celui de Constantinople qui est honoré avec sainte Antonine (3 mai) ; etc., etc. Je ne me charge donc pas de décider sur le premier monument venu, quel est celui qu'on aura voulu peindre. Aussi ne veux-je point garantir que celui-ci ne fasse pas double emploi avec le martyr de Bergame.

Saint Constance, patron de Saluces en Piémont ; 8 septembre. Je crois bien qu'on le donne aussi pour soldat ou officier de la légion Thébaine ; les monnaies de Saluces le représentent soit à pied soit à cheval, avec un étendard ou une épée.

Saint Defendens, martyr ; 2 janvier. Honoré en Piémont et en Lombardie comme l'un des compagnons de saint Maurice.

Saint Venant, patron de Camerino ; 18 mai, v. 250. Puisqu'il fut martyrisé à quinze ans, on a tout lieu de croire que l'équipement militaire le désigne comme *soldat de Jésus-Christ* et non pas des empereurs. Mais les gens de Camerino lui donnent même une bannière qu'il tient à la main ; peut-être est-ce une idée du moyen âge, pour le représenter comme un chevalier banneret. En ce cas, et l'observation vaudrait pour plus d'un autre saint, l'étendard n'aurait-il pas la signification de seigneurie conférée au patron sur la ville qui réclame sa protection auprès du souverain maître ?

Saint Bénigne de Rome ; 12 février. Il est honoré à Gand, mais je ne saurais donner d'autres détails à son sujet.

Saint Romain ; 9 août, 258. Ce fut un des soldats convertis par saint Laurent et baptisés par lui[5]. On le voit çà et là dans des verrières consacrées à la légende du saint diacre. Le soldat s'approche de lui en présentant un

1. Memorie... di Modena, *t. cit.*, p. 37, sg.

2. Surius, 8 octobr. — AA. SS. *Octobr.*, t. IV, p. 60-62.

3. Je prends la liberté de faire cette observation qui au fond (je le reconnais) ne signifie rien. Mais il faut cependant protester un peu contre certain nombre de remarques par trop abusives que M. V. Didron a jointes à la traduction du *Manuel d'Iconographie grecque* faite par M. Paul Durand, lequel ne répond sûrement pas de pareils commentaires. Il ne faudrait point qu'on s'accoutumât, faute de réclamations, à imaginer que les saints Denys fussent des contre-épreuves de Bacchus (Διόνυσος) ; saint Pégase, saint Calliope et saint Apollon un souvenir du Parnasse mythologique, etc., etc. Ce sont des plaisanteries qui prenaient un air sérieux au temps où :

« Grâce à monsieur Dupuis
La vérité sortait du puits. »

Mais je serais bien aise de savoir ce que penserait M. Paulin Paris si, malgré son extrait de baptême et la notoriété de ses travaux, quelque mythologiste étranger venait nous le donner pour un emprunt apocryphe fait à l'*Iliade* ou à l'*Énéide*. Cela pouvait réussir il y a soixante ans, et encore seulement contre l'Église :

« Tout était juste alors. »

Aujourd'hui, pour nous en tenir aux termes les plus modérés, anachronisme et mauvais goût !

4. *Manuel d'Iconographie chrètienne*, 1845 (d'après le titre, car la publication n'eut pas lieu sitôt que cette date le ferait croire), p. 321.

5. *Brev. rom.*, 10 août ; Deuxième antienne du second Nocturne : « Dixit Romanus ad beatum Laurentium : Video ante te juvenem pulcherrimum, festina me baptizare. » Cf. P. de Natalibus, *Catalog. SS.*, libr. VII, cap. XL.

vase d'eau pour recevoir immédiatement le baptême, pendant que saint Laurent est en proie aux bourreaux.

Saint Antonin, patron de Plaisance en Italie; 4 juillet, v. 302. On le représente à cheval, armé de toutes pièces et tenant un drapeau. Selon la tradition du pays, il appartenait (comme tant d'autres) à la légion Thébaine. Échappé au massacre des siens, il se serait retiré dans la haute Italie, où il fut saisi et mis à mort [1].

Saint Fabius de Césarée en Mauritanie, dit-on; 31 juillet. On lui donne aussi un drapeau et une épée, parce qu'il aurait été mis à mort pour avoir refusé de porter l'étendard de sa légion, qui avait des insignes païens. Mais ni l'époque, ni le lieu, ni la cause précise de son martyre ne sont faciles à déterminer [2].

Saint Quentin, apôtre du Vermandois. Il en sera question ailleurs sous plus d'un titre; mais disons seulement qu'on l'a quelquefois peint en costume militaire, probablement pour faire entendre qu'il était de noble naissance (chevalier romain par exemple, titre que le moyen âge prisait beaucoup en le traduisant à sa manière). D'autres fois on l'a revêtu des ornements de diacre, comme pour donner à entendre qu'il avait prêché l'Évangile sans avoir reçu la prêtrise. Cf. *Ange* (p. 39), *Lance, Broche, Clous, Chaise de torture.*

Les saints Hémétérius et Célédonius (*Chélidonius*), martyrs à Calahorra; 3 mars, époque indéterminée. Leurs Actes ont été anéantis par le paganisme qui ne voulait pas laisser le souvenir de leur générosité, mais on les donne pour nés l'un et l'autre à Léon; et selon quelques-uns, ils auraient été martyrisés en divers lieux.

Saint Eusignius vétéran, décapité à Antioche; 5 août, 362. Agé de cent dix ans, et ancien soldat du grand Constantin, il fit honte à l'empereur Julien de son apostasie. Celui-ci répondit en le faisant décapiter.

Saint Zénon soldat, martyrisé à Nicomédie sous Dioclétien; 22 décembre, v. 304. Cf. *Pierre.*

Saint Second de Vintimille, qui passe lui aussi pour avoir appartenu à la légion Thébaine; 26 août. Il ne doit pas être confondu avec saint Second d'Asti (ci-dessus, p. 39), ni avec celui de Pignerol (p. 77, note 1).

Saint Libert, fils d'un comte de Brabant, dit-on; 14 juillet, 835. Baptisé par saint Rombaud et formé sous sa conduite, il s'échappa du pays de Malines pendant que les Normands dévastaient la contrée. Mais poursuivi dans la Hesbaie, il fut tué devant l'autel de saint Trond. On le représente souvent agenouillé devant saint Rombaud, qui avait été son maître dans la foi. Il est bon de rappeler que le moyen âge a souvent mis au nombre des martyrs ceux qui avaient été assassinés en haine de la justice, ou mis à mort contre le droit, lors même qu'ils n'avaient pas donné leur sang pour le service de Dieu.

Saint Beuvon (*Bobo*), chevalier provençal, solitaire à Voghéra. Cf. *Bœufs.*

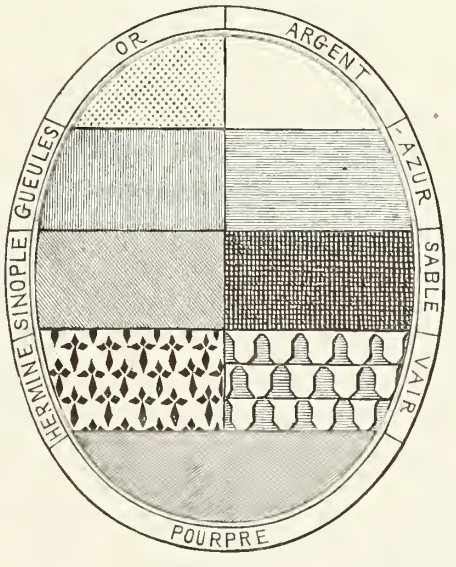
1. S. Antonin. *Chronic.*, part. III, cap. XIV, tit. 15.

ARMES A FEU.

Pour ne pas avoir à partager ce titre en diverses sections un peu minutieuses, nous renverrons au mot *Artillerie* tout ce qui peut concerner un tel sujet, lors même qu'il s'agirait d'armes à feu portatives.

ARMOIRIES, BLASON.

Supposons avant tout, que le lecteur ne compte pas sur nous pour avoir un traité de la science héraldique à propos des saints. Mais pour ceux qui seraient trop neufs en ces matières, donnons au moins une petite indication de la manière dont se représentent actuellement les métaux, émaux et fourrures dans un écusson, quand on n'emploie pas les couleurs.



Les hachures et traits divers correspondent constamment aux noms qui sont inscrits auprès de chaque quartier. Si nous ajoutons à cela que *sable* veut dire noir, *sinople* vert, *gueules* rouge, et que le *pourpre* n'est pas d'un très-grand usage, il nous semble que ce sera déjà quelque chose. Le reste est affaire aux livres spéciaux. Si par exemple, je venais à parler des fleurs de lis comme caractérisant les saints de la maison de France (le roi saint Louis et son neveu saint Louis de Toulouse), j'en aurais dit assez pour mon sujet. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des difficultés que j'expliquerai plus ou moins, ou que je n'aurai pas prévues, ou que je négligerai pour ne pas m'étendre indéfiniment sur des curiosités oiseuses. Ainsi la chronique de Nuremberg, s'il m'en souvient bien, met un coq sur l'écu de Charlemagne; dérobant ainsi d'avance aux gens de 1830 le calembour du coq gaulois (*Gallus*). Les Allemands nous ont fait aussi depuis longtemps une autre espièglerie, en

2. AA. SS. *Jul.*, t. VII, p. 17, sq.

donnant à Clovis et à sainte Clotilde un blason composé de trois crapauds où ils ont voulu voir l'origine des trois fleurs de lis. Seulement, pour des esprits aussi graves, il eût été bon de savoir que les fleurs de lis françaises réduites à trois en champ d'azur ne remontent pas bien haut dans notre histoire. Quant aux crapauds, puisqu'ils y tiennent, cherchons-en un motif qui ait une apparence de raison. Sainte Clotilde, femme de Clovis, a eu son nom écrit d'une manière un peu rude par les chroniqueurs contemporains. On trouve *Chrotildis*, *Chrotechildis*, aussi bien que *Clothildis* et *Clotildis*, comme on a dit pour son mari : Chlodwigh, Hludwig, etc. ; d'où notre génération a ressuscité des orthographes étourdissantes. A prendre le vrai sens germanique du nom de sainte Clotilde, puisque Augustin Thierry a mis le vieux tudesque en relief, ce nom ne sied pas trop mal à une princesse, attendu qu'il semble vouloir dire *bonté illustre*, ou *guerre éclatante*. Mais nos voisins d'outre-Rhin auront trouvé beaucoup plus gai d'y lire l'étymologie comique *Krœte-Schild* (écu aux crapauds).

Toutefois, pour ne pas prêter trop d'aigreur aux vieux Allemands contre la France, convenons que cette légère méchanceté trouve chez eux son correctif immédiat. Car les conteurs assurent qu'après le baptême de Clovis un ange lui apparut (ou à sainte Clotilde), apportant la nouvelle édition des armes de France, revue et corrigée au ciel. Une si pieuse invention peut au moins servir d'excuse à la pratique fort répandue vers la fin du moyen âge, et en vertu de laquelle on voit souvent deux anges donnés pour supports aux armes de France. Convenons cependant qu'il est heureux de pouvoir atténuer, au moins dans un cas, les libertés que cette époque prenait de temps à autre avec les choses célestes.

Voilà un incident vidé, afin qu'on ne me reproche pas trop d'avarice. Désormais je supposerai le lecteur mieux informé, ou le laisserai se renseigner ailleurs sur beaucoup de faits héraldiques dont il ne faut pas que je prenne la charge.

Pour en revenir aux *fleurs de lis*, elles ont été accordées assez libéralement par les artistes à plusieurs saints que les héraldistes auraient pu quereller sur cette attribution. Mais on les tenait pour nés grands seigneurs ; et sur ce chemin, rien de mieux que de les rattacher à la maison de France. Ainsi saint Riquier a été gratifié du blason de France, sur ce que son père (Alquaire), comte de Ponthieu dit-on, aurait été parent de Clovis. Saint Louis de Toulouse, dont il a été question déjà, a dans quelques peintures ou sculptures, un écu mi-partie de France et de Jérusalem [1], à cause des prétentions que la

couronne de Naples partageait, sur le royaume de Jérusalem avec la maison de Savoie et la république de Venise. Saint Mauront, patron de Douai, a été peint aussi avec des fleurs de lis, même sur son vêtement monastique, pour indiquer sa parenté (dont je ne réponds pas) avec la maison de France. Les Douaisiens racontent qu'il apparut ainsi sur les murs en 1556, lorsque les calvinistes assiégeaient leur ville. Cela semble indiquer du moins que l'on avait été habitué à voir le saint peint de la sorte, et le sens primitif de ce signe était sans doute que l'on considérait saint Mauront comme de la plus haute lignée. Sainte Isbergue (ou Hisbergue), comme fille de Pépin le Bref, est ordinairement fleurdelisée aussi.

Les armoiries de la maison de *Savoie* (croix d'argent sur champ de gueules) ont été données à quelques saints que nous trouverons ailleurs (Cf. *Lances*) parce qu'ils appartenaient à cette race. Mais ce blason peut être remplacé par des insignes dont le sens est le même : comme le collier de l'Annonciade, qui est propre aux princes de Savoie. Cf. *Aumône* (saint Amédée).

Les *palle* (pillules ?) des Médicis accompagnent le bienheureux Orlando dei Medici.

La maison d'*Autriche*, qui est maintenant *Lorraine* (et non plus Habsbourg), a été signalée quelquefois pour saint Léopold par les Alerions (ou aiglettes) de Lorraine. Cela n'est pas historique assurément, mais on voit ce que les artistes veulent dire ; et nous n'avons pas à les justifier, les expliquer suffit. Là et dans bien d'autres cas il

1. Je reproduis à peu près les anciennes armoiries de France et de Jérusalem (Anjou-Sicile) sur un buste de saint Elzéar (AA. SS. *Septembr.*, VII, 569), parce que ce reliquaire avait été donné par un prince de Sicile-Provence. Mais le blason de Sabran (qui est la maison du saint) est dans les petits écussons latéraux, et sans doute rappelé par les lions qui servent de supports au buste.

Quant au semis de fleurs de lys qui, sur la chape d'un jeune évêque franciscain, caractérisent seules saint Louis de Toulouse, il est assez surprenant qu'un attribut si français n'ait pas été compris par ceux qui rédigèrent le catalogue du musée Campana en 1862. Deux tableaux du Louvre auraient pu mettre sur la voie, si les caractéristiques des saints n'étaient merveilleusement inconnues à beaucoup de nos antiquaires. C'est toutefois un renseignement dont il n'est pas possible de se passer dans la notice des collections où le moyen âge chrétien entre pour quelque chose. Les saints, dans la maison de France, ne sont pas si communs qu'on y perde pied.

s'agit uniquement de s'entendre, mais non pas de se quereller ou d'établir que tout est parfaitement légitime.

Que saint Wenceslas, par exemple, ait l'*aigle* de Bohême (ou de Moravie), je ne m'y opposerai point; mais que presque tous les saints anglais du VIII^e^ au X^e^ siècle reçoivent un écusson avec les *léopards* d'Angleterre, je le constate sans y souscrire. De même pour les saints bretons, surtout aux époques reculées, qui ont reçu souvent l'*hermine de Bretagne*. C'était, pour ces différents pays, l'application du même principe qui avait fait donner la fleur de lis à plusieurs saints de France. Il s'agissait de les rattacher à la Maison suzeraine. La même chose est arrivée en Flandre et en Brabant, où les *lions* de l'écu national ont été accordés sans beaucoup de façon à des saints regardés comme de haute noblesse, mais qu'on ne rattacherait pas aisément à la famille des comtes.

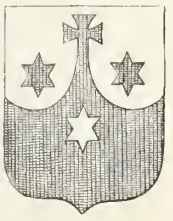
Puisque nous parlons de la Belgique, il est bon de ne pas oublier ce que, dans le pays de Liége, on appelle le *perron*. C'est une colonne dressée sur trois degrés, et surmontée d'une grosse pomme de pin qui porte généralement la croix [1]. Ce signe de la commune liégeoise a donné passablement d'ouvrage aux antiquaires pour en expliquer l'origine. Les médailles byzantines présentent bien quelque chose d'analogue, mais il est entendu que je ne me propose pas une recherche archéologique concernant tous les faits qui pourraient trouver place sous le titre armoiries, blason, etc., même dans des rapports quelconques avec les représentations des saints. Disons uniquement, pour la question présente, que le *perron de Liège* est fréquemment porté sur trois lions, et qu'on l'accole maintes fois aux peintures des saints évêques liégeois. *Stavelo*, petite principauté ecclésiastique à peu près environnée par celle de Liége, avait aussi son perron, mais supporté par trois loups; peut-être à cause de saint Poppon ou de saint Remacle (Cf. *Loups*). Si je ne me trompe, Tongres, ancien berceau de l'évêché de Liége, avait son perron également; mais celui-là était soutenu, je crois, par trois grenouilles.

Le blason de *Mayence* a conservé la roue de saint Willigise qui passe pour avoir été fils d'un charron.

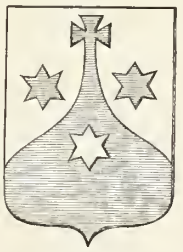
Plusieurs familles illustres, sans être souveraines, se piquent d'avoir donné le jour à divers saints; et c'est à vrai dire, une illustration qui en vaut bien d'autres. Le Saint-Esprit a dit depuis longtemps : « La belle chose qu'une race chaste au milieu de l'éclat [2] ! » Reste à vérifier si toutes ces pieuses prétentions sont bien fondées en histoire. Ainsi, la maison de Clermont-Tonnerre en réclame un bon nombre, et il est notoriété publique que saint Elzéar appartenait à la maison provençale de Sabran. Les Ursins (*Orsini*) veulent que Saint Benoit de Norcia fût de leur sang, aussi rencontrera-t-on quelques images du fondateur des Bénédictins avec le blason des Orsini.

L'écusson de Bologne avec le mot *Libertas* (comme Sienne) qui s'y lit depuis le XII^e^ siècle, et celui de bien d'autres cités, accompagnent souvent la représentation de leurs patrons. Du reste, nous aurons à en dire quelques mots sous le titre *Villes;* et c'est d'ailleurs affaire aux numismatistes surtout. Le blason des abbayes ou des chapitres, parfois joint à l'effigie de leurs fondateurs ou des saints qui les ont illustrés, pourrait assurément prêter aussi à des renseignements utiles. Ainsi, l'ours de saint Gall, les corbeaux d'Einsiedeln (pour saint Meinrad), la colombe de Pfeffers (pour saint Pirmin), à Chelles l'échelle de sainte Bathilde, etc., prêtent à des observations iconologiques, comme on dit. Mais il est facile de voir que cela aurait conduit bien loin, et nous n'en parlerons çà et là que pour ouvrir du moins la route à celui qui aurait le loisir de passer outre.

Une indication beaucoup plus pratique pour notre sujet est le blason ou le chiffre des ordres religieux; c'est pourquoi nous en donnerons plusieurs [3], comme point de repère assez fréquent dans l'hagiographie : les membres de l'ordre de Malte (Saint-Jean de Jérusalem, Rhodes) portent sur la poitrine ou sur le manteau leur croix blanche à huit pointes, que tout le monde connaît. La *Chartreuse* a depuis longtemps adopté le globe du monde surmonté d'une croix, et l'on y a joint plus tard la devise : *Stat crux dum volvitur orbis*. Lorsque cet emblème fait partie d'un écusson au champ d'azur, la croix est parfois surmontée de sept étoiles en demi-cercle, qui indiquent les premiers fondateurs. Cf. *Étoiles*.



Voici un blason des *Carmes,* remplacé quelquefois par cet autre (destiné peut-être à mieux figurer le mont Carmel). Pour ceux de l'ancienne observance surtout, il a généralement un cimier formé par une couronne, d'où sort un bras armé du glaive de feu, avec cette devise : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum* [4]. Allusion au prophète Élie dont les Carmes primitifs se réclament beaucoup plus vivement que ne fait la réforme (*Carmes déchaussés*) établie par sainte Thérèse et saint Jean-de-la-Croix. J'imagine que la



1. Je suppose que ce monument rappelle un signe du pouvoir national, associé dans la pensée commune à la validation des actes publics. Ce devait être primitivement quelque chose comme la *loge,* le *balcon,* la *bretèche,* etc., des hôtels de ville; d'où se faisaient les *cris, proclamations* et *publications* officielles, sous peine de ne pas être reconnus pour promulguées régulièrement et notifiées d'une façon obligatoire. Cf. *Messager des Sciences historiques* (Gand, 1851), p. 226, sv.; et 1854, p. 56, sv.

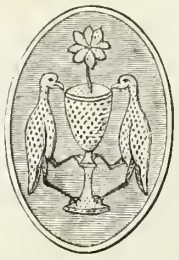
2. Sapient. IV, 1.

3. On en trouvera quelques-uns dans le *Dictionnaire de Sigillographie,* publié par MM. Chassant et Delbarre, pl. X.

4. III Reg. III, 10.

branche récente (la réforme) en adoptant la croix, qui ne se voit guère dans le blason primitif, aura voulu consacrer le souvenir du réformateur (saint Jean-de-la-Croix). Si ce n'est pas là précisément l'origine de cette différence, cela peut du moins servir comme artifice mnémotechnique pour distinguer les deux branches de l'Ordre[1].

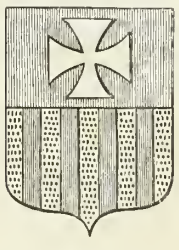
L'ordre des *Camaldules*, qui forme un rameau du grand arbre monastique des Bénédictins (Cf. saint Romuald), se reconnaît aux armoiries ci-jointes [2].



Les chevaliers de *Calatrava* portent une croix spéciale que l'on verra sur l'étendard du bienheureux Raimond de Fitero, leur fondateur. Cf. *Bannière.*

Les *Mathurins* ou *Trinitaires* comme nés en France, avaient adopté l'ancien écu de France aux fleurs de lis sans nombre, avec la croix rouge et bleue en abîme (comme on dit). Cette croix est celle que l'Ordre porte sur son scapulaire; et les fleurs de lis sans nombre pourraient bien signifier que saint Félix de Valois, l'un des fondateurs, passe pour être issu de la maison de France[3]. Cependant, sans prétention aucune à une origine royale pour leurs fondateurs, Cîteaux et Prémontré adoptèrent aussi l'ancien écu de France, comme indication de leur origine française; sauf que Cîteaux y introduisait un petit écu en abîme (dont je ne trouve pas les couleurs bien constantes), et Prémontré croisait l'écu français de deux crosses d'argent.

Le même motif de berceau national (Aragonais) a fait adopter à l'ordre de *la Merci* les armoiries d'Aragon, ou plutôt de Catalogne (les Espagnols disent : *Las cuatro barras sangrientas de Aragon*); parce que si le fondateur principal était Français (saint Pierre Nolasque), l'ordre s'établit par la protection du roi Jayme auquel obéissait une partie du Languedoc. Le blason aragonais (ou plutôt catalan) [4] occupe la partie inférieure de l'écu, et la partie supérieure est formée par un champ de gueules, au centre duquel paraît la croix blanche de l'Ordre, qui n'a pas toujours la forme qu'on lui voit ici.



Les *Dominicains*, sauf le cimier et les accessoires qui varient un peu selon la fantaisie des artistes, ont assez généralement ceci. Je crois bien que l'ensemble représente l'habit de l'Ordre : manteau noir s'ouvrant sur une robe blanche. Le chien fait allusion au fondateur (Cf. *Étoile, Chien*). Quant aux palmes et aux lis croisés, quelquefois on leur substitue un bourdon croisé avec le lis de saint Dominique [5]; et je pense qu'on a voulu indiquer ainsi le nom des *Frères prêcheurs*, destinés à évangéliser le monde sous l'enseigne de la pauvreté. Toutefois, ce ministère ayant de bonne heure entraîné le martyre (comme pour saint Pierre de Vérone), on comprend que la palme ait été substituée au bourdon. La couronne que traversent le lis et la palme (ou le bourdon), ne se trouve pas toujours dans les vieux dessins. Mais le petit chien soutient quelquefois un livre, pour indiquer la science ecclésiastique.

Les *Franciscains*, surtout les conventuels (Cordeliers), ont adopté un écusson, souvent d'azur, quoique parfois occupé par des nuages et des rayons. Au centre est une croix sous laquelle se croisent un bras de saint François et un bras nu de Notre-Seigneur, l'un et l'autre avec la plaie de la main. C'est évidemment un souvenir des stigmates de saint François (Cf. *Stigmates, Plaies*), exprimés autrement pour la réforme fondée par saint Pierre d'Alcantara.

Les *Minimes* (religieux de saint François de Paule) étaient caractérisés par un écu elliptique portant inscrit dans le champ le mot *Charitas*. Cf. *Bâton, Devises.*

Les *Servites* (ordre des Serviteurs de Marie) choisirent un lis arraché, à trois branches fleuries où deux grandes feuilles retombent de part et d'autres, en sorte qu'elles forment, avec la tige centrale une sorte d'M, pour indiquer le nom de Marie. Cette espèce de lettre est croisée d'un S, qui rappelle le nom de l'Ordre. Quelquefois, au dessus de l'M, se voit une couronne de reine entrelacée dans les trois branches des fleurs, et qui indique sans doute

1. Je ne prétends pas, on peut le voir, me donner des airs de docteur en droit héraldique; mais si j'évite, et pour cause, de multiplier les termes scientifiques, il ne faudrait pas me soupçonner d'être trop neuf en ces matières. J'ai eu soin d'avoir par devers moi un certain nombre de matériaux avant de m'engager sur ce terrain. J'engage donc ceux qui voudraient me critiquer, à ne pas se hâter de mettre en avant les premières raisons (ou apparences) venues. La réplique pourrait leur déplaire quand on en viendra aux pièces probantes.

2. J'ai vu en certain cas les deux oiseaux d'argent.

3. Ajoutons qu'à raison du monastère chef-d'ordre (Cerfroid), et de la légende primitive, les supports de l'écusson étaient deux cerfs avec la croix rouge et bleue entre les bois. Cf. *Cerf.*

4. Des héraldistes prétendent qu'après une grande bataille, un de nos empereurs carlovingiens vint trouver le comte (ou marquis français) de Catalogne blessé grièvement dans l'affaire; et que trempant sa main dans le sang du baron, il traça sur le bouclier, de ses quatre doigts, quatre lignes rouges, disant : « Ce seront désormais vos armes. » Mais les Espagnols n'en conviennent pas.

Quant à la concession du blason aragonais faite aux religieux de la Merci, elle s'explique par l'affection du roi Jayme I^er^ pour saint Pierre-Nolasque qui avait été son gouverneur.

5. D'autres explications trouveront mieux leur place ailleurs. Pour le moment il suffira d'avoir cité deux vers qui accompagnent la vie de saint Dominique gravée par les frères Klauber :

« Lilia, fax ardens, baculus, liber atque catellus,
Stellaque sunt nostri symbola sacra patris. »

la Reine du ciel. On rencontre quelquefois ce chiffre sans l'allusion au nom de Marie, et alors on pourrait le confondre avec le rébus picard qui se voit dans certaines *enseignes* du pèlerinage de Notre-Dame de Liesse au moyen âge [1]; mais ce n'est qu'une rencontre fortuite.

Les *Piaristes* (clercs des écoles pies, *Scoloppj, Escolapios*) ont pris comme armoiries le chiffre suivant, qui est aussi un hommage à la Mère de Dieu. On y a certainement eu l'intention de rappeler le nom pris par ce corps religieux : « clercs réguliers de la Mère de Dieu, » mais on avait aussi en vue le tableau (aujourd'hui à Saint-Pantaléon de Rome) devant lequel la très-sainte Vierge fut spécialement honorée par le fondateur de l'Ordre (Cf. Saint Joseph Calasanz, *image de Notre-Dame*). Malgré les sigles en lettres grecques (Μήτηρ Θεοῦ), le tableau ne doit pas être ancien.

On sait assez que la *Compagnie de Jésus* a pour chiffre le monogramme du nom de Notre-Seigneur (IHS), surmonté d'une croix sur la lettre centrale; et communément avec trois clous au-dessous, qui se réunissent par la pointe; le tout en champ d'azur. Il a été dit bien des pauvretés plus ou moins consciencieuses sur l'origine et le vrai sens de ce monogramme qui certainement est bien antérieur aux Jésuites, mais ce n'est point ici le lieu de rédiger une dissertation sur un pareil sujet. Des hommes habiles l'ont très-suffisamment éclairci, et nous aurons ailleurs à rappeler leurs travaux.

Les *Bénédictins,* mais surtout ceux de la congrégation du mont Cassin, font allusion au monastère chef-d'ordre par les trois montagnes surmontées d'une croix, qui leur servent d'armoiries; et ils ajoutent le mot *Pax* en manière de devise. Pour s'en former une certaine idée, il pourra suffire de faire attention aux lignes et à la gravure qui vont suivre.

Une branche de l'ordre bénédictin, fondée par Saint Bernard Tolomei, a pris le nom du *Mont des Olives.* Ses religieux sont appelés plus brièvement *Olivétains;* et leurs insignes diffèrent de ceux que nous venons de rappeler, par deux branches d'oliviers partant des deux montagnes qui servent de base à la troisième. Saint Bernard Tolomei se voit çà et là portant cet attribut sur la main, comme fondateur de l'ordre ainsi caractérisé. Nous avons placé ici cet insigne dans l'ornement de sa crosse abbatiale, parce que cette forme se rencontre plus d'une fois. Ce sera aussi l'occasion de faire observer que le moindre détail peut avoir une certaine importance quand il s'agit de reconnaître ce qui différencie un saint d'avec un autre.

Plusieurs données minutieuses pourraient être encore utiles, mais ne sont pas absolument nécessaires, puisque nous avons déclaré ne pas vouloir faire un traité complet. Il suffit que les grandes lignes soient indiquées.

Saint Bernard Tolomei.

Divers détails nouveaux se retrouveront plus tard sous d'autres titres qui ne réclamaient pas absolument leur place en cet endroit. Cf. *Croix, Grenade,* etc. Les ordres religieux qui n'auraient pas été mentionnés ici, ou qui ne le seront point plus tard sous d'autres titres, ne sont pas d'importance majeure pour un travail sur les caractéristiques des saints. Or, c'était là mon sujet [2].

1. Cf. Arth. Forgeais, *Plombs historiés...*, t. II (Pèlerinages), p. 41-42.

2. J'ai déjà dit quelques mots (p. 83) sur les blasons de villes épiscopales.

ARMURE. Cf. *Armes*.

ARTILLERIE ET ARMES A FEU.

Bien que j'aie coutume de mettre les saintes à la suite des autres serviteurs de Dieu, me conformant en cela à la marche que suit l'Église dans les litanies des Saints, le titre inscrit cette fois m'excusera suffisamment pour avoir placé en tête ici la patronne des artilleurs; elle a droit de dominer tout le sujet.

Sainte Barbe, vierge et martyre; 4 décembre, v. 235 ou 306. Sa légende est plus célèbre que bien établie; mais ce qui est tout à fait reçu depuis longtemps, c'est qu'elle est la patronne des artilleurs, salpêtriers, poudriers, etc. A ce titre elle a fréquemment près d'elle des canons, barils de poudre, mèches, bombes, grenades. Le fond de ce patronage, qui semble singulier pour une jeune vierge, n'est pourtant pas mal établi en raison; et bien d'autres reposent sur des origines beaucoup moins graves. Son histoire quelconque dit qu'elle fut décapitée par son père, furieux de n'avoir pu la ramener au paganisme; et que cette rage barbare fut punie promptement par un coup de foudre, qui donna la mort à l'abominable bourreau [1]. En conséquence, les chrétiens s'adressèrent à la sainte pour obtenir d'être soustraits à la mort subite [2] (Cf. *Ciboire*). C'était par suite de ce recours à la patronne de la bonne mort, que la soute aux poudres dans les vaisseaux s'appelait jadis *la Sainte-Barbe*. On avait compris que le passage du temps à l'éternité étant la grande affaire d'une créature raisonnable, il importait singulièrement de le placer sous une protection puissante, pour tâcher de ne point paraître au tribunal de Dieu sans être présentable. Ces notions se sont un peu altérées depuis que les estampes populaires ont été abandonnées à des artistes qui ne sont pas forts sur le catéchisme. Ainsi, par exemple, une image toute moderne de sainte Barbe porte cette oraison (avec traduction espagnole, pour mieux se répandre au loin) : « Intercédez pour nous, afin que... nous souffrions la mort pour le salut de la patrie. » Cela n'a pas le sens commun. Il s'agit, pour des artilleurs en particulier, mais en général pour tout honnête soldat, de savoir accepter la mort et non pas de la désirer. Un homme qui se connaissait en choses militaires, Napoléon Ier, disait qu'*il faut vouloir vivre et savoir mourir*. A la bonne heure! voilà des paroles qui se peuvent défendre chrétiennement; l'affaire est de ne mourir que pour son devoir, et en mourant, d'être en grâce avec Dieu. Ne laissons donc pas dénaturer les traditions du bon sens cultivées par l'enseignement de l'Évangile.

Les *Paumiers* et raquettiers honoraient aussi sainte Barbe comme patronne, sans doute parce que le jeu de paume est assez chanceux pour la vie humaine quand il est mené vigoureusement.

Un calembour, comme il en existe beaucoup dans nos traditions (et même dans nos dévotions) populaires françaises, a fait prendre sainte Barbe comme patronne des *brossiers* et vergetiers. Aussi voit-on la sainte représentée non-seulement avec l'adjonction de batterie, obus, gabions, pioches, etc.; mais aussi avec des raquettes de paume, des brosses et des balais de crin. Cf. *Calembour* ou *Jeu de mots*.

Divers saints, patrons de peuples qui ne craignent pas de rapporter à Dieu l'honneur de leurs succès, ont été peints apparaissant pendant que les bombes et les obus font pleuvoir les blessures au milieu des escadrons, comme parle le père Sarbiewski [3]. C'est ainsi que saint Czeslas et autres protecteurs de la Pologne sont souvent représentés de la sorte, surtout dans les combats contre les Turcs [4]; mais on peut en chercher l'indication sous les titres *Armée* (p. 70, sv.), *Bataille, Siège*.

Saint Louis-Bertrand, dominicain; 10 octobre, 1581. Un pistolet d'arçon à la main, et le canon de l'arme est remplacé par un crucifix [5].

Ses Actes attestent que le saint ayant prêché contre les scandales donnés par certains personnages influents, un seigneur espagnol crut se reconnaître dans le portrait tracé par le prédicateur et fut pris d'une furieuse colère. En conséquence, il se promit bien de mettre fin à des avertissements si désagréables pour un homme de sa qualité.

1. Offices propres de la Pologne : « Filiæ cervicem ipse scelestissimus pater, humanitatis expers, propriis amputavit manibus. Cujus fera crudelitas non diu inulta remansit; nam statim eo ipso in loco, fulmine percussus interiit. »

Quatre vers fort alambiqués résument, ou plutôt délayent, ce souvenir sous une estampe de confrérie gravée par Guill. Vallet :

« Barbara sum, non sum, mitis sum pectore virgo;
Sed qui me genuit, barbarus ille fuit.
Ut Parcæ parcunt, ut luci lumine gaudent,
Ut bellum est bellum, sic ego barbara sum. »

2. Même office que ci-dessus, *oraison* : « Intercessio, quæsumus Domine, beatæ Barbaræ virginis et martyris tuæ ab omni nos adversitate protegat; ut, per ejus interventum gloriosissimum, sacrosancti corporis et sanguinis Domini Nostri Jesu Christi sacramentum ante diem exitus nostri... percipere mereamur. »

3. « . . Et per recedentes Gelonos
Vulnifico pluit aura nimbo. »

Je cite de mémoire, quelque quarante ans après lecture; et n'ai pas le loisir de vérifier un texte qui n'importe point à l'hagiologie. Mais je crois bien qu'il y est question de la première bataille de Choczim, en 1621.

4. Pour saint Stanislas Kostka, par exemple, le même poète dit :

« Quantas patroni tegmine pallii
Servavit urbes! quum male pertinax
Vulcanus, undantesque celsis
Turribus absiluere flammæ.
Quis, fando, pulsos enumeret Getas,
Cæsumque Thracem! Quis memoret retro
Actas Gelonorum phalangas!
Quis subitam placuisse pacem;
Quum jam restarent classica classicis,
Turmæque turmis, et manibus manus,
Et scuta scutis, tela telis,
Ensibus objicerentur enses.
Etc. »

5. Cette même représentation a été singulièrement employée pour un personnage du xe siècle par le *Calendarium benedictinum* (23 mai), avec l'intention d'exprimer qu'il avait renoncé à la profession militaire pour embrasser la vie monastique.

Ayant donc attendu le missionnaire sur une route peu fréquentée, il poussait vers lui le pistolet à la main, afin d'assouvir sa vengeance. Mais comme il abordait l'homme de Dieu avec bonne intention de faire feu sur lui, la batterie manqua son coup. Le saint, averti par le bruit, se retourna tranquillement vers l'agresseur; et sur un signe de croix qu'il fit pour toute défense, le gentilhomme trouva le canon de son arme changé en un crucifix. La foi se réveillant alors dans ce cœur enragé, le noble assassin se jeta contrit à bas de cheval, et tomba baigné de larmes aux pieds de celui qu'il avait pris pour un ennemi. Celui-ci le consola, se chargea de le réconcilier avec Dieu, et lui accorda tout pardon, moyennant qu'il s'engagerait à n'en rien dire avant trente années. Or ce terme montra que le saint joignait le don de prophétie à celui des miracles, car il marqua justement ainsi l'époque où le gentilhomme fut appelé en témoignage lorsqu'on rassemblait des documents juridiques pour la canonisation de saint Louis-Bertrand [1]. Cf. *Calice* (ou coupe).

Saint Louis-Bertrand.

Saint Charles Borromée, archevêque de Milan; 4 novembre, 1584. Un assassin fait feu sur lui avec un mousquet pendant que le prélat est agenouillé devant l'autel. Le saint avait laissé apercevoir l'intention de mettre la main à la réforme des Humiliés, corporation religieuse née à Milan durant le moyen âge, mais qui se trouvait alors bien loin du but fixé par ses fondateurs. Un membre de cet ordre imagina qu'il reculerait beaucoup tout remaniement des coutumes introduites peu à peu, s'il faisait un acte de vigueur contre le réformateur trop zélé. S'étant donc caché dans la chapelle de l'archevêque, il déchargea sur lui une arquebuse, à cinq ou six pas de distance. L'arme était bourrée de façon à ne pas manquer son homme; et le saint lui-même, frappé dans les reins, put bien croire que sa dernière heure était venue. Il n'en fit pas moins signe à ses chapelains de continuer les prières commencées, et il se trouva que le projectile était tombé à terre, après que le coup avait noirci le rochet du serviteur de Dieu [2]. Naturellement, les affaires des Humiliés n'y gagnèrent rien; et ils furent supprimés par le souverain pontife Pie IV, oncle de saint Charles; résultat le plus clair de cet attentat sur lequel on avait compté pour faire ajourner leur réforme.

ASPERSOIR, GOUPILLON.

On sait que le *goupillon*, comme son nom l'indique (car il veut dire à peu près queue de renard), prend quelquefois des proportions énormes. Il faudra donc l'accepter dans les peintures selon la forme que lui donne l'usage de chaque pays.

Saint Pierre prince des apôtres, comme célébrant, porte d'ordinaire l'aspersoir dans les représentations de la mort ou des funérailles de la très-sainte Vierge.

1. AA. SS. *Octobr.*, t. V, p. 412, 303. Sarnelli (*Lettere ecclesiastiche*, t. IV, 35) cite ces vers qui, sans être fort remarquables, témoignent de la popularité du miracle dont nous parlons, et qu'on a représenté sur la châsse de notre saint :

« Fulmine Bertrandus petitur. . . .
Jam scelus absolvit, jam dextera porrigit ictum
. . . . . .
At quam pulchra parat Cœlum spectacula! Præbent
Æra statim, stygio pulvere fœta, crucem.
Has ludit data vita vices, his funera lucris
Sarcit, et hac Orci destruit arte dolos.
Portentum felix! ut sospes uterque veniret,
Confixi sclopus fulmen amoris erat. »

2. Oltrocchi, *de Vita... S. Caroli*, libr. II, cap. XXIII, XXVI, XXVII.

Saint Léon III, pape ; 12 juin, 816. Je crois que c'est lui qui est représenté un goupillon à la main par une peinture de la sacristie d'Aix-la-Chapelle. On aura sans doute voulu constater qu'il avait dédié l'église bâtie par Charlemagne. La châsse des grandes reliques à Aix-la-Chapelle n'a pas manqué de rappeler ce souvenir local en consacrant une statuette à ce pape ; et le petit fronton qui surmonte son image garde encore l'inscription jadis tracée sur une porte de l'église :

> Ecce Leo papa, cujus benedictio sacra
> Templum sacravit quod Carolus ædificavit.

Saint Exupère, évêque de Toulouse ; 28 septembre, v. 413. Sa légende raconte que Toulouse étant assiégée par les Goths ou autres barbares, la mort frappait immédiatement tous ceux qu'atteignait l'eau bénite lancée par le goupillon du saint. Mais les Bollandistes se gardent bien de garantir le fait [1].

Saint Évermode prémontré, évêque de Ratzebourg ; 17 février, 1178. Il avait été l'un des premiers disciples de saint Norbert, et ses travaux chez les Wendes l'ont fait nommer apôtre des Vandales. On le représente jetant de l'eau bénite sur des prisonniers dont les fers se brisent. Quelqu'un imaginerait que c'est là un symbole exprimant la conversion des peuples slaves du Mecklembourg, conduits par le baptême à la *liberté des enfants de Dieu* [2]. Mais il s'agit d'une époque historique et d'un fait réel, à ce que témoignent les chroniqueurs. Henri, comte de Ratzebourg, retenait prisonnier bon nombre de Frisons dont l'évêque avait inutilement sollicité la délivrance. On ne put du moins refuser au saint la permission de les faire assister à la messe dans la cathédrale, pour les fêtes de Pâques. Durant l'office Évermode se dirigea vers ces malheureux qui se trouvaient là chargés de leurs chaînes, et répandit sur eux l'eau bénite en prononçant ces paroles du psaume CXLV : *Dominus solvit compeditos.* A l'instant, les fers tombèrent d'eux-mêmes ; et ils furent suspendus depuis dans la cathédrale en mémoire de ce prodige, jusqu'au temps où le luthéranisme affecta de détruire les traces de la religion catholique et chassa de Ratzebourg les Prémontrés qui, depuis quatre siècles, étaient en possession d'y occuper le siége épiscopal et toutes les prébendes du chapitre [3].

Saint Fintan, abbé ; 3 janvier, 680. Il était né dans la Grande-Bretagne et fut formé à la vie religieuse par saint Comgall. On le représente aspergeant des moissonneurs et des champs [4]. Les paysans idolâtres s'étaient opposés à sa prédication et voulaient même l'assassiner ; mais ramenés par les fléaux qui ravagèrent leurs moissons et leurs familles, ils vinrent demander au saint le remède de ces maux. L'homme de Dieu répandit de l'eau bénite sur eux et sur leurs campagnes, à la suite de quoi ils éprouvèrent la protection du Ciel.

Sainte Marthe vierge, sœur de sainte Madeleine ; 29 juillet. Un goupillon à la main et un monstre bizarre près d'elle. Selon les gens de Tarascon, cet animal serait la fameuse Tarasque, qui aurait laissé son nom à leur ville (si ce n'est l'inverse), et dont la description est donnée par l'auteur de la *Légende dorée* [5], avec de grands détails qui n'avanceront guère les naturalistes. On veut que la sainte ait dompté cette espèce de dragon en l'aspergeant d'eau bénite ou en lui présentant une croix. Dans quelques monuments, Marthe foule aux pieds le monstre qui çà et là est d'une grande laideur ; parce que l'art a voulu, d'après la légende, en faire un composé du bœuf et du poisson, comme si c'eût été une manière d'hippopotame bizarre. Nous verrons à l'article *Dragon* ce qu'il peut y avoir eu de fondement historique dans les récits de ce genre qui reparaissent en bien des contrées, surtout pour les premiers siècles du christianisme.

ASSASSINAT.

Il ne faut chercher sous ce titre que les guets-apens assez clairement exprimés par les artistes, et qui ne revêtent pas la forme d'une émeute populaire ou d'un meurtre voilé sous les formes juridiques. Autrement quantité de martyrs devraient prendre place ici, mais la circonscription du sujet se trouvera réduite par ce que nous venons de dire. On y pourra suppléer, du reste, en cherchant le mot *Poignard;* quoique le poignard (dague, etc.) ait pu figurer dans bien des exécutions sommaires ; et l'épée ou la massue, la hache, etc., entre les mains de coupe-jarrets non autorisés par les gouvernements. En outre, cet article trouvera une décharge dans celui qui traite des plaies à la tête ou des armes employées par les meurtriers. Cf. *Lance, Massue, Tête blessée,* etc.

Abel (Cf. *Agneau,* p. 21, 22) tué par Caïn son frère aîné. Comme la plupart des grands saints de l'ancienne loi, il figure principalement dans les représentations chrétiennes à titre de type historique du Juste par excellence. Mais la douce physionomie de cette jeune victime et sa mort cruelle qui ensanglante les premières pages des livres saints [6], en ont fait l'une des images les plus touchantes de Celui que les SS. Pères nous montrent voilé dans l'Ancien Testament et dévoilé par le Nouveau [7] : « Tué dans Abel par son frère, moqué dans Noé par son fils, vendu dans Joseph par les siens; etc. [8] »

Saint Théodard, évêque de Maestricht ; 10 septembre, v. 668. Percé d'une épée. D'abord abbé de Stavelo, puis

1. AA. SS. *Septembr.,* t. VII, p. 624.
2. Rom. VIII, 21.
3. Cf. AA. SS. *Februar.,* t. III, p. 49.
4. *Calendar. benedict.,* 3 januar.
5. Cap. CV.
6. Gen. IV, 2-10.
7. Matth. XXIII, 35. — Hebr. XII, 24, etc.
8. Cf. *Vitraux de Bourges,* pl. I, etc.

élevé au siége de Maestricht, il fut tué sur la route (par des émissaires de ses ennemis, à ce que l'on croit) pendant un voyage qu'il faisait pour demander justice à Childebert, roi d'Austrasie, contre les envahisseurs des biens de son église [1].

Saint Lambert, évêque de Liége (ou de Tongres). Cf. *Lance.*

Saint Prix ou Priest (*Projectus,* etc.) moine, puis évêque d'Auvergne; 25 janvier, 674. Assassiné à l'instigation de seigneurs dont il censurait librement la conduite [2]. Cf. *Aumône.*

Saint Rombaud (Rumold) évêque irlandais, patron de Malines; 1 juillet, v. 775. Assommé à coups de pioche, de pic, de hache ou de massue, par des ouvriers qu'il employait à la construction de son église; et qu'il avait blâmés pour leur inconduite, ou qui voulaient le dépouiller de son argent sans l'avoir gagné. Les deux sceaux que

nous publions ici viennent de Malines, et appartiennent, l'un au xv^e^ siècle (1445), l'autre (celui de gauche) au xvi^e^. Dans ce dernier (à demi rompu) le martyr semble être glorifié déjà, et triomphe de son meurtrier.

Saint Frédéric, évêque d'Utrecht; 18 juillet, 838. Assassiné par des misérables en qui l'on crut reconnaître l'impulsion de l'impératrice Judith. Le saint prélat n'avait pas dissimulé à la cour d'Aix-la-Chapelle que la France pourrait payer cher l'ambition de la seconde épouse de Louis le Débonnaire. Celle-ci, qui ne voulait pas être traversée dans ses desseins contre les enfants du premier lit, passe pour avoir ainsi fermé la bouche au conseiller qu'elle détestait; et l'on aime à croire que le faible empereur n'avait pas trempé dans ce guet-apens [3].

Saint Thomas de Cantorbéry. Cf. *Chasuble,* etc.

Saint Pierre Paschase (Pascual). Cf. *Autel.*

Saint Kilian, évêque de Wurtzbourg. Cf. *Poignard.*

Saint Stanislas, évêque de Cracovie; 7 mai, 1079. Tué à l'autel par le roi Boleslas, dont il avait censuré les éclatants désordres; et qui, du moins, ne trouva pas chez son valeureux peuple un serviteur assez complaisant pour masquer l'intervention royale dans ce forfait.

Saint Céchard (Cecardo), évêque de Luni en Toscane; 16 juin, vers le vi^e^ siècle, dit-on. Il faisait la visite de son diocèse, lorsque près de Carrare, ayant fortement blâmé les mœurs des habitants, il fut tué par les gens de la campagne ameutés contre lui. Afin de faire voir que ces meurtriers étaient des paysans, on leur donne pour armes, soit des bâtons, soit des haches ou une serpe. Son corps est conservé à Carrare, et une fontaine voisine du lieu où il rendit l'âme est encore considérée comme secourable contre la fièvre et les maux de tête.

Saint Engelbert, archevêque de Cologne; 17 novembre, 1225. Poignardé par le comte Frédéric d'Isembourg, contre lequel il défendait les droits de son Église. On dit qu'averti de ce projet, il n'en reçut pas moins amicalement le traître, et mourut en le bénissant [4].

Saint Meinrad (Meinhard, *Meginradus,* etc.) ermite, fondateur et patron d'Einsiedeln dans le canton de Schwytz; 21 janvier, v. 860. Assommé dans sa cellule par deux brigands qui espéraient trouver quelque somme d'argent cachée dans l'ermitage [5]. Cf. *Corbeaux.*

Saint Germain, abbé de Granfel; 21 février, 666. Décapité avec son prieur, par ordre d'un baron dont il avait blâmé les rapines [6].

Saint Hélier, ermite dans l'île de Jersey (Cf. *Bénédiction*). Tué par des pirates qui le décapitèrent. On prétend que le rocher demeura marqué des gouttes de son sang.

Saint Pierre de Vérone, dominicain; 29 avril, 1252. Assassiné en haine de la foi par les Manichéens modernes, qui pullulaient en Lombardie au xiii^e^ siècle. Comme il fut le premier martyr de l'ordre de Saint-Dominique et de l'Inquisition, il a été peint très-souvent: et surtout au moment où, étendu sur le sable, il trace du doigt, en expirant, le mot *Credo.* Il est assez ordinairement représenté, même dans sa gloire, la tête entamée par un sabre et la poitrine percée d'un glaive. Les peintres de l'école lombarde ont volontiers reproduit ce type, cher d'ailleurs à l'ordre de Saint-Dominique qui l'appelle tout simplement *saint Pierre martyr.*

Saint Wenceslas, premier duc de Bohême (Cf. *Anges,* p. 41). Poignardé pendant qu'il priait au pied de l'autel, ou lorsqu'il allait entrer dans l'église [7]. Cet assassinat avait été ordonné par Drahomire mère de Wenceslas, en haine de la foi. Elle avait déjà fait mourir sainte Ludmille, grand'mère du prince, et qui l'avait élevé dans le christianisme. C'était donc une lutte d'ambition en même temps qu'une haine religieuse, pour faire triompher l'ancien culte des idoles. Saint Wenceslas, fils de Wratislas I^er^, était né en 908 et périt en 936.

Saint Berchaire, premier abbé de Hautvilliers; 26 mars, 685. Poignardé par un de ses religieux qui ne s'arrangeait pas du zèle de l'abbé [8].

1. *Calendar. benedict.,* 11 septembr.
2. *Ibid.,* 2 april.
3. *Ibid.,* 23 jul.
4. Surius, 7 novembr.
5. *Calendar. benedict.,* 21 januar.
6. *Ibid.,* 21 februar.
7. *Ibid.,* 27 septembr. — AA. SS. *Septemb.,* t. VII, p. 796.
8. *Calend. benedict.,* 18 octobr.

Saint Chaffre (*Theofredus*), abbé de Carmery en Velai ; 19 octobre, v. 732. Égorgé, dit-on, par les Sarrasins durant une de leurs incursions dans le haut Languedoc. Il avait eu soin de faire échapper ses religieux, et demeura seul à la garde du monastère [1].

Saint Édouard le martyr, roi d'Angleterre ; 18 mars, v. 978. Assassiné par ordre de sa belle-mère Elfride, au moment où il buvait le coup de l'étrier (Cf. *Coupe*) pour prendre congé d'elle, après une visite que cette princesse avait demandée pour se défaire de lui plus facilement. Le jeune roi soupçonnait bien quelque chose des mauvais desseins de sa marâtre, mais ne voulait pas laisser croire qu'il lui rendît haine pour haine.

Femmes.

Sainte Irène de Portugal, religieuse, mais non pas apparemment de l'ordre deSaint-Benoît; 20 octobre, 653. Poignardée à l'instigation d'un jeune homme dont elle avait repoussé les poursuites afin de consacrer sa virginité à Notre-Seigneur. Son corps fut jeté dans le Tage, et sa tombe a fait donner le nom de *Santarem* (Santa Iren) à la ville qui possédait ses reliques [2].

Sainte Winefride ou Vénéfride. Cf. *Autel.*

Sainte Solange (*Solongia,* Soulange) vierge et martyre, patronne du Berry; 10 mai, v. 880. Poignardée ou même décapitée dans la campagne au pied d'une croix. On raconte que, paysanne ou bergère, elle avait résolu dès son enfance de n'appartenir jamais qu'à Jésus-Christ [3]. Un jeune seigneur (le fils du comte de la province, dit-on) l'ayant vue occupée à conduire son troupeau, fut tellement ébloui de sa beauté qu'il en perdit à peu près la raison. Mais il eut beau promettre mariage à la jeune fille, pour lui faire accepter un enlèvement, ni caresses, ni violences ne réussirent. Enfin, comme elle s'arrachait aux mains de son ravisseur, celui-ci, ivre de colère, lui donna la mort. On veut même qu'il l'ait décapitée. Puis, comme il est arrivé à bien d'autres saints et saintes, on dit qu'elle avait porté sa tête jusqu'au lieu où fut bâtie ensuite une église à sa mémoire [4]. Cf. *Tête.*

Sainte Solange.

Les Berrichons l'ont souvent invoquée avec fruit pour obtenir de la pluie dans les sécheresses qui menaçaient leurs campagnes de stérilité [5].

On l'a fréquemment représentée tenant une palme et un glaive ; mais, comme la décollation paraît assez peu probable dans une lutte comme celle dont il s'agit, j'ai

1. *Calendar. benedict.*, 22 novembr.
2. *Ibid.*, 21 octobr.
3. AA. SS. *Maii*, t. II, p. 589-597:

« Hæc beata Solongia
Solum Christum puro corde
Dilexit ab infantia,
Immunis ab omni sorde:
Christum credens, Christum colens,
Et amans super omnia;
Satan calcans, mundum spernens,
Et carnis frangens vitia.
. . . . . .
Hæc humanum conjugium
Amore Christi respuit,
Propter quod et martyrium
Virgo sancta sustinuit. »

4. AA. SS. *l. cit.*, p. 596 :

« Caput abscissum levavit,
Favente Christi gratia,
Et ad locum deportavit
In quo nunc est ecclesia,
Ubi sanantur languores
Ipsius sanctis precibus,
Morbi, febres et dolores
A multorum corporibus. »

5. *Ibid.*, p. 595, sq. ; 593.

donné une autre indication au crayon de l'artiste qui a retracé son martyre dans le croquis ci-joint (p. 90), où du reste je ne m'écarte pas beaucoup de plusieurs représentations modernes. D'ailleurs rien n'empêche de supposer que la sainte, percée d'abord d'une dague, ait ensuite été achevée par la décapitation.

Sainte Wiborade ou Guiborate (Vivrède, *Viborata, Wibrada*, etc.), vierge recluse; 2 mai, 925. Tuée par les Magyars près de Saint-Gall, dans la petite cellule où elle s'était confinée pour toute sa vie [1]. Il n'était pas très-rare jadis, que de pieux personnages se fissent murer dans un réduit où la fenêtre demeurait leur seul moyen de communiquer avec le dehors pour recevoir la nourriture ou participer aux sacrements. Notre sainte avait embrassé ce genre de vie; et quoiqu'elle eût annoncé l'arrivée des barbares, elle ne voulut point abandonner sa retraite pour les éviter.

ATELIER.

Selon qu'il s'agira d'arts libéraux ou mécaniques, on pourra chercher les personnages sous le titre *Ciseau, Enclume, Forge, Marteau, Peinture, Sculpture,* etc., ou *Cordonnier*, etc. Mais les artistes du moyen âge (et parmi ces artistes il y a eu plus d'un saint) qui assez souvent cumulaient l'architecture, la peinture, l'orfévrerie, la musique même et les sciences du *trivium* avec celle du *quatrivium,* ne peuvent guère être classés dans une spécialité restreinte. Il faut donc s'attendre à les voir entourés d'instruments des sciences aussi bien que des divers arts. C'est ainsi seulement que peuvent être représentés le bienheureux Tutilon de Saint-Gall [2], le bienheureux Notker le Bègue. Quelques-uns pourtant sont plus connus par une de leurs aptitudes, et se rangeront aisément sous un titre bien net.

ATTRIBUTS MENUS ET PEU DISTINCTS.

Pour grand que soit un bas-relief ou un tableau, dès qu'il est au-dessous des proportions de l'original, certains détails y prennent des dimensions si exiguës que l'œil se trouve très-dépaysé quand l'esprit n'est pas informé de ce dont il s'agit. Que sera-ce si le sujet se trouve réduit aux proportions d'une miniature ou d'un sceau! Si par exemple, un spectateur quelque peu neuf vient à rencontrer sainte Apolline avec une dent au bout d'une tenaille ou entre ses doigts; comment savoir de quoi il s'agit si l'on ne connaît le sujet d'avance? Disons-en tout autant pour celui qui, sans connaître l'histoire de saint Livin, le trouvera représenté avec une langue maintenue dans une tenaille. Ce sera bien autre chose si l'on voit la bienheureuse Marguerite de Citta-Castello, avec trois petites pierres dans la main ou dans son cœur. De même pour saint Liboire évêque, portant sur un livre ou sur sa main quelques petites pierres presque imperceptibles.

Pour obvier à cette difficulté dans quelques autres cas, nous avons groupé les mouches, moucherons, sauterelles, etc., sous le titre général d'*Insectes ailés;* le titre *Globules* donnera raison de plusieurs autres, et à l'occasion, tout finira par se résoudre.

Mais, au moyen de ces indications sommaires, on pourra chercher à se renseigner sur ces petits attributs en consultant les articles *Caillou, Doigt, Tenaille, Dent, Langue, Chien de Tobie,* etc.

AUGE.

Plus d'un saint honoré dans l'Armorique passe pour avoir traversé la Manche au moyen d'une auge (et une auge de pierre pour que rien ne manque au merveilleux du trajet). Cela ne viendrait-il pas du langage breton, qui confond l'auge et le baquet avec un esquif (*nev*)? Je sais bien que César parle de la marine des Vénètes, mais une pirogue de chêne trouvée à Paris en 1862 par M. Arthur Forgeais ne ressemble vraiment pas mal à une auge creusée dans un bloc de bois. D'ailleurs, les Bretons modernes ne seraient-ils pas les hôtes des Armoricains beaucoup plus que leurs vrais successeurs?

AUMONE donnée ou reçue.

Nous avons vu ailleurs (p. 68) la distinction qu'il faut faire comme caractéristique des saints, entre cet attribut et celui qui est indiqué sous le mot *Argent* (monnaie). Cependant, pour distinguer plus facilement entre les attributs qui caractérisent les saints dans les monuments de l'art, un autre article sera réservé à une forme particulière de l'aumône sous le mot *Pain*.

Ecclésiastiques.

Parmi les saints aumôniers, il est bien facile qu'il nous arrive d'en oublier quelqu'un; parce que la charité, même corporelle, est une vertu si recommandée dans l'Évangile, que bien peu de grands chrétiens ont manqué de se signaler par la pratique de cette bonne œuvre. Les saints évêques surtout, à cause des biens que l'Église ou la piété des fidèles mettaient à leur disposition, ont été généralement les pères des pauvres. Des ordres religieux furent fondés tout spécialement pour le soulagement des malheureux; aussi les Trinitaires et les religieux de la Merci sont-ils souvent désignés, outre l'habit de leur ordre, par une bourse à la main, avec laquelle ils se présentent devant un musulman pour payer la rançon des captifs.

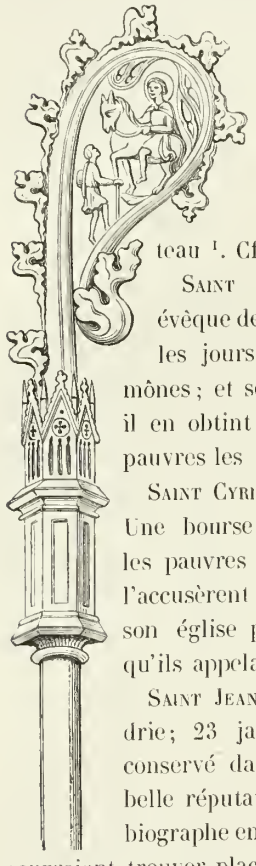
Saint Léon II, pape; 28 juin, 683. On l'a représenté embrassant un mendiant. Il était surtout remarquable pour sa charité envers les malheureux.

1. *Calendar. benedict.*, 2 mai.

2. *Calendar. benedict.*, 28 april.

Saint Benoît II, pape; 7 mai, 685. Si court qu'ait été son pontificat, sa mort fut un deuil pour les pauvres.

Saint Martin, évêque de Tours (Cf. *Apparition de Notre-Seigneur*, p. 54). Malgré sa réputation de grand évêque, la piété populaire a pris l'habitude de le reconnaître surtout dans la représentation de l'acte de charité qu'il exerça, étant encore dans l'armée romaine, envers un pauvre d'Amiens auquel il donna la moitié de son manteau [1]. Cf. *Armes*, p. 72.



Saint Prix (Prïest, *Præjectus*, etc.), évêque de Clermont; 25 janvier, 674. Tous les jours il distribuait d'abondantes aumônes; et se trouvant une fois sans argent, il en obtint du Ciel pour ne pas renvoyer ses pauvres les mains vides.

Saint Cyrille de Jérusalem; 18 mars, 386. Une bourse à la main. Ses largesses pour les pauvres étaient si grandes que les Ariens l'accusèrent d'avoir aliéné les ornements de son église pour satisfaire à des libéralités qu'ils appelaient déraisonnables.

Saint Jean l'aumônier, patriarche d'Alexandrie; 23 janvier, 616. Le surnom qu'il a conservé dans l'histoire montre bien quelle belle réputation de charité il s'était faite. Son biographe en cite des traits merveilleux qui ne pourraient trouver place ici. Le corps de ce grand saint est honoré à Presbourg dans l'église de Saint-Martin. Mathias Corvin le reçut du sultan qui l'avait trouvé conservé à Constantinople.

Saint Nicolas, évêque de Myre; 6 décembre, vers 330. L'aumône qui l'a rendu le plus célèbre est antérieure à son épiscopat; mais cela n'empêche pas que l'on ne représente quelquefois le saint en costume d'évêque dans cette circonstance. Il s'agit de trois jeunes filles dont la pauvreté inquiétait leur père qui commençait à rêver sur le parti qu'il tirerait d'elles, faute de pouvoir les marier. Le saint vint pendant la nuit jeter de l'argent par la fenêtre de la maison, et cette somme servit à doter l'aînée des trois sœurs. Cela se renouvela deux fois encore, jusqu'à ce que les deux autres fussent pourvues. Les Italiens ont souvent rappelé ce fait en représentant trois globes d'or sur un livre que l'évêque tient dans sa main; ce semble être une manière de remettre en mémoire les trois sommes d'argent qui servirent à doter les filles pauvres. Les proses du moyen âge ont souvent célébré cette charité du saint évêque [2], et nous aurons à l'indiquer encore à divers endroits. Cf. *Bourse*, etc.

Saint Zosime, évêque en Égypte; 24 janvier, VI^e^ siècle. Entouré de pauvres qui reçoivent de lui des pains ou de l'argent [3].

Il ne faut pas le confondre avec l'abbé du même nom (4 avril) qui figure dans l'histoire de sainte Marie l'Égyptienne.

Saint Épiphane, évêque de Salamine; 12 mai, 403. Il était si aumônier que plus d'une fois on abusa de son bon vouloir pour les pauvres. Deux hommes s'étaient proposé d'en tirer parti; l'un fit le mort et l'autre s'adressa au saint qui passait, demandant de quoi faire ensevelir son camarade. L'évêque ne manqua pas d'accorder le secours, mais il se trouva que le prétendu mort devint mort réellement. L'escroc survivant courut après le saint, avouant sa supercherie et comptant obtenir la résurrection de son complice; mais Épiphane répondit qu'ayant fait ce qu'on lui avait demandé, il n'avait plus à intervenir.

Saint Albert Quadrelli, évêque de Lodi; 4 juillet, 1173. Non-seulement il subvenait par d'incroyables libéralités aux misères des nécessiteux, mais il fonda une confrérie charitable qui a subsisté près de sept siècles [4].

Saint Grégoire d'Utrecht; 25 août, v. 776. Distribuant l'aumône à des mendiants et des estropiés. On l'a quelquefois qualifié d'évêque, mais il ne fut vraiment qu'administrateur du diocèse d'Utrecht pendant une vacance de la chaire épiscopale. Pour lui, simple abbé, il suffit bien à sa gloire d'avoir été disciple de saint Boniface et le maître de saint Ludger, évêque de Munster.

Saint Tharaise (Taraise, *Tharasius*, etc.) patriarche de Constantinople; 25 février, 806. Servant à table des pauvres et des estropiés.

Saint Médard, évêque de Noyon; 8 juin, 545. On rapporte plusieurs traits de sa charité, mais le plus célébré par les artistes trouvera sa place sous le titre *Cheval*.

Saint Foulque (*Fulco*, Foulques), évêque de Plaisance, puis de Pavie; 26 octobre, v. 1224. Chaque jour il faisait dîner à sa table quinze mendiants et quinze pauvres écoliers [5].

Saint Richard, évêque de Chichester; 3 avril, 1253. C'était une sorte de prodige continuel que ses revenus pussent fournir aux énormes aumônes qu'il faisait; aussi la légende rapporte-t-elle qu'une fois entre autres, il nourrit trois mille pauvres avec un seul pain [6].

1. La crosse ci-jointe a été copiée d'après un tableau du Mans. Cf. *Mélanges d'Archéologie...*, t. IV, p. 243.

2. La prose *Congaudentes*, qui se rencontre dans plusieurs missels, dit:

« Auro per eum virginum
Tollitur infamia,
Atque patris earundem (*et earum?*)
Levatur inopia. »

De même dans le missel d'Esztergom (Venise, 1512; in-fol.), la prose *Plebs fidelis jocundetur* a cette strophe entre autres:

« Est præclarum et insigne, Opprobrium puellarum
Castitatis ustus igne, Tulit, et patris earum
Quod per auri copiam Exemit inopiam. »

3. Cf. AA. SS. *Januar.*, t. II. p. 607, sq.

4. Labus, *Fasti della Chiesa*, 4 luglio.

5. Anguissola, *Ephemerid.*, 1809, p. 15.

6. Cf. Surius. — AA. SS. *April.*, t. I, p. 280; et 292, 303, etc.

Saint Antonin, frère prêcheur et archevêque de Florence; 10 mai, 1459. Distribuant du pain ou des vêtements à des pauvres. On raconte que Dieu lui fit connaître un jour les fâcheux résultats qu'avait produits sa charité dans une famille où l'amour de la vanité était entré avec l'aisance. Mais les saints savent que l'aumône ne doit pas être accompagnée de recherches trop sévères, n'en déplaise aux régulateurs modernes de la bienfaisance!

Saint Thomas de Villeneuve, de l'ordre de Saint-Augustin et archevêque de Valence; 22 septembre, 1555. On le peint ordinairement entouré de malheureux auxquels il distribue des secours. Quoique né à Fuentellana, il a pris son nom de Villa-Nueva-de-los-Infantes (à une lieue de là) où il fut élevé.

Saint Thuribius (Toribio, Iturbide?) de Mogrovejo, archevêque de Lima; 27 avril, 1606. Dès sa jeunesse, en Espagne, il avait reçu le nom de père des pauvres; mais devenu archevêque, il ne mit plus de bornes à ses aumônes, songeant à peine à se réserver le nécessaire. Loin de croire jamais excéder en cela, il ne pensait que remplir un devoir; appelant les pauvres ses créanciers.

Saint Laurent, martyr; 10 août, 258. Quoique cet illustre diacre soit surtout représenté avec l'instrument de son supplice, on le voit souvent une bourse à la main et entouré de mendiants. C'est qu'il se chargea de distribuer aux pauvres chrétiens de Rome les trésors de l'Église avant que les persécuteurs ne s'en emparassent. C'est pourquoi le Bréviaire lui applique dans son office ces paroles du Psaume : *Dispersit, dedit pauperibus.*

Saint Gall abbé, disciple de saint Columban; 16 octobre, 646. En Bourgogne où il avait guéri miraculeusement la fille du duc Gunzo, qui était possédée du démon, il n'accepta des vases d'or offerts par la reconnaissance de ce seigneur, que pour les distribuer immédiatement aux pauvres. Cf. *Ours.*

Saint Bertulph (Bertulf ou Bertou), abbé de Renty; 5 février, v. 705. On le représente répandant des aumônes, parce qu'il avait distribué sa fortune aux pauvres et leur conserva toute sa vie une tendre affection. Il avait quitté la Germanie pour venir recevoir le baptême en Flandre, et s'était mis au service du comte Wambert. Apprécié par ses maîtres, qui l'avaient vu éclatant de lumière tandis qu'il priait durant la nuit, et protégé contre la pluie par un aigle (Cf. *Aigle,* p. 25), il devint leur héritier. Ce fut alors qu'il fonda le monastère de Renty.

Saint Odon, abbé de Cluny; 18 novembre, 942. Il avait été homme de guerre, et donna dès lors ses vêtements à un pauvre. Ce fut l'origine de sa conversion, après laquelle il devint d'abord chanoine de Tours, puis moine. Sa vie, du reste, raconte des traits nombreux d'une charité aussi délicate que généreuse.

Saint Yves (*Ivo*, Ive) prêtre; 19 ou 22 mai, 1347. Entouré de pauvres qui lui demandent conseil ou secours. Il nourrissait les malheureux, et fonda pour eux un hôpital. Mais il est surtout connu comme avocat des pauvres, parce qu'il se chargeait volontiers de leurs affaires litigieuses. C'est pourquoi aussi on le représente souvent sous le costume de docteur en droit, et tenant un rouleau de parchemin. Cf. *Avocats.*

Saint Jean de Kenty (*Cantius*); 20 octobre, 1473. Il fut professeur de théologie dans l'université de Cracovie, et quelque temps curé d'Olkusz près de cette ville. On a souvent parlé de la fougue guerrière des Polonais; un caractère qui me semble appartenir très-sensiblement à leur nation est aussi la candeur et cette bonté de cœur qui dispose tout d'abord à la charité envers le prochain. Saint Jean Cantius représente merveilleusement ces dispositions affectueuses dans toute sa vie. Il semblait ne pouvoir conserver pour lui ce qui manquait à un autre et se dépouilla souvent de ses propres vêtements durant les rigoureux hivers de la Pologne, pour habiller les pauvres [1].

Laïques et femmes.

Saint Gontran (*Gunthramnus, Gunthichramnus*), roi de Bourgogne; 28 mars, 593. Embrassant un pauvre ou distribuant l'aumône à des malheureux. Cf. *Rat.*

Saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre; 5 janvier ou 13 octobre, 1066. Un pauvre près de lui, ou sur ses épaules. Tout roi qu'il était, il chargea sur son dos un pauvre malade et le guérit en le transportant. (Cf. *Anneau,* p. 48).

Le bienheureux Charles le Bon, comte de Flandre; 2 mars, 1127. Dans une famine, il fit distribuer le blé que des accapareurs avaient ramassé pour s'engraisser des malheurs du peuple. Au dire des légendaires, ce fut une des causes de sa mort, car il mourut assassiné [2].

Saint Deusdedit. Cf. *Cordonnier.*

Saint Homobon, patron des tailleurs; 13 novembre, 1197. Des mendiants et des malades autour de lui. Il était tailleur et marchand de drap, mais l'occupation qui lui tenait le plus au cœur était de secourir les pauvres gens. Aussi en était-il communément entouré, soit par les rues, soit à la maison; et sa femme ne s'en accommodait pas toujours, ce qui était au saint homme une autre source de mérites [3].

Saint Gérard dei Tintori; 6 ou 13 juin, 1207. Distribuant des vivres aux pauvres, servant les malades ou les transportant sur ses épaules dans l'hôpital qu'il avait fait construire à Monza. Durant une famine qui affligea

1. Breviar. roman.

2. Cf. Wegener, *Vie de Charles le Bon,* traduite du danois par un Bollandiste (Bruges, in-8°). Le R. P. Van Hecke voudra bien me permettre de dire que cette traduction est son ouvrage. Les délais du typographe et l'absence de millésime sur le titre pourraient embarrasser les bibliographes futurs, et je sais très-bien que le doyen des nouveaux Bollandistes mettait la main à ce travail dès 1843.

3. Labus, *Fasti della Chiesa,* 13 novembre.

la ville, en 1162, Dieu aida sa charité par des prodiges, en multipliant miraculeusement les provisions qu'il livrait aux malheureux [1].

Le bienheureux Amédée de Savoie; 30 mars, 1472. Il est

le neuvième du nom parmi les princes savoyards. Son règne ne fut pas précisément heureux, à cause des dissensions qui le troublèrent; mais le bon duc n'en était pas moins respecté à cause des belles qualités de son cœur, et il laissa comme testament à ses successeurs des recommandations qui n'ont pas toujours été bien suivies (quoique on ait pu en voir la vérité à plusieurs reprises). C'était : « Soyez justes, aimez les pauvres, et Dieu vous donnera la paix. » Aussi l'a-t-on peint quelquefois avec un cartouche où sont inscrites ces paroles : *Facite judicium et justitiam, et diligite pauperes; et Dominus dabit pacem finibus vestris.* Il montrait au duc de Milan comme ce qu'il avait de plus cher dans sa cour, les pauvres nourris habituellement par ses soins. On raconte même qu'il brisa le collier de son ordre pour le distribuer aux mendiants.

Il ne faut pas oublier à propos d'*aumône,* les serviteurs de Dieu qui l'ont demandée. On pourrait, en ce cas, mentionner ici les saints qui ont appartenu à des ordres mendiants; mais souvent ils sont distingués dans l'art par quelque autre caractéristique, à moins qu'on ne veuille ranger sous le titre actuel la besace portée par saint Félix de Cantalice que nous retrouverons ailleurs. Mais il est deux saints qui doivent figurer surtout ici.

Saint Jean Calybite; 15 janvier, 450. Son surnom lui vient de ce qu'il vécut longtemps caché dans une cabane près de la maison qu'habitait sa famille à Constantinople. Il avait quitté sa patrie à l'insu de ses parents, et n'y revint que pour vivre en pauvre; demandant et faisant l'aumône.

Le bienheureux Joseph Labre; 16 avril, 1783. Il quitta la France où il était né dans le diocèse de Boulogne, et mourut à Rome après y avoir vécu en état de mendiant. Comme le précédent, il demandait l'aumône et la partageait avec de moins pauvres que lui. Aussi l'a-t-on peint, à bon droit, avec des vêtements déchirés ou rapiécés.

Sainte Galla, veuve romaine; 5 octobre, VI^e^ siècle. Fille du patrice Symmaque qui fut décapité par ordre de Théodoric et devenue veuve dès sa jeunesse, elle consacra ses grands biens à secourir les pauvres.

Sainte Édithe vierge, fille du roi Edgar; 16 septembre, 984. Outre ses mortifications, elle se signala par son amour pour les pauvres qu'elle soignait surtout dans leurs maladies.

Sainte Adelaïde, impératrice; 16 décembre, 999. Ses largesses en faveur des pauvres furent telles, que sous le règne de son fils Othon II, les favoris, pour la discréditer, lui reprochèrent de dissiper les trésors impériaux [2].

Sainte Mathilde impératrice, veuve de Henri I^er^ dit l'*Oiseleur* (Cf. *Autel*). Ses aumônes abondantes occasionnèrent le sequestre des biens qu'elle avait reçus en douaire, parce qu'on prétendait que la sainte les gaspillait. Mais ils lui furent rendus plus tard [3].

Sainte Hedwige (Havoie) duchesse de Silésie, veuve; 17 octobre, 1243. Assistant les pauvres dès le temps de sa grandeur, mais surtout quand elle devint veuve. Ce lui était une fête de servir à genoux les mendiants [4], par respect pour Notre-Seigneur qui déclare fait à lui-même

1. Labus, *Fasti della Chiesa,* t. XIII, p. 141.
2. Id. *ibid.*, 16 dicembre.
3. *Calendar. benedict.*, 14 mart.
4. Breviar., *lect.* 5.

ce que nous aurons accordé de secours au moindre des siens; et la sainte lavait les pieds des lépreux avec une tendresse qui la portait quelquefois à baiser leurs plaies.

Sainte Hildegarde impératrice (Cf. *Église sur la main*), entourée de mendiants [1].

Sainte Marguerite, reine d'Écosse; 10 juin, 1093. Elle servait à genoux, tous les jours, neuf orphelins.

Sainte Élisabeth de Thuringe (ou de Hesse ou de Hongrie); 19 novembre, 1231. On dit qu'elle nourrissait jusqu'à neuf cents pauvres dans un jour; et pour exprimer sans doute qu'elle leur fournissait le boire et le manger, on la peint souvent portant des pains avec un broc de vin ou de bière. Elle est représentée bien des fois en costume de Clarisse, comme étant du tiers ordre de Saint-François. Cf. *Couronnes*.

Sainte Élisabeth, reine de Portugal; 8 juillet, 1336. Les Espagnols et les Portugais prétendent que c'est elle qui, surprise par son mari pendant qu'elle portait des vivres aux pauvres, lui ouvrit son tablier qui se trouva plein de roses [2]. Les artistes ne font pas moins honneur de ce trait à sa grand'tante, sainte Élisabeth de Hongrie. La reine de Portugal porte aussi l'habit de Clarisse, parce qu'elle se retira dans une maison de cet ordre dès qu'elle fut veuve, et voulut assister dans ce costume aux funérailles de son mari; en tout cas, on la peint souvent soignant les pauvres malades.

Sainte Olympe (*Olympias*) veuve, diaconesse à Constantinople; 17 décembre, v. 409. Ayant perdu son époux après dix-neuf mois de mariage, elle refusa de nouvelles noces pour se consacrer à Dieu. Devenue la dépositaire des aumônes de saint Jean Chrysostome, la sainte femme fut persécutée en même temps que lui et mourut en exil [3].

AURÉOLE LUMINEUSE ET RAYONS.

Que ce soit le souvenir d'un fait historique ou un emblème rappelant quelque caractère du personnage, il est certain que plusieurs saints sont représentés souvent avec une auréole soit isolée, soit entourant quelque mot ou quelque monogramme, soit encadrant leur personne ou avec des rayons qui descendent vers eux, etc. (Cf. *Amande*, p. 27, suiv.) Plusieurs de ces attributs trouveront place ici.

1° *Nom de Jésus.*

On sait que dès avant le IV^e^ siècle, le nom de Jésus-Christ se traçait fréquemment sous la forme qui a été appelée *Chrisme*, parce qu'on ne se proposait guère d'y rappeler que le mot *Christ*, qui avait fait nommer les chrétiens. Sans renvoyer le lecteur aux divers ouvrages d'antiquité qui ont traité ce sujet, nous pouvons indiquer la notice rapide qu'a rédigée M. L. Curmer sur le monogramme de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans sa belle publication intitulée *Évangiles des Dimanches et Fêtes*. Comme attribut de saints, ce chrisme sert quelquefois à distinguer ceux qui ont combattu l'arianisme; parce que les deux premières lettres du nom de Jésus-Christ, flanquées des deux caractères qui commencent et terminent l'alphabet grec (A et Ω) indiquaient la divinité du Verbe incarné. C'était comme un acte de foi emprunté aux paroles mêmes de l'Écriture sainte [4], où le Fils de Dieu dit:

Saint Herménégilde (p. 96).

1. Rader, *Bavaria sancta*, t. II.

2. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 208 (Procès de béatification). Du reste, des faits semblables se lisent dans la biographie d'autres saintes, comme on le verra sous le titre *Fleurs*, où plus d'une sera citée.

3. Cf. Tiraboschi, *Vita di santa Olimpia*; Lucca, 1776 (in-4°).

4. Apoc. I, 8; XXI, 6; XXII, 13.

« Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. » Cf. *Chiffre*. C'est ainsi, par exemple, qu'on trouvera le chrisme sur la poitrine de saint Herménégilde (p. 95), qui fut décapité pour avoir abjuré l'hérésie arienne professée par son père, le roi Léovigilde. Cf. *Couronne, Hache*.

Constantin le Grand, que l'Église grecque met au nombre des saints, pourrait être également représenté avec le chrisme paraissant dans les airs ; puisque l'on sait que cette vision fut l'origine de sa conversion au christianisme, et qu'il voulut en conserver le souvenir par l'étendard nommé *Labarum*, où était brodé le monogramme du Christ. Cf. *Chiffre*.

Plus tard, c'est-à-dire vers le XIV^e^ siècle surtout, le chrisme constantinien fit place à un monogramme nouveau dont le sens n'est pas absolument le même. C'était le nom de Jésus que l'on prétendait y exprimer, et non plus celui de Christ. Déjà se prononçait ainsi la tendance qui s'est déclarée davantage à l'époque du calvinisme et dont la France a conservé le sentiment plus que toute autre nation, parce que Calvin et ses disciples parlaient français. L'Italie dit encore, sans trop de répugnance, *Cristo* tout court ; mais *Christ* en français a une saveur genevoise. Les catholiques disent tout au plus le Christ, ou mieux Jésus-Christ. A vrai dire, Christ n'est pas le nom du Verbe incarné, mais seulement un de ses titres : pour indiquer l'onction merveilleuse qui a consacré son humanité par l'union personnelle avec le Fils de Dieu. Jésus est le nom véritable apporté par l'ange, et un saint religieux de l'ordre de Saint-Bruno disait déjà au XIV^e^ siècle que le mot jésuites convenait encore mieux aux disciples de Jésus-Christ que le titre de chrétiens[2]. Cette assertion exciterait probablement bien des cris si elle s'était produite à notre époque et sous la plume d'un enfant de saint Ignace, mais le docte écrivain chartreux semble avoir prévu qu'il viendrait un temps où les chrétiens zélés seraient qualifiés de jésuites par ceux qui voudraient leur faire honte de la foi. Quoi qu'il en soit, c'est du nom de Jésus que les apôtres ont dit[3] : « Nul autre nom sous le ciel qui soit la condition de notre salut ; » et : « Au nom de Jésus, que tout genou fléchisse, etc. »

Quant au monogramme moderne dans l'Église latine, il s'écrit IHS, avec la seconde lettre surmontée d'une croix. Comme explication de ce sigle, plusieurs ont imaginé avec plus ou moins de bonne foi, des origines qu'il ne s'agit pas d'examiner ici. Le fait est que, dans l'intention du moyen âge latin, c'était tout simplement le commencement et la fin du nom de Notre-Seigneur ; ainsi que les Grecs de la même époque, et de nos jours encore, écrivent IC XC (Ἰησοῦς Χριστός). Sans accumuler les citations, nous pouvons renvoyer à une petite notice publiée sur ce sujet en 1846 par le savant Italien Celestino Cavedoni qui vient de mourir[4].

Saint Bernardin de Sienne, franciscain : 20 mai, 1444.

C'est précisément ce saint qui répandit dans la chrétienté la dévotion envers le saint nom de Jésus, et qui

1. Luc. I, 31. — Matth. I, 21.

2. Ludolph., *Vita D. N. Jesu Christi*, I, 10 : « ... Est autem secundum Augustinum differentia inter nomen *Jesus*, et nomen *Christus* ; quia nomen Jesus, est nomen proprium : sed nomen Christus, est nomen commune et sacramenti. Item nomen Christus, est nomen gratiæ ; sed nomen Jesus, est nomen gloriæ. Sicut enim hic per gratiam baptismalem a Christo dicuntur Christiani ; sic in cœlesti gloria ab ipso Jesu dicemur jesuitæ : id est, a Salvatore salvati. Et quanta est differentia inter gratiam et gloriam, tanta differentia potest dici inter nomen Jesus et Christus. »

3. Act., IV, 12. — Philipp. II, 10.

4. *Memorie di Religione*, etc. (Modena), serie III, t. III, p. 50-68. Cf. Cancellieri, *Notizie di Cristof. Colombo*, p. 111, 112. Un grand dépouillement des manuscrits du moyen âge n'est pas nécessaire pour faire remarquer à ceux qui en ont parcouru quelques-uns, que l'on avait coutume d'y écrire Ihesus, comme Iheremias, Iherusalem ; et aux yeux des copistes, les deux premiers caractères étaient censés n'en représenter qu'un seul en hébreu.

eut à soutenir plusieurs discussions parce qu'on qualifiait de nouveauté cette pratique qu'il prônait avec un zèle extrême. On raconte qu'ayant prêché avec beaucoup de feu contre les jeux de hasard, qui occasionnaient chaque jour des ruines, des colères et des blasphèmes, il fit faire sur la place publique un monceau de cartes, de tabliers, d'échiquiers, etc., auxquels on mit le feu en jurant de renoncer à en faire usage désormais. Un tabletier, qui se trouvait ruiné par le zèle du missionnaire, vint se plaindre à lui de ce qu'il avait perdu son gagne-pain. L'homme de Dieu lui traça sur une planche le monogramme du nom de Jésus tel qu'on le voit dans notre dessin (p. 96), et lui promit qu'à reproduire ce signe auguste il gagnerait plus qu'il n'avait fait jusqu'alors en fournissant d'instruments la passion des joueurs. En effet, le respect pour le saint et pour la dévotion qu'il propageait multiplia tellement la demande et les acheteurs, que l'ouvrier y fit sa fortune [1].

Le chiffre ou monogramme répandu par saint Bernardin perdit plus tard la forme gothique de ses lettres, et s'était d'ailleurs modifié sous la main des artistes. Mais, vers la fin du XVI^e^ siècle, on y adjoignit trois clous sous la lettre du milieu. C'est la forme la plus usitée aujourd'hui, et qui a été surtout répandue par la Compagnie de Jésus dont elle est comme le blason. Aux premières années du XVII^e^ siècle, on trouve quelquefois ces clous remplacés par un cœur, ou même le pénétrant; mais je ne vois pas que cela ait été fort accepté dans la pratique. En tout cas, ce n'est pas la forme qu'adopta la Compagnie de Jésus.

Comme saint Bernardin avait été dans son Ordre le promoteur d'une réforme qui prit le nom d'*Observance,* quelques-uns de ses principaux disciples répandirent au dehors la dévotion qu'il avait prêchée en Italie. Tels furent surtout les deux suivants.

Saint Jean de Capistran, franciscain; 23 octobre, 1456. Portant un étendard sur lequel est tracé le monogramme du nom de Jésus. Comme il avait prêché contre les Hussites de Bohême, il fut envoyé aux princes chrétiens d'Allemagne et de Pologne pour les réunir en une ligue contre les troupes de Mahomet II qui venaient de se répandre dans l'Europe orientale. Toute la valeur d'Hunyade ne suffisait pas à contenir cette inondation. Jean de Capistran balança la gloire du guerrier hongrois dans la défense de Belgrade, et quoique usé par l'âge comme par les fatigues et les longues pénitences, il se montra sans cesse en mouvement pendant l'assaut que donnaient les Turcs et dans la poursuite de leur armée. Son espèce de mot d'ordre pour encourager les soldats était de leur faire répéter le nom de Jésus. Cf. *Drapeau.*

Saint Jacques de la Marche, franciscain; 28 novembre, 1476. Son nom lui vient de ce qu'il était né à Monte Brandone dans la Marche d'Ancône. On le représente parfois les yeux élevés vers un nom de Jésus tracé dans les airs, ou comme saint Jean de Capistran qu'il avait accompagné dans plusieurs de ses courses apostoliques. Il prêcha d'ailleurs en diverses contrées (Italie, Bosnie, Esclavonie, Bohême, etc.), soit contre les désordres des mœurs et l'hérésie, soit pour la guerre contre les Turcs.

Le bienheureux Henri Suso (Sæussen), dominicain; 25 janvier, 1315. Son grand amour pour Jésus-Christ a inspiré à quelques artistes de le peindre avec un nom de Jésus sur la poitrine.

Saint Ignace, évêque d'Antioche; 1 février, v. 108. Des artistes du XVI^e^ siècle l'ont peint plusieurs fois dans l'amphithéâtre où il fut livré aux bêtes. Un lion vient de lui ouvrir la poitrine avec sa griffe, et l'on aperçoit le nom de Jésus écrit en caractères éclatants sur son cœur. C'est un emprunt fait à la *Légende dorée* [2]; mais les Actes de son martyre semblent dire qu'il fut dévoré tout d'un coup, et l'auteur même de la *Légende dorée* dit que le nom de Jésus ne fut trouvé sur son cœur qu'après sa mort. Les artistes auront prétendu rappeler ce que le saint avait dit à Trajan : « Je porte Jésus-Christ dans mon cœur. »

Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus; 31 juillet, 1556. Un nom de Jésus entouré de rayons ou de flammes, dans l'air ou sur un livre que le saint tient à la main, parfois même sur la poitrine. Quoique dans la rédaction de son institut il prît toujours l'avis de ses premiers compagnons, il leur demanda par exception que le soin de nommer son Ordre lui fût laissé, et déclara qu'on l'appellerait Compagnie de Jésus. Le nom de jésuite a été imaginé par les gens du monde pour abréger l'expression, mais ce n'est pas le mot adopté par saint Ignace ni par ses enfants. On pourrait voir dans les flammes qui entourent le nom de Jésus, par exemple chez Rubens, une allusion au zèle de saint Ignace pour la gloire de Dieu [3], ou à ces paroles de Notre-Seigneur lui-même [4] : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il brûle! » A vrai dire, les rayons tortueux qui se voient déjà autour du monogramme de saint Bernardin de Sienne me semblent être des flammes dans l'intention du saint, et par conséquent se rapporter à Notre-Seigneur tout seul.

Saint Jean Columbin, fondateur des Jésuates; 31 juillet,

1. C. Cavedoni, *l. cit.*, p. 67.

2. *Legenda aur.*, cap. XXVI. On le rappelait dans une prose (*Dulcis Jesus Nazarenus*) répétée par plusieurs missels du XV^e^ siècle :

« Hoc (*nomen*) nos decet honorare,
. . . . . .
Cogitare, peramare,
Amore sed heroico.
Ignatius hoc docuit,
Hoc sapiens insonuit;
Cor ejus scissum patuit
Inscriptum Jesu cœlico. »

3. De pieux alambiqueurs ont imaginé de renverser le nom *Ignatius de Loyola,* pour y trouver « Ignis a Deo illatus. »

4. Luc. XII, 49. Elles servent de *communion* à la messe du jour de saint Ignace.

1367. Je ne saurais dire si son Ordre, qui ne dura pas longtemps, avait pris le nom de Jésus comme caractéristique; mais les artistes l'ont donné à ce saint, dont les représentations sont rares du reste[1].

Le monogramme du nom de Jésus a été employé par quelques peintres en manière d'emblème, pour désigner la prédication de l'Évangile. Je suppose que c'est par souvenir de ces paroles de Notre-Seigneur[2] annonçant ce que serait saint Paul : « Il portera mon nom devant les peuples, les rois, etc. » Ainsi on s'expliquerait pourquoi Saint Frumence, apôtre de l'Abyssinie (27 octobre, v. 360) a été quelquefois peint avec le nom de Jésus tracé sur un cartouche. C'est qu'il fut sacré par saint Athanase pour aller porter la foi dans ces provinces lointaines.

Saint Vincent Ferrier, dominicain; 5 avril, 1410. Le motif que nous venons d'alléguer paraît avoir causé l'emploi du même symbole pour ce saint dans quelques représentations. Ce fut en effet un prédicateur dont la parole causa des milliers de conversions depuis le royaume de Valence jusqu'à Vannes en Bretagne. Mais, le plus souvent il est caractérisé d'une tout autre manière. Cf. *Ailes*, p. 26; *Jugement dernier, Trompette*.

Sainte Monique, mère de saint Augustin; 4 mai, 387. On la trouve quelquefois portant une tablette marquée du nom de Jésus, pour exprimer que c'était elle qui avait inspiré ou mérité à son fils l'amour de Notre-Seigneur.

2° *Soleil*[3].

Saint Thomas d'Aquin, dominicain; 7 mars, 1274. Un soleil sur la poitrine ou sur la main. Ce semble être une façon d'exprimer la science merveilleuse dont il était rempli, et surtout la science des choses divines (*Divinity* comme parlent les Anglais, ou *Divinità* selon l'expression des puristes italiens). Mais on rapporte qu'après sa mort il apparut avec ce soleil (ou une étoile rayonnante) sur la poitrine, comme signe de la pureté d'intention qui avait constamment dirigé tous ses actes[4]. Dans certaines images de saint Thomas d'Aquin, ce soleil est devenu quelque chose comme une décoration soutenue par un collier d'or. C'est, si je ne me trompe, une combinaison de l'attribut qui vient de nous occuper, avec l'expression d'une sorte de *rébus*. La chaîne d'or (*catena aurea*) est le titre d'un des ouvrages attribués au docteur angélique. Ce mot traduit à l'œil s'est transformé en un collier; et le soleil placé au milieu aura paru compléter la décoration. D'ailleurs l'Espagne accordait volontiers la grandesse à quelques généraux d'ordres, et plusieurs saints en avaient bénéficié. Peut-être saint

Thomas aura-t-il été censé porter les insignes de la Toison d'or.

Saint Columban; 21 novembre, 615. Les Bénédictins[5] lui ont donné leur habit, quoique ce saint moine irlandais ne songeât nullement à suivre la règle de Saint-

1. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. VII, p. 346.

2. Act. IX, 15.

3. Pour les auréoles qui renferment un mot complet au lieu d'un monogramme, il faudra les chercher sous le titre *Banderole, Écriteau*, etc. Nous n'avons pas rappelé le monogramme de la sainte Vierge qui caractérise saint Joseph Calasanz, parce qu'il en a été fait mention au sujet du blason (*armoiries*) des ordres religieux, p. 85.

4. C'est, je crois, ce que veut dire une prose dont j'emprunte les passages suivants à un vieux missel suédois (s. l. et a.) qui semble surtout l'ouvrage des Dominicains :

« Doctor Thomas mundi lumen,
Velut paradisi flumen
Irrigat Ecclesiam;
In divinitatis numen
Mentis fixerat acumen,
Hausit hic scientiam.
. . . . . .
Dum completur vitæ meta.
Nova panditur cometa
Ex fulgoris rutilo. »

5. *Calendar. benedict.*, 21 novembr.

Benoît; mais les monastères qu'il avait fondés sur le continent furent bientôt occupés par les religieux soumis à la règle du Mont-Cassin. Ainsi s'explique d'une certaine façon cette adoption posthume. Quoi qu'il en soit, le saint est peint souvent avec un soleil sur la poitrine ou sur la tête. C'est une allusion au songe que fit sa mère pendant qu'elle était enceinte de lui : elle rêva qu'elle mettait au monde un soleil éclatant. De fait, le saint homme n'édifia pas seulement l'Irlande sa patrie; mais la France, la haute Italie et la Suisse.

Saint Valentin, prêtre de Rome et martyr; 14 février, 270 [1]. Je le trouve représenté tenant un soleil en main. Serait-ce parce que conduit devant le magistrat païen, il lui parla de Jésus-Christ comme de la lumière du monde; et que pour appuyer sa prédication, il rendit la vue à la fille aveugle de son juge, après quoi toute la famille reçut le baptême? Mais peut-être bien aussi, ne faut-il voir dans cet attribut qu'une des indications astronomiques ou usuelles dont nous verrons de nombreux exemples sous le mot *Calendrier*. Comme les Quatre-Temps qui séparent le printemps de l'hiver, tombent ordinairement vers cette époque, le soleil était censé y reprendre sa force; d'autant que les fleurs les plus précoces (amandiers, noisetiers, violettes, aubépines, ellébores, safran printanier, primerose, anémone hépatique, petites véroniques, mouron, etc.) commencent à se montrer alors dans une bonne partie de l'Europe. De là semble être venue la vieille coutume de célébrer à la Saint-Valentin une fête de galanterie qui est l'avant-goût des beaux jours.

Saint Tanguy (Tannegui, *Tanguidus*), abbé dans le Léonnais; 18 novembre, v. 590. La tête environnée de feu. A ce signe, il fut apprécié immédiatement par son évêque, saint Pol de Léon, qu'il était venu trouver pour obtenir de vivre sous sa conduite.

3° *Simples rayons.*

Saint Goar, prêtre et ermite; 6 juillet, 575. Suspendant son manteau à un rayon du soleil. Il avait été calomnié auprès de l'évêque de Trèves, qui le mandait pour entendre sa justification, ou peut-être même pour le condamner sans trop l'entendre. Arrivé chez le prélat, il prit un rayon lumineux pour quelque support qui lui permettait d'accrocher son manteau, et le vêtement demeura suspendu en l'air. A cette vue, dit-on, ses calomniateurs perdirent tout crédit, et l'homme de Dieu fut reconduit avec honneur.

Si extraordinaire que soit ce miracle, et peut-être même à cause de cela, il a été répété maintes fois par les légendes comme s'étant reproduit pour un bon nombre de saints. J'en puis citer au moins dix : ainsi saint David, abbé en Suède (15 juillet, v. 1060), ayant la vue affaiblie par son grand âge, prit un rayon de soleil pour une sorte de patte-fiche ou de clou auquel il suspendit ses gants. La même chose est racontée de saint Hildevert, évêque de Meaux (27 mai, v. 680), de saint Robert abbé de la Chaise-Dieu [2], et de l'impératrice sainte Cunégonde (3 mars, 1040).

Pour le manteau, c'est saint Odon [3] (ou Eudes), évêque d'Urgel (7 juillet 1122), saint Amable de Riom [4], saint Amé (ou Aimé) de Saldezzo près de Rimini [5], saint Léonor évêque breton [6], saint Lucain de Brixen [7], sainte Brigitte d'Irlande, saint Florent de Strasbourg, le bienheureux Utho abbé de Metten [8], et la bienheureuse Alruna [9].

Saint Séverin, abbé d'Agaune; 11 février, 507. Des rayons descendent du ciel vers lui. Si on avait voulu exprimer par là le grand nombre de ses miracles, beaucoup d'autres saints auraient droit à la même caractéristique. Mais je pense que pour celui-ci, on prétendait rappeler la clarté qui remplit à sa mort le lieu où il expirait.

Les deux saints Éwald, prêtres et martyrs; 3 octobre, v. 690. On les distingue par les surnoms de Noir et Blanc, empruntés à la couleur de leurs chevelures. Ces deux frères, nés en Angleterre, se rendirent en Westphalie pour prêcher la foi aux Saxons (basse Saxe), dont les Anglais tiraient leur origine. Ils furent massacrés par les idolâtres qui jetèrent leurs corps dans le Rhin, et une lumière céleste fit retrouver leurs reliques auxquelles on donna la sépulture sur le lieu de leur mort. C'est ce qu'ont voulu représenter les artistes, quand au-dessus des deux saints non encore noyés, ils ont peint un rayon qui descend vers eux; ou quand une lumière céleste semble accompagner les corps qui flottent sur les eaux. Cf. *Supra*, p. 23; etc.

AUTEL.

1° *Autel païen.*

Si l'on voulait y mettre de l'archéologie, ce qui préoccupait assez peu les artistes du moyen âge, les autels des idoles dans l'empire romain seraient ordinairement figurés par une sorte de trépied. Mais cette grande attention à l'exactitude n'a guère commencé que depuis le XVI[e] siècle. En outre, là où l'histoire parle

1. Ce saint ne doit pas être confondu avec son homonyme, évêque de Terni, qui est fêté le même jour.

2. AA. SS. *April.*, t. III, p. 327.

3. Cf. Villanueva, *Viage literario*, t. XI, p. 191 :

« Solis fretus obsequio,
Dum servit Apostolico,
Pondus commendat radio
Rvectori mirifico. »

4. Surius, 19 septembr.

5. AA. SS. *Maii*, t, II, p. 351.

6. AA. SS. *Jul.*, t. I, p. 122.

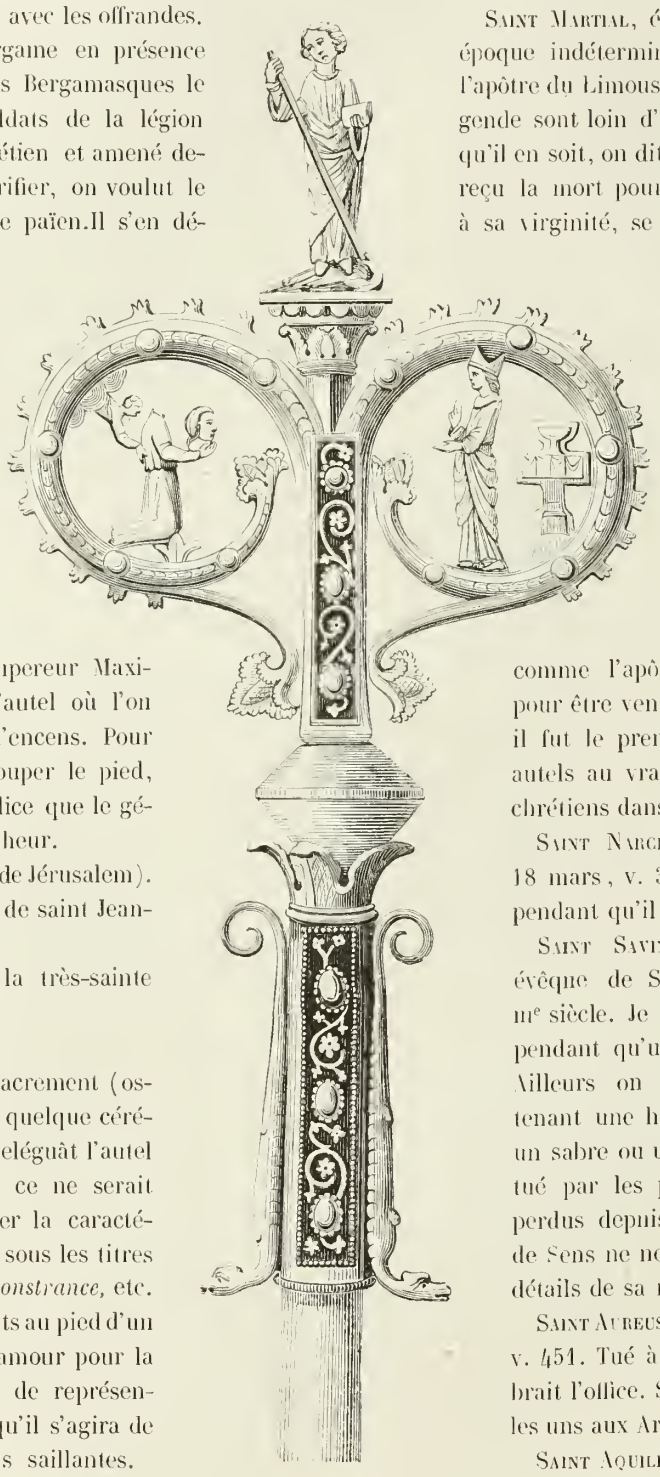
7. Rader, *Bavar. sacr.*, t, II.

8. Pour celui-ci, on ne s'en est pas tenu à un manteau ou un gant. C'était une cognée qu'il accrochait aux rayons du soleil. Cf. *Calendar. benedict.*, 15 mai.

9. Lackner, *Memoriale .. Altachæ inferioris*, p. 25. — D. Pez, *Thesaurus*, t. II, part. III, p. 259.

d'autels, souvent on s'est contenté de représenter une *idole*. En pareil cas, il faudra chercher les saints sous cet autre titre.

Saint Alexandre soldat romain, martyr; 26 août, v. 297. Près de lui un autel renversé avec les offrandes. Son martyre eut lieu à Bergame en présence de Maximien Hercule, et les Bergamasques le mettent au nombre des soldats de la légion Thébaine. Accusé d'être chrétien et amené devant une idole pour lui sacrifier, on voulut le forcer de participer au culte païen. Il s'en défendit violemment, au point de culbuter l'autel; et condamné à être décapité, il voulut d'abord se laver les mains et le visage, pour se purifier en quelque sorte d'avoir été sali par les viandes immolées qu'on avait voulu porter de force à sa bouche.



Saint Victor de Marseille, guerrier romain (Cf. *Meule, Moulin*). Devant l'empereur Maximien, il renversa du pied l'autel où l'on voulait lui faire offrir de l'encens. Pour cette hardiesse on lui fit couper le pied, avant-goût du dernier supplice que le généreux soldat reçut avec bonheur.

2° *Autel juif* (du temple de Jérusalem).

Saint Zacharie prêtre, père de saint Jean-Baptiste. Cf. *Encensoir*.

Saint Joachim, père de la très-sainte Vierge. Cf. *Agneau*, p. 22.

3° *Autel chrétien*.

S'il s'agissait du Saint-Sacrement (ostensoir ou communion), de quelque cérémonie ou circonstance qui reléguât l'autel dans une sorte d'accessoire, ce ne serait pas ici qu'il faudrait chercher la caractéristique, mais, par exemple, sous les titres *Ange, Messe, Main divine, Monstrance*, etc.

On a souvent peint des saints au pied d'un autel, afin d'exprimer leur amour pour la prière. Nous ne parlerons de représentations semblables que lorsqu'il s'agira de circonstances beaucoup plus saillantes.

Saint Matthieu, apôtre et évangéliste, 21 septembre. Agenouillé devant un autel pendant qu'on le perce ou qu'on lui jette une corde au cou. C'est ce que rapporte la vieille légende au sujet de son martyre. On raconte que pendant son action de grâces, après avoir célébré la messe, il fut mis à mort par l'envoyé du roi Hirtacus, qui voulait épouser une princesse dont la virginité avait été consacrée à Jésus-Christ entre les mains de l'apôtre [1].

Saint Étienne I^er^, pape Cf. *Épée*.

Saint Martial, évêque de Limoges; 30 juin; époque indéterminée. Il est considéré comme l'apôtre du Limousin, mais les détails de sa légende sont loin d'être bien authentiques. Quoi qu'il en soit, on dit que sainte Valère, qui avait reçu la mort pour n'avoir pas voulu renoncer à sa virginité, se releva pour porter sa tête devant saint Martial qui célébrait alors la messe [2]. C'est ce que représente la double crosse gravée ici, et qui a déjà paru dans nos *Mélanges* (t. IV, 233).

Saint Gatien (*Gratianus*, etc.), évêque de Tours; 18 décembre, époque inconnue. Célébrant la messe ou l'office dans une espèce de grotte. Il est considéré comme l'apôtre de la Touraine et passe pour être venu en France avec saint Denis; il fut le premier, dit-on, qui érigea des autels au vrai Dieu et fonda des oratoires chrétiens dans ce pays.

Saint Narcisse, évêque de Gironne; 18 mars, v. 307. Massacré par le peuple pendant qu'il célébrait la messe.

Saint Savinien (*Sabinianus*), premier évêque de Sens; 31 décembre, II^e^ ou III^e^ siècle. Je le trouve représenté à l'autel pendant qu'un glaive lui tranche la tête. Ailleurs on se contente de le peindre tenant une hostie, et le crâne fendu par un sabre ou une hache. On croit qu'il fut tué par les païens, mais ses Actes sont perdus depuis longtemps, et les Bréviaires de Sens ne nous renseignent guère sur les détails de sa mort.

Saint Aureus, évêque de Mayence; 16 juin, v. 451. Tué à l'autel pendant qu'il y célébrait l'office. Son martyre est attribué par les uns aux Ariens, par les autres aux Huns.

Saint Aquilin, évêque d'Évreux; 19 oct., v. 695. Agenouillé devant un autel avec sa femme. Homme de guerre et marié, il apprit de sa femme, au retour d'une expédition, qu'elle avait promis à Dieu de garder la continence durant un an si Aquilin revenait sain et sauf. Les deux époux s'encouragèrent à étendre cette résolution

1. *Legenda aur.*, cap. CXL.

2. P. de Natalib., *Catalog. SS.*, VI, 29.

jusqu'au reste de leurs jours. Dans la suite, il fut élevé sur la chaire épiscopale d'Évreux.

Saint Gohard (Guichard, ou Cohard, etc.), évêque de Nantes; 25 juin, 843. Décapité, dit-on, au moment où célébrant la messe il chantait le *Sursum corda*. Mais selon d'autres, il était alors aux fonts baptismaux. Ce fut pendant l'invasion de Nantes par les Normands. Cf. *Barque*.

Saint Pierre Pascual (*Paschasius*), de l'ordre de la Merci, et évêque de Jaën; 23 octobre, 1300. Égorgé au pied de l'autel par les Maures, qui le haïssaient à cause de son zèle pour la conversion des musulmans. Cf. p. 55, etc.

Saint Stanislas de Cracovie. Cf. *Assassinat*, p. 89.

Saint Piammon (ou Ammon) de Diolcos, prêtre et solitaire. Autel ou petite chapelle dont il sonne la cloche. Comme les moines d'alors recevaient rarement l'ordination, il les convoquait au service divin; et dans ce pays marécageux, ils arrivaient presque tous en barques, regagnant ensuite chacun leur cellule de la même façon [1].

Saint Aquilin, prêtre et martyr. Cf. *Epée*.

Saint Théophile le Pénitent. Cf. *Apparition de Notre-Dame* (ci-dessus, p. 59), *Démon*. On le peint parfois prosterné devant un autel pour demander pardon de son péché [2]; ce n'est, à vrai dire qu'une scène accessoire dans cette célèbre légende. On y voulait montrer les premiers instants du repentir, avant que la réconciliation fût assurée au pécheur.

Sainte Guennolé (Cf. *Armée*, p. 70), emporté de l'autel sur les bras de ses disciples. Il tomba mourant après avoir terminé sa messe où il avait donné la communion à ses religieux, et reçu l'extrême onction [3].

Saint Gonery (*Gonerius*), prêtre et solitaire en Bretagne; 18 juillet, vers le VI^e^ siècle. Un autel sur lequel il commençait à célébrer la messe et qui n'était soutenu que par un petit pilier, se brise sans que l'homme de Dieu soit obligé d'interrompre le saint sacrifice. On dit que le démon avait causé cet accident, et que la partie de la table qui portait désormais en l'air demeura comme en équilibre.

Saint Fennen, abbé. Cf. *Armée*, p. 70; *Calice*, etc.

Saint Pierre d'Arbuès, chanoine de Sarragosse et l'un des premiers inquisiteurs d'Aragon; 17 septembre, 1485. Assassiné par ordre des Juifs, dit-on, pendant qu'agenouillé devant l'autel il se préparait au chant des matines.

Le bienheureux Chiarito (*Claritus*) del Voglia, fondateur du monastère de S^ta^ Maria Regina cœli à Florence, v. 1354. Servant la messe et favorisé de plusieurs visions pendant cet exercice. Ces faveurs du Ciel envers le bienheureux sont retracées dans une peinture attribuée à Giotto et reproduite par Gori [4].

Le saint homme s'était chargé de balayer l'église des religieuses et d'y servir la messe. Ce fut dans cette dernière fonction qu'il vit une fois l'hostie consacrée darder un rayon de lumière sur sa poitrine.

Saint Philippe Néri; 26 mai, 1595. On l'a souvent peint en habit sacerdotaux et même célébrant la messe, à cause de la merveilleuse piété qui éclatait en lui quand il offrait le saint sacrifice. Dans sa vieillesse il y employait quelquefois trois heures, et celui qui le servait à l'autel savait qu'il pouvait s'absenter sans inconvénient.

Saint André Avellino, théatin; 10 novembre, 1608. Mourant au pied de l'autel. Il tomba frappé d'apoplexie lorsque commençant la messe, il prononçait les paroles *Introibo ad altare Dei*, qu'il répéta trois fois sans pouvoir passer outre. Il était âgé de 88 ans.

Saint Guy d'Anderlecht; 12 septembre, 1012. On l'a représenté plusieurs fois prenant soin pendant son enfance, d'un autel de la sainte Vierge à Laeken près de Bruxelles. Aussi est-il considéré en Belgique comme le patron des sacristains, à cause du zèle affectueux qu'il mettait à remplir ce pieux office [5]. Mais comme il ne passa point sa vie dans cet emploi, nous le retrouverons encore avec d'autres attributs. Cf. *Bourdon*, etc.

Saint Éric, roi de Suède; 18 mai, 1160. Il fut égorgé par les Danois; mais sa dévotion au saint sacrifice était si grande qu'il voulut entendre la messe jusqu'au bout, bien qu'il fût averti que ses ennemis pénétraient dans l'église pour le chercher.

Cela n'est pas si particulièrement moyen âge que le XVII^e^ siècle ne l'ait revu pour le prince Eugène (de Savoie-Carignan), au moment où les Turcs engageaient la bataille de Szenta contre l'armée autrichienne.

Saint Thibaud (*Thebaudus, Thibaudus, Tibaldus*), patron de la ville d'Albe en Montferrat; 1^er^ juin, 1150. Balayant le sanctuaire et l'église de Saint-Laurent d'Albe. Durant les dernières années de sa vie, le saint homme s'employait à cet office; et demanda d'être inhumé dans l'endroit où chaque jour il avait jeté les balayures de la maison de Dieu [6].

Saint Homobon (Cf. *Aumône*, p. 93). Prosterné devant l'autel les bras en croix. Comme il assistait à la messe, il s'étendit sur le sol dans cette posture lorsque l'on commençait le *Gloria in excelsis*; et les assistants ne s'aperçurent de sa mort qu'en s'approchant de lui pour voir ce qui l'empêchait de se lever à l'Évangile. Il est le patron des tailleurs dans plusieurs villes d'Italie, et est honoré dans plusieurs autres contrées; par exemple à Lille, à l'occasion d'une de ses reliques qui fut déposée dans l'église de Saint-Maurice.

1. *Vitæ PP.* (ed. Rosweyde), p. 759, etc.

2. J'en ai donné ailleurs (*Mélanges d'Archéologie*, t. III, p. 32) la représentation d'après un vitrail de Laon, mais ce n'était qu'un petit tableau détaché de l'ensemble développé en détail par toute la verrière.

3. *Vies des saints de la Bretagne*, p. 59.

4. *Thesaur. diptychorum*, t. III, p. 208. Cf. Brocchi, *Vie dei santi... fiorentini*, t. III, p. 60-78.

5. AA. SS. *Septembr.*, IV, 41, sq.

6. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 135, sqq.

Sainte Brigite (Brigitte, *Brigida*, etc.) d'Irlande, abbesse; 1 février, v. 523. Portant la main sur un autel. D'après l'auteur de sa légende, c'est le marchepied de l'autel qu'elle devrait toucher étant à genoux. Ayant été calomniée, elle fit reverdir par son contact le bois de l'autel. On ajoute même qu'il en sortit un petit rameau [1]. Cf. *Bœuf*, etc.

Sainte Wénéfride (Winfride, Vénéfride) vierge et martyre, abbesse dans le pays de Galles en Angleterre; 3 novembre, v. 670. Décapitée devant un autel. Elle avait été formée à la piété par saint Beuno, moine, qui était, dit-on, son oncle du côté maternel. Caradoc, fils d'un prince du pays, avait désiré l'épouser; et furieux de la voir consacrée à Dieu par la profession religieuse, il lui trancha la tête pendant qu'elle priait dans la chapelle. On raconte que saint Beuno lui rendit la vie, et que la sainte n'avait conservé de trace du guet-apens qu'un petit filet rouge autour de son cou. Mais il faut se rappeler que nous sommes ici sur le terrain des légendes celtiques, qui n'épargnent pas le merveilleux. Une fontaine qui jaillit, dit-on, du lieu où tomba la tête de cette sainte, est encore fréquentée par quantité de malades; lesquels, en dépit du protestantisme, viennent y chercher la guérison de leur maux [2]. Le fond du bassin de cette source est pavé de pierres rouges, où la piété populaire voit un souvenir du meurtre.

Sainte Berthe veuve, abbesse et fondatrice du monastère de Blangy en Artois; 4 juillet, 725. Devant un autel avec une jeune fille; parce que Roger, seigneur flamand, ayant formé le projet d'enlever du monastère une des deux filles de Berthe qui s'étaient consacrées à Dieu avec elle, la sainte conduisit cette enfant au pied de l'autel et lui fit renouveler sa promesse de n'appartenir qu'à Jésus-Christ [3]. Puis elle dit au prétendant qu'il avait Dieu pour rival, et qu'il passât outre s'il l'osait. Cf. *Église, Enfants, Groupes*, etc.

Sainte Mathilde, impératrice; 14 mars, 968. Agenouillée devant un autel. Elle se rendait fréquemment de son palais à l'église pour y prier Dieu, et assistait à toutes les messes qu'elle pouvait entendre. Cf. *Église*.

AUXILIAIRES (SS.).

Ce nom, que j'emploie pour rendre d'une manière approximative le mot *auxiliatores* usité en Allemagne (*Die 14 Nothhelfer*), désigne un groupe assez constant de saints particulièrement célèbres pour l'efficacité de leur invocation. J'aurais pu en réserver la notice pour le titre *Groupes;* mais la réunion de ceux-ci étant mentionnée dans beaucoup de livres liturgiques sans qu'on puisse bien au premier coup d'œil se rendre compte du motif de leur réunion, pourquoi ne pas les traiter à part avec quelque détail?

Voici les noms des saints compris dans cette série : saint Georges et saint Eustache, saint Vit et saint Christophe, saint Gilles et saint Cyriaque, saint Érasme et saint Blaise, saint Pantaléon et saint Achace, saint Denis de Paris et sainte Marguerite, sainte Catherine et sainte Barbe. Telle est du moins la manière dont ils ont été associés deux à deux dans les gravures si curieuses de Joseph et de Jean Klauber à Augsbourg. Resterait à trouver l'origine de ce groupement. Il semble avoir été formé d'abord en Allemagne, car c'est là surtout que les estampes et les livres ecclésiastiques le proposent à la piété des fidèles [4]. On en retrouve quelque chose en Lombardie et dans les Deux-Siciles, mais l'Italie semble bien avoir emprunté ce culte aux Allemands; car saint Magnus

1. Dans son Office (*Officia SS. Patricii, Columbæ, Brigidæ*, etc. Paris, 1620, in-16), l'hymne des premières vêpres dit :

« In signum pudicitiæ,
Altaris quod exarnit
Manus tactu virgineæ
Lignum repente viruit.

Hæc est laurus Hiberniæ
Cujus viror non marcuit;
Plena misericordiæ,
Nulli petenti defuit. »

M. J.-J. Ampère attribue cela à sainte Brigitte de Suède, mais tout à fait gratuitement, comme il arrive aux gens qui improvisent l'érudition. Si nous autres hommes d'église et chrétiennement élevés jusqu'à l'âge mûr qui nous donnons encore un certain mal en affaires de notre compétence, risquons toutefois beaucoup de nous fourvoyer çà et là, quel sera le partage de ceux qui entrent sur le terrain ecclésiastique comme des pandours ou des cosaques dans une bibliothèque! « Cada cual a su negocio! »

2. *Calendar. benedict.*, 2 novembr.

Une petite prose récemment imprimée en Angleterre derrière l'image de la sainte, raconte ainsi les faits :

« Hanc occidit Caradocus,
Quem mox sorbet orci focus
Qui pravorum extat locus
Quo Satan exuritur.

Hujus argumento rei
Fons ebullit nutu Dei,
Rubricatæ speciei,
Quo caput præciditur.

Mira multa hic patrantur,
Cæci vident, muti fantur,
Morbi omnes effugantur,
Cum fide petentium.

Gloriosa Winefrida,
Maris fluctus nobis seda;
Ne fiamus hosti præda,
Pia fer auxilia. Amen. »

3. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 52.

4. La fête de ces saints, réunis sous leur titre de *secourables*, est marquée dans le Bréviaire d'Halberstadt (1516, in-8°) pour le lendemain de Saint-Brice; ailleurs, leur messe semble laissée à la dévotion d'un chacun; mais elle se retrouve dans les missels d'Utrecht (1540, in-fol.), de Saltzbourg (1515, in-fol.), de Passau (1505), de Frisingue, d'Esztergom, de Suède, etc., etc. Je n'ai pas la prétention d'achever un dépouillement des vieux livres d'église à ce sujet; d'autres feront cette recherche s'ils ont du loisir et du zèle pour la question présente qui ne pouvait obtenir une monographie dans mon recueil.

Un vieux missel suédois en caractères gothiques (sans indication de lieu, d'année ou d'imprimeur), renferme cette oraison *de* XIV *auxiliatoribus*, dans une messe *ad hoc* : « Omnipotens et misericors Deus qui gloriosos martyres tuos Georgium, Blasium, Erasmum, Pantaleonem, Vitum, Cristoferum, Egidium, Achacium, Dionisium, Ciriacum, Eustachium, Katherinam, Margaritam et Barbaram, specialibus pri-

évêque d'Oderzo, qui a été introduit par les Italiens comme un quinzième saint auxiliaire, a toute l'apparence de n'être là que comme substitué à un autre saint Magnus abbé de Füssen [1]. Il y a lieu de croire que cette dévotion à quatorze grands saints spécialement honorés comme *secourables,* aura pris son point de départ dans quelque célèbre abbaye qui possédait leurs reliques. Cette origine paraît bien plus probable que ne serait la pensée de voir là quelque chose comme les *grands martyrs* de la chrétienté occidentale, à l'imitation des *grands martyrs* grecs. Car on n'y voit pas figurer, par exemple, saint Sébastien dont le culte était pourtant fort célèbre dans toute l'Église latine, et qu'on invoquait jadis généralement contre la peste. Quoi qu'il en soit, tous les quatorze auxiliateurs (sauf seulement saint Gilles) sont des martyrs; à ce titre l'adjonction d'un saint Magnus (soit Allemand, soit Vénitien) forme une disparate dans la série, puisque l'un et l'autre ne sont que confesseurs.

Le laborieux Paciaudi [2], qui avait rencontré la messe de ces quatorze saints dans un missel local (Venise, 1565), ignorait à quelle Église appartenait leur Office. Ce pouvait bien n'être qu'une dévotion entièrement libre, et il est probable qu'elle aura été portée hors d'Allemagne par quelqu'un des ordres religieux qui l'y avaient vue au moyen âge. Les Dominicains auront exercé peut-être, ou subi cette influence; et Toulouse pourrait l'avoir reçue d'eux. On rencontre en effet l'oraison des *Auxiliatores* dans des missels anciens de l'ordre de Saint-Dominique; et c'est un dominicain (le P. J.-B. dei Franchi) qui publiait en Sicile, au XVII[e] siècle (Palerme, 1657, in-12) la *Devotione delli quindici santi Aussiliatori.* Le même auteur témoigne que la réunion de ces saints en un seul tableau se voit dans plusieurs églises de Sicile, de Calabre, de Lombardie et de Raguse. D'après la façon dont il en parle, il semble qu'en tous ces endroits saint Magnus (soit d'Oderzo, soit de Füssen) figurait dans le groupe; et l'oraison qu'il transcrit place ce dernier à la suite des martyrs, mais avant les saintes. Dans le Missel d'Utrecht, saint Magnus passe avant saint Gilles. Une population germanique devait préférer des saints de sa propre race; et cependant le nom de saint Gilles, sous la forme *Ægidius,* est encore très-bien porté en Flandre.

A l'imitation de cette série, ou peut-être antérieurement à la pratique qui la fixa, on trouve des tâtonnements assez semblables : comme par exemple *De quinque sanctis* (*martyribus* et *virginibus*) *privilegiatis.* Je trouve dans un livre d'heures manuscrit de l'Arsenal (*Theol. lat.,* in-4°, n° 221) les mêmes oraisons à peu de chose près que dans le Missel d'Utrecht [3], pour ces deux groupes de cinq; mais elles sont précédées d'une petite prose (en manière de répons) où chacun d'eux est désigné par l'attribut populaire qui le distinguait spécialement [4]. Ceci nous conduit à indiquer sommairement les caractéristiques de chacun des personnages qui figurent dans le groupe des quatorze saints secourables, comme nous avons fait pour les apôtres; sauf à en rendre compte plus tard historiquement lorsqu'ils se présenteront sous leur rubrique respective.

Saint Blaise, évêque, porte communément un cierge

vilegiis præ cunctis aliis sanctis decorasti; concede propitius ut omnes qui in necessitatibus suis eorum implorant auxilium, secundum tuæ promissionis gratiam, suæ petitionis salutarem consequantur effectum. »

L'oraison des quatorze saints se retrouve dans un missel de Toulouse (1540), mais je doute que cette dévotion ait jamais eu grand cours en France.

Le Missel d'Esztergom (*Strigonia*) leur consacrait une prose (fol. 266) :

« Inter sanctos Deo gratos,
Adjutores vos beatos
Prædicat Ecclesia.
Omnes mundum nam sprevistis,
Et pro Christo reliquistis
Vana ejus gaudia.
Hostis propter hoc antiquus
Sævit in vos ut iniquus,
O boni Christi milites;
Adversatur et grassatur,
Adulatur et minatur
Suos per satellites. Etc. »

1. Stengel (*Monasteriologia*) dit que saint Magnus de Füssen est compté parmi les *Auxiliatores :* « Inter eos divos quos, ob speciales quasdam prærogativas, auxiliatores vocamus, præsentissimus patronus habetur. »

2. *De cultu S. Johann. Baptist.,* p. 418.

3. De quinque sanctis privilegiatis (fol. XXXVIII), *Collecta :* « Deus qui sanctorum tuorum Dionysii, Georgii, Christoferi, Blasii et Egidii memoriam facientibus, et eorum opem poscentibus auxilium in tribulatione promisisti; ipsorum nos, quæsumus, tuere præsidiis, sicuti omnibus fidelis es verbis, etc. »

De quinque sanctis virginibus privilegiatis (*Ibid.*), *Collecta :* « Deus qui beatarum virginum tuarum Margaretæ, Catherinæ, Marthæ, Christinæ et Barbaræ, patrocinium invocantibus promisisti succursum; da ut earum meritis et precibus promissionis tuæ consequamur effectum, etc. »

4. Fol. 142 r°.

« Dionysi radius Græciæ,
Fide regnum illustrans Franciæ;
O Georgi miles egregie,
Hostem vincens armis potentiæ;
Christophore tinctus in sanguine,
Christum ferens humeris flumine;
Blasi, præsul vivens purissime
Plagas curans carnis et animæ;
O Ægidi cum feris habitans,
Crimen regis Caroli recitans;
Cum sociis, quod peto flagitans. Etc. »

Puis, fol. 142 v°, et 143 r°, après une miniature qui rassemble les cinq vierges :

« Catherina tyrannos superans,
Doctos docens et rotas lacerans;
Margareta te castis fœderans,
Et draconis latera reserans;
Martha Christum Deum reficiens,
Et draconis rictum dejiciens;
O Christina Deos despiciens,
Et te Christo victimam faciens;
Simulacra, Barbara, fugiens
Cruciatus benigne patiens;
Cum electis preces exaudiens,
Et quæ peto sis bona largiens. »

ou un peigne de fer en manière de râteau à dents acérées. Saint Érasme, évêque, tient un treuil. On reconnaît saint Eustache à son cerf ou à un équipage de chasse, et saint Georges à sa lance ou au dragon terrassé. Saint Christophe porte un enfant Jésus sur son épaule, et tient communément l'arbre qui lui sert de bâton. Saint Vit le plus souvent a près de lui une chaudière. Saint Denis de Paris porte sa tête coupée. Saint Pantaléon a quelquefois les deux mains clouées sur la tête. Saint Acace est couronné d'épines et tient une croix. Saint Cyriaque est surtout reconnaissable entre les autres à son costume de diacre. Saint Gilles, vêtu en manière de bénédictin, a près de lui sa biche. Sainte Catherine d'Alexandrie se reconnaît, comme d'ordinaire, à sa roue ; sainte Barbe à sa tour et au ciboire surmonté d'une hostie. Sainte Marguerite mène un dragon enchaîné; ou bien le monstre meurt à ses pieds, et elle tient une petite croix.

AVEUGLES.

Nous ferons entrer ici presque tout ce qui aurait pu trouver place sous le titre *Yeux*. Cela donnera donc l'occasion de diviser cet article en diverses sections.

1° *Yeux crevés ou arrachés.*

J'y joindrai les yeux détachés par la simple fantaisie des artistes.

Saint Longin martyr. (Cf. *Armes, Armure,* p. 75, sv.). On veut que ce saint ait eu les yeux et la langue arrachés avant sa décollation. Mais rappelons-nous qu'il passe pour avoir été aveugle au Calvaire, et qu'il aurait recouvré la vue par l'effet du sang de Notre-Seigneur.

Saint Salomon (Salaün), prince de Bretagne; 25 juin, 874. Des tarières dans les yeux. C'est une manière d'exprimer qu'on lui arracha les yeux de leurs orbites, car il sera difficilement venu à l'idée du bourreau le plus enragé que des tarières avançassent pareille besogne. Quoi qu'il en soit, saint Salomon fut aveuglé et décapité dans une révolte qui mit fin à l'indépendance bretonne. Étant jeune encore, il avait tué son cousin Hérispoé pour s'emparer de la couronne; mais il avait changé de mœurs ensuite, et ainsi que plusieurs autres pieux personnages morts en haine de la justice, il a été honoré comme martyr.

Le sceau que nous avons copié ici pour donner une représentation bretonne de ce prince, appartenait à un Salomon de Kergoanac, archidiacre du Goëllo dans le diocèse de Saint-Brieuc, vers 1420. On voit ce dignitaire à genoux aux pieds de son patron, qui est vêtu d'un manteau à l'hermine de Bretagne, et dont la main gauche porte une sorte de sceptre.

Saint Léger, évêque d'Autun; 2 octobre, 678. Des tarières ou des clous enfoncés dans les yeux. A la suite de sa rivalité contre le terrible maire du palais Ébroïn, il fut livré à des bourreaux qui lui coupèrent la langue et lui crevèrent les yeux, puis le décapitèrent après plusieurs mois de répit. Voici, d'après le *Recueil de la Société de sphragistique* [1], le supplice de ce saint indiqué d'une manière assez semblable à ce que nous venons de voir pour saint Salomon de Bretagne. C'est le sceau d'un curé de Frétoy dans le diocèse d'Autun; la tarière y est d'une forme inaccoutumée pour nous, et l'on voit le bourreau exécutant son abominable office avec un air d'application farouche.

Saint Clair, premier évêque de Nantes; 10 octobre, époque débattue. On l'a parfois confondu avec un autre saint Clair prêtre et martyr dans le Vexin (à Saint-Clair-sur-Epte); 4 novembre, 896. Rien dans la vie de l'un, ni de l'autre, ne semble expliquer pourquoi ils trouveraient place ici; mais le nom a donné lieu à l'un de ces jeux de mots qui n'étaient pas rares dans l'origine de plusieurs dévotions au moyen âge. De ce qu'ils s'appelaient Clair, on jugea opportun de les invoquer pour voir clair. En conséquence, on les trouve quelquefois représentés ayant près d'eux des yeux comme si on les leur eût arrachés; mais c'est tout simplement une façon populaire d'exprimer qu'on les invoquait contre les maux d'yeux. J'en donne un exemple populaire tiré d'un méreau parisien que M. Arthur Forgeais a rendu au jour [2].

C'est une pièce émise par la collégiale qui avait succédé au collége des Bons-Enfants, où la dévotion à saint Clair faisait presque oublier le vocable primitif de la chapelle consacrée d'abord à la Mère de Dieu.

Ailleurs, saint Clair (du Vexin) porte sa tête; mais pour rappeler la dévotion dont il était l'objet, on lui fait cacher

1. T. III (Paris, 1854), p. 115, sv.

2. *Plombs historiés,* III[e] *série* (1864), p. 80.

ses yeux avec la main qui ne soutient pas le fardeau [1].

Il y a en outre saint Clair de Lectoure, et un autre du Dauphiné, que le même nom a fait invoquer pour le même objet [2].

Saint Léon III, pape; 12 juin, 816. Renversé par des malfaiteurs qui s'efforcent de lui arracher les yeux et la langue. Ce fait arriva au milieu d'une procession, en 799; et les contemporains tinrent comme un miracle que le saint pape eût recouvré l'usage de la vue et de la parole [3]. L'homme de Dieu s'efforça même d'intervenir en faveur de ses ennemis lorsque Charlemagne les fit décapiter. Ce fut lui qui rétablit l'empire d'Occident en couronnant le grand Charles, et il se rendit auprès de ce prince une seconde fois vers 803. Cf. *Aspersoir* (p. 88).

Saint Omer, évêque. Cf. *Châsse*.

Saint Goéry (*Goericus*), évêque de Metz; 19 septembre, vers 643. Deux yeux devant lui, ou sur un livre (nous verrons en son lieu que ce livre est un attribut épiscopal). Goéry avait été marié; mais devenu aveugle, il entreprit un pèlerinage avec ses deux filles pour obtenir sa guérison. Le succès couronna cette démarche près des reliques de saint Étienne, à Metz. Mais comme vers le même moment saint Arnould renonçait à l'évêché de cette ville, Goéry fut choisi pour le remplacer. Il vécut saintement dans son nouvel état et fonda un monastère à Épinal, où l'une de ses filles fut abbesse.

Saint Bennon, évêque de Metz; 3 août, 940. Il avait été solitaire en Suisse après avoir quitté un canonicat de Strasbourg. Élu évêque de Metz, il n'y siégea que deux années, ayant eu les yeux crevés par ses ennemis; et retourna terminer ses jours dans la solitude.

Sainte Lucie, vierge et martyre; 13 décembre, 304. Une multitude de peintures et d'estampes lui font porter deux yeux sur sa main ou dans un plateau. Par suite de cette invention, quelques artistes ont imaginé en outre de représenter la sainte comme aveugle; ainsi quelques lecteurs pourront bien être venus chercher ici des renseignements sur cette apparence de martyre. Mais rien dans l'histoire de cette sainte ne fait allusion à pareil supplice. Il semble que ce soit encore ici une pratique dont toute la raison est dans un jeu de mots, de même que pour saint Clair. Comme son nom (ainsi que Lucius, Lucifer, Lucillus, Lucina, etc.) exprime l'idée de lumière, on s'est adressé à elle dans les maladies de la vue; de là ce nom d'*eau de Sainte-Luce* donné à un remède qui passe pour guérir les maux d'yeux. Cependant selon d'autres, la martyre de Syracuse aurait bénéficié d'un fait qui appartient à la vie d'une autre Lucie, soit de Bologne, soit d'Alexandrie. On raconte que cette autre vierge, se voyant fréquemment suivie par un jeune homme qui affectait de l'accompagner partout dès qu'elle quittait sa maison, lui demanda enfin ce qui l'attachait si fort à ses pas. Celui-ci ayant répondu que c'était la beauté de ses yeux, la jeune fille se servit de son fuseau pour faire sortir ses yeux de leur orbite, et dit à son poursuivant qu'il pouvait les prendre et la laisser désormais en repos. On ajoute que cette générosité effrayante changea si fort le cœur du jeune homme qu'il embrassa la profession religieuse [4].

Ne pourrait-on pas aussi supposer une autre interprétation, que je donne sous toutes réserves faute de l'avoir vue proposée ailleurs? Sainte Odile dont nous allons parler incessamment, est fêtée le même jour que sainte Lucie. Et, comme l'abbesse alsacienne est invoquée pour la guérison des yeux parce qu'elle avait été aveugle [5], les peuples chrétiens étrangers à l'Allemagne, auxquels sainte Odile était peu connue, auront entendu dire que le 13 décembre était un jour de pèlerinage pour les personnes atteintes ou menacées d'aveuglement; or le culte de sainte Odile n'ayant guère pénétré au delà des populations germaniques, la confiance des races latines se sera portée sur la célèbre martyre qui est honorée le même jour dans le Bréviaire romain.

Sainte Odile (*Otilia, Othilia*), abbesse; 13 décembre, 720. Deux yeux sur un livre ouvert. Elle était fille d'Ettichon duc d'Alsace; mais née aveugle, elle encourut ainsi l'antipathie de son père. Cependant ayant été baptisée par saint Érard, dit-on, elle obtint l'usage de la vue. Ettichon lui

1. Voici la prière qui se trouve au bas d'une ancienne estampe en l'honneur de ce saint, pour une confrérie de sa chapelle, rue des Bons-Enfants, à Paris; et qui a bien l'air de ne se rapporter qu'à saint Clair de Nantes :

« O sancte Clare Deo digne,
Clemens, bone, juste, benigne;
Signum Britonum insigne,
Rutilantius igne;
Oculos lætifica flentes,
Et lucis egentes
Clarifica mentes;
Exaudi digne petentes. »

D'autres prières lui demandent encore d'obtenir la *clarté de l'âme et des yeux*. On trouvera bien plus de détails sur saint Clair de Nantes dans l'ouvrage consacré par M. l'abbé Richard à la *Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise* (1865), t. I, p. 301-324. D'anciennes proses rappellent le recours qu'on avait à lui pour les maux d'yeux. Ainsi, *ibid.*, p. 309 :

« Sanctus Clarus appellatur
Sacris dictaminibus,
Claritas per quem donatur
Lumine carentibus. Etc. »

2. Theophil. Raynaud., *Opp.*, t. VIII, 515.

3. *Calendar. benedict.*, 12 jun.

4. Cf. Labus, *Fasti della Chiesa*, 13 dicembr. — Sarnelli, *Lettere ecclesiastiche*, t. III, lett. 6. — Theoph. Raynaud, *Opp.*, t. VIII, p. 514, sq.

5. Le Missel de Frisingue (1579, in-fol.) a ces oraisons pour la fête de sainte Odile (13 décembre) : « Deus illuminator omnium gentium, qui mira opera tua in virtute beatæ Otiliæ virginis demonstrasti, quæsumus clementiam tuam ut sicut ab illa nativæ cæcitatis tenebras effugasti; ita nobis, meritis et precibus ipsius, corporalis luminis gratiam et æternæ claritatis gloriam largiaris, etc. »

Ibid., *Post-communion* : « Deus qui per Spiritus sancti gratiam, almam virginem tuam Otiliam ab oculorum cæcitate illustrare dignatus es, ipsa, quæsumus, interveniente absolve tetras caligines cordis nostri, etc. »

Le Missel de Passau (in-fol. 1505) ne fait qu'abréger les mêmes prières.

abandonna son château d'Hohenbourg, qui devint un monastère célèbre, et prit le nom d'Odilienberg[1].

On raconte en Belgique à peu près la même histoire au sujet de SAINTE ODE (27 novembre), fille d'un prince écossais (ou irlandais) et qui recouvra la vue au tombeau de saint Lambert. Cf. *Oiseaux, Sépulcre.*

SAINTE ROSCELINE ou Rosseline, chartreuse; 11 juin, 1329. On la trouve représentée portant un reliquaire qui contient deux yeux, parce que les yeux de la sainte se conservèrent vifs et nets plusieurs siècles après sa mort, presque comme durant sa vie[2]. Elle était de la maison de Villeneuve, et alliée par sa mère aux Sabran; de sorte que saint Elzéar était son cousin. Il se peut donc faire que des armoiries, outre le costume de son Ordre, la distinguent dans quelques peintures que je n'aurai point vues; sans parler de ce qui caractérise les Chartreuses. Cf. *Étole,* etc.

2° *Simples aveugles.*

Nous mentionnons ici les saints que l'on représente guérissant des aveugles, aussi bien que ceux qui ont été aveugles eux-mêmes.

Le vieux TOBIE recouvrant la vue de la main de son fils, à l'aide du remède que l'ange Raphaël lui avait enseigné. Nous en parlerons sous le titre *Chien.*

SAINT ÉTIENNE Ier, pape et martyr; 2 août, 257. Baptisant SAINTE LUCILLE qui était aveugle et reçut l'usage de la vue avec le baptême. Ce fut peut-être cette merveille qui lui fit donner le nom de Lucilla. Quoi qu'il en soit, elle mourut vierge et martyre dans la persécution de Valérien, et le Martyrologe marque sa fête au 31 octobre.

SAINT VÂT (*Vedastus,* Vaast), évêque d'Arras; 6 février, 540. N'étant encore que prêtre, il guérit un mendiant aveugle en présence de Clovis. Ce fut une des causes qui déterminèrent la conversion de ce prince, ou du moins qui lui firent donner sa confiance à saint Vât; aussi servit-il de catéchiste au roi des Francs avant son baptême.

SAINT FLORENT, évêque de Strasbourg; 7 novembre, 693. Guérissant la fille du roi d'Austrasie, qui était aveugle et muette de naissance. Ce saint est en outre un de ceux auxquels on prête le miracle du rayon de soleil pris pour une sorte de porte-manteau[3]. Cf. *supra,* p. 99.

SAINT MALO (*Maclovius, Machutus*) évêque d'Aleth, et dont le nom désigne aujourd'hui la ville qui a remplacé l'ancien siége épiscopal établi par ce saint en Bretagne; 15 novembre, v. 565. Guérissant un seigneur qui avait perdu la vue pour s'être efforcé de renverser une église élevée par le saint évêque. Cf. *Poisson,* etc.

SAINT ERHARD, évêque de Ratisbonne. C'est, dit-on, celui qui rendit la vue à sainte Odile (Cf. ci-dessus, p. 105). Nous le retrouverons sous le titre *Baptême.*

SAINT WOLSTAN (ou Walstan), évêque de Worcester; 19 janvier, 1095. Guérissant, par le signe de la croix, une religieuse privée de la vue[4].

SAINT AUBIN, évêque d'Angers; 1 mars, 549. Guérissant des aveugles entre autres malades et affligés[5].

SAINT VALENTIN, prêtre et martyr (Cf. *Auréole,* p. 99). Rendant la vue à la fille du juge Astérius, âgée de deux ans. Toute la famille embrassa la foi pour remercier Dieu de cette merveille; et une conversion si éclatante attira l'attention de l'empereur Claude, qui fit décapiter saint Valentin pour étouffer le bruit du miracle.

SAINT EUSTASE, abbé de Luxeuil; 29 mars, 627. Rendant la vue à une jeune fille (sainte Salaberge), sous la condition qu'elle se ferait religieuse[6].

SAINT MAGNUS (Mang, Magnoald), abbé de Füssen; 6 septembre, v. 660. Les guérisons d'aveugles ne sont qu'une partie des merveilles que raconte son histoire, car il est un des thaumaturges de la Suisse et de la haute Allemagne[7]. C'est sûrement ce qui l'a fait adjoindre aux quatorze saints désignés sous le nom d'*auxiliatores.* Cf. *Auxiliaires* (p. 102, sv.), *Dragon,* etc.

SAINT TÉRENCE DE FAENZA, diacre; 30 juillet, époque incertaine. Il s'était fait administrateur d'un hôpital. Là un aveugle-né lui fut envoyé pour recouvrer la vue. A la suite de ce miracle il se fit un si grand concours près du saint homme, qu'il alla vivre en ermite dans une forêt pour se dérober aux visiteurs.

SAINT PARDOU (*Pardulphus*) solitaire, puis abbé de Guéret; 6 octobre, 737. Aveugle lui-même pendant bien des années, il guérissait les aveugles qui venaient à lui[8].

SAINT RAMWOLD, abbé. Cf. *Apparitions de Jésus-Christ,* p. 54.

SAINT HERVÉ (*Huvarnus*). Cf. *Loup.*

SAINT SÉBALD, pèlerin et ermite. (Cf. *Armure,* p. 74, *Bœufs*). Rendant la vue à un pauvre homme qui avait été aveuglé par les gardes-pêche pour s'être permis de prendre du poisson dans le fleuve.

SAINTE LUCILLE, vierge et martyre. Voir ci-dessus ce qui vient d'être dit pour le pape saint Étienne Ier.

SAINTE GENEVIÈVE, patronne de Paris (Cf. *Chandelier,* etc.). Rendant la vue à sa mère qui était devenue aveugle pour lui avoir donné un soufflet.

SAINTE MECHTILDE de Diessen, abbesse; 6 juillet, vers 1191. Guérissant, par le simple attouchement, une de ses religieuses qui avait perdu la vue[9].

1. *Calendar. benedict.,* 14 decembr.
2. AA. SS. *Jun.,* II, 497.
3. Surius, 7 novembr.
4. *Calendar. benedict.,* 19 januar.
5. *Ibid.,* 2 mart.
6. *Ibid.,* 29 mart.
7. *Ibid.,* 7 sept., p. 670.
8. De là cette antienne dans son vieil Office :
« Lumen præstabas, tibi quod Pardulphe negabas;
Nobis ergo, pater, da lucem qua modo gaudes,
Ut Christum tecum spectare queamus in ævum. »
9. *Calendar. benedict.,* 19 januar.

AVOCATS (légistes, jurisconsultes).

La réputation des gens de robe, traitée fort mal par le dire populaire, même à propos de saint Yves [1], a donné lieu au P. Roberti, jésuite, d'essayer leur réhabilitation par un petit ouvrage intitulé : *SS. 50 Jurisperitorum elogia contra populare commentum de solo Ivone...* (Liége, 1632 ; in-16). Mais cet opuscule pourrait aisément être pris comme une mystification, tant le compilateur prend de peine pour compléter son total de cinquante, malgré les emprunts qu'il fait à tout ce qu'il peut rencontrer de saints plus ou moins versés dans la science du droit (y compris le droit canon), législateurs, etc.

Pour exprimer la profession d'avocat ou de jurisconsulte, les artistes ont communément employé le costume de docteur en droit ; traitant ce détail d'après l'usage de leur siècle ou du pays qu'ils habitaient. Ils y ajoutent parfois des liasses de papiers réunis dans des sacs étiquetés ou liés en dossier, d'où l'on voit pendre les sceaux des actes. Ailleurs, ce sera tout simplement un rouleau de papier ou de parchemin, comme pour indiquer une pièce importante au procès. Voyez la gravure ci-jointe.

Saint Ives (Ivon ou Yves), connu sous le nom d'avocat des pauvres ; 19 mai, 1303. Il fut official du diocèse de Rennes, puis de Tréguier ; et sa charité lui faisait pousser avec un zèle tout particulier les causes des pauvres gens [2]. Quand il s'agissait de semblables procédures, il refusait tout émolument, et répandait même en aumônes les revenus de son ministère lorsqu'il était curé.

BAGUE. Cf. *Anneau* (p. 48, sv.), *Poisson*.

BAGUETTE.

On voit souvent, je l'ai déjà dit plus haut (p. 32, 35), une longue baguette entre les mains des anges, comme signe de mission ; à la façon des hérauts de l'antiquité [3]. On retrouvera aussi cet attribut pour caractériser Moïse, à cause des prodiges qu'il exerça dans l'Égypte et dans le désert [4] au moyen de cette baguette qui était comme l'indice du ministère dont il s'acquittait de la part du Ciel. Il est peint surtout frappant le rocher de cette verge miraculeuse pour en faire sortir l'eau qui abreuva le peuple d'Israël. Cependant la façon la plus ordinaire de représenter le législateur des Hébreux est habituellement de lui mettre en main les tables de la Loi qu'il rapporta du Sinaï.

Aaron, le premier grand prêtre de la loi mosaïque, tient fréquemment la baguette fleurie qui servit à reconnaître

Saint Ives de Tréguier.

le choix que Dieu avait fait de lui pour devenir souverain sacrificateur [5]. On sait qu'après le miracle par où furent

1. On connaît la prétendue prose, que je n'ai jamais vue, mais qui avait ces vers, dit-on :

« . . . . Sanctus Ivo,
Advocatus et non latro,
Res miranda populo ! »

Ce que je puis citer pour l'avoir vu, c'est une antienne du second nocturne dans son Office (Bréviaire de Quimper, gothique, in-16) :

« Yvo, is pro quo advocas
Promptum sentit auxilium ;
Nam invenis, dum advocas (*invocas?*),
Tibi Deum propitium. »

2. On trouve parfois cette inscription sous les estampes qui le représentent :

« Promptus eras justas miserorum sumere causas. »

3. Cela peut avoir donné lieu à certaines légendes des premier missionnaires apostoliques, dont il sera parlé sous le titre *Bâton*.

4. Exod. iv, 7-10 ; xiv, etc.

5. Num. xvii, 2-10 : « Invenit (*Moyses*) germinasse virgam Aaron in domo Levi ; et turgentibus gemmis eruperant flores, qui foliis dilatatis, in amygdalas deformati sunt, etc. »

distinguées ainsi la tribu de Lévi et sa maison principale, Dieu voulut que cette baguette qui avait fleuri et produit des amandes, fût gardée dans le tabernacle comme monument de la dignité confiée aux descendants d'Aaron. Au moyen âge, les souverains pontifes de la Synagogue sont caractérisés encore par une mitre qui indique leur dignité.

Quelque chose de tout semblable a été popularisé de bonne heure dans la chrétienté au sujet de SAINT JOSEPH. Une des sources où avait été puisé ce récit est le vieux livre apocryphe intitulé *Évangile de la Nativité de Marie* [1]. Il y est dit que pour choisir un époux à la très-sainte Vierge, le grand prêtre réunit les hommes non mariés de la tribu de Juda; on les aurait fait venir dans le temple chacun avec une baguette, et l'époux désigné par le Ciel devait être reconnu entre tous, soit par la floraison de la branche qu'il portait, soit par la venue d'une colombe qui s'y serait venue reposer. De là l'usage assez fréquent de placer dans la main de saint Joseph une baguette fleurie au sommet; on l'a remplacée maintes fois par un simple lis, qui rappelle sa virginité dans le mariage.

Tout autre saint que l'on pourrait chercher sous ce titre se trouvera mieux placé aux mots *Bâton* ou *Bourdon*.

BALAI.

SAINT THIBAUT d'Albe, le BIENHEUREUX CHIARITO et SAINT GUY D'ANDERLECUT dont il a été parlé sous le titre *Autel* (p. 101), peuvent bien se trouver représentés un balai à la main dans l'église, pour rappeler les humbles fonctions qu'ils aimaient à remplir au service du sanctuaire. Ailleurs et surtout dans la vie religieuse, cet instrument indique d'ordinaire des personnages qui avaient renoncé à une vie brillante selon le monde, et qui embrassaient avec joie les offices les plus humbles dans le cloître. Tels sont, par exemple, SAINT JUDICAEL [2], prince ou roi de la Bretagne armoricaine (6 mars, v. 660); SAINT MARTIN, cistercien et évêque DE SIGUENZA (5 mai, 1210), qui avait été à la cour avant d'entrer en religion [3]; SAINTE BATHILDE reine de France [4], religieuse à Chelles (26 janvier, 680); SAINTE GISÈLE reine de Hongrie [5], puis bénédictine et abbesse à Passau (7 mai, 1095).

SAINTE PÉTRONILLE, vierge; 31 mai. On la trouve parfois, avant le XVIIIe siècle, représentée avec un balai à la main. Ce doit être un résultat de la légende qui la dit fille de saint Pierre. Ce mot était pris jadis à la lettre, et l'on racontait qu'ayant suivi le prince des apôtres à Rome, elle y était constamment retenue au lit par des fièvres opiniâtres. Sur quoi un Romain distingué aurait représenté à saint Pierre que lui qui en guérissait tant d'autres, devrait bien employer son pouvoir en faveur de sa propre fille. Le saint aurait fait observer que c'était pour le bien de la malade elle-même; et cependant afin de montrer qu'il ne tenait qu'à lui de mettre fin à cet état de langueur, il lui dit : Levez-vous et mettez-vous à nous servir. Cela fait, il la laissa retomber dans son infirmité pour n'être guérie que quand elle serait bien affermie dans le service de Dieu [6]. Plus tard la beauté de cette jeune fille ayant attiré les regards d'un jeune homme qui voulut l'épouser, elle reçut l'Eucharistie et obtint de mourir. On raconte qu'elle avait pour compagne sainte Félicula, qui lui survécut et mourut martyre. Cf. *Communion*.

Le récit de cette maladie et de sa guérison semble emprunté à l'Évangile [7], où il est précisément dit que la belle-mère de saint Pierre, après avoir été guérie de longues fièvres par Notre-Seigneur, se mit aussitôt à le servir. Je suppose que pour sainte Pétronille, le balai signifiait ce service d'une ménagère qui s'emploie aux affaires domestiques. Mais il est assez reçu aujourd'hui de ne voir dans notre sainte qu'une fille spirituelle du prince des apôtres, baptisée sans doute par lui à Rome, et appartenant peut-être à la famille Petronia. Cette opinion remonte jusqu'au grave Baronius, n'en déplaise à ceux qui crient un peu trop fort contre la critique moderne; comme si l'on ne pouvait pas soupeser certaines narrations édifiantes sans se faire accuser de sécheresse presque impie. J'en parle d'autant plus à mon aise dans un livre qui ne saurait être taxé d'hypercritique, ni pour le choix du sujet, ni pour la manière habituelle de le traiter.

BALANCES.

SAINT MICHEL, au moyen âge, est toujours représenté dans les scènes du jugement dernier avec une balance

où il pèse les âmes [8]; et le diable ordinairement est près de là pour faire valoir les intérêts de l'enfer qui

1. Cf. Thilo, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, p. 329-331. Cf. Protevangelium Jacobi Minoris, *ibid.*, p. 204, 211.
2. *Calendar. benedict.*, 6 mart.
3. *Ibid.*, 5 mai.
4. *Ibid.*, 26 januar.
5. *Ibid.*, 7 mai.
6. *Legenda aur.*, cap. LXXVIII. — P. de Natal., V, 69. — AA. SS. *Maii*, VII, p. 420-422.
7. Matth. VIII, 14, sq. — Marc. I, 30. — Luc, IV, 38.
8. Notez les petites figures nues, déjà signalées, p. 29 et 35.

réclame sa proie, ou même pour tricher sur la pesée s'il est possible. J'en donne un exemple emprunté au vitrail du jugement dernier dans la cathédrale de Bourges; et nous en avons publié un autre dans l'*Étude* IX des *Vitraux de Bourges*, d'après le prétendu psautier de saint Louis qui a été transféré de l'Arsenal au musée des Souverains. Cette caractéristique de saint Michel était si bien passée en usage qu'elle avait fait prendre l'archange pour patron de divers petits métiers où la balance servait d'appréciation fréquente (*Mercerie*, etc.); mais surtout pour les balanciers, ou ajusteurs et vérificateurs

de balances. M. Arthur Forgeais, qui a publié (à propos des métiers) un plomb historié de cette dernière corporation [1], a bien voulu nous autoriser à le reproduire ici.

Brantôme, qu'on ne saurait qualifier de grand dévot, savait très-bien que saint Michel se représentait ainsi. C'est ce qui lui fait écrire [2], à propos d'un grand personnage : « Encore qu'aucuns le disent un peu legier en creance, et gueres bon pour la ballance de M. sainct Michel, où il poise les bons chrestiens au jour du jugement, ainsi qu'on dict. »

Nos pères reconnaissaient le prince de la cour céleste à cet attribut, lors même que la pesée des âmes ne faisait point partie d'un ensemble qui aidât à le comprendre.

Voici, par exemple, une petite scène isolée, d'après un chapiteau de Sainte-Croix à Saint-Lô, qui a déjà paru dans une notice de M. Alfred Maury *sur la psychostasie* [3].

Quoique je sois bien loin de partager les pensées qui dirigent habituellement l'auteur de ce petit mémoire, je cite volontiers son travail pour rendre justice à l'érudition dont il y est fait preuve. Mais l'érudition n'est pas tout; un peu de raisonnement (ou pour mieux dire de raison) ne gâterait rien, et je ne vois point pourquoi nous ne rappellerions pas ici un ancien dicton que le savant Letronne avait pris pour devise : Γράμματα μαθεῖν δεῖ, δεῖ καὶ μαθοῦντα νοῦν ἔχειν. La renommée de cet érudit-là ne s'est pas mal trouvée d'une telle direction.

A vrai dire, cette balance que tient ordinairement saint Michel, était comme l'attribut du ministère que lui reconnaît l'Église en le qualifiant d'introducteur des âmes dans le ciel. Nous en avons dit un mot à propos des *Anges* (p. 34) [4]. Le charmant tableau de Léonard de Vinci (au musée du Louvre) qui représente saint Michel pesant une âme, est tout à fait d'accord avec la tradition des arts au moyen âge. On y peut voir une allusion à divers textes de l'Écriture; comme quand Daniel dit à Balthasar : « Tu as été trouvé de poids trop faible [5], » ou lorsque l'on parle du poids déposé dans le sanctuaire en manière d'étalon légal destiné à vérifier toute pesée [6]. C'est aussi sans doute, un souvenir de la lutte entre saint Michel et le diable au sujet du corps de Moïse [7]. Mais il y aurait lieu de rechercher pourquoi le plateau occupé par une âme élue est tantôt le plus haut, tantôt le plus bas. C'est affaire à quelque monographie archéologique, qui ne saurait trouver place en un sujet aussi complexe que celui de mon livre.

Ce qui vient d'être dit est sans préjudice des motifs indiqués plus haut à propos des anges (p. 33, svv:). et si quelqu'un prenait goût aux curiosités de ce sujet, il pourrait recourir encore à d'autres ouvrages que ceux dont il a été question précédemment [8].

Entre les mains des saints, la balance a été quelquefois placée par les artistes pour exprimer le payement ou la recette d'une somme de monnaie, comme pour constater l'exactitude du compte. En pareil cas, nous n'en parlerons point ici, parce que ce n'est pas la principale représentation d'un fait caractéristique.

Saint Maur, disciple de saint Benoît; 15 janvier, 584. On le peint quelquefois tenant une balance, et je crois qu'il faut y voir une allusion au poids et à la mesure que déterminait la règle de saint Benoît pour les aliments et la boisson que chaque religieux devait avoir à son repas. L'appréciation des termes dont s'était servi le législateur

1. *Plombs historiés trouvés dans la Seine* (1862, t. I, p. 30).

2. Dames illustres, *Catherine de Médicis*. OEuvres complètes, 1823, t. V, p. 25. Cf. J. Molan., *Histor. SS. imaginum*, libr. II, c. XXIII (ed. Paquot, p. 71, sq.).

3. *Revue archéologique*, t. I (1844), p. 234-249; et 291-307.

4. Le docte Thilo (*Codex apocryphus*, p. 736) a touché légèrement cette question à l'occasion du faux *Évangile de Nicodème*, chap. XXIII, et p. 776 et sqq.; 691. Mais les Bollandistes en disent bien d'autres (AA. SS. *Septembr.*, t. VIII, p. 8, sq.; 33, 83-85). Le P. Théophile Raynaud en parle aussi assez pertinemment dans son traité *De attributis Christi*, n° 639, sq. (*Opp.*, t. II, p. 306, 307).

5. Dan. v, 27.

6. Exod. XXV, 39; XXX, 24. — Levit. V, 15. — Num. III, 50; VII, 13, 19; etc.

7. Jud. 9.

8. Cf. Zappert, *Vita beati Petri Acotanti*, p. 79, 88, 89. — Windet, *De vita functorum statu*. — Car. Stengel, *S. Michaelis... principatus*; etc.

primitif a donné lieu à plus d'une controverse ; et l'on comprend sans peine que, outre l'intérêt scientifique d'une discussion métrologique, des estomacs allemands ne s'accommodassent guère de la quotité fixée pour des pénitents de l'Italie méridionale. Or les Bénédictins français regardant saint Maur comme celui qui avait été envoyé par saint Benoît lui-même pour établir sa règle dans nos contrées, on aura supposé qu'il avait apporté avec lui l'étalon de la mesure destinée à fixer officiellement la forme régulière de l'abstinence.

Saint Antonin archevêque de Florence, dominicain ; 10 mai, 1447. Tenant une balance qui porte d'un côté des fruits avec du pain, et de l'autre un billet.

Un paysan étant venu lui apporter des fruits en manière de cadeau, mais avec l'espoir d'être bien récompensé, le saint le congédia tout simplement par ces paroles : « Dieu vous le rende ! » Le campagnard s'en allait faisant assez mauvaise mine, et saint Antonin qui s'en aperçut le fit rappeler. Écrivant sous ses yeux ce qu'il venait de lui répondre, il suspendit à une balance d'un côté la corbeille de fruits et de l'autre le billet qu'il venait de tracer. Or la corbeille s'enleva bien haut par le contre-poids du billet. « Tu le vois bien, dit alors le saint évêque, je t'ai donné en retour plus que tu ne m'avais offert. » Ce donateur intéressé comprit alors seulement qu'il n'avait pas beaucoup perdu au change [1].

Selon d'autres, le saint faisant voyage s'était arrêté un instant pour réparer ses forces par un peu de nourriture. Comme il s'en allait, croyant qu'un repas si frugal lui avait été donné pour l'amour de Dieu ; l'hôte qui ne l'entendait pas ainsi, réclama son salaire assez brusquement. Ce serait alors, dit-on, que le saint qui avait récité ses grâces avant de quitter la table, écrivit la petite prière : « Récompensez, Seigneur, par le don de la vie éternelle, ceux qui nous font du bien [2]. » Puis se faisant présenter l'équivalent de ce qu'il venait de manger, il aurait opéré au moyen d'une balance la comparaison dont nous avons parlé tout à l'heure.

Sainte Claire de Montefalco, religieuse augustine ; 18 août, 1308. Tenant une balance où l'un des plateaux porte deux globules, et l'autre un seul. Après sa mort, on trouva dans la vésicule de son fiel (ou dans son cœur) trois petits globes solides. Cela fut regardé comme une trace merveilleuse de sa dévotion à la très-sainte Trinité. Ce qui parut confirmer cette opinion, c'est que l'une quelconque de ces petites sphères, placée dans le plateau d'une balance, faisait exactement contre-poids aux deux autres [3]. Cf. *Cœur*.

1. Brocchi, *Santi... Fiorentini*, t. I, p. 410.

2. « Retribuere dignare, Domine, omnibus nobis bona facientibus propter nomen tuum, vitam æternam. Amen. » Cette formule fait partie de l'action de grâces après le repas, selon le Bréviaire romain ; et c'est ce que rappelle l'évêque de Sarsina (Brautius) dans son *Martyrologium poeticum*, à cette occasion (2 mai) :

« *Retribuat Dominus* cunctis in lance relatis
Agricolæ pomis prævaluere nimis. »

3. AA. SS. *Aug.*, t. III, p. 685, sq. — Brautii *Martyrol. poeticum :*

« Virginis exclusit globulos cor ponderis æqui
Tres, isti quanti ponderis unus erat. »

BALEINE. Cf. *Poissons*.

Au risque de faire hausser les épaules aux disciples de Linné ou de Cuvier, il me faut bien accepter les données

Saint Antonin de Florence.

de l'art populaire qui ne se pique point du tout de haute zoologie. Peintres et graveurs de saints n'ont vu souvent dans les cétacées quelconques qu'un poisson énorme,

entre autres habitants de l'eau. Esturgeons, saumons ou baleines n'étaient donc qu'affaire de plus ou moins, et l'on n'allait pas copier servilement l'animal d'après nature dans quelque musée ichthyologique; d'autant que ces sortes de collections n'existaient guère jadis.

BANDEROLE, CARTOUCHE, etc.

Il n'est personne qui n'ait rencontré quelques-unes de ces estampes populaires où les paroles se lisent sortant de la bouche des gens. L'ancienne image si connue sous le nom de *Crédit est mort,* etc., en est un type qu'on peut bien rappeler, tant il a été reproduit. Les graveurs connus sous le nom de petits maîtres ont souvent adopté un procédé assez semblable dans la représentation des saints : les paroles que ceux-ci disent ou qu'on leur adresse sont tracées près des lèvres de celui qui parle, ou bien elles semblent flotter dans l'air sur une petite banderole qui les contient. Que cela soit ou non de bon goût, c'est un fait dont il faut tenir compte, et qui ne nuisait pas à la clarté du sujet. Le blason a de même employé la banderole pour les devises et cris de guerre; mais, soit mépris de cet artifice soit tout autre motif, on rencontre des représentations de saints où certains mots se lisent sans qu'on ait eu recours à ce moyen. Dans l'un et l'autre cas nous placerons ici les saints personnages qui ont reçu cette caractéristique. Exceptons-en les *prophètes,* qui auront leur article à part, et les *apôtres,* que l'on voit souvent avec un article du symbole. Mais il en a été question précédemment. (Cf. *Apôtres,* p. 45-51). Du reste, que les paroles tracées soient longues ou courtes, et que pour être développées, elles aient besoin d'une sorte de ruban ou d'un véritable cartouche, ce sera ici qu'elles trouveront place. Nous n'exceptons que les sujets où l'on trouve soit un mot isolé, soit une suite de lettres formant au premier coup d'œil une sorte d'énigme en manière de chiffre. Ceux-là seront renvoyés au titre *Chiffre,* que j'adopte faute de trouver mieux.

Le prophète Élie; 20 juillet. « Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum. » L'Écriture sainte rapporte que ce furent les propres paroles de ce grand homme [1] lorsque retiré dans le désert pour éviter la persécution de Jézabel, il entendit du ciel une voix divine qui lui demandait : « Que fais-tu là, Élie? » Et il répondit : « Le zèle pour le Dieu des armées s'est emparé de moi, etc. » Afin de rappeler ce fier langage et la rude façon dont il défendit plus d'une fois l'honneur de Dieu, on lui met souvent à la main une épée flamboyante. L'un et l'autre attribut figurent au-dessus du blason de l'ordre des Carmes qui prétend remonter à Élie aussi bien qu'au mont Carmel (Cf. *Armoiries,* p. 83). En outre, le prophète est fréquemment vêtu d'un manteau ou d'une tunique que hérissent des poils grossiers [2].

Saint Jean-Baptiste (Cf. *Agneau,* p. 22, sv). « Ecce agnus Dei. » Tout le monde sait que c'est l'expression du saint, désignant Notre-Seigneur comme l'agneau qui devait porter les iniquités du monde [3]. On a souvent transcrit cette phrase sur une banderole enroulée autour d'une croix généralement faite en roseaux, que les peintres modernes donnent au saint précurseur. Le moyen âge était beaucoup plus saisissant lorsqu'il peignait saint Jean montrant du doigt un petit agneau. Mais nous avons changé tout cela.

Le bon Larron (Cf. *Saints crucifiés,* etc.). « Domine, memento mei quum veneris in regnum tuum. » (Luc. xxiii, 42.)

Saint Marc, évangéliste; 25 avril, v. 68. « Pax tibi, Marce, evangelista meus. » Ces mots sont empruntés au récit de son histoire, tel que le donne la *Légende dorée* [4]. Le saint avait été pris par le peuple d'Alexandrie, qui se préparait à lui donner la mort, et Notre-Seigneur vint dans la prison lui dire : « Sois sans crainte, etc. »

Saint Grégoire le Grand, pape (Cf. *Anges,* p. 35; *Colombe,* etc.) : « Ora pro nobis Deum. » On raconte que pendant la procession où il demandait au Ciel, par l'intercession de Marie, la cessation du fléau qui affligeait Rome, un chœur d'anges fit entendre le chant du *Regina cœli.* Le saint pape aurait complété l'antienne en y ajoutant la demande qui termine ce chant aujourd'hui dans l'usage de l'Église [5].

Saint François de Sales, évêque de Genève; 29 janvier, 1622. « Vive Jésus! » Ses lettres portaient fréquemment cette espèce d'*en-tête* (comme nous dirions aujourd'hui). Cf. *Globe.*

Saint Antoine le Grand, solitaire et abbé (Cf. *Bequille,* etc.) « Quis evadet! » On trouvera l'explication historique de ce cri, sous le titre *Filet.*

Saint Romain diacre de Constantinople, surnommé l'Hymnographe (Μελῳδός); 1 octobre, v. 500. La sainte Vierge lui apparaît pendant qu'il dort, et lui tend un écrit. Il avait d'abord été diacre de l'Église de Béryte en Syrie, et vint à Constantinople où il passait volontiers une partie de la nuit en prières dans l'église de Blaquernes, consacrée à la Mère de Dieu. Durant la nuit qui précédait la fête de Noël, le sommeil le surprit; et Notre-Dame se montrant à lui en songe, lui ordonna de manger un écrit qu'elle lui présentait. Se réveillant aussitôt, il se trouva plein d'un pieux enthousiasme qu'il ne s'était point connu jusqu'alors; et montant sur l'ambon il improvisa le chant : « La Vierge enfante aujourd'hui le Créateur [6]. » Ce fut son début dans l'hymnographie, où il

1. III Reg. xix, 10, 14.

2. Ce semble être une manière de rappeler le costume et l'aspect quasi sauvage du prophète. Cf. IV Reg. i, 8.

3. Joann. i, 29, 36.

4. *Legenda aur.,* cap. lix. Cf. AA. SS. *April.,* t. III, p. 348.

5. *Calend. benedict.,* 12 mart.

6. *Menolog. græc.* (Urbini, 1737), t. I, p. 82. — Martinov, *Annus... græco-slavicus* (AA. SS. *Octobr.,* t. XI).

a laissé un nom chez les Grecs. On prétend même qu'il composa plus de mille chants (κοντακια) après celui qu'il avait improvisé de la sorte. Il semble que ce petit cartouche qui représentait primitivement dans l'art les paroles suggérées au saint par la Mère de Dieu, aura été confondu avec une draperie, par quelque spectateur inintelligent; ainsi s'expliquerait pourquoi les Russes ont traduit cela en une fête de l'omophore (*orarium* ou *pallium*), comme si la sainte Vierge eût apporté à notre saint un ornement épiscopal.

Saint Benoît de Norcia, fondateur des Bénédictins;

21 mars, 480. La banderole et la croix qu'il porte ici n'accompagnent pas ordinairement la figure de ce saint. Mais je l'emprunte à la copie quelconque d'une vieille miniature[1], parce qu'elle servira plus tard à mieux faire comprendre un chiffre compliqué qui accompagne ou même caractérise la *médaille* dite *de Saint-Benoît*. Cf. *Chiffre*.

Saint Gilles, abbé; 1 septembre, v. 720. Un ange lui apparaît à l'autel avec un écrit portant : « Ægidii merito Caroli peccata dimitto. » Cf. *Calice* (saint Leu), *Confession* (saint Éleuthère de Tournai, etc.), *SS. auxiliaires* (saint Gilles), etc.

Saint Bruno, fondateur des Chartreux; 6 octobre, 1101. « O bonitas! » On lui prête surtout ce langage quand il tient un crucifix où il étudie l'amour de Dieu pour les hommes. D'autres fois on lui fait dire : « Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine, [2] » pour exprimer la sainte passion de solitude qui était devenue comme son besoin.

Saint François d'Assise, fondateur des Frères Mineurs; 4 octobre, 1226. « Deus meus et omnia! »

Saint Antoine de Padoue (Cf. *Ane*, p. 32, etc.). « Si quæris miracula, etc. » C'est une sorte de répons (*Responsorium*) célèbre partout où la dévotion à ce thaumaturge est connue, et qui a été traduit en diverses langues, parce qu'il énumère la diversité des faveurs pour lesquelles sa puissance a été souvent éprouvée [3]. On sait que ce saint est particulièrement invoqué afin de retrouver les objets perdus; et l'expérience est si bien établie sur ce point, qu'un Polonais m'assurait avoir vu plus d'une fois des Juifs présenter de l'argent aux Franciscains pour demander un *Si quæris*. Le répons se chante ou se récite devant l'image du saint, et il est tout à fait reçu que cela ne manque pas son effet.

Saint Hyacinthe, dominicain; 16 août, 1257. Agenouillé devant la très-sainte Vierge; une banderole descend vers lui, où se lisent souvent ces mots : « Gaude, fili Hyacinthe, preces tuæ gratæ sunt filio meo; et quidquid ab eo per me petieris, impetrabis. » Cette garantie d'être exaucé fut donnée à notre saint le jour de l'Assomption, dans une vision dont il était favorisé. Ainsi le raconte sa légende [4]. Ce fut aussi un jour de l'Assomption que cet homme de Dieu rendit l'âme à son créateur.

Plus d'une fois nous verrons que la légende mentionne ces assurances célestes données à divers saints pour ceux qui les imploreraient; et je pense que le groupe des *SS. auxiliaires* avait surtout été choisi parmi les thaumaturges qui passaient pour avoir reçu pareille garantie.

1. D. Pez, *Thesaurus...*, t. I, Dissertat. isagog., p. xlviij.
2. Ps. liv, 8.
3. « Si quæris miracula,
Mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra, fugiunt;
Ægri surgunt sani.
Cedunt mare, vincula;
Membra, resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.
Pereunt pericula,
Cessat et necessitas;
Narrent hi qui sentiunt,
Dicant Paduani. »

La célébrité de ce répons l'a fait imiter pour le culte d'un autre saint du même ordre, saint François Solano; peut-être par suite de la rivalité nationale entre les Espagnols et les Portugais, ou même entre les diverses branches des Frères Mineurs.

4. *Offic. de S. Hyacintho...*, Cracoviæ, 1610, in-16. — AA. SS. *Augusl.*, t. III, p. 315.

Saint Thomas d'Aquin (Cf. *Auréole,* p. 98, etc.) A genoux devant un crucifix qui lui tient ce langage : « Bene scripsisti de me, Thoma, quam mercedem postulas? » Et le saint répond : « Non aliam nisi te, Domine. » On croit que cet éloge donné au saint docteur par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, fut occasionné par son travail sur le sacrement de l'Eucharistie [1].

On a quelquefois peint aux pieds de saint Thomas un hérétique renversé, et qui prononce ces mots attribués à Bucer : « Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam. » C'est que le luthéranisme détestait surtout la méthode scolastique, qui ne permet guère le faux-fuyant dans la discussion. Cf. *Livre*, *Personnifications.*

Saint Bernardin de Sienne (Cf. *Auréole,* p. 96, et *Mitre*). « Manifestavi nomen tuum hominibus. » Il mourut dans la ville d'Aquila le 20 mai 1444, jour où se célébrait la vigile de l'Ascension de Notre-Seigneur; et rendit l'esprit au moment même où l'on chantait ces paroles de Jésus-Christ qui servent d'antienne aux premières vêpres de la fête [2] : « Mon Père, j'ai fait connaître votre nom aux hommes. » Cette coïncidence fut saisie avidement, comme si Dieu eût voulu manifester ainsi à quel point il avait agréé le zèle du saint pour faire honorer le nom de Jésus.

Saint Casimir, prince de Pologne; 4 mars, 1484. Un écrit à la main portant ces paroles : « Omni die dic Mariæ, etc. » C'est le commencement d'une prose à la très-sainte Vierge qui paraît être l'ouvrage d'un religieux cistercien; mais on la nomme souvent *Hymne de saint Casimir,* parce qu'il la récitait volontiers. On raconte que lorsque son tombeau fut ouvert longtemps après sa mort, sa main tenait encore la copie de ce cantique. Cf. *Lis.*

Le bienheureux Godefroi de Cappenberg, prémontré; 13 janvier, 1127. « Bene veniunt nuntii Domini... » Même avant d'abandonner son château et d'embrasser la vie religieuse, il avait supporté des contrariétés sans nombre [3]. Sa consolation en pareil cas était d'accepter les peines comme des envoyés de Dieu, auxquels il faisait bon accueil en considération du souverain Maître.

Saint Vincent Ferrier, de l'ordre de Saint-Dominique; 5 avril, 1419. « Timete Dominum, et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus. » Ce passage de l'Apocalypse [4] lui a été attribué assez convenablement, parce qu'il prêchait avec une grande véhémence sur le jugement dernier. Cf. *Miles,* p. 26; *Trompette,* etc.

Le bienheureux Amédée de Savoie (Cf. *Aumône,* p. 94). « Facite judicium et justitiam, et diligite pauperes; et Dominus dabit pacem finibus vestris. » Nous avons traduit plus haut (p. 94) cette espèce de testament que le pieux prince voulait laisser à sa maison, où l'on n'en a pas toujours tenu autant de compte qu'il le prétendait.

Saint Ignace de Loyola (Cf. *Auréole,* p. 97). « O sanctissima Trinitas! » Il avait conservé une profonde dévotion à l'auguste mystère de la très-sainte Trinité, depuis son séjour à Manrèze où il avait reçu à ce sujet des lumières merveilleuses, dans un ravissement qui se prolongea plusieurs jours.

Dans d'autres représentations, on voit le même saint fixant ses regards en haut, et disant : « Quam sordet tellus, dum cœlum aspicio! » Il aimait à passer une partie des nuits sur la plate-forme de la maison pour considérer la beauté du firmament, et s'élever par ce spectacle à la pensée du paradis. Il en avait conservé une telle habitude d'élever ses yeux et son cœur en haut, que certaines gens ne connaissant pas ou bien oubliant son nom disaient de lui : « Cet homme qui a toujours les regards dirigés vers le ciel. » Cf. *Chiffre.*

Saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus; 3 décembre, 1552. « Amplius, Domine, amplius. » Dans plusieurs extases, on l'entendit s'écrier : « C'est assez, Seigneur, c'est assez! » Il voulait alors mettre un terme aux consolations dont le Ciel récompensait sa fidélité; mais lorsqu'il lui était montré ce qu'il aurait à souffrir de travaux et de peines, son cri était : « Plus encore, ô mon Dieu, plus encore! »

Saint Jean de la Croix, fondateur des Carmes déchaussés; 24 novembre, 1591. Une image de Notre-Seigneur lui fait entendre ces paroles : « Joannes, quid vis pro laboribus (*Que veux-tu pour tes peines*)? » Et l'homme de Dieu répond : « Domine, pati et contemni pro te (*Des souffrances et des mépris*).» C'est ainsi que ce grand cœur maintenait son nom de Jean-de-la-Croix, qu'il avait pris en se faisant religieux. Souffrir et se voir méprisé était l'objet de son ambition.

Sainte Thaïs, pénitente en Égypte; 8 octobre, v. 360. « Qui plasmasti me, miserere mei. » Arrachée par saint Paphnuce à une vie de désordres, elle se laissa enfermer par lui dans une cellule pour faire pénitence; et comme elle n'avait guère appris à réciter aucune prière, elle demanda au saint quelles paroles elle pourrait employer pour s'adresser à Dieu. Tu n'es pas digne, répondit Paphnuce, de prononcer le nom du Seigneur. Voici la formule que tu emploieras : « Vous qui m'avez créée, prenez-moi en compassion. » Ce fut là durant trois ans la formule de cette pécheresse convertie, pour s'entretenir avec le Ciel. Après quoi le saint, sachant que Dieu l'avait reçue en grâce, la fit entrer dans la communauté des religieuses qui avaient pris soin d'elle pendant sa réclusion. Elle ne vécut que peu de jours dans ce nouvel état, et alla recevoir au ciel la récompense de son humble contrition.

Sainte Pulchérie, impératrice. Cf. *Écriteau, tablette,* etc.

La bienheureuse Irmgarde, nièce de l'empereur Henri III et fille du comte de Zutphen; 4 septembre,

1. AA. SS. *Mart.*, t. I, p. 675, sq.
2. Joann. XVII, 6.
3. AA. SS.. *Januar.* t. I, p. 848, sqq.
4. Apoc. XIV, 7.

v. 1190. On l'a représentée agenouillée devant un crucifix qui lui dit : « Benedicta sis, filia mea Irmgardis. » Elle consacra sa virginité à Notre-Seigneur pour vivre dans les exercices de la piété et de la charité envers le prochain. Cf. *Pèlerins*.

Sainte Thérèse, réformatrice de l'ordre des Carmes ; 15 octobre, 1582. « Misericordias Domini in æternum cantabo. » Ces paroles du Psalmiste [1] indiquent la reconnaissance de notre sainte pour la grâce que Jésus-Christ lui avait faite en l'arrachant à une voie de tiédeur qui menaçait de la conduire à sa perte. Elle rapporte elle-même que Notre-Seigneur lui montra la place qu'elle eût occupée en enfer si elle s'était laissée aller à sa première pente. Aussi donna-t-elle pour titre au récit de sa vie : *Livre des miséricordes du Seigneur*.

On la voit aussi représentée avec cette inscription : « Aut pati, aut mori ; » parce que, à force d'étudier la vie de Notre-Seigneur, vivre ne lui semblait rien si la souffrance ne l'assimilait à son modèle.

Sainte Madeleine dei Pazzi, carmélite non réformée [2]. « Pati, non mori ; » ou « Semper pati, nunquam mori. » Celle-ci n'acceptait pas seulement la vie comme moyen de souffrir, elle repoussait la mort comme pouvant mettre un terme à la souffrance [3]. Cf. *Cœur, Stigmates*.

BANNIÈRE, DRAPEAU.

En parlant de l'Agneau divin (p. 20, sv.), j'aurais pu mieux donner à entendre ce qu'était au moyen âge le type de l'*Agneau triomphateur* (*Agneau pascal*, comme parlent les héraldistes). En voici une forme ancienne dans cette crosse déjà reproduite par mon ancien collaborateur [4] et qu'il avait accostée de quelques autres.

Ici l'un des pieds antérieurs est disgracieusement replié en arrière pour soutenir l'étendard haut et droit.

Ailleurs, surtout quand on ne représente pas le calice, le pied se recourbe en avant d'une façon moins empruntée ; parce que la bannière ne garde plus cette direction verticale, mais prend l'inclinaison d'*arme à volonté*. Cf. saint Clément pape, p. 30.

Quoi qu'il en soit, j'ai grand regret à ce calice où le sang coule (ordinairement de la poitrine), et à cet étendard, oubliés depuis deux siècles par les artistes. Rien ne peignait plus vivement le triomphe du Fils de Dieu, obtenu par sa première immolation au Calvaire qu'il continue jusqu'à la fin du monde sur nos autels. Quand on voulait jadis faire entendre que la Rédemption résout les prophéties [5], l'Agneau était peint comme debout et posant ses pieds antérieurs sur le livre scellé dont lui seul peut expliquer le secret. Il y a bien loin de là aux moutons que l'on nous montre aujourd'hui abattus sur un volume auquel il semblerait que nous ne pouvons plus toucher, tandis que saint Jean prétendait dire : Désormais l'ancienne loi n'a plus de mystères après ce sacrifice qui réconcilie la terre avec le ciel.

On a vu précédemment (Cf. *Anges*, p. 32) que l'art grec du moyen âge, imité en cela par nos vieux artistes, donnait aux archanges une sorte de *labarum* [6] ; prétendant indiquer sans doute ainsi les princes de la milice céleste. J'en vais donner un nouvel exemple (p. 115) tiré des bas-reliefs quelque peu sauvages qui ornent un cor de chasse (olifant) copié par le P. Arthur Martin dans ses pérégrinations.

1. Ps. lxxxviii, 2.

2. Ce peut être occasion de faire observer que l'apparition d'une réforme dans quelque ordre religieux ne doit pas faire conclure nécessairement que tout y fût au pire sans cela. Les serviteurs de Dieu qui ont cru devoir introduire des innovations de sévérité, ou retourner en arrière, avaient sans doute leurs raisons puisque l'Église les a approuvés ; mais il n'en est pas moins vrai que plus d'une fois vers l'époque de la réforme, ou même plus tard encore, les anciennes branches ont porté de beaux fruits.

Mais, ce qui est une autre question, comme Sainte Marie Madeleine dei Pazzi n'appartient pas à la réforme de Sainte-Thérèse, elle ne doit pas être représentée déchaussée (c'est-à-dire avec de simples sandales, ou alpargates).

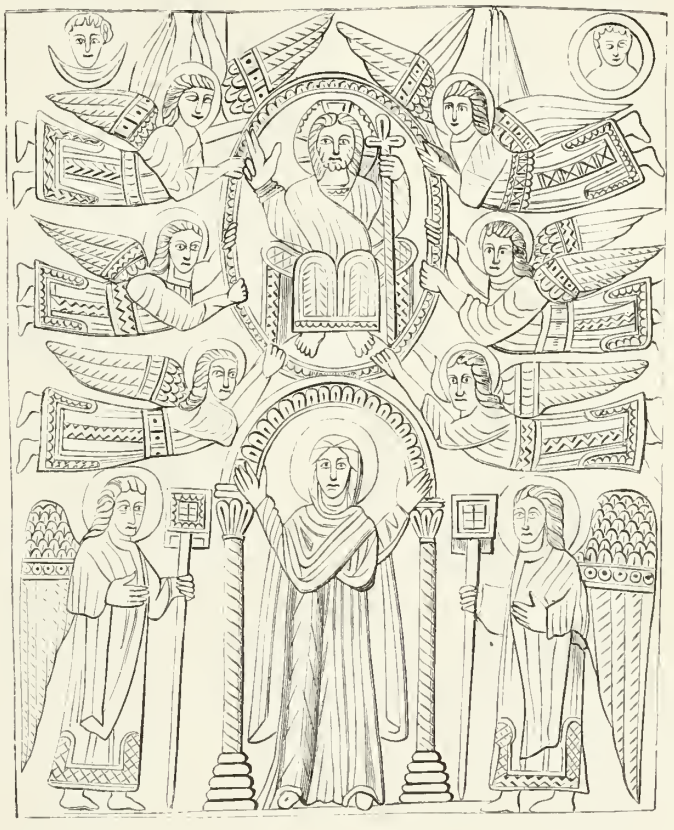
3. Brocchi, *SS... Fiorentini*, t. I, p. 525.

4. *Mélanges d'archéologie*, t. IV, p. 204. Cf. *ibid.*, p. 198-203, 236, sv. ; et *Vitraux de Bourges*, pl. vii.

5. Apoc. v, 1-9, etc.

6. Je veux dire une petite bannière carrée à l'antique (*vexillum*).

C'est l'Ascension de Notre-Seigneur, comme on le voit sans peine; et j'expliquerai cela si Dieu me prête vie avec santé, en reproduisant plus tard le monument complet. Dès aujourd'hui l'on y reconnaîtra les deux archanges (saint Michel et saint Gabriel, je pense) avec l'*amande* qui entoure le Fils de Dieu montant au ciel. Cf. *Amande,* p. 27, sv.



Saint Jacques le Majeur, patron de l'Espagne (Cf. *Armée,* p. 69; *Cheval,* etc.), est souvent représenté par les Galiciens, Portugais et Castillans, avec une bannière qui rappelle son intervention dans plusieurs batailles contre les Maures. Le drapeau qu'il porte est assez ordinairement marqué de la croix de Calatrava, ou de saint Jacques de l'Épée. Cet insigne de l'apôtre était si bien établi en Espagne que plusieurs rois (saint Ferdinand entre autres) s'intitulaient *Porte-enseigne* (alferez) *de saint Jacques*, et tenaient à recevoir l'accolade de chevalier par la main même du saint à son autel de Galice. Aussi avait-on imaginé à Compostelle un mécanisme qui faisait mouvoir le bras de la statue, et les rois ne se faisaient pas armer chevaliers par un autre plat d'épée qu'avec le glaive brandi de la sorte par l'image de l'apôtre [1].

La bannière étant au moyen âge le signe distinctif des principaux chevaliers, l'art a souvent donné cet attribut aux saints qui passaient pour avoir été militaires (Cf. *Armure*, p. 71, sv.). On en a fait des *bannerets,* surtout

quand ils étaient reconnus pour des chefs, comme saint Maurice [2] dont il a déjà été parlé p. 76, sv.

Si l'histoire n'était pas explicite sur le rang élevé d'un patron, l'affection populaire y aidait; et de là est venu que plus d'un martyr une fois admis comme soldat, est devenu bientôt chevalier. C'est ainsi que cheval et bannière ont été accordés par le patriotisme de diverses villes à saint Daniel de Lodi, saint Crescentin (ou Crescentien) patron d'Urbin, saint Constance de Saluces, saint Bénigne de Rome, honoré à Palerme; les SS. Faustin et Simplicius honorés à Fulde, saint Alexandre de Bergame, saint Venant de Camerino, saint Théoneste de Verceil, saint Acilius de Straubingen, saint Fabius de Césarée en Mauritanie, etc., etc.

Cet étendard devient parfois un *labarum* (ou enseigne romaine, comme dans le bas-relief ci-joint) depuis le XVI[e] siècle, pour l'amour de l'archéologie; mais ce n'était plus précisément la même idée, car on semblait désigner ainsi un porte-enseigne.

Saint Michel, que la liturgie qualifie de porte-étendard des armées célestes [3], ne se voit pourtant guère avec le drapeau. Cf. *Croix; Balance,* p. 108; etc.

Le drapeau dans certaines circonstances indique un souverain, surtout quand il a été guerrier. En ce cas sa bannière, son écu ou sa cotte d'armes porte le blason propre au personnage. Mais pour saint Étienne roi de Hongrie (2 septembre, 1038), on lui donne un drapeau qui porte l'image de la très-sainte Vierge, afin de rappeler qu'il avait mis son royaume sous la protection de la Mère de Dieu (Cf. p. 116). Que cette bannière ait été en usage dès lors, ou qu'elle ait commencé à être arborée sous ses successeurs, il est certain que tel était le drapeau de la nation hongroise. La façon de donner le signal du combat consistait surtout à ôter les éperons de celui qui portait l'étendard de Notre-Dame, pour indiquer que ce drapeau ne devait jamais être entraîné dans une fuite.

Saint Victor de Marseille, martyr. Cf. *Meule, Moulin.*

1. Cf. Cavanilles, *Hist. de España,* t. III, p. 102.
2. Cf. A. Forgeais, *Plombs historiés...*, 1862, p. 131.
3. Hymne des premières vêpres, 29 septembre :

« Tibi mille densa millium
Ducum corona militat,
Sed explicat victor crucem
Michael salutis signifer. »

Saint Ladislas (Laszlo), roi de Hongrie; 27 juin, 1095. On le peint aussi avec l'étendard hongrois, comme le roi Saint-Étienne; ne fût-ce que pour montrer que sa charité, ses prières et ses fondations pieuses ne l'empêchèrent pas d'être vaillant et redoutable quand il eut à tirer l'épée. Cf. *Chapelet*.

Saint Étienne de Hongrie (p. 115).

Le drapeau que porte bien des fois saint Jean de Capistran (Cf. *Auréole*, p. 97) rappelle la part qu'il prit aux efforts du vaillant Hunyade contre les Turcs de Mahomet II.

Saint Éric roi de Suède, martyr (Cf. *Autel*, p. 101). L'étendard de ce roi était regardé comme une assurance de victoire dans les guerres, et servit surtout contre les Russes en Finlande [1].

Saint Antonin abbé de Sorrento (14 février, 830) a été peint de la même façon, mais en apparition sur les murs de la ville; parce que les habitants lui attribuent leur délivrance dans deux ou trois assauts livrés par des ennemis, et surtout par les musulmans.

Saint Agnel, abbé à Naples; 14 décembre, 596. Était-il bénédictin ou basilien (dans un pays de langue grecque), ou même chanoine régulier, puisque son monastère avait été fondé par un évêque africain fuyant la persécution des Vandales? question que je ne me charge pas de résoudre. Le fait est que les Napolitains le regardent comme sauveur de leur cité durant un siége menaçant. On raconte qu'il parut sur les murailles, tenant un étendard à la main pour repousser l'ennemi. Aussi est-il communément représenté de la sorte. La ville de Lucques prétend posséder son corps; mais Naples n'en convient pas, et d'ailleurs continue à l'honorer comme protecteur spécial. Cf. *Armée*, p. 70.

Ailleurs, le même attribut désigne un enrôlement spirituel; et à ce titre on l'a donné à certains *fondateurs d'ordres religieux*, comme chefs de milice, mais je ne trouve pas que cela soit devenu très-populaire, même pour saint Ignace de Loyola dont la première profession et les vues organisatrices prêtaient tout particulièrement à un symbole guerrier.

Un motif assez semblable aura déterminé certains artistes à caractériser quelques grands missionnaires par un drapeau, de même qu'on les montre élevant ou arborant un crucifix. Tel a été peint par exemple le bienheureux Léonard de Port-Maurice, mineur réformé (26 novembre, 1751); on lui fait porter une bannière de la sainte Vierge, afin d'exprimer le zèle qu'il mettait à propager le culte de la Mère de Dieu.

Le bienheureux Raymond, abbé cistercien de Fitero en Navarre; 15 mars, 1163. Dans sa main un étendard à la croix de Calatrava. C'est que la fondation de cet ordre militaire lui est due [2]. La ville de ce nom était menacée par les Maures, et le roi Sanche avait promis de la donner à qui la défendrait. Le saint abbé rassembla des volontaires qu'il y conduisit lui-même et qui parvinrent à s'y maintenir; en conséquence l'homme de Dieu choisit parmi eux ceux qui voulurent s'enrôler à perpétuité dans cette milice, à laquelle il donna le nom et la propriété de la ville. Une règle fut laissée par Raymond à cet ordre militaire, comme les Templiers avaient reçu la leur de saint Bernard. De là était venu que l'abbaye

1. Cf. *Scriptores Rer. Svecic.*, t. II, p. 323, 329. La *sancti Erichi Baneer* était conservée par les chanoines d'Upsal, si je ne me trompe.

2. Tamayo Salazar, *Martyrol. hisp.*, 15 mart. — Henriquez, *Menolog. cistert.*, 2 feb. — Cavanilles, *Hist. de España*, t. II, p. 203, gg.

de Morimond se considérait comme mère de cinq grands ordres de chevalerie espagnols ; parce que dans l'ordre de Cîteaux, la filiation des monastères formait une sorte de généalogie exactement conservée.

Le rôle que le bienheureux Raymond avait pris dans

l'expédition contre les mahométans l'a fait souvent armer d'un casque et d'un glaive qui ne laissent guère reconnaître un cistercien ; mais sa part la plus grande dans cette œuvre étant celle d'organisateur plutôt que de combattant, nous avons mieux aimé le peindre en instituteur d'ordre qu'en guerrier.

Saint David, roi d'Écosse, fils de sainte Marguerite ; 24 mai ou 10 juin, 1153. Le mot équivoque *Scotus,* qui désigna souvent les Irlandais établis dans l'archipel des Hébrides par où la foi se répandit en Écosse, lui a fait donner parfois un étendard blasonné de la harpe irlandaise.

Le bienheureux Louis Morbioli, Bolonais, honoré dans sa ville natale d'un culte qui a prescrit depuis plusieurs siècles ; vers le 7 novembre, 1485. On le peint vêtu de pauvres habits, ceint d'une corde et portant une bannière sur laquelle est représenté le crucifix. Sa jeunesse avait été sans frein, mais une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau réveilla en lui les enseignements de la foi. Revenu en santé, il se mit à prêcher la pénitence dont il donnait l'exemple tout le premier ; vivant d'aumônes et traitant son corps avec mille rudesses inspirées par la ferveur. Il parcourut la Romagne et la Lombardie, encourageant les peuples à se réconcilier avec Dieu et à prendre part aux expéditions contre les Turcs. Tantôt sa main portait une petite croix de bois avec l'Office de la très-sainte Vierge, tantôt il arborait le crucifix élevé sur une longue hampe pour attirer des auditeurs à ses exhortations enflammées. C'est ce que l'on aura voulu faire comprendre sans doute par l'étendard que les artistes lui mettent en main ordinairement.

Sainte Ursule vierge et martyre, avec une multitude de compagnes ; 21 octobre, v. 451. L'étendard que porte souvent la sainte peut bien avoir indiqué la troupe nombreuse qu'elle avait comme enrôlée. Cependant, ne serait-ce pas un signe de victoire, de même qu'entre les mains de Jésus-Christ ressuscitant ou sur l'épaule de l'Agneau pascal? Cf. *Flèche.*

Sainte Odile de Cologne, compagne de sainte Ursule. Son corps était honoré à Huy sur la Meuse, dans l'église des Croisiers. Ce peut être à cause de ceci et non pas comme compagne de sainte Ursule, qu'on lui a donné une bannière marquée de la croix à deux couleurs que les *croisiers* portaient sur la poitrine. Il faut se garder de la confondre avec sainte Odile d'Alsace, dont nous avons parlé p. 105.

BAPTÊME, donné ou reçu.

Presque tous les monuments d'autrefois, y compris ceux du XIII^e^ siècle, représentent le baptême donné par immersion ; et ce fut en effet la pratique universelle pendant longtemps, sauf quand on avait affaire à un malade. Comme en outre l'Europe eut à pratiquer le baptême des adultes jusque vers le XI^e^ siècle, par la conversion de peuples entiers, les fonts baptismaux avaient nécessairement une capacité bien supérieure à celle que nous leur voyons communément aujourd'hui, et qui suffirait à peine s'il s'agissait d'y plonger un petit enfant. La ville de Liége possède encore des fonts de cuivre exécutés vers 1113, et qui serviraient fort aisément à

baptiser par immersion un homme fait, pour peu qu'il s'accroupît dans la cuve baptismale [1]. Mais ce genre de monuments est devenu extrêmement rare. Cependant il y aurait anachronisme à représenter quelque baptême des premiers siècles avec un baptistère tel que le sont généralement les nôtres actuellement.

Pour qu'on s'y trompe moins, je donne deux aspects des fonts de Liége [2]. Ainsi l'on verra en même temps une belle cuve baptismale du XII^e^ siècle, et saint Jean-Baptiste représenté trois fois dans la fonction qui lui a valu son surnom populaire.

Fonts de Liége.

Saint Urbain I^er^, pape et martyr; 25 mai, 230. Baptisant les saints Valérien et Tiburce convertis par sainte Cécile (Cf. *Anges*, p. 38). On sait que jadis le baptême était généralement réservé à l'évêque, et les papes ne s'en déchargèrent que fort tard. Cf. *Raisin*.

Quelques-uns des personnages que j'aurais pu introduire, à l'imitation de ceux-ci, trouveront place sous le titre *Groupe de SS.*

Saint Silvestre, pape; 31 décembre, 335. Quoiqu'on ait mis en doute le baptême de Constantin à Rome, et par la main du pape, les anciens légendaires donnaient généralement ce fait comme avéré. Cf. *Dragon*.

Saint Corneille, pape et martyr; 16 septembre, 252. Je le trouve représenté donnant le baptême. Ce semble être une allusion à ce que dit sa légende [3] : comme on le menait au temple de Mars pour le forcer à sacrifier, un soldat nommé Céréalis lui demanda de prier pour sa femme qui était paralytique depuis cinq ans. La guérison de cette malade fit abjurer le paganisme aux deux époux et à vingt et un soldats, qui reçurent le baptême des mains de saint Corneille et furent martyrisés avec lui.

Saint Émygdius, évêque d'Ascoli (Cf. *Édifices*), baptisant sainte Pulisie (*Polisia*), qui devint la fondatrice et la supérieure d'un monastère, dit-on [4].

Saint Remi, évêque de Reims; 1 octobre, 533. Ce fut lui qui baptisa Clovis, et à ce titre il a été qualifié d'apôtre des Francs, quoique leur roi eût été d'abord exhorté par sainte Clotilde, puis catéchisé par saint Vât. Du reste la France, beaucoup moins

1. Ils sont actuellement dans la sacristie de l'église Saint-Barthélemi, et j'en ai donné une description dans les *Mélanges d'Archéologie*, etc., t. IV, p. 99-114.

2. J'en ai indiqué les dimensions à la p. 102 du même mémoire.

3. P. de Natalib., VIII, 67. — Cf. *Brev. rom.*, 16 sept., lect. IV,

4. Appiani, *Vita di S. Emidio*, p. 177-182.

frappée de la première conversion de ses rois (comme si elle eût été immanquable tôt ou tard) que de la consécration attribuée à leur couronne dès l'origine, a surtout vu dans le ministère de saint Remi le sacre de Clovis avec le souvênir de la *sainte ampoule* qu'on y rattachait. Cf. *Colombe, Fiole.*

Saint Wulfran (*Wolframus, Wulfrannus*) archevêque de Sens, et mort simple religieux à Fontenelle; 21 mars, v. 730. Son zèle l'avait porté à évangéliser la Frise, et on le peint parfois au moment où il se prépare à baptiser le duc Radbod. Mais ce farouche catéchumène, ayant déjà un pied dans la cuve baptismale, s'avisa de demander au saint si sa nouvelle initiation n'allait pas l'exposer à ne voir jamais ses ancêtres dans l'autre monde. Saint Wulfran n'ayant pu lui garantir que les vieux princes frisons fussent dans le ciel, Radbod aima mieux se passer de baptême que s'enlever la perspective de loger au delà du tombeau avec ses devanciers [1].

Saint Augustin apôtre de l'Angleterre, archevêque de Cantorbéry; 26 mai, 607. Baptisant le roi Éthelbert. Ce fut le commencement de la conversion des Anglo-Saxons. Cf. *Croix, Fontaine.*

Saint Rupert de Salzbourg, apôtre des Bavarois; 27 mars, 623. Baptisant Théodon, duc de Bavière. D'abord évêque de Worms, il convertit en grand nombre les Bavarois; puis prêcha Jésus-Christ dans la Carinthie, une partie de l'Autriche, et jusqu'en Hongrie. Ce fut pour consolider l'effet de ses prédications qu'il établit le siége de Salzbourg, dont les Slaves n'eurent pas toujours à se louer. Cf. *Baril.*

Saint Willibrord (ou Willbrord) évêque d'Utrecht, apôtre de la Frise, de la Hollande, de la Zélande, de la Flandre et du Brabant; 7 novembre, 744. Baptisant le fils de Charles Martel; il prophétisa, dit-on [2], la future grandeur de ce enfant; et c'est tout dire que de nommer Pépin le Bref, car c'était là le prince que ce saint annonçait. Cf. *Croissant, Tonneau, Église,*.etc.

Saint Erhard (*Erardus*), évêque de Ratisbonne; 8 janvier, v. 710. Baptisant sainte Odile d'Alsace, qui reçoit ainsi de lui en même temps la lumière du corps (elle était aveugle de naissance) avec celle de l'âme (la foi). Cf. *Aveugles,* p. 105.

Saint Hidulphe, évêque de Trèves et abbé; 11 juillet, v. 707. On lui attribue parfois le baptême de saint Odile. Du reste il passe pour être le frère de saint Erhard, et l'on dit que ce dernier aurait été seulement le parrain de la sainte [3].

Saint Patrice, apôtre de l'Irlande; 17 mars, 464. Des fonts baptismaux près de lui; non-seulement à cause de la conversion de l'Irlande, mais parce que dès le jour de son baptême, il rendit la vue, dit-on, à un aveugle-né qui le portait. Cela fut interprété dans la suite comme une prophétie du ministère qu'il devait exercer en ouvrant les yeux du cœur aux Irlandais. On raconte en outre que baptisant un roi d'Irlande, il lui arriva par mégarde d'appuyer le bas de sa crosse sur le pied du prince; et comme le bâton pastoral se terminait en pointe, il s'aperçut bientôt de sa méprise en voyant couler le sang du néophyte. Le catéchumène n'avait rien dit, pensant que cette cérémonie était fixée par le rituel chrétien. Tant de foi méritait bien un miracle, et le saint n'y manqua pas en guérissant le pied qu'il avait percé [4]. Cf. *Serpents.*

Saint Piligrinus évêque de Passau, ou de Lorch; 31 mai, 991. Administrant le baptême à de nombreux néophytes. Appelé par le terrible Geysa, chef des Magyars, qui avait appris à le respecter, il baptisa ce duc avec cinq mille Hongrois.

Saint Adalbert, évêque de Prague et martyr; 23 avril, 997. Baptisant le fils de Geysa (saint Étienne) duc des Hongrois.

Saint Philippe, l'un des sept premiers diacres choisis par les apôtres; 7 juin. Baptisant l'eunuque de la reine d'Éthiopie. Le récit en est tout au long dans les Actes des Apôtres [5]. L'eunuque revenait de Jérusalem sur son char, lisant la prophétie d'Isaïe; et Philippe s'étant offert pour la lui expliquer, le baptisa d'après sa demande, dans la première fontaine qui se rencontra sur leur chemin.

Saint Gamelbert, curé de Michaelsbuch dans la basse Bavière; 27 janvier, v. 787. Baptisant un enfant. Il avait d'abord suivi la profession des armes et se dévoua ensuite au salut des âmes dans l'état ecclésiastique. Comme il allait en pèlerinage à Rome, prié de donner le baptême à un nouveau-né, il prophétisa que cet enfant (qui fut depuis saint Utho) serait un grand serviteur de Dieu et lui succéderait dans ses travaux apostoliques. Il renouvela cette prédiction sur la fin de sa vie, promettant à ceux qui regrettaient d'avance sa perte que son successeur viendrait avant sa mort, ce qui arriva en effet une année plus tard [6].

Saint François-Xavier de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon; 3 décembre, 1552. Baptisant des Indiens ou des Japonais (et non pas précisément des sauvages ou des nègres, comme bien des artistes ont pris l'habitude de le faire). Cf. *Bourdon, Flammes,* etc.

Saint Louis-Bertrand, dominicain (Cf. *Artillerie et armes à feu,* p. 86, sv.). Baptisant des naturels de Carthagène, parce qu'il prêcha l'Évangile durant quelques années dans l'Amérique espagnole. On lui met à la main aussi un chapelet, non-seulement en sa qualité de missionnaire dominicain, mais parce que son rosaire fut l'instrument de plusieurs miracles. Cf. *Coupe, Crucifix.*

Cette même caractéristique a été donnée aussi à plu-

1. *Calendar. benedict.,* 19 mart.
2. Cf. Heussen, *Bat. sacr.,* t. I, p. 39. — *Calend. benedict.,* 8 nov.
3. *Calendar. benedict.,* 11 jul.
4. P. de Natalib., III, 104.
5. Act. VIII, 26-40.
6. AA. SS. *Januar.,* t. II, p. 785, sq.

sieurs autres missionnaires chez les infidèles : comme le Bx Pierre Claver jésuite, et saint François Solano franciscain (24 juillet, 1610); mais ils ont généralement d'autres attributs qui les distinguent davantage (Cf. *Nègre,* etc.); on nous permettra donc de ne pas insister sur celui-ci plus que de raison. Aussi n'avons-nous pas mentionné diverses administrations du baptême qui appartiennent aux légendes des apôtres [1].

Saint Basile le Grand, etc.

Sainte Plautille, dame romaine; 20 mai, vers 66. Baptisée par saint Pierre. Elle passe pour avoir été sœur de T. Flavius Clemens et mère de sainte Domitille. Ce fut elle, dit-on, qui donna son voile à saint Paul au moment du supplice, pour que le grand martyr s'en bandât les yeux avant d'être décapité.

BAQUET. Cf. *Seau,* ou *Cuve.*

BARBE.

Je ne professe point une connaissance très-particulière des caractéristiques adoptées par l'art grec chrétien; puis je penche assez peu du côté des programmes qui ne

1. Cf. *Mélanges d'Archéologie,* etc., t. IV, p. 105-107.

Quant à saint Jean-Baptiste, outre que son nom et ses autres désignations le peuvent faire aisément reconnaître, je n'ai fait que le rappeler en tête de cet article, parce que le baptême conféré par lui n'était pas le sacrement qui nous fait enfants de Dieu depuis l'institution de Jésus-Christ.

laissent nulle liberté aux artistes, une fois que les grands traits demeurent saufs. Il ne faut donc pas s'attendre à me voir insister ni beaucoup ni peu sur les divers signalements que devra réaliser (selon les Orientaux) la barbe d'un saint personnage : naissante, large, forte ou clair-semée, ronde, jonciforme (indications que je ne suis pas sûr de comprendre fort bien), pointue, bifurquée, etc. Nos artistes ne se sont pas tenus pour régis par une pragmatique si impérieuse dès qu'ils se conformaient au bon sens qui consulte l'âge, le pays et les coutumes du siècle ou de la profession. En Occident on n'a guère eu l'idée, comme chez les Orientaux, d'affecter une forme particulière de barbe à chacun des trois grands docteurs que l'Église grecque réunit volontiers : saint Grégoire de Nazianze, saint Basile et saint Chrysostome.

Je reproduis, p. 120, une gravure des Bollandistes (AA. SS. *Septembr.*, IV, 693) où saint Nicolas remplace saint Grégoire de Nazianze. Mais ce dernier paraît dans le même volume, p. 692; et d'autres exemples ne manquent pas. La grande barbe de saint Basile me paraît indiquer la profession monastique dont il est le législateur unique dans toute l'Église grecque.

Chez nous la plupart du temps, saint Pierre porte la barbe moins longue que saint Paul; mais je ne vois guère de saint auquel une barbe extrêmement prolongée puisse servir d'attribut communément admis par le moyen âge latin, si ce n'est saint Onufre (12 juin, v. 370), dont la légende raconte que c'était là presque tout le vêtement [1] avec une ceinture de feuilles, dans la solitude où il se confina pendant les soixante dernières années de sa vie.

Des femmes barbues sont quelque chose de plus saillant; et la légende grecque ne nous les dispute pas, que je sache. Ce n'est pas du reste ce que nos légendaires ont de plus inattaquable. Mais enfin voici ce qu'il en est.

Sainte Wilgeforte (*Wilgefordis, Liberata*, etc.), vierge et martyre; 20 juillet, époque indéterminée. Barbue et mourant en croix. On en raconte des choses tout à fait merveilleuses, mais qu'il faut voir surtout dans les vieux auteurs espagnols et portugais [2], qui ne ménageaient point l'extraordinaire à leurs saints privilégiés. Elle était dit-on, fille d'un roi païen de Lusitanie qui ayant eu ses États envahis par un roi de Sicile, lui promit Wilgeforte pour épouse afin d'avoir la paix. La princesse ne sachant comment se soustraire à ce mariage aurait prié Dieu de lui venir en aide, et une longue barbe garnit subitement son menton. Furieux de cette ressource inattendue qu'avait trouvée la sainte, le père la fit crucifier. A ces faits déjà fort étranges, l'imagination des légendaires a voulu joindre encore bien d'autres embellissements que ne connaissait pas l'antiquité [3]; de sorte qu'il en est résulté un composé de circonstances toutes plus singulières les unes que les autres. L'église de Siguenza qui honore cette sainte pour patronne sous le nom de *Liberata* (Librada), ne fait pas profession de croire à toutes les surcharges qui ont augmenté ce récit.

Selon d'autres, la ressource extraordinaire de sainte Wilgeforte avait pour but d'échapper aux sollicitations de son propre père; mais c'est surtout dans les pays du Nord que cette légende a fleuri [4]. Là, le nom de *Liberata* donné à la sainte à cause de la façon dont le Ciel l'avait débarrassée du mariage, la fit appeler à peu près sainte *Débarras*. Cela est devenu en Allemagne : Ohnkummer, Ohnkummernuss, Kummernis, Kummernissa, Sanct-Gehulf; en Flandre : Ontcommera, Onkommera, Ontcommene, Regenflegis, Regnufledis; en Angleterre : sainte Uncumber; en France : sainte Livrade; et en différents pays, pour les livres liturgiques : Liberata, Liberatrix, Eutropia, etc. [5]. Par suite de cette dénomination, était venue en Angleterre l'idée que la sainte pouvait être particulièrement secourable aux femmes qui voulaient se débarrasser de leurs maris. La *Revue Britannique* [6] a consacré quelques détails à cette singulière dévotion anglaise et à la légende primitive.

Pour moi je penche à croire que cette couronne, cette barbe, cette robe et cette croix qui ont été prises pour les insignes d'une princesse miraculée, ne sont qu'un détournement de la piété envers le célèbre crucifix de Lucques. On sait que la dévotion à cette image de Jésus-Christ crucifié était fort répandue au XII[e] siècle; si bien que le roi d'Angleterre Guillaume le Roux, jurait volontiers par le *saint voult de Lucques*. Or ce fameux crucifix, comme plusieurs autres de ces temps-là, est entièrement vêtu et couronné. A distance de temps et de lieu, le long vêtement aura fait penser à une femme, et la barbe lui aura valu la qualification de *Vierge forte*. Ajoutons que le crucifix de Lucques ayant été chaussé en argent pour obvier à la détérioration que ses pieds pouvaient subir sous les baisers des nombreux pèlerins, cette circonstance nouvelle aura tourné encore à la plus grande gloire de sainte Wilgeforte. On a dit qu'un pauvre ménétrier étant venu jouer un air devant la statue de la sainte, en avait été récompensé par une de ses riches

1. P. de Natalib., V, 106.

2. Cardoso, *Agiologio Lusitano* (18 jan.), t. I, p. 178; 183, sv.; 251, etc. — Salazar, *Martyrolog. hispanic.* (Anamnesis), 20 jul.

3. *España sagrada*, t. XIV, p. 132-135.

4. Un vieux missel de Maestricht, que je crois du XV[e] siècle, renferme une messe de sainte Wilgefortis avec cette oraison : « Familiam tuam, quæsumus Domine, beatæ Wilgefortis virginis et martyris tuæ, regis filiæ, meritis et precibus respice; et sicut ad preces ipsius quam concupivit barbam accrescere fecisti, ita desideria cordis nostri supernæ gratiæ digneris beneficiis augmentare. P. D. N. J. C., etc. »

5. Cf. *Mittheilungen der K. K. Central-Commission zur Erforschungund Erhaltung der Baudenkmale*, Wien, 1856 (t. I, p. 134). — Pilgram, *Calend. chronolog.*, p. 174; v. Kumerniss. — AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 50-70. — Nieremberg, *De Miraculosis*, t. I, p. 10.

6. Cf. Janvier, 1852, p. 231, sv. Mais le compilateur s'y est fourvoyé quelque peu en faisant de Santeuil un jésuite, au détriment du P. Santel qui est le véritable auteur de l'*Annus sacer poeticus*.

pantoufles[1]. Ce prodige, prêté aussi à un pèlerinage de la très-sainte Vierge, a tout l'air d'être né au sanctuaire du *Santo volto di Lucca*, d'où il aura fait son chemin à travers les pays slaves et germaniques. Mais l'occasion se présentera d'en parler encore ailleurs sous les titres *Croix* et *Musique*.

Sainte Paule barbue (*Paula barbata*); 20 juillet, époque inconnue. Celle-ci, sans avoir été crucifiée, reproduit à peu près la même histoire que sainte Wilgeforte. On la donne comme native de Cardeñosa près d'Avila, quoique le Portugal la réclame aussi[2]. En retranchant ce que sa légende a de plus entortillé, il reste que poursuivie par un amant, elle alla se jeter au pied d'une croix où elle obtint que son visage s'enlaidît subitement et se garnît d'une barbe touffue. Après quoi elle se retira près du tombeau de saint Second, où elle passa le reste de ses jours dans les exercices de la piété[3].

Sainte Galla, dame romaine; 5 octobre, 546. On lui a prêté le même moyen d'échapper aux recherches des hommes, comme si son âge et ses richesses eussent rendu sa continence inexplicable sans cette ressource bizarre. Mais le fait, quoique non pas absolument faux en lui-même, reçoit une tout autre interprétation dans les paroles que saint Grégoire le Grand consacre à la vie de cette veuve[4]. Les médecins l'avaient menacée, dit-il, de l'éruption de la barbe si elle renonçait au mariage. Elle n'en tint compte, et le pronostic des disciples d'Hippocrate se vérifia. Mais, dit saint Grégoire, peu importait à la généreuse veuve de perdre une beauté qui n'attire pas les regards de l'Époux céleste auquel seul elle prétendait plaire désormais.

Sainte Galla était fille de Symmaque le Jeune, qui encourut la colère de Théodoric avec Boèce. Devenue veuve moins d'un an après ses noces, elle repoussa tous les partis que lui attiraient sa jeunesse et ses grands biens; et vint dans une cellule près du tombeau des apôtres, consacrant ses richesses au service des pauvres.

BARIL.

Il ne faudra pas s'attendre à trouver dans les représentations que nous signalerons ici, une forme de baril exactement semblable à celles que nous sommes accoutumés à voir aujourd'hui en France. Soit fantaisie, soit reproduction d'un usage local, les artistes allemands donnent bien des fois un aspect assez contourné à ce que nous appellerons baril dans cet article; les tonneliers d'outre-Rhin se piquant sans doute de plus de variété que les nôtres. Il suffit que l'on cherche ici seulement des tonnelets portatifs : tout ce qui serait barrique ou cuve sera classé ailleurs.

Saint Rupert, évêque de Salzbourg (Cf. *Baptême*, p. 119). Près de lui, ou sur sa main, une sorte de cuvier clos ou de baril large et court. Je ne crois pas qu'il faille voir dans ce signe autre chose qu'un tonnelet à sel en manière d'*armoiries parlantes*, pour indiquer le grand siége qu'il avait fondé dans un endroit renommé pour ses salines. Le nom latin employé jadis pour désigner cette ville (*Urbs salis*) n'est que la traduction de *Salzbourg*, mot équivalent tout à fait à notre *Salins* de Franche-Comté[5].

Saint Willbrord (*Willibrordus*). Cf. *Baptême*, p. 119. Un ou plusieurs barils (ou flacons) près de lui. Dans un de ses voyages, douze mendiants l'accostèrent avec prière de leur donner quelque soulagement. L'homme de Dieu, pour ne pas les rebuter, commanda qu'on leur versât du vin qu'il avait en réserve dans son bagage sans doute pour dire la messe; et quoique le vase fût petit, les douze pauvres en burent tout à leur aise sans que la liqueur décrût le moins du monde. Dans le même trajet, comme il descendait chez un ami, il se trouva que cet homme manquait de vin. Saint Willbrord envoya chercher quatre vases[6] de vin qu'il portait avec lui pour servir durant la route, et après les avoir bénis il en abreuva quarante personnes qui étaient à table[7]. Cf. *Tonneau, Église*.

Saint Calais (*Carilefus*), abbé; 1 juillet, v. 541. Un baril à la main. Le roi Childebert l'ayant trouvé dans une forêt (Cf. *Bœuf*), le saint voulut lui verser à boire en manière de conjouissance. Un petit baril suffit pour désaltérer le roi et les chasseurs qui l'accompagnaient[8].

Saint Herbland (Herblon, Herblain, *Hermelandus*), abbé d'Aindre sur la Loire (Cf. *Arbre*, p. 68). Un seigneur breton qu'il avait rencontré et qu'il venait de réprimander pour ses vices, rentra en lui-même; et afin que le saint lui donnât témoignage public de réconciliation, demanda un vase de vin qu'on portait à sa suite, priant l'homme de Dieu de boire à sa santé. « Mais quand ce vint à verser, comme parle le vieil auteur[9], il ne s'y en trouva qu'une petite goutte. Le comte rougit de honte; mais saint Herblon ayant fait le signe de la croix sur la bouteille[10], elle se trouva si pleine qu'elle versa sur les mains et sur les manchettes du comte qui but de ce vin, comme aussi toute sa suite qui était de six hommes, saint Herblon (aussi) et ses moines, et après se trouva encore toute pleine. Ce que voyant le comte, il s'agenouilla devant le saint abbé... En mémoire de ce miracle, cette

1. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 63.

2. Cardoso, *Agiolog. Lusitano*, t. I, p. 244, 251.

3. Salazar, *Martyrolog. hispan.*, 29 febr. — AA. SS. *Febr.*, t. III, p. 174.

4. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. II, p. 162.

5. *Calendar. benedict.*, 27 mart.—*Novissimum Chronicon antiqui monasterii ad S. Petrum Salisburgi*, p. 1-55, 77. »

6. La légende dit *flacons*, mais les flacons de verre ou de métal ne devaient pas être communs en ce temps-là; je puis donc bien supposer que c'étaient des barils. Quoi qu'il en soit, la ville de Flessingue a mis dans ses armoiries le flacon du saint.

7. Surius, 7 novembr.

8. *Calendar. benedict.*, 1 jul.

9. Albert le Grand, *Les Vies des saints de la Bretagne*, 25 nov.

10. Je ferai ici la même observation que pour les *flacons* de saint Willbrord.

bouteille fut recherchée et rendue au monastère d'Andre, et se montrait aux pèlerins qui y allaient par dévotion. »

Le même biographe raconte encore deux autres multiplications de vin opérées par saint Herbland : une fois en Normandie, et une autre fois dans son monastère.

Saint Berchaire (Bercher, etc.), abbé de Montier-en-Der, puis de Haut-Villiers (Cf. *Assassinat*, p. 89) ; 18 octobre, etc. On le montre parfois près d'un baril ou d'un tonneau d'où la boisson s'épanche et surmonte les bords du vase placé sous le robinet. C'est que, cellerier à Luxeuil, et appelé par le supérieur pendant qu'il s'occupait de sa cave, il se rendit sur-le-champ aux ordres de l'obéissance, oubliant tout autre souci. On raconte que le liquide continua de couler, dépassant les lèvres du récipient sans tomber à terre jusqu'à ce que le saint fût revenu à son office [1].

Saint Othmar abbé, restaurateur de l'abbaye de Saint-Gall; 16 novembre, 759. Un baril dans sa main. Il mourut à Stein sur le Rhin; et comme on reportait son corps à Saint-Gall, un petit vase de vin suffit pendant tout le voyage à ceux qui accompagnaient le convoi [2]. Cf. *Raisin*.

Saint Homobon (Cf. *Aumône*, p. 93; et *Autel*, p. 101). Un baril sous le bras ou sur l'épaule. Comme il était à la campagne, des mendiants lui demandèrent à boire parce qu'ils le voyaient porter un baril. Mais le saint, ayant vidé son vase pour les ouvriers qu'il employait, craignit les gronderies de sa femme s'il retournait chez lui pour le remplir de nouveau. Il versa donc de l'eau, et ceux qui en burent trouvèrent que c'était un excellent vin [3].

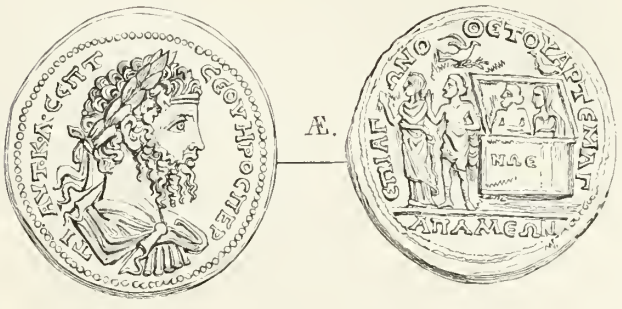
Saint Félix de Cantalice, capucin (Cf. *Besace*). Comme frère quêteur, on l'a peint plus d'une fois accompagné d'un âne qui porte sa collecte, ou chargé lui-même de divers fardeaux qu'il apporte au couvent. Parfois on le représente rencontrant saint Philippe Néri, auquel il donne son baril (ou bouteille garnie d'osier) pour se rafraîchir en pleine rue (Cf. *Bouteille*).

Sainte Monégonde recluse, puis abbesse à Tours; 2 juillet, 570. Près de mourir, elle bénit un vase de vinaigre et une provision de sel qui devinrent ensuite l'instrument de nombreuses guérisons.

BARQUE.

Pour éviter les malentendus, cet article n'admettra aucun navire à plus d'un mât. Tout autre ne devra être cherché que sous le titre *Vaisseau*. Ici donc l'on ne trouvera que les embarcations d'ordre inférieur, telles que bateau, canot, etc. Les esquifs désemparés seront aussi renvoyés ailleurs, parce que leur état de délabrement n'empêche pas d'y reconnaître des navires d'un fort tonnage.

Noé. Son arche, quand elle est employée comme attribut du saint, a le plus souvent la forme d'un bateau ponté. Mais l'art des premiers siècles chrétiens a souvent pris à la lettre le mot *arca* en le traduisant par *coffre*. De la sorte, par suite d'une convention généralement acceptée, il nous montre le patriarche sortant à demi d'une caisse qui ne pourrait le contenir si le couvercle n'était rabattu en dehors.



Tel est le revers de cette médaille d'Apamée citée souvent, et publiée d'après un exemplaire du cabinet de France, par M. Charles Lenormant, dans nos *Mélanges d'Archéologie* [4], etc. Nous en reverrons d'autres formes.

Saint Pierre, chef des apôtres, peut très-bien être représenté montant une barque ou la quittant, puisque c'est de là qu'il fut appelé à devenir pêcheur d'hommes [5]. Mais la seconde pêche miraculeuse [6], faite par ordre de Jésus-Christ ressuscité, fut préférée de bonne heure à toute autre circonstance; parce que le récit de ce prodige est accompagné d'une garantie particulière de primauté, quand Notre-Seigneur dit à l'apôtre : « Pais mes brebis. »

Aussi est-ce le sujet que les papes ont adopté pour *l'anneau du pêcheur*, qui sert à sceller leurs brefs.

Saint Lazare, évêque de Marseille. Quoiqu'on le trouve représenté quelquefois dans une simple barque, nous le renverrons à l'article *Vaisseau*. Si les juifs, comme on le fait dire à la légende, l'avaient exposé sur la mer dans un bateau, autant valait le précipiter franchement du haut de la côte; et puisqu'ils voulaient prendre quelque détour, on peut bien penser qu'ils employèrent un esquif absolument passable.

Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie; 2 mai, 373. Dans une barque sur le Nil. Il se dérobait à l'une des

1. AA. SS. O. S. B., t. II, p. 835.
2. *Calendar. benedict.*, 17 novembr.
3. Surius, 13 novembr.
4. *Melanges...*, t. III, p. 199. Cf. *Ibid.*, pl. XXIX.
5. Matth. IV, 18-20; *ibid.*, XIV, 22-33. — Marc. VI, 45-53. — Joann. VI, 16-23.
6. Joann. XXI, 2-19. Cf. J. L'Heureux, *Hagioglypta*, p. 7; et 236, sq.

nombreuses persécutions qui agitèrent presque toute sa vie ; et des soldats envoyés pour le saisir lui ayant demandé si l'évêque était près de là : « Vous êtes précisément sur sa trace, répondit le saint, il ne s'en faut de rien que vous mettiez la main sur lui. » Là-dessus, il se déroba en faisant force de rames du côté opposé, comme si son premier dessein l'eût conduit en sens contraire.

Saint Melaine, évêque de Rennes. Cf. *Cercueil.*

Saint Fridian (Frediani, *Frigdianus*), évêque de Lucques; 18 mars, 578. Passant en bateau une rivière grossie par les orages. Il se rendait chaque année au tombeau de saint Miniato martyr et de ses compagnons. Mais trouvant une fois l'Arno énormément gonflé, il lui fallut de grandes instances pour obtenir que des bateliers consentissent à risquer le trajet. Sur sa parole enfin, ils le transportèrent sans la moindre peine [1].

Saint Ouen (*Audoenus*), évêque de Rouen. Cf. *Cercueil.*

Saint Gohard, évêque de Nantes (Cf. *Autel*, p. 101, etc.). Les Bretons racontent que le bateau qui portait son corps remonta, sans rames ni voiles, la Loire et la Maine jusqu'à Angers [2].

Saint Vincent, diacre et martyr; 22 janvier, 304. On le voit portant un canot sur la main. Serait-ce parce que son corps fut embarqué pour être jeté au large avec une pierre au cou? ou parce que ses reliques, longtemps honorées sur le cap qui en a conservé son nom, l'avaient fait invoquer comme protecteur par les matelots dans toute la péninsule hispanique?

Saint Antonin, martyr. Cf. *Épée.*

Saint Tropès (Tropez, *Torpesius*), martyr; 17 mai, v. 68. Son cadavre dans une barque qui vogue guidée par un ange. On prétend qu'après sa décollation à Pise, le corps fut abandonné aux vagues dans une nacelle, et se trouva conduit vers les côtes d'Espagne, où les chrétiens le recueillirent respectueusement [3].

Saint Piammon. Sa chapelle entourée de barques. Cf. *Autel,* p. 101.

Saint Bertin, abbé en Morinie; 5 septembre, v. 709. Portant un petit navire sans mât.

Moine de Luxeuil, il était venu prêcher l'Évangile dans le pays de Térouanne, avec saint Mommolein. Ils s'établirent à Sithieu (Sithiu), où saint Mommolein fut abbé ; mais après que ce dernier fut devenu évêque de Noyon, Bertin lui succéda dans le gouvernement du monastère. Le grand nombre de ses religieux et le désir d'une vie retirée ne lui permettant plus de demeurer dans cette abbaye, il s'abandonna au jugement du Ciel en montant avec quelques moines sur une barque sans voiles. Cependant ces pèlerins de la Providence chantaient des psaumes, et mirent pied à terre dans l'endroit où toucha leur bateau tandis qu'ils en étaient venus à ce verset : « Voici mon repos pour toujours [4]. » Là ils

construisirent une église à saint Pierre, mais l'abbaye prit plus tard le nom de son fondateur [5].

Saint Aygulfe abbé, M.; 3 septembre, v. 660. On le

1. En mémoire de ce fait, les Florentins élevèrent une église à saint Frediano après sa mort, sur le lieu même où sa dévotion pour leurs martyrs lui avait fait braver et vaincre la fureur des eaux. Cf. Manni, *Principj della religione cristiana in Firenze,* p. 21.

2. Albert le Grand, *Les Vies des Saints de la Bretagne,* p. 348.
3. P. de Natalib., V, 8.
4. Ps. cxxxi, 14.
5. *Calendar. benedict.*, 5 septembr.

peint parfois dans une barque, parce qu'il passe pour avoir apporté en France les corps de saint Benoît et de sainte Scholastique. Devenu abbé de Lérins, il fut tué à cause de son trop grand zèle pour la réforme [1].

Saint Florent de Glonne près de Saumur, prêtre; 22 septembre; v. 415. Dans une barque dont le gouvernail est tenu par un ange. Voici ce qu'en raconte Vincent de Beauvais [2]: Il était venu pour trouver saint Martin, et passa le Rhône vers Lyon dans un mauvais bateau sans équipage. Puis s'étant présenté à l'évêque de Tours, il fut ordonné par lui; après quoi il prêcha l'Évangile aux riverains de la Loire et s'établit dans des cavernes voisines de Saumur. Il faut se garder de le confondre avec divers autres saints du même nom, tels que les évêques de Strasbourg, et d'Orange; ou les martyrs de Bonn, de Pérouse, de Forconio, etc.

Saint Julien l'Hospitalier; 29 janvier, époque et patrie inconnues [3]. Passant Notre-Seigneur dans un bateau. Quelquefois on le peint tenant une petite barque sur la main et accompagné d'un cerf (Cf. *Cerf*). J'ignore si la légende de ce saint, jadis très-célèbre, a jamais été le sujet d'un travail bien sérieux où les vraies origines fussent débattues sans trop de concessions ni d'opposition à la crédulité du vieux temps. Mais les récits populaires en avaient fait une sorte d'Œdipe chrétien poussé au parricide par quelque chose comme la fatalité païenne [4]. Pour nous restreindre à l'affaire du moment, disons qu'il s'était imposé de faire traverser un fleuve dangereux par tous ceux qui réclameraient son aide. Par une nuit de rude gelée, il s'entendit appeler d'un accent qui annonçait la souffrance. Quittant aussitôt sa couche pour se rendre à la barque, il trouva un malheureux presque perclus de froid (quelques-uns disent que c'était un lépreux) qui demandait à être transféré sur l'autre rive. Le saint le porta dans son lit pour le réchauffer, et comme il le visitait le matin afin de lui offrir d'autres secours, le pauvre se montra tout environné de lumière et disparut en lui disant que Dieu agréait ses bonnes œuvres et les couronnerait bientôt par une sainte mort. En mémoire de sa vie charitable et de son soin pour les pauvres, on l'a surnommé saint Julien le Pauvre ou l'Hospitalier; et c'était une dévotion fort répandue que les voyageurs embarrassés récitassent un *Pater* en son honneur pour obtenir un bon gîte. Il était aussi en beaucoup d'endroits le patron d'hospices où l'on n'avait qu'à se présenter comme voyageur pauvre pour être hébergé pendant trois jours. La ville d'Anvers conserve encore cet ancien usage.

Saint Josse (Cf. *Bâton*, p. 28) solitaire, puis abbé. Des barques chargées de vivres viennent aborder près de lui au moment où ses disciples commençaient à se décourager et formaient le dessein de s'enfuir. Cf. *Pain*.

Saint Bertou (Bertulf), abbé de Renty (Cf. *Aigle*, p. 25; *Aumône*, p. 92). On assure qu'il est quelquefois représenté avec un petit bateau sur la main; mais je crois que les auteurs allemands qui lui donnent cette caractéristique, l'auront confondu avec saint Bertin dont nous parlions plus haut (p. 124). Du moins le père Bollandus ne connaissait pas cette peinture [5]. Peut-être cependant serait-ce une façon d'exprimer que les reliques de ce saint avaient passé deux fois la mer avant de trouver leur repos en Flandre. Son corps transporté de Renty à Boulogne pendant les ravages des Normands, fut dérobé par les Anglais; puis recouvré par Arnoul Ier, comte de Flandre, qui le fit déposer à Harlebeke près de Courtrai; et enfin porté dans le monastère de Blandenberg (Saint-Pierre) à Gand.

Saint Werenfrid prêtre, compagnon de saint Willibrord dans ses prédications en Frise; 27 août, v. 760. Il tient un bateau qui porte un cercueil. Après sa mort dans la Gueldre méridionale, on se disputa l'avantage de posséder ses reliques; et les gens d'Elst qui l'avaient eu pour curé, prétendaient avoir son corps au détriment de ceux de Westervoert chez qui il venait de mourir. On imagina de trancher la difficulté en plaçant le cercueil sur une barque qui gagna l'autre rive du Rhin sans le secours de rames; et les habitants d'Elst lui élevèrent un tombeau, à l'abri de toute contestation désormais [6].

Saint Maudez (*Maudetus*), ermite ou abbé en Bretagne; 18 novembre, VIIe siècle. On le trouve représenté dans un esquif : soit qu'il vînt d'Irlande en France, soit parce qu'après avoir évangélisé le pays de Tréguier il se retira dans une île afin d'y vivre en solitaire [7].

Saint Gualfard, bourrelier ou sellier. Cf. *Ermites*, etc.

Sainte Restitute. Cf. *Vaisseau*.

Sainte Adélaïde, impératrice (Cf. *Église sur la main*, etc.). On l'a représentée s'échappant en bateau du fort où elle avait été emprisonnée près du lac de Garde lors de son premier veuvage. Je ne vois pas que ce soit là un fait portant empreinte hagiographique bien marquée.

BARRE DE FER.

Dans les représentations il n'est pas aisé de distinguer entre un bâton et une barre de fer, mais il ne m'appartient pas de rendre la chose plus claire qu'elle ne l'est sous la main des artistes. Le Ménologe grec, du moins, a trouvé une manière d'esquiver cette difficulté; mais c'est pour tomber dans une autre. Là en effet,

1. *Calendar. benedict.*, 3 septembr.

2. *Specul. histor.*, lib. XIII, cap. c. — AA. SS. *Sept*, VI, 410-429.

3. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 974.

4. La littérature populaire a traité souvent ce thème plein d'une mystérieuse terreur, qui ne nuit pas au succès; et Lope de Véga expose notre légende de saint Julien dans son drame intitulé *El animal profeta*.

5. AA. SS. *Febr.*, t. I, p. 675.

6. AA. SS. *Aug.*, t. VI, p. 103.

7. Cf. *Revue archéologique*, IXe année (1853), p. 750-753.

tout ce qui est verge, fouet, baguette ou bâton est ordinairement peint sous la forme d'une tige où se voient des traces d'ébranchement grossier (à la manière des *bâtons noueux* du blason, ou *chicots*); tandis que la barre de fer y apparaît sous la forme d'une tige rigide sans irrégularités. Cela dit, on se reconnaîtra un peu mieux dans certains cas.

Saint Adrien, officier dans les armées romaines; 8 septembre, 290. Il eut les mains et les pieds brisés à coups de barre de fer (Cf. *Enclume*); et ce supplice, assez semblable à celui de la roue, l'avait fait choisir pour patron des bourreaux.

Les saintes Ménodore, Nymphodore et Métrodore, sœurs; 10 septembre, sous Maximien. Tuées à coups de barre de fer [1].

BATAILLE. Cf. *Armée*, p. 69; *Murailles, Ville*.

BATEAU. Cf. *Barque*, p. 123.

BATON.

Nous n'admettrons ici ni le bâton épiscopal (crosse, ou croix à longue hampe), ni le bourdon des pèlerins, ni la simple baguette qui a déjà eu son article (p. 107), ni la massue, qui recevra le sien plus tard. Excluons également ou terminons brièvement tout d'abord ce qui regarde certains usages du bâton dans l'œuvre de plusieurs artistes.

Qu'un aveugle s'aide d'un bâton pour marcher, cela va sans dire; mais le moyen âge le met presque toujours à la main des sergents (*policemen* d'alors) qui conduisent un homme en prison. Or ces suppôts de la justice paraissent avoir toujours soupçonné beaucoup de mauvaise volonté chez ceux qu'ils avaient charge de pousser au cachot, car ils ne manquent guère d'accompagner leur sommation par une bastonnade.

Il est d'usage aussi de donner un bâton aux *ermites* [2], comme indice de leur vie généralement poussée jusqu'à un grand âge et dirigée vers l'exténuation du corps. D'ailleurs, l'art les peint surtout lorsque leur expérience est le plus grande; et partant, vers la vieillesse avancée. Cf. *Ermites*.

La baguette des hérauts (Cf. *Anges*, p. 35, etc.) s'est changée souvent en bâton entre les mains des hommes, et le retable de Bâle [3] semble bien le donner aux archanges qui accompagnent Notre-Seigneur. Mais ce signe de mission devenait bien plus intelligible quand il s'agissait de représenter des hommes envoyés pour prêcher au loin l'Évangile : en un mot, des missionnaires. De là peut-

Anges (Cf. p. 32).

être, seront nées les diverses légendes du bâton de saint Pierre confié à saint Front de Périgueux pour ressusciter saint Georges du Puy [4], à saint Eucher de Trèves pour rendre la vie à saint Materne [5], à saint Martial de Limoges pour faire revivre saint Austriclinien [6], et à saint Clément de Metz pour rendre le même service à saint Domitien. Je ne voudrais pas affirmer que l'on ne pût en citer bien d'autres encore. Ainsi les liturgistes romains avaient belle de dire que si le pape ne porte point de crosse (ce qui n'est pas très-sûr du reste, pour les siècles reculés), c'est parce que saint Pierre s'était dessaisi de son bâton en faveur de saint Materne (et de plus d'un encore, comme on voit).

Nous n'avons presque pas besoin de faire observer que les bâtons employés comme instruments de supplice, seront facilement devenus des baguettes ou des verges sous la main des artistes. Cf. *Barre de fer*.

Saint Marc évangéliste, sur les portes de bronze exécutées à Constantinople au xi^e^ siècle pour la basilique romaine de Saint-Paul, est représenté demi-nu, tiré par les pieds à terre et assommé à coups de bâton ou de massue.

Saint Timothée évêque d'Éphèse, disciple de saint Paul; 24 janvier, 87. Tué à coups de bâton et de pierres par les païens auxquels il reprochait les abominations du culte de Diane [7].

Saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée; 17 novembre, v. 271. Enfonçant son bâton sur le bord d'une rivière. Pour arrêter les ravages causés

1. *Menolog. græc.*, t. I, p. 29.

2. Disons aussi que les ermites de Saint-Augustin eurent maille à partir avec l'ordre de Saint-François, qui ne voulait pas qu'il y eût confusion aux yeux des fidèles entre leurs costumes respectifs. Aussi diverses décisions intervinrent pour obliger les Augustins à porter un grand bâton, afin que le public ne s'y trompât point. Cf. Héliot, *Histoire des Ordres monastiques*, etc. (Paris, Coignard) III, p. 10, svv.

3. Au musée de Cluny depuis plusieurs années.

4. Cf. Usuard, *Martyrolog.*, 25 octobr. (AA. SS. *Jun.*, t. VII, p. 625, sq.) — Launoy, *Locus Sulpitii Severi vindicatus*, § 39.

Un ancien Propre du Puy, imprimé en 1624, dit dans l'hymne des premières vêpres (*Exsultet cœlum laudibus*) pour le 10 novembre :

« Hic (*Georgius*) gallicanis partibus
A Petro quondam traditus;
Sepultus, Petri baculo
Tactus, surrexit tumulo. »

5. Corn. V. D. Steen, in *Jon.* III.

6. Bernard. Guidonis, *Sanctorale.* — *Italia sacra*, Collenses episcopi.

7. *Menolog. græc.*, t. II, p. 128.

par le Lycus dans les champs de ses diocésains, il planta sur la rive son bâton qui devint un arbre, et ne fut jamais dépassé par les eaux dans leurs plus grandes crues. Ce ne fut pas, du reste, le moindre des prodiges qui lui ont valu le nom de Thaumaturge.

Saint Leucius évêque de Brindes, après avoir été prêtre d'Alexandrie; 11 janvier, époque indéterminée. En Égypte il ressuscita par l'attouchement de son bâton, des hommes qu'un dragon (un crocodile?) avait tués [1].

Saint Hilaire de Poitiers. Cf. *Serpents*.

Saint Gebhard (*Gebehardus*), évêque de Constance; 27 août, v. 996. Guérissant un aveugle ou un paralytique, en lui mettant à la main le bâton dont il se servait dans ses voyages.

Saint Etton (Cf. *Bœufs*) évêque, rendant la parole à un muet en le touchant de son bâton.

Saint Didier (*Desiderius*), évêque de Vienne; 23 mai, 617. Assommé à coups de bâton et de pierres par ordre de la reine Brunehaut.

Saint Autonome, évêque en Italie; 12 septembre, sous Dioclétien. Tué en Bithynie sur l'autel à coups de bâton [2].

Saint Dorothée, évêque de Tyr; 9 octobre, sous Julien l'Apostat. Tué à coups de bâton, en Thrace, où il s'était réfugié. Il était âgé de 107 ans [3].

Saint Onésime disciple de saint Paul, et évêque d'Éphèse; 16 février. Les membres brisés à coups de bâton [4].

Saint Acepsimas, évêque en Perse; 3 novembre, v. 408. Tué à coups de bâton et de pierres sous la persécution de Sapor. Il était dans sa quatre-vingtième année; et sa taille majestueuse lui attirait les respects de la foule, aussi bien que ses vertus [5].

Saint Gudwal évêque de Saint-Malo, puis moine; 6 juin, v. 610. Arrêtant de son bâton le flux de la mer [6]. A vrai dire, son identité avec l'évêque de Saint-Malo n'est pas très-bien établie; mais il est honoré comme un des plus grands thaumaturges de la Bretagne, et on l'invoque encore dans les temps de sécheresse pour avoir de la pluie.

Saint Chariton [7]. Cf. *Calice, Coupe*.

Joseph d'Arimathie. La légende anglaise prétend qu'à Glastonbury il enfonça en terre son bâton qui devint un arbre (épine) donnant vers Noël des fleurs rouges et blanches.

Saint Tharsice jeune acolyte à Rome, martyr; 15 août, v. 258. Assommé à coups de bâton et de pierres tandis qu'il portait l'Eucharistie à la dérobée [8]. Quand il fut tué, les idolâtres cherchèrent en vain ce dont il était chargé.

Saint Gétule, soldat. Cf. *Bûcher*.

Saint Domnin de Thessalonique; 1 octobre, sous Maximien. Le corps déchiré à coups de bâton [9].

Saint Meortius, soldat; 12 janvier, sous Dioclétien. Frappé durant plusieurs heures, il mourut de ses blessures dans la prison [10].

Les SS. Didyme et Diodore, martyrs à Laodicée de Syrie; 11 septembre, au temps des persécutions païennes. Battus inhumainement par les bourreaux [11].

Les SS. Andoche prêtre, Thyrse diacre, et Félix leur hôte à Saulieu; 24 septembre, v. 213. Assommés après diverses tortures.

Saint Philémon soldat, martyrisé à coups de bâton; 23 novembre, sous Néron [12].

Saint Florian guerrier, martyr; 4 mai, v. 299. Frappé de bâtons. Ce fut un des tourments qu'on lui infligea pour le forcer à honorer les idoles [13] avant de le précipiter dans l'Ens (Autriche supérieure d'aujourd'hui). Cf. *Fleuve, Sceau*, etc.

Saint Jean d'Égypte, solitaire; 27 mars, 394. Arrosant un bâton sec. Il a été souvent cité comme un modèle d'obéissance, parce que sur l'ordre d'un vieil ermite dont il s'était fait le disciple, il arrosa deux fois par jour durant un an un vieux bâton que celui-ci avait fiché en terre en sa présence [14]. Or il fallait aller chercher l'eau chaque fois à deux milles de là. Après un an de cet exercice, le maître lui demanda si son morceau de bois avait enfin pris racine; et comme il se trouva qu'il n'y avait rien de fait, le bâton fut arraché, et le disciple relevé enfin de sa longue tâche. Ce fut lui aussi qui, sur l'ordre de son maître, s'appliqua de toutes ses forces à faire mouvoir un rocher que celui-ci avait commandé de rouler jusqu'à sa cellule. C'était un exemple de simplicité que l'ermite voulait donner à ses hôtes; et Jean s'y mit d'une telle ardeur, qu'il inondait de sa sueur ses vêtements et la pierre même [15]. Aussi fut-il appelé *Jean l'Obéissant*.

Saint Dèle (*Deicolus*, Dié, Diey, etc.), abbé de Lure en Franche-Comté; 18 janvier, 625. Son bâton fiché dans le sol est entouré de pourceaux (Cf. *Pourceaux*). Arrivant près de Lure pour y chercher une retraite, il demanda son chemin à un porcheron qui s'excusa de le conduire sur ce que son troupeau se disperserait s'il ne restait là pour le surveiller. Le saint moine lui dit d'être sans inquiétude; et plantant son bâton près du troupeau, lui garantit que nulle de ses bêtes ne s'écarterait de là. Au retour du pâtre, les ani-

1. Mais il n'en est rien dit dans l'*Hagiologium italicum*.
2. *Menolog. græc*, t. I, p. 32.
3. *Ibid.*, t. I, p. 105.
4. *Ibid.*, t. II, p. 190.
5. *Ibid.*, t. I, p. 163.
6. *Calendar. benedict.*, 7 jun. Qu'il fût bénédictin, c'est chose assez douteuse.
7. *Menolog. græc.*, t. I, p. 73.
8. Cf. Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiterj*, p. 38.
9. *Menolog. græc.*, t. I, p. 83.
10. *Ibid.*, t. II, p. 99.
11. *Ibid.*, t. I, p. 29.
12. *Ibid.*, t. I, p. 206.
13. *Legenda aur.* (*supplem.*), cap. CXCV.
14. Cassian., ap. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 690.
15. Cassian., *ibid.*

maux étaient en effet groupés tranquillement autour de ce signal [1].

Saint Friard, ermite près de Nantes; 1 août, VI^e siècle. Son bâton qu'il avait enfoncé en terre, produisit des fleurs et des fruits; mais le saint l'arracha pour éviter la vaine gloire.

Saint Josse (*Jodocus, Judocus*), prêtre et solitaire en Ponthieu, etc.; 13 décembre, 668. Faisant jaillir une source avec son bâton. Il avait quitté la Bretagne où son frère Judicaël lui offrait le gouvernement du pays; mais s'étant fait ordonner prêtre, il se retira dans la solitude avec son disciple Wulmar. Comme ils étaient tourmentés par la soif, Josse pria Dieu de venir à leur secours; et tandis que son disciple s'endormait cédant à l'inanition, le saint enfonça son bâton en terre d'où une source jaillit à l'instant même. Cf. *Couronne*.

Saint Bénigne de Dijon, martyr (Cf. *Chiens*), apôtre de la Bourgogne; 1 novembre, v. 169. On pourrait prendre pour un bâton la barre de fer qui se voit souvent à la hauteur de ses épaules, parce qu'entre autres barbaries, le juge ordonna qu'on lui rompît le cou [2]. Quelquefois cette barre de fer prend la forme d'une massue.

Saint Méen ou Mein (*Mevennus*), abbé de Gael en Bretagne; 21 juin, v. 617. En frappant la terre de son bâton il fit sortir une source pour les ouvriers qui travaillaient à la construction du monastère. L'eau ainsi obtenue devint célèbre pour la guérison d'une espèce de dartre appelée le *mal Saint-Méen*. On trouvera encore divers faits semblables sous le titre *Sources*.

Saint Odulf (*Odulphus*) chanoine régulier, missionnaire en Frise; 12 juin, IX^e siècle. Tenant un bâton auquel pend une petite tablette. Dans sa vieillesse il ne pouvait gagner son église qu'à l'aide d'un bâton; et il portait en même temps attachée à cette canne grossière une tablette qui lui servait à prendre les noms des fidèles qui recevaient les sacrements. Ce semble avoir été comme le brouillon de son registre paroissial pour les baptêmes et les mariages. Un jour qu'il s'était rendu en toute hâte à quelque office de son ministère, le feu prit à sa cellule où il avait oublié son bâton. Le saint homme pria Dieu que le feu n'atteignît pas l'église. L'incendie s'arrêta en effet, mais après avoir consumé le presbytère. Cependant on y retrouva le bâton de l'homme de Dieu; et la cire de la tablette était demeurée si intacte, que pas un des mots n'y avait été effacé. Cela fut regardé comme une grande preuve des mérites d'Odulf, en sorte qu'après sa mort le bâton et la tablette furent suspendus sur le tombeau de l'homme de Dieu [3].

Saint Famien de Galese; 8 août, 1150. Un bâton à la main, à cause de ses longs voyages. Il avait pris l'habit de Cîteaux après plusieurs pèlerinages, et vécut en ermite. Retiré à Galese près de Rome, il y est honoré particulièrement [4].

Saint Procope, abbé. Cf. *Saints représentés avec des enfants*.

Saint Jean de Matera abbé de Pulsano dans la Pouille, fondateur d'une congrégation bénédictine d'ermites; 20 juin, 1139. Chassant avec son bâton le diable qui s'envole sous la forme d'un serpent ailé. Parmi ses miracles, on raconte qu'il délivra une maison hantée où il voulait établir des religieuses; et que près de mourir, il chassa le diable qui venait pour l'effrayer [5]. Je ne vois pas précisément que son bâton lui ait servi pour ces diverses expulsions du diable, mais une vieille prose en son honneur le compare à Moïse [6] dont la baguette merveilleuse fut l'instrument de tant de prodiges.

Saint Gui d'Anderlecht (Cf. *Autel*, p. 101). Un bâton que le saint avait enfoncé en terre pendant qu'il priait, passe pour être devenu un grand chêne qui servit depuis à sculpter plusieurs statues du serviteur de Dieu [7].

Saint Rouin abbé de Beaulieu-en-Argonne, après avoir été, dit-on, évêque en Irlande (Cf. *Argent*, p. 69). Au prodige déjà raconté, ajoutons celui d'avoir fait sourdre, au moyen de son bâton, une fontaine d'où le terrain reçut la fécondité.

Saint François de Paule, fondateur des Minimes; 2 avril, 1507. Le bâton qu'il porte communément est-il l'indication de ses longs voyages ou de l'âge avancé auquel il est parvenu? En tout cas il sera reparlé de lui dans les articles que nous intitulons *Chiffre* et *Scapulaire*.

Saint Étienne le Jeune, abbé. Cf. *Orage*.

BAUME.

Plusieurs saints, à tort ou à raison, ont été considérés comme doués après leur mort du privilége de répandre une sorte de baume. Ainsi leurs corps, non-seulement avaient échappé à la corruption du tombeau, mais devenaient comme la source d'une liqueur parfumée ou bienfaisante que les fidèles recueillaient avec respect. Pour quelques-uns d'entre eux, cette faveur extraordinaire n'est connue que par le souvenir des temps passés; mais il en est encore qui continuent à donner ce spectacle. Telle est par exemple sainte Walburge à Eichstædt (Cf. *Fiole*).

Ce prodige peut la plupart du temps s'exprimer aux

1. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 203.
2. P. de Natalib., lib. X, cap. 3.
3. Supplément à la *Légende dorée, Lovanii*, 1485, in-4°. Ce livre est la reproduction de l'édition donnée à Cologne en 1483; et M. Græsse eût bien fait de la consulter pour ses additions à l'ouvrage de Jacques de Voragine.
4. AA. SS. *August.*, t. II, p. 389-395 :

« Loca sancta peragravit,
Compostellam visitavit,
Hierosolymam petivit
Ubi Christum exquisivit. Etc. »

5. AA. SS. *Jun.*, t. IV, p. 50, 55.
6. *Ibid.*, t. IV, p. 58.
7. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 37, sq.

yeux par un sépulcre d'où s'écoulent des gouttelettes; ou bien, comme dans un petit tableau du musée de Cluny (que M. du Sommerard père attribuait à Gioanni Angelico), par un prêtre qui vient recueillir le baume près du

Saint François de Paule (p. 128).

corps saint. En ce cas on en trouverait des exemples à l'article *Tombeau*. Quoi qu'il en soit, les Grecs, chez lesquels cette merveille paraît avoir été plus fréquente, ont fait un mot pour désigner les saints dont les restes ont reçu cette faveur du Ciel; ils les appellent *Myroblites*. Comme cette caractéristique est assez importante historiquement, et n'a pas toujours été reproduite par les artistes, on ne sera peut-être pas fâché de voir énumérer ici un bon nombre des serviteurs de Dieu qui passaient pour avoir eu ce privilége[1]. Tels sont *saint André* et *saint Matthieu*, apôtres; *saint Nicolas de Myre, saint Jean l'aumônier, saint Juvénal* de Narni, *saint Théodore* Trichinas, *saint Démétrius* de Thessalonique[2], *saint Euthymius* surnommé *le Grand*, abbé; *saint Berchaire, saint Samson, saint Éloi, saint Médard, saint Perpet* évêque de Tongres, *saint Fortunat* évêque de Fano, *saint Quirin* de Tegernsée, quatre des *martyrs de Mélitine* en Arménie[3], *saint Félix* évêque de Nole, *saint Gondakar* évêque d'Eichstædt, *saint Tillo* (Théau) disciple de saint Éloi, *saint Venerius* (13 septembre).

Parmi les saintes c'était, outre *sainte Walburge* dont nous avons déjà parlé, *sainte Catherine*[4], *sainte Élisabeth* de Hesse, *sainte Hedwige, sainte Euphémie* de Chalcédoine, *sainte Glycère* d'Héraclée, *sainte Thérèse, sainte Marie-Madeleine dei Pazzi*, la bienheureuse *Béatrice d'Este* à Ferrare.

Je ne prétends pas absolument citer tous les corps saints de qui ce prodige aurait été raconté, et parmi ceux que j'indique il en est pour lesquels la merveille n'a été constatée qu'en passant; tandis que d'autres avaient la réputation d'en renouveler constamment le spectacle. On peut d'ailleurs recourir à ce qu'en dit le P. Rader (*Bavaria sancta*, t. III), à l'occasion de sainte Walburge.

BÊCHE.

Cet outil particulièrement propre aujourd'hui à signaler l'horticulture, semble avoir servi aussi à désigner les défricheurs primitifs (Cf. Ève, sous le titre *Bélier*); et partant les premiers moines d'Occident, dont l'isolement presque sauvage ne permettait guère que l'emploi de la cognée, de la bêche et du hoyau. C'est, je pense, à ce titre que l'on a mis la bêche entre les mains de SAINT FIACRE (30 août, 670) ermite; lequel, du reste, est devenu patron des jardiniers peut-être beaucoup plus à cause de cet attribut, que pour avoir précisément pratiqué le jardinage. Dans la gravure ci-jointe, on le voit en présence de saint Faron évêque de Meaux. Cette petite scène a été publiée en plu-

1. On en trouverait d'autres encore cités par le P. Théophile Raynaud, *Opp.*, t. VIII, p. 517-522.
2. Cf. M. Philæ *Carmina*, ed. Wernsdorf, p. 240.
3. Procop., *De ædific.*, t. I, p. 7.
4. Je trouve dans un vieux missel qui me semble appartenir à l'Alsace, la Post-communion (*complenda*) suivante pour la messe de

sieurs exemplaires par M. A. Forgeais[1] qui l'explique suffisamment; d'ailleurs elle n'est pas l'objet de l'article actuel. Disons seulement que le saint irlandais ayant reçu une concession de terrain qui devait être déterminée par l'espace qu'il pourrait enceindre d'un sillon (ou d'une rigole) en un jour avec sa bêche, le résultat de cette journée se trouva énorme. Le sillon courait, dit-on, devant la bêche de l'ermite étranger; quelques-uns prétendent même que son bâton y suffisait, et que les arbres se précipitaient le long de la piste tracée par la canne du solitaire. Aussi l'accusa-t-on de magie d'abord[2]. A vrai dire, c'est ordinairement une bêche que porte saint Fiacre; même lorsqu'il figure comme patron d'un métier qui n'a rien de commun avec la culture de la terre.

On peut s'en assurer au moyen de cet autre *plomb historié* exécuté pour les potiers d'étain[3], dont le patronage était partagé entre saint Fiacre et saint Mathurin à Paris.

Il n'en est pas de même pour saint Maur, abbé (Cf. *Balance,* p. 109). Les *enseignes de pèlerinages* que je viens de citer nous le montrent quelquefois armé d'une bêche, mais le plus souvent aussi tenant tout simplement une crosse en sa qualité d'abbé[4].

Si quelque autre saint se voit avec la bêche, c'est communément (par exemple saint Conon) pour rappeler qu'il s'est occupé de jardinage. A ce titre, on a pu lui donner d'autres instruments de travail; et il vaut mieux le renvoyer à l'article *Jardin,* qui n'exclura aucun outil d'horticulture.

BÉLIER (Cf. *Agneau,* p. 20, svv.).

Abraham. Tout le monde a vu quelque représentation de la scène biblique où Dieu empêche l'immolation d'Isaac, en lui substituant un bélier qui se trouve là comme par hasard retenu dans les halliers par ses cornes[5]. Cf. ci-dessus, p. 22.

Daniel le prophète. Près de lui un bélier à longues cornes qui lutte contre un bouc monstrueux. C'est la vision où le prophète entrevoit la destinée de l'empire des Perses et la conquête grecque de l'Asie par les Macédoniens[6].

Ève. L'art des catacombes, comme on dit, mais qui me semble avoir duré plus qu'on n'a l'air de l'admettre ordinairement, a représenté parfois la pénitence d'Adam et d'Ève (ou plutôt leur initiation à la vie de labeur après le péché) par une apparition divine où chacun d'eux reçoit sa tâche. A l'homme est remise une poignée d'épis, c'est-à-dire le soin de nourrir la famille en travaillant à la sueur de son front; et la femme reçoit un mouton ou un bélier, comme indication de la petite pâture et des soins domestiques que Rome symbolisa par le filage de la laine. Le moyen âge, moins gracieux d'invention, nous montre tout simplement Adam courbé sur sa bêche, et la première femme filant près de lui sa quenouille, pendant que ses deux premiers fils croissent sous ses yeux. C'est le même fait s'élevant par les sollicitudes de la maternité, et rachetant par cet endroit ce qu'il y avait de brièveté simple et large dans un art plus voisin de l'antique. Le christianisme, avec l'agrandissement du mariage, regagne là par le cœur ce que les formes de l'art plastique ne disaient plus à l'œil sous le ciseau moderne.

BÉNÉDICTION.

La liturgie a fixé depuis plusieurs siècles ce qu'il y aurait de différence entre la bénédiction épiscopale et celle que donne le prêtre. L'évêque replie les deux derniers doigts de la main, comme pour désigner la très-sainte

cette sainte : « Sumptis, Domine, salutis æternæ mysteriis, te supplici ter deprecamur ut sicut liquor qui de membris beatæ Catherinæ virginis et martyris tuæ jugiter manat, languidorum corpora sanat; sic ejus oratio cunctas a nobis iniquitates expellat. Per D. N. J. C. »

1. *Plombs historiés,* Pèlerinages (1863), p. 126-149.

2. Missel de Paris, 1516, in-4°; prose de saint Fiacre (*Lucernæ novæ specula*), fol. cxc :

« Ad vitam solitariam
Suspirans, exit patriam;
Faronem Meldis reperit,
Cui suum votum aperit.

Hunc loco solitario
Locat in solo proprio,
Sic fit Joanni similis
Cultor deserti sterilis.

Dum locum signat baculo,
Novo nemus miraculo
Tamquam cæsum dejicitur;
Humo (*ligno?*), non fossa cingitur.

Sic sancti viri meritum
Loci dilatat habitum (*ambitum?*).
Res innotescit feminæ,
Accusat ut de crimine.

Damnat opus malefici,
Diffamat artem magici;
Præsentandus hic præsidi (*præsuli?*),
Lassus insedit lapidi.

Lapis cedit, nec cæditur,
Petræ sedes insculpitur.
O feminæ nequitia,
Petræ major duritia!

Orat ne loci limina
Immunis intret femina,
Hæc est causa cur feminæ
Arcentur ejus limine. »

Cf. *Calendar. benedict.,* 30 august. Les Bretons ont un récit presque semblable au sujet de saint Goeznou; mais il ne lui donnent pour outil qu'une fourche. Saint Goulven fait mieux encore: il se contente de marcher, et le fossé suit ses pas. De même pour saint Hernin (ou Thernon).

3. A. Forgeais, *l. cit.* (1862), p. 109-113.

4. *Ibidem* (1863), p. 114-125.

5. Gen. xxii, 13.

6. Dan. viii, 3-26.

Trinité par les trois autres; et l'Église grecque croise le pouce sur l'annulaire avec une intention quelque peu alambiquée (pour nous du moins qui sommes médiocrement formalistes) de représenter les quatre lettres IC XC, abrégé du nom de Jésus-Christ (Cf. p. 96).

Quoi qu'il en soit, le geste de la bénédiction épiscopale latine a été mal interprété dans bien des cas où l'art s'inspirait des formes antiques et non pas de la liturgie moderne. C'est alors tout simplement une manière d'annoncer au spectateur que le personnage parle ou veut se faire écouter. Voilà pourquoi la *main divine* sortant d'un nuage, ou, comme on disait (*issant du ciel*), a presque toujours cette forme. Elle indique une parole ou une inspiration de Dieu [1]. De là ces mains soi-disant bénissantes sur des calices ou des patènes, pour rappeler la vertu céleste qui fait le sacrement; et ces *mains divines* mentionnées par diverses légendes dont nous aurons à parler quand leur tour sera venu.

La bénédiction se faisant avec le signe de la croix, peut être considérée comme le grand recours à Dieu et à la médiation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un très-grand nombre de miracles aura donc été fait par ce moyen; mais ici nous ne parlerons que de circonstances particulières où la bénédiction est ce qu'il y a de plus apparent dans une scène historique. Quand un saint évêque est représenté sans caractéristique spéciale, ce geste lui est presque toujours attribué, soit parce que la bénédiction appartient tout spécialement au sacerdoce supérieur, soit parce que la prédication est le premier devoir de l'épiscopat. Que l'on ne prenne donc pas toujours la bénédiction moderne comme un signe qui aurait eu jadis constamment sa valeur actuelle.

Le patriarche Jacob bénissant les deux fils de Joseph. Son grand âge l'avait rendu aveugle; mais comme, croisant les bras, il posait la main droite sur le cadet et la gauche sur l'aîné, Joseph s'imagina que c'était une erreur. L'aïeul répondit : « Je sais ce que je fais, le plus jeune l'emportera sur son frère [2]. » Le moyen âge a fréquemment reproduit ce grand fait de l'histoire sainte, comme une des prophéties historiques de la substitution des Gentils aux Juifs (de la nouvelle loi à l'ancienne) en vertu de la croix; j'ai eu l'occasion de l'expliquer d'après les SS. Pères, en rendant compte du sujet qui couronne le premier des vitraux de Bourges (Nouvelle alliance).

Saint Prosper, évêque de Reggio dans le duché de Modène; 25 juin, v. 466. Il meurt en bénissant son clergé rassemblé autour de lui. On l'a quelquefois confondu avec Prosper évêque de Riez en Provence, parce que le nom des deux villes est à peu près le même en latin.

Saint Coprès, prêtre et solitaire en Égypte; v. 330. Bénissant du sable que lui présentaient des paysans. Ces gens étaient païens, et le saint les ayant évangélisés, ils lui demandèrent de prier pour leurs récoltes qui tournaient souvent à mal; car la contrée était fort stérile. Sur sa promesse de les recommander à Dieu, ils ramassèrent du sable sur lequel notre saint avait marché, et le lui faisant bénir, ils le mêlèrent à leurs semences qui vinrent à merveille [3].

Saint Hélier (*Helerius*) ermite, et martyr dans l'île de Jersey; 16 juillet, VI[e] siècle. Bénissant une fontaine dont il rendit l'eau potable désormais, tandis que jusque-là elle était évitée comme fiévreuse. On s'y rendit au contraire depuis lors, pour être guéri de la fièvre.

Saint Roch. Cf. *Chien*, etc.

BÉNITIER. Cf. *Aspersoir*.

BÉQUILLES.

Nous ferons entrer dans cet article les différentes espèces d'instruments employés pour aider les estropiés à marcher ou à se mouvoir d'une façon quelconque. Ce sera tantôt ce que l'on appelait *potence* (ou bâton terminé par une traverse à angle droit, comme un T), tantôt une poignée s'appuyant sur quatre petits pieds, comme celles dont voici un échantillon et qui servent aux culs-de-jatte pour se traîner; enfin tout ce qui indique les estropiés.

La petite *enseigne* de pèlerinage que nous donnons ici d'après M. Forgeais [4] montre (avec une perspective quelque peu négligée) l'un de ces supports appendu en *ex-voto* dans le sanctuaire de Saint-Maur-des-Fossés. Admettons ici, soit ces instruments témoignant la confiance qu'on avait aux saints pour la guérison, soit les malheureux qui viennent réclamer les secours d'un thaumaturge.

Le moyen âge, auquel les philanthropes ont souvent reproché d'avoir encouragé la fainéantise par une charité mal entendue, n'est plus là pour se défendre contre ceux qui lui intentent ce procès posthume. Mais qui veut y regarder de plus près verra que dans les peintures de cette époque les mendiants sont presque toujours des estropiés, ce qui n'indique sûrement pas que l'*assistance publique* d'alors prêtât beaucoup à l'abus. Quant aux

1. Il est inutile de revenir sur la preuve de cette signification, que je crois avoir surabondamment établie ailleurs (*Mélanges d'Archéologie*, etc., t. I, p. 32; p. 214, note 4; et p. 215. — *Item*, t. III, p. 46, note 1). A qui fera-t-on croire que certains personnages des diptyques consulaires prétendent bénir le public parce qu'ils font ce geste oratoire très-connu des antiquaires pour avoir été employé dans l'art païen? Bien des représentations de l'époque chrétienne s'expliquent d'une manière satisfaisante par la transmission de cette ancienne pratique. Mais l'article *Main divine* en dira davantage.

2. Gen. XLVIII, 1-20.

3. Rosweide, *Vitæ PP.*, p. 68, sq.; 753.

4. *Plombs historiés*, Pèlerinages (1863), p. 120.

sujets qui pourront figurer dans le présent article, les estropiés n'y prendront place que comme recevant des soins ou la guérison et non pas l'aumône. Les simples *malades* paraîtront ailleurs.

Saint Antoine le Grand, abbé, ou plutôt patriarche de la vie monastique en Thébaïde; 17 janvier, 356. Une béquille (*potence*) à la main, et sur son vêtement (vers l'épaule), l'empreinte d'une petite potence. C'est du moins ainsi que j'interprète la représentation la plus fréquente du saint dans les pays occidentaux.

De fort habiles gens ont évoqué à cette occasion le souvenir du *chrisme* égyptien, sorte de *croix ansée* adoptée par les chrétiens d'Alexandrie, lorsque la destruction du temple de Sérapis leur eut fait remarquer que la vie future était exprimée dans la vieille symbolique des Pharaons par un signe où figurait la croix. Mais dans la question présente, n'est-ce pas recourir à une science bien reculée, lorsque des renseignements beaucoup plus modernes suffisent pour l'explication? et ne peut-on pas appliquer ici le mot de saint Augustin: *Grands pas... hors de la route!* Que saint Antoine marchât appuyé sur une potence, c'est ce dont le bon sens rendrait suffisamment raison quand on sait qu'il atteignit l'âge de cent cinq ans. La béquille tracée sur sa robe remonte à une origine presque aussi simple. C'est que la *potence* au moyen âge était comme le blason des hôpitaux à cause du soin qu'ils devaient avoir des impotents[1], et que la plus ancienne institution d'un corps hospitalier s'était faite sous le patronage de saint Antoine. On croyait posséder le corps de cet illustre anachorète à la Motte-Saint-Didier en Dauphiné, et une endémie ou contagion du xi^e^ siècle fit naître près de ses reliques la célèbre *Maison de l'aumône* qui envoya des colonies au loin[2] sous le nom du grand abbé d'Égypte (les *Antonins*). L'objet premier de cette fondation hospitalière fut une maladie qui reçut précisément le nom de *feu Saint-Antoine:* soit parce que dans la province où elle éclata, la célébrité du corps saint récemment apporté d'Orient excita les pauvres malades à se réclamer du thaumaturge; soit parce que près de sa chapelle, se forma une réunion d'infirmiers charitables qui se dévouèrent au service des malheureux atteints par ce terrible fléau. Le mal nommé *herpes esthiomenos*[3] a été qualifié *érysipèle gangréneux* par des savants modernes qui ne sont pas d'accord avec tous leurs confrères. Car d'autres veulent que ce soit une *dartre rongeante*, dont les ulcérations sont parfois si profondes qu'elle prend l'aspect du cancer[4].

1. Cf. Manni, *Osservazioni istoriche sopra i sigilli...*, t. VII, sig. 5; t. VIII, sig. 6 (p. 59, 67). La béquille marquait non-seulement maladie, mais vieillesse. Aujourd'hui encore, en Belgique, pour un jubilé (cinquantième année) de mariage, de sacerdoce, etc., on donne au jubilaire une béquille de bois doré. Cf. Theoph. Raynaud, *Opp.*, t. VIII, p. 407, sqq.

2. Cf. L. T. Dassy, *l'Abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné* (Grenoble, 1844), p. 31-70; 123, etc.

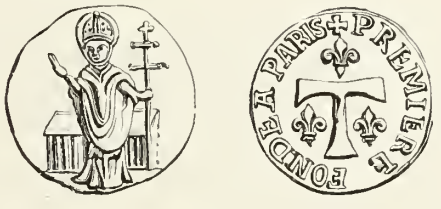
3. Prose viennoise, *ibid.*, p. 500:

« Urbs beata viennensis et beatus populus,
Vir decrepitus et senex, juvenis et parvulus,
Apud quos non dubitatur esse Dei famulus.
Manum ægris imperante reddit servo Dominus,
Ut quum jubet vis naturæ fiat morbi terminus,
Et tollatur infernalis herpes esthiomenus.
Nos infirmi, nos jacentes in peccatis hominum,
Tuis, pater, indigemus precibus ad Dominum
Ut a malo liberemur et ab æstu criminum. Etc. »

4. J'ignore si le *feu sacré* dont fut délivré le diocèse de Vannes au viii^e^ siècle par son évêque Saint Gobrien, était autre chose que le

Cet unique point de départ, bien clair dans ses principaux traits, suffit à rendre compte de quelques attributs que saint Antoine a reçus au moyen âge. Nous en compléterons l'exposé plus tard, en y joignant l'explication que chacun d'eux pourra requérir. Cf. *Clochette, Pourceau, Flammes.*

En somme, la béquille (le *Tau,* si l'on veut) devint tellement le signe de saint Antoine, que la voici employée comme revers à une figure de saint Claude dans un méreau parisien; uniquement, parce que la con-



frérie de Saint-Claude pour laquelle cette pièce était destinée, se réunissait dans l'église du Petit-Saint-Antoine [1].

Saint Bardon, archevêque de Mayence; 10 juin, 1053. Son tombeau entouré d'estropiés, et garni de béquilles suspendues en *ex-voto.* Il fut très-honoré dès sa mort, et célèbre pour les guérisons opérées à son sépulcre; si bien qu'un de ses anciens serviteurs, tout perclus, se trouvait là depuis quelque temps comme saint Annon de Cologne visitait l'église. Celui-ci, s'adressant à saint Bardon, exprima hautement que c'était chose bien dure de voir le thaumaturge négliger l'un des siens, tandis que grand nombre d'autres obtenaient ce qu'ils venaient demander. A l'instant le pauvre homme se trouva délivré de son infirmité, et saint Annon entonna le cantique d'action de grâces [2].

Saint Erhard évêque de Ratisbonne, après avoir été moine (Cf. *Baptême,* p. 119). On prétend qu'il venait d'Irlande où il aurait quitté un siége épiscopal. Sa vie est mal éclaircie, mais le P. Rader [3] l'a fait graver entouré d'estropiés qui viennent lui demander sa bénédiction pour être guéris.

Saint Lambert, évêque de Liége. Cf. *Fontaine* (saint Omer).

Le B^x Jacques Salomoni (J. de Venise), dominicain; 31 mai, 1314. Entouré d'estropiés et de pauvres, à cause de sa charité; mais surtout à raison des nombreux miracles qu'il fit pour guérir ou soulager des paralytiques [4].

Le B^x Salvator d'Orta (Salvador de Horta en Catalogne, franciscain mort à Cagliari. Cf. *Jardin*). Comme le précédent et pour le même motif [5].

BERGERS (Cf. *Pâtres*), ou Bergères.

S'il ne s'agissait que d'un agneau ou d'un mouton, d'un bœuf ou d'une vache, ou de bœufs sous le joug, ce n'est pas ici qu'on devra chercher le saint caractérisé de la sorte. Nous n'admettrons dans cet article que les serviteurs de Dieu qui sont représentés ordinairement comme gardant un troupeau, ou avec les attributs de la profession pastorale (chien, houlette, panetière, etc.).

Le prophète Amos. Lui-même déclare qu'il était pâtre ou berger [6], et son langage montre bien çà et là que sa jeunesse avait été familiarisée avec les grandes scènes de la nature.

Saint Joachim, père de la très-sainte Vierge. Dans un paysage où l'on voit paître des moutons, parce qu'il s'était retiré à la campagne après l'insulte qu'il avait reçue au temple de Jérusalem. Cf. *Agneau,* p. 22; *Embrassement, Nid.*

Je ne saurais dire bien au juste ce que c'est qu'un saint Renebar évêque, que j'ai vu quelque part entouré de bœufs et de moutons; ou un saint Florent (*Florens, Florentius*), que plusieurs auteurs allemands désignent comme berger, aidé même par un ours dans la surveillance de son troupeau (Cf. *Ours*). Mais ce dernier doit être le moine de Norcia, dont parle saint Grégoire le Grand [7].

Saint Cuthbert évêque de Lindisfarne, avait gardé pendant son enfance les troupeaux de son père en Écosse. Cf. *Ame,* p. 29; *Feu,* etc.

Saint Malchus, moine syrien; 21 octobre, IV^e siècle. Gardant un troupeau dans le désert. Ses aventures, dont l'étrangeté a l'intérêt d'un roman fait à plaisir, sont racontées par saint Jérôme [8], qui peut passer comme témoin acceptable. Malchus avait quitté sa famille pour embrasser la vie religieuse, au moment où ses parents songeaient à le marier. Mais dans sa retraite, il apprend la mort de son père; et se met à songer que le soin de consoler sa mère doit l'emporter sur toute autre résolution. Les avis de l'abbé ne peuvent le retenir; mais

feu Saint-Antoine. Quant au miracle de *Sainte-Geneviève-des-Ardents* à Paris, plusieurs pensent qu'il s'agissait d'une fièvre endémique.

1. Cf. *Plombs historiés,* t. III (1864, *Variétés numismatiques*), p. 110-113.

2. La quantité de prodiges obtenus par l'intercession de saint Bardon, a donné lieu à ce distique que je donne comme témoignage populaire et non pas comme modèle de littérature :

« Ætherea si quis te non veneratur in aula,
Antistes Bardo, bardus is est nimium. »

3. *Bavaria sancta.* 4. AA. SS. *Maii,* t. VII, p. 431, etc.

5. AA. SS. *Mart.,* t. II, p. 669, 670, etc., etc. De là l'hymne (*Numinis Virgo genitrix*), où se trouve cette strophe (*ibid.,* p. 674) :

« Debiles, claudos, varisque vulgus
Mutilum membris, calidasque febres
Hic dies omnis videt expetitam
Ferre medelam. »

Ibid., p. 668, on trouvera ce refrain populaire :

« Pues que vuestro gran favor
Nuestros animos conforta,
Rogad por nos el Señor
Beato Salvador de Horta. »

6. Amos I, 1; VII, 14, sq.

7. Brautii *Martyrolog. poeticum,* 23 maii :

« Pascendas commisit oves Florentius urso;
Qui prior, ex illis quam perit ulla, perit »

8. Ap. Rosweid., *Vitæ PP.,* p. 93, sqq.

dans son voyage il tombe entre les mains des Arabes vagabonds qui, depuis les premiers temps historiques, infestent les frontières indécises de la Syrie. Devenu esclave, il fut chargé par eux de garder les troupeaux pendant leurs expéditions; et pour qu'il prît goût à sa nouvelle tâche, ses maîtres s'occupèrent de le marier. Ils lui donnèrent donc une femme qu'ils avaient enlevée dans leurs pillages, et il fallait l'épouser ou recevoir la mort. Or la femme qu'on lui imposait ainsi avait été prise à un mari qui s'était soustrait à la main des Sarrasins. Comme elle aussi était chrétienne, ces deux singuliers époux s'arrangèrent pour avoir la mine de faire bon ménage. Ils vécurent de la sorte plusieurs années en servitude jusqu'à ce qu'une occasion de s'enfuir s'offrît un jour. Mais leur maître se mit bientôt à la poursuite des fugitifs, et ils allaient être atteints quand ils se jetèrent dans une grotte pour se dérober à ses regards. L'Arabe ne les avait pas perdus de vue, et descendant de son chameau, il se mit en devoir de pénétrer dans la caverne l'épée à la main. Cependant il y avait dans le voisinage une lionne avec ses petits. La bête farouche, pensant qu'on avait affaire à elle, s'élança sur l'Arabe et le mit en pièces. A quelque temps de là, Malchus et sa compagne, se glissant hors de leur cachette, trouvèrent disponible le chameau de leur maître qui leur servit à regagner le pays romain. Malchus revint à son monastère après cette dure leçon, et prit le parti d'y vivre jusqu'à un âge avancé où la mort termina sa pénitence.

Saint Armogaste, confesseur de la foi en Afrique; 29 mars, v. 468. Homme de la cour sous le règne de Genséric, il fut soumis à diverses tortures comme catholique; et pour éviter d'en faire un martyr en lui donnant la mort, on le réduisit à l'état de bouvier dans la campagne de Carthage. C'était un exemple et une menace à l'adresse des Vandales surtout qui voudraient quitter l'hérésie nationale.

Saint Valery (*Walaricus*), abbé; 1 avril, 622. Enfant, il garde les bestiaux et s'y forme tout seul aux éléments des lettres. Né de parents pauvres et désirant arriver à faire ses études, il se faisait écrire sur des tablettes les caractères de l'alphabet pour s'appliquer ensuite à les lire et à les retracer, suppléant de son mieux au défaut de maître[1]. Cf. *Oiseaux*.

Saint Thuriaf (Thuriau ou Thiviziau), évêque de Dol: 13 juillet, v. 749. Il avait été berger dans son enfance, et l'on raconte de lui comme de saint Valery, qu'il s'était formé presque tout seul à la lecture. Sa belle voix attira l'attention de Thiarmail (ou Armahel) évêque de Dol, qui le fit instruire. Thuriaf devint ensuite chorévêque, et successeur de Thiarmail[2].

Saint Laumer (*Launomarus*, Lomer), abbé; 19 janvier ou 16 mai, 594. Dans ses premières années, il avait aussi gardé les troupeaux; et dès lors il employait une bonne partie de ses journées à la prière. Cf. *Argent*, p. 69, etc.

Le Bx Didier (*Desiderius*), frère lai à Clairvaux[3]; 24 février, v. 1150. Il était chargé des bestiaux du monastère; et saint Bernard jugeait qu'il méritait plus par un seul *Ave Maria*, que ne faisaient au chœur tous les autres moines de l'abbaye. Particulièrement cher à la Mère de Dieu, ce saint frère reçut sa visite au moment de la mort.

Saint Wendelin, abbé; 20 octobre, v. 630. On le représente jeune gardant les troupeaux. Il passe pour Irlandais ou Écossais, et fils d'un prince. Ayant quitté sa patrie, il se serait mis au service d'un riche dans le pays de Trèves et fut employé comme berger. On dit qu'il convertit son maître, et plus tard il embrassa la vie monastique[4].

Saint Marien (ou Marcien) prêtre, moine à Auxerre: 20 avril, ve siècle. Chargé de garder les vaches du monastère, il attira une bénédiction extraordinaire du Ciel sur son troupeau et sur tous ses produits. On ajoute que sa bonté attirait les oiseaux qui venaient folâtrer autour de lui, et qu'un sanglier et un ours lui durent d'échapper aux chasseurs[5].

Saint Uguzzon (Uguccione, *Uguzzo*, *Lugusonus*, *Lucius*, etc.), martyr dans le Val Cavargna, près du lac de Côme; 12 juillet, époque incertaine. Pâtre au service d'un maître qui le soupçonna de faire des charités nuisibles à l'intérêt de la maison, il fut congédié brutalement. Mais comme les intérêts du nouveau patron qui avait engagé l'homme de Dieu à son service gagnaient au changement, l'ancien imagina de poignarder celui qu'il n'avait pas su conserver sur ses terres. Cf. *Source*.

Saint Druon (*Drogo*, *Drago*), ermite; 16 avril, 1186. Paissant des brebis. Né dans l'Ostrevan, et orphelin dès son enfance, il passa plusieurs années au service d'une dame pieuse à Sébourg près de Valenciennes, et y garda les bestiaux. Devenu grand il visita Rome, et puis se bâtit un ermitage pour y passer le reste de ses jours. On l'invoque contre la pierre et les hernies, parce qu'il souffrit lui-même d'une hernie très-grave qui l'obligea précisément de renoncer à ses pèlerinages pour terminer sa vie dans l'état de reclus[6].

Saint Gamelbert. Cf. *Baptême*, p. 119; *Ermites*.

Saint Éberhard (Évrard, ou Erhard), berger près de Frisingue; 28 septembre, époque indéterminée. Agenouillé au milieu de son troupeau[7]. Il est invoqué en Bavière contre les épizooties.

1. *Calendar. benedict.*, 1 april.
2. *Les Vies des Saints de la Bretagne*, p. 395.
3. Je n'oserais pas assurer qu'il ait jamais reçu un culte public.
4. AA. SS. *Octobr.*, t. IX, p. 342.
5. AA. SS. *April.*, t. II, p. 760.
6. AA. SS. *April.*, t. II, p. 440-445. Cf. Dancoisne, *Numismatique béthunoise*. p. 144, svv.
7. Rader, *Bavaria sancta*.

Saint Émilien (Millan de la Cogolla) prêtre, honoré comme abbé par les Bénédictins; 12 novembre, v, 560. Né de parents pauvres à Berceo, il garda les troupeaux de sa famille durant bien des années; puis fut instruit par un ermite et ordonné prêtre. Après avoir administré les sacrements dans son pays natal, il revint dans son ermitage qui devint le célèbre monastère de San-Millan [1].

Saint Gilbert (Giliberto), pèlerin. Il meurt à genoux dans une bergerie, à Montecchio del Loto (dans le Val di Chiana) près de Cortone; et tous les moutons s'agenouillent autour de lui [2]. Je ne puis me rappeler où j'ai pris cette note, mais je ne rencontre plus de renseignement sur ce saint, qui est cependant un des patrons de la paroisse ci-dessus désignée.

Saint Bénézet, auteur de l'ancien pont d'Avignon. Cf. *Pierre*.

Saint Pascal Baylon, franciscain de la stricte Observance; 17 mai, 1592. Il avait été berger dans son enfance, et dès lors portait toujours le rosaire à la main ou suspendu à son cou, mettant à contribution la charité des passants pour se faire enseigner la lecture à bâtons rompus. Je l'ai vu représenté en costume de franciscain, tandis qu'il veille sur son bétail; mais c'est là un de ces anachronismes dont les artistes ne se sont pas assez fait scrupule. Cf. *Ostensoir*.

Saint Gaudens (*Gaudentius*, Gaudeins, Goins, Gauzeins) berger, martyr dans le pays de Comminges, ou en tout cas dans les Pyrénées; 30 août, etc., VIII^e siècle (?). Il est tenu pour berger, martyrisé par les Sarrasins dans son jeune âge avec plusieurs compagnons [3]. M. Louis Lamothe a bien voulu me permettre de faire copier la peinture qu'il avait exécutée dans l'église même de Saint-Gaudens, et j'en donne ici la reproduction qu'il ne s'est pas chargé de garantir (voir l'autre colonne).

Sainte Reine d'Alise; 7 septembre, 251. Élevée, dit-on, dès sa petite enfance dans la religion chrétienne, elle fut chassée pour cela de la maison paternelle; et gardait les troupeaux de sa nourrice lorsque le gouverneur, frappé de sa beauté, voulut la prendre pour épouse. Sur le refus de la jeune fille, on lui fit endurer divers tourments et elle mourut décapitée. Sa légende semble bien avoir été grossie par des emprunts faits à l'histoire d'autres saintes. Mais enfin le culte de cette martyre était extrêmement célèbre dans l'Auxois dont elle était patronne, et de nombreux pèlerins allaient vénérer ses reliques dans l'abbaye de Flavigny [4].

Sainte Marguerite d'Antioche (Cf. *Ceinture*, *Dragon*, etc.). On la peint quelquefois gardant les moutons, et cela est assez d'accord avec sa légende; mais ce n'en est pas la circonstance saillante, et l'usage le plus répandu est de la caractériser par un dragon [5].

Sainte Geneviève, patronne de Paris (Cf. *Ange*, p. 24; *Aveugle*, p. 106, etc.). Que dans son enfance la sainte ait pu être envoyée aux champs par sa mère (femme un peu

Saint Gaudeins (ou Gaudens).

rude, comme dit l'histoire) pour surveiller les bestiaux, je ne m'y oppose point. Mais je ne crois pas que l'idée d'en faire une gardeuse de moutons soit antérieure à l'époque des *bergeries* dans la peinture. En somme, ce n'était pas la représentation acceptée dans l'art populaire avant le XVII^e siècle [6]. Adoptons si l'on veut, pour

1. *España sagrada*, t. XXXIII, p. 414. — Gonzalo de Berceo, *Estoria de sennor sant Millan*, etc., etc.

2. La même chose est rapportée de quelques autres saints; comme par exemple saint Joseph de Copertino.

3. Cf. AA. SS. *August.*, t. VI, p. 543; *Septembr.*, VIII, 259.

4. AA. SS. *Sept.*, t. III, p. 24. — *Congrès archéologique de France à Dijon en* 1852, p. 315-320.

5. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 24-39.

6. Cf. *Plombs historiés trouvés dans la Seine* (Pèlerinages 1863), p. 208-218.

excuser les premières dérogations à l'ancien type, que ne comprenant plus le sens du cierge qui était entre les mains de la sainte, on l'aura pris pour le reste d'une houlette. Mais c'est peut-être faire encore beaucoup d'honneur aux artistes qui ont ouvert la nouvelle voie.

N'omettons pas toutefois une origine qui peut expliquer plausiblement la déviation moderne. Une ancienne estampe voulant faire entendre que la sainte avait rassuré les Parisiens contre la frayeur que répandait Attila, et les avait empêchés d'aller se livrer aux Huns en abandonnant la ville, montre Geneviève priant Dieu sur les murailles de Paris transformé en une sorte de bercail qui entoure et protége des brebis. Au dehors, la fureur de l'invasion barbare est représentée par une bande de loups qui brûlent de forcer l'enceinte. Cette invention, pour être quelque peu recherchée, ne manquait pas d'une certaine poésie ; mais la bergère fileuse qu'on en a fait sortir n'est plus ni claire, ni suffisamment symbolique. Disons aussi que l'entrevue de sainte Geneviève avec Attila, dont on nous a fait un groupe dans le pronaos du Panthéon parisien, ne repose sur rien d'historique que garantisse aucun hagiographe.

Sainte Solange (Cf. *Assassinat*, p. 90).

La bienheureuse Germaine Cousin, de Pibrac en Languedoc; 7 mai, 1601. Sa vie se passa presque entière à garder les troupeaux, sa belle-mère étant bien aise de la tenir habituellement hors du logis.

Il va sans dire que les bergers ou pâtres n'ont pas absolument besoin d'être entourés de bestiaux pour être reconnus. Il peut suffire d'une houlette, d'un chien de garde ou d'unsimple mouton, pour les caractériser.

BESACE.

Saint Macaire d'Alexandrie (ou Macaire le Jeune), solitaire en Égypte; 2 janvier, v. 394. Les épaules chargées d'une lourde besace ou d'un gros sac. Il transportait du sable pour mater son corps par la fatigue, et un solitaire lui ayant demandé ce qu'il faisait, il lui répondit : « Je tourmente celui qui me tourmente [1]. » Historiquement, le saint devait être chargé d'une sorte de cabas, selon l'usage du pays; mais les artistes ne se sont pas toujours piqués de couleur locale.

Saint Félix de Cantalice, frère capucin; 18 mai, 1587. Une besace sur l'épaule. Il était quêteur de son couvent à Rome, et par conséquent chargé d'approvisionner la communauté; par suite de quoi on le voit affublé d'un sac plein de provisions, d'un baril ou d'une dame-jeanne, etc., et parfois accompagné d'un âne qui l'aide dans ses tournées. Pour exprimer à la fois la pieuse reconnaissance qu'il témoignait aux bienfaiteurs et l'humilité avec laquelle il acceptait les refus, on a tracé quelquefois sur sa besace ou sur son baril les mots *Deo gratias*.

1. *Vitæ PP.*, p. 947.

BÊTES DE CHARGE. Cf. *Ane*, p. 30, sv.; *Cheval*, etc.

BÊTES FAUVES. Cf. *Animaux farouches*, p. 47, etc.

BIÈRE. Cf. *Cercueil*.

BILLET. (Cf. *Banderole*, p. 111, sv.; *Écriteau*, etc.).

Saint Leu (*Lupus*), archevêque de Sens; 1 septembre, 623. Un billet descend du ciel vers lui, tandis qu'il célèbre la messe. Comme ce même fait est raconté de trois autres saints, nous l'exposerons sous une forme différente à l'article *Main divine*, au sujet de saint Gilles [2].

Saint Félix de Cantalice.

Saint Alexis de Rome; 17 juillet, 417. Sur son cadavre, un écrit qui le fit reconnaître après sa mort. Cf. *Escalier*.

2. Voir aussi le titre *Calice*, etc.

Saint Roch, pèlerin (Cf. *Ange*, p. 41 ; *Blessure*, etc.).

BILLOT.

Ce meuble peut se rencontrer lorsqu'il s'agit de saints qui ont été décapités, surtout avec la hache. Mais il faut se garder de confondre le billot avec l'enclume. C'est sous ce dernier titre qu'on trouvera saint Adrien, quoiqu'il ne soit pas bien clair que l'enclume ait été employée pour son supplice.

BLASON. Cf. *Armoiries*, p. 81, svv.

BLESSURES et PLAIES.

S'il s'agit de saints ou de saintes en qui se soit produite la représentation des cinq plaies de Notre-Seigneur, leur tour viendra sous le mot *Stigmates*. Évidemment aussi on ne devra pas chercher sous le titre actuel les serviteurs de Dieu qui auront été couverts de blessures par suite d'un supplice facile à reconnaître. Ainsi les déchirures de la chair causées par la flagellation ou les ongles de fer, les plaies de flèches, etc., ne paraîtront point sous ce titre. Nous omettrons même ici tous les sujets où l'intervention de quelque autre attribut rendrait la recherche plus facile à déterminer. Les ulcères du pauvre Lazare seront donc renvoyés à l'article *Lépreux*.

Le saint homme Job est souvent représenté sur son fumier, couvert des plaies de ses ulcères ; et son image se multiplia surtout vers le XVI^e^ siècle, où l'usage de l'invoquer contre le mal vénérien fut peut-être répandu par allusion aux paroles de l'Écriture sainte : « Le diable le frappa d'un ulcère malin [1]. »

Saint Roch, pèlerin (Cf. *Ange*, p. 41). La cuisse blessée, quelquefois pansée par un ange. Nous développerons sa légende avec quelque détail sous le titre *Chien ;* car cet animal était si bien devenu la caractéristique populaire de notre serviteur de Dieu, qu'il avait donné lieu au proverbe : « Qui aime saint Roch aime son chien. »

BOCAL.

Les différentes espèces de vases qui pourraient faire recourir à ce titre, reparaîtront avec plus d'opportunité aux mots *Médecine* (et profession médicale), vases de *Parfums*. Cependant il peut être bon de faire figurer ici le *pot aux onguents* et la *fiole aux urines*, dont l'objet pourrait ne pas être compris de quelques spectateurs qui rencontreront cette curiosité dans un tableau. Les divers changements qu'éprouve l'urine dans plusieurs altérations de la santé avaient frappé le Père de la médecine, et le moyen âge semble avoir prétendu pousser très-loin cette espèce de sémiotique [2] trop négligée peut-être ensuite. On y présentait donc un bocal transparent, pour qu'il pût être examiné sous tous ses aspects. En conséquence, une consultation médicale était souvent exprimée par l'inspection de cette fiole ; ou du moins on mettait le vase entre les mains du docteur. C'est pourquoi la chronique de Nuremberg n'a pas manqué de caractériser ainsi saint Côme et saint Damien dans la petite gravure que nous publions d'après ce vieux modèle, où la bonhomie du style est une garantie de plus pour la popularité des sources que consultait l'artiste [3]. Cf. *Groupe*, *Médecine*, etc.

BOEUF.

Cet article renfermera sans distinction toutes les bêtes bovines (ou, comme on dit, les *bêtes à cornes*) : taureau, vache, bœuf, buffle, et même les bœufs ou taureaux artificiels.

Saint Luc pourrait bien figurer ici en tête, mais il aura sa place à part avec les trois autres *évangélistes*.

Saint Corneille, pape ; 16 septembre, 252. On le représente parfois entouré de vaches ou de bœufs. Je ne pense pas qu'il en faille chercher d'autres motifs que la consonnance de son nom avec celui de bêtes à cornes. Ici comme dans bien des cas, un jeu de mots aura déterminé le choix de ce pape pour le patronage des grands troupeaux. En Bretagne, saint Corneille est encore invoqué comme protecteur des vaches et des bœufs. Cf. *Cor*.

Saint Silvestre, pape ; 31 décembre, 335. Un taureau près de lui. Ses Actes, dont l'authenticité est fort contestable, racontent qu'il eut une discussion publique avec des docteurs juifs devant sainte Hélène. L'un des rabbins, pour prouver la divinité de sa doctrine, fit amener un taureau furieux ; et d'un mot qu'il murmura dans l'oreille de l'animal, il le fit tomber expirant. Pressé de donner une contre-épreuve de son pouvoir en rendant la vie à sa victime, le juif refusa ; et Silvestre se chargea de

1. Job. II, 7. 2. Je sais bien qu'on prétend faire dire *Séméiotique*, à Paris, mais je ne suis pas étudiant en médecine.

3. Rutebeuf, *la Voie de Paradis ;* éd. Jubinal, t. II, p. 53 :

« Li preudomme, li ancien
Ont léenz I. fusicien
Qui tant par est de franche orine
Qu'il garist sanz véoir orine. »

Cf. Plin., *Nat. hist.*, libr. XXVIII, 19 (al. 6).

ressusciter le taureau, qui regagna son troupeau sans donner aucun signe de sa férocité première. Ce miracle, dit-on, aurait amené la conversion d'un grand nombre de juifs [1]. Cf. *Dragon*.

Saint Éleuthère de Rome, évêque. Cf. *Fournaise*. Quelques auteurs semblent dire qu'il fut brûlé dans un bœuf de bronze, mais je ne trouve pas cela confirmé.

Saint Saturnin évêque de Toulouse, et martyr; 29 novembre, v. 250 (?). Traîné par un taureau. Il passe pour avoir été le premier évêque de Toulouse; et par conséquent, la détermination de son époque est sujette à toutes les difficultés qui entourent l'histoire des premiers siéges épiscopaux en France. Le silence des oracles païens et l'indication d'un idolâtre qui déclara Saturnin comme auteur de cette mésaventure, le signala aux vengeances de la populace. Une troupe de furieux l'assaillit; et irrités de ses reproches, ils l'attachèrent par les pieds aux cordes qui liaient un taureau préparé pour le sacrifice (si tant est que ce capitole fût un temple). L'animal farouche, laissé libre, entraîna par les rues le corps du saint évêque dont la tête fut bientôt fracassée [2].

J'ai entendu certain antiquaire languedocien prétendre que *tor* indiquait une éminence dans l'ancien langage du pays; et que ce mot avait donné lieu plus tard à des légendes où l'on faisait figurer le taureau. Mais pour l'histoire de saint Saturnin en particulier, Sidoine Apollinaire devait bien connaître, au v^e^ siècle, les traditions et la langue de ses compatriotes. Or il ne s'est pas montré d'un esprit si délié que notre antiquaire moderne [3]. Je laisse donc la question *in statu quo ante bellum*; et me défie, jusqu'à nouvel ordre, de ceux qui en savent plus que nos ancêtres sur ce qu'il restait encore de la langue celtique en France il y a treize ou quatorze siècles. Les montagnes d'Auvergne devaient en garder quelque chose alors, dans le pays de Vercingétorix et d'Ecdicius (beau-frère de saint Sidoine).

Saint Eugène de Deuil (dans l'Ile-de-France), évêque de Tolède, dit-on; 15 novembre, époque difficile à fixer. Nos livres parisiens le donnent comme disciple de saint Denis; et veulent que revenu dans le Parisis pour vénérer son maître, il y ait été mis à mort par les païens. L'Église de Tolède ne semble pas en avoir rien su durant une dizaine de siècles (Cf. *España sagr.*, III, 161-175). Mais, d'après ce qu'en disent les écrivains de ce pays-ci, on pourrait le peindre avec une épée comme signe de sa décapitation. En outre un bœuf près de lui indiquerait que ses reliques ne purent être éloignées du lieu où le saint avait souffert la mort pour Jésus-Christ [4]. Car nos légendes quelconques du Parisis supposent que nulle traction ne réussit à déplacer son cadavre.

Saint Ettox (*Etho*), évêque irlandais; 10 juillet, v. 660. Des bœufs ou des vaches près de lui. On l'invoque en Hainaut contre les épizooties, peut-être parce qu'il rendit la parole à un pâtre qui était muet de naissance [5]. Il est du nombre de ces saints irlandais qui vinrent en France au temps des Mérovingiens. Ses reliques étaient honorées dans l'abbaye de Liessies.

Saint Adolfe (*Ataulfus*), évêque de Galice (Compostelle); 19 avril, v. 831. Un taureau prosterné devant lui. Le saint accusé près du roi de Léon (Ordoño I^er^) comme auteur d'un complot pour livrer la Galice aux Arabes, fut mandé à Oviédo afin de rendre compte de sa conduite. Mais le roi prévenu contre lui, était plutôt disposé à se venger qu'à entendre la justification du prélat; et déjà l'on avait amené un taureau destiné à le mettre en pièces. Mais quand le saint s'approcha, l'animal farouche se calma immédiatement; et se jetant à ses pieds, il le lécha, comme eût pu faire un agneau accoutumé aux caresses [6].

Saint Fursy (Furcy, *Fursæus*) abbé, puis chorévêque; 16 janvier, v. 650. Deux bœufs accroupis près de lui, parce qu'après sa mort son corps fut porté à Péronne par des bœufs que l'on avait laissés sans guide.

Saint Eustache général d'armée, martyrisé avec sa femme et ses deux fils dans un taureau de bronze entouré de flammes; 20 septembre, v. 118. Généralement les anciens artistes, pour représenter ce supplice, ont pratiqué une ouverture dans le dos de l'animal; et le saint s'aperçoit debout, à mi-corps, étendant les bras comme pour recommander son âme à Dieu [7]. Cf. *Cerf*, etc.

Saint Chrysanthe, martyr; 25 octobre, v. 270. Cousu dans la peau d'un bœuf fraîchement écorché, et dans cet état, exposé au soleil afin que le resserrement du cuir se tournât en supplice pour celui qu'on y avait enfermé. Ce ne fut là du reste qu'une des tortures auxquelles le saint fut soumis avant de recevoir la mort.

Saint Armogaste. Cf. *Berger*, p. 134.

Saint Calais, ermite et abbé (Cf. *Baril*, p. 122). Une espèce de buffle s'abaissant sous sa main. Cet animal semble avoir été un de ces aurochs que les forêts de France nourrissaient encore à l'époque mérovingienne; et la bête poursuivie par la chasse du roi s'était réfugiée

1. *Legenda aur.*, 12.
2. Prose *Hodierna die*, dans le Missel de Toulouse (1540) :

« Adducitur taurus, non pro victima;
Ad ejus ligatur sanctus vestigia.
O nova novæ mortis genera!
Ligantur pedes versus pectora,
Caput et manus subter ilia.
Mox taurus timens dura vincula,
Tractus ad capitolii summa,
Ruit præcipitans ad infima.
Franguntur colla, languent lumina,
Spargitur cerebrum per confraga,
Ruptæ sunt manus propter vincula. Etc. »

3. Cf. AA. SS. *August.*, t. IV, p. 610.
4. P. de Natalib., libr. X, cap. LXII.
5. AA. SS. *Jul.*, t. III, p. 52, 61.
6. G. Cardoso, *Agiolog. lusitano*, t. II, p. 632-634, et 641, sg. — *España sagrada*, t. XIX, p. 74-86.
7. *Menolog. græc.*, t. I, p. 55.

un sceau de l'abbaye de S. Saturnin de Toulouse, de forme circulaire et remontant au XII^e siècle, à en juger par la forme des lettres de l'inscription – Sigillum Sancti Saturnini – représente le saint patron de l'abbaye traîné par un bœuf ou un taureau. Ce sceau a été publié dans les Mémoires de la société des Antiquaires de France, T. XXX — 3^e série, T. X, 1858 p. 156. Le monument représente le martyr de Saint Saturnin, mais un autre monument du moyen âge, bien plus récent il est vrai car il date de 1440 représente le saint debout en costume d'évêque ayant un bœuf à côté de lui, c'est une peinture, représentant les Capitouls de Toulouse à cette époque. Le patron est en haut sur un côté, de l'autre côté et en pendant est un ange en costume militaire enfonçant sa lance dans le corps d'un lion terrassé c'est sans doute S. Michel ? Cette peinture a été publiée par Du Mège, Histoire des institutions..... de la ville de Toulouse — Toulouse 1844 T. II, p. 149.

Les armoiries de Toulouse sous un Taureau.

près de la cabane où vivait notre saint dans un bois du Maine [1]. Ce fut ainsi que les veneurs découvrirent la retraite du solitaire, et que Childebert fit sa connaissance.

Saint Herbland ou Herblain, abbé (Cf. *Arbre,* p. 68; *Baril,* p. 122, etc.). Invoqué comme protecteur des vaches dans certaines parties du pays gallo-breton. Ne serait-ce pas peut-être pour le mot *herbe* ou *herbage,* ou pour le pays d'Herbauges que rappelle le commencement de son nom?

Saint Sébald pèlerin et solitaire, patron de Nuremberg; Cf. *Armes,* p. 74. Deux bœufs près de lui, parce que le saint étant mort dans une forêt près de Nuremberg où il passait les dernières années de sa vie, son corps fut traîné à la ville par deux bœufs qui n'avaient jamais porté le joug [2].

Saint Beuvon (Bovon, *Bovus, Bobo*) noble provençal, mort à Voghera près de Pavie durant un pèlerinage qu'il avait entrepris pour visiter Rome; 22 mai, 986. Il semblerait que son nom eût donné lieu de l'invoquer en Lombardie pour les bêtes à cornes; mais on raconte que son tombeau fut surtout signalé aux habitants de Voghera, parce que les bestiaux qui le foulaient aux pieds étaient pris de maladie mortelle. Le saint, avant de se dérober au monde, avait, dit-on, chassé les Sarrasins de la Garde-Frainet où ces pirates s'étaient fait un repaire au fond du golfe de Saint-Tropez. Cette expulsion eut lieu sous le règne d'Hugues, roi de Provence [3].

Saint Walstan, valet de ferme. Cf. *Faux.*

Saint Gui d'Anderlecht pèlerin, etc. (Cf. *Autel,* p. 101). Un bœuf ou un cheval accroupi près de lui, parce que notre saint est invoqué dans le Brabant pour les bestiaux [4]. Comme il avait été laboureur, on lui a prêté l'histoire de saint Isidore, dont la charrue était conduite par un ange tandis qu'il priait Dieu. Mais je ne vois pas ce trait dans sa vie publiée par les Bollandistes.

Saint Honoré (*Honorius*) de Thénezay, ou de Buzançais, martyr; 9 janvier, XIII^e^ siècle. Il était marchand de bœufs en Berry, et fut assassiné près de Parthenay en Poitou par ses valets auxquels il avait reproché des injustices faites pour son compte [5].

Saint Thomas d'Aquin, de l'ordre de Saint-Dominique (Cf. *Auréole,* p. 98). On a imaginé quelquefois de peindre auprès de lui un bœuf; parce que, dit-on, son esprit un peu lent dans sa jeunesse, et peut-être aussi son embonpoint l'avaient fait surnommer le *Bœuf* par ses condisciples. A quoi l'on ajoute qu'Albert le Grand aurait dit dès lors : « Ce bœuf-là fera entendre ses mugissements au monde entier. »

Le bienheureux Regnier d'Arezzo, capucin; 5 novembre, 1580. On raconte qu'étant en prières, il fut attaqué par un taureau furieux qui le prit entre ses cornes et le jeta en l'air. Le serviteur de Dieu retomba sans blessure et continua son oraison.

Sainte Pélagie de Tarse en Cilicie, vierge et martyre; 4 mai, sous Dioclétien. Brûlée dans un bœuf d'airain [6]. Même observation que pour les peintures du martyre de saint Eustache.

Sainte Tryphène, martyre; 31 janvier, époque incertaine. Livrée à un taureau farouche qui lui déchira les entrailles [7].

Sainte Marcienne, vierge et martyre à Tolède; 12 juillet, époque difficile à déterminer. Abandonnée aux bêtes, elle passe pour avoir été tuée par un taureau [8].

Sainte Blandine, martyre à Lyon avec saint Pothin et nombre d'autres; 2 juin, 177. Livrée à un taureau, enveloppée dans un filet. Ce fut un des supplices éprouvés par cette jeune esclave dont la délicatesse naturelle faisait craindre d'abord qu'elle ne pût tenir contre les tortures; mais sa constance fut si merveilleuse qu'elle trouvait encore assez de force pour encourager les autres, et mérita le surnom de Mère des martyrs.

Sainte Lucie, vierge et martyre à Syracuse; 13 décembre, sous Dioclétien. Tirée par des bœufs qui s'efforcent inutilement de la faire mouvoir. Le juge ayant voulu la faire traîner dans un mauvais lieu, tous les efforts furent inutiles, quoique sa légende parle de plusieurs paires de bœufs employés à cet effet [9].

Les saintes Perpétue et Félicité, martyres à Carthage; 7 mars, 203. Même supplice que sainte Blandine.

Sainte Julitte, martyre. Je la trouve indiquée par des auteurs allemands (qui se sont copiés probablement l'un l'autre) comme représentée avec un taureau près d'elle. Pour moi, parmi les saintes de ce nom je n'en connais pas qui ait été condamnée à ce supplice.

Sainte Matrone vierge, honorée à Capoue; 15 mars, époque indéterminée. On la représente devant le tombeau de saint Prisque, évêque (dont elle retrouva le

1. *Calendar. benedict.,* 1 jul.

2. Une prose du saint (AA. SS. *Augusl.,* t. III, p. 762) rapporte cette circonstance :

« Mortuus deducitur
Rudibus jumentis,
Nurenberg perducitur
Divinis fomentis. »

3. Brautii *Martyrolog. poeticum* :

« Victores voto superavit et expulit hostes
Bobo, cui posthac arma fuere preces. »

Cf. Frédi. de Gingins-la-Sarra, *Les Hugonides,* p. 115, svv.

4. AA. SS. *Septembr.,* IV, 41.

5. Ch. de Chergé, *Vie des Saints du Poitou,* p. 258, svv.

6. *Menolog. græc.,* t. I, p. 100; 7 octobr.

7. *Ibid.,* t. II, p. 149.

8. L'hymne du Bréviaire mozarabe dit :

« Taurus dehinc prosiliens
Forma et mugitu horribili,
Sulcabat ejus teneras
Papillas ictu vulnerans. »

Cf. *Agiologio lusitano,* t. IV, p. 133, 128.

9. *Legenda aur.,* cap. IV. Antienne du *Magnificat,* aux secondes vêpres : « Tanto pondere eam fixit Spiritus sanctus, ut virgo Christi immobilis permaneret. » — Antienne du *Benedictus* : « Columna es immobilis, Lucia sponsa Christi, etc. »

corps près de Capoue), et tenant attachées deux bêtes à cornes qui s'agenouillent. Comme la légende de cette sainte est fort embrouillée, et ne paraît pas avoir été examinée par un historien sévère, voici l'explication que je proposerais pour cette peinture jusqu'à nouvel ordre : une cellule jadis habitée par la sainte ayant été changée en étable, les animaux qu'on y avait logés périrent rapidement [1]. Cela n'aurait-il pas donné lieu d'invoquer la sainte pour les bestiaux malades? Du reste si l'on veut voir comme quoi sainte Matrone aurait été fille d'un roi de Portugal, et serait venue en Italie pour obtenir sa guérison d'un flux de sang par l'intercession de saint Prisque évêque; comme quoi la réalité du corps saint aurait été manifestée par l'apaisement de deux taureaux que l'étrangère y conduisit avec sa ceinture, etc.; on peut consulter les Bollandistes [2], mais surtout Tamayo Salazar dont l'*Anamnesis* peut passer pour un grand répertoire de récits populaires [3] décorés de formes qui jouent l'érudition.

Sainte Frideswide (Frévisse, *Fredeswinda, Fredeswytha*), abbesse à Oxford; 19 octobre, v. 760. Un bœuf près d'elle [4]. Cette représentation a bien l'air de n'être qu'une sorte d'*armoiries parlantes,* pour exprimer le pays dont la sainte était patronne; Oxford (ou Oxenford) signifiant le *Gué des Bœufs* (ou du *Bœuf*). Aussi bien je ne vois pas que la vie de sainte Frideswide rapporte aucun fait saillant où bœuf ni vache joue un rôle quelconque.

Sainte Brigitte d'Irlande, abbesse (Cf. *Autel,* p. 102). Près d'elle une vache; attribut qui peut faire allusion à divers traits de sa vie [5]. Chargée, dans son enfance, des soins domestiques, elle employa un jour en aumônes le lait de la vache qui lui était confiée; et ne pouvait donc plus rien présenter à sa marâtre lorsque les autres femmes apportaient ce qu'elles avaient préparé de beurre. Dans la crainte que lui inspira l'approche du moment où il fallait rendre compte, elle pria Dieu de lui venir en aide; et par le fait se trouva en mesure de présenter autant de beurre que les autres.

Je pense toutefois qu'il s'agit d'une autre circonstance.

Sainte Brigitte, déjà grande et devenue célèbre par ses vertus, reçut un jour la visite de plusieurs évêques, sans avoir de quoi traiter des hôtes si respectables. Ne perdant pas confiance dans sa peine, et se recommandant à Dieu, elle imagina de traire trois fois dans la même journée la seule vache qu'elle eût à sa disposition; et en tira autant de lait qu'eussent pu donner trois vaches bonnes laitières [6].

Sainte Brigitte d'Irlande.

Quoi qu'il en soit de la teinte homérique qui colore ces naïfs récits, les Bollandistes ont reculé deux fois devant la tâche d'écrire une vie où ils rencontraient la légende hibernoise dans toute sa séve; prévenus qu'ils étaient contre la tendance épique des narrateurs bardes, lorsque leur patriotisme conspire avec la poésie. Convenons pourtant que si de pareils miracles ont un caractère de singularité, ils annoncent aussi, soit chez les personnes qui les auraient obtenus, soit chez le peuple qui les leur aurait prêtés, une bonté d'âme véritablement touchante.

Dans la paroisse d'Amay, entre Huy et Liége, on fait des pèlerinages en l'honneur de sainte Brigitte pour les vaches. Le peuple wallon l'appelle *Brighe* ou *Brie* [7], et près de Fosses (dans le diocèse de Namur), les paysannes font bénir des baguettes que l'on emporte dans les étables pour toucher les vaches malades.

1. AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 402. 2. *Ibid.*, p. 398.
3. T. Salazar, *Martyrol. hispan.*, t. II, p. 249-256.
4. *The Calendar of the anglican church, illustrated,* p. 236.
5. Surius, 1 febr.
6. Cogitosus, apud Sur., *l. c.*, n° 6. D'autres charités de la thaumaturge irlandaise, où les vaches jouent encore un rôle, figurent dans la même légende, n° 13.
7. Édel. du Méril, *Études... d'archéologie,* p. 457, note 2.

Sainte Berlende ou Bellande (Sinte Berlinda), fort honorée en Brabant, et surtout à Meerbeck, près de Ninove; 3 février, v. 690. Invoquée principalement contre les épizooties, elle est représentée avec une vache près d'elle [1]. Ce n'est pas que la sainte ne protége aussi les arbres, surtout ceux que l'on transplante le jour de sa fête. Je ne sais si cette pratique est la suite ou l'origine d'un épisode de sa légende, qui fait intervenir la présentation d'une serpe et d'une glèbe chargée d'un rameau.

Le lecteur curieux d'autres représentations que je n'ai point rencontrées, mais qui peuvent exister pourtant, se renseignera s'il veut chez Bagatta (*De admirandis...*, libr. VII, cap. I, §. 14).

BOITE. Cf. *Coffre.*

BOITEUX ET ESTROPIÉS. Cf. *Béquilles* et *Aumône.*

BONNETS SINGULIERS.

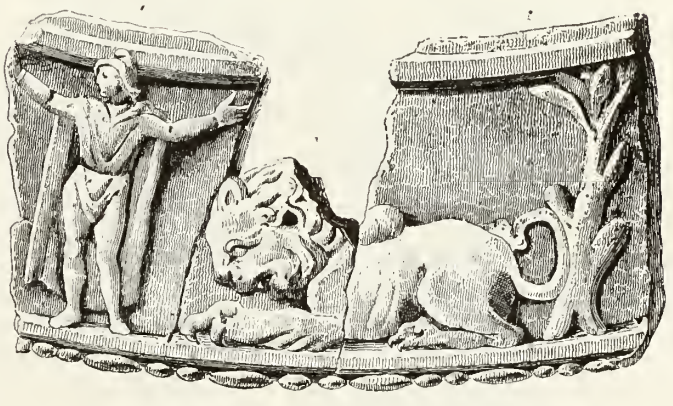
J'aurais bien pu renvoyer ce mot à l'article *Costume*, et il faudra en dire encore quelque chose sous le titre *Duc*; mais, pour ne pas multiplier d'une part les titres creux, et entasser d'ailleurs divers renseignements sous un seul chef, parlons cette fois de deux espèces de coiffures qui peuvent ou embarrasser le spectateur novice, ou fixer son attention s'il est bien renseigné.

Les artistes du moyen âge donnent souvent aux juifs un *bonnet pointu* qui prend diverses formes selon les siècles et les contrées, et qui sur les sarcophages semble remplacé par une sorte de toque assez semblable aux bonnets de nos avocats. Cette indication, si sommaire qu'elle soit, peut aider à reconnaître certaines scènes historiques: comme par exemple sainte Hélène forçant les juifs à lui indiquer le gissement de la sainte croix, etc. Mais bien auparavant, sur divers bas-reliefs des sarcophages chrétiens de Rome, les juifs sont caractérisés par une sorte de *chechia* (*Fez, tarbousch*, ou calotte grecque, comme on dit) dont le sommet serait renfoncé sur le crâne, de manière à figurer quelque chose comme le bandeau d'une couronne sans fleurons, ou comme une toque basse.

Le bonnet des doges aura sa place sous le titre *Ducs*.

Le *bonnet phrygien* (*mitra*) mérite aussi une mention, comme caractéristique qui se rencontre pendant des siècles, avec quelques modifications, sur une foule de monuments. L'antiquité grecque et latine l'avait admis avant nous, en complétant son indication par le costume qui l'accompagne dans les monuments chrétiens des premiers siècles. Il est bon de savoir que l'art antique, surtout à l'époque romaine, avait adopté la *mitre* phrygienne, et le pantalon asiatique, qui était une espèce de *chausses* (*Anaxyrides*), comme caractéristique des barbares d'Asie. A tort ou à raison, cet ensemble de costume était censé la marque distinctive des Perses, des Mèdes, des Arméniens; et les limites de l'Asie et de l'Europe étant fort incertaines par terre, les peuples asiatiques s'étant du reste fréquemment versés sur l'Europe, ce signe fut étendu aux Sarmates, aux Scythes, aux Alains [2], etc. Mais en somme, c'était la barbarie asiatique, ou les nations plus ou moins indéterminées de l'Orient, que désignait cette expression.

Tel est Daniel dans ce fragment d'un bas-relief dessiné en Algérie [3] par le commandant de La Mare.



Le prophète, à cause de son séjour à Babylone et des dignités dont il fut revêtu à la cour des rois de Perse, est représenté dans la fosse aux lions avec la mitre et les anaxyrides ou pantalon à grands plis (*Saraballa, Sarabara*, etc.). Dans les peintures grecques du moyen âge, la mitre phrygienne (persane, asiatique) prend une forme assez semblable à celle d'une sorte de petit gobelet qui serait fixé je ne sais comment dans la chevelure au sommet de la tête [4]. Nous en donnerons un exemple à propos de saint Zacharie, sous le titre *Encensoir*. Mais cela se retrouve aussi dans quelques monuments de la Haute-Italie, par exemple en Frioul [5].

Les trois jeunes Hébreux amis de Daniel (Ananias, Misael et Azarias; ou Sidrach, Misach et Abdenago) ont été souvent représentés dans la fournaise avec le même costume que Daniel, et pour les mêmes raisons.

Les trois rois mages (Gaspar, Melchior et Balthazar), comme Chaldéens, ont reçu également cet indice asiatique [6]. L'usage en a longtemps persisté dans l'art chré-

1. Reinsberg, *Calendrier belge*, t. I, p. 98, 99.

2. Les Thessaliens ont reçu çà et là le même attribut, c'est ce qui fait que l'on a représenté plus d'une fois Orphée avec le costume asiatique.

3. Cf. *Revue archéologique*, 6e année, 1re partie (1849), p. 195-197.

4. Cf. *Menolog. græc.*, t. II, p. 36-37 (17 et 18 decembr.).

5. Cf. F. de Dartein, *Étude sur l'Architecture lombarde*, pl. VIII. On y voit les Mages sur un bas-relief du viiie siècle à Cividale.

6. La vieille *séquence* du jour des Rois débute ainsi :

« Epiphaniam Domino canamus gloriosam,
Qua prolem Dei vere Magi adorant;
Immensam *Chaldæi*, *Persæque* venerantur potentiam. »

tien, c'est ce qui nous fait choisir un exemple appartenant au moyen âge. Les diverses scènes reproduites ici sont le développement réduit d'un cul-de-lampe que nous avons publié ailleurs [1].

Sans que nous donnions l'explication détaillée et motivée des mystères qui s'y voient, on peut reconnaître au centre l'enfant Jésus dans la crèche, et à droite l'adoration des Mages, où l'artiste s'est conformé de son mieux au style ancien. Mais dans le Ménologe grec [2] leur mitre phrygienne devient un diminutif de cette couronne carrée à charnières qui se voit sur la tête des empereurs entre le XI^e^ siècle et le XIII^e^, comme celle que conserve encore la cathédrale de Namur. Cf. *Mitre phrygienne* et *Tiare*.

Il ne faudrait cependant pas laisser croire que les trois rois ou les personnages orientaux de l'Ancien Testament fussent toujours caractérisés par la tiare (ou mitre) asiatique dans l'art chrétien. Voici, par exemple, une preuve du contraire empruntée aux coupes à feuille d'or gravée.

On s'accorde à y reconnaître l'un des Mages présentant son offrande au divin Enfant dans l'étable de Bethléem [3], et ce cas n'est pas unique. Il ne serait pas non plus absurde, si je ne me fais grande illusion, d'y chercher Daniel présentant au serpent de Babylone le gâteau qui doit empoisonner ce fétiche [4].

BOUCHE.

Le silence habituellement gardé, a plusieurs fois été rendu par les artistes au moyen du doigt sévèrement appliqué sur la bouche. Ainsi se comprendront mieux quelques-unes des particularités qui vont suivre, quand on en trouvera la représentation.

Saint Jean le Silentiaire, évêque en Arménie, puis ermite; 13 mai, 558. Le doigt sur les lèvres pour indiquer le silence presque absolu qu'il s'était imposé en embrassant la vie solitaire, et qui lui a valu son surnom. Il n'avait déclaré sa dignité épiscopale qu'à saint Sabas

1. *Mélanges d'Archéologie*, etc., t. III, p. 20, sv. On trouvera plus bas (Cf. *Fuseau*) la panse de cette lampe (si ce n'a été pourtant un encensoir sans couvercle, comme celui des Grecs) vue par une seule de ses faces, mais avec la forme et la grandeur de l'original que nous avons copié dans la belle collection de M. Carrand. Les diverses scènes ici enfilées comme tout d'une venue sont (de gauche à droite) : Annonciation, Visitation, saint Thomas reconnaissant Notre-Seigneur ressuscité, Étable de Bethléem, Adoration des Mages et Ascension.

2. T. II, p. 57 (25 decembr.). Nous savons, par les écrivains et les monuments antiques, que la tiare n'était point la même chez tous les peuples assyro-médiques et leurs diverses classes; mais qu'en outre, des tribus voisines portaient aussi un couvre-chef différent. De toutes ces variantes, l'art gréco-romain aura pris avec le temps deux ou trois formes conventionnelles qui désignèrent l'Asie barbare (c'est-à-dire réfractaire à la civilisation hellénique) : Perses, Mèdes, Arméniens, Scythes, Lydiens, Phrygiens, etc.).

Les Grecs semblent avoir totalement méconnu la trace de ces bonnets asiatiques quelconques, dans leurs propres antiquités nationales où elle se retrouve mainte fois. Du reste ils affectent souvent de dissimuler l'influence médique ou chaldéenne sur leurs aïeux.

3. Garrucci, *Vetri...*, tav. IV, n° 7-11; et p. 13, sg.

4. Dan. XIV, 22-27. Ce trait historique paraît avoir été reproduit volontiers par les chrétiens contre la superstition païenne. (J. Garrucci, *l. cit.*, tav. III, sg.

abbé du monastère, et se relégua dans une cellule où il ne parlait jamais que pour répondre à ceux qui lui soumettaient quelque affaire de haute importance. Cf. *Lion.*

Saint Juvénal, évêque de Narni; 3 mai, 377. Un couteau entre les dents. On raconte que comme le saint évêque passait près d'un temple consacré à Bacchus, quelque idolâtre qui en sortait se précipita sur l'homme de Dieu avec l'intention de lui faire manger des viandes offertes aux idoles. Pour vaincre la résistance du saint, il saisit un couteau, s'efforçant de lui écarter les mâchoires et de faire entrer la viande dans sa bouche. Ce fut le furieux qui devint victime de cette lutte; car le couteau, lui échappant, se tourna contre sa gorge. Les autres païens témoins de sa mort y reconnurent la vengeance céleste et se convertirent en grand nombre [1].

Le titre de cet article peut servir au moins de prétexte à la citation d'une légende baroque sur saint Jean Chrysostome (27 janvier, 407). Je n'ai aucune raison de croire que ce récit ait fait beaucoup de chemin, mais je le rencontre mis en vers au moyen âge et *illustré* d'une miniature [2]. La naïveté y avoisine si fort la niaiserie, qu'il vaut mieux laisser la parole au trouvère lui-même, tout en abrégeant son rabâchage. Avant de partir pour l'exil,

« Li sains hom cort à la capèle;
Si a tot maintenant aers
Parcemins, et taillié quaiers.
Et de son encre plain cornet,
Ses pennes et son kenivet,
Tot portera o lui le sires,
Car alcun ben voldra escrire
En l'ille, etc. »

Arrivé dans son île il se met en mesure de rédiger quelque pieux commentaire. Le démon d'autre part s'irrite de voir, outre tant de patience, se préparer un livre édifiant pour la postérité. En conséquence,

« Son cornet a li fel aers,
Tot l'encre en a espandu fors. »

Pour parer à cette ruse diabolique, le saint recourt au Ciel; puis portant la plume à sa bouche, il la retire chargée d'encre d'or. De là son surnom :

« En sa bouche l'enke prenoit,
Sa salive devenoit ors.
. . . . . .
Quant séue fut la novèle
Que ses livres tot d'or escrist,
Et qu'en sa bouche destrempre prist
Par miracle, Deu en loèrent;
Et pus bouce d'or l'apelèrent. »

Saint Benoît de Norcia (Cf. *Banderole,* p. 112). Des artistes du moyen âge l'ont peint quelquefois de la même façon que saint Jean le Silentiaire, pour indiquer sa vie retirée. Durant trente années il ne quitta le monastère que pour les affaires de son Ordre, ou pour former sa

Saint Raymond Nonnat, p. 144.

sœur sainte Scholastique, à la perfection qu'elle devait transmettre parmi ses religieuses.

Le silence et la vie monastique sont choses tellement liées entre elles, que Cluny et Cîteaux avaient adopté tout un système de signes pour suppléer à la parole quand il

1. P. de Natalib., IV, 119. — AA. SS. *Mai,* t. I, p. 387.
2. Bibliothèque de l'Arsenal, *Belles-lettres françaises,* n° 283, fol. 78 v°. Les vers pourraient bien être du Normand Wace (Guace, etc.).

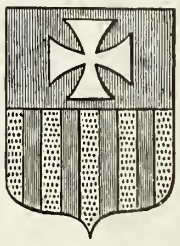
était nécessaire de communiquer sa pensée hors des temps où la conversation était permise. Cependant certains religieux faisant profession d'un recueillement tout particulier, on l'a voulu exprimer en représentant aussi saint Romuald et saint Bruno la bouche comme fermée par le doigt.

Saint Placide abbé, disciple de saint Benoît et martyr; 5 octobre, v. 543. On l'a représenté parfois montrant du doigt, ou de la main, sa bouche; parce que les Arabes, dans une descente en Sicile, lui arrachèrent la langue [1].

Le bienheureux Cuno, surnommé aussi le Silentiaire, de l'ordre des Ermites de saint Paul en Hongrie. On lui a donné le même geste qu'à saint Jean le Silentiaire, à cause du nom qu'ils partagent.

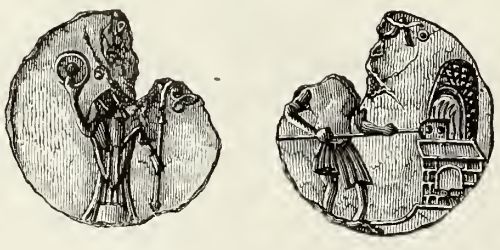
Saint Raymond Nonnat, de l'ordre de la Merci et cardinal; 31 août, 1240. Les lèvres cadenassées (Cf. p. 143).

Passé en Barbarie afin de racheter les captifs chrétiens, selon la profession de son Ordre, il demeura en otage pour garantir le payement total de la rançon. Tandis qu'il vivait ainsi parmi les musulmans, son zèle le portait chaque jour à parler contre la loi de Mahomet. De là, colère des Barbaresques et menaces de mort contre le prédicateur importun. Son maître, qui ne voulait point perdre le gage du rachat, n'imagina rien de mieux pour garantir la vie du prisonnier que de lui fermer la bouche avec un cadenas, et l'on n'interrompait cette farouche coercition que quand il fallait le faire manger [2]. Je répète ici le blason de la Merci, pour que l'on voie mieux les couleurs du petit écusson placé sur la poitrine du saint.



BOULANGERIE (signes de).

Nous verrons souvent la représentation des saints influencée par les signes de la profession qui invoque leur patronage. Donnons-en un exemple pour saint Honoré



d'Amiens, qui est assez généralement fêté par les boulangers en France. Le voici tenant un pain ou une fouace, sur un méreau du xv[e] siècle [3]; au revers est l'enfournement.

Cette donnée sera complétée sous les titres *Pain* et *Pelle*.

BOULES.

Les Italiens du Midi donnent assez ordinairement à saint Nicolas de Myre trois boules d'or posées sur un livre. Le livre est un attribut commun aux évêques, et ces boules semblent indiquer les trois sommes données par lui pour sauver de l'opprobre trois jeunes filles [4]. Cf. *Aumône*, p. 92, etc.

Les titres *Bourse* et *Globe* serviront de supplément à cet article.

BOUQUET. Cf. *Branche, Fleurs* et *Feuilles*.

BOURDON.

Le grand bâton, souvent armé d'un crochet qui supporte une gourde (calebasse), est l'attribut ordinaire des pèlerins; dans ce cas, l'on donne assez communément aux personnages la panetière ou poche à porter le pain, et la pèlerine qui protége les épaules contre la pluie. Mais ces signes d'un voyage entrepris comme à la garde de Dieu, sont quelquefois employés pour désigner l'exil, des pérégrinations lointaines, ou des missions apostoliques. C'est comme exilé que le pape saint Silvère (20 juin, 538) a reçu çà et là cette caractéristique, parce que l'impératrice Théodora le fit chasser de Rome.

Les missionnaires jésuites, comme saint François-Xavier, saint François Régis, etc., portent aussi souvent la pèlerine de cuir, et le bourdon qui est parfois surmonté d'un crucifix.

En somme, ce titre sera complété par l'article *Pèlerins*.

BOURSE.

Bon nombre de faits indiqués sous les titres *Argent* et *Aumône* pourraient presque aussi bien figurer ici, selon qu'il aura plu à l'artiste de les représenter ou au spectateur de les considérer. Il n'y aura donc rien d'extraordinaire si ce nouvel article renferme des indications qu'on aurait pensé devoir chercher dans les autres. C'est affaire d'appréciation un peu vague et que l'on ne saurait empêcher d'être flottante.

Saint Matthieu apôtre et évangéliste (Cf. *Argent*, p. 68; *Apôtres*, p. 52). La bourse que Raphaël lui met à la main pourrait le faire confondre avec Judas, si l'on n'y joint quelque autre caractéristique. Mais Raphaël, en donnant cet attribut à l'ancien collecteur des taxes, se con-

1. *Calendar. benedict.*, 5 octobr.
2. AA. SS. *Aug.*, t. VI, p. 738.
3. Cf. Arth. Forgeais, *Plombs historiés*, t. I (Corporations, 1862), p. 32-35.
4. Hymne (*Pange lingua Nicolai*) des Bréviaires de Tours, d'Autun et de Chezal-Benoît :

« Auro dato, violari
Virgines prohibuit; etc. »

formait à l'usage antérieur; ce qui lui est plus habituel qu'on ne le pense communément.

Saint Nicolas, évêque de Myre (Cf. *Aumône*, p. 92; *Boules*, p. 144). Comme nous venons de le voir, les trois dots qu'il procura l'une après l'autre au père des trois jeunes filles pauvres sont assez ordinairement représentées dans l'Italie méridionale par trois boules dorées que le saint porte sur un livre. La France n'a jamais eu l'idée de cette convention, qu'il n'est pas facile de comprendre sans une sorte de mot d'ordre adopté. Nous autres, et la Lombardie avec nous, allions plus droit au fait. On montre le saint jeune homme jetant une bourse par la fenêtre durant l'obscurité, et se dérobant avec rapidité à la reconnaissance de ceux qu'il obligeait. J'en donne une petite gravure d'après un vieux

légendaire vénitien où la rudesse n'est pas sans quelque habileté de composition. On y voit dans un espace fort restreint trois (ou au moins deux) circonstances de la vie du saint: son aumône lorsqu'il n'était encore que laïque, et son élévation à l'épiscopat. Comme le dit Jacques de Varazze, les prélats du voisinage étaient venus pour donner un successeur à l'évêque de Myre, et l'un d'eux apprit du Ciel qu'il fallait sacrer le premier qui se présenterait le matin à la porte de l'église. Ce fut Nicolas, qui venait faire sa prière sans se douter de rien [1].

Saint Brieu (Brieuc, *Briocus*), évêque régionnaire en Bretagne; 1 mai, vi^e^ siècle. Il était patron des boursiers à Paris, sans que j'en puisse assigner la raison; aussi un méreau du xvi^e^ siècle, qui le représente, porte au revers trois bourses ou aumônières [2]. Par un rapprochement qui doit mettre sur la voie de quelque explication, j'entends dire que la ville de Saint-Brieuc compte encore plusieurs familles qui portent le nom de *Boursier* ou *Boursière;* comme si l'on y avait particulièrement pratiqué cette industrie jadis.

Saint Projecte, évêque d'Imola; 23 septembre, vers le v^e^ siècle. On tient en Romagne, que pour bénir sa charité, le Ciel lui fit trouver pleine une bourse qu'il avait vidée entre les mains des pauvres [3].

Saint Laurent, diacre (Cf. *Aumône*, p. 93), distribuant aux pauvres de Rome les trésors de l'Église pour prévenir la rapacité du fisc païen [4].

Saint Théodose le Cénobiarque (c'est-à-dire supérieur général des monastères), de Palestine; 11 janvier, 529. L'empereur Anastase, qui patronnait l'hérésie des Acéphales, voulant gagner un homme si influent, lui envoya trente livres d'or [5]. Le saint fit semblant d'y voir une largesse désintéressée qu'il employa en bonnes œuvres, sans cesser de condamner publiquement la doctrine soutenue par le perfide donateur.

Saint Jean de Méda, fondateur ou propagateur de l'ordre des Humiliés en Lombardie; 26 septembre, 1159. Une bourse bien garnie lui est remise par un inconnu (on pense que c'était un ange), lorsque, très-inquiet sur le sort des siens, il n'avait trouvé personne qui consentît à lui rien prêter.

Sainte Jeanne, femme de Chusa, pourvoyeuse des apôtres. Cf. *Agneau*, p. 23; *Pain*.

BOUTEILLE ET FLACON.

L'article *Baril* (p. 122) a déjà écarté diverses circonstances de la vie des saints qui auraient absolument semblé réclamer leur place sous le titre actuel. Complétons-les par d'autres où le flacon exige plus sûrement une mention bien déterminée.

Un saint Léonce martyr est cité par M. de Radowitz, comme accompagné d'un ange tenant un flacon; peut-être pour le rafraîchir au milieu des supplices. Je ne sais

1. Sur les attributs populaires de saint Nicolas, on peut consulter le *Mercure de France*, 1729, décembre, p. 2986 et suivantes. Le livre auquel j'emprunte ma petite vignette est une légende dorée traduite en italien et augmentée par D. Nicolas de Manerbi (Venise, 1509, in-fol.).

Voici comme cette action célèbre de saint Nicolas est exprimée dans le *Martyrologium poeticum*, que je cite volontiers à cause de ses traits concis :

« Ter de nocte vigil, triplici succurrit honori :
Numine pro trino, triplice dote tribus. »

2. A. Forgeais, *Plombs historiés*, t. I, p. 37.

3. Brautii *Martyrolog. poetic.*:

« Crumenam vacuam replere pecunia cœpit,
Præsule pauperibus distribuente stipem. »

Cf. *Hagiologium italicum* (Bassano, 1773), t. II, p. 199, sq.

4. Saint Laurent est trop connu pour que nous ayons à redire ce fait. L'Église, du reste, le rappelle dans son Office (10 août, antienne de *Magnificat* aux premières vêpres) : « ... Thesauros ecclesiæ dedit pauperibus. »

5. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 193, sq.

si ce serait par hasard le patron de Vicence (20 août) que sa légende nous montre assisté par les anges dans les divers tourments auxquels il fut exposé avec saint Carpophore[1]. Cf. *Serpent* (saint Léonce de Muri).

Saint Philippe Néri (Cf. *Autel*, p. 101). Buvant à même de la bouteille que portait saint Félix de Cantalice dans ses courses (Cf. *Besace*, p. 136). C'était dans les rues de Rome, et saint Philippe y prétendait sans doute donner une preuve de son affection respectueuse pour le frère quêteur, en même temps que se livrer à ses saillies d'aimable gaieté qui couvraient souvent quelque recherche d'humiliation publique[2].

Saint Tomasso, camaldule; 25 mars, 1337. Obtenant par ses prières que l'eau se changeât en vin dans deux flacons qui venaient d'être remplis à la citerne[3]. Pour la fête patronale de l'ermitage, les messes allaient être empêchées faute de vin, lorsque la foi du saint homme obvia ainsi à cet inconvénient.

Faisons observer en passant que l'urne donnée aux fleuves personnifiés par l'art classique devient souvent au moyen âge une sorte d'énorme matras d'où l'eau s'échappe comme elle peut. Cf. *Eau*, *Évangélistes* (quatre fleuves du paradis terrestre).

BRANCHE D'ARBRE (ou d'arbuste), RAMEAU.

Excepté la *palme*, dont l'aspect frappe tout d'abord, et qui pour cela recevra son article à part, tout autre rameau peut offrir un caractère assez indéterminé sous la main des artistes, surtout si la représentation est peu développée. Nous admettrons donc en cet endroit toute branche d'arbre qui ne serait pas empruntée au palmier.

Le prophète Jonas. Cf. *Arbrisseau*, p. 64; *Sommeil*, etc.

Saint Arnoul, évêque de Soissons (Cf. *Armes*, p. 73). Comme patron des brasseurs, on le voit tenant un bouquet de houblon. Mais ce ne semble pas être une caractéristique qui se puisse dire ancienne ou fréquente. Cf. *Fourche*.

Saint Norbert, fondateur des Prémontrés et archevêque de Magdebourg (Cf. *Araignée*, p. 63). Plusieurs artistes lui ont mis à la main une branche d'olivier, comme à un messager de paix. A-t-on voulu par là dire que ses prédications aidèrent beaucoup à l'établissement de la *Trêve de Dieu*, ou bien que son intervention fut puissante à Rome pour étouffer le schisme de Pierre de Léon contre Innocent II?

Saint Pierre Thomas, carme et patriarche de Constantinople; 6 janvier, 1366. Tenant un rameau d'olivier. C'est que, chargé par le Saint-Siége d'écarter les dissensions qui pouvaient affaiblir les chrétiens dans l'Orient, il réconcilia la république de Venise avec les Hongrois, et le roi de Chypre avec Gênes.

Le B[x] Nicolas Albergati, chartreux, évêque de Bologne et cardinal; 10 mai, 1443. Une branche d'olivier à la main à cause des missions fréquentes dont il fut chargé, presque toujours avec succès, pour pacifier l'Italie, la France et l'Église[4].

Saint Bruno, fondateur des Chartreux; 6 octobre, 1101.

Il tient un rameau d'olivier ou un crucifix dont les branches se terminent en une touffe de feuilles, de fleurs et

1. P. de Natalib., VII, 77.
2. Bacci, *Vita di S. Filippo Neri*, cap. XVIII.
3. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 596, sq.
4. Melloni, *Uomini illustri in santità*, t. III, p. 50, 67, 82, 88, 94, 107, etc. Je crois bon de redire que je ne m'astreins pas à donner toujours place aux simples bienheureux.

de fruits. Ce semble être la traduction d'une antienne de son Office dans le Bréviaire des Chartreux. On l'y compare à l'olivier, qui trouve moyen d'alimenter son fruit plein de douceur dans les terrains les plus stériles en apparence; à cause des solitudes presque désolées où le saint choisit la première habitation de son Ordre pour y jouir de la contemplation des choses célestes [1].

On a donné quelquefois à saint Columban (Cf. *Auréole*, p. 98) ce même crucifix ou à peu près.

Saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci; 31 janvier, 1256. Quelques artistes ont imaginé de lui mettre entre les mains une branche d'olivier : probablement pour exprimer la charité du saint, et le nom même de son Ordre, qui veut dire *misèricorde, compassion,* etc., ou parce qu'il était messager de paix entre chrétiens et musulmans. Les nations orientales et les peuples du midi peuvent absolument saisir cela, parce que l'huile leur est une sorte de ressource universelle. Aussi le symbolisme de l'Écriture sainte a fait dire aux Pères de l'Église toutes sortes de choses aimables et pieuses sur le produit de l'olive. Saint Chrysostome semblerait avoir dirigé les artistes dont nous parlons quand il dit [2], sur la parabole des vierges sages : « L'huile désigne la bonté, l'aumône, le secours donné aux pauvres. » Malgré cela, il faut convenir que pour nous autres gens du nord, cette invention risque beaucoup d'être généralement peu comprise.

Saint Eutrope soldat, martyr dans la ville d'Amasée; 3 mars, v. 308. La croix à laquelle on l'avait attaché reverdit et poussa des rameaux. Je ne saurais dire si au revers du plomb exécuté pour saint Eutrope de Saintes (Cf. *Arbre*, p. 65), on n'aura pas prétendu représenter saint Eutrope d'Amasée [3]. Mais si cela était, l'on aura pris pour une potence le gibet où ce dernier fut suspendu, tandis que les Actes grecs parlent d'une croix.

Saint Gérard de Villamagna près de Florence, frère servant de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; 13 mai, 1258. Portant un rameau de cerisier garni de ses fruits, ou une corbeille pleine de cerises.

J'emprunte aux Bollandistes (AA. SS. *Maii*, t. VII, p. 768) une estampe où le premier parti a été adopté. Son association avec un autre saint du même ordre n'en fera que mieux connaître le costume; car la barbe et les pieds nus de Gérard sont l'indice de la vie érémitique qu'il embrassa vers la fin de sa vie.

Quant à la signification des fruits qu'on lui fait porter, la voici : Le serviteur de Dieu s'était retiré sur ses vieux jours dans une cellule isolée pour s'adonner entièrement à la prière. Malade au mois de janvier, il se sentit pris d'un de ces appétits étranges que la médecine n'a pas encore bien expliqués, quoiqu'on les constate fréquemment. Il avait témoigné le désir de manger quatre cerises, et comme on faisait mine de les aller chercher pour ne pas se refuser à sa demande, on trouva les fruits sur l'arbre [4]. Est-ce par une confusion de notre saint avec un homonyme, que le bienheureux Gérard dei Tintori, a reçu aussi une bouquet de cerises [5]?

Sainte Praxède, vierge; 21 juillet, v. 139. On la trouve représentée, vers le XVI^e^ siècle, portant d'une main de petits rameaux, et de l'autre une sorte de bassine. C'est, je suppose, dans l'intention de la montrer comme une dame de charité qui va porter des remèdes. Elle visitait en effet les martyrs, pansait leurs plaies et ensevelissait leurs corps. Navrée des souffrances et des périls qu'elle voyait se mul-

1. Antienne de la fête : « Salve Carthusianorum lux et forma, *oliva fructifera in rupium præruptis erumpens, odoriferum lilium in solitudine germinans,* florens ac spargens vivificum suavitatis odorem, etc. :

℣ Justus germinabit sicut lilium.
℟ Et erumpet radix ejus ut Libani. »

2. In Matth. XXV, 1-10.

3. Parfois les faits merveilleux d'une biographie sont transportés à quelque saint du même nom, et ce peut être ici le cas.

4. AA. SS. *Maii*, t. VII, p. 768; et III, 249. — Bosio, *Imagini dei beati... della... religione di S. Giov. gerosolimitano,* p. 69.

5. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 668.

tiplier pour les chrétiens dans la persécution, elle pria Dieu de lui accorder la mort, et l'obtint. Cf. *Lampe*.

Sainte Bibiane, vierge et martyre; 2 décembre, 363. On la rencontre assez fréquemment tenant en main une branche d'arbre garnie de plusieurs rameaux. Comme elle fut condamnée à être fouettée, on aura peut-être voulu rappeler par là une verge (si ce n'est toutefois une petite palme). Mais son histoire dit qu'elle fut battue avec des plombeaux (*plumbatæ*), puis égorgée d'un coup de poignard. Or il n'est pas facile de déterminer sûrement ce qu'étaient les *plombeaux*. Faut-il y voir des baguettes armées d'une lame de plomb roulée autour de leurs extrémités, pour donner au coup plus de pesanteur? ou bien était-ce des balles de plomb assujetties au bout de lanières (à la façon du *laço* américain), de chaînes peut-être, en sorte qu'elles fissent pleuvoir les contusions comme par grappe? Les artistes du XVI^e^ siècle ont plutôt choisi les deux dernières formes; mais diverses fois ils ont supposé la balle de plomb fort lourde et logée dans une espèce de longue poche qui prend la forme de quelque chose comme une grosse larme.

Sainte Brigitte d'Irlande (Cf. *Autel*, p. 102). Il n'est pas absolument clair qu'elle ait formé ou présidé une communauté assujettie à des règles bien précises ; mais comme elle passa dans la Grande-Bretagne et en Belgique pour fondatrice et abbesse de chanoinesses régulières, cela lui a souvent fait mettre à la main une crosse. Pour le cas présent, il s'agit surtout des monuments où elle tient soit un rameau d'arbre (de chêne, ce semble), soit une tige de lis. Son historien rapporte [1] que quand elle prit le voile, le marchepied de l'autel qu'elle touchait pour vouer à Dieu sa virginité, reverdit et poussa même un rejeton. Peut-être que, comme elle était enfant illégitime, la réputation de sa mère avait fait élever quelques soupçons sur l'intégrité de la fille. Quoi qu'il en soit, ce récit s'est traduit çà et là en un arbre sec dont la branche touchée par la sainte se couvre de fleurs.

Sainte Olive vierge et martyre, patronne de Palerme ; 10 juin, v. le IX^e^ siècle. Sa légende, qui n'a pas des caractères d'autorité bien recommandables, explique assez peu pourquoi on lui donne un rameau d'olivier. Mise à mort pour la foi dans le pays de Tunis, ce semble, elle aura été gratifiée de cet attribut en manière de palme à cause de son martyre, et à la façon d'armes parlantes qui rappelaient son nom.

Sainte Liduvine (Lydwine), vierge (Cf. *Ange*, p. 44). Elle reçoit de son ange gardien un rameau fleuri, comme gage des consolations que lui réservait Notre-Seigneur après de longues souffrances endurées ici-bas. Des graveurs ont changé cela en instruments de la Passion, à cause de sa grande dévotion aux souffrances de Jésus-Christ.

1. Surius, 1 februar., n° 3. — Baron., *Not. ad Martyrolog. roman.*, h. d.

BRAS.

Saint Quirin tribun militaire, dit-on, et martyr; 30 mars, v. 122. On lui coupa les bras, puis la langue et les jambes avant de le décapiter ; et ses restes furent jetés à la voirie.

Saint Nicolas de Tolentino (Cf. *Ange*, p. 40). Ses deux bras détachés du corps, quarante ans après la mort du saint, ne peuvent être emportés ; et une grande quantité de sang coule du cadavre pendant la résection, comme s'il eût été vivant. Le même miracle se répéta plusieurs fois dans la suite pour ces bras séparés du corps [2], et des gouttes de ce sang transportées en divers lieux opérèrent quantité de prodiges.

Saint François-Xavier (Cf. *Banderole*, p. 113). Son bras droit a souvent été représenté, comme étant l'unique partie de son corps dont on possède des reliques en Europe. Il fut détaché à Goa, en 1614; et encore, la partie supérieure fut-elle seule apportée en Occident. Mais comme des fragments en avaient été détachés à Rome, qui furent l'instrument de nombreux miracles, on les a plusieurs fois enfermés dans des reliquaires en forme de bras pour indiquer d'où ils venaient.

Sainte Alène vierge et martyre, à Forêt près de Bruxelles ; 17 juin, VII^e^ siècle. On la représente un bras arraché ; et près d'elle ou sur sa tête, une couronne. Elle était, dit-on, fille d'un prince païen qui habitait à Dielbeck. Celui-ci furieux de ce qu'elle se rendait souvent la nuit à Forêt pour assister à l'office divin, chargea des serviteurs de l'en empêcher. Comme on voulait l'entraîner malgré elle, un de ses bras resta entre les mains de ces hommes qui la tiraient avec violence [3].

BRASIER. Cf. *Bûcher, Feu, Four.*

BREBIS. Cf. *Berger, Agneau.*

BROC. Cf. *Cruche.*

BROCHE.

Pour ne pas occasionner d'équivoque, nous ne considérerons comme broche proprement dite qu'une longue tige de fer pointue à l'une de ses extrémités et repliée près de l'autre à angle droit, en manière de baïonnette énorme.

Saint Quentin, apôtre du Vermandois; 31 octobre, 287. Il passe pour avoir été un noble romain; à ce titre, le moyen âge lui a souvent donné le costume civil ou militaire d'un gentilhomme. Mais comme il avait annoncé l'Évangile, et que rien ne montrait cependant qu'il eût été prêtre, des artistes ont imaginé de le représenter vêtu en diacre. Quant à son genre de martyre, il

2. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 677, 678, etc.
3. AA. SS. *Jun.*, t. III, p. 389, sq.

n'est pas bien connu, en sorte qu'on l'a peint de plusieurs manières [1]. Quoi qu'il en soit, on le rencontre tenant une broche; et dans un vitrail dont je dois la connaissance à M. Jules Labarte, le saint porte en outre sur sa main un cœur marqué d'une croix en sautoir. Ce que l'on a de plus certain au sujet des tortures qu'il endura, c'est qu'il était tombé au pouvoir du gouverneur Riccius Varus, un des plus enragés persécuteurs du christianisme. On dit aussi qu'entre autres supplices, saint Quentin eut le corps traversé par des tiges de fer (broches, ou peut-être lances) qui le perçaient diagonalement d'une épaule à la hanche opposée [2]. Cela étant, on a pu supposer que le cœur, à cause de son inclinaison vers la droite dans la partie supérieure, aurait été rencontré par les deux broches et marqué intérieurement par elles d'une croix de Saint-André.

Tout cela, du reste, n'étant pas absolument historique, il ne faudra pas s'étonner si l'on rencontre les tortures de saint Quentin présentées d'une tout autre manière. Cf. *Chaise de torture*.

Saint Bénigne de Dijon (Cf. *Bâton*, p. 128). Ce que l'on rapporte de son martyre ressemble beaucoup au récit exposé par la prose de saint Quentin. Il ne serait donc pas surprenant que la broche eût été donnée à celui-ci par les artistes comme au précédent. Mais désirant ne pas me porter pour témoin quand je n'ai ni vu ni entendu, je ne puis parler que de lances au sujet de celui-ci.

BUCHER OU FOURNAISE.

Les trois jeunes Hébreux de Babylone (Cf. *Bonnet phrygien*, p. 141). Dans plusieurs monuments primitifs de l'art chrétien, on les voit livrés au feu d'une espèce de fourneau où plonge la partie inférieure de leurs corps, comme l'indique le fragment de bas-relief ci-joint.

Mais le moyen âge avancé, qui ne s'occupait plus guère des costumes orientaux ni d'art antique, les a représentés fort habilement dans un encensoir que voici, où la fumée devait envelopper les figures des trois saints lorsque l'encens était mis sur le feu dans le vase percé à jour. D'où il résultait à la fois et une pieuse commémoraison et un morceau d'orfévrerie aussi ingénieux qu'édifiant. Pour que l'on s'y trompât encore moins, on a inscrit les noms des trois jeunes hébreux sur les arcs, et découpé des espèces de salamandres fantastiques dans la panse de l'encensoir.

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne; 26 janvier, v. 167. Lié à un poteau au milieu d'un bûcher. On raconte que les flammes se recourbèrent autour de lui comme pour l'épargner, ce qui fit que le gouverneur donna ordre de lui percer le cœur.

Saint Janvier, évêque de Bénévent; 19 octobre, 305. Il fut jeté dans une fournaise; mais, comme saint Denis de Paris, il n'y trouva pas la mort. De là vient que, pour l'un comme pour l'autre, cette circonstance de leur histoire n'est pas la plus fréquemment représentée. La décollation ayant mis un terme à leur martyre, c'est le dernier supplice qui s'est fixé dans la mémoire du peuple et a préoccupé les artistes.

Saint Éleutière de Rome, évêque en Dalmatie; 18 avril, v. 130. Il avait été aussi jeté dans une fournaise où la

1. Cf. A. Forgeais, *Plombs historiés* (Pèlerinages), p. 194-196.
2. Missel d'Amiens (1529), prose de cette fête (*Per unius casum...*):

« Propter Christi jugum lene
Premunt compes et catenæ
Carcerali clausum cella;
Sed triumphat bonus bene
Universum genus pœnæ :
Famem, frigus et flagella.
. . . . . .
Inter ungues lapsu gravi
Defiguntur decem clavi
Cuspide quadrangulari ;
Sudes ferri sumit dorsum
Descendentes in deorsum
Ab utraque scapula. Etc. »

protection divine lui sauva la vie, il ne périt que sous le glaive [1].

Saint Fructueux, évêque de Tarragone et martyr; 21 janvier, v. 259. Consumé avec deux de ses diacres. Le feu ayant brûlé leurs liens, ils en profitèrent pour étendre les bras dans l'attitude de la prière chrétienne [2], et moururent ainsi aux yeux de tout le peuple.

Saint Constance, évêque de Pérouse; 29 janvier, v. 170. Jeté dans le feu d'où il sortit sain et sauf, il subit encore d'autres supplices après lesquels il fut décapité.

Saint Boniface ou Bruno, camaldule et archevêque; 19 juin, 1009. On l'a surnommé apôtre de la Russie, et il semble plutôt qu'il ait eu affaire à un peuple slave voisin de la Baltique. Sur la demande d'un prince du pays, il traversa un grand feu sans en être atteint, et obtint de la sorte la conversion de cet infidèle. Mais peu après il fut décapité avec plusieurs de ses néophytes.

Saint Aristion, évêque d'Alexandrie, dit-on; 3 septembre, époque indéterminée. Il mourut dans les flammes en haine du christianisme [3].

Saint Timothée, et sainte Maure sa femme; 3 mai, 286. M. de Radowitz, sans doute sur la foi d'Helmsdœrfer, parle de ces deux martyrs comme ayant été condamnés à mourir sur un bûcher. Mais si l'on a vu d'anciennes peintures (grecques sans doute) où s'aperçoive un brasier près d'eux, ce ne doit pas être comme instrument de supplice. Le Ménologe grec rapporte que Timothée était lecteur, et partant dépositaire en partie des livres ecclésiastiques. Le gouverneur de la Thébaïde voulait le forcer à les livrer pour qu'ils fussent jetés aux flammes. L'homme de Dieu s'y refusa, encouragé en cela par sainte Maure sa femme; et les deux époux périrent cloués à une muraille [4].

Saint Victor de Milan, soldat des armées romaines (Cf. *Armure*, p. 78). On l'a surnommé le Maure; et je crois même que, par suite, on l'a quelquefois peint à peu près comme un nègre, parce qu'il appartenait à des recrues levées en Afrique (en Mauritanie). Sous Maximien Hercule, il fut décapité à Milan après avoir été exposé au feu; ou plus exactement, après avoir eu le corps arrosé de plomb fondu.

Saint Théodore Tiro (Cf. *Armure*, p. 79). Consumé dans une fournaise par ordre des persécuteurs, pour le punir d'avoir mis le feu à un temple d'idoles [5].

Les SS. Théodore, Julien et deux autres martyrs, sous Maximien; 4 septembre. Précipités à demi morts dans un bûcher après avoir été meurtris de coups [6].

Saint Nicétas Goth, brûlé par ordre d'Athanaric, pour avoir répandu le christianisme parmi ses compatriotes; 15 septembre, v. 371 [7]. Il était, avec saint Sabas martyr, compté parmi les prémices de la foi chez les peuples gothiques; et l'Église grecque le met au nombre des *grands martyrs*.

Saint Apollonius de Thébaïde, martyr; 10 avril, sous Dioclétien. Les deux auteurs allemands déjà cités le donnent comme exposé au feu avant d'être précipité dans la mer. Le Ménologe grec ne dit rien de ce dernier supplice [8], et les Bollandistes citent à peine un mot à ce sujet.

Saint Nemesius d'Alexandrie, martyr en Égypte; 19 décembre, sous Dèce. Brûlé entre deux brigands en haine de l'Évangile.

Saint Florent de Thessalonique; 13 octobre, sous Julien l'Apostat, ce semble. Il mourut dans un brasier après avoir été déchiré sur le chevalet [9].

Saint Getulius, officier dans l'armée romaine; 10 juin, v. 124. Jeté dans un bûcher, avec trois autres chrétiens dont l'un était son frère Amantius, tribun militaire. Saint Getulius survécut à ce supplice et mourut la tête écrasée sous les coups de bâton.

Les SS. Sosthène et Victor, martyrs à Chalcédoine; 10 septembre, sous Dioclétien. Exposés d'abord aux bêtes qui les épargnèrent, ils furent brûlés vifs ensemble; et s'embrassèrent sur le bûcher comme pour se donner rendez-vous au ciel.

Les SS. Epimachus et Alexandre, martyrs à Alexandrie; 12 décembre, 250. Après avoir été déchiquetés avec des instruments tranchants, ils furent entourés d'un grand feu où on les laissa expirer. Selon d'autres, on les précipita dans la chaux vive.

Saint Eulampius, avec sa sœur Eulampia; 19 octobre, v. 302. Ils furent exposés au feu, mais dans une chaudière d'huile bouillante. Sauvés de cette torture par un miracle qui convertit un grand nombre de soldats, ils terminèrent leur vie par la décollation [10].

Saint Kenny (Kanic, *Kannicus*), abbé en Irlande; 11 octobre, 599. C'est de lui qu'est venu le nom de Kill-Kenny donné au monastère qu'il avait fondé. Un grand feu près de lui, soit parce qu'en Italie, il sortit sain et sauf d'une fournaise ardente où un prince impie l'avait fait jeter; soit à cause d'un incendie qui, dévorant l'habitation du saint, respecta son livre et le laissa sans nulle atteinte [11].

1. *Menolog. græc.*, 15 decembr., t. II, p. 31.
2. Cette attitude des *Orantes*, est à peu près celle que l'on vient de voir dans le petit bas-relief mutilé où nous avons montré les jeunes Hébreux exposés à la fournaise. Voir aussi Daniel, p. 141.
3. *Menolog. græc.*, t. I, p. 11. — 4. *Ibid.*, t. III, p. 81.
5. *Ibid.*, t. II, p. 96.
6. *Ibid.*, t. I, p. 13.
7. *Ibid.*, t. I, p. 39.
8. *Ibid.*, t. II, p. 29.
9. *Ibid.*, t. I, p. 117.
10. *Ibid.*, t. I, p. 107.
11. Dans les *Officia... SS. Hibernorum* (Paris, 1620), à la fête de saint Kenny, on trouve ces deux répons (après la quatrième Leçon et la septième) :

« Ingressus Italiam,
Rogum superavit;

Femmes.

Sainte Afre, patronne d'Augsbourg; 5 août, 304. Attachée à un arbre au milieu d'un bûcher en feu. Elle avait été comme les prémices du christianisme dans la ville d'Augsbourg, et son supplice eut lieu dans une île du Lech.

Sainte Euphémie de Chalcédoine. Cf. *Épée.*

Les saintes Hilarie, Digne, Euprépie, etc., à Augsbourg; 12 août, 304. Hilarie, mère de sainte Afre, était venue prier Dieu au tombeau de sa fille, avec vingt-huit autres chrétiens. Les païens qui les y surprirent, amassèrent des fascines et du bois autour d'eux et les firent mourir dans les flammes.

Sainte Agnès (Cf. *Agneau,* p. 23). Au milieu d'un bûcher dont les flammes s'écartent pour épargner la martyre, et se jettent sur les bourreaux. Le gouverneur la fit alors égorger.

Sainte Julienne et sainte Cyrienne; 1 novembre, sous Maximien. Brûlées ensemble à Rodosto en Thrace [1].

Sainte Auguste du Trévisan, vierge et martyre; 27 mars, au v^e^ siècle. Exposée inutilement aux flammes d'un bûcher après d'autres tortures, elle reçut la mort par l'épée.

Sainte Anastasie l'Ancienne, vierge et martyre; 28 octobre, sous Dèce. Le bûcher avec la poix fondue et le soufre ne fut qu'un des tourments qu'elle eut à endurer pour la punir d'avoir fait profession de la vie monastique à Rome avec d'autres vierges. Elle eut les membres brisés, les mains et les pieds coupés; et périt enfin par la décapitation [2].

Sainte Anastasie, veuve et martyre à Rome; 25 décembre, 304. Quoique le Ménologe grec la dise décapitée après être sortie des flammes saine et sauve [3], les écrivains d'Occident affirment que, reléguée dans l'île Palmaria avec d'autres chrétiens, elle y fut attachée à des poteaux et brûlée vive [4]. C'est ainsi qu'elle est représentée dans la cathédrale de Zara qui prétend posséder ses reliques [5].

Sainte Apolline, vierge et martyre (Cf. *Dents, Tenailles*). Agée et déjà soumise à diverses tortures, elle passe pour avoir déconcerté les persécuteurs en s'élançant elle-même dans le feu dont ceux-ci la menaçaient; acte que l'Église considère comme inspiré par le Saint-Esprit.

Ut Chaldæus Abraham
Ur non suffocavit.

Ignis habitaculum
Sancti concremavit,
Apertus periculum
Liber ignoravit. »

1. *Menolog. græc.,* t. I, p. 159.
2. *Ibid.,* t. I, p. 114.
3. *Ibid.,* t. II, p. 49.
4. P. de Natalib., lib. II, cap. 2.
5. *Jahrbuch der k. k. Central Commission zur Erforschung... der Baudenkmale,* t. V (Wien, 1861), p. 171.

Sainte Benoîte du Lyonnais, vierge et martyre; 8 octobre, sous Dioclétien, dit-on. Livrée d'abord aux flammes d'un bûcher, mais décapitée ensuite.

Sainte Martine de Rome, vierge et martyre; 30 janvier, sous Alexandre Sévère. Elle fut décapitée après de nombreuses tortures, entre lesquelles on compte celle du feu. Du moins fut-elle arrosée de poix ou de graisse bouillante [6].

Sainte Colombe de Sens, vierge et martyre; 31 décembre, v. 260. La pluie éteignit les flammes au milieu desquelles le persécuteur prétendait la faire mourir [7]. Quelques artistes font intervenir directement un ange pour rendre ce bon office à la sainte. Échappée à ce genre de mort, elle eut la tête coupée.

BUIRE.

Ce mot qui est encore d'un usage quotidien dans plus d'une province, mais dont nous n'avons guère conservé que le dérivé *burette,* me servira de renvoi pour classer en bloc sous le titre *Cruche* la plupart des vases portatifs qui servent à transférer par quantités moyennes un liquide usuel, et dont l'orifice est relativement étroit.

BUISSON.

Moïse devant le buisson ardent [8] est un fait trop connu pour que nous ayons besoin de le raconter ici. Il a été représenté fréquemment au moyen âge, soit pour rappeler la vocation du législateur des Hébreux, et la protestation que fait ce grand homme de n'être qu'un envoyé temporaire [9], soit par allusion à la maternité virginale de la très-sainte Vierge, que des saints Pères ont regardée comme prophétisée par cette apparition [10].

Saint Félix de Nole, prêtre. Cf. *Raisin.*

Saint Omer (Audomarus), évêque de Térouanne; 9 septembre, 670. Se roulant dans les épines pour dompter les tentations qui l'assaillaient dans sa jeunesse [11]. Il avait été moine de Luxeuil; et c'est là, dit-on, qu'il recourut à ce remède contre l'aiguillon de la chair.

Saint Benoît de Norcia (Cf. *Banderole,* p. 112; etc.). On rapporte de lui la même mortification que nous avons racontée de saint Omer [12]. Les moines de Subiaco montrent

6. Brev. Rom. Lect. IV.
7. P. de Natalib., lib. II, c. 24.
8. Exod. III, 1-6, etc.
9. Exod. IV, 13 : « Obsecro, inquit, Domine, mitte quem missurus es. »
10. Office de la sainte Vierge, pendant le temps de Noël, *à Laudes* : « Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem, Dei genitrix. »
11. *Calendar. benedict.,* 9 septembr.
12. Greg. M., *Vita sancti Benedicti,* cap. II.— Hymn. (Bertharii?) ad Tertiam :

« Namque se nudum dedit inter acres
Plurima vepres cruce sauciandum,

encore un arbrisseau épineux dont toutes les feuilles sont marquées d'un petit serpent noir, et qui serait le souvenir persistant des assauts du démon et de la générosité du saint jeune homme. Cette tentation de saint Benoît et sa victoire étaient évidemment le sujet d'un petit tableau qui a figuré pendant quelques jours au musée Campana lorsqu'il était exposé dans le Palais de l'Industrie. Mais comme la peinture était quelque peu délabrée, et le sens ayant sans doute échappé aux conservateurs français, elle a été bientôt mise de côté pour devenir je ne sais quoi. D'autres tableaux, du reste, qui méritaient encore moins ce triste sort, l'ont partagé de bonne heure. Je soupçonne que c'a été surtout pour ne pas s'être laissé comprendre à des appréciateurs peu versés dans la légende des saints; car le premier catalogue résolvait plusieurs de ces problèmes par la simple désignation : *Scène monastique*, ou : *Histoire se rapportant à la vie monacale*. Bien des visiteurs durent trouver que cet éclaircissement laissait à désirer; la disparition levait tout embarras par le plus court chemin. Mais les explications hasardées valent-elles mieux qu'un aveu implicite d'ignorance? Or la seconde édition du catalogue des tableaux n'expliquait assurément pas tout d'une manière satisfaisante, et je soupçonne que l'auteur l'aura compris lui-même. Ce peut être là un des motifs qui ont déterminé les triages faits au détriment du Louvre, où la peinture légendaire n'est pas si abondante qu'il fallût lui mesurer avec avarice les accroissements en ce genre.

Le bienheureux Nicolas de Flue, solitaire en Suisse après avoir été marié; 22 mars, 1487. Couvert de sang au milieu des épines où le démon l'avait précipité, dit-on, sur le penchant d'une montagne [1] pendant que l'homme de Dieu s'occupait à ses travaux des champs.

BURETTE. Cf. *Cruche.*

CABANE.

Une hutte isolée, une pauvre cellule en manière de cabane, caractérise habituellement la vie érémitique. mais les *Solitaires* devant avoir une place à part quand viendra leur tour, ce n'est pas d'eux qu'il sera question cette fois. Cf. *Ermites.*

Saint François-Xavier, jésuite (Cf. *Banderole*, page 113; etc.). Étendu sous un chétif appentis. Ce fut ainsi qu'il mourut presque seul dans l'île de Sanxan (Sancian), où il s'était fait déposer par un vaisseau marchand, espérant gagner la Chine où il voulait porter l'Évangile. Pour indiquer qu'il est sur un îlot, on peint ordinairement la mer près de là et le navire qui s'éloigne.

Et per urentes nimium rotandum
Mordicus herbas.
Sic cutem totus lacer, et cruore
Membra perfusus sacra virginali,
Diluit quidquid Venus inquinarat
Ossibus hausta, etc., etc.»

1. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 404.

CABAS. Cf. *Corbeille.*

CABESTAN. Cf. *Treuil.*

CACHOT. Cf. *Chaînes, Captifs, Prison.*

CADAVRE ET MORT RESSUSCITÉ.

Quelques unes des scènes qui vont être rappelées pourraient absolument figurer sous le titre *Sépulcre* ou *Tombeau*. Mais il est des échanges presque inévitables entre certains articles, parce que la première appréciation d'un fait dépend beaucoup de la façon dont il est présenté par l'artiste. De même encore un cadavre ne sera pas toujours bien reconnaissable lorsque la représentation a choisi le moment où la vie vient de lui être rendue. Il faut donc s'attendre à la possibilité de plus d'une erreur que nous n'aurons pas su éviter.

Disons en outre qu'il ne faut pas compter voir énumérés ici tous les saints qui ont ressuscité des morts. Le grand saint Martin à lui seul en avait très-authentiquement rappelé trois à la vie [2], et d'autres l'ont bien dépassé en cela. Nous ne devons mentionner en ce genre que les saints qui sont particulièrement reconnaissables à ce titre, parce que l'art populaire les caractérise volontiers ainsi. Le Poussin a eu beau peindre la résurrection d'un mort accordée aux mérites de *saint François-Xavier*, ce n'est pas ainsi communément que l'apôtre des Indes et du Japon s'offre au souvenir de ceux mêmes qui l'honorent le plus. Pour être l'un des faits de sa biographie, ce n'est pas un de ses traits dominants; non plus que la vie rendue à Tabithe [3] n'est le trait accoutumé qui fera reconnaître saint Pierre tout d'abord si quelque accessoire n'y aide. De même pour la résurrection de Drusiane à Éphèse par *saint Jean l'Évangéliste* [4], si on détache ce fait du reste de la légende.

Le vieux Tobie a été peint parfois portant les corps de ses malheureux compatriotes et leur donnant la sépulture. C'était non-seulement un fait historique, mais une recommandation de cette bonne œuvre [5] qui n'est pas expressément comprise parmi celles dont Notre-Seigneur dit qu'il tiendra compte pour l'éternité [6].

Saint Lazare de Béthanie. Appelé du tombeau par Notre-Seigneur. Les représentations de ce fait évangélique ayant conservé longtemps une trace de l'art des catacombes, j'emprunte à dessein le petit tableau suivant à des émaux byzantins que j'ai trouvés dans une église de Belgique (1843), où personne ne les jugeait dignes de la moindre attention. Je prends donc très-volontiers sur moi la faute (s'il y a lieu) d'avoir signalé ce monu-

2. Premier répons de son office à Matines : «... Cui... Dominus... tantam gratiam conferre dignatus est ut in virtute Trinitatis deificæ mereretur fieri trium mortuorum suscitator magnificus.»

3. Act. IX, 36-41. — 4. *Legenda aur.*, cap. IX.

5. Tob. I, 20, sq.; XII, 12.

6. Matth. XXV, 34-46.

ment comme souvenir national du règne de Baudouin à Constantinople [1].

On y peut observer divers détails qui se reproduisent fréquemment ailleurs, comme si un *patron* commun eût passé sous les yeux des ateliers les plus distants qui en gardaient chacun quelque chose. Tels sont, par exemple, le geste de l'homme qui se bouche le nez près du sépulcre, comme traduisant une des paroles rapportées par l'évangéliste [2]; cette ouverture verticale du monument où Lazare se dresse dans son suaire, ces bandelettes qui entourent le mort [3] et qu'un témoin saisit comme s'il allait dévider une bobine; cette expression de la prière

empressée dans les deux sœurs qui étendent les mains recouvertes d'une draperie, à la façon de quelqu'un qui se disposerait à recevoir des largesses, etc.

La main droite de Jésus-Christ fait aussi un geste qui sans être tout à fait celui de la bénédiction grecque, en donne pourtant quelque idée.

Saint Syr, premier évêque de Pavie; 9 décembre, v. 101. Ressuscitant le fils d'une veuve de Vérone lorsqu'il passait dans cette ville, se rendant d'Aquilée à Pavie pour y prêcher la foi [4].

Saint Spiridion, évêque de Trémithunte en Chypre, après avoir été marié; 14 décembre, 347. Sa fille Irène étant morte subitement sans pouvoir rendre un dépôt qui lui avait été confié, le propriétaire réclamait inutilement parce qu'on ne trouvait pas ce qu'il redemandait en attestant son droit. Le saint adjura la défunte de déclarer ce qu'il en était, et le cadavre désigna une cachette où se retrouverait son dépôt intact [5]. Cf. *Serpent.*

Saint Épiphane. Cf. *Aumône,* p. 92.

Saint Zénobe (Zanobi), évêque de Florence; 25 mai, v. 424. Ressuscitant un mort (enfant ou adolescent). L'un était un petit garçon qu'un char venait d'écraser; l'autre, fils d'une dame gauloise qui l'avait confié au saint en se rendant à Rome pour visiter les tombeaux des apôtres, expirait presque au moment où la mère revenait de son pèlerinage [6]. Cependant l'évêque sortait de sa cathédrale, et la dame fit apporter le corps du jeune homme au-devant de lui. Saint Zénobe s'agenouilla publiquement pour appeler Dieu à son aide, et rendit l'enfant à sa mère. La vieille école de Toscane a représenté plus d'une fois ce miracle public.

Saint Amand, évêque de Maestricht; 6 février, 675.

1 Si Dieu veut bien me prêter vie, je compte publier plus tard toutes les scènes qui revêtent le précieux coffret dont je ne donne ici qu'une seule face.

2. Joann. xi, 39 : « Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim. »

3. *Ibid.,* 43, 44.

4. Surius, 12 septembr. — Labus, *Fasti,* 9 dicembre.

5. P. de Natalib., I, 66. Cf. Dialog. de esu volatilium; ap. D. Pez, *Thesaur. anecdot.,* t. II, P. II, p. 560.

6. P. de Natalib., V, 12. — Cf. Brocchi, *Vite dei SS. Fiorentini,* t. I, p. 74-76.

Ayant sollicité inutilement à Tournay la grâce d'un homme condamné à mort, il pria Dieu de se montrer plus clément que le juge, et ressuscita son client après l'exécution [1]. Le même prodige est attribué à saint Amans (Amantius) de Rodez [2]. Serait-ce par une transmission que l'homonymie aura occasionnée?

Saint Maurille, évêque d'Angers; 13 septembre, v. 437. Ressuscitant un enfant, qui était mort sans recevoir la confirmation [3]. Ce miracle fit donner à l'enfant le nom de *René*, sous lequel il est devenu célèbre, ayant succédé ensuite à saint Maurille dans l'épiscopat. Nous aurons occasion de revenir sur ce récit à l'article *Poisson*.

Saint Sévère, évêque de Naples; 30 avril, v^e^ siècle. On raconte qu'un faux créancier voulait forcer une pauvre veuve à payer une dette contractée, disait-il, par son défunt mari; le saint pontife mena les contendants au tombeau du mort avec de nombreux témoins. Sur l'ordre du serviteur de Dieu, le cadavre se dressa de sa tombe, déclarant qu'il n'avait point laissé de dettes. Le saint, content de cette solution bien attestée, ne voulut même pas que le peuple vengeât la fausseté de la réclamation sur ce prétendant inique [4].

Saint Abonde, évêque de Côme; 2 avril, 468. Il ressuscite le fils unique d'un riche païen [5].

Saint Claude, évêque de Besançon, puis abbé dans le Jura; 6 juin, vi^e^ ou vii^e^ siècle. Ressuscitant un noyé. Plusieurs miracles de ce genre lui sont attribués et semblent avoir eu lieu surtout après la mort du saint, par son invocation [6]. Cela lui valut la dévotion populaire pour ce genre de malheur, et l'on prit l'habitude de peindre le saint vivant, comme particulièrement secourable aux noyés pour lesquels on l'implorait. Le dessin que voici est la copie d'une peinture en grisaille sur bois, qui semble appartenir à l'ancienne école des Pays-Bas wallons, dont il reste encore à Douai des échantillons charmants. L'espèce d'auge en pierre sur laquelle est accroupi le petit noyé représente peut-être la margelle d'un puits; à moins que ce ne soit une tombe, pour montrer que le malheureux vient d'échapper à la mort sous la bénédiction du saint.

Saint Godehard ou Gothard, évêque d'Hildesheim, après avoir été abbé de Niederaltaich; 4 mai, 1038. Des tombeaux s'ouvrent dans son église, et les morts en sortent [7]. Un jour qu'il sommait plusieurs de ses diocésains d'obéir à l'excommunication dont ils étaient frappés et de vider l'église pendant qu'il allait célébrer la messe, ceux-ci refusèrent d'obéir. Mais des morts qui avaient encouru pendant leur vie la même sentence, soulevèrent les dalles de leurs tombes pour donner l'exemple aux contumaces, et prirent le chemin de la porte. Sur la permission du saint évêque, qui les releva de la censure,

Saint Claude.

ils revinrent à leurs sépulcres et s'y renfermèrent de nouveau.

Saint Hugues, chartreux, évêque de Lincoln (Cf. *Apparition de l'enfant Jésus*, p. 56). Invité par le roi d'An-

1. AA. SS. *Febr.*, t. I, p. 851. — 2. Surius, 4 novembr.
3. Surius, 13 septembr. — 4. Brautii *Martyrolog. poeticum:*
« Defunctum dudum præsul responsa rogavit;
Qui residens, iterum verba locutus obit. »
Cf. *Hagiologium italicum* (1773), 30 april.
5. Labus, *Fasti della Chiesa*, 2 april.
6. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 652, 653, 655, 656, 658, 664, 666, 669. — Cf. *Calendar. benedict.*, 6 jun.
7. *Calendar. benedict.*, 4 mai. — Rader, *Bavaria sancta*. AA. SS. *Maii*, t. I, p. 521.

gleterre à venir prendre son repas avec lui, il le fait attendre pour ensevelir un mort.

Saint Malo, évêque. Cf. *Poisson*.

Saint Stanislas, évêque de Cracovie (Cf. *Assassinat*, p. 89). Amenant devant le roi Boleslas un mort rappelé du tombeau. Ce prince prétendait usurper une terre de l'Église, comptant bien que, le donateur mort et l'acte égaré ou soustrait, rien ne traverserait la convoitise royale. Stanislas, qui avait pris jour pour produire ses preuves, alla sommer le mort de venir soutenir sa donation, et le conduisit à l'assemblée, qui n'attendait pas un pareil document[1].

Saint Étienne diacre, déposé à Rome dans le même tombeau que saint Laurent qui se déplace pour donner la droite à son hôte. De là lui vint le surnom de *courtois* (*urbanus*). Ce récit, qui a trouvé faveur parmi les peuples chrétiens à cause de son aimable naïveté, n'est pas regardé de bon œil par les Bollandistes qui le tiennent pour sujet à caution [2].

Saint Eugène, diacre de saint Zénobe à Florence; 17 novembre, v. 401. D'après l'ordre de son évêque, il va répandre de l'eau bénite sur le corps d'un chrétien qui était mort sans sacrements. Celui-ci revint à la vie et trouva le temps de se réconcilier avec Dieu [3]. Quant à saint Eugène lui-même qui, malade, n'avait quitté son lit que pour obéir à saint Zénobe, il revint mourir bientôt dans la paix du Seigneur.

Saint Fridolin, ermite irlandais et abbé de Seckingen en Brisgau; 6 mars, 538. Comme le fit plus tard saint Stanislas de Cracovie, il conduit un mort devant les seigneurs rassemblés, pour attester la donation d'un bien que l'on contestait à son abbaye [4].

Saint Avy ou Avit (*Avitus*) abbé, puis solitaire; 17 juin, v. 530. Ressuscitant un de ses moines qui, mourant durant l'absence de l'abbé, avait demandé à ne pas être enterré avant que le saint eût prié sur son corps. Avy s'empressant de revenir, obtint du Ciel la résurrection de ce religieux [5].

Saint Étienne de Grandmont, fondateur des Grandmontains (ou Grammontains), dans le diocèse de Limoges; 8 février, 1124. Sommé dans son tombeau de mettre fin à ses miracles [6]. Son successeur dans la dignité abbatiale lui défendit solennellement de continuer à opérer des prodiges, à cause du grand nombre de pèlerins qui troublaient le recueillement du monastère; et depuis lors les miracles cessèrent de se produire à son sépulcre. La même chose a été racontée de Saint Bernard, je ne sais sur quel fondement; on cite encore un commandement pareil de Saint Hidulphe à son disciple Spinnulus, dans l'abbaye de Moyenmoutier.

Les Grecs ont également un récit fort semblable, au sujet de saint Paul de Latros, ermite dans l'Asie Mineure; 15 décembre, 956.

Saint Dominique (Cf. *Ange*, p. 40). Il ressuscite dans l'église de Saint-Sixte à Rome le neveu d'un cardinal qu'une chute de cheval avait tué. Ce miracle opéré devant un grand nombre de spectateurs, parmi lesquels se trouvaient plusieurs personnages illustres, eut cela de remarquable surtout qu'il attira dans l'ordre des Frères prêcheurs plusieurs Bohêmes, Polonais, etc., qui en avaient été témoins [7].

Saint Hyacinthe, dominicain; 16 août, 1257. Ressuscitant un noyé. Une dame polonaise ayant envoyé son fils pour prier le saint de prêcher dans ses terres, le jeune homme à son retour perdit la vie en passant un fleuve. La mère, sans se laisser abattre, fit porter le cadavre au serviteur de Dieu; et celui-ci prenant le mort par la main le rendit immédiatement à la vie [8].

Saint Antoine de Padoue (Cf. *Ane*, p. 32). Faisant sortir un mort du tombeau pour témoigner devant le juge. Il s'agissait des parents du saint, compromis par un assassinat qui avait eu lieu près de leur maison à Lisbonne. Antoine qui habitait alors Padoue, obtint du Ciel d'être transporté en Portugal, et fit déclarer par le mort que les soupçons ne devaient pas se porter sur la famille du saint [9].

Saint Silvestre Gozzolini, fondateur de l'ordre des Silvestrins; 26 novembre, 1267. Converti par la vue du cadavre d'un de ses parents, qui le fit songer à la vanité des honneurs auxquels il se préparait en étudiant le droit.

Sainte Pudentienne (appelée quelquefois Potentienne), vierge romaine; 19 mai, IIe siècle. Elle était fille du sénateur Pudens chez qui habita saint Pierre. On la représente souvent recueillant les corps des martyrs pour leur donner une sépulture honorable. Cf. *Lampe*.

Sainte Praxède vierge, sœur de sainte Pudentienne (aussi les peint-on quelquefois réunies); 21 juillet, v. 139. Recueillant le sang des martyrs ou faisant ensevelir leurs corps. Ces deux saintes employèrent leur immense fortune en bonnes œuvres, passant leur vie dans le jeûne et la prière [10].

Sainte Aure (*Aurea*), abbesse à Paris (Cf. *Four*). Elle ressuscite la cellérière de son couvent qui était morte

1. AA. SS. *Maii*, t. II, p. 201.
2. AA. SS. *August.*, t. II, p. 528-530.
3. Brocchi, *l. cit.*, t. I, p. 47.
4. *Calendar. benedict.*, 7 mart.
5. Gregor. Turon., *De gloria confessor.*, cap. 99.— AA. SS. *Jun.*, III, 357.
6. *Calendar. benedict.*, 14 febr.
7. AA. SS. *Jul.*, t. IV, p. 192; *Aug.*, t. I, p. 466.
8. AA. SS. *Aug.*, t. III, p. 315, etc. Par suite de ce miracle, on l'aura invoqué contre le danger de périr dans l'eau. C'est ce qui l'a fait quelquefois représenter tirant de l'eau un homme prêt à se noyer.
9. AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 708, sq.
10. AA. SS. *Maii*, t. IV, p. 296-301.

sans mettre personne au courant des comptes. A la sommation de l'abbesse, la morte s'éveilla comme d'un simple sommeil, dit-on, fit avec sainte Aure le tour de la maison, en exposant l'état des travaux et des dépenses faites. Puis ayant reçu la bénédiction de la sainte, elle lui remit les clefs pour aller reprendre sa première situation sur son lit de mort et refermer les yeux tout de bon.

CADENAS.

Nous aurions pu placer ici saint Raymond Nonnat (Cf. *Bouche*, p. 143, sv.); contentons-nous d'y mentionner Saint Jean Népomucène (Cf. *Étoile*, *Pont*), auquel cet attribut n'a été donné par quelque artiste que comme signe allégorique. Ce saint ayant été martyr du secret de la confession, on a imaginé de peindre ainsi la cause de sa mort. La même pensée, avec presque autant de recherche, lui a fait mettre en main une lettre cachetée pour indiquer le *sceau du secret*, mais ces inventions n'ont pas rencontré grande faveur; et à vrai dire, elles étaient tirées d'un peu trop loin.

CAILLOU ET PETITES PIERRES.

Saint Liboire (*Liborius*) évêque du Mans, mais honoré surtout à Paderborn où son corps a été transféré; 23 juillet, v. 397. Portant un livre (comme évêque) sur lequel sont de petits cailloux. On l'invoque contre les douleurs causées par la pierre et la gravelle, maladies qui semblent avoir été très-fréquentes dans les contrées septentrionales avant que le houblon fût généralement employé pour la préparation de la bière. Or les mots *calculs* et *gravier* dont nous nous servons encore, à l'imitation des Latins, pour désigner ce mal, veulent précisément dire caillou et sable. Voilà toute l'explication de cet attribut. Les Bollandistes ont publié une gravure de saint Liboire avec la formule usitée pour implorer sa protection [1].

Ce même livre portant de petites pierres a été employé par certains graveurs pour désigner des évêques lapidés; par exemple, saint Beztert de Neitra, saint Buld d'Erlau, saint Gérard de Tschanad. Mais je ne vois pas que cela ait fait école. Cependant saint Étienne diacre est souvent peint avec un énorme caillou qu'il porte sur un livre.

Saint Jérôme, docteur de l'Église; 30 septembre, 420. Agenouillé à demi nu et se frappant la poitrine avec un caillou [2]. Quelquefois on a placé la pierre près de son livre.

Saint Jacques de la Marche, franciscain de l'Observance. Cf. *Calice;* et *Auréole*, p. 97.

Sainte Syrie d'Irlande, vierge (nommée ailleurs *Syra*), honorée dans les environs de Meaux; 25 octobre, VII[e] siècle. On la donne pour sœur de saint Fiacre, et religieuse sous la conduite de sainte Fare. Elle est invoquée en Brie et en Champagne, surtout contre la colique néphrétique et la gravelle [3].

Sainte Claire de Montefalco (Cf. *Balance*). Outre que son cœur portait gravés les instruments de la Passion, on y trouva (ou dans la vésicule de fiel) trois petits globes dont nous avons parlé précédemment. Certains artistes ont fait porter ces trois globules par un ange près de la sainte; mais le plus souvent, c'est elle qui les tient sur sa main ou dans une balance. Les Franciscains ont disputé cette servante de Dieu aux Augustins qui la réclament.

La bienheureuse Marguerite de Citta-Castello, dominicaine; 13 avril, 1320. Après sa mort, on trouva dans son cœur trois petites pierres semblables à des noyaux de nèfle sculptés, qui portaient l'image de Notre-Seigneur dans la crèche, avec la très-sainte Vierge et saint Joseph [4].

CALEBASSE. Cf. *Fiole, Bouteille, Pèlerins.*

CALEÇONS ORIENTAUX (Anaxyrides).

Il en a été question dans l'article où nous avons parlé du *Bonnet phrygien* (p. 141).

CALEMBOUR OU JEU DE MOTS.

Il ne faudrait pas connaître le moyen âge, celui de France surtout, pour s'étonner de voir les jeux de mots occuper quelque place dans la dévotion aux saints. Les armoiries parlantes et les devises même [5] montrent assez que le calembour et le *rébus* étaient jadis fort cultivés déjà, comme l'indiquent encore les vieilles enseignes qui ont survécu à la jovialité d'autrefois. Ainsi l'abbaye de Corbie avait un corbeau dans son blason, et je ne crois pas que ce fût celui de saint Benoît; la ville de Cabasse (en Provence) avait une calebasse, Pontigny avait un

1. AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 400, 402... Sanctus Liborius calculo laborantium patronus.

2. Cf. Sancha, *Romancero y cancionero sagrados*, n. 702 (p. 291). C'est, avec quelque peu d'exagération, ce que raconte saint Jérôme lui-même écrivant à Eustochium (*Epist.* 18)... « Memini me clamantem, diem crebro junxisse cum nocte; nec prius a pectoris cessasse verberibus quam rediret, Domino increpante, tranquillitas. »

Tirso de Molina (*El Burlador de Sevilla*, Act. 1, escena 14) compte assez sur ses spectateurs pour n'indiquer le saint que par cette simple caractéristique désignée en quelques mots :

« Belen, convento del santo
Conocido por la piedra,
Y por el leon de guarda. »

3. De là ces vers cités par Guillot, dont je ne garantis point le style médical :

« Regia campanis celebrata es Syria terris,
Cujus quisque piam percipit æger opem.
Linquit arenosos, per te, gravis hernia renes;
Sanatur meritis fractio quæque tuis. »

4. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 388-391; *April.*, t. II, p. 191, sq.

5. On peut en voir un bon nombre dans l'opuscule du général Radowitz sur ce sujet (*Die Devisen und Motto, etc.*).

pont, etc., etc. Les patronages des métiers surtout et le recours à divers saints pour certaines maladies, etc., avaient parfois pour unique fondement des équivoques plus ou moins spirituelles. *Saint Cerboney* (10 octobre), par exemple, marquait à la cathédrale de Paris l'époque où l'on serre les bonnets (birrette) pour prendre l'habit de chœur d'hiver avec le capuchon. *La conversion de saint Paul* (25 janvier) était la fête patronale des cordiers, soit parce qu'ils marchent à reculons, soit parce qu'ils opèrent continuellement la torsion (conversion) du chanvre. *Saint Gengou* était invoqué contre les maux de genoux; *saint Fort,* contre les maladies de langueur; *saint Liė,* pour les enfants noués; *saint Clair,* ou même *sainte Claire* et *sainte Luce,* contre les maladies des yeux (pour voir clair); *sainte Tanche,* contre les hémorragies (pour étancher le sang); *saint Vincent,* diacre, pour la vigne (afin d'obtenir du vin); *saint Vât,* pour les enfants qui tardent à marcher, etc., etc. Cf. *S. Winfrid,* p. 163.

Or ces différents patronages entraînaient fréquemment dans la représentation du saint quelques signes commémoratifs de la maladie ou du métier qui se réclamait de son suffrage. On trouvera *saint Vincent* avec la serpette du vigneron, *sainte Barbe* avec les instruments ou les produits de l'industrie des brossiers, vergettiers, etc. (parce qu'ils mettent le poil en œuvre). Quelque attribut des cloutiers accompagnera *saint Cloud;* près de saint Paul, on pourra rencontrer une sorte de tube coudé en manière de baïonnette, qui est l'outil principal pour la torsion des cordes. Toutes ces curiosités et bien d'autres encore se voient principalement dans les peintures ou gravures exécutées pour les corporations, et c'est déjà une classe de représentations fort nombreuses. Il n'était donc pas inutile de signaler au moins cette sorte de renseignement. Nous en rappellerons du reste plus d'un à l'occasion des saints qu'ils concernent.

CALENDRIERS.

L'année ecclésiastique étant la base de tout almanach populaire en pays chrétien, mais très-particulièrement pour des catholiques (comme l'était toute la chrétienté jadis), la plupart des gens ont toujours eu grande affaire de prévoir le retour des fêtes qui formaient les points de repère pour une foule de devoirs et d'intérêts non-seulement religieux, mais civils. Quantité de proverbes témoignent comme quoi le nom des saints était devenu le moyen mnémotechnique de la météorologie quelconque et de l'astronomie approximative du vieux temps, pour diriger l'économie populaire. Quant à ceux qui exprimaient les principales variations du jour et de la nuit, on doit se souvenir qu'ils ont été mis un peu en défaut par la réforme grégorienne qui retrancha dix jours à l'année 1582; et qu'ils n'avaient pas d'ailleurs les prétentions de nos annuaires scientifiques actuels, établis sous la responsabilité de commissions savantes.

On disait donc, à tort ou à raison, que les œufs destinés à être gardés en ménage devaient avoir été pondus entre les deux Notre-Dame (d'août et de septembre), c'est-à-dire dans la seconde moitié d'août et dans la première semaine du mois suivant.

L'*Été de Saint-Martin* (11 novembre) désignait les derniers beaux jours de l'automne. Approximativement, les saisons devaient se déterminer par les fêtes suivantes : à la Chaire de saint Pierre à Antioche (22 février), le printemps; à saint Urbain pape (25 mai), l'été; à saint Barthélemi (24 août), l'automne; et à saint Clément pape (23 novembre), l'hiver [1]. Évidemment cette moyenne n'était pas acceptée au même titre à Drontheim ou en Islande qu'à Syracuse, à Rhodes ou en Chypre; mais je parle surtout de nos contrées qui avaient ces axiomes entre autres :

« A la Saint-Thomas (apôtre, 21 décembre),
Les jours sont au plus bas. »

« A l'an neuf (1 janvier),
Les jours croissent du pas d'un bœuf;
A Saint-Antoine (17 janvier),
Du repas d'un moine. »

« A la Chandeleure (2 février)
Les jours ont crû de plus d'une heure. »

« A la Saint-Blaise (3 février),
Le froid s'apaise. »

« A la Saint-George (23 avril)
Sème ton orge,
A la Saint-Marc (25 avril)
Il est trop tard. »

« A Saint-Honoré (16 mai), les pois verts. »

« A Saint-Barnabé (11 juin),
La faux au pré. »

« La Saint-Jean (24 juin, terme des redevances) à regret voit
Qui corvée ou rente doit. »

« A la Madeleine (22 juillet)
La noix est pleine,
A la Saint-Laurent (10 août)
On fouille dedans. »

« A la Saint-Leu (1 septembre),
La lampe au cleu. »

« Saint-Crépin (25 octobre), la mort aux mouches. Etc. »

De même encore pour les pluies du solstice d'été, mises au compte de sainte Pétronille (31 mai), de saint Médard (7 juin), de saint Gervais (19 juin), ou d'autres fêtes de ce dernier mois.

Les diplomatistes savent en outre combien il faut être familiarisé avec l'année liturgique pour déterminer le sens des dates qui accompagnent mainte charte [2], c'est que les données du Bréviaire et du Missel étaient singulièrement connues par nos ancêtres du moyen âge.

1. « Dat Clemens hyemem, dat Petrus ver cathedratus
Æstuat Urbanus, autumnat Bartholomæus. »

2. Bien des indications utiles sont réunies à ce sujet dans le *Calendarium chronologicum* du Père A. Pilgram.

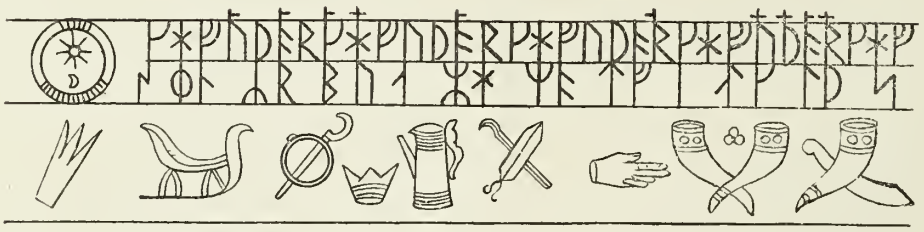
Aussi un calendrier populaire se compliquait facilement de préceptes économiques rattachés aux pieux souvenirs qui en précisaient l'application conformément à l'expérience traditionnelle. Par là s'explique ce qu'on raconte du roi de Prusse Frédéric II dans une discussion avec son jardinier. Le prince, au commencement d'un mois de mai dont la température était singulièrement douce, témoigna son étonnement de ce que les orangers n'avaient pas été mis hors des serres; il lui fut répondu qu'il ne fallait pas se fier au printemps jusqu'à ce que fussent passés *les trois saints de neige* (saint Mamert, saint Pancrace et saint Servais; 11, 12 et 13 mai). Un monarque aussi esprit fort jugea qu'opposition et superstition étaient deux impertinences bien marquées dans des gens de son service. Les orangers furent donc amenés dehors par ordre.... et gelés par l'un des saints que redoutait le vieux jardinier d'après la tradition de son état. A la suite de cette malencontreuse confirmation, les observateurs patentés constatèrent que du 10 mai au 13, une diminution de température se déclare presque toujours [1]. On en cherche encore la raison scientifique : mais pratiquement, les bonnes gens avaient ce qui importait le plus, avec leur axiome qui déplaisait si fort à l'ami couronné de Voltaire.

Pour fixer ces divers souvenirs et les éléments du calendrier, dont nous nous occupons à peine aujourd'hui qu'un almanach se vend quelques centimes, le moyen âge antérieur à l'imprimerie devait se donner un certain mal. Les peuples scandinaves paraissent s'en être mis particulièrement en peine; apparemment parce que le peu de densité de la population y réduisait bien des familles à se diriger isolément dans le comput une fois appris, sans que les communications avec la paroisse et les relations de voisin à voisin permissent de s'en reposer sur autrui. On se fabriquait donc, avec du bois et son couteau, un manuel portatif qui pût servir longtemps sans avoir besoin d'être renouvelé. Les musées (non pas chez nous, que je sache) en ont conservé des exemplaires où l'interprétation s'est fourvoyée plus d'une fois, pour n'avoir pas assez compris que le calendrier religieux s'y mêle avec l'annuaire civil ou économique.

J'en choisis un exemple dans le bâton publié par une petite brochure de M. Jens Wolf (Paris, 1820). Commençons, n'importe pour quel motif, au mois de décembre qui est celui des grandes réjouissances dans le Nord.

Une fois pour toutes, disons que la ligne supérieure est destinée aux jours de la semaine (lettre dominicale) indiqués par sept caractères runiques, qui recommencent après chaque trait vertical coupé par une croix de Saint-André (comme on dit) et qui correspond à notre H. Mais, comme la théorie du comput n'est pas mon objet, laissons ce qui regarde les cycles solaire et lunaire (nombre d'or), pour nous borner à peu près à la ligne inférieure où sont rappelés les usages civils et religieux [2].

DÉCEMBRE.



Au-dessous du grand cercle qui annonce pour le 1er décembre, six heures de jour et dix-sept de nuit, je crois voir l'extrémité d'un bâton ferré ou un crampon, pour indiquer les précautions à prendre en hiver dans un climat aussi rude que l'est celui de la Suède ou de la Norwége. Puis, sous les cinq premiers jours du mois, c'est un traîneau, le grand moyen de transport lorsque la neige et les fortes gelées ouvrent une route à peu près partout. Du 6 au 8, la crosse rappelle saint Nicolas (6 décembre), qui devait être cher à une nation de marins, d'autant plus que l'Église d'Aarhuus prétendait posséder des reliques insignes de ce grand évêque. Le cercle croisé par la crosse se retrouve à peu près dans d'autres calendriers scandinaves, et semble destiné à indiquer le départ du soleil ou l'année qui se renouvelle en finissant. La petite couronne pourrait faire penser à la sainte Vierge, et alors on l'expliquerait par la fête de la Conception. Mais il est facile de voir dans tout ce calendrier, que la Mère de Dieu y est constamment indiquée par une couronne beaucoup plus ornée. D'ailleurs la Conception de la sainte Vierge, appelée dans le moyen âge la *Fête aux Normands,* ne devait sûrement pas ce nom aux Normands de vieille souche, mais à ceux de Normandie et d'Angleterre; aussi ne la trouve-t-on pas occu-

1. Arago, *Astronomie populaire,* t. IV, p. 569. Cela se retrouve, selon F. Magnusen, en Scanie vers le 27 avril, où commencent les huit nuits les plus redoutées pour les récoltes. Aussi est-ce vers cette époque que la superstition du Nord a placé les grandes courses nocturnes des sorcières. En Norwége les nuits fatales sont vers le 13 mai, comme l'entendait le jardinier prussien.

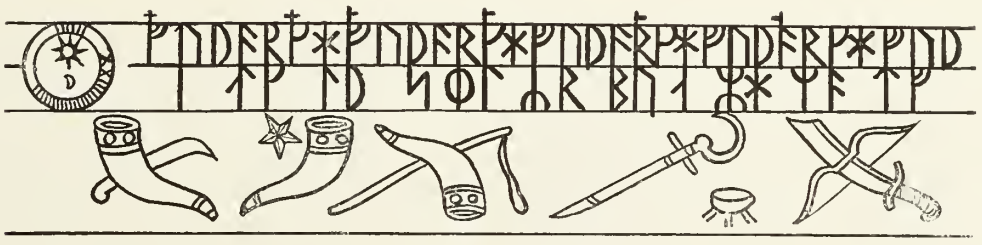
2. Le même motif m'a fait omettre un petit tableau supplémentaire destiné à la marche du soleil dans les signes du zodiaque.

pant une place signalée dans les calendriers populaires des nations scandinaves. En outre, cette petite couronne correspond exactement au 9 décembre. Ce sera donc sainte Anne, mère de Notre-Dame[1]. La canette de bière doit se rapporter à la même fête. D'après Wormius, les paysans danois disent qu'il faut ce jour-là verser l'eau sur l'orge pour la bière de Noël, et je pense que c'est par manière d'hommage au modèle des bonnes ménagères. Selon les Norwégiens, au lieu de cette destination, le jour de Sainte-Anne doit être consacré à laver les vêtements et le linge qui serviront aux fêtes de Noël. Tout cela peut-être en l'honneur de la grand'mère de Notre-Seigneur, comme patronne des maîtresses de maison.

A la suite, je crois voir des ciseaux ou une navette, et peut-être un écheveau de fil ou de laine, pour marquer les travaux de l'hiver où l'on est forcé de garder la maison. Vers le 21, une main rappelle SAINT THOMAS (21 décembre), qui ne voulut pas croire à la résurrection de Jésus-Christ s'il ne mettait le doigt dans les plaies causées par les clous, et la main dans celle de la lance[2]. M. Wolf veut y voir un gant comme garantie contre le froid; mais dans ces pays septentrionaux, il serait un peu tard à la fin de décembre pour se procurer des gants après s'être servi de traîneaux pendant trois semaines. D'ailleurs, d'autres almanachs scandinaves joignent à cette main deux espèces d'épieux qui sont évidemment les lances dont saint Thomas fut percé.

Les deux cornes à boire qui se croisent vers le 25 décembre indiquent les festins que Noël amène à sa suite[3]. Si ces espèces de gobelets paraissent déjà avant le jour même de la fête, c'est qu'il a fallu d'avance songer aux provisions; aussi quelques calendriers runiques marquent-ils un tonneau vers le 22 décembre, afin qu'on se souvienne de préparer sa bière à temps pour être en mesure de recevoir ses hôtes. Trois petits globes placés entre les deux cornes (Cf. *supra*, p. 156) figurent probablement les pierres sous lesquelles mourut saint Étienne (26 décembre). Sur la fin du mois, les joies de la table recommencent, ou plutôt continuent et se ravivent au besoin par le jour des Innocents (28 décembre) que marque un sabre croisé avec la corne à boire.

JANVIER.



Huit heures de jour et seize de nuit, dit l'ancien Bréviaire d'Upsal, qui semble bien généreux en fait de lumière; ici ce n'est (compte rond) que six heures de jour. Faudrait-il en conclure que le calendrier est norwégien? D'autres indications en feraient douter.

Renouvellement de banquets, causé par la Circoncision (1er janvier), que l'on reconnaît au couteau croisé avec la corne à boire. L'étoile marquée sous le 5 janvier annonce la veille de l'Épiphanie; mais pour la fête on se remet à boire, si tant est qu'on l'ait interrompu. Aussi la corne renversée après ces jours de bombances annonce que le temps des franches lipées est fini, et qu'il faut se remettre au travail. C'est ce que dit encore le fléau qui va servir à battre en grange pour lutter contre le froid et la réclusion forcée, à moins qu'on n'y veuille voir un fouet mis au repos comme les cornes à boire; parce que les bêtes de trait vont être ramenées à l'écurie, après avoir transporté les convives durant les deux semaines de grandes fêtes.

Rien n'indiquant saint Canut, ni au 7 janvier ni au 19, celui qui ne tiendrait pas compte des calendriers locaux pourrait songer à conclure que notre almanach runique n'a pas été exécuté dans les États de la monarchie danoise; et que nous avons sous les yeux un travail exclusivement suédois. D'autres preuves sembleront dans la suite appuyer cette conjecture; mais ici la conclusion serait mal établie pour avoir été trop hâtée[4].

La grande crosse qui, posée obliquement, occupe tant d'espace, me semble destinée à unir le 19 janvier avec le 24. Le premier de ces jours est la fête de l'évêque

1. On fêtait jadis sainte Anne trois fois dans l'année, surtout chez les Grecs : le 9 décembre rappelait la conception de Marie dans son sein; le 25 juillet, on faisait la commémoraison de sa mort, et le 9 septembre était la fête de son mariage. Or on sait que les Scandinaves avaient emprunté plusieurs usages aux Byzantins.

2. Joann. II, 20, 24-29. Je ne crois pas qu'on ait songé à la légende apocryphe où un chien apporte devant l'apôtre la main de celui qui l'avait soufflété. Cf. *Vitraux de Bourges*, pl. II; et n° 83 (p. 144).

3. Celui qui serait surpris de voir des cornes employées en manière de coupe chez les peuples du Nord peut consulter les *Études* de M. Ed. Du Méril *sur quelques points d'archéologie*, p. 423.

4. Les bréviaires scandinaves fêtent saint Canut le 10 juillet, jour de sa mort; et non pas au mois de janvier comme dans le Bréviaire romain. Il ne faudrait donc pas imaginer trop vite que ce roi n'occupât aucune place dans la pensée de l'homme dont nous étudions l'almanach.

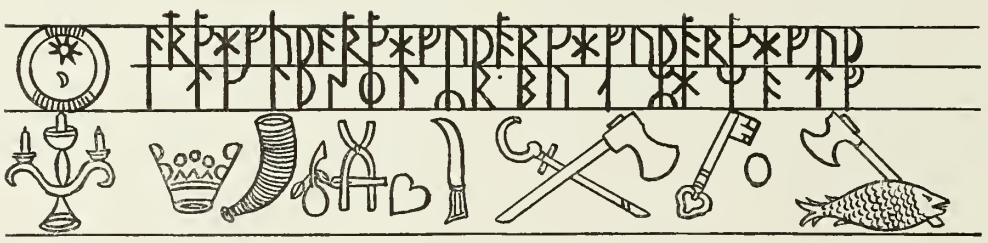
martyr *saint Henri* (Henric), coopérateur du roi *saint Éric* dans la conversion de la Finlande; et le 24 est la translation des reliques du saint roi[1]. Aux deux termes donc, ce sont deux martyrs dont l'œuvre a été commune, et que la dévotion populaire associait volontiers. L'espèce de petit tabouret qui se voit sous la partie recourbée de la crosse a été prise quelquefois par M. J. Wolf pour un billot qui indiquerait la décapitation. Ce pourrait bien être aussi son vrai sens à cet endroit pour désigner un jour d'assises judiciaires, car d'autres calendriers runiques ont une hache au même lieu.

Le sabre croisé avec un arc, et dont la pointe correspond au 25 janvier, indique la conversion de saint Paul. Ce signe conviendrait mieux au jour de son martyre, et nous l'y retrouverons en effet. Mais c'était, avec le livre, la caractéristique de l'Apôtre; et le moyen âge y voyait même un symbole de ses premières haines contre le christianisme :

« Mucro furor Sauli, liber est conversio Pauli. »

Quant à l'arc, on pourrait absolument imaginer qu'il annonce un jour néfaste (*ægyptiacus*), ordinairement marqué au 25 janvier par les almanachs du moyen âge. Mais ce doit être plutôt le commencement des grandes chasses d'hiver, car sur d'autres bâtons runiques on trouve ici des rets ou une arquebuse.

FÉVRIER.



Neuf heures de jour; le Bréviaire d'Upsal marque dix pour le jour et quatorze pour la nuit.

Le candélabre à plusieurs branches rappelle que le mois débute à peu près par la *Chandeleur* (Purification de la très-sainte Vierge), fête qui était dans les contrées scandinaves une répétition en petit des réjouissances de Noël. Le nom de *Chandeleur* lui vient de ce qu'à la messe les fidèles portent des cierges en mémoire des paroles prophétiques du vieillard Siméon sur l'enfant Jésus[2] : « C'est la lumière qui éclairera les Gentils. » La couronne de reine qui se voit à toutes les fêtes de la Mère de Dieu ne montre pas cette fois bien clairement à quel jour il faut la rattacher, mais le 2 du mois est surmonté d'une petite croix qui semble mettre en saillie les fêtes chômées. On a pu s'en apercevoir déjà pour les solennités de Noël, de la Circoncision et des Rois (p. 158, sv.).

De même le 3 février n'est pas superposé bien exactement à l'indication de SAINT BLAISE; mais, comme en bien d'autres cas, une espèce de croix privée de l'un de ses bras fait reconnaître que là se rapporte le signe le plus voisin dans la troisième ligne[3]. Saint Blaise est désigné par le cornet ou trompe de chasse; non pas que rien d'historique le rapproche de saint Hubert, mais parce que *blasen, Blas*, dans les langues germaniques, signifie *souffler, enflure* (boursouflure, etc.), et partant, *sonner de la trompe*. De là était venue l'expression *Blasmesse*, dont la bizarre équivoque se prêtait à l'interprétation en *fête de saint Blaise* ou *fête du vent* (du souffle, etc.). En conséquence, les marins scandinaves évitaient de prononcer le nom de cette fête; et certains calendriers runiques la signalent, soit par un vaisseau voguant à pleines voiles, soit par une face humaine dont les joues gonflées font penser à un vent mythologique ou à un joueur de trompette. La frayeur des dangers cachés sous l'homonymie de *saint Blasius* a jeté de si profondes racines, qu'actuellement encore quelques paysans danois regardent les vents qui souffleraient ce jour-là comme présages de tempêtes pour l'année entière, et ne souffrent même pas que leurs serviteurs mangent alors aucun légume suspect d'engendrer des flatuosités.

Le fruit et la pince (ou tenailles) qui viennent après, peuvent bien indiquer SAINTE DOROTHÉE (6 février) avec sa corbeille de fleurs et de fruits, et SAINTE AGATHE (3 février) dont les seins furent coupés avec des cisailles, ou peut-être SAINTE APOLLINE (9 février) que l'on peint souvent avec des tenailles qui serrent une dent. Mais le cœur qui se voit près de là paraît annoncer que la grande pince pourrait bien être un fer à gauffres destiné à cuire des gâ-

1. C'est l'anniversaire du jour où ses ossements furent transportés de la vieille Upsal dans la nouvelle (*Upsalia orientalis*), si je ne me trompe.

2. Luc. II, 25-32 : « Lumen ad revelationem gentium, etc. »

3. On évitait ainsi la complication disgracieuse d'un autre calendrier runique, mais français, publié à Bologne par M. L. Frati (1842, petit in-folio). Là les figures occupent comme elles peuvent le champ qui leur est destiné; mais des lignes plus ou moins contournées rattachent chacune d'elles à sa lettre dominicale. Je n'en reproduis rien, parce qu'on peut le trouver dans plusieurs bibliothèques.

teaux en forme de cœur pour les réjouissances de la Saint-Valentin (14 février) ou du carnaval, qui tombe ordinairement vers cette époque.

La serpette qui est ici au milieu du mois, veut dire sans doute qu'il est temps de songer à ébrancher les arbres pour en diriger la fructification, ou pour les débarrasser des nids de chenilles. Du 15 au 21, une crosse et une hache paraissent indiquer saint Sigfrid (15 février), coopérateur du roi Olave Skotkonung dans la conversion de la Suède. La hache est le symbole d'un autre Olave, roi de Norwége, mais dont la fête appartient au mois de juillet. Cette arme semble donc n'être ici que pour rappeler l'assassinat des trois neveux de Sigfrid (Unamann, Sunamann et Vinamann) venus avec lui afin d'évangéliser la Suède, et dont il recueillit les restes après leur mort.

La grande clef marque la Chaire de saint Pierre à Antioche (22 février). Saint Matthias, apôtre (24 février), se reconnaît à sa hache; mais l'œuf et le gros poisson annoncent la proximité du printemps. Saint Pierre a dans ces contrées la réputation de jeter une pierre chaude sur la glace, c'est-à-dire qu'il la fait fondre. Aussi, vers ce temps-là, le peuple scandinave prétend que le renard ne se fie plus à la glace. En même temps les oies sauvages commencent à pondre, et les poissons (j'imagine) commencent à se montrer; quoique les saumons ne remontent guère les cours d'eau, pour y frayer, que vers la mi-juin.

MARS.

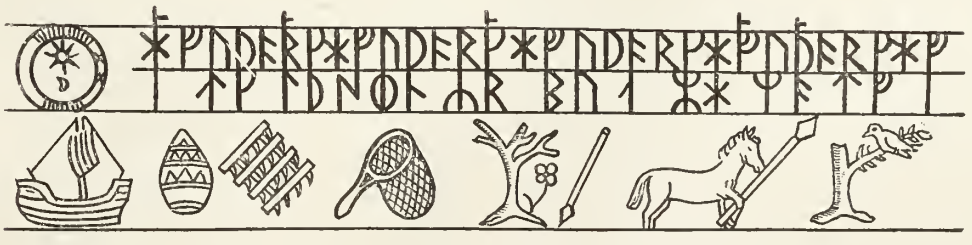
Douze heures de jour et de nuit; c'est pourquoi sans doute le soleil rayonne en tête de ce mois. Parfois cette face du soleil est remplacée par un visage à barbe épaisse, indiquant peut-être le vieil hiver dont l'effigie était brûlée chez les Slaves à pareil jour. Or, il faut savoir que jadis les côtes méridionales de la mer Baltique étaient occupées par des populations slaves.

L'espèce de hutte où s'aperçoit quelque chose comme une tête de bœuf dominant un tas confus, me paraît un avis de laisser encore les bestiaux sur la litière malgré la verdure qui commence. La jambe qui se croise avec une navette est remplacée ailleurs par un pied. Ce semble être pour les ménagères l'indication de préparer les chausses à leur famille, parce qu'on va décidément se mettre à travailler dehors.

Vers le 10, un arbre sans feuilles annonce que les bourgeons vont se former aux branches; aussi, près du lac de Neuchâtel, l'Annonciation est appelée *Notre-Dame des Greffes*. La tiare, sous le 12 mars, indique saint Grégoire le Grand; et un oiseau qui se voit souvent ici dans les calendriers runiques, a bien l'air d'être la colombe qui caractérise ce saint docteur. Un peu avant le 17, un monastère (si ce n'est la maison de saint Joseph à Nazareth. Luc. 1, 26, sq.) pourrait indiquer sainte Gertrude de Nivelle; quoique j'ignore si le culte de cette abbesse brabançonne avait pénétré dans les Églises norraines.

Sous le 21, la crosse annonce *saint Benoît*. La charrue indique les premiers travaux des champs. L'Annonciation (25 mars) se reconnaît, comme d'habitude, à une grande couronne de reine. C'était, en beaucoup d'endroits, l'usage de confier à la terre les semailles du printemps avant la fête de Notre-Dame, comme pour mettre

AVRIL (p. 162).



sous sa protection la fécondité des champs. Au fait, nous avons vu la charrue montrer d'avance que le sol devait être préparé pour ce moment. Le tonneau qui termine le mois, pourrait être pris comme baril (ci-dessus, p. 122)

de saint Rupert (27 mars); toutefois on ne voit pas que le culte de ce saint ait tenu grand' place dans la dévotion des peuples septentrionaux. Quelques provinces d'Allemagne avaient aussi comme axiome d'économie domestique que le vin doit être transvasé à la Saint-Benoît (21 mars), mais les paysans scandinaves devaient avoir assez peu de vin à manipuler dans leurs caves. Ce tonneau sera donc l'indication du temps convenable pour brasser la bière de mars, celle qui passe pour se conserver le mieux : si bien que les Slaves emploient le quolibet de *bière de mars*, quand ils veulent désigner une fille qui n'ayant pas trouvé de mari demeure vierge indéfiniment par delà son âge nubile.

— Avril, p. 161. — Quatorze heures de jour, et dix de nuit, dit le Bréviaire d'Upsal dans ses comptes qui ne visent pas à la précision quand il englobe le mois entier sous une détermination générale.

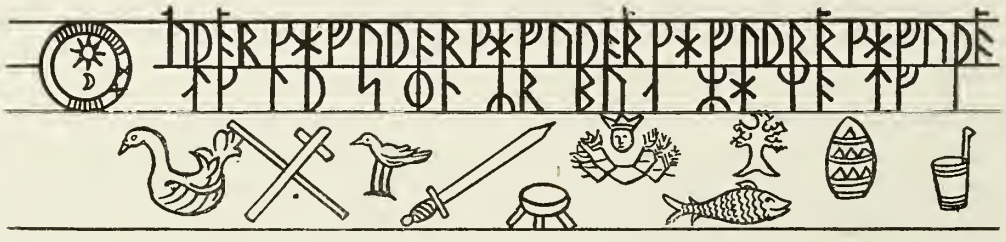
Le vaisseau annonce qu'on peut mettre à la voile pour la navigation ou la pêche ; aussi un filet paraît-il fréquemment à cet endroit dans d'autres calendriers.

La tiare, souvent employée ici pour les évêques (au lieu de la mitre) aussi bien que pour les papes, désigne la fête de saint Ambroise. Le 4 avril est en effet l'anniversaire de sa mort, et sa fête est marquée à ce jour-là par le Bréviaire d'Upsal. Mais le Bréviaire romain n'en fait plus mention que le 7 décembre, jour de sa consécration épiscopale. Du 4 au 7, une herse signifie probablement qu'il faut compléter les façons de la terre pour assurer la récolte. Plus loin, une trouble de pêcheur annonce que les eaux sont assez peuplées déjà pour que l'homme y puisse chercher facilement sa nourriture.

Du 13 au 16, se voit un arbre qui pousse des surgeons et une petite fleur. C'est le printemps qui se déclare d'une façon désormais visible. Mais je suis plus embarrassé par une lance qui est placée la pointe en bas. Je ne sais s'il y a quelque relation entre ce signe et le dicton danois que vers Saint-Georges les insectes s'efforcent de montrer la tête hors du sol, et qu'il faut alors veiller soigneusement sur eux. En conséquence plus d'un cultivateur norwégien se garderait bien de travailler à la terre le jour de Saint-Georges, dans la crainte d'ouvrir le chemin aux vers qui ne demandent qu'à sortir et qui profiteraient de cette ouverture pour ravager les récoltes.

Nul doute que le cheval et la lance dressée n'annoncent saint Georges (23 avril). Notre artiste ne paraît pas s'être cru capable de dessiner le corps humain ; il en esquive toujours l'occasion, s'interdisant la peinture d'histoire. D'ailleurs le cheval et la lance rappelaient suffisamment un chevalier ; et puis c'était l'indication du temps où l'on mettait les chevaux au vert sous la protection du saint à la *belle monture*. L'arbre à peine feuillu, sur lequel perche un oiseau, se rapporte à la Saint-Marc (25 avril) dans les almanachs du Nord. Le coucou a la réputation de chanter pour la première fois de l'année, ce jour-là ; ou du moins d'y être en pleine fête, car en Flandre et en Angleterre il est censé apparaître le 14 de ce mois.

MAI.



Seize heures de jour et huit de nuit, dit le Bréviaire d'Upsal en nombres ronds. Dans ma copie, d'après M. Wolf, la division n'est pas suffisamment claire.

Le gros oiseau accroupi (sans pattes) annonce l'incubation des oies sauvages qu'il faut se garder de troubler alors dans leurs soins maternels ; et le petit volatile qu'on trouve plus loin paraît indiquer la même réserve pour les oisillons [1]. Mais les croix tronquées du 1er mai et du 3, dans la ligne supérieure, se rapportent aux deux signes croisés en second lieu sur la troisième ligne. L'un est un grand bâton [2] qui désignerait le martyre de saint Jacques le Mineur (honoré avec saint Philippe le 1er mai), l'autre correspond à l'*Invention* (découverte) de la sainte croix (3 mai). Le glaive et le billot doivent rappeler une époque d'assises judiciaires, car je ne trouve pas à ce moment de l'année un martyr particulièrement fêté dans ces régions. C'est tout autre chose pour le roi *saint Éric* (18 mai), dont la tête est environnée d'épis (je pense)

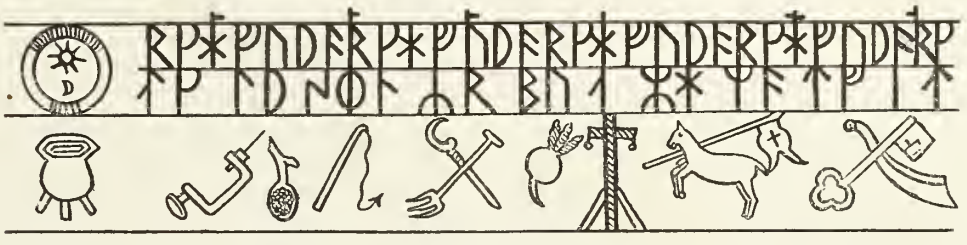
1. Cet oiselet semble doué de trois pattes, comme par compensation de ce qui manquait en ce genre à son gros congénère dans la gravure (je n'ose pas dire *glyptique*).

2. Sur la lithographie publiée par M. J. Wolf, ce semble être moins un bâton rencontrant la queue de l'oiseau, qu'une bannière dont la flamme descend vers la gauche du spectateur, avec une petite croix dans le champ. On aurait alors eu en vue saint Philippe plutôt que saint Jacques le Mineur ; et de fait, le patron de l'Espagne (25 juillet) relègue généralement dans l'ombre son homonyme. Le paysan qui sculptait notre calendrier avec son couteau serait d'ailleurs fort excusable d'avoir un peu confondu deux apôtres du même nom (quoique non pas du même mois). Combien d'artistes avons-nous aujourd'hui qui oseraient, la main sur la conscience, jeter la pierre à ce bonhomme du temps passé?

pour associer sa solennité à l'espoir des moissons qui s'annoncent alors.

Un poisson désigne, sans doute, le moment favorable à la pêche; mais je ne puis rendre compte de l'arbre grossièrement tracé sur la tête du poisson, à moins que l'on n'y veuille voir un *mai* ou la perche à tirer le *papegai*. La tiare qui vient ensuite se réfère à saint Urbain pape (25 mai), qui marquait le commencement de l'été, comme nous l'avons dit ci-dessus (note 1, à la p. 157). Par suite de sa commémoraison à l'entrée des beaux jours, ce saint passait pour donner des pronostics importants sur le résultat des récoltes. Le baquet à une main, ou seau tout en bois sans autre anse qu'une douve prolongée en manière de manche vertical (*Milchkübel* des Allemands), doit indiquer le lait rendu abondant par la végétation des pâturages; et il se complète par la chaudière qui ouvre le mois suivant, pour annoncer le soin qu'il faut donner aux fromages durant ce temps-là, ainsi que je vais l'expliquer sur la rubrique *Juin*. Car ce produit ne peut être prêt immédiatement comme de la crème.

JUIN.



Dix-huit heures de jour et six de nuit, d'après le Bréviaire d'Upsal. J'ai donné tout à l'heure au chaudron une explication plausible, ce semble; d'autant qu'il y avait chez les Norrains des redevances à payer en fromages sur la fin de ce mois.

Le vilebrequin qui paraît se rapporter au 3e jour du mois, devrait rappeler saint Érasme, marqué à cet endroit par le Bréviaire d'Upsal (à Rome c'est le 2). Cependant, pourquoi un tel outil? Si d'autres calendriers du Nord n'avaient le même signe, on pourrait présumer que ce vilebrequin figure ici par erreur au lieu du treuil ordinairement attribué à ce célèbre martyr; mais puisqu'il faut expliquer cet instrument tel que le voilà, peut-être voulait-on dire qu'il faut profiter de ce moment pour réparer les ustensiles de labourage et ceux qui doivent servir à la moisson. Du reste *Wirbel* (d'où vient *Wirbelchen*) veut dire *tourniquet*, et pourrait bien n'être qu'une traduction libre de notre mot *treuil, cabestan*, etc.

Une espèce de grappe, sous le 5 juin, était le symbole ordinaire de saint Boniface dans les calendriers du Nord. Ce saint évêque ayant évangélisé l'Allemagne septentrionale et souffert le martyre en Frise, il était tout naturel que son culte eût passé en Scandinavie. Mais on ne s'explique pas bien quel intérêt pouvait inspirer la culture de la vigne aux paysans suédois. Cependant cette grappe de saint Boniface n'aurait-elle pas été primitivement un simple *rébus* pour exprimer son nom saxon Winfrid, où l'on aura vu le mot vin (*wine*)? Les Français n'avaient pas de meilleures raisons quand ils ont mis la vigne sous le patronage de saint Vincent martyr.

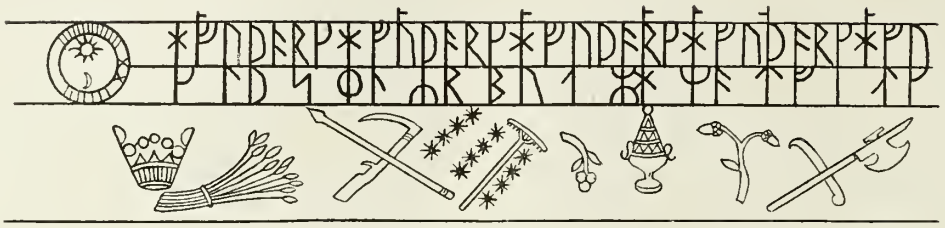
Le 8 correspond à une ligne de pêcheur. C'est que le jour de Saint-Médard passait pour amener les saumons ou les brochets, ces poissons remontant en effet les cours d'eau vers ce moment de l'année. Sous le 12, une crosse indique la fête de saint Eskill, évêque de Strengnæs et martyr. L'espèce de fourche à trois dents ferait songer aux travaux de la fenaison, s'il s'agissait de nos climats. J'y chercherai plutôt une allusion à la fête de *saint Botolf*, abbé (17 juin); jour où les paysans danois ne souffrent pas qu'on répande du fumier sur les champs, parce que les récoltes seraient infailliblement brûlées, disent-ils. Le gros navet qui se voit près de là doit tenir en quelque chose à la fête de saint Botolf; parce que, au dire des Norwégiens, toutes espèces de racines s'arrachent alors de la terre très-facilement. La culture de la betterave demanderait-elle quelque soin particulier en cette saison? Je n'en sais rien, surtout pour les pays du Nord.

La grande croix, ou potence peut-être, qui est dressée sous le 17, indiquerait-elle que la fête de saint Botolf ouvrait en Norvége les sessions des grands tribunaux? Je doute que cette explication soit bien valable, car nous avons plutôt ici à faire à la Suède qu'à la Norwége, ce me semble. Je proposerais donc préférablement de voir dans cette croix le souvenir des dix mille martyrs compagnons de saint Achace (22 juin). La dévotion à ces saints était fort répandue en Allemagne, et ils sont mentionnés dans le Bréviaire d'Upsal. Toutefois ne faudrait-il pas expliquer plutôt cette sorte de croix, par quelqu'une des réjouissances extraordinaires (feux, etc.), qui accompagnaient la Saint-Jean?

Vers le 24, on reconnaîtra sans peine l'Agneau triomphateur, signe de saint Jean-Baptiste qui a désigné Notre-Seigneur par le titre d'*Agneau de Dieu* (Cf. ci-dessus, p. 22, sv.). Il ne faudra pas beaucoup d'efforts pour re-

connaître saint Pierre et saint Paul, sous le 29 et le 30, à la clef croisée par un sabre. Nous avons déjà rencontré le sabre, au 25 janvier, pour une autre fête de saint Paul (celle de sa conversion, p. 159, sv.).

JUILLET.



Seize heures de jour et huit de nuit, dit le Bréviaire d'Upsal avec sa largeur accoutumée.

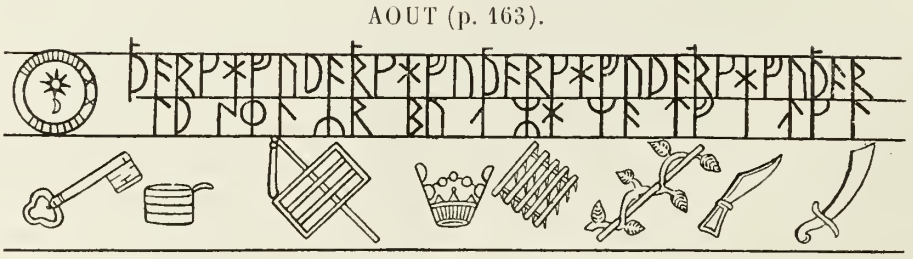
La couronne de reine marque ici la Visitation de la sainte Vierge (2 juillet). La gerbe ou botte de foin pourrait se rapporter aux récoltes qui sont, ou en partie finies, ou près de leur maturité. Néanmoins, comme nous disons *les herbes de la Saint-Jean,* il semble que dans le Nord on aura bien pu dire *les herbes de la Visitation.* Les Norwégiens cueillent alors les plantes médicinales destinées aux bestiaux; et placent dans les champs des rameaux d'aulne et de genévrier en forme de croix, pour chasser les insectes nuisibles en vue de s'assurer une moisson abondante. D'ailleurs les premiers jours de juillet sont regardés comme le temps où la rouille menace les blés.

La lance sous le 10 rappelle le genre de mort du martyr saint Canut roi de Danemark, dont l'assassinat eut lieu le 10 juillet; bien qu'il n'en soit pas fait mention dans le Bréviaire d'Upsal qui m'a plus d'une fois été d'un grand secours. Le Bréviaire romain place sa fête au mois de janvier. La faux croisée ici avec cette lance est souvent l'unique signe attribué au 10 juillet dans les calendriers runiques, comme il aurait pu l'être chez nous à la Saint-Barnabé. C'est que la Saint-Canut est le moment de mettre la faux au pré. Le rateau tracé sous le 15 continue la même leçon d'économie rurale. Quant aux étoiles qui l'entourent, y verra qui voudra les belles nuits du Nord; le nombre douze, qui leur est donné constamment, me semble plutôt annoncer la séparation des apôtres (*divisio apostolorum*) dont on prétendait fêter l'anniversaire autrefois le 15 ou le 16 juillet dans beaucoup d'Églises[1], et notamment à Upsal. Or il n'est pas besoin d'être extrêmement versé dans la connaissance du style liturgique, pour savoir que le langage ecclésiastique compare volontiers les apôtres aux astres qui font le tour du monde, et leur applique le psaume xviii : « Les cieux racontent la gloire du Seigneur, etc. »

Un bouquet de fruits pendant par branche, indique que l'espoir de l'automne se fixe en ce moment de l'année. S'il s'agissait de nos régions, je verrais là un équivalent du proverbe français : « A la Madeleine les noix sont pleines, » car sainte Madeleine doit être désignée par cet encensoir qui est sculpté sous le 20. Elle est une des saintes femmes qui se rendirent au tombeau de Jésus-Christ avec des parfums, et que les grecs nommaient pour cela *myrophores.* Mais plus d'un monument occidental la peint au saint sépulcre avec un encensoir, au lieu du vase fermé qu'on lui met habituellement entre les mains. Resterait cependant à expliquer pourquoi cette caractéristique correspond au 20, et non pas au 22, qui est la vraie place de la Madeleine. Je dirai, sans en pouvoir bien rendre raison, que divers calendriers scandinaves me paraissent avoir confondu les attributs de sainte Marie-Madeleine (22 juillet) avec ceux de *sainte Marguerite*, vierge et martyre (20 juillet).

Des glands au bout de leur rameau indiquent que l'on peut juger dès lors du rendement des pourceaux à l'automne, car la glandée de septembre était le grand espoir

AOUT (p. 163).



des anciens porcherons. La hache d'armes est là pour le 29, jour de saint Olav roi de Norwége, honoré comme martyr. L'espèce de petite serpe qui croise cette hache de bataille ne semble pas pouvoir exprimer la décapitation de

1. Cf. AA. SS. *Julii*, t. IV, p. 6, sq[q]. On y verra que cette dévotion de nos pères n'était pas mal fondée, quoiqu'on lui ait donné tort.

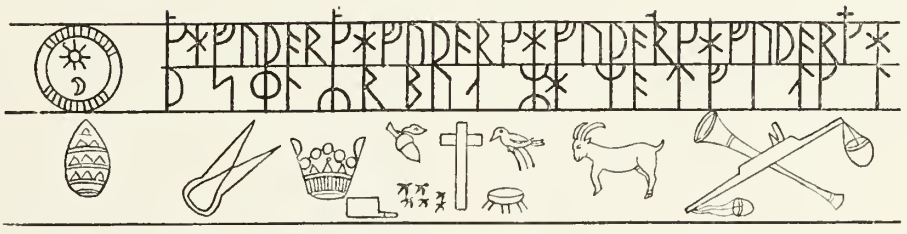
saint Jacques le Majeur (25 juillet) ; mais le jour de cet apôtre ayant dans le Nord la réputation d'être critique pour le houblon, il se peut que nous ayons là un instrument pour la culture de cette plante. Ailleurs on le trouve remplacé par une houe, peut-être afin d'ameublir le sol dans les houblonnières.

— Aout, p. 164. — Quatorze heures de jour et dix de nuit, d'après les comptes en gros du Bréviaire d'Upsal.

La clef marque *saint Pierre ès liens* (1er août). Une cuve (chaudière, peut-être) ne m'offre aucun sens, à moins qu'on n'y veuille voir quelque grande mesure de capacité dont il faut être pourvu alors, afin d'estimer et de répartir les produits des céréales. Cependant le *Hlafmass* (ou *Loafmass*, fête du pain) qui est devenu *Lammas* chez les Anglo-Saxons, autoriserait à conjecturer que nous avons là une pile de gâteaux faits avec les prémices de la farine; et ce signe ne répondrait pas mal au nom de *fête des prémices* qui désigne quelquefois la Saint-Pierre ès liens, dans les actes du moyen âge.

Sous le 10, un gril rappelle le supplice de saint Laurent; et le fléau qui l'accompagne fait songer aux soins que réclame la rentrée des moissons. L'Assomption (15 août) se reconnaît à la couronne de reine; et la herse fait songer à ne pas se reposer après la récolte, ni à compter trop sur l'automne pour préparer les sillons. Une tige de houblon s'enroulant autour de la perche qui lui sert de tuteur annonce qu'il faut veiller à la cueillette de ce fruit[1]. Les calendriers scandinaves ont cette indication dès le 21 du mois d'août; et en effet ici le 24 doit correspondre au couteau, caractéristique de saint Barthélemy. La décollation de saint Jean-Baptiste (29 août) se reconnaît facilement au sabre qui termine la série des indications figurées pour ce mois.

SEPTEMBRE.



Douze heures de jour comme de nuit. La tiare, que nous avons déjà vue substituée à la mitre, aurait pu indiquer chez nous saint Leu évêque de Sens; mais ici, ce doit être *saint Gilles* abbé (1er septembre), qui se fête le même jour et dont le culte est tout autrement répandu hors de France.

Les grands ciseaux (*forces*) désignent la tonte des moutons. Sous le 8, une couronne signale la *Nativité de la sainte Vierge* (la Notre-Dame de septembre); et une espèce de petit escabeau sous la couronne, est regardé par M. J. Wolf comme un berceau. Je m'en rapporte à ce qui en est, n'ayant aucun titre pour prononcer sur les usages de ces régions lointaines. De petits oiseaux figurés en groupe, doivent correspondre à quelque chose comme ce proverbe allemand :

« A la Notre-Dame de mars les hirondelles reviennent;
A la Notre-Dame de septembre elles s'en retournent. »

Un gland incliné vers la terre prévient qu'il est temps de conduire les pourceaux dans les chênaies. La grande croix avertit que le 14 est l'*Exaltation de la sainte Croix*. Un oiseau de moyenne grandeur qui semble la becqueter (il semble encore avoir trois pattes, comme celui du mois de mai), fait allusion à un usage populaire. Les paysans du Nord, vers ce temps-là, plantent des perches sur lesquelles on place une gerbe d'avoine comme ressource des pies et autres oiseaux des champs après la rentrée des grains. Le petit tabouret, que nous avons déjà rencontré plus d'une fois, rappelle l'époque des assises; sur d'autres calendriers norrains il est tracé vers le 10 de ce mois-ci.

La chèvre (ailleurs c'est un cerf) indique la saison du rut pour ces animaux. La trompette et la balance pourraient faire grand plaisir aux mythologistes qui se repaissent d'allusions astronomiques, et qui verraient là un signe du Zodiaque. Je ne puis leur accorder cette joie dans mon explication[2], car j'y vois tout simplement la caractéristique bien connue[3] du prince de la milice

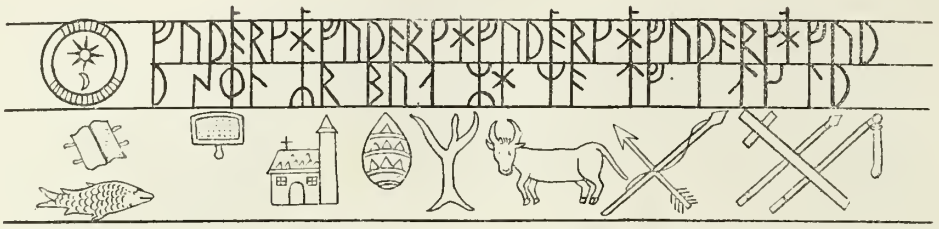
1. C'est la vendange des pays du Nord, et elle a lieu de la fin d'août aux premiers jours de septembre. Le soin de le cueillir et de l'éplucher après l'avoir soumis à l'action du feu, demande un travail rapide qui rassemble une grande quantité d'ouvriers et donne lieu à des veillées joyeuses.

2. Ce n'est pas que cette balance n'ait pu servir aussi (outre son rôle de caractéristique pour un saint) à rappeler l'égalité des jours et des nuits vers la fête qu'elle désigne.

3. Voyez ce qui a été dit plus haut de saint Michel sous le titre *Balances* (p. 108, sv.). On sait en outre que dans les peintures du jugement dernier, le moyen âge représente communément quatre anges sonnant de la trompette vers les quatre coins du monde pour appeler les morts au tribunal de Jésus-Christ. C'est tout simplement une traduction des paroles de Notre-Seigneur (Matth. xxiv, 31) : « Et le Fils de l'homme enverra ses anges avec une trompette et une grande voix aux quatre vents, etc. » Cf. *Vitraux de Bourges*, pl. iii.

céleste saint Michel (29 septembre); et si l'on pensait que l'archange du jugement dernier ne rend pas suffisamment raison de ces deux signes, nous pourrions rapporter la trompette à saint Jérôme (30 septembre). Cf. *Trompette.*

OCTOBRE.



Dix heures de jour et quatorze de nuit, dit le Bréviaire d'Upsal. Quant à nos indications, elles ne sont pas toujours très-claires et ne doivent pas nécessairement être conformes aux données de ce bréviaire, que nous transcrivons uniquement comme vérification moyenne.

Le livre ouvert en tête du mois pourrait désigner la règle de Saint-François d'Assise, avec laquelle il se raccorderait par la croix tronquée qui surmonte le 4. Toutefois ne serait-ce pas un souvenir de la grande semaine célèbre dans l'Allemagne du Nord, comme anniversaire de la réduction définitive des derniers Saxons à la loi de l'Évangile en 834, et qui était célébrée par diverses réjouissances, sous le nom de *Gemeine Woche*[1] ? Peut-être quelque calembour dans le goût du temps avait-il fait rattacher cet anniversaire à la fête de sainte Foi (6 octobre), comme assignant cette époque à l'établissement de la *Foi* chrétienne dans l'Allemagne septentrionale.

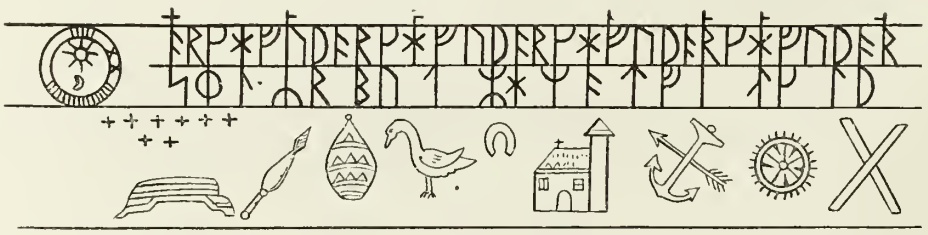
Le poisson rappelle les travaux de la pêche ou de la salaison vers la fin de l'automne. Sous le 4, je crois voir une carde pour la laine. La fête de sainte Brigitte veuve (le 7 en Suède, le 8 à Rome) devait être bien reconnaissable pour des Suédois, dans notre petite église qui leur remettait en mémoire la fameuse abbaye de Wadstena, fondée par cette sainte[2]. La célébrité de cette patronne de la Suède avait fait nommer les beaux jours d'octobre *Été de Sainte-Brigitte*, comme nous avons au mois de novembre notre *Été de Saint-Martin*. Les États-Unis, qui n'ont presque pas de souvenirs religieux, disent l'*Été indien*. La tiare doit-elle être prise pour une mitre, et annoncer *saint Denys*, évêque de Paris (9 octobre)? Ce sera plus probablement le signe de la *Saint-Calliste* (14 octobre), qui était censée ouvrir l'hiver. Aussi quelques calendriers runiques la marquent-ils par un manchon, ou un gant. Ici c'est un arbre dépouillé de ses feuilles.

La Saint-Luc (18 octobre) est annoncée par le bœuf, qui sert en même temps de *memorandum* pour abattre les bestiaux qu'on ne pourrait plus nourrir durant la mauvaise saison; et c'est probablement le sens d'une hache tracée dans plusieurs calendriers scandinaves vers le 16 de ce mois. Chez nous le mois de novembre est ordinairement exprimé comme le *mois où l'on tue les porcs*, et les Espagnols disent : « Il n'est porc qui n'ait sa Saint-Martin. » Du reste on trouve les traces de cette désignation pour novembre, dans un de ses noms scandinaves (*Blotmonat*, mois de tuerie).

Sous le 21, une flèche indique sainte Ursule; et ce qui semble une lance (ou harpon) autour de laquelle s'enroulerait une corde ou courroie, doit être plutôt un étendard replié sur sa hampe. Sainte Ursule en effet, comme chef d'une armée de vierges martyres, porte souvent l'étendard dans les représentations anciennes[3].

Les apôtres saint Simon et saint Jude (28 octobre) se peuvent reconnaître fort passablement à la croix et à la lance, bien qu'il n'y ait pas unanimité entre les artistes sur les instruments de leur martyre[4]. On ne devra donc pas être surpris si ailleurs on rencontrait une scie, une

NOVEMBRE (p. 167).



hallebarde ou une massue. Quoique la massue se voie çà et là pour saint Jude (ou Thaddée), je ne pense pas que le fléau se trouve ici à son intention. Le sens de cet outil est apparemment, là comme ailleurs, qu'il faut con-

1. Cf. Pilgram, Halthaus, etc., v. *Gemeine Woche, Wochen-Sontag, Septimana communis, Meinwoche, Feria fidei.*

2. S'il s'agissait de la translation de saint Eskill à Saint-Jean-d'Eskilstuna, ce serait le 6 octobre et non pas le 7. Cette fête, d'ailleurs, n'équivalait pas à celle de sainte Brigitte honorée dans toute la chrétienté latine.

3. Cf. *Bannière*, p. 117.

4. Cf. *Apôtres*, p. 52.

sacrer au battage du grain tous les jours disponibles de la morte saison.

— Novembre, p. 166. — Sept heures de jour et dix-sept de nuit, d'après le Bréviaire d'Upsal. Notre calendrier ne s'y range pas, mais il n'est pas clair, et je ne puis d'ailleurs dire s'il est entièrement conforme à l'original.

Les petites croix me semblent transporter l'imagination dans un cimetière en mémoire du jour des morts (2 novembre). Si pourtant l'on tenait à voir ici des étoiles (quoique celles du mois de juillet (p. 164) eussent huit rais bien marqués), je ne m'opposerais point à ce qu'on en fît l'emblème des habitants du ciel, et partant de la Toussaint (1er novembre).

Une barque renversée avertit que la navigation est close jusqu'au printemps. Cette sorte de sceptre qui paraît correspondre au 6, ne me semblerait explicable qu'en recourant aux quatre couronnés (8 novembre) : Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin. Tous quatre, frères et sculpteurs, donnèrent leur vie pour l'Évangile à Rome sous Dioclétien; et sous le nom de *quatre couronnés,* ils sont devenus les patrons de ceux qui se vouent à la sculpture, ou même à toutes les professions qui taillent la pierre. Ajoutons qu'à cause d'un autre groupe de saints qui ont également pour chef un Carpophore (7 août), et qui furent martyrisés à Côme en Lombardie (la pépinière des maçons, *magistri comacini*, au moyen âge), les quatre couronnés ont endossé le patronage de presque tous les arts qui s'emploient à la construction. Comme on leur donne souvent pour attribut un marteau couronné, ou même une couronne sur la tête, il est bien possible que le sceptre aussi ait semblé propre à les caractériser. S'il s'agissait de quelque allusion politique, ainsi que le pense M. J. Wolf, cela échappe à mon ressort, et je me déclare incompétent. A la vérité, les calendriers suédois modernes marquent au 6 novembre une fête de Gustave-Adolphe; mais si notre almanach runique était postérieur au luthéranisme (ce que je ne crois guère), il faudrait au moins convenir qu'il est tout plein de souvenirs catholiques malgré cela. Or Gustave-Adolphe et les catholiques ne sont pas de même inspiration, quoique le luthéranisme suédois ait conservé bien des pratiques de l'ancienne Église.

La tiare doit être ici pour une mitre, et correspondre à la Saint-Martin (11 novembre). Aussi la voyons-nous accompagnée d'une oie; et quel qu'en soit le motif, l'*oie de la Saint-Martin* était bien connue jadis (Cf. *Oie*). En Danemark et en Suède, cet oiseau figurait inévitablement dans le festin du 10 ou du 11. Nous ferons voir ailleurs que l'oie sauvage était le signe de l'hiver; soit dans le nord, parce qu'elle le déserte aux approches des grands froids, soit chez nous parce qu'elle traverse nos pays sur la fin de l'automne pour gagner des climats moins rigoureux, ou à la fin de la mauvaise saison afin de se rapatrier. Il y a bien aussi un faucon bleu qui a reçu le nom d'oiseau de Saint-Martin, parce qu'il se montre dans nos contrées vers la fête du grand évêque de Tours; mais notre almanach voulait évidemment représenter une oie ou un cygne. Le titre *Oie* nous ramènera l'occasion de traiter ce sujet plus au long, tenons-nous-en donc ici à ce qui est nécessaire pour le moment.

Un fer à cheval pourrait donner à croire chez nous qu'il y a là quelque souvenir de *saint Éloi,* patron des forgerons. Mais sa fête est le 1er décembre, et l'on ne voit pas que les Scandinaves se soient beaucoup occupés de lui. D'ailleurs des calendriers norvégiens marquent le 14 novembre par un fer crénelé, pour rappeler sans doute que le temps est venu de ferrer les chevaux à glace.

Une chapelle, vers le 19, doit rappeler *sainte Élisabeth de Marbourg* (de Hongrie, ou de Thuringe) dont le culte s'était sûrement répandu dans le Nord. Je pense même que la célébrité de l'église consacrée à cette sainte avait pu en faire un but de voyage pour les artistes; comme l'était chez nous celle de saint Gilles en Provence, à cause de son escalier tournant que tout maître en coupe de pierres devait avoir étudié.

L'ancre désigne la Saint-Clément (23 novembre), ce pape ayant été précipité dans la mer avec une ancre au cou (Cf. *ancre,* p. 30, sv.). Mais je ne saurais dire quel sens a la flèche; quoique, remplacée ailleurs par un arc, ce puisse être un signe de chasse. La roue de sainte Catherine (25 novembre) et la croix de saint André (30 novembre) sont des attributs tellement populaires, qu'il suffit de les nommer pour être compris du premier venu. Ailleurs un hameçon indique la profession de saint André (Cf. Matth. iv, 18-20), au lieu de son supplice; et il importe de rappeler que cet apôtre était presque partout le patron des pêcheurs ou des poissonniers.

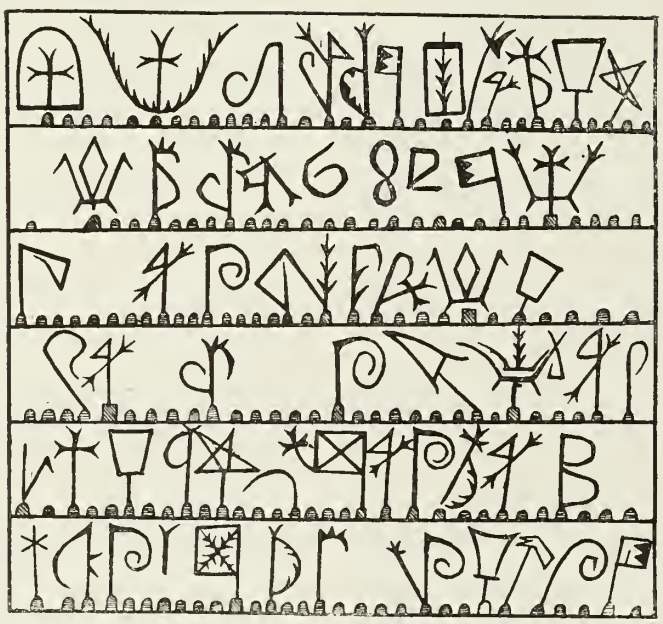
Ce qu'il y aurait d'un peu hasardé, en apparence, dans plusieurs de nos explications, ne doit pas être rejeté à première vue. Les populations norraines avaient reçu la Foi par l'entremise de la Basse-Saxe; et la navigation les mettait sans cesse en rapport avec la Frise, les Pays-Bas et l'archipel Britannique. Les chrétiens scandinaves empruntèrent donc vraisemblablement à ces voisins diverses indications qui auront établi des points communs entre un certain nombre de calendriers nationaux. De là sans doute quelques indications qui ne semblent pas convenir parfaitement au climat des régions baltiques.

Si nous avons accordé ces détails à un seul calendrier, c'est que, bien compris, il peut aider à en expliquer tolérablement beaucoup d'autres. L'usage de ces almanachs portatifs ayant été fort répandu jadis, on en trouve bon nombre qui avec un air scandinave appartiennent cependant à d'autres pays. Le tracé des *runes* (lettres danoises, islandaises, etc.) s'y allie à des indications françaises, par exemple, comme dans le calendrier de Bologne expliqué par M. L. Frati; soit que ce fût le *vade-mecum* (manuel journalier) d'un ouvrier normand ou scandi-

nave faisant son tour de France[1], soit que des populations originaires de la Scandinavie eussent conservé l'expression primitive du comput de leurs ancêtres tout en prenant force points de repère dans les usages de leur nouvelle patrie. Les Iles-Britanniques ont dû voir souvent ce mélange, et pour y faire luire le jour il faut tenir grand compte des usages civils et religieux qui indiqueront la provenance du monument. C'est ce dont me semble ne s'être pas assez occupé l'auteur du *Calendar of the anglican Church illustrated*. Il est vrai qu'un protestant, même fort instruit, ne réussit pas aisément à trouver le sens de maint vieil usage catholique. Aussi me suis-je mis fort à l'aise avec les interprétations que donnait M. J. Wolf pour le calendrier que je reproduisais d'après sa copie lithographiée[2].

Dans un bon nombre des almanachs portatifs que rédigeaient autrefois à leur usage les gens du peuple, l'expression est encore plus réduite qu'on ne vient de le voir. Aussi la maladresse de l'artiste s'ajoutant à la réduction des signes, l'œil n'y voit guère d'abord que des hiéroglyphes désespérants[3]. Puis, tous ne mêlent pas les indications économiques aux souvenirs religieux. Mais dans leur état le moins compliqué, ils ne présentent jamais un sens suivi qu'à celui qui connaît les caractéristiques des saints dans l'art populaire; et encore faut-il faire attention aux fêtes propres à diverses provinces. Car le nombre des saints est trop grand pour que le martyrologe romain les énumère tous : chaque contrée honore la mémoire de serviteurs de Dieu qui font peu de bruit dans le reste de la chrétienté, sans être pour cela moins chers à la région évangélisée par eux ou arrosée de leur sang et embaumée par leurs vertus. Parfois ce sont des saints qui ont vécu et souffert loin de là, mais dont les reliques apportées dans une église ont excité la confiance populaire. C'est pourquoi les grandes lignes tracées ici ont besoin de se compléter par l'article que nous consacrerons aux *Patrons*; moyennant quoi bien des difficultés seront levées pour l'intelligence des calendriers, sans que nous prétendions avoir tout aplani cependant par quelques pages. Nul, assurément, n'a dû s'y attendre.

Toutefois, pour aguerrir encore quelque peu ceux qui trouveraient qu'un seul calendrier (étranger surtout) ne leur met pas sous les yeux bien des faits qui se rencontreront ailleurs sous d'autres formes, donnons un nouvel exemple de ces petits monuments populaires exécutés au couteau par des paysans, avec toute la rudesse d'une main mal exercée dans l'art; mais avec ce bon sens brusque qui sait fixer sommairement les grands traits nécessaires au souvenir.



Première partie de l'année : Janvier-Juin.

Celui-ci est l'ouvrage d'un Breton qui l'a tracé sur une planchette à deux faces surmontée (dans l'original complet) des portraits quelconques du bonhomme et de sa femme; l'on a donc évidemment voulu en faire un petit meuble de famille[4].

La première face, à laquelle j'ai fait ajouter des chiffres au bout de chaque ligne, pour aider à distinguer les mois, renferme la première moitié de l'année.

Il n'est pas malaisé de reconnaître au milieu de février, très-peu chargé de fêtes, la date 1682 qui pourra étonner bien des gens. Mais elle n'en est que plus curieuse pour montrer comme quoi en plein règne de Louis XIV les hommes du peuple conservaient encore des allures singulièrement empreintes de moyen âge. Quelqu'un a voulu y voir 1468; mais l'autre date semble beaucoup plus claire, et résout d'ailleurs plus d'une difficulté qui se présenterait s'il fallait admettre que ce fût un travail du xv^e^ siècle. Ainsi le 6 septembre marqué comme fête chômée, paraît indiquer la seconde translation des reliques de saint Vincent Ferrier, qui ne remonte qu'à 1637. Il a été donné un fort bon commentaire sur cet almanach au siècle dernier[5], ce sera mon point de départ, et je n'en changerai guère que la forme.

1. Ces voyages durent surtout avoir lieu après que des architectes français eurent mis la main aux églises suédoises. Nous savons qu'Étienne ou Pierre, maître en constructions, qui a dirigé celle d'Upsal (le contrat est de 1287), devait être né à Bonneuil près Saint-Denis en France, si ce n'est à Bonneuil-sur-Marne.

2. *Runakefli, ou Runik-Rim-Stok.*

3. Tel est, entre autres, un calendrier publié par Lelong dans son *Historische Beschryvinge d. Reformatie d. Staatt Amsterdam*, p. 255-270 (Amsterd., 1729, in-fol.).

4. On peut en trouver la représentation entière dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. IX, p. 283, svv.; et pl. XIII (1736).

5. *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, l. cit. Mais nous

Donnons d'abord des indications générales sur divers signes qui reviennent à plusieurs reprises. Une petite pointe de métal servait à reconnaître les fêtes d'obligation. Ce sont, par exemple, en *janvier* (ligne numérotée 1), la Circoncision et l'Épiphanie; en *février*, la Chandeleur et saint Mathias; en *mars*, saint Joseph et l'Annonciation; etc., etc. Ces fêtes ont donné lieu de reconnaître que le calendrier avait été fait pour le diocèse de Vannes; les pointes métalliques ajoutant aux fêtes universellement chômées dans l'Église certains jours qui ne sont hors rang que dans le seul Bréviaire de Vannes, comme saint Vincent Ferrier (5 avril et 6 septembre), saint Paterne (16 avril et 21 mai), saint Guenæl, Guénault ou Guéneau (3 novembre) abbé de Landevenec et l'un des patrons de la cathédrale de Vannes [1].

Il ne faut pas tenir compte de la direction donnée aux figures vers la droite ou vers la gauche; parfois même elles sont renversées, le sommet en bas : cela doit avoir été amené par l'espace que l'auteur avait à sa disposition. De même se peuvent absolument interpréter certains signes fort abrégés, dont le sens ne s'explique bien que par comparaison avec leurs analogues plus complets qui se rencontrent ailleurs.

La *croix* revient aux fêtes de Notre-Seigneur, à la Toussaint, aux jours de quelques apôtres qui pourtant n'ont pas été crucifiés (comme saint Paul, le 25 janvier; et saint Matthieu, le 21 septembre); mais enfin l'on peut dire qu'ils ont tous porté ou planté la croix de Jésus-Christ par le monde. On la voit encore à la Saint-Louis, peut-être à cause de ses croisades; et le 14 juillet où l'on a prétendu reconnaître la fête de saint Henri; mais j'y verrais plutôt une légère transposition qui devait rappeler la *division des apôtres*, jadis fêtée assez généralement le 15 du même mois. Cf. *supra*, p. 164.

Une espèce de *fleur de lis* à formes anguleuses indique les fêtes de la sainte Vierge (2 février, 25 mars, 2 juillet, 5 et 15 août, 8 septembre, 21 novembre et 8 décembre). Je crois reconnaître la même intention au 17 décembre (par transposition aussi) à cause de l'*attente de l'enfantement de la Vierge* qui se célèbre le 18 (ou le 16) dans bon nombre d'Églises. Cette fleur de lis reparaît encore pour sainte Anne (26 juillet), sans doute comme mère de Notre-Dame; pour Marie-Madeleine, comme une homonyme peut-être. On a voulu que ce signe indiquât au 17 décembre saint Lazare, frère de Madeleine et de Marthe, mais je crois meilleure l'explication que j'en donnais il y a un instant.

La *coupe* de saint Jean l'Évangéliste (Cf. *Calice*, p. 172) sert pour lui (6 mai, 27 décembre) et pour ses homonymes. Cela simplifiait le répertoire hiéroglyphique du bonhomme breton, qui exprime ainsi saint Jean Chrysostome (27 janvier), saint Jean ermite (27 mars) et saint Jean-Baptiste (24 juin et 29 août).

Une *clef* annonce toutes les fêtes de saint Pierre (ses deux chaires, à Rome et à Antioche, sa délivrance de la prison, etc.).

Le *marteau*, assez grossièrement esquissé, fait reconnaître les deux fêtes de saint Éloi (25 juin et 1er décembre).

Le *gril* de saint Laurent (10 août), et le *couteau* de saint Barthélemy (24 août) ne sont pas totalement méconnaissables si l'on y veut bien mettre un peu de bonne volonté. De même aussi, en aidant le texte, on arrive à reconnaître l'intention d'indiquer des *flèches* au 20 janvier, à cause de saint Sébastien.

Quelque chose comme une *hache* accompagnée de trois pointes en manière de couronne qui la surmonterait (à moins qu'on n'ait prétendu arriver à la silhouette d'une hallebarde), paraît affecté aux saintes martyres; 21 janvier (sainte Agnès), 9 février (sainte Apolline), 16 juin (sainte Julitte), 22 novembre (sainte Cécile), 4 décembre (sainte Barre), 13 décembre (sainte Luce, ou Lucie). On peut classer sous la même rubrique le 5 février fête de sainte Agathe, où il n'est pas impossible de reconnaître dans un appendice quelque allusion aux seins de la martyre dont le supplice principal est bien connu.

La *crosse* désigne les papes et les évêques, le plus souvent. Ainsi, saint Pol (ou Paul) de Léon (12 mars), saint Paterne, premier évêque de Vannes (16 avril), saint Brieu (30 avril), translation de saint Paterne (21 mai), saint Guillaume évêque de Saint-Brieu (29 juillet), saint Leu (1er septembre), saint Clair évêque de Nantes (10 octobre), saint René d'Angers, ou saint Nicaise de Reims (14 décembre), saint Silvestre (31 décembre).

Cette crosse, mais ordinairement moins recourbée, semble réservée pour les abbés et même pour de simples prêtres; par allusion peut-être au nom (impropre, mais assez répandu) de *pasteur*, que l'on donne souvent aux curés, tout comme ailleurs le nom de curé est attribué à tous les prêtres. Sous cette indication se placent saint Méen (21 juin), saint Babolein (26 juin), saint Philibert de Jumiéges (22 août), saint Florent honoré dans le diocèse de Rennes (22 septembre), saint Léry abbé dans le diocèse de Vannes, ou saint Jérôme (30 septembre), etc.

n'y avons que l'analyse du mémoire de M. Lancelot, qui aurait bien pu mériter d'être reproduit tout au long; car l'auteur paraît avoir été fort entendu en ces matières.

1. Cette manière de reconnaître l'origine d'un calendrier importe plus qu'on ne pense. Elle mettra souvent sur la voie pour signaler à coup sûr la destination primitive, ou la date d'exécution d'un livre d'heures. Il faut, à vrai dire, pour cela des connaissances hagiographiques qui ne sont pas assez répandues aujourd'hui même parmi les diplomatistes; mais c'est une clef indispensable pour plusieurs énigmes qui se présentent fréquemment. C'est ce qui nous a fait insister sur plusieurs applications de ce *criterium* dont l'importance a été quelque peu comprise par les rédacteurs de l'*Annuaire historique* publié pour la Société de l'histoire de France. Plusieurs volumes de cette collection (1847, 1854, 1857 et 1858) renferment à ce sujet des renseignements utiles, mais qui ne sauraient suffire à tout. Aussi bien l'alliance de la liturgie et de l'érudition est chose rare de nos jours.

En vertu des deux interprétations précédentes appliquées avec quelque complaisance, on pourra nommer au 13 janvier saint Hilaire, au 4 avril probablement saint Gonery (prêtre du diocèse de Vannes), au 3 novembre saint Guénaël, au 4 novembre saint Mélaine.

Cependant certains grands évêques (ou archevêques) sont marqués par une croix qui a quelquefois de doubles croisillons, ou par des signes que nous allons énoncer sans prétendre les expliquer d'une manière entièrement satisfaisante. La croix du 4 juillet et du 11 novembre se réfère à saint Martin de Tours, et celle du 24 octobre à saint Magloire de Dol [1]. Saint Nicolas de Myre (9 mai et 6 décembre) est marqué par une sorte de *b* qui n'est peut-être qu'une crosse tournée la tête en bas. Quant à saint Germain de Paris (28 mai et 25 juillet), il est caractérisé par quelque chose comme un B capital, en quoi je pense pouvoir retrouver des ceps qui rappelleraient le miracle opéré par ce saint pour la délivrance des pauvres prisonniers (Cf. *Captifs*).

Saint Antoine abbé (17 janvier) est indiqué aussi par une espèce de *b* à l'envers que des pointes garnissent intérieurement; et si ce n'est pas une crosse mal faite, l'intention de l'auteur m'échappe en ceci. Il devait cependant avoir un dessein bien arrêté, puisque, conformément aux principes que nous lui avons vu suivre pour l'expression des homonymes, il répète la même forme à peu de chose près pour saint Antoine de Padoue (13 juin).

Les religieux mendiants (*Frati*, comme disent les Italiens) et particulièrement les Frères Prêcheurs, sont indiqués par une silhouette extrêmement élémentaire où le corps du personnage se résout en une ligne droite, plus un petit triangle qui est le capuchon, et deux bras formés en une ligne transversale terminée à ses deux extrémités en trois petits appendices qui ont l'intention d'être une main [2]. Ces deux bras ainsi étendus figurent assez singulièrement un homme qui gesticule en chaire. Cela se voit au 5 avril (saint Vincent Ferrier, mort à Vannes), au 6 septembre (translation de ses reliques), au 29 avril (saint Pierre de Vérone), au 4 octobre (saint François d'Assise), et au 25 mai (jour de sa translation). Conformément encore au système des homonymes, on a donné le même signe à sainte Françoise (9 mars); à moins que l'auteur de cet almanach ne fût peut-être du tiers ordre de Saint-Dominique, et alors ce jour aurait pu être pour lui la dédicace de l'église des Jacobins de Saint-Honoré. Au 4 août (saint Dominique), on peut reconnaître une trace de la même forme, mais étranglée par le défaut d'espace. En vertu de ce même principe, on s'expliquera pourquoi saint Vincent martyr (22 janvier) a quelque analogie avec les dominicains; puisque son nom le rapprochait de saint Vincent Ferrier bien plus connu en Bretagne. Mais là, ou faute de place ou afin d'établir une différence (comme qui dirait *saint Vincent non prêcheur*), on a employé une modification que je vais indiquer immédiatement pour d'autres saints. Saint Maur (15 janvier) et saint Bernard (20 août), peut-être comme contemplatifs, n'ont pas les deux bras étendus auxquels nous avons reconnu les *Frati*. Un seul bras, qui peut indiquer les deux mains jointes dans l'attitude de la prière, caractérise ces saints moines, comme saint Vincent martyr. Cependant pour *saint Bruno* (6 octobre), et *saint Gobrien* (10 décembre), on ne voit guère qu'une sorte de capuchon.

Des balances tracées fort brusquement correspondent aux deux apparitions de saint Michel (sur le mont Gargan, 29 septembre; et à Tombelaine, 16 octobre).

Un fer de lance, mais d'une énormité disproportionnée, désigne saint Georges (23 avril) célèbre comme tueur d'un dragon; et l'analogie de légende aura fait choisir le même attribut pour saint Samson de Dol (28 août), bien qu'ici des armes n'eussent rien à faire.

L'analogie conduirait aussi à deviner pourquoi le jour des Morts (2 novembre) et celui des Innocents (28 décembre) sont marqués tous deux d'un même signe.

La ressemblance approximative entre la doloire ou l'herminette des charpentiers, et le pic ou la pioche à remuer la terre, rendrait peut-être raison de l'emploi d'un même signe pour le 19 mars (saint Joseph, charpentier), le 21 décembre (saint Thomas, architecte) et le 1er mars (saint Aubin, au sujet duquel je ne sais trop quoi dire, si ce n'est que le couteau aura glissé lorsque l'on voulait tracer la courbe d'une crosse). Ce même outil paraît entrer dans la composition d'une espèce de trophée qui désigne le jour de Saint-Marc (25 avril). Si, à cause de la procession qui se fait ce jour-là par les campagnes, on avait voulu rappeler les biens de la terre, je croirais y voir les principaux emblèmes de l'agriculture : un hoyau, une charrue, un arbre ou une plante quelconque. Cependant, quoique alors on aurait médiocrement réussi à être bien clair, il ne serait pas impossible qu'on eût songé à une annonce de pêche, en prétendant tracer là quelque chose comme un navire avec ses agrès.

Je vais maintenant reproduire les six derniers mois, non pas que j'aie prétendu m'astreindre ici à la succession exacte des fêtes; mais il m'a paru bon de couper l'année en deux portions présentées à part. Puis je

1. Il ne faut pas oublier que les Bretons prétendirent longtemps avoir un métropolitain dans l'évêque de Dol. Les archevêques de Tours et les papes eux-mêmes avaient beau réclamer; rien n'y fit contre l'obstination celtique. La métropole toute récente de Rennes a terminé la contestation par une *cotte mal taillée*, comme on dit; mettant dos à dos Tours et Dol.

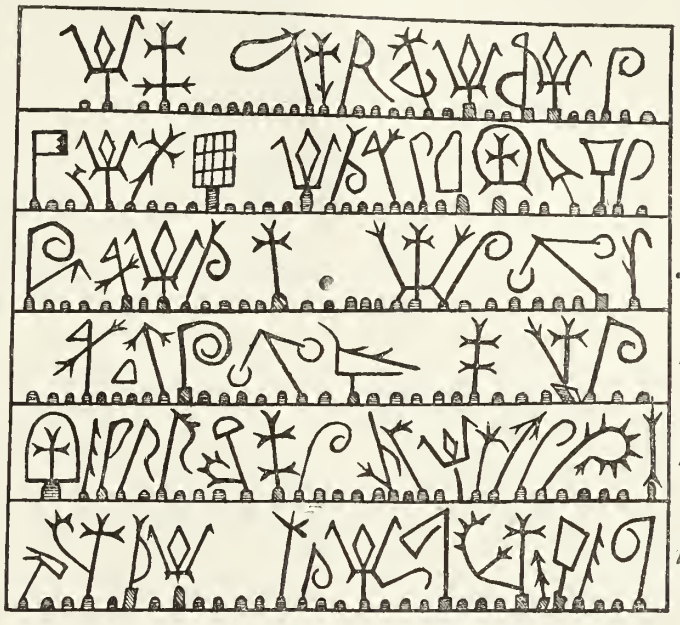
2. Cette main, mais autrement emmanchée, se retrouve associée à une crosse le 21 juin; et je la soupçonne d'être une allusion au *mal Saint-Méen*, gale maligne qui paraît surtout aux mains. D'ailleurs pour les Gallo-Bretons saint Méen (ou Mein) abbé de Gaël semblait un protecteur-né contre la gale aux mains, vu le double calembour de la *gale* et des *mains;* sans compter la légende qui rapporte qu'une source due au saint homme est très-efficace contre cette maladie. Cf. *Vies des Saints de la Bretagne-Armorique*, p. 325, 330.

résumerai les explications jour par jour (p. 171, sv.).

Le 18 octobre (saint Luc) a-t-il une espèce de bucrane? ou bien a-t-on prétendu y mettre la silhouette d'un gros oiseau, par allusion à l'*oiseau* (bœuf ailé) *de saint Luc?* Cf. *Évangélistes,* etc.

Saint Gildas de Ruys paraît caractérisé par une étoile à ses deux fêtes (29 janvier jour de sa mort, et 11 mai pour sa translation). Peut-être à cause du pèlerinage de son abbaye, aurait-on voulu introduire ici une sorte d'appel comme le signe céleste qui conduisit les Mages à Bethléem. Ce serait pourtant du patriotisme un peu sans gêne.

Le 15 mai (saint Primaël, ermite à Quimper) présente soit une crosse, soit une apparence de pic ou de pioche.



Seconde partie de l'année : Juillet-Décembre.

Au 19 mai, la bannière et la croix paraissent désigner saint Yves, l'un des saints les plus honorés dans toute la Bretagne; et pourrait indiquer une procession célèbre, comme par exemple celle de Notre-Dame de Ker-Martin, église située près du patrimoine de l'homme de Dieu et qui a pris son nom à la longue.

Une sorte de faux, le 3 juin (saint Liphard) ne serait-elle pas une crosse renversée, comme nous l'avons fait observer en d'autres parties de ce même calendrier?

Le 7 juin (saint Mériadec, évêque de Vannes) se distingue par une fourche, ce semble; et c'est la seule fois que ce signe figure dans tout le calendrier[1]. Serait-ce l'ouverture de la fenaison? Mais notre almanach semble s'être limité constamment à des indications religieuses. Si pourtant il avait été dérogé deux ou trois fois à cette coutume, surtout en des circonstances aussi importantes aux paysans que la récolte des foins et du blé, ce ne serait pas grand' merveille. Le proverbe disait :

« A saint Barnabé (11 juin)
« La faux au pré. »

Saint Mériadec pouvait bien en cela être le point de repère d'un Vannetais. D'ailleurs, nous avons quelque chose de semblable quant à la moisson; puisque au 13 juillet (saintThuriau ou Turiaf, évêque de Dol) on voit une espèce de fléau à battre le blé.

Le 11 juin, une sorte de bannière pourrait indiquer la dédicace de l'église qui avait notre Breton pour paroissien. Car de nombreuses circonstances locales peuvent intervenir pour modifier un calendrier de province ou même de village. C'est ce qui rendra trop souvent bien chanceuse l'interprétation de ces petits monuments. Raison de plus, si je ne me trompe beaucoup, pour faire voir que certaines grandes lignes y présentent toujours un sens bien déterminé si l'on regarde de près en suivant les données fondamentales qui régissent la matière.

Après cette énumération, où nous avons cheminé surtout par la voie des analogies, on sera probablement bien aise de voir le tout rangé par ordre de mois et de jours. En voici le tableau :

JANVIER.

1. Circoncision.
6. Épiphanie.
13. Saint Hilaire.
15. Saint Maur.
17. Saint Antoine abbé.
18. Chaire de saint Pierre à Rome.
20. Saint Sébastien.
21. Sainte Agnès.
22. Saint Vincent diacre.
25. Conversion de saint Paul, et peut-être saint Couhoyarn moine de Redon.
27. Saint Jean Chrysostome.
29. Saint Gildas de Rhuys.

FÉVRIER.

2. Présentation de Notre-Dame.
5. Sainte Agathe?
9. Sainte Apolline et saint Ansbert?
11. Saint Eoharn (ou Eoarn)? solitaire dans le diocèse de Vannes.
22. Chaire de saint Pierre à Antioche.
24. Saint Matthias.

MARS.

1. Saint Aubin.
9. Sainte Françoise? ou saint Félix abbé de Rhuys, ou dédicace des Jacobins de Saint-Honoré? Car les Dominicains sont ici traités avec une faveur toute particulière.
12. Saint Pol de Léon, ou saint Grégoire pape?
19. Saint Joseph.
20. Saint Cuthbert?
21. Saint Benoît.
25. Annonciation.
27. Saint Jean ermite?

AVRIL.

4. Saint Goneri, ou saint Ambroise?
5. Saint Vincent Ferrier.
10. Saint Bède le Jeune?
16. Saint Patern.
23. Saint Georges.
25. Saint Marc.
29. Saint Pierre de Vérone?
30. Saint Brieu (à cause des apôtres qui sont fêtés le lendemain).

1. Il y en a cependant quelque trace au 16 août et au 6 décembre, pour ne pas épiloguer sur d'autres cas encore moins clairs.

MAI.

1. Les SS. Jacques et Philippe apôtres.
3. Invention de la Croix.
6. Saint Jean-Porte-Latine.
9. Tudi (*Tudinus*) abbé à Quimper? ou saint Nicolas de Bari (Translation).
11. Saint Gildas de Rhuys (Translation).
15. Saint Primaël?
19. Saint Yves.
20. Saint Bernardin de Sienne.
21. Translation de saint Patern.
22. *Inconnu.*
25. Saint François d'Assise (Translation)? ou le V. Bède?
28. Saint Germain de Paris.

JUIN.

1. Saint Ronan?
3. Saint Lifard?
4. Sainte Nennok, ou saint Pétroc?
7. Saint Mériadec, ou saint Gurwal (Gudeval).
11. Dédicace locale?
13. Saint Antoine de Padoue.
16. Sainte Julitte? ou saint Similien?
21. Saint Méen (Mein).
24. Saint Jean-Baptiste.
25. Saint Éloi (Translation).
26. Saint Babolein.
29. Saint Pierre.

JUILLET.

2. Visitation.
4. Saint Martin (Translation).
13. Saint Turiaf.
14. Saint Henri? ou saint Bonaventure.
15. Saint Benoît évêque d'Angers?
20. Sainte Marguerite.
22. Sainte Madeleine.
25. Saint Jacques le Majeur et saint Christophe?
26. Sainte Anne.
29. Saint Guillaume évêque de Saint-Brieu, et saint Génévé?

AOUT.

1. Saint Pierre ès liens.
4. Saint Dominique et saint Élouan (*Lugidianus*)?
5 Notre-Dame-des-Neiges.
6. Transfiguration.
10. Saint Laurent.
15. Assomption.
16. Saint Armel, et saint Raoul abbé?
20. Saint Bernard.
22. Saint Philibert de Jumièges?
24. Saint Barthélemy.
25. Saint Louis.
28. Saint Samson de Dol, ou saint Augustin.
29. Saint Jean-Baptiste (décollation).
30. Saint Fiacre?

SEPTEMBRE.

1. Saint Leu et saint Gilles.
6. Saint Vincent-Ferrier (Translation).
8. Nativité de Notre-Dame.
9. Saint Onnoin moine? ou saint Kiéran abbé?
14. Exaltation de la sainte Croix.
21. Saint Matthieu.
22. Saint Florent? ou saint Germain-l'Auxerrois.
29. Saint Michel du mont Gargan.
30. Saint Maurice, abbé de Carnoët, ou saint Jérôme; ou saint Léry.

OCTOBRE.

4. Saint François d'Assise.
6. Saint Bruno.
9. Saint Denis de Paris?
10. Saint Clair évêque de Nantes.
16. Saint Michel de Normandie.
18. Saint Luc.
24. Saint Magloire.
27. Saint Simon et saint Jude.
28. Translation de saint Yves?

NOVEMBRE.

1. La Toussaint.
2. Les Morts.
3. Saint Guénaut.
4. Saint Melaine.
5. Saint Meliau? ou saint Venec.
10. Saint Gobrien?
11. Saint Martin de Tours.
12. Saint René d'Angers?
17. Saint Grégoire de Tours?
19. Saint Tanneguy? ou saint Budok?
21. Présentation de Notre-Dame.
22. Sainte Cécile.
23. Saint Clément pape (*une ancre?*).
24. Saint Herbland?
30. Saint Tugal (Tugdual)?

DÉCEMBRE.

1. Saint Éloi.
4. Sainte Barbe, etc.
6. Saint Nicolas de Myre.
8. Conception de Notre-Dame.
14. Sainte Piale et saint Guiner.
17. *Expectatio partûs B. M. V.*, et saint Briach abbé; ou saint Lazare évêque?
21. Saint Thomas apôtre.
25. Noël.
26. Saint Étienne (flèches, comme projectile succédané des pierres?).
27. Saint Jean l'Évangéliste.
28. Saints Innocents.
31. S. Silvestre.

CALICE, CIBOIRE ET COUPE (ou verre à boire).

Cet article sera complété par ceux qui auront pour titres *Communion, Hostie, Messe,* etc.

Melchisédech. Il en a été dit un mot déjà, pages 21 et 22. Cf. *Pain.*

Saint Jean l'Évangéliste, 27 décembre. Tenant une sorte de calice surmonté d'un petit serpent ou dragon. C'est la traduction d'un fait de sa légende [1]. Le saint ayant été mis au défi de boire du poison pour prouver la vérité de sa doctrine, on fit d'abord l'épreuve du breuvage sur deux condamnés qui en moururent à l'instant. L'apôtre prenant alors la coupe sur laquelle il fit le signe de la croix, la but sans rien éprouver, et ressuscita ensuite les deux hommes qui avaient été tués par cette liqueur. Cette histoire semble avoir donné lieu à la coutume jadis fort répandue, surtout chez les nations germaniques, de boire à la santé des amis sous prétexte d'honorer saint Jean. On a mis parfois cet usage sous la protection de saint Jean-Baptiste, mais il n'est pas probable que les Allemands aient tenu à mettre leurs *santés* sous la protection d'un saint qui n'avait jamais bu que de l'eau [2].

De là était venue dans les armoiries des Templiers la coupe (mais sans serpent) qui rappelait saint Jean l'Évangéliste leur patron, et c'est aussi, probablement, ce qui a dirigé l'auteur d'une peinture à Oxford [3], où la robe de saint Jean est brodée d'un semis de petites coupes. Mais en somme, le calice d'où sort un petit serpent est l'attribut le plus ordinaire de notre apôtre, et les artistes ont communiqué cette caractéristique à plusieurs saints qui avaient été exposés au poison.

Saint Urbain Ier, pape et martyr; 25 mai, 230. Un calice ou une coupe à la main, mais plus souvent une grappe. Cf. *Raisin.*

Saint Sabin, évêque de Canosa; 9 février, 566. Rece-

1. *Legenda aur.*, 9. — *Romancero sagrado,* n° 878 (p. 315):
« Dejo el martirio precioso
Que escribió Tertuliano,
Y aquel vaso ponzoñoso
Que, bendito, en licor sano
Convertistes glorioso. »

2. Edél. Du Méril, *Poésies... antérieures au* XIIe *siècle,* p. 301.

3. *The Calendar of the anglican Church,* p. 155.

vant une coupe de la main du roi Totila. Le vénérable vieillard étant aveugle, le prince goth voulut mettre à l'épreuve sa sainteté, en se substituant à celui qui le servait. Il fit donc mine de n'être qu'un échanson; mais le prélat acceptant la coupe de sa main, porta une santé au roi [1]. Une autre fois, le même saint but sans nulle atteinte une coupe de poison préparée par son diacre qui voulait lui succéder, et ce fut le diacre qui mourut avant son évêque qu'il prétendait remplacer.

Saint Ansbert, archevêque de Rouen après avoir été abbé de Fontenelle; 9 février, 698. Je le trouve représenté portant un calice. Est-ce une manière d'exprimer qu'à Fontenelle, étant déjà prêtre, il prenait soin de la vigne du monastère [2]? ou bien serait-ce un souvenir de la translation solennelle qui fut faite de son corps à Fontenelle, après sa mort en Hainaut? Car les tombeaux du moyen âge représentent ordinairement les prêtres avec un calice sur la poitrine; parfois même la pierre tumulaire n'est marquée que d'un calice, pour indiquer la sépulture d'un prêtre. D'ailleurs la vie du saint dit formellement que, l'homme de Dieu ayant annoncé le retour de son corps en Normandie, les religieux de Haumont prirent soin de l'ensevelir comme s'il eût été près de célébrer la messe [3].

Saint Rembert, archevêqued e Brême; 4 février, 888. Distribuant aux pauvres les fragments des vases sacrés qu'il avait brisés pour subvenir aux nécessités d'une famine [4]. Du reste, le même fait est rapporté de plus d'un saint évêque, comme par exemple de saint Augustin d'Hippone, de saint Fortunat évêque de Fano (Cf. *Sépulcre*), et de saint Éthelwold de Winchester (1er août); tantôt pour les populations que décimait la disette, tantôt pour le rachat des captifs [5], comme saint Acace d'Amida en Mésopotamie (9 avril), etc. Cf. *Vase sacré*.

Saint Leu (*Lupus*), archevêque de Sens; 1er septembre, 623. Une pierre précieuse tombe dans son calice pendant qu'il célèbre la messe. On dit qu'elle venait du ciel, et que le roi Clotaire voulut l'avoir pour la conserver comme une relique [6]. Une autre forme peut-être de ce même récit lui fait tomber du ciel un écrit où était indiqué un péché secret du roi qui assistait à la messe [7]. Aussi voit-on quelquefois le saint qui, de l'autel, étend la main vers le roi, soit pour lui remettre la pierre précieuse, soit pour lui faire connaître le secret que le Ciel vient de révéler.

L'ancienne vie de saint Leu ne dit pas un mot du message céleste relatif au péché du roi Clotaire, mais la légende a si fort aimé ce récit, que trois ou quatre saints en ont été gratifiés; ce sont, outre saint Leu : saint Gilles abbé, saint Éleuthère de Tournai, et saint Théodule de Sion. En conséquence, pour approprier plus ou moins l'histoire à des circonstances possibles (ce qui n'a pas toujours réussi), le roi est tantôt Clovis, tantôt Clotaire II, tantôt Charlemagne [8], ou mieux Charles Martel. Quant à saint Leu, cette lettre venue du ciel ne serait-elle pas une nouvelle forme donnée postérieurement à l'histoire de la pierre précieuse? et ces deux narrations n'auraient-elles pas pour origine commune la vénération témoignée par Clotaire à saint Leu après avoir été éclairé sur les calomnies qui l'avaient fait chasser en exil [9]?

1. AA. SS. *Febr.* t. II, p. 317. Totila ne semble pas s'être laissé entraîner aveuglément au respect des serviteurs de Dieu ses contemporains, car il tendit un autre piége du même genre à saint Benoît.

2. AA. SS. *Febr.*, t. II, p. 349.

3. AA. SS., *ibidem*, p. 355.

4. *Calendar. benedict.*, 4 febr.

5. Cf. Edm. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II (1865), p. 292, svv.

6. *Legenda aur.*, CXXXVIII. — Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. I, p. 248, 262.

7. Voici comment s'exprime une prose (*Promat pia vox cantoris*) du vieux Missel de Paris (Paris, 1516, in-4°) pour la fête de saint Leu :

« Quod fateri rex veretur
Scelus, scire promeretur;
Christus ei revelavit
Scelus quod rex perpetravit.

Nam altari dum adstaret,
Dumque missam celebraret,
De supernis carta missa
Regis pandit hæc commissa.

Hic horrendæ rei reum
Regem videns apud Deum,
Jam pro rege supplex orat
Cujus culpam non ignorat.

Servo Dei non ingratum
Cerva præbet famulatum. Etc. »

Ici la légende de saint Leu empiète évidemment sur celle de saint Gilles qui est honoré le même jour. Cf. *infra*, p. 186, sv. Mais le tout ne serait-il pas puisé à la même source?

8. Une vieille vie de saint Éleuthère veut qu'il s'agisse de Clovis et de l'évêque de Tournai (AA. SS. *Febr.*, 190); cependant Philippe Mouskes, quoique Tournaisien, donne ce miracle (*Chronique rimée*, t. I, p. 161, sv.) comme appartenant à la vie de saint Gilles et de Charlemagne.

« La messe ooit en l'ermitage
Del preudome loial et sage
Saint Gille, ki biel le cantoit;
Et si com el secré estoit,
Esvous l'angle Dieu a l'autel.
Si li a mis sous le mesel
Une chartre nouviele escrite,
Et li preudom l'a mout tos lite.
S'i trouva escriut le pécié
Ki Charlon avoit entecié,
Tel k'il n'ozoit dire entresait
Pour l'ordure del péciet lait. Etc. »

L'Office de la Saint-Charlemagne, dans un vieux bréviaire d'Halberstadt, fait honneur aussi de ce miracle à saint Gilles (Antienne de Magnificat aux secondes vêpres) :

« Mediante sancto Ægidio
Sanctionis dominicæ mysterio
Tibi cœlitus per angelum collatam
Imploramus peccatorum veniam. »

C'est également l'avis de l'artiste qui a exécuté la châsse de Charlemagne à Aix-la-Chapelle :

« Ægidio Carolum crimen pudet edere solum,
Illud enim tanti gravat. Ægidio celebranti
Angelus occultum perhibet, reseratque sepultum. »

Cf. AA. SS. *Sept.*, t. I, p. 295. — J. Molan., *Histor. SS. imaginum*, II, 23 (ed. Paquot, p. 72, sq.)

9. AA. SS. *Septembr.*, t. I, p. 259, sq.

Il est bien possible pourtant que saint Leu et saint Gilles étant fêtés le même jour, les attributs du moine aient été transférés à l'évêque. Ainsi la prose du Missel de Paris qui attribue à saint Leu la biche de saint Gilles, pourrait bien avoir fait un autre emprunt du même genre en mettant sur le compte de l'évêque de Sens ce que les Languedociens disaient de leur solitaire.

Saint Donat, évêque d'Arezzo et martyr; 7 août, 361. Le Martyrologe romain cite de lui ce miracle que par ses prières il obtint la réunion et la consolidation des fragments d'un calice brisé [1].

Saint Hugues, chartreux, évêque de Lincoln. Cf. *Apparition de l'enfant Jésus*, p. 56.

Saint Norbert, fondateur des Prémontrés et archevêque de Magdebourg. Cf. *Monstrance, Araignée* (saint Conrad, p. 63).

Saint Licinien évêque, portant une coupe surmontée d'un serpent. Les frères Klauber, qui le représentent ainsi, d'après je ne sais quelle source, le donnent pour un évêque de Carthage honoré le 14 mai, et qui aurait été empoisonné par les Ariens. Il serait possible que cela fût puisé dans quelque recueil des Ermites de Saint-Augustin, auxquels une critique sévère n'a pas toujours présidé.

Saint Honoré, évêque d'Amiens. Cf. *Main divine.*

Saint Conrad, évêque de Constance. Cf. *Araignée.*

Saint Richard de Chichester. Cf. *Vase sacré*, etc.

Saint Egbert évêque périodeute, dit-on, ou simple prêtre; 23 avril, 729. Le calice surmonté d'une hostie, qu'on lui met à la main, semble rappeler qu'il mourut peu de temps après avoir célébré la messe. C'était le jour de Pâques, et sa mort en une telle fête fut regardée comme la récompense de ses heureux efforts pour ramener les moines irlandais d'Iona (dans les Hébrides) à la célébration catholique de la Pâque.

Saint Zosime, abbé; 4 avril, v. 440. Apportant la communion à sainte Marie l'Égyptienne dans le désert. Ce fut lui qui découvrit cette pénitente près du Jourdain, et qui apprit de sa bouche les détails de sa conversion. Cf. *Pain*, etc. (sainte Marie l'Égyptienne).

Saint Lucien d'Antioche en Syrie, prêtre et martyr; 7 janvier. 312. Cf. *Hostie*. Le calice que quelques-uns lui donnent ne semble pas son véritable attribut, quoiqu'il puisse exprimer le fait que nous raconterons en son lieu.

Saint Chariton, ermite et abbé en Palestine; 28 septembre, v. 350. Près de lui un serpent plongeant la tête dans une coupe. Natif de Lycaonie, et relâché par les païens après avoir été torturé pour la foi, il se rendait à Jérusalem lorsqu'il fut pris par des voleurs qui le renfermèrent dans une caverne où était leur retraite. Un serpent étant venu boire dans le vase où était gardé le vin de ces bandits, ils moururent empoisonnés par le venin que l'animal avait mêlé à leur breuvage [2]. Le saint, délivré par la mort de ceux qui l'avaient fait prisonnier, fit du repaire des brigands le berceau d'un monastère.

Saint Josse ermite (Cf. *Bâton*, p. 128). Célébrant la messe, il voit bénir son calice par une main céleste; en même temps une voix lui annonce que le repos éternel sera bientôt son partage. J'ai déjà fait observer (Cf. *Bénédiction*, p. 130, sv.) que la droite céleste indique ordinairement intervention ou révélation (parole) divine. C'est au premier titre qu'on l'a tracée plus d'une fois en tête du canon de la messe (p. 22) ou sur les patènes et les calices; ici peut-être la révélation traduite en formes visibles par un artiste (qui n'avait pas d'autre moyen pour l'exprimer) aura donné lieu de raconter ensuite une apparition ou vision sensible. Car si l'on cite, et avec raison, le témoignage rendu à des faits historiques par une vieille représentation [3], encore faut-il ne pas dépasser la portée de l'expression dont pouvait disposer le peintre ou le sculpteur. Or les arts du dessin ne pouvant aborder que les faits palpables, doivent traduire en formes visibles ce qui n'est pas du ressort des yeux. Le spectateur pourra donc avoir à faire dans un sens inverse ce travail d'interprétation qu'un fait aura subi dans l'esprit de l'artiste. Si c'est là ce que certains antiquaires protestants ont qualifié de *Mythologie chrétienne*, l'expression ne vaut pas grand' chose; à la prendre cependant avec ce sens (et non autrement), ce pourrait être le cas de dire qu'il ne faut pas disputer sur les mots.

Quoi qu'il en soit, pour le cas présent, l'abbaye de Saint-Jossse-sur-Mer (en Ponthieu), bâtie sur l'emplacement de la cellule du saint, prétendait conserver le calice qui avait servi à la messe signalée par cette intervention divine.

Saint Benoît de Norcia (Cf. *Buisson*, p. 151; *Corbeau*, etc.). Une coupe ou un verre brisé. Les moines de Vicovaro qui l'avaient prié d'être leur supérieur, se fatiguèrent bientôt de la régularité qu'il exigeait; et pour se débarrasser de ses remontrances, ils résolurent de l'empoisonner. Soit que le saint fût averti par le Ciel du piége qui lui était tendu, soit que Dieu se chargeât tout seul de protéger son serviteur, la coupe se brisa et répandit son contenu lorsque le saint l'eut bénie avant de la porter à ses lèvres [4]. Aussi lui donne-t-on soit un verre fêlé

1. Cf. Gregor. M., *Dialog.*, ap. AA. SS. *August.*, t. II, p. 189.
2. *Menolog. græc.*, t. I, p. 73.
3. Prudent. :

« Historiam pictura refert. »

4. J'emprunte à un missel bénédictin (Haguenau, 1518, in-fol.) les fragments d'une prose (*Sancti merita Benedicti inclyta*) qui offre en raccourci la vie de saint Benoît :

« Hic fide subnixus integra
Reintegravit confracta,
Incendia carnis edomat,
Cruce venenum effugat.
. . . . . .
Discipulus super aquas siccis pedibus currit,
Corvus mandatum peragit.
. . . . . .

d'où la liqueur s'échappe, soit un calice d'où sort un serpent, comme signe de breuvage empoisonné.

Saint Benoît.

Saint Ewald le Blanc (Cf. *Agneau,* p. 23, saint Ewald le Noir). Un livre avec un calice et près de lui une massue. Les noms de Blanc et de Noir qui distinguent les deux frères sont attestés par une vieille tradition [1], et passent pour être dus à la couleur de leurs chevelures, comme le rapporte le vénérable Bède [2]. Le calice attribué à saint Éwald le Blanc n'est qu'une distinction arbitraire, car ils étaient prêtres tous deux. Quant à la massue, elle ne répond pas au récit de Bède, selon lequel saint Éwald le Blanc aurait été tué d'un coup d'épée, tandis que son frère fut mis en pièces par de longs supplices. Au-dessus des deux frères on représente parfois une lumière céleste, ou parce qu'ils venaient apporter aux Saxons la lumière de l'Évangile, ou à cause de l'éclat qui fit reconnaître leurs corps que les idolâtres avaient jetés dans le Rhin.

Saint Fennen abbé (Cf. *Armée,* p. 70). On dit que dans un voyage, se trouvant privé des vases et des ornements nécessaires pour dire la messe, il s'en plaignit au Ciel qui lui fit trouver miraculeusement de quoi célébrer le saint sacrifice [3].

Saint Pourçain (*Portianus*), abbé en Auvergne; 24 novembre, v. 540. Une coupe brisée d'où sort un serpent. Le roi Thierry 1er ravageait l'Auvergne, et le saint abbé désirait intercéder auprès du prince pour le pauvre peuple. Il se présenta lorsque le roi dormait encore; et le principal officier offrit à boire au serviteur de Dieu, qui refusait prétextant qu'il n'avait encore ni vu le roi ni célébré l'office. Pressé pourtant, il bénit le vase qu'on lui apportait et celui-ci, se brisant aussitôt, laissa échapper avec le vin un serpent énorme [4]. Toute la cour se regarda comme redevable au saint homme d'avoir évité un empoisonnement.

Saint Édouard le Martyr, roi d'Angleterre. Cf. *Assassinat,* p. 90.

Saint Procope, abbé (Cf. *Cerf,* saint Gunther; p. 188). On raconte que le duc de Bohême lui demandant à se rafraîchir au milieu d'une chasse, une coupe d'eau que présentait le saint se trouva tout à coup remplie de vin [5]. Le monastère de Sazava conservait le vase qui avait servi à ce miracle.

Saint Robert, abbé de la Chaise-Dieu; 24 avril, v. 1067. Un calice à la main, sans doute pour indiquer qu'avant de se mettre au lit où il devait mourir, il voulut lui-même célébrer la messe en se faisant soutenir à l'autel.

Saint Bruno, instituteur des Chartreux (Cf. *Banderole,* p. 112, etc.). Plusieurs images anciennes, émises surtout par ses religieux, lui mettent en main un calice surmonté de l'hostie. On pourrait croire d'abord que les artistes le confondaient ainsi avec son disciple saint Hugues de Lincoln. Mais ce n'est pas du tout une bévue. Il s'agissait d'exprimer la profession de foi faite par le saint fondateur à ses derniers moments contre l'hérésie de Bérenger, qui préludait alors aux impiétés des sacramentaires. Bruno voulut dire en mourant : « Je crois que le pain et le vain sur l'autel sont, après la consécration, le vrai corps et le vrai sang de Notre-Seigneur Jésus-

Perfidi regis machinamenta sagax denudat.
. . . . . .
Ipse animam capuani præsulis
Vidit lumine insolito supernis
Importari sedibus. Etc. »

1. AA. SS. *Octobr.*, t. II, p. 197 :
« Lætificent Ewaldorum nos festa duorum.
Unius moris sunt, dissimilisque coloris;
Una truncati, pariter sunt glorificati. »

2. AA. SS., *ibidem*, p. 205.
3. *Calendar. benedict.*, 23 februar.
4. Gregor. Turon., *Vitæ PP.*, cap. v. — *Calendar. benedict.*, 24 novembr. C'est toujours un reptile comme indice de poison.
5. Cruger, *Sacri pulveres Bohemiæ,* 9 novembr., p. 59.

Christ. » Les Bollandistes [1], à propos du mort de Paris (Diocrès) qui se serait déclaré perdu pour l'éternité, montrent que la légende du Bréviaire a été abrégée plutôt qu'infirmée [2]. Ce fut à cette occasion que la protestation du saint contre les sectaires de son temps disparut de l'Office romain; mais le souvenir ne s'en perdit pas à la Chartreuse. Aussi trouve-t-on ces préceptes dans une vieille gravure qui semble résumer les pratiques fondamentales de l'Ordre :

« Disce timere Deum, Christum complectere amore;
Illius et Mater sit veneranda tibi.
Vivifici panis mysteria cælica credas,
Deque Redemptoris fonte fluenta bibas. »

Saint Hyacinthe, dominicain (Cf. *Cadavre,* p. 155; etc.). Portant un ciboire et une statue de la très-sainte Vierge. Cf. *Image de la très-sainte Vierge.*

Saint Thomas d'Aquin, de l'ordre de Saint-Dominique (Cf. *Auréole,* p. 98; etc.). On l'a représenté assez fréquemment tenant un calice ou un ostensoir, parce qu'il passe pour avoir rédigé l'Office du Saint-Sacrement.

Le bienheureux Buonagiunta Manetti, premier général des Servites; 31 août, 1257. Une coupe avec un serpent signifie qu'il découvrit la fraude d'un usurier qui, repris par lui, voulut s'en venger en lui faisant porter des provisions empoisonnées. Le saint, après avoir béni ce singulier cadeau, en prit lui-même et le fit donner à sa communauté sans aucune conséquence fâcheuse. Mais il avertit la servante chargée de cette commission perfide, qu'elle trouverait son maître mort en rentrant dans sa maison; ce qui se trouva vrai [3].

Saint Jean de Sahagun (*J. a sancto Facundo*), ermite de Saint-Augustin; 12 juin, 1497. Un calice ou une hostie à la main, à cause des faveurs extraordinaires qu'il reçut plus d'une fois un célébrant la messe [4]. Une coupe surmontée d'un serpent indique aussi qu'il mourut du poison que lui fit donner une femme sans mœurs, pour se venger sur lui de la conversion d'un amant qui l'avait congédiée à la sollicitation du saint [5].

Saint Louis Bertrand, dominicain (Cf. *Artillerie,* p. 86, sv.). Une coupe avec un serpent annonce que, dans ses missions d'Amérique, il fut abreuvé de poison par les païens plus d'une fois, sans en éprouver d'atteinte [6].

Saint Jacques de la Marche, franciscain de l'Observance (frère mineur observantin); 28 novembre 1476. Une coupe à la main, pour rappeler l'obéissance du saint homme à l'ordre du pape Eugène IV lui avait écrit pour l'envoyer en Bosnie, Bulgarie, etc., où les hérésies manichéennes semblaient avoir leur quartier général; le saint reçut le bref, dit-on, au moment où il allait porter son verre à la bouche. Par respect pour le commandement du souverain pontife, il se leva immédiatement, et se mit en route. D'autres fois on le peint avec une coupe empoisonnée, parce que les hérétiques italiens tentèrent à plusieurs reprises de le faire mourir ainsi. On lui a aussi donné une coupe, au fond de laquelle s'aperçoivent trois petits globules. Ce peut être un souvenir des faits précédents, combiné avec une allusion aux douleurs de la pierre dont il souffrit dans ses derniers jours [7]. Nous avons dit quelques mots au sujet de ce symbole dans l'article *Caillou,* p. 156.

Saint Pascal Baylon, franciscain de l'étroite Observance; 17 mai 1592. Un calice surmonté de l'hostie, ou un ostensoir, lui apparaît sur un nuage : indice de la grande dévotion qu'il professait pour le Saint-Sacrement. Jeune encore et simple berger, on dit que l'Eucharistie lui fut montrée pendant qu'il s'unissait d'intention, dans la campagne, à la célébration de la messe. Lorsqu'on célébrait ses funérailles, on vit son cadavre ouvrir deux fois les yeux à l'élévation.

Sainte Barbe, vierge et martyre (Cf. *artillerie,* p. 86). Un ciboire ou un calice surmonté de l'hostie. Sa légende

(D'après la Chronique de Nuremberg.)

n'est pas d'une authenticité à l'abri de la critique dans tous ses détails, mais elle est extrêmement célèbre dans la chrétienté depuis fort longtemps; et l'objet principal de la dévotion des peuples envers elle, est d'obtenir par son intercession la grâce d'une bonne mort, ou la préservation de mort subite, pour parler plus exactement [8]. Car la chance de rendre l'âme dans de bonnes

1. AA. SS. *Octobr.,* t. III, p. 537.
2. *Ibid.,* p. 535-595.
3. AA. SS. *August.,* t. VI, p. 784.
4. AA. SS. *Jun.,* t. II, p. 625.
5. *Ibid.,* p. 624.
6. AA. SS. *Octobr.,* t. V, p. 304, 321, 323, 386, 389.
7. Labus, *Fasti della Chiesa,* t. XI, p. 632, etc.
8. Un vieux bréviaire de Würzbourg (Cologne, 1575, in-8) a ce répons en son honneur :

« Martyr sancta Barbara,
Sponsi tui sponsione,
Et extremæ precis tuæ

dispositions étant surtout pour ceux qui ont le loisir de recevoir les derniers sacrements, c'est là ce qu'on demande par son entremise. En conséquence, on l'a représentée comme si elle apportait, ou garantissait le saint viatique à ceux qui l'implorent. La formule chrétienne encore usitée aujourd'hui quand on annonce la mort d'un fidèle : « Il est mort muni des sacrements de l'église, » indique que la plus solide consolation pour les amis du défunt, est de savoir qu'il a pu mettre ordre aux affaires de sa conscience avec le secours des moyens établis par Notre-Seigneur. Or, d'après la légende, la sainte, au moment de son dernier supplice, avait précisément demandé à Dieu cette faveur pour ceux qui se recommanderaient à elle; et une voix céleste lui avait garanti l'effet de sa prière. Des promesses plus ou moins semblables se lisent dans la légende de plusieurs saints; mais ici nous avons en outre un fait qui a dû frapper particulièrement les esprits. On raconte que le père de la sainte, furieux de ce qu'elle avait abandonné le paganisme, voulut être lui-même son bourreau; et comme il venait de lui trancher la tête, il périt d'un coup de foudre. Il est plus aisé, après ces détails, de comprendre pourquoi sainte Barbe a été choisie comme patronne par les professions qui exposent à une mort subite : comme les artilleurs, les paumiers, et dans certains endroits, les forgerons, etc.

CAPTIFS, PRISONNIERS, etc. (Cf. *Chaînes*).

Saint Pierre apôtre, délivré de sa prison par un ange, est chose tellement connue (Act. xii, 1-11) qu'il suffit de la rappeler sans plus de détails.

Saint Épiphane, évêque de Pavie; 21 janvier, 496. Cet homme de Dieu, outre les aumônes sans nombre qu'il répandit parmi ses ouailles, est surtout célèbre pour sa merveilleuse intervention en faveur des prisonniers de guerre. Sa douce éloquence, avec ses libéralités, délivra plusieurs milliers de ces pauvres gens amenés en France par les Burgondes à leur retour d'Italie.

Saint Germain, évêque de Paris; 28 mai, 576. Des chaînes à la main, parce que, ne pouvant obtenir du comte d'Avallon la grâce des prisonniers, il reçourut à Dieu pour que leurs chaînes se brisassent. Son cercueil ne put être porté que par des captifs qui avaient imploré le secours du Ciel sur le passage du corps saint [1].

Saint Claude, évêque, puis abbé (Cf. *Cadavre*, p. 154). Près de lui des prisonniers dont les chaînes se brisent. On cite plusieurs délivrances miraculeuses de captifs obtenues par son intercession [2]; mais ces miracles eurent lieu surtout après sa mort. D'autres saints se firent un nom en ce genre, au moyen âge, par la célébrité qu'avaient leurs tombeaux pour la libération des malheureux qui pouvaient s'y rendre chargés de chaînes. Leurs fers se brisaient au terme du pèlerinage, et des pénitents cherchaient ainsi à savoir quand leur repentir aurait été agréé [3]. Mais cela reviendrait mieux peut-être sous le titre *Chaînes*. Divers saints aussi, surtout à l'époque mérovingienne, interposèrent une protection souvent bénie de Dieu entre la race conquise et les envahisseurs qui la rudoyaient. Tels furent, par exemple, *saint Remi, sainte Radegonde, saint Columban, saint Amand, saint Rieul, saint Géry* (de Cambrai), *saint Marcel de Paris, saint Éloi, saint Cybar* (Éparque), *saint Winebaud* de Troyes, *saint Magnobod* d'Autun, etc., etc. Cependant l'art n'a pas toujours pris l'habitude de les caractériser les uns et les autres par ce trait de leur histoire. Nous avons déjà cité ailleurs *saint Evermode* (Cf. *Aspersoir*, p. 88).

Saint Léonard, ermite près de Limoges [4], puis abbé; 6 novembre, 559. Des prisonniers agenouillés devant lui, soit pour implorer son assistance, soit pour lui rendre grâce d'avoir été délivrés.

Cher à Clovis lorsqu'il faisait partie de sa cour, il avait obtenu de ce prince le privilége de faire élargir les prisonniers qu'il visiterait. Sa réputation de charité pour les pauvres captifs le fit invoquer dès son vivant par ceux qui avaient perdu la liberté; et plus d'une fois les chaînes se brisèrent, ou les portes des cachots s'ouvrirent lorsqu'on se recommandait de lui auprès de Dieu [5]. Cf. *Chaînes*.

La petite médaille de plomb qui le représente ici a été publiée par M. A. Forgeais [6].

Saint Jean de Matha (8 février 1213) et saint Félix de Valois (20 novembre 1212), comme fondateurs de l'ordre de la Trinité pour le rachat des captifs, sont souvent peints accompagnés de prisonniers délivrés par eux. Cf. *Anges*, p. 41.

De même pour saint Pierre Nolasque (31 janvier 1256) qui, à l'imitation des Trinitaires, institua en Espagne l'ordre de Notre-Dame de la Merci afin de racheter les chrétiens prisonniers chez les Maures. Cf. *Armoiries*, p. 84.

Jam effectum impetra :
Ut det pacem et salutem,
Finem bonum, et æternam
Vitam nobis cœlitus. »

Cf. *Legenda aur.*, cap. ccii. De là ce distique :

« Antiphrasis miranda! vocant te Barbara, quando
Ægris vitalem porrigis ipsa cibum. »

1. Venant. Fortunat., *Opp.*, t. II, p. 37, 50, 53. — *Calendar. benedict.*, 28 mai.

2. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 652, 654, 660, 662, etc., etc.

3. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 847, sq.

4. Un autre *saint Léonard*, abbé de Vendeuvre (15 octobre 570), et surnommé le Jeune, fut secourable à de pauvres prisonniers. Mais il n'a jamais eu la grande réputation de son homonyme le Limousin.

5. Surius, 6 novembre. — Brautii *Martyrologium poeticum* :

« Quod dedit in vinctos præsenti gratia regis
Jus, Deus absenti dat, Leonarde, tibi. »

6. *Plombs historiés, Corporations* (1862), p. 68. — Cf. ibidem, *Pèlerinages* (1863), p. 184, 188.

Saint Vincent de Paul (19 juillet 1660). On l'a peint au milieu des galériens, parce qu'il fut aumônier des galères; et lui-même avait été pris dans sa jeunesse par des pirates musulmans. C'est ce qui lui inspira plus tard la pensée d'envoyer quelques-uns de ses prêtres dans les États barbaresques, pour consoler les prisonniers chrétiens. Mais quand l'abbé Maury lui attribua de s'être mis à la place d'un prisonnier, comme on le raconte de *saint Paulin de Nole* (Cf. *Jardinier*), ce récit parut suspect à ceux qui connaissaient l'orateur comme cherchant surtout l'effet beaucoup plus que la vérité. Maury passa donc chez quelques critiques pour être l'inventeur d'un fait qui n'aurait pas eu de fondement solide, et la réputation du saint souffrit de celle que se fit longtemps son panégyriste. Or des biographes plus sûrs que le cardinal Maury tenaient avant lui pour à peu près certain le dévouement charitable du saint dans cette occasion[1]. A vrai dire cela n'a guère été pris comme caractéristique de Vincent de Paul, bien qu'on le peigne parfois prêchant aux forçats sur les galères royales.

Sainte Vaudru fondatrice du monastère de Mons, et religieuse elle-même après avoir été mariée; 10 avril 686. Payant la rançon des prisonniers. C'était une des œuvres charitables qui lui étaient chères tandis qu'elle vivait dans le monde. Mais il est arrivé souvent que, pour représenter les actions d'un saint personnage, les artistes lui ont donné le costume de la profession dans laquelle il s'était le plus illustré. C'est ainsi que l'on voit attribuées à un évêque ou à un moine, des actions que ces hommes avaient accomplies étant encore laïques.

D'autres saints que l'on pourrait chercher ici se retrouveront sous les titres *Chaînes* et *Prison*.

CARDE ET PEIGNE DE FER.

Nous avons déjà fait observer que les instruments de martyre ne nous sont pas très-bien connus par des monuments incontestables; les ongles de fer semblent avoir été des espèces de fourches à dents métalliques recourbées, dont on se servait pour déchirer la chair du condamné. Dans le Ménologe grec, c'est tout simplement un crochet aigu[2], ou une sorte de râpe[3]. Mais le moyen âge, à tort ou à raison, n'y a vu souvent qu'une espèce de carde ou de râteau. Il faut donc suivre dans nos indications la marche des artistes.

Saint Blaise, évêque de Sébaste en Arménie; 3 février, 316. Parmi les supplices qu'il endura, celui des ongles de fer l'a fait choisir pour patron par les cardeurs de laine, et même par les tailleurs de pierre (à cause de la *ripe*).

Le méreau de plomb dont on voit les deux faces l'associe à saint Louis, roi de France, pour le patronage des ouvriers constructeurs à Paris[4].

D. Gerbert, abbé de Saint-Blaise, a publié une chappe dont les broderies représentent la vie de notre saint, avec celle de saint Vincent. Quelques détails de ce vêtement ecclésiastique ont été reproduits par l'annuaire autrichien de la commission des monuments pour l'année 1860. Mais la légende de saint Blaise demanderait de nombreux détails, qui ne sont pas absolument nécessaires ici. Contentons-nous d'en citer quelque chose en note pour être utilisé dans l'occasion[5]. Cf. *Cierge, Enfant,* etc.

Saint Félicien évêque de Foligno, et martyr; 24 janvier, v. 250. Les ongles de fer furent l'instrument de l'une des tortures qu'il eut à endurer avant de mourir dans la prison. Cf. *Ville*.

Saint Vincent diacre de Saragosse, martyrisé à Valence; 22 janvier, 304. Les charbons ardents et le gril le feraient trop facilement confondre avec le diacre romain saint Laurent. On l'a donc parfois peint sous les déchirements des peignes de fer[6], ou tenant cet outil de bourreau comme souvenir d'une de ses souffrances. Cf. *Corbeau*.

Les saintes Eméritа et Digna, vierges et martyres à Rome; 22 septembre, v. 256. Déchirées par les ongles de fer, elles eurent ensuite les mâchoires brisées à coups de pierre; et leurs tortures ne se terminèrent que par la décapitation.

Sainte Eulalie de Mérida, vierge et martyre; 10 décembre, v. 306. Déchirée sur le chevalet et exposée à la flamme des torches[7]. Cf. *Colombe*.

Cette sainte mourut sur le chevalet, tandis que bien d'autres martyrs furent livrés définitivement aux bêtes ou au tranchant du fer après de nombreux supplices employés à vaincre leur constance. Aussi, quoique le

1. Cf. Collet, *Vie de saint Vincent de Paul* (Nancy, 1748, t. I, p. 101-103). — Maynard, *S. V. de Paul*, I, 194-203.

2. *Menolog. græc.*, t. I, p. 29.

3. *Ibid.*, t. I, p. 51.

4. Cf. A Forgeais, *Plombs... des corporations de métiers*, p. 53-55 et 87.

5. Gerbert, *Vetus liturgia alemannica*, p. 267 :

« Clarescit signis Blasius factisque benignis.
Hæc ope divina trahitur de gutture spina.
. . . . . « . . . . . .
Hostia fit grata caro pectinibus lacerata. Etc. »

6. Gerbert, *l. cit.*, p. 268 :

« Hic, male tractatus, crudeliter est laceratus.
Subditur insignis martyr cruciatibus ignis,
Ut sic assatus, velut aurum nempe probatus.
. . . . . .
Defendit corvus, ne lædat bellua, corpus.
Mergitur in flumen, sed adest Christi sibi lumen. Etc. »

7. Il y a une autre *sainte Eulalie de Barcelonne*, honorée le 12 février, mais dont la légende n'est pas aussi authentique. On y raconte de son martyre diverses circonstances qui pourraient bien avoir été empruntées à la patronne de Mérida.

pouvoir arbitraire des proconsuls et des gouverneurs romains ait soumis une quantité de chrétiens à des tourments recherchés, chaque martyr n'est généralement reconnu dans l'art que par le supplice qui termina sa vie. C'est pourquoi le peigne de fer n'est pas une caractéristique très-fréquente, attendu qu'elle serait peu concluante dans bien des cas.

CARDINAL. Cf. *Chapeau.*

CARTOUCHE. Cf. *Banderole* (p. 111, svv.), *Écriteau, Billet* (p. 136), *Monogramme.*

CASQUE.

Il ne s'agit pas précisément ici d'une armure de tête, mais du casque employé comme instrument de torture ; et alors on peut reconnaître, même sans l'aide des couleurs, qu'il est rougi au feu, parce que les bourreaux ne le manœuvrent qu'avec des pinces ou des tenailles.

Saint Christophe de Syrie (Cf. *Arbre,* p. 65). Parmi les supplices auxquels il fut condamné, on lui mit sur la tête un casque rougi au feu[1] ; mais ce n'est pas la circonstance de sa vie qui a fixé généralement l'attention des artistes.

Saint Julien d'Ancyre, prêtre et martyr ; 13 septembre, v. 315. Même torture, cependant il mourut décapité. Cf. *Vases d'usage domestique.*

Saint Mélèce, martyr ; 24 mai, sous Antonin. Il était officier supérieur ; et entre autres tourments, on lui mit un casque et une cuirasse rougis au feu[2].

Saint Juste de Rome, soldat ; 14 juillet, époque indéterminée. Martyrisé avec un casque rougi au feu. Un autre du même nom est invoqué en Flandre contre les maux de tête, pour avoir souffert le même martyre, dit-on. Mais on veut que celui-là ait été un enfant, et je ne sais si on ne l'aura pas confondu avec saint Justin (ou saint Juste) de Louvres, qui fut décapité tout simplement.

Saint Ammon diacre, directeur des quarante vierges d'Adrianople martyrisées avec lui ; 1er septembre. C'était comme le précédent sous Licinius, dont les serviteurs semblent avoir aimé ce genre de spectacle aux dépens des chrétiens.

CASSETTE. Cf. *Coffre.*

CASSOLETTE. Cf. *Encensoir.*

CAVALIER. Cf. *Cheval.*

CAVERNE, Grotte, etc.

Saint Patrice évêque, apôtre de l'Irlande ; 17 mars, 464. Agenouillé devant un antre fumant. C'est une allusion au fameux *purgatoire de saint Patrice,* sur lequel il a été beaucoup écrit[3], et dont je n'ai pas à discuter l'histoire. Ce sera bien assez de rappeler sommairement qu'une caverne de l'Ulster occidental avait reçu ce nom. Les pèlerins s'y rendaient pour anticiper leur purgatoire dès ce monde, et saint Patrice était tenu pour auteur de cette pratique. Afin de compléter les données pittoresques, ajoutons que le purgatoire irlandais s'ouvrait par un puits d'où l'on pénétrait dans les profondeurs expiatrices[4].

Saint Gatien, premier évêque de Tours (Cf. *Autel,* p. 100). Assemblant les fidèles dans des souterrains à cause de la persécution.

Les sept dormants, à Éphèse ; 27 juillet, 250. On les voit couchés dans une caverne où ils auraient été murés vivants, selon les uns. Selon d'autres récits cette caverne n'aurait été que leur tombeau commun après le martyre ; mais d'après la légende la plus répandue, ils y auraient eux-mêmes cherché un refuge contre la persécution, et s'y seraient endormis jusqu'au temps de Théodose le jeune[5]. Vettori a imaginé d'adjoindre sept têtes de pavots à la reproduction d'un petit monument qui les représentait ; mais c'est une fantaisie de l'éditeur, qui ne doit pas tirer à conséquence. Quoi qu'il en soit des diverses façons dont cette histoire a été racontée, et des divers noms que l'on donne à ces saints, la pierre gravée de Vettori semble bien supposer qu'ils avaient été réellement mis à mort sous la persécution de Dèce ; puisque quatre d'entre eux sont accompagnés d'une massue, deux d'une hache, et le septième d'une torche. En outre on s'accorde assez à les regarder tous comme jeunes.

Saint Félix de Nole, prêtre, qui passe pour être le frère du martyr (Cf. *Araignée,* p. 63). On le représente blotti dans une grotte ou entre deux murs, pendant que les soldats sont à sa poursuite.

Saint Mars (*Martius*), abbé en Auvergne ; 13 avril, v. 527. Occupé à se creuser une grotte pour y vivre en ermite. Entre autres inexactitudes qui ont été mêlées aux récits de sa vie[6], on a prétendu qu'il avait abandonné l'épiscopat et embrassé la vie solitaire. Pour avoir été très-fréquent vers cette époque, cela n'appartient pas au premier venu.

Saint Caluppan, prêtre et ermite en Auvergne ; 3 mars, 576. Sous un rocher ou dans une cabane sauvage où il est entouré d'animaux venimeux et d'apparitions effrayantes. Ce peut être une manière d'exprimer l'horreur du lieu qu'il avait choisi pour retraite, et le courage qu'il mit à persister dans sa résolution. D'ailleurs les fidèles y voyaient, comme dans la vie de plusieurs autres

1. *Legenda aur.,* cap. c.

2. AA. SS. *Maii,* t. V, p. 446.

3. AA. SS. *Mart.,* t. II, p. 587-592. Cf. Cancellieri.... *Originalità della Divina Commedia di Dante,* p. 9-11. — *Legenda aur.,* cap. l.

4. Une pièce de Caldéron (*El purgatorio de san Patricio*) rappelle cette dévotion comme bien connue dans la chrétienté. Cf. *Comedias de d'on Pedro Calderon de la Barca,* t. I, Madrid, 1850.

5. *Menolog. græc.,* t. I, p. 137. — Vettori, *SS. septem dormientium historia.* — AA. SS. *Jul.,* t. VI, p. 375-397. — Brautius, *Martyrol. poeticum,* 27 jul. :

« Tercentos annos supra, terrore sopitos
Septenos fratres evigilasse ferunt. »

6. AA. SS. *April.,* t. II, p. 132.

ermites, que la solitude des saints n'était nullement une vie exempte de souci ou de tribulation. Mais saint Grégoire de Tours ne donne pas ces détails comme du symbolisme tout pur [1].

Saint Lupicin solitaire, puis abbé dans le Jura; 21 mars, v. 480. Une caverne pleine de trésors lui est montrée par des anges, ou bien un trésor paraît au jour sous sa pioche [2]. Ses moines étaient réduits à une extrémité intolérable lorsque le saint, qui conjurait Dieu de ne pas laisser ses serviteurs dans le besoin, reçut ordre de creuser la terre dans un endroit qui lui fut désigné. Là, un amas de pièces d'or s'offrit à sa vue et lui fournit de quoi vivre pendant plusieurs années. Cf. *Argent,* p. 69.

Saint Gontran, roi de Bourgogne; 28 mars, 593. Dans un souterrain plein de coffres et de monceaux d'or ou d'argent. On rapporte que, pour lui faciliter ses pieuses largesses sans que le peuple eût à souffrir des impôts, Dieu lui fit trouver des trésors considérables [3]. La légende s'en est mêlée pour raconter la chose d'une façon particulièrement poétique: un petit animal (un rat, dit-on), qui s'enfuyait dans une grotte, aurait mis le prince sur la trace d'énormes richesses qui étaient là entassées sans qu'on l'eût soupçonné jusqu'alors.

Ce rat pourrait donner lieu de songer à quelque symbole chtonien (des demeures souterraines) indiquant le séjour des métaux et des gemmes, des mines en un mot [4]. Mais j'imagine aussi qu'il y aura là un souvenir des anciens poëmes germaniques, qui mêlent les vieux rois burgondes avec la tradition de trésors magiques gardés par un dragon au fond d'une caverne. Cela pourrait bien être né parmi les nations de la droite du Rhin, d'outre-mer et d'outre-monts, qui s'encourageaient au pillage en racontant avec toutes sortes d'exagérations les bonnes trouvailles des premiers envahisseurs leurs compatriotes, sur les terres de l'empire.

Voici une forme assez ancienne de la légende : Gontran était endormi à la suite d'une chasse, et son écuyer vit sortir de la bouche du roi une petite bête [5] qui se dirigea vers un ruisseau. Comme elle semblait fort embarrassée pour le franchir, l'écuyer mit son épée sur les deux berges en manière de pont. Par ce moyen l'animal gagna au delà de l'eau une fissure dans la montagne, d'où il revint, en prenant la même route, dans la bouche du prince; comme s'il eût voulu lui rendre compte de son voyage. Gontran, lorsqu'il se réveilla, raconta à son écuyer qu'il venait d'avoir un songe étrange : un pont de fer l'avait conduit à une montagne, où des trésors éblouissants s'étaient montrés à ses regards. L'écuyer, encouragé à dire aussi son mot, exposa ce qu'il avait vu en même temps; et la coïncidence des deux récits suggéra l'idée de fouiller la cachette, qui se trouva renfermer des valeurs énormes.

Diverses trouvailles mises au jour même de notre temps, peuvent donner quelque idée du grand nombre de matières précieuses qui durent être enfouies à tout hasard lorsque la société romaine vit arriver les envahisseurs germaniques comme un cataclysme inévitable.

Sainte Paule, veuve; 26 janvier, 404. Prosternée devant la grotte de Bethléem. Elle passa trois ans avec sa fille Eustochium près de la crèche de Notre-Seigneur; et cette illustre Romaine, qui bâtissait des hôpitaux ou des monastères avec ses grands biens, s'estima heureuse d'habiter quelque temps une chaumine dans le voisinage du lieu où Notre-Seigneur était né.

Sainte Rosalie. Cf. *Ciseau.*

CEINTURE, CEINTURON ET BAUDRIER.

Saint Thomas, apôtre. Longtemps on l'a représenté près du tombeau vide de la sainte Vierge; et dans les airs se voyait l'Assomption de Notre-Dame qui laissait tomber sa ceinture vers lui, comme pour le consoler de n'avoir pas été présent à sa mort [6]. Mais cela n'est attesté que par une relation apocryphe, quoique ancienne; ce qui n'empêche pas que le couvent de Vatopédi, sur le mont Athos, ne prétende conserver encore cette ceinture venue du ciel.

L'espèce de pénitence imposée à saint Thomas lors de la mort de Marie, à laquelle il n'assista pas, dit-on, semble rappelée par des documents d'un âge fort reculé [7]. Le peuple y a voulu voir une expiation de l'opiniâtreté affichée par l'apôtre lorsqu'on lui apprit que son absence l'avait empêché de voir Notre-Seigneur ressuscité (Joann. xx, 19-29). Dans presque toute la Belgique, cette persuasion a fait naître l'usage de rattacher à la Saint-Thomas une pratique originale. Le père ou le maître est alors

1. Greg. Turonens., *Vitæ PP.*, cap. xi.

2. *Calend. benedict.*, 22 mart.

3. Greg. Turonens. apud AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 724.

4. Plutus et Pluton sont bien voisins l'un de l'autre, s'ils ne sont même le dédoublement d'une seule personnification primitive. Cf. J. de Witte, *Revue archéologique,* décembre, 1852, p. 561, 562.

5. Paul Warnefride (*De gest. Langobardorum*, III, 33) parle d'un petit animal qui pouvait être pris pour un reptile. Serait-ce l'indication de la belette, par une expression équivalente au mot *vermine* en termes de chasse? c'est-à-dire les animaux que l'on poursuit presque uniquement pour s'en défaire, et non comme *gibier* (comestible) proprement dit.

Nous en reparlerons sous le titre *Rat.*

6. *Legenda aur.*, cap. cxix.

7. La mission de saint Thomas dans l'Asie orientale repose sur des fondements beaucoup plus sérieux que ne le disent certains critiques, j'en ai parlé dans les *Vitraux de Bourges* (n° 81, p. 143, sv.); et son passage de l'Inde à la Chine n'aurait rien de très-surprenant d'après ce que nous savons de saint François-Xavier. Or, une secte chinoise, qui pourrait bien provenir du christianisme dégénéré, fait remonter son origine à un certain *Ta-mo* venu de l'Occident. Ce thaumaturge, dit-on, apprenant que sa mère était malade, traversa la mer sur des bambous qui lui servaient de pont, afin de recevoir les derniers soupirs de la mourante. Mais il ne put arriver à temps, à cause de l'énorme distance qu'il avait à franchir. Cela ne laisse pas de concorder assez bien avec les apocryphes.

l'objet d'une petite conspiration qui a pour but de chercher à le mettre hors du lieu de réunion commune; et s'il veut obtenir de rejoindre les autres, il doit payer une sorte de rançon, sans laquelle on le tient obstinément *forclos* [1]. En faveur de la coutume dont ils ont tiré parti en leur jeune âge, les parents se prêtent bénignement à cette mystification joyeuse.

Saint Étienne Harding, troisième abbé de Cîteaux; 17 avril, 1134. Recevant de la très-sainte Vierge une ceinture blanche dont elle le ceignit elle-même. Cf. *Apparition de Notre-Dame*, p. 59.

Saint Thomas d'Aquin (Cf. *Auréole*, p. 98; etc.). Des anges lui ceignent les reins pendant son sommeil. Il venait de chasser une femme impudique en la poursuivant avec un tison, et reçut ainsi le don de chasteté comme récompense de sa fidélité dans une tentation si délicate.

Saint Nicolas de Tolentino, religieux augustin. Cf. *Bras*, p. 148; *Enfer* ou *Purgatoire*, etc.

Saint Marcel, centurion de la légion Trajane cantonnée en Mauritanie sous Maximien Hercule (Cf. *Armes, Armure*, p. 78). Il détacha publiquement son baudrier (ou ceinturon) militaire pour donner sa démission du service afin de ne pas coopérer aux rites idolâtres qui accompagnaient la fête de l'empereur, et paya généreusement de sa tête cette hardiesse [2].

Il doit être bien entendu que tout saint militaire ne saurait prendre place ici à raison du baudrier qui entre dans son équipement.

Sainte Monique, mère de saint Augustin; 4 mai, 387. Près d'elle ou dans sa main une écharpe ou ceinture; allusion à une coutume des ermites de Saint-Augustin, qui distribuent des ceintures bénites sous l'invocation de sainte Monique. Les Augustins honorent aussi sous le nom de *Notre-Dame de Consolation* l'image de la très-sainte Vierge tenant cette même ceinture. C'est, si je ne me trompe, en souvenir des larmes de sainte Monique sur son fils, qui furent si bien compensées par la joie de sa conversion.

Il se présentera une autre occasion de rappeler la confrérie formée sous ce nom chez les Augustins, en faveur des âmes du purgatoire.

Sainte Marguerite d'Antioche, vierge et martyre; 20 juillet, sous Dioclétien. On a placé quelquefois près d'elle ou dans sa main une ceinture qui s'explique par l'objet de son invocation en divers lieux. Dans quelques pèlerinages en l'honneur de cette sainte, les femmes se mettent une ceinture où se trouvent de ses reliques, et cette dévotion a pour but d'éviter les accidents de la grossesse ou divers maux de reins. C'est que, en France surtout, et particulièrement à Saint-Germain-des-Prés, sainte Marguerite était honorée comme protectrice des femmes enceintes [3].

Quelques saints se ceignirent de cercles de fer portés sur la chair nue comme instruments de pénitence [4]. Tels sont saint Dominique l'Encuirassé, saint Pierre Damien, saint Grégoire ermite, etc. [5]; d'où est venu à certains auteurs l'idée d'attribuer cette invention aux caractères sombres du XIe siècle. Mais comme Venance Fortunat raconte que sainte Radegonde portait sur son corps trois cercles de fer, il faut bien convenir que les contemporains de saint Grégoire VII n'en sont pas les inventeurs.

Des sujets voisins de ceux qui ont occupé cet article trouveront place sous le mot *Écharpe*.

CEPS. Cf. *Chaînes*.

CERCUEIL ou BIÈRE.

On ne doit pas chercher ici ce qui appartient proprement aux articles *Cadavre* et *Tombeau*; il ne s'agit pour le moment que du coffre (en bois, en pierre ou en métal) destiné à recevoir un corps mort.

Saint Lazare de Béthanie (Cf. *Cadavre*, p. 152, sv.; *Vaisseau*, etc.). Comme les Marseillais veulent qu'il ait été leur premier évêque, il a été fréquemment représenté en costume épiscopal, et tenant sur sa main une petite bière qui rappelle sa résurrection à la voix de Notre-Seigneur.

Saint Ouen, évêque de Rouen; 24 août, 683. Son cercueil dans un bateau. Le saint était mort près de Paris, vers l'endroit qui porte aujourd'hui son nom, et l'on se disposait à transporter son corps en Normandie. Mais la barque, dit-on, ne put avancer jusqu'à ce qu'on eût accordé un bras du saint à l'église du lieu où il venait d'expirer.

Saint Mélaine (ou Melaine), évêque de Rennes; 6 janvier, v. 530. Une barque portant sa bière. Il était mort en voyage près de la Vilaine, et le bateau qui ramenait son corps avec le clergé remonta, dit-on, le cours de l'eau jusqu'à Rennes sans voiles ni rames.

Saint Gohard de Nantes. Cf. *Barque*, p. 124.

Saint Jacques le Pénitent; 28 janvier, VIe siècle. Près d'un sépulcre ouvert, ou dans une fosse. Ermite en Palestine, et déjà renommé pour sa vertu, il se laissa entraîner au péché par une jeune fille; après quoi il lui donna la mort pour écarter un témoin de sa chute. Rentrant en lui-même un peu tard, il se confina dans un tombeau où il passa le reste de ses jours [6]. Mais quelques artistes, pour

1. Reinsberg-Düringsfeld, *Calendrier belge*, t. II, p. 319-321 (21 décembre, etc.).

2. *Souvenirs de l'ancienne Église d'Afrique* (Paris, 1862), p. 314-316.

3. AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 28, 29. On y cite des vers de Vida qui montrent qu'en Italie aussi, la sainte était invoquée pour le même objet.

4. Garampi, *Memorie... della B. Chiara di Rimini*, p. 225-231.

5. Cf. Garampi, *Memorie della B. Chiara di Rimini*, p. 224-233.

6. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 868, sqq.

exprimer l'amertume de son repentir et la durée de ses remords, ont représenté près de lui la fosse ouverte de sa victime.

Saint Rufin martyr, patron d'Assise; 30 juillet, époque indéterminée. Son cercueil en pierre est transporté miraculeusement dans l'église qui porte son nom. L'évêque d'Assise voulait que ce sarcophage fût déposé dans la cathédrale, et le peuple prétendait qu'on le mît dans l'église dédiée au saint. Là-dessus, émeute avec coups de part et d'autre; et soixante hommes commandés par l'évêque s'épuisent en fatigues inutiles pour traîner le cercueil vers la cathédrale. Comme ceux-ci se reposaient un instant pour prendre haleine, sept autres du parti populaire enlevèrent rapidement le fardeau sans le moindre effort. Ce qui parut encore plus merveilleux, c'est que de tous les coups distribués pendant la querelle, pas un ne laissa de blessure [1]. En conséquence, l'évêque fut obligé de passer par où voulait son peuple; mais comme il ne laissait pas d'en garder rancune, le saint lui apparut, déclarant que tout s'était passé selon son intention, et qu'il ne fallait rien changer au résultat.

Saint Théodose le Cénobiarque; 11 janvier, 529. Un cercueil devant lui. Le saint abbé avait fait apporter cette bière devant tous ses moines, et demanda si quelqu'un voulait s'y placer. Touché du désir de la mort, l'un d'eux s'y coucha, demandant la bénédiction de son supérieur, et bientôt il expira saintement [2]. Cette pensée de la mort que Théodose avait voulu recommander à ses disciples a suggéré à certains artistes modernes l'idée de lui mettre à la main un sablier (clepsydre) pour montrer, d'après son exemple, qu'il ne faut pas oublier la fuite du temps.

Saint Werenfrid, prêtre (Cf. *Barque,* p. 125). Une bière dans un canot.

Saint Gualfard, solitaire; 27 octobre, 1127. Un cercueil de pierre près de lui sur un chariot. Le saint était venu d'Augsbourg en Italie et s'y était fait construire près de Vérone une cellule où il passa le reste de ses jours. A sa mort, un cercueil de pierre laissé dans le voisinage sur un char qui n'avait pu l'emporter, sembla venu là tout exprès pour le serviteur de Dieu. En effet, dès que son corps s'y trouva placé, on put le voiturer sans peine jusqu'à l'église de Saint-Sauveur, où son sépulcre fut longtemps fréquenté par les pèlerins. Une partie de ses reliques fut transportée à Augsbourg en 1602.

Saint Wenceslas, duc de Bohême, martyr (Cf. *Anges*, p. 41; etc.). On représente parfois son cercueil porté dans les airs par des anges, parce que dans la translation de son corps à Prague, on franchit sans ponts les rivières gonflées qui semblaient interdire le passage [3].

Saint Bruno (Cf. *Branche d'arbre,* p. 146; etc.). Assistant aux funérailles d'un docteur qui se dresse sur son séant pour annoncer qu'il est condamné à l'enfer.

Lesueur a rendu célèbre ce trait de la légende sur lequel on n'a pas laissé de disputer. Mais quand les chartreux de Vauvert à Paris indiquaient ou admettaient cette histoire dans leur cloître, sous le règne de Louis XIV, il est clair qu'ils la tenaient encore comme suffisamment grave. Cf. *Calice,* p. 172.

CERF, BICHE, DAIM, *et autres ruminants à cornes osseuses caduques.*

On sait que le cerf, dans la symbolique chrétienne, a reçu un rôle privilégié. Le psaume xli compare à cet animal le fidèle qui soupire après la possession de Dieu, et l'Église adopta de bonne heure ce passage de l'Écriture sainte, comme particulièrement approprié à la bénédiction des fonts baptismaux. Les vieux *Bestiaires* mettaient en quelque sorte le cerf à la tête des animaux considérés comme purs, sans doute à cause de la guerre qu'il fait aux serpents [4]; aussi une peinture murale du moyen âge, conservée à Metz, montre le cerf portant le calice dans une espèce de procession d'animaux. Il est au moins probable que ces idées, fort anciennes dans l'Église, n'auront pas été sans influence sur plusieurs légendes de saints où le cerf occupe un rang considérable, et que l'on y a traduit en faits ce qui pour les peintres n'avait été d'abord que l'expression d'une idée. Mais nous avons principalement à recueillir les récits, sans nous préoccuper des interprétations plus qu'il ne faut; car là aussi se rencontre le danger de mal entendre l'intention primitive. Cependant, à voir tant de récits dont l'aspect général est presque le même et dont plusieurs se ressemblent tout à fait par leurs moindres circonstances, on a peine à se défendre de conclure que leur point de départ aura été bien des fois un symbole. Je veux dire que la représentation du cerf (ou de ses congénères) près de plusieurs saints, a pu avoir primitivement un sens historique, mais non pas toujours celui qu'on a voulu lui attribuer plus tard en recourant à une interprétation trop matérielle. Ne s'y proposait-on pas peut-être d'abord d'exprimer, soit l'abandon et la solitude d'hommes isolés volontairement dans la profondeur des forêts, soit les saints désirs des ermites qui ne voulaient plus songer qu'aux choses du ciel et lutter contre les mauvaises tendances de la nature déchue?

Saint Aoust (*Aygulfus, Ayulfus*), archevêque de Bourges; 22 mai, v. 840. Une biche près de lui. Il s'était retiré dès sa jeunesse dans le désert, et l'éclat de ses vertus avait attiré sur lui l'attention du peuple. Aussi fut-il élu pour succéder à l'évêque de Bourges qui venait de

1. S. Petr. Damian., apud. AA. SS. *Jul.,* t. VII, p. 152.
2. Surius, 11 januar.
3. Bagatta, *Admiranda orbis,* t. I, libr. II, cap. iv, § 93.
4. Plusieurs missionnaires l'ont observée dans les deux Amériques. Cf. Dobrizhoffer, *De Abiponibus,* t. I, p. 309. — *Mélanges d'archéologie, d'histoire,* etc., t. III (*Bestiaires*), p. 270.

mourir. L'envoyé qui lui apportait cette nouvelle arriva exténué de fatigue dans le bois où s'était retiré le saint homme. Celui-ci n'ayant rien qui pût dédommager de sa course le messager qu'on lui dépêchait, voulut du moins lui offrir quelque rafraîchissement. Il fit donc signe à une biche qui passait près de là, et qui se laissa traire [1]. Mais on ne dit pas cependant, comme des légendaires modernes, que la biche était habituellement à sa disposition.

Saint Fructueux, évêque de Brague; 16 avril, 665. Une daine qu'il avait sauvée des chiens et des chasseurs le suivit, dit-on, familièrement; et un jeune homme qui fit tuer la pauvre bête s'en trouva fort mal. Saisi de fièvre, il n'y put remédier qu'en venant avouer son méfait au saint homme [2].

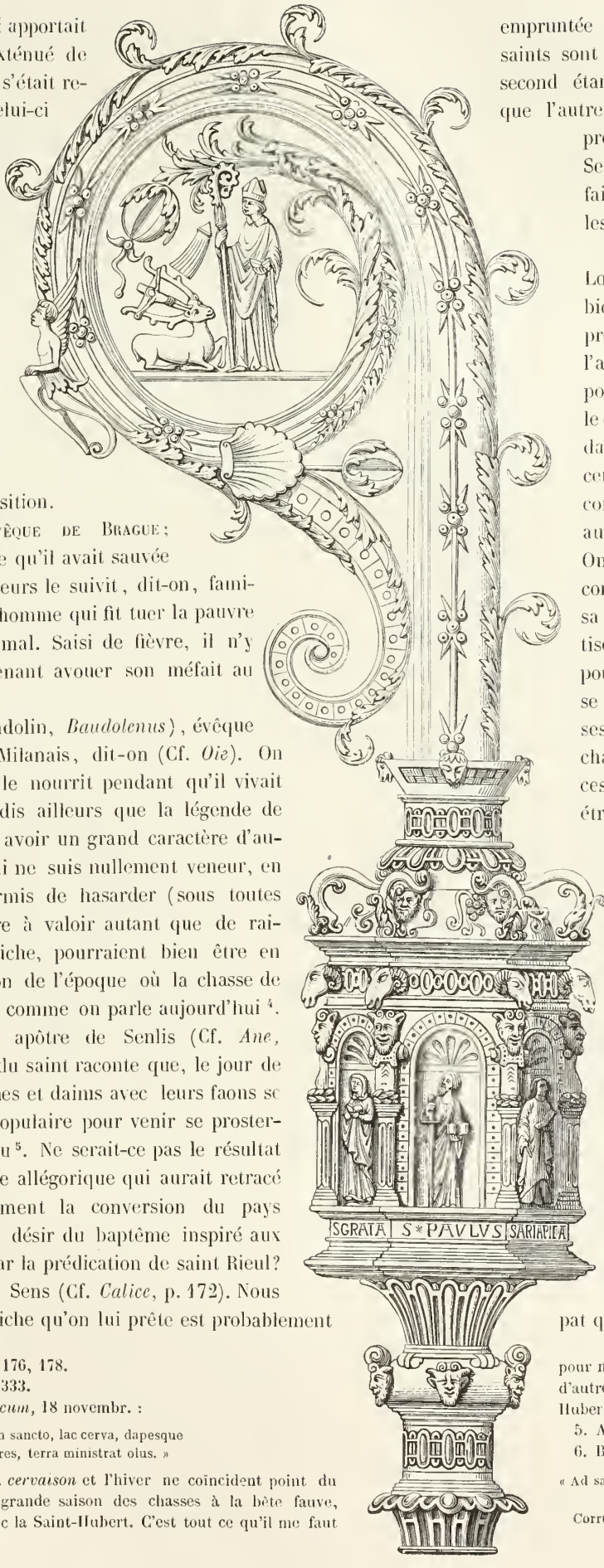
Saint Baudelin (Brandolin, *Baudolenus*), évêque d'Alexandrie dans le Milanais, dit-on (Cf. *Oie*). On prétend qu'une biche le nourrit pendant qu'il vivait loin des hommes [3]. Je dis ailleurs que la légende de ce saint ne semble pas avoir un grand caractère d'authenticité; pour moi qui ne suis nullement veneur, en outre, me serait-il permis de hasarder (sous toutes réserves) une conjecture à valoir autant que de raison? Le cerf, ou la biche, pourraient bien être en plusieurs cas l'indication de l'époque où la chasse de cet animal est ouverte, comme on parle aujourd'hui [4].

Saint Rieul évêque, apôtre de Senlis (Cf. *Ane*, p. 31). L'ancienne vie du saint raconte que, le jour de sa fête, les cerfs, biches et daims avec leurs faons se mêlaient au concours populaire pour venir se prosterner devant son tombeau [5]. Ne serait-ce pas le résultat d'une ancienne peinture allégorique qui aurait retracé comme hiéroglyphiquement la conversion du pays (*Silvanectenses*), ou le désir du baptême inspiré aux peuples de la contrée par la prédication de saint Rieul?

Saint Leu, évêque de Sens (Cf. *Calice*, p. 172). Nous avons déjà dit que la biche qu'on lui prête est probablement empruntée à saint Gilles. Les deux saints sont fêtés le même jour; et le second étant beaucoup plus honoré que l'autre dans la chrétienté, la province ecclésiastique de Sens (y compris Paris) aura fait profiter à l'archevêque les dépouilles de son voisin.

Saint Bassien, évêque de Lodi; 19 janvier, 413. Une biche avec ses deux faons près de lui. Ainsi que nous l'avons fait observer ailleurs pour d'autres personnages, le costume épiscopal du saint dans la représentation de cette scène, ne doit pas faire conclure qu'elle se rapporte au temps où il était évêque. On raconte que jeune encore, et quittant la Sicile sa patrie, pour se faire baptiser à Ravenne, une biche poursuivie par des chasseurs se réfugia près de lui avec ses deux faons; l'un des chasseurs prétendant tuer ces animaux malgré le jeune étranger qui les protégeait, devint tout à coup possédé du démon [6]. La ville de Cervia, dont le blason porte un cerf accroupi, prétend que ce fait eut lieu près de ses murs.

Saint Hubert, premier évêque de Liége; 3 novembre, v. 727. Près de lui un cerf, entre les bois duquel se voit un crucifix. Là encore se présente l'occasion de la remarque que nous rappelions tout à l'heure. C'était avant son épiscopat que se passa l'événement



1. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 176, 178.
2. AA. SS. *April*, t. II, p. 333.
3. Brautii *Martyrol. poeticum*, 18 novembr. :

« Flumen iter solidum sancto, lac cerva, dapesque
Hospitibus volucres, terra ministrat olus. »

4. Je n'ignore pas que la *cervaison* et l'hiver ne coïncident point du tout, mais il s'agit de la grande saison des chasses à la bête fauve, laquelle s'arrange assez avec la Saint-Hubert. C'est tout ce qu'il me faut pour mon saint lombard et pour bien d'autres (y compris le grand saint Hubert lui-même).
5. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 825.
6. Brautius, *Martyrol. poetic.* :

« Ad sanctum profugam cervam venator adortus
Corruit, a sævo dæmone raptus humi. »

auquel les artistes font allusion; mais la dignité dans laquelle il termina ses jours, et se sanctifia définitivement, est devenue son attribut assez ordinaire. Si pour lui, surtout, on a dérogé souvent à cet usage, c'est que, devenu le grand patron de la vénerie, un équipage de chasse le désignait plus agréablement aux veneurs.

La crosse, en style de renaissance, que j'ai montrée p. 183, a déjà été publiée par le P. Arthur Martin [1], quand elle appartenait encore au cabinet du prince Soltykof. N'ayant pas vu l'original, je ne pourrais former de conjectures solides sur sa provenance. Du reste ce n'est pas ce qui nous importe dans l'emploi que nous en faisons aujourd'hui. Il s'agit du fait représenté dans la volute.

Hubert, de famille aquitaine, dit-on, et allié à Pépin d'Héristal, s'était marié en Brabant. On raconte qu'entraîné par la passion de la chasse, il parcourait à cor et à cris la forêt des Ardennes un jour de vendredi saint. Un cerf extraordinairement grand se retourna vers lui sans paraître prendre souci des chiens et du chasseur. Hubert aperçut au milieu des bois de l'animal une croix, ou l'image de Jésus-Christ crucifié. Sautant à bas de son cheval pour adorer le crucifix, il demanda au Ciel de lui faire connaître sa volonté. Une voix lui dit d'abandonner les plaisirs bruyants du monde et d'aller prendre conseil du saint évêque de Maestricht (saint Lambert). Deux ans après, Hubert devenu veuf se retira dans la forêt des Ardennes pour y faire pénitence; et après plusieurs années il devint le successeur de saint Lambert sur la chaire épiscopale [2]. Cf. *Chiens, etc.*

Saint Kentigern surnommé Mungo (c'est-à-dire le *courtois*), évêque de Glascow après avoir été moine; 13 janvier, VI^e^ siècle. Conduisant une charrue traînée par des daims, ou par un daim et un loup [3]. Une année que les bestiaux avaient été frappés d'épizootie, on manquait d'attelage dans le monastère pour préparer les champs aux semailles. Kentigern fit signe à une harde de daims qui parcouraient la forêt voisine, et choisit les plus vigoureux pour s'en faire des bêtes de trait pendant le temps du labour. On ajoute qu'un loup étant venu dépareiller l'attelage, saint Mungo lui fit prendre la place du daim qu'il avait dévoré. De la sorte, le travail ne se trouva pas interrompu.

Saint Léonor, évêque régionnaire en Bretagne, où il était venu du pays de Galles; 1^er^ juillet, v. 530. Labourant aussi avec douze cerfs, à défaut de bœufs [4].

Saint Ecianus (ou *Echenus*), évêque de Clonfert; 11 février, 577. Labourant avec un cerf pour attelage [5].

Saint Qué, Quay, ou Kénan (*Colodocus*), ermite ou même abbé irlandais venu en Bretagne. On prétend qu'il était évêque; 7 octobre 495. Près de lui une charrue attelée de huit cerfs. Un cerf poursuivi à la chasse s'était jeté dans l'ermitage du saint, et celui-ci refusa de livrer le réfugié. Le chasseur (un seigneur celte) irrité, prétendit compenser sa perte en mettant la main sur sept bœufs et une vache qui formaient tout le bétail du monastère. Le lendemain huit cerfs vinrent se mettre à la disposition du serviteur de Dieu pour remplacer les animaux domestiques que lui avait coûtés le salut d'un de leurs congénères [6].

On a remarqué avant moi que le cerf et le loup sont assez souvent mis en réquisition par les saints des pays celtiques (Irlande, Cambrie, Écosse, Armorique). L'abbaye de Llancarvan, dans le Glamorgan, reconnaissait devoir son nom à une aventure du même genre. Aussi, qui jugerait que je me suis montré fort avare de cette caractéristique, pourra chercher saint Mochua et saint Munnu, saint Théliau, saint Féchin, saint Fintan, saint Rodan et saint Colman dans la compilation de Bagatta (*De admirandis*, lib. VII, cap. I, § 13); sans parler des personnages grecs ou latins, comme saint Siméon Stylite, saint Luc le jeune, saint Arundius et saint Carpophore, saint Macaire de Rome, saint Pamphile de Sulmone (*ibid.*). La *Symbolique* de M. W. Menzel en indique quelques autres; pour moi, je me borne assez strictement à ce que j'ai vu dans les œuvres des artistes.

Saint Maxime, évêque de Turin; 25 juin, v. 466. Il montre une biche à un espion qui était venu pour le perdre. Le saint évêque se rendait souvent à une chapelle écartée, où l'on imagina qu'il était conduit par quelque mauvais dessein. Celui qui l'épiait se trouva pris d'une soif si ardente, qu'il lui fallut recourir à l'homme de Dieu. Maxime lui indiqua une biche (ou une chevrette) qui se laissa traire pour le désaltérer [7].

Saint Eustache, martyr (Cf. *Bœuf*, p. 137; *Animaux farouches*, p. 47). On rapporte de lui une apparition toute semblable à celle qui convertit saint Hubert. Le P. Kircher a prouvé [8] que le fait s'était passé à vingt milles de Rome, près du Mont Vulturello ou Vultovilla; et que, dès le IV^e^ siècle, on y avait construit une chapelle. Eustache (ou Eustathe était alors païen, et portait le nom de Placide qu'il changea au baptême [9].

1. *Mélanges d'Archéologie*, etc., t. IV, p. 253.

2. On voit donc que ni celui-ci, ni saint Eustache dont il sera question tout à l'heure, ne démentent complétement le mot de saint Jérôme: « Venatorem nusquam invenimus sanctum. »

3. *Calendar. benedict.*, 13 januar.

4. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. I, p. 121, 125.

5. AA. SS. *Febr.*, t. II, p. 551.

6. Cf. Albert le Grand, *Vies des Saints de la Bretagne armorique*, p. 677, sv.

7. AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 31.

8. *Historia Eustachio-Mariana*, p. 86-91.

9. *Menolog. græc.*, t. I, p. 55. — *Legenda aur.*, CLXI. — Gretzer, *De Cruce*, lib. III, cap. V.

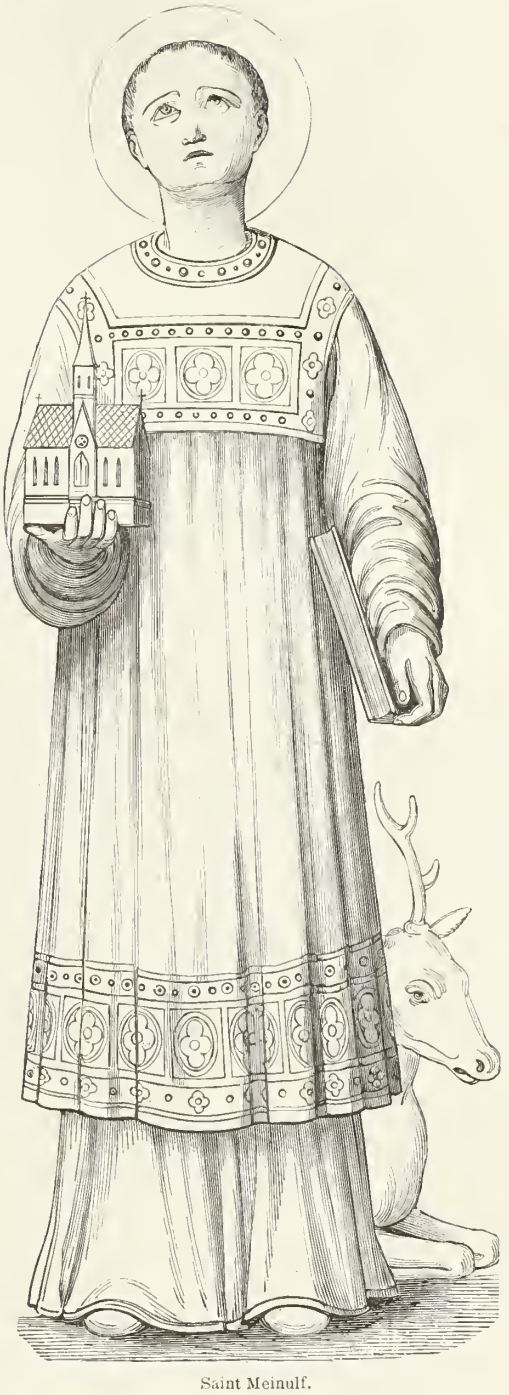
Pour montrer les divers détails de cette légende, empruntons au Missel de Paris (1516, in 4°) les fragments d'une prose (*Corde puro, mente pura*):

« Vanitati deditus,
Dum aberrat nescius,
Invitatur cœlitus
Ad fidem Eustachius.
Ne gentilis perderet
Boni fructum seminis,
Quum jam bene viveret
Vitans noxam criminis;
Hic tentatur graviter,
Fit exemplum posteris:
Dum amissa pariter
Uxore cum liberis,

Saint Mammès, martyr à Césarée en Cappadoce; 17 août, vers 275. Une biche près de lui. On raconte que retiré dans une forêt au milieu des animaux sauvages, et nourri de leur lait, il fut trouvé là par les envoyés du gouverneur. Il se livra lui-même à ceux qui venaient le chercher[1]. Émerveillés du pouvoir que le saint exerçait sur les hôtes des bois, les soldats craignaient de mettre la main sur lui; mais il les encouragea lui-même à faire ce qui leur était commandé. La docilité des animaux envers ce saint l'a fait invoquer pour la santé des bestiaux.

Saint Meinulf (*Meinolphus*), archidiacre de Paderborn; 5 octobre, v. 857. Un cerf près de lui. Ce fut le signe auquel il crut reconnaître le lieu où il devait fonder le monastère de Bœdeken. On ajoute même qu'une croix éclatante brillait entre les bois de ce cerf; mais outre que ces apparitions se répètent beaucoup, une jolie miniature ancienne, qui est à peu près copiée ici, montre le cerf sans cette croix. Notre saint n'a point fait beaucoup de bruit dans la chrétienté, mais il est cher aux Westphaliens chez qui les saints n'abondent pas. Celui-ci d'ailleurs peut compter entre les premiers fruits de la conversion des Saxons par Charlemagne, et fut un de ceux qui allèrent chercher au Mans les reliques de saint Liboire pour la ville de Paderborn. D'ailleurs un pays aussi féodal dut admirer que le saint fondateur de Bœdeken eût exclu les titres de noblesse comme condition nécessaire pour la dignité abbatiale dans son couvent[2].

Saint Humbert de Maroilles (Cf. *Anges*, p. 39), abbé. Un cerf réfugié sous le manteau du saint, brava ainsi les chiens qui s'arrêtèrent près de là sans passer outre. Les chasseurs n'ayant pas voulu respecter cet asile, ne purent s'empêcher de reconnaître qu'une force surnaturelle protégeait le pauvre animal sous un abri en apparence si impuissant. A quelque distance de là était le serviteur de Dieu travaillant à la terre, et qui n'avait déposé son vêtement de dessus que pour s'employer plus activement à sa besogne. Le seigneur qui suivait la meute, frappé de respect, voulut lui faire accepter des terres pour la subsistance de ses reli-



Saint Meinulf.

Fidem puram retinet
Nec adversis frangitur;
In spe cuncta sustinet,
Neque sperans fallitur.
Nam procurat Dei cura.
. . . . . .
Viro justo post laborem
Natos reddit et uxorem,
Ut in statum hunc priorem
Hac fortuna erigit.
Sed non parens regis iræ
Dum jubetur aut perire
Aut in fide resilire,
Mori magis eligit.
Ergo Christo convicturus,
Fide fortis, spe securus,
Bovem ingressus æneum,
Vaporem spernit igneum.
Corpus quale prius erat
Incorruptum perseverat,
Nec in extremis crinium
Vires apparent ignium. Etc. »

1. AA. SS. *Aug.*, t. III, p. 429, 437.

Comme il est patron de la cathédrale de Langres, une partie de sa légende se récitait en vers dans l'ancien Bréviaire de cette Église (Cathalauni, 1604). J'en extrais ce qui rappelle la caractéristique citée ici :

« Et jam bis senos puerilis flosculus annos
Attigerat, quum sæva mali lex Aureliani
Ecclesiæ mactaret oves, vastaret ovile.
. . . . . Mox ergo ut vidit in ipsa
Cæsarea puer ista geri, ...
. . . . . Non passus inerti
Tantum animo tolerare nefas, quascumque parentum
Cura paravit opes, sprevit; montemque petivit,
Mentem carne sequens, regumque æquabat opimas
Delicias in lacte gregis. . . . . .
Dumque sacros versus depromeret ore beato,
Silvestres venere greges, animalia jussu
Acta Dei, fixoque genu patienter adorant.
Quo recitante tacent, et acutis auribus adstant.
Post verbum, quum lustra mares silvestria cuncti
Expeterent, quasi carnalem doctoris ad usum,
Fœmineos liquere choros queis lacte tumebant
Ubera tota novo; domiti sine lite cohærent.
. . . . . .
Vir Domini agnoscens ideo remanere libenter
Ut grege tum proprio fortas mulgeret agrestes,
Accedens niveo sinum de fonte replevit. Etc. »

En conséquence de cela, il est invoqué par les mères sans lait. — Cf. AA. SS. *August.*, t. III, p. 429.

2. Gretzer, *De Cruce*, III, 5. — Giefers, *Westphalia sancta*, p. 10-14. — AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 397; *Octobr.*, t. III, p. 185, 188, etc.

gieux. Mais Humbert n'en accepta qu'une partie afin de ne pas contrister le donateur[1]. Cf. *Ours*.

Saint Keivin, ou Coemgin, abbé irlandais. Cf. *Corbeau*.

Saint Laumer, abbé de Corbion (Cf. *Berger*, p. 134). Chassant des loups qui poursuivaient une biche. La pauvre bête tirée de ce danger, suivit son libérateur dans le monastère, et ne le quitta qu'après avoir été congédiée par des caresses[2].

Saint Julien l'Hospitalier (Cf. *Barque*, p. 125). Étant jeune et poursuivant un cerf à la chasse, il vit l'animal se tourner vers lui et dire : « Que me veux-tu, toi, qui seras le meurtrier de ton père et de ta mère ! » Le jeune homme, effrayé de cette menace, s'exila pour éviter un si affreux danger. Le reste peut se voir dans divers auteurs[3], ou dans les verrières qui ont développé cette légende (par exemple à Chartres). Nous avons déjà vu comment se termina la pénitence de saint Julien, après son parricide involontaire. L'histoire de la barque et du lépreux ne se retrouve pas chez tous ceux qui ont raconté cette vie étrange[4].

Saint Gilles (*Egidius*), abbé (Cf. *Saints auxiliaires*); 1er septembre, v. la fin du VIIe siècle. Une biche réfugiée auprès de lui; parfois le solitaire pose sur l'animal sa main qui est traversée par une flèche.

Le saint avait quitté la Grèce, dit-on, pour venir mener la vie érémitique dans le Languedoc. Pendant une chasse que faisait un prince (goth ou franc) aux environs de la cellule du saint homme, une biche vint se jeter à ses pieds. C'était, dit-on, une des ressources du serviteur de Dieu, et elle se laissait traire habituellement par lui[5]. Le roi voulant que l'on forçât la bête, et les chiens refusant d'avancer, un des veneurs tira dans le buisson. L'homme de Dieu fut atteint; et quand le roi, pénétrant jusqu'à lui, voulut faire panser cette plaie, on prétend qu'il refusa le secours des médecins, désirant garder sa blessure jusqu'à la fin de ses jours[6]. On pense que ce roi dont parle la

1. *Calendar. benedict.*, 25 mart.

2. Surius, 19 januar.

3. *Legenda aur.*, cap. XXX, § 4.—Cf. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 974.

Une complainte espagnole (*Romancero general*, t. II, p. 332-335) qui le réclame pour les États de la couronne d'Aragon, pourra nous donner l'une des formes populaires de cette légende; mais nous prendrons soin de l'abréger considérablement. Là, pour faire un peu mieux comprendre la terrible fatalité qui poursuit mystérieusement cette famille, on fait marier les parents de Julien à la suite d'un enlèvement :

« Sin mirar que estos arrojos,
Dios los castiga severo. Etc. »

Les deux jeunes Valenciens se sauvent à Naples, où Julien vient au monde. Quand il a quinze ans, la chasse est son passe-temps favori :

« Saliendo á cazar un dia
. . . . . .
En medio de una montaña
Contento divisó un ciervo
Que veloz la penetraba
A competencia del viento.
Siguele con la escopeta,
Haciendo en matarle empeño,
Huyele el ciervo acosado.
. . . . . .
Pero viendose apretado
El bruto montaraz, luego
Para su veloz carrera;
Se encaró con el mancebo.
Con voz humana le dice.
. . . . . .
— Di, matador de tus padres,
Por qué me persigues fiero ? »

La terrible menace lui fait passer la mer sans prendre congé des siens, et il va chercher fortune au service du roi d'Aragon qui lui fait faire un beau mariage. Cependant son père et sa mère se sont mis à sa poursuite, et arrivent en Espagne après bien des voyages; là ils sont reçus dans la maison même de Julien tandis que celui-ci est à la chasse :

« Y se quedó Margarita
Con el acompañamiento
De criados, retirada
Mientras venia su dueño.
Llegaron dos peregrinos
A sus puertas á este tiempo.
Eran de Julian los padres,
Los cuales le refirieron
A la hermosa Margarita
Sus fracasos y successos,
Y dieronse á conocer. »

La femme de Julien (Marguerite) leur donne son propre lit, et s'en va le matin à la messe :

« A este tiempo Julian vinó
. . . . . .
Entró Julian en su cuarto
Descuidado del succeso,
Se fué acercando á su cama
Para dar descanso al cuerpo
Del cansancio de la caza.
. . . . . .
Y cuando vido Julian
Hombre y muger en su lecho,
Estatua de marmol frio
Se quedó de luego á luego ;
Juzgando que era su esposa
Que cometia adulterio.
. . . . . .
Arrancó un puñal violento,
Y les dió puñaladas ;
Dejandolos alli muertos.
. . . . . .
Vinó despues Margarita,
Y viendo el estrago fiero.
Le dice : — Esposo del alma,
Que estrago es este que has hecho !
Sabe que has muerto a tus padres.
. . . . . .
En fin fué tanta la pena
De Julian y de su esposa,
Que al instante se partieron
A Roma, á que los absuelva
El pontifice supremo.
. . . . . .
Confesaron su pecado
Con el successor de Pedro.
. . . . . .
En un hospital se meten
Para servir de enfirmeros, Etc. »

4. Il n'en est fait entre autres nulle mention dans la pièce que Lope de Vega a tirée de la légende de ce saint personnage et qui mérite d'être lue. Cf. Lope de Vega, *El animal profeta* (*San Julian*). La *tercera jornada* y expose notre légende d'une façon plus rapide que ne fait le *Romancero sagrado*, et avec des variantes curieuses.

5. *Legenda aur.*, CXXX. — Brautii *Martyrol. poet.* :

« Prodidit Ægidium nutrix, ut præbeat ipse
Lac melius multis in meliore loco. »

6. *Calendar. benedict.*, 1 septembr.

légende, pourrait bien être Charles Martel, mais c'est une simple conjecture [1]. Quoi qu'il en soit, la dévotion à saint Gilles est devenue extrêmement populaire dans

Saint Gilles.

toute la chrétienté latine; et nous avons vu qu'il était mis au nombre des quatorze saints particulièrement secourables (*Die XIV Nothhelfer*). J'ignore quelle est l'origine d'une bénédiction de fenouil usitée dans le royaume de Valence pour sa fête [2]; à moins qu'on n'ait prétendu indiquer ainsi la vie sobre d'un ermite, ou les herbes aromatiques que paissent les animaux des bois.

Saint Félix de Valois, fondateur des Trinitaires (avec saint Jean de Matha); 20 novembre, 1212. Près de lui un cerf avec la croix des Trinitaires entre ses cornes. Cf. *Armoiries*, p. 84; *Ordres religieux*.

La maison chef-d'ordre des Trinitaires étant située à Cerfroi (ou Cerfroid), il serait absolument possible que ce nom eût donné lieu de caractériser le fondateur par une sorte de blason parlant, et que la légende fût née de ce rébus. Mais ni les écrivains trinitaires, ni le Bréviaire romain n'admettent une telle origine. En somme on raconte que saint Jean et saint Félix s'entretenant de Dieu dans la solitude près d'une fontaine, ils aperçurent un cerf blanc qui venait se désaltérer, et qui portait entre ses cornes une croix rouge et bleue, comme celle que saint Jean de Matha avait déjà vue sur la poitrine d'un ange (Cf. *Anges*, p. 41). Le fait est que les Trinitaires ont adopté deux cerfs blancs pour supports de leurs armoiries [3]; ce qui, avec les deux couleurs de la croix, indiquait la Trinité (ne fût-ce que comme moyen mnémotechnique).

Saint Conrad de Plaisance, ermite, regardé comme appartenant au tiers ordre de Saint-François; 19 février 1351. Des cerfs et autres animaux de chasse s'échappent près de lui devant un incendie qui éclate. Ce fut l'occasion de sa conversion. Il était de Plaisance, et appartenait à la famille des Confalonieri. Grand amateur de la chasse, il ne réussissait point un jour à faire débucher le gibier qu'il poursuivait. Piqué à cette sorte de jeu, il fit mettre le feu au bois; et les flammes, qui ne purent plus être contenues, causèrent un dommage énorme. De là, plaintes au gouverneur; et comme il n'arrive que trop, l'accusation tomba sur un malheureux que la torture réduisit à se charger du crime. Cet innocent était condamné à mort, lorsque Conrad l'arracha aux mains des bourreaux, et déclara que la faute en était à lui-même. Puis il employa toute sa fortune, et la dot même de sa femme, à réparer le dommage. Après quoi les deux époux renoncèrent à la vie du monde; et Conrad passa en Sicile où il vécut en ermite et mourut entre Noto et Ibla [4]. Cf. *Oiseaux*.

Saint Conrad de Plaisance est le principal patron de Noto, où sa mémoire demeure en grande vénération. On l'y invoque particulièrement contre les hernies, parce que vivant et mort il en guérit plusieurs; et sa fête est regardée comme amenant à coup sûr des guérisons presque sans nombre de cette infirmité [5].

Saint Siméon de Polirone, solitaire en Asie, puis moine en Occident; 26 juillet, 1016. Un cerf ou une biche près de lui. Comme il était sur le point de succomber à la faim dans sa cellule durant l'hiver, un cerf vint s'offrir à lui et servit à le nourrir jusqu'à la saison où les herbages pouvaient

1. Mouskes, *Chronique*, t. II, p. 159-161.
2. Villanueva, *Viage literario a las iglesias de España*, t. I, p. 10.
3. J. M. Prat, *Histoire de saint Jean de Matha*, etc., p. 54, sv.
4. AA. SS. *Febr.*, t. III, p. 164-167.
5. Cf. P. M. Campi, *Vita di S. Corrado di Piacenza*, etc. (Piac., 1613, in-4°), p. 131, sgg.

l'alimenter[1]. Selon d'autres, c'était une biche ou une chevrette qui le nourrit de son lait.

Comme je l'indiquais précédemment, il y aurait lieu (outre les données historiques fournies par la légende primitive) de rechercher si parfois le cerf ou le daim ne sont pas tout simplement une notification de chasse ouverte, à la façon de plusieurs indices signalés sous les titres *Calendrier,* p. 159-167; *Oie,* etc. Le *gibier rouge* était particulièrement interdit entre la Saint-Georges (23 avril) et la Saint-Jean-Baptiste (24 juin), parce que c'est le temps où les biches et chevrettes mettent bas leurs faons. Mais pour laisser aux petits le temps de grandir, on ne poursuit guère ces animaux avant la fin de l'automne.

Saint Gunther abbé de Niederaltaich, puis retiré à Dobrawoda (Gutwasser) en Bohême; 9 octobre, 1045. Un cerf le fit trouver par le duc Brzetislas, qui chassait dans le pays. On dit aussi que le saint, dans sa retraite, vivait du lait d'une biche.

Du reste la légende de ce solitaire paraît avoir prêté ou emprunté à celle de saint Procope de Bohême, dont il avait été le compagnon dans la solitude. Celui-ci, abbé d'Emmaüs près de Prague (2 juin, 1053), fut découvert dans son ermitage par Udalric, fils de Boleslas III et père de Brzetislas le Victorieux. Un cerf poursuivi à la chasse en fut l'occasion, et le prince voulut bâtir un monastère pour le saint ermite. Cf. *Calice,* p. 175.

Saint Ivan, solitaire en Bohême (Cf. *Croix à la main*). Pendant plus de quatorze années qu'il vécut presque inconnu aux hommes, une biche venait, dit-on, se laisser traire par le saint homme[2].

Saint Goar prêtre, dans le territoire de Trèves; 6 juillet, v. 575. Trois biches s'arrêtent à sa voix. Cette représentation se rapporte à un fait assez semblable au trait que l'on raconte dans la vie de saint Maxime de Turin (ci-dessus, p. 184). Accusé près de l'évêque de Trèves, il était épié par des hommes que la faim et la soif réduisirent à lui demander du secours. Le saint ermite appela trois grandes biches qui passaient dans la forêt, se mit à les traire et les congédia. L'évêque, informé de cette action, manda néanmoins le saint homme qui lui semblait suspect de magie, et il fallut bien d'autres prodiges encore pour que cet esprit prévenu consentît à se rendre[3]. Cf. *Auréole,* p. 99; *Enfant, Vases d'usage domestique,* etc.

Sainte Macrine de Néocésarée, grand'mère de saint Basile le Grand; 14 janvier, v. 308. Retirée dans le désert avec son mari pour éviter la persécution, des cerfs s'offrirent comme d'eux-mêmes pour lui servir de nourriture[4].

Sainte Osithe ou Scytha, vierge et martyre; 7 octobre, 870. Un cerf près d'elle. Elle était fille de Frittwald (ou Frewald) prince mercien; et accordée contre son gré à un roi saxon, elle n'avait pas perdu l'espoir de conserver sa virginité. Le jeune époux, après avoir cédé à ses prières durant les premiers jours qui suivirent les noces, fut tout à coup averti qu'un cerf d'une grandeur extraordinaire venait de se montrer devant le palais. Sautant à cheval, il entra en chasse immédiatement; et après plusieurs jours de poursuite, il revenait pour visiter la reine. Mais il trouva que celle-ci, croyant reconnaître dans le délai que Dieu lui avait procuré une ratification céleste de ses desseins, s'était fait couper les cheveux et avait pris le voile[5]. Le roi, respectant cette constance, lui laissa suivre son désir, et fit construire un monastère où elle fut tuée dans une invasion des Danois. Cf. *Tête.*

Sainte Nennok ou Ninnoc (*Vinnoca*), abbesse en Armorique; 4 juin, VIIIe siècle. Un cerf couché à ses pieds dans l'église pendant que les religieuses chantent l'office. Cet animal, dit-on, se dérobant aux chasseurs, s'était précipité dans le chœur du monastère. Le prince du pays voulut qu'on épargnât la bête et fit même une donation considérable aux religieuses. M. le comte Ch. de Montalembert explique cette légende d'une manière spécieuse et très-plausible, en proposant d'y voir la traduction populaire d'un fait plus simple : l'asile donné par l'abbesse Nennok à une princesse bretonne qui voulait éviter les poursuites d'un seigneur[6].

Ici pourrait venir se placer la légende populaire de Geneviève de Brabant, si le titre de sainte qu'on lui a souvent donné était bien fondé en histoire. Mais les Bollandistes, tout Belges qu'ils sont, ne croient pas que cette célèbre princesse puisse être comptée au nombre des saints. Du reste, nous allons retrouver les principaux traits de son histoire sous un autre nom dans l'article suivant. Indiquons du moins pour la Belgique, en manière de compensation, sainte Beggue d'Andenne[7], dont il sera parlé plus tard sous le titre *Coq et poule.*

1. *Calendar. benedict.,* 26 jul. Il n'est pas clair du tout qu'il appartînt à l'ordre de Saint-Benoît.

2. Surius, 24 juin. — Brautii *Martyrol. poetic.:*

« Cerva viro sancto lactis dedit ubera, donec
Missilibus sanctum prodidit icta virum. »

3. AA. SS. *Jul.,* t. II, p. 334.

4. Gregor. Nazianz., *Orat.,* XX; Opp. I (1630), p. 320, sq.

5. AA. SS. *Octobr.,* t. III, p. 492, 944. — Brautii *Martyrol. poetic. :*

« Cervus ab intacta fecit discurrere regem,
Cœlesti donec sponsa sacrata foret. »

Il faut, d'ailleurs, savoir que (moyennant continence) l'Église accorde un certain terme après la célébration du mariage, pour le résilier si l'un des époux s'engage à une vie plus parfaite.

6. *Les moines d'Occident,* t. II, p. 367.

7. La prose du pays (*Læto jocundetur ore*), où je puiserai d'autres renseignements, dit de la sainte devenue veuve :

« Fugienti suæ servæ
Christus per conductum cervæ
Amnis monstrat transitum. »

Mais dans Andenne même on ne m'a rien fait voir qui montrât l'adoption de cette circonstance par les artistes belges.

Quant au fait d'un gué montré par une biche, nous l'avons dans les traditions du Poitou pour Clovis marchant contre les Goths, et traversant la Vienne sur une indication semblable.

Sainte Ida (*Ideburga, Idda, Itha, Juditha*), de la maison de Kirchberg en Souabe, mariée à Henri comte de Toggenbourg ; 5 novembre, v. 1179 (?). Un cerf dont tous les

cors sont lumineux à leurs extrémités comme un flambeau, la guide durant la nuit ; en sorte qu'on peint quelquefois la sainte lisant son livre d'heures à l'aide de cette lumière prodigieuse.

Comme elle avait laissé ses bijoux à découvert, il arriva qu'un corbeau ou une pie s'empara de l'anneau nuptial et le déposa dans son nid ; un chasseur du comte l'ayant trouvé, le mit à son doigt. Le mari apprit bientôt que sa femme devait l'avoir indignement outragé, et cette bague portée par un valet semblait appuyer l'accusation. Le comte, dans un emportement aveugle, fit traîner le chasseur par un cheval fougueux qui le mit en pièces ; puis, courant à l'appartement de sa femme, il la précipita par la fenêtre du château qui était bâti sur une hauteur. Le Ciel permit qu'à travers les ronces et les halliers, la pauvre comtesse tombât dans la vallée avec la vie sauve. Elle voua alors à Dieu ce reste de jours qu'un miracle lui conservait, et s'enfonça dans les bois pour y chercher une retraite où elle vécût loin des souvenirs du monde. Elle avait passé dix-sept ans en cet état lorsque les piqueurs du comte découvrirent sa retraite. La nouvelle en fut portée au château ; et le comte, d'abord incrédule, voulut s'y rendre lui-même. La sainte le pria de lui laisser désormais Jésus-Christ seul pour époux, et n'accepta qu'une cellule qu'on lui fit bâtir. Elle y passa une partie de ses derniers jours, puis se retira dans l'abbaye de Fischingen, où son corps fut enterré [1]. Le cerf aux rameaux lumineux l'accompagnait, dit-on, de sa première cellule à l'église, quand elle s'y rendait pour l'office de la nuit. Quelques écrivains prétendent que l'histoire de sainte Ida de Toggenbourg s'est mêlée à celle d'une autre Ida (d'Eckelborn), et que le cerf appartient à la dernière. Cf. *Corbeau*.

Sainte Catherine de Suède, vierge et abbesse, fille de sainte Brigitte ; 24 mars, 1381. Un cerf à ses côtés. Elle avait recommandé à saint Sébastien le soin de sa virginité. Or il arriva qu'étant à Rome, elle voulait se rendre à l'église de ce saint hors des murs de la ville pour y gagner les indulgences. Un gentilhomme s'était mis en embuscade dans les vignes, avec plusieurs serviteurs, pour s'emparer de la jeune Suédoise à son passage. Un cerf parut alors, qui détourna leur attention, et ils se mirent à sa poursuite. La sainte continua donc son chemin sans être arrêtée par ces insolents, et sainte Brigitte connut par révélation le danger auquel sa fille avait été soustraite. A quelque temps de là, le même seigneur voulant encore tendre des embûches à sainte Catherine, fut frappé d'aveuglement [2]. A la vérité, cette dévotion de sainte Brigitte et de sa fille pour les pèleri-

1. *Mittheilungen d. Antiquarisch. Gesselschaft in Zurich*, t. VIII, p. 23, svv. — Theod. Scherer, *Helden und Heldinnen des christlichen Glaubens. . aus dem Schweizerland*, p. 192-195. — Henri Murer, *Helvetia sancta*, p. 290-298. — Etc.

Je ne voudrais pas déprécier la sainte que j'ai à mettre en lumière ; mais comment oublier que Benoît de Sainte-More, un trouvère français (dans son roman d'*Énéas*), décrit à peu près le cerf favori de Silvia tel que les légendaires nous peignent celui de sainte Ida !

« Tant est li cers de bone orine,
Que la nuit servoit al mangier :
Si art en liu de candelier
Devant le père à la pucèle,
Merveille estoit li teste bèle,
Quand un grans chierges li ardoit
Sur cascun rain que il avoit. Etc. »

2. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 509, sq.

nages lointains est plus admirable qu'imitable; et Dieu, en la protégeant par des miracles, montra que cela ne doit pas être compté comme appartenant à l'ordre commun.

CERISES.

Saint Gérard de Villamagna. Cf. *Branche d'arbre*, p. 147.

CHAINES ET PRISON.

Plusieurs noms que l'on pourrait chercher sous ce titre ont déjà trouvé place à l'article *Captifs*. Cette fois il s'agit moins des saints qui ont délivré les prisonniers, que de ceux qui l'ont été eux-mêmes. Cependant comme les fers sont souvent le symbole de la captivité, sans que l'on représente la libération, quelque double emploi ne sera pas de trop; et l'on peut s'attendre à rencontrer ici plus d'un patron des captifs, quand l'usage de lui donner des chaînes a été adopté par les artistes.

Saint Jean Ier, pape et martyr; 27 mai, 652. En prison où il mourut. Théodoric l'y fit jeter au retour d'une ambassade à Constantinople que ce roi lui avait imposée, afin d'obtenir que l'empereur Justin rendît aux ariens les églises qui venaient de leur être enlevées. Le saint pape se garda bien de pousser une telle commission avec ardeur, et le roi goth s'en vengea sur lui en le faisant jeter dans les fers.

Saint Martin Ier, pape et martyr; 12 novembre, 654. Emprisonné par l'empereur Constant qui voulait lui faire approuver le monothélisme, et puis relégué dans la Chersonèse où il mourut de misère.

Saint Paulin, évêque de Nole; 22 juin, 431. Vivant dans l'esclavage auquel il s'était livré pour racheter le fils d'une veuve saisi par les Vandales [1]. Cet acte de générosité, aussi bien que sa captivité en Afrique, l'a fait honorer par l'ordre des Trinitaires.

Saint Willibrord, évêque d'Utrecht (Cf. *Baptême*, p. 110). A son tombeau se renouvelait fréquemment la délivrance de ceux qui s'y rendaient par expiation, chargés de chaînes, de cercles de fer, etc.; et ces liens demeuraient suspendus dans l'église en mémoire du prodige. Alcuin témoigne les avoir vus de ses yeux [2].

Saint Egwin, évêque de Worcester. Cf. *Poisson*.

Saint Brice, évêque en Ombrie; 9 juillet, v. 314. Délivré de la prison par un ange qui lui apparaît avec saint Pierre. On a même prétendu que saint Pierre l'avait ordonné évêque [3].

Saint Amand, évêque de Maestricht; 6 février, 675. Des fers de prisonniers dans sa main, à cause du grand nombre de captifs qui lui durent leur délivrance.

Saint Grégoire, évêque de Langres; 4 janvier, 541.

Saint Léonard l'Ancien, p. 191.

Même attribut que le précédent, parce que les captifs se trouvèrent délivrés miraculeusement de leurs chaînes lorsque son corps passa devant les portes de leur prison [4].

Saint Aimé ou Amé, évêque de Sion en Valais, après

1. Cf. Greg. M., *Dialog.*, III, 1. — D'Achery, *Spicileg.*, t. VIII, p. 136. — *Breviar. roman.*, 22 jun.

2. Cf. Heussen, *Batavia sacra*, t. I, p. 40. J'ai déjà parlé de quelques pèlerinages où l'on allait chercher une pareille délivrance (Cf. *Captifs*, p. 177). Cette coutume semble être d'origine celtique. On la retrouve dans les Orcades pour le tombeau de saint Magnus. Cf. AA. SS. *April.*, t. II, p. 440.

3. D. Pez, *Thesaurus anecdot.*, t. II, part. III, p. 128. — P. de Natal., lib. V, c. LXXIV.

4. P. de Natal., lib. VI, c. XLV.

avoir été abbé de Saint-Maurice; 13 septembre, 690. Chassé de son siége par Ébroïn (sous Thierry III), il fut exilé à Péronne. Des fers qu'il avait portés dans sa prison et qu'il conserva comme instruments de pénitence, servirent à la délivrance des possédés. Son corps fut porté à Douai où il est honoré comme patron [1].

Saint Évermode, évêque de Ratzebourg (Cf. *Aspersoir*, p. 88). Souvent on le représente tenant dans une main des fers brisés, et dans l'autre un goupillon.

Saint Léonard l'Ancien (Cf. *Captifs*, p. 177). Des chaînes à la main [2]. Outre qu'il avait été de son vivant très-secourable aux pauvres prisonniers, leur dévotion pour lui s'accrut beaucoup à la suite de plusieurs faits éclatants qui, du reste, supposent déjà que la confiance en lui était fort répandue. Pendant les croisades du XI^e^ siècle, et plus tard encore, des seigneurs latins (par exemple Bohémond, prince d'Antioche) ayant réussi à se tirer des mains des Grecs et des musulmans, se regardèrent comme débiteurs de saint Léonard, et lui offrirent des chaînes d'argent en ex-voto, ou lui bâtirent des chapelles. Aussi son culte eut-il une part considérable chez presque toutes les nations d'Occident [3]. Une notice des fêtes de Worcester, en 1240, marque la fête de ce saint comme à demi chômée; à Rimini on la chômait tout entière, et on délivrait un captif en l'honneur du saint [4].

Saint Léonard le Jeune, abbé de Vandeuvre, a reçu quelquefois le même attribut que son homonyme du Limousin.

Saint Hospice, reclus; 21 mai, 681. Il s'était enfermé volontairement et chargé de fers, comme un malfaiteur, dans une tour près de Nice. Les Lombards, dont il avait prédit l'invasion en Provence, le trouvèrent en cet état, et l'un d'eux, croyant avoir affaire à un scélérat, voulut le tuer; mais le bras du soldat demeura immobile jusqu'à ce que l'homme de Dieu le guérît par un signe de croix [5].

Saint Félix, prêtre de l'église de Nole (Cf. *Araignée*, p. 63).

Saint Mathurin, prêtre; 1^er^ novembre, v. 388. On voit souvent près de lui des chaînes ou des menottes suspendues en manière d'ex-voto, parce qu'on l'invoquait pour la délivrance des démoniaques, fous furieux, etc. Cf. *Possédés, Verges*, etc.

Saint Adjuteur, moine après avoir été guerrier. Cf. *Anges*, p. 40.

Saint Merry (*Medericus*), abbé; 29 août, v. 791. Tenant des chaînes, ou faisant ouvrir par des anges la porte d'une prison. On lit dans sa vie que, passant par Melun, il entendit les plaintes des prisonniers retenus dans un cachot. Ne trouvant pas l'officier auquel il voulait demander leur délivrance, le saint pria Dieu de secourir ces pauvres gens. Le ciel se rendit à sa demande; et les portes du cachot s'ouvrirent d'elles-mêmes, offrant aux prisonniers une occasion de s'échapper qu'ils mirent à profit [6]. On raconte et l'on représente le même prodige au sujet de saint Aubin évêque d'Angers, entre autres, comme je l'ai fait déjà remarquer au mot *Captifs*, p. 177.

Saint Ferriol (*Ferreolus*), martyr, près de Vienne en Dauphiné; 18 septembre, v. 304. Il était tribun militaire et ami de saint Julien de Brioude son compagnon d'armes. Après le martyre de celui-ci, on voulut forcer Ferriol de sacrifier aux dieux, et sur son refus on le chargea de chaînes pour attendre la sentence. A trois jours de là ses chaînes se brisèrent, et voyant ses gardes endormis et les portes ouvertes, le saint pensa que Dieu lui indiquait ainsi de fuir la persécution. Mais rejoint après qu'il avait passé le Rhône, il fut décapité. Quoi qu'il en soit, on a plus d'une fois représenté le miracle de sa délivrance, en montrant le saint avec des chaînes brisées, ou avec des ceps près de lui.

Saint Frédéric d'Hirschau, abbé; 19 février, v. 1068. Dans un cachot où il avait été jeté par la haine des religieux qui craignaient son zèle [7].

Saint Orion d'Ariano, ermite; 24 mars, v. 1120. Noble romain (de la maison Frangipani, dit-on) et défenseur du pape contre l'empereur germanique [8], il fut jeté dans

1. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 128-130, etc.

2. La chasuble qu'on lui donne avec la crosse dans notre gravure (p. 190) indiquerait plutôt un évêque qu'un abbé. Nous l'avons laissé copier tel quel d'après une ancienne estampe.

3. Cf. Labus, *Fasti*, 6 novembr., — Oroux, *Hist. de la vie et du culte de saint Léonard* (Paris, 1760). — S. d'Agincourt, *Peinture*, t. I, pl. 98; t. II, pl. 135. Un vieux missel gothique, d'Alsace je crois, lui consacre une prose (*Veneremur*) dont voici quelques extraits:

« Ortus ex parentibus
Extitit nobilibus
Vir præclarus;
Sanctum sequens Remigium,
Mundi sprevit fastigium
Christo carus.
. . . . . .

Mores habens humiles,
Visitare debiles,
evisere carceres
Nunquam tardus;
Cæcis visum tribuit,
Mutis vocem præbuit
Carceratos eruit
Leonardus.
Confractor carcerum,
Pro nobis Dominum
Digneris orare superum. Etc. »

Le Missel de Frisingue, en 1579, renferme cette oraison : « Da quæsumus, omnipotens et misericors Deus, ut sicut obtentu beatissimi confessoris tui Leonardi vinculatos solvis in terris, sic ejus suffragiis nos a peccatis solutos reddas in cœlis. »

4. Garampi, *Memorie della B. Chiara di Rimini*, p. 66.

5. Gregor. Turon., *Hist. Francorum*, libr. VI, c. VI (ed. Ruinart, p. 277-281).

6. AA. SS. *August.*, t. VI, p. 522.

7. *Calendar. benedict.*, 19 febr. Les Bollandistes ne tiennent pas son culte pour bien établi.

8. Cf. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 466, sqq. Les Bollandistes font observer que ses biographes ont laissé pénétrer plus d'un anachronisme dans la relation de sa vie, ce qui ne permet pas d'en bien déterminer toutes les circonstances principales.

un cachot d'où saint Bernard le délivra. Mais ne voulant plus servir que Dieu, il se fit ermite près d'Ariano dans la Calabre ultérieure. Là il vivait le corps ceint d'une chaîne, et fit renverser, dit-on, une idole que le peuple honorait encore. On l'invoque pour la délivrance des captifs, en mémoire de la merveille qui le mit lui-même en liberté[1].

Saint Jean de Janina, martyr à Constantinople; 18 avril, v. 1453. Des chaînes et une épée. Il était ouvrier à Constantinople, et les Turcs ayant voulu lui faire abandonner la foi, il endura généreusement une dure captivité avec de cruels supplices qui se terminèrent par la décapitation.

Saint Jérôme Miani (*Emilianus*), fondateur des Somasques; 20 juillet, 1537. Des chaînes à la main et quelquefois des boulets près de lui. Il avait été d'abord militaire et commandait le fort de Castelnuovo, dans le Trévisan, pour les Vénitiens. Après la prise de la forteresse, il fut jeté dans un cachot et chargé de fers qui ne lui laissaient pas même la liberté de ses mouvements. Dans cette extrémité, il promit à la sainte Vierge de lui témoigner publiquement sa reconnaissance et de ne vivre plus que pour Dieu s'il échappait à cette dure captivité. Délivré par miracle, il déposa ses lourdes chaînes devant l'autel de la Mère de Dieu à Trévise, et commença une vie nouvelle.

Sainte Balbine, vierge; 31 mars, 130. Prenant en main les chaînes du pape saint Alexandre. Fille du tribun Quirinus qui avait été chargé de tenir en prison le pape Alexandre Ier par ordre de l'empereur Adrien, elle fut atteinte d'une affection scrofuleuse qui la dévisageait. Quelques-uns disent que c'était à l'instant même où Quirinus avait accepté le rôle de geôlier du saint pontife. Quoi qu'il en soit, le tribun présenta sa fille au prisonnier pour qu'il la guérît. Saint Alexandre lui fit promettre qu'ils se convertiraient tous deux si leur désir était exaucé; puis, se mettant en prières, il fit toucher ses chaînes à la jeune fille, qui recouvra la santé. A la suite de ce prodige, ils furent baptisés l'un et l'autre; le père (saint Quirin de Rome) devint martyr, et la sainte vécut dans une perpétuelle virginité.

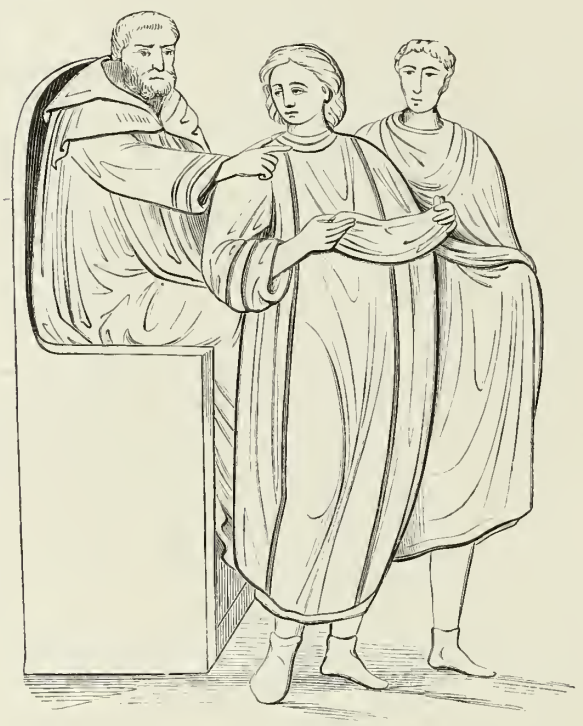
Les saintes Marana et Cyra, solitaires en Syrie; 3 août, Ve siècle. Pendant de longues années elles demeurèrent chargées de lourdes chaînes passées autour de leur cou, et en manière de ceinture, comme instruments de pénitence continuelle[2].

Sainte Léocadie, vierge, morte à Tolède dans le cachot où elle était enfermée pour la foi; 9 décembre, sous Dioclétien. Cf. *Tour*.

CHAIRE.

Saint Pierre, apôtre, est parfois représenté dans une grande *chaière* (*Cathedra*) ou trône, symbole de son pontificat suprême. Tout le monde connaît la célèbre statue de bronze qui le montre ainsi à Saint-Pierre de Rome, et dont le pied s'est usé sous les baisers des pèlerins. Plusieurs calendriers peignent assis dans sa chaire le prince des Apôtres aux deux jours consacrés par l'Église à célébrer la double inauguration de son pontificat (18 janvier, 22 février).

Pour que les ornements donnés à ce trône ecclésiastique par les artistes du moyen âge n'en fassent pas méconnaître l'antique simplicité, voici un monument des Catacombes où l'on a cru reconnaître saint Clément donnant le voile à sainte Flavie-Domitille[3]. C'est à peu près l'opinion du grave Bosio.



Saint Aubin, évêque d'Angers; 1er mars, 549. On le peint souvent en chaire, parce que son zèle infatigable pour l'instruction de ses ouailles, lui fit adopter l'usage de prêcher tous les jours.

Saint Bardon, archevêque de Mayence (Cf. *Béquilles*, p. 133). Même représentation, et pour le même motif.

Saint Ives, évêque de Chartres; 20 mai, 1115. Prêchant à des ecclésiastiques, parce qu'on lui attribue la restauration de la vie canoniale en France. Dès le VIIIe siècle plusieurs cathédrales avaient adopté une règle de vie presque monastique pour les chanoines. Mais l'usage s'en était bientôt perdu, et ils n'avaient plus guère gardé de commun que l'habitation, sans même s'y croire précisément tenus.

Saint Egbert (Cf. *Calice*, p. 174), même représentation.

1. AA. SS., *l. cit.*, p. 470 :

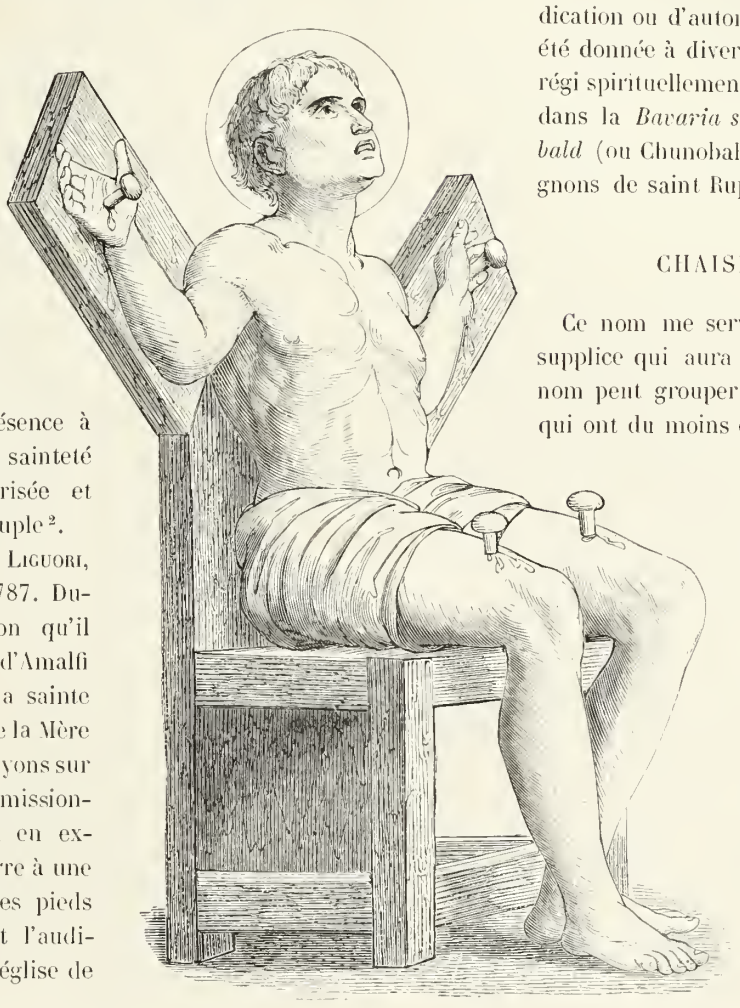
« Otho beatus, manibus dum vinctis
Staret opaco carceri reclusus,
Dumque oraret summum creatorem,
Grandia vidit. »

2. Theodoret. apud Rosweyde, *De vitis PP.*, libr. IX, cap. XXIX.

3. Cf. Macarii *Hagioglypta*, p. 210, 243, sq. — Bosio, p. 549.

Réduit à l'extrémité par la peste, il s'était voué à la pratique de la perfection, et forma le projet de quitter la Grande-Bretagne sa patrie, pour porter l'Évangile dans la Frise. Mais repoussé par la tempête vers les Hébrides, il comprit que Dieu l'appelait à la vie monastique. Il entra donc dans le monastère irlandais de l'île de Hy (Iona, Colmkill), et ramena les religieux à l'unité catholique dont les avait séparés leur opiniâtreté à maintenir les vieilles pratiques apportées d'Irlande [1].

Saint Étienne chartreux, évêque de Die; 7 septembre, v. 1209. Tandis qu'il prêche, les démons apparaissent au milieu de l'auditoire. Le saint les avait forcés de venir rendre témoignage par leur présence à ses paroles sur la sainteté du dimanche méprisée et profanée par le peuple [2].



Saint Alphonse de Liguori, évêque; 2 août, 1787. Durant une exhortation qu'il adressait au peuple d'Amalfi sur la dévotion à la sainte Vierge, une image de la Mère de Dieu darda des rayons sur le visage du saint missionnaire. Celui-ci, ravi en extase, fut élevé de terre à une hauteur de quelques pieds en présence de tout l'auditoire, qui remplit l'église de cris et de sanglots.

Saint Antoine de Padoue (Cf. *Apparitions de l'enfant Jésus,* p. 57). Pendant qu'il prêche, le démon déguisé en courrier apporte une lettre à une dame qui l'écoutait, pour lui faire quitter le sermon. Le saint homme découvrit la fraude du tentateur.

Saint Bernardin de Sienne (Cf. *Auréole,* p. 96; etc.). Les vieilles estampes le peignent volontiers en chaire à cause de ses nombreuses prédications. Durant dix-huit années, dit-on, il ne se passa presque pas un jour où il n'annonçât la parole de Dieu.

Saint Vincent Ferrier (Cf. *Ailes,* p. 26; *Banderole,* p. 112; etc.). On lui attribue, sinon l'établissement, du moins la grande propagation de l'usage d'invoquer la très-sainte Vierge au commencement des sermons.

Saint Jean de Capistran, franciscain (Cf. *Auréole,* p. 97; *Drapeau*). Outre qu'il prêcha en divers pays, on raconte que, durant une de ses instructions, tous les assistants aperçurent une étoile dont les rayons descendaient vers lui.

Il est aisé de comprendre que comme symbole de prédication ou d'autorité [3] dans l'Église la chaire ait été donnée à divers saints qui ont évangélisé ou régi spirituellement les peuples. Ainsi sont gravés dans la *Bavaria sancta* (t. III) les saints *Cunibald* (ou Chunobald) et *Gislar,* prêtres, compagnons de saint Rupert de Salzbourg.

CHAISE DE TORTURE.

Ce nom me servira à désigner un appareil de supplice qui aura varié souvent, mais dont le nom peut grouper diverses espèces de martyres qui ont du moins quelque similitude d'aspect.

Saint Quentin (Cf. *Broche,* p. 148; etc.). La ville qui porte le nom de ce saint n'a pas conservé, dans les représentations modernes, la forme que je donne ici à son martyre. Mais j'ai suivi l'indication fournie par plusieurs sceaux du moyen âge, qui adoptent plus ou moins cette horrible forme de fauteuil comme ayant appartenu au mobilier des anciens bourreaux. Dans une petite statuette en bois que j'ai eu occasion de voir chez M. A. Forgeais, les bras du saint étaient posés comme sur un fauteuil ordinaire; mais les poignets y étaient introduits chacun dans une espèce de grand anneau, où un énorme clou les fixait sur la chaise. Il va donc sans dire qu'on pourra trouver certaines variations dans l'appareil de supplice que je signale; mais je réponds de la donnée générale, sinon pour l'époque de saint Quentin, du moins pour l'idée que nos aïeux s'en étaient formée çà et là. Cf. *Clou.*

Saint Attale, martyr à Lyon; 2 juin, 178. Il est un des compagnons de saint Pothin, de sainte Blandine, etc.; et après avoir été livré aux bêtes qui le respectèrent, il fut brûlé sur des charbons dans une chaise de fer [4].

1. Heussen, *Batavia sacra,* t. I, p. 34. En citant parfois cet auteur, je n'ai pas l'intention de le préconiser. Ses recherches sur la province ecclésiastique d'Utrecht portent sans cesse l'empreinte de l'esprit schismatique, développé dans ces contrées par le jansénisme.

2. AA. SS. *Septembr.,* t. III, p. 186, 191.

3. Cf. G. B. de Rossi, *Bullettino di Archeologia crist.,* 1865, p. 68, sg.

4. AA. SS. *Jun.,* t. I, p. 161.

CHAMEAU.

Les trois rois Mages (Gaspar, Melchior et Balthasar) sont souvent représentés avec un train de chameaux, et en cavalcade; pour rappeler, soit les contrées orientales d'où ils venaient afin d'adorer l'enfant Jésus, soit la prophétie d'Isaïe (lx, 1-8) qui annonce la gloire de l'Église, et qui se lit chaque année à la messe de l'Épiphanie. Cf. *Bonnet phrygien,* p. 141, sv.; *Étoile,* etc.

Saint Aphrodise évêque, apôtre de Béziers; 22 mars, époque inconnue. Monté sur un chameau, ou bien un chameau près de lui; sans doute pour exprimer qu'il venait d'Afrique. Sa légende le faisait gouverneur d'Égypte, à l'époque où l'enfant Jésus s'y réfugia. On voulait qu'il eût été converti dès lors par la chute des idoles qui aurait signalé l'arrivée de la sainte famille dans son exil. La ressemblance des mots *biterrensis* et *bituricensis* l'a fait ranger par de vieux auteurs italiens au nombre des évêques de Bourges [1]. Mais les Berrichons ne se réclament que de saint Ursin. Quant aux Biterrois, ils conservèrent jusqu'au xviii^e^ siècle l'usage de promener un grand chameau artificiel le jour de l'Ascension, en mémoire du saint homme qui était venu de si loin pour leur prêcher la foi [2]. Le choix de cette grande solemnité pour rappeler l'apôtre de Béziers, semble venu de ce que saint Aphrodise, passant pour s'être attaché de bonne heure à Notre-Seigneur Jésus-Christ, devait l'avoir vu s'élever dans les cieux [3].

Saint Julien d'Alexandrie, martyr; 27 février, sous Dèce. Promené sur un chameau et battu de verges jusqu'à la mort, avec Eunus l'un de ses esclaves. Tourmenté par la goutte, il s'était fait porter devant le juge par deux serviteurs. L'un de ceux-ci abjura le christianisme, et l'autre partagea le martyre de son maître [4].

Saint Hormisdas (*Hormisdates*), martyr; 8 août, v. 420, conduisant des chameaux. Il était d'une des plus illustres familles de Perse, et le roi Varane [5] (ou Vararane V) le dépouilla de toutes ses dignités et de ses richesses pour n'avoir pas voulu renoncer à Jésus-Christ. Presque nu et mêlé aux plus vils esclaves, il avait été fait valet de chameaux. Le roi l'ayant rencontré et le voyant devenu presque méconnaissable par l'ardeur du soleil et les privations, lui fit porter un vêtement en manière de réconciliation ou de faveur, à la façon des princes d'Orient. Hormisdas, déchirant ces habits, déclara qu'il n'y avait point là de quoi lui faire abandonner Dieu. Le roi irrité, lui fit donner la mort.

1. P. de Natal., lib. III, c. ccxviii.

2. *Bibliothèque de l'École des Chartes,* II^e^ série, t. II, p. 593.

M. le comte Auguste de Bastard, dans son grand *Rapport sur les crosses* (p. 716), raconte le sort définitif de l'antique chameau, dont le fief (car il avait un fief au profit des pauvres) fut *sécularisé* par les patriotes de l'Hérault en 1793.

3. AA. SS. *Martii,* t. III, p. 376, sq.

4. AA. SS. *Februarii,* t. III, p. 673, sqq.

5. On en a fait çà et là Sapor II, mais c n'est pas l'avis des meilleurs hagiographes. Cf. Assemani, *AA. MM. oriental.,* p. 231. — Labus, *Fasti,* 8 di agosto.

CHAMP AVEC SA RÉCOLTE SUR PIED.

Sainte Radegonde, reine de France; 13 août, 587. On raconte en Poitou, que la sainte ayant lieu de craindre que Clotaire ne la fît poursuivre dans sa retraite, quitta le lieu où l'on pouvait espérer la trouver. C'était à Sais, dit-on, et pour dépister la poursuite, elle dit à un paysan qui semait son avoine : « Si l'on demande quand tu as vu passer une femme de ma mine, tu répondras que c'était lorsque tu ensemençais ton champ. » Il vint, en effet, bientôt des gens qui s'informèrent de la sainte; mais sur la réponse du laboureur, ils renoncèrent à leur recherche, car l'avoine se trouva tout d'un coup parvenue à son entière croissance [6].

Les évangiles apocryphes rapportent un fait tout semblable comme arrivé au moment où saint Joseph et la sainte Vierge fuyaient avec l'enfant Jésus pour éviter la fureur d'Hérode. La même consigne, avec le même résultat, déroute les soldats qui cherchent la sainte famille. Aussi les miniatures du xv^e^ siècle reproduisent-elles quelquefois cette scène parmi celles de Bethléem.

Un ou deux autres saints ont reçu dans leur légende quelque attribution pareille. Mais je ne vois pas que les artistes en aient fait grand usage. Du reste le titre *Orage* pourra donner quelques suppléments à celui-ci.

CHANDELIER, CIERGE, FLAMBEAU.

Les mots *lampe* et *torche* auront ailleurs leurs articles à part.

Saint Irénée, évêque de Lyon et martyr; 28 juin, 202. Je le trouve représenté un flambeau à la main : soit comme docteur, soit comme un des apôtres de Lyon. Assurément il serait très-facile d'emprunter à l'Écriture sainte bien des passages où l'Évangile est montré comme une lumière qui dissipe la nuit de l'erreur : ceux-ci suffiront bien. Isaïe dit [7] : « Le peuple qui était plongé dans l'ombre de la mort, a vu se lever une grande lumière; etc. » Le père de saint Jean-Baptiste, songeant à celui dont son fils doit être le préeurseur, s'écrie [8] : « Éclairez, Seigneur, ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans la nuit du tombeau. » Le saint vieillard Siméon, prenant entre ses bras l'enfant Jésus, proclame qu'il est la lumière destinée à faire cesser l'aveuglement des nations [9]. Malgré ce langage familier à l'Église, je n'oserais pas affirmer que l'emploi du flambeau, pour désigner la doctrine chrétienne, ait fait précisément école

6. AA. SS. *Aug.,* t. III, p. 66. Les Espagnols ont un récit du même genre au sujet des fèves que semait saint Emeterius, lorsque saint Severe évêque de Barcelone lui annonça que la persécution allait sévir dans le pays. Cf. *España sagrada,* t. XXIX, p. 69 et 369.

7. Is. ix, 2; xlix, 6; etc.

8. Luc. i, 79.

Luc. ii, 32.

dans l'art. J'en citerai néanmoins quelques exemples rencontrés çà et là, sans les garantir comme modèle à suivre.

Saint Blaise (Cf. *Carde,* p. 178). On lui met à la main,

tantôt deux cierges croisés en sautoir, tantôt une bougie roulée comme dans le dessin que voici où l'on a suivi une peinture d'Aix-la-Chapelle.

J'ai eu l'occasion[1], au sujet des cierges dont les offrandes étaient si fréquentes durant le moyen âge, de faire voir que ce devait être souvent ce que nous appelons une *bougie filée* (ou, en termes populaires, un *rat de cave*). Cette conjecture s'est trouvée bien vérifiée par une quantité de petits monuments qu'a mis au jour M. A. Forgeais dans ses enseignes de pèlerinages[2]. Mais, pour en revenir à saint Blaise, voici ce qui le regarde : Comme les soldats l'entraînaient au tribunal du gouverneur païen, une femme lui présenta son enfant qu'étranglait une arête de poisson ; le saint bénit le petit malade, et ne se contenta pas de le guérir, dit-on. Il déclara que tous ceux qui invoqueraient son assistance, recouvreraient la santé. On ajoute même qu'une pauvre femme, secourue par lui, étant venue lui apporter dans sa prison de la nourriture et de la lumière, le saint lui aurait dit, en la remerciant : « Offrez tous les ans un cierge à l'église en mémoire de moi, et vous vous en trouverez bien, comme tous ceux qui vous imiteront[3]. »

Quoi qu'il en soit, saint Blaise est invoqué surtout contre les maux de gorge, et comme sa fête se célèbre le lendemain de la Chandeleur (Purification de la sainte Vierge), il est d'usage en beaucoup d'endroits de bénir ceux qui veulent se recommander à saint Blaise ; ce qui se fait de la manière suivante : le prêtre, tenant deux cierges bénits la veille, les approche du cou de celui qui se présente. La formule qu'il prononce est : « Par les prières et les mérites de saint Blaise, que Dieu te délivre de tous maux de gorge. » Je soupçonne que l'histoire d'un pourceau, mêlée à la légende du saint, y aura été introduite parce que l'on invoquait saint Blaise contre l'esquinancie, qui est souvent fatale aux bêtes porcines.

Saint Donatien, septième évêque de Reims ; 14 octobre, 389. On le représente tenant horizontalement une roue qui porte des cierges dressés sur les jantes. Cf. p. 196.

Les faits que l'on raconte de sa vie ne reposent pas sur des témoignages bien sérieux ; mais enfin voici celui qui a donné lieu à l'ancienne peinture que j'ai fait copier d'après l'original de Bruges. Étant encore enfant, il fut poussé du haut d'un pont, par un méchant serviteur qui l'abandonna dans l'eau. Un saint homme, touché de la douleur de ses parents, voulut leur rendre ce fils qu'ils pleuraient. Il fit donc mettre sur la rivière une roue qui portait cinq cierges allumés. Cet étrange moyen de sauvetage suivit le cours de l'eau jusqu'à un endroit où il demeura tout à coup immobile ; là, des plongeurs trouvèrent l'enfant qui vivait encore[4]. Les

1. *Mélanges d'Archéologie*, t. III, p. 9, note 4.

2. *Plombs historiés*, 11e série (1863), p. 150-169.

3. *Legenda aur.*, cap. xxxviii. — P. de Natal., libr. III, cap. lxxvi. Ces prières ou prédictions attribuées à plusieurs saints en manière de testament, pourraient bien avoir eu grande influence sur le groupement des quatorze *Auxiliatores* (Die vierzhen Nothhelfer) si célèbres en Allemagne. Cf. *Auxiliaires*, p. 102.

4. Un vieux missel de Cambrai (1507, in-4°) mentionne cette aventure dans la prose du saint :

« Aquis absorptus,
Vivus manet ; sed obortus
Clamor plangit mortuum.

Dum stat immota
Natans super eum rota,
Effertur post triduum. »

Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. VI, p. 499, sq.

Sur la petite roue peinte à Bruges, on peut remarquer que chaque cierge est formé par la torsion de plusieurs bougies filées qui brûlent

reliques de ce saint, portées à Bruges, l'ont fait choisir pour patron de cette ville où il est appelé *saint Donat;* et, comme on l'y invoque contre la foudre (en le confondant, je crois, avec un autre saint du même nom, mais martyr), il ne serait peut-être pas trop hasardeux de voir dans cette roue singulière une allusion aux mots du psaume (LXXVI, 19) : « Vox tonitrui tui in rota. » Lorsque l'emblème aura cessé d'être compris, une histoire peut avoir été inventée pour en rendre raison. S'il était vrai pourtant (comme je l'indique sous le titre *Foudre*), que l'invocation d'un saint Donat contre le tonnerre ne soit pas antérieure au XVII[e] siècle, ma conjecture serait insoutenable. J'en conviens tout le premier, comme on voit.

Saint Paul, évêque de Verdun (8 février, 631); saint Silvin de Toulouse, évêque de Térouanne (17 février, 718); saint Félix, évêque de Dunwich, apôtre des Est-Angles; saint Claude, évêque de Besançon (6 juin, v. 694); saint Liévin, évêque régionnaire martyrisé en Flandre (12 novembre, 659), sont tous représentés quelquefois tenant un cierge. Je ne saurais donner d'autre motif que celui dont nous parlions à propos de saint Irénée (p. 194). Tous, en effet, ont porté la foi chez les infidèles, et c'est l'unique point qui me semble commun entre leurs histoires.

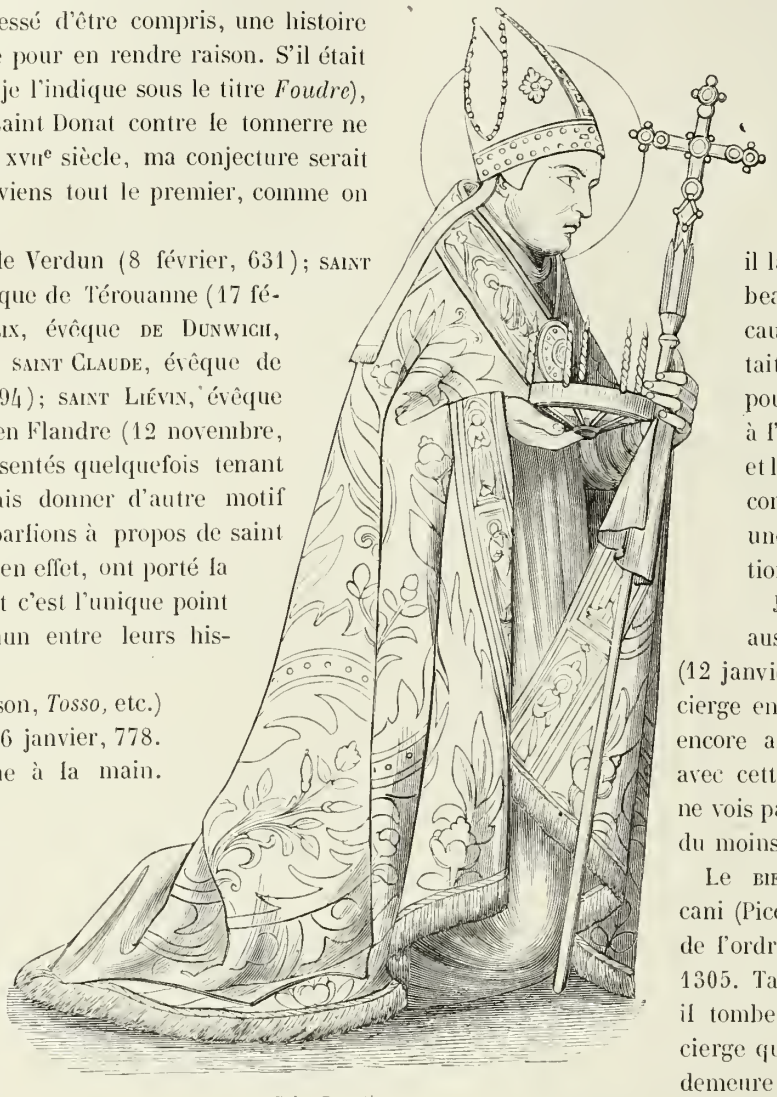
Saint Tozzon (ou Thosson, *Tosso,* etc.) évêque d'Augsbourg; 16 janvier, 778. Un flambeau ou torche à la main. On raconte qu'étant prêtre, il s'était rendu au tombeau de saint Gall, portant un cierge pour se guider la nuit, sans que pluie ou vent le pussent éteindre. Au retour de ce pèlerinage il conduisit saint Magnus de Fuessen (Cf. *Auxiliaires,* p. 102; *Dragon*) vers la Bavière[1]. Est-ce à dire qu'il a procuré aux montagnards de l'Algau la lumière de l'Évangile en leur amenant des apôtres à demeure?

Saint Médard, évêque de Noyon et de Tournai (Cf. *Cheval*). Des flambeaux dans l'air au moment de sa mort, ou l'appartement rempli d'une lumière céleste. Ce sont des faits rapportés par ses biographes.

Saint Érasme ou saint Elme. Cf. *Feu.*

Saint Ramwold, abbé (Cf. *Apparitions de Jésus-Christ,* p. 54).

Saint Solein (*Solemnis*), évêque de Chartres; 24 septembre, v. 509. Une petite lanterne en main; peut-être pour indiquer la lumière qui parut sur son tombeau (Cf. *Sépulcre*), ou parce qu'il s'était caché pour éviter d'être promu à l'épiscopat. Mais si c'est cela, il faut avouer que le signe n'est pas clair, et répond trop bien à l'expression de saint Pierre (II Petr. I, 19) : « Une lanterne qui luit dans l'obscurité. »



Saint Donatien.

Saint Bernard de Tiron, abbé; 14 avril, 1117. Endormi pendant une lecture dont il avait voulu prendre le temps sur la nuit, il laisse échapper son flambeau qui se renverse sans causer d'accident. Il écourtait volontiers son sommeil pour vaquer à l'oraison et à l'étude des livres saints; et le fait qui vient d'être raconté fut considéré comme une marque de la protection divine[2].

Je trouve que l'on donne aussi au martyr saint Arcade (12 janvier, ou 13 novembre) un cierge en main. Il ne m'est pas encore arrivé de le rencontrer avec cette caractéristique, et je ne vois pas ce qu'elle signifierait, du moins historiquement.

Le bienheureux Joachim Pelacani (Piccolomini ou Salomoni?), de l'ordre des Servites; 16 avril, 1305. Tandis qu'il sert la messe il tombe à la renverse, et un cierge que sa main abandonnait demeure suspendu en l'air. Ce fait arriva aux yeux de tout le peuple, un jour de l'Assomption dans la ville d'Arezzo, et la chute du saint était causée par une attaque de mal caduc. Il avait gagné cette infirmité au service d'un pauvre épileptique dont le désespoir semblait tellement irrémédiable que l'homme de Dieu s'offrit au Ciel pour remplacer cet affligé, en éprouvant lui-même sa terrible maladie. Aussi ne put-il être élevé à la prêtrise, et toute sa consolation était de servir la messe.

Saint Pierre Gonzalès (Telmo), Cf. *Feu.*

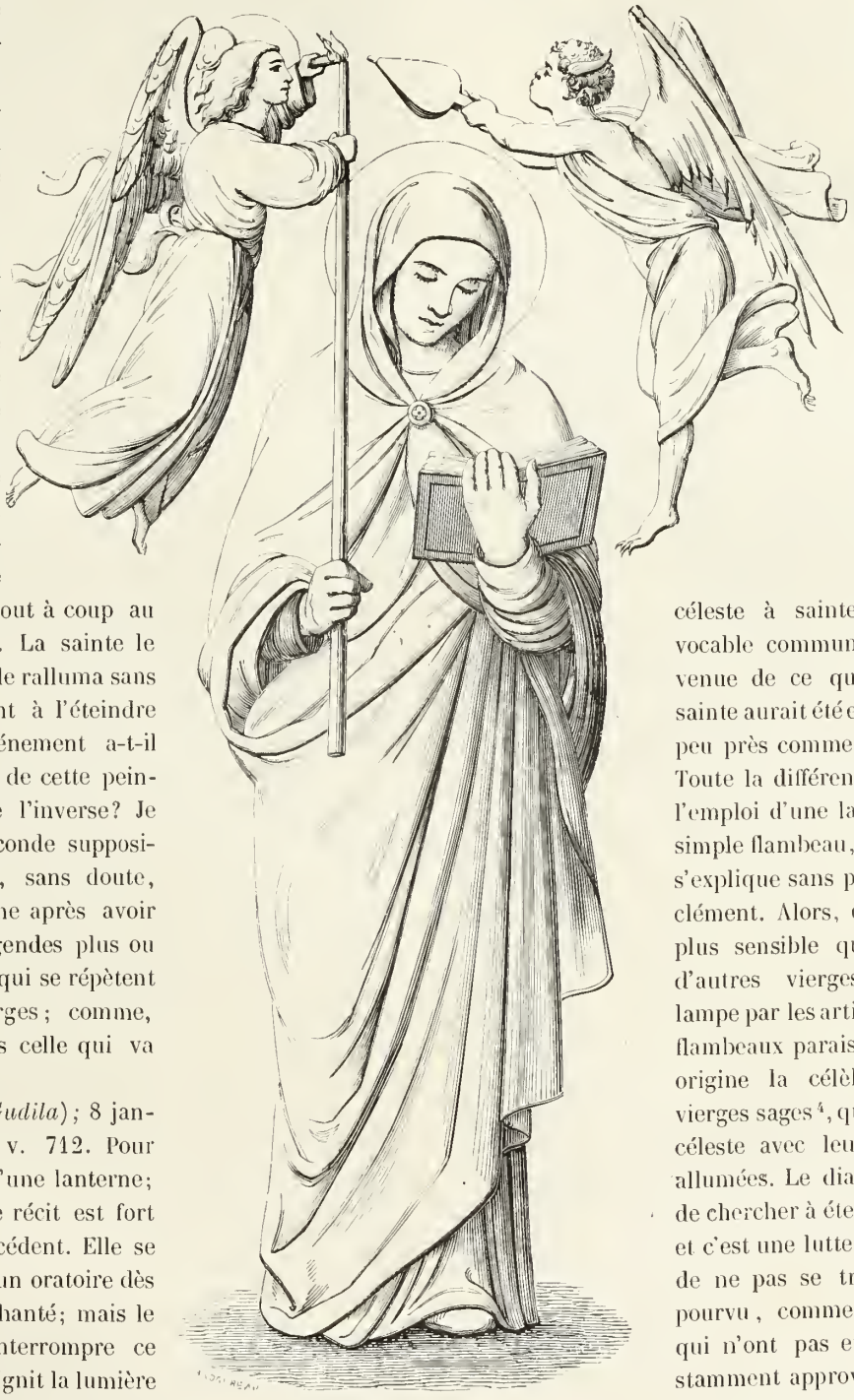
Saint Silvain, Cf. *Image de Notre-Dame.*

Sainte Geneviève, 3 janvier, 512. Dans presque toutes

à la fois. C'est de cet ancien usage qu'est venu notre mot *torche.* Cf. A. Forgeais, *Enseignes de pèlerinage,* p. 162, 63, 96.

1. Rader, *Bavaria sancta,* t. IV.
2. *Calendar. benedict.,* 15 april.

les anciennes représentations elle porte un cierge que le diable s'efforce d'éteindre (communément avec un soufflet), et qu'un ange rallume ou maintient allumé.



On ne connaissait guère jadis la sainte Geneviève bergère que nous ont faite les artistes modernes, et l'ancienne représentation était censée retracer un fait de son histoire[1]. Une nuit, dit-on, qu'elle conduisait à l'office les vierges de sa compagnie, le flambeau porté par l'une d'elles, s'éteignit tout à coup au milieu de la rue. La sainte le prenant en main, le ralluma sans que le vent parvînt à l'éteindre désormais[2]. L'événement a-t-il été la cause réelle de cette peinture ou serait-ce l'inverse? Je penche vers la seconde supposition; et d'autres, sans doute, penseront de même après avoir vu les diverses légendes plus ou moins analogues, qui se répètent pour d'autres vierges; comme, par exemple, dans celle qui va suivre.

Sainte Gudule (*Gudila*); 8 janvier et 6 juillet, v. 712. Pour celle-ci, il s'agit d'une lanterne; mais, du reste, le récit est fort semblable au précédent. Elle se rendait, dit-on, à un oratoire dès que le coq avait chanté; mais le démon voulant interrompre ce pieux exercice, éteignit la lumière qu'elle portait (ou faisait porter) dans une lanterne. La sainte obtint de Dieu que son falot se rallumât[3]. On en a (p. 198) la représentation officielle sur un sceau bruxellois.

Je ne sais si les Brabançons trouveront bien hardi un simple doute que je soumets, du reste, au jugement de leurs archivistes. Ils honorent, dans la même église et comme patrons de leur ville, sainte Gudule et saint Michel, qui sont en effet réunis dans le sceau que nous allons reproduire. L'idée d'associer le prince de la milice céleste à sainte Gudule sous un vocable commun ne serait-elle pas venue de ce que primitivement la sainte aurait été escortée d'un ange, à peu près comme sainte Geneviève? Toute la différence serait donc dans l'emploi d'une lanterne au lieu d'un simple flambeau, et cette substitution s'explique sans peine sous un ciel inclément. Alors, et ce sera beaucoup plus sensible quand nous verrons d'autres vierges gratifiées d'une lampe par les artistes (Cf. *Lampe*), ces flambeaux paraissent bien avoir pour origine la célèbre parabole des vierges sages[4], qui attendent l'Époux céleste avec leurs lampes toujours allumées. Le diable ne manque pas de chercher à éteindre cette lumière, et c'est une lutte de toute la vie; afin de ne pas se trouver pris au dépourvu, comme les vierges folles qui n'ont pas eu soin d'être constamment approvisionnées d'huile.

Quoi qu'il en soit, le langage flamand ne se prononce

1. Les principaux points de sa légende sont rappelés ainsi dans une prose du Missel de Paris (1516, in-4°):

« Felix ortus infantulæ
Teste Germano præsule,
Quod prævidit in spiritu
Rerum probatur exitu.
Hic ad pectus virgineum,
Pro pudoris signaculo,
Nummum suspendit æneum
Insignem crucis titulo.
. . . . . .
Insontem manu feriens
Mater privatur lumine,
Matri virgo compatiens
Lucis dat usum pristinæ.
. . . . . .
In ejus manu cerei
Reaccenduntur cœlitus.
. . . . . .
Ignem sacrum refrigerat
Post mortem vivens meritis,
Quæ prius in se vicerat
Æstus interni fomitis. Etc. »

2. Au lieu de faire rallumer le cierge par un ange, on a quelquefois interposé la main de celui-ci entre la flamme et le souffle du diable. Qui sait si ce cierge, quand on ne l'a plus compris, n'aurait pas donné lieu à l'invention de la houlette qui a transformé la patronne de Paris en une bergère?

Un autre miracle à propos de cierge, dans la vie de sainte Geneviève (Surius, 3 janvier) donnerait à croire que le symbole du flambeau était constant pour elle, mais que l'interprétation était flottante.

3. *Calendar. benedict.*, 8 januar.

4. Matth. xxiv, 1-13.

Ma conjecture à ce sujet semble appuyée par quelques fragments

pas bien décidément entre une lampe et une lanterne, pour la sainte brabançonne; car, la *tremella deliquescens,* qui fructifie au commencement de janvier, est appelée *sinte Goulds lampken.* C'est un terme, entre autres, de

Sceau bruxellois de 1416 (Cf. p. 197).

cette nomenclature populaire que les sciences naturelles auraient pu adopter souvent sans nuire à leurs cadres, un peu trop partiaux pour la mythologie classique. Les noms vulgaires avaient souvent cela de bon et de vraiment scientifique, qu'ils désignaient la saison de la fleur en l'attribuant approximativement à un jour du calendrier.

Sainte Wivine abbesse, qui a été regardée comme ayant préludé à la vie commune des béguinages près de Bruxelles (au Grand Bigarden); 17 décembre, 1170. Elle tient un livre et un cierge qu'allume un ange, le diable s'enfuit. Le livre peut faire allusion au psautier de la sainte, que l'on conservait dans le couvent, et qui, avec une croix, était tout ce qu'elle avait emporté de la maison paternelle en allant vivre dans un bois, accompagnée de son amie Emteware. Du reste on sera frappé, tout d'abord, de la similitude établie par ce flambeau entre les trois saintes que nous venons de mentionner. Raison de plus pour penser que les artistes y ont vu primitivement l'expression d'une idée commune aux vierges chrétiennes, sans qu'il faille recourir à un fait renouvelé pour toutes trois presque identiquement.

Sainte Brigitte de Suède; 8 octobre, 1373. Un cierge à la main, devant un crucifix. Souvent, pour ne pas laisser passer le vendredi sans ressentir quelque souffrance en mémoire de la Passion du Sauveur, elle faisait tomber sur sa chair des gouttes de cire brûlante[1].

Sainte Marie de la Cabeza, femme de saint Isidore le Laboureur. Une burette d'huile et une lanterne (ou une torche) à la main. Cf. *Eau.*

CHANOINES. Cf. *Fourrures*, *Rochet*, etc.

CHAPE.

Le *pluvial,* comme les liturgistes appellent la *chape* (*cappa*) ecclésiastique, montre assez par son nom qu'il a été primitivement un manteau ou caban (*gabanna* des italiens), destiné à protéger contre la pluie. Aussi avait-il jadis un capuchon qui pouvait se relever sur la tête, et représenté encore, pour mémoire, par la pièce qui descend sur les épaules et que l'on appelle chaperon. Il doit avoir été destiné, vers le VI^e^ siècle, à garantir les principaux officiers ecclésiastiques durant les processions; soit à cause de leur grand âge et des infirmités qui accompagnent trop souvent la vieillesse, soit en raison des ornements plus précieux qui répondaient à leur dignité. De là seront venus les vêtements nommés *cappa magna, camail,* employés comme marque d'honneur ou comme préservatifs contre le froid durant les longs offices d'hiver. Cette dernière considération, jointe à quelque peu de pensées mondaines ou au désir de constater les rangs hiérarchiques, a fait adopter les fourrures plus ou moins recherchées; et les aumusses, jadis portées sur les épaules (pour être élevées jusqu'au front), auront persisté comme signe distinctif dont le sens se comprend à peine à notre époque quand on les voit habituellement sur le bras gauche, et en été comme dans la saison rigoureuse.

Quoi qu'il en soit, l'habitude que nous avons contractée en France de voir la chape sur le dos des chantres gagés, nous inspire peu de considération pour ce vêtement ecclésiastique. Cependant les monuments, jusqu'au XVIII^e^ siècle, nous le montrent porté par les papes, et il est bon de savoir que jadis le chantre était un des principaux dignitaires dans le chapitre. Vers le XV^e^ siècle, les évêques sont communément représentés en chape, et lorsqu'ils ont appartenu à un ordre religieux, ils portent sous la chape leur vêtement monastique ou régulier; sinon, ils sont revêtus de l'aube tout simplement sous le *pluvial.* Il ne faudrait donc pas s'étonner lorsque nous donnons

de l'office consacré à sainte Geneviève dans un manuscrit du XV^e^ siècle (aujourd'hui entre les mains de M. le curé de Saint-Étienne-du-Mont). L'hymne (*Genovefæ præconia*) des premières vêpres y dit :

« Virgo prudens et humilis,
In vase custos olei,
Lampas inextinguibilis,
Luce refulsit fidei. »

Puis, dans une antienne du troisième nocturne

« Jam sponsi thalamos ingressa tui immaculatos,
Lampadibus nostris oleum, pia, suffice verum. »

De même pour la troisième antienne de laudes :

« Hæc est virgo nitens quæ, clara lampade, sponso
Obvia processit; latura perenniter illi
Obsequii pensum, divis sociata choreis. »

Cependant j'aurais à me reprocher de laisser croire que ce même office omette la légende du cierge rallumé, si je ne disais qu'il y en est fait mention plus d'une fois.

1. AA. SS. *Octobr.*, IV, p. 491.

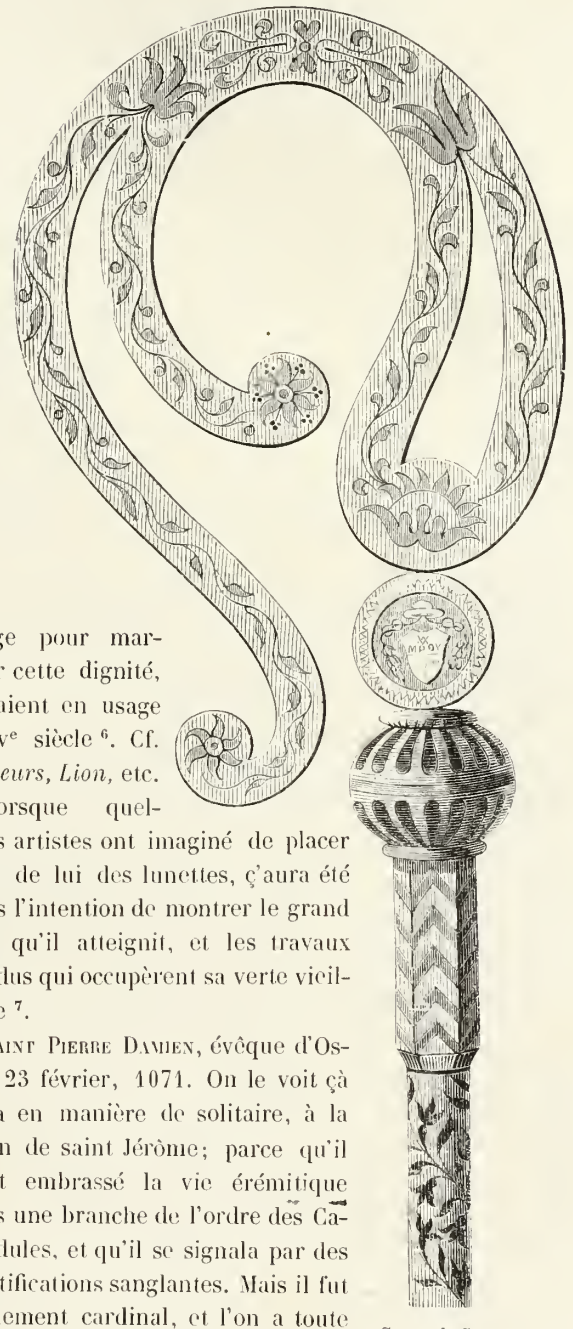
quelques dessins où ils se voient avec ces costumes; comme, par exemple, saint Blaise et saint Donatien, à l'article *Chandelier,* p. 196, etc.), ou saint Hugues de Lincoln, sous le titre *Apparitions de l'enfant Jésus* (p. 56), et saint Claude (p. 154).

Mais il semble utile de faire observer que le *fermail* des chapes (réunissant par un simple joyau d'orfévrerie les deux bords du *pluvial*) appartient à l'épiscopat, si je ne me trompe fort[1]; n'en déplaise aux chasubliers qui coupent ou inventent des vêtements ecclésiastiques *façon moyen âge,* sans s'informer assez des usages liturgiques. Le saint Blaise d'Aix-la-Chapelle (p. 195) n'a pas du tout devant sa chape l'agrafe au bout d'une patte en draperie (comme les chantres), mais bien un *fermail* oblong qui est encore caractéristique épiscopale sous cette forme déjà quelque peu altérée.

CHAPEAU DE CARDINAL.

Plus d'un saint a droit d'être représenté avec cet insigne de dignité ecclésiastique; nous n'indiquerons ici que les cas où l'on pourrait être embarrassé à la vue du chapeau rouge, parce qu'il ne semble pas d'accord avec le reste de la scène. On s'est mis assez récemment à multiplier les rangs et le nombre de glands selon une proportion mesurée par le degré hiérarchique. Cela ne remonte pas bien haut, et le chapeau ecclésiastique n'a d'ordinaire que trois rangs de *fiocchi* superposés en augmentant à chaque degré inférieur (1, 2 et 3); à peu près comme on le voit sur les armoiries de la crosse ci-contre, qui est conservée à la cathédrale de Saragosse[2]. Le possesseur primitif de ce bâton pastoral n'était qu'évêque, mais la dignité s'exprimait uniquement par la couleur des glands et du chapeau, sans recourir à l'échafaudage moderne de glands étagés jusqu'au nombre de trente[3] avec une sorte de progression arithmétique qui a pour son moindre défaut celui d'être extrêmement disgracieuse.

Saint Jérôme; 30 septembre, 420. Quelquefois on lui a donné tout le costume d'un cardinal, surtout dans les vieux tableaux; ailleurs le saint est demi-nu dans sa grotte, et le chapeau se voit à terre, ou suspendu contre une paroi. De savoir si saint Jérôme a été vraiment cardinal, c'est une autre affaire[4]. L'idée de lui attribuer cette dignité semble venue de ce qu'il avait été secrétaire du pape saint Damase[5]. Mais, en tout cas, ni les insignes actuels du cardinalat, ni surtout la couleur rouge pour marquer cette dignité, n'étaient en usage au v^e^ siècle[6]. Cf. *Docteurs, Lion,* etc.



Crosse de Saragosse

Lorsque quelques artistes ont imaginé de placer près de lui des lunettes, ç'aura été dans l'intention de montrer le grand âge qu'il atteignit, et les travaux assidus qui occupèrent sa verte vieillesse[7].

Saint Pierre Damien, évêque d'Ostie; 23 février, 1071. On le voit çà et là en manière de solitaire, à la façon de saint Jérôme; parce qu'il avait embrassé la vie érémitique dans une branche de l'ordre des Camaldules, et qu'il se signala par des mortifications sanglantes. Mais il fut réellement cardinal, et l'on a toute raison de lui en donner les insignes, quoiqu'ils ne fussent pas encore tels qu'aujourd'hui.

Saint Bonaventure, franciscain et évêque d'Albano;

1. Sarnelli. *Lettere ecclesiastiche.* — Cf. Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica* (v. *Formale*), t. XXVI, 317.

2. Cf. *Mélanges d'Archéologie,* t. IV, *Crosses,* fig. 154.

3. Cf. Ch. de Linas, *Archives des Missions scientifiques,* t. VII (1858), p. 32, sv.

4. Cf. J. de Torquemada, *Questiones dignissimæ;* in festo sancti Hieronymi, qu. 2. — Engelstoft, *Hieronymus...,* p. 48. — Weitenauer, *Miscella,* t. I, p. 83. — Baronii *Annales,* A. 378, 382. Etc. Aux xvi^e^ et xvii^e^ siècles, le cardinalat de saint Jérôme ne faisait doute pour presque personne en Espagne. Lope de Vega intitule tout simplement *Le cardinal de Bethléem* (El cardenal de Belen), son drame sacré dont ce grand docteur est le héros. Cf. Lope, *Comedias escogidas,* t. III; Madrid, 1857.

5. Lope (*ibid.,* p. 596) substitue le pape saint Libère à saint Damase, en ce qui touche la promotion de saint Jérôme au cardinalat :

« Obedeciendo á Liberio
Vinó Jerónimo á Roma,
Ordenóle cardenal
De edad de treinta y tres años. Etc. »

6. Cf. J. Molan, *Hist. SS. imaginum,* lib. II, cap. xx; lib. III, cap. xlii (ed. Paquot, p. 67, 360).

7. Cf. Hieronym., *In Ezechiel.* Præfat.

14 juillet, 1274. Il est souvent peint en costume de son Ordre, mais avec le chapeau de cardinal. Pour celui-ci, nul doute qu'il n'eût été élevé au cardinalat, et que les insignes modernes de cette dignité ne fussent déjà établis, puisque cela date de 1245.

Saint Vincent Ferrier (Cf. *Ailes*, p. 26). Parfois on place à ses pieds le chapeau, parce qu'il refusa plus d'une fois les dignités ecclésiastiques, et le cardinalat entre autres.

Saint François de Borgia (Borja), de la Compagnie de Jésus ; 10 octobre, 1572. On peint ordinairement le chapeau près de lui ou à ses pieds, parce qu'il se hâta de quitter Rome sans bruit, en s'apercevant que l'on songeait à le faire cardinal. Sa haute naissance et l'éclat de sa renonciation au monde après qu'il avait occupé les fonctions les plus élevées, attiraient naturellement sur lui l'attention de la cour romaine. Mais rentré en Espagne, il s'efforça de se faire oublier dans des ministères obscurs autant qu'il le pouvait. Cf. *Tête de mort*, etc.

CHAPEAU DE PÈLERIN. Cf. *Pèlerins.*

CHAPELET.

Le rosaire ou chapelet, d'une forme élémentaire et souvent réduit à un petit nombre de grains enfilés grossièrement, se voit bien des fois dans la main, ou suspendu à la ceinture des ermites.

C'est une façon de donner à entendre que la prière était leur grande occupation, et qu'ils s'y aidaient de tous les moyens pour vaincre la divagation d'esprit.

Saint Dominique, fondateur des Frères Prêcheurs ; 4 août, 1221. Il passe pour avoir reçu de la très-sainte Vierge le rosaire sous sa forme actuelle la plus répandue ; et c'est pourquoi nous le plaçons à la tête de cet article, même avant les papes et les évêques, contre notre ordinaire. A vrai dire, il paraît bien qu'un chapelet quelconque existait depuis longtemps lorsque saint Dominique en recommanda l'usage [1], qui est devenu comme une caractéristique de son Ordre. Probablement sa véritable part dans cette dévotion fut de l'avoir ranimée et relevée par la méditation des principales actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est aussi ce que paraît exprimer l'oraison de l'Église pour la fête du Rosaire. Cf. *Chien, Étoile*, etc.

Saint Pie V, de l'ordre de Saint-Dominique ; 5 mai, 1572. Lorsqu'on le peint récitant le chapelet, ce n'est pas précisément parce qu'il était dominicain, mais à cause de sa grande confiance dans ce moyen d'obtenir l'aide du Ciel. Ainsi, au moment de la ligue qui brisa pour longtemps les forces maritimes de l'empire ottoman par la bataille de Lépante, le saint pape fit faire des processions par les confréries du rosaire ; et il eut révélation de la victoire au moment où elle se décidait sur la mer Ionienne. Aussi établit-il la fête de Sainte-Marie de la Victoire, en souvenir du triomphe des armes chrétiennes par l'intercession de la Mère de Dieu.

Saint Bonaventure (Cf. *Chapeau de cardinal*, p. 199). Recevant de la très-sainte Vierge une sorte de chapelet composé de trois *Pater* séparés par quatre *Ave*. Ce doit être une allusion à l'espèce d'office (*Psautier*) qu'il a composé en l'honneur de Marie.

Saint Alphonse de Liguori, évêque (Cf. *Chaire*, p. 193).

Sa grande dévotion envers la reine des anges est l'un des faits saillants de sa vie ; aussi lorsque, vers 1775, le grand âge et les infirmités lui firent laisser l'adminis-

1. Cf. Weitenauer, *Miscella litterarum*, t. I, p. 92, sqq. — AA. SS. *August.*, t. I, p. 422, sqq. Etc.

tration de son diocèse, son occupation la plus ordinaire était de réciter son chapelet.

Saint Louis Bertrand, dominicain (Cf. *Artillerie et armes à feu,* p. 86, sv.). J'ai dit que les missionnaires dominicains sont fréquemment représentés tenant à la main un chapelet; pour celui-ci, le motif en est plus particulier, parce que le rosaire fut entre ses mains l'instrument de plusieurs miracles [1].

Saint Diègue (*Didacus*) d'Alcala, franciscain. Cf. *Croix.*

Saint Ladislas, roi de Hongrie (Cf. *Bannière,* p. 116). De la même main il tient son chapelet et son sabre; c'était sa façon de charger l'ennemi, et il ne se battait pas plus mal pour cela.

Le bienheureux Alphonse Rodriguez, frère lai (coadjuteur) de la Compagnie de Jésus; 30 octobre, 1617. L'habitude de réciter son chapelet, ou de le tenir constamment à la main, caractérise fort bien sa tendre dévotion envers la Mère de Dieu; car sur ses vieux jours les deux doigts qui maniaient son rosaire avaient contracté une callosité sensible par suite de cet exercice constamment répété.

Sainte Catherine de Sienne, du tiers ordre de Saint-Dominique; 30 avril, 1380. Elle ressemble par des traits nombreux (couronne d'épines, lis, etc.) à sainte Madeleine dei Pazzi qui était carmélite de l'ancienne observance. Mais comme sainte Catherine était dominicaine, le rosaire la distingue; et souvent même on la voit avec saint Dominique aux pieds de la très-sainte Vierge, comme si elle avait reçu au même titre et en même temps que lui la mission de répandre le chapelet. Mais c'est une manière de réunir les deux patrons principaux (pour les femmes comme pour les hommes) de l'ordre qui a propagé la dévotion du rosaire.

CHAPELLE.

Saint Clément pape (Cf. *Ancre;* p. 29, sv.). Près de lui, ou sous ses pieds (comme le représente ci-contre sa statue à la cathédrale de Chartres) une petite chapelle entourée par les eaux.

La légende raconte qu'après sa mort dans les flots de la mer Noire, près de Cherson, les eaux se retiraient tous les ans pour ouvrir un passage vers le tombeau de marbre qui conservait les restes du saint, et qui était regardé comme élevé par les mains des anges [2]. On ajoute que, comme les pèlerins s'y rendaient en foule pour profiter de cette merveille, il leur fallait se retirer à temps pour n'être pas surpris par l'espèce de reflux qui regagnait le rivage après la solennité. Or une certaine année, lorsqu'on avertissait les chrétiens d'abandonner promptement le saint lieu qui allait être recouvert par les eaux, un petit enfant fut oublié par sa mère dans l'empressement de la fuite. L'année d'après, cette malheureuse femme venait se plaindre amèrement de sa mésaventure au saint martyr qu'elle regardait comme en étant la cause. Mais elle aperçut, dit-on, son enfant couché près du tombeau; et quand elle le prit dans ses bras, celui-ci se mit à ouvrir les yeux, ne sachant pas même qu'il eût dormi plus qu'à l'ordinaire [3].

Saint Piammon. Cf. *Autel,* p. 101.

Plusieurs saints, que l'on pourrait chercher ici, se trouveront sous les mots *Autel, Église, Messe,* etc.

CHAR, CHARIOT.

Le prophète Élie enlevé dans un char de feu (IV Reg. II, 11, 12) est représenté sur plus d'un sarcophage chrétien, comme figure prophétique de l'Ascension du Fils de Dieu [4].

Le char mystérieux d'Ézéchiel (Ezech. I, 4—25; X, 8-22) caractérise souvent le prophète qui l'a vu; mais comme le sens de cette vision représente la loi nouvelle, au dire de tous les interprètes, il en sera question surtout à propos des quatre *évangélistes.*

Saint Philippe diacre (Act. VIII, 26-40)). D'après le récit de l'Écriture sainte, on peut le peindre ou dans le char avec l'eunuque de la reine éthiopienne auquel il explique la prophétie d'Isaïe, ou baptisant ce néophyte dont le char attend près de là [5].

Saint Philippe Benizzi, servite; 23 août, 1285. Comme il entendait la messe, la Mère de Dieu apparaît et l'invite à se réunir aux fondateurs de l'ordre des Servites,

1. AA. SS. *Octobr.,* t. V, p. 324, 457, etc.

2. *Bréviaire romain,* troisième répons de matines : « Dedisti, Domine, habitaculum martyri tuo Clementi in mari, in modum templi marmorei, angelicis manibus præparatum; iter præbens populo terræ. Etc. »

La statue de Chartres copiée ici, laisse tout d'abord douter si la petite chapelle est entourée de flammes ou de flots. C'est un inconvénient de la statuaire en général, et de la naïveté du moyen âge en particulier. Aussi certains antiquaires de ce siècle ont voulu que ce petit édicule fût la cathédrale de Chartres incendiée. En conséquence ils faisaient de notre personnage un évêque qui aurait reconstruit cette église. Puis, afin que tiare et pallium ne prêtassent pas à objection, quelqu'un y a écrit en caractères modernes d'une assez belle écriture anglaise (couleur historique!), le nom de saint Fulbert, évêque du lieu. Cet épigraphiste était peu versé dans la lecture du *Bréviaire romain,* ou tout simplement de la *Légende dorée;* en tout cas la paléographie le préoccupait fort peu, Dieu merci. Car, grâce à son anachronisme, toute erreur est impossible sur l'époque de l'inscription exécutée avec si peu de finesse.

3. *Menolog. græc.,* t. I, p. 210. — *Legenda aur.,* c. CLXX.

4. Cf. Bosio, *Roma sotterranea,* p. 73, 77, 161, 257, etc.

5. *Menolog. græc.,* t. I, p. 111.

en lui montrant un char où elle veut qu'il monte avec ceux qu'il y voit. La très-sainte Vierge, dit-on, lui adressa les mêmes paroles que l'ange avait dites au diacre saint Philippe [1].

Saint Bavon (Cf. *Arbre*, p. 67) guérissant un homme qui avait eu les jambes brisées par son chariot. C'était un paysan qui apportait des matériaux pour la construction de la cellule où voulait se retirer le saint ; et quoiqu'il n'eût pas épargné les grossièretés au pieux solitaire, celui-ci pria le Ciel de secourir un homme qui s'employait pour son service.

Saint Conon, martyr. Cf. *Chaussure garnie de clous à l'intérieur*, p. 208.

CHARBONNIER.

Saint Alexandre, évêque de Comane et martyr ; 11 août, v. 250. Instruit, mais caché dans la profession de charbonnier qu'il avait adoptée pour se dérober aux regards des hommes, il fut découvert par saint Grégoire de Néocésarée qui le sacra évêque. Aussi l'appelle-t-on communément saint *Alexandre le Charbonnier*.

CHARBONS ARDENTS.

Le prophète Isaïe est rarement peint dans l'Occident, au moment de la vision (Isaï. vi, 1-7) où le séraphin touche ses lèvres pour les purifier avec un charbon pris au feu de l'autel. Mais on peut rencontrer cette représentation, et il ne saurait être inutile de l'avoir signalée.

Saint Brice, évêque de Tours ; 13 novembre, 444. Portant des charbons allumés, dans un pan de son vêtement.

Il avait été diacre de saint Martin, et ne s'était guère refusé le plaisir de le tourner en ridicule dans plus d'une circonstance. Saint Martin qui ne l'ignorait pas, lui avait dit : « Je te semble un homme assez bizarre ; ne t'excuse point, je sais que tu l'as dit. Mais je te protége contre le ressentiment du Ciel, et tu auras à payer cela quand je n'y serai plus. Tu me succéderas dans l'épiscopat, mais sache bien que cette dignité te vaudra plus d'une peine. » Brice fut en effet choisi pour remplacer saint Martin sur le siége de Tours. Mais une femme l'accusa d'être le père de l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Le peuple s'ameuta sur cette nouvelle, et vint armé de pierres pour lapider son évêque ; saint Brice voyant qu'il avait beau nier le fait devant ces gens irrités, fit apporter l'enfant qui n'avait qu'un mois, et lui ordonna de dire s'il était vrai qu'il fût son fils. La réponse négative du nouveau-né ne calma pas davantage les Tourangeaux une fois mis en goût de tapage et de vociférations. Saint Brice alors prit des charbons ardents et les porta dans son vêtement jusqu'à la tombe de saint Martin, sans qu'aucune

trace de brûlure apparût lorsqu'il eut secoué ce feu. Rien n'y fit. Il lui fallut quitter sa ville épiscopale, pour céder à l'orage ; et il demeura sept ans exilé, avant que ses ouailles voulussent entendre raison [2].

1. Act. viii, 29. « Accede, et adjunge te ad currum istum. »

2. *Legenda aur.*, c. clxvii. — Wandelbert :

« Briccius exilio, lacrymis, signisque probatus. »

Hug. Rigault, *S. Autissiodor. ecclesiæ fasti*, p. 227 :

« Te quoque discipulum Turo, Bricti, exante superbum,
Nunc doctorem humilem præ licat atque ducem. »

L'auteur et l'éditeur des *Fastes de l'Eglise d'Auxerre* étant hommes dévoués à la mémoire de monseigneur Charles de Caylus, grand soutien du jansénisme, je ne voudrais pas que l'on m'attribuât le dessein de recommander beaucoup leur œuvre. Le fait est que les miracles y tiennent fort peu de place, tandis que la prétendue *doctrine de saint Augustin* y occupe des notes interminables. Cela soit

Sans prétendre absolument infirmer la légende tourangelle, je demande la permission de faire observer que l'expression : « Il porte du feu dans son sein, » paraît avoir été un idiotisme celtique. Chez nos ancêtres cela désignait un caractère ardent, décidé, énergique; un homme qui prend feu rapidement [1], ou qui ne s'apaise pas vite quand sa bile s'est enflammée. N'aurait-on pas voulu d'abord exprimer ainsi le naturel brusque et un peu bourru de saint Brice ? Après quoi la légende serait venue pour rendre raison d'une peinture qui avait cessé d'être comprise.

Une épreuve presque semblable à celle de saint Brice est attribuée à saint Lambert de Liége (Cf. *Lance,* etc.), avant son épiscopat, tandis qu'il passait son enfance à Stavelo [2].

Saint Tiburce, martyr; 11 août, 286. Portant des charbons ardents sur sa main, ou marchant pieds nus sur la braise allumée. Quoique les Actes de saint Sébastien semblent dire que Tiburce avait été ordonné diacre, on l'a représenté parfois en costume militaire, parce qu'il était fils du préfet de Rome. Le juge voulait le forcer à brûler de l'encens devant les idoles, et l'on a supposé (ce qui se raconte de quelque autre) qu'il avait tenu de la braise dans sa main, plutôt que de paraître rien faire en l'honneur des faux dieux. Ce qui est constaté par l'histoire, c'est qu'il marcha sur les charbons ardents sans éprouver aucune douleur, et qu'il défia le juge de plonger la main dans l'eau bouillante au nom de Jupiter.

Saint Tiburce fut décapité, et ne doit pas être confondu avec le martyr du même nom qui figure dans les Actes de sainte Cécile.

Saint Vincent diacre, martyr. (Cf. *Carde,* p. 178; *Corbeau,* etc.). Dans la représentation de son martyre, on voit souvent les bourreaux qui lui répandent des charbons ardents sur la tête et sur les membres. Mais cela ne peut être pris comme un attribut qui le caractérise habituellement dans l'art populaire.

Saint Salvator d'Orta, franciscain (Cf. *Jardin*), mettant les pieds sur des charbons. On lui apportait de la braise pendant l'hiver pour qu'il se réchauffât après avoir marché nu-pieds dans la boue et dans la neige; et l'homme de Dieu mit tout bonnement la plante de ses pieds sur les charbons ardents, sans que ses vêtements ni sa chair en souffrissent rien [3].

Sainte Agathe, vierge et martyre (Cf. *Cisailles*). Près d'elle un réchaud avec des fers, sans doute pour étancher le sang après qu'on lui eut tranché les mamelles, ou pour la brûler en divers endroits du corps.

Sainte Charitine, martyre; 5 octobre, sous Dioclétien. On lui rasa la tête pour couvrir de charbons ardents son crâne mis ainsi presque à nu. Comme elle avait été préservée des suites de ce supplice, le juge lui fit briser les dents et couper les doigts des pieds et des mains [4].

Sainte Cyprille, martyre à Cyrène; 5 juillet, époque indéterminée. Forcée de tenir des charbons sur sa main avec de l'encens, pour faire croire qu'elle honorait les idoles, elle se contentait de désavouer la violence en s'écriant : « Ce n'est pas là une offrande qui m'appartienne, car pour moi, je n'adore que Jésus-Christ. »

D'autres saints que l'on chercherait sous ce titre avec quelque droit, se trouveront mieux placés aux articles *Autel païen,* p. 100; *Bucher,* p. 149, sv.; *Four, Tablier.*

CHARPENTIER (Outils de cette profession).

Saint Joseph, époux de la très-sainte Vierge, est communément représenté avec la scie, la hache et même le rabot, parce que les menuisiers aussi bien que les charpentiers l'ont souvent pris pour patron. Dans les petites villes, d'ailleurs, la division du travail n'est pas poussée au même point que dans les grands centres de population. Assurément à Nazareth, par exemple, un ouvrier en bois ne devait pas être circonscrit dans une spécialité très-étroite. Aussi, voyons-nous que les charrons même l'ont plus d'une fois réclamé pour leur protecteur; et certaines gravures populaires de Flandre, destinées, sans doute, aux riverains de l'Escaut ou de la Meuse, représentent saint Joseph comme constructeur de bateaux, ou comme calfat. Cf. *Lis,* etc.

Je ne parle pas de saint Grégoire VII qui, pendant son enfance, semble avoir pris quelque part aux travaux de son frère. On raconte qu'un jour, avec des copeaux ou de la sciure de bois, il traça sur la terre dans l'atelier ces mots : « Dominabitur a mari usque ad mare. » C'était comme une prophétie de sa grandeur future. Mais cela ne se voit guère représenté que comme épisode, dans des peintures où le saint se montre déjà souverain pontife.

CHARRUE OU SOC, ET HERSE.

Je place ici la herse avec la charrue, parce que le moyen âge en avait fait un emblème de la profession des laboureurs. Aussi voit-on quelquefois la herse employée par eux en manière de signature, ou gravée sur la pierre de leurs tombeaux.

dit pour que le livre ne puisse pas être pris au-dessus de sa valeur, du moins d'après mon suffrage. Je l'ai cité en quelques occasions, mais je ne le panégyrise pas autrement.

1. H. de la Villemarqué, *la Légende celtique,* p. 137. L'auteur y remarque qu'une locution semblable a fait peindre saint Kadok comme nous venons de voir saint Brice.

2. *Calendar. benedict.,* 12 septembr.

3. AA. SS. *Mart.,* t. II, p. 687.

4. *Menolog. græc.,* t. I, p. 96. — AA. SS. *Octobr.,* t. III, p. 25. Quelques gravures la représentent coiffée par les bourreaux d'un casque rougi au feu. Cf. Martinov, *Annus ecclesiastic. græco-slavicus,* 5 oct., etc.

Saint Kentigern (Cf. *Cerf*, p. 184). Quant on l'a représenté conduisant une charrue traînée par un cerf et un loup, il est bien possible qu'on ait voulu rappeler ses travaux apostoliques encore plus que les défrichements opérés par ses moines. Apôtre du Strathclyde, il commença par la prédication du christianisme, la civilisation des montagnards de l'Écosse occidentale. C'était bien le cas d'appliquer la prédiction d'Isaïe[1], annonçant les résultats de l'Évangile : « Le loup et l'agneau habiteront ensemble, et le léopard se couchera près du chevreau ; le veau, le lion et la brebis iront de conserve, et un petit enfant les conduira, etc. »

Saint Échenus (ou *Ecianus*), évêque de Clonfert (Cf. *Cerf*, p. 184), labourant avec une charrue attelée de cerfs blancs.

Saint Richard, évêque de Chichester (Cf. *Aumône*, p. 92). On le peint conduisant une charrue, parce que, pour aider son frère, il accepta d'abord les plus rudes travaux de la campagne. Ce fut après cela qu'il alla faire pauvrement ses études à Oxford et à Paris. Devenu évêque, il conserva un grand amour pour les pauvres, dont il connaissait les misères.

Saint Jacques, évêque de Tarentaise ; 16 janvier, v. 480. Un ours tire la charrue à son service, ou traîne du bois pour lui. Il paraît avoir fondé la première église épiscopale dans les hautes vallées de Savoie, et même dans le val d'Aoste. Un bœuf qu'il employait, soit à cultiver la terre, soit à traîner du bois dans la montagne pour la construction de son église, fut dévoré par un ours. Le saint averti par les témoins effrayés, vint requérir la bête farouche de faire elle-même le travail qu'elle avait empêché ; puis, la besogne terminée, il congédia l'hôte des bois, sans permettre qu'on lui fît du mal[2]. Je pense qu'il est permis de voir là les habitants de ces âpres contrées courbés sous le joug de l'Évangile. Cf. *Ours*.

Saint Gui d'Anderlecht (Cf. *Bœuf*, p. 139; etc.). Une herse près de lui indique qu'il fut occupé des travaux du labourage. Quelquefois on lui donne une charrue, et on lui prête, à tort ou à raison, l'aide d'un ange, comme nous allons le rappeler en nommant saint Isidore.

Saint Isidore le Laboureur (Cf. *Ange*, p. 40 ; *Source*). Conduisant une charrue, pour indiquer sa profession ; ou bien sa charrue guidée par un ange, tandis que le saint homme prie Dieu dans son champ ou visite l'église voisine.

Sainte Cunégonde, impératrice ; 3 mars, 1040. Marchant pieds nus sur des fers rouges (sensiblement en forme de socs) ou sur des charbons ardents. Elle avait été rendue suspecte à son époux, saint Henri ; et celui-ci, dont le caractère était assez précipité, exigea que l'impératrice subît publiquement l'épreuve du fer rouge[3]. Elle en sortit sans atteinte[4], et son mari lui rendit si bien sa confiance que, mourant, il dit à la famille de sainte Cunégonde : « Je vous la rends vierge comme vous me l'aviez donnée. » Elle mourut dans le monastère de Kaufungen qu'elle avait fondé.

Sainte Richarde, femme de Charles le Gros, puis bénédictine et fondatrice de l'abbaye d'Andlau ; 18 septembre, v. 896. On rapporte d'elle quelque chose de tout semblable à ce qui vient d'être raconté sur l'accusation de sainte Cunégonde. Mais dans les représentations, elle manie les socs rougis au feu, au lieu d'y poser le pied.

CHASSE.

Ce qui semblerait pouvoir prendre place ici, a trouvé ou trouvera son lieu sous les titres *Cerf*, *Cor de chasse* (Trompe), *Animaux farouches*, *Chien*, etc.

CHASSE ou RELIQUAIRE.

On ne s'attend pas, je pense, à voir mentionnées ici toutes les translations de reliques qui ont pu être peintes pour les pays qu'elles intéressaient. Nous ne parlerons guère cette fois que des scènes généralement usitées pour caractériser un personnage spécial.

Saint Éloi, évêque de Noyon et de Tournay ; 1er décembre, 659. Des châsses près de lui. On sait qu'il avait été argentier du roi de France, c'est-à-dire orfévre, monnayeur, financier, etc. ; et même devenu évêque, il aimait encore à employer son art pour enfermer les reliques de saints dans des coffres précieux, afin de mieux faire comprendre aux fidèles le respect que méritaient ces restes vénérables.

Saint Grégoire de Tours, évêque ; 17 novembre, 595. Un reliquaire ou une châsse à la main. Ce peut être à cause de sa dévotion pour le tombeau de saint Martin, qu'il visitait assidûment avant et durant son épiscopat. Il y était venu dès sa jeunesse en pèlerinage après une guérison qu'il avait obtenue en se recommandant à ce thaumaturge de la France. Ce fut même l'occasion qui le fit connaître et choisir par le clergé de Tours pour occuper la chaire épiscopale de cette ville. Voulant éviter la vaine gloire, il s'efforçait de faire attribuer ses propres

1. Isai. xi, 6-10.

2. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 27.

3. Au sujet de l'ordalie, ou jugement de Dieu par le moyen des socs ardents, Cf. D. Pez, *Thesaurus*, t. II, part. III, p. 635, etc.

4. Une prose (*Laudet omnis spiritus*) en l'honneur de saint Henri, dans le Missel de Saltzbourg (1515) entre autres, mais qui doit avoir été faite pour l'un des évêchés fondés par cet empereur, désigne les principales circonstances de sa vie :

« Purgatur a criminis
Nota virgo, virginis
Vindicat pudorem ;
Purgat adulterium,
Ignitorum vomerum
Non sentiens calorem.

In Cassino monte curam
Benedicti, post pressuram
Longam sentit calculi ;
Quam, quum nusquam sit contactum
Corpus, tamen inde tractum
Admirantur singuli. »

miracles aux mérites de son saint prédécesseur. Il en avait d'ailleurs un motif particulier. Car ayant un jour apaisé une tempête au moyen d'un reliquaire qu'il portait ordinairement, il laissa pénétrer dans son cœur un petit mouvement de vanité; en punition de quoi, Dieu permit, dit-on, qu'il fît une chute de cheval bientôt après.

Saint Omer abbé, puis évêque de Térouanne (Cf. *Buisson*, p. 151). Une châsse près de lui, parce qu'ayant perdu la vue quelque temps, il la recouvra près des reliques de saint Waast, que les Artésiens venaient de placer dans une châsse. Omer était déjà d'un âge avancé, lorsqu'il obtint ce miracle; et après avoir été témoin oculaire des honneurs rendus au saint évêque d'Arras, il s'adressa au Ciel pour être rendu à son état antérieur. Il perdit en effet la vue de nouveau, et jusqu'à la fin de ses jours, un enfant le conduisait par la main [1].

Le B^x Nicolas Albergati chartreux, évêque de Bologne et cardinal (Cf. *Branche*, p. 146). Portant une cassette d'ivoire. C'est un reliquaire d'une partie du crâne de sainte Anne, que le saint déposa chez les Chartreux de Bologne en revenant de France ou d'Angleterre [2].

Saint Gamaliel docteur de la loi, et maître de l'apôtre saint Paul; 3 août et 3 décembre, temps apostoliques. On l'a représenté portant un reliquaire, parce que ce fut lui qui donna la sépulture aux restes du premier martyr saint Étienne, et qui au v^e siècle fit découvrir ses propres reliques avec celles de son fils Abibon (ou Abibas), de saint Nicodème et du saint diacre lapidé par les Juifs. Le récit de cette apparition est abrégée dans le Bréviaire (3 août), et plus d'une cathédrale en France l'avait retracé dans ses verrières. Aussi Saint-Étienne de Bourges [3] m'a donné occasion d'en parler avec quelque détail. Mais cela ne se rattache que de loin à la représentation abrégée dont je m'occupe aujourd'hui.

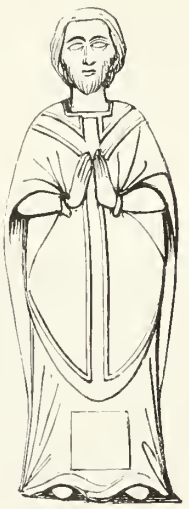
Saint Mummole, abbé de Fleury-sur-Loire; 8 août 678. Une châsse sur la main. Il aurait, dit-on, apporté en France les reliques de saint Benoît et de sainte Scolastique. Les Italiens opposent à cette assertion quelques difficultés, mais les Bénédictins français y tiennent, et l'abbaye de Fleury en prit le nom de *Saint-Benoît-sur-Loire*.

Saint Wenceslas, duc de Bohême (Cf. *Anges*, p. 41, etc.). Portant ou accompagnant une châsse, parce qu'il rapporta d'Allemagne en Bohême le bras de saint Vit. De là, l'honneur rendu à ce dernier saint en Bohême comme patron du royaume.

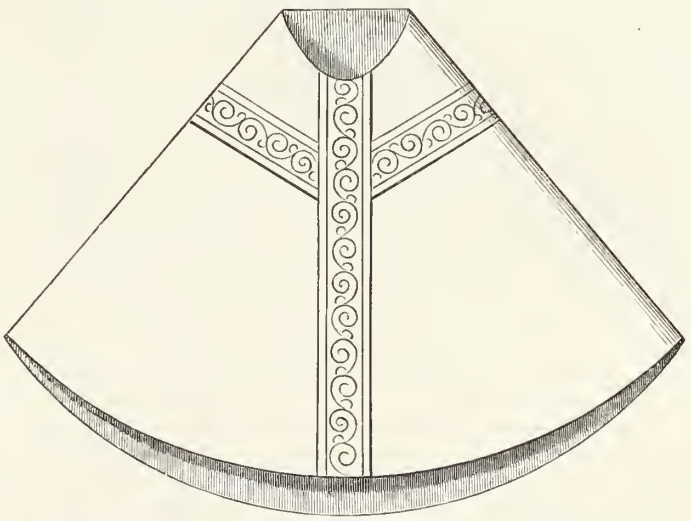
Saint Antoine de Padoue (de Lisbonne), franciscain (Cf. *Ane*, p. 32; etc.). Assistant à la translation des reliques de cinq martyrs. Il était encore chanoine, et l'on rapportait en Portugal les restes de plusieurs disciples de saint François, qui venaient de souffrir la mort chez les Mahométans. Cette vue lui fit prendre la résolution d'embrasser la règle qui avait conduit ces bienheureux au martyre [4].

CHASUBLE.

Ce vêtement supérieur du prêtre quand il célèbre la messe, est aujourd'hui tellement écourté, si fort modifié progressivement par les ciseaux des chasubliers modernes, que son aspect est fort peu monumental. Il a fini par ne plus guère ressembler aux chasubles du moyen âge qui drapaient avec autant de légèreté que d'ampleur. En outre, chacun ayant altéré de son côté les formes anciennes, il s'est trouvé de naïfs écrivains qui ont cru pouvoir déterminer en quel pays écrivait l'auteur de l'*Imitation*, parce que celui-ci dit : « Le prêtre porte la croix par devant et par derrière. » A ce compte, il n'y aurait pas de nation chrétienne dans l'Église latine qui ne pût réclamer ce livre célèbre, soit qu'il appartienne au xiii^e siècle, soit qu'il n'ait paru qu'au xv^e.

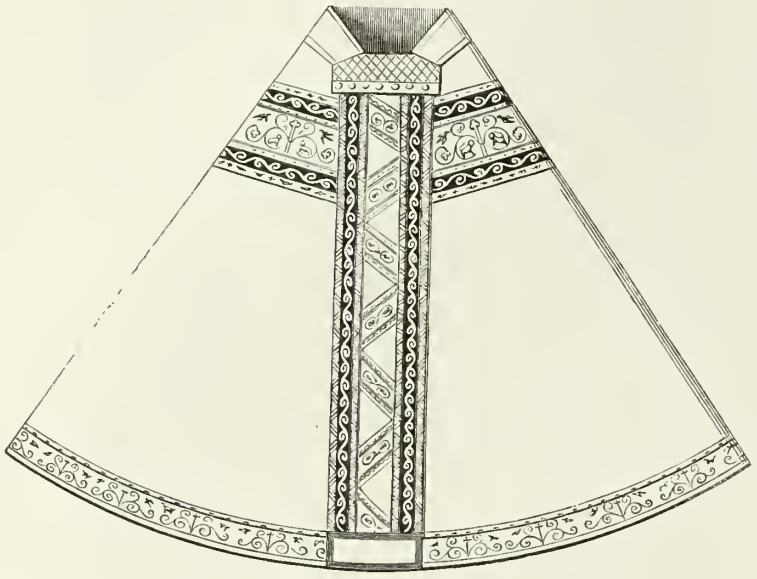


La croix de la chasuble sur la poitrine n'est pas toujours facile à distinguer : les plis ou les mains peuvent la masquer, d'ailleurs les croisillons n'y sont pas constamment à angle droit. L'on peut en juger par la figure que nous donnons ici [5], ou par une chasuble du Niedermünster que le P. A. Martin copiait à Ratisbonne, il y a une vingtaine d'années [6].

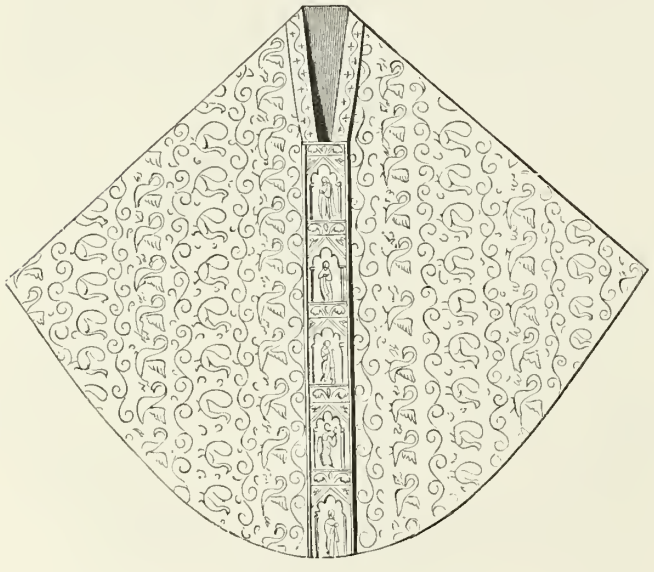


1. *Calendar. benedict.*, 9 septembr.
2. Melloni, *Uomini illustri...*, série I, t. III, p. 438, 102-105.
3. *Vitraux de Bourges*, pl. VIII, p. 232.
4. On peut voir dans les *Portugaliæ Monumenta historica*, scriptorum t. I, p. 112) une autre singularité merveilleuse qui se produisit à cette occasion. Mais la vie de mon saint ne s'y trouve pas intéressée comme le fut celle de la reine Urraca.
5. Elle a été copiée sur une tombe de Laon faite pour un personnage mort vers 1573.
6. Cf. *Mélanges d'Archéologie, d'Histoire*, etc., t. II, p. 245.

Dans la même ville, on en conserve encore une autre qui passe pour avoir été donnée au monastère de Saint-Emmeran, par l'empereur saint Henri [1]. Là on est moins exposé qu'en certains autres cas à confondre la croix de devant avec le pallium des archevêques.



Il n'est pourtant pas sans exemple que la croix antérieure soit représentée par une simple bande verticale, ainsi qu'on le fait aujourd'hui pour celle du dos en Italie et en Espagne. Cela se rencontre à Toulouse sur la chasuble dite de saint Dominique [2], que voici.



Mais encore pourrait-on demander si, depuis le XIIIe siècle, des ciseaux modernes n'ont pas modifié le premier état de cet ornement pour l'adapter aux goûts nouveaux, comme il est assurément arrivé ailleurs plus d'une fois.

En somme, ce vêtement sacerdotal est très-souvent donné aux évêques, et à plus forte raison aux papes, parce qu'ils possèdent seuls la plénitude du sacerdoce. Cependant quelques saints qui n'étaient que simples prêtres, portent fréquemment la chasuble dans les représentations. Ce sera parce que l'on a choisi quelque fait de leur histoire qui s'est passé tandis qu'ils disaient la messe, ou parce qu'ils ont fondé une société de prêtres. Tels sont, par exemple, SAINT IGNACE DE LOYOLA et SAINT PHILIPPE NÉRI.

SAINT ILDEFONSE, évêque de Tolède, reçoit une chasuble des mains de la Mère de Dieu. (Cf. *Apparitions de la très-sainte Vierge,* p. 58). La même faveur est attribuée à SAINT AIMÉ évêque DE SENS, et à SAINT BONET de Clermont (15 janvier, 710). Dans les narrations qui nous restent au sujet de ce dernier [3], je ne vois pas bien clairement s'il s'agit d'une chasuble, d'une aube, ou de tout autre vêtement ecclésiastique. Mais Vincent de Beauvais et une prose conservée à la chartreuse de Cologne, semblent dire que c'était bien une chasuble; et l'on ajoute que ce vêtement merveilleux conservé par les Auvergnats, déconcertait les connaisseurs qui voulaient juger de son tissu. Je m'en rapporte à ce qu'en dit le P. Bollandus ou Henschenius son collaborateur, dont les notes n'éclaircissent point particulièrement le problème.

SAINT THOMAS BECKET, archevêque de Cantorbéry; 29 décembre, 1170. Outre qu'il fut assassiné au pied de l'autel, revêtu de ses ornements épiscopaux, on raconte que la Mère de Dieu lui avait apporté du ciel une chasuble rouge, comme présage du martyre qu'il devait endurer pour la défense des libertés de l'Église.

SAINT STANISLAS, évêque de Cracovie (Cf. *Assassinat,* p. 89).

SAINT MATTHIEU apôtre, SAINT MARTIAL évêque de Limoges, SAINT GATIEN évêque de Tours, SAINT NARCISSE de Girone, SAINT AUREUS de Mayence, SAINT SAVINIEN de Sens, SAINT GOHARD de Nantes, SAINT PHILIPPE NÉRI, SAINT ANDRÉ AVELLINO, etc., ont été mentionnés sous le titre *Autel.*

CHAUDIÈRE.

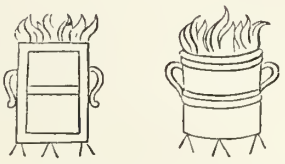
SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE. Sous le nom de *Saint-Jean-Porte-Latine* (Joannes ante portam Latinam), on fête chaque année le martyre que Domitien voulut lui faire endurer dans sa vieillesse, à Rome, en le plongeant dans l'huile bouillante [4]. Il en sortit sain et sauf, conformé-

1. Cf. *Mélanges d'Archéologie,,* etc., t. II, p. 246.—2. *Ibid.,* p. 260.
3. P. de Natal., *Catal. SS.,* II, 70-82; etc. — Cf. AA. SS. *Januar.,* t. I, p. 1076, sq.
4. C'était vers l'an 96, durant la seconde persécution générale. Le proconsu d'Asie fit conduire d'Éphèse à Rome cet homme vénérable qui était connu pour le plus grand docteur des chrétiens. A Rome encore la chapelle *San-Giovanni-in-Oleo* passe pour occuper l'emplacement même du supplice.

ment à la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]. Après quoi il fut déporté dans l'île de Pathmos [2]. Le genre de supplice auquel il fut soumis a seul pu motiver le singulier choix que les chandeliers ont fait de lui pour leur patron [3], et la dévotion de plusieurs à l'invoquer contre les brûlures. D'autre part, comme en certaines provinces (Picardie et pays wallon), le 6 mai s'appelle *Saint-Jean-Porte-Latin,* ce jour a été pris pour fête patronale par les libraires et les imprimeurs « quia portant latinum. » L'interprétation n'est pas de moi, je l'emprunte à une lettre du P. Angelin Gazet (l'auteur des *Piahilaria*) qui l'avait recueilli de la bouche des gens du métier au commencement du XVII[e] siècle. Le P. Héribert Rosweyde, que l'on peut bien considérer comme le fondateur des Bollandistes, sachant combien le P. Gazet aimait les curiosités populaires de l'hagiographie, l'avait prié de recueillir dans l'Artois, la Flandre française et le Hainaut, des renseignements sur les patrons invoqués pour les divers métiers, les maladies, etc. La réponse du P. Gazet, datée de Valenciennes le 19 avril 1623, est conservée à la Bibliothèque royale de Bruxelles parmi divers papiers des anciens Bollandistes, et j'aurai encore quelques autres emprunts à lui faire ailleurs.

En certaines parties de la Champagne ou du Poitou, à ce que l'on m'a dit, le nom de cette fête a reçu une autre application non moins bizarre. Croyant ou feignant de croire que saint Jean porte la tine (tinette, cuvier), les vignerons ont adopté son patronage. Du reste la chaudière et la cuve ne sont pas sans analogie. Aussi, soit qu'on supposât une cuve remplie en manière de baignoire par un liquide chauffé ailleurs, soit qu'on imaginât une sorte de baquet en métal propre à supporter l'action prolongée des flammes, le moyen âge peint volontiers ce supplice comme si le récipient était une tonne défoncée à sa partie supérieure.

Quant à ce que peuvent enseigner les monuments plus anciens, et entre autres les inscriptions sépulcrales, la chaudière était tantôt cylindro-conique ou semblable à un segment de sphère, tantôt en forme de bassine à angles droits. On y jetait de l'huile, de la poix, de la résine, du soufre, et le patient y était plongé lorsque les matières entraient en fusion ou en ébullition. Dans le Ménologe grec, on la prendrait pour un grand cylindre, car elle ressemble assez à une petite tour [4]. Voici, d'après des représentations d'un âge plus reculé, deux façons de figurer cet instrument de torture.



Mais convenons que cela ne tranche pas tout à fait la question, car il se pourrait faire que le copiste s'y fût trompé en nous transmettant comme flammes ce qui était des barbes d'épis dans l'original. Alors nous aurions des mesures pour les céréales, au lieu de chaudières [5].

Saint Émilien évêque de Trevi, martyr; 28 janvier, sous Dioclétien. On le dit venu d'Arménie (de la Cilicie, peut-être, ou des rives occidentales de la mer Noire) pour prêcher la foi en Italie. Soumis à de nombreuses tortures, et entre autres à l'immersion dans le plomb fondu, il termina sa vie par la décollation [6]. Cf. *Groupes* (quatre à quatre).

Saint Cyriaque, évêque; 28 octobre, sous Julien l'Apostat. Plongé dans une chaudière après avoir eu la main droite coupée, puis tué d'un coup de lance [7]. Les Grecs le font évêque de Jérusalem, et veulent que ce soit le juif qui avait indiqué à sainte Hélène le lieu où fut trouvée la vraie croix. Les Latins l'appellent souvent Quiriace ou même Judas, du nom qu'il portait avant son baptême.

Saint Évilase. Voyez ci-dessous sainte Fauste, p. 208.

Saint Vit, martyr; 15 juin, sous Dioclétien. Dans une chaudière pleine de résine, de poix ou de plomb fondu [8]. Il est souvent accompagné de sa nourrice sainte Crescence, et de saint Modeste son père nourricier, qui partagèrent avec lui ce supplice, mais ne moururent que sur le chevalet. Il est considéré comme étant mort dans l'enfance, après l'âge de raison cependant.

Ses reliques, portées de bonne heure à la nouvelle Corbie (Corvey sur le Weser), le firent honorer par les peuples du Nord; si bien que plusieurs ont cru trouver des vestiges de son culte dans l'idole de Swantovit que les Ruges honorèrent après avoir abandonné le christianisme. Cf. *Coq, Groupes.*

1. Joann. XXI, 22 : « Sic eum volo manere donec veniam. » L'évangéliste nous dit lui-même que ce langage fut pris par les disciples comme une promesse d'échapper à la mort. Il donne bien à entendre que la parole divine le garantissait uniquement contre la mort violente. D'autres observations sur le même texte seraient absolument utiles, mais non pas nécessaires ici.

2. Comme on n'avait pas encore inventé de nier la possibilité d'une dérogation aux lois quotidiennes de la nature, les Romains crurent le témoignage de leurs yeux; et l'on expliqua le prodige en accusant de magie celui qui échappait à une épreuve si critique.

Après la mort de Domitien, l'évangéliste quitta Pathmos où il avait écrit l'Apocalypse, et revint habiter Éphèse.

A cette occasion ne pourrait-on pas faire observer que l'apparition du Sauveur à l'exilé de Pathmos réalisait précisement sa promesse? Cela une fois accompli, le vieux témoin du Calvaire n'avait plus qu'à s'éteindre de sa belle mort.

3. Cf. A. Forgeais, *Plombs historiés,* t. I (Métiers, 1862), p. 45-48

On pourrait imaginer que les *sept chandeliers* de l'Apocalypse (I, 12, 13. 20; II, 1, 5) y sont pour quelque chose, mais je n'en crois vraiment rien.

4. *Menolog. græc.,* t. II, p. 136, 148.

5. Cf. L'Heureux, *Hagioglypta*, p. 106, 107. — Prudentii *Opp.,* ed. Arevalo, t. II, tab. XVI, XVII, XXIV, XXVI.

S'il s'agissait de boisseaux, je pourrais me laisser aller à leur chercher une signification symbolique ou autre. Mais ce n'est pas mon sujet pour le moment; et, d'ailleurs, pourquoi chasserais-je sur les terres d'autrui?

6. Brautii *Martyrol. poeticum,* 28 januar. Le martyre de saint Émilien s'y trouve développé dans toutes ses circonstances. Cf. *Hagiolog. italicum* (Bassani, 1773), t. I, p. 62.

7. *Menolog. græc.,* t. I, p. 148. — Cf. P. de Natal., lib. IV, c. CXX.

8. AA. SS. *Jun.,* t. II, p. 1013, 1024.

Sainte Fauste vierge, martyrisée avec saint Évilase ; 20 septembre, v. 309. On l'avait d'abord condamnée à être sciée par le cou, sans que le bourreau parvînt à la blesser ni à la faire souffrir. Ce prodige convertit au christianisme le juge (ou prêtre idolâtre) Évilasius qui fut ensuite plongé avec elle dans une chaudière bouillante, où ils rendirent l'esprit tous deux sans avoir ressenti les atteintes de la torture qu'on voulait leur faire subir [1].

Sainte Théodote ; 23 octobre, v. 230. Plongée dans l'huile bouillante, elle termina son martyre par la décapitation [2].

Sainte Vénère ou Veneranda, vierge et martyre ; 14 novembre, v. 150. Plongée dans l'huile ou la poix bouillante, elle y fut protégée contre la souffrance ; et de là, exaltant encore Jésus-Christ devant le peuple, elle convertit un grand nombre de païens qui étaient venus pour assister à son supplice. Le juge se débarrassa de cette prédication importune en lui faisant trancher la tête [3].

Sainte Julienne de Nicomédie ; 16 février, sous Maximien. On l'a représentée parfois dans une chaudière bouillante [4] ; mais selon d'autres, l'un de ses supplices aurait consisté à être exposée aux flammes sur une roue garnie de pointes de fer. Ses tortures furent terminées par la décollation, qu'elle subit avec plusieurs de ceux qui s'étaient faits chrétiens en voyant son courage. Cf. *Démon*.

CHAUSSURE.

Pour ce qui rappelle la profession de *cordonnier*, un article à part en déchargera celui-ci. Mais disons, afin de n'avoir plus à y revenir, que les anges et les apôtres sont constamment représentés pieds nus, ce qui n'exclut pas toujours des sandales. Le Nouveau Testament associe ces deux idées [5], en ouvrant la voie au symbolisme qu'on y a rattaché de bonne heure.

CHAUSSURE GARNIE DE CLOUS A L'INTÉRIEUR.

Il est plusieurs fois question dans le Martyrologe, de saints que les persécuteurs obligèrent à courir avec des chaussures destinées à leur percer la plante des pieds. On conçoit que les artistes n'aient pas trouvé aisé de faire comprendre ce genre de tourment ; aussi, dans le Ménologe grec, le patient chaussé de la sorte par les bourreaux a tout l'air d'un homme à qui on ferait essayer des bottines [6]. Il ne faut donc pas s'étonner si nous n'insistons pas sur une caractéristique dont la représentation serait presque inintelligible.

Saint Conon (6 mars, sous Dèce) pourrait, à la rigueur, être peint de la même façon ; mais ses Actes semblent dire qu'on lui enfonça tout simplement des clous dans les pieds, et qu'en cet état on le força de courir devant un char qui pressait sa marche en le suivant.

CHEVAL, CAVALIER.

Le même motif qui a fait armer de toutes pièces divers saints dont la profession militaire n'est pas bien constatée (Cf. *Armes, Armure*), a introduit l'usage de peindre à cheval certains patrons qui peuvent avoir porté le casque et l'épée, mais qu'on ne rangerait pas à coup sûr parmi les commandants en chef, ou même dans la cavalerie. Tels sont, par exemple, saint Ambroise martyr, patron de Ferentino (16 août, sous Dioclétien) ; saint Longin martyr (Cf. *Armes*, p. 76), saint Constance patron de Saluces (Cf. *Armes*), saint Second patron d'Asti (Cf. *Église*), saint Antonin patron de Plaisance (*ibid.*), etc. Après avoir mis ainsi ma responsabilité à couvert, et sans avoir besoin de revenir sur des choses déjà dites, je puis entrer en matière désormais.

Saint Paul, apôtre ; 29 et 30 juin, entre les années 65 et 67. A l'instant de sa conversion, lorsqu'il est terrassé sur le chemin de Damas, il est tout à fait passé en usage de supposer qu'il montait un cheval ; on lui donne même fréquemment l'armure d'un chef de soldats. Je sais bien qu'on a critiqué cette invention, disant qu'un pharisien comme Saul ne se permettait pas l'équitation, etc. ; mais, avant comme après la critique, les artistes n'en ont fait qu'à leur tête ; et saint Paul passait si bien au moyen âge pour avoir été cavalier, ou même homme d'armes, que les chevaliers prétendaient en faire un de leurs patrons. Aussi Guillaume Durand, évêque de Mende, dit que les chevaliers se tenaient debout pendant l'épître quand elle était empruntée aux écrits de l'apôtre [7].

A leurs observations sur les tableaux de saint Paul, les critiques ont ajouté qu'il fallait absolument que saint Paul tombât le visage contre terre près de Damas, sous peine d'être en désaccord avec le texte de l'Écriture. Je n'éprouve aucun besoin de me mêler à cette querelle, quoique des docteurs comme saint Grégoire le Grand et saint Ambroise y aient exprimé leur avis.

1. Brautii *Martyrol. poeticum* :
« Quam Felix faustumque virili pectore Fausta
Martyrium tulerit, lingua referre nequit. »
« Fausta sacerdotem fecit clamare deorum :
Christe, vale ; pereant fana, diique ruant ! »
2. *Menolog. græc.*, t. I, p. 136.
3. Appiani, *Vita di S. Emidio*, p. 145-154, 219, 236.
4. Brautii *Martyrol. poeticum* :
« Fusa viget plumbo, ludit suspensa capillis,
Robur ferventi mersa resumit aqua. »
« Virgo palam forti cum dæmone prælia gessit,
Nec cessit donec victa trophæa tulit. »
5. Matth. x, 10. — Luc. x, 4 ; xxii, 35. — Ephes. vi, 15.
6. *Menolog. græc.*, t. I, p. 22 (S. Sozon).
7. *Rational.*, IV, 16 : « Milites tamem stare consueverunt quando epistolæ Pauli leguntur, in honorem ejus, quia miles fuit ; unde in signum militiæ suæ depingitur cum ense in manu. »

Saint-Jacques le Majeur (Cf. *Armée,* p. 69). On sait que les Espagnols aiment à peindre leur grand patron monté sur un cheval de bataille, en mémoire surtout des combats de Las Navas et de Clavijo, ou de la prise de Coïmbre[1]. Généralement c'est sur un cheval blanc qu'ils se plaisent à le représenter, comme l'expriment les vers que je viens de citer en dernier lieu dans la note.

Saint Marc évangéliste (25 avril, v. 63), traîné à terre par un cheval fougueux. C'est à peu près ce que l'on raconte de son martyre, quoique les légendes semblent supposer que c'était le peuple furieux qui le tirait ainsi par les rues d'Alexandrie[2].

Rappelons à ce propos ce qui aurait dû peut-être se dire sous le titre *Apparitions de Notre-Seigneur,* mais j'en ai du moins parlé à l'article *Banderole* (p. 111). La populace forcenée des idolâtres s'apprêtait à mettre en pièces le saint évangéliste, lorsque Jésus-Christ le visita disant : « Pax tibi, Marce, evangelista meus. » Les Vénitiens surtout ont reproduit volontiers ces paroles, parce qu'ils aimaient à y voir la sécurité de leur république, qui fut en effet glorieuse et prospère très-longtemps. Seulement saint Marc ne leur avait jamais conféré le droit de braver saint Pierre. Au fait le pavillon de Venise s'abaissa constamment depuis les scandaleuses insultes prodiguées au Saint-Siége par la reine de l'Adriatique, sous les suggestions de Fra Paolo.

Saint Quirin, évêque (Cf. *Meule*). Quelquefois un cheval près de lui indique qu'il avait été traîné sur le sol ; mais habituellement on ne le représente que dans son dernier supplice qui fut la submersion.

Saint Martin, évêque de Tours. (Cf. *Armes, Armure,* p. 72 ; *Aumône,* p. 92). La célébrité de son aumône au pauvre d'Amiens, lorsque le saint n'était encore que catéchumène, a introduit l'usage de prendre ce fait comme caractéristique ordinaire du célèbre évêque. Dans cette circonstance, on a tout droit de le peindre en cavalier, parce qu'il servait alors dans les troupes à cheval, comme fils d'un officier vétéran. Si l'on veut même se piquer d'une grande exactitude en fait de costume, on est fort autorisé à lui donner un manteau blanc[3].

Saint Éloi (Cf. *Châsse,* p. 204). Il y a bien dans sa vie écrite par saint Ouen, un fait qui pourrait absolument expliquer pourquoi on l'invoque comme patron des chevaux. Mais il est plus simple, peut-être, de dire qu'ayant travaillé au marteau (comme orfévre et monnayeur de l'ancien temps), il s'est trouvé assez naturellement réclamé par la plupart des métallurgistes. Avec les forgerons et les maréchaux ferrants[4] sont venus les vétérinaires, puis les palefreniers, charretiers, etc.

Voilà une petite scène que le P. Arthur Martin avait déjà publiée d'après un vitrail allemand, et qu'a reproduite M. Forgeais : le saint y figure comme maréchal, selon la prétention fort gratuite des forgerons, et cependant la chape dont on l'a revêtu indique (pour prendre tout au mieux) qu'il devint ensuite évêque. La singulière histoire qu'on y a voulu peindre a longtemps été populaire, surtout en Allemagne ; et je ne l'ai pas expliquée dans les *Vitraux de Bourges,* parce qu'elle appartenait à une église étrangère. Mais M. Forgeais l'a imprimée depuis, et l'on peut dire qu'elle se rencontre à peu près partout[5] avec de légères variantes.

Indiquons, du moins, le trait rapporté par saint Ouen (lib. II, cap. xliv ; ap. d'Achery, *Spicileg.,* t. V, p. 277). Un cheval du saint dépérit et devint furieux entre les mains de ceux qui l'avaient dérobé au monastère où saint Éloi s'en était servi ; après quoi, rendu à l'abbaye, il redevint sain et doux comme auparavant. Des faits semblables étaient bien propres à mettre en crédit le saint évêque de Noyon auprès de ceux qu'intéressait la santé des chevaux. De là vint que les fermiers et les vétérinaires avaient recours à son intercession.

1. *Romancero sagrado,* 310. J'en ai déjà dit quelque chose précédemment (p. 69, sv.) :

« Dios te dé ventura, España,
Sobre las aguas del mar ;
Dios te dé pecho invencible
Y esfuerzo en el batallar !
Déte capitanes viejos
Que te sepan amparar ;
Déte a tu patron Santiago,
Que te quiera gobernar.
. . . . . .
Santiago ! a ellos vamos,
Que no osaran esperar ;
Si la fé de Dios quisieren,
Las vidas podran salvar. »

Ce dernier trait peut passer pour avoir dirigé le pinceau bizarre, mais puissant, de J. B. Tiepolo quand il représentait saint Jacques à cheval sur un champ de bataille. L'apôtre guerrier a tout l'air de toucher du plat de son glaive les épaules d'un Maure captif (c'est un nègre, à vrai dire), comme pour lui suggérer de se faire chrétien s'il veut échapper aux suites de sa défaite.

Cf. *Ibid.,* 312, 916. Dans une autre pièce espagnole, *El rayo de Andalucia* (que je trouve numérotée 109 parmi diverses *comedias sueltas,* Madrid, 1747, in-4°) IIe partie, 1er verso, un personnage (Mudarra) parle ainsi en rappelant le jour de sa naissance :

« Dia del apostol santo
A cuya espada, y venera
Debeis la mayor victoria ;
. . . . . .
Dia, al fin, de Santiago
(Aquel de la cruz bermeja,
Que en el cavallo de nieve
De muy soldado se precia)
Se celebró mi bautismo. »

2. *Legenda aur.,* cap. lix. — P. de Natal., II, 86. — Cf. AA. SS. *April.,* t. III, p. 348 ; et *Jun.,* t. V, p. 6, sq.

3. Cf. Labus, *Fasti della Chiesa,* 11 novembre.

4. Cf. A. Forgeais, *Plombs historiés,* Pèlerinages, p. 150-171.

5. P. Paris, *Manuscrits français,* t. IV, p. 89. — W. Füssli, *Kunstwerke am Rhein,* t. I, p. 60-62. — Meo patacca, etc., etc.

De fait l'usage s'en est conservé en maint endroit, comme dans la Picardie et la Bretagne.

Saint Médard, évêque de Noyon et de Tournay; 8 juin, 545. Près de lui un poulain ou plusieurs chevaux.

On raconte que dans son enfance, gardant les chevaux de son père, il en donna un par aumône; et compte fait, le père qui était près regardant ne trouva pas qu'il manquât rien [1]. Cette histoire est tellement reçue en Picardie, que quand il pleut le 8 juin, on dit que c'est pour abreuver les poulains de saint Médard.

Saint Aidan, moine, puis évêque de Lindisfarne: 31 août, 631. Rencontrant un pauvre et n'ayant rien à lui donner, il fit monter ce malheureux sur un beau cheval que le roi venait de lui donner [2] et le congédia ainsi. Le prince ayant jugé qu'on avait fait piteux usage de son cadeau, saint Aidan lui répondit : « Faites-vous donc plus grand cas du fils d'une jument, que d'un enfant de Dieu? »

Saint Norbert, archevêque de Magdebourg; 6 juin, 1134. On l'a quelquefois représenté montant un cheval d'où il aurait été précipité par la foudre. On raconte que suivant la cour de l'empereur, et plus occupé du monde que de Dieu, le péril d'une mort subite à laquelle il venait d'échapper devint le commencement de sa conversion [3].

Saint Sezni, évêque irlandais, retiré en Bretagne; 19 septembre, v. 527. On lui attribue la résurrection d'un cheval, en vue de sauver le serviteur maladroit qui avait tué cet animal, et que son maître tenait en prison pour le punir [4].

Saint Grégoire d'Arménie évêque de Nicopolis, mort ermite près de Pithiviers; 16 mars, v. 1006. On le représente à cheval, avec un enfant en croupe qui le guide. Il avait quitté l'Asie pour chercher un endroit où il pût vivre ignoré, et l'on raconte qu'arrivé à Pithiviers, il apprit de Dieu que le Ciel lui désignait pour retraite une église dédiée à saint Martin de Vertou. Son hôte lui indiqua que ce lieu était à deux milles de là. Le saint s'y fit conduire et y demeura jusqu'à la fin de sa vie [5].

Il ne faut pas le confondre avec saint Grégoire l'Illuminateur, qui fut l'apôtre de l'Arménie à l'époque du grand Constantin.

Saint Sévère, évêque d'Avranches; 2 février, vi^{e} siècle. Un cheval près de lui, parce qu'il avait gardé les chevaux durant son enfance au service d'un riche païen. On rapporte même de lui un prodige assez semblable à ce que nous avons dit de saint Médard [6].

Saint Hippolyte soldat romain, martyr. Son histoire se mêle à celle de saint Laurent diacre, dont la générosité avait converti ce témoin de ses souffrances (Cf. *Armes, Armure,* p. 78).

Il est bien distinct de saint Hippolyte évêque de Porto (d'Anzio), dont la biographie présente plusieurs difficultés beaucoup trop exploitées par les critiques récents. On a fait même intervenir la mythologie pour mettre en doute la légende du nôtre; mais cette allusion a bien pu n'exister que dans la tête du juge qui le condamna [7].

1. Vincent Bellovac., *Spec. hist.,* xxi, 62.
2. *Calendar. benedict.,* 31 august.
3. Cf. Pistolesi, *Il Vaticano descritto,* t. I, p. 205-207. Etc.
4. Albert-le-Grand, *Vies des Saints de la Bretagne armorique* (1837), p. 531.
5. AA. SS. *Mart.,* t. II, p. 463.
6. AA. SS. *Februar.,* t. I, p. 188.
7. Les travaux récents de M. le chevalier J.-B. de Rossi nous font espérer sur ces divers sujets une solution bien supérieure aux tâtonnements et aux divagations de la critique timide ou de l'outrecuidance tant anciennes que modernes. Cf. *Bullettino di archeologia cristiana,* 1866, n° 1, etc.

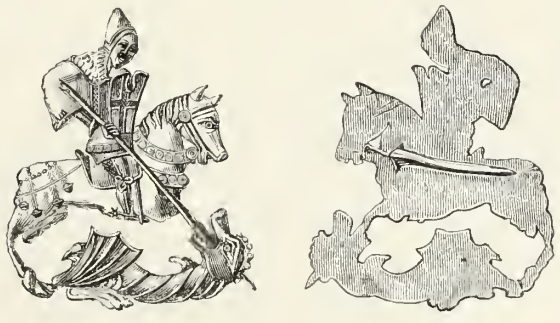
Saint Quirin officier, martyr (Cf. *Bras*, p. 148; *Chaînes*, p. 192; *Épée*). Le cheval, comme l'armure, pourrait bien indiquer qu'il était militaire; car nulle autre circonstance de sa vie ne se prête à l'explication de cet attribut [1].

Saint Procope, martyr (Cf. *Armes, Armure*). Renversé comme saint Paul, dit Métaphraste, lorsqu'il se rendait à Alexandrie pour faire exterminer les chrétiens. Il fut décapité à l'instigation de sa mère, irritée de ce qu'il avait brisé des idoles sous ses yeux [2]. Le cheval signifie encore évidemment que Procope était officier supérieur.

Saint Georges, martyr (Cf. *Dragon*). On était si bien habitué à le voir représenté sur un magnifique cheval de bataille, que les Picards en ont gardé l'expression *saint Georges belle monture;* et Marot, racontant l'histoire du domestique larron qui lui a dérobé son cheval, dit :

« Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledit valet monté comme un saint George. »

Donnons, en conséquence, un petit plomb du moyen âge destiné à être piqué sur le vêtement ou le chaperon [3].



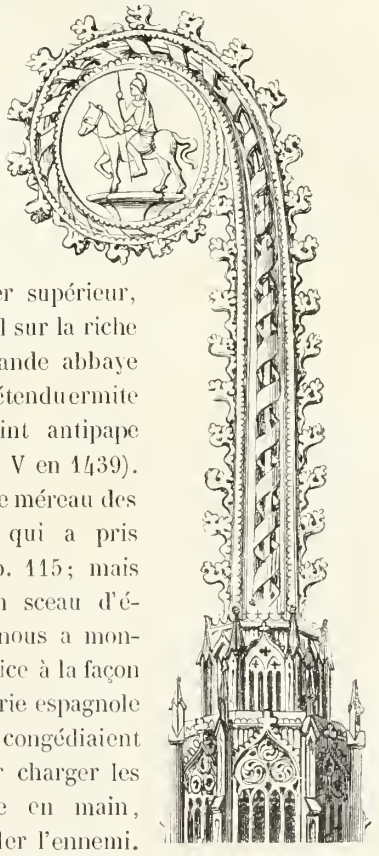
Saint Oreste, martyr en Cappadoce; 9 novembre, sous Dioclétien. Il était médecin, dit-on, et fut martyrisé comme saint Hippolyte le romain (Cf. p. 210); avec cette différence pourtant que ses talons furent percés de gros clous avant qu'on le livrât au cheval fougueux qui le traîna sur le sol à plus de vingt milles [4].

Saint Victor de Marseille (Cf. *Meule*). A titre de chevalier romain, il a été parfois peint à cheval, de même que saint Maurice en qualité de tribun militaire.

Saint Théodore Tiro, ou d'Amasée (Cf. *Armes, Armure*, p. 79). Qu'il fût ou non jeune soldat et cavalier, les Grecs ne le représentent pas moins monté sur un cheval blanc. C'est le souvenir d'une apparition que l'Église orientale rappelle dans son Office [5].

Saint Féchin, abbé de Fower en Irlande; 20 janvier, v. 660. Des chevaux abattus, près d'un champ que le saint paraît garder. Un seigneur voisin avait trouvé bon de faire paître ses chevaux sur les terres de l'abbaye et il n'y gagna que de les voir mourir sous ses yeux. L'abbé leur rendit la vie quand on vint lui faire des excuses en avouant le fait [6].

Saint Second d'Asti, martyr (Cf. *Ange, Armure*, etc.) dont le nom a déjà paru au commencement de cet article, n'est pas seulement représenté à cheval comme guerrier, mais parce que sa légende lui fait ainsi traverser le Pô dont les eaux se seraient affermies sous les pieds de sa monture [7].



On me permettra bien de reproduire au moins en partie le joli monument du xv^e^ siècle où saint Maurice, en sa qualité d'officier supérieur, est représenté à cheval sur la riche crosse donnée à la grande abbaye du Bas-Valais par le prétendu ermite de Ripaille (qui devint antipape sous le nom de Félix V en 1439). Rappelons, en outre, le méreau des teinturiers de Paris qui a pris place ci-dessus à la p. 115; mais n'oublions pas qu'un sceau d'époque chevaleresque nous a montré (p. 77) saint Maurice à la façon des colonels d'infanterie espagnole du xvi^e^ siècle qui congédiaient cheval et écuyer pour charger les premiers, hallebarde en main, quand il fallait aborder l'ennemi.

Les SS. Martinien et Saturien, martyrs en Afrique. Cf. *Groupes de saints* (deux à deux).

Saint Émilien d'Espagne, abbé (S. Millan de la Cogolla); 12 novembre, 574. Les Espagnols racontent que plus d'une fois il parut armé dans leurs batailles contre les Maures, de la même manière à peu près que saint Jacques. Aussi est-il un des saints les plus honorés par les Castillans. De là ce quatrain bien connu en Espagne :

« Sant Anton y san Millan,
Guarda el vino y guarda el pan;
Con el pan pasaremos,
Con el vino viviremos. »

Saint Mercure (Cf. *Armes, Armure*, p. 79). Les Grecs l'ont représenté à cheval, courant la lance en arrêt contre Julien l'Apostat. C'est que la mort de ce persécuteur,

1. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 811-815.
2. *Menolog. græc.*, t. III, p. 158.
3. A. Forgeais, *Plombs historiés*, t. IV (1865, imagerie religieuse), p. 162. — *Ibid.*, p. 73, 76, 79.
4. *Menolog. græc.*, t. I, p. 178.
5. *Triodium*, ed. Querini, p. 137.
6. *Calendar. benedict.*, 20 januar.
7. Brautii *Martyrol. poeticum*, 6 april. :

« Vectus equo calcavit aquas, velut arida prata,
Currentis, sicco calce, fluenta Padi. »

arrivée si brusquement et si à propos pour l'Église, fut regardée par tous les chrétiens comme un coup du Ciel, et divers récits contemporains firent penser que saint Mercure s'était fait miraculeusement le champion de Jésus-Christ dans cette affaire [1].

Saint Posidonius, solitaire [2]. Un cavalier armé le poursuit et le fait rentrer dans sa cellule, qu'il avait quittée pour chercher une vie moins pénible. A son retour, il trouva des vivres et comprit qu'il fallait avoir plus de confiance en Dieu.

Saint Galgan, ermite; 3 décembre, 1181. Comme il se rendait chez la femme qu'on voulait lui faire épouser (quoique Dieu l'eût sollicité plusieurs fois de quitter le monde), son cheval s'arrêta en chemin malgré tout ce que put faire Galgan pour passer outre. On veut même que, comme l'âne de Balaam, il ait fait savoir à son maître qu'un ange lui barrait le chemin. Galgan prit la résolution de vivre au service de Jésus-Christ dans l'endroit même où cet avertissement lui avait été donné; et son épée, qu'il planta dans ce lieu, lui servit comme de croix pour fixer son esprit dans l'oraison [3]. Sa légende raconte que la lame de son épée pénétra dans la roche, et que le pied de son cheval y demeura imprimé [4].

Saint Ivan, solitaire en Bohême; 24 juin, v. 920. Un cheval près de lui annonce, peut-être, qu'on le regarde comme fils d'un prince. Il avait, dit-on, quitté la Dalmatie, afin de ne pas succéder aux grands biens de son père; et s'était imposé de vivre dans la solitude sans autre habitation qu'une caverne, pour être plus sûr de demeurer inconnu [5].

Saint Stanislas Kostka (Cf. *Anges*, p. 41). Poursuivi par son frère et son gouverneur qui s'étaient aperçus de sa fuite lorsqu'il se rendait d'Autriche à Rome, il allait être atteint quand les chevaux de ses persécuteurs refusèrent de passer outre. Ce n'est pas la caractéristique ordinaire de ce saint, mais on la rencontre de temps à autre.

Sainte Irène, honorée d'un culte tout particulier à Constantinople, vierge et martyre; 5 mai, fin du Ier siècle. Un cheval près d'elle; parfois des idoles à ses pieds, et une épée dans sa main. Fille d'un soi-disant seigneur (Βασίλισσις) de Magedo (?) et convertie par saint Timothée disciple de saint Paul, elle déclara au prince son père qu'elle était chrétienne et voulait vivre dans la virginité. Celui-ci la fit fouler aux pieds d'un cheval [6]. Fut-elle achevée par le glaive? Question résolue affirmativement par les Actes quelconques de la sainte. Mais cette légende a été enflée de nombreux détails qui la font ressembler à celle de sainte Barbe, et où l'imagination ne s'est pas mise fort en peine de vérité historique. Les Grecs ajoutent au sujet de sainte Irène, que le cheval farouche brisa de ses dents la main du père idolâtre et le tua sur place, pour le punir de sa barbarie [7].

Sainte Hildegonde de Schœnau; 20 avril, 1188 (Cf. *Anges*, p. 44). Vêtue en homme et accompagnée par un cavalier. Ses aventures assez étranges ont été écrites par des contemporains [8], et nous n'avons pas besoin de transformer en prince de la cour céleste celui qui escortait cette pieuse fille. Elle s'était déguisée en homme, et suivait un cavalier dans le voyage qui lui attira toutes sortes de mésaventures. Enfin elle mourut dans un monastère.

Sainte Thérèse (Cf. *Anges*, p. 44). On la peint quelquefois dans un trait de son enfance que voici : elle s'était échappée de la maison paternelle avec son jeune frère pour aller chercher le martyre chez les Maures. On courut à cheval après les deux petits fugitifs, et ils furent réintégrés chez leurs parents.

Chevaux et *Anes* pourront offrir un supplément à des énumérations plus ambitieuses que la mienne, si l'on veut consulter le recueil de Bagatta (*De admirandis*, lib. VII, cap. 1, § 15).

CHEVALET.

Le mot latin qui désignait cet instrument de torture correspond très-bien à notre expression française. Mais qu'était-ce en réalité pour donner quelque idée de chevauchement? et sous quelle forme la main des artistes la traduira-t-elle? On l'a souvent rendu par deux soliveaux maintenus à quelque distance l'un de l'autre au moyen de traverses en fer ou en bois, comme font les montants d'une échelle. On y joint une manivelle qui aurait servi à tendre les cordes pour étirer les membres des martyrs [9]. Ce tourment n'était bien des fois

1. J'ai raconté cela dans les *Mélanges d'Archéologie*, etc. (t. I, p. 39-42); et l'histoire demeure vraie, quoique plus tard j'en aie désavoué l'application au monument qui me l'avait fait citer en 1848.

2. Pallad., ap. Rosweyde, *Vitæ PP.*, l. VIII, p. 77.

3. Un ancien office du saint, que cite le P. Grégoire Lombardelli, dominicain (Sienne, 1577, in-4°), renferme ces strophes :

« Dum ad castrum Civitellæ
Pergit, equus stans in via
Prope castrum Luriani
Contradicit suo velle.
Motus (*Galganus*) orat voce pia :
Deus, dirige Galganum.
. . . . . .
Prece fletu terminata,
Equus motu proprio
Pergit condenso nemore;
Sistens in monte Sepii
Ubi manet fixa spatha
Per eum omni tempore.
Format crucem, ensem figens;
Vocem audit : Figat pedem,
Locum colat, non recedens. Etc. »

Brautii *Martyrol. poeticum* :

« Ter monitus frustra, sponsæ properabat ad ædes;
Quum stetit immoti voce loquentis equi. »

4. *Calendar. benedict.*, 2 decembr.

5. Bohusl. Balbin., *Bohemia sancta*, p. 6.— AA. SS. *Jun.*, IV, 824.

6. *Menolog. græc.*, t. III, p. 85. Cf. *Menées* de mai (Venise, 1843), p. 18, sv.— Morcelli, *Kalendar. Eccl. CP.*, t. II, p. 107.

7. AA. SS. *Maii*, t. II, p. 4, sq.

8. AA. SS. *April.*, t. II, p. 782, sqq.

9. Cf. Prudentii *Opp.*, ed. Arevalo, p. 992, sq. (t. II); et tab. IX, XV. — Etc.

qu'un accessoire auquel on joignait maint autre supplice, torches, ongles de fer, flambeaux, etc. Le Ménologe grec semble ne comprendre le chevalet que comme une simple poutre fichée en terre[1]. On ne voit pas comment cela répondrait aux divers usages que le chevalet devait avoir d'après les Actes des martyrs; aussi les miniatures du même recueil semblent prévoir cette difficulté lorsqu'elles emploient un autre moyen d'exprimer la distension violente des membres. Alors deux gros clous ou piquets, enfoncés dans le sol, maintiennent les liens qui tiraillent violemment le supplicié suspendu ainsi horizontalement à quelque distance de terre[2].

Parfois, peut-être à cause de la roue qui servait à exposer mourants les hommes dont on avait brisé les membres, la peinture a imaginé d'employer la roue comme un chevalet. Alors la roue est posée verticalement; et le patient, attaché sur la courbe extérieure des jantes, présente aux bourreaux son corps renversé en arrière, de façon à offrir une plus grande facilité pour les tortures.

Ailleurs, ce chevalet devient une croix dans bien des occasions.

CHEVELURE, CHEVEUX.

Saint Onuphre, solitaire en Thébaïde; 12 juin, v. 371. L'Église grecque et le moyen âge latin le peignent ordinairement sans autre vêtement qu'une ceinture de feuillage, une énorme barbe et de longs cheveux. Cet accoutrement sauvage est moins étrange qu'il ne semble au premier coup d'œil, si l'on songe qu'Onuphre était le fils d'un nomade abyssin. On dit que son père était une sorte de cheikh. C'est pourquoi quelques-uns ont imaginé de mettre à ses pieds un sceptre avec une couronne, et d'en faire même le fils d'un roi des Huns. On dit qu'il passa soixante années dans le désert; et sa légende abonde en faits merveilleux qu'on peut voir dans les vieux recueils[3], mais surtout chez les Bollandistes qui en ont fait une étude sérieuse.

Sainte Marie-Madeleine (Cf. *Anges*, p. 42). On dit que, retirée en Provence dans une caverne où elle vécut entièrement isolée pendant trente ans, elle expia son ancien amour de la toilette par un dénûment absolu; en sorte que sa longue chevelure était devenue son vêtement unique.

On connaît d'ailleurs le récit évangélique[4] qui nous la montre essuyant avec ses cheveux le parfum qu'elle avait répandu sur les pieds de Notre-Seigneur. C'est ce qui, même dans les scènes de l'Évangile, l'a fait souvent représenter avec une longue chevelure flottant sur ses épaules; comme pour indiquer qu'elle avait renoncé aux parures mondaines. Cf. *Vase*.

Sainte Agnès, vierge et martyre (Cf. *Agneau*, p. 23; *Anges*, p. 42; *Bûcher*, p. 151). Le juge ayant voulu la faire conduire dans un lieu de prostitution, sa chevelure la couvrit comme d'un manteau[5].

Sainte Olive de Brescia, vierge et martyre; 18 avril, n^e^ siècle. Suspendue par les cheveux au-dessus d'un brasier qui devait vaincre sa constance, elle persistait à louer Dieu, et termina sa vie sous les coups de fouet (scorpions)[6].

Sainte Symphorose, martyrisée à Tivoli avec ses sept fils; 18 juillet, sous Adrien. Suspendue par les cheveux, elle encourageait encore ses enfants au martyre, leur

1. *Menolog. græc.*, t. I. p. 51, 91, etc.

On me trouvera peut-être médiocrement respectueux envers les antiquaires qui ont écrit sur les tourments des martyrs, puisque je mentionne à peine leurs travaux. A vrai dire, je ne vois pas que leurs recherches soient assez accompagnées de preuves convaincantes; et cela étant, pourquoi répéterais-je ce qui demeure à l'état de problème, en dépit de redites où l'on transcrit des assertions et des descriptions hasardées? Ce qui n'a pas été bien établi chez Gallonius, par exemple, n'a pas crû en certitude pour avoir été reproduit par Arevalo et les éditeurs d'Alban Butler.

2. *Menolog. græc.*, t. I, p. 38, 83, etc.

3. Cf. P. de Natal., lib. V, cap. CVI.—AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 519-533.

4. Luc. VII, 37-50. — Matth. XXVI, 6-13, etc.

5. Prose d'un vieux missel alsacien, ce semble (*Liber missarum specialis*, s. loc. et anno), fol. LXXXV; et du Missel de Cologne (1520):

« Laus sit Regi gloriæ
Cujus formam gratiæ
Solis splendor obstupescit,
In hortos Ecclesiæ
Lilia colligere
Tamquam sponsus dum processit.
Ecce Agnes invenitur
Et inventa colligitur
Lilium de lilio.
Annulo cujus munitur
Et in sponsam eligitur
Regi Regis Filio.
Cujus fervens in amore,
Spernit mundum cum decore;
Blandimentis nec tormentis
Emollita judicis.
Quumque mentis in fervore
Sponsum quærit sponsæ more,
Spoliata vestimentis
Densis latet capillis.
Tunc inducta lupanari,
Cella fulget, ut solari
Splendore, lucis copia.
Ab angelo consolari
Meruit, atque velari
Cyclade auro contexta.
Illic virgo ne tangatur
Impudicus suffocatur;
Pro quo Agnes dum precatur,
Reviviscit juvenis.
Per quem Christus dum laudatur,
Plebs huic furens indignatur;
Agnam (*sic*) magam protestatur
Tradens hanc incendiis.
Sed ignis obstupens redit,
Nec Agnam nec lanam lædit, etc. »

Missel de Paris, 1516, in-4°, prose *Animemur ad agonem* :

« Nudam prostituit
Præses flagitiis,
Quam Christus induit
Comarum fimbriis
Stolaque cœlesti.
Cœlestis nuntius
Assistit propius,
Cella libidinis
Fit locus luminis;
Turbantur incesti. Etc.
. . . . . .
Agnes Agni salutaris
Stans ad dextram, gloriaris;
Et parentes consolaris,
Invitans ad gaudia.
Ne te flerent ut defunctam
Jam cœlesti sponso junctam,
His sub agni forma suam
Revelavit atque tuam,
Virginumque gloriam. »

6. AA. SS. *Martii*, t. I, p. 361. — *Hagiol. ital.*, t. I, p. 204.

disant : « Il ne faut pas qu'une femme l'emporte sur vous en courage; rappelez-vous votre père (saint Gétule, martyrisé antérieurement), et imitez sa constance. »

Sainte Zoé. Cf. *Arbre,* p. 68.

Sainte Julienne de Nicomédie, vierge et martyre; 16 février, sous Maximien. Suspendue par les cheveux durant plusieurs heures, entre autres supplices, puis décapitée.

Sainte Théonille; 29 octobre, sous Dioclétien. Suspendue par la chevelure et battue de verges en cet état jusqu'à ce qu'elle mourût[1].

Sainte Marie l'Égyptienne, pénitente dans le désert près du Jourdain; 2 avril, 432. Couverte d'une chevelure épaisse qui lui servait d'unique vêtement après quarante années de séjour dans la solitude[2]. Cf. *Pain, Communion.*

Sainte Reinelde (*Raineldis, Reginaldis*), vierge et martyre à Lobes; 16 juillet, v. 680. Traînée par les cheveux, puis décapitée par les Normands, dit-on. Elle était sœur de sainte Gudule, et avait cherché un refuge dans une église en apprenant l'arrivée des barbares[3].

On verra souvent, surtout au moyen âge et dans les peintures allemandes, les vierges représentées avec de longs cheveux qui tombent librement sur leurs épaules. Des auteurs classiques et plusieurs Pères de l'Église pourraient montrer que c'était un usage assez général, même dans l'antiquité[4]. Mais pour les représentations du moyen âge, cela se rencontre comme à chaque pas.

CHIEN.

Le chien et le loup étant congénères, l'artiste ou le spectateur peuvent s'y tromper en plus d'un cas, comme l'indique notre mot *Chien-Loup.* Cet article ne peut donc être complété que par celui qui répond au titre *Loup.* Mais n'oublions pas que la compagnie d'un chien peut indiquer la profession de berger.

On connaît l'histoire du jeune Tobie, que son chien précéda lorsqu'il revenait à la maison paternelle[5]. On voit cet animal représenté dans la petite peinture ci-jointe (d'après les catacombes); il s'élance devant son maître qui porte à la main le fiel, le cœur et le foie du poisson qui serviront à rendre la vue au vieux Tobie[6]. Cf. *Aveugles,* p. 106; *Poisson.*

Saint Godefroi, évêque d'Amiens; 8 novembre, 1118. Un chien meurt à ses pieds. Le saint avait traversé les pratiques criminelles d'une femme, et celle-ci voulut s'en venger en lui donnant du poison. Un chien mourut pour avoir mangé du pain trempé dans le breuvage préparé par cette malheureuse, et l'accomplissement du crime fut ainsi prévenu. Ce n'est pas là, du reste, la seule marque de mauvais vouloir que saint Godefroi rencontra chez ses diocésains. Leur résistance à ses projets de réforme alla jusqu'à lui faire fuir son église, dans le dessein de terminer ses jours à la Chartreuse; et il fallut toute l'autorité d'un concile pour lui faire abandonner ce projet.

Saint Livin, apôtre de la Flandre (Cf. *Fontaine,* etc.), dont la langue fut jeté aux chiens. Cf. *Langue.*

Saint Parthénius, évêque de Lampsaque; 7 février, IVe siècle. Faisant mourir d'un signe de croix un chien enragé qui s'était jeté sur lui après avoir rompu sa chaîne[7]. Il n'était pas encore évêque à cette époque, ce semble; mais toute sa vie fut signalée par de nombreux prodiges[8], et il arrive bien des fois que l'on représente un saint évêque faisant un miracle qui avait précédé son épiscopat. Nous l'avons déjà fait observer pour saint Nicolas et saint Hubert (Cf. *Aumône,* p. 92; *Cerf,* p. 183, sv.), plus d'un autre prêterait à la même remarque.

1. *Menolog. græc.,* t. I, p. 151.

2. Ancienne prose (*Laus Deo Patri*) conservée dans le Missel de Frisingue (1579) :

« Hæc primo sæculi male blandis gaudiis applicat animum;
Porcorum convictu fœdata, revertitur ad Patris gremium.
Templis excluditur dominicis,
Lacrymis pedes rigat Virginis;
Mœrendo, lugendo, semet cruciat,
Damnans quæ gesserat.
Virgo puerpera, gemiscentem miseram miserans,
Pœnitentem exaudit; emundat,
Lavat, expiat, aditum reserat.
. . . . . .
Post hæc subintrat portum eremi,
Procellis enatans sæculi;
A sene sancto quo visitatur,
Et vitæ ferculis saturatur.
. . . . . .
O Christe rex celebris!
Leo fit funeris
Sacri tumulator;
Verna fidus, mitis ex effero. Etc. »

Les indications données ici serviront à mieux comprendre plusieurs circonstances de cette légende si populaire au moyen âge, et sur laquelle nous aurons mainte occasion de revenir. Mais voici la mention des longs cheveux dans un ancien poëme populaire d'Espagne (*Poetas anteriores al siglo XV,* Madrid, 1864; p. 314).

« El santo hombre (*Gozimas*). .
. . . . . .
Luego que la oracion finó
La figura de Maria vió.
. . . . . .
Ssin nenguna cobertura.
No es cubierta d'otro vestido
Mas de cabello que le es crecido;
Sus crines alvas como nieves
Dessas sse cubre ffasta los piedes. Etc. »

3. *Calendar. benedict.,* 16 jul.

On ne prouverait pas aisément qu'elle fut bénédictine; ce que l'on sait, c'est qu'elle s'était consacrée à Dieu et vivait dans une cellule. Cf. AA. SS. *Julii,* t. IV, p. 173-178. Quant à sa parenté, on peut voir les AA. SS. Belgii, t. IV, p. 630, sq.; 643, etc.

4. Anguissola, *Ephemerides,* 1817; p. 45, 46, 105.

5. Tob. XI, 9 : « Tunc præcucurrit canis qui simul fuerat in via; et quasi nuntius adveniens, blandimento suæ caudæ gaudebat. »

6. Tob. VI, 5; XI, 7, 8. Cf. Macar., *Hagioglypta,* p. 76.

7. AA. SS. *Febr.,* t. II, p. 39.

8. *Menolog. græc.,* t. II, p. 169.

Saint Hubert, évêque (Cf. *Cerf*, p. 183). Comme patron des chasseurs, surtout de ce côté-ci des Alpes, il est invoqué pour les chiens, et très-particulièrement contre la rage ou les périls qu'entraîne la morsure des chiens enragés. Sur la confiance toute particulière que la Belgique wallone professe pour lui à ce sujet, plus d'un livre a été publié[1]. L'occasion se présentera d'y revenir. Cf. *Étole*.

Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne. Cf. *Écuelle*.

Saint Ulric, évêque d'Augsbourg. Cf. *Rat*.

Saint Hubert.

Saint Bénigne prêtre et martyr, apôtre de la Bourgogne; 1 novembre, v. 169. Des chiens près de lui, parce qu'on l'avait fait emprisonner avec des chiens affamés, comptant bien que ces animaux le déchireraient pendant qu'il

1. Cf. A. de Bastard, *Mémoire sur les crosses*, p. 849, sv. — *Revue britannique*, octobre 1861, p. 340-345. — *Supplément à la Vie de saint Hubert*; Paris, 1737.

Prose (*Vox de cœlo resultet*) du Missel d'Autun (1530) dans une messe votive (fol. xxviij) :

« Per supernum nuntium
Projicit hic gladium;
Et in ara
Offert sacrificium,
Pastor factus ovium;
Res est clara.
Imperat dæmonibus.
. . . . . .
Toxicatis rabie
Hominis vel bestiæ
Medetur quotidie,
Res est vera;
Si non nobis creditur,

était retenu par les ceps[1]. Le saint passa plusieurs jours exposé à ce péril sans être atteint, et termina sa vie par d'autres supplices. Cf. *Lance*.

Saint Vit, martyr (Cf. *Chaudière*, p. 207). L'Italie le représente çà et là tenant un chien en laisse. Je ne saurais dire si cela est né d'une confusion involontaire ou d'une intention symbolique, à cause des bêtes farouches qui le respectèrent lorsqu'on le leur livrait à dévorer. Aura-t-on peut-être voulu encore exprimer ainsi la fidélité touchante de sainte Crescence et de saint Modeste qui se livrèrent au martyre pour sauver de l'apostasie leur nourrisson qu'un père idolâtre entourait de séductions sataniques?

Mais il est certain que, antérieurement ou conséquemment à cette peinture, il a été réclamé comme protecteur contre la morsure des chiens furieux, et cette confiance peut avoir eu pour origine l'apprivoisement miraculeux des lions qui se couchèrent à ses pieds dans l'amphithéâtre[2]. Ce recours à saint Vit n'est guère connu en France; mais ce pourrait bien être lui qui figure dans un tableau de Lavinia Fontana (musée Campana, 1862; *Tableaux*, n° 559) où des Français seraient tentés de voir saint Hubert avant et après son épiscopat; car on y a peint un évêque (saint Pierre Chrysologue?) et un adolescent (saint Vit?).

Saint Bernard de Clairvaux abbé, fondateur des Cisterciens; 20 août, 1153. C'est surtout dans les maisons de son Ordre qu'il a été peint accompagné d'un chien (roux, le plus souvent), pour rappeler le trait que voici. Sa mère, dit-on, étant enceinte de son troisième fils (qui fut Bernard), songea qu'elle portait un chien blanc tacheté de roux qui aboyait avec force[3]. Cela fut plus tard considéré comme un pronostic du zèle qui anima constamment l'homme de Dieu contre les ennemis de l'Église.

La connaissance de cette particularité s'est assez peu répandue hors des cloîtres, et l'on ne trouverait pas un certain nombre de fidèles qui entendissent cette caractéristique du docteur de Clairvaux. D'autres signes seront beaucoup mieux compris. Cf. *Instruments de la Passion*.

Saint Dominique, instituteur de l'Ordre qui porte son nom (Cf. *Chapelet*, p. 200). Même récit et même résultat que pour saint Bernard; sauf qu'ici le chien, moucheté de noir et de blanc, porte en sa bouche une torche qu'il approche d'une sphère figurant le monde[4]. De là maint jeu de mots et diverses allusions qui peuvent être signalées ici parce que l'art s'en est servi en quelques circonstances curieuses relatives à la représentation des saints. En expliquant le psaume lxvii[5], saint Augustin comparait déjà les hommes apostoliques à des chiens qui veillent pour la bergerie. Les peintres approprièrent cette interprétation aux Dominicains, dont on fit ainsi *Domini canes*. Dans une fresque de Santa-Maria-Novella à Florence, on voit une meute de chiens blancs et noirs qui harcèlent des loups occupés à rôder autour du bercail de Jésus-Christ[6].

En tout cas, le chien à la torche fait habituellement partie du blason des Dominicains, comme on l'a vu au mot *Armoiries*. Répétons-le pour plus de clarté.

Saint Roch (Cf. *Anges*, p. 41) vêtu en pèlerin, et le plus souvent blessé à la cuisse; il a près de lui un chien qui porte un pain entre ses dents.

Né à Montpellier sur la fin du xiiie siècle, il abandonna de grands biens[7] pour aller visiter à Rome les tombeaux des apôtres. Il mendiait son pain en voyage et trouva sur sa route diverses villes ravagées par la peste. Se mettant au service des malades, plus d'une fois il les guérit au moyen du signe de la croix[8]. Acquapendente, Césène, Rome le virent s'exposer ainsi à la mort et rendre la santé aux pestiférés. Mais à Plaisance il fut atteint lui-même du mal contagieux, et une plaie qui lui survint à la cuisse lui arrachait des cris aigus. Pour ne pas être importun aux autres, il se traîna vers un bois voisin; s'abritant sous une pauvre cabane où il comptait mourir inconnu. Dieu l'y guérit sans autre remède que l'eau d'une source voisine; et en même temps le Ciel

Ad sepulcrum cernitur. Etc. »

Je remarque que diverses proses de saint Hubert passent fort rapiment sur l'apparition de la croix entre les bois du cerf, en sorte que l'on ne la devinerait pas si l'on ignorait le récit populaire.

1. P. de Natalib., libr. X, cap. III. — Brautii *Martyrolog. poet.* :

« Dextra benigna Dei clausit duodena Benigno
Ne sancto possent ora nocere canum. »

2. P. de Natalib., libr. V, cap. CXVIII.

3. P. de Natalib., libr. VII, cap. LXXXIV. Une hymne du Bréviaire cistercien (*Bernardus doctor inclytus*, ad vesperas) en conserve le souvenir :

« Rufum dorso per catulum
Præfigurasti puerum
Fore doctorem sedulum, etc. »

4. Prose de sa fête dans le Missel des Frères Prêcheurs :

« In figura catuli
Prædicator sæculi
Matri præmonstratur;
Portans ore faculam,
Ad amoris regulam
Populos hortatur. »

5. V. 24 : « Lingua canum tuorum... » Augustin., *Opp.*, IV, 682.

6. Cf. Vasari, *Vite...* (ed. Bottari, t. I, p. 102). — Joann. a sancto Geminiano, *Summa de exemplis*, libr. V, cap. LXXXXIX. — Hervé de Dol, ap. D. Pez, t. III, part. I, p. 666, etc. — D'Agincourt, *Peinture*, pl. CXXII.

7. Des généalogistes modernes semblent établir que les Rocha (Roca, Roch) de Montpellier, tenaient un rang considérable dans l'aristocratie languedocienne qui se trouva mêlée aux offices de la cour aragonaise. Cf. AA. SS. *August.*, t. III, p. 381. — *Revue nobiliaire*, juillet 1866, p. 318, SVV.

8. C'est ce qui l'a fait peindre parfois bénissant. Chez Lope de Véga (*Peribañez*, act. II, escena 2), un membre de la confrérie de Saint-Roch demandant qu'on répare la statue du patron, dit :

« Y a los dedos, que son
Con que da la bendicion,
Falta mas de la mitad. »

pourvut à sa subsistance, de la façon que voici. Non loin de ce bois s'élevait un château habité par un riche seigneur de Plaisance, qui s'y était retiré pour échapper à la contagion. Un jour qu'il se mettait à table, l'un de ses chiens de chasse saisit un pain qu'il emporta sur-le-champ à toutes jambes[1]. Ce larcin empressé parut étrange quand il se fut renouvelé plusieurs fois, et l'on fit suivre l'animal pour voir où il portait son butin. On trouva qu'il venait déposer cette nourriture aux pieds du malade isolé dans la forêt, lui faisant mille caresses, comme s'il eût été heureux de lui rendre ce bon office journalier. Le seigneur (que l'on appelle Gothard) voulut voir ce solitaire, et se trouva si bien d'avoir connu saint Roch, qu'il se mit à vivre chrétiennement, ce dont il avait grand besoin. Il abandonna même ses richesses et mourut en odeur de sainteté.

Saint Roch guéri reprit le cours de ses voyages, de ses services charitables et de ses miracles; et vint mourir méconnu dans sa patrie.

L'honneur qu'on lui rendit au concile de Constance[2] en 1414, pour écarter la peste, peut faire supposer qu'il était connu comme intercesseur contre les contagions. Mais cette solennité dut contribuer beaucoup à répandre son culte au loin. Dans le fait, il a presque effacé depuis lors l'ancienne réputation de *saint Sébastien*, de *saint Adrien* et de quelques autres qui étaient jadis invoqués dans les épidémies. C'est pourquoi plusieurs villes languedociennes et aragonaises (y compris la Catalogne et le royaume de Valence) avaient nombre de maisons marquées des lettres V. S. R. (*Vive saint Roch!* ou *Viva san Roque!*), comme garantie contre la peste.

Saint Werner, enfant martyrisé par les juifs au XIIIe siècle. Cf. *Serpette*.

Le Bx Pierre Canisius, de la Compagnie de Jésus ; 27 avril, 1597. Son nom hollandais (il était de Nimègue) *De Hond*, signifie *chien*[3]. Aussi les luthériens, fort mécontents de ses œuvres, l'appelaient le *chien de Nimègue;* ce qui a donné lieu à quelque artiste de peindre près de lui un chien qui aboie contre l'hérésie.

1. Pour ne pas disperser les principales circonstances de cette légende, je vais la donner en abrégé presque entière d'après les chants liturgiques qui la rapportaient. Elle est surtout exposée fort au long dans une prose (*In honore Salvatoris*) qui se retrouve dans divers missels du XVIe siècle (Sarum, Utrecht, Autun, Toulouse, etc.)

« Qui de ventre matris natus,
Signo crucis est signatus;
Quod sinistro patuit.
. . . . . .
Uti mundo qui cum posset,
Et mundanum fucum nosset,
Mundus mundum tenuit.
Omni spreta re paterna,
Mente tendens in superna,
Omnia deseruit;
Ac post mortem sui patris
Et decessum suæ matris,
Peregre divertitur;
Et ad domos infirmorum
Peste dira perpessorum
Festine ingreditur.
Jesum Christum Deum clamat,
Signo crucis cunctos sanat
Sua providentia.
Ad quem venit vir beatus,
Prorsus fuit hic sanatus
Divina potentia.
Civitates Italiæ,
Romæ, Longobardiæ,
Sanat suis precibus.
Hospitali Placentiæ
Percussus pestis silice,
Abjectus e mœnibus;
Languens dum in silva sitit
Fontem Deus sibi mittit
Præostensa nebula.
Parvus canis panes portat
A Gothardo, et reportat;
Cane viro regula.
Sic vir sanctus confortatur
Dum Gothardo consolatur
In valle miseriæ;
Et per angelum sanatur
Qui a Deo mittebatur,
Raphaël in nomine.
Postquam in Longobardia,
Provincia Angleria,
Ponitur in carcere;
Ab angelis fovebatur
Et de cœlo lætabatur,
Visus miro lumine. Etc. »

Outre que je cherche dans les proses non pas toujours des pièces littéraires, mais principalement des témoignages de la créance populaire, je sais très-bien que le dernier siècle du moyen âge s'en allait perdant la facture magistrale inaugurée par Adam de Saint-Victor à Paris.

2. Cf. Baron., *Not. ad martyrolog. roman.*, 16 august. — AA. SS., *l. cit.*, p. 382-389.

3. Quelques auteurs semblent affirmer que sa famille s'appelait De Canis. C'était également occasion aux calembours des sectaires allemands et hollandais.

Sainte Quiteria, vierge et martyre en Gascogne; 22 mai, époque indéterminée. Elle est honorée près d'Alenquer, en Portugal, comme patronne contre les chiens enragés.

Sainte Marguerite de Cortone.

On leur donne à manger du pain trempé dans l'huile de la lampe qui brûle devant l'image de la sainte [1]; à cause de cela elle tient souvent en laisse un chien qui tire la langue, comme symptôme d'hydrophobie.

Sainte Sira, vierge et martyre en Perse; 18 mai, 558. Son corps fut jeté aux chiens après qu'elle eut été étranglée; mais ces animaux respectèrent les membres de la sainte qui furent recueillis avec honneur par les chrétiens [2]. On représente son cadavre une corde au cou et entouré de chiens qui l'épargnent.

Sainte Dula, vierge et martyre; 25 mars, époque inconnue. Elle servait, à Nicomédie, un homme de guerre païen et débauché. Celui-ci, furieux de ne pouvoir la faire condescendre à ses désirs, lui fendit ou lui perça la tête. Quelques-uns ont prétendu qu'un chien garda le cadavre de la sainte [3], mais je ne puis voir sur quel fondement historique repose cette assertion. Car ce que nous avons de bien avéré sur notre martyre se borne au récit de sa mort, et peut-être le nom même qu'elle reçoit dans les martyrologes n'est-il que l'énoncé de sa condition.

Sainte Marguerite de Cortone pénitente, du tiers ordre de Saint-François; 22 février, 1297. Un chien la guide vers un cadavre.

Cortone, où elle vécut longtemps et termina ses jours, n'était pas sa patrie; et sa jeunesse ne faisait pas présager la sainte fin qui couronna sa vie. Née à Liviano, dans le diocèse de Chiusi, et mal partagée des biens de la fortune, elle perdit sa mère dès son enfance. Son père, en se remariant, lui fournit un malheureux prétexte de croire qu'elle était seule maîtresse de se conduire comme elle l'entendrait. Les piéges de la beauté, de l'âge sans expérience et de l'abandon, lui firent accepter les attentions du monde comme un triomphe enivrant. Afin de suivre un jeune gentilhomme de Montepulciano, elle s'enfuit de la maison paternelle et passa neuf ans dans l'oubli de Dieu. Son amant sortit un jour dans la campagne suivi d'un chien que nourrissait Marguerite. L'animal revint seul, et plusieurs jours se passèrent sans qu'on revît le jeune homme. Bourrelée d'inquiétude, Marguerite prit le chemin par où elle avait vu son amant se diriger la dernière fois. Dans un endroit qu'elle allait dépasser, le chien s'arrêta en poussant des cris plaintifs; et la jeune femme frappée de cet avertissement considéra le sol qui semblait avoir été remué. Des feuilles le recouvraient, et quand elles furent écartées, laissèrent voir le cadavre du séducteur qui avait été assassiné trois jours auparavant, soit par des rivaux ou des ennemis, soit par des voleurs. Son visage décomposé par la mort, et la brusque découverte de ce malheur, bouleversèrent Marguerite qui comprit tout d'un coup ce que sont les pro-

1. Son oraison est celle-ci :

« Præsta, quæsumus, omnipotens Deus, qui beatam Quiteriam virginitate et martyrio decorasti, ut sicut in tua virtute diabolum colligavit et regulum cum infinita plebe convertit, ita et a rabie diabolica et a cunctis inferni fraudibus, ejus assiduis precibus nos facias liberari; Per D. N. J.-C. » — Cf. Georg. Cardoso, *Agiologio lusitano*, t. III, p. 369, sg. — AA. SS. *Maii*, t. V, p. 171-176.

2. AA. SS. *Maii*, t. IV, p. 182.

3. Bagatta, *Admiranda orbis*, libr. VII, cap. II, § 4.

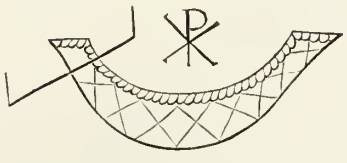
messes du monde et ses joies. Dès lors, pleine de honte pour elle-même, puis chassée de la maison paternelle où elle avait voulu chercher un refuge, elle se retira dans la ville de Cortone; et commença, dès l'âge de vingt-cinq ans, une vie de pénitence qui dura vingt-quatre années.

Je ne suis pas si jaloux de mes recherches sur les chiens dans l'hagiographie, que de cacher ce qu'on y pourrait joindre encore à l'aide du recueil formé par Bagatta (*De Admirandis,* libr., VII, cap. 1, § 16).

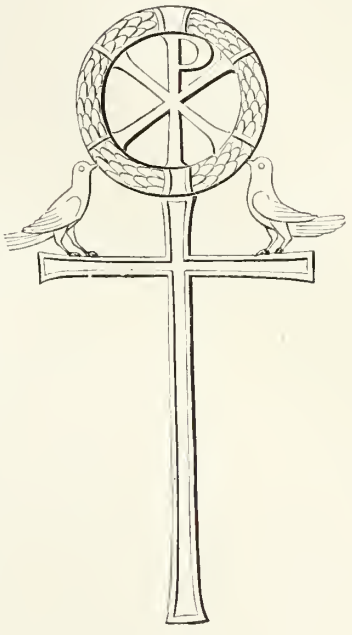
CHIFFRE.

J'ai dit, au mot *Banderole* (p. 111), que je tâcherais d'expliquer ici les sujets où l'on trouve, soit un mot isolé, soit une suite de lettres formant quelque chose comme une énigme pour qui ne serait pas au courant de la pensée qui a fait tracer cet espèce de secret. J'ai adopté le mot *Chiffre* par allusion à l'expression qui désigne souvent une écriture mystérieuse où l'on ne veut être compris que de ceux qui ont la clef du procédé.

Je donne avant tout un petit monument des catacombes, pour faire comprendre ce qu'était le *chrisme* qui surmonte cette barque et que l'on retrouve cent fois sur les tombeaux du IVe siècle et de l'époque suivante[1]. Ce chiffre se compose des deux premières lettres du mot *Christus* (Χρίστος), et le moyen âge (surtout dans les pays de langue romane) en avait conservé la coutume d'écrire ce nom à la manière grecque. Souvent ce chiffre est accosté des deux lettres A et Ω, qui indiquent la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en mémoire des paroles de l'Apocalypse (I, 8; XXI, 6) : « Je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin. » En conséquence, la forme la plus simple, aussi bien que la plus complexe, peuvent l'une et l'autre convenir pour désigner les saints qui ont lutté contre l'arianisme en proclamant la divinité du Fils de Dieu ou donné leur sang pour la soutenir contre les ariens. Cf. *Auréole* (saint Herménégilde), p. 95.

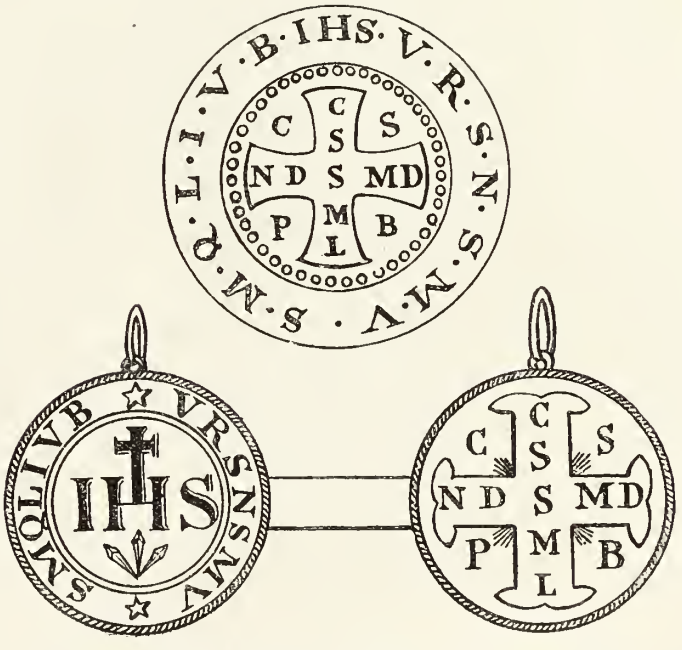


Pour qu'on ne me reproche pas trop de brièveté sur ce sujet qui fut longtemps cher à l'Église, lors même qu'il avait perdu son ancien à-propos, je reproduis encore un chrisme plus orné qui semble appartenir à peu près au siècle de Constantin. Entouré d'une couronne, comme sur le *Labarum,* il surmonte la croix qui le rend plus intelligible, et deux colombes semblent le baiser ou se délecter à son ombre. Mais le P. Arthur Martin qui l'avait dessiné s'était un peu trop fié à sa mémoire pour que je puisse aujourd'hui en indiquer fort exactement la vraie provenance[2]. Cf. *Chrisme*, p. 221, sv.



Ce grand symbole de la foi chrétienne fut conservé longtemps avec diverses modifications dans les monuments du haut moyen âge[3]. Plus tard le monogramme du nom de Jésus remplaça le *chrisme* ancien (Cf. *Auréole*, p. 96). La forme communément usitée aujourd'hui est celle que l'on va voir sur une médaille à deux faces que nous expliquerons incessamment, et avec ces détails, nous ne risquerons pas d'être mal compris quand nous parlerons de l'un ou de l'autre en quelques mots.

Saint Benoît de Norcia (Cf. *Banderole*, p. 112) paraît



quelquefois sur certaines médailles où l'inscription se compose de nombreux caractères détachés. Dans certains

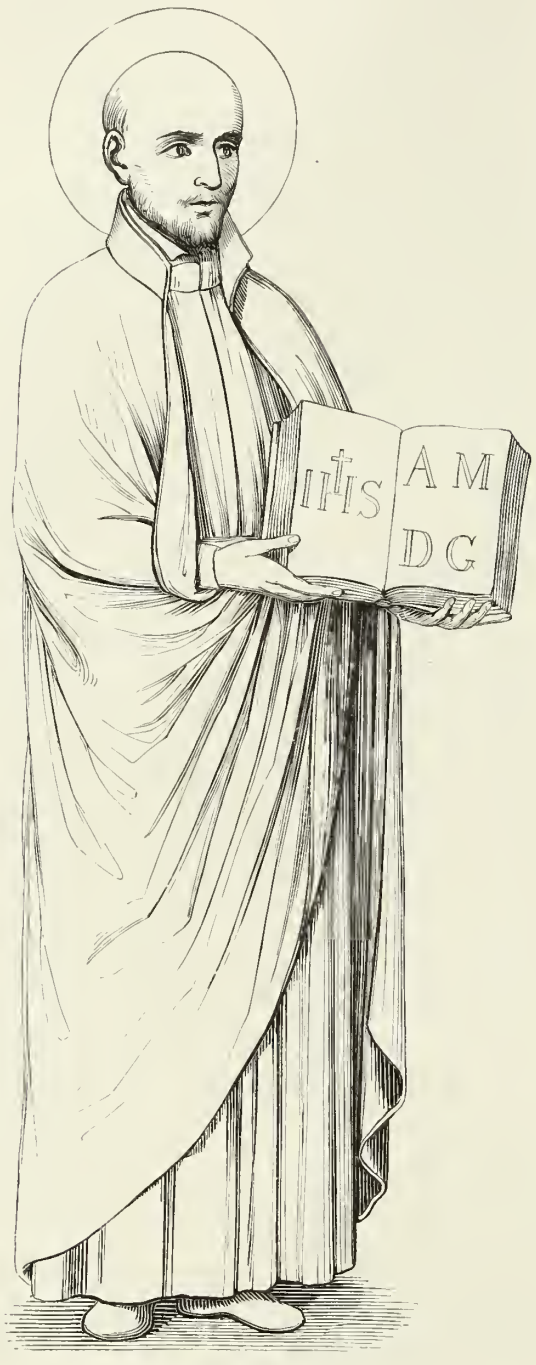
1. M. le chevalier J. B. de Rossi, dont les informations méritent toute confiance, n'a rencontré jusqu'à présent qu'un seul chrisme qu'on puisse avec quelque probabilité tenir pour antérieur à Constantin. Cf. *Inscriptt. christ. Urbis.* t. I, p. 28, sq.

2. Cf. L'Heureux, *Hagioglypta,* p. 160, 242. — Bosio, p. 79. M. Edm. Le Blant (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule...,* t. I, p. 105) cite, d'après Allegranza, une inscription de Milan qui développe le symbolisme du chrisme constantinien, avec les deux lettres A et Ω :

« Circulus hic summi comprendit nomina regis
Quem sine principio et sine fine vides.
Principium cum fine simul tibi denotat A Ω,
X et P Christi nomina sancta tenent. »

3. Sur les époques précises où régnèrent diverses formes du chrisme je n'ai pas mieux à dire que MM. J. B. de Rossi et E. Le Blant qui ont enfin classé chronologiquement les symboles de l'épigraphie chrétienne.

cas, l'effigie du saint ne paraît même pas, et l'on n'aperçoit qu'une croix accompagnée de lettres qui ne s'interprètent pas si l'on n'est au courant de la formule. On vient d'en voir deux exemples.



Saint Ignace de Loyola.

Avant que, depuis quelques années, on eût appelé de nouveau l'attention sur cette *médaille de Saint-Benoît,* il pouvait aisément arriver qu'on se donnât passablement de peine sans réussir à percer l'intention véritable qui avait dicté cette sorte de grimoire. Aussi n'ai-je voulu l'interpréter qu'après avoir reproduit une pièce du moyen âge à l'appui de mon assertion (Cf. *suprà,* p. 112). Le sens est donc, aux quatre coins de la grande croix :

CRUX SANCTI PATRIS BENEDICTI.

Sur le corps même de la croix, tout s'explique par ce pentamètre où la lettre centrale fait double fonction :

CRUX SACRA SIT MIHI LUX, NON DRACO SIT MIHI DUX.

Dans le cordon qui entoure la médaille, c'est le distique léonin :

VADE RETRO SATANA, NUNQUAM SUADE MIHI VANA;
SUNT MALA QUÆ LIBAS, IPSE VENENA BIBAS.

Je ne parle pas du monogramme qui est au centre de l'une des faces et au sommet du cordon dans la grande médaille. Ce semble être une addition tardive qui, souvent, ne se rencontre pas dans la médaille de Saint-Benoît.

Quant à traduire littéralement les vers que nous venons d'énoncer, ce serait vouloir transporter dans notre langue des expressions naïves qui perdent leur saveur en se dépouillant de la forme ancienne. Qu'il suffise de dire que cette *croix de Saint-Benoît* faisait allusion au signe de croix par lequel notre saint échappa au poison qui lui avait été préparé (Cf. *Calice, Coupe,* p. 174, sv.). En la portant, on espérait mettre obstacle aux maléfices et trouver aide pour surmonter les tentations du démon. L'expérience montra que cet espoir était fondé; aussi la *médaille de Saint-Benoît* se répandit beaucoup parmi les fidèles comme un préservatif dans les périls, et un moyen de réveiller la foi dans l'assistance du Ciel contre les dangers de l'âme et du corps.

Les monogrammes du nom de Marie qu'emploient l'ordre des *Servites* et celui des *Piaristes,* ont été signalés sous le titre *Armoiries*.

Saint Ignace de Loyola (Cf. *Auréole,* nom de Jésus, p. 97). Sur un livre, ou dans l'air, les quatre initiales des mots ad majorem Dei gloriam (A la plus grande gloire de Dieu).

Ces paroles étaient comme sa devise; il les répète avec une sorte d'affectation dans son institut; aussi l'Église, trouvant qu'elles le peignaient fort bien, les a rappelées dans l'oraison de sa fête[1]. Quant à ce qu'on a dit du nom de Jésus abrégé (p. 96-98), demandez à la ville de Genève si elle prétend devoir ce chiffre aux Jésuites.

Nous pourrions absolument donner place ici à saint François de Paule instituteur des Minimes (2 avril, 1508), souvent caractérisé par le mot *charitas* environné de rayons, qui est comme la devise de son Ordre. Mais

1. Deus, qui ad majorem tui nominis gloriam propagandam, novo per beatum Ignatium subsidio militantem Ecclesiam roborasti : concede ut ejusauxilio et imitatione certantes in terris, coronari cum ipso mereamur in cœlis.

c'est une expression en toutes lettres; et non pas un chiffre proprement dit, au sens indiqué ci-dessus. Cf. *Bâton,* p. 128, sv.; etc.

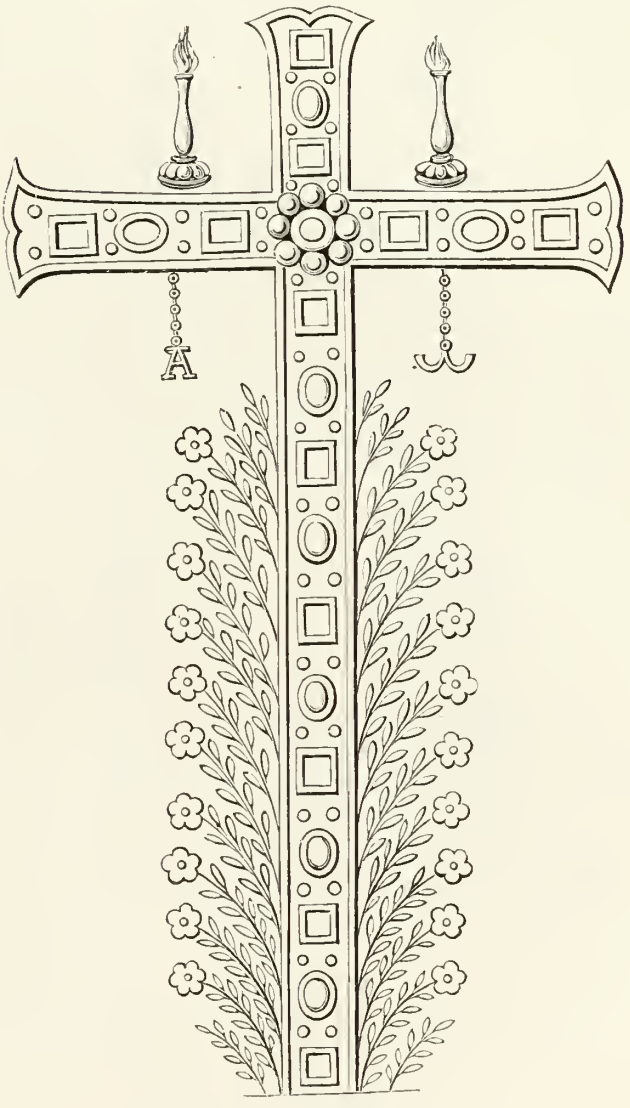
CHRISME.

Le mot que je prends ici pour titre devant reparaître plus d'une fois dans cet ouvrage, il semblait bon de lui accorder un article à part. Mais notre tâche s'y trouvera facilement abrégée après ce qui a déjà trouvé place sous le titre précédent; si bien qu'on pourrait même, sans trop de sévérité, nous reprocher un double emploi. Toutefois, comme je n'ai guère montré encore les deux premières lettres du mot ΧΡΙΣΤΟΣ, accostées de l'Α et de l'Ω (profession de croyance catholique sur la divinité de Jésus-Christ), il est bon d'en présenter au moins un exemple complet. De la sorte, on entendra mieux les divers sens qui peuvent être attribués au *chrisme* des premiers siècles, dont la trace persista longtemps même parmi les Latins.

Je me sers d'un calque préparé par le P. Martin pour le travail qu'il rêvait sur les anciens *verres à feuille d'or gravée* [1], mais qui a été réalisé par un autre depuis sa mort [2]. Les recherches récentes de M. le chevalier J.-B. de Rossi me dispenseront d'entrer à ce sujet dans aucun détail chronologique, car c'est en ce point tout particulièrement qu'il s'est frayé une route à part où nul n'a conquis droit de lui disputer ses découvertes acquises si laborieusement. Faisons donc observer, sans plus, que la forme majuscule de l'*oméga* est suspecte dans les monuments du christianisme que l'on voudrait donner pour anciens.

M. L. Curmer, dans sa belle publication récemment terminée qui avait pour titre *les Évangiles des dimanches et fêtes,* a rassemblé plusieurs des formes revêtues successivement par le *chrisme* antique jusqu'aux siècles où il s'effaça dans l'usage populaire. Ce ne saurait être ici mon objet, nul saint n'étant caractérisé par ce signe après l'extinction de l'arianisme dans le monde civilisé (fin du VI^e^ siècle).

Disons encore, pour plus de renseignements, que le haut moyen âge suspendait volontiers l'Α et l'Ω avec deux chaînettes (comme des pendeloques) aux extrémités des



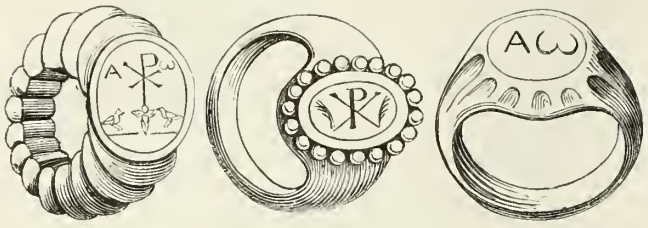
bras d'une croix. Cet usage doit remonter assez haut, puisque Bosio (*Roma sotterranea,* p. 131) en signale la forme que voici [3].

1. Cela est nommé souvent *verres peints,* surtout depuis que le disert romain Buonarruoti a publié son bel ouvrage intitulé *Vasi antichi di vetro ornati di figure.* Mais l'habile antiquaire ne parlait nullement de peintures; et de fait, les originaux présentent tout simplement des contours tracés à la pointe (avec quelques hachures) sur une légère feuille d'or enfermée dans la pâte de verre. Je ne sais pourquoi nos *cristalliers* modernes ne reproduisent pas cet artifice antique, susceptible de mainte application charmante. Peut-être aussi que je suis trop peu au courant des progrès de l'industrie actuelle pour en parler sciemment.

2. Raff. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro* (Roma, 1858), tav. XXXIX, et p. 82, sg. — Cf. *Ibid.,* tav. XI, XIV, XV, XX, XXIII, XXV, etc.

3. Cf. Macarii (L'Heureux) *Hagioglypta,* p. 234; et 245, sq.

Terminons par les trois bagues suivantes où les chatons



sont gravés chacun du chrisme plus ou moins complet, accosté même de palmes ou de colombes [1].

CIBOIRE.

Ce vase, destiné à conserver la sainte Eucharistie, peut facilement être confondu avec le calice dans les représentations, à moins qu'il ne porte un couvercle qui le rende reconnaissable tout d'abord. L'ancien usage de distribuer la communion sous les deux espèces ou de faire prendre ensuite à tous les communiants un peu de vin pour se purifier la bouche, fit donner longtemps au calice une coupe beaucoup plus large qu'il ne l'a aujourd'hui, depuis qu'il ne sert qu'au seul prêtre. C'est pourquoi tout ce qui pourrait être indiqué sous le titre *Ciboire* sera renvoyé aux articles *Calice, Communion, Hostie, Monstrance.*

CIEL ENTR'OUVERT.

Bien des données que l'on serait venu demander à ce titre, sont exposées sous le nom *Auréole* (rayons), p. 95, svv. Les autres prendront place tout aussi naturellement sous le titre *Vision.*

CIERGE.

Ce qui, sur ce sujet, n'aurait pas trouvé place au mot *Chandelier,* se rencontrera plus tard sous les titres *Flamme, Lampe* et *Torche.*

Il faut pourtant donner une fois la clef de l'énigme que présente SAINT JEAN-BAPTISTE sous le burin de certains graveurs qui ont cru peut-être faire merveille en lui mettant à la main une torche (cierge quadruple) enflammée. Ils auront voulu sans doute retracer ainsi l'éloge que le Verbe incarné fait de son précurseur en le qualifiant de *flambeau ardent et lumineux* [2]. Mais avouons que c'est là du symbolisme qui menace de tourner au comique si l'on adopte le système de présenter au regard les métaphores qui n'étaient adressées qu'à l'intelligence [3]. A vrai dire, pourtant, ce symbolisme était une des raisons que l'on donnait pour expliquer la coutume populaire des feux de la Saint-Jean.

CIGOGNE. Cf. *Grue.*

CIMETIÈRE. Cf. *Sépulcre.*

CISEAU ET OUTILS DE TAILLEUR DE PIERRES.

Les quatre couronnés sont considérés comme patrons des constructeurs et des statuaires; on prétend qu'ils étaient sculpteurs et tous frères. Leurs noms sont SÉVÈRE, SÉVÉRIEN, CARPOPHORE et VICTORIEN; 8 novembre, sous Dioclétien. D'autres les appellent CLAUDE, NICOSTRATE, SYMPHORIEN, CASTORIUS et SIMPLICIUS. Le dernier, dit-on, était païen et admirait avec quelle facilité surprenante les quatre autres conduisaient leur travail à une perfection qu'il ne pouvait atteindre. Ceux-ci, interrogés sur le procédé qui les rendait si habiles, l'engagèrent à se faire chrétien, lui promettant en outre la vie éternelle. Plus tard, comme ils refusaient de sculpter une idole, ils furent enfermés dans des caisses de plomb et noyés en cet état.

Pour ne pas déguiser les difficultés du sujet, il faut convenir que ces quatre ou cinq sculpteurs chrétiens paraissent avoir été confondus avec les QUATRE COURONNÉS dont nous avons parlé en premier lieu. Ceux-ci n'avaient rien qui les rattachât à l'art de la statuaire ou à l'industrie de la construction, et furent appelés les *quatre couronnés* parce qu'ils avaient été martyrisés ensemble et que l'on ignora longtemps le nom de chacun d'eux. Mais comme la fête de l'un et l'autre groupe se célébrait le même jour, la dénomination la plus brève et la plus brillante fut adoptée par les ouvriers en bâtiment pour le patronage de leur profession [4]. En conséquence, on a parfois imaginé de repré-

1. Cf. Macarii *Hagioglypta,* p. 199, 243; et 159, 242.

2. Joann. v, 35.

3. J'ai très-suffisamment signalé ailleurs l'application de ce travers d'esprit, à propos de certaines œuvres du moyen âge qui m'avaient fourvoyé d'abord par leur bizarrerie étrange. Cf. *Mélanges d'Archéologie,* t. I, p. 249-257.

Ici toutefois le retour fréquent dans les chants liturgiques, de la métaphore que les artistes traduisaient aux yeux par une torche enflammée, peut servir d'excuse aux inventeurs de cette caractéristique. Les exemples abondent; citons-en au moins quelques-uns. Missel de Prague (1478), vigile de saint Jean-Baptiste (*Inter natos mulierum*) :

« Solem præibat lucerna
Cujus luce lux superna
Lucet sine termino. Etc. »

Breviarium... Ecclesiæ S. Martini Turonensis (1635); in festo S. Joannis Baptistæ; post lect. IX, prosa :

« Præparator veritatis, lucerua eximia. Etc. »

Missel d'Autun, 1530 (*Gaude Caterva*) :

« Lucerna Iohannes cœli perlustrat rempublicam
Splendidus Christi gratia. »

Missel de Soissons (1687) :

« Quem dum replet lux superna,
Veræ lucis fit lucerna
Veri solis lucifer. Etc. »

4. Surius, 8 novembr. — Kreuser, *Kœlner Dombriefe* (1844).

senter ces patrons quelconques portant marteau, maillet, équerre, truelle, etc., chargés d'une petite couronne qui surmonte chaque outil. Cette espèce de privilége a été même communiqué à saint Éloi par ses dévots, soit pour ne pas rester au-dessous des maçons, soit pour indiquer qu'il avait été orfévre du roi.

Je crois bien qu'il aura pu s'introduire un second élément de confusion dans le culte des quatre couronnés à l'occasion d'un autre Carpophore et d'un autre Sévérien, martyrisés avec plusieurs compagnons (7 août, sous Maximien) à Côme en Lombardie. Cette ville ayant fourni longtemps des constructeurs aux nations plus ou moins éloignées[1], il se peut que les *magistri comacini* aient porté au loin la dévotion envers les patrons de leur cité, qui auront passé pour patrons de leur industrie.

Saint Nicodème. Cf. *Crucifix.*

Saint Marin, diacre et solitaire; 4 septembre, v. 307. Tailleur de pierres et natif d'Arbe en Dalmatie, il vint à Rimini exercer sa profession. Sur le mont Titano, où il trouvait des matériaux nombreux, il s'établit avec un ami qui partageait ses sentiments chrétiens, et construisit une chapelle. Ce fut le noyau de la petite république qui porte encore le nom du fondateur. Saint Gaudence évêque de Rimini, qui connaissait la vertu de ce pieux ermite, l'obligea d'accepter le diaconat pour qu'il desservît sa petite église avec son compagnon saint Léé (*Leus,* Leo en italien), ordonné prêtre à la même occasion (1er août). Les deux amis se séparèrent plus tard pour vivre entièrement isolés, et le second a laissé son nom à la ville de San Leo[2].

Les SS. Florus et Laurus, tailleurs de pierres aussi, et peut-être Dalmates comme les deux précédents; 18 août, martyrisés sous Adrien. Ils étaient frères, dit-on, et avaient refusé de travailler pour un temple d'idoles.

Sainte Rosalie vierge, solitaire; 4 septembre, 1160. Dans une caverne où elle vit ignorée; ou bien gravant sur l'entrée de sa grotte la formule du vœu qu'elle avait fait de passer ses jours dans cette retraite sauvage.

Elle était fille d'un grand seigneur de Sicile, et l'on prétend même qu'elle descendait du sang de Charlemagne. Elle se retira sur le Monte-Pelegrino près de Palerme. On lit encore sur le rocher l'inscription latine qui passe pour tracée de sa main, et dont voici le sens : « Moi, Rosalie, fille de Sinibald..., j'ai résolu d'habiter dans cet antre pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ[3]. »

Ses reliques furent découvertes au xvii^e^ siècle; mais sa mémoire était en vénération dans la Sicile depuis longtemps, et la ville de Palerme l'honore comme patronne.

Sainte Landrade, abbesse de Munster-Bilsen; 8 juillet, v. 708. Elle était de la descendance des Carlovingiens, et

Sainte Rosalie.

voulut travailler elle-même à la construction de son église en taillant les pierres qui devaient y être placées[4].

CISEAUX ET CISOIRES.

Les ciseaux proprement dits peuvent absolument n'être pas mentionnés, parce que nul ne sera surpris de les voir quand il s'agira de faire reconnaître un tailleur, par exemple (comme saint Homobon). Je n'entends indiquer

p. 297-300. — *Annales archéologiques,* t. XVII, p. 193, sv. — Stieglitz, *Gesch. d. Baukunst;* Beitræge, Th. IV, p. 107, svv.

1. Cantù, *Storia... di Como* (1829), t. I, p. 171, sg.; 175-177.

2. Brautii *Martyrologium poeticum* :

« Excidisse Leus septem, lapicida, columnas
Fertur; et in Feretri monte locasse domum. »

3. Ego Rosalia, Sinibaldi Quisquinæ et Rosarum domini filia, etc. Cf. AA. SS. *Septembr.,* t. II, p. 281.

4. *Calendar. benedict.,* 9 jul.

ici que les instruments du martyre. Selon le temps ou les artistes, on voit ce genre de torture exécuté par divers moyens. Tantôt, et dans le Ménologe grec surtout [1], le bourreau entame les chairs du patient avec une sorte de tranchet qui sert encore dans les ateliers de sellerie sous le nom de *couteau-à-pied* (Schneidemesser). Sa forme, que j'ai eu l'occasion de reproduire dans un travail antérieur [2], ne rappelle pas mal une expression de Shakespeare dans les *Joyeuses Commères de Windsor*, je crois : «Barbe ronde comme le couteau d'un gantier. » Chez les Latins, ce sont plus souvent des cisoires ou même des tenailles; et cela se voit surtout pour SAINTE AGATHE, SAINTE FÉBRONIE, etc. Mais comme la plupart des supplices où ces outils peuvent intervenir seront indiqués inévitablement sous les titres *Mamelles, etc.*, il n'est pas besoin de s'appesantir sur une forme incertaine et très-variable. Qu'il suffise d'avoir signalé cette difficulté et d'avertir que plusieurs représentations peuvent être assez équivoques par suite de l'échange entre les cisoires et les tenailles. L'un de ces deux instruments avait surtout pour but d'arracher par tiraillement, et l'autre était destiné à une coupure vive et rapide. Cependant, les bourreaux de SAINT LÉGER, de SAINT LIVIN et de plusieurs autres martyrs, tiennent tantôt l'un, tantôt l'autre de ces outils. Ajoutons que les ciseaux employés pour trancher la chair prennent parfois la forme des *forces* où les deux lames sont les extrémités d'une même pièce recourbée qui fait ressort sous la pression de la main, comme une pincette. Cf. *Calendrier* (septembre), p. 165.

Tels peuvent être les instruments du supplice où expira le jeune SAINT PÉLAGE, qui fut, dit-on, taillé en pièces (26 juin, 925) pour s'être refusé aux convoitises du roi musulman de Cordoue [3]. Et cependant, ici encore, le P. Florez croit bien qu'il ne s'agit pas d'instruments tranchants [4], il pencherait plutôt pour quelque chose comme la *louve* des architectes, avec laquelle on élève des fardeaux. Mais les artistes et les critiques ne marchent pas toujours d'accord, et il ne faut pas se hâter de prendre parti dans les contestations qui les divisent. Quoi qu'il en soit, nous retrouverons saint Pélage sous le titre *Lis*, comme témoignage de sa glorieuse chasteté. En tant qu'outils de tailleur ou de marchand de drap, les ciseaux peuvent caractériser SAINT HOMOBON, comme je l'indiquais il y a un instant. Cf. *Aumône*, p. 93; etc.

CLEF.

SAINT PIERRE, chef du collége apostolique; 29 juin, v. 65 ou 67. Tout le monde connaît cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ à son Vicaire [5] : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; » et pour qui connaît le langage de l'Écriture sainte, il n'est pas aisé d'imaginer l'expression d'un plus grand pouvoir confié par Dieu à un homme. Aussi ce symbole de la puissance remise entre les mains de Pierre accompagne-t-il communément la représentation du prince des apôtres.

La grande abbaye de Cluny, dédiée aux saints Pierre et Paul, se contentait de placer les clefs de saint Pierre et le glaive de saint Paul dans les sceaux [6] de sa congrégation.

Cela parlait suffisamment à tous les yeux, comme on le voit encore par ce contre-scel d'Étienne, abbé de Pouthières, vers 1270, dont le monastère avait pour patron le prince des apôtres. Les deux clefs avec une crosse faisaient entendre au premier venu qu'il s'agissait d'une abbaye placée sous le vocable de saint Pierre.

Le but que nous nous proposons n'exige pas plus de détails sur un sujet aussi populaire. Que s'il s'agissait de rédiger une *monographie* de saint Pierre, nous aurions à développer bien des observations sur le nombre, la forme, la couleur même des clefs que divers artistes ont cru devoir donner à saint Pierre, selon le symbolisme dont ils s'inspiraient. Mais il ne s'agit pas, dans un ouvrage général, de fermer la route à tout travail ultérieur. Ne cherchons donc point à dire tout ce qui pourrait être dit, et laissons les questions spéciales à ceux qui voudront les étudier isolément. D'ailleurs un livre comme celui-ci, où les détails ne sont peut-être que trop accumulés, gâterait comme à coup sûr les aperçus qu'il doit laisser aux soins d'hommes concentrés dans un sujet restreint. Si je ne me trompe, ce ne seront pas les gens habiles qui me reprocheront d'avoir accepté des limites, ils souriraient plutôt si je leur prêtais à croire qu'une demi-page va me suffire pour expédier pareille affaire.

Quant à ceux qui se seraient attendus à me voir éventrer tout débat iconographique, je ne puis être flatté de l'honneur qu'ils pensent me faire par cette confiance [7].

SAINT JACQUES LE MAJEUR, apôtre et patron de l'Espagne (Cf. *Armée*, p. 69; etc.). On le représente quelquefois avec des clefs à la main pour rappeler la prise de Coïmbre par le roi de Castille et de Léon Ferdinand Ier, au commencement du XIe siècle. Le récit en serait long, mais on peut le voir dans les historiens espagnols. Qu'il suffise de dire qu'un évêque étranger s'étant pris à penser que l'on faisait du saint un chevalier plutôt qu'un apôtre, saint Jacques lui apparut prêt à monter à cheval et tenant des

1. *Menolog. græc.*, t. II, p. 162, etc.
2. *Mélanges d'Archéologie*, etc., t. II, p. 56 (*Cinq ivoires sculptés*).
3. *España sagrada*, t. XXIII, p. 106-110, etc.
4. *Ibid.*, p. 121.
5. Matth. XVI, 19.
6. Cf. *Recueil... de la Société de sphragistique*, t. III, p. 157.
7. Aux lecteurs que ma déclaration désappointerait, je puis du moins indiquer le mémoire de M. le comte Aug. de Bastard *Sur les*

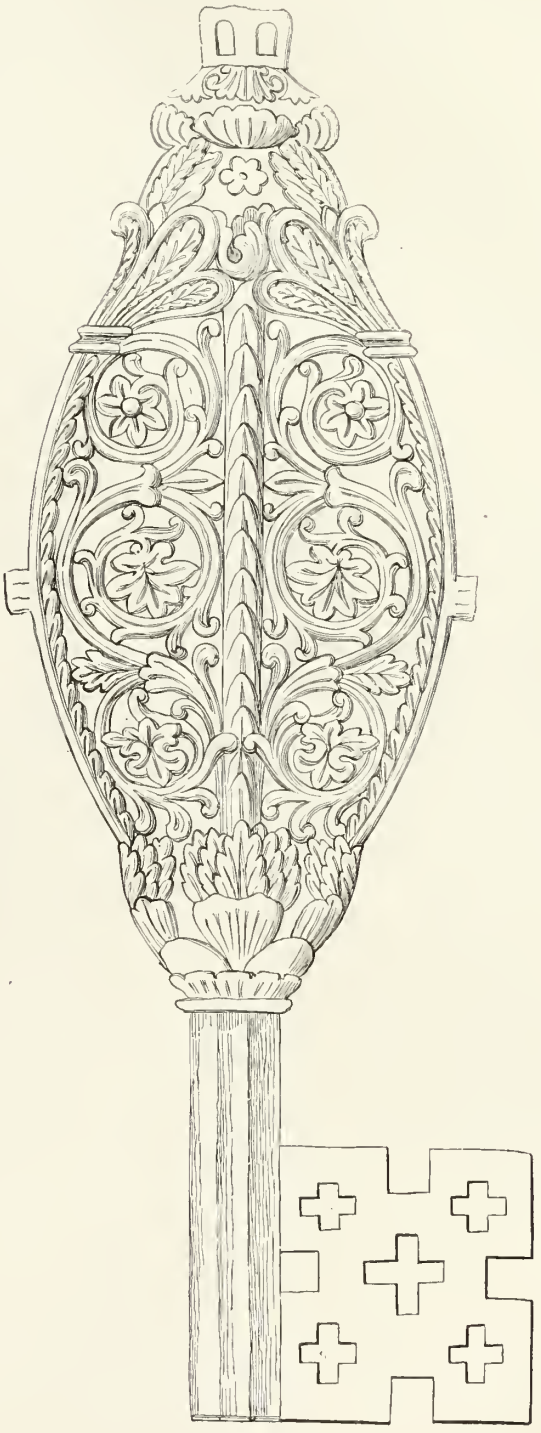
clefs. En le quittant il dit : « Je vais à Coïmbre, que je livrerai demain au roi don Fernand[1]. »

Saint Servais, évêque de Tongres (Cf. *Aigle*, p. 24; etc.). Sa légende et même son époque sont sujettes à bien des contestations. Mais on s'accorde à lui mettre en main une grosse clef[2], comme dans le sceau de Maestricht que voici.

Que signifie réellement cette clef? C'est là que l'embarras commence. Ce peut bien être le symbole du pouvoir spirituel, comme le glaive en main d'un évêque annonce le pouvoir temporel réuni à la dignité ecclésiastique. Mais pour saint Servais, il est tout à fait reçu que c'est le souvenir d'un fait historique qui lui serait propre, et non pas un simple emblème. La ville de Maestricht conserve encore une grande clef dont je vais donner la réduction d'après le P. A. Martin qui l'a dessinée sur les lieux.

A vrai dire, j'en ai vu à Liége une assez semblable dans l'église de Sainte-Croix, si je ne me trompe; et qui servait tout simplement au sacristain, sans que l'on parût prendre grand souci de son origine. A Maestricht, c'est une autre affaire. La clef de saint Servais passe pour rapportée de Rome par lui-même[3], au retour d'un voyage où saint Pierre lui aurait fait connaître que la ville de Tongres allait être ruinée par les Huns. Dans le fait, le renversement de cette cité fit transporter le siége épiscopal à Maestricht, d'où il passa ensuite à Liége.

Mais des clefs analogues à celle-ci semblent avoir été



données par les papes aux pèlerins de distinction, ou envoyées aux princes (comme à Recarède et à Charles Mar-

Crosses (*Bulletin du comité... des Arts...*, t. IV), p. 882-886. — Alemanni, *De lateranensibus parietinis*, passim. — Buonarruoti, *Vetri*. — Pistolesi, *Vaticano*, t. II, 45. — Cenni, *Sopra l' elezione di Martello in Patrizio dei Romani*. — Boldetti, *Cimiteri*, p. 729, 731, 507. — Etc., etc. Ce qui n'empêche pas qu'un bon mémoire sur ce sujet ne puisse être encore très-bien reçu, si l'on se donne la peine de le rédiger à loisir.

1. Ferreras, *Synopsis historica... de España*, A. C. 1045. — *Romancero general*, t. I, p. 491 (n° 749) :

« Cercada tiene á Coimbra
Aquese buen rey Fernando,
Siete años duró el cerco,
Que jamas le hubo quitado
Porque el lugar es muy fuerte
De muros bien torreado.
. . . . . .
Un romero habia llegado
Que viene de allá de Grecia
Al apostol Santiago.
Astiano habia por nombre,
Obispo es intitulado.
Faciendo estaba oracion
Ante el apostol muy santo.
Astianos oyó decir
Que el apostol Santiago
Entraba en las grandes lides
Armado, y en un caballo
A pelear con los Moros.
. . . . . .
El obispo que le oyó
Mi y mucho le habia pesado.
— Non le digais caballero,
Pescador era llamado. —
Y con esta gran porfia
Dormido se habia quedado.
Santiago se le aparece
Con llaves en la su mano,
Y con muy alegre rostro
Dijó : — Tu faces escarnio
Por llamarme caballero.
. . . . . .
Caballero soy de Cristo,
Ayudador de Cristianos
Contra el poder de los Moros.
. . . . . .
Y con estas llaves mismas,
Dijó, que llevo en mis manos,
Abriria yo el lugar
Mañana, el dia llegado.
Daréselo yo al rey
Que lo ha tenido cercado. —
Y en aquesta propia hora
Al rey la habia entregado »

2. *Messager des Sciences historiques...* (Gand), 1851, p. 223-227.

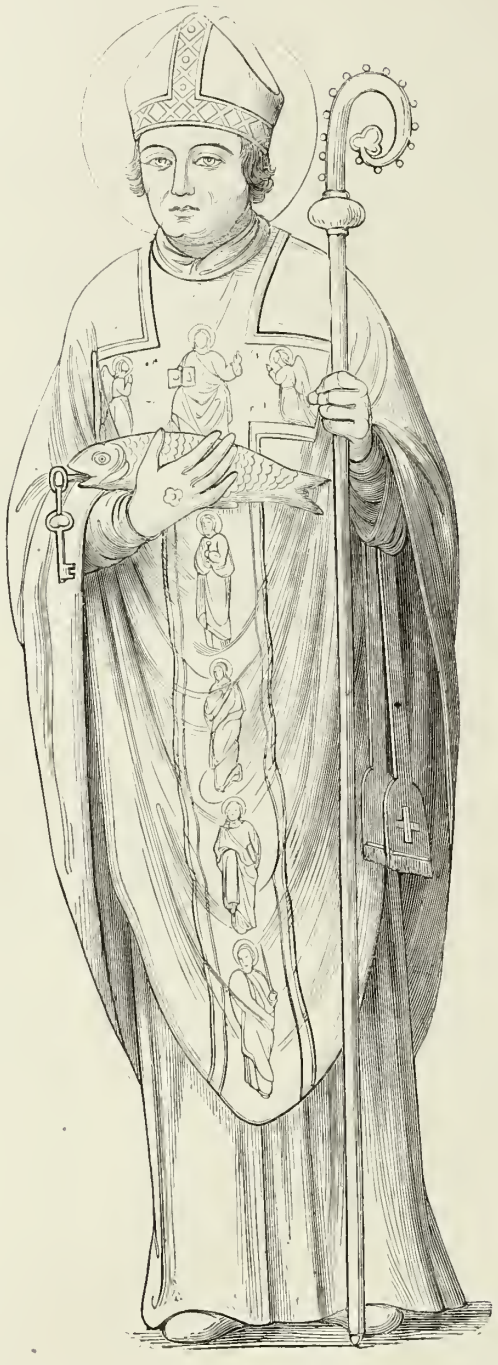
3. AA. SS. *Maii*, t. III, p. 212, 215. — Supplément à la *Légende dorée* (Louvain, 1485) : « Beatus Petrus clavem ei tradidit divinitus fabricatam, quæ usque hodie ostenditur in Trajecto. »

tel) en souvenir du tombeau de saint Pierre. Les témoignages n'en manquent pas dans l'histoire, il suffit d'avoir indiqué cette question que d'autres pourront traiter à loisir s'ils veulent.

Saint Germain, évêque de Paris; 28 mai, 576. Une clef à la main. Ce pourrait être, comme les chaînes qu'on lui fait quelquefois tenir, pour exprimer la grâce qui lui fut donnée de délivrer les prisonniers malgré le refus de leurs gardiens; mais un fait plus positif en rend mieux raison. Les historiens racontent que, trois ou quatre ans avant son épiscopat, il vit en songe un vieillard (saint Pierre sans doute) qui lui remit les clefs de Paris, annonçant qu'il était destiné à sauver cette ville[1].

Saint Maurille, évêque d'Angers; 13 septembre, v^e^ siècle. Il est un des évêques que l'on représente avec des clefs sortant de la bouche (ou des ouïes) d'un poisson; et ce n'est pas chose facile que d'en donner une bonne raison historique. Tel est, du reste, le récit des légendes pour celui-ci. Notre saint crut avoir manqué à son office de pasteur en laissant mourir sans baptême (d'autres disent sans confirmation) un enfant qu'on lui amenait durant des cérémonies publiques, et qu'il avait en conséquence différé d'admettre au sacrement. Il quitta donc son église, se reprochant cette faute; et passant la mer pour se retirer dans la solitude[2], il jeta dans l'Océan les clefs de sa cathédrale (ou des reliquaires) par manière de renonciation irrévocable. Ceux qui s'étaient mis à sa recherche pêchèrent durant leur voyage un poisson qui se trouva avoir avalé les clefs en question, si bien qu'on les trouva dans ses entrailles. Lorsque le saint fut rencontré, il eut beau dire qu'il s'était interdit tout retour, la vue de ses clefs lui persuada que Dieu l'absolvait de son engagement.

Launoy s'est donné carrière sur ces circonstances de la légende, pour dire que toute la vie du saint est sans valeur. Les Bollandistes conviennent que les Actes ont été interpolés, mais ne rejettent pas les autres circonstances qu'ils trouvent suffisamment établies. Le singulier retour même des clefs et du poisson dans l'histoire de plusieurs saints, annonce qu'il devait y avoir là-dessous une énigme dont nous avons perdu le mot; mais qui, pour le peuple du haut moyen âge, présentait un sens généralement admis. Nous en reparlerons à l'occasion des faits analogues que ramènera le titre *Poisson*. Donnons cependant encore un autre saint évêque gratifié des mêmes caractéristiques, afin que l'on voie dès maintenant le rôle que ces attributs ont joué dans le symbolisme populaire vers le xi^e^ siècle.



Saint Bennon, évêque de Meissen en Saxe; 16 juin, 1106[3].

1. P. de Natalib., libr. V, cap. lxix.

2. P. de Natalib., libr. VIII, cap. lxxv. — Prose (*Renes nostros præcingamus*), ap. Neale, *Sequentiæ :*

« Stant parentes expectantes
Nato, sacrum per lavacrum,
Fidei caracterem;
Dum ad horam facit moram
Vir beatus, recens natus
Pœnam solvit veterem.
Sibi casum vir adscribit;
Sui judex, se proscribit,
. . . . . .
Mox per claves revocatur,
Amissarum conscius. Etc. »

Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 67, sq. Je ne saurais dire quel rapport peut avoir avec nos clefs ou bagues repêchées, l'épée (Durandal) de Charlemagne perdue dans l'Elbe et retrouvée par un pêcheur. Mais la chanson de Doon de Mayence n'aurait-elle pas été inspirée en ceci par quelque souvenir semblable à ceux que nos saints font connaître?

3. AA. SS. *Jun.*, t. III, p. 150, 167, 168, 204. — *Calendar. benedict.*, 16 jun.

Dans sa main un poisson et une clef; ou bien le poisson semble en train de dégorger une clef, tandis que sa bouche ou ses branchies paraissent en retenir une autre encore. Cf. *Grenouille* (crapaud).

On raconte aussi de lui qu'il avait quitté son siége épiscopal, se rendant à Rome pour éviter les persécutions de l'empereur Henri IV; et avait ordonné de jeter dans l'Elbe les clefs de sa cathédrale, lorsque Henri serait excommunié. A son retour il les retrouva engagées dans les ouïes d'un poisson.

On peut voir dès maintenant que ce signe, devenu mystérieux pour nous autres modernes, indiquait pour les gens d'autrefois une sorte d'appel au jugement de Jésus-Christ, et une interruption des solennités ecclésiastiques par suite de quelque chose comme l'interdit [1].

Saint Hubert, évêque de Liége (Cf. *Cerf*, p. 183, sv.; *Chien*, p. 215; etc.) On lui donne quelquefois une clef qu'il est censé avoir reçu de saint Pierre à Rome, en visitant le tombeau du prince des apôtres. Là, dit-on, une clef d'or lui fut apportée du ciel pendant qu'il célébrait la messe, pour lui annoncer qu'il devait succéder à saint Lambert son maître, dont il ignorait encore le décès. J'espère que les Liégeois ne m'en voudront point si je propose de substituer aux détails de cette révélation, le fait d'une peinture symbolique qu'on aurait traduite en histoire lorsque la première intention s'était perdue peu à peu. La clef pourrait bien avoir signifié d'abord, soit le pouvoir épiscopal tout simplement, mais reçu à Rome immédiatement de la main du pape, soit l'entrée de saint Hubert dans la série des évêques de Tongres et de Maestricht; c'est-à-dire dans la succession de saint Servais, que nous avons vu caractérisé lui-même par cet attribut traditionnel. Quoi qu'il en soit, la clef demeure dans les emblèmes de saint Hubert; et l'on donne même ce nom à divers instruments qui, sans avoir guères la tournure d'une clef, s'emploient dans la chapelle du pèlerinage, pour cautériser les gens menacés d'hydrophobie [2].

Saint Bénigne prêtre, apôtre de Dijon (Cf. *Chien*, p. 216). On lui donne assez souvent une clef, peut-être pour indiquer la mission qu'il avait reçue d'évangéliser la Bourgogne. Cependant ses historiens ne semblent pas tenir à le présenter comme envoyé directement par le Saint-Siége; il passe plutôt pour disciple de saint Polycarpe, et l'on expliquerait ainsi pourquoi il n'était pas revêtu de la dignité épiscopale [3]. Il venait donc quasi directement de l'Asie Mineure, sans avoir pris langue à Rome.

Saint Riquier, abbé du monastère qui a pris son nom dans le Ponthieu; 26 avril, 645. On le voit représenté avec deux clefs. Cela voulait-il dire primitivement qu'il avait donné la liberté à ses esclaves, et ouvert par ses largesses la porte des prisons à bien des captifs [4]? Le fait est qu'on lui attribue une apparition de saint Pierre, dont je ne vois pas qu'il soit fait mention dans ses anciens biographes. Je serais assez porté à ne tirer de cette représentation que le souvenir d'un autel dédié par le saint au prince des apôtres dans son église de Centule [5].

Une peinture murale de l'ancienne abbaye donne à la figure de saint Riquier cette inscription que je ne suis pas bien sûr de comprendre :

« Petripari... rutilans virtute Richari. »

Si par hasard l'on y a voulu dire qu'il a égalé saint Pierre en mérites, je suis obligé de confesser que je me l'explique encore moins. A la vérité Hariulfe et Alcuin, racontant un de ses miracles, rappellent la préservation de saint Pierre quand il enfonçait dans les eaux [6]. Partir de là pour le comparer au chef du collége apostolique, ce serait abuser énormément des licences que l'on accorde à l'art ou à la littérature pour embellir un sujet. Mettons néanmoins que l'on aura voulu dire : Il fut sauvé du péril que courut Pierre sur le lac de Tibériade.

En somme, les premiers historiens du fondateur de Centule nous renseignent assez peu sur le détail de son origine et de ses actions. Ce n'est sûrement pas chez eux qu'on l'a trouvé désigné comme comte de Ponthieu et membre de la maison mérovingienne : titres qui lui

1. Qui s'étonnerait de la forme étrange qu'aura ainsi revêtue un fait très-facile à rendre avec la plume, mais bien peu abordable au pinceau, pourra tout au plus se plaindre de ce que le peintre a voulu se substituer au narrateur. Mais cette prétention une fois constatée, qu'y faire? Nous savons, par exemple, qu'un artiste de Fulde avait traduit l'histoire du régime tyrannique de l'abbé Ratgaire (au IX^e^ siècle), en peignant un troupeau qui fuit éperdu devant une licorne; et cela était compris, grâce aux souvenirs locaux. J'avoue cependant que c'est une méthode peu recommandable à l'avenir. Dans le passé, il ne s'agit que d'en tirer des inductions raisonnables.

2. Cf. Célestin, abbé de Saint-Hubert, *Histoire de la vie de saint Hubert;* et manière de faire la neuvaine. — It. *Supplément à la vie de saint Hubert.* — Je ne sais si l'on n'avait pas l'intention de rappeler cette clef quelconque de saint Hubert, dans une prose (*Gratuletur chorus iste*) du Missel de Cologne (1520) :

« Hunc Lambertus instruebat,
Hic instructus adimplebat
Sui patris monita.
. . . . . .
Post hæc Romam est profectus,
In doctrinis jam provectus
Lamberti solertia.
Apostolos visitavit,
Quibus suos mancipavit
Actus et officia.
Tunc Lamberti magnifici
Mortem summo pontifici
Angelus aperuit,
Qui divino miraculo
Cum pastorali baculo
Eidem apparuit.
Mox defuncto subrogatur,
Et in ejus collocatur
Hubertus regimine.
Hic Tungrorum plebem rexit. Etc. »

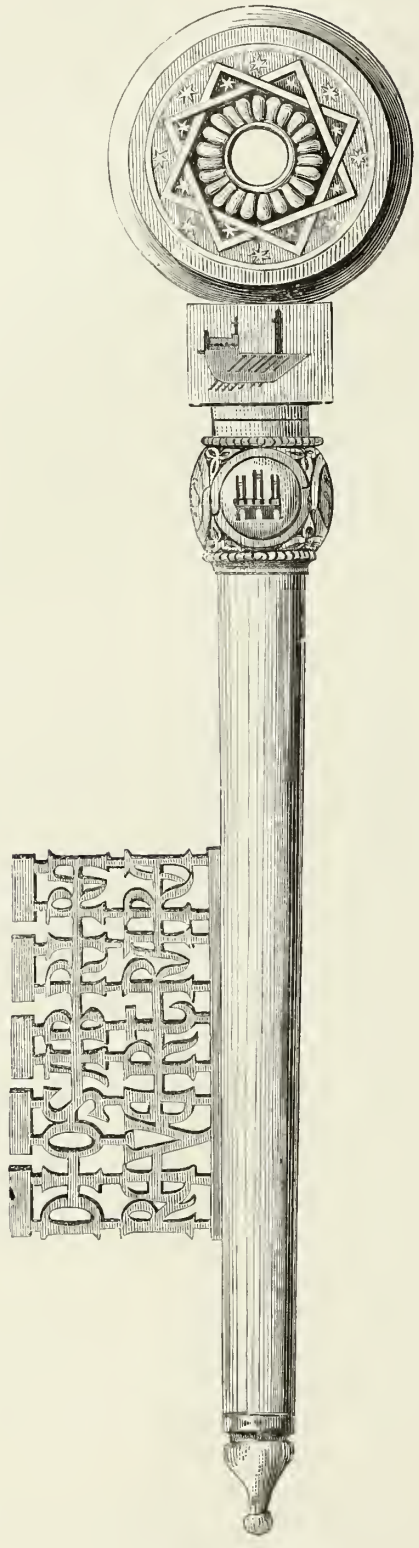
3. P. de Natalib., libr. X, cap. III.

4. AA. SS. *April.*, t. III, p. 444.

5. Hariulf., *Chronic. centul.*, libr. I, cap. XXIII (ap. d'Achery *Spicileg.*, t. IV, p. 447).

6. D'Achery, *l. cit.*, p. 439; AA. SS., *ibid.*, p. 444.

ont valu l'écu fleurdelisé, sous la main de quelques artistes. Cf. *Armoiries*, p. 82.



Clef de Séville (saint Ferdinand).

1. Oraison : « Deus qui B. Raymundum pœnitentiæ sacramenti insignem ministrum elegisti..., concede ut ejus intercessione dignos pœnitentiæ fructus facere... valeamus. »

Dante, *Purgatorio*, IX, 117-129 :

« Da Pier le tengo (*le Chiavi*); e dissemi ch' io erri
Anzi ad aprir, che a tenerla serrata,
Pur che la gente ai piedi miei s' atterri.

Saint Raimond de Pegnafort (Peñafort), dominicain; 23 janvier, 1275. Une clef à la main. Nous lui verrons bien d'autres attributs, et quelquefois on l'associe à saint Pierre Nolasque, instituteur des religieux de la Merci, parce que ses conseils eurent beaucoup de part à la fondation de cet Ordre. En outre, il fit établir l'inquisition par Jayme Ier, dans le royaume d'Aragon; et il peut être curieux pour les gens d'aujourd'hui, de faire remarquer cette charité d'un saint du XIIIe siècle : il donne des règles pour former un ordre consacré au rachat des captifs chez les Maures, et des conseils pour faire employer le pouvoir laïque contre les ennemis de la foi. Mais la signification de la clef que souvent on lui met en main se rapporte à la charge de Pénitencier, que lui confia Grégoire IX, à cause de sa sainteté reconnue et de sa science en Droit Canon. C'est l'explication donnée par l'oraison même de la fête du saint, et par le sens communément accepté au moyen âge [1].

S. Adrien, martyr (Cf. *Enclume*).

Saint Ferdinand III, roi de Castille et de Léon; 30 mai, 1252. On lui donne parfois une clef à la main, comme pour rappeler qu'il prépara l'expulsion définitive des Maures, en prenant possession de Cordoue (1236) d'abord, puis surtout de Séville (1248). Pour cette dernière cité, on raconte que le Ciel lui avait fait connaître d'avance le succès du siége. Quelque lecteur peut-être sera tenté de croire que l'on a fait entrer dans la légende de saint Ferdinand, le souvenir de l'aide prêtée à son homonyme par saint Jacques, pour la prise de Coïmbre sur les musulmans [2], deux siècles plus tôt. Mais il aurait tort de donner accès à ce soupçon. Le docte et judicieux P. Burriel a solidement établi le côté miraculeux d'un succès que ne pouvaient assurément faire prévoir les faibles ressources dont saint Ferdinand disposait [3]. Cette clef entre les mains du conquérant de Séville a donc toujours un sens historique, et l'on conserve encore dans la cathédrale deux clefs qui passent pour avoir été remises au saint roi lorsqu'il prit possession de sa conquête. En voici une copiée en Andalousie par le P. A. Martin. Le panneton y laisse voir clairement ces mots : *Dios abrirá, Rey entrará;* et l'on dit qu'elle fut présentée au vainqueur par les juifs de Séville ou par les mahométans eux-mêmes [4]. Selon d'autres, ce ne serait

2. Nous venons d'en dire un mot (p. 224, sv.) à propos de saint Jacques le Majeur. On peut voir ce fait gravé dans l'œuvre de Villamena, ou mentionné par Zuñiga (Ortiz) dans ses *Annales ecclesiasticos de la ciudad de Sevilla*, A. 1246, etc.

3. Voir la relation du siége et de la prise de Séville dans les *Memorias para la vida del santo rey san Fernando III*, in fol. Madrid, 1800. Le nom de l'éditeur (M. M. Rodriguez) figure seul sur le titre, conformément aux vues de Charles III; mais dans l'introduction placée en tête du volume, on reconnaît loyalement que l'œuvre est tout entière de la main du célèbre jésuite.

4. Amador de los rios, *Les Juifs d'Espagne*, p. 47, sv. — Cavanilles, *Hist. de España*, t. III, p. 99, sg., et surtout Burriel, *l. cit.*, p. 201. Cf. AA. SS. *Maii*, t. VII, p. 356, sq., etc.

qu'un hommage équivoque offert à D. Alphonse X, successeur de saint Ferdinand.

Le B^x Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus (Cf. *Chapelet*, p. 201). Comme il exerça longtemps l'office de portier au collége de Palma, dans l'île de Majorque, on le peint fréquemment ayant un trousseau de clefs pendu à la ceinture ou déposé près de lui [1].

Sainte Geneviève, patronne de Paris (Cf. *Chandelier, Flambeau*, p. 196, sv.). On la voit çà et là portant des clefs suspendues à sa ceinture pour indiquer, je crois, que le sort de notre capitale a été remis entre ses mains, et qu'elle en a disposé dans plus d'une occasion. C'est d'ailleurs une façon de dire que la grande cité se reconnaît sa vassale et lui voue son hommage en lui confiant ses intérêts.

Sainte Osithe vierge et martyre; on la donne même pour princesse; 7 octobre, 870. Elle était abbesse de Chick en Essex; et fut tuée par les Danois. Elle a été représentée plusieurs fois tenant une clef ou deux. Ce pourrait être à cause du vocable de l'abbaye dont l'église était consacrée à saint Pierre, et où elle revint portant sa tête, dit-on, quand elle eut été décapitée par les pirates du Nord.

Sainte Notiburge, vierge; 14 septembre, 1313. Comme elle était servante à Rottenburg en Tyrol, on la peint fréquemment avec un trousseau de clefs pendu à sa ceinture, par manière d'indiquer une femme de charge [2].

De même pour sainte Zite (Cf. *Cruche*), qui finit par obtenir toute la confiance de ses maîtres après avoir enduré longtemps les épreuves d'une vie de servante rudoyée.

CLIQUETTE. Cf. *Lépreux.*

CLOCHE, CLOCHETTE.

C'était une très-ancienne persuasion chez beaucoup de peuples, que le son des instruments à percussion (cymbales, clochettes, etc.) pouvait mettre en fuite les mauvais esprits [3], effacer même les souillures de l'âme. De là, dans certaines contrées barbares, l'usage encore persistant de chercher à dissiper une éclipse au moyen de quelque affreux charivari. Lorsque les cloches ou les sonnettes furent introduites par le christianisme chez des populations naïves et enthousiastes, cet instrument nouveau qui entrait pour quelque chose dans la célébration des offices, et que l'Église affectait au culte divin par une bénédiction solennelle (le *baptême des cloches*, comme on dit), dut inspirer un sentiment mystérieux aux néophytes. Les traces de ce respect se rencontrent en beaucoup de pays dans diverses légendes [4], surtout parmi les races celtiques et slaves. Les écrivains de la Bohême et de la Moravie, par exemple [5], parlent d'une cloche de Nebethaym près d'Olmutz, dans une église dédiée à saint Léonard. Le son de cette cloche avait la réputation de tuer les serpents; et les Suédois luthériens, durant la guerre de Trente ans, avaient grande envie de s'en emparer. Mais les habitants la dérobèrent avec soin aux recherches de ces curieux spoliateurs.

En somme, la clochette dans la main de bien des saints personnages paraît indiquer souvent le pouvoir contre le démon. Néanmoins il se peut que cet attribut ait indiqué les saints missionnaires qui s'en allaient rassembler ou faisaient appeler leurs fidèles à l'aide d'une clochette portative. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, surtout dans les campagnes, les enfants de chœur vont faire retentir leurs crécelles par les rues pour annoncer l'office durant les derniers jours de la semaine sainte. Cela conviendrait surtout à de nombreux évêques irlandais et bretons qui n'avaient pas de siége fixe, et voyageaient à la recherche des hameaux disséminés sur un sol pauvre où la population ne pouvait être dense [6]. Cela était si naturel en soi, ou si bien passé en usage pour les Bas-Bretons, que le célèbre Michel le Nobletz voulut donner en quelque sorte l'investiture de ses missions au P. Maunoir, en lui remettant publiquement la clochette dont il s'était servi [7].

Saint Paul de Léon, évêque en Armorique; 12 mars, 573. Près de lui un poisson, de la gueule duquel sort une clochette. Voici comment cette anecdote est racontée en Bretagne [8]. Lorsque le saint quitta l'Angleterre pour passer sur le continent, il n'avait pu obtenir une clochette que possédait un certain prince Marc, dont il venait d'évangéliser le peuple. Or, comme dans le Léonnais, il s'entretenait un jour avec le comte Guythure, et exprimait son regret du refus qu'il avait éprouvé de l'autre côté de la mer, les pêcheurs du comte entrèrent, apportant un gros poisson qu'ils venaient de prendre près de l'île de Baaz, et qui tenait dans sa gueule la sonnette tant désirée. L'homme de Dieu la reconnut et le comte la lui accorda. Le saint la prit avec joie, et elle fut gardée depuis dans la cathédrale de Léon avec une réputation de miracles bien établie.

1. On n'avait pas encore imaginé à cette époque le cordon des concierges, il fallait donc qu'un portier eût toujours ses clefs sous la main.

2. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 717, 730.

3. Cf. *Effemeridi letterarie di Roma*, t. VIII (1822), p. 317-320. — De Cymbalis (ap. *Fortuita sacra*, p. 305, etc.), cap. xv, xvi. — Eug. de Levis, *Raccolta di... antiche Inscrizioni* (1781), p. 31-37. Etc.

4. Cf. Nieremberg, *De miraculosis*, libr. I, cap. viii, xii; libr. II, cap. xvii, xix, xxii. M. le vicomte H. de la Villemarqué a dit un mot de ces légendes (hibernoises surtout) dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, seconde partie (1864), p. 387-399 (*bonnet de saint Mériadec*).

5. Cf. Cruger, *Sacri pulveres...*, novembr., p. 44.

6. Aussi voit-on plus d'une fois ces hommes de Dieu désirer ardemment une clochette; et l'envie qu'ils en témoignent pourrait être qualifiée d'enfantillage par qui ne songerait pas au parti qu'ils en prétendaient tirer, ou à l'état de l'industrie dans les pauvres contrées qu'ils habitaient. Cf. H. de la Villemarqué, *La Légende celtique*, p. 145-148.

7. Boschet, *Vie du R. P. Julien Maunoir*, liv. II (Paris, 1697, p. 72).

8. Alb. Legrand, *Vies des saints de la Bretagne armorique* (1837), p. 194.

Saint Léonor, évêque en Bretagne (Cf. *Cerf,* p. 184; *Rayon,* p. 99). Une clochette à la main. On prétend que le roi Childebert lui avait concédé autant de terres qu'en pourrait parcourir le son de la clochette du saint. Celui-ci appela les intendants royaux et monta sur une colline d'où il fit retentir sa sonnette. Témoins ouïs, il se trouva qu'on l'avait entendue à quatre milles à la ronde, et la prise de possession fut établie sur ce fait[1].

Saint Théodule (ou Théodore), évêque de Sion (ou de Martigny) en Valais; 16 août, 806. Près de lui une cloche, souvent portée par le diable[2]. Suivant la légende valaisanne, le saint avait obtenu du pape une cloche pour sa cathédrale; mais il s'agissait d'en effectuer le transport jusqu'au Rhône supérieur, ce qui n'était pas petite affaire, vu la longueur et les difficultés de la route. Il en chargea le démon, qui fut obligé d'accepter le fardeau et de le remettre à sa destination[3].

Cela voudrait-il dire que le saint, en trouvant grâce auprès de Charlemagne, parvint à compléter l'ameublement et l'ornementation de sa cathédrale; ou qu'obtenant de l'empereur l'autorité, même séculière, sur le Valais, il y fit de son église (c'est-à-dire de son siége épiscopal) le centre de tout? Le beffroi, au moyen âge, était comme le symbole de la commune; et la façon dont saint Théodule réclame auprès de Charlemagne pour n'être plus entravé par les laïques[4], prête à penser que ses successeurs purent voir dans son privilége une victoire remportée sur l'ennemi. Je sais bien que beffroi et commune ne passent point pour institutions du viiie siècle; mais nous avons affaire à des montagnards qui se montrèrent peu endurants dans bien des cas; et d'ailleurs l'histoire de la cloche avec le diable pour portefaix ne doit pas être contemporaine de saint Théodule. Je la crois née beaucoup plus tard, puis interprétée plus tard encore dans le sens d'un miracle. Le cardinal Schyner, qui l'a mise sur ses monnaies, y voyait peut-être plus clair qu'il ne se souciait de le dire, car c'était un rude homme qui ne manquait pas de finesse et à qui le rôle d'un petit Jules II n'aurait point déplu.

Saint Antoine le Grand, abbé en Thébaïde (Cf. *Béquilles,* p. 132). Ce qui regarde la clochette que l'on suspend quelquefois au bâton du saint homme, trouvera mieux son application à l'article *Pourceau*[5].

Saint Benoît de Norcia (Cf. *Banderole,* p. 112; etc.). Saint Grégoire le Grand raconte dans sa vie[6] que le diable brisa la sonnette avec laquelle le moine Romain l'avertissait quand il voulait lui faire parvenir de la nourriture dans son antre avec un panier soutenu par une corde. Il ne paraît pas que ce fait ait beaucoup attiré l'attention des artistes, pas plus que des poëtes et hymnographes qui ont retracé la vie de saint Benoît. J'en parle cependant pour le cas où l'on rencontrerait cette clochette cassée, parmi les attributs du saint.

Saint Gildas le Sage, abbé de Rhuys en Bretagne; 29 janvier, v. 580. Lorsqu'il était encore dans la Grande-Bretagne, sa réputation avait passé jusqu'en Irlande, d'où sainte Brigitte de Kildare lui fit demander un souvenir. Le saint lui envoya une clochette de sa façon, qui fut reçue comme un cadeau précieux[7].

Les Bretons racontent quelque chose de semblable au sujet d'une clochette que saint Kadok avait demandée à un autre saint Gildas (ce semble), mais qui devint muette jusqu'à ce que Kadok l'eût obtenue[8].

Saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la

Merci; 31 janvier, 1256. Une traînée lumineuse descendant du ciel, et semée de sept étoiles, s'arrête vers le

1. AA. SS. *Jul.,* t. I, p. 123.

2. Blavignac, *Hist. de l'Architecture sacrée...,* p. 296, sv.

3. Les Bollandistes n'accordent pas même une mention à ce récit bizarre, mais d'autres ne se le sont pas refusé. Cf. Toletan., *Syntaxis rerum memorabil.,* libr. VII, cap. xvi (p. 489). — Stohr, *De campanis,* libr. V, cap. v., etc.

4. AA. SS. *August.,* t. III, p. 278 — Il ne faut pas laisser (ou sembler) ignorer que l'époque de saint Théodule (ou Théodore) évêque du Valais présente des difficultés, et que plusieurs évêques du même nom sur le même siége peuvent avoir été confondus en un seul. J'ai suivi tout bonnement l'avis du P. Cuperus (Cuypers), ne m'accordant pas le droit de revoir les arrêts portés par un tel juge.

5. Disons-en toutefois un mot pour ne pas ajourner trop loin cette explication qui peut déjà trouver quelque place dès ce moment. On lit dans les anciens statuts de la ville d'Albe en Piémont, vers la fin du xve siècle (ap. Sim. Morra, *Vita di S. Teobaldo;* Alba, 1841, in-8, p. 102), *De leprosis... et campana portanda :* « Statutum est quod nullus quæstor elecmosynarum de cetero portet campanam per civitatem, etc. » On voit que la clochette était un moyen habituel de recueillir les aumônes pour une œuvre généralement connue.

6. Dialog. II, 1.

7. AA. SS. *Januar.,* t. II, p. 960.

8. La Villemarqué, *l. cit.* — *It.* Mémoire cité précédemment.

sol sur une cloche dans laquelle on voit une image de la Mère de Dieu.

Cette représentation indique que le saint fut conduit par une vision de ce genre à trouver enfouie une cloche qui recouvrait une image de la sainte Vierge[1]. Le fait se passa près de Valence, pendant que le roi Jayme assiégeait la ville en 1238, et fut regardé par l'armée chrétienne comme un signe des bénédictions qu'attirait la présence du saint homme. Un monastère de la Merci, établi à l'endroit de l'apparition, conserva l'image ainsi trouvée, qui prit le nom de *Nuestra Señora de la Merced del puche.*

Saint Ké (ou Kénan) surnommé Colodoc, évêque en Irlande, disent les Bretons; 5 novembre, époque mal déterminée. Une clochette à sa main, et qui pourrait bien n'être qu'une indication de vie érémitique, a donné lieu à tout un récit que je puis bien renvoyer aux hagiographes de race celtique[2].

CLOU.

Saint Alexandre Ier, pape et martyr; 3 mai, v. 117. On le trouve représenté avec des clous, poinçons ou alênes, enfoncés dans la poitrine ou dans les membres. Ses Actes disent : « Punctis creberrimis per tota membra peremptus » (AA. SS. *Maii,* t. I, p. 367-370). De quels instruments s'agit-il? C'est ce que les anciennes informations ne nous mettent pas en état de résoudre. Mais il ne faudrait pas dire, avec Alban Butler, que l'antiquité ne nous donne aucun détail à son sujet.

Saint Sévère, évêque de Barcelone; 6 novembre, sous Dioclétien. Un gros clou enfoncé au sommet du crâne. Ce fut ainsi qu'il consomma son martyre[3]; cependant on le trouve quelquefois représenté portant trois clous dans sa main, quoique ce ne soit pas conforme à ses Actes, que je viens d'indiquer. Il y a toutefois des traditions populaires qui veulent que le saint ait eu la tête percée de plusieurs clous[4]. Selon les uns, ce serait trois; d'autres prétendent que c'est six, neuf ou même dix-huit. Je soupçonne que cette multiplication est le résultat de l'hymne mal entendue; en conséquence de quoi l'on aura imaginé que les bourreaux lui avaient entouré la tête d'une espèce de tonsure en clous fichés dans son crâne. Nous avons vu ailleurs (Cf. *Champ,* p. 194, note) une circonstance singulière de cette légende à laquelle plusieurs Espagnols tiennent beaucoup, puisqu'ils prétendent conserver encore des fèves de la récolte qui leva si promptement[5].

Saint Pacien (*Pacianus*), évêque de Barcelone; 9 mars, 390. Des notes prises depuis longtemps sans que je puisse maintenant remonter à leur origine, me donnent lieu de croire que je l'ai vu tenant un clou. Dire à quel fait de sa vie cet attribut peut se rapporter, c'est en quoi je réussis encore moins[6].

Saint Léger évêque d'Autun, martyr (Cf. *Aveugles,* p. 104). On l'a quelquefois peint avec des clous enfoncés dans les membres; mais ce ne semble être qu'une interprétation maladroite du langage de son biographe, qui dit qu'on le fit marcher pieds nus sur des pierres aiguës comme des clous[7].

Saint Othon, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie; 2 juillet, 1139. Faisant forger en clous des fers de flèches et de carreaux qu'on lui avait apportés. C'est un fait raconté par ses biographes[8], et qui répond bien à la charité que le saint évêque montra toujours envers les païens du voisinage. Un armurier lui avait apporté quantité de traits dont il voulait approvisionner les constructions élevées par l'évêque. « J'aurai soin, dit l'homme de Dieu, que cela ne serve pas à tuer des hommes. » Là-dessus, il envoya le tout à ses moines pour qu'on en fît des clous destinés à la toiture de l'église.

Saint Othon de Bamberg est invoqué contre la morsure des chiens enragés, et l'on bénit en son nom du vin contre ce péril[9].

Saint Pantaléon médecin, martyr (Cf. *Arbre,* p. 66). Les deux mains clouées sur la tête. On ne voit pas que les écrivains grecs lui attribuent ce supplice, qui peut absolument être compris sous les diverses peines par lesquelles on nous dit vaguement qu'il fut éprouvé[10]; mais l'Occident latin, surtout en Allemagne, le lui donne fréquemment pour caractéristique. Quel est, de saint Pantaléon ou de saint Sévère (ci-dessus), celui que les artistes ont confondu avec l'autre, quand l'évêque de Barcelone a été peint çà et là les deux mains traversées par le clou qui perce son crâne? Je n'en sais vraiment rien.

1. AA. SS. *Januar.,* t. II, p. 985.

2. *Saints de la Bretagne,* etc., p. 676, sv. M. le vicomte de la Villemarqué a signalé quelques-unes de ces clochettes merveilleuses dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* t. XXIV, seconde partie (Cloche de Stival).

3. *España sagrada,* t. XXIX, p. 370.—4. *Ibid.,* p. 55; Hymnus :

« Jesu decus illibatum
Fulgens in martyribus,
Quem sequendo immolatum
Severus pro viribus,
Tulit mortis cruciatum
Confractis cervicibus.
Clavis tribus perforari
Elegisti aspere,
Hunc et clavo cruentari
Voluisti libere. »

D'autres écrivent (*ibid.,* p. 70) :

« Hic sex tribus coronari, etc. »

5. *Ibid.,* p. 69.

6. Cependant, grâce aux inventions qui ont si fort exalté en Espagne le faux chroniqueur Dexter, voici ce qui se pourrait imaginer. On sait que Pacien avait un fils du nom de Dexter, et l'on a prétendu le confondre avec son homonyme qui paraît avoir été préfet du prétoire sous Théodose. L'érudition incongrue qu'entasse Tamayo à ce sujet (9 mart.), aura donné lieu de mettre un poignard ou un stylet dans la main droite de l'évêque, pour faire deviner qu'il avait eu un fils écrivain ou même grand officier de l'empire; et ce singulier attribut a pu facilement prendre la figure d'un clou sous la main de graveurs peu attentifs.

7. AA. SS. *Octobr.,* t. I, p. 474.

8. AA. SS. *Jul.,* t. I, p. 420.

9. *Ibid.,* p. 377.

10. AA. SS. *Jul.,* t. VI, p. 417, etc.

L'Église grecque met saint Pantaléon au nombre des *grands martyrs* (sous le nom de *Pantaléémon*), et l'Allemagne le compte parmi les XIV saints que j'ai appelés *Auxiliaires* (p. 102) pour approcher du mot qui désigne ce groupe célèbre (*Nothhelfer*) de l'autre côté du Rhin[1].

Saint Julien d'Émèse, médecin aussi comme le précédent; 6 février, sous Numérien. On lui enfonça un clou dans la tête pour le punir du courage avec lequel il était venu saluer l'évêque que l'on entraînait au supplice. Outre cet horrible genre de mort, le Ménologe grec semble dire qu'il avait eu les pieds et les mains cloués, comme préparation au dernier coup[2].

Saint Philomène, martyr en Galatie; 29 novembre, sous Aurélien. Les pieds, les mains et la tête percés de clous; et forcé de marcher en cet état devant un soldat qui le suivait en le frappant. Il expira après une course de trente stades franchis de la sorte[3].

Les SS. Claude, Astère et Néon; 29 octobre, sous Dioclétien. Cloués par les pieds et les mains à des poteaux[4].

Saint Gémeau (*Gemellus*) de Paphlagonie; 10 décembre, sous Julien l'Apostat. On lui enfonça des clous dans le crâne, et il fut écorché vif; mais il termina son martyre sur la croix[5].

Un saint Épimaque, martyr, est indiqué par M. Helmsdœrfer comme tenant un clou dans sa main. Cette donnée, répétée après lui par d'autres, ne s'éclaircit pas davantage pour moi qui ne sais où en trouver la preuve. Si c'est le saint que les ménées grecs mentionnent rapidement le 6 juillet, les Bollandistes n'y ont pas vu beaucoup plus clair que moi[6].

Saint Quentin, apôtre du Vermandois (Cf. *Chaise de torture*, p. 193; *Broche*, p. 148). Quoi qu'il en soit des différentes manières dont on a représenté le martyre de ce saint, il est constant que bien des fois, et surtout dans la ville qui porte son nom, des clous se voient enfoncés dans ses épaules[7]. Et quand le saint est peint en buste, c'est à peu près le moyen le plus sûr pour le reconnaître. J'en ai, du reste, parlé suffisamment sous d'autres titres. Il arrive aussi qu'on le voit ayant des clous enfoncés dans les oreilles et au sommet du crâne, sans compter ceux qui lui percent les bras et les cuisses, ou les alênes qui sont enfoncées sous ses ongles. Par allusion abrégée à cette affreuse torture, quelques-uns se sont bornés à lui faire tenir trois clous dans la main[8].

Saint Agricole, martyr. Cf. *Crucifiés*.

Saint Ferréol et saint Fergeux (*Ferreolus* et *Ferrutius*, etc.) martyrs, apôtres de la Franche-Comté; 16 juin, v. 212. Le premier est généralement regardé comme un simple prêtre, quoique son épiscopat ne soit pas improbable; et le second était son diacre. On raconte qu'après avoir été flagellés, ils eurent la langue coupée. Puis on leur enfonça des alênes ou des clous dans les mains, les pieds, la poitrine et la tête[9].

Saint Piat (Piaton) prêtre et martyr, apôtre du Tournaisis; 1er octobre, v. 287. On le peint souvent décapité; mais la tradition rapporte qu'on lui avait enfoncé de gros clous dans le corps, et ils se retrouvèrent dans sa tombe lorsque ses reliques furent mises au jour par les soins de saint Éloi[10]. On le donne pour envoyé par saint Denis de Paris, ce qui n'est pas fort clair. Cf. *Tête*.

Saint Dagobert II, roi d'Austrasie et martyr; 23 décembre, 679. On le représente tenant un clou. Dire bien au juste ce que veut dire cet instrument, et si la mort lui a été donnée de cette manière, c'est ce que je laisserai chercher aux Bollandistes, qui ont déjà traité magistralement l'époque des rois de ce nom. Celui-ci fut tué près de Stenay lorsqu'il semblait près d'en venir aux mains avec Thierry III, roi de Neustrie. Le meurtre, attribué à Grimoald, fut regardé comme le résultat d'un complot tramé par Ébroïn; mais il faut se rappeler que le moyen âge avait coutume de nommer martyrs ceux qui terminaient une vie pieuse par une mort injuste.

1. A ce propos, puisque je n'y ai pas songé précédemment, il semble utile de faire observer qu'un village près d'Iéna porte le nom de *Vierzehn-Heiligen*. Cette dénomination maintenue après le luthéranisme, pourrait mettre sur la voie du lieu où prit origine le culte des quatorze saints associés par la dévotion des vieux Allemands.

2. *Menolog. græc.*, t. II, p. 163.

3. *Ibid.*, t. I, p. 220.

4. *Ibid.*, t. I, p. 151.

5. *Ibid.*, t. II, p. 21.

6. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 280.

7. A. Forgeais, *Plombs historiés*, t. II (Pèlerinages), p. 194-196.

8. On raconte d'ailleurs que quand les reliques de saint Quentin furent retrouvées par saint Éloi, des clous énormes se rencontrèrent mêlés aux ossements du saint martyr. Cf. Longueval, *Histoire de l'Église gallicane*, liv. IX; A. 640.

Voici comment ses tortures sont racontées par une prose (*Per unius casum*) des vieux missels d'Amiens et de Cambrai :

« Rogo facis, haustu plumbi,
Concremantur ei lumbi,
Os detestans idola;
Neque plumbi, neque rogi
Potu, flamma, potest cogi
Ut fiat jovicola.
Inter ungues ictu gravi
Defiguntur decem clavi
Cuspide quadrangula;
Sudes ferri scindunt (*findunt?*) dorsum,
Descendentes in deorsum
Ab utraque scapula.
Rastris demum præacutis
Exaratur ejus cutis
Propter verbi semina;
Macerantur et lacerti,
Dum jubetur circumverti
Trochleari machina.
De pretioso vertice
Subvolat mirifice
Ut columba nivea,
Sublatum in aera
Sic fertur ad horrea
Granum sine palea. Etc. »

Cf. *Annales archéologiques*, t. XVII, p. 178.

9. P. de Natalib., libr. V, cap. CXX.

10. *Hist. de l'Église gallicane, loc. cit.*

Saint Louis, roi de France ; 25 août, 1270. A la sainte couronne d'épines qu'il se fit céder par l'empereur latin de Constantinople, plusieurs ont jugé tout simple d'ajouter les clous de la croix (trois selon les idées modernes). Ce complément ne repose sur rien d'historique ; aussi en parlé-je uniquement pour l'expliquer d'une façon quelconque, non pour le justifier. Cf. *Couronne d'épines.*

Sainte Engratia (*Encratis*) vierge et martyre, à Saragosse ; 16 avril, sous Dioclétien. Clouée par le front à un poteau. Ses Actes prêtent à plus d'une difficulté ; mais sans entrer dans les détails critiques qui ne sont point de mon sujet, je constate une représentation fort usitée en Espagne.

Sainte Zénaïde, convertie par saint Paul ; on la dit même sa parente ; 11 octobre, 1er siècle. Le pied traversé par un éclat de bois ou un clou qui fut cause de sa mort. Elle s'était retirée dans une caverne où elle ne vivait que d'herbages ; et en allant chercher sa nourriture, elle se blessa comme on vient de le dire. Ce fut, dit-on, une vengeance du diable, irrité des conversions que causaient son exemple et ses conseils [1].

Sainte Fauste, vierge et martyre à Cyzique ; 20 septembre, v. 308. Tenant plusieurs clous. Entre autres supplices qu'elle endura, on lui enfonça des clous dans les talons, au front, à la poitrine, etc. Cf. *Scie* (saint Évilase).

Sainte Théodule d'Anazarbe. Cf. *Arbre,* p. 68.

Sainte Hélène, mère du grand Constantin ; 18 août, 328. Pour elle, beaucoup mieux que pour saint Louis, on peut joindre les clous à la croix de Notre-Seigneur, dont nous lui devons la découverte [2]. Cependant c'est la sainte Croix qui la caractérise d'ordinaire.

Sainte Aure, abbesse à Paris ; 4 octobre, 666. On la voit assise dans une grande *chaière* dont le sommet est garni de clous (les pointes ressortant vers la sainte). Elle s'y tint tous les jours durant sept années pendant qu'elle récitait le psautier, pour se punir d'avoir interrompu et remplacé un diacre qui n'observait pas les rubriques. Parfois aussi, en manière de simple mémorial, on lui fait tenir un clou entre le pouce et l'index.

La Bse Béatrice d'Ornacieux, chartreuse ; 13 février, v. 1305. Tenant un clou ou l'enfonçant dans sa main gauche avec un marteau, pour partager en quelque chose les douleurs de Jésus crucifié. Je ne m'impose pas, comme je voudrais le faire pour les saints, de mentionner toutes les représentations populaires des bienheureux ; quelques-uns cependant, comme Français, ou pour toute autre raison, pourront sans doute trouver leur place sans qu'on me cherche querelle au sujet des autres.

COCHON. Cf. *Pourceau.*

COEUR.

Saint Ignace évêque d'Antioche, martyr. Cf. *Auréole.*

Quand à propos du *Nom de Jésus* (p. 97) je rappelais la belle inspiration transmise aux artistes par la *Légende dorée,* j'ignorais ce qu'était devenu un tableau puissant de Ribera qui avait saisi mes regards dans la collection du maréchal Soult. Le possesseur actuel de cette vigoureuse peinture, M. A. Alcan, veut bien me permettre d'en

1. *Menolog. græc.,* t. I, p. 110.

2. AA. SS. *Maii,* t. I, p. 446, sq.

reproduire un croquis ; et je ne serai sûrement pas le seul à lui savoir gré de cette condescendance gracieuse, quoique mon cliché ne soit pas ce que j'aurais voulu. Mais le

Saint Augustin.

meilleur trait ne saurait donner qu'une faible idée de semblables œuvres, dont les plus splendides musées pourraient être jaloux. Ce n'est plus la violence parfois repoussante de ce terrible et quasi farouche Espagnolet (singulier petit nom pour si rude génie!) qui paraît se complaire communément à produire l'effroi chez ses spectateurs. Dans l'original, une merveilleuse sérénité domine la scène de boucherie que transfigure ce talent fougueux, presque apaisé par sa vive foi. Cf. p. 233.

Saint Augustin, évêque d'Hippone, docteur de l'Église ; 28 août, 430. On lui met dans la main un cœur enflammé. Il se trouverait assurément dans les œuvres de ce grand homme plus d'une expression qui servirait à expliquer ce symbole de son grand amour pour Dieu. On le rapporte surtout à ce passage du livre des *Confessions* : « J'avais le cœur plein du désir d'être à vous [1]. » D'autres y veulent voir l'expression de certaines pensées où l'amour semble arriver à une sorte d'excès ; ce qui a fait dire de lui : « L'amour amène l'extase ; entraîné par son amour, il oublie sa science. »

Ce cœur, au xv^e^ siècle et au xvi^e^, est souvent traversé par deux flèches en sautoir. Ajoutons que les religieux augustins, le considérant comme leur fondateur, lui donnent assez volontiers le costume de leur Ordre. C'est ce qui aura multiplié ce genre de peinture en Espagne ; mais l'Italie en a bien aussi sa part.

Saint Léandre, évêque de Séville ; 27 février, 601. On le voit tenant en main un cœur enflammé, symbole peut-être du zèle qui lui fit convertir les Visigoths ; mais au fond c'est un attribut qui ne me semble pas avoir trouvé grand accueil. Il faut convenir d'ailleurs que l'on a été un peu prodigue de cet emblème.

Saint Macaire d'Arménie, évêque d'Antioche ; 10 avril, 1012. Les Flamands, qui l'honorent d'une manière toute spéciale parce qu'il mourut à Gand, l'ont peint souvent tenant un cœur surmonté de trois clous. Je suppose que cela prétend rappeler la piété du saint pour les souffrances de Notre-Seigneur, dont il voulait vénérer les traces à la Terre-Sainte. Peut-être aussi a-t-on voulu exprimer sa constante affliction sur les péchés du peuple ; car on le représente volontiers à genoux intercédant pour les pécheurs. Aussi l'invoque-t-on contre les épidémies [2].

Saint François de Sales (Cf. *Banderole,* p. 111 ; etc.). On lui a donné plus d'une fois le même attribut qu'à saint Augustin ; mais je ne vois pas que cela ait été généralement reçu, quoique ce puisse être une indication assez convenable de sa grande charité, aussi bien que de son traité sur l'amour de Dieu. On outre il donna un attribut tout semblable à ses chères filles de la Visitation comme armoiries de leur Ordre [3].

Saint Antoine de Padoue (Cf. *Ane,* p. 32 ; etc.). Montrant un cœur sur des écus dans un coffre-fort. Parfois on lui met ce cœur sur un livre. Aux funérailles d'un usurier, le saint convia les assistants à se rendre dans la maison du mort pour juger de ce qu'était une vie toute employée à

1. Conf., IX, 2. Ou encore : « Sagittaveras tu cor nostrum charitate tua, et gestabamus verba tua transfixa visceribus. »

Le docte J. Vermeulen (*De imaginibus,* III,36 ; ed. Paquot, p. 338, sq.) cite d'autres textes du saint ; et j'indique volontiers l'ouvrage de ce théologien sur la matière que je traite, ayant eu plus d'une fois occasion de regretter qu'il ne m'eût pas prévenu en bien des choses ou que je ne puisse m'accorder avec lui dans certaines autres.

2. Cf. AA. SS. *April.,* t. I, p. 873-877, etc.

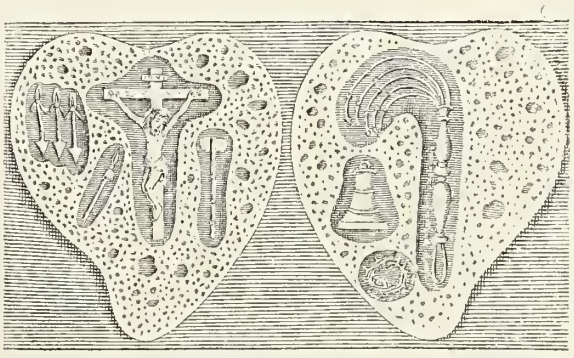
3. Cf. Ch. Daniel, *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie,* p. 41, sv.

thésauriser par n'importe quels moyens. La cassette ouverte, on y trouva le cœur de ce malheureux qui n'avait songé qu'à s'enrichir [1].

Sainte Opportune, abbesse ; 22 avril, 770. Élevant en sa main un cœur enflammé. Ce doit être une manière d'exprimer la continuelle pensée de Dieu qui lui faisait habituellement porter ses regards vers le ciel. Mais encore une fois, cet attribut a vraiment été trop multiplié par certains artistes; aussi tous n'ont-ils pas été suivis dans la pratique générale [2].

Sainte Gertrude d'Eisleben, abbesse; 15 novembre, v. 1334. On la représente soit le cœur entr'ouvert et servant de trône à l'enfant Jésus, soit le cœur sur la main. C'est une allusion aux paroles de Notre-Seigneur : « Vous me trouverez dans le cœur de Gertrude ; » et l'Église en a conservé le souvenir dans l'oraison de sa fête [3].

Sainte Claire de Montefalco (Cf. *Balances,* p. 110). Tenant d'une main un lis ou un cœur, soit percé de trois plaies, soit ouvert et marqué des instruments de la Passion (que l'on y trouva gravés en effet) ; de l'autre main une balance [4].



Cum Clara pectus explicat.
Fulget Crucis mysterium.

J'emprunte aux Bollandistes la reproduction des souvenirs du Calvaire qui se lisaient sur la chair de la sainte quand on ouvrit son corps. On y trouva Notre-Seigneur crucifié, les clous, la lance et l'éponge, la demi-colonne et les fouets de la flagellation, avec la couronne d'épines.

Nous aurons à mentionner encore (Cf. *Messe*) ces mémoriaux de la Passion, fort usités vers le xv^e^ siècle ; mais on nous comprendra sans trop de détails.

Sainte Brigitte de Suède ; 8 octobre, 1373. Un cœur surmonté ou marqué d'une croix indique sa grande dévotion pour la Passion de Notre-Seigneur, qu'elle a décrite d'après les lumières que Dieu lui avait communiquées durant ses méditations et ses pèlerinages.

Sainte Mechtilde bénédictine, sœur de sainte Gertrude; 19 novembre, v. 1300. Notre-Seigneur lui donne son cœur, ou même est peint trônant dans le cœur de la sainte.

Sainte Julienne Falconieri. Cf. *Communion, Hostie.*

Sainte Marie-Madeleine dei Pazzi, carémlite; 27 mai, 1607. Tenant un cœur enflammé qu'entoure parfois une couronne d'épines. Cf. *Banderole,* p. 114 ; *Stigmates.*

Du reste, le xv^e^ siècle ou le xvi^e^, en Italie surtout, semble avoir été prodigue de cet emblème. Sainte Catherine de Sienne, par exemple, sainte Catherine de Gênes, etc., se voient fréquemment avec un cœur dans la main.

Sainte Thérèse, fondatrice des Carmélites déchaussées. (Cf. *Banderole,* p. 114.) Un ange lui perce le cœur avec un dard enflammé. On raconte que les traces de cette faveur céleste furent trouvées dans le corps de la sainte après sa mort.

Sainte Jeanne-Françoise Fremiot de Chantal, fondatrice des religieuses de la Visitation; 21 août, 1641. Elle tient un cœur marqué du nom de Jésus. De fait, lorsqu'elle vivait encore dans le monde, voulant protester à Dieu de sa fidélité parmi les angoisses qui l'assiégeaient, elle grava sur sa poitrine le nom de Notre-Seigneur, qui demeurait encore clairement tracé lorsqu'elle mourut.

Sainte Véronique Juliani (Giuliani), religieuse capucine ; 9 juillet, 1727. Tenant un cœur sur lequel est gravée une croix ; indication de sa grande piété pour les souffrances de Jésus-Christ. Après sa mort on trouva les instruments de la Passion marqués sur son cœur, comme elle l'avait assuré dans sa dernière maladie.

Sainte Édilburge, bénédictine. Cf. *Passion* (instruments de la).

COFFRE.

Nous avons fait observer, au mot *Barque* (p. 123), que l'arche de Noé paraissait fréquemment sous la forme d'un coffre; et l'on en a vu déjà la preuve dans une médaille d'Apamée frappée sous Septime Sévère. En voici un nouvel exemple (p. 236), d'après les fragments d'un ancien bas-relief chrétien trouvé en Algérie [5]. Les chiffres y indiquent l'ordre naturel des pièces actuelles, rapprochées à la façon d'un *jeu de patience.* Malgré la brisure, il est facile de reconnaître le patriarche qui étend la main vers la colombe, tandis que le corbeau trouve son occupation parmi les cadavres qui couvrent le sol.

Sur la droite du bas-relief sous les n^os^ 3-7, sans aucune séparation primitive bien reconnaissable (si ce n'est l'arbre voisin du noyé qui garde encore l'attitude désespérée de son agonie) ainsi que l'ont fait plus tard bien des artistes du moyen âge, il s'agit d'un autre sujet qui

1. AA. SS. *Jun.,* t. II, p. 709.

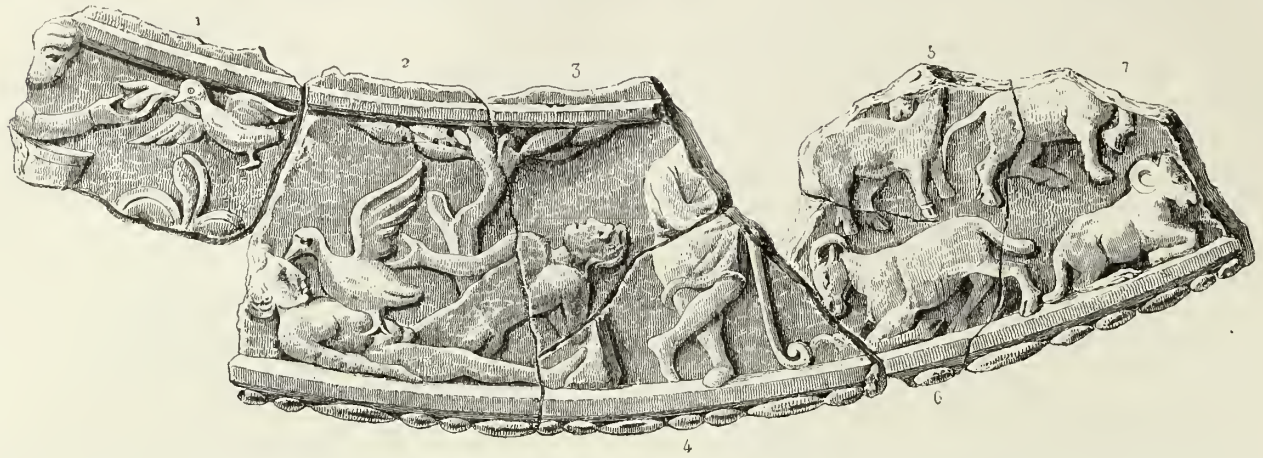
2. C'est ce qui fait que je ne me suis pas imposé d'indiquer absolument tous les saints personnages que l'on a voulu gratifier de cette caractéristique; comme, par exemple, sainte Ursule.

3. « Deus qui in corde beatæ Gertrudis virginis jucundam tibi mansionem præparasti; ipsius meritis et intercessione, cordis nostri maculas clementer absterge, etc. » Cf. *Calendar. benedict.,* 19 nov.

4. Cf. AA. SS. *August.,* t. III, p. 673, 675; et *Mail,* t. VI, p. 246.

5. *Revue archéologique,* 1^re^ série, pl. cxv (t. XI). Dans la même planche se trouvait *Daniel livré aux lions,* que l'on a vu déjà sous le titre *Bonnet phrygien* (p. 141).

n'est pourtant pas sans quelque rapport avec le spectacle du déluge. On y reconnaîtra sans grande peine le bon Pasteur, comme pour rappeler la protection de Dieu sur les siens parmi les épreuves les plus menaçantes. Cela



était complété bien plus vivement par la représentation de Daniel dans la fosse aux lions, que nous avons détachée de l'ensemble pour la montrer isolément ailleurs.

Cette même association d'idées, complétée par l'histoire de Jonas (et non plus par celle de Daniel), se retrouve sur la lampe que voici.

Noé n'y paraît point; mais son arche à faces carrées [1] est suffisamment reconnaissable par la colombe qui pose dessus, et la mer est indiquée au-dessous par le monstre marin qui rejette Jonas vers la plage où on le voit ensuite endormi (à gauche du bon Pasteur). Nous avons dit un mot ailleurs sur la plante qui abrite le prophète durant son repos [2]. Le lecteur n'a pas besoin sans doute qu'on lui fasse reconnaître le soleil et la lune, dont la présence rappelle que ce bon pasteur est le maître du monde :

Cui luna, sol et omnia
Deserviunt per tempora [3].

Celui qui ne se trouverait pas encore assez renseigné sur les anciennes représentations de l'*Arche*, verra peut-être volontiers cet autre petit fragment de verre orné d'une feuille d'or empâtée sur laquelle un trait à la pointe montre Noé soulevant le couvercle de sa caisse, à la façon d'une *boîte à surprise* [4]. Cela, pour Noé, remonte

1. Cf. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro*, p. 7-9; et sur les représentations de Jonas, *ibid.*, p. 12, 13.

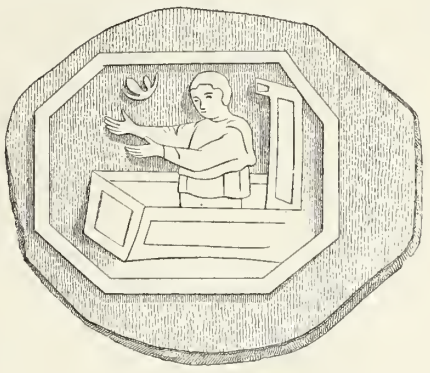
2. Sous le titre *Arbre, Arbuste*, p. 64.

Quand cet abri vient à lui manquer soudain, et qu'il s'impatiente d'être livré sans défense aux ardeurs du soleil, Dieu en prend occasion de lui remontrer combien était amer son zèle contre les pécheurs. Le prophète n'avait pas compris (avec son esprit judaïque) qu'on lui confiait un ministère de miséricorde, et non pas de vengeance; souvenir qui s'allie merveilleusement à la représentation du bon Pasteur, et à celle de Jonas lui-même, dont le châtiment est si tempéré par la clémence divine (Jon. I et II).

3. Cf. *Mélanges d'Archéologie*, etc., t. II, p. 64, sv.

4. Je le donne (p. 237) d'après un dessin préparé depuis longtemps par le P. A. Martin, et qui a été reproduit plus tard par le P. Garrucci, pl. II, fig. 7.

assez haut, puisqu'on le rencontre sur des médaillons frappés durant les règnes de divers empereurs païens (*supra,* p. 123). Ainsi la société chrétienne primitive pouvait, à plus forte raison, adopter ce type, si singulier qu'il nous paraisse aujourd'hui.



Dans notre *Vetro,* comme dans la médaille d'Apamée, on aperçoit la trace de la colombe vers laquelle Noé tend les bras, pour recevoir la branche d'olivier qu'elle rapportait. Les SS. Pères, presque unanimement, ont dit à cette occasion bien des vérités touchantes qu'il m'eût été facile d'accumuler sans grande peine. Mais j'ai déjà dit (p. 21, note 5, etc.) que les plus illustres personnages de l'ancienne loi figuraient surtout dans l'Église, comme *types* de Jésus-Christ. Il n'est donc pas opportun de revenir sur une question où quelques esprits difficiles (mal informés, peut-être) ont trouvé que j'exorbitais dans les *Vitraux de Bourges.* J'espère pourtant être bien dépassé par un confrère plus jeune que moi, s'il lui est donné de publier son travail sur la *Christologie typique de l'Ancien Testament.*.

Moïse enfant, trouvé sur le Nil dans le petit berceau flottant où sa mère l'avait déposé à l'âge de trois mois [1]. Là, le petit coffre qui renferme le nouveau-né peut très-bien être formé d'osier ou de joncs, quoique le Ménologe grec lui donne la tournure d'une petite châsse abandonnée au gré des eaux [2]. Cependant, fût-il question d'un véritable coffre, ou même d'une cassette, il serait très-permis à un artiste de la figurer en manière de corbeille à peu près cadenassée ; l'usage qui subsiste encore çà et là de faire des malles en osier s'accorde tout à fait avec l'origine latine du mot *fisc* qui indiquait certainement un coffre de sûreté.

Saint Antoine de Padoue (Cf. *Cœur,* p. 234). Il s'agit de l'usurier dont le cœur fut trouvé dans sa cassette.

La B^se^ Béatrice cistercienne, fondatrice d'une congrégation de religieuses espagnoles sous le titre de l'Immaculée Conception; 8 octobre, v. 1500. On raconte qu'un naufrage lui ayant fait perdre les lettres qui autorisaient l'institution de son Ordre, elle les retrouva sur le bord de la mer dans un coffret où elles s'étaient conservées intactes.

Mais ajoutons que le culte public de Béatrice a pour unique garant le Ménologe cistercien d'Henriquez, dont les Bollandistes récusent le témoignage [3].

COLLIER.

Le collier de l'Annonciade, que nous voyons bien prodigué de nos jours et porté par maints personnages médiocrement dévots à la Mère de Dieu, peut faire reconnaître un prince de Savoie. C'est pourquoi nous l'avons donné au B^x^ Amédée IX, qui d'ailleurs passe pour avoir brisé un jour son collier d'Ordre pour en distribuer les fragments aux pauvres. Cf. *Aumône,* p. 94.

On a vu également plus haut (sous le titre *Auréole,* p. 98), que saint Thomas d'Aquin avait été quelquefois décoré d'un collier ou d'une chaîne d'or, par les artistes. On pourra voir dans cet endroit l'explication d'un attribut si étrange au premier coup d'œil [4]. D'ailleurs certaines proses semblent supposer que plus d'un docteur ancien était peint avec cet ornement au moyen âge [5].

Quelques saints fondateurs d'Ordres sont représentés avec le collier de la Toison d'or. Je pense que c'est à cause d'un usage espagnol, qui conférait aux généraux de certaines familles religieuses les honneurs de la grandesse.

Je ne parle pas des bijoux de sainte Marie-Madeleine, que Rubens s'est plu à faire miroiter près d'elle (sans parler des amples étoffes de soie qui la drapent à profusion), pour le plus grand honneur de la palette flamande [6]. Sur cette voie, il nous faudrait énumérer toutes les pénitentes qui ont abjuré les moyens de plaire au monde. Mais les artistes chrétiens ont généralement compris qu'ils n'avaient à peindre ces saintes que dans leur état de renoncement. Tout au plus ont-ils quelquefois jeté près des converties quelque souvenir de leur vie première, pour rappeler d'où elles s'étaient relevées jusqu'à l'amour de l'oubli et d'une austère pénitence.

Telle est, par exemple, sainte Pélagie d'Antioche en Syrie (Cf. *Ermites*). Cette repentie, qui alla mourir à

1. Exod. II, 1-10. — 2. *Menolog. græc.,* t. I, p. 15.

3. Cf. AA. SS. *Octobr.,* t. IV, p. 3.

4. C'est aussi le sentiment d'Intérian de Ayala, que je ne cite guère parce que ses conseils aux peintres (*Pictor christianus eruditus*) sont trop mêlés de pédantisme et de phrases oiseuses. Mais sans le surfaire, on peut bien dire que son livre renferme plus d'une observation utile parmi des critiques chagrines et des coquetteries d'érudition sans portée.

5. Ainsi, dans la prose d'Adam de S. Victor sur saint Augustin (*Æterni festi gaudia*), on chantait :

« Datur et torques aurea
Pro doctrina catholica,
Qua præfulget Augustinus
In summi Regis curia. »

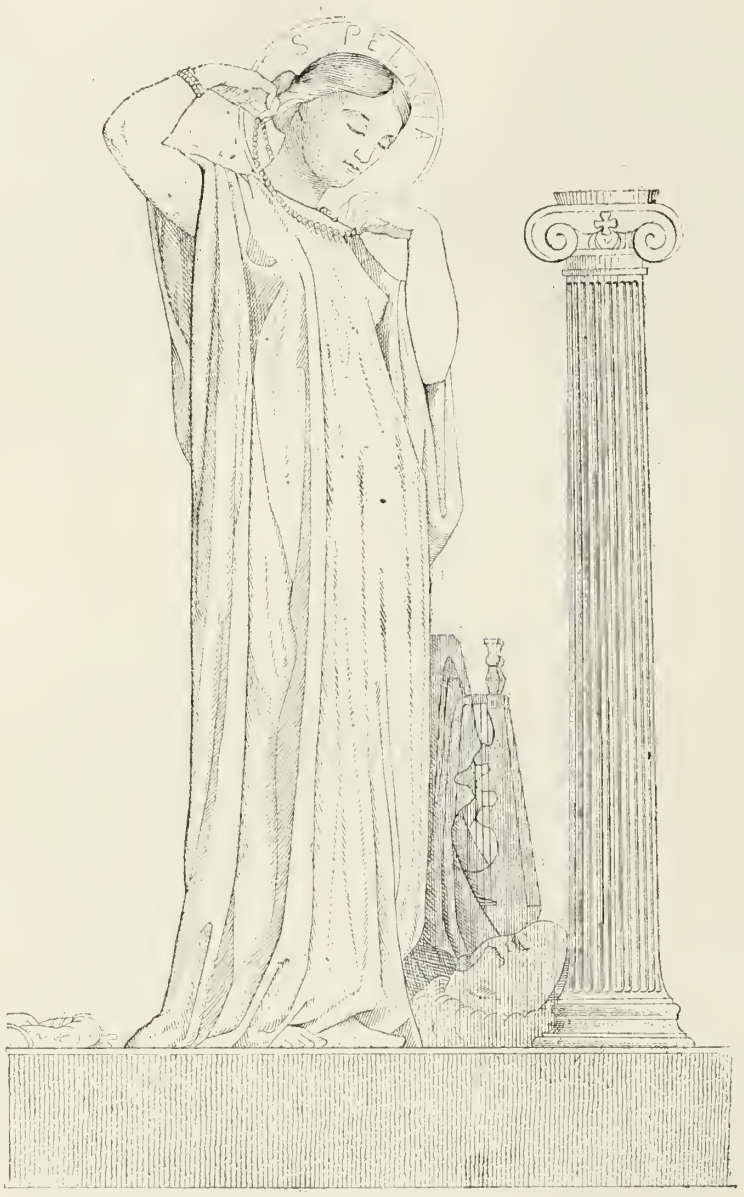
6. Du reste notre Le Brun, avec moins de puissance, n'a pas eu moins de prétentions en peignant le même sujet.

Jérusalem, passe pour avoir été comédienne; et l'on ajoute que sa beauté attirait la foule sur ses pas. Ce fut au milieu d'un de ces triomphes populaires qu'elle rendit les armes à la grâce divine, et renonça au monde[1]. Cf. *Masque.*

Sainte Thérèse, réformatrice de l'ordre des Carmes (Cf. *Banderole,* p. 114; *Cœur,* p. 235; etc.). Dans une apparition, Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge lui passent au cou un collier d'or soutenant une croix. Cela se voit, mais on ne peut pas dire que l'art populaire s'en soit emparé : qui l'ignorerait ne serait pas justement taxé d'ignorance.

COLLINE, OU MONTAGNE.

Les premiers siècles chrétiens ont fréquemment représenté Notre-Seigneur et la nouvelle loi sous la forme d'un agneau qui domine une petite élévation, d'où s'écoulent quatre sources destinées à se répandre sur le monde, et qui figurent les quatre Évangiles. Cf. *Agneau,* p. 21; *Ancre,* p. 30. Nous aurons à revenir sur ce symbolisme quand il sera question des *Évangélistes.* Saint Jean dans son Apocalypse rappelle encore quelque chose de semblable quand il peint l'Agneau éclairant de sa gloire toute la cité céleste, et l'abreuvant de l'eau vive qui coule à ses pieds[2]. C'est ce qu'a voulu rendre le beau tableau des Van Eyck conservé en partie à Gand dans la cathédrale, et que l'on appelle souvent le *Tableau de l'Agneau.*



Moïse paraît souvent dans les vitraux du moyen âge, à l'instant où il quitte pour la première fois le Sinaï, rapportant au peuple le message divin. S'apercevant alors que les Israélites sont tout entiers à leurs fêtes idolâtriques, il brise dans une sainte colère les tables de la loi que Dieu lui avait remises; et les SS. Pères ont vu dans ce fait une figure prophétique de la nouvelle alliance qui devait remplacer l'Ancien Testament par l'Évangile[3].

Je ne parle pas de la *Transfiguration* sur le Thabor, quoique Moïse, Élie et trois apôtres y assistent. Cette grande scène appartient plutôt à la vie de Notre-Seigneur; sujet qui mériterait bien tout un livre, mais qu'il faut précisément ne pas écourter sous prétexte de le mêler en accessoire à la vie des saints.

Saint David, évêque dans le pays de Galles; 1er mars, vers 544. Prêchant sur une hauteur. La légende galloise raconte qu'appelé pour mettre fin aux ravages du pélagianisme, on n'avait pas consenti à lui laisser prendre une place élevée, quoiqu'il fût archevêque. Mais, dit-on, pendant qu'il parlait, le sol qui portait ses pieds se souleva peu à peu, et sa voix prit un accent qui faisait entendre ses paroles au loin[4].

1. Si peu que je puisse réclamer de part à l'œuvre de M. Hippolyte Flandrin depuis ses peintures dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul, cela m'autorisait bien un peu à lui faire au moins un emprunt pour ce livre dont il désirait la publication. La sainte Pélagie que voilà est tirée de la frise à gauche; et j'aurais aimé que le graveur y mît plus de scrupules, ou d'intelligence, pour rendre toute la distinction de l'original.

2. Apoc. xxi, xxii : « Et vidi cœlum novum et terram novam... Et platea civitatis aurum mundum..., et lucerna ejus est Agnus. Etc. »

3. *Vitraux de Bourges,* pl. vi, et n° 123 (p. 214, sv.). Cf. Ibidem, *Étude* IV, fig. E, F; et n° 40 (p. 70).

4. AA. SS. *Mart.,* t. I, p. 45.

Une historiette transcrite par la *Légende dorée* (cap. xvii), mais avec toutes réserves, attribue quelque chose de semblable à saint

Saint Nonnose, prieur sur le mont Soracte; 2 septembre, v. 560. On raconte qu'il déplaça un rocher pour dégager l'espace où son monastère avait besoin d'établir un jardin.

On lit quelque chose de semblable dans la vie de saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée[1]; 17 novembre, v. 271. Mais je n'ai guère vu qu'on représentât ce fait, et je crois bien qu'un artiste y serait très-embarrassé.

COLOMBE.

Noé. Cf. *Barque, Coffre,* etc.

Saint Grégoire le Grand, pape; 12 mars 604. Une colombe près de son oreille, et quelquefois posée sur son épaule. A vrai dire, les artistes n'ont pas été chiches de cet attribut, quand il s'est agi d'exprimer une intervention divine dans les paroles ou les écrits d'un saint. Si cela voulait dire ici que saint Grégoire le Grand soit le premier des docteurs de l'Église, il y aurait beaucoup d'exagération. Saint Grégoire est plus grand comme administrateur que comme écrivain, bien que le moyen âge le plaçât très-haut et que ses livres fussent regardés alors comme le manuel nécessaire des évêques. Du reste, sauf restriction, la grande sagesse et la piété de ses ouvrages ont été reconnues par tout ce qu'il y a eu de sensé dans la postérité.

Cette caractéristique repose moins sur un symbole que sur l'histoire, puisqu'elle remonte au témoignage de l'un des secrétaires de saint Grégoire[2]. Il rapporte qu'écrivant un jour sous la dictée du saint docteur qui était séparé de lui par un rideau, il eut la curiosité de regarder ce qui se passait au delà du voile. Perçant alors le rideau avec le stylet qui lui servait à écrire, il aperçut que le saint semblait conseillé par une colombe qui s'approchait de son oreille. Il ne faut donc pas s'étonner si cela se voit représenté de très-bonne heure.

Un trait fort semblable est raconté de saint Basile le Grand (14 juin, 379), par saint Éphrem[3]. Mais je ne sache pas que les artistes aient jamais tiré parti de ce témoignage.

Saint Fabien, pape et martyr; 20 janvier, 250. On lui donne pour attribut l'épée, en signe de martyre, car il paraît avoir été décapité; et une colombe qui plane sur sa tête. On assure qu'il fut élu pape d'après ce signe qui attira sur lui l'attention du peuple et du clergé[4].

Saint Grégoire VII, pape; 25 mai, 1085. Une colombe

posant sur son épaule[5]. En cela on peut le distinguer de saint Grégoire le Grand, pour lequel la colombe se soutient

Hilaire de Poitiers dans un prétendu concile romain. J'en ai parlé ailleurs (J. Foucquet, *Heures d'Estienne Chevalier*) à propos d'une ancienne miniature; et je ne crois pas devoir reproduire ici ce conte qui est trop évidemment l'œuvre d'un étourdi des temps passés. D'ailleurs, outre que le récit en question ne se rencontre plus guère dans les œuvres d'art, je ne me suis pas imposé d'interpréter toutes les drôleries anciennes qui peuvent absolument se rapporter à mon sujet. Cf. *Évêques.*

1. *Brev. roman.*, lect. IV : « Montem qui ecclesiæ ædificationem impediebat, oratione alio transtulit. » Cf. S. Greg. Nyss., *Vita S. Gregorii Thaumat.* Opp. (Parisiis, 1638), t. III, p. 550. Là, il semble que ce miracle ait été produit à la demande d'un prêtre païen qui voulait être bien renseigné sur la mission divine de l'évêque. Peut-être qu'à la longue on aura confondu l'édification de l'église spirituelle avec la construction d'un temple matériel. Mais le prodige lui-même n'en est pas moins avéré.

2. Joann. Diacon., *Vita S. Greg.*, libr. IV, cap. LXIX. — Cf. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 322.

3. Gregor. Nyss., *Vita Ephrem;* opp., t. III, p. 605.

4. P. de Natalib., libr. II, cap. CV. Cf. Anguissola, *Ephemerid.*, 1828, p. 61, sg. Hugues Rigault, qui ne faisait pas profession de trop pencher du côté des vieilles légendes, dit dans ses *Autissiodorensis ecclesiæ Fasti* (p. 22) :

« Ense perit sævo Fabianus; præsul habenas
Ut tractet summus, visa columba jubet. »

5. *Calendar. benedict.*, 25 mai.

ordinairement sur ses ailes, comme on vient de le voir dans le dessin que nous avons emprunté à Gioanni Angelico.

Saint Pierre de Morone (saint Pierre-Célestin), pape; 19 mai, 1296. Je le trouve plusieurs fois peint avec une colombe près de son oreille. Serait-ce une manière d'expliquer, par le conseil de Dieu, son abdication de la papauté? Du reste, on raconte que le Saint-Esprit lui apparut sous cette forme.

Saint Ambroise, évêque de Milan (Cf. *Abeilles*, p. 19). Une colombe que l'on représente parfois près de lui, indique-t-elle la singularité de son élection à l'épiscopat [1], ou l'inspiration divine qui se reconnaît dans ses écrits? Nous verrons, sous le titre *Docteurs*, que des symboles non moins étranges ont été donnés à plus d'un docteur latin par quelques artistes. Mais il faut convenir que la colombe n'est pas l'attribut ordinaire de celui-ci.

Saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople; 27 janvier, 407. Une colombe voltigea, dit-on, sur sa tête, lorsqu'il reçut l'ordination. Que ce soit un fait réel, ou une manière de le montrer comme docteur comblé des dons de l'éloquence et de la sainteté, on peut dire que l'art ne s'en est guère emparé, même chez les Grecs.

Saint Augustin, évêque d'Hippone (Cf. *Cœur*, p. 234). En qualité de docteur, la colombe lui a été donnée parfois; mais c'est un symbolisme de mauvais aloi, si je ne me trompe, et certainement il n'est point populaire.

Saint Antonin, archevêque de Florence (Cf. *Balances*, p. 110), a été peint de même dans certains tableaux; mais je ne sais si ce ne devrait pas être mis sur le compte d'un parti pris propre à quelque école particulière, car divers saints de l'ordre des Frères Prêcheurs ont reçu le même attribut [2]. Tels sont, entre autres, saint Thomas d'Aquin, saint Vincent-Ferrier, les Bienheureux Ambroise Sansédoni et Jacques Salomoni [3]. L'emblème une fois admis, la légende le suit aisément par une pente trop naturelle pour n'être pas suspecte, quand le point de départ prête au doute.

Saint Hilaire, évêque d'Arles; 5 mai, 449. Une colombe sur sa tête peut faire allusion au choix unanime (et comme inspiré) qui fut fait de lui, malgré sa jeunesse, pour remplacer sur la chaire épiscopale son maître saint Honorat. Il est encore reçu aujourd'hui d'appeler *élection par inspiration* celle qui réunit d'emblée tous les suffrages; et il y a lieu de croire que ce langage ecclésiastique aura été jadis traduit par les artistes, à propos d'autres prélats encore. De là sera née aisément la similitude de plusieurs légendes établies sur ce fondement commun.

En outre, s'il a plu à divers peintres de désigner par la colombe un docteur de l'Église, bien que cela n'ait point passé comme chose généralement reçue, nous pourrions supposer avec quelque fondement que saint Hilaire d'Arles l'aurait empruntée à son homonyme du Poitou. Il lui a bien dérobé quelque autre caractéristique, à ce qu'il paraît, comme les serpents chassés par saint Hilaire de Poitiers avec son bâton.

Quoi qu'il en soit, notre saint évêque d'Arles, tout homme de Dieu qu'il était, ne fut pas exempt d'exagération dans sa lutte avec le Saint-Siége; et montra contre les papes un peu de cette fougue qu'Hilaire de Poitiers réservait pour les princes protecteurs de l'hérésie.

Saint Sévère, évêque de Ravenne; 1er février, v. 390. La colombe qui se pose sur sa tête signifie-t-elle que, quoique ignorant et longtemps occupé du travail des mains, il montra dans ses discours une assistance habituelle du Saint-Esprit? ou bien est-ce un souvenir de l'unanimité singulière qui réunit tous les votes sur un simple tisserand pour l'élever au trône épiscopal? J'aimerais autant m'arrêter à cette interprétation, que de croire, avec les vieilles légendes, à la coutume locale d'une élection faite ordinairement par ce moyen [4]. Si les Ravennais eussent adopté cette manière de se donner un pasteur, il leur aurait fallu une charmante confiance en Dieu, ou une merveilleuse envie d'échapper à tout danger de mésintelligence dans leur choix. Mais cela dit, il ne faudra plus s'étonner si l'on rencontre maint évêque de Ravenne caractérisé de la même manière; comme, par exemple, saint Marcien (22 mai), saint Agapit (16 mars), saint Adérit (27 septembre), saint Marcellin (5 octobre), saint Procule (1er décembre). A plus forte raison pour saint Libère (29 avril), que plusieurs ont voulu donner comme le premier pontife de ce siége.

Saint Sévère, évêque de Césène (6 juillet, ve siècle), passe aussi en Romagne pour avoir été signalé de même aux électeurs [5].

Les légendes celtiques n'ont pas épargné la colombe aux évêques de leur race. Ainsi saint David, du pays de Galles (Cf. *Colline*, p. 238) fut désigné, dit-on, aux suffrages par une colombe [6] dans l'assemblée de ses compatriotes.

1. On sait que ce choix fut déterminé par l'acclamation d'un enfant qui, le voyant entrer dans l'église au moment de l'élection, s'écria : «Ambroise, évêque! » — La prose sur les quatre docteurs latins (*Sancti visu colombino*), dans le ms. 132 d'Amiens, dit à propos du grand évêque de Milan :

« Infans te sanctum testatur. Etc. »

2. On serait tenté d'en dire autant pour les *ailes* qui n'ont pas été épargnées aux saints dans l'ordre de Saint-Dominique. Outre saint Thomas d'Aquin et saint Vincent-Ferrier, plus d'un bienheureux dominicain a reçu cet emblème qui risque ainsi de perdre sa valeur en se multipliant; et le spectateur y regarde à deux fois ou n'y regarde guère, s'il vient à y soupçonner la *manière* d'un atelier spécial qui aurait ses conventions adoptées comme loi du lieu.

3. AA. SS. *Maii*, t. VII, p. 466.

4. P. de Natalib., libr. III, c. LXV. Là on nous dit avec une naïve bonne foi, que c'était un usage établi depuis saint Apollinaire; et que douze évêques, l'un après l'autre, avaient été choisis en vertu de ce renseignement étrange.

5. Brautii *Martyrolog. poeticum* :

« Pastorem, Dominum populo poscente, repente
Severum cœlo missa notavit avis. »

Cf. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 326.

6. AA. SS. *Mart.*, t. I, p. 45.

Saint Samson, évêque de Dol, annonçant la parole de Dieu, les auditeurs virent, à ce que l'on raconte, une colombe planer sur sa tête. Selon d'autres, cet oiseau descendit sur lui au moment où il recevait le sous-diaconat dans la cathédrale d'York; et encore une autre fois pendant qu'on lui conférait l'ordre de la prêtrise[1].

Saint Thuriau (ou *Thiviziau*), évêque de Dol encore, offre une petite variété. Il s'était mis en prière pour un seigneur emporté qui s'offrait à faire pénitence; et une colombe brillante vint se reposer sur l'épaule du saint, comme pour lui dire que le pécheur obtiendrait son pardon s'il tenait ses promesses. Sur quoi l'homme de Dieu déclara que le Ciel acceptait le repentir de ce rude converti[2].

Pour les deux derniers prélats, j'ai grand' peur que la colombe ne soit une ressource bretonne destinée à recommander le prétendu archevêché de Dol, auquel l'Armorique tenait singulièrement, pour s'isoler en échappant à la métropole franque de Tours.

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne (Cf. *Bûcher*, p. 149). Comme les flammes du bûcher l'enveloppaient sans atteindre son corps, il fut percé au cœur; et le sang qui sortit éteignit le feu, en sorte que les chrétiens purent recueillir son corps entier. L'on ajoute que son âme s'élança vers le ciel en forme de blanche colombe[3]. Mais ce prodige n'est pas mentionné dans la lettre de l'Église de Smyrne; bien que cette relation, écrite par des témoins oculaires, renferme un récit très-circonstancié du jugement et de la mort du saint évêque[4]. Si l'on veut voir ce dernier trait expliqué d'une manière assez plausible sans multiplier les prodiges quand un témoignage contemporain manque, on peut consulter l'interprétation proposée par Erman à l'Académie de Berlin[5].

Saint Remi, évêque de Reims; 1er octobre, 533. Une colombe lui apporte une petite fiole. Il est tout à fait populaire en France de rattacher le sacre de nos rois au baptême de Clovis par saint Remi; et la *sainte ampoule* où se conservait l'huile de l'onction royale était censée remonter au prodige que Philippe Mouskes raconte tout au long dans sa Chronique, lorsqu'il mentionne le baptême du premier roi franc[6]. On doit savoir que le baptême donné par les évêques, surtout aux adultes, était toujours suivi de la confirmation. C'est pour ce sacrement que les vieilles légendes faisaient apporter d'une manière merveilleuse l'huile ou le chrême qui manquait. Plus tard on voulut que ce fût pour la consécration royale; et les étrangers le redirent de confiance d'après nos assertions[7], qui eurent de bonne heure un grand retentissement dans le monde. Or, répétons-le, quoi qu'il en soit de la légende elle-même, sa pensée primitive était que le Ciel s'était mêlé de faire nos rois chrétiens, beaucoup plus que de les rendre précisément irresponsables ou absolus. Je ne serais même pas surpris qu'elle eût été primitivement inspirée par l'intention de peindre la paix établie entre les conquérants et les aborigènes par un embrassement commun au pied de l'autel. La colombe serait venue là, comme après le déluge, pour annoncer que l'inondation des barbares s'arrêterait désormais devant ce peuple ne faisant plus qu'un avec ses chefs, dans une même foi destinée à effacer insensiblement toutes les aspérités de la conquête. L'Église, en outre, commençait ainsi à respirer après avoir vu le sceptre échapper partout aux mains catholiques, et la majesté du trône très-chrétien croissait par l'espoir qu'il inspirait à tous les orthodoxes.

Quant au sacre, les Mérovingiens n'ont pas l'air de l'avoir même connu; et les Carlovingiens ne le reçurent à Reims que par occasion[8]. Quelques biographes de saint Remi racontent que la fiole du saint chrême ou des saintes huiles fut remplie pour lui d'une manière miraculeuse dans une circonstance qui n'était pas celle du baptême de Clovis[9]; et en somme, je ne m'y oppose pas. Mais il reste toujours que les témoignages à ce sujet sont fort éloignés du v^e^ siècle, et les saints français ne doivent pas être traités plus favorablement que les autres.

1. Albert le Grand, *Saints de la Bretagne*, p. 412, 415.
2. *Ibid.*, p. 396.
3. P. de Natalib., libr. III, cap. XXIV.
4. Eusèbe (*Hist. eccl.*, IV, p. 15) nous l'a conservée presque tout entière.
5. *Mémoires de l'Académie royale...*, 1794, 1795 (Berlin, 1799); *Classe de Belles-Lettres*, p. 117.
6. *Chronique*, éd. Reiffenberg, v. 426-449 (t. I, p. 18, sv.):

En dementiers que S. Remis
L'avoit en une cuve mis,
Et il de Dieu le bénissoit
Et en lissant le batissoit,
Si ne l'avoit de quoi enoindre;
Pour l aigue de quoi à en joindre;
Es vous l'angle nostre Signour,
Pour lui à faire plus d'ounour,
En guise d'un blanc coulombiel
Resplendissant et cler et biel;
Une ampoulaite el biec tenoit,
Ki plainne de saint oile estoit.
Et quant S. Remis l'a véue,
Si l'a dignement recéue,
Et tout esrant l'en a enoint
Si que il n'en i remest point.
Ensi fu enoint Cloévis
Del saint oile, ki fu ravis
Del ciel en tierre, al plaisir Dieu.
Encore en vient assés el lieu
Quand besoins est à roi sacrer.
Bien doit-on le vaissiel garder
U cil saint oiles nest et vient;
Si fait-on, car il le convient. »

On voit qu'il s'agit là du baptême, et non pas du sacre de Clovis comme on l'inventa plus tard. C'est aussi, à peu près, le langage du Bréviaire de Saint-Servais à Maestricht (Cologne, 1503; in-16) dans une antienne de laudes (à *Benedictus*) pour la fête de saint Remi : « Gentem Francorum inclytam, similiter cum rege nobili, beatus Remigius sumpto cœlitus chrismate sancto sanctificavit. »

7. Cf. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 322 : « Emiserat (*Dominus*) et illustrissimis regibus Franciæ columbam quæ oleum in ampulla, rostro desuper delatum, deferret; quo inunctus est christianissimus Clodovæus et reliqui omnes post eum. Etc. »
8. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. I, p. 83-88.
9. AA. SS. *Octobr.*, t. I, p. 88.

Saint Evurce ou Euverte (*Evortius*), évêque d'Orléans; 7 septembre, v. 340. Une colombe se posa, dit-on, sur sa tête pendant que le peuple était réuni pour l'élection d'un évêque; ce qui le fit choisir tout d'une voix. Le martyrologe romain cite cette narration fort ancienne[1], qui peut bien avoir la même origine que celle dont nous venons de parler à propos de saint Hilaire d'Arles (p. 240).

Saint Cunibert, évêque de Cologne; 12 novembre, 663. Pendant qu'il disait la messe, on vit une colombe blanche tourner autour de sa tête [2].

Saint Maurille, évêque d'Angers (Cf. *Clef*, p. 226). Son élection, en présence de saint Martin, eut lieu de la même façon que celle de saint Euverte[3].

Saint Agabe ou Agape (*Agapius, Agabius*), évêque de Novare; 10 septembre, v. 438. On raconte qu'au moment où il mourut, une colombe vermeille sembla sortir de ses lèvres et s'élancer vers le ciel[4]. Mais comme sa vie ne fut rédigée que fort longtemps après, il se peut bien que ce fait soit la traduction écrite d'une peinture symbolique qui prétendait tout bonnement indiquer la pureté de son âme et sa mort précieuse devant Dieu.

Saint Lô (*Laudus*), évêque de Coutances; 22 septembre, 568. Durant sa messe plusieurs fois une colombe de feu plana sur sa tête[5].

Saint Médard, évêque de Noyon (Cf. *Cheval*, p. 210; etc.). Comme on l'inhumait, deux colombes descendirent vers son cadavre, et une troisième qui s'élevait à leur rencontre fut regardée comme l'emblème de son âme qui allait prendre place parmi les bienheureux[6].

Saint Agilulf (Agilolf) évêque de Cologne, martyr (Cf. *Massue*). Sa légende parle aussi d'une colombe qui serait sortie de sa bouche, au moment où il succombait sous les coups de ses assassins [7].

Saint Héribert, archevêque de Cologne (Cf. *Orage*, etc.).

Saint Benoît de Norcia (Cf. *Banderole*, p. 112; etc.). Il voit l'âme de sa sœur sainte Scholastique s'élever vers le ciel sous la forme d'une colombe. Ce fut ainsi qu'il connut la mort de la sainte, qu'il avait quittée la veille en bonne santé[8].

Saint Spé (*Spes, Speus*), abbé près de Norcia; 28 mars, vi^e^ siècle. Quand il mourut au milieu de ses frères, on vit une colombe s'échapper de sa bouche et monter dans l'air[9].

Saint Oswald, roi des Northumbres et martyr (Cf. *Anneau*, p. 48). Sa vie, dont les principaux traits sont fort authentiques, n'a pas laissé d'être embellie par plusieurs additions qui n'ont pas la même valeur (Cf. *Corbeau*). Quand on l'a représenté avec une colombe planant sur sa tête (ce dont il n'est rien dit par son plus ancien biographe), il est fort probable qu'on a voulu rappeler le zèle extraordinaire avec lequel il se prêta au soin de convertir son peuple. Ayant été, dans sa jeunesse, exilé sur les terres d'Écosse, il en fit venir des missionnaires auxquels il servait lui-même d'interprète pour la prédication.

Mais plutôt encore ne lui aurait-on pas transporté un fait qui appartient à son homonyme l'évêque de Worcester (29 février, 992) et d'York [10]?

Saint Albert d'Ogna, paysan bergamasque, mort dans le Crémonais; 7 mai, 1190. Je l'ai trouvé qualifié de frère du tiers ordre de Saint-Dominique, ce qui ne s'accorde guère avec l'époque où il vécut, et montre que son histoire est sujette à caution. Entre autres merveilles qui lui sont attribuées, on raconte que le prêtre tardant à lui apporter le viatique, une colombe vola vers lui, tenant dans son bec une hostie pour le communier [11].

Saint Yves (*Ivo*), official de Tréguier (Cf. *Avocat*, p. 107). Les Bretons disent que deux fois une colombe vint voltiger autour de lui, soit dans l'église de Tréguier, soit pendant qu'il mangeait avec les pauvres[12]. Ce peut avoir été, dans l'intention de l'artiste, une manière de dire que l'homme de Dieu se montrait inspiré en diverses occasions par l'Esprit de sagesse et de charité.

Saint Jean Colombin, fondateur de l'ordre des Jésuates supprimé en 1668 (Cf. *Auréole*, p. 97, sv.). La colombe qu'on lui donne parfois me paraît être l'expression de son nom. Sa famille, longtemps nommée Strozza-Vacca, avait pris le nom de Colombino avec des armes parlantes (quatre colombes et une croix en champ d'azur) près d'un siècle avant la naissance de notre saint.

Saint Pierre d'Alcantara, franciscain de la Stricte-

1. Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. II. p. 46, 53.

2. Anonym., *Vita S. Cuniberti*, cap. VII; ap. Surium. — Cf. Sig. Calles S. J., *Ann. eccl. Germaniæ*, t. II, p. 60, sq.

3. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 73.

4. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 502. — Brauzio, *Martyrolog. poeticum* (10 septembr.):

« Præsulis egrediens rutilans ex ore columba,
Cum geminis lapsis cœlitus, astra petit. »

Cela ressemble fort à la légende de saint Éloi dont il va être question.

5. Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. VI, p. 440.

6. Surius, 8 jun. — AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 92.

7. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 723. Sa prose (*Adest dies lætitiæ*) dans le Missel de Cologne (1520), renferme ces strophes :

« Sic Christi factus hostia,
Cœlorum intrat ostia
Cum palma martyrii.
Ejus ore processit;
Signans (*migrans?*) absque gemitu
. . . . . .
In tam felici transitu
Columba candidissima
Anima beatissima
Sic superos accessit. »

8. P. de Natalib., libr. III, cap. CX. Une ancienne hymne (*Gemma cœlestis*) de saint Benoît se termine ainsi avant la doxologie :

« Jure sub blandæ specie columbæ
Nesciam fellis animam sororis
Summa stellati penetrare cœli
Culmina cernis.
Ipse, post, clarum referens triumphum,
Celsa devicto petis astra mundo. Etc. »

Cf. Gregor. M., *Dialog.*, libr. II, cap. XXXIII, XXXIV.

9. Gregor. M., *Dialog.*, libr. IV. — Brautii *Martyrolog. poeticum* :

« Decedente Speo, fratrum spectante corona
Cunctorum, sursum munda columba petit. »

10. AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 755.

11. AA. SS. *Maii*, t. II, p. 281.

12. *Les Saints de la Bretagne*, p. 268. Là on ne parle que d'un bel oiseau, sans prétendre que ce fût une colombe.

Observance; 19 octobre, 1562. On le peint avec une colombe qui lui parle à l'oreille, pour exprimer les dons merveilleux qui le distinguèrent dans la prédication, la direction des âmes et ses fréquentes prophéties.

On ne me demandera pas de faire figurer ici la sainte Vierge à propos de la Purification et des tourterelles qui formaient son offrande au temple[1]. Le rôle de la Mère de Dieu dans l'art populaire occuperait aisément plus d'un volume, et je n'en parlerai communément que pour l'intelligence de ce qui regarde les simples saints.

Sainte Eulalie de Mérida, vierge et martyre; 10 décembre, sous Dioclétien. Il en est une autre qui a souffert dans la ville de Barcelone (12 février, même époque), et qui n'est pas connue par des documents aussi graves; mais la dévotion envers toutes les deux s'est répandue au loin, et la colombe leur est également attribuée par les artistes. Les Actes du martyre de la première (et Prudence ne dit pas autre chose) racontent qu'elle prêchait au peuple du haut de son bûcher; et que quand la flamme enveloppa sa tête en brûlant sa chevelure[2], la sainte ouvrit la bouche comme pour hâter la fin de son martyre. On vit alors une colombe blanche comme la neige s'échapper de ses lèvres vers le ciel.

Sainte Catherine d'Alexandrie (Cf. *Roue*, etc.). La colombe qui parut, dit-on, pour l'encourager dans sa lutte n'est pas un des attributs qui la caractérisent ordinairement, quoique l'on rencontre cette circonstance citée çà et là comme souvenir populaire[3].

Sainte Reparata vierge et martyre, décapitée à Césarée de Palestine; 18 octobre, au temps de Dèce. Sous le fer du bourreau l'on vit son âme s'envoler vers le ciel en forme de colombe. Cf. *Épée*.

Sainte Devota, vierge et martyre en Corse; 27 janvier, sous Dioclétien. A sa mort, sur le chevalet, on vit son âme monter au ciel sous l'image d'une colombe; et son corps, que le juge voulait réduire en cendres, ayant été embarqué par des chrétiens, une colombe guida l'esquif vers Monaco. Là les précieuses reliques de la généreuse fille furent accueillies et conservées avec respect.

Sainte Colombe de Sens, vierge et martyre; 31 décembre, sous Aurélien. Ses Actes authentiques ne sont pas venus jusqu'à nous, et il se peut bien faire que l'oiseau qui exprime son nom ait été introduit dans les anciennes peintures pour la faire mieux reconnaître. Ce qui est certain, c'est que le culte de cette martyre s'est répandu au loin de bonne heure, et avec lui l'histoire de la colombe[4].

Ses homonymes de Cordoue (17 septembre, 853) et de Coïmbre (20 juillet, époque incertaine) ont, elles aussi, reçu le même attribut.

Sainte Colombe de Rieti, du tiers ordre de Saint-Dominique; 20 mai, 1501. Pour celle-ci, nous n'avons nul besoin de recourir au symbolisme; car elle ne fut appelée Colombe qu'à l'occasion du fait que voici : on se proposait de l'appeler Angèle, et ce nom fut changé parce qu'une colombe vint se placer sur la tête de l'enfant lorsqu'on la portait aux fonts baptismaux. Les femmes témoins de ce fait en tirèrent le présage que la petite fille serait sans fiel, et insistèrent pour que ses parents renonçassent au premier nom qu'ils lui avaient destiné[5].

Sainte Reine d'Alise, vierge et martyre; 7 septembre, 251. Pendant qu'elle était livrée à la cruauté des bourreaux, une colombe apparut portant une couronne, dit-on. Comme nous ne possédons pas de renseignements contemporains sur son martyre, il est permis de croire que les peintres ont imaginé ce moyen pour exprimer à la fois le nom de la sainte (par la couronne) et, par la colombe, l'Esprit de force qui avait soutenu cette jeune fille au milieu des tortures.

Sainte Julie de Carthage, vierge et martyre; 22 mai, v. 443. Vendue comme esclave par les Vandales après la prise de Carthage, elle tomba au pouvoir d'un marchand païen nommé Eusèbe qui respecta sa foi aussi bien que sa vertu. Mais son maître ayant abordé en Corse, les insulaires la reconnurent pour chrétienne parce qu'elle ne prenait point part à des fêtes idolâtriques. Après divers supplices, elle mourut en croix, et la légende ajoute qu'une colombe sembla indiquer le départ de son âme vers le ciel[6].

Sainte Scholastique, sœur de saint Benoît et première abbesse des Bénédictines près du mont Cassin; 10 février, 543. Il en a été parlé au sujet de saint Benoît sous ce même titre (p. 242); et des artistes en ont pris occasion de donner au frère et à la sœur deux tourterelles, comme symbole de leur parenté spirituelle aussi bien que naturelle. Peut-être n'y faut-il voir que le résultat d'une méprise, au lieu de caractériser l'un par le corbeau de son histoire (Cf. *Corbeau*) et l'autre par sa colombe.

Sainte Géorgie, vierge en Auvergne; 15 février, v. 490. On raconte qu'une volée de colombes accompagna son cercueil jusqu'à l'église[7].

Sainte Ursule, vierge et martyre (Cf. *Bannière*, p. 117). La colombe n'est pas un attribut qu'on lui donne communément; cela se voit néanmoins, parce que son tombeau

1. Luc. II, 22-24.
2. *España sagrada*, t. XIII, p. 266-275, 392-405.—Prudent. (*ibid.*):

« Emicat inde columba repens:
Martyris os, nive candidior,
Visa relinquere et astra sequi.
Spiritus hic erat Eulaliæ
Lacteolus, celer, innocuus. Etc. »

3. Cf. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 322.
4. AA. SS., *ibid.* — *España sagrada*, t. X, p. 405.
5. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 323, 322.
6. Cf. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 167. Le monastère de Brescia où son corps fut transporté sous les rois lombards, ne manquait pas de rappeler ce fait dans l'Office de la sainte. L'hymne des matines (*ibid.*, p. 170) en fait mention positivement.
7. Gregor. Turon., *De gloria confessor.*, cap. XXIV (ed. Ruinart, p. 922).

fut indiqué par une colombe à saint Cunibert pendant qu'il disait la messe. Cf. *supra*, p. 242.

Sainte Aldegonde, abbesse (Cf. *Anges*, p. 43). Au-dessus de sa tête une colombe dont le bec soutient un voile,

L'auteur de sa vie raconte que, comme elle se présentait devant saint Amand pour recevoir la bénédiction des vierges consacrées à Dieu, une colombe vint tenant un voile qu'elle laissa tomber sur la tête de la sainte[1].

Aldegonde, dit-on, attribua cette merveille aux mérites de saint Amand qui la bénissait, et de saint Vât auquel la chapelle était dédiée. Il ne serait pas improbable que la peinture eût été ici le guide de la légende, et que l'artiste eût pour véritable intention de montrer ce qu'il avait fallu de grâce céleste pour déterminer cette jeune princesse à mépriser le monde. Ma supposition semble d'autant plus admissible, si l'on fait attention à une autre légende (*sainte Francha*) où le même trait se répète exactement, avec cette seule différence que le rôle de la colombe y est rempli par un ange[2].

Une fois pour toutes, et sauf erreur en certains cas, il

1. *Calendar. benedict.*, 30 mart.

2. *Calendar. benedict.*, 25 april.

s'agit de cette question préalable. La représentation a-t-elle prétendu suivre pas à pas l'histoire? ou au contraire, l'histoire ne s'est-elle pas adaptée trop servilement à une peinture (sculpture, etc.) qui ne prétendait pas être interprétée d'une façon si scrupuleuse? Dans le dernier cas, un fait poétisé primitivement par le ciseau ou le crayon aura été traduit sous la plume de l'écrivain en une réalité fausse dont ne se doutaient pas les artistes qu'il croyait suivre.

Sainte Thérèse (Cf. *Banderole*, p. 114). Une colombe planant sur sa tête. Nous n'avons que faire de chercher ici un symbole, puisque la sainte raconte elle-même avoir eu cette vision[1].

Ceux qui soupçonneraient un défaut d'intégrité dans nos renseignements en voyant combien peu nous sommes accessible à l'enthousiasme pourront s'édifier ailleurs sur les colombes des saints Eutrope, Aubert, Gebhard, Domitien (de Carinthie), Euloge martyr, Germain de Besançon, etc.[2] Il ne nous semble pas en omettre beaucoup.

Somme toute, nous pourrions donner ici, à l'imitation d'un écrivain anglais parlant des évangiles apocryphes, la recette en vertu de laquelle les colombes (et plus d'une autre caractéristique) auront pénétré dans la légende : « Prenez une pincée d'histoire réelle, une autre de symboles dus à la peinture, quelque peu d'émulation qui passait facilement à la fraude pieuse pour l'honneur d'un patron favori; faites infuser et versez doucement sur parchemin. L'effet en sera prestigieux sur beaucoup de belles âmes, fâcheux pour les esprits malsains, étourdissant pour celui qui veut y regarder de près sans parti pris. » Cela ne doit pas faire mépriser *à priori* la crédulité des hagiographes populaires, mais donner lieu de comprendre qu'il est très-permis d'y regarder à deux fois.

COLONNE.

Divers saints ont reçu le nom de *stylites* pour avoir passé une partie de leur vie sur une colonne[3], et nous n'avons pas la prétention de les énumérer tous, car ils ont été assez nombreux. Ne parlons donc que des plus célèbres.

Saint Siméon Stylite; 5 janvier, 459. Celui-ci a été surnommé *l'Ancien*, car il y en eut un autre qu'on appelle *le Jeune*[4]. Le premier vivait près d'Antioche, et le parti qu'il prit de monter successivement sur des colonnes de plus en plus élevées[5], put lui être inspiré d'abord par le désir de se soustraire aux importunités de la foule qui était venue le visiter de toutes parts dans les cavernes et sur la montagne où il avait prétendu vivre ignoré.

Saint Daniel le Stylite; 11 décembre, 490. Disciple du précédent, il embrassa la même vie que lui dans le voisinage de Constantinople[6].

Saint Walfroy; 7 juillet, v. 594. Celui-ci fit connaître le régime de la vie stylite aux populations du Luxembourg, chez lesquelles le paganisme subsistait encore. Aussi représente-t-on parfois une idole à quelque distance de sa colonne[7], et d'un autre côté une chapelle, pour indiquer que son exemple et ses prédications répandirent le christianisme aux environs d'Ivoy (Carignan). Le saint se montra aussi humble que mortifié, en abandonnant son logis aérien sur la parole des évêques qui lui représentèrent que c'était là une vie bien étrange, surtout en pareils climats, et sujette aux soupçons de vanité.

Nous ne faisons pas intervenir ici les saints qui ont été liés à des poteaux pour subir le dernier supplice; comme saint Sébastien passé par les armes, sainte Afre brûlée vive, etc. Mais il reste à signaler certaines apparitions et divers miracles où la colonne est un moyen de reconnaître les personnages.

Saint Barthélemi, abbé du monastère grec de Grotta-Ferrata près de Frascati; 11 novembre, v. 1001. Le Dominiquin l'a peint dans son abbaye, retenant une colonne dont la corde s'était rompue tandis qu'on l'élevait sur sa base[8].

Saint Angilbert, abbé de saint Riquier; 18 février, 814. On raconte de lui un miracle assez semblable à celui de saint Barthélemi le Jeune; mais on ajoute que la colonne s'était rompue et que la bénédiction du saint lui rendit son intégrité sans que rien désormais y rappelât le souvenir de la fracture[9].

Saint Cuthbert (Cf. *Ame*, p. 29; *Berger*, p, 33). Une colonne de feu parut, dit-on, sur sa tête pendant qu'il était abbé.

Saint Brieu, évêque en Bretagne; 1 mai, v. 502. Une colonne de feu se montra au-dessus de lui pendant qu'on l'ordonnait prêtre[10]. Il obtint du comte Riwal la permission d'établir un oratoire dans l'endroit où s'éleva ensuite la ville qui porte aujourd'hui son nom, et dont il passe pour avoir été le premier évêque.

Sainte Chrétienne (*Nina*, etc.) qui introduisit l'Évangile dans le Caucase; 15 décembre, 14 janvier, etc., vers le temps de Constantin. Une colonne suspendue entre les mains d'un ange pendant qu'elle prie[11]. On raconte de

1. *Vida...*, cap. xxxviii, 7 (*Obras*, Madrid, 1758, in-4°; t. I, p. 343).

2. Bagatta, *Admiranda orbis*, libr. VII, cap. ii, § 2.

3. Cf. AA. SS. Belgii, t. II, p. 174-177.

4. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. VI, p. 310, sq. — *Menolog. græc.*, t. I, p. 4; t. III, p. 110. — Morcelli, *Kalend.* CP., t. I, p. 111, sq.; et t. II, p. 173, 175.

5. D'une hauteur primitive de six coudées, elles s'élevèrent à douze, ensuite à vingt-deux, puis enfin à quarante.

6. Cf. *Menolog. græc.*, t. II, p. 23; et Surium.

7. Cf. AA. SS. Belgii, t. II, p, 171-185.

8. Bartholomæi junioris vita, ap. Maï, *Nova PP. Biblioth.*, t. VI, part. ii, p. 518, sq.

9. *Calendar. benedict.*, 18 febr.

10. *Les saints de la Bretagne*, p. 253.

11. Martinov, *Annus Græco-Slavic.*, p. 42. On y verra les récits des Orientaux, avec le témoignage de Rufin qui cite un prince du pays. — Cf. P. de Natalib., libr. XI, cap. xxxiv.

diverses manières la conversion des Ibériens opérée par cette sainte qui avait guéri la reine; mais on s'accorde à dire que la première église bâtie par ses soins ne put être élevée qu'à la suite d'une intervention miraculeuse.

Sainte Brigitte de Kildare (Cf. *Bœuf*, p. 140). Une flamme en forme de colonne parut, dit-on, au-dessus d'elle en présence de l'évêque auquel la sainte demandait le voile pour se consacrer irrévocablement à Dieu [1].

COMMUNION.

Nous ne mentionnerons pas sous ce titre tous les saints qui sont représentés avec une hostie, mais seulement ceux que l'on peint comme recevant ou donnant la communion. Cf. *Calice, Hostie*.

Saint Guntuer, ermite et solitaire. Cf. *Ermites*.

Saint Bonaventure, franciscain et évêque (Cf. *Chapeau de cardinal*, p. 199, sv.). On lui a mis quelquefois en main un ciboire à l'occasion du fait suivant. Au lit de la mort, voyant qu'un vomissement continuel lui interdisait la réception du saint viatique, il fit approcher l'hostie de sa poitrine; et l'on raconte qu'elle y pénétra par une ouverture miraculeuse qui se referma aussitôt.

Ce vase sacré pourrait rappeler aussi l'office du Saint-Sacrement, auquel saint Bonaventure travailla concurremment avec saint Thomas d'Aquin.

Saint Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan (Cf. *Artillerie*, p. 87; etc.); portant les sacrements aux malades pendant la peste de 1576. — *Item*, donnant la communion à saint Louis de Gonzague encore enfant, dont il avait deviné et cultivé les dispositions merveilleuses pour la sainteté [2].

Saint Bernard de Clairvaux; 20 août, 1153. Tenant une hostie comme pour donner la communion à un seigneur. Il s'agit de Guillaume d'Aquitaine, comte de Poitiers, partisan et soutien de l'antipape Anaclet contre Innocent II, qui avait chassé l'évêque de Poitiers. Bernard, après avoir inutilement cherché à ramener ce seigneur par des entretiens, marche vers lui hors de l'église, tenant en main l'hostie qu'il venait de consacrer, et lui parle avec toute la véhémence du zèle poussé à bout. Guillaume tombant à genoux se trouva subitement changé; il prit la résolution d'effacer sa vie passée par les rigueurs de la pénitence, et tint parole. C'est lui que l'on a confondu souvent avec saint Guillaume de Malavalle. Cf. *Ermites*.

Saint Marc cénobite égyptien. Cf. *Anges*, p. 38; *Ermites*, *Lion*.

Saint Albert d'Ogna, paysan. Cf. *Colombe*, p. 242.

Saint Ignace de Loyola (Cf. *Auréole*, p. 97; etc.). On le trouve quelquefois représenté à genoux dans la chapelle de Montmartre (en 1534) le jour de l'Assomption, pour y prononcer ses premiers vœux avec les compagnons qu'il avait recrutés dans l'Université de Paris. Ces vœux furent lus avant la communion; mais il n'y avait pas de prêtre parmi ses nouveaux associés, si ce n'est le P. le Fèvre. Or plus d'un artiste mal informé a marqué d'un nimbe la tête du célébrant, le prenant pour le principal personnage. Réellement il n'y a dans cette assemblée qu'Ignace et François-Xavier qui aient été placés par l'Église sur les autels. Ce n'est donc pas le prêtre qui doit recevoir le signe de la canonisation.

Saint Stanislas Kostka, novice de la Compagnie de Jésus. Cf. *Anges*, p. 41.

Sainte Pétronille (Perine, Peronelle, etc.). Cf. *Balai*, p. 108. Communiée par saint Pierre. Fille du prince des apôtres et recherchée en mariage par un jeune Romain de distinction, elle aurait, dit sa légende, demandé trois jours pour réfléchir sur le parti qu'il lui fallait prendre; et le troisième jour, après avoir communié de la main de saint Pierre, elle expira [3].

Sainte Marie l'Égyptienne, pénitente (Cf. *Chevelure*, p. 214; *Ermites*, etc.). Communiée dans le désert par saint Zozime, qui l'y avait rencontrée après quarante années d'isolement presque farouche.

Un vitrail de la cathédrale d'Auxerre (en face, p. 247), gravé par le P. Arthur Martin, n'est point parvenu jusqu'à nous dans toute son intégrité; mais il ne doit pas avoir perdu plus de six médaillons, et la communion de la sainte s'y reconnaît encore sans peine au milieu de la seconde ligne horizontale (à commencer par en bas). D'autres circonstances pourront nous y ramener sous les titres *Lion*, *Pain*, etc. Dès maintenant on peut reconnaître, au médaillon précédent, la longue chevelure qui formait le manteau de la pénitente dans sa solitude quand elle y fut aperçue pour la première fois par le saint abbé qui nous a transmis les détails de cette vie merveilleuse. Mais je n'ai point à donner ici tout l'ensemble des faits; j'en ai parlé ailleurs assez au long, et plusieurs se rencontreront encore [4].

1. Nieremberg, *De miraculosis*, libr. II, cap. XI.

2. Oltrocchi, *De vita... S. Caroli*, libr. IV, cap. I-IX; libr. VI, cap. VII.

3. Cf. Serarium, *Opuscula theologica*, t. I, p. 268 (n° 78). — Cancellieri, *De secretar.*, t. II, p. 973, sq. — Pistolesi, *Il Vaticano descritto*, t. I, p. 150-156. — *Bullettino di arch. crist.* (1875), p. 22.

4. Cf. *Vitraux de Bourges*, pl. XI, B; n° 156-158 (p. 248-250). — Labus, *Fasti*, 9 april. Mais puisque le vitrail d'Auxerre développe à peu près la légende, donnons-en aussi l'abrégé d'après une vieille prose (*Laus Deo Patri*) du Missel de Frisingue (Munich, 1579, in-fol.):

« Mundi Redemptor te nostra personent organa,
Sine reatu reorum qui tollis crimina;
Cujus benignitas jerichontæam
Civem fecit, jam alienigenam.
Ejus clementia nigram peccatis Mariam
Candidavit niliacam.
Hæc, primo, sæculi male blandis gaudiis applicat animum;
Porcorum convictu fœdata, revertitur ad patris gremium.
Templis excluditur dominicis,
Lacrymis rigat pedes Virginis;
Mœrendo, lugendo semet cruciat,
Damnans quæ gesserat.
Virgo puerpera, gemiscentem miseram miserans,
Pœnitentem exaudit, emundat,
Lavat, expiat, aditum reserat.
. . . . . .

Sainte Mechtilde (ou Mathilde), abbesse de Diessen, sœur de sainte Gertrude; 31 mai, 1160. Les anges, à sa mort, lui apportent le saint viatique[1].

La même faveur est attribuée à la B^se^ Dorothée de Pologne, veuve[2]; qu'il ne faut pas confondre avec la B^se^ Dorothée de Prusse (de Marienwerder).

Sainte Julienne Falconieri, religieuse de l'ordre des Servites; 19 juin, 1341. On raconte de ses derniers mo-

Sainte Marie l'Égyptienne.

ments quelque chose de tout semblable à ce que nous avons dit de saint Bonaventure (p. 246); mais après sa mort on trouva sur sa poitrine l'empreinte de l'hostie qui s'était échappée des mains du prêtre[3]. Cf. *Hostie*.

Post hæc subintrat portum eremi,
Procellis enatans sæculi.
A sene sancto visitatur,
Et vitæ ferculis saturatur.
. . . . . .
Leo fit funeris sacri tumulator,
Verna fidus ex effero. Etc. »

Je n'ai pas besoin de faire observer que ce genre de poésie ecclésiastique est antérieur à l'âge des proses rhythmées. Une rime flottante et l'allitération y tiennent lieu de la régularité qui prescrira plus tard avec tant d'aisance dans l'allure, malgré bien des entraves apparentes.

1. AA. SS. *Maii*, t. VII, p. 456.

2. J'ignore si sa vie a été traitée par quelque homme dont les assertions soient bien dignes de confiance.

3. Cf. Pistolesi, *Vaticano*, t. I, p. 202, 203. — AA. SS. *Jun.*, t. III, p. 921.

Je crois bien que cette merveille était rappelée dans un petit tableau de la collection Campana qui représentait, si je ne me trompe, les funérailles de la sainte; et que le catalogue qualifiait sommairement de *scène monastique.* Mais après quelques jours de la première exposition aux Champs-Elysées, je n'ai plus réussi à le retrouver pour vérifier l'explication dans un examen attentif. Il avait peut-être subi la conséquence d'une de ces *épurations* contre lesquelles l'Institut réclama au dernier moment, avec quelque succès, dont nous avons tous à remercier cette compagnie savante.

Sainte Agnès de Montepulciano (Cf. *Anges,* p. 44; *Apparition de l'enfant Jésus,* p. 58). Elle avait été absorbée par son oraison qu'elle faisait au pied d'un olivier dans le jardin du couvent. Or c'était un dimanche, et l'heure des messes était passée; Dieu lui envoya la communion par la main d'un ange.

La B^se^ Imelde Lambertini, vierge; 12 mai ou 15 août, v. 1333. Élevée dans un monastère, elle avait à peine onze ans et n'avait pu être admise à faire sa première communion. Dans son désir de recevoir Notre-Seigneur, elle était agenouillée devant l'autel exprimant au Ciel ses regrets. Une hostie apparut au-dessus de l'enfant comme pour attendre qu'on vînt la donner à cette amoureuse créature. Le confesseur du couvent, averti de ce prodige, accourut aussitôt, reçut l'hostie et la mit sur les lèvres de cette petite sainte, qui s'évanouit bientôt et mourut à quelques instants de là[1].

COMPTOIR.

Saint Matthieu, apôtre et évangéliste; 21 septembre. Comptoir ou bureau, parce que le saint avait été péager[2]. Ce fut à sa table de recette que Notre-Seigneur l'appela pour faire partie du collége apostolique.

Le comptoir peut figurer aussi dans la représentation des saints qui ont été marchands : comme saint Homobon, que les tailleurs font peindre volontiers coupant du drap pour ses pratiques; ou travaillant dans sa boutique entouré de ciseaux, bobines de fil, corbeilles d'échantillons, etc. De même pour saint Théodote cabaretier, etc.

CONFESSION, CONFESSIONNAL.

Le meuble que nous appelons confessionnal aujourd'hui ne remonte pas bien haut. Les représentations du moyen âge et les textes anciens donnent lieu de croire que le confesseur était assis dans un endroit public sur un siége entièrement découvert, et le pénitent venait se prosterner devant les genoux du prêtre. Puis on s'agenouilla près du confesseur pour parler plus facilement à son oreille sans avoir besoin d'élever trop la voix. Le reste prit plus tard et peu à peu la forme actuelle. Mais les artistes n'y ont pas toujours regardé de si près, et il ne faut pas les quereller de ce qu'ils ont employé une forme moderne pour se faire mieux comprendre par des spectateurs qui ne sont pas tenus d'être antiquaires. Faisons donc avec eux comme si nos confessionnaux remontaient à une dizaine de siècles; outre que la forme extérieure employée pour l'administration du sacrement de la pénitence est un accessoire qui ne change rien au fond des choses et laisse subsister les faits eux-mêmes.

Saint Viron (ou Wiron) évêque régionnaire, né en Irlande, mais mort en Belgique; 8 mai, v. 710. Confessant le B^x^ Pepin de Landen, ou Pepin d'Héristal[3]. Saint Viron bâtit près de Ruremonde, sur l'Odilienberg[4], un oratoire où on l'enterra, et qui fut ensuite le noyau d'un monastère transféré plus tard (1344) dans la ville voisine. Son intimité avec l'un des Pepin semble l'avoir fait confondre avec saint Arnoul dont nous allons parler; mais il pouvait être bon de signaler un trait que les artistes ont adopté parfois sans trop regarder à la chronologie.

Saint Arnoul, évêque de Metz (Cf. *Armes,* p. 72, sv.). On rapporte que Pepin de Landen se confessait tous les jours à lui, nu pieds[5]. Il est certain que l'amitié de ce prince (maire du palais d'Austrasie) pour saint Arnoul d'abord, puis après la mort de celui-ci, pour saint Cunibert évêque de Cologne, donna aux évêques les plus graves une salutaire influence dans le gouvernement de l'État sous les règnes de Clotaire et de Dagobert.

Saint Éleuthère (*Lehire*), évêque de Tournai; 20 février, 532. Signalant à Clovis qui se confessait, un péché qu'il avait caché[6]. Nous avons déjà fait observer (sous les titres *Auxiliaires,* p. 103; *Banderole,* p. 112; et *Calice,* p. 173) que le même fait se retrouvait dans la légende de saint Gilles et de saint Leu pour un autre prince nommé Charles. Ces deux saints peuvent donc disputer à saint Éleuthère la caractéristique que nous venons de lui attribuer. Aussi voit-on parfois saint Gilles imposant les mains à Charles-Martel[7]. Mais il n'est pas même bien établi que le saint abbé du Languedoc ait été prêtre; surtout au moment où dans sa première retraite, il fit la connaissance

1. Melloni, *Uomini illustri in santità, nati o morti in Bologna,* part. II, t. II, p. 62-109.

2. Matth. IX, 9. — Marc. II, 14. — Luc. V, 27.

3. AA. SS. Belgii, t. V, p. 352.

Saint Virou et saint Plécheln avaient été accueillis et établis dans le Limbourg par Pepin d'Héristal; mais on a mis cela sur le compte du bienheureux Pepin de Landen, qui n'eut probablement affaire qu'à saint Arnoul (Arnoud, etc.) évêque de Metz.

4. Ce n'est point du tout le Hohenburg d'Alsace, évidemment.

5. AA. SS. *Februar.,* t. III, p. 258. Ici c'est à saint Viron qu'on l'adresse.

6. Ph. Mouskes, *Chronique,* v. 496-507 (p. 21) :

« Rois Cloévis fist en sa vie — De Tournai, et géhi li a;
I. péciet plain de vilonnie, — Et li vesques Dieu en proia
Tel c'onques ne l'osa géhir. — Tant k'il l'en dist la connisance,
Mais en la fin al repentir, — Et li roi fu fors de crémance;
Quant laisier vot sa fole téce, — Et puis tant qu'il maintint l'empire,
Si vint à Lehire, le vesque — Fist maint bien le vesque Lehire. »

Cf. Chotin, *Hist. de Tournai,* t. I, p. 99. — AA. SS. Belgii, t. I p. 483, sq.

7. J. Molan., *Hist. SS. Imagin.,* l. II, c. 23 (ed. Paquot, p. 72, sq.); l. III, c. 37 (p. 344-346).

du prince (soit goth, soit franc) qui découvrit son gîte à la chasse. Ajoutez que Notre-Seigneur n'a pas établi pour la rémission des péchés cette façon sommaire que paraît admettre la légende en dispensant le prince quelconque du soin de se confesser; si ce n'est que le pénitent prenne au moins la peine de s'en prévaloir après coup.

Cependant, réalité ou non, et sous quelque forme ou à qui et pour qui que ce soit que cette faveur ait été faite, nous ne pouvions la passer sous silence; le but de notre travail étant la solution des problèmes que soulèvent les scènes tracées par les anciens artistes, comme renseignements hagiographiques. De vieux textes populaires concourent aussi à poser et à compliquer la question; car l'Office de saint Charlemagne, qui se récitait en plusieurs églises, prononce pour cet empereur et pour saint Gilles[1]; tandis que les Missels du Valais et de Lausanne introduisent un quatrième prétendant, SAINT THÉODULE évêque DE SION[2]. Cf. *Main divine*.

Ces récits montrent, à tout le moins, que nos aïeux tenaient l'office de confesseur des princes comme une charge où beaucoup de sainteté ne gâtait rien, et qui avait particulièrement besoin de l'aide du Ciel.

SAINT HUGUES, évêque DE GRENOBLE; 1er avril, 1132. On le représente confessant; soit parce qu'il rétablit dans son diocèse l'usage des sacrements tombé presque en désuétude avant lui, soit parce qu'il se faisait un devoir habituel de réconcilier lui-même les pénitents. Il encourageait les efforts des pécheurs en versant le premier des larmes sur leurs faiblesses; et sa modestie était si grande dans l'exercice du ministère, qu'il ne connaissait pas même de visage les femmes qu'il avait dirigées pendant plusieurs années[3]. On le considère comme fondateur de la grande Chartreuse, parce que ce fut lui qui reçut saint Bruno et l'établit dans son diocèse. Il a été quelquefois représenté en costume de chartreux, pour montrer que son plus grand bonheur était de partager la solitude de ces religieux, et qu'il prenait en tout les conseils de saint Bruno. Il voulut même se décharger de la dignité épiscopale, mais ne réussit pas à en obtenir la permission[4]. Sa vie fut écrite par le prieur de la grande Chartreuse.

CONSTRUCTION.

Sous le titre *Ciseau* l'on a trouvé déjà quelques indications qui compléteront celles que nous avons à donner ici. Nous n'aurons donc pas à revenir sur LES QUATRE COURONNÉS, sur SAINT MARIN et SAINTE LANDRADE. Quant à des constructions achevées, on les trouvera sous les mots *Édifices* et *Eglises*.

SAINT CUNIBERT, évêque de Cologne; 12 novembre, 663 (Cf. *Colombe*, p. 242). Il fait élever une église dans sa ville épiscopale en l'honneur de saint Clément. Ce fut celle où l'on déposa son corps et qui prit plus tard le nom du fondateur[5].

SAINT JULES PRÊTRE, honoré dans le Novarais; 31 janvier, v. 399. On dit qu'il avait été envoyé d'Orient avec son frère le diacre JULIEN, sous le règne de Théodose Ier, pour faire clore ou même renverser les temples des

1. Ne citons que le Bréviaire d'Halberstadt, conforme à celui de Saint-Servais de Maestricht (Cologne, 1503; in-16) dans les passages que je transcris.

Ad Laudes, antiph. 5:

« In cithara et tympano
Laudes dicamus Domino,
Qui culpæ misit regiæ
Chartam latricem veniæ. »

In secundis Vesperis, ad Magnificat:

« . . . . . .
Mediante sancto Ægidio
Sanctionis (?) dominicæ mysterio,
Tibi cœlitus per angelum collatam
Imploramus peccatorum veniam. »

La châsse de Charlemagne à Aix-la-Chapelle parle de même, avec une addition quelque peu bizarre, dans ce qu'il y reste d'inscriptions :

« Ægidio Carolum crimen pudet edere solum,
Illud enim tanti gravat! Ægidio celebranti
Angelus occultum perhibet, reseratque sepultum.
Crimen mortale convertitur in veniale. »

Cette fin doit-elle s'expliquer par l'hostilité notoire qui a été signalée tant de fois entre la rime et la raison? Le fait est que le dernier vers ne se peut interpréter raisonnablement, sans beaucoup de complaisance. On pourrait néanmoins dire que par la confession de cette faute griève, ce qui était justiciable de l'enfer auparavant, ne ressortissait plus désormais qu'au purgatoire.

Le livre des *Institutions monastiques* (X, 9), attribué à Hugues de Saint-Victor, ne mentionne saint Gilles à propos de Charlemagne que pour les faire contemporains, sans un mot sur leurs relations quelconques. Mais bien d'autres n'ont pas été si réservés. Cf. Ludov. Spœil, *De sancto Ægidio narbonensi*, p. VII, XVI et XXIII, sq. — *Calendar. benedict.*, 1 septemb. — AA. SS. *Septemb.*, t. I, p. 295, 303. Ph. Mouskes, qui avait déjà raconté l'aventure de Clovis avec saint Éleuthère, n'oublie pas cependant celle de Charlemagne avec saint Gilles (*Chronique*, t. I, vers 3934-4019; p. 159-163). Cf. *Bibliothèque de l'école des Chartes*, 5e série, t. V, p. 99, sv.

2. J'emprunte à l'*Helvetia sancta* de H. Mürer (p. 134) cette citation qui nous servira pour une autre caractéristique du même évêque :

« Fusa prece Theoduli
Nudatur culpa Caroli,
Thebæorum cadavera
Conduntur ejus opera.
Luxit terra Vallensium,
Per gelu namque nimium
Aruerant vindemiæ
Sedunenses et aliæ;
Vasa, lagenas, dolia
Nil liquoris habentia,
Facto crucis signaculo
Vini replevit poculo. »

Cf. AA. SS. *August.*, t. III, p. 274, 278; et *Februar.*, t. III, p. 190 (saint Éleuthère et Clovis).

3. Surius, 1 april.

4. AA. SS. *April*, t. I, p. 39, sq.

5. La prose *Promat verba cantionum*, dans les anciens missels de Cologne, parle de ses constructions et de la colombe dont il a été question précédemment :

« Spargit opes, templa struit,
Verbi Dei manna pluit
Ovibus opilio.
Visitatur a columba;
Mortem gustat, sacra tumba
Ægris est auxilio. »

Cf. *Vit. S. Cuniberti*, ap. Surium; et Calles, *Annal. eccles. germ.*, t. II, p. 59, sq.

idoles. Il passe pour avoir élevé de nombreuses églises dans la haute Italie[1]. Cf. *Doigt, Serpents.*

Saint Alferius, premier abbé de la Cava ; 12 avril, 1050. Après avoir reçu l'habit religieux des mains de saint Odilon, il fut rappelé à Salerne sa patrie, où il avait fait grande figure dans l'état séculier ; mais là, son amour de la vie contemplative lui fit chercher un lieu retiré qui devint le berceau de la célèbre abbaye. Ce furent ses disciples qui élevèrent cette maison de leurs propres mains comme ils purent avant que la piété des princes et des peuples en eût fait un monument splendide[2].

Saint Robert de la Chaise-Dieu, en Auvergne ; 17 avril, 1067. Faisant construire une cellule par des soldats. C'étaient deux chevaliers qui s'associèrent à son dessein de vivre en solitude. Comme Robert était ecclésiastique, ses compagnons s'employaient à élever une chapelle et leur pauvre logement, tandis que le saint récitait son office et donnait des instructions à ceux qui venaient le consulter. L'ermitage des trois serviteurs de Dieu devint avec le temps une célèbre abbaye[3].

Saint Sturm, premier abbé de Fulde ; 17 décembre, 779. Dirigeant des abatis d'arbres pour la construction de l'abbaye saxonne[4].

Saint Gérard dei Tintori, fondateur de l'hôpital de Monza en Milanais ; 6 juin, 1207. Dirigeant des travaux de maçonnerie et de charpente. Il fit de sa maison un hôpital pour les pauvres malades, y ajoutant les constructions nécessaires et procurant une fondation suffisante pour perpétuer cette œuvre de charité. Ses prières sauvèrent ensuite l'hôpital d'une inondation, dans une crue menaçante du Lambro ; et la postérité, qui n'avait plus la foi du saint homme, fut obligée (par ordre de Joseph II) à transporter ailleurs l'établissement de saint Gérard pour le soustraire au voisinage funeste de cette rivière capricieuse après les inondations de 1734, 1780 et 1784[5].

Plusieurs saints évêques, abbés ou princes, sont peints comme donnant des ordres pour faire élever une église ou un monastère ; mais la plupart du temps ces fondateurs sont caractérisés par un petit modèle d'église qu'ils portent sur la main. Nous n'avons prétendu donner place ici qu'à ceux qui ont construit eux-mêmes, ou pris une part assez directe à la construction. Cf. *Église.*

COQ ET POULES.

Saint Pierre, prince des apôtres. L'Italie ne lui adjoint pas volontiers l'oiseau qui rappelle sa chute[6] ; mais une vieille tradition semble bien autoriser cette peinture, puisqu'on dit que saint Pierre, après son péché, ne pouvait entendre le chant du coq sans que les larmes lui vinssent aux yeux[7]. Aussi lorsque l'on place le coq près

Saint Vit.

de lui, on représente le saint pleurant au souvenir de sa

1. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 1100, sqq. — Labus, *Fasti*, 31 gennaro.

2. AA. SS. *April.*, t. II, p. 96-100.

3. AA. SS. *April.*, t. III, p. 319, sq. — Mabillon, AA. SS. *Ord. S. Ben.*, t. IX, p. 190, sqq.

4. Mabillon, *op. cit.*, t. IV, p. 275. — Rader, *Bavaria sancta*, t. II.

5. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 766-776. Cette dernière citation a été mal indiquée précédemment sous le titre *Branche.* Le premier chiffre y ferait remonter à cent pages en arrière. — Cf. Labus, *Fasti* t. XIII, p. 147, 151, 154.

6. Matth. xxvi, 34, 74, 75 ; Marc. xiv, 30, 68, 72. — Etc.

7. Cf. Maldonat., *in Matth.*, l. cit.

faiblesse. Du reste, le coq se voit près de saint Pierre dans des bas-reliefs anciens, pour exprimer la prophétie de Notre-Seigneur annonçant l'infidélité prochaine de l'apôtre qui n'avait douté de rien.

Saint Vit, martyr (Cf. *Chaudière*, p. 207; *Saints Auxiliaires*, p. 102; etc.). Les Allemands ont coutume de le peindre avec un coq; ce qui paraît avoir son origine dans leur usage d'invoquer ce jeune martyr contre le sommeil trop prolongé (la léthargie, etc.) ou pour obtenir de s'éveiller exactement à une heure fixe[1]. L'oiseau joue donc ici le rôle qui l'a fait nommer *réveille-matin* par La Fontaine.

J'ai fait joindre (p. 250) à saint Vit, saint Modeste et sainte Crescence (Cf. *Chien*, p. 216; etc.), comme on les peint ordinairement, surtout en Allemagne. Du reste les trois martyrs ont leur fête commune dans l'Église (le 15 juin).

Saint Landry (Landric) de Soignies, fils de saint Vincent Madelgaire; 17 avril, v. 700. On en fait un évêque, sans pouvoir bien désigner son siége. Tenons, si l'on veut pour celui de Metz, sur le témoignage des plus anciens Actes de saint Landry, qu'accepte le savant et judicieux Henschenius (AA. SS. *April.*, t. II, p. 488, sqq.). A Crayenhoven près de Bruxelles, où le saint est invoqué contre les fièvres, sa statue était accompagnée d'un coq; et l'on en donnait cette raison que, le saint s'étant égaré près de là pendant la nuit, le chant du coq lui aurait appris qu'il n'était pas éloigné d'une habitation[2]. Mais cela n'aurait-il pas voulu dire dans l'origine, tout simplement, que le saint était patron (ou avait été propriétaire) de ce village auquel le chant du coq (*craeyen*) a donné son nom? Entre ces deux termes (le patronage et le nom) la priorité ou la causalité peut être plaidée sans moyen décisif de trancher les débats.

Saint Dominique de la Calzada (*Calciatensis*), ermite; 12 mai, v. 1109. Un coq sur la main, ou même le coq sur une main et la poule sur l'autre. Voici la seconde forme sur une enseigne de pèlerinage publiée par M. A. Forgeais[3], et le saint y tient en outre une corde qui pend à sa main droite.

Ce plomb est analysé en détail dans le volume que je signale, et il pourrait bien avoir été rapporté sur les bords de la Seine par quelqu'un des compagnons de du Guesclin; car la bataille de Navarette fut livrée non loin de la Calzada, et cette dernière cité eut affaire aux partis belligérants dans la querelle anglo-française entre Pierre le Cruel et Henri de Transtamare.

Le saint doit son nom à la chaussée (*calzada*) qu'il fit établir à travers le pays où se trouve la ville actuelle de ce nom. Les pèlerins de Saint-Jacques y avaient à traverser une solitude infestée par des voleurs; et depuis lors la facilité du chemin, en multipliant les voyageurs, amena la population dans cette région à peu près déserte[4]. Mais ce qui caractérise ici le patron de la Calzada, est le souvenir d'une merveille racontée par bien des historiens[5]. Un innocent condamné à la potence fut préservé de la mort par saint Dominique durant plusieurs jours, et comme ses parents priaient le juge de prendre cette faveur céleste en considération pour faire dépendre le malheureux, l'homme de loi tourna leur allégation en plaisanterie. Ne doutant pas plus de son bien jugé que de son bourreau, et près de se mettre à table avec le calme d'une bonne conscience, il répondit : « Votre fils est aussi vivant que les volailles dont je vais faire mon repas. » Les volailles se le tinrent pour dit, et se remplumèrent en bondissant sur le plat (sur la broche, selon d'autres). L'aplomb du magistrat, troublé par cet ajournement de son dîner, entraîna une vérification du fait et une révision de la sentence qui fut reconnue pour cassable. Nos peintres-verriers du moyen âge ont souvent traité cette histoire avec quelques variantes; mais habituellement la distance avait occasionné une erreur presque fondamentale dans l'appréciation des faits. La ville de la Calzada et son patron étant assez peu connus hors d'Espagne, et la protection céleste dont parle le récit s'étant exercée sur des pèlerins de Saint-Jacques, on la mit sur le compte du saint de la Galice. Selon d'autres, la Mère de Dieu y serait seule intervenue. Le vrai, c'est que San Domingo de la Calzada doit en être tenu comme le principal auteur. Aussi les armoiries de sa ville en conservent-elles encore la trace, comme revendication perpétuelle qui proteste contre tout détournement de la légende locale[6].

Sainte Beggue (*Begga*), fille de Pepin de Landen, sœur de sainte Gertrude de Nivelle, bru de saint Arnoul de

1. Cf. Ginther, *Currus Israel*, part. II^a, p. 131-135.

Mais ne serait-ce pas aussi peut-être une transmutation de l'aigle dont nous avons parlé précédemment (p. 25) à propos de ce même saint?

2. Reinsberg-Düringsfeld, *Calendrier belge*, t. II, p. 212.

3. *Plombs historiés*, seconde série (1863), p. 197-202.

4. Ribadeneira, *Flos sanctorum*, II^a parte (Madrid, 1616), p. 240, 241.

5. Cf. Salazar, *Martyrolog. hispan.* (Anamnesis), 12 mai. — D'Avroult, *Flores exemplorum*, tit. LX, n° 8. — Spanner, *Polyanthea*, t. II, p. 50. — Marinæum, ap. Nieremberg (*Hist. natur.*), De miris... in Europa, libr. I, cap. 1 : *De avibus sancti Dominici de la Calçada* (Antverp., 1635, in-fol., p. 387, sq.). — Bagatta, *Admiranda orbis*, libr. VII, cap. VI, appendix (Venetiis, 1680, in-fol., t. I, p. 494, sq.). — Menochio, *Stuore* (Roma, 1689, in-4°), t. III, p. 189 (*Centuria X*, cap. XI.) — Édél. Du Méril, *Études... d'Archéologie*, etc., p. 372. — Milà, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 106. — *Jahrbuch* (Ebert) *für romanische... Literatur* (Berlin, in-8°), III B., p. 58-63; 67, sv.; et 199-205. Etc.

6. AA. SS. *Mail*, t. III, p. 171, sq.

Metz, et mère de Pepin d'Héristal ; 17 décembre, 698. Près d'elle des poules, ou des canards nageant dans le bassin d'une fontaine rustique. D'après la légende, ce serait une poule avec sept poussins[1]. Le fond de son histoire est que, devenue veuve, elle bâtit à Andenne sur la Meuse (entre Huy et Namur) sept églises. C'était, selon ses biographes, en mémoire des principales basiliques de Rome où elle venait de se rendre après avoir perdu son mari Ansegise.

On raconte que le choix du lieu où elle devait faire cette construction lui fut désigné par sept petits animaux (oiseaux ou quadrupèdes) qui entouraient leur mère. Dans le médaillon que portaient les chanoinesses d'Andenne au XVII^e^ siècle, la sainte est représentée ayant à sa gauche la poule avec sept poussins, et à droite un ours, dit-on (peut-être un sanglier, si ce n'est un porc). Elle fonda son monastère entre la *fontaine de la poule* et la *fontaine de l'ours*. Les gens du pays prétendent que Charles-Martel, petit-fils de la sainte, avait tué un ours près de là ; mais je les soupçonne d'avoir voulu relever ainsi l'histoire de la truie ou de la laie dont parle la prose sans faire aucune mention d'un carnivore plantigrade. Le tout sans préjudice de ce que je dirai sous le titre *Ours* au sujet de sainte Landrade, saint Columban, etc.

1. Extrait d'une prose (*Læto jocundetur ore*) que j'ai copiée en 1843 sur un manuscrit conservé à la sacristie d'Andenne :

« Opem Petri petitura,
Romam petit pia cura ;
A Papa suscipitur
Pontifici summo totum
Suæ mentis pandit votum,
Velut patri filia ;
Qui, accedens voto pio,
Pie piam cum gaudio
Remittit ad propria.
Construere cœnobium,
Pipini per consilium,
Summæ parat Virgini ;
Fundamentum ter erectum
Quum sit, nullum dat effectum
Opus sponsæ Domini.
Tandem suem requirenti,
Locus digni fundamenti
Cœlitus ostenditur ;
Dum porca cum septem natis
Ad ubera sociatis
Ab illo (*sic*) conspicitur.
Voluntate hinc divina,
Septem pulli cum gallina
Beggæ nato monstrantur
De locandis ecclesiis ;
Quibus visis auspiciis,
Septem ædificantur. Etc. »

A vrai dire, la croix d'Andenne dont je reproduis un fleuron historié, ne représente près de la sainte que deux canards dans un petit bassin. Mais ne serait-ce pas une simple ruse de l'orfévre pour resserrer son sujet ? Du reste, tout ce que l'on pourrait juger obscur dans les strophes citées, s'explique sans peine par la biographie de la sainte. Cf. AA. SS. Belgii, t. V, p. 117-119. — AA. SS. *Jul.*, t. III, p. 94, etc.

2. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. VI, p. 37. — Nieremberg, *Hist. natur.*, De miraculosis, libr. I, cap. VI (p. 389).

3. *Plombs historiés*, Imagerie religieuse (1865), p. 144-152 ; etc. — Cf. *Ibid.*, t. I (Corporations, 1862), p. 150, 149. — *Recueil .. de la société de sphragistique*, t. II (1853), p. 16. — *Vitraux de Bourges*, pl. XV, A ; et n° 182 (p. 271).

4. J'avais eu l'air de dire (p. 170) que le 29 septembre fêtait l'apparition du grand archange au mont Gargan. Il est juste de faire observer que plusieurs difficultés viennent à la traverse d'une assertion si simple dans son énoncé. Cf. Rosweyd, *Martyrolog. roman. notationibus illustratum*, 8 maii ; et 29 septembr. — *Ital. sacra* (ed. N. Coleti), t. VII, p. 815-818. — AA. SS. *Septembr.*, t. VIII, p. 4-8 ; 38-89 ; etc.

5. *L'enseigne* que je donne pour saint Michel *in periculo maris* appartient aussi aux importantes trouvailles et publications de M. A. Forgeais (*Pèlerinages*, p. 79). Cf. *Ibid.*, p. 82.

COQUILLE.

Saint Jean-Baptiste (Cf. *Agneau*, p. 22 ; etc.) tient une coquille dans plusieurs représentations modernes ; mais cette façon de le désigner comme baptiseur ne semble pas avoir des antécédents bien reculés ; et le moyen âge, qui peint presque toujours le baptême sous la forme de l'immersion, n'avait garde d'imaginer que saint Jean l'eût donné par simple affusion.

Saint Jacques le Majeur, apôtre (Cf. *Cheval*, p. 209 ; etc.). On sait qu'une coquille a été appelée *peigne de Saint-Jacques*. Les Espagnols ont à ce sujet des explications et des historiettes plus édifiantes que convaincantes[2], mais dont je n'ai pas besoin ici. Ce qui nous regarde en ce moment c'est que la valve plate de ce coquillage ou de ses congénères sans trop de spécification, est devenue comme la marque des pèlerins et de saint Jacques lui-même, si bien qu'il fait comme partie intégrante de leur costume

(Cf. *Pèlerins*). Pour le saint en particulier, on peut le voir ainsi caractérisé dans plusieurs plombs publiés par M. A. Forgeais[3].

Pour saint Michel de Tombelaine en Normandie[4], la coquille avait une appropriation toute particulière, puisque ce lieu de pèlerinage était situé sur le bord de l'Océan ; et c'est ce qui explique pourquoi cet attribut figure dans le collier de l'Ordre[5].

Saint Augustin (Cf. *Cœur*, p. 234). Un petit enfant près

de lui, tenant une coquille ou cuiller, sera expliqué sous le titre *Enfant* (saints représentés avec des enfants).

Saint Corneille, pape.

1. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 773. On l'invoque en outre à Ninove, dans la Flandre orientale, contre l'épilepsie. Cf. *Ibidem*, p. 772.

Les Bretons l'appellent Cornéli, et ne semblent pas toujours savoir que c'était un pape, tant ils ont tenu à se l'approprier. Brizeux dit, au nom de ses compatriotes :

« Aujourd'hui, Cornéli, c'est votre jour de fête;
Votre crosse à la main et votre mitre en tête,
Des hommes de Carnac vous écoutez les vœux,
Majestueusement debout entre deux bœufs,
Bon patron des bestiaux! »

COR DE CHASSE, OU TROMPE DE CHASSEUR.

Saint Corneille, pape et martyr (Cf. *Bœuf*, p. 137 ; etc.). Un cor de chasse (ou corne à boire) dans la main.

Il est honoré comme patron des bêtes à cornes[1], ce qui fait qu'on le représente parfois étendant la main sur une vache ou un bœuf, et qu'en beaucoup d'endroits on faisait défiler les bœufs devant sa statue le jour de sa fête. Il n'y a donc pas lieu de chercher dans son symbole aucune intention bien mystique, et son cor ne doit être qu'une corne à corner, comme nous en voyons ailleurs entre les mains des vachers ou sur plusieurs chemins de fer. L'on sait que les trompes de bataille des petits cantons suisses avaient une terrible célébrité sous les noms du *taureau d'Uri* et de la *vache d'Underwald*. Voyons donc tout bonnement dans ce cor (*cornu*) un *rébus* qui rappelle à la fois le nom du saint et les intérêts qu'on lui confie.

Saint Hubert (Cf. *Cerf*, p. 183 ; *Chien*, p. 215). Ce que nous avons dit déjà de ce saint évêque, et ce que tout le monde en sait plus ou moins, à cause de la dévotion (si dévotion il y a) des chasseurs pour saint Hubert, fera comprendre que la trompe de chasse lui ait été attribuée. Aussi la lui donne-t-on souvent, non-seulement quand on le peint en chasseur, mais lors même qu'on lui donne le costume d'évêque ; car on fait toucher à ses reliques des cors de chasse et des petits cors de fer ou de plomb bénits qui servent soit à préserver de la rage, soit comme mémorial de la visite faite à sa chapelle.

Saint Eustache (Cf. *Cerf*, p. 184). La trompe ne manque guère de figurer dans son équipage de chasseur, étant l'indication abrégée de la vénerie.

Roland le Paladin, l'un des guerriers de Charlemagne, tué à Roncevaux en 778. Quoique la canonisation de ce héros quelque peu légendaire n'ait jamais eu lieu, il figure dans la statuaire de plusieurs cathédrales ; et l'on n'a guère manqué de le caractériser par son cor d'olifant, à cause du récit de Turpin[2].

Le cor figure même dans certaines légendes comme ayant servi à des missionnaires en guise de cloche pour rassembler les chrétiens qu'ils évangélisaient[3].

CORBEAU, CORNEILLE, ETC.

Les qualités bonnes et mauvaises de cet oiseau, dont les espèces sont nombreuses, l'ont fait entrer dans mainte

Cf. *Revue des Deux Mondes*, septembre, 1858, p. 86, sv.

2. Cf. *De Vita Caroli M. et Rolandi*, ed. S. Ciampi, cap. XXIX-XXIX (Florentiæ, 1822, p. 64-82). — Reiffenberg, *Chronique de Phil. Mouskes*, t. I, p. 629-632. Mouskes lui-même se garde bien d'oublier la bataille de Roncevaux et l'histoire du cor de Roland ; il est plutôt d'une prolixité désespérante à cet égard (vers 6832-8522 ; p. 271-335). Roland et Olivier ont trouvé place dans le *Catalogus SS.* de P. de Natalibus (libr. V, cap. CXXI) ; et son épitaphe dans la Chronique de Turpin (p. 73) se termine par ces deux vers qui expliquent son culte :

« Pro tantis meritis, hunc ad cœlestia vectum
Non premit urna rogi, sed tenet aula Dei. »

3. Cf. Nieremberg, *De miraculosis*, libr. II, cap. XX (cornu sancti Patritii).

histoire populaire de l'antiquité. La corneille chez les anciens, quoique de mauvais augure ordinairement, était considérée néanmoins comme d'heureux présage pour les noces et comme symbole de fidélité conjugale [1]. L'affection du corbeau pour ses petits, ou le soin que la Providence prend d'eux, est mentionnée dans l'Écriture plus d'une fois [2]. Ajoutons que plusieurs oiseaux de cet ordre s'apprivoisent sans trop de peine, et ont la manie de rassembler des objets dont ils font quelquefois provision, sans qu'on puisse bien se rendre compte de l'attrait qui les y pousse. Avec ces diverses singularités, le corbeau, la corneille, la pie, etc., prêtaient donc beaucoup à l'imagination populaire; et pour peu qu'ils aient figuré dans quelques faits réels, le nombre de ces interventions a bien pu être augmenté. Le corbeau nourrissant des ermites rappelle le généreux abandon de ces hommes qui se jetèrent aveuglément entre les bras de Dieu, cherchant la solitude, sans s'occuper des ressources qui pourraient leur manquer pour la subsistance quotidienne, et songeant exclusivement au pain de l'âme.

Le corbeau de Noé [3] se voit dans les monuments qui rappellent l'arche et le déluge; mais son rôle y est bien inférieur à celui de la colombe (Cf. *Coffre, Barque,* p. 123, 235-237).

Le prophète Élie nourri par des corbeaux qui lui apportent chaque jour à manger près du torrent de Carith où il s'était réfugié par ordre de Dieu [4], après avoir menacé Achab de la sécheresse.

Saint Érasme, évêque et martyr; 2 juin, v. 303. (Cf. *Saints auxiliaires,* p. 102). Sa légende, plus ornée que bien avérée dans maint détail, veut qu'il se soit retiré sur le Liban après avoir renoncé à l'épiscopat; et que dans cette solitude, il ait été nourri par un corbeau qui lui apportait du pain. Cf. *Treuil,* etc.

Saint Arnould, évêque de Soissons (Cf. *Armes, Armure,* p. 73). Il fait emporter par un corbeau un poisson qui venait de lui être servi et qui était empoisonné [5]. Le saint était alors dans une cellule isolée où il vivait en ermite après avoir abdiqué le gouvernement de son abbaye; et ne devint évêque que plus tard.

Saint Apollinaire de Ravenne, évêque et martyr; 23 juillet, v. 75. Je ne sais quelle place aura reçue dans l'art un récit dont la saveur est toute germanique, si je ne me trompe fort. Tous les ans, le jour de la fête du saint, des nuées de corbeaux venaient si exactement à cet anniversaire, dit-on, que les gens de Ravenne leur abandonnaient régulièrement un cheval pour les défrayer [6] dans ce touchant pèlerinage.

Saint Henri, évêque d'Abo en Finlande. Cf. *Doigt.*

Saint Paul ermite; 15 janvier, 343. Le Bréviaire, d'après les anciennes relations, raconte qu'habituellement un corbeau lui apportait la moitié d'un pain; et lorsque saint Antoine vint le visiter, ce fut un pain entier que l'oiseau leur fournit comme pour doubler la ration, ainsi que le fit remarquer saint Paul lui même [7].

Saint Benoît, instituteur des Bénédictins (Cf. *Buisson,*

p. 151, sv.; *Calice,* p. 174; etc.). Près de lui un corbeau. Cet oiseau, ou un merle, reparaît plus d'une fois dans

1. Cf. Lacerda, *In Virgil.,* Eclog. IX, v. 15. — Ang. Politian., *Miscell.,* cap. LXVII.
2. Job. XXXVIII, 41. — Psalm. CXLVI, 9. — Luc. XII, 24.
3. Genes. VIII, 6-12.
4. III Reg. XVII, 1-7.
5. AA. SS. *August.,* t. III, p. 237, sq.
6. Nieremberg, *De miraculosis,* t. I, cap. IV. L'auteur, d'origine flamande, ne manque pas à signaler le *Ravensburg* (ville des corbeaux) qui perce sous l'historiette et qui lui aura donné lieu. Les nations du Nord auront trouvé que c'était une jolie façon d'expliquer le mot *Ravenna.*
7. Lectio V : « Sexaginta jam anni sunt quum accipio quotidie dimidii panis fragmentum, nunc ad adventum tuum militibus suis Christus duplicavit annonam. »

la vie du saint, lequel a d'ailleurs eu saint Grégoire pour biographe. Un corbeau, par exemple, venait demander à manger de sa main; et l'homme de Dieu ayant reçu un jour du pain qu'il savait être empoisonné, l'oiseau fut chargé d'aller le jeter dans un endroit où il ne risquerait pas d'être mangé par quelqu'un[1].

Saint Vincent, diacre et martyr; 22 janvier, 304. Un corbeau garde son cadavre après le supplice[2]. On peut consulter les monuments anciens de sa vie dans l'*España sagrada* (t. VIII, p. 231-260); et les Espagnols, comme les Portugais, tiennent pour constant que la descendance de ce corbeau subsiste encore[3]. Le cap Saint-Vincent dans l'Algarve, où les reliques du saint ont reposé quelque temps, portait chez les Maures eux-mêmes le nom de *montagne des Corbeaux;* parce que, dit-on, ces oiseaux y avaient suivi le corps de leur client. La ville de Lisbonne, qui s'enrichit des reliques du saint au temps d'Alphonse Henriquez, reçut pour blason un vaisseau portant la figure du martyr sur son mât, et deux corbeaux, l'un sur la proue et l'autre sur la poupe[4]. C'est que deux des corbeaux accompagnèrent le corps de leur saint jusqu'à la cathédrale de Lisbonne où ils élurent domicile et reçurent une pension alimentaire[5]. Les prétentions de la France à posséder des reliques insignes du saint martyr sont très-mal reçues au midi des Pyrénées, comme témoigne le P. Florez dans le dernier passage que j'indiquais.

Nous verrons ailleurs d'autres caractéristiques du même saint; mais plusieurs, lui étant communes avec divers martyrs, ne le désignent clairement que par l'adjonction de son corbeau. Cf. *Meule, Vigne,* etc.

Saint Auxentius, martyr; 13 décembre, sous Dioclétien. Un corbeau fait retrouver la tête du saint qui était restée dans un arbre[6].

Saint Venère, ermite dans le golfe de la Spezia; 13 septembre, viie siècle. On lui prête aussi, entre autres merveilles, le service d'un corbeau qui le nourrissait, dit-on, dans le bois où le saint vivait de fruits sauvages[7].

Saint Aimé solitaire, puis abbé de Remiremont (Cf. *Argent,* p. 68). Un corbeau (le diable, dit-on, sous cette forme) renverse le pot d'eau et emporte le pain qu'on venait de lui remettre pour sa nourriture[8]. Le saint n'y vit qu'une occasion de remercier Dieu qui témoignait ainsi que son jeûne lui était agréable.

Saint Keivin (ou *Coemginus*), abbé de Glendalagh; 3 juin, vie siècle. On raconte dans sa vie, qui est sujette à caution, que les corbeaux se trouvèrent fort mal d'avoir empêché sa charité pour un enfant. Le petit malade avait désiré du lait, et l'homme de Dieu appela une biche qu'il fit traire pour contenter l'enfant. Mais il avait compté sans un corbeau qui se précipita sur le vase et jeta tout par terre. On prête au saint cette parole : « Tu as désobéi à Noé dans l'arche et tu viens de me traverser dans une bonne œuvre; pour le moment je te laisse en paix, mais tu t'en souviendras après ma mort. » En foi de quoi, dit l'auteur, les corbeaux des environs de Glendalachan se rassemblent tous les ans, pendant trois jours, quand arrive cette merveille devenue populaire en Espagne depuis lors, et même dans la chrétienté presque entière :

« Sed nulla dirarum fames
Aut bestiarum aut alitum
Audet trophæum gloriæ
Fœdare tactu squalido.
Quin si qua clangens improbe
Circumvolaret eminus,
Trucis volucris impetu
Depulsa vertebat fugam.
Nam corvus Eliæ datus
Olim, ciborum portitor,
Hoc munus implet sedulo,
Et irremotus excubat. Etc. »

Après cela on peut bien nous pardonner de ne pas copier la liturgie mozarabe, qui n'est que l'écho de ces vieux chants.

1. *Hymnus* (Bertharii?) ad sextam :

« Corvus ut panem nece delibutum
Invidi munus tulerit, jubente
Te, sub ignotas ubi nullus oras
Vivere fertur. »

Cf. Pistolesi, *Vaticano,* t. I, p. 169, sg.

2. Une prose (*Ecce dies peroptata*), dans le Missel de Toulouse (1540, in-8°), expose ainsi le fait :

« Non communi sinit jure
Corpus tradi sepulturæ,
Legi simul et naturæ
Vim facit malitia;
In defunctum judex sævit,
Huic defuncto laus accrevit,
Nam quo vesci consuevit
Reformidat bestia.
En cadaver inhumatum
Corvus servat illibatum,
Sicque sua sceleratum (*Dacianum*)
Frustravit intentio.
Ac profanus
Dacianus
Quod consumi
Nequit humi,
Vult abscondi
Sub profundi
Gurgitis silentio
Nec tenetur a molari,
Nec celari potest mari.
Quem nunc laude singulari
Venerari voto pari
Satagit Ecclesia. Etc. »

Cf. *Vitraux de Bourges,* pl. XIV, B; et n° 181 (p. 270); it. *Breviar, goth.,* Hymn. ad vesper.

3. Nieremberg, *De miraculosis,* lib. I, cap. III. — Prudence (*Peristephanon,* hymn. V; ed. Arevalo, p. 1013, sq.) avait déjà célébré

4. Cf. Franc. Gonzaga, *De origine seraphicæ regulæ franciscanæ,* p. 1152, 1154.

5. *España sagrada,* t. VIII, p. 186-194. On prétend aussi, au mont Cassin (et à Solesme), conserver la descendance du corbeau qui emporta le pain empoisonné servi à saint Benoît.

6. *Menolog. græc.,* t. II, p. 26.

7. Une hymne (*Solemne festum gentibus*) pour sa fête, dans les *Officia SS. patronorum civitatis Regii* (1567, in-4°, p. 57, etc.), dit de lui :

« Qui vicit in scientiis
Sibi cœvos, pomulis
Tyri, Deo deserviens,
Solisque vixit herbulis.
. . . . . .
Draco fugit, celat petram,
Corvusque luco nutriit;
Tribusque vitam mortuis
Deus per illum præbuit. »

Cf. AA. SS. *Septembr.,* t. IV, p. 116.

8. *Calendar. benedict.,* 14 sept. — AA. SS., *Septembr.,* t. IV, p. 103.

rive la fête du saint; et durant tout ce temps-là, ils ne font que voleter, croasser et s'entre-battre sans manger[1].

Saint Oswald, roi (Cf. *Colombe*, p. 242; *Anneau*). Un corbeau familier lui servit, dit-on, de messager pour obtenir la conversion et la main d'une princesse païenne. Aussi les vieux passionaux à gravures sur bois lui donnent pour attribut un corbeau portant une lettre ou un anneau dans son bec. Il est bien certain que les plus anciens auteurs, comme Bède par exemple, ne disent pas un mot qui ressemble à cette singularité. Mais n'y aurait-il pas là-dessous quelqu'une de ces figures de rhétorique populaires[2] qui sont d'autant plus difficiles à expliquer après plusieurs siècles, qu'elles ont pris naissance dans un instinct national dont nous ne pouvons plus juger lorsque s'est éteinte la civilisation qui l'avait produite? La réputation de finesse qu'a le corbeau quand il s'agit d'éventer les piéges (n'en déplaise à La Fontaine) et l'expérience que doit lui donner sa longue vie, l'auront fait décorer de prérogatives qui jouèrent un rôle dans les contes primitifs où nous ne voyons plus que des enfantillages, mais qui jadis étaient de la poésie. Du reste, la vie de saint Aïdan est entremêlée à l'histoire du règne de saint Oswald[3], et je ne sais où j'ai vu que le nom de saint Aïdan signifie corbeau dans l'un des dialectes gaéliques ou cambriens, mais les idiomes celtiques ne sont pas de ma compétence[4]. De plus, l'évêque missionnaire venait du monastère célèbre de saint Columba (Colmkill), qui était pour les Scots ce qu'est aujourd'hui Etchmiadzin pour les Arméniens séparés de Rome : le centre de l'enseignement religieux et le couronnement de la hiérarchie. Mais malgré la sainteté des moines de Hii, leur infatuation des coutumes hibernoises répandit plusieurs erreurs parmi leurs néophytes[5]. Lors donc qu'il fallut détromper les Northumbres, et déprécier un peu leurs apôtres, la colombe (de saint Columba) aura été métamorphosée en corbeau bon encore à quelque chose, mais sauf certain rabais. Ajoutons aussi, par surabondance, diverses prédictions de saint Aïdan[6] qui ont pu faire penser aux présages dont on gratifiait généralement le corbeau.

Voilà certes assez d'explications sur un seul point, peut-être même trop; il en restera sans doute de quoi contenter diverses gens, chacun selon son goût.

Saint Meinrad ou Meinhard; 21 janvier, 863. Il vivait en solitaire dans l'endroit où s'est élevée depuis l'abbaye d'Einsiedeln (Notre-Dame-des-Ermites); et des voleurs l'assommèrent, comptant trouver des trésors dans sa cellule. Deux corbeaux que le saint nourrissait, s'attachèrent à la poursuite des meurtriers et les firent reconnaître[7]. Le monastère de Notre-Dame-des-Ermites a placé ces deux oiseaux dans son blason; et les armoiries ecclésiastiques prêteraient souvent à des recherches intéressantes que j'ai dû m'interdire habituellement.

Saint Expeditus, martyr à Mélitène (ou Mélitine) en Cappadoce; 19 avril, époque mal déterminée. Il mourut avec saint Hermogène et divers autres, mais son nom l'a fait choisir en Allemagne pour patron contre les affaires et les résolutions qui menacent de traîner en longueur. En conséquence, quelques artistes allemands le représentent écrasant du pied un corbeau; parce que plusieurs Pères latins semblent prendre cet oiseau comme emblème des ajournements interminables (*procrastinatio*) à raison de son cri qui semble dire *cras! cras!* (à demain). C'est ce qui faisait dire à saint Bernard (après saint Augustin): « *Demain* (*cras!*), cri du corbeau; *aujourd'hui*, chant de colombe; » ou plus clairement : l'âme fidèle se décide sans délai sous l'inspiration du Saint-Esprit, et le cœur flottant au gré du démon ajourne tout bon propos. Bref, saint Expeditus est invoqué dans l'Allemagne méridionale pour la prompte *expédition* des affaires.

Saint Maurice cistercien, abbé de Carnoet; 30 septembre, 1185. A Loudéac, dans le diocèse de Saint-Brieuc, une rumeur populaire lui prête le miracle suivant. Comme sa mère voulait l'empêcher d'aller à l'école, afin de lui faire garder ses champs contre les pillages exercés par les corbeaux, l'écolier, dit-on, pour satisfaire à ses deux tâches contradictoires, enfermait tous ces oiseaux voraces dans une grange, tandis qu'il allait prendre les leçons de son maître. Ainsi, *sauvant*, comme on parle, *la chèvre et le chou*, il réussissait à répondre aux intentions de sa mère, tout en contentant sa propre ardeur pour l'étude.

Ce semble n'être que le travestissement d'un récit dû au biographe de notre saint[8]. Son abbaye étant infestée par les rats, des corbeaux se chargèrent d'exterminer ces rongeurs qui dévoraient jusqu'aux chaussures de la communauté.

Sainte Ida de Toggenbourg (Cf. *Cerf*). On place souvent près d'elle le corbeau qui emporte la bague nuptiale dans

1. Nieremberg, *De miraculosis*, lib. II, cap. LXXII, et lib. I, cap. III.

2. Le corbeau, comme désignant l'étendard des pirates danois, aurait-il été mêlé plus tard aux querelles entre les Northumbres, les Déiriens et les Merciens, par où commença l'exil d'Oswald et se termina sa vie? Une postérité mal informée aura tout mis sur le compte des envahisseurs évincés pour décharger d'autant ses ancêtres anglo-saxons. Puis le corbeau celtique, qui était censé conserver l'âme d'Arthur jusqu'au retour de la fortune pour les aborigènes, indiquerait-il la part des Celtes, soit dans la discorde, soit dans la conversion des populations northumbriennes? Cf. Don Quixote, éd. Bossange (1814, in-16), t. II, p. 170.

3. Cf. AA. SS. *August.*, t. VI, p. 688-694.

4. Cependant me serait-il permis de conjecturer que cela peut venir des mots *Aedan*, *Aeddan*? comme qui dirait *criard*, nom qui ne convient pas mal au corbeau. Mon soupçon n'a point paru inadmissible à des hommes qui s'y connaissent, mais je le présente avec toute la réserve convenable chez un profane comme moi.

5. Beda, *Histor. ecclesiastic. gentis Anglorum*, lib. III, cap. III-V.

6. Beda, *ibid.*, cap. XIV, XV.

7. *Calendar. benedict.*, 21 januar. — *Idea S. congregationis helveto-benedictinæ* (1702), p. 16-23.

8. AA. SS. *Octobr.*, t. VI, p. 381.

son bec. Nous en avons donné la raison à l'article indiqué, p. 189.

CORBEILLE OU CABAS.

On sait que les solitaires d'Égypte, soit pour mater leur esprit par le travail des mains, soit pour subvenir aux petites dépenses de leur entretien, tressaient souvent des nattes ou des corbeilles de jonc. L'un d'eux les allait vendre au marché, ou bien l'on brûlait le produit de ce travail si la communauté n'avait pas de besoins urgents; le principal but de cette tâche se trouvait atteint, puisqu'on avait occupé l'esprit en humiliant le cœur, et l'on recommençait à neuf, comme si de rien n'était. On peut donc rencontrer des représentations nombreuses où la vie de ces ermites est ainsi caractérisée. Mais la corbeille ou le cabas figure aussi plus d'une fois en manière de sac (ou si l'on veut, de brouette), pour transporter des fardeaux. Sous cette forme on peut reconnaître des personnages qui exercent un office servile.

C'est ainsi que paraît souvent saint Eustache, sur la fin du moyen âge, quand on veut le montrer réduit à l'état de garçon de ferme après qu'il eut perdu sa femme et ses enfants[1]. Cf. *Ours*.

Saint Julien, évêque de Cuenca; 28 janvier, 1208. Il avait distribué aux pauvres tout ce dont pouvait disposer son église et ne subsistait que du travail de ses mains. Avec les paniers qu'il fabriquait il trouvait moyen de suffire à son entretien et à celui de son serviteur, aussi bien qu'à ses aumônes[2].

Saint Romain ermite, près de Subiaco; 22 mai, v. 546. On lui met souvent en main un panier chargé de pain ou de légumes, suspendu à une corde dont l'autre bout soutient une clochette[3]. C'est que, ayant connaissance de la retraite sauvage où le jeune saint Benoît était venu se dérober au monde, il se chargea de lui faire descendre sa pitance journalière du haut du rocher. Une sonnette suspendue à la corde qui soutenait le panier, avertissait Benoît pour qu'il vînt recevoir sa provision. Cf. *Clochette* (saint Benoît), p. 230.

Saint Jean Damascène (Cf. *Apparition de la sainte Vierge*, p. 59). Après avoir été dans la confiance du calife, il se fit moine; et c'était lui qu'on envoyait vendre les corbeilles du monastère au marché de Damas dont il avait été gouverneur.

Des saints et saintes, comme saint Félix de Cantalice (Cf. *Besace*, p. 139), sainte Sisetrude, sainte Jeanne femme de Chuza (Cf. *Pain*), et sainte Françoise Romaine (Cf. *Ange*, p. 44), se voient portant au bras un panier de fruits ou de légumes, pour montrer qu'ils remplissaient avec joie les bas offices de la communauté.

On pourra trouver quelques autres détails relatifs à ce même titre dans l'article *Vannier*.

CORDE, OU LIEN.

S'il s'agit d'une potence, ce sera le mot *Pendu* qu'il faudra chercher; en outre, on ne doit pas s'attendre à trouver ici tous les saints qui auraient été liés. Mais nous introduirons dans cet article la plupart des saints personnages qui ont été martyrisés par strangulation; parce qu'en les représentant, il n'est pas toujours facile de faire distinguer si c'est précisément avec une corde ou

1. *Bréviaire*, 20 septembre, lect. V : « Tantis obvolutus ærumnis, in regione longinqua villicum agens, longo tempore delituit. »

2. Cf. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 894, sq.

3. *Calendar. benedict.*, 22 mai.

avec un linge tordu, ou de toute autre façon, qu'ils furent étranglés.

La ceinture de tous les Franciscains est une corde, d'où leur est venu primitivement le nom de *Cordeliers,* qui ne désigne plus que les *conventuels* ou les *observantins* (en France). Nous n'aurons donc pas à rappeler cette particularité de costume pour les divers saints qu'a produits l'ordre de Saint-François.

On peut voir aussi, au mot *Cou* (p. 264), ce que nous y rapporterons de certaines décapitations représentées par les Grecs.

Saint Paul, patriarche d'Antioche; 6 novembre, sous Constance. Étranglé avec son pallium dans une chapelle, pendant qu'il célébrait l'office. Il était exilé à Cucuse en Arménie, comme défenseur de la foi de Nicée[1].

Saint Didier, évêque de Vienne (Cf. *Bâton,* p. 127). Étranglé sur la route, puis achevé à coup de pierres et de bâton par ordre de Brunehaut.

Saint Colman (*Colomanus,* etc.), l'un des patrons de l'Autriche (Cf. *Arbre,* p. 68). Il fut pendu sur le soupçon d'être un espion étranger; mais on le représente parfois en costume de pèlerin et tenant tout simplement une corde qui indique son genre de mort[2]. On le donne pour fils d'un roi d'Écosse, et l'on veut même qu'il eût quitté l'épiscopat pour aller prêcher la foi vers la Hongrie ou pour visiter la Terre-Sainte. Il faut bien se garder de le confondre avec son homonyme qui était diacre de saint Kilian.

Saint Wulfran, saint Éloi, saint Amand, saint Pierre Armengol, etc. Cf. *Pendu.*

Saint Charles Borromée, cardinal archevêque de Milan (Cf. *Artillerie,* etc., p. 87). La corde au cou, pour rappeler les processions expiatoires qu'il présida durant la peste de 1576. Le saint, portant en ses mains un crucifix sur lequel il fixait ses regards, marchait le cou entouré d'une grosse corde et les pieds nus[3]; aussi, ayant heurté violemment un morceau de fer, il eut un ongle presque arraché sans qu'on le vît donner signe de douleur; mais on s'en aperçut à la trace du sang qui marquait ses pas. C'est que l'homme de Dieu demandait au Ciel de détourner sur lui toute la colère que les péchés de son peuple pouvaient avoir méritée.

Saint Maxime prêtre, martyr à Saltzbourg; 8 janvier, v^e^ siècle. Pendu par les Hérules, dit-on[4].

Saint Romain d'Antioche en Syrie, martyrisé avec saint Barulas enfant; 18 novembre, sous Dioclétien. On l'étrangla dans la prison, et son petit compagnon eut la tête tranchée[5].

Saint Moïse l'Éthiopien, ermite; 28 août, sur la fin du IV^e^ siècle. Portant sur son dos quatre voleurs garrottés. Il avait été lui-même un brigand redoutable avant de devenir ermite. Des voleurs étant venus visiter sa cellule dans l'espoir d'y faire quelque trouvaille, s'aperçurent bientôt qu'ils avaient rencontré leur maître. Moïse les saisissant tous quatre, les garrotta pour les porter devant les solitaires du voisinage. Cet acte de vigueur, avec la confusion qui en fut la suite, et la surprise des bandits en apprenant ce qu'avait été Moïse, décida de leur conversion. De ses prisonniers ils devinrent ses disciples[6].

Le B^x^ Walter de Birbeke chevalier brabançon, puis cistercien; 22 janvier, 1222. On le peint la corde au cou devant une image de la sainte Vierge. Avant même de prendre l'habit monastique, il avait déjà reçu de la reine du ciel des marques touchantes d'une protection singulière qu'il faut lire dans les relations anciennes[7]. Dès lors, se déclarant serf de la Mère de Dieu, il s'offrit à elle la corde au cou dans une petite église qui lui était dédiée; et lui payait chaque année, au même endroit, son cens de vassal[8].

Saint Jean de Dieu, fondateur des Hospitaliers; 8 mars, 1550. Une corde (ou courroie) passée autour du cou d'où pend un pot de terre qui lui servait à recueillir les aumônes pour les pauvres malades. A ce vase nous avons fait substituer (p. 259) un tronc, pour être plus facilement compris.

L'occasion se présentera de montrer ce saint sous de nouveaux aspects, à propos d'autres attributs.

Sainte Sira, vierge et martyre en Perse sous Chosroès (Cf. *Chien,* p. 218). Étranglée à la suite de diverses tortures. Après l'avoir presque suffoquée, on relâcha la

1. *Menolog. græc.,* t. I, p. 169.

2. Une prose du Missel de Passau (1505) raconte ainsi sa mort :

« Explorator creditur,
Flagris diris cæditur
Christi miles.
. . . . . .
Suffocatus resteo
Cholomannus laqueo,
Viret restis;
Nullo nocens vitio,
Fruitur suspendio
Dei testis.
Mulctandus obticuit,
Innocens occubuit;
Suum non aperuit
Os, ut agnus. Etc. »

Une autre, qui commence par *Salve sancte Colomane* (ap. Mone, *Hymni medii ævi,* t. III, p. 253), analyse ainsi la légende :

« Scotiam te deserente
Volat massa nubium,
Tu divino austro flante
Transis ad Danubium,
Quumque sic peregrinaris
Tu felix deicola,
Adversantis videbaris
Gentis esse incola;
Cæsum tanquam explorantem,
Te clauserunt carcere,
. . . . . .
Tandem quoque cum duobus
Pensus es in arbore;
Putrefactisque ambobus
Adhuc flores corpore :
Ungues, barba, pili crescunt
Membris perdurantibus;
Arbor restisque frondescunt
Cunctis admirantibus,
Etc. »

Quoique notre saint figure ici sous le titre *Corde,* nos hymnographes du moyen âge sont d'accord à le supposer pendu *la hart au cou,* c'est-à-dire étranglé avec un de ces liens d'osier ou autre bois flexible qui servent pour lier les fagots.

Cf. AA. SS. *Octobr.,* t. VI, p. 343, sqq.; 350-354, 358.

3. Oltrocchi, *De Vita... S. Caroli,* lib. IV, cap. II-IV.

4. Rader, *Bavaria sancta.*

5. *Menolog. græc.,* t. I, p. 196.

6. Sozomène, VI, 29. — A. Gazet, *Pia hilaria.* — AA. SS. *August.,* t. VI, p. 199. sqq.; et 205, sq.

7. AA. SS. *Januar.,* t. II, p. 447. — Gautier de Coinsy, ap. Barbasan, *l'Ordène de chevalerie,* p. 140 : « Du chevalier qui ooit la messe, et Notre-Dame estoit pour lui au tournoiement. » — Cæsar. Heisterbac. — Etc.

8. AA. SS., *ibid.,* p. 448.

corde à deux reprises pour lui offrir la vie si elle voulait apostasier; mais elle refusa constamment jusqu'au dernier soupir[1].

Saint Jean de Dieu.

Sainte Lucie (ou Luce), vierge et martyre (Cf. *Aveugles*, p. 105). Le juge ayant voulu la faire conduire dans un lieu de prostitution, l'on ne put réussir à l'y traîner, quoiqu'on employât des cordes auxquelles furent attelés des bœufs, dit-on[2].

Sainte Béatrice sœur des saints Faustinus et Simplicius, et martyrisée après eux à Rome; 29 juillet, sous Dioclétien. Elle avait recueilli les corps de ses deux frères jetés dans le Tibre, et leur survécut plusieurs mois. Mais livrée aux païens, elle fut étranglée dans la prison.

Sainte Ludmille veuve et martyre, patronne de la Bohême; 16 septembre, 927. Femme du duc Borziwoy, et grand'mère de saint Wenceslas dont elle dirigea l'éducation, elle fut étranglée par deux assassins sur l'ordre de sa bru Drahomire qui soutenait le parti des idolâtres[3].

Sainte Godelièvе (*Godoleva*, etc.), vierge et martyre; 6 juillet, 1070. Artésienne et mariée à un seigneur flamand, elle fut prise en grippe tout d'abord par son époux qui la tint longtemps comme prisonnière, réduite au pain et à l'eau; puis la fit étrangler en tâchant de donner à croire qu'elle s'était noyée. On la représente ayant seulement un linge tordu ou une écharpe autour du cou[4].

Comme je l'ai dit pour saint Coloman, tous ces martyrs que nous venons d'énumérer, ne sont pas toujours représentés au moment où ils meurent; mais on nous les montre souvent sans autre indication du supplice que la corde qu'ils tiennent. L'art chrétien évite ainsi bien des fois les détails d'une scène de torture, tout en trouvant le moyen de rappeler ce que les saints ont souffert pour Dieu; et abrégeant la représentation, qui se réduit à un seul personnage suffisamment caractérisé.

CORDONNIER (Outils ou atelier de cette profession).

Saint Aquila et sainte Prisca (ou *Priscilla*) sa femme, convertis du judaïsme par l'apôtre saint Paul; 8 juillet, v. 80. Le Nouveau Testament nous les montre comme fabricants de tentes[5], hôtes de saint Paul, et répandant volontiers autour d'eux la connaissance de l'Évangile. Les Grecs semblent en faire des tanneurs, sans doute parce que les tentes étaient souvent en cuir. Quoi qu'il en soit, comme les coutures ressemblent alors beaucoup à celles qu'exécutent les cordonniers, on les représente souvent entourés d'un attirail qui rappelle singulièrement la cordonnerie.

Saint Aignan (*Anianus*) d'Alexandrie, disciple et successeur de saint Marc; 25 avril, v. 86. On raconte que, réduit à la misère par un naufrage, il avait accepté du travail chez un savetier qui venait de le recueillir. Saint Marc lui ayant donné ses chaussures à raccommoder, Aignan ne surveillait pas assez son travail, préoccupé qu'il était de l'éclat que répandait le visage du saint; et pendant cette distraction, il se perça le pouce, de son alène, ou se le coupa d'un coup de tranchet[6]. Guéri sur-

1. AA. SS. *Maii*, t. IV, p. 182.

2. *Breviar. roman.*, 13 decemb., lect. VI; *it.*, antiphon. *ad Magnificat* : « Tanto pondere eam fixit Spiritus sanctus, ut virgo Christi immobilis permaneret. » Cf. Antiph. *ad Benedictus*.

3. Missal. prag., 1478 (prose : *Pleno cantu cordis, oris*) :

« Tanta matre jugulata
Et jam terræ commendata,
Signa facta sunt et rata
Ipsius in gloriam. »

4. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 408, 398, 380, 383, 395, etc.

5. Act. XVIII, 2. — Rom. XVI, 3, 4. — II Tim., IV, 19.

6. *Legenda aur.*, cap. LIX — P. de Natalib., IX, XIX; et II, LXXXVI.

le-champ par la précieuse pratique (le client, comme on dit de nos jours) que Dieu lui envoyait, il se mit à la suite de saint Marc, et le remplaça plus tard sur la chaire patriarcale.

Saint Crépin et saint Crépinien, martyrs à Soissons; 25 octobre, v. 287. On raconte que, Romains et d'une famille distinguée, ils étaient venus dans les Gaules pour y répandre la foi; et que sous ombre de la profession de cordonnier qu'ils exerçaient avec une certaine distinction, ils faisaient des prosélytes parmi les principaux du pays. On pourrait penser que leur patronage réclamé par les cordonniers et les tanneurs, a pour unique origine le genre de leur martyre. Étendus sur le chevalet ou suspendus à un instrument quelconque de torture, on détacha de leurs flancs de larges bandes de peau. De même, des poinçons ou des alênes leur furent enfoncés, dit-on, sous les ongles. A la vérité, ces supplices auront bien pu être une dérision barbare de leur profession. Ainsi laissons-les en possession de l'industrie qui leur est attribuée de temps immémorial[1].

Saint Deusdedit confesseur, à Rome; 10 août, vi^e^ siècle. Saint Grégoire le Grand fait son éloge en quelques mots[2], nous apprenant qu'il gagnait sa vie à faire des chaussures; et que tous les samedis il distribuait aux pauvres ce qui n'était pas nécessaire à sa subsistance.

Saint Thibaud (Teobaldo) d'Albe, né près de Mondovi (Cf. *Autel*, p. 101). L'état de cordonnier n'occupa qu'un certain nombre d'années dans sa vie; il exerça aussi quelque temps la profession de portefaix[3]. Mais les cordonniers de Mondovi célèbrent sa fête comme patronale, et je crois qu'il en est de même dans le Montferrat. Bien entendu qu'on aurait tort de le confondre avec saint Thibaud de Provins, honoré en Lombardie.

Saint Euséus ermite à Serravalle, près de Verceil; 15 février, xiv^e^ siècle. Il demeurait dans la montagne, gagnant sa vie à fabriquer ou à raccommoder des souliers. Aussi est-il honoré comme patron des savetiers dans plusieurs endroits.

Selon son ancien biographe, trois lis poussèrent et fleurirent sur la cellule du saint homme au moment où il expirait[4]; merveille qui fit connaître aux passants la sainte mort du pieux solitaire, dont le plus grand souci avait été de vivre à peu près ignoré.

CORNES.

On sait assez que le rayonnement du front de Moïse, après son séjour sur le Sinaï, a souvent été rendu par des cornes; et que Michel-Ange n'a pas cru devoir changer cet attribut adopté par l'art occidental. J'en ai parlé dans un travail[5] qui comportait plus de développement que celui-ci où trop d'objets se pressent pour recevoir tous les détails dont ils sont susceptibles.

CORNET. Cf. *Cor de chasse.*

COSTUMES.

Il n'y a pas longtemps que les artistes ont commencé à se piquer d'archéologie; et convenons que si nos pères en ont pris habituellement trop peu de souci, les modernes sont portés à en abuser de plus d'une manière. Tout en reconnaissant donc que le moyen âge n'en tenait à peu près nul compte, engageons nos contemporains à y mettre un peu de modération. Les patriarches transformés en Bédouins, nous gâtent singulièrement les scènes bibliques; et le vestiaire d'un atelier de peintre, si bien assorti qu'il fût, pourrait bien ne paraître qu'en manière de mascarade savante pour la très-grande partie du public qui n'est pas initiée aux panoplies minutieuses et aux singularités historiques des mœurs et coutumes qui ont jamais passé sous le soleil. On devrait, dans la plupart des cas, savoir s'imposer quelque chose comme un compromis entre l'ignorance tolérable de la plupart des spectateurs, et l'exigence qui s'est emparée des amateurs en fait de *couleur historique* ou de détails plus propres à faire fréquenter un musée ethnographique, qu'à rendre reconnaissable un sujet sculpté ou peint.

Les usages et vêtements nationaux de différentes époques ou régions ne sont pas chose que l'on puisse attendre ici de moi, je me réduirai donc au sous-titre qui va suivre :

Costumes ecclésiastiques.

Nous avons parlé déjà de la chasuble (p. 205, sv.), de la chape, etc.; et l'on n'attend pas sans doute que nous donnions un traité complet sur les ornements qui caractérisent les diverses fonctions ecclésiastiques ou sur les modifications qu'ils ont dû subir à tel ou tel siècle, en telle ou telle contrée. D'ailleurs à propos des mots *crosse, diacre, épiscopat, pallium*, etc., plusieurs détails se présenteront nécessairement sur bien des insignes qui viendront alors plus à propos.

Les costumes d'ordres religieux peuvent importer

1. Leur prose, dans le Missel de Soissons (1687), dit :

« Prædicata fide foris,
Victum intus in sutoris
Promerentur cellula;
Ne fidelis sermo, fictus
Videatur causa victus
Quem non præstet subula.
. . . . . .
Sudes inter ungues mitti
Patiuntur, non inviti,
Non edentes murmura.
Horret cutis, jussa tolli
Dura manu dorso molli,
Nuper uso purpura.
Vincti saxis in abyssi
Congelato fluctu missi,
Servantur ab Axona;
Hujus ripæ restituti,
Laudem summæ dant virtuti
Voce menti consona.
Stridet adeps in lebete,
Ubi fortes sunt athletæ
Flamma frixi subdita;
Quibus pice, plumbo coctis,
Post unius cursum noctis
Amputantur capita. Etc. »

Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. XI, p. 495; 529, 535.
2. Cf. AA. SS. *August.*, t. I, p. 543.
3. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 138, sq.
4. Cf. AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 852.
5. *Vitraux de Bourges*, n° 8 (p. 11).

LXXX. AT illuſtre nobis Villæ-francæ Oppidum, quod in Bellicocenſi Agro præcipuum eſt; ex Minorum Obſeruantium Eccleſia: quæ ab ipſa B. P. Franciſci tempeſtate anno 1210. prima omnium, apud Gallos extructa aſſeritur; antiquæ inſtitutionis teſtimonium ſuppeditat. Hîc namque quædam plani fornicis Camera, à dextro Euangelij latere, haud procul ab Altari exurgit, in qua Eleonoræ à Sabaudia; quæ Thomæ quondam Sabaudiæ Comitis filia, Ludouico Bellijoci Baroni coniugio copulata fuerat, tumulus conſpicitur; Anno 1296. extructus: quo tempore illa, poſt vitam magna cum pietatis laude tranſactam, rebus humanis vale dixit: Huius Eleonoræ, ac tumuli meminerunt, Franciſcus Gonzaga, & Iacobus Fodereus huius tempeſtatis Scriptores, qui de his plura commemorant. Lateritius Tumulus vndique ſtirpis Sabaudæ Gentilitiis reſperſus, morientis effigiem depictam refert: quam plerique Minores Fratres, extrema illi in morte perſoluentes circumſtant, quorum ſi Habitum, ac quadrata Caputia ſpectes, haud ægrè ea à B. P. Franciſci, qui eodem ſæculo floruit, inſtitutione profecta eſſe tibi perſuadeas. Horum effigies fideliſſimè delineatas, eò lubentiùs tabulis inſculptas in lucem proferimus; quod R. P. Delaual Viri clariſſimi, Generalis totius Ordinis de Obſeruantia Definitoris, ac Villæ-Francę Guardiani humilitate, ac beneuolentia horum publica fide confirmatum acceperimus. Diagraphicum opus hoc eſt.

Tumulus Eleonoræ Sabaudiæ qui eſt Villefrancæ in Eccliâ F. Min. Obſeruantium.

GErgouia quoque illustris Auernorum Vrbs, ex antiqua Fratrum Minorum Ecclesia sua nobis testimonia profert: in qua bina Sepulchra conspicias. Primum, quod in dextro sacræ huius Ædis pronao, sanctissimæ Eucharistiæ Altari propinquo, profundiùs in pariete effossum se exhibet: hac in summitate inscriptione, priscis literarum caracteribus formata, exornatur. *Hîc iacent Domini de Murol, specialiter Dominus Guillelmus de Murol., bonus miles, qui obiit in prælio de Poictiers, pro vero Domino suo. a. Luy. M. CCC.* Porrò in inferiori Sepulchri facie, quæ Altare spectat, sex Fratrum Minorum Imagines eminentis picturæ extant: qui acutum, ac pyramidale Caputium gestantes, Capucinorum perfectè habitum referunt. Alterum verò, à læua eiusdem Altaris, lapideum Sepulchrum, è solo, quadripedanea altitudine, exurgit; structuræ antiquitate haud illo posteriùs: in quo Pompa quædam funebris quindecim Fratrum Minorum, insculpta exhibetur: ex quibus alij sacras vestes induti, alij proprio habitu incedentes, acuminata Caputia, absque Lunula, & Scapulari, à tergo pendentia gerentes, procedunt. Hæ porrò insculptæ Imagines, quæ perscripta publicæ auctoritatis fide nobis obfirmatæ fuerunt, cùm Capucinorum Reformationem, duobus integris sæculis anteceſſerint: quænam antiqua fuerit habitus forma, à B. P. N. Francisco instituta, citra vllam dubitationem indicant. LXXXI.

His Belgium sua quoque suffragia addit. Nam Tornaci, quæ est Vrbs illustris in Belgio, Sede Episcopali celebris: in Sacristia Conuentus Fratrum Minorum de Obseruantia, qui vel tempore B. Francisci, vel non longè post id tempus ædificatus fuit; Calix argenteus antiquissimæ formæ, ab immemorabili tempore Ecclesiæ illius vsui deseruiens ostenditur: qui in exteriori pedis facie, Fratrem Minorem coram Crucifixo genuflexum; alterum quoque sub pede, coram B. Francisco in genua procumbentem, exhibet. Vtrumque verò adeò habitu, & Caputio: tum B. Francisco, tum iis, qui Capucini nuncupantur, consimilem: vt nihil ad perfectam Capucini Imaginem illis prorsus deesse videatur. Cuius Imago probatissimis testibus munita, ad nos delata fuit, Anno 1612. LXXXII.

Per id tempus, aliarum quoque Imaginum transumptum, fideliter ad exemplar delineatum, ac testibus probatum, ad nos missum fuit; quæ in fenestra vitrea eiusdem Ecclesiæ Fratrum Minorum de Obseruantia, Vrbis Tornacensis extant: adeò antiquæ, vt ab ipsa Ecclesiæ erectione quæ propriùs ad quadringentesimum annum accedit, ea fenestra in Choro apposita ab omnibus credatur. In ea porrò historiam approbationis Seraphicæ Regulæ depictam offendas: in qua Romanus Pontifex Honorius III. in Carhedra sedens, manuque Bullam approbationis gestans; & coram ipso B. Franciscus, simul cum quatuor Sociis genuflexis, graphicè Capucinorum habitu depicti exhibentur. LXXXIII.

His accedant geminæ Fratrum Minorum Imagines, seu statuæ, ex ligno fabrefactæ, quæ ex Sacello S. Vedasti Atrebatensis depromptæ, ac fideliſſimè delineatæ, sub id tempus, anno videlicet 1612. testibus fide dignis munitæ, ad nos transmissæ fuerunt. Tam antiquas illas statuas esse, quàm ipsum Sacellum, quod vetustissimum est; nonnullis abhinc annorum centuriis extructum; communis est omnium fama. Quàm verò omnibus numeris absolutum Capucinorum habitum, & quadratum Caputium referant, Imagines quæ in ipso Sacello videri possunt, apertè ostendunt. LXXXIV.

ALtera quoque B. Patris Francisci effigies, idoneis testibus probata ad nos perlata fuit, Anno 1613. quæ in Cœnobio de Iancourt, simul cum Imagine Abbatis Balduini conspicitur; qui Anno Domini 1203. Abbas creatus, Ecclesiam illam à fundamentis erexit: cuius successor, qui circa annum Domini 1236. extremum diem clausit, vtramque Imaginem (vt fama est) in ea Ecclesia depingendam curauit. In ea verò S. Francisci effigie, vera antiqui habitus, & Caputij acuminati forma perpenditur; vt in transumpto hîc ad prototypum excusso, quilibet facilè intueri potesti LXXXV.

beaucoup aux artistes qui, ne les ayant plus sous les yeux tous les jours, risquent fort de rendre un saint méconnaissable en choisissant mal à propos la forme ou la couleur de ses vêtements. Plus d'une fois ce sera le moyen de reconnaître un évêque entre bien d'autres; les prélats pris dans l'état régulier étant presque tou-

Saint Augustin terrassant Aristote.

jours peints avec l'habit de leur première profession sous la chape épiscopale. En voici un exemple (du XV^e^ siècle) sur lequel je reviendrai plus tard. Son utilité pour le moment se réduit à ceci : que le grand docteur d'Hippone y paraît vêtu de la robe des Augustins; et c'est tout ce qu'il nous faut pour la question présente.

Il est d'ailleurs de droit ecclésiastique que ni l'épiscopat, ni la dignité de cardinal ne dispensent un moine de la règle qu'il avait embrassée, toutes les fois qu'il s'agit d'obligations compatibles avec ses fonctions nouvelles. C'est pour cela, disent les canonistes, que l'habit (ou du moins la couleur) de leur Ordre les suit à la sortie du monastère, comme un souvenir persistant des observances qui continuent à les assujettir [1]. De là vient que les évêques réguliers ne portent pas le rochet, mais seulement la mozette, parce que le vêtement de leur Ordre est un habit de chœur.

Quant à la forme générale des habits religieux, on la trouvera communément indiquée dans les dessins joints à notre texte, qui en contient une certaine variété [2]. Pour la couleur, il peut absolument suffire de faire remarquer que dans l'ordre même de Saint-Benoît certaines branches (comme on dit) ont substitué le blanc au noir. Tels sont les Cisterciens, par exemple (mais avec le scapulaire noir), et les Camaldules; tandis que les Bénédictins proprement dits n'ont aucune partie blanche dans leurs vêtements extérieurs. Ce n'est pas qu'il en fût ainsi dès l'origine, où le noir paraît avoir été réservé pour le scapulaire [3]. Les moines irlandais de Saint-Colomban pouvaient en cela se confondre quelque peu avec les disciples de saint Benoît, bien que la règle fût tout autre [4].

Les Franciscains de diverses branches sont un peu plus embarrassants; et pour donner une idée sommaire de ce qui les distingue, indiquons cette formule reçue en Italie : « Barbe et pièce (Capucins), pièce sans barbe (stricte observance, *Zoccolanti*, etc.), barbe sans pièce (Récollets), ni barbe ni pièce (Conventuels). » C'est-à-dire que pour deux de ces branches, une pieuse affectation de pauvreté exige quelque pièce, même dans le vêtement neuf. La ceinture de corde, plus ou moins grossière, est commune à tous; au lieu de cette lanière de cuir qu'on avait employée ailleurs jusque-là. Le reste s'entend assez, ou nécessiterait une énumération de particularités qu'on n'a pas le droit de demander à ce livre. Ainsi les diverses nuances de gris ou de brun clair, le collet ou pèlerine, le capuchon, etc., varient plus ou moins selon les groupes. Il va sans dire que le capuchon le plus grand est celui des Capucins, qui en ont reçu leur nom [5].

1. Cf. Sarnelli, *Lett. eccles.*, t. VIII, lett. XXIII; et t. II, lett. XXVII.

2. Par exemple, dans le saint Benoît que l'on vient de voir (p. 254), les manches larges indiquent la coule (*cuculla*) qui ne se porte que dans les cérémonies; et l'on voit sur ses épaules ce qui s'appelle en style monastique *la patience*, sorte de supplément au scapulaire, laquelle n'était guère usitée chez les Bénédictins que dans les provinces germaniques.

Si quelqu'un plus habile, ou plus près regardant que moi, voulait me faire quelque querelle à ce sujet, il peut consulter le *Dictionnaire de Trévoux* (V. *Coule* et *Froc*); sans compter les auteurs auxquels ce livre renvoie, et les Bollandistes qui n'ont pas laissé que d'en parler avec des monuments à l'appui.

3. Cf. Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, t. V, p. 12, etc.

4. Cf. Longueval, *Histoire de l'Église gallicane*, t. III, p. 289; t. IV, p. 138, 126. — AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 577.

5. C'est pourquoi saint François d'Assise, même chez les siens, est peint de diverses manières; chacun le tirant à soi de son mieux. Cf. Hélyot, *loc. cit.*, t. VII, p. 35-37.

Il peut être bon cependant de faire observer que le capuchon quelconque n'est entré dans le costume de presque tous les ordres religieux, qu'à l'imitation d'un vieil usage répandu surtout parmi les indigents. Nos relations récentes avec des peuples arabes nous l'ont fait reprendre (dans le *caban*) après un long oubli; mais les campagnards n'en avaient pas laissé tomber entièrement l'usage. C'est donc assez gratuitement que certains antiquaires ont cru voir des satires contre les moines dans toutes les sculptures d'églises où ils trouvaient quelque personnage encapuchonné jouant un rôle plus ou moins bizarre. Saint Bonaventure semblait deviner d'avance cette bévue assez commune au XIX^e^ siècle, quand il recommandait à ses novices de ne pas donner à leur capuce une certaine tournure qui les ferait confondre avec des séculiers[1].

Dans la figure de saint François d'Assise qui sera donnée au mot *Croix,* nous avons fait copier une peinture de Giunta qu'il exécutait vers 1230. On peut donc y voir un renseignement historique à peu près certain sur la forme et la couleur primitives du costume. Le vêtement y est bis foncé. D'ailleurs le cardinal Garampi[2] fait observer que saint François porta des vêtements gris, cendré ou bis; et l'on voit bien des peintures du XIII^e^ siècle, où il est vêtu d'étoffe gris cendré noirâtre.

Pour les évêques, il y aurait fort à dire au sujet des ornements qui leur sont propres, et surtout de ceux qui indiquent leur juridiction locale. Il est tout à fait reçu en droit canon, que la mozette ne peut être portée par l'évêque hors de son territoire, s'il n'y est autorisé par l'Ordinaire du lieu. Auquel cas il doit couvrir son rochet avec le *mantelletto*[3]. Quant à ceux qui la portent aujourd'hui, même sans être évêques, j'aime à croire qu'ils possèdent à ce sujet une concession papale dont je ne suis pas chargé de vérifier les titres.

La *cappa magna* des cardinaux, beaucoup plus ample que le camail proprement dit, a d'ailleurs un large capuchon, fourré d'hermine pendant la saison des froids. Ce vêtement est rouge, sauf certaines circonstances que je laisse apprécier aux liturgistes; quoique, faute d'être complet, je pourrais bien induire en erreur quelques artistes. Mais on ne peut pas absolument tout dire dans un livre comme celui-ci. Qu'il suffise d'avoir déterminé les points culminants. Cf. *Religieux.*

Vouloir pousser plus loin les spécifications, ce serait prétendre substituer quelques pages à des livres tout entiers qui traitent cette matière. Si Bonanni, Hélyot, et autres, dans leurs ouvrages *ad hoc* avec texte et planches, ne satisfont pas à toutes les questions curieuses

Saint Éphrem.

1. *Speculum disciplinæ,* cap. XXV : «... verbi gratia, si caputii collarium quadam in gyro replicatione, *juxta mundanorum consuetudinem* coaptetur; aut curiose ipsum replicetur caputium circa genas. » Ce peut être par suite de cet avis que les capucins ont simplifié l'insertion du capuce sur la robe; tandis que chez les récollets on aperçoit quelque chose comme ce *tour de cou* qui déplaisait à saint Bonaventure.

Du reste l'intention des premiers fondateurs d'Ordres paraît bien avoir été de donner à leurs disciples le vêtement des pauvres du pays. Cf. Lalus, *Fasti,* t. I, p. 402-404; et t. II, p. 363. — Hélyot, *l. c.,* t. I, 58-61. C'est ce qui aura dès lors donné au capuchon, ou même au froc, une extension géographique si considérable. Car une forme d'habit très-approchante servait dès l'antiquité en Syrie aussi bien que dans les Gaules. Les matelots de la Méditerranée avaient dès lors quelque chose comme le paletot ou le caban. C'est même de là que nous est venu le mot *paltoquet,* parce que l'on écrivait *paletoc.*

2. *Memorie della B^a^ Chiara da Rimini,* dissert. II, n° 5, sgg.

3. Cf. Sarnelli, *l. cit.,* t. II, lett. XXVII.

qu'on pourrait leur adresser[1], voudra-t-on que je me charge d'accomplir une pareille tâche en passant? Aussi je ne me l'impose point, ayant assez à faire sans sortir de mon véritable sujet, si étroitement que je le circonscrive. Cependant, pour donner quelque idée du costume des moines orientaux, voici (p. 262) un saint Éphrem tel à peu près qu'il est représenté au frontispice de ses œuvres gréco-syriaques publiées à Rome. On lui a donné un geste qui rappelle sa redoutable éloquence lorsqu'il peint les terreurs du jugement dernier.

COTTE DE MAILLES.

Pour ce qui regarde le costume historique des guerriers, c'est tâche d'antiquaire que de savoir si une armure sera déterminée d'après la panoplie romaine, asiatique, franque ou autre. L'artiste avisé en décidera d'après les temps, les lieux et les races, sans demander à l'hagiographie autre chose que les données chronologiques qui le dirigeront dans son choix. Il est vrai qu'en cela, comme en bien d'autres choses, le moyen âge et même les trois derniers siècles ne se sont pas piqués de l'exactitude archéologique dont l'importance est un peu exagérée actuellement par certains critiques. Mais enfin l'on ne serait plus reçu aujourd'hui à peindre saint Guillaume de Gellone ou celui de Malavalle, dans l'équipement d'un cavalier de César; pas plus qu'avec les pièces d'armure d'un chevalier du XIV^e^ siècle, ou le fourniment d'un gendarme actuel.

Nous ne parlerons donc ici que de la cotte de mailles portée comme instrument de pénitence en manière de cilice; et alors saint Étienne de Grandmont (de Muret), saint Dominique l'Encuirassé (*loricatus*)[2] ou saint Guillaume de Gellone peuvent figurer sous ce titre. Cependant il faut convenir que leur *cuirasse* n'était pas certainement empruntée aux usages militaires de leur temps, comme l'a fait voir le cardinal Garampi dans un passage que nous citions à l'article *Ceinture* (p. 181).

Sainte Ugoline vierge, du tiers ordre de Saint-François; 8 août, ou 22 septembre, v. 1300. Recherchée à cause de sa beauté rare, elle se consacra aux exercices les plus rudes de la mortification; et vécut près de Verceil dans une grotte. Elle s'y faisait passer pour un homme, sous le nom d'Hugues; et était ordinairement revêtue d'une cotte de mailles[3], qui lui servait à la fois de rude cilice et comme de masque pour tromper les visiteurs sur son sexe.

COU.

Plusieurs personnages indiqués sous le titre *Corde* (p. 257, sv.), pourraient trouver place dans le présent article. Mais il peut suffire d'indiquer ce renvoi, sans répéter ce que nous disions alors.

Sainte Cunera vierge, martyrisée à Rhenen près d'Utrecht (12 juin, VII^e^ siècle), aurait eu droit de prendre place avec sainte Godelièvе et sainte Ludmille, puisqu'elle fut étranglée, dit-on, par sa maîtresse aidée d'une servante[4]. Mais je la trouve représentée ayant l'air de porter le diable couché sur ses épaules, comme s'il voulait la suffoquer. Sa légende n'est pas très-décisive, quoique l'on s'accorde sur son genre de mort.

Saint Léonce de Tripoli en Phénicie, soldat et martyr. Cf. *Fouet*.

Saint Aquilin, chanoine de Cologne; 29 janvier, VIII^e^ siècle. Le cou percé ou coupé par un glaive. Il avait fui, dit-on, la ville de Cologne pour ne pas être élevé à l'épiscopat; et fut tué en Lombardie par des hérétiques.

Saint Hiéron (*Ieron*) prêtre, décapité ou égorgé à Nordwyck dans la Frise; 17 août, 856. Sa mort paraît due aux Danois ou Normands. Il était venu de la Grande-Bretagne pour évangéliser les Frisons[5]. L'épée que l'on voit quelquefois près de son cou tient à un mode de représentation qui se reproduit fort souvent, sans être bon à recommander. Plusieurs martyrs se rencontrent ainsi avec l'épée, le sabre ou la massue près de la tête ou du cou, pour indiquer le genre de mort qu'ils ont souffert.

Divers saints et saintes qui ont été précipités dans les eaux, soit vivants soit après leur mort, sont représentés avec une pierre ou des poids de plomb attachés au cou, comme saint Crépin, etc. Leur tour viendra soit au mot *Meule*, soit ailleurs.

Saint Théodose d'Antioche solitaire, puis abbé en Cilicie; 12 janvier, 412. Le cou, les bras et les reins entourés de cercles de fer, par pénitence[6].

Saint Anastase foulon, martyrisé à Salone; 26 août, et 7 septembre, v. 308. Une corde au cou, parce qu'il fut précipité dans la mer. Venu d'Aquilée en Dalmatie pendant la persécution de Dioclétien, il cachait si peu sa foi, qu'il traçait avec une sorte d'affectation le signe de la croix sur sa porte et sur plusieurs monuments de Salone, comme pour braver les idolâtres. Des pêcheurs de Lesina retrouvèrent son corps dans les eaux, et il est honoré comme patron de Spalato. Les citoyens d'Aquilée ne purent obtenir des Dalmates que la pierre qui avait été liée à son cou pour le noyer plus sûrement. Aussi est-il représenté à l'autel de Spalato avec une simple corde autour du cou[7].

Saint Marcou (*Marculfus*) abbé de Nanteuil, dans le diocèse de Coutances; 1 mai, v. 558. Touchant le men-

1. Qui chercherait des livres plus accessibles, peut se renseigner jusqu'à un certain point dans l'ouvrage publié par Capparoni (Roma, 1826-1828) sous le titre *Raccolta degli ordini religiosi... nella città Roma;* et dans la *Gerarchia pontificia* du même artiste.

2. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. VI, p. 614-616, 622-625.

3. AA. SS. *August.*, t. II, p. 396.

4. AA. SS. *Belgii*, t. V, p. 288-301.

5. Heussen, *Batavia sacra*, pl. I, p. 114-116.

6. Rosweyde, *Vitæ PP.*, lib. IX (p. 819). — AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 677-679. — 7. Cf. *Illyricum sacrum*, t. I, p. 717-744.

ton ou le cou d'un suppliant, pour indiquer que l'on invoque son intercession contre les écrouelles[1]. En fait de guérisons, son ancienne vie ne parle guère que

d'énergumènes délivrés par sa prière[2]; mais il était reçu que les rois de France lui devaient le don de guérir les scrofuleux, pouvoir qu'ils ont exercé jusqu'à Charles X inclusivement (Honny soit qui mal mal y pense). Le procès-verbal de l'hôpital Saint-Marcou à Reims, en 1825, doit en faire foi, si l'on ne l'a supprimé après coup[3]. Nos rois, après leur sacre, ne manquaient pas de visiter l'abbaye de Corbeny, près de Laon; parce que les reliques du saint y reposaient et que l'homme de Dieu était censé leur avoir transmis le privilége de guérir cette triste maladie[4].

Faisons observer que chez les Grecs du moyen âge, lorsqu'il s'agit d'une décollation, le patient a quelquefois une corde passée autour du cou; par le moyen de quoi un valet semble vouloir obtenir que la nuque se présente bien découverte au glaive du bourreau. Tel était par exemple saint Paul apôtre, sur les portes de bronze de son église à Rome[5].

Sainte Lucie, vierge et martyre (Cf. *Cordes*, p. 259, etc.). Le cou traversé par un poignard. Ainsi se termina son martyre après plusieurs tourments dont elle avait été préservée par l'aide du Ciel, et lorsque le feu du bûcher eut été impuissant contre elle.

Sainte Agathoclie, martyre; 17 septembre, époque

1. AA. SS. *Maii*, t. I, p. 70. — *Calendar. benedict.*, 1 mai. — *La vie, gestes... des SS. de la Bretagne* (1659), p. 659, 661-663. C'est encore un de ces bénédictins qui certainement n'entendirent jamais parler de saint Benoît.

2. AA. SS., *ibid.*, p. 76.

3. Le respectable abbé Desgenettes, qui est mort curé de Notre-Dame-des-Victoires, s'en donnait comme témoin oculaire; et je le lui ai entendu raconter, bien que d'autres aient pris soin d'en étouffer le bruit après avoir traversé autant que possible l'exécution de l'ancien programme. L'*Ami de la Religion* doit en avoir parlé dans le temps; mais l'abbé Desgenettes m'assurait en outre qu'il y avait eu des guérisons, et sous ses yeux. Je passe certaines circonstances de son récit, qui avaient néanmoins leur importance.

Sur une vieille estampe populaire, on voit saint Cloud associé à saint Marcou par la dévotion de ceux qui réclamaient la guérison ou l'atténuation des écrouelles, et l'on y joint des recommandations pratiques pour les pèlerins. Il fallait se faire toucher par le roi de France ou par un septième garçon (sans sœur intermédiaire). Le plantain, nommé pour cela *herbe de Saint-Marcoul*, est recommandé pour le pansement des plaies d'origine scrofuleuse. On n'y rencontre pas même mention de la scrofulaire.

Corbeny (ou Corbery), comme lieu où reposait le corps du saint, était particulièrement visité par les malades. Mais à Paris (place Maubert) on l'honorait avec saint Cloud, sans doute à raison du sang royal de celui-ci; et ils étaient invoqués conjointement contre les écrouelles, dartres, etc.

Saint Marcou est représenté sur l'ancienne gravure dont je parle, avec une étole et imposant les mains aux pétitionnaires. Les prières sont celles-ci :

« *Antiph.* O Marculfe pater, famulis succurre benignus,
Ut sani vivant, æternaque gaudia quærant.
. . . . . .
Strumæ dira lues labefactos deserat artus.

℣. Ora pro nobis. . . ℟. Ut digni efficiamur. . .

Oremus. Da nobis quæsumus, omnipotens Deus, æternæ consolationis pater, salutem mentis et corporis; ut a quocumque, præsertim strumarum, morbo liberati, tuis tota dilectione præceptis inhæreamus et gaudiis potiamur æternis; per Chr. D. N. »

A saint Cloud l'on adressait des vœux semblables, mais plus brefs, ainsi exprimés :

« *Antiph.* O Clodoalde, pio miseros nos protege vultu;
Et medicam nobis offer amicus opem.

℣. Ora, etc. . . ℟. Ut digni, etc.

Oremus. Rex regum et Domine dominantium, Jesu Christe salvator noster, majestatem tuam supplices deprecamur; ut beati confessoris tui Clodoaldi patrociniis, culparum veniam, morum sanctitatem, cujuscumque morbi (præsertim strumarum) liberationem, ac sempiternam felicitatem impertiri digneris; qui vivis et regnas... »

4. AA. SS., *ibid.*, p. 80.

5. Cf. *Menolog. græc.*, t. II, p. 130, etc.

mal précisée. Sa maîtresse lui perce le cou avec un fer rouge[1].

Sainte Cécile, vierge et martyre (Cf. *Ange*, p. 42). La belle statue d'Ét. Maderno la représente étendue sur le flanc, et le cou entr'ouvert par trois grandes entailles, sans que l'épée eût pu séparer sa tête. Ce n'est pas une invention de l'artiste, mais un souvenir de l'état où fut trouvé le corps de la sainte quand ses reliques reparurent au jour. C'est d'ailleurs à peu près le récit des Actes de son martyre, qui ont passé en grande partie dans le Bréviaire. Elle avait demandé à Dieu de survivre trois jours aux coups du bourreau, pour avoir le temps de consacrer son palais au service de l'Église.

Sainte Balbine. Cf. *Chaînes*, p. 192; etc.

Sainte Babæa, sœur de saint Tuthael, et martyrisée avec lui; 5 septembre, époque indéterminée. Le cou percé d'une lance après avoir subi de cruelles tortures[2].

Sainte Wenefride (Cf. *Autel*, p. 102; etc.). Selon la légende galloise, elle aurait été rendue à la vie par saint Beuno après que le prince Cadoc (ou Karadoc) l'avait décapitée. Elle prit dès lors le voile des vierges consacrées à Dieu; et la trace du miracle se reconnaissait, dit-on, à une ligne blanche qui faisait le tour de son cou tant qu'elle vécut.

COUPE. Cf. *Calice*, etc. .

COUPLES.

Nous pourrions comprendre dans cet article les saints époux qui ont été placés sur les autels, et que les artistes réunissent à bon droit dans la gloire comme ils ont été unis sur la terre par une sainte affection. Cependant pour ne pas séparer les diverses réunions analogues que l'histoire autorise, renvoyons-les toutes ensemble au mot *Groupes*. Là, ce ne sera plus seulement deux, mais trois, quatre ou même davantage qui se trouveront associés par les relations de famille, d'amitié, de sort (martyre, etc.), ou de culte commun.

COURGES.

Jonas a déjà été mentionné sous le titre *Arbre* (p. 64); et nous y avons fait observer que dans diverses anciennes versions de l'Écriture sainte, l'ombrage presque subit prêté au prophète est le produit d'une cucurbitacée plutôt que d'un lierre.

Voici le fond d'une ancienne coupe de verre à lame d'or gravée. Le P. Arthur Martin l'avait dessiné d'après Vettori, et une publication récente[3] l'a reproduit en se servant de l'original qui est au Vatican. Si peu irréprochable que soit ma gravure faite d'après une copie ancienne, elle se peut présenter encore à côté de bien d'autres, et donne passablement l'idée de la composition primitive pour ceux qui n'exigent pas une similitude quasi désespérante.

Des monuments du moyen âge latin ont maintenu ce souvenir malgré la Vulgate, mais les représentations chrétiennes des premiers siècles n'y manquent guère (Cf. *Sommeil*).

Rappelons aussi que la calebasse peut indiquer un pèlerin. Cf. *Bourdon*, p. 144.

COURONNE.

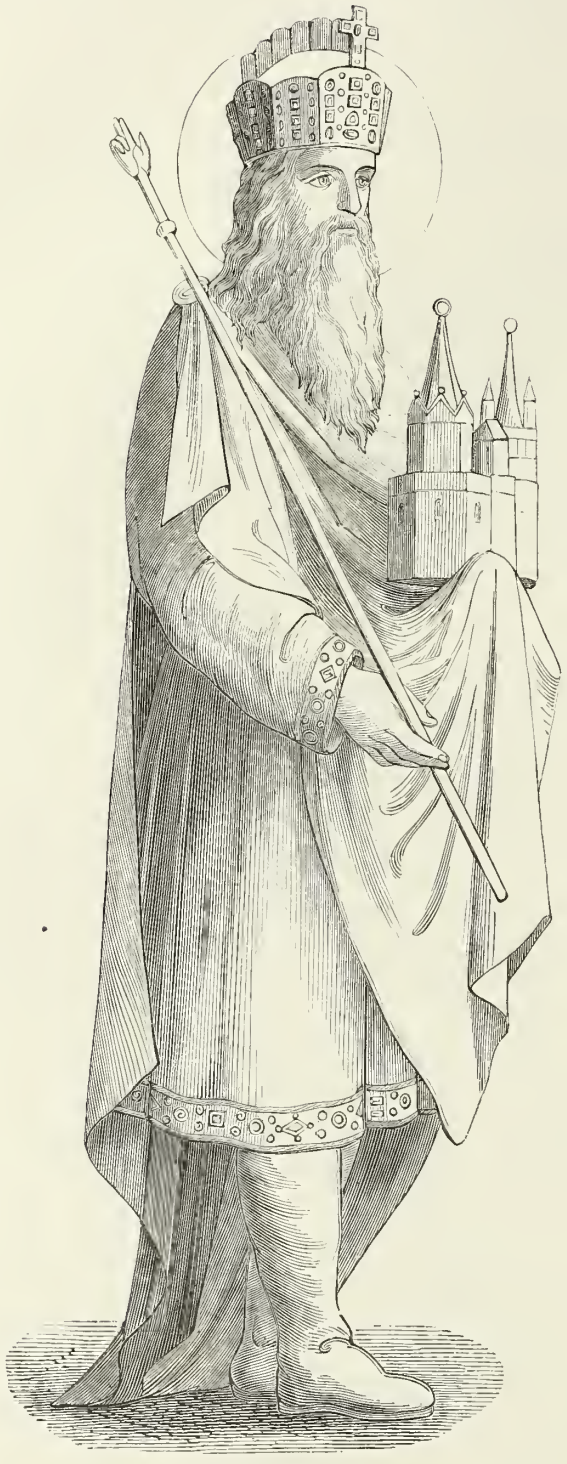
1° *De prince ou de roi.*

La couronne, dont le blason faisait usage pour indiquer les divers rangs dans la noblesse, a été fréquemment employée par les artistes avec une intention historique qui n'est pas toujours approuvée par une critique sévère; mais ils prétendaient exprimer la pensée de leurs con-

1. *Menolog. græc.*, t. I, p. 46. — 2. *Ibid.*, t. I, p. 18.

3. Garrucci, *Vetri*, tav. IV, p. 13.

temporains. Même dans ce sens, il peut être utile de faire observer que jadis les rois ne s'attribuaient pas



Charlemagne.

la couronne fermée qu'ils prennent généralement aujourd'hui. On les trouvera donc la plupart du temps caractérisés par une simple couronne à fleurons, et la reine du ciel elle-même n'en porte communément pas d'autre au moyen âge. Le diadème de Charlemagne (dans la colonne voisine) n'y fait pas exception, puisqu'il le portait à titre d'empereur. Sans vouloir donner une copie minutieusement exacte de la couronne qui passe pour lui avoir servi[1], nous en reproduisons la forme générale.

Le moyen âge, même germanique, n'y cherche pas ordinairement tant de fidélité à la tradition des insignes impériaux (*Klenodia imperii*) ; pour le fondateur d'Aix-la-Chapelle, comme pour les autres empereurs, il n'emploie le plus souvent que la couronne royale des modernes, c'est-à-dire cintrée de plusieurs diadèmes qui se croisent ou se réunissent au sommet. Et même à Strasbourg, les peintres verriers ne ferment point cette couronne.

Pas plus cette fois qu'en d'autres cas semblables, je ne veux ouvrir une sorte d'épisode technique auquel ne m'oblige pas mon sujet. Ajoutons seulement que la couronne ducale en Allemagne (pour saint Wenceslas et saint Léopold, par exemple) a souvent pris la forme du bonnet des électeurs bordé d'hermine.

Établir à ce propos l'énumération des rois, princes, ducs, comtes et barons (ou donnés pour tels) qui sont honorés comme saints, ce ne serait que saisir le prétexte de dresser une liste curieuse si l'on veut, mais assurément oiseuse ; et qui entraînerait ailleurs le même luxe abusif de litanies pour toutes les séries imaginables de profession, dignité, titre ou mérite, et moyen d'assimilation quelconque entre divers serviteurs de Dieu. Tout ce qui peut être utile en ce genre dans un livre comme celui-ci, c'est de noter à cette occasion plusieurs des saints pour lesquels la couronne est le principal ou l'unique attribut bien caractéristique, ou près desquels sa signification peut sauver une équivoque. A l'aide de quelques signalements comme celui-là, d'autres deviendront intelligibles quoiqu'ils aient été passés sous silence.

Saint Élesban (*Elesbaan*), roi d'Abyssinie (des Axoumites) ; 27 octobre, sur la fin du vi^e^ siècle. Il passa la mer pour guerroyer contre Dunaan (ou Danaan, etc.), qui persécutait le christianisme en Arabie (Yémen) ; et après avoir rendu la liberté aux chrétiens arabes, il envoya sa couronne à Jérusalem pour en faire hommage au tombeau de Jésus-Christ ; se retirant dans un ermitage, et cédant à son fils l'autorité royale[2]. Aussi l'a-

1. Cette attribution ne repose que sur des *on-dit*, et les connaisseurs n'y souscrivent point. On en voit une tout autre espèce dans le buste de saint Henri publié par les Bollandistes (AA. SS. *Jul.*, t. III, p. 722). Cf. *Ibid.*, p. 718.

2. Cf. Assemani, *Biblioth. orientalis*, t. I, p. 359, sq. — Joann. Malal., *Justinian.* (Venet., p. 56, sq.) — Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique*, p. 224-230.

Un ouvrage portugais d'un Père carme, sous le titre : *Os dous atlantes da Ethiopia*, etc. (Lisboa, 1736, in-fol.), renferme sur saint Elesban et sur sa nation des détails nombreux mais bien mêlés.

Les noms du roi d'Axoum et du prince des Homérites prennent d'autres formes chez plusieurs historiens grecs, et il se pourrait bien qu'Élesban fût un simple surnom. Cf. Muralt, *Chronographie byzantine*, A. 527 (p. 145). — C. Troya, *Storia d'Italia...*, lib. LIV, § 35, sg. (t. III, P. I, p. 203-300). — Brautii *Martyrol. poeticum*, 24 octobr. (Cf. *ibid.*, 27) :

« Hoste triumphato Christi, rex magnus Elesban
In Christi castris cum cruce nudus agit. »

t-on peint çà et là comme solitaire, agenouillé devant une croix, et la couronne à terre près de lui.

Bien des souverains ou seigneurs qui ont abandonné le monde pour vivre solitaires ou religieux, soit de leur plein

Saint Élesban.

gré, soit en faisant de nécessité vertu, ont souvent la couronne à leurs pieds pour faire voir qu'ils ont su mépriser les grandeurs du monde. Tels sont, parmi les hommes : saint Cloud de Paris, saint Rombaut, saint Josaphat, saint Onuphre, saint Sébald, saint Fiacre, saint Josse, saint Lucius, saint Richard pèlerin, saint Louis de Gonzague, saint Judicael (Juel) de Bretagne, saint Godefroid de Cappenberg, saint Willibald évêque d'Eichstædt, saint Adelbert d'Egmond, saint Fursy, saint Foillan, saint Ultan (Outain), saint Winox, saint Conrad de Bavière, saint Miniat, saint Mandé, saint Baudile martyr (comme fils d'un roi goth, dit-on), etc.

Pour les femmes : sainte Catherine, sainte Radégonde, sainte Osithe, sainte Hedwige, sainte Adélaïde, sainte Édiltrude, sainte Élisabeth de Portugal et celle de Hongrie (ou de Thuringe), sainte Gisèle, sainte Férronie, sainte Éthelrède (Audrey), sainte Gertrude de Nivelle, sainte Odde, sainte Irmgarde, sainte Isbergue, sainte Jeanne de Valois, sainte Ursule, sainte Frideswide, sainte Winefride, etc.

Donnons toutefois, en passant, quelques détails sur un certain nombre de saints qui ont reçu cette caractéristique un peu vague. Ce qui en sera dit aidera pour bien d'autres, et nous servira d'excuse pour n'avoir pas dressé une liste qui deviendrait facilement énorme sans grande utilité. D'ailleurs sous le titre *Armoiries* (p. 81, svv.), entre autres, nous avons indiqué déjà plus d'un saint personnage qu'il n'est pas besoin de faire reparaître ici.

Quant aux Trois Rois Mages, c'est une expression de la dignité qui leur a été prêtée de bonne heure par la tradition populaire enchérissant sur l'Évangile.

Saint Willibald évêque d'Eichstædt, et son frère Wunibald abbé d'Heidenheim, ainsi que sainte Walburge, sont regardés comme enfants d'un roi des Saxons occidentaux en Angleterre.

Saint Rombaud (ou Rumold) évêque, patron de Malines (Cf. *Assassinat,* p. 89), passe pour être le fils d'un roi ou seigneur écossais (irlandais peut-être). L'Hibernie, fort divisée sans doute de bonne heure, a volontiers qualifié de rois tous ses petits princes; lesquels du reste, valaient bien ceux de l'Iliade ou de l'Odyssée quant à l'étendue de leurs États.

Saint Louis évêque de Toulouse, mort à vingt-quatre ans (19 août, 1297), était de la maison de France, fils de Charles II roi des Deux-Siciles.

Saint Ferdinand d'Aragon, évêque de Cajazzo ; 27 juin, XIIIe siècle. Son surnom lui vaut, dans le pays napolitain (Alvignano, etc.), la couronne et même le sceptre, parce qu'on y voyait un motif de le rattacher à la dynastie aragonaise. Au fond, il n'est pas clair qu'il ait rien de commun avec l'Espagne, ni par naissance, ni par origine.

Saint Josaphat, solitaire (27 novembre, époque mal définie), est regardé comme fils d'un roi païen de l'Inde. Saint Barlaam, prêtre et moine, parvint à s'introduire

Alban Butler avait rassemblé sur ce saint diverses indications que son traducteur Godescard abrége sans qu'on sache pourquoi.

Que si les intérêts du commerce abyssin ont été pour quelque chose dans la guerre faite aux Arabes par le prince axoumite, cela ne gâte rien à la réputation d'un roi qui savait protéger son peuple. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 694-696; 710, sqq.; 742, 759. Du reste le volume de 1867 (t. XII) doit donner cette vie avec tous les détails désirables.

près de lui sous prétexte de lui présenter des pierres précieuses à choisir. Il le convertit, et lui inspira le désir de ne vivre que pour Dieu. On dit que le prince fit adopter la foi chrétienne aux sujets de son père, et se retira dans la solitude avec Barlaam [1].

Saint Cloud (*Clodoaldus*), prêtre et solitaire près de Paris (7 septembre, v. 560), fils de Clodomir roi d'Orléans. Il avait échappé à l'assassinat de ses frères par leurs oncles, et se cacha dans la retraite où Dieu lui fit obtenir la couronne éternelle.

Saint Maurice (Cf. *Armes*, p. 76, sv.), comme chef (*Dux, Heerzog*) de la légion Thébaine.

Saint Émeric (Cf. *Lis*) était fils de saint Étienne roi de Hongrie. On le représente quelquefois avec sa mère, la bienheureuse Gisèle sœur de saint Henri II, qui mourut religieuse vers 1036.

Saint Josse (*Jodocus*) ermite, puis abbé (Cf. *Bâton*, p. 128; etc.), avait refusé, dit-on, la souveraineté dans l'Armorique que son frère Judicael II (Juthael) voulait lui laisser. Il se retira dans le Ponthieu, au lieu qui a gardé son nom; et l'on assure que tous ses frères ou sœurs (quatre filles et quinze garçons) moururent en odeur de sainteté [2]. Cf. *Familles saintes*.

Saint Walstan. Cf. *Faux*.

Saint Adelbert, diacre. Cf. *Fontaine*.

Saint Alton, abbé. Cf. *Couteau*.

Saint Éric, roi de Norvége (Cf. *Autel*, p. 101). En raison de sa dignité royale, il porte assez fréquemment un écu chargé de trois couronnes d'or (2 et 1) en champ d'azur, qui est Norvége.

Sainte Flavie Domitille, vierge et martyre; 7 mai, v. 100. Les artistes lui ont souvent donné une couronne, à cause de sa parenté avec l'empereur Domitien.

Sainte Ode (ou Odde) vierge, honorée à Mons en Hainaut; 27 novembre, v. 713. On la tient pour fille d'un roi celte des Iles-Britanniques.

Sainte Édithe, religieuse (16 septembre, 984), fille du roi saxon Edgar [3].

Sainte Wenefride (Cf. *Cou*, p. 252; etc.), fille d'un prince gallois.

Sainte Beggue (Cf. *Coq*, p. 251, sv.; *Église*), considérée comme fondatrice des béguines, ou du moins prise par elles pour patronne et modèle d'une vie presque monastique sans vœux [4]. Une couronne indique la place qu'elle occupe parmi les ancêtres de la dynastie carlovingienne, mais je lui en ai vu jusqu'à trois, par suite d'une convention dont il sera parlé ci-dessous.

Sainte Édiltrude, abbesse d'Ély; 23 juin, 679. Fille d'un roi des Estangles [5].

Sainte Osithe (*Osytha, Syta*, etc.), vierge et martyre (Cf. *Cerf*, p. 188; *Tête*). Promise en mariage au roi des Estangles, elle prit le voile à Chik, et fut décapitée par les Danois.

Sainte Frideswide (*Frideswinda, Fredeswida, Frithes-witha*, etc.), fille d'un comte (Cf. *Bœuf*, p. 140). Elle repoussa d'ailleurs les sollicitations d'un roi. La vengeance que le Ciel tira de cette poursuite du prince saxon, avait exclu longtemps de la ville d'Oxford les rois d'Angleterre qui n'osaient plus y entrer [6].

Sainte Isbergue, fille du roi Pepin. Cf. *Serpent* (anguille).

La bienheureuse Françoise d'Amboise duchesse de Bretagne, puis carmélite; 4 nov., 1485. Veuve du duc Pierre II, et demeurée vierge, elle se fit religieuse. Mais avant qu'elle eût pris ce parti, ses oncles d'accord avec Louis XI, auraient bien voulu lui faire quitter la Bretagne (où le peuple était dévoué à la sainte duchesse), afin de la remarier avec un prince de savoyard. On s'était assuré des bateaux de la Loire pour la transporter en France, et la mettre à la disposition du roi. Or les chroniqueurs du temps rapportent que la Loire gela au mois de juin et empêcha les bateliers d'accomplir leur commission [7]. Sur quoi, la sainte demeura en Bretagne, où presque toute la population s'était prononcée pour elle. Quoi qu'il en soit, la sainte est surtout caractérisée dans l'art populaire par l'*hermine de Bretagne* sur son manteau, et par la *couronne de duchesse* placée près d'elle, ou qu'elle semble déposer à terre. Parfois on la revêt de l'habit des carmélites, en plaçant à ses pieds les insignes de sa dignité ancienne.

Je ne garantirais point toutes les descendances royales ou seigneuriales préconisées par n'importe quelle légende; mais puisque les auteurs populaires les proclamaient, ou si elles étaient reconnues par ceux qui commandaient leurs travaux, cela suffit pour qu'il soit nécessaire de connaître sinon ce qu'il en est, du moins ce que l'on en disait. Ce que l'on appelle encore en blason la *couronne à l'antique*, c'est-à-dire un cercle relevé de pointes aiguës, et la *couronne fleuronnée*, ont bien des fois servi indistinctement pour presque toutes les dignités séculières. Mais nous verrons au mot *tiare* que cet ornement des souverains pontifes en porte trois depuis plusieurs siècles. C'est ce qui lui a fait donner en Italie le nom de *triregno*.

De là vient que l'on peint parfois saint Philippe Benizzi (23 août, 1285) avec trois couronnes au-dessus de sa tête. C'est que, célèbre par ses miracles, il était sur le point de réunir les votes de tous les cardinaux pour succéder au pape Clément IV qui venait de mourir. Mais connais-

1. Joann. Damascen., ap. Surium.
2. Orderic. Vital., *Hist. ecclesiast.*, lib. III (ed. Leprévost, t. II, p. 134, sqq.). — Etc.
3. *Calendar. benedict.*, 16 septembr.
4. *AA. SS. Belgii*, t. II et III, *passim*.
5. *Calendar. benedict.*, 23 jun.
6. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. VIII, p. 533; 537, sqq.; 541, sq.; 551; 564, sqq.
7. Cf. Lobineau, *Vies des SS. de Bretagne* (éd. Tresvaux, 1837), t. III, p. 270.

sant l'intention du sacré collége, il se déroba par la fuite au choix qu'on voulait faire de lui. Caché dans une grotte de l'Apennin près de Sienne, il y fit jaillir, dit-on, une eau minérale qui s'appelle encore *Bagni di san Filippo*. Il est le grand propagateur de l'ordre des Servites.

La couronne n'est pas toujours un signe de dignité (possédée ou laissée), elle est souvent une allusion à quelque événement particulier, ou à la sainteté du personnage qu'on en gratifie. Parfois c'est le résultat d'un symbolisme quelque peu recherché, mais dont il faut cependant tenir compte pour interpréter les œuvres où il s'est fait jour. En voici quelques exemples.

Sous le titre *Ciseau* (p. 222, sv.) on a vu LES QUATRE COURONNÉS, et le singulier usage qui s'est introduit de leur donner des outils de construction ou de sculpture portant une couronne ; privilége communiqué au marteau de SAINT ÉLOI dans quelques pays.

SAINTE COURONNE (Cf. *Arbre*, p. 68), à cause de son nom, a reçu de quelques artistes deux couronnes, l'une de roses, l'autre d'or, superposées.

Une expression de l'Écriture sainte au sujet de l'arche d'alliance [1], a donné lieu aux docteurs ecclésiastiques d'admettre entre les ordres de saints une distinction caractérisée par des auréoles ou couronnes spéciales [2]. Il y a celle des martyrs, celle des vierges, celle des docteurs, et celle des simples confesseurs. Le moyen âge répète à tout propos ce langage admis dans l'École. En conséquence on a imaginé de faire cumuler ces auréoles à quelques saints, comme pour montrer qu'ils avaient rassemblé en une seule vie le mérite de plusieurs. Tels sont quelques-uns de ceux qui vont suivre.

Saint Philippe Benizzi.

SAINTE ÉLISABETH DE THURINGE [3] ou de Hesse (19 novembre, 1231) semble avoir été la plus généralement décorée de plusieurs couronnes qu'on lui met sur un livre ou sur la main. Cependant je doute que cette invention remonte bien haut. Luc de Leyde ne lui donnait qu'une couronne ; plus tard elle en reçut une seconde, sans doute pour exprimer qu'elle était princesse et sainte. Puis une troisième a complété le nombre, et je suppose qu'on a voulu rappeler par là les divers états de vie qui pouvaient la prendre pour modèle ; mais ce n'est plus ce que les théologiens entendent par auréole, ou *corona aureola* [4].

Le goût de cet ornement une fois introduit dans l'art,

1. Exod. XXV, 25 ; XXX, 3 ; XXXVII, 12, 27.

2. Beda, *De tabernaculo*, I, 6 : « Sicut stella a stella differt in claritate, ita erit et resurrectio mortuorum... Æterna etenim vita futura, omnibus est promissa justis, sed multiformis in illa pro diversitate meritorum gloria est singulorum. » Cf. Anguissola, *Ephemerid.*, 1826 ; p. 56, 78.

3. On l'appelle souvent sainte Élisabeth de Hongrie parce qu'elle était fille d'André II ; mais ce nom a l'inconvénient de pouvoir la faire confondre avec une autre Élisabeth, religieuse dominicaine près de Wintherthur en Suisse, laquelle était fille d'André III roi de Hongrie.

4. Il est bien possible qu'on ait quelquefois voulu exprimer par

on l'a quelque peu prodigué, chacun voulant en embellir le saint qu'il affectionnait. Ainsi sainte Vénère (*Venera, Veneranda, Parasceve*, et enfin *Preparazione*), patronne d'Acci en Sicile, a été peinte avec une palme qui enfile trois couronnes, afin de donner à entendre qu'elle avait été simultanément vierge, martyre et prédicatrice (*doctor*).

En Belgique sainte Godelièvе (Cf. *Corde*, p. 259) a reçu deux couronnes, comme vierge et martyre ; quelquefois trois, mais ici je n'en devine plus la raison. C'est bien pis encore lorsque l'on donne la palme et deux couronnes à sainte Jeanne de Valois qui n'a jamais souffert le martyre ; ou à sainte Rita da Cascia, qui reçoit même çà et là trois couronnes avec la palme.

Je trouve aussi sainte Luce (Lucie) avec trois couronnes à la main. Mais cela n'est pas fréquent.

Saint Ange, carme, se voit aussi avec une palme enfilée de trois couronnes (virginité, martyre et prédication). — Saint Raimond Nonnat, considéré peut-être comme martyr pour le fait que nous avons exposé au mot *Cadenas* (p. 143, sv.), est représenté quelquefois avec trois couronnes, ou même quatre ; et l'on y joint aussi la palme. — Saint Pierre de Vérone martyr, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Trois couronnes également, traversées par une palme. Cf. *Épée, Tête.*

Passons à d'autres emplois de ce signe, dont le sens ne laisse pas d'être un peu compliqué, comme nous l'avons fait entendre. Mais il s'agira parfois d'une *couronne de laurier*, comme signe de triomphe.

Saint Nicéphore, martyr à Antioche de Syrie ; 9 février, 260. Une couronne sur la main, ou qui lui est apportée par un ange. Les vieilles mosaïques représentent souvent les martyrs dans la gloire avec une couronne qu'ils portent sur la main ; mais ce doit être ici une allusion à cette circonstance particulière : les païens conduisaient à la mort un prêtre nommé Saprice qui était brouillé avec Nicéphore, simple laïque. Celui-ci s'efforçait en vain d'obtenir un mot de réconciliation ; et comme il l'avait suivi jusqu'au lieu de l'exécution, ce cœur inexorable ne tint pas contre la vue de la mort, qui le fit apostasier. Nicéphore prit sa place, dérobant ainsi la couronne de celui qui avait voulu être son ennemi jusqu'au bout.

Peut-être cette couronne n'a-t-elle été imaginée par les artistes que pour exprimer la victoire remportée par la charité en cette occasion, ou pour retracer aux yeux le nom de Nicéphore (*qui porte la victoire, ou la couronne*).

Les quarante martyrs de Sébaste (10 mars, 320) présentent quelque chose de pareil. Après avoir été battus jusqu'au sang, ils furent exposés nus sur un étang glacé pendant trois jours et trois nuits. L'un des gardiens vit des anges apportant quarante couronnes ; ce qui lui fit prendre la place de l'un de ces condamnés qui avait abandonné la généreuse troupe, pour demander d'être plongé dans un bain tiède où il mourut presque aussitôt.

Les saints Amicus et Amélius, honorés comme martyrs à Mortara dans le Milanais ; 12 octobre, 773. Je les trouve représentés tenant chacun une épée, et soutenant ensemble une seule couronne. Ils sont martyrs à la manière des paladins Rolland et Olivier, car leur mort arriva dans un choc de cavalerie contre les Lombards pendant la campagne où Didier perdit la couronne. J'imagine que la manière de les peindre tient à leur amitié dont l'histoire rappelle trop le nom de l'un d'eux, pour ne pas être suspecte d'avoir été cause ou effet du récit. On prétend qu'ayant été inhumés dans diverses églises, il se trouva le lendemain matin, que leurs tombeaux étaient réunis ; comme si les deux intimes n'eussent pas voulu être séparés dans les derniers honneurs [1].

Sainte Reine d'Alise. Cf. *Colombe*, p. 243.

Sainte Colombe de Sens (Cf. *Colombe*, p. 243), secourue par un ange qui lui apporte une couronne. Expression d'artiste, je pense, pour traduire ce que raconte sa légende, qu'une voix du ciel l'encouragea en lui promettant la couronne éternelle [2]. Elle fut décapitée à l'instant où ces paroles retentissaient.

Sainte Potamienne d'Alexandrie, vierge et martyre ; 28 juin, v. 211. Une couronne à la main. Conduite au supplice par Basilide soldat de police, qui la défendait contre les insultes de la populace, elle lui promit d'en être bientôt reconnaissante. En effet trois jours après sa mort elle vint lui mettre une couronne sur la tête. Celui-ci admirant la bonté du Dieu des chrétiens, se déclara disciple de Jésus-Christ, et fut décapité pour la foi [3].

Sainte Engratia. Cf. *Clou*, p. 233. Couronnée par un ange après son martyre.

Sainte Catherine de Sienne. Cf. *Couronne d'épines*, p. 271, sv.

Sainte Susanne, vierge et martyre à Rome ; 11 août, v. 295. Une couronne à ses pieds. On dit qu'elle était nièce du pape saint Caius ; et que, par amour pour la virginité, elle refusa d'épouser le fils de Dioclétien.

ces trois couronnes, la Hongrie, la Hesse et la Thuringe; sinon, une ou deux couronnes abandonnées et une autre (céleste) gagnée. Cf. *Calendar. benedict.*, 9 mai (saint Alexandre écossais).

Mais le Bréviaire y aura prêté lorsque, pour sainte Élisabeth de Portugal (8 juillet), il dit : « In terra *in triplici vitæ gradu*, posteris imitanda virtutum reliquit exempla. » Puis encore : « *Virginalem statum, conjugalem et vidualem*, inoffenso pede cucurrit. »

1. Les continuateurs des *Acta sanctorum*, en 1794 (octobr., t. VI), n'ont pas daigné transcrire ce que Vincent de Beauvais raconte de deux amis (*Specul. historial.*, XXIII, 169). Les vieux hagiographes italiens en disent pourtant bien d'autres. Cf. P. de Natalib., *Catalog. SS.*, lib. IX, cap. XXI. Or ces narrations d'autrefois, lors même qu'elles ne présentent pas grande garantie, mériteraient bien de ne pas être étouffées par le simple silence; parce qu'elles maintiennent presque toujours la trace de quelque souvenir important, dont un homme habile pourrait trouver la racine.

2. Surius, 31 decembr.

3. Euseb., *Hist. eccles.*, VI, 5.

Les saintes *Chartreuses* portent ordinairement une couronne sur leur voile noir, parce que les religieuses de cet Ordre recevaient la couronne et l'étole au jour de leur profession.

2° *Couronne d'épines.*

Saint Théodore, évêque d'Alexandrie ; 3 décembre, époque indéterminée. Couronné d'épines, il fut livré aux affronts de la populace. Son martyre se termina par la décollation [1].

Saint Acace (*Achatius*) évêque, dit-on, à Mélitène en Arménie, et martyr; 22 juin, v. 151 (Cf. *Saints auxiliaires,* p. 102-104). Couronné d'épines. Sa légende a été pour le moins mêlée de bien des faits qui l'embrouillent singulièrement. Comme chef ou *primicier,* des dix mille martyrs (autre récit fort discutable), les artistes allemands l'ont transformé en un général; et lui donnent, à ce titre, le costume militaire [2].

Saint Théodore Tyro (Cf. *Armes,* p. 79). Parmi les tourments qu'il eut à endurer avant de mourir dans les flammes, on raconte qu'il fut couronné d'épines. Celui-ci, qui fut martyrisé dans la ville d'Amasée, a souvent été confondu avec saint Théodore d'Héraclée que les Grecs nomment le *général d'armée* (στρατηλάτης). Tous deux étaient fort célèbres, mais le premier semble avoir supplanté l'autre dans l'Occident; car son culte avait passé de bonne heure chez nous. Dès le v^e^ siècle les premiers Vénitiens lui avait élevé une église; et à Rome, en 774, Adrien I^er^ restaurait celle qui lui avait été dédiée sur le mont Palatin [3]. Cf. *Torche.*

Saint Louis, roi de France; 25 août, 1270. Portant la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur. Il l'avait acquise de Philippe de Courtenay, et quand ce précieux trésor fut près d'arriver à Paris, il voulut aller lui-même pieds nus au-devant de ceux qui l'apportaient. Ce fut pour cette relique insigne, à laquelle on veut que les clous de la croix fussent joints, qu'il fit bâtir la Sainte-Chapelle du Palais qui subsiste encore. Les moines de Saint-Denis furent obligés dès lors de ne plus prétendre trop haut à la possession de la sainte couronne, qu'ils étaient censés tenir de Charlemagne par Charles le Chauve [4].

Saint Jean de Dieu (Cf. *Corde,* p. 258, sv.). Couronné d'épines par la main de la sainte Vierge et de saint Jean l'Évangéliste. Il eut cette vision à Grenade, comme il le rapporte lui-même. La Mère de Dieu l'encourageait ainsi pour toutes les traverses qu'il devait éprouver; et le saint répondit : « Fatigues et peines venues de votre main bénie me seront des fleurs [5]. »

Saint Raimond Nonnat (Cf. *Bouche,* p. 143; etc.). Une couronne d'épines sur la tête. Cette représentation n'est pas fréquente, mais elle se rapporte à un trait de la vie du saint [6]. Ayant rencontré dans une rue de Barcelone, pendant l'hiver, un pauvre vieillard qui marchait tête nue sous la pluie, le saint lui donna son propre chapeau pour le dérober aux injures de la saison. Comme il priait à quelque temps de là, la sainte Vierge voulut lui placer sur la tête une couronne de fleurs en récompense de cette charité. Raimond déclara qu'il ne voulait d'autre récompense que Jésus-Christ lui-même ; et là-dessus il vit Notre-Seigneur coiffé du chapeau donné au pauvre, et tenant deux couronnes : l'une d'épines, l'autre de fleurs. L'homme de Dieu choisit la première ; et depuis lors il éprouva constamment de violents maux de tête, dont il n'avait garde de se plaindre.

Sainte Madeleine dei Pazzi, carmélite (Cf. *Banderole,* p. 114). Couronne d'épines sur la tête. Dans une apparition, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui donna cette preuve de son amour [7].

Sainte Catherine de Sienne, du tiers ordre de Saint-Dominique (Cf. *Apparitions de Notre-Seigneur,* p. 55). Portant une couronne d'épines, ou la recevant des mains de Jésus-Christ. Au milieu des peines qu'elle s'imposait généreusement et des calomnies qui l'assaillaient dans ses bonnes œuvres, Notre-Seigneur lui offrit le choix entre un diadème éclatant et une couronne d'épines. La sainte adopta cette dernière [8].

1. *Menolog. græc.,* 3 decembr.

2. Sur les dix mille martyrs, mais sauf garantie de la critique, on peut consulter Georges Cardoso, *Agiologio Lusitano,* t. III, p. 777, sg.; et 787, sg.; et principalement AA. SS. *Jun.,* t. IV, p. 175-187. Notre église parisienne de Saint-Étienne-du-Mont conserve encore une chapelle (dont le vocable est changé, si je ne me trompe), mais où les peintures murales gardent le souvenir de l'ancien nom qui se lit dans maints vieux papiers.

L'Allemagne, qui s'était éprise d'une belle dévotion pour ces saints vers la fin du moyen âge, leur avait consacré plusieurs proses. Citons au moins quelques fragments de l'une d'elles, qu'on retrouve dans les livres liturgiques de Frisingue, de Passau, de Saltzbourg, etc. :

« Christi pœnæ renovantur
In his omnes, iterantur
Signa mortis Domini.
. . . . . .
Orant Christum triumphantes,
Ut defendat honorantes
Ipsos a doloribus.
Exauditos se lætantur,
Nam ipsos qui venerantur
Servant a nocentibus.
Quorum intercessione
Conjunge, rex Jesu bone,
Nos tibi placentibus. »

Il peut être bon de répéter ici que l'adjonction de saint Acace aux *XIV auxiliatores* semble avoir son origine dans la prière du saint mourant qui garantissait l'efficacité de son secours.

3. Cf. Labus, *Fasti,* 9 novembre. — Seb. Paoli, *De ritu... exorcizandi aquam...,* p. 218. — *Philæ carmina,* ed. Wernsdorf, p. 3, 14, sqq.; 236-238.

4. Cf. P. Paris, ap. *Jahrbuch fur romanische und englische Literatur,* t. I (Berlin, 1858), p. 198, 199.

5. AA. SS. *Mart.,* t. I, p. 840. Cf. *Pistolesi Vaticano,* t. I, tav. 52; et p. 213.

6. AA. SS. *August.,* t. VI, p. 740.

7. AA. SS. *Maii,* t. VI, p. 230, sq.

8. Cf. AA. SS. *April.,* t. III, p. 892, sq.

A cause de sa grande célébrité, mais aussi parce qu'elle appartenait à un Ordre et à un pays privilégiés pour l'art, cette sainte a été représentée en maintes circonstances de sa vie que nous ne nous chargerons pas

d'énumérer toutes. Elle est fréquemment associée par les artistes à saint Dominique, parce que ce fut elle qui réunit en communauté les pénitentes affiliées à l'ordre des Frères Prêcheurs; lesquelles avaient jusque-là vécu séparées chacune dans son domicile ou chez ses parents.

Sainte Catherine dei Ricci, dominicaine ; 13 février, 1589. Couronne d'épines sur la tête. Elle fut, dès sa jeunesse, élevée à la participation fréquente des souffrances de Jésus-Christ dans sa Passion, et l'on vit son front percé de plaies sanglantes qui rappelaient la couronne douloureuse du Fils de Dieu dans le prétoire de Pilate [1].

Sainte Rose de Lima, du tiers ordre de Saint-Dominique (Cf. *Ancre,* p. 30 ; *Ville*). Une couronne garnie de pointes se voit souvent sur sa tête. C'est qu'elle avait imaginé cet instrument de pénitence, mais elle ne s'en servait que de manière à ne pas être remarquée.

3° *Couronne de fleurs ou de feuilles.*

Lorsque l'on a couronné les saints, par allusion à leurs vertus et à la gloire céleste qui leur est assurée, on a fréquemment formé leur diadème de branches vertes (laurier surtout) ou de fleurs entrelacées [2]. C'est principalement aux saintes que cet ornement a été donné volontiers, pour peu que l'histoire y prêtât ; parce qu'il a quelque chose de gracieux qui va bien à leur sexe, surtout dans le jeune âge. Un motif assez semblable a fait accorder le même attribut à bien des enfants martyrs.

Sainte Dorothée, vierge et martyre (Cf. *Fleurs*) est parfois couronnée ainsi, à cause du fait que nous rappellerons en son lieu.

Sainte Rose de Lima (Cf. *Couronne d'épines,* ci-dessus, etc.). Elle porte assez ordinairement une couronne de roses (Cf. p. 273). Ce peut être une manière d'exprimer son nom, qui lui fut d'abord donné à cause du teint vermeil dont s'éclaira un jour son visage pendant qu'elle était au berceau. Elle se fit ensuite nommer Rose-de-Sainte-Marie.

COUTEAU OU RASOIR.

Plusieurs des considérations émises précédemment sous le titre *Ciseaux* peuvent convenir à l'article actuel. Ajoutons que, dans les représentations grecques, la décapitation est parfois peinte sous la forme d'un égorgement qui serait exécuté avec un petit poignard en forme de ciseau, destiné à percer la veine jugulaire. C'est ainsi qu'était gravé (en nielle) à Rome le martyre de saint

1. Brocchi, *Santi e beati fiorentini,* t. I, p. 433. Je ne sais s'il existe au monde une noblesse plus illustre dans l'Église que celle de Florence. Là les Acciaiuoli, les Alberti, Ammanati, Benizzi, Buondelmonti, Capponi, Donati, Falconieri, Guidi, Pazzi, Neri, Ricci, Rinuccini, Rucellai, Strozzi, etc., les Medici même ont des représentants authentiques sur les au s chose qui ne s'est plus guère vue depuis l'avénement des princes lorrains dans l'Italie centrale. Mais Dieu veuille rendre à cette célèbre cité l'ambition qui fait les saints! Le reste, comme dit l'Évangile, lui sera aisément donné par surcroît, avec l'heureuse nature que la Toscane avait reçue du Ciel.

2. Mais il ne s'agit pas de revenir ici sur ce qui a été dit tout récemment (p. 270) au sujet des couronnes de laurier.

Sainte Rose de Lima.

Jacques le Majeur, sur les portes de bronze de l'ancienne basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs [1].

Abraham. Bien des fois, surtout dans les églises du moyen âge, il est caractérisé presque uniquement par un couteau qu'il tient d'une main, avec une torche dans l'autre, pour rappeler le sacrifice qu'il était prêt à faire de son fils Isaac (Gen. xxii, 1-18).

Quelqu'un m'accusera peut-être d'une sorte de mystification si je donne à ce propos la peinture murale des catacombes [2] que l'on va voir (p. 274). Ce serait donc que l'on ne devine pas ce qu'il y a de délicatesse et de grandeur dans cette main que le patriarche dérobe si mystérieusement sous la draperie dont elle s'enveloppe. Il cache à son fils et se cache à lui-même l'instrument destiné à consommer le terrible sacrifice exigé de tous les deux par le souverain maître. L'attitude et le geste d'Abraham, dans leur raideur un peu exagérée, semblent dire que ce grand cœur saigne, mais n'hésite point.

Saint Barthélemy apôtre. On lui fait tenir un couteau, comme instrument de son martyre, parce qu'il passe pour avoir été écorché [3]. De là est venu le choix que les tanneurs ont fait de lui, comme patron de leur métier; aussi le voit-on quelquefois avec les outils de cette profession.

Saint Herculan (ou Herculien), évêque et patron de Pérouse; 1 mars, v. 549. Un couteau annonce le supplice auquel il fut condamné. Totila roi des Goths, irrité, dit-on, de la longue résistance que lui avait opposée la ville de Pérouse, et regardant l'évêque comme auteur de cette opiniâtreté, ordonna qu'il fût décapité sur les murailles après avoir été écorché vif. L'officier chargé de l'exécution se contenta de le faire décapiter d'abord, et écorcher ensuite [4].

Saint Albert, évêque de Liége; 21 novembre, 1192. Un couteau (ailleurs un poignard ou une épée) à la main, ou plongé dans son corps. Il fut assassiné par des chevaliers pendant qu'il se rendait à Reims, pour y être consacré. L'empereur et le comte de Hainaut ne furent pas tenus pour étrangers à ce mauvais coup qui les débarrassait d'un prélat dévoué au Saint-Siége et aux lois ecclésiastiques.

Le bienheureux Albert patriarche de Jérusalem, après avoir été évêque de Verceil; 8 avril, 1214. Il fut tué d'un coup de couteau par un scélérat qu'il avait hautement blâmé. Les Carmes l'honorent comme auteur de la règle qu'ils apportèrent en Occident à la suite des croisades,

1. Cf. *Menolog. græc.*, t. II, p. 20; t. I, p. 141; etc.

2. Catac. de Sainte-Priscille, via Salaria. Cf. Bosio, p. 551.

3. Cependant l'opinion généralement admise dans les Églises orientales lui attribue un autre genre de mort (Cf. *Peau humaine*). Mais puisque l'occasion se présente de montrer le dissentiment des écrivains sur l'histoire de cet apôtre, disons que des modernes l'ont encore embrouillée à leur aise. Sandini, par exemple (*Hist. apostolica*, de S. Bartholomæo), se donne l'air d'avoir étudié la dissertation des Bollandistes sur ce saint, et ne paraît point soupçonner que le P. du Sollier soit un homme dont les assertions ne se réfutent pas en quelques lignes. Ce docte hagiographe avait prétendu établir l'identité de saint Barthélemy et de Nathanael. Il en cherchait preuve dans les textes de l'Évangile et dans l'ancienne tradition des Églises orientales, de celles-là surtout qui rapportent leur fondation à cet apôtre. Le critique italien ne prend pas la peine de peser les raisons; on dirait même, à le voir oublier les plus importantes, qu'il n'a connu que par ouï-dire le traité dont il repousse les conclusions.

4. AA. SS. *Mart.*, t. I, p. 47, etc. — D. Pez, *Thesaurus*, t. II, P. III, p. 128, etc.

L'image de saint Herculan paraît sur les monnaies de Pérouse à la fin du XIVe siècle, mais bénissant tout simplement, sans aucun indice de martyre. Il est vrai que deux saints du même nom semblent avoir occupé le siége épiscopal de cette ville.

et lui ont même donné parfois l'habit de leur Ordre[1].

Saint Alton, fondateur de l'abbaye d'Altmünster (*Altonis cella*), puis retiré à Weingarten ; 9 février, 760. On le dit évêque et fils d'un roi d'Écosse ; ce qui fait qu'une couronne se voit souvent à ses pieds. Mais on lui met surtout un couteau à la main ; parce que, tandis qu'il

Abraham.

s'occupait de la construction de son monastère, les arbres marqués par lui pour la coupe cédaient ensuite, dit-on, avec une facilité merveilleuse à la hache de ses disciples[2].

Saint Moïse l'Éthiopien, solitaire (Cf. *Corde,* p. 258). Près de lui un couteau, ou un poignard ; pour rappeler qu'avant sa conversion il avait été un voleur déterminé qui ne reculait pas devant le meurtre[3].

Saint Rudolf (Rodolphe, *Rudolphus*) enfant, martyrisé à Berne par les Juifs (17 avril, 1287) ; on l'épuisa de sang à force de coups de couteau et de canif[4].

Le même genre de mort fut infligé à plus d'un autre enfant chrétien, comme au bienheureux Henri de Munich, en 1346, etc.[5]

Sainte Christine, vierge et martyre ; 24 juillet, v. 301. Entre autres caractéristiques qui expriment ses diverses tortures, elle porte quelquefois en main un couteau pour faire entendre qu'on lui coupa les seins et la langue.

Sainte Ebba, abbesse de Coldingham ; 25 août, v. 870. Elle était fille d'un roi des Northumbres. Dans l'invasion des Danois, pour éviter les outrages de ces barbares, elle donna à ses religieuses le conseil et l'exemple d'un grand parti. Toutes, comme elle, se coupèrent le nez et la lèvre supérieure, afin de se mieux défigurer. Les Danois furieux les brûlèrent avec l'abbaye[6].

Un exemple tout pareil est rapporté par les historiens de la Provence, lors d'une descente des Sarrasins ; mais l'abbesse s'appelait Eusébie[7].

CRABE. Cf. *Crucifix* (saint François-Xavier).

CRANE ENTAMÉ. Cf. *Tête blessée.*

CRAPAUD OU GRENOUILLE.

Saint Rieul, évêque de Senlis (Cf. *Ane,* p. 31 ; etc.). Dans un village (Ruilly, dit-on), l'église étant trop petite pour contenir ses auditeurs, il se mit à prêcher au dehors. Mais le coassement des grenouilles empêchait qu'il ne pût se faire entendre, et le saint évêque leur ordonna de se taire. Vincent de Beauvais assure que la postérité de ces bestioles a conservé la consigne[8].

Le même fait est rapporté de saint Antoine de Padoue, de saint Bennon évêque de Meissen (Cf. *Clef,* p. 226, sv.), de saint Georges évêque de Suelli en Sardaigne[9], de saint Ouen[10], etc.

1. Cf. AA. SS. *April.*, t. II, p. 769-802.

2. C'est ce qu'affirme le *Calendarium benedictinum,* profitant peut-être d'une légende d'Allemagne. Mais les vieilles biographies (apud AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 358-361) se contentent de rapporter l'extirpation de la forêt, et d'ajouter que le récit des miracles du saint ne nous est point parvenu.

3. Cf. Pallad., ap. Rosweyd., *Vit. PP.*, p. 726.

4. L. Burgener, *Helvetia sancta,* t. II, p. 209.

5. Rader, *Bavaria sancta.* Cf. ci-dessous, *SS. crucifies* (saint Simon de Trente), etc., etc.

6. Beda, *Hist. gentis Anglorum,* lib. IV, cap. XIX.

7. Cf. Edm. Le Blant, *Inscriptions chret. de la Gaule...*, t. II, p. 301.

8. *Specul. historial.*, X, 32. — AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 819, 824.

9. Cf. Bagatta, *Admiranda orbis,* t. I, lib. VII, cap. 1, § 23. — *Calendar. benedict.*, 16 jun.

10. AA. SS. *August.*, t. IV, p. 800.

Saint Houarvé (*Huvarus, Hervæus*) ou Hervé, ermite ; 17 juin, v. 570. Il était barde ; et comme un jour, dans un grand repas, il faisait entendre sa musique, les grenouilles du voisinage se mirent à commencer la leur. Mais elles furent réduites tout d'un coup au silence, sauf une seule[1], de même qu'on le raconte aussi de l'évêque de Senlis et de saint Jacques de la Marche dont il va être question. Peut-être, en certains cas, est-ce une façon poétique d'exprimer la cessation des chants païens, occasionnée par la prédication et l'exemple de ces hommes de Dieu[2] ; d'autant que pour saint Georges de Suelli, par exemple, on raconte aussi la mort d'un dragon, symbole assez fréquent de l'idolâtrie renversée et désarmée.

Saint Jacques de la Marche (Cf. *Calice ou Coupe,* p. 176) a été gratifié d'un prodige tout semblable par dom Joseph Fern. de Bustamante, dans son drame intitulé : *Azote de la Heregia... San Jacome de la Marca*[3]. Supposons qu'il était bien informé, et ne poussons pas plus loin les recherches. Selon lui, le chant des grenouilles troublait notre saint dans la récitation du bréviaire.

Nous avons parlé (Cf. *Armoiries,* p. 81) des soi-disant crapauds de sainte Clotilde. Ronsard faisait profession d'en admettre l'authenticité quand il écrivait au sujet de Clovis :

« Son escusson déshonoré de trois
Crapauts bouffis, pour sa vieille peinture,
Prendra des lys à la blanche ceinture; etc. »

Mais quelque science qui ait été dépensée à cette occasion, contentons-nous d'en avoir fait mention en passant, non sans renvoyer à plusieurs de ceux qui ont trouvé assez de loisir pour s'en occuper[4].

Sainte Ségnorine, abbesse bénédictine en Portugal (Cf. *Cruche, Livres,* etc.), faisant taire les grenouilles dont le coassement importun troublait le chant des clercs de sa chapelle[5].

Sainte Ulphe (*Ulphia,* Ulfe) vierge, et religieuse après avoir été solitaire ; 31 janvier, viiie siècle. Priant, et une grenouille près d'elle ; on aperçoit souvent un prêtre qui passe à quelque distance.

Elle vivait d'abord dans les environs d'Amiens au delà de Saint-Acheul où était alors la cathédrale. Saint Domice (chanoine) dit-on, qui dirigeait la sainte, passait tous les jours près de la cellule qu'elle habitait ; et tous deux se rendaient ensemble à l'office, s'entretenant de Dieu pendant le trajet. Un jour, le chanoine passa outre tout seul, parce qu'on n'avait pas répondu lorsqu'il frappait à la porte. Le soir, Ulphe l'attendait sur le seuil ; et comme il s'en revenait de l'église, elle lui reprocha de ne pas l'avoir avertie le matin. Apprenant que saint Domice avait

frappé sans recevoir de réponse, elle conclut que le coassement des grenouilles devait l'avoir empêchée d'entendre cet avis ; et là-dessus elle leur imposa silence désormais[6]. Dans l'endroit que l'on appelle encore prairie de Sainte-Ulphe, il est sans exemple, au dire des habitants, que les

1. *Vies des saints de la Bretagne,* Brest, 1835, p. 318.

2. La Villemarqué, *la Légende celtique,* p. 274, 276, sv.
D'après un symbolisme analogue, le moyen âge compara au babillage agaçant des grenouilles la dialectique bavarde des philosophes ou des novateurs qui attaquent la foi.

3. Jornada primera :

« Noche-Buena (le *gracioso* de la pièce).
Puesto que el rezar es fuerza,
Quiero ponerme devoto.
Pero las ranas me inquietan.
Jacome. Vaya, y digalas que callen.
Noche-Buena. Por virtud de la obediencia
Callad, ranas, no inquieteis
A dos santos que aqui rezan.
Ya callaron, y yo empiezo. Etc., etc. »

4. Cf. Dionysii Areopagitæ opp., ed. Corder., t. II, p. 369. — L. Paris, *Toiles peintes et tapisseries de... Reims,* p. 1083 (t. II). — *Revue archéologique,* IXe année (septembre 1852), p. 357, sv. — Etc.

5. G. Cardoso, *Agiologio Lusitano,* t. II, p. 671. — *Portugaliæ monumenta historic.,* Scriptor., t. I, p. 50.

6. AA. SS. *Januar.,* t. II, p. 1122. — Cf. Bagatta, *loc. cit.*

grenouilles enfreignent jamais cette vieille défense. L'on montre en outre, depuis Saint-Acheul jusque-là, ce que l'on appelle le chemin de Sainte-Ulphe. C'est, dit-on, le sentier que suivait la sainte, et qui est maintenant presque entièrement envahi par les cultures. Il est reconnu parmi les gens de la campagne, que cette bande de terrain se distingue constamment par la beauté exceptionnelle de la végétation qui s'y produit.

Sainte Ulphe se fixa ensuite dans la ville d'Amiens où elle rassembla une communauté de jeunes vierges, dont le souvenir a été conservé par le nom de la *rue des Vergeaux* (Vergeots ?).

CRÈCHE OU RATELIER.

Saint Marcel, pape ; 16 janvier, 310. Près de lui des bêtes de somme à l'écurie, ou des bœufs à l'étable. Le tyran Maxence l'avait condamné à exercer l'office de valet d'écurie, et l'homme de Dieu mourut dans cet état.

Saint Évariste, pape et martyr; 26 octobre, v. 110. Près de lui une crèche, parce que, son père étant Juif, on a imaginé qu'il était né à Bethléem, près de l'étable (si ce n'est dans l'étable même) où l'enfant Jésus vint au monde [1].

Saint Jérôme, sainte Paule et sainte Eustochium, agenouillés devant la crèche de Bethléem ; à cause de la dévotion qui leur fit choisir pour retraite le voisinage de la grotte où était né le Fils de Dieu.

CRIBLE, TAMIS, ETC.

Saint Benoît de Norcia (Cf. *Corbeau*, p. 254 ; etc.). Près de lui un crible brisé. Saint Grégoire le Grand raconte que sa nourrice ayant emprunté un crible en terre cuite, et l'ayant brisé par mégarde, l'enfant rétablit cet instrument dans son intégrité première. Les hymnes et proses en l'honneur du saint ne manquent guère de rappeler ce premier miracle d'un homme qui en fit tant d'autres [2].

Sainte Amalberge, vierge; 10 juillet, v. 772. Il y a matière à bien des discussions dans les faits qu'on lui attribue, mais elle passe pour avoir appartenu à la famille des Pepin [3]; à ce titre elle est fréquemment gratifiée d'une couronne, quoiqu'elle ait voulu vivre et mourir loin des honneurs du monde. On lui met parfois en main un tamis [4], où je crois bien pouvoir signaler un simple rébus ; car elle possédait la terre seigneuriale de Temsche sur l'Escaut, dont le nom est en latin *Tamisia*, et *Tamise* en français. Sur cette espèce d'armes parlantes, qui d'ailleurs ne disaient pas grand'chose à la population flamande de l'endroit, on aura construit plus tard l'historiette que voici : Les gens de Temsche (*Tamise*) se plaignaient à la sainte d'être réduits à une seule fontaine, laquelle se trouvait au milieu d'un champ dont le propriétaire leur créait toutes sortes d'embarras. Pour terminer une bonne fois les contestations, Amalberge se rendit à la fontaine, armée d'un tamis qu'elle remplit d'eau ; puis transportant le contenu dans un lieu plus accessible, elle y renversa l'eau qu'elle avait apportée de la sorte. En ce nouvel endroit s'établit une source qui donnait plus d'eau que l'ancienne, mais l'autre tarit immédiatement. On dit que cette fontaine est celle qui se voit aujourd'hui près d'une petite chapelle dédiée à sainte Amalberge, et qui est visitée par beaucoup de pèlerins à cause des guérisons qu'elle procure [5]. (A)

CROCODILE.

Saint Hélénus (ou *Hellen*) abbé, puis évêque d'Héliopolis, dit-on (ou de Denderah). Mais il n'est pas bien clair que l'évêque et l'abbé soient le même homme (Cf. *Ane*, onagre, p. 32). Chevauchant un crocodile, ou le faisant mourir avec un signe de croix [6]. Les anciennes vies des Pères du désert racontent que visitant un dimanche une réunion d'ermites, il demanda pourquoi l'on n'y célébrait pas la messe. Il lui fut répondu que la communauté n'avait point de prêtre, et que les eaux voisines infestées de crocodiles avaient empêché le passage du prêtre sur lequel on comptait ordinairement pour la célébration de

1. P. de Natalib., lib. IX, cap. CXI.

2. La plupart des prodiges opérés par saint Benoît sont indiqués dans les répons de matines pour le jour de sa fête, par le bréviaire de Saint-Servais à Maestricht (Cologne, 1503) :

« Puer fletum subsecutæ
Consolatur nutriculæ.
Vas ubi prece solidat;
Fugit, ne laude pereat;
Elongatus a nutrice
Mansit in solitudine.
. . . . . .
Quem secuta per inculta
Ejus nutrix prædia,
Suæ quærens, fide culta,
Animæ remedia.
Quæ farinam dum cribravit,
Fregit capisterium;
Quod vir sanctus solidavit
Crucis per mysterium.
. . . . . .
Post pusillum conspirabant
Fratres, illi potum dabant
Mixtum re pestifera:
Sanctus scyphum capiebat,
Verba sueta hic aiebat :
Fratres, benedicite.
Sanctæ crucis signum fecit.
Etc. »

Item, versus sancti Aldhelmi :

« Iste capisterium rimarum fragmine ruptum
Innovat, ut nutrix lacrymarum flumina fudit.
Pestiferum calicem qui mortis pocula vinxit,
Porrecta rupit dextra per signa salutis. »

Ailleurs encore on rapproche ce miracle et celui du vase de poison brisé. Cf. *Coupe*, p. 174, sv.

3. AA. SS. *Jul.*, t. III, p. 85-87.

4. AA. SS., *ibid.*, p. 80.

5. Reinsberg-Düringsfeld, *Calendrier belge*, t. II, p. 31, sv.

6. Rufin. et Pallad. ap. Rosweyd, *Vit. PP.*, p. 471, 754. — P. de Natalib., IV, LIX. Les textes égyptiens apporteraient peut-être quelque lumière à l'interprétation de cette légende, car le crocodile figurait le Dieu Set dans les anciennes inscriptions du temple de Dendérah. Cf. J. de Rougé, *Revue archéologique;* novembre 1866, p. 29 , sv. Un souvenir du langage des hiérogrammates aura pu exprimer avec des formes pharaoniennes le triomphe de notre saint sur les rites d'Osiris et d'Athor; comme nous verrons bientôt la ruine de l'idolâtrie gréco-latine, figurée par l'expulsion ou la mort d'un dragon. Cf. *Dragon*.

(A) Dans la Sainte Odile (Vies des Saints, t. II, p. 80) il y a une gravure intéressante dans le texte, qui représente cette Sainte debout sur un homme. Derrière

l'office divin. L'homme de Dieu s'offrit à l'aller chercher; et faisant signe à un crocodile, il se fit porter sur son dos par delà le fleuve. Le prêtre fut amené par le même véhicule; mais comme il semblait fort peu tranquille au sujet d'un tel compagnon, saint Hélénus l'en débarrassa en disant à la bête, avec un signe de croix : « Ta mort vaut mieux que les pertes d'âmes dont tu es cause chaque jour. » Sur quoi, l'animal expira.

Saint Pacôme, solitaire. Cf. *Anges*, p. 39; *Ermites*.

Saint Théodore d'Héraclée, martyr (Cf. *Armes*, *Armure*, p. 79). Le crocodile qui l'accompagne parfois, est le plus souvent un dragon. Il trouvera donc plus convenablement sa place ailleurs.

CROISSANT ET TURBAN.

Il est devenu comme d'usage chez les artistes, de prendre le croissant aussi bien que le turban pour signe de mahométisme ; quoique l'islamisme andalous, par exemple, n'ait pas toujours donné le turban aux hommes de guerre. On peut donc s'attendre à trouver ce signe près des personnages qui ont eu affaire aux musulmans, soit pour les combattre, soit pour prêcher parmi eux ; et plusieurs peintres, sculpteurs, etc., se piquant assez peu d'archéologie sévère, ont donné ces insignes de l'islamisme aux Vandales d'Afrique parce qu'ils occupaient les contrées où nous voyons aujourd'hui régner le Coran sur les Maures et les Berbères. Cela étant, on voit d'avance que c'est une caractéristique un peu vague ; aussi ne l'appliquerons-nous en détail qu'à un certain nombre de saints, pour aider seulement à reconnaître sa fonction chez d'autres.

Ajoutons que les mahométans ayant été souvent traités de païens durant le moyen âge, le turban s'est trouvé plus d'une fois communiqué aux idolâtres par les vieux artistes. Les Juifs et les Syriens aussi, comme nations orientales, ont été fréquemment gratifiés de cette coiffure dans la représentation des scènes de la Bible.

En même temps nous ferons entrer sous ce titre ce qui regarde la première acception du croissant, c'est-à-dire la lune croissante ou décroissante.

Saint Jacques le Majeur (Cf. *Armée*, p. 69). Le nom de *tueur de Maures* (Matamoro) que lui donnent les Espagnols, rappelle bien la part qu'il prit à plusieurs victoires sur les mahométans dans la péninsule hispanique[1]. Souvent alors on peint sur son écu la croix de Saint-Jacques de l'Épée.

Saint Willbrord, évêque d'Utrecht (Cf. *Baptême*, p. 119; etc.). Le calendrier bénédictin (8 novembre) lui marque un croissant sur la poitrine, parce que sa mère, dit-on, vit en songe ce signe, pendant qu'elle était enceinte de lui; ce qui fut regardé comme un indice de la foi qu'il devait porter chez les nations du Nord.

Saint Placide, disciple de saint Benoît et martyr ; 5 octobre, v. 544. Il avait été envoyé en Sicile par saint Benoît pour y établir sa règle; et fut décapité avec trente-trois de ses compagnons dans son monastère de Messine, par un corsaire maure (Manucha ?). Le mahométisme vint bientôt faire une longue renommée de piraterie aux populations barbaresques; il ne faut donc pas s'étonner si les artistes ont parfois donné un air musulman aux déprédateurs que vomissait la côte d'Afrique sur la Méditerranée, même avant l'hégire. Les Maures, sous Justinien, n'étaient pas si tenus en bride qu'ils ne pussent s'abandonner à bien des fantaisies dont ils avaient pris l'habitude avec les Vandales.

Saint François d'Assise ; 4 octobre, 1226. Prêchant Jésus-Christ devant un prince musulman, dans son pèlerinage en Palestine où il cherchait une occasion de martyre. Il s'offrit même à monter sur un bûcher enflammé, en témoignage de sa foi.

Les religieux de la Trinité ou de la Merci pour la rédemption des captifs sont fréquemment représentés traitant avec des musulmans; parce qu'ils allaient chez les mahométans payer la rançon des prisonniers chrétiens.

Les saints patrons de la Pologne, comme saint Ceslas et saint Stanislas (Cf. *Artillerie*, p. 86), se voient mettant en fuite les armées tartares et turques[2], à cause des luttes continuelles de la nation polonaise contre ses voisins musulmans.

Sainte Julienne du Mont-Cornillon près de Liége, cistercienne ; 5 avril, 1258. Elle prie devant le tabernacle; et un ange lui montre le croissant de la lune, comme signe d'une lacune dans l'année ecclésiastique. Ce fut elle qui, par suite de cette révélation, contribua beaucoup à faire établir dans l'Église la fête du Saint-Sacrement. Urbain IV d'abord, qui avait été archidiacre de Liége, puis le concile de Vienne décidèrent que cette fête aurait une octave.

Sainte Rosseline, chartreuse ; 11 juin, 1329. Dispersant des troupes mahométanes. Quelques années après sa mort, son frère Hélion de Villeneuve, grand maître de Saint-Jean-de-Jérusalem, se trouvant en danger de succomber dans une affaire contre les Sarrasins, remporta l'avantage dès qu'il eut invoqué l'aide de la sainte auprès de Dieu[3].

1. Une hymne qui se récite trois fois dans l'année, en Espagne (23 mai, 25 juillet et 30 décembre), célèbre ainsi son intervention plusieurs fois répétée :

« Defensor alme Hispaniæ,
Jacobe, vindex hostium,
. . . . . .
Tu, bella quum nos cingerent,
Es visus ipso in prælio;
Equoque et ense acerrimus
Mauros furentes sternere. »

2. Sarbiewski (V, 17), que j'ai déjà cité, vantait les victoires dues à l'intercession de saint Stanislas Kostka, lorsque ce jeune Polonais n'avait pas encore reçu les derniers honneurs de la canonisation.

3. AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 497, etc.

CROIX.

La croix à longue hampe caractérise ordinairement les archevêques et les légats du pape. C'est au premier de ces titres que la doivent saint Donatien (p. 196), saint Claude, etc. Tel est encore saint Leu de Sens, dans cette enseigne de pèlerinage (pour Saint-Leu d'Esserent) que m'a communiquée M. A. Forgeais [1], et où il n'est pas aisé de déterminer ce que le lion veut dire. Mais l'Église ne connaît guère, en pratique, la croix double ou triple que les artistes et les héraldistes ont imaginée pour faire distinguer les papes ou les patriarches. J'ai dit un mot ailleurs (*Mélanges d'Archéologie,* etc., t. I, p. 229, 230) sur ce qui a pu donner lieu à l'emploi de ce signe comme détermination des plus hautes dignités ecclésiastiques; et bien des graveurs ayant donné cours à cette invention récente, on ne saurait se dispenser d'en tenir quelque compte.

Quant à la croix *stationale* (de procession), qui n'est que la croix à longue hampe, puisque j'en ai cité quelques exemples comme indice d'archiépiscopat, il est juste de faire observer qu'elle figure aussi avec une signification moins précise. On la trouve donnée à de simples évêques, mais qui passaient pour avoir eu un rôle supérieur dans l'épiscopat. Tel est, par exemple, saint Martial de Limoges, à cause du titre d'apôtre (ou disciple des apôtres) que les Limousins lui décernaient [2]; et qui peut se défendre *secundum quid,* comme dit l'École.

Des artistes ont même donné la croix patriarcale, ou du moins l'archiépiscopale aux fondateurs (patriarches) des grandes familles religieuses; surtout à ceux qui, ne portant pas le titre d'abbé, ne pouvaient être caractérisés par la crosse. C'est pourquoi l'on rencontre çà et là cette croix entre les mains de saint Dominique, de saint François d'Assise, de saint Pierre Nolasque, etc. Quant à saint Bruno, elle ne se voit qu'à

Saint François d'Assise.

ses pieds, pour indiquer qu'il avait refusé la dignité archiépiscopale. Cf. *supra,* p. 146.

Les Grecs ont, en outre, l'usage de mettre une petite croix dans la main des moines et des religieuses [3], comme

1. Cf. *Enseignes de pèlerinages* (1863), p. 189-193. On a vu déjà (sous le titre *Coquille,* p. 252) saint Claude tenant la croix à longue hampe comme archevêque de Besançon; il a même paru (article *Béquille,* p. 133) avec une croix à double croisillon. Mais nous n'avons pas donné ce dernier cas comme normal. Cf. p. 280.

2. Cf. *Recueil... de sphragistique,* t. III (1854), p. 48-58.

3. Cf. *Ephemerid. græco-moschæ,* etc.; ap. AA. SS. *Maii,* t. I, p. i-lxi. — *Ibid., Octobr.,* t. VIII, p. 427. Les saints et saintes particulièrement remarquables, sauf entre les évêques, portent souvent une petite croix à doubles bras (ou croisillons). Telles sont par

pour exprimer dans ces saints une vie consacrée à la mortification. Aux princes, même non canonisés, ils donnent volontiers notre croix archiépiscopale (stationale) en manière de sceptre. C'est leur façon d'exprimer notre ancienne formule des monnaies occidentales : *Christus regnat, vincit, imperat.* Les martyrs, laïques surtout, tiennent aussi la petite croix, dans les peintures ou les bas-reliefs de l'Église orientale; sans doute afin de dire aux yeux qu'ils ont suivi de près le grand modèle du Calvaire.

Lorsque les peintres italiens du XIV^e^ siècle appliquèrent ce signe un peu vague à SAINTE CLAIRE et à SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par exemple, comme dans cette figure de Giunta (p. 278), ils ont suivi l'exemple des Grecs, leurs prédécesseurs et leurs modèles. Mais pour saint François en particulier, la vie de l'homme de Dieu se prêtait merveilleusement à faire de la croix une véritable caractéristique pour lui; puisqu'il s'agissait d'un saint qui a retracé les plaies de Notre-Seigneur crucifié, et auquel l'Église applique ces mots de saint Paul (Galat. VI, 14) : « Je ne veux d'autre gloire que celle qui me vient de la croix du Seigneur Jésus. »

Pour introduire quelque ordre dans un sujet où il importe d'admettre des subdivisions si l'on veut éviter un entassement confus, nous renverrons à part les saints crucifiés, et toutes les représentations où il s'agit du crucifix. Nous n'aurons donc cette fois à traiter que des saints qui portent généralement une simple croix, ou auxquels une croix apparaît; et ce sera même l'objet de sections spéciales.

1° *Croix apparaissant à des saints, ou à leur occasion.*

De SAINT HUBERT, comme de SAINT EUSTACHE et de SAINT MEINULF, il a été parlé sous le titre *Cerf*[1] (p. 183-185).

SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR, apôtre et évêque d'Arménie; 30 septembre, v. 340. Une grande vision, dominée par l'apparition de la croix, lui fait comprendre que l'Arménie et tout le monde romain vont trouver la paix dans le triomphe du christianisme. C'était pendant la persécution de Dioclétien [2]. Une autre apparition de la croix eut lieu au moment où le roi Tiridate recevait le baptême des mains de saint Grégoire dans les eaux de l'Euphrate [3].

SAINT JEAN LE SILENTIAIRE évêque, puis ermite (Cf. *Bouche,* p. 142). Une étoile en forme de croix lui apparaît à Jérusalem pendant qu'il demande à Dieu de lui tracer sa route pour l'avenir; et cet astre le conduit au monastère de Saint-Sabas, où il passa le reste de ses jours [4].

SAINT ARNOU (Arnoul, Arnould, etc.), évêque DE METZ (Cf. *Armes,* p. 72, sv.). Tandis qu'il éteignait miraculeusement un incendie, un moine vit dans les airs une croix de feu, et apprit par une voix céleste ce qui venait de se passer [5].

SAINT ÉLOI, évêque de Noyon (Cf. *Châsse,* p. 204; *Cheval,* p. 209; etc.). Au moment où il mourait, une croix brillante s'éleva au-dessus de la maison, et se perdit dans les hauteurs du ciel [6].

SAINT OUEN, évêque de Rouen (Cf. *Cercueil,* p. 181; etc.). Comme il parcourait son diocèse en chariot, à cause de son grand âge, les animaux qui le traînaient s'arrêtèrent malgré le cocher. Le saint, soupçonnant quelque avis du Ciel, éleva les yeux et vit une croix dans les airs. Il prit alors l'aiguillon d'un laboureur qui travaillait près de là, et s'en servit pour tracer une croix sur le sol. Saint Leufroi ayant ensuite construit une église en ce lieu, on l'appela la croix Saint-Leufroi [7].

SAINT LAMBERT, évêque de Tongres (Cf. *Lance*). Quelque temps avant qu'il fût assassiné, une croix éclatante brilla sur le lieu où il se trouvait [8].

SAINT ULRIC, évêque d'Ausbourg. Cf. *Anges,* p. 37; *Armée,* etc.

L'empereur CONSTANTIN LE GRAND, qui est honoré dans l'Église grecque, se représente souvent au moment où la croix lui apparaît dans le ciel avec ces mots : *In hoc vince.*

SAINT PROCOPE DE CÉSARÉE, martyr (Cf. *Armes,* p. 78, sv.). Encore païen, il allait faire exécuter des ordres cruels contre les disciples de Jésus-Christ, lorsqu'une croix qui lui apparut près d'Apamée, changea son cœur tout à coup. Une autre fois, comme il marchait contre les Arabes, un prodige céleste assez semblable lui garantit une victoire éclatante [9].

SAINT JUSTE DE ROME, soldat (Cf. *Casque,* p. 179). Une croix se montrant à lui fut la cause de sa conversion; il distribua dès lors ses biens aux pauvres, et obtint le martyre [10].

SAINT GALLICAN, personnage consulaire, martyrisé sous Julien l'Apostat; 25 juillet, v. 362. Il commandait sous Constantin, des troupes qui se trouvaient fort menacées par les barbares; et les saints Jean et Paul qui servaient dans son armée lui conseillèrent de promettre qu'il se ferait chrétien s'il échappait à ce péril. Dès qu'il eut pris cet engagement, un homme lui apparut qui por-

exemple, dans mainte peinture grecque, sainte Barbe, sainte Rosalie vêtue en basilienne, etc.

1. Le P. Jacques Gretzer, après lequel il est bien malaisé de dire quelque chose de nouveau sur la croix, de quelque façon (raisonnable, j'entends) qu'on l'envisage, n'a pas manqué de traiter ce sujet dans le livre troisième de son beau travail intitulé *De Cruce* (Ingolstadt, 1598, etc.), dédié au duc de Bavière le grand Maximilien, champion de la cause catholique.

2. Gretzer, libr. III, cap. IV.
3. *It., ibid.*
4. *Ibid.*, cap. XII.
5. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. IV, p. 439.
6. Gretzer, *loc. cit.*, cap. XII.
7. AA. SS. *August.*, t. IV, p. 816.
8. Gretzer, *loc. cit.*, cap. XII. — AA. SS. Belgii, t. VI, p. 138.
9. Gretzer, *loc. cit.*, cap. XI. — 10. *Ibid.*, cap. VII.

tait la croix sur son épaule ; et le roi des Scythes demanda quartier [1].

Saint Géminien, martyr à Pome ; 16 septembre, sous Dioclétien. Durant le martyre de sainte Lucie veuve, une croix tracée dans les airs au-dessus de la sainte le fit accourir près d'elle. Il demanda le baptême et partagea la couronne de Lucie en donnant son sang comme elle pour Jésus-Christ [2].

Saint Gamaliel, docteur juif, converti à l'Évangile dès les premières années de l'Église. Il apparaît sous le règne d'Honorius avec des croix sur ses vêtements, pour indiquer l'endroit où se trouvaient les corps de saint Étienne, de Nicodème et le sien propre, à Caphargamala. Les détails de cette vision, avec ses conséquences, se récitent chaque année dans le bréviaire au 3 août ; et nous avons eu l'occasion d'en parler un peu longuement dans les *Vitraux de Bourges* [3], en rappelant une autre verrière de Châlons.

Saint Éphise (*Ephysius*) martyr, décapité à Cagliari ; 15 janvier, sous Dioclétien. Il commandait une troupe de soldats chargés de faire exécuter les ordres des persécuteurs contre le christianisme. Converti par l'apparition d'une croix, il donna lui-même son sang pour Jésus-Christ [4]. On ajoute qu'il se fit faire une croix d'or au moyen de laquelle il remporta une victoire sur les ennemis de l'Empire.

Saint Agnel, abbé (Cf. *Armée*, p. 70 ; etc.). Une croix sur le drapeau qu'il porte à la main, parfois même il ne porte qu'une croix à banderole [5].

Saint Ignace de Loyola. Cf. *Apparitions de Jésus-Christ*, p. 54 ; etc.

Sainte Xéna (*Xene*, ou Eusébie), vierge et abbesse en Carie ; 24 janvier, v^e^ siècle. Au moment de sa mort, en plein midi, une croix formée d'étoiles manifeste sa sainteté [6].

Sainte Euphémie de Chalcédoine, vierge et martyre ; 16 septembre, v. 304. Saint Astère raconte que comme on la conduisait en prison avant ses dernières tortures, elle étendit les mains pour appeler Dieu à son aide ; et pendant cette prière, une croix se montra au-dessus de sa tête [7].

Sainte Marguerite d'Antioche, vierge et martyre (Cf. *Ceinture*, p. 181). Une petite croix qu'on lui met souvent à la main, sera plus convenablement expliquée sous le titre *Dragon*.

Sainte Landrade, abbesse (Cf. *Ciseau*, p. 223). Pendant qu'elle priait la nuit, une croix descendit vers elle et marqua sa trace sur une pierre près de là. Ce fut en ce lieu même que la sainte construisit une église qui fut consacrée par saint Lambert [8].

Sainte Hildegarde vierge, abbesse près de Bingen ; 17 septembre, 1179. Au moment où elle venait de mourir, une croix éclatante apparut dans le ciel [9].

Sainte Liduvine (Cf. *Ange*, p. 14). On lui a mis souvent une croix entre les mains, parce que le souvenir de la Passion l'encourageait à supporter vaillamment les longues souffrances qui l'empêchèrent quasi de se mouvoir durant des années entières.

Sainte Agnès de Monte Pulciano, dominicaine (Cf. *Ange*, p. 44 ; *Apparition de l'enfant Jésus*). Le voile et le manteau parsemés de petites croix blanches. Elle vit plus d'une fois une pluie de croix tomber sur elle. Lorsque l'évêque lui donna le voile, l'église se trouva semée d'une quantité de petites croix blanches en manière de rosée, et le même prodige se renouvela quand son cercueil fut visité après sa mort par sainte Catherine de Sienne.

2° *Croix en main.*

On vient de voir qu'archevêques ou légats du Saint-Siége sont caractérisés souvent par cet attribut ; et quoique saint Donatien de Reims ait paru ainsi à la page 196, il peut être bon d'en présenter un nouvel exemple. Voici donc saint Claude archevêque de Besançon, d'après un méreau parisien [10]. Une autre pièce du même genre a déjà

figuré plus haut (p. 133) sous le titre *Béquille*. Mais là on avait tracé abusivement une croix à double croisillon. Ici nous avons la véritable croix archiépiscopale, et la coquille du revers annonce que cette confrérie avait son siége à Saint-Jacques-de-l'Hôpital (Cf. *Coquille*, p. 252).

Ajoutons que, dans les anciens monuments, le ministère du diacre est fréquemment indiqué par cette caractéristique. Mais ce n'est pas toujours une croix à longue hampe, et l'on y joint parfois soit l'encensoir (surtout dans l'Église grecque), soit le livre des évangiles,

1. Gretzer, lib. III, cap. xi ; et lib. II, cap. xliv.—*Breviar.*, 26 jun., *Antiphona* 5 ad laudes.
2. Gretzer, *loc. cit.*, lib. III, cap. xiii. — P. de Natalib., VIII, 85.
3. Planche VIII, n° 137-139 (p. 232-234).
4. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 999, sq.
5. Gretzer, lib. III, cap. xiii.
6. *Menolog. græc.*, t. II, p. 117. — AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 601.
7. Gretzer, lib. III, cap. v. — Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. V, p. 265. Sa célébrité n'a pas laissé de nuire à la légende.
8. Gretzer, *loc. cit.*, cap. vii. — Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. V, p. 596.
9. Gretzer, *loc. cit.*
10. *Plombs historiés*, t. III, p. 109.

pour exprimer l'office de cet ordre qui autorise à chanter l'évangile et à assister le prêtre durant la messe.

Tel est ici saint Laurent, reconnaissable d'ailleurs au gril qui fut l'instrument de son martyre [1].

Que les *ermites* aient assez ordinairement reçu le même signe, c'est ce qu'explique sans grand'peine le désir de faire ressortir leur vie cachée, toute consacrée à l'étude pratique de Jésus-Christ. Quant aux *missionnaires,* pour les temps modernes surtout, c'est presque toujours un crucifix [2] qu'on leur met en main ; parce que la rédemption de l'homme par la mort du Fils de Dieu incarné fait le fond de l'enseignement évangélique [3]. Cela caractérise surtout les prédicateurs de guerre sainte (croisade) contre les infidèles. Cf. *Bannière,* p. 114-117 ; *Drapeau.*

Isaac marchant vers la montagne où son père Abraham doit l'immoler, porte souvent le bois du sacrifice en forme de croix, dans les peintures du moyen âge. La veuve de Sarepta reçoit aussi un attribut tout semblable [4]. C'est que les artistes entendaient bien que l'on ne passât pas devant ces représentations sans comprendre qu'il s'agissait de personnages auxquels Dieu avait fait l'honneur de les prendre pour des figures prophétiques de son Fils avant les temps marqués pour l'Incarnation.

Saint Jean-Baptiste (Cf. *Agneau*). La croix longue qu'on lui met souvent en main n'estpas une fantaisie des artistes de la Renaissance : les Grecs la lui avaient donnée fréquemment, et si je ne me trompe, c'est une manière d'exprimer que ce saint est le premier qui ait dit et montré ce qu'il faut se donner de peine pour emporter d'assaut le royaume des cieux [5].

Saint Pierre apôtre (Cf. *Groupes*, deux à deux), saint Jude (Thaddée), saint Matthias [6] et saint André tiennent souvent une croix en souvenir du genre de mort qu'ils ont subie pour Notre-Seigneur ; et comme ce n'est qu'un mémorial, une sorte d'emblème, elle se réduit bien des fois en croix à longue hampe. Cela se voit même pour saint André ; quoique l'on ait introduit, postérieurement au xiiie siècle, l'usage de lui attribuer une croix en sautoir.

Saint Cyriaque (ou Quiriace), évêque et martyr (Cf. *Chaudière,* p. 207 ; *Saints Auxiliaires,* etc.). On lui met souvent à la main une croix, ou même trois, parce qu'il est considéré comme ayant facilité la découverte de la sainte Croix par l'impératrice sainte Hélène [7]. Aussi, les monnaies d'Ancône avaient d'un côté le saint et de l'autre la croix.

Saint Omer, évêque de Morinie (Cf. *Buisson,* p. 151 ; etc.). Dans les sceaux de la ville qui porte son nom, il tient souvent un écusson chargé de la croix à deux branches qui est le blason de la cité. Comme on le voit, cet attribut indique le patronage du saint, et non une circonstance de sa vie.

Saint Bernward, évêque d'Hildesheim ; 26 octobre, 1020. On le représente tenant à la main une croix de métal fabriquée par lui.

Il était habile orfèvre, comme plusieurs moines et évêques du moyen âge ; et sa cathédrale garde encore plusieurs de ses œuvres [8]. La crosse que je reproduis (p. 282) a été copiée en Hanovre par le P. Arthur Martin ; et le saint y tient une petite croix qui retrace assez bien celle que l'on conserve dans le trésor de l'église, comme exécutée par le saint évêque. De vieilles estampes hanovriennes le peignent de même, sauf les rayons qui l'entourent ici ; et les orfévres d'Hildesheim l'avaient pris jadis pour patron.

Saint Ubalde, évêque de Gubbio ; 16 mai, 1160. Une croix à la main (ou une bannière marquée de la croix, si

1. Cf. Bottari, *Sculture e pitture sacre,* tav. cxcii. — Ciampini, *Vett. mon.,* t. I, tab. lxvi, p. 227. — L'Heureux (Macarius), *Hagioglypta,* p. 28, 238.

Le docte C. Cavedoni en parle avec cette brièveté substantielle qui donne tant de prix à ses observations, dans le cinquième volume des *Opuscoli religiosi, letterari et morali,* publiés à Modène (1859), en rendant compte d'une nouvelle édition des *Frammenti di vasi di vetro* de Buonarruoti donnée par le P. R. Garrucci (tav. xx, n° 1).

2. Nous avons averti que le *crucifix* aurait son article à part.

3. Act. ii, 36 ; iv, 10. — I Cor. i, 23 ; ii, 2. — Etc.

4. Pour ne parler que des circonstances où j'ai pu le faire remarquer, citons seulement les *Vitraux de Bourges,* pl. I ; et *Étude* I, fig. A, D ; *Étude* XII, fig. F ; nos 3, 20, 21, 6, 26, 27 (p. 3, 29-31, 6, 38-42).

5. Matth. xi, 12 : « A diebus Joannis Baptistæ.... regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. » Cf. *Menolog. græc.,* t. II, p. 87 ; etc., etc.

6. Cf. Alemanni, *de Kalendario pugillari ;* ap. Mai, *Nova PP. bibliothec.,* t. VI, P. ii, p. xxxvii. — Frati, *Calendario runico .. di Bologna,* p. 37.

7. P. de Natalib., lib. IV, cap. cxx.

8. Cf. J. M. Kratz, *Der Dom zu Hildesheim,* IIIer Theil, p. 7-52 ; Tafeln 4, 8, etc.

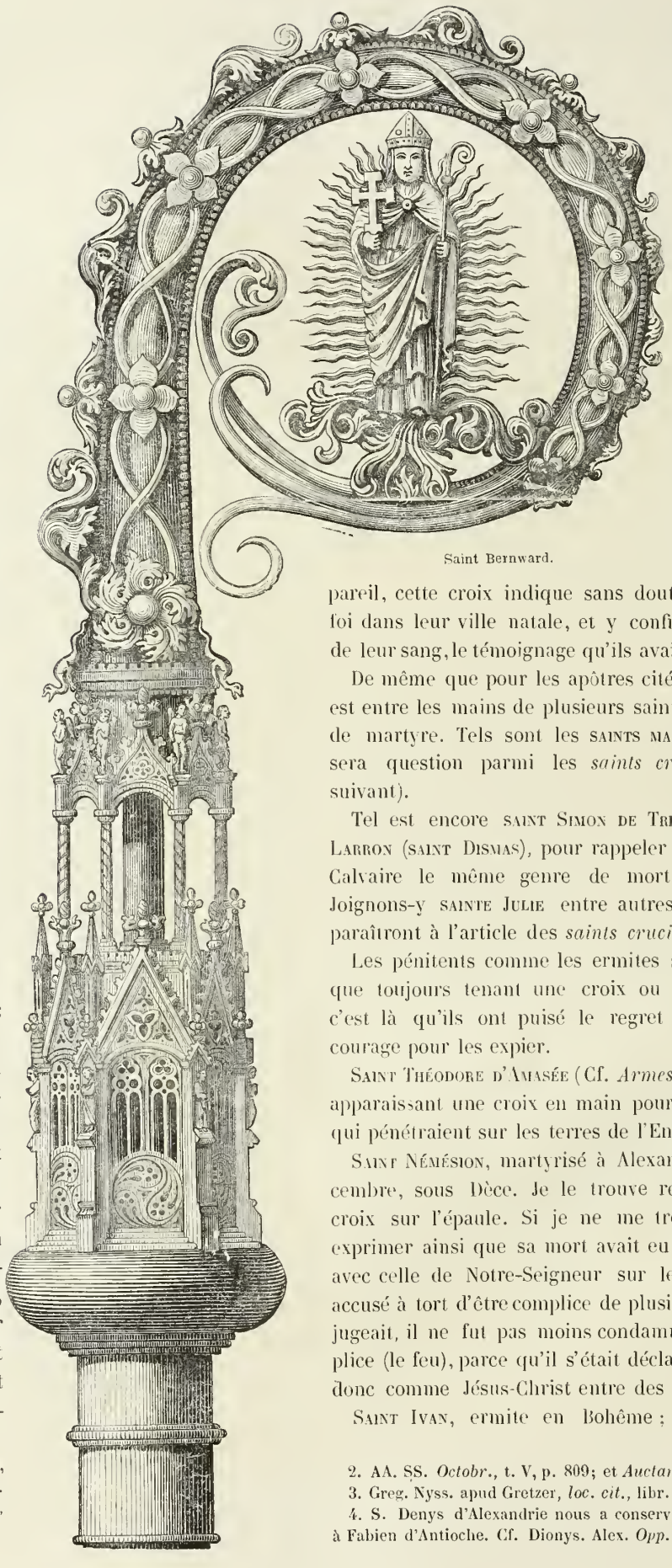
ce n'est une croix à banderole) parce que ce fut ainsi qu'il mit en fuite les ennemis qui entouraient sa ville épiscopale [1].

Saint Richard, évêque de Chichester (Cf. *Charrue*, p. 204, etc.) Une croix à la main. Il mourut en tenant affectueusement ce souvenir de la Passion, qu'il baisait avec de tendres effusions de cœur.

Saint Ulric, évêque d'Augsbourg, recevant du ciel une croix au moment de charger l'ennemi. Cf. *Anges*, p. 37.

Saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise : 5 septembre, 1455. La croix qu'on lui met souvent à la main n'est pas seulement un indice de sa haute dignité, mais le souvenir de l'abnégation qu'il professa dès sa première jeunesse.

Le B^x Alexandre Sauli évêque d'Aleria, puis de Pavie, de la congrégation des Barnabites ; 11 octobre, 1592. Une grande croix qu'il soutient rappelle qu'on le vit sortir dans la ville de Milan portant ainsi ce souvenir de la Passion, au risque de passer pour fou [2]. Il n'était alors que novice, et déclarait par là publiquement son désir de rompre avec le monde.



Saint Bernward.

Saint Épihse, martyr. Cf. ci-dessus *Croix apparaissant*, p. 280.

Saint Benoit de Norcia. Cf. *Banderole*, pag. 112 ; *Chiffre*, p. 219, sv.

Les deux frères saint Faustin prêtre, et saint Jovite diacre (18 février, v. 120), paraissent sur les monnaies de Brescia avec une croix dressée entre eux deux. Comme aucun des supplices qu'ils bravèrent ne ressemble à rien de pareil, cette croix indique sans doute qu'il répandirent la foi dans leur ville natale, et y confirmèrent par l'effusion de leur sang, le témoignage qu'ils avaient rendu à l'Évangile.

De même que pour les apôtres cités plus haut, la croix est entre les mains de plusieurs saints à titre d'instrument de martyre. Tels sont les saints martyrs japonais, dont il sera question parmi les *saints crucifiés* (dans l'article suivant).

Tel est encore saint Simon de Trente, et même le bon Larron (saint Dismas), pour rappeler qu'il a partagé sur le Calvaire le même genre de mort que Notre-Seigneur. Joignons-y sainte Julie entre autres ; mais ces noms reparaîtront à l'article des *saints crucifiés*.

Les pénitents comme les ermites sont représentés presque toujours tenant une croix ou l'adorant, parce que c'est là qu'ils ont puisé le regret de leurs fautes et le courage pour les expier.

Saint Théodore d'Amasée (Cf. *Armes, Armures*, p. 79, etc.), apparaissant une croix en main pour repousser les Scythes qui pénétraient sur les terres de l'Empire [3].

Saint Némésion, martyrisé à Alexandrie d'Égypte ; 19 décembre, sous Dèce. Je le trouve représenté portant une croix sur l'épaule. Si je ne me trompe, on aura voulu exprimer ainsi que sa mort avait eu quelque ressemblance avec celle de Notre-Seigneur sur le Calvaire. C'est que, accusé à tort d'être complice de plusieurs brigands que l'on jugeait, il ne fut pas moins condamné à partager leur supplice (le feu), parce qu'il s'était déclaré chrétien. Il mourut donc comme Jésus-Christ entre des malfaiteurs [4].

Saint Ivan, ermite en Bohême ; 24 juin, v. 904. On

1. P. de Natal., lib. V, cap. VI. — AA. SS. *Maii*. t. III, p. 633, sq. Cf. *ibid.*, p. 649, sq.

2. AA. SS. *Octobr.*, t. V, p. 809; et *Auctarium* (1852), p. 60.

3. Greg. Nyss. apud Gretzer, *loc. cit.*, libr. III, cap. XI.

4. S. Denys d'Alexandrie nous a conservé ces détails dans sa lettre à Fabien d'Antioche. Cf. Dionys. Alex. *Opp.* (Romæ, 1796), p. 189.

montre encore près de Prague la caverne qu'il habita quatorze ans, après avoir quitté la Dalmatie, où sa naissance lui permettait l'espoir d'une principauté. Entre autres tentations de découragement qui l'assaillirent dans la solitude, on raconte que la croix lui servit à chasser des démons qui se déclaraient maîtres en ces lieux où ils avaient été adorés par les idolâtres [1].

Saint Patrocle solitaire en Berry, et fondateur de l'abbaye de Colombières; 19 novembre, 577. Rentrant un jour dans son ermitage, après avoir senti un grand désir de retourner dans le monde, il trouva une croix qu'il n'y avait point laissée; et comprit que Dieu voulait le fixer là sans retour [2].

Saint Bruno, fondateur de la Chartreuse. Cf. *Branche d'arbre*, p. 146, sv.

Saint Davin, surnommé le Pèlerin; 3 juin, 1051. Une croix sur les épaules, pour faire entendre qu'après avoir visité les saints lieux, il continua une vie de pèlerinages et de pénitence [3]. Né en Arménie de parents riches, il avait distribué ses biens aux pauvres pour ne vivre désormais qu'au jour le jour. Il voulait se rendre en Galice, lorsqu'il mourut à Lucques.

Saint Nicolas ou Nicetas de Trani, pèlerin; 2 juin, 1091. Originaire d'Achaïe, il embrassa l'état monastique, dit-on. Puis, ayant obtenu la permission de se dévouer à une vie de pèlerin, il se rendit chargé d'une croix à Trani, où les enfants ne manquèrent pas de l'entourer à cause de cette singularité. Le saint homme profita de leur concours pour se les attacher par des industries pieuses, et leur faisait faire des processions en chantant les louanges de Dieu et des saints, avec les vérités de la foi qui se trouvaient ainsi remises chaque jour dans la mémoire du peuple [4].

Saint Bernard.

Saint Elzéar de Sabran, comte d'Ariano; 27 septembre, 1323. Une petite croix qu'il porte en main rappelle le rendez-vous qu'il indiquait de loin à sa femme sainte Delphine, lui assurant qu'ils se retrouveraient dans le cœur de Jésus-Christ percé sur le Calvaire.

Saint Bernard, abbé de Clairvaux (Cf. *Chien*, p. 216). On lui fait tenir non-seulement la croix, mais les divers instruments de la Passion comme en un trophée, ou une sorte de bouquet. Ce n'est pas seulement une manière de rappeler sa mortification continuelle poussée à de véritables excès, comme il en convint lui-même plus tard; c'est aussi la traduction de ses propres paroles quand il dit que, dès

1. Gretzer, lib. III, cap. XI. — AA. SS. *Junii*, t. IV, p. 825.

2. Greg. Turon. ap. Surium, 19 novembr.

3. Fecit sicut Dominus dicit in Evangelio : « Qui vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me. » Tollens itaque crucem Domini hoc modo secutus est Dominum Redemptorem : reliquit omnes suos... et peregre profectus est. On ne voit pas, dans ses Actes, qu'il ait autrement porté la croix. Cf. AA. SS. *Junii*, t. I, p. 330 et 336. — *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 339.

4. Brautii *Martyrol. poeticum* :

« Conjuge defuncta, Trani peregrinus ad oras
Cum cruce Nicetas terga gravatus adest. »

Cf. AA. SS. *Junii*, t. I, p. 235-246. — *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 337.

Une vieille peinture, à Trani, lui donne la croix à double croisillon, ce qui peut tenir à l'origine grecque du saint homme. Ni son veuvage, dont parlent Brauzio et autres, ni même son mariage, ne semblent compatibles avec ses Actes donnés par les Bollandistes

son entrée en religion, les souffrances de Notre-Seigneur avaient été une espèce de bouquet qu'il portait sur son sein pour en respirer sans cesse les parfums et relever à chaque instant son courage [1].

Le bienheureux Louis Morbioli, de Bologne (Cf. *Bannière*, p. 117). Au lieu de l'étendard qu'il porte souvent sur les estampes bolonaises, on lui met parfois à la main un simple crucifix pour indiquer qu'il allait prêchant la croisade contre les Turcs.

Saint Dièguе (*Didacus*), frère lai de l'observance franciscaine ; 13 novembre, 1463. Une croix en main, soit parce qu'il avait prêché l'Évangile dans les îles Canaries; soit parce que sa vie de dévouement fut terminée par ces paroles qu'il prononçait en rendant son âme à Dieu, les yeux fixés sur la croix : « Bois précieux, heureux clous, qui avez eu l'honneur de porter le Roi des rois [2] ! » C'est du reste, un souvenir de la liturgie catholique, dont s'inspirent volontiers les saints, parce que c'est l'aliment quotidien de la piété, surtout dans les ordres religieux.

Saint Pierre d'Alcantara, de l'ordre des Frères Mineurs (la plus stricte observance) ; 19 octobre, 1562. La croix indique que les rigueurs de la règle franciscaine ne suffirent point aux désirs qu'il éprouvait de crucifier sa chair. Aussi, à l'heure de sa mort apparut-il à sainte Thérèse, disant : « Heureuse pénitence, qui m'a valu tant de gloire [3] ! »

Saint Théotonius (Thitoin, Theotonio), chanoine régulier ; 18 février, v. 1166. Une croix qu'il tient à la main et qui prend quelquefois la forme d'un sautoir, me semble indiquer, en manière de rébus, qu'il était prieur du monastère de Sainte-Croix à Coïmbre. Cf. *Femmes, Possédés.*

Saint Jean de la Croix, réformateur des Carmes (Cf. *Apparitions de Jésus-Christ,* p. 54). Sa croix indique, et le nom qu'il prit avec l'habit religieux, et l'ardeur qu'il nourrit constamment pour supporter les souffrances ou aller même au-devant d'elles, en quoi Dieu le servit selon ses désirs.

Saint Jean-Joseph de la Croix, franciscain de la plus stricte observance ; 5 mars, 1734. Autre exemple d'un nom généreusement choisi et bien porté pendant une longue vie que ses pénitences mirent plus d'une fois en péril.

Saint Pacifique de San Severino, des Mineurs réformés (Récollets); 25 septembre,1721. La croix qu'il porte, communément avec un lis, rappelle à la fois et ses prédications et la pratique de la mortification qui lui fit porter jusqu'au tombeau son innocence baptismale.

Le bienheureux Laurent de Brindes (Cf. *Apparitions de l'enfant Jésus,* p. 55), comme saint Jacques de la Marche et autres, tient souvent une croix qui exprime ses travaux apostoliques parmi les troupes levées contre le mahométisme ou l'hérésie armée.

Sainte Thècle d'Iconium, vierge et martyre ; 24 septembre, temps apostoliques. Les Grecs la qualifient de protomartyre comme saint Étienne, quoiqu'elle n'ait pas été atteinte par les tortures auxquelles on l'exposa ; mais elle est regardée comme la première femme qui ait confessé Jésus-Christ au milieu des supplices. Aussi l'Église mentionne-t-elle la générosité de cette grande âme et le secours qui lui fut donné, quand elle appelle Dieu à l'aide des mourants [4]. La petite croix qu'elle porte souvent pourrait bien indiquer qu'elle a été la première de son sexe à marcher sur les traces sanglantes de Notre-Seigneur.

Sainte Eulalie de Barcelone, vierge martyre ; 12 février, sous Dioclétien. Elle se distingue surtout de son homonyme martyrisée à Mérida, en ce qu'on la représente tenant une croix (qui a souvent la forme d'un sautoir) pour rappeler le supplice qui termina sa vie. Sainte Eulalie de Mérida, au contraire, mourut sur le chevalet après avoir eu la chair déchirée par les ongles de fer, puis brûlée avec des torches qui enflammèrent sa chevelure (Cf. *Colombe,* p. 243).

Sainte Léocadie. Cf. *Fouet,* etc.

Sainte Vénère, vierge et martyre (Cf. *Chaudière,* p. 216; *Couronne,* p. 208). Une croix en sa main annonce qu'elle avait prêché l'Évangile avant de confirmer son témoignage par sa mort [5].

Sainte Justine, vierge et martyre de Nicomédie ; 26 septembre, 304. La petite croix qu'on lui met parfois à la main rappelle que Cyprien (magicien d'Antioche) épuisa en vain tous ses sortiléges pour lui faire abandonner la virginité. Le démon fut même forcé d'avouer à son adepte que toutes les ruses infernales ne peuvent rien contre qui s'abrite sous la croix de Jésus-Christ. En conséquence, Cyprien lui-même embrassa le christianisme, et souffrit le martyre avec celle qu'il avait voulu dévoyer [6].

Sainte Marguerite d'Antioche (Cf. *Ceinture,* p. 181). Tenant entre ses deux mains une petite croix. Cet attribut sera mieux expliqué au mot *Dragon.*

Sainte Julie, vierge et martyre (Cf. *Colombe,* p. 143, etc.). La croix est le signe de son supplice.

Sainte Hélène, mère de Constantin (Cf. *Clou,* p. 233). La grande croix qu'elle semble arborer en la tenant droite,

1. Bernard., *in Cant.,* serm. xli : « Ego, ab ineunte mea conversione, pro acervo meritorum quæ mihi deesse sciebam, mihi fasciculum collectum ex omnibus anxietatibus et amaritudinibus Domini mei colligare et inter ubera mea collocare curavi (Cantic. i, 12)....; mihi hic salutaris fasciculus servatus est, nemo tollet eum a me... Hæc meditari dixi sapientiam... Ex his mihi interdum potus salutaris amaritudinis, ex his rursum suavis unctio consolationis, etc. »

2. *Breviar.,* 13 novemb., lect. vi.

3. *Breviar.,* 19 octobr., lect. vi. Cf. AA. SS. *Octobr.,* t. VIII, p. 624, sq.; 658; 661, sqq.; 762, sqq.; 768, 780.

4. *Ordo commendationis animæ* : « Sicut beatissimam Theclam virginem et martyrem tuam de tribus atrocissimis tormentis liberasti, sic liberare digneris animam hujus servi tui, et tecum facias in bonis congaudere cœlestibus. »

5. Cf. Martinov., *Ann. eccles. græco-slavic.,* 28 octobr., etc.

6. Cf. AA. SS. *Septembr.,* t. VII, p. 195, sqq.

rappelle que nous lui devons la découverte de la vraie croix ; fait à jamais célèbre que l'Église rappelle chaque année le troisième jour du mois de mai [1]. Aussi, recourt-on à la pieuse impératrice, en certains pays, pour retrouver les choses perdues.

Cependant nos aïeux préféraient peindre sainte Hélène agenouillée avec bonheur devant la sainte croix, après qu'on eut réussi à reconnaître ce bois sacré par les miracles qu'il produisit dès sa découverte.

Les récits anciens, retracés par la vieille gravure que j'ai fait copier ici, disent que les trois croix du Calvaire furent trouvées ensemble dans la tranchée faite par ordre de l'impératrice d'après les données des témoins qui répondaient du lieu de l'enfouissement. Rien n'indiquant d'une façon bien nette quelle était celle du Rédempteur, on les apporta près d'une malade désespérée des médecins ; et sa guérison, par l'application de l'une d'elles, fut prise comme arrêt de Dieu pour l'authenticité de la grande relique cherchée par sainte Hélène [2].

Sainte Marcelline sœur de saint Ambroise, vierge ; 17 juillet, 397. Une petite croix dans sa main peut avoir été empruntée à l'usage grec qui caractérise ainsi les personnes consacrées à Dieu, et une vie occupée de méditation et de pénitence (Cf. ci-dessus, p. 278, sv.). Elle avait reçu du pape Libère le voile des vierges à la fête de Noël 352, et fit l'éducation de ses deux frères qui sont honorés comme saints par l'Église. Plus tard retirée à Milan, elle devint la maîtresse des nombreuses vierges que les exhortations de saint Ambroise arrachaient au monde [3].

Une sainte Perpétue, sur laquelle nous manquons de renseignements, est citée par divers auteurs comme fondatrice des religieuses primitives de Saint-Augustin [4]. La règle attribuée à ce Père semble désigner la sainte sous le nom de sa sœur. C'est tout ce que nous en pouvons dire, et le costume qu'on lui attribue semble un peu fait d'imagination ; mais la croix qu'on lui met parfois à la main est l'expression symbolique d'un fait rappelé précédemment à propos de sainte Marcelline.

Sainte Radegonde, reine de France (Cf. *Apparitions de Notre-Seigneur*, p. 55). Une croix qu'elle porte souvent, est le mémorial de la célèbre relique qui fit donner le nom de Sainte-Croix à la communauté de la pieuse reine dans la ville de Poitiers ; et pour laquelle semble avoir été faite l'hymne *Vexilla Regis prodeunt*, que l'Église a conservée dans ses offices.

Sainte Catherine de Sienne. Cf. *Chapelet*, p. 201 ; *Stigmates*, etc.

Sainte Marguerite de Cortone, pénitente (Cf. *Chien*, p. 218). La croix dans sa main ne rappelle pas seulement la profession qu'elle fit de pleurer ses péchés dès qu'elle fut revenue à Dieu, mais les grâces extraordinaires qu'elle reçut fréquemment en méditant la Passion de Jésus-Christ.

Sainte Madeleine dei Pazzi, carmélite (Cf. *Banderole*, p. 114 ; *Cœur*, etc.), embrassant une croix, ou recevant de Notre-Seigneur les instruments de la Passion comme un merveilleux remède contre les attaques de l'enfer. On a vu d'ailleurs quelle était son ardeur à rechercher toute espèce de souffrances.

3° *Saints crucifiés.*

Le bon larron, généralement nommé saint Dismas (Cf. *Anges*, p. 35, etc.). Lorsqu'on le représente mourant près de Notre-Seigneur, on le met constamment à sa droite [5]. Plus d'une fois l'on a joint aux ressources des arts du dessin les paroles écrites, pour faire mieux entendre l'heureuse impulsion de la grâce divine qui transforma subitement un supplicié en un patron de la bonne mort. Callot, par exemple, trace sur les lèvres de Dismas mourant la prière rapportée par saint Luc : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ; » et le Fils de Dieu oublie un instant ses propres douleurs pour lui répondre : « Sache que dès aujourd'hui tu seras

1. Cf. *Breviar.*, 3 mai. — *Legenda aur.*, cap. lxviii. — Etc.

2. AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 35 ; *Maii*, t. I, p. 361, sq. ; et *Aug.*, t. III, p. 562-566. On y trouvera réunis et classés avec ordre tous les témoignages de l'antiquité sacrée sur cette célèbre intervention de la mère du grand Constantin.

3. Cf. Labus, *Fasti*, 17 luglio. — AA. SS. *Jul.*, t. IV, p. 231, sqq.

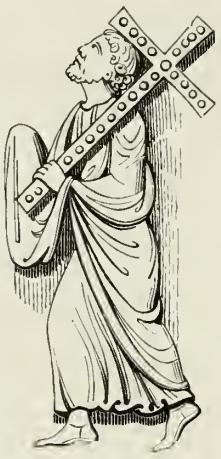
4. Bonanni, *Catalogo degli ordini religiosi*, P. II[a], *Vergini* (Roma, 1741), n° 8.

5. Cf. Anselm., ap. Canis., *Thesaurus monumentor.* (ed. Basnage, t. IV, p. 792). — *Vitraux de Bourges*, Étude IV, fig. D, n° 64 (p. 119).

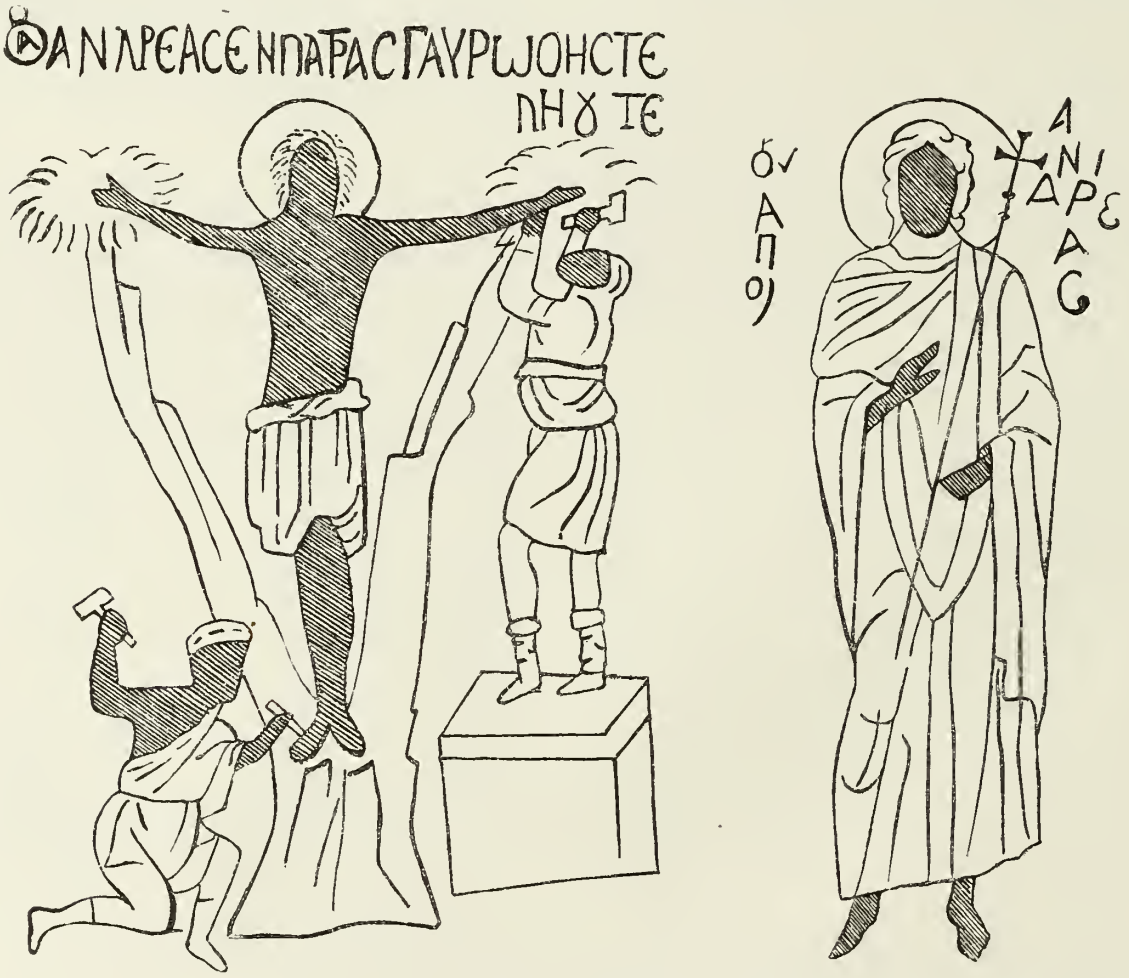
Quant aux noms que lui donnent divers auteurs anciens, cf. Bedæ opp. (Basileæ, t. III, p. 650). — Pseudo-evangel. Nicodemi, ap. Fabric. *Cod. apocryph N. T.*, t. I, p. 258 (*it.* Thilo, t. I, p. 143, 93, 589). — Goffrid. Vindocin., *Serm. de Latrone* (ap. Sirmondi opp., Venet., t. III, p. 642.) — Aug. de Bastard, *Crosses*, p. 646, sv. — Etc.

avec moi dans le paradis[1]. » D'autres fois on le peint expirant crucifié, tandis qu'un ange vient recueillir l'âme de ce pécheur converti (p. 285), pour vérifier la parole du Rédempteur.

Saint Pierre, prince des apôtres. On sait qu'il a été crucifié la tête en bas; et les anciens écrivains ecclésiastiques s'accordent à dire qu'il avait demandé comme une grâce cette modification à la sentence prononcée contre lui, pour ne pas sembler égalé à son divin maître par une trop grande ressemblance avec lui dans la mort. Quoi qu'il en soit, les monuments primitifs de la sculpture chrétienne ne renversent pas la croix sur l'épaule de saint Pierre quand ils la lui font porter comme mémorial de son martyre. En voici deux exemples empruntés à diverses époques par le P. Arthur Martin[2]. Dans le premier, qui est tiré du manuscrit de la princesse Mélisende (jadis à la grande Chartreuse, et maintenant au *British Museum*), on peut penser que la croix à longue hampe est un signe de dignité pastorale. Quant à l'autre, d'après un sarcophage d'Arles, il est visible que c'est un emblème de martyre, rappelant la parole prophétique de Notre-Seigneur au prince des apôtres (Joann. xxi, 18-22) : « ... Suis-moi. » L'éditeur des *Hagioglypta* de Jean L'Heureux[3] a bien gratuitement avancé que cette croix désignait saint Paul. Mais l'accord des anciennes représentations empêche d'admettre une conjecture si hâtée, à la fois, et si tardive; car les explications données depuis longtemps demeurent inébranlables, malgré cette innovation plus ingénieuse que solide.



Saint André, apôtre; 30 novembre. Voici comme la



mort de ce saint, et sa représentation dans la gloire, étaient entendues par les nielleurs grecs qui exécutèrent (au xi[e] siècle) les portes de bronze destinées à la basilique romaine de Saint-Paul-hors-des-Murs.

1. Luc. xxiii, 42, sq.
2. *Mélanges d'Archéologie*, t. IV, p. 169, 170.
3. Lutetiæ Parisiorum, 1856, in-8; ex bibliotheca C[i] de l'Escalopier, p. 17, 238.

L'inscription dit bien qu'il meurt crucifié à Patras (ὁ ἅγιος Ανδρέας ἐν Πατρᾷ σταυρωθεὶς τελειοῦται), mais sa croix n'est qu'un arbre bifurqué dès la naissance de la souche sur laquelle les deux pieds du saint sont cloués l'un près

de l'autre, et ses mains sont étendues vers les touffes de feuilles qui couronnent les deux tiges secondaires écartées en manière d'Y. Aussi une vieille tradition disait-elle que le saint avait été cloué sur un olivier[1].

1. Sur ce point et plusieurs autres relatifs à la même question, l'on peut consulter Sarnelli, *Lettere ecclesiastiche*, t. X, lett. II.

Cependant les miniatures du Ménologe grec[1], quasi contemporaines des portes de Saint-Paul, peignent le saint entièrement vêtu sur une croix presque semblable à celle de Notre-Seigneur; et sur les portes mêmes de Saint-Paul, comme on le voit ici, le saint dans la gloire tient une croix qui ne rappelle guère celle de son supplice. Chez nous, le sacramentaire de Metz exécuté pour Drogon au IXe siècle, montre saint André deminu sur une croix à angles droits, comme celle du Ménologe grec. Dans les roses qui couronnent les lancettes du chœur de la cathédrale à Reims[2], saint André est entièrement vêtu sur la croix, mais l'instrument de son supplice est fiché en terre par le bras droit. D'autre part, le Martyrologe métrique, qui prétend abréger les Ménées grecs[3], paraît supposer comme un fait hors de doute que saint André a été crucifié la tête en bas. On voit donc qu'en Orient et en Occident il y avait plus d'une variation à ce sujet; mais la croix oblique (ou en X), qui porte aujourd'hui parmi nous le nom de saint André (ou croix de Bourgogne), ne remonte guère au delà du XIVe siècle. Cf. *supra*, p. 281.

Pour qu'on ne soit pas réduit à m'en croire sur parole, il semble bon que je mette sous les yeux du lecteur un exemple puisé dans l'art occidental vers l'époque où la *croix de Bourgogne* n'était pas encore accueillie comme instrument du martyre de saint André. Je prends ce document dans un calque exécuté à Namur (si je ne me trompe) par le P. Arthur Martin, d'après les restes du trésor d'Oignies (Cf. p. 287). L'apôtre y tient bien une croix à quatre angles droits, mais il la porte inclinée suffisamment pour répondre à la forme suivie par le peintre verrier de Reims. Il me semble que Jean Beleth ne voulait pas dire autre chose quand il écrivait, sans le garantir : « Pependit in cruce... *per transversum*, ut nonnullis placet. » Son doute, en tout cas, fait voir que les hommes instruits n'ignoraient pas l'existence de plusieurs opinions à ce sujet; et les monuments lui donnent raison. Aujourd'hui au contraire, avec l'espèce de prescription acquise par la croix de Bourgogne, plus d'une personne assez grave sera quasi scandalisée de voir qu'on discute le droit de ce sautoir à s'appeler *croix de Saint-André*.

Mais, comme le faisait observer Sarnelli, la priorité en histoire établit un préjugé légitime[4]. Cette garantie, ou titre quelconque de probabilité, la croix bourguignonne ne l'a sûrement point; ce qui ne signifie pourtant pas que je la condamne à disparaître désormais, surtout immédiatement. En fait de représentations destinées à édifier, tout changement brusque a pour le moins cet inconvénient de leur faire parler un langage qui ne serait pas compris.

Saint Barthélemy apôtre, que nous avons accoutumé de peindre écorché, était figuré crucifié sur les portes de Saint-Paul. Mais ses deux bras y étaient élevés au lieu d'être étendus; et le bourreau, placé près de ses pieds, semblait tenir une pince avec laquelle il se mettait peut-être en devoir de l'écorcher sur cette sorte de poteau. A vrai dire, l'Église grecque ne semble guère avoir entendu parler d'autre chose que du crucifiement pour le martyre de cet apôtre. Cf. *Peau humaine*.

Saint Philippe apôtre (1 mai), sur le même monument, était crucifié la tête en bas contre une muraille. Ses Actes apocryphes, d'accord en ceci avec d'anciens légendaires, assurent qu'on lui perça les talons et qu'on le suspendit ainsi, la tête en bas, à un arbre en face d'un temple des idoles[5]. D'autres veulent qu'il ait été lapidé; mais on peut associer ces deux récits, comme le fait la chronique de Nuremberg[6], qui sans être un livre fort grave, est au moins un recueil populaire.

Saint Simon apôtre (28 octobre), dans les nielles des portes de Saint-Paul, était crucifié comme Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Matthias apôtre (24 février) est souvent peint expirant sur une croix; quoique d'anciennes légendes le fassent mourir lapidé par les Juifs et achevé par un coup de hache[7]. De fait, la croix n'est pas chez nous son attribut ordinaire. Cf. *Décollation*, etc.

Saint Jude (ou Thaddée), apôtre; 28 octobre. Les artistes l'ont parfois représenté attaché à une croix droite ou renversée. Mais nous n'avons rien de bien authentique sur l'histoire de son martyre.

Saint Sixte (Xyste) II, pape; 6 août, 258. Il fut décapité, au dire de quelques-uns; mais crucifié suivant Prudence, Baronius, etc.[8] Comme il ne siégea que onze mois sur la chaire de Saint-Pierre, son culte a peu d'éclat dans la chrétienté. Cependant c'est le monastère dédié à ce saint martyr, près de Plaisance, qui a donné le nom à la fameuse *Madone de saint Sixte;* le tableau de Raphaël ayant été primitivement au maître-autel de cette abbaye.

Saint Siméon, évêque de Jérusalem; 18 février, v. 106. Il était de la famille de David; et ce titre réuni à celui d'évêque attira l'attention du gouverneur romain, qui le fit mourir en croix dans une vieillesse avancée[9].

Saint Pierre évêque en Palestine (à Damas, peut-être), martyr; 4 octobre, v. 743. Crucifié et décapité après divers supplices[10].

Saint Acace et les dix mille martyrs, comme on dit (Cf. *Couronne d'épines*, p. 271; etc.). Les légendaires

1. *Menolog. græc.*, t. I, p. 221.
2. *Vitraux de Bourges*, Étude XVIII, fig. D.
3. 30 décembre.
4. « Quo antiquior in historia, eo præstantior in veritate. »
5. *AA. Philippi*, ap. Tischendorf, *AA. apost. apocryph.*, p. 83. — Cf. *ibid.*, Prolegom., p. XXXIV. *Item* AA. SS. *Maii*, t. I, p. 8, sqq.
6. Fol. 105, recto.
7. P. de Natalib., lib. III, cap. CXLIX. — AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 432, sq.; 445.
8. Cf. Angaissola, *Ephemerid.*, 1828, p. 60, sg.
9. AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 54.
10. *Menolog. græc.*, t. I, p. 88. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. II, p. 494-498.

racontent que, comme ces nombreux chrétiens confessaient Jésus-Christ, ils furent condamnés à périr de la même mort que lui[1]. Nous avons déjà fait observer que ce récit repose sur des fondements fort peu solides, et renferme pour le moins bien des additions suspectes.

Saint Théodore, soldat dans la même légion qui donna au ciel son homonyme que l'on surnomme d'Amasée (ou Tyro); 21 ou 20 septembre, sous Antonin. Déféré au gouverneur de Perge en Pamphylie pour avoir professé la foi chrétienne, il fut condamné à mort avec sa mère (Philippa) qui était venue le visiter, et deux soldats convertis par son exemple. Mais les autres perdirent la vie par la décollation; et pour lui, il mourut en croix après plusieurs tortures[2].

Saint Thuthael, martyrisé avec sa sœur; 5 septembre, époque indéterminée. A vrai dire, il semble bien moins avoir été crucifié qu'attaché à un poteau pour y être scié du haut en bas[3].

Saint Théodule de Césarée; 16 février, sous Dioclétien. Cloué sur une croix[4].

Saint Gémeau de Paphlagonie (Cf. *Clous*, p. 232). Il avait reproché à l'empereur son impiété; ce qui le fit condamner à d'horribles supplices, dont le dernier fut la crucifixion[5].

Saint Nestor, de Perge en Pamphylie; 28 février, sous Dèce. Crucifié pour avoir converti plusieurs païens[6].

Saint Apollonius de Sardes en Lydie, martyrisé à Iconium; 10 juillet, époque incertaine. Il répandait l'Évangile dans l'Asie Mineure, et fut condamné à mourir sur une croix[7].

Les saints Agricole et Vital, martyrisés à Bologne; 4 novembre, 304. Agricole était le maître de saint Vital, mais le martyre les rendit cohéritiers du ciel. Le serviteur fut torturé avant le maître, parce qu'on espérait que son supplice ébranlerait la résolution de l'autre. Quand le gouverneur vit que ce dernier continuait à confesser Jésus-Christ, il le fit crucifier d'une manière si barbare que le nombre des clous enfoncés dans son corps semblait ne pas lui laisser un membre qui fût sain et entier[8]. Saint Vital, comme le prédécesseur et le modèle de son maître, est généralement nommé avant lui; mais ils sont fêtés ensemble le même jour, et quelques artistes les représentent tous deux en croix, bien que Vital paraisse être mort sous les verges pendant qu'il était attaché à un poteau.

Saint Alexandre de Lyon, soldat, dit-on; 24 et 22 avril, 177. Il mourut en croix après avoir été cruellement déchiré par les fouets[9].

Saint Calliope, martyrisé à Pompéiopolis en Cilicie; 7 avril, 304. Après avoir été cruellement battu, il mourut crucifié la tête en bas. Sa mère Théoclia, apprenant cette nouvelle, distribua ses biens aux pauvres, et rendit l'âme en embrassant le corps du martyr sur le gibet[10].

Saint Sérapion martyr, de l'ordre de la Merci; 12 décembre, v. 1255. On le dit natif de la Grande-Bretagne (Irlandais ou Écossais), et l'un des premiers disciples de saint Pierre Nolasque. Comme il s'occupait du rachat des captifs chrétiens chez les Maures, il ne se refusait pas à l'occasion de maudire le mahométisme pour maintenir les fidèles dans la foi. Les Maures l'attachèrent sur une croix de Saint-André (comme on dit) pour lui ouvrir le ventre et en extraire les entrailles (Cf. *Treuil*). Un des tableaux de la galerie espagnole du Louvre, sous Louis-Philippe, retraçait ce supplice[11].

Les saints martyrs du Japon; 5 février, 1597. Ils étaient au nombre de vingt-six, dont trois religieux de la compagnie de Jésus, six Franciscains et dix-sept Japonais auxquels on donne souvent l'habit des Frères Mineurs, parce qu'ils passent pour avoir été agrégés au tiers ordre de Saint-François. A ce titre, qui ne paraît pas incontestablement établi[12], et parce que ces saints, n'ayant que le titre de Bienheureux jusqu'en 1861, étaient fêtés uniquement par les deux corporations religieuses qui les réclamaient comme frères, l'usage s'est introduit de ne représenter que le groupe auquel chacun rendait honneur. Ainsi, les trois Jésuites d'une part, et les vingt-trois autres de même, figurent presque toujours comme s'ils eussent souffert isolément. Mais tous furent crucifiés et percés de lances, le même jour et sur une même colline, près de Nangasaki.

Ce serait être bien neuf en histoire ecclésiastique que de regarder ces vingt-six martyrs comme ayant souffert une mort plus douloureuse que tant d'autres victimes de la persécution japonaise. Ceux-ci furent tout simplement les prémices du sang qui coula surabondamment dans cette généreuse chrétienté, lorsque le pouvoir politique se déclara ennemi de l'Évangile.

Saint Simfon (ou Simon) de Trente, enfant crucifié par les juifs pendant la semaine sainte; 24 mars, 1472[13]. Il n'y a pas moyen de rejeter sur le préjugé des antipathies populaires toutes les histoires de ce genre que nous a transmises le moyen âge. Elles sont nombreuses, et plus

1. P. de Natalib., lib. V, cap. xxxvii. Cf. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 904; et *Jun.*, t. IV, p. 175-193.
2. *Menolog. græc.*, t. I, p. 57. Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. VI, p. 137-140.
3. *Menolog. græc.*, t. I, p. 18.
4. *Ibid.*, t. II, p. 194.
5. *Ibid.*, t. II, p. 21.
6. *Ibid.*, t. II, p. 216.
7. AA. SS. *Julii*, t. III, p. 35.
8. P. de Natalib., lib. X, c. xxi. — Gregor. Turon., *De glor. martyrum.* — Etc.
9. AA. SS. *April.*, t. III, p. 7-10.
10. AA. SS. *April.*, t. I, p. 659-662.
11. Cf. M. M. Ribera, *Centuria primera del... Instituto... de la Merced*, p. 570.
12. Plusieurs du moins avaient été au service des Franciscains.
13. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 494-502. Cf. J. Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, 5e édition, t. V (1863), p. 593.

d'une a été constatée en divers pays par des procès et des expertises qui ont leur valeur[1].

Les saintes Marthe et Marie martyres, sœurs; 8 février, époque indéterminée. Elles s'étaient déclarées chrétiennes sur le passage du préfet de la province. Celui-ci, sans faire profession de fureur contre le christianisme, ne crut pas devoir tolérer une bravade si publique; il les livra donc à ses soldats, qui crucifièrent ces deux vierges et les tuèrent sur la croix à coups d'épée[2].

Sainte Apollonie de Rome, vierge et martyre; 9 février, sous Julien l'Apostat. Avouons tout d'abord que son existence n'est pas très-bien établie[3]. Mais son histoire quelconque a été mêlée à celle de sainte Apolline d'Alexandrie, qui est beaucoup plus célèbre et beaucoup plus authentique. De là il est arrivé que celle-ci, qui est reconnue pour avoir terminé son martyre dans les flammes, est cependant représentée quelquefois comme si elle était morte crucifiée. Ce peut être aussi un emprunt fait à l'histoire de saint Apollonius d'Iconium.

Sainte Wilgeforde, ou *Liberata* (Cf. *Barbe*, p. 121; *Musique*).

Ma gravure ci-jointe, que j'emprunte aux Bollandistes (AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 299), fait voir que la barbe n'était pas un ingrédient indispensable de cette légende; et peut-être faut-il donner aussi le nom de sainte Wilgeforde à la peinture d'un triptyque qui se voit dans l'hôpital de Saint-Jean à Bruges (n° 9 de la *Notice* publiée en 1861). Mais je ne l'ai pas vue de mes yeux.

La couronne indique que l'on tenait la sainte pour fille de roi; et la colombe peut être un signe de pureté ou de l'assistance du Saint-Esprit, car je ne vois pas que les récits ordinaires fassent sortir l'âme de la martyre sous cette forme.

Sainte Julie de Carthage, martyre en Corse[4] (Cf. *Colombe*, p. 243).

N'oublions pas ce qui a été dit plus haut, que la croix a plusieurs fois été employée par les artistes en manière de chevalet.

4° *Crucifix.*

Nicodème, le disciple de Jésus-Christ (Joann. III, 1, etc., XIX, 39, etc.), passe pour avoir sculpté un crucifix, et les gens de Lucques lui attribuent le Saint-Voult. En conséquence, on le peint parfois sommeillant au pied de la croix qu'il a ébauchée, et ayant près de lui des instruments de sculpteur. C'est que l'image, dit-on, aurait été achevée par les anges, tandis que le saint dans son rêve désespérait d'y mettre la dernière main d'une

Sainte Wilgeforde.

façon convenable pour retracer exactement ses souvenirs.

Ne pourrait-on pas voir dans cette légende quelque dérivation, mal interprétée, du *typique* de Jérusalem envoyé par Nicodème abbé de Saint-Sabas? Cf. Maï, *Nova collectio... Vatican.*, t. IV, P. II, p. 168.

Saint Pie V, pape; 5 mai, 1572. Agenouillé et approchant de ses lèvres un crucifix, dont les pieds se déta-

1. Voici, sans grandes recherches, quelques-uns de ces petits martyrs dont la mémoire est honorée dans l'Église. Je les range par ordre alphabétique, et ne m'occupe pas d'en épuiser la liste pour une note accidentelle comme celle-ci :

Saint Albert de Pologne,	Saint Laurent de Marostica,
Saint André d'Innsprück,	Saint Louis de Ravensburg,
Saint Guillaume de Norwich,	Saint Novello de Bergame,
Saint Henri de Ratisbonne,	Saint Manços de Portugal,
Saint Hugues de Lincoln,	Saint Richard de Pontoise,
Saint Joannet de Cologne,	Saint Rudolf de Berne,
Saint Kenelm de Winchelcomb,	Saint Werner de Wesel, etc.

Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 502.

2. *Menolog. græc.*, t. II, p. 174. — AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 157.

3. AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 280, 278.

4. Comme les reliques de cette sainte furent transportées à Brescia, donnons ici du moins quelques strophes des hymnes qu'on y chantait en son honneur (Cf. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 170).

« Ad matutinum :

Adest beatæ virginis
Sacer natalis Juliæ,
Quo cœlum scandit inclytis
Martyr onusta præmiis.
Infanda nam barbaries
Prædaverat Carthaginem,
Ex qua colendam virginem
Eusebius sortitus est.
. . . . . .
Hæc mortis in equuleo
Flagris attrita concinit,
Crucis nixa patibulo
Hostis trophæum sustulit.
Et bonum finem tribuens,
Columba valde splendida
Ex ejus ore prodiit;
Viam polorum petiit.
Etc. »

chent pour se retirer en arrière. Il avait coutume, le soir après ses prières, de baiser les pieds du crucifix devant lequel il les avait récitées. Un jour l'image de Jésus-Christ dégagea ses pieds comme pour éviter les lèvres du saint. Celui-ci crut d'abord que Dieu avait quelque reproche à lui faire; mais le confesseur, appelé, soupçonna tout autre chose. On s'aperçut que les pieds du

crucifix étaient humides; et de la mie avec laquelle on les essuya, on empoisonna un chien. C'était une tentative contre la vie du pape, que le miracle avait détournée[1]. Ce crucifix est encore conservé à Rome, si je ne me trompe.

Saint Porphyre, évêque de Gaza; 26 février, 420. Les Grecs racontent de lui que, visitant Jérusalem pour obtenir la guérison d'une maladie, il vit Notre-Seigneur sur la croix et recouvra la santé. La dignité épiscopale ne lui fut conférée que plus tard[2].

Saint Honoré, évêque d'Amiens (Cf. *Boulangers*, p. 144; *Main divine*). Un crucifix incline la tête sur son passage comme pour confirmer la vérité des reliques qu'il venait de découvrir. Je crois qu'il s'agissait des corps des SS. Fuscien, Victoric et Gentien. Selon d'autres, cela se serait passé lorsque les reliques de saint Honoré lui-même furent retrouvées au XIe siècle[3].

Saint Bonaventure, religieux de Saint-François et évêque (Cf. *Chapeau de cardinal*, p. 199, sv.). Saint Thomas d'Aquin lui demandant, dit-on, à voir sa bibliothèque pour se rendre compte des sources où il pouvait puiser les hautes considérations qui l'ont fait nommer *docteur séraphique*, Bonaventure lui montra son crucifix, disant: « Voilà mes livres. »

Saint Pierre de Luxembourg cardinal, évêque de Metz; 2 et 5 juillet, 1387. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparaît crucifié[4], pour récompenser l'esprit de dépouillement qui lui faisait souvent répéter ces paroles adoptées depuis par saint Philippe Néri: « Méprisez le monde, méprisez vous vous-mêmes, réjouissez-vous d'être méprisés, mais gardez-vous de mépriser personne. » Il mourut ayant à peine dix-huit ans et n'ayant pas encore dépassé le diaconat. La ville d'Avignon l'a choisi pour l'un de ses protecteurs, parce qu'il était mort à Villeneuve près de là, et avait été signalé de bonne heure à la dévotion des fidèles par d'éclatants miracles.

Saint Nil le Jeune, fondateur et abbé du monastère grec de Grotta-Ferrata près de Frascati; 26 septembre, 1005. Pendant qu'il est en prière devant un crucifix, l'image de Notre-Seigneur détache sa main droite pour le bénir. C'est un des traits de sa vie peints par le Dominiquin, dans l'abbaye de Grotta-Ferrata[5]. On le représente aussi battu par les démons, mais ce n'est pas là une caractéristique sous laquelle ce saint soit bien connu; outre que sa qualité de religieux grec, dans une contrée latine, n'a pas contribué à répandre beaucoup son culte parmi les chrétiens occidentaux.

Saint Jean Gualbert, fondateur de l'ordre de Vallombreuse; 12 juillet, 1073. Comme il venait d'accorder la vie au meurtrier d'un de ses parents, il entra dans une église près de Florence (les Florentins assurent unanimement que c'était à San-Miniato), et un crucifix inclina la tête vers lui comme pour le remercier du pardon qu'il venait d'accorder à son adversaire. Le jeune homme, jusque-là imbu de bien des idées du monde, comprit que rien n'était perdu de ce que l'on faisait pour un si grand et si bon maître. Aussi voulut-il prendre immédiatement le parti de ne plus servir que Jésus-Christ, en recevant

1. AA. SS. *Maii*, t. I, p. 715.

2. AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 646, sq.

3. Les Amiénois disent qu'il en reste une trace dans le grand crucifix archaïque de leur cathédrale qui porte le nom de *saint Sauf*. Un vieux bréviaire de Beauvais (XIVe siècle) a cette antienne dans l'office de Laudes pour la fête du saint (le 16 mai):

« O novitatis opus! defuncti corpus honorans,
Crux caput inclinat, sanctum reverenter adorans.
Res manifesta patet, nec sancti fama laborat,
Non opus est verbis ubi res sine voce perorat. »

Mais une prose du Missel d'Amiens (*Ambianis plebs devota*) raconte ce fait tout simplement, sans réflexions:

« Olim consueto more
Ferebatur cum honore
In quadam ecclesia:
In qua pendens forma Christi
Crucifixum monstrans, isti
Præbuit obsequia.

Nam qua parte ferebatur,
Illuc statim vertebatur
Crucifixi species.
Quod devote retulerunt
Omnes qui hanc conspexerunt
Se vertentem pluries. »

4. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. I, p. 557.

5. Supposons donc que l'artiste puisait à des chroniques locales. Les Bollandistes, dans la vie du saint (qui n'est pas concise pourtant, ne nous en apprennent rien.

l'habit de Saint-Benoît dans le monastère où cette grâce lui avait été accordée [1].

Saint Albert de Sicile, carme; 7 août, 1306. Les Carmes l'honorent comme un des saints qui ont le plus illustré l'Ordre, parce qu'il a donné à leur genre de vie un singulier éclat dès les premiers temps de leur introduction en Europe. On a même voulu que ce fût lui qui eût rapporté de Palestine la règle donnée aux Carmes par le bienheureux Albert patriarche de Jérusalem, mort en 1214. Mais il n'est pas même clair qu'il ait jamais visité la Terre sainte, à part les autres difficultés.

Quoi qu'il en soit, on lui met souvent à la main un crucifix dont la tige et les bras se terminent en lis. Ce semble être une imitation de ce que nous avons rapporté au sujet de saint Bruno (Cf. *Branche d'arbre,* p. 146); on aura sans doute voulu rappeler ainsi l'amour de saint Albert pour la mortification, et le bonheur qu'il eut de porter jusqu'au tombeau son innocence baptismale.

On a donné aussi à saint Columban (Cf. *Ours*) une croix dans le genre de celle que tient saint Bruno. Prenons-la comme une façon d'exprimer son goût pour la vie solitaire et pénitente. Mais ce n'est pas sa caractéristique ordinaire, et je ne la crois pas très-ancienne.

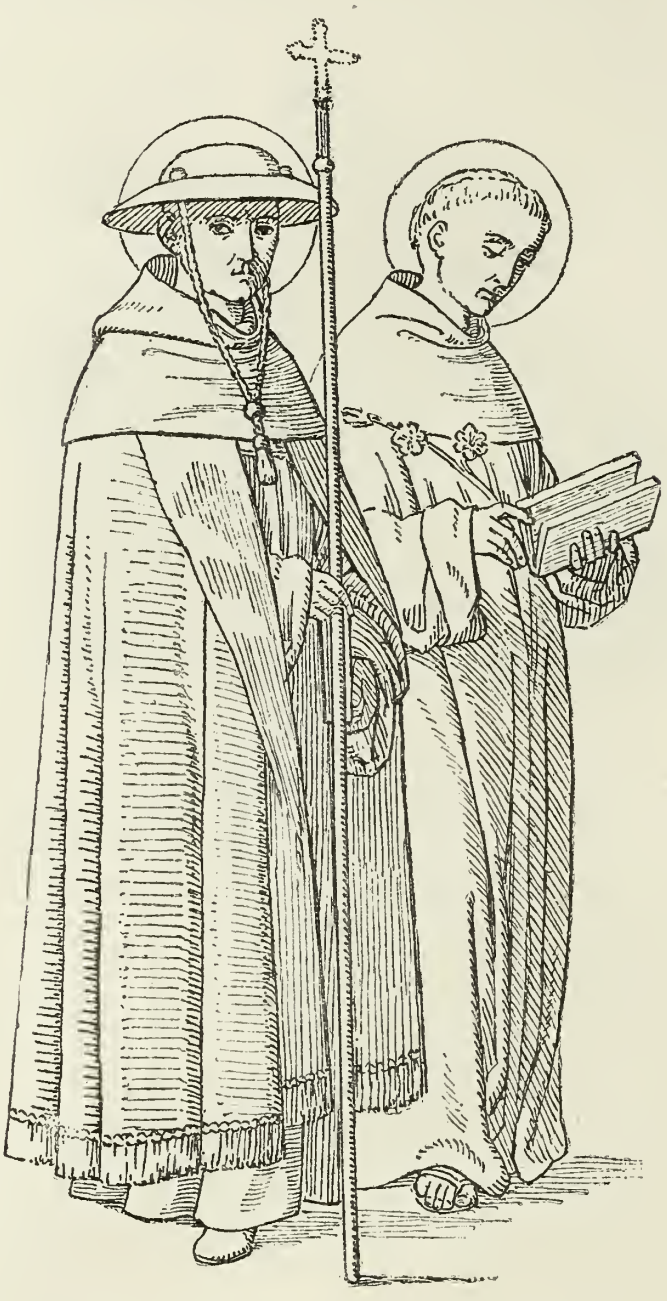
Saint Guillaume d'Eskil ou de Ripe (ou de Danemark), chanoine régulier de Sainte-Geneviève; 6 avril, 1203. Agenouillé devant un vitrail représentant Jésus-Christ crucifié. C'est le souvenir de la résolution qu'il prit de contribuer à la réforme des Génovéfains de Paris, en se prosternant devant un crucifix de la salle capitulaire. La réputation de sainteté qu'acquit bientôt l'abbaye de Sainte-Geneviève fit appeler saint Guillaume en Danemark par Absalon évêque de Roskild. Là notre compatriote rétablit la vie régulière dans plusieurs chapitres danois, et mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, après avoir été averti du jour de sa mort sept ans d'avance [2].

Saint Rainier pénitent, patron de Pise; 17 juin, 1160. Recouvrant au pied d'un crucifix la vue qu'il venait de perdre, et recevant en même temps l'assurance du pardon de ses péchés.

Le bienheureux Bonagiunta, l'un des sept fondateurs de l'ordre des Servites; 31 août, 1257. On le représente soit en chasuble et les bras étendus en croix, soit tenant un crucifix embrassé sur lequel il fixe ses regards. C'est que, venant de célébrer la messe, et sans quitter les ornements sacerdotaux, il se mit à expliquer les mystères de la Passion avec ferveur. Arrivé à ces paroles : « Et ils le crucifièrent, » il versa d'abondantes larmes et ouvrit ses bras comme Notre-Seigneur sur la croix; puis mourut en prononçant ces autres mots de l'Évangile : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains [3]. »

Saint François d'Assise (Cf. *Ange,* séraphin, p. 38; *Stigmates,* etc.).

Saint Antoine de Padoue (Cf. *Ane,* p. 32; etc.). Il porte souvent un crucifix qui se ramifie en branches de lis, comme on vient de le voir pour saint Albert carme. Les



mêmes motifs auront donné lieu à cette représentation. Voici, d'après un tableau du Louvre, dû au Moretto da Brescia (Alessandro Bonvicino), un groupe de notre saint et de saint Bonaventure [4]. Saint Antoine de Padoue n'y tient pas le crucifix précisément, mais du moins le lis; cela suffit pour comprendre le symbolisme des artistes dont nous avons parlé.

1. *Breviar.*, lect. IV. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. III, p. 313, sq., etc.
2. B. Saint-Yves, *Vie de sainte Geneviève,* p. 328-331.
3. AA. SS. *August.*, t. VI, p. 785, sq.
4. La croix de saint Bonaventure n'est pas entière dans l'original.

Saint Thomas d'Aquin (Cf. *Ailes*, p. 26; *Banderole*, p. 113, etc.). A San-Domenico-Maggiore de Naples on montre encore le christ qui aurait parlé au grand docteur dominicain, pour le féliciter de ses travaux. Mais quelques artistes se contentent de représenter notre saint agenouillé devant un crucifix, sans rappeler autrement l'entretien, comme s'il ne s'agissait que d'une oraison quelconque. En quoi il y a danger de faire prendre saint Thomas pour saint Bonaventure, qui déclarait avoir puisé ses doctrines théologiques dans la prière. Cf. p. 291.

Saint Jean le Bon, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin; 23 octobre, 1249. On raconte que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut, l'invitant à baiser ses plaies[1].

Saint Raimond Palmerio (ou Zanfagna); 28 juillet, 1200. Dans l'église de Sainte-Brigitte à Plaisance, un crucifix de bois lui adressa la parole[2]. Le surnom de Palmerio lui fut donné parce qu'il portait une palme à la main; il est considéré comme le fondateur du grand hôpital de Plaisance.

Saint Jean Népomucène (de Népomuk), chanoine de Prague et martyr du sceau de la confession (Cf. *Cadenas*, p. 156); 16 mai, 1383. Le crucifix qu'on lui met en main semble indiquer qu'il était prédicateur[3], de même que son titre de chanoine lui fait donner le rochet, l'aumusse et la birrette. Cf. *Étoile, Langue*.

Saint Pellegrino Laziosi de Forli, religieux dans l'ordre des Servites; 1 mai, 1345. Notre-Seigneur Jésus-Christ détache de la croix un de ses bras pour l'embrasser. Il eut cette vision en songe, et le résultat fut la guérison soudaine d'une plaie maligne au moment où les chirurgiens ne voyaient de ressource que dans l'amputation[4]. Cf. *Jambe*.

Saint François Xavier (Cf. *Banderole*, p. 113). Un crabe lui rapporte son crucifix qui était tombé dans la mer. Se rendant sur un vaisseau portugais vers une île voisine d'Amboine, il fut assailli d'une tempête qui alarma l'équipage, tout accoutumé qu'on y était aux dangers de l'océan Indien. Le saint, prenant un petit crucifix qu'il portait habituellement, voulut le plonger dans les flots pour apaiser la mer. Mais le crucifix lui échappa et fut emporté par les vagues. Le lendemain on prit terre à l'une des îles; et depuis environ vingt-quatre heures le crucifix était perdu, lorsque le saint vit venir à lui un crabe sortant de la mer et portant cette même croix élevée en haut. L'homme de Dieu s'agenouillant, prit son crucifix, le baisa, et demeura longtemps en prières pendant que l'animal regagnait les flots[5].

Ce prodige est rapporté dans le procès de la canonisation du saint; cependant il ne faudrait pas se figurer qu'on possédât l'individu qui a été l'instrument du miracle, parce que l'on aurait une espèce de crabe indien marqué de la croix. Car il existe dans les mers de l'Inde un *Portunus crucifer;* comme nous avons des ânes portant la croix sans qu'il faille y voir ni l'individu qui a servi de monture à Notre-Seigneur, ni sa descendance.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, saint François Xavier peut encore avoir un crucifix à la main comme missionnaire; et au même titre on donne cet attribut à plusieurs autres jésuites, tels que saint François Régis (16 juin, 1640) et saint François de Geronimo (11 mai, 1716).

Saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs serviteurs des malades; 18 juillet, 1614. Un crucifix détache ses bras de la croix pour l'embrasser et l'encourager à poursuivre ses projets charitables malgré les obstacles qui en entravaient l'exécution[6].

Saint Camille et ses religieux portent une croix sur le côté droit de la soutane et du manteau (Cf. *Religieux*); affaire de costume, comme pour les croisiers qui la portent sur le scapulaire. En outre saint Camille est représenté souvent tenant en main un crucifix pour exhorter les moribonds.

Sainte Euphrasie la Jeune (*Eupraxia*), solitaire; 13 mars, 395. On raconte que, considérant un crucifix, elle crut voir dans ses bras ouverts une invitation à l'embrasser; et courut l'environner de ses bras pour lui promettre de n'avoir jamais d'autre amour. Aussi renonça-t-elle au monde, malgré sa naissance qui pouvait lui promettre une haute fortune, et s'en alla vivre en Thébaïde, dans un monastère de religieuses[7].

Sainte Radegonde reine de France, puis abbesse (Cf. *Apparitions de Notre-Seigneur*, p. 55). Le crucifix à la main, parce qu'elle se fit envoyer de Constantinople une insigne relique de la vraie croix, et en donna le nom à son monastère de Poitiers. Ce fut pour l'arrivée de ce reliquaire que Fortunat composa, dit-on, le *Vexilla regis* adopté par toute l'Église dans sa liturgie.

Sainte Abondance (*Abundantia*); 19 janvier, vers le x^e^ siècle. Pendant un pèlerinage qu'elle faisait, dit-on, à Jérusalem en compagnie de sa mère et de saint Maïeul, elle se trouva tellement touchée de la grâce en visitant le lieu où Jésus-Christ portant sa croix rencontra la très-sainte Vierge, qu'elle s'y résolut à renoncer au monde. Elle accomplit ce dessein d'abord en Palestine, puis à Spolette sa patrie.

Sainte Maure, v. 850. M. Helmsdœrfer l'aura proba-

1. Il en est dit quelques mots dans les Bollandistes. AA. SS. *Octobr.*, t. IX, p. 710, 720, 747.

2. Anguissola, *Ephemerid.*, 1831, p. 5-8.

3. En Italie, beaucoup de chaires ont à demeure un crucifix planté dans un support saillant (parfois en manière de bras) pour pouvoir être saisi et montré aux fidèles par celui qui annonce la parole de Dieu.

4. Labus, *Fasti*, 1 maggio.

5. Bouhours, *Vie de saint François-Xavier*, l. II

6. *Breviar.*, 18 jul., lect. v.

7. AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 267.

blement vue devant un crucifix, qui est censé lui avoir fait entendre des soupirs. Mais je m'en rapporte aux Bollandistes, qui n'ont su qu'en dire, et attendent encore quelque manuscrit où la vie de cette sainte soit exempte de fables hibernoises[1].

Sainte Brigitte de Suède (Cf. *Cœur*, p. 235), priant devant un crucifix. Ce n'est pas seulement à cause de sa dévotion particulière pour méditer la Passion de Notre-Seigneur et des lumières qu'elle reçut à ce sujet; c'est surtout parce qu'en plusieurs circonstances Jésus-Christ lui apparut pour encourager et exciter en elle cette piété[2]. Un crucifix de la basilique de Saint-Paul à Rome, s'étant tourné vers la sainte pendant qu'elle priait, cette merveille occasionna une dévotion particulière des fidèles pour l'image qui avait été l'instrument du prodige[3].

Sainte Hedwige (Havoie, Avoye) duchesse de Silésie[4], puis veuve et cistercienne; 17 octobre, 1243. On raconte qu'un crucifix détacha sa main droite de la croix pour la bénir[5]. Elle portait si loin son respect pour tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de la Passion, qu'elle s'agenouillait afin de baiser à terre les brindilles de paille qu'elle trouvait croisées, et les déplaçait du chemin pour qu'elles ne fussent point foulées aux pieds par les passants[6].

Sainte Lutgarde, abbesse cistercienne d'Ayviers en Brabant; 17 juin, 1246. Notre-Seigneur en croix détache une de ses mains pour l'embrasser; ou bien la sainte tient un crucifix qu'elle serre entre ses bras. Ailleurs on la peint portant la couronne d'épines et les clous dans sa main, à cause de sa dévotion pour la Passion de Jésus-Christ. On raconte que toute jeune encore, et comme on songeait à la marier, elle vit Notre-Seigneur lui montrant son côté ouvert, et disant : « Voilà celui qu'il te faut aimer[7]. »

Sainte Marie d'Oignies, solitaire; 23 juin, 1213. Prosternée devant un crucifix. Elle avait ramené à Dieu un pécheur, et le Ciel lui fit connaître que ce malheureux était retombé dans son ancienne inconduite. A force de prier, elle obtint de nouveau son retour à la grâce[8].

Sainte Élisabeth de Thuringe (Cf. *Couronne*, p. 269). Jeune encore, comme elle entrait dans l'église, un crucifix attira ses regards, et cette pensée lui vint à l'esprit : « Me voici couverte de soie et couronnée d'or, tandis que mon Seigneur est nu sur la croix et couronné d'épines! » Depuis lors elle ne voulut plus paraître à l'église que dans la toilette la plus simple.

Sainte Colette, réformatrice des Clarisses; 6 mars, 1447. Ce n'est pas précisément Jésus-Christ en croix que l'on voit entre ses mains, mais l'enfant Jésus couvert de plaies, tel que Notre-Seigneur était sur le Calvaire. La Mère de Dieu le lui présenta en se plaignant de la barbarie des pécheurs qui réduisaient son divin fils en un état si cruel[9].

Sainte Catherine dei Ricci, dominicaine (Cf. *Couronne d'épines*, p. 272). Un crucifix devant lequel elle priait, s'anime et détache ses bras pour l'embrasser[10].

Sainte Jeanne de Valois, reine de France; 4 février, 1505. On lui met souvent un crucifix à la main, pour rappeler sa piété envers la Passion. Répudiée par Louis XII qui lui avait laissé le Berry pour apanage, elle y vivait tout occupée des pauvres et de la prière. Dans un oratoire consacré au Saint-Sépulcre, elle se retirait souvent seule pour répandre des larmes sur les souffrances de Notre-Seigneur, et se frappait la poitrine avec une pierre.

CROSSE.

On ne s'attend pas sans doute à voir énumérés ici tous les saints personnages qui ont pu porter la crosse à titre épiscopal ou abbatial. Ce ne peut être non plus l'occasion d'introduire un mémoire archéologique sur l'antiquité de la crosse dans l'église, et sur les différentes formes qu'elle a prises à diverses époques ou en diverses contrées[11]. Mais quelques observations archéologiques importent cependant à la matière que nous traitons, parce qu'elles peuvent empêcher une interprétation inexacte des monuments dont nous cherchons à donner la clef. Parcourons ces points aussi rapidement que possible pour ne pas empiéter sur le terrain dû au véritable sujet de notre ouvrage, qui est le moyen de reconnaître les caractéristiques des saints.

On a dit que la crosse des évêques et celle des abbés se différenciaient par la manière dont elles devaient être portées. La volute, pour un évêque, devrait être tournée en dehors, tandis qu'un abbé serait tenu de la diriger vers lui (ou en dedans); manière de faire entendre, prétend-on, que la juridiction abbatiale est renfermée dans le territoire monastique, ou que son pouvoir pastoral est de

1. AA. SS. *Jul.*, t. III, p. 471.
2. AA. SS. *Octobr.*, t. IV, p. 486, 487.
3. Nicolai, *Della basilica di San Paolo*, p. 36.
4. On l'appelle communément duchesse de Pologne, parce que la Silésie était un démembrement des États polonais, l'un des duchés les plus occidentaux de la confédération lekhe. Quoi qu'il en soit, cette sainte est particulièrement honorée par les Polonais, et son mari appartenait au sang de la Pologne.
5. Rader, *Bavaria sancta*.
6. AA. SS. *Octobr.*, t. VIII, p. 236.
7. *Calendar. benedict.*, 17 jun.
8. AA. SS. *Jun.*, t. IV, p. 652.
9. AA. SS. *Mart.*, t. I, p. 561, etc.
10. Cf. Brocchi, *Vite dei SS... Fiorentini*, t. I, p. 420, 426, 432 et 433.
11. Le P. Arthur Martin, dans le tome IV de nos *Mélanges d'Archéologie* (où chacun signait pour soi), s'est efforcé de compléter par de nombreux dessins une notice de M. l'abbé Barraud sur le bâton pastoral, et à ses gravures il a joint des considérations nombreuses auxquelles je ne saurais toujours souscrire. M. le comte Auguste de Bastard s'est chargé d'en relever un certain nombre, et cependant il resterait encore beaucoup à dire. Heureusement ce n'est pas ici le lieu de reprendre tout cela sous œuvre.

concession purement gracieuse et relativement récente.

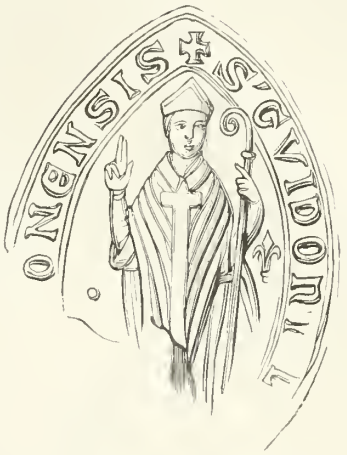
A la vérité, bien des gravures modernes semblent avoir adopté cette pragmatique; mais les sceaux, plus anciens et plus recevables, ne confirment pas chez nos ancêtres cette distinction qui serait assurément fort commode si elle était suffisamment prouvée. Voici Garnier de Traines, évêque de Troyes depuis 1193 jusqu'en

1205, époque où l'on pouvait s'y connaître apparemment.

Ajoutons encore le sceau de Manassès évêque de Langres, entre les années 1179 et 1193. C'est aussi une crosse avec la volute en dedans [1].

Or la concession des ornements pontificaux pour la dignité abbatiale s'étant surtout multipliée vers ce temps-là, avant de passer en droit commun, ainsi que l'exemption monastique de la juridiction épiscopale, il semble que ce devrait être le moment où les évêques auront veillé le plus à éviter la confusion entre eux et les abbés. Dans le fait, on ne voit pourtant pas que la direction de la crosse leur ait paru un moyen d'être compris à ce sujet.

En veut-on un exemple plus récent? Voici Gui (I ou II) de Langres, entre les années 1250 et 1291. Les défenseurs de l'opinion moderne se trouveraient donc réduits à supposer que ni ces prélats, ni leurs ayants cause, ne daignèrent surveiller l'exécution du sceau officiel! Qui le croira?



Mais, pour ne pas avoir l'air de courir à des solutions hâtées, consultons un autre ordre de faits. Voici un abbé (saint Maur) représenté plusieurs fois sur des enseignes de pèlerinages avec la crosse en dehors [2].

La même classe de monuments nous donnera aussi saint Faron [3] évêque de Meaux, avec la crosse en dedans; et saint Éloi [4] évêque de Noyon, sans tenir

compte davantage de l'exigence supposée pour la direction de la volute.

Il est vrai que d'autres *enseignes* représentent les mêmes saints avec la crosse posée différemment: en dedans pour les abbés, et en dehors pour les évêques; ce qui montre que les artistes quelconques qui exécutaient ces plombs, n'avaient pas l'idée d'une règle de droit

1. Cf. *Recueil... de la Société de sphragistique*, t. II, p. 152.

2. Il a déjà paru ainsi sous le titre *Béquilles* (p. 131), et l'on peut en voir d'autres exemples dans les *Plombs historiés* (IIe série, 1863; p. 117, 119, 120, 124) de M. A. Forgeais, auquel je dois beaucoup de ceux que j'ai reproduits ici et plusieurs qui vont suivre. Je suis bien aise de le redire, quoique je ne l'aie guère dissimulé.

3. Cf. *Plombs historiés*, *Enseignes de pèlerinages*, p. 135 et 145.

4. *Ibid.*, p. 165, 168 et 169.

très-impérieuse qui eût à régir ce point de liturgie. Je sais bien qu'on pourra récuser leur témoignage, à cause des naïvetés étranges qui se montrent fréquemment dans leurs œuvres. Toutefois que dira-t-on des chanoines ou des archevêques de Bourges, qui dans les vitraux de leur cathédrale, ont laissé représenter saint Guillaume avec la crosse tournée en dedans [1] ? A la vérité, presque tous les autres évêques et archevêques de la même galerie portent la volute dirigée en dehors, et l'on pourrait imaginer de répondre que l'on aura voulu désigner ainsi la profession monastique d'où avait été tiré saint Guillaume. Eh bien, citons un autre archevêque, Joscion de Tours (1157) ; et dans un sceau [2], où il s'agissait sûrement de constater la dignité métropolitaine si contestée au siége de saint Martin par l'entêtement des Bas-Bretons.

On en pourrait citer bien d'autres ; et qui voudra y regarder de près, s'apercevra bientôt que le moyen âge ne paraît pas avoir soupçonné l'existence légale d'un moyen de distinction assez utile d'ailleurs, en pratique, s'il eût été vraiment bien établi.

Mais pour ne pas laisser lieu de croire que d'autres provinces ecclésiastiques donneraient un résultat différent, montrons (vis-à-vis) le tombeau de Durand de Dôme évêque de Toulouse, mort en 1071.

Ripostera-t-on peut-être, que sa crosse en dedans indiquerait la dignité abbatiale conservée par lui à Moissac durant son épiscopat, comme l'atteste sa pierre sépulcrale, d'accord avec l'histoire ? Alors il s'agit de voir comment faisaient les abbés.

Les moines donc, de leur côté, n'ont pas l'air de s'être réglés davantage sur cette prétendue pragmatique ; témoin (outre ce que je dirai p. 298) la mître que voici, exécutée pour l'abbaye de Saint-Gildas en Bretagne. On y voit les saints abbés du lieu portant leur crosse de la façon qui serait censée caractériser un évêque.

Au XVI^e^ siècle, époque où la distinction aurait enfin pu être fixée, nous avons la crosse reproduite sous le titre *Cerf* (p. 183), à l'occasion de saint Hubert ; là le saint évêque de Maestricht tourne vers lui la volute de sa crosse.

Ajoutons à ce propos que dans le même monument, le nœud de la crosse portée par le saint est chargé d'un

Tombeau de Durand de Dôme

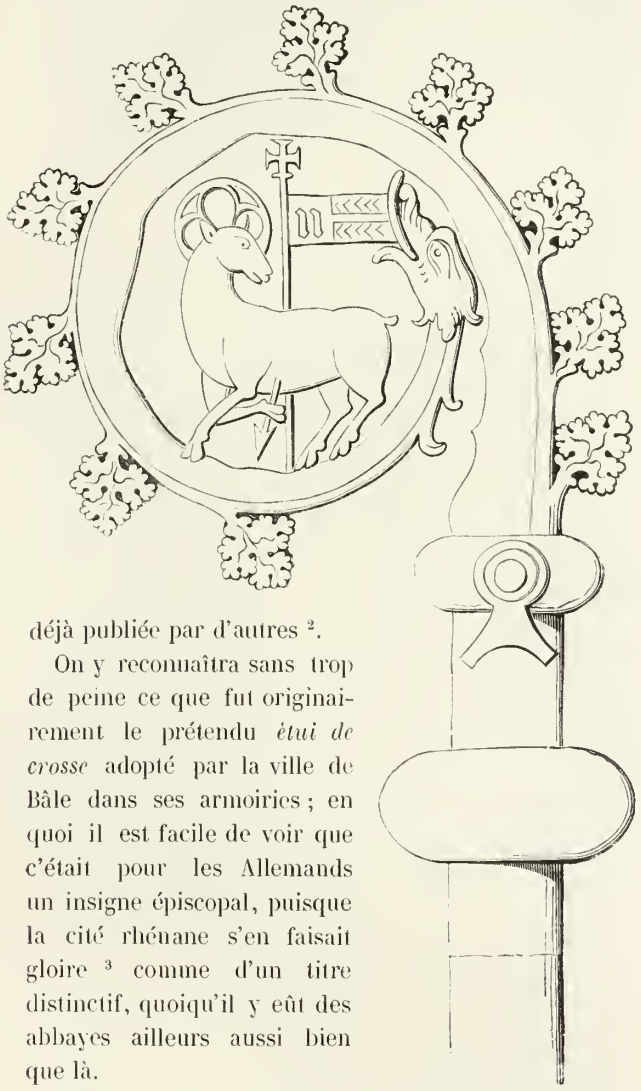
petit appendice [3] qui semble voltiger au gré de l'air. C'est

Mître de Saint-Gildas.

le voile (*velum*), draperie suspendue au nœud ou même

1. *Vitraux de Bourges*, pl. XVII.
2. *Recueil... de la Société de sphragistique*, t. II, p. 302.
3. Par oubli du graveur (du dessinateur même, peut-être), on n'aperçoit pas une ganse qui reliait cet appendice à la crosse. Mais il est aisé de reconnaître qu'un trait a été négligé. Le P. Arthur Martin, avec son talent et sa fougue d'artiste, était sujet à des distrac-

à la volute [1], soit par un simple cordon, soit au moyen d'une sorte d'agrafe métallique qui retenait la sommité de ce tissu plissé, retombant le long du manche vertical (ou hampe). Tel est, par exemple, l'appendice qui charge le dernier renflement dans une crosse hybride



déjà publiée par d'autres [2].

On y reconnaîtra sans trop de peine ce que fut originairement le prétendu *étui de crosse* adopté par la ville de Bâle dans ses armoiries ; en quoi il est facile de voir que c'était pour les Allemands un insigne épiscopal, puisque la cité rhénane s'en faisait gloire [3] comme d'un titre distinctif, quoiqu'il y eût des abbayes ailleurs aussi bien que là.

Le *velum* paraît avoir servi primitivement (mais pourtant assez tard) à saisir le bâton pastoral sans risquer de laisser sur le métal poli de la hampe l'impression de la main, ou de faire éprouver au dignitaire une sensation désagréable de froid que cette tige métallique devait causer dans la saison rigoureuse. On peut, il est vrai, imaginer que les gants y suffisaient de reste. Mais les artistes qui ont donné des gants aux évêques hors de la première partie du saint sacrifice, n'ont pas fait preuve de s'y connaître en fait de cérémonies ecclésiastiques, ou d'avoir copié des prélats très-ponctuels en rubriques. Alors même, la draperie suspendue s'expliquerait absolument par la multiplicité des ornements en relief que reçut la crosse vers les derniers temps du moyen âge ; et c'est aussi l'époque où le *velum* fleurit chez les Allemands surtout.

Peu à peu cet appendice devint affaire d'ostentation, et la broderie s'en mêla. Dès lors, la fantaisie intervenant, l'insertion et la forme de ce *voile* varièrent beaucoup. Puis, des liturgistes plus affirmatifs que bien renseignés voulurent que ce mot de *voile* indiquât une sorte d'infériorité, comme pour la femme relativement à l'homme ; et qu'en conséquence il y eût là quelque chose qui devait servir à caractériser les abbesses, les abbés même [4]. Un décret de la congrégation des rites en 1659 ayant déterminé que les abbés seraient désormais distingués ainsi des évêques, la chose semblait enfin éclaircie et fixée pour l'avenir. Mais les auteurs de ce règlement trouvèrent à qui parler : les Bénédictins de l'Italie méridionale (congrégation du mont Cassin) représentaient une tradition assez ancienne pour l'Église latine, et firent observer que cet usage était tout à fait inconnu dans leurs monastères. Ils ajoutaient que ce devait être une coutume puisée dans le rite ambroisien ; en quoi je pense qu'ils comptaient sur la défaveur des vieux rites, pour attribuer à l'influence milanaise ce qui pouvait bien s'être introduit en Lombardie par le voisinage de l'Allemagne. Car ce sont surtout les contrées germaniques et les provinces reliées à l'Empire sous le nom de *Cercle de Bourgogne*, qui nous montrent des crosses avec le *velum*. Je crois que le décret n'en fut pas moins maintenu *en droit*, pour n'être guère observé *en pratique*. Cela gonfle toujours avantageusement les répertoires ; à la grande consolation des canonistes de cabinet, qui en referont volontiers une grosse affaire, le cas échéant.

Pour ce que j'ai déjà reproduit en ce genre, d'après des originaux (germaniques) presque tous antérieurs au XVI[e] siècle, on peut compter deux abbés (p. 85 et 175), contre deux évêques (p. 183 et 195) et un archevêque (p. 196). Or, je n'avais pas mis la moindre arrière-pensée dans le choix des modèles. J'en tire seulement la conséquence aujourd'hui, pour valoir autant que de raison. Plus tard (toujours d'après des artistes allemands ou flamands), on verra encore un autre abbé (saint Winox), sous le titre *Meule ;* ce qui ne ferait, après tout, que

tions de ce genre. Il se traitait d'ailleurs lui-même comme ses œuvres ; et la brusquerie oublieuse de détails, qu'il portait presque en tout, n'aura pas manqué d'influence sur sa mort prématurée. Dès qu'un objet concentrait ses pensées, le reste ne lui était plus rien.

1. Cette dernière disposition se peut voir dans le saint Winox (sous le titre *Meule*), le saint Benoît (Cf. *Corbeau*, p. 254) et le saint Bernard Tolomei (*Armoiries*, p. 85), que nous avons exprès calqués sur des estampes du XVII[e] siècle. Mais l'usage du *velum* commençait alors à tomber en désuétude, et les dessinateurs auront bien pu y introduire quelque fantaisie dont je ne me porte pas garant. Assez d'autres responsabilités m'incombent dans un travail comme celui-ci, sans que je recherche des embarras gratuits.

2. Le P. Arth. Martin, avec son tact d'homme exercé, a très-bien compris (*Mélanges d'Archéologie...*, t. IV, p. 201) que la garniture de cette crosse était moderne ; et l'insertion du *velum* peut l'être aussi.

3. *Mélanges d'Archéologie...*, t. IV, p. 253. — *Bulletin du comité de la langue... de la France*, t. I, p. 145 ; et t. III, . 126.

4. Cf. L. Ferraris, *Prompta bibliotheca canonica*, v. *Abbas, Baculus*.

mettre les parties dos à dos pour conclure même au pire dans l'affaire des moines. Quant à saint Bernard Toloméi (p. 85), pour qui j'ai fait à peu près imiter une gravure italienne (de François Vanni), cela n'est pas propre à faire trébucher beaucoup la balance.

Mais pour la façon de diriger la volute des crosses, dont il n'est pas question même dans cette ordonnance périmée, étudions la pratique des ordres religieux eux-mêmes vis-à-vis des évêques, qui auraient bien su réclamer s'il eût existé quelque disposition établie à cet égard. Le sceau d'un abbé de Clairlieu [1] en 1335, nous montre que l'on n'attribuait pas à la crosse en dehors un signe de juridiction épiscopale.

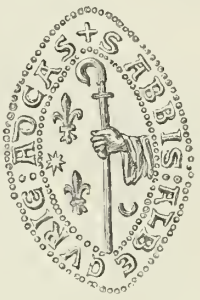
Voici en outre saint Frobert, fondateur de l'abbaye de Montier-la-Celle près de Troyes, qui était sous le vocable de saint Pierre [2].

Cependant comme les Cisterciens pouvaient se piquer en ce genre d'une exactitude particulière, attendu que saint Bernard avait vu de mauvais œil les concessions d'ornements pontificaux aux moines, appelons encore en témoignage un abbé de Cîteaux [3].

Si l'on nous objectait que le XIVe siècle pouvait bien avoir mis en oubli les traditions primitives du fondateur de Clairvaux, nous possédons un renseignement d'époque moins avancée et qui devait être tout spécialement fidèle au premier esprit de l'instituteur.

C'est le sceau du *Définitoire général* où siégeaient des abbés délégués par les chefs des cinq grands monastères : Clairvaux, Cîteaux, Morimont, Pontigny et La Ferté [4]. Évidemment, si l'esprit cistercien peut apparaître dans un document, ce doit être dans celui-ci.

Cela étant, je ne vois pas pourquoi l'on saurait mauvais gré à l'abbaye prémontrée d'Ablancourt [5], de n'avoir pas été plus modeste que les successeurs presque immédiats de saint Bernard.



Que si l'on désire quelque chose de plus définitif, pour terminer ces détails, montrons que les femmes elles-mêmes ne se croyaient pas astreintes à cette prétendue étiquette de la crosse tournée en dedans.

Il s'agit d'une abbesse de Notre-Dame-de-la-Règle à Limoges, au XIIIe siècle [6]. Ce n'était point un monastère de Cîteaux, soit! mais des femmes eussent été beaucoup moins tolérées que tout autre, probablement, à prendre des airs épiscopaux.

Ne sera-t-il pas beaucoup plus décisif encore, de montrer des papes avec la crosse en dedans? Le P. A. Martin a cité entre autres un saint Grégoire le Grand [7] que je reproduis, d'après des miniatures du XIIIe siècle.

On en trouverait sans peine d'autres aussi, mais un seul suffit pour ce que nous avons en vue. Cela d'ailleurs se représentera bientôt, et plus d'une fois, pour ce qui peut faire difficulté au sujet du bâton pastoral dans la main des papes.

Ainsi que je l'ai déjà exprimé, ce ne serait pas une tâche bien difficile que de rassembler force exemples qui

1. *Recueil... de sphragistique*, t. IV, p. 77-82.

2. *Conventus sancti Petri, insulæ germanicæ*. Cf. *Recueil... de sphragistique*, t. III, p. 134.

3. Jean de Baxières, d'après le *Recueil... de sphragistique*, t. II, p. 241. Cf. *ibid.*, t. I, p. 21.

4. *Recueil... de sphragistique*, t. I, p. 26. Le sceau représente les *définiteurs* du chapitre général de Cîteaux, groupés sous le manteau de la très-sainte Vierge qui patronne toutes les maisons de l'Ordre; car les abbayes cisterciennes étaient constamment dédiées à la Mère de Dieu. Cf. *ibid.*, p. 28. — 5. *Recueil... de sphragistique*, t. IV, p. 183.

6. *Recueil... de sphragistique*, t. IV, p. 33. J'aurais pu citer un sceau du même recueil (t. I, p. 60) où sainte Austreberte figure à Montreuil-sur-Mer, comme notre abbesse de la Règle. Mais il faut se limiter, sous peine d'abus.

7. *Mélanges d'Archéologie*, t. IV, p. 169. A Rome même, plus d'un monument ancien et moderne donne (et donnait) la crosse aux successeurs de saint Pierre. Cela est bien connu des antiquaires attentifs.

montrassent combien on serait trompé en se guidant sur la direction de la crosse pour savoir si l'on a sous les yeux un évêque ou un abbé. Mais le lecteur se fatiguerait aisément d'une longue énumération qui ne lui présenterait que des chiffres de tomaison et de pagination. J'ai cru qu'il valait mieux se borner aux faits qui se pourraient reproduire ; et encore quelqu'un trouvera-t-il peut-être que je ne me suis pas étroitement borné.

Somme toute, la plus claire distinction entre l'épiscopat et la dignité abbatiale dans les monuments, jusqu'au

Crosse d'Estival.

XV^e^ siècle, est surtout la mitre. Car à cette dernière époque encore, les artistes ne donnent communément aux abbés que la crosse. Quant au costume religieux, nous avons vu qu'on le conserve aux évêques pris dans le clergé régulier. Cf., p. 261.

Pour surabondance, et comme diversification d'exemples, indiquons encore cette crosse du XV^e^ siècle (à Estival) déjà publiée par le P. A. Martin dans les *Mélanges d'Archéologie* (t. IV, *Crosses*, fig. 142, 144).

L'évêque (saint Augustin, ou saint Norbert?) qui fait face à saint Jean-Baptiste près de la sainte Vierge, dans la volute, porte sa crosse exactement comme l'abbé agenouillé près de l'ange sur les arceaux gothiques. Afin que l'on ne s'y méprenne pas, détachons la figure de l'abbé vue dans un autre sens, c'est-à-dire de face.

A la vérité, on pourrait dire que cette œuvre appartient au moyen âge avancé; mais c'est toujours un signe propre à faire voir qu'il ne faut pas établir des principes trop sévères dont on tirerait les conclusions absolues pour toute époque. Que cela vaille pour un siècle ou deux, avec quelque restriction, à la bonne heure; ce ne peut faire décidément fonction de règle générale.

Après ces observations, et puisque ni la crosse, ni la façon de la porter, ne sauraient offrir un caractère différentiel entre les évêques et les abbés dans une foule de cas, on voit bien que la question s'embrouillerait tout simplement par une énumération de tous les saints ou saintes qui peuvent porter la crosse. Quant à la question de savoir si l'on peut donner la crosse à des saints ou saintes qui vivaient avant le temps où le bâton pastoral devint l'attribut de leur dignité (soit épiscopale soit abbatiale), c'est affaire de critique et d'archéologie dont je puis bien ne pas m'occuper [1]. Qu'il suffise de faire observer que les artistes des meilleures époques n'y ont pas cherché malice; le but du peintre ou du statuaire étant de parler au regard autant que possible, sans emprunter le secours d'une inscription. Le spectateur, qui n'est point tenu d'être antiquaire, a droit de ne pas reconnaître pour évêque ou abbé un personnage dépourvu des insignes habituels par où nous devinons ces dignités, si quelque texte ne lui apprend que crosse, mitre et autres indices explicatifs sont supprimés à raison de motifs transcendants qui ont leur justification dans la critique historique. Bref, l'artiste cessera d'être intelligible à moins de commentaire, c'est assez dire que la popularité lui sera interdite pour l'amour de l'archéologie sévère.

Il reste, et ce sera bien court, à signaler les saints auxquels la crosse peut servir de caractéristique entre cent autres abbés ou évêques.

1. Écartons également, comme peu pratique, l'attribution de la crosse aux papes. Il y a lieu de penser que les successeurs de saint Pierre portaient le bâton pastoral avant le XI^e^ siècle; mais depuis lors ils l'ont laissé habituellement aux simples évêques, et l'on a même voulu établir que le prince des apôtres en avait abandonné l'usage avant sa mort. Histoire plus curieuse que sérieuse; et qui ne remonte pas bien haut, comme nous allons le faire voir (p. 300) à propos de saint Materne et autres.

Saint Eucher, évêque de Tongres ou de Maestricht (ou même de Trèves), et saint Materne, disciple de saint Pierre. Les vieilles légendes de Basse-Germanie racontent que le prince des apôtres ayant envoyé à Trèves saint Materne et saint Eucher pour évangéliser ces contrées, Materne mourut en route près de Schlestadt. Sur quoi ses compagnons Eucher et Valère revinrent à Rome ; et saint Pierre, dit-on, leur aurait remis son bâton pastoral. Moyennant cette nouvelle mission, reprenant de nouveau leur voyage, ils vinrent au tombeau de saint Materne qui fut ressuscité par l'attouchement du bâton de saint Pierre, pour devenir évêque de Trèves et de Cologne pendant quarante années [1].

Des liturgistes du moyen âge ont prétendu expliquer ainsi pourquoi les papes ne se servaient plus de crosse ; c'était parce que saint Pierre avait remis la sienne aux apôtres de la Basse-Allemagne. Mais saint Pierre devait avoir répété plus d'une fois cet abandon de son bâton pastoral, si l'on écoute aussi les légendaires du Languedoc, de la Guyenne, de l'Aquitaine, et même de l'Austrasie. Car ceux-ci prêtent la même aventure à saint Front de Périgueux, pour ressusciter saint Georges évêque du Puy [2] ; à saint Martial de Limoges, pour saint Austriclinien ; à saint Clément de Metz, pour saint Domitien [3] ; et peut-être à d'autres encore, que je ne crois pas devoir rechercher minutieusement. Pour moi, je soupçonne que ces divers bâtons pastoraux donnés par saint Pierre, tiennent du symbolisme beaucoup plus que de l'histoire. De vieux artistes auront voulu exprimer de la sorte la mission conférée par le Vicaire de Jésus-Christ (*l'Apostolle*) aux premiers évêques missionnaires ; et à la longue cette représentation sera devenue une preuve d'intervention de saint Pierre en personne, et d'envoi de sa crosse au loin. Là-dessus, différents siéges épiscopaux auront établi volontiers leur origine apostolique, pour réclamer un droit d'aînesse dont on était naturellement fort jaloux.

Saint Aignan, évêque d'Orléans (17 novembre, 453) ; recevant de saint Euverte (*Evurtius* ou *Evortius*) le bâton pastoral. Ce serait tout un récit qu'on peut voir dans le grand recueil de Surius [4]. Saint Euverte, avant de mourir,

1. Cornel. Van den Steen, *in Jon.*, cap. II, 11. — Etc.

G. Durand de Mende, après Innocent III, n'en dit pas beaucoup plus long (*Rational.*, III, 15), parce que la liturgie n'est vraiment pas son fait; quelque réputation qu'on ait voulu lui faire en ce genre longtemps après sa mort, par des réimpressions quasi sans nombre d'un manuel qu'il avait compilé bonnement chez ses devanciers. Il était canoniste pratique et homme d'affaires avant tout, comme le montrent sa véritable réputation dans l'École, et toute l'histoire de sa vie. Aussi eût-il été bien émerveillé, je crois, s'il avait pu imaginer que cinq siècles après lui une *Histoire littéraire de la France* s'aviserait de mettre le *Rationale divinorum officiorum* entre ses principaux titres à l'estime de la postérité.

Par conséquent écoutons plutôt l'Allemagne au sujet de saint Materne, pour avoir du moins des souvenirs quelque peu présentables. La collection hymnologique de M. Fr. J. Mone (t. III, p. 435) renferme une *séquence* qui adoptait, sans broncher, la vieille légende.

« O Materne,
Pastor alme,
Christique clare
Hierarcha.
Qui gallica rura
Replesti sacra
Doctrina.
Tu principis apostolorum executus es præcepta,
Euchario Valerioque subjugando pia colla.
Nam comes itineris,
Galliam docturus, præveniris
Morte tua.
. . . Deponeris ac pausitas
Hic quaterdenos, heu! jam soles, sub querela.
Eu repedant consocii,
Jussu magistri
Te suscitant voce clara :
Surge, Materne, linque funebria :
Fortis adesto Christi jam vernula :
Victurus successu totidem annos,
Episcopi sacra cura. Etc. »

Ce dernier vers (si vers il y a) prétend dire que le ressuscité persista autant d'années à vivre et à régenter ses ouailles, qu'il avait passé de jours dans le tombeau pour la première fois. Ainsi ses compagnons auraient accompli leur voyage de Rome en Belgique (aller et retour) en quarante journées, pas davantage. C'était bravement marcher! Saint Pierre pouvait dire qu'il était bien servi, et que l'on faisait honneur à son choix.

Produisons (*ne varietur*) une édition plus récente de cette narration. Elle provient du missel de Liége imprimé à Paris en 1499 (in-folio) et de la prose *Sion gaudens...* pour saint Materne.

« . . . . . Superponunt baculum ;
Sertum vitæ in Materno Et diebus vita functum
Cœtu confert in superno Quater denis, sibi junctum
Cœlestis militiæ. Vivum gaudent socium.
Viris tribus caritatis In salutem populorum
In amplexu copulatis, Fit profectus Trevirorum
Fidenter in Galliam Ac Coloniensium.
A beato destinatis Claræ gentis et Tungrorum
Petro, fide Trinitatis Archipræsul, norma morum
Implevit et Germaniam. Factus est et speculum.
Instant dum officio, Mira res! pro singulo
Tollitur de medio Quietis in tumulo
Citius Maternus. Die, sibi datur
Romam cum Euchario Annus in officio
Reverso Valerio Laboris ; ab otio
Planctus fit fraternus. Postquam suscitatur.
Redeuntes ad humatum Cursu tandem adimpleto,
Corpus, Petri sibi datum Dies claudit fine læto. Etc. »

Réellement tout cela n'est pas sans importance pour rechercher l'origine et les motifs premiers des souvenirs populaires, mais il y faut encore bien du sens et de l'érudition pour trouver et apprécier les vraies sources. De fait, les *Acta SS. Belgii* (t. I, p. 1-36; 39-76; et 179-198), après d'autres doctes Bollandistes, n'ont pas cru que le patriotisme fût une raison suffisante pour admettre que l'épiscopat des Belgiques remontât au temps du prince des apôtres. Avis utile à ceux qui croient que l'enthousiasme peut suppléer la science, « arbitrantes se obsequium præstare Deo! » La piété, sans doute, est fort louable ; mais ce qui même se peut qualifier de *croyance pieuse* en bonne théologie, n'autorise nullement certains anathèmes arbitraires dont on ne s'est pas fait faute de nos jours.

2. Dans un Propre du Puy, imprimé au XVII^e^ siècle, l'hymne des premières vêpres (*Exultet cœlum laudibus*) contient cette strophe :

« Hic gallicanis partibus
A Petro quondam traditus,
Sepultus ; Petri baculo
Tactus, surrexit tumulo. »

Ajoutons, pour édifier les amateurs de légendes quelconques, une prétention des gens d'Annecy en Savoie. Ceux-ci veulent ou voulaient partager avec les Ponaux (*Anicienses*) du Velay l'apostolat de notre saint Georges évêque.

3. Cf. Zaccaria, *Raccolta di dissertazioni di storia ecclesiastica* (Roma, 1793), t. V, p. 245. — Aug. de Bastard, *Crosses*, p. 825-828; 840-842, 480, 495, 501.

4. Surius, 17 novembr.

fit choisir son successeur et le sacra lui-même pour assurer aux Orléanais un pasteur selon l'esprit de Dieu.

Saint Patrice évêque, apôtre de l'Irlande (Cf. *Enfer*). On a peint quelquefois une circonstance de sa vie qui fait du moins honneur à la foi de ses néophytes, si le saint n'y paraît pas tout à fait à son avantage. Baptisant un roi (ou seigneur) irlandais, il lui perça le pied par mégarde en y enfonçant la pointe de son bâton pastoral. Quand il s'en aperçut un peu tard, après la cérémonie, le nouveau chrétien auquel il reprochait de n'avoir rien dit, répondit qu'il avait supposé accomplir en cela une partie du cérémonial prescrit pour le sacrement.

Saint Gébhard, évêque de Constance (Cf. *Église*). Il reçoit une crosse de la main de la très-sainte Vierge, qui veut lui faire connaître qu'il deviendra d'abord abbé, puis évêque [1].

Saint Ronan (ou Renan), abbé ou évêque. Accrochant, avec sa crosse, la jambe du diable. Légende écossaise qui reviendra sous le titre *Démon* (p. 300), quoique les Bollandistes n'en disent pas grand'chose [2]. Reste à savoir si le saint Ronan des Bretons armoricains est bien le même que celui d'Écosse. On cite pourtant un tombeau où saint Ronan, dit-on, se voit dans le bas-relief avec un dragon qui mord le pied de sa crosse. Mais ce n'est pas une caractéristique bien sûre, puisque le moyen âge la donne à peu près à tous les évêques. J'en dirai un mot plus bas sous le titre *Lion*, à propos de saint Leu.

Saint Narcisse de Jérusalem.

CRUCHE, BROC, BUIRE, BURETTE,

OU VASE MANUEL QUELCONQUE A PORTER DES LIQUIDES.

Nous avons eu déjà les articles *Calice* ou *Coupe*, *Baril*, *Bouteille* et *Flacon*; plus tard les mots *Fiole* et *Tonneau* classeront à part diverses sortes de vases encore. Il nous fallait bien, pour ne pas multiplier énormément les subdivisions, grouper sous un même titre divers récipients usuels de capacité moyenne, mais à goulots généralement plus étroits que la panse.

Le prophète Abdias, au temps d'Achab et d'Élie. On lui a mis parfois une cruche à la main, parce qu'il se fit le pourvoyeur des prophètes pendant que Jézabel cherchait à les tuer tous [3].

Élisée, prophète. Pour rappeler le grand homme dont il avait été le disciple, et accréditer en quelque sorte sa mission, nous le voyons désigné à Josaphat comme celui qui avait répandu l'eau sur les mains d'Élie [4]; parce que être élève ou apprenti se confond très-aisément, surtout chez les nations asiatiques, avec un certain état de domesticité. En conséquence il serait difficile de distinguer entre Élisée et le prophète Abdias, lorsque le premier ne se trouve pas rapproché d'Élie son maître. Car une aiguière peut ressembler très-passablement à une cruche, d'autant que les meubles du prophète Élie n'étaient sûrement pas d'une forme ou d'une matière très-recherchées. Aussi pour faire mieux comprendre, peut-être, qu'il s'agit d'une aiguière, on la représente parfois inclinée et laissant épancher l'eau.

Saint Narcisse, évêque de Jérusalem; 29 octobre, v. 212. Eusèbe raconte de lui que la veille de Pâques, l'huile étant venue à manquer, le saint évêque se fit apporter de l'eau qu'il bénit. On en remplit les lampes de l'église qui brûlèrent comme si de rien ne fût [5].

Saint Julien, évêque du Mans; 27 janvier, v. 380. Près de lui une jeune fille avec une cruche. C'est la servante

1. *Calendar. benedict.*, 27 august.
2. AA. SS. *Jun.*, t. X, p. 83.
3. III Reg., XVIII, 4 : « Quum interficeret Jezabel prophetas Domini, tulit ille centum prophetas et abscondit eos... in speluncis, et pavit eos pane et aqua. »
4. IV Reg., III, 11, 12. — 5. Euseb., *Eccl. hist.*, lib. VI, cap. IX.

qui porta, dit-on, à la ville la nouvelle du miracle que le saint venait de faire en faveur des Manceaux, par l'éruption subite d'une source dont ils avaient grand besoin ; obligés qu'ils étaient d'aller chercher hors de leurs murs l'eau qui leur était nécessaire. Cette femme devint ainsi comme l'introductrice de l'Évangile dans la cité des Cénomans [1].

Saint Romain, martyr ; 9 août, 258. Il apporte à saint Laurent un vase d'eau. C'était l'un des soldats qui entouraient le saint diacre pendant son supplice ; ayant vu un ange qui essuyait la sueur du patient, il demanda le baptême, apportant lui-même de l'eau pour que rien ne retardât son entrée dans l'Église. Le Bréviaire rappelle ce trait dans l'Office de saint Laurent [2], outre la commémoraison qu'il fait de saint Romain le jour précédent.

Sainte Ségnorine (*Senorina*), abbesse de Saint-Jean-de-Vieyra, qu'elle transféra plus tard à Basto (dans l'Entre-Douro et Minho) ; 22 avril, 982. Une cruche près d'elle indique le miracle que voici. Elle avait envoyé une servante chercher de l'eau à la fontaine ; et comme on lui rapportait le vase, elle le bénit avant de le porter à ses lèvres. Quand elle y goûta, il se trouva que c'était de fort bon vin. Elle soupçonna une ruse, et ordonna que l'on allât remplir une autre cruche à la source ; mais en prenant soin de donner à la suivante, dont elle se méfiait, une compagne qui la surveillât. Le résultat fut exactement le même, et la sainte ne put se dissimuler que c'était un miracle. En conséquence, elle réunit tous les habitants de la maison et leur distribua cette boisson merveilleuse ; disant : Buvons de ce vin que la bonté de Dieu nous envoie. Mais elle recommanda aux deux témoins du miracle, de n'en point divulguer le secret tant qu'elle serait en vie [3].

Sainte Zite (*Sitta*) vierge, servante à Lucques ; 27 avril, 1272. Une cruche à la main, ou présentée par elle aux lèvres d'un pauvre. On montre encore près de la maison des Fantinelli (ou Fattinelli), où elle servit quarante-huit ans, le puits près duquel, abreuvant les pauvres, elle changea deux fois l'eau en vin.

Sainte Vérène, vierge à Zurzach en Suisse ; 1 septembre, vers le commencement du IVe siècle. On la dit venue

1. Voici, dans une de ces imitations du *Victimæ paschali* qui sont si fréquentes au moyen âge, comment le fait est rappelé par l'ancien missel manceau (1489 et 1559) :

« Dic nobis, puella,
Quid vidisti in via?
Rivum fontis decurrentis,
Prece facta, protinus surgentis.
Hic baptizat testes,
Tunc deponentes vestes.
Puer assistit ad cœnam,
Pergit post Christum Galileam.
. . . . . .
Scimus illum suscitasse
Tres mortuos vere. Etc. »

Pour ce qui est de la Cène mentionnée dans cette prose, il faut s'entendre. Saint Julien, de même que saint Martial, saint Ursin, et autres évêques primitifs de France, ne pouvant être pris pour membres du Collége apostolique, on en avait fait des disciples de Notre-Seigneur ; et pour que l'évêque du Mans eût sa distinction bien spéciale parmi les disciples, les Manceaux en firent l'enfant qui portait le pain ou les poissons dans le désert. Nous n'avons donc pas besoin de supposer qu'il ait assisté à l'institution de l'Eucharistie.

2. *Breviar.*, 10 august., II *nocturn. ant.* 2 : « Dixit Romanus ad beatum Laurentium : Video ante te juvenem pulcherrimum, festina me baptizare. » Etc., etc.

3. G. Cardoso, *Agiologio lusitano*, t. II, p. 670. — *Portugaliæ monumenta historica*, Scriptor., t. I, p. 49.

d'Égypte avec la légion Thébaine ; et elle se serait retirée dans une grotte près de Soleure, où elle mourut. Elle est représentée ordinairement avec une buire et un peigne, afin d'exprimer les humbles soins qu'elle prenait des malheureux [1]. Cf. *Peigne*.

Sainte Marie de Cabeza, femme de saint Isidore le laboureur ; portant une burette d'huile. Cf. *Eau*.

Sainte Élisabeth, reine de Portugal ; 8 juillet, 1336. On la représente parfois portant un broc. Je pense que c'est par allusion au fait que voici : les médecins lui avaient ordonné, pour la faiblesse de son estomac, d'abandonner au moins quelque temps l'usage de ne boire que de l'eau. Comme elle ne se rendait pas à leur conseil, il arriva que l'eau qu'on lui apportait se changea en vin quand elle allait la boire.

Cependant comme on donne le même attribut, avec des pains, à sainte Élisabeth de Thuringe (Cf. *Couronne*, p. 269), il est possible que les peintres aient cherché dans cette caractéristique l'indication des aumônes faites aux affamés ; conformément à ces paroles de Notre-Seigneur : « J'ai eu faim, et vous m'avez nourri ; j'ai eu soif, et vous m'avez abreuvé [2] ; etc. »

CRUCIFIÉS ET CRUCIFIX. Cf. *Croix*, nos 3° et 4°, p. 285-294 ; etc.

CUIRASSE. Cf. *Armure et Cotte de mailles*.

Saint Jérome Miani (Cf. *Chaînes*, p. 192 ; *Enfants*) a quelquefois près de lui ou sous ses pieds une cuirasse, pour indiquer qu'il renonça aux dignités militaires.

CUISINE, CUISINIER.

Saint Judicael (Juthael, Widicaïl, Gicquel, Giguel, etc.), roi de la Domnonée armoricaine (ou de la contrée boisée : Arcouet et Trécouet) ; 16 décembre, v. 650. Il abandonna la couronne pour prendre l'habit religieux dans l'abbaye de Gaël, au centre de sa principauté. Il était frère de saint Josse et de saint Winoc, qui prirent le même parti ; et avait surtout été gagné à la paix d'abord, puis à la pratique du christianisme par saint Éloi et saint Ouen, ministres du roi de France Dagobert Ier. Devenu moine, il fut employé aux travaux de la cuisine ; ce qui ne semble pas donner à penser que les religieux de ce monastère fussent très-délicats en fait de nourriture.

Le Bx Salvador d'Orta, franciscain (Cf. *Estropiés*, etc.). Près de lui un chaudron sur le feu. On attendait dans le couvent de nombreux convives pour le jour de la Circoncision ; et le cuisinier, surpris par la fièvre au milieu de la nuit, avait fait appeler le P. Salvador pour le prier de remettre les clefs de son office au supérieur en lui annonçant l'impossibilité où il se trouvait de répondre à l'attente commune. Le saint homme, occupé de ses exercices de piété, oublia tout le reste ; et lorsque quelque temps avant le repas, le gardien voulut visiter la cuisine pour voir si tout se préparait, il trouva les portes closes. Information prise, il manda le P. Salvador, lui dit force choses désagréables et lui arracha les clefs pour tâcher de voir comment on obvierait à pareille malencontre. Les portes ouvertes, il se trouva que tout était prêt [3]. D'ailleurs, dans une autre circonstance le saint fut chargé de la cuisine, en manière de disgrâce [4].

CUVE, CUVIER, BAQUET, SALOIR.

Ce que nous avons dit à propos du *Baptême* nous dispensera de faire figurer ici les cuves baptismales. Quant aux tines ou tinettes, elles trouveront leur place sous le titre *Seau*.

Déjà au mot *Baril*, a été mentionné saint Rupert (Rudbert) évêque de Salzbourg (*urbs salis*, comme on a nommé parfois cette cité). Sur les monnaies de la ville c'est bien un baril qui caractérise le saint ; mais ailleurs, comme dans le missel gothique de 1515 pour le diocèse [5], c'est un vase ou bassin à pied (Cf. *Église sur la main*, etc.).

Saint Nicolas, évêque de Myre (Cf. *Aumône*, p. 92), est bien connu de tout le monde pour son saloir d'où se dressent trois petits garçons nus. J'ai expliqué ailleurs [6] cette légende populaire d'après un sermon attribué à saint Bonaventure ; mais il ne faut pas qu'on ait besoin de se renseigner à tant de frais, puisque j'en donne un autre exemple d'après un monument presque parisien reproduit à diverses reprises [7]. L'évêque de Myre, patron de la dame (Nicole de Chambly), présente à Dieu sa cliente ; comme saint Gilles présente le chevalier (Gilles Mallet),

1. AA. SS. *Septembr.*, t. I, p. 162.

2. Matth. xxv, 35-44. Du reste la prose *Ave, matrona nobilis* (ap. Mone, *Hymni... medii ævi*, t. III, p. 283) rappelle ainsi les œuvres de miséricorde qui l'illustrèrent, aussi bien que la reine de Portugal :

Tu exhibes pauperibus
Te matrem pietatis
Bis ternis in operibus
Humanæ largitatis.
Famentem pascis populum,
Das nudis tegumentum,
Auxisti prece poculum
Pro pastu sitientium. Etc. »

Au sujet des *bis terna opera*, il faut savoir que les œuvres de miséricorde ont été classés assez tard sous le chiffre *sept*. Jadis, sans chercher un nombre mystique, on se contentait de l'énumération donnée par Notre-Seigneur, comme titre des prédestinés. Ensuite on imagina d'y adjoindre l'ensevelissement des morts : soin très-pieux et loué dès l'Ancien Testament (Tob. xii, 12), mais enfin qui ne se trouve pas dans l'Évangile.

3. AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 668, sq.

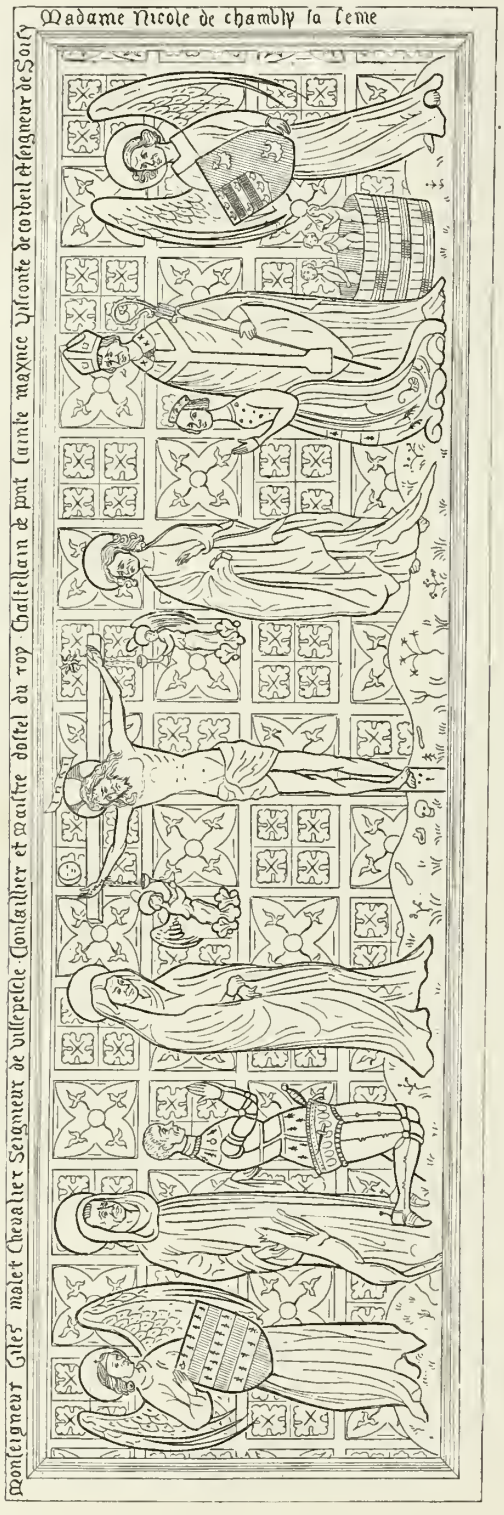
4. *Ibid.*, p. 685.

5. Venetiis, in-fol., fol. 265 v°.

6. *Vitraux de Bourges*, pl. XIII, n° 173 (p. 262).

7. Cf. *Revue archéologique*, pl. 297 ; XIIIe année, seconde partie (1857), p. 563. — *Magasin pittoresque*, 1861, p. 170 et 236.

seigneur de Soisy-sous-Étioles; et chacun des saints se reconnaît à sa caractéristique ordinaire.



Pierre gravée à Soisy.

1. Mss. de l'Arsenal, *Belles-lettres françaises*, n° 283; fol. lxxiiii, svv. Je n'y cherche pas des variantes, n'ayant point vu qu'on me tînt grand compte de pareil souci à l'occasion d'un travail sur les bestiaires latins et français (*Mélanges d'Archéologie...*, t. II, III et IV, *passim*) qui devaient servir à bien déterminer le vrai texte primitif. Cette fois-ci, mes visées sont moins ambitieuses; et je sers le public à moindres frais, pour ne pas faire plus de dépenses qu'il ne convient aux destinataires.

Voici la signification du saloir et des trois petits enfants, d'après le trouvère normand Wace [1].

« Trois clers aloient à l'ecole,
N'en ferai pas longe parole.
Lor ostes par nuit les ochist,
Les cors mucha, l'avoir en prist.
Saint Nicolas par Dieu le sot;
Sempres fu là, sicom Dex plot,
Les clers à l'oste demanda;
N'es pot céler, se li mostra [2].
Saint Nicolas par sa proière
Mist les ames el cors arière.
Por che c'as clers fist cele honor,
Font li clers sa feste a son jor. »

Toute une complainte en huit couplets sur cette seule narration, a paru le 7 décembre 1863 dans le *Petit Journal;* et elle s'est frayé son chemin dans le monde depuis lors, malgré les niaiseries innombrables qui lui faisaient concurrence. Je ne reprocherai pas à cette jolie chanson d'être trop longue, mais on l'a qualifiée gratuitement, ce me semble, de vieille complainte. La naïveté n'est pas qualité si introuvable de nos jours, qu'il ne s'y produise encore çà et là des accents empreints de bonhomie et de fraîcheur; seulement ce n'est communément pas dans le voisinage des grandes villes. Pour moi, je serais porté à croire que cette composition sera née dans la tête d'un *magister* (de Lorraine, par exemple) tandis qu'il sonnait son carillon sur un simple clavier à sept notes.

Quant au fait en lui-même, qu'on ne retrouve pas chez les Grecs si enthousiastes de saint Nicolas, j'y soupçonne une interprétation du secours prêté par le grand évêque de Myre aux trois officiers condamnés à mort par Constantin. Les captifs sont fréquemment représentés, au moyen âge, dans une petite tour; et pour peu qu'on ait voulu rendre la scène plus visible, la tour aura été coupée par le milieu. Les protégés d'un grand personnage étant souvent réduits par l'artiste à de petites proportions pour faire ressortir l'intercesseur, la tour ne sera-t-elle pas devenue un baquet, et les clients adultes n'auront-ils pas été changés en petits garçons [3]?

2. Wace, malgré bien des monuments contemporains, ou peut-être même parce que la chose était trop connue, ne mentionne pas le saloir dans l'aventure des trois écoliers. Il gardait apparemment cette particularité pour un autre récit fort semblable où il ne s'agit que d'un seul homme (fol. lxxvii r°) :

« Uns marchéans s'apareilla
D'aler al saint; en voie entra,
Ot grant avoir que il porta;
A une nuit se herberga.
Ses ostes qui l'ot herbergié
Del avoir ot grant covoitié;
Par nuit leva, si l'estrangla,
Tous ses membres li débrisa.
Quant par pièces l'ot dépecié,
En I tonel si l'a mucié;
Et s'el sala en teil endroit
Comme char c'on manger devoit. Etc., etc. »

3. Le fait est que les livres liturgiques parlent de l'autre miracle bien des fois, et assez peu de celui-ci. Telle est, par exemple, la prose

Saint Florian, martyr. Cf. *Aigle*, p. 25 ; *Bâton*, p. 127 ; *Seau, Meule*, etc.

Sainte Nennok (*Ninnoca*) vierge, fondatrice d'un monastère de femmes à Ploemeur (Cf. *Cerf*, p. 188). On montre encore à Ploemeur une auge de pierre qui lui aurait servi d'esquif, dit-on, pour passer la mer en quittant la Grande-Bretagne [1].

CYGNE.

Le silence que garde ordinairement cet oiseau semble l'avoir fait choisir pour indiquer les hommes qui se sont montrés particulièrement amoureux de la retraite et d'une vie solitaire. Si cependant il fallait chercher où serait né ce symbole, on pourrait imaginer qu'il nous vient de la Grande-Bretagne, ou du moins de chez les Saxons, à en juger par la majorité des saints qui ont reçu cet attribut.

Saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne (Cf. *Ange*, p. 37). Un cygne près de lui. Il y a bien dans sa vie [2] quelques histoires où figurent une oie, un aigle ou tout autre oiseau de proie qui lui apporte de la nourriture, des oiseaux pillards qui s'enfuient sur son ordre ; mais ce cygne me paraît exprimer l'amour du saint pour la prière et la solitude. Ce fut le motif qui le conduisit dans l'île de Farne et lui fit abdiquer la dignité épiscopale.

Saint Ludger, premier évêque de Munster et apôtre de la basse Saxe, 26 mars, 809. Un cygne qui l'accompagne exprime sans doute son esprit de prière et de recueillement. Cf. *Livre*.

Saint Hugues, évêque de Grenoble (Cf. *Confession*, p. 249). On le trouve quelquefois accompagné d'un cygne, et je ne saurais dire si ce n'est pas un emprunt fait au chartreux son homonyme dont nous allons parler après lui ; car tous deux sont souvent revêtus, l'un comme l'autre, de l'habit de saint Bruno. Mais pour l'évêque de Grenoble, ce vêtement n'annonce que son grand amour envers les fondateurs de la Chartreuse. C'était lui qui les avait établis dans les Alpes dauphinoises ; et il partageait si volontiers leurs exercices, que saint Bruno était obligé de lui rappeler sa charge épiscopale. Pourtant l'oiseau silencieux peut lui avoir été attribué à cause des instances que l'évêque fit auprès du Saint-Siége pour obtenir de quitter sa chaire ; il fallut même l'ordre du pape pour l'empêcher de se retirer dans l'abbaye de la Chaise-Dieu.

Saint Hugues, évêque de Lincoln (Cf. *Anges*, p. 37 ; etc.). Comme je le disais il n'y a qu'un instant, ce semble être à lui qu'on a donné d'abord la caractéristique de la solitude et du silence. Il s'échappa secrètement de bonne heure pour se consacrer à Dieu sous la règle de saint Bruno, repoussa tant qu'il put sa promotion à l'épiscopat,

sollicita ensuite souvent la faveur d'en être déchargé, et se retirait volontiers chez les Chartreux afin de s'associer aux exercices de leur institut.

(*Laude Christo debita*) des vieux Missels de Passau et de Salzbourg, où l'on semble avoir pris à tâche d'analyser la légende du saint :

« Civis urbis Pataræ,
Clarus erat genere ;
Clarior in opere.
Puer carnem domuit,
Adolescens studuit
Verbum Dei addiscere,
Et in opus vetere.
. . . . . .
Voce lapsa cœlitus,
Factus est divinitus
Dignus episcopio
Cœli testimonio.
Homicidam visitat,
Tres occisos suscitat ;
Tres ereptos consuli.
Fert ad domum consulis.
Aurum clam exhibuit,
Sed palam prohibuit
Voluntatem criminum
Patris atque virginum.
Auri dato pondere,
Festinavit tollere
Malam et nefariam
Famem, et infamiam.
Vocatur in tempestate ;
Fessis nautis, quassa rate,
Dicit : Adsum ; silet mare,
Dat ad portum remigare. Etc. »

D'autres proses sont encore moins explicites.

1. *Vies des Saints de la Bretagne*, p. 364.
2. Surius, 20 mart.

L'oie peut être confondue aisément au premier abord avec le cygne dans les représentations ; mais elle aura son article à part, auquel on peut recourir en cas de doute et qui nous donnera lieu de faire observer (Cf. *Oie,* saint Guennolé, *note ;* etc.) que le symbolisme populaire devait être conduit à prendre facilement un de ces oiseaux pour l'autre.

DAUPHIN.

Saint Adrien (ou Arrien) et ses quatre compagnons martyrs a Alexandrie ; 14 décembre, sous Dioclétien. Jetés tous à la mer dans des sacs, ils furent reportés au rivage par des dauphins, et reconnus par les habitants d'Alexandrie qui reçurent ces reliques avec respect [1].

Saint Lucien, prêtre d'Antioche en Syrie ; 7 janvier, 312. Son corps précipité à la mer avec une pierre au cou, fut amené par les eaux sur le rivage de Bithynie ; et l'on admet généralement que ce fut un dauphin qui vint apporter les restes du martyr sur la plage [2].

Saint Callistrate soldat, martyr ; 26 septembre, v. 303. Jeté dans la mer, il en sortit sain et sauf, et cette protection divine qui amena à l'Évangile plusieurs de ses compagnons, est exposée de différentes manières par les artistes. Tantôt un ange le soutient au milieu des vagues, tantôt ce sont deux dauphins qui le soulèvent sur leur dos.

Saint Basile le Jeune, solitaire à Constantinople ; 26 mars, 952. Accusé comme espion et précipité de nuit dans les flots, il fut ramené à terre par des dauphins. Après quoi recueilli par des fidèles qui appréciaient sa vertu, il vécut encore plusieurs années dans les exercices d'une vie d'oraison et de pénitence [3].

Saint Martinien, ermite en Palestine ; 13 février, v. 400. S'élançant d'un rocher dans la mer, où des dauphins le transportent vers un rivage voisin. Après un premier consentement à la tentation, qu'il avait du reste expié sans retard en se couchant dans le feu (générosité qui convertit sa séductrice), il s'était retiré sur un écueil au milieu des flots pour se soustraire à toute occasion semblable. La tempête y ayant poussé une jeune femme, il lui dit : Demeurez ici avec ce que j'ai de vivres ; et quand le batelier viendra dans deux mois, pour renouveler ma provision, faites-vous reconduire chez vos parents. Pour moi, je ne puis vous tenir compagnie, sachant ce que je vaux. Puis se remettant à la garde de Dieu, il plongea au sein des vagues pour ne pas risquer une autre fois sa chasteté.

Conduit à terre par la protection du Ciel, il passa le reste de ses jours en pèlerinage [4] ; et la jeune fille mourut saintement dans l'ermitage que Martinien lui avait abandonné.

1. *Menolog. græc.,* t. II, p. 30. — P. de Natalib., libr. III, cap. CLXXXIII. On sait de reste que l'antiquité regardait le dauphin comme particulièrement ami de l'homme. Les écrivains classiques renferment cent exemples de ce genre. — 2. Surius, 7 januar.
3. AA. SS. *Mart.,* t. III, p. 669.
4. AA. SS. *Februar.,* t. III, p. 667-671.

DÉCOLLATION OU DÉCAPITATION.

Que ce soit le glaive ou la hache qui ait servi à décapiter un martyr, on pourrait grouper ici tous les saints qui ont donné ainsi leur vie pour Dieu. Cependant il en résulterait une liste un peu confuse à force d'être étendue, et nous y introduirons quelque ordre avec plus de lumière en classant les martyrs par l'instrument de leur dernier supplice ; d'autant plus que très-fréquemment, sauf dans la représentation détaillée de toute une légende, les saints ont été peints comme à l'état glorieux avec un simple souvenir de ce qu'ils avaient enduré ou fait de

plus éclatant. Ce n'est pas que la scène saillante de leurs combats ait toujours été négligée par les artistes ; on trouve même, pour le sujet qui nous occupe, des martyrs décapités avec des essais de guillotine qui paraissent avoir été mis à l'étude dès la fin du XV^e^ siècle. En voici un exemple d'après Luc Cranach, dans sa série des apôtres (*D. heiligen* XII *Apostelln Ankunft,* etc.). Mais ce sont des curiosités assez rares qu'il suffira d'avoir notées en passant.

On a remarqué que la hache ou le glaive avait été l'instrument de martyre le plus constamment efficace, lorsqu'une foule d'autres moyens étaient frappés d'impuissance[1] ; et l'idée est venue d'en demander le motif. On a dit que l'épée étant le signe du pouvoir dans la société [2], Dieu permit qu'elle ne fût point arrêtée par sa providence qui veut l'ordre public avant tout, comme garantie de cent autres intérêts. Mais ne pourrait-on pas dire aussi que c'était comme une réprobation céleste des inventions barbares auxquelles recouraient les tyrans, dont la haine n'était pas satisfaite par une simple mort des chrétiens ?

Pour ne pas laisser ce titre sans quelques indications spéciales, faisons observer du moins que la tête est fort rarement isolée du corps dans les représentations de martyrs décapités ; sauf pour saint Jean-Baptiste qui est souvent rappelé par une tête dans un plat, et saint Anastase le Persan (22 janvier, 628), moine basilien dont le chef, conservé à Rome, a été l'instrument de nombreux miracles.

DÉMON.

Afin d'éviter ici un trop grand nombre de faits qui rendraient la recherche d'autant moins facile, écartons les *Possédés*. Ils sont assez ordinairement indiqués par les artistes au moyen de petits diables, qui s'échappent de la bouche ou de la tête des patients qu'un saint délivre par l'exorcisme. Nous n'aurons donc affaire, pour cette fois, qu'aux circonstances où le diable intervient extérieurement.

Divers saints, comme saint Mélaine et saint Norbert évêques, saint Théodore Trichinas, saint Antonin abbé à Sorrento, saint Bernard de Clairvaux, saint Jean de Sahagun, etc., sont représentés quelquefois avec un diable sous les pieds. C'est un moyen de faire entendre les triomphes qu'ils ont remportés sur l'ennemi du salut, soit en surmontant ses tentations, soit en renversant son empire dans les cœurs des hommes par leurs travaux apostoliques, soit aussi par la délivrance de nombreux possédés.

Saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople (Cf. *Bouche*, p. 143). Il suffit certainement d'avoir rappelé une fois le récit enfantin qui prétendait expliquer par une mystification du diable le nom de *Jean bouche d'or*.

Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne ; 31 octobre, 994. Tourmenté dans sa solitude par les démons. On raconte que le diable s'efforçait de le décourager par mille artifices afin de lui faire abandonner l'ermitage où le saint s'était confiné pour l'amour de Dieu. Les démons semblèrent même un jour vouloir l'écraser sous deux rochers qu'ils rapprochèrent. Cf. *Hache*.

Saint Zénon, évêque de Vérone (Cf. *Poisson*). Une légende assez drôle [3] rapporte de lui le fait suivant qui sent bien son moyen âge. On veut que, dans son enfance, il ait été clerc de saint Ambroise, et dès lors remarquable pour sa gravité. L'évêque de Milan fut donc bien surpris un jour de voir son jeune compagnon pouffer de rire en l'accompagnant dans la rue. Questionné sur le motif de cette hilarité singulière, l'enfant aurait dit qu'il avait aperçu le diable dormant fort à son aise sur la queue d'une riche robe que certaine dame laissait traîner à terre ; mais l'élégante ayant ramené lestement sa jupe pour franchir un ruisseau, le démon était tombé dans l'eau sale, par suite de cette manœuvre imprévue.

Saint Pierre Célestin, pape (Cf. *Colombe*, p. 240). Un couvent incendié par les démons, et le saint les chasse la croix en main[4]. Son surnom de Morone lui vient du lieu où il avait mené d'abord la vie anachorétique dans les Abruzzes, et fondé un ordre d'ermites qui ont été appelés Célestins. Dans sa solitude il fut fréquemment troublé par les attaques de l'enfer qui faillirent lui faire abandonner son genre de vie [5].

Saint Martin, évêque de Tours (Cf. *Aumône*, p. 92 ; etc.). Comme il allait mourir, il aperçut le démon près de son lit et lui dit : Cruelle bête, tu ne trouveras rien en moi qui puisse être pâture à ta haine [6].

Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry ; 19 mai, v. 989. Saisissant le diable par le nez avec une tenaille. Il était, dit-on, habile orfévre, comme bien des moines et plusieurs autres évêques du moyen âge ; et comme eux, pouvait bien continuer, malgré sa dignité, à employer ses loisirs pour la décoration du sanctuaire. L'ennemi de Dieu et des hommes, jaloux de ce qu'il en pouvait revenir d'honneur à Jésus-Christ, s'efforçait de troubler le saint dans cette occupation, en rôdant autour de lui pendant qu'il forgeait. Dunstan, qui venait de tirer du feu ses pinces à peu près rouges, en saisit le nez du tentateur ; on veut même qu'il se soit mis à le battre sur son enclume. Selon quelques-uns, le démon avait pris la forme d'une femme pour mieux réussir à distraire le saint ouvrier. Mais cet embellissement de la légende n'a point trouvé faveur près de l'artiste qui brodait une vieille chape conservée encore en Angleterre, et où le fait est représenté plus simplement [7].

1. Cf. *Effemeridi letterarie di Roma*, t. II (1821), p. 327 ; on y trouvera une lettre curieuse de Cancellieri sur les épées, en quoi cet érudit ne manque pas d'exorbiter un peu selon sa coutume.

2. Rom. XIII, 4.

3. Cf. *Zenonis sermones*, edd. ffr. Ballerini, p. CXLIV. Il n'est rien de moins prouvé que ce prétendu séjour de saint Zénon auprès de saint Ambroise.

4. Surius, 19 mai. — Cf. AA. SS. *Mai*, t. IV, 425, sq. ; 453.

5. Un manuscrit de la bibliothèque d'Amiens (n° 132), rappelle cette lutte (prose *Sancti solemnia*) :

« Hostis confunditur
Nutu deifico,
Dum hunc persequitur
More mirifico
Infestans nimium. »

6. *Breviar.*, 11 novembr. ; ad matutin., lect. VI.

7. Cf. Gazet, *Pia hilaria*. — *Calendar. benedict.*, 20 mai.

Le même trait est prêté à saint Éloi (Cf. *Châsse*, p. 204) par un vitrail d'Amiens, et par un tombeau de bronze à Lubeck, exécuté vers la fin du XVI^e^ siècle. Mais je crois que c'est bien saint Dunstan qui a droit de le réclamer entre autres mécomptes qu'il fit éprouver à Satan [1]. Seulement, le fait dont il s'agit était antérieur à son épiscopat ; ce qui n'émeut guère les artistes, comme nous l'avons dit en plus d'une occurrence pour valoir à diverses occasions.

Saint Cado, évêque. Cf. *Pont*.

Saint Oswald, évêque (Cf. *Église sur la main*). On peint quelquefois près de lui le diable assis sur une grosse pierre. C'est que le saint obtint par son oraison, que l'on vînt à bout de faire mouvoir cette masse qui n'avait pu être ébranlée par quatre-vingts hommes.

Saint Ronan (Cf. *Crosse*, p. 301). L'évêque écossais de ce nom (6, 7, ou 17 février, vers 603) ne semble pas pouvoir être confondu avec celui de Bretagne, et l'on n'a guère de faits constatés qui nous renseignent sur sa vie. Cependant les relations entre pays celtiques prêteraient à croire que la légende du saint écossais se rattache à une tombe armoricaine (de Roscoff, je crois) où le sculpteur a représenté le diable mordant le bâton de la crosse du saint évêque breton. En ce cas, ce serait probablement du symbolisme traduit en histoire.

Saint Théodule, évêque de Sion (Cf. *Cloche*, p. 230). Je ne saurais dire si le récit du diable le ramenant de Rome

Théophile, à la Cathédrale de Paris. Cf. p. 309.

avec une cloche a quelque analogie avec une légende qui fait exécuter le même trajet (aller et retour), à l'aide du même messager, par saint Antide évêque de Besançon (25 juin, 411) ; narration fort sévèrement qualifiée dans le recueil des Bollandistes en plus d'un endroit [2].

Saint Étienne, évêque de Die (Cf. *Chaire*, p. 193). Les démons se montrent à son auditoire pendant qu'il prêche.

Saint Régnobert, évêque de Bayeux. Cf. *Image de saint*.

Saint Antoine le Grand ermite, puis abbé (Cf. *Béquilles*, p. 132 ; etc.). Les assauts que lui livra l'enfer pour le détourner de sa voie ont donné lieu à maintes bizarreries sous le pinceau ou le burin d'artistes modernes, qui en ont fait un thème de gaietés baroques, souvent plus pittoresques que pieuses. Mais ces luttes quelconques sont attestées par les anciens biographes du saint, qui étaient des saints eux-mêmes [3]. Aussi, n'est-ce devenu

1. Surius, 19 mai., *passim*.

2. AA. SS. *Jul.*, t. VI, p. 550 ; *Jun.*, t. V, p. 39.

3. Saint Athanase, saint Jérôme, Cassien, etc. Sa prose (*Pia voce prædicemus*), dans le Missel d'Amiens (1529), analyse ainsi la vie du saint homme :

« Hic contempsit mundi florem,
Opes ejus et honorem,
Parens Evangelio ;
Et confugit ad desertum
Ut non currat in incertum
In hoc vitæ stadio.

Mira fuit ejus vita,
Clarus fulsit eremita ;
Sed mox hostis subdoli
Bella perfert, sæpe concutitur
Gravi pugna, verum non vincitur
Insultu diaboli.
Ictu crebro flagellatur,
Et a sævis laceratur
Immane dæmonibus.
Lux de cœlo micuit,
Et clara personuit
Dei vox de nubibus :
Quia fortis in agone
Decertasti, regione
Omni nominaberis.
Te clamabit totus orbis,
Pro pellendis item morbis
Ignis invocaberis.

matière à plaisanterie que sous la plume ou le crayon d'esprits légers ou fantasques.

Saint Martinien, solitaire (Cf. *Dauphin*, p. 306). Le diable près de lui, à cause de la tentation qui faillit le précipiter dans le vice.

Saint Théodore Trichinas. Cf. *Possédés*.

Saint Théophile, pénitent (Cf. *Apparitions de la sainte Vierge*, p. 59; etc.). Le diable forcé de rendre un écrit que réclame la Mère de Dieu. C'est le pacte qui avait été signé pour obtenir l'aide de Satan.

La cathédrale de Paris a tout un petit tympan (*à la porte rouge*) consacré au développement de cette légende, et que nous reproduisions (p. 308) d'après la *Revue archéologique* [1].

On voit à la ligne inférieure, le désespéré qui s'abouche avec un magicien, puis avec le démon. Près de là il se prosterne devant une image de Marie, et obtient que le diable soit forcé à se dessaisir du billet signé pour obtenir son aide. Au sommet, je crois voir l'aveu public que le pénitent fait de son crime, en priant l'évêque de lire devant tout le monde la cédule accusatrice.

Cette légende venue d'Orient, et célèbre par toute l'Église, a été reproduite dans les suppléments à la *Légende dorée* [2]. Mais dans ce siècle-ci, l'étude des littératures populaires du moyen âge l'a fait imprimer en diverses langues. Citons au moins les recherches que lui a consacrées M. Jubinal [3]. Le fait, tel qu'il nous a été transmis par les Grecs, est ceci : Théophile, économe de l'église d'Adana en Cilicie, avait été cassé injustement de ses fonctions [4]. Dans son désespoir il recourut à un sorcier, qui lui garantit sa réintégration s'il consentait à souscrire un pacte avec le diable. L'acte fut consommé, et la réussite eut lieu. Mais le repentir ne tarda pas à empoisonner un bonheur acheté si cher. Théophile alla donc se prosterner aux pieds d'un autel dédié à Notre-Dame, demandant que son marché avec le démon pût être résilié. Il obtint enfin que la cédule lui fût rendue, et fit pénitence publique de son péché [5].

On raconte à peu près la même chose d'un trésorier du chapitre de Coïmbre, qui mourut dominicain à Santarem en 1265 [6].

Comme pour saint Antoine [7], on voit fréquemment des saints maltraités ou tentés par le diable. Tels sont, par exemple, saint Romuald fondateur des Camaldules (7 février, 1009), saint Guillaume de Malavalle [8], saint Galgan, sainte Claire de Montefalco, etc.

Saint Sévère de Vienne en Dauphiné, prêtre, dit-on; 8 août, v^e^ siècle. Il tient de la main gauche un petit diable enchaîné; non pas seulement parce qu'il renversa plusieurs monuments de l'idolâtrie, mais parce qu'il chassa les démons d'un chemin où ils avaient déjà donné la mort à un homme [9]. On le dit venu de l'Inde en France pour étendre la foi.

Saint Bernard de Menthon, fondateur de l'hospice du Mont-Saint-Bernard; 15 juin, 1008. Enchaînant le diable près de la montagne qui a pris depuis lors le nom du saint. Le voici sur un sceau publié déjà [10], mais que l'on a bien voulu me communiquer.

Ce pourrait sembler une manière de dire qu'il établit le culte de Notre-Seigneur sur cette cime où les idoles avaient été honorées (on la nomma longtemps le *Mont-Jou*, *Mons Jovis*), et qui fut infestée, dit-on, par les Sarrasins. Peut-être aussi prétendait-on exprimer de la sorte les nombreux malheurs et pertes d'hommes auxquels le saint obvia par l'établissement hospitalier qu'il institua sur une route si dangereuse. Quoi qu'il en soit, le récit de l'opposition faite par Satan aux projets de l'homme de Dieu se trouve déjà dans la biographie contemporaine écrite par un ami qui lui succéda comme archidiacre d'Aoste [11]; et l'on raconte dès lors ce que représentent les images populaires, l'exorcisme du diable lié avec l'étole du saint.

Saint Columbkil (*Columba*, Columkille) abbé, apôtre des Pictes; 9 juin, 597. Des diables fuyant devant lui. On rapporte qu'il chassa les démons de l'île de Hy (*Iona*); ce qui peut signifier qu'il avait fait de cette île comme le centre des prédications pour l'Écosse, en y établissant le fameux monastère qui valut à Iona le nom d'*Insula sancti Columbani* [12].

. . . . . Militem hunc veteranum
Nunc in forma speciosæ Et robustam ejus manum
Mulieris, pretiosæ Horret hostis infremens.
Nunc in massæ specie, Non lorica corporali
Dæmon struit illi fraudes; Fultus, inimico tali
Sed qui tanta, vafer, audes, Hic athleta restitit;
Succumbis in acie. Aqua potus, terra lectus
Mille fraudes, mille doli Illi fuit, his protectus
Sunt inanes; illi soli Armis victor extitit.
Cedit orcus ingemens. Etc. »

1. XI^e^ année, n^e^ partie (1854), p. 622, pl. 249.

2. *Legenda aur.*, cap. CLXXXIX : *De conceptione B. M. V.*

3. *OEuvres complètes de Rutebœuf*, t. II, p. 79-105; et p. 260-357.

4. Il n'est pas improbable que dans la partie supérieure du petit tympan de Notre-Dame, l'évêque ne soit représenté déposant Théophile pour donner l'investiture à un autre. Toutefois, je penche pour l'interprétation donnée précédemment dans cette même page.

5. Cf. AA. SS. *Februar.*, t. I, p. 480-491.

6. Cf. J. B. de Castro, *Mappa de Portugal* (1763), t. II, p. 158.

7. Cf. Sever. antioch., ap. Maï, *Nova collectio*, t. IX, p. 744, sqq.

8. AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 463.

9. AA. SS. *August.*, t. II, p. 350, sq.

10. *Recueil... de sphragistique*, t. IV, p. 85. Cf. Blavignac, *Hist. de l'architecture sacrée...*, p. 294.

11. AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 1077.

12. Malgré ce nom de *Columbanus* que notre saint partage avec un autre Irlandais beaucoup plus célèbre sur le continent, il faut se garder de les confondre ensemble. M. le comte Ch. de Montalembert les distingue très-bien dans ses *Moines d'Occident*.

Saint Romain abbé, et saint Lupicin ; 28 février, v. 460. Ils étaient frères et s'étaient retirés dans un ermitage. Le démon fit pleuvoir sur eux des pierres pendant qu'ils priaient. Découragés, ils quittaient le lieu de leur retraite situé dans le Jura, lorsqu'une pieuse femme leur reprocha de céder le terrain à l'ennemi. Revenus à leur ermitage, leur persévérance fut si bien couronnée, qu'ils bâtirent ensuite deux monastères pour les disciples qui étaient venus se mettre sous leur direction.

Saint Elphège solitaire, puis archevêque de Cantorbéry ; 19 avril, 1012. Pendant qu'il était dans sa solitude, plusieurs vinrent lui demander à être ses disciples. Mais tous ne s'arrangèrent pas de ses conseils, et l'un des plus rebelles vint à mourir. Le lendemain de l'inhumation, le saint qui passait la nuit en prières, entendit de grands cris et courut au lieu d'où ils partaient. Il y trouva le moine que l'on venait d'enterrer, battu cruellement par les diables. Le récit de cette vision ramena les autres récalcitrants [1].

Saint Bernard, abbé de Clairvaux (Cf. *Croix à la main*, p. 283 ; etc.). Les Italiens le peignent volontiers, ayant près de lui un diable enchaîné ou terrassé (Cf. p. 307). Je ne saurais dire si ce n'est pas l'effet de quelque confusion dans l'esprit de leurs artistes ; mais chez nous, c'est saint Bernard de Menthon que l'on représente ainsi, et non pas l'instituteur des Cisterciens.

Saint Cyprien d'Antioche, magicien avant d'être martyr ; 26 septembre, 304. Le diable s'enfuyant. Il avait promis que ses sortiléges feraient agréer par sainte Justine la passion d'un jeune païen. Mais le démon, invoqué par lui, avoua ne rien pouvoir contre ceux qui mettaient en Jésus-Christ leur recours (Cf. sainte Justine, p. 284). Cyprien demanda le baptême à la suite de cette déclaration ; et dans la persécution de Dioclétien, il fut martyrisé à Nicomédie [2]. Son nom l'a fait confondre parfois, très-mal à propos, avec saint Cyprien de Carthage.

Saint Jean de Sahagun, augustin (Cf. *Calice*, p. 176). Foulant aux pieds le monde et le démon, ou la personnification de la discorde ; à cause de la guerre qu'il fit aux esprits infernaux par son zèle infatigable (Cf. p. 307).

Saint Muce, solitaire. Cf. *Ermites*.

Saint Guthlac. Cf. *Ermites*.

Saint Friard, reclus. Cf. *Ermites*.

Saint Ivan. Cf. *Croix*, p. 282 ; *Ermites*, etc.

Sainte Marie Madeleine, pénitente (Cf. *Vase*). A Fribourg-en-Brisgau, une figure en pied de sainte Madeleine tenant le vase de parfums, pose sur un socle que garnissent sept têtes de diables. C'est sans doute une façon d'exprimer ce que dit d'elle l'Évangile : « Marie surnommée Madeleine, de laquelle avaient été chassés sept démons [3]. »

Sainte Julienne de Nicomédie, vierge et martyre ; 16 février, sous Maximien. Elle tient un démon enchaîné, ou le foule aux pieds, ou le repousse. La sainte, ayant refusé la main du préfet et exigeant avant tout que le fiancé se fît chrétien, fut livrée à toute la fureur des bourreaux, et enfin décapitée avec plusieurs soldats que son exemple et ses paroles avaient gagnés à Jésus-Christ [4].

Dans plusieurs représentations son démon semble en partie déguisé, peut-être pour indiquer une séduction spécieuse ; tantôt il n'a d'odieux que des ailes de chauve-souris ; tantôt c'est uniquement la partie inférieure du corps terminée en sirène. Dans le fait il ne s'agissait pas pour elle d'apostasie, mais seulement de s'unir à un païen. Quoi qu'il en soit, les légendes racontent que le démon s'efforça de l'induire en erreur, mais qu'elle démêla ses artifices. On ajoute même qu'elle l'enchaîna et le mena battant, ce qui me paraît une expression d'artiste, pour montrer le triomphe de la foi et de la virginité sur l'enfer [5].

Sainte Dympne (ou Dymphne), vierge et martyre ; 15 mai, VII^e^ siècle. On la représente quelquefois tenant un diable enchaîné. C'est sans doute à cause du triomphe qu'elle remporta sur la passion incestueuse de son père, et aussi parce qu'elle est invoquée pour la délivrance des possédés. Telle est l'origine de la célèbre colonie de Gheel dans la Campine d'Anvers, où l'on soigne les fous (de temps immémorial) sous le patronage de sainte Dymphne [6]. Les aliénistes, comme parlent nos contemporains, voient assez volontiers un simple cas de folie dans ce que les anciens qualifiaient de Possession ; autrefois on regardait souvent comme possédés ceux que nos docteurs actuels traitent de maniaques. Un concordat entre les anciens et les modernes, où tous céderaient quelque peu de terrain, pourrait bien être de la pure équité, de la science même.

Sainte Euphémie, vierge et martyre a Chalcédoine (Cf. *Croix apparaissant*, p. 280). On raconte que molestée par Satan qui menaçait de la tuer, elle le mit en fuite par la récitation de la *Salutation angélique* [7]. Mais redisons avec les Bollandistes, que la célébrité même de la sainte, et les

1. AA. SS. *April.*, t. II, p. 632, sq.

2. Cf. P. de Natalib., libr. VIII, cap. CXXI. — AA. SS. *Septembr.*, t. VII, p. 195-246, etc.

3. Luc. VIII, 2.

4. Cf. AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 875, sq.; et 880, sq.

5. On s'y est inspiré sans doute du texte de saint Paul (Coloss. II, 13-15) : « Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos. » Mais j'ai déjà traité ce sujet en un autre lieu, plus qu'il ne conviendrait de le faire ici. Cf. *Vitraux de Bourges*, n° 76, sv. (p. 137-140). Laissons donc comprendre la chose par ceux qui en sont capables, sans trop de détails.

6. AA. SS. Belgii, t. V, p. 302, sqq.; 331-333.

7. *Breviar. gothic.*, 16 septembr., Hymn. :

« Hæc namque Domino augusta deserviens,
Semet dum dedicat Principi cœlico,
Livore dæmonum pungitur illico
Ne Christum voce prædicet.
Felix Euphemia sed pia permanens
Ad illam Perfidus ut venit rugitu (*rugiens?*
. . . . . .
Flammas ingreditur, cingitur ignibus,
. . . . . .
Inlæsa prodiens, carcere truditur, etc. »

homonymies historiques, ont induit en erreur quelques-uns de ses biographes [1].

Sainte Euphrasie de Rome, vierge et solitaire ; 13 mars, 410. Foulant aux pieds le démon, ou tourmentée par le diable qui s'efforce de la précipiter dans un puits. Elle avait fui Rome pour se consacrer à Dieu dans la Thébaïde.

Sainte Théodora d'Alexandrie, pénitente en Égypte ; 11 septembre, v^e^ siècle. On la peint parfois ayant devant elle un diable qui lui prend les mains comme pour la cajoler ou lui arracher son anneau. Manière d'indiquer qu'après une vie exemplaire dans le mariage durant plusieurs années, elle se laissa entraîner une fois à l'adultère par les artifices d'une vieille magicienne que soudoyait un jeune libertin éperdument amoureux de Théodora. Celle-ci, après son péché, se retira dans la solitude pour faire pénitence.

Sainte Angèle de Foligno, du tiers ordre de Saint-François ; 4 janvier, 1309. Tenant le diable enchaîné. Satan s'efforçait de la pousser au désespoir en lui persuadant qu'il n'y avait pas de miséricorde pour elle, car elle n'avait pas commencé par être sainte. Sa consolation fut de se réfugier dans les plaies de Notre-Seigneur [2].

DENTS, MACHOIRE.

Tout le monde connaît l'histoire de Samson, assommant les Philistins sans autre arme qu'une mâchoire d'âne.

Saint Médard, évêque de Noyon (Cf. *Cheval*, p. 210 ; etc.). Il était invoqué jadis contre le mal de dents ; et c'est une des plus vieilles dévotions populaires que signale l'histoire de France, puisqu'il en est question dans les écrits de Grégoire de Tours [3]. De là était venu la coutume de le représenter la bouche entr'ouverte, pour montrer un peu les dents ; ce qui donna lieu à l'expression un *ris de saint Médard*, pour indiquer un faux air de contentement [4], comme nous disons aujourd'hui : rire du bout des dents.

Saint Pélinus, évêque de Brindes et martyr. Cf. *Roue*.

Sainte Apollonie (ou Apolline), vierge et martyre ; 9 février, v. 249. On lui brisa toutes les dents avec des cailloux ; ce qui n'empêche pas qu'on la représente fréquemment ayant en main une tenaille ou pince qui porte une dent arrachée. De là il résulte qu'on la confondrait aisément dans bien des cas avec sainte Agathe (Cf. *Cisailles*, p. 224), si l'on n'a pas pris soin d'exprimer clairement l'âge de l'une et de l'autre. Car sainte Agathe était presque enfant, tandis que sainte Apollonie était avancée en âge. Cf. *Tenailles*.

Sommée d'apostasier, ou de choisir la mort dans les flammes, elle opta pour ce dernier parti ; montrant, dit le Martyrologe, plus d'empressement à souffrir que les bourreaux n'en avaient à la torturer.

Sainte Apolline est invoquée contre les maux de dents, et Cervantès le rappelle au sujet du retour de son héros [5].

Sainte Charitine, martyre ; 5 octobre, sous Dioclétien. Entre autres tourments qu'elle endura pour Jésus-Christ, elle eut toutes les dents arrachées [6].

DEVISE.

Aux mots *Banderole, Chiffre, Écriteau, Prophètes*, se trouvera la solution de bien des difficultés pour lesquelles on aurait consulté le titre que nous venons d'inscrire. Cela étant, l'on comprendra sans peine que multiplier outre mesure les sources d'information serait un moyen d'égarer le lecteur au lieu de le servir. Laissons donc subsister ce qui peut suffire, mais ne le dépassons pas.

DIACONAT (Insignes du).

Afin de ne pas entrer dans divers détails qui conduiraient à faire de la liturgie tout au long, sans être beaucoup plus intelligible pour les personnes étrangères aux usages ecclésiastiques, voici (p. 312) un diacre copié sur la belle châsse de Saint-Taurin, à Évreux. On y verra le manipule et la dalmatique des diacres de l'Église latine [7] ; à vrai dire, il y a peu de chose changé dans ce costume, malgré le mauvais goût moderne qui a modifié si disgracieusement la plupart des ornements ecclésiastiques.

On comprend aisément que le diacre porte un livre, puisqu'il est chargé de chanter l'évangile ; mais dans l'Église grecque où la dalmatique n'appartient pas à ses insignes, on le reconnaît souvent à l'encensoir comme son attribut le plus caractéristique.

Pas plus ici qu'ailleurs, il ne s'agit de donner à propos du mot *diacre* une liste de tous les saints qui ont exercé l'office du diaconat jusqu'à leur mort. Disons seulement que le costume de cet Ordre a été plusieurs fois donné par les artistes à des saints qui ne semblent pas avoir été diacres. C'est ainsi que saint Barnabé se voit çà et là vêtu de la dalmatique, peut-être pour indiquer son infériorité dans le collége apostolique ; puisqu'il ne faisait point partie des douze apôtres choisis immédiatement par Notre-Seigneur, et n'était pas même (comme saint Matthias)

1. Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. V, p. 263-266, et 283-286. — Martinov, *Ann. ecclesiast. græc.-slavic.*, 16 sept. ; et 11 jul. — Morcelli, *Kalendar. CP.*, t. I, p. 151, sqq.

2. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 187, sq. ; 190, sqq.

3. *De gloria confessorum*, cap. xcv.

4. Mathurin Regnier disait encore, sur la fin du xvi^e^ siècle :

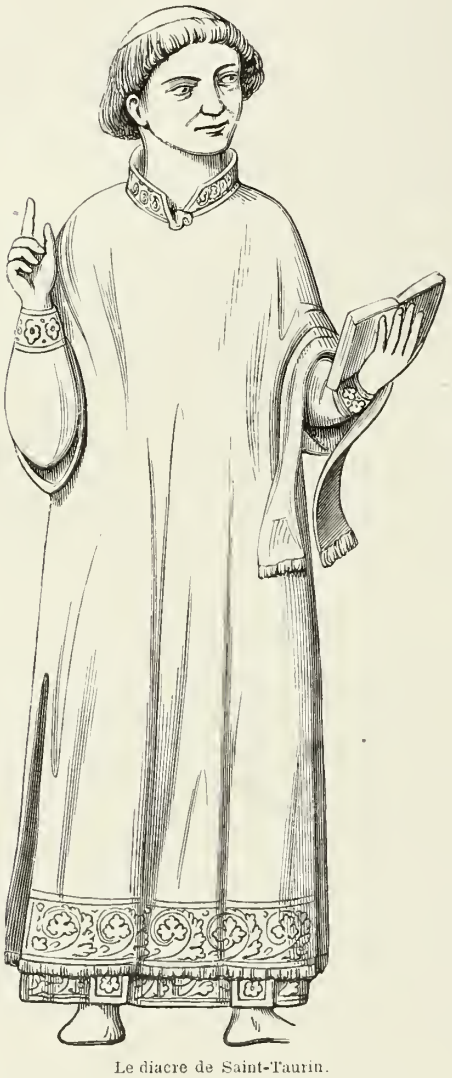
« D'un ris de sainct Medard il me fallut respondre. »

5. D. Quixote, P. II, cap. vii.

6. Cf. *Menolog. græc.*, t. I, p. 96. — AA. SS. *Octobr.*, t. III, p. 21.

7. On peut consulter aussi notre page 185, où saint Meinulf archidiacre de Paderborn figure assez exactement d'après une miniature ancienne.

le remplaçant désigné par le sort pour succéder à la vocation de Judas [1]. L'église de Milan ne l'en regarde pas moins comme le fondateur de son siége épiscopal [2].



Le diacre de Saint-Taurin.

Saint Baudile, de Nîmes. Cf. *Arbre,* p. 67.

Saint Quentin, saint Crescentien, les saints Gervais et Protais, etc., ont été plus d'une fois revêtus de la dalmatique dans les monuments ; et ce semble être un signe de fonction diaconale (prédication de l'Évangile), plutôt que d'ordination. A ce titre, saint Quentin a pu passer pour diacre de saint Lucien (du Beauvaisis).

Saint Thyrse diacre et martyr, a Saulieu ; 24 septembre, sur la fin du IIe siècle. Il n'est guère reconnaissable dans l'art, qu'à la palme et la dalmatique.

Saint Léonard du Limousin, qui porte souvent la chasuble, sans qu'il soit bien prouvé qu'il fût prêtre, paraît quelquefois en costume de diacre ; apparemment parce qu'il prêcha dans l'Orléanais et le Poitou.

Ajoutons que les *Chartreuses,* comme diaconesses, portent, non pas la dalmatique, mais l'étole et le manipule [3]. Cela se représentera sous le titre *Étole,* et l'on y trouvera les indications complémentaires sans lesquelles ce que nous disons aujourd'hui pourrait être insuffisant.

DISCIPLINE.

Ce nom donné à n'importe quel fouet employé pour la pénitence volontaire, peut indiquer des formes bien différentes selon l'histoire ou la fantaisie plus ou moins légitime des artistes. Ainsi, quelques-uns ont mis à la main de saint Louis de Gonzague des lanières de cuir, ou des cordes armées de molettes d'éperons. Mais l'histoire dit uniquement qu'il se servait de molettes d'éperons en manière de ceinture portée sous ses habits.

A vrai dire, la discipline figurerait convenablement près d'un très-grand nombre de saints, à cause des rigueurs que leur a inspirées la vue de Jésus-Christ souffrant pour nous et le souvenir de péchés à expier. Mais on l'attribue comme exclusivement à ceux qui ont été signalés par la mortification. Tels sont les solitaires, les pénitents illustres, et plusieurs maîtres de la vie religieuse dont l'institut était particulièrement rigoureux [4] : par exemple saint Caprais abbé de Lérins (1 juin, 430), saint Dominique instituteur des Frères Prêcheurs, etc.

Le bienheureux Hartmann, évêque de Brixen (13 décembre, 1165), se faisant flageller par un de ses clercs [5].

Saint Louis de Gonzague, jésuite (Cf. *Enfants saints,* etc.). Souvent on peint près de lui, ou dans sa main, une discipline ; à cause de ses rigueurs quasi excessives contre lui-même.

Saint Benoit de Norcia paraît dans plusieurs anciens tableaux avec de grandes verges, et ce même attribut a été donné à sainte Paule Romaine veuve (26 janvier, 404). Je ne sais si dans l'un et l'autre cas cette caractéristique désigne précisément les pratiques de la pénitence, et non pas plutôt une certaine rigueur répressive de correction ; c'est le sens primitif du mot discipline, et il ne s'applique pas mal soit au fondateur d'un grand ordre monastique, soit à cette dame romaine qui forma sa fille Eustochium aux vertus du cloître dans une cabane, près des lieux saints où Jésus-Christ avait opéré notre salut.

Au surplus, divers personnages qu'on chercherait

1. Act. I, 13-26 ; XIII, 2, 3.

D'ailleurs, un motif tout particulier emprunté au langage ecclésiastique s'oppose à ce que le costume d'un ordre inférieur soit censé déroger ici à la dignité apostolique de saint Barnabé. Il appartenait à la tribu de Lévi, et son surnom de *lévite* (Act. IV, 36) désigna très-longtemps l'ordre des diacres. Aussi, tandis que les vitraux du moyen âge ne manquent guère de donner une dalmatique au lévite dans la parabole du bon Samaritain, le Bréviaire (comme les anciens Actes) qualifie de *levita* le diacre saint Laurent.

2. Cf. Puricelli, *Dissertat. nazariana,* cap. II (p. 4-13). — AA. SS *Jun.,* t. II, p. 426-431.

3. Cf. AA. SS. *Septembr.,* t. I, p. X, sq.

4. Cf. Maï, *Nova PP. bibliotheca,* t. VI, p. XXXVIIJ, sq. ; et XLIIJ.

5. Rader, *Bavaria sancta,* t. II.

peut-être ici se retrouveront plus à propos sous les titres *Fouet, Pénitents* et *Verges*.

DOCTEURS DE L'ÉGLISE.

Aux théologiens illustres qui, par l'éclat réuni de la science et de la sainteté, ont obtenu le titre de *Docteurs de l'Église,* quelques artistes donnent comme caractéristique un petit modèle d'église porté sur la main ou posé près d'eux. Si singulier que puisse paraître cet attribut, on le rencontre sur des toiles de maîtres avec lesquels il faut compter. Cf. *Église*.

Il est quasi reçu que l'Église grecque et l'Église latine ont chacune quatre docteurs principaux, convention bien accueillie dans l'art, parce qu'elle prête à des groupes symétriques : saint Basile le Grand, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome, d'une part; saint Augustin, saint Ambroise[1], saint Jérôme et saint Grégoire le Grand, de l'autre. Voici les quatre derniers saints d'après un tableau du XVI^e^ siècle, sur lequel nous aurons à revenir.

Son époque fait comprendre combien persista la coutume de maintenir quasi à part les docteurs des premiers âges.

Les quatre grands docteurs latins, au Louvre.

Cependant, les Grecs pourraient bien encore mettre en avant saint Irénée, tout évêque des Gaules qu'il soit, et saint Cyrille d'Alexandrie avec saint Grégoire de Nysse. Ce qui n'empêche pas que chez eux les *trois grands docteurs* ne soient saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome, auxquels ils consacrent une fête spéciale[2]. En cela, il semble que l'on aura fait une part bien prépondérante à l'éloquence peut-être, ou affecté de négliger la grande Église d'Alexandrie, dont le patriarcat principal et primitif faisait sans doute ombrage aux prétentions de Constantinople. En tout cas, les trois saints dont nous venons de parler sont fréquemment réunis dans les peintures grecques; et alors saint Basile le Grand y est presque toujours caractérisé par une barbe très-longue. Celle de saint Grégoire le Théologien (de Nazianze) est large et touffue, mais d'une

1. A propos des *abeilles* de saint Ambroise, j'aurais bien pu citer le célèbre devant d'autel de Wolvinus à Milan. Cf. G. B. de Rossi, *Bullettino....* 1864, p. 19. — Giul. Ferrario, *Monumenti sacri e profani della... basilica di Sant' Ambrogio* (1824), tav. 19.

2. Cf. Philoth., ap. Combefis, *Biblioth. vett. PP.*, t. II, p. 317, etc. — AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 933-966. — Ménées grecs, 11 juin.

longueur bien moindre, tandis que celle de saint Chrysostome est médiocrement épaisse, ou même clair-semée, et descendant à peine plus bas que le cou[1].

Quoi qu'il en soit, Mme Jameson (*Sacred and legendary art,* t. I) cite une peinture grecque du Vatican qui réunit les cinq docteurs Athanase, Basile le Grand, Jean Chrysostome, Grégoire de Nazianze et Cyrille d'Alexandrie; groupe rarement usité, bien que soit très-fondé en raison, mais auquel on pourrait assurément adjoindre aussi saint Grégoire de Nysse.

Quant à l'Église latine, elle peut ajouter aux quatre docteurs ci-dessus, ou substituer à quelqu'un d'eux, des hommes tels que saint Léon le Grand, saint Hilaire de Poitiers, saint Pierre Chrysologue, saint Isidore de Séville, saint Pierre Damien, saint Anselme, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.

On verra plus tard qu'un attribut singulier associe parfois les quatre grands docteurs latins aux quatre évangélistes. Je viens d'en donner une représentation (p. 313) d'après le tableau de Sacchi, au Louvre.

Au premier abord, il semblerait que cette idée aurait pu être prise, au moins pour deux ou trois docteurs, dans les commentaires qu'ils ont rédigés sur divers évangiles. Mais cette appropriation ne se vérifie en notre tableau que pour saint Augustin, qui a expliqué en détail le récit de saint Jean; et pour saint Jérôme, qui a donné un traité sur saint Mathieu. Quant à saint Ambroise, malgré son commentaire sur saint Luc, il est accompagné ici du lion de saint Marc; et c'est saint Grégoire le Grand qui a près de lui le bœuf de saint Luc. Peut-être a-t-on voulu combiner d'une façon telle quelle le caractère de ces saints avec le souvenir de leurs œuvres. Or, la hauteur des pensées qui distingue saint Augustin suggérait assez naturellement le dessein de le caractériser par l'aigle. La vie dure et mortifiée de saint Jérôme conduisait à lui donner l'ange (l'homme ailé). Le labeur quelque peu ingrat de saint Grégoire, quand il explique l'Écriture sainte, menait à l'idée de lui attribuer le bœuf; et la vaillance de saint Ambroise (Cf. *Fouet*), en face de Théodose, lui aura fait donner le lion[2].

DOCTORAT UNIVERSITAIRE.

Nous avons dit, au mot *Avocat,* de quoi faire reconnaître les docteurs en droit ou jurisconsultes; et sous le titre *Bocal,* ce qui caractérise le plus souvent les docteurs en médecine. Mais les uns et les autres, surtout vers le XVIe siècle, sont assez ordinairement reconnaissables à la fourrure de leur toge doctorale et à la birrette, tous les gens d'étude étant alors censés clercs[3]. Auparavant, la vraie marque est d'être assis dans une chaière, la tête couverte, devant un pupitre chargé d'un livre auquel le personnage porte la main comme pour tourner le feuillet[4]. Ce semble être une indication de gens appliqués, qui font ou préparent leur classe; d'autant que le mot *lecteur* s'employait pour désigner l'enseignement, du moins dans certaines facultés.

DOIGT.

Au mot *Bouche,* on a pu voir que divers saints sont représentés l'index sur les lèvres, comme signe de silence.

Saint Aignan (ou Anien) d'Alexandrie, se coupant le doigt, et guéri par saint Marc, a déjà paru sous le titre *Cordonnier,* p. 259.

Saint Jules prêtre, honoré en Lombardie, surtout dans les environs de Novare (Cf. *Construction,* p. 249, sv.; etc.). On le voit guérissant un ouvrier qui s'était coupé le pouce par accident.

Saint Adalbert (*Woytiech*) évêque de Prague, apôtre de la Prusse (c'est-à-dire de Dantzig); 23 avril, 997. On raconte que ses assassins, ayant démembré le corps du saint homme, jetèrent dans la Vistule le doigt qu'il levait souvent dans ses prédications. Avalé par un poisson, ce doigt ne répandait pas moins un vif éclat qui mit les pêcheurs à même de retrouver cette relique dans le ventre de l'animal[5].

Saint Henri, premier évêque d'Abo, dit-on (mais réellement archevêque d'Upsal et apôtre de la Finlande), martyr; 19 janvier, v. 1150. Quelque temps après qu'il eut été assassiné, deux paysans naviguaient ensemble dans le marais de Kjulo, où le crime avait été commis. L'un d'eux, averti par le cri d'un corbeau qui planait sur un glaçon, s'en approcha et y aperçut un doigt sanglant. Dans sa surprise, oubliant que son compagnon était aveugle, il désigna à ses regards ce spectacle dont il ignorait la cause. C'était un doigt du saint évêque. L'aveugle, tournant les yeux vers l'endroit qu'on lui indiquait, recouvra la vue; et ce fut un des premiers signes

1. Sur l'air majestueux de saint Basile le Grand. Cf. Baronii, *Annal.,* A. 378. — Gregor. Nazianz., *Oratio monodic.* — Etc. J'en ai dit quelque chose déjà sous le titre *Barbe,* p. 120, 121.

2. Cela semble passablement indiqué par une prose des IV docteurs (*Sancti visu columbino*) que M. Neale cite d'après le Missel de Liége, mais que j'ai transcrite sur un vieux manuscrit de la bibliothèque d'Amiens :

« Magne doctor Augustine,
Legis amator divinæ,
Lux fulges Ecclesiæ;
Fugas hostes quos et feris :
Mittens tela per quæ teris
Inimicos gratiæ.
. . . . . .
Ut Elias nulli parcens,
Vir Ambrosi, magnos arcens,
Obviando crimini;
. . . . . .
Carnem domas jejunando,
Culpam culpans dum fugaris,
Studes legem declarando,
Antra petis, nec turbaris
Interpretum maxime.
Vir doctor Jeronime;
Etc. »

3. Cf. Du Cange, V. *Birretum.*

4. Cf. Manni, *Osservazioni istoriche... sopra i sigilli antichi dei secoli bassi,* t. II, sig. 11; t. VII, sig. 7.

5. Au moment de mettre sous presse, je ne retrouve plus quel chroniqueur aura mis ce récit en circulation. Mais en revanche la chose est attestée pour saint Stanislas évêque de Cracovie (Cf. AA. SS. *Maii.,* t. II, p. 232), et il s'y rattache même une vieille prophétie sur le démembrement de la Pologne (*ibid.,* p. 234).

qui firent éclater le martyre et la sainteté du serviteur de Dieu. Aujourd'hui encore une mitre, et un doigt portant l'anneau épiscopal, distinguent l'écusson du chapitre d'Abo[1].

Le Bienheureux Pierre Petroni, chartreux (29 mai, 1361) à Sienne, qui se coupa un doigt pour n'être pas ordonné prêtre.

Il se jugeait indigne d'un si grand honneur, et voulait empêcher que ses supérieurs ne l'y élevassent malgré les répugnances de son humilité.

Saint Pierre de Vérone, martyr (Cf. *Assassinat,* p. 89, etc.). Comme ce fut surtout son ministère d'inquisiteur en Lombardie qui lui attira la haine des hérétiques, les Dominicains ses confrères l'ont peint volontiers posant l'index de la main droite sur ses lèvres. Allusion, je pense, au secret des procédures inquisitoriales.

Sainte Hélène de Suède, veuve; 30 juillet, 1150. Les mauvais traitements qu'elle recevait de son mari exaspérèrent ses serviteurs, qui tuèrent ce seigneur brutal. La jeune veuve, craignant que le Ciel ne lui imputât quelque part dans ce meurtre dont elle avait été la cause innocente, s'imposa un pèlerinage en Palestine, et l'accomplit à pied. Elle en revenait, et approchait de son ancienne résidence (à Gœtened) lorsqu'elle fut assassinée par les parents du mari que l'on croyait sacrifié à la vengeance de cette malheureuse femme. Son corps fut retrouvé grâce à la lueur extraordinaire que répandait l'anneau passé à un doigt coupé de la sainte. On dit même que ce fut un aveugle qui indiqua cette trace miraculeuse en recouvrant la vue à cette occasion. De plus, une source qui jaillit près de là guérissait, dit-on, la cécité[2].

DRAGON.

On a fait observer bien avant moi que ce monstre paraît de bonne heure dans l'art chrétien comme symbole de l'enfer ou de Satan qui dans l'Écriture s'appelle le vieux serpent, le grand dragon[3] ou le monstre (*Bestia*). Dès le siècle où la foi conquit les empereurs, ceux-ci se donnèrent volontiers l'honneur d'avoir triomphé de l'idolâtrie, en faisant représenter le serpent infernal terrassé sous leurs pieds[4]. Ce qu'ils attribuaient à leur pouvoir souverain, le christianisme a bien eu le droit d'en faire honneur aux hommes de Dieu dont les sueurs et le sang avaient arrosé les germes de la semence évangélique en plusieurs contrées.

Nous pouvons donc bien ne pas faire appel à divers autres textes[5], où le démon est comparé aux animaux malfaisants ou qui se plaisent dans les ténèbres et les lieux insalubres.

Ailleurs le dragon, comme monstre terrible et mystérieux, a été pris pour le symbole des fléaux dont l'effet est redoutable, sans qu'on puisse souvent en indiquer les vraies causes[6].

On peut donc choisir pour l'explication que devra recevoir cette caractéristique de divers saints. Mais depuis longtemps déjà, des hommes graves et pieux ont compris que cela ne devait pas être interprété comme signe historique dans sa forme matérielle[7].

Saint Michel, archange (Cf. *Anges,* p. 33, sv.; *Balance,* p. 103, sv.; etc.)[8].

Saint Philippe, apôtre; 1 mai. Chassant un dragon qui était sorti de dessous l'autel de Mars, dit-on, et avait tué entre autres le fils du prêtre de l'idole[9]. L'apôtre chassa le monstre, qui ne reparut plus; et il ressuscita ceux qui avaient reçu la mort.

Saint Mathieu, apôtre et évangéliste (Cf. *Argent,* p. 68; etc.), mettant en fuite deux dragons que des magiciens avaient évoqués[10]. Cette histoire, comme la précédente, est prise d'une ancienne légende des apôtres qui a perdu presque toute créance depuis longtemps; mais qui ne laisse pas d'avoir son utilité, ne fût-ce que pour l'interprétation de mainte peinture ancienne[11].

1. Cf. *Rer. Svecicar. scriptt.*, t. II, p. 324, 339, 342. — Léouzon, *La Finlande,* t. II, p. 354, sv.

2. Cf. P. Riant, *Expéditions... des Scandinaves en Terre-Sainte,* p. 233, sv.

3. Apoc. XII, 9, 3, 7; XX, 2; XIX, 19; XX, 9, 10, etc. Cf. AA. SS. *Maii*, t. I, p. XIV, XVIIJ; et t. V, p. 340. Item, t. I, p. 21 et 265. Item, *ibid.*, t. II, p. 147; *Jun.*, t. I, p. 70; t. II, p. 215, 274; t. III, p. 113. Item, *Jul.*, t. III, p. 461; t. IV, p. 378; t. V, p. 540; t. VII, p. 11. Item, *Septembr.*, t. V, p. 749; *April.*, t. III, p. 105, 765. Etc., etc. — D. Pez, *Thesaurus anecdotor.*, t. I, P. I, p. 85. — Etc.

4. Euseb., *Vita Constantini,* lib. III, cap. III.

5. Cf. D. Pez, *Thesaur. anecdotor.*, t. III, P. I, p. 425, 186, 198, 202, 165, 48. — Daniel, *Thes. hymonolog.*, t. I, p. 129, sq. — Etc.

6. Durand, *Rational.*, lib. VI, cap. CII.

7. Cf. AA. SS. *April.*, t. III, p. 105, 106, 765; it. *Jun.*, V, 482, 483; et *Septembr.*, V, 116, 117; *Jun.*, I, 60; *Mart.*, II, 118. — Baron., Marangoni, etc., ap. Aug. de Bastard, *Crosses* (*Bulletin des comités...*, t. IV), p. 877, sv.; 680.

8. Le Bréviaire hispano-gothique, qui admet quatre grands archanges (y compris Uriel), parle d'ailleurs de saint Michel comme nos livres liturgiques :

Ultimo die quum ille (*Christus*)
Resurgendo fulserit,
Non reorum sorte vincti
Mancipemur tartaro;
Sed urbano lucis loco
Deputemur libero (*liberi?*).

9. P. de Natalib., libr. IV, cap. CVII.

10. *Idem,* libr. VIII, cap. C.

11. Toutefois dans les *Officia propria... Salernitanæ Ecclesiæ* (1554, in-4°), p. 51, l'hymne de matines (*Gaudeat Æthiopia*) pour la fête de saint Mathieu dit :

« Hic præcipit draconibus
Nocerent ne hominibus,
Abirent, orans Dominum. »

Et le récit du vieux temps devait être présent à l'esprit de l'hymnographe qui dit dans le Bréviaire hispano-gothique (21 septembr. ad vesperum) :

« Qui solus axem fervidum
Adgressus, truces populos
Ardentiori spiritu
Flammavit igne cœlitus.
Fugavit magos improbos,
Serpentum virus expulit;
Armavit sacris monitis
Dicatos Christo populos. »

Saint Silvestre, pape ; 31 décembre, 335. Un dragon étendu à ses pieds.

Cela pourrait signifier qu'il avait vu la chute de l'idolâtrie, puisqu'il passe pour avoir baptisé Constantin, ou parce qu'il a le premier condamné l'arianisme. Cependant les écrivains anciens n'insistent pas tant sur Rome purgée en quelque sorte de ses idoles par l'inauguration solennelle du culte de Jésus-Christ, que sur un véritable dragon qui portait la terreur dans la ville[1]. Silvestre confina le monstre dans une caverne, lui défendant de jamais la quitter jusqu'à la fin du monde.

Une autre explication, que l'on a voulu appuyer sur saint Isidore[2], ferait de ce dragon le symbole d'un débordement du Tibre arrivé au temps de saint Silvestre.

Saint Léon IV, pape; 17 juillet, 855. On raconte dans sa vie qu'un basilic ou un dragon qui infestait la ville de Rome, disparut par les prières de ce pape et l'intercession de la très-sainte Vierge, dont il fit porter en procession l'image que l'on honore à Sainte-Marie-Majeure. Cela n'aurait-il pas été primitivement une manière d'indiquer que ce pape avait écarté de Rome les Sarrasins, qui avant lui ravageaient impunément les côtes romaines et avaient même saccagé les églises des apôtres?

Saint Georges, évêque de Suelli en Sardaigne; 23 avril, v. 1117 (Cf. *Grenouilles*, p. 274, sv.). Les Sardes lui attribuent la mort d'un horrible dragon[3].

Saint Donat, évêque d'Évoria (ou *Euræa*) en Épire; 30 avril, v. 387. Sozomène raconte de lui qu'il délivra ses diocésains d'un dragon, sans autres armes que le signe de la croix et en crachant sur lui[4]. Ce saint était honoré à Venise[5], où ses reliques avaient été déposées dans l'île de Murano. Le nom de *San-Donato* paraît désigner encore sa ville épiscopale.

Saint Hypatius, évêque de Gangres; 14 novembre, v. 350. On rapporte qu'un dragon s'étant établi dans le trésor impérial, l'évêque lui donna son bâton à mordre et l'entraîna ainsi dans un grand feu allumé devant le palais[6]. N'aura-t-on pas prétendu peindre ainsi que le saint homme était l'un des Pères qui avaient condamné Arius au concile de Nicée; ou qu'il poursuivit avec zèle les Novatiens? car ce fut de leur main qu'il reçut la mort.

Saint Mercurial, évêque de Forli, martyr (dit-on); 30 avril, vers 405. Le dragon que sa légende lui fait conduire en laisse jusqu'à un abîme, pourrait bien être l'arianisme que le saint aura banni du diocèse[7].

Saint Nicaise de Rouen, apôtre du Vexin; 11 octobre, époque indécise. On le donne pour disciple de saint Denys, et premier évêque envoyé à Rouen. A Vaux, entre Évêquemont et Triel, les vieilles légendes lui font tuer un dragon. Les habitants se plaignant à lui de ce que la bête défendait les abords de la fontaine où il leur fallait

1. Maï, *Nova PP. bibliotheca*, t. I, pars II, p. 212, sq. :

« O venerande pater Silvester.....
Abs te sub nodis perstricta fraude draconis,
Plebs moribunda suæ dona salutis habet. »

Cf. Aldhelm., *De laudibus virginum* (ed. Giles, p. 151). — *Legenda aur.*, cap. XII. — P. de Natalib., libr. II, cap. XXII.

2. Cf. Longueval, *Hist. de l'Église gallicane*, liv. IX, A. 640 (éd. in-4°, p. 535).

3. Grenouilles et dragon (reptiles, en somme), ne serait-ce pas des équivalents?

4. Sozom., *Hist. eccl.*, lib. VII, cap. XXVI. — AA. SS. *April.*, t. III, p. 764-766.

5. Cf. Corner, *Chiese di Venezia*, p. 614-616.

6. *Menolog. græc.*, t. I, p. 187.

7. *Italia sacra* (ed. Coleti), t. II, p. 575. — AA. SS. *April.*, t. III, p. 756.

puiser l'eau, l'évêque envoya son prêtre Quirin pour se faire amener le monstre. Quirin, avec l'étole de saint Nicaise, traîna le dragon jusqu'aux pieds de l'évêque (si évêque il y a) qui le fit mourir par la force du signe de la croix. La fontaine de Vaux fut appelée dès lors fontaine de saint Nicaise.

Saint Clément, évêque de Metz; 23 novembre, v. 72. (Cf. *Bâton,* p. 126). Un dragon tué par lui annonce probablement qu'il détruisit le culte des idoles dans cette partie du bassin de la Moselle.

Saint Romain, archevêque de Rouen; 24 octobre, 639. Son dragon, particulièrement célèbre, avait occasionné une procession annuelle où l'on délivrait un prisonnier en mémoire du service rendu à la contrée par le saint évêque. Mais j'imagine que cette légende se rattachait au souvenir des travaux apostoliques de saint Romain, qui avait fait disparaître les derniers restes de l'idolâtrie dans son diocèse[1]. Parfois, près du saint traînant la *gargouille,* on représente la procession qui se faisait avec la châsse (ou fierte), à Rouen, le jour de sa fête.

Saint Marcel (ou Marceau), évêque de Paris; 1 novembre, v. 440. Un dragon mené en laisse avec une étole, ou bien (mais ce n'est pas la légende) terrassé par le saint. Cet animal, dit-on, s'était comme établi sur la tombe d'une jeune femme qui avait mal vécu. L'évêque entraîna le monstre hors de la ville, et lui défendit de revenir[2]. Ce fait est encore représenté sur l'un des portails de la façade occidentale à Notre-Dame de Paris.

Mettons de suite en bloc les saints bretons, évêques ou autres, qui sont censés avoir tué des dragons. Ce sont saint Paul de Léon[3], évêque de la ville qui a pris son nom (12 mars, 573); saint Samson[4], évêque de Dol (28 juillet, v. 564); saint Similien[5], évêque de Nantes (16 juin, v. 310); saint Brieu (*Briocus,* 1 mai, vers le v^e^ siècle)[6]; saint Tugdual (ou Tugal)[7] dont les Bretons font un pape, mais qui était tout au plus évêque de Tréguier (30 novembre, 553); saint Méen (*Mevennus*), fondateur et premier abbé[8] du monastère de Gaël (21 juin, v. 617); saint Jovin (ou Jaoua), évêque de Léon[9] (2 mars, vi^e^ siècle); saint Efflam (ou Yfflam) ermite[10], patron de Plestin dans le diocèse de Tréguier (6 novembre, v. 512); saint Armel (ou Arzel, *Armagillus*), abbé[11] près de Rennes (16 août, v. 552); saint Riok (Rio, Riou, *Riocus*), ermite[12] et moine de Landevenec (12 février, vers la fin du v^e^ siècle).

Saint Vigor, évêque de Bayeux; 1 novembre, v. 530. Il mène en laisse un dragon avec son étole. Ce fut lui qui anéantit à peu près les derniers restes du paganisme dans cette province, en détruisant le temple du dieu Bélénus, élevé sur une montagne près de Bayeux. Un monastère occupa cet emplacement. Mais la légende attribue à notre saint la destruction de plusieurs serpents[13].

Saint Vrain (ou Véran, *Veranus*) ermite à Vaucluse, puis évêque de Cavaillon; 19 octobre, v. 580. Tenant un dragon enchaîné[14]. Il est honoré à Saint-Vrain près Vitry-le-Français, pour la guérison des fous; et surtout des fous furieux. Cela étant, son attribut, comme celui de sainte Dympne (Cf. *Démon,* p. 310), ne serait-il pas l'emblème du pouvoir qu'on lui reconnaît contre les démoniaques? Car le culte de saint Véran (ou Vrain) s'est propagé surtout, grâce à cette réputation qu'il avait de guérir les possédés ou toute autre maladie peu caractérisée par la vieille médecine. Les médecins modernes y voient sans doute plus clair, si l'on s'en fie aux nomenclatures; mais je n'ai pas à me prononcer sur cette question de nosologie qui n'est point de mon ressort. M. l'abbé J.-F. André a publié (*Bulletin du comité de la langue.., et des arts de la France,* t. I, 1852-53, p. 207-210) une notice écrite à Vaucluse sur ce saint du Comtat, et je m'y réfère en toute confiance, puisque l'auteur est du pays[15].

Saint Amand évêque de Maestricht, et apôtre de la Flandre; 6 février, 675. Un dragon abattu à ses pieds. Jeune encore il chassa, dit-on, de l'île d'Oye (près de La Rochelle) un serpent qui s'était rencontré sur son passage[16]. Cependant il est bien croyable que le monstre indique surtout les idoles renversées par les travaux apostoliques du saint dans le pays de Gand.

Saint Front (*Fronto*), évêque de Périgueux; 25 octobre, époque indécise. Encore un fondateur de siége épiscopal, qui passe pour avoir tué un dragon.

Saint Bertrand, évêque de Comminges en Gascogne; 16 octobre, v. 1125. On lui attribue un dragon, quoique

1. On peut voir une autre explication dans l'*Histoire de l'Eglise gallicane,* l. c. — Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 86-96, 97-100.

2. Le Missel de Paris (1516, in-4°) renferme une prose de saint Marceau (*Gaude, superna civitas*), dont voici la strophe relative à notre récit :

« In serpente visibili
Triumphat invisibilem,
Sic Christus invisibili
Virtute ditat humilem. »

3. Les *Vies des Saints de la Bretagne armorique,* p. 194, sv.

4. *Ibid.*, p. 414. Ce pourrait bien être une façon de peindre diverses victoires qu'il remporta sur l'ennemi des hommes. Cf. *ibid.*, p. 412, 414, 416, 417.

5. Il est regardé comme l'apôtre du pays nantais.

6. *Vies des Saints de la Bretagne armorique,* p. 253.

7. *Ibid.*, p. 790.

8. *Vies des Saints de la Bretagne armorique,* p. 528. — AA. SS. *Jun.*, t. IV, p. 103, sq.

9. *Vies des Saints de la Bretagne armorique* p. 46.

10. *Ibid.*, p. 700. On le dit fils d'un prince irlandais; et il aurait rencontré sur la grève armoricaine, en débarquant, un dragon dont il se défit comme un brave chevalier qu'il était. Il avait quitté sa patrie le jour même de ses noces, pour conserver sa virginité. Il semble donc pouvoir être caractérisé aussi par un lis, une couronne et une armure; quoique des images populaires lui donnent une chasuble.

11. *Ibid.*, p. 524. — 12. *Ibid.*, p. 30, 31. Riok était alors enfant.

13. Cf. AA. SS. Belgii, t. II, p. 95.

14. Cf. *Revue archéologique,* VI^e^ année (mars 1850), p. 788, sv. — AA. SS. *Octobr.*, t. VIII, p. 455, sq. 474.

15. M. le D^r^ Ravel a écrit sur le même sujet dans l'*Art médical.*

16. AA. SS. *Februar.*, t. I, p. 849. Cf. *Serpents.*

j'y trouve peu de fondement historique ; et en tout cas, je ne saurais en rendre raison [1].

Saint Gaugery (ou Géry, *Gaugericus*), évêque de Cambrai ; 11 août, 619. Un dragon à ses pieds ; probablement parce qu'il bannit de son immense diocèse les derniers vestiges du paganisme. Il est regardé particulièrement comme l'apôtre du pays de Bruxelles.

Saint Loup (ou Leu, *Lupus*), 3e évêque de Bayeux ; 25 octobre, v. 465. Entraînant une espèce de dragon qu'il fait disparaître dans un abîme ou dans une rivière. Cette bête, dit-on, infestait les environs de la ville épiscopale ; et avait déjà dévoré plusieurs personnes, lorsque le saint vint à elle sans autres armes que ses vêtements ecclésiastiques. Saisissant donc l'animal funeste (*la bête Saint-Loup*, comme on l'appelle), l'évêque le précipita dans un gouffre dont on fait voir encore la trace.

Saint Florent de Corse, évêque africain déporté dans cette île par les Vandales ariens ; 9 juin, vers 496. On l'associe à saint Vindémial, évêque aussi, confesseur comme lui et son compagnon d'exil. Ces deux saints passent pour avoir fait mourir par le signe de la croix, un dragon qui était adoré, dit-on, dans le pays. Il semble assez probable que ce fut d'abord une représentation indiquant les conversions d'idolâtres, opérées par les évêques catholiques persécutés sous Hunéric ; car on trouve beaucoup plus tard encore des traces de paganisme dans la Corse et dans la Sardaigne. Leur culte s'est répandu en Lombardie où l'on transporta les reliques de ces saints lorsque les mahométans infestèrent les côtes de la Méditerranée.

Saint Vanne (ou Venne, *Vito, Vitonus, Videnus*), évêque de Verdun ; 9 novembre, v. 525. Un dragon à ses pieds ; et souvent (xvii^e et xviii^e siècles) près de lui les armoiries des Bénédictins de France (*Pax* au centre de l'écusson), parce qu'il était avec saint Hidulphe, patron de la congrégation bénédictine qui comprenait la Bourgogne, la Lorraine et la Champagne. La congrégation de Saint-Maur s'en détacha bientôt pour motifs politiques.

Saint Lo (*Laudus, Lauto*), évêque de Coutances ; 22 septembre, 568. On lui donne aussi un dragon ; et si c'est encore une indication de l'idolâtrie renversée, on conviendra que ces époques tardives du triomphe de l'Évangile dans nos provinces semblent infirmer un peu les prétentions de ceux qui voudraient faire remonter aux temps apostoliques un bon nombre de nos siéges épiscopaux.

Saint Germain l'Écossais, évêque et martyr ; 2 mai, v. 489. On prétend le reconnaître au portail de Saint-Riquier dans un évêque près duquel est une hydre à six têtes dont les cous sont entourés par une étole. De fait, sa statue à Saint-Germain-sur-Bresle près d'Aumale foule aux pieds un dragon ; et des peintures sur verre lui donnent un monstre à sept têtes.

Il passe pour avoir prêché dans divers pays, et fut tué près d'Aumale par les païens. Ces représentations prétendaient peut-être symboliser Satan et ses œuvres (les sept péchés capitaux) dont l'empire avait été entamé par cet homme apostolique.

Saint Domitien évêque régionnaire (ou plutôt de Maestricht), honoré à Huy ; 7 mai, 538. Un dragon à ses pieds. On fait encore tous les ans une procession à la fontaine où le saint est censé avoir donné la mort au monstre [2]. Ne serait-ce pas la fontaine où il aurait baptisé les chrétiens en visitant ce lieu ? D'ailleurs nous avons vu et nous verrions plus d'une fois, s'il fallait s'étendre beaucoup sur ces divers récits, que les dragons ainsi exterminés, interdisent souvent l'accès d'une source. Supposé que la source, comme on s'en apercevra plus tard, fasse allusion aux fonts baptismaux, rien d'étonnant qu'on ait peint le démon s'efforçant d'en écarter les hommes.

Saint Servais, évêque de Tongres (Cf. *Clef*, p. 225 ; etc.) [3].

1. Les continuateurs des AA. SS. (*Octobr.*, t. VII, p. 1167, sq.) n'y voient pas beaucoup plus de motifs ; à moins que l'on n'ait été conduit à regarder comme monument de la vie du saint les petites scènes figurées sur le coffret dont on s'est servi pour renfermer ses reliques, et qui semblent ne représenter que des souvenirs chevaleresques plus ou moins vagues. Selon moi, le monstre y indiquerait tout simplement les grandes entreprises qu'un preux devait savoir mener à fin pour l'amour de sa dame ; et aurait été primitivement destiné à quelque cadeau de noces.

2. Reinsberg-Düringsfeld, *Calendrier belge*, t. I, p. 315, sv. — AA. SS. Belgii, t. II, p. 164, sq

Sa prose *Confessorum regi Christo*, assez médiocre, mais curieuse comme témoin des souvenirs populaires, expose la vie de notre saint dans un vieux missel de Liége (*Parisiis*, 1499, in-folio) ; et l'on y parle de ses succès contre l'hérésie (Cf. AA. SS. Belgii, *l. c.*) autre explication plausible du dragon qu'il passe pour avoir fait mourir.

« Ad honorem præsulatus
Est Trajecto postulatus,
Functus sacerdotio.
. . . . . .
Visitat Aurelianum,
Perversorum dogma vanum
Depulit a patria,
. . . . . .
Anguem fugat venenatum.
Vulnus sanat ; etc. »

3. Les représentations de ce saint ayant été chargées d'attributs qui ont causé bien de l'embarras aux savants (Cf. AA. SS. Belgii, t. I, p. 179-192 ; 197, sq.), il semble bon de résumer une fois pour toutes les principaux traits de sa légende d'après quelque source populaire. Servons-nous donc pour cela d'un vieux missel manuscrit d'Averbode, qui est encore conservé dans la même abbaye.

« Salus data Galliæ
Dono Dei gratiæ,
Beatus Servatius
. . . . . .
Illuxit Ecclesiæ.
. . . . . .
Hinc sacerdos effectus,
Cum Angelo profectus,
Fit urbi Tongrensium
Præsul, gemma præsulum.
Angelus dat baculum
In conspectu omnium
. . . . . .
Qui hæresim Euphratæ
Catholico dogmate
Destruendam censuit ;
. . . . . .
Lapis altaris fractus,
Manu sacrata tactus
Integer efficitur ;
Populus a dracone,
Cujus oratione
Perit, liber redditur.
Quum Roma revertitur,
Capitur et trahitur
Imperante Attila.
Ad solem exponitur,
Sed nequaquam læditur
Obumbrante aquila.
Petro salutifero
Non impar clavigero,
Meruit accipere
Præstantem tam gratiam
Per clavem ei datam
Ligare ac solvere.
Etc. »

Un dragon expire près de lui; emblème peut-être de ses luttes contre les ariens ou les donatistes, si ce n'est contre le paganisme.

Saint Syr, évêque de Gênes; 29 juin, v. 340. Il fait sortir d'un puits un dragon ou basilic, qui menaçait tous les habitants de la ville. Le forçant de quitter sa retraite, il lui ordonna de se jeter à la mer[1]. Comme la vie de ce saint paraît écrite au XIe siècle, on avait eu tout le temps de perdre la notion du symbolisme primitif employé par les artistes; et le biographe, d'ailleurs, rappelle ce texte du Psalmiste, fréquemment appliqué dans les tombeaux des évêques : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon [2]. »

Saint Ouen, évêque de Rouen (Cf. *Cercueil*, p. 181). Un dragon à ses pieds. Voilà encore un évêque du VIIe siècle qui serait censé avoir extirpé l'idolâtrie dans le pays de Rouen. Au fond, nous savons que sainte Radegonde, près de cent ans avant lui, trouvait encore des temples païens dans la France, puisqu'elle en fit détruire un sous ses yeux au mépris d'une émeute de paysans.

Saint Vindémial évêque d'Afrique, banni par les ariens au temps de la persécution vandale; 9 juin, v. 500 (Cf. ci-dessus, 318, saint Florent de Corse). Le serpent ou dragon que l'on représente à ses côtés, peut indiquer soit la résistance qu'opposa le saint à l'hérésie arienne, soit ses travaux apostoliques dans la Corse pendant son exil[3]. Car nous savons d'autre part que le paganisme résista dans les grandes îles de la Méditerranée avec une opiniâtreté particulièrement tenace.

Saint Juste évêque de Volterra, et saint Clément prêtre; 5 juin, Ve siècle. C'étaient encore des confesseurs africains déportés par les Vandales, et dont les pieux exemples bannirent l'idolâtrie du lieu de leur exil. Ce bienfait semble être symbolisé par le dragon qu'ils passent pour avoir exterminé en Toscane [4].

Saint Rofile (*Rufillus, Rophilus*), évêque de Forlimpopoli; 18 juillet, on ne sait pas au juste en quel siècle. On lui attribue l'extermination d'un dragon [5] qu'il aurait conduit vers un puits (ou un abîme) avec son étole. Ne serait-ce pas une façon d'exprimer aux yeux qu'il avait mis fin à l'idolâtrie dans sa ville épiscopale, en consacrant à Marie un temple d'Isis ?

Saint Germain, évêque d'Auxerre; 31 juillet, 448. Un dragon à ses pieds pourrait bien signifier qu'avec lui cessèrent les dernières traces de l'idolâtrie dans la contrée; puisque lui-même, au temps de saint Amatre son prédécesseur, affectait encore de maintenir des rites superstitieux en suspendant les trophées de sa chasse aux branches d'un grand arbre. On raconte du reste que, devenu évêque, il signala un usage diabolique qui consistait à dresser des tables pendant la nuit pour les esprits de ténèbres [6]. N'aura-t-on pas voulu exprimer aussi par là sa mission dans la Grande-Bretagne pour y combattre l'hérésie pélagienne?

Saint Julien, évêque du Mans (Cf. *Cruche*, p. 301, sv.), chassant un dragon. Ce saint-là est bien connu pour avoir établi la foi dans sa ville épiscopale; et comme nous le faisions pressentir pour plusieurs autres il n'y a qu'un instant, on lui attribue aussi d'avoir fait jaillir une fontaine.

Saint Pavas (Pavace, *Pavacius*), troisième évêque du Mans; 24 juillet, IVe siècle. Dans le Maine on le représente en chasuble, portant dans la main droite un aspersoir, et tenant de la gauche une étole qui entoure le cou d'un dragon. On raconte qu'il délivra ainsi son peuple du monstre qui dévastait la contrée; et qui, promené de la sorte par le saint, fut enfin englouti dans la terre entr'ouverte [7]. Ici encore le dragon se tenait près d'une fontaine.

Saint Béat (Batte, *Beatus*) un des apôtres de la Suisse, regardé comme disciple de saint Barnabé, et évêque de Windisch (mais ces titres ne sont pas bien établis); 9 mai, v. 112. Il semble plutôt avoir été simple ermite, tout en annonçant Jésus-Christ aux peuples de la Suisse germanique [8]. On le représente fréquemment accompagné de son disciple que l'on nomme Achate, et chassant un dragon avec son bâton; l'animal, dit-on, fut expulsé ainsi d'une caverne que le saint choisit pour ermitage.

Donnons place immédiatement à saint Béat du Vendômois, solitaire (9 mai, époque difficile à déterminer); parce qu'il pourrait bien avoir été spolié au profit de celui que s'adjuge la Suisse [9]. Pour le nôtre, dont personne ne paraît avoir fait un évêque, peu de gens le mettent aux prises avec un dragon; quoiqu'il passe pour avoir prêché dans le pays nantais. On lui donne tout simplement pour attributs le bâton des ermites ou des voyageurs, et un serpent tel qu'il s'en voit encore sur notre planète dégénérée. Le récit est que, trouvant un reptile dans la grotte où il prétendait se retirer près de la Loire, le saint chassa l'ancien hôte par la vertu du signe de la croix [10].

Saint Narcisse évêque de Girone en Catalogne, apôtre de la Vindélicie; 18 mars, v. 307. On raconte dans les

1. AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 481-483.
2. Ps. XC, 15. — Cf. Luc. X, 19.
3. AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 180.
4. Brautii *Martyrologium poeticum* :

« Cum serpente viros, animas pepulere vorantem
Ex volaterrano dæmona prorsus agro. »

5. Brautii *Martyrolog. poeticum* :

« Ex antro jussit prodire, stolâque draconem
In putei vinctum præcipitavit aquas. »

Cf. *Hagiolog. italicum* (1773), t. II, p. 43. — AA. SS. *Jul.*, t. IV, p. 377, sqq.

6. P. de Natalib., libr. VII, cap. CLXI.
7. Cf. Additions aux *Fleurs des Saints* du P. Ribadeneira; Rouen, 1696, in-4°, t. II, p. 69. — AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 541, sq.
8. L. Burgener, *Helvetia sancta* (Einsiedeln, 1860), t. I, p. 74-77. — Theod. Scherer, *Helden... des christlichen Glaubens...*, p. 6-13.
9. Cf. AA. SS. *Maii*, t. II, p. 364-368.
10. AA. SS., *ibid.*, p. 365, sq. — D. Piolin, *Hist. de l'Eglise du Mans*, t. I, p. 62.

Alpes Juliennes qu'il y fit périr un dragon posté aux abords d'une source d'où fuyaient tous les habitants [1].

Saint Séverin, évêque d'Amiterno (de Naples, selon d'autres) ; 8 janvier, époque indéterminée. Chassant l'esprit malin qui lui avait apparu sous la forme d'un dragon [2].

Prêtres et simples fidèles.

Saint Longin, martyr (Cf. *Armes, Armure,* p. 75, sv.). Il passe pour avoir aussi terrassé un dragon, sans doute parce qu'on lui attribue la prédication de l'Évangile dans la Cappadoce (*Menolog. græc.*, 16 octob.).

Saint Georges de Cappadoce, martyr; 23 avril, v. 303. Il n'est personne qui n'ait vu l'image de cet illustre martyr, poussant son cheval contre un dragon qu'il perce de sa lance. Lorsque la représentation est complète, on aperçoit près de là une jeune fille qui était destinée à devenir la proie du monstre. Cette légende a été attaquée, défendue, expliquée par maints savants qu'il ne s'agit pas de faire défiler ici sous les yeux du lecteur [3]. Dès le temps de saint Gélase, l'Église jugeait que des récits apocryphes avaient grossi l'histoire de notre saint; une narration singulière de Nicéphore Grégoras [4] indique que la représentation de *Saint-Georges-belle-monture* était fort usitée en Grèce. Plusieurs pensent que la jeune fille délivrée du dragon par ce guerrier pourrait bien n'être que la province de Cappadoce arrachée à l'idolâtrie. Les Grecs, beaucoup plus que nous, avaient conservé l'usage antique de personnifier les villes et les contrées dans l'art (Cf. *Femme*); et la conversion des Cappadociens pouvait passer pour une œuvre d'autant plus merveilleuse que leur réputation était fort mauvaise.

Saint Théodore le chef d'armée, ou Théodore d'Héraclée ; 7 février, 319. Cf. *Armes, Armure,* p. 79. On le représente tuant un dragon ou un crocodile qui dévastait, dit-on, la contrée ; ce qui pourrait indiquer sa résistance aux derniers efforts du pouvoir païen représenté par Licinius, et les idoles renversées par notre saint. La statue de saint Théodore fut apportée d'Héraclée à Venise par Marc Dandolo, et le saint y est honoré comme patron [5].

Ce saint illustre est nommé aussi Théodore d'Euchaïte, parce que ses reliques furent déposées dans cette ville sa patrie, après qu'il eut été martyrisé à Héraclée. Ce qui convient assez bien au symbolisme de l'idolâtrie vaincue, c'est que la légende de saint Théodore nous le montre brisant dans une nuit quantité d'idoles en métal précieux, dont il distribue les fragments aux pauvres.

Saint Théodore Tiro (Cf. *Armes, Armure,* p. 79), passe aussi pour avoir tué un dragon [6] ; ce qui pourrait bien avoir la même cause que pour le précédent, d'autant plus que l'homonymie de ces deux saints les a fait confondre malgré leurs surnoms divers.

Saint Cyriaque, diacre à Rome et martyr ; 8 août, v. 303. On l'a représenté parfois foulant aux pieds un dragon que les gens de Provins appelaient la *Lézarde de saint Quiriace.* Mais bien d'autres fois on peint tout simplement près de lui une jeune fille (ou, par erreur, un jeune garçon), qu'il délivre du diable. Selon sa légende, il chassa le malin esprit du corps d'Artémia fille de Dioclétien, ou de Jobia fille de Sapor [7], si ce n'est l'une et l'autre. Il fut martyrisé avec les SS. Large, Smaragde, etc., à Rome. Cf. *Possédés,* etc.

Saint Hilarion abbé, surnommé l'ancien ; 21 octobre, v. 372. Forçant un dragon, ou un énorme serpent, à se jeter dans un bûcher [8]. Si l'on y veut voir du symbolisme, on n'a qu'à choisir. Car nous savons qu'en Dalmatie il arrêta une effroyable inondation en traçant la croix sur le sable; et, soit dans sa vie d'ermite, soit dans les secours qu'il prêta aux malheureux qui le réclamaient, il remporta de nombreuses victoires sur le démon.

Saint Crescentien (Cf. *Armes, Armure,* p, 78). Les monnaies d'Urbin le représentent armé de toutes pièces, à pied ou à cheval; et tuant de sa lance un dragon, ou portant un drapeau. D'autres fois on le voit en costume de diacre, foulant un serpent sous ses pieds [9]. Il passe pour avoir été soldat romain et l'introducteur de l'Évangile à Città-di-Castello. Cf. *Diaconat,* p. 311, sv.

Saint Julien de Cilicie, martyr ; 16 mars, époque incertaine. On lui attribue aussi une histoire de dragon qui s'était établi dans les ruines d'un temple de Jupiter et infestait le pays. Aura-t-on voulu peindre ainsi la généreuse résistance du jeune homme qui, encouragé par sa mère, refusa de sacrifier aux idoles ; ou même son supplice qui fut d'être enfermé dans un sac avec des serpents venimeux et jeté ainsi à la mer [10]?

1. N. Grassi, *Notizie storiche della... Carnia,* p. 122. Dans un missel que je crois alsacien (s. l., s. a.), une prose pour la fête de sainte Afre (*Verbum sapientiæ*) renferme ces paroles (fol. CVI) :

« Præsul contra dimicat
. . . . . .
Quem occidat draco datur
Fontis usus liberatur. »

Cf. AA. SS. *August.*, t. II, p. 56. — Rader, *Bavaria sancta,* t. IV; de S. Magno.

2. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 1105.

3. Citons du moins C. D. Frick, *De S. Georgio* (Lipsiæ, 1683); Neuius, *De equite S. Georgio* (Tubing., 1716); Joach. Mantzeln, *De Georgiis... claris* (Gustroviæ, 1712); pour ne parler que de luthériens.

4. *Hist. byzant.*, libr. VIII, cap. V.

5. Cf. AA. SS. *Februar.*, t. II. p. 23-37. Les Vénitiens prétendent d'ailleurs que, dès le temps de Justinien, Narsès (durant la guerre contre les Goths) avait fait bâtir une église à saint Théodore sur une des îles où Venise se développa plus tard.

La statue du saint, apportée d'Orient dans la cité de saint Marc, tenait la lance de la main gauche, et le bouclier de la droite, ce qui a donné lieu à plusieurs plaisanteries dont il suffit d'indiquer la cause quelconque.

6. *Menolog. græc.*, t. II, p. 196.

7. *Legenda aur.*, cap. CXVI. — Fr. Hub. Müller, *Beitræge...*, p. 23, etc. Saint Cyriaque est patron de Naumburg en Wetteravie.

8. Rosweyde, *Vitæ PP.*, p. 84.

9. Brautii *Martyrolog. poeticum*, 1 jun. :

« Letifero Crescentinus serpente Tipherni
Occiso, gladio victima cæsa cadit. »

10. *Menolog. græc.*, t. III, p. 17.

Saint Victor de Xanten (ou de Cologne), martyrisé avec saint Géréon, saint Cassius, saint Florentius, etc.; 10 octobre, v. 302. Il passe pour avoir fait partie de la légion Thébaine, ce qui l'a fait représenter armé de pied en cap. Quant au dragon qu'il terrasse, j'y verrais volontiers le triomphe de Jésus-Christ sur les faux dieux, puisque la persécution de Dioclétien fut la dernière dans nos contrées; et que sainte Hélène, bientôt après, fit élever à Cologne une église en l'honneur de ces saints.

Saint Goar, prêtre; 6 juillet, 575. Quoique venu d'Aquitaine pour vivre inconnu dans le diocèse de Trèves, il ne laissa pas de prêcher la foi aux païens qui avaient envahi cette région depuis la marche des barbares au delà du Rhin. En lui mettant un dragon sous les pieds, les artistes auront sans doute voulu marquer les âmes qu'il arracha au paganisme, et peut-être aussi l'envie ou la calomnie dont il triompha par la patience et les miracles [1].

Saint Florent de Glonne prêtre, patron de Saumur et de Roye; 22 septembre, IVe siècle. On lui attribue parfois la mort d'un dragon qu'il aurait précipité dans la Loire. Mais les Bas-Bretons veulent que l'honneur de cette délivrance des Angevins appartienne à saint Mein abbé de Gaël, qui vécut plus d'un siècle après saint Florent [2]. Ce prodige, dérobé ainsi par les Bretons au saint de l'Anjou, ne viendrait-il pas de ce que le corps de saint Mein avait été porté à Saint-Florent pendant que les Normands ravageaient les côtes? et ces reliques ne revinrent de là en Bretagne que sur la fin du XIe siècle. Peut-être ce détournement n'a-t-il pour source qu'une peinture où le monastère d'Anjou était désigné par saint Florent avec son monstre. Avec le temps, et non sans bonne foi (je le suppose volontiers), les Bretons auront pris le tout comme histoire des triomphes de leur saint.

Saint Venerius, ermite dans la petite île de Tino (du golfe de la Spezia, et peut-être aussi dans la Corse). Cf. *Corbeau*, p. 255. On raconte que l'évêque voisin l'ayant engagé à débarrasser le territoire de Luni d'un dragon qui le ravageait, le saint ordonna au monstre de se précipiter dans la mer, et fut obéi [3]. Quoique les Bénédictins réclament saint Vénère, les ermites de Saint-Augustin lui donnent aussi le costume de leur Ordre; et il mérite probablement autant l'un que l'autre. Quoi qu'il en soit, la translation de ses reliques à Reggio-de-Modène a étendu son culte sur le continent; car pour lui, il ne cherchait qu'à se faire oublier dans la vie solitaire.

Saint Servule (*Servulus*, *Servus*) de Trieste, martyr; 24 mai, sous Dioclétien. Après avoir passé près de deux ans dans une grotte, il revenait affronter la persécution chez les siens, lorsqu'un dragon lui barra la route. Le saint fit le signe de la croix en soufflant sur la bête qui mourut à l'instant [4].

Saint Magnus (ou *Magnoaldus*) abbé, fondateur de Füssen et apôtre de l'Algau; 6 septembre, v. 660. On lui attribue la mort de deux dragons [5], ou du moins d'un; et en tout cas, il passe pour avoir expulsé quantité de serpents des environs de Kempten. Aussi, l'invoque-t-on en Allemagne contre les chenilles (en qualité de reptiles, sans doute, *Vermes*).

Saint Arsace de Nicomédie, soldat, puis solitaire; 16 août, v. 358. Un dragon, expirant près de lui [6], peut avoir indiqué primitivement la générosité qui le fit renoncer au service de Licinius quand il vit que ce prince persécutait le christianisme.

Saint Jean de Réomey (ou Reomé), fondateur de cette abbaye qui prit plus tard le nom de Moutier-Saint-Jean; 28 janvier, v. 545. On le représente communément près d'un puits, et tenant enchaîné une espèce de dragon. Sa légende raconte qu'il fit mourir un basilic qui rendait dangereuse l'eau d'un puits ou d'une fontaine [7].

Saint Lifard, ermite et abbé. Cf. *Serpent*.

Le bienheureux Gilles Rodrigue de Vaozella (ou Vouzella, entre Viseu et Coïmbre), Portugais de l'ordre de Saint-Dominique; 14 mai, 1265. Terrassant un dragon avec une lance; manière d'exprimer aux yeux qu'il avait pratiqué la magie avant sa conversion [8]. Il fut ramené à Dieu par l'apparition d'un cavalier armé qui, le menaçant de sa lance, le blessa même à la poitrine pour le faire plus sûrement ressouvenir de cet avis.

Sainte Marthe, sœur de Madeleine et de Lazare (Cf. *Aspersoir*, p. 88). Un goupillon à la main, quelquefois avec un bénitier. Les Provençaux maintiennent soit à Aix, soit à Tarascon, que la sainte délivra leur pays d'un monstre qui l'infestait, et qu'ils nomment *la Tarasque*. L'époque de sa venue chez eux avec saint Lazare, premier évêque du pays, prête bien à croire que c'est là une façon de peindre le paganisme entamé dans les Gaules. Le goupillon pourrait bien n'avoir été d'abord en la main de sainte Marthe, qu'un balai emblème de la vie active, par opposition aux tendances contemplatives de Madeleine [9]. Quant à la Tarasque, elle date de loin; et sa réputation est presque aussi étendue que celle du dragon de saint Georges [10].

1. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 329, 332-334.
2. *Vies des Saints de la Bretagne*, p. 328, 329. Cf. p. 330.
3. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 116, 117.
4. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 277, sq.
5. *Calendar. benedict.*, 6 septembr.
6. Baronius, Adnott. *ad Martyrolog.*, 16 august.
7. *Calendar. benedict.*, 28 januar.
8. AA. SS. *Maii*, t. III, p. 405. — Georg. Cardoso, *Agiolog. lusitano*, t. III, p. 239-245, 249-252.
9. Luc. x, 38-43.
10. Les dramaturges espagnols en parlent comme de chose connue à tout le monde. Cf. Lope de Vega, *La Corona merecida*, act. I, escena 2. — Luis Velez de Guevara, *El diablo... en Cantillana*, jornada III, escena 1.

Missels anciens de Toulouse, de Prague et de Cologne, prose *Ave, Martha gloriosa*:

Per te serpens est subversus,
Per te juvenis submersus

Sainte Marguerite d'Antioche, vierge et martyre (Cf. *Ceinture*, p. 181). On la voit très-fréquemment sortant du dos d'un dragon, et tenant en ses deux mains une petite croix. Ordinairement la queue de sa robe n'a pas encore dépassé les lèvres du monstre qui vient de l'engloutir; quoique la sainte soit déjà sortie par l'échine entr'ouverte. Sa légende est fort extraordinaire[1], et le sens qui paraît en ressortir se trouve suffisamment indiqué, ce semble, si l'on dit que faible vierge elle a triomphé du démon par la vertu de la croix. Du reste, ses historiens parlent aussi de l'apparition d'une croix lumineuse qui la consola dans sa prison[2]. Quoi qu'il en soit, les légendaires veulent qu'un énorme dragon lui ait apparu dans le cachot où elle était enfermée. Il l'engloutit; et la vierge, dit-on, sortit immédiatement en crevant ses entrailles, moyennant une croix qu'elle portait. Ce que nous venons de dire peut suffire à faire comprendre l'intention primitive des artistes qui ont donné lieu à ce récit. On peut d'ailleurs s'en référer à la note qui accompagnait plus haut l'article de sainte Julienne sous le titre *Démon* (p. 310)[3].

Sainte Marguerite se trouve aussi représentée avec un grand vase (cuve, etc.) près d'elle; parce qu'on voulut la noyer dans une cuve pleine d'eau, d'où elle sortit saine et sauve[4].

Il paraît qu'on l'a peinte aussi quelquefois en costume de bergère[5]. Nous avons dit plus haut qu'elle est invoquée pour l'heureuse délivrance des femmes enceintes. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés était surtout le siége de cette dévotion[6] en France; et l'église de Saint-Acheul près Amiens possède depuis le XIIIe siècle une relique de la sainte fort visitée dans cette intention.

Sainte Victoire, vierge et martyre a Rome; 23 décembre, 250. Sa légende raconte que près de Rome elle chassa un dragon qui séjournait dans un antre d'où il s'élançait sur les passants. La sainte, dit-on, choisit la caverne du monstre pour s'y établir avec plusieurs vierges consacrées à Dieu[7].

Sainte Vénère, vierge et martyre (Cf. *Chaudière*, p. 208; *Croix à la main*, etc.). On la voit ayant près d'elle un dragon abattu; sans doute parce qu'elle dépossséda le diable par ses prédications. Sa vie est très-peu connue dans le détail, mais nous avons largement l'occasion de voir le sens général de ce symbole. Si elle avait remplacé Vénus çà et là, ce ne serait qu'une raison de plus.

Sainte Dympne (Cf. *Démon*, p. 310). Le diable, que l'on place parfois sous ses pieds ou expirant près d'elle, a reçu çà et là une forme qui approche de celle du dragon.

Sainte Élisabeth de Schoenau, vierge et abbesse de l'ordre de Saint-Benoît; 18 juin, 1165. Un dragon foulé aux pieds peut signifier ou les triomphes qu'elle remporta par une longue patience dans des maladies cruelles, ou les écrits par lesquels cette sainte s'opposa aux manichéens du moyen âge en défendant l'Eucharistie.

DRAPEAU.

Nous avons dit, sous le titre *Bannière*, quelles espèces de symbolisme avaient pu faire donner cet attribut à divers saints. Ajoutons, pour que rien n'y manque, quelques autres indications qui rendront compte de plusieurs faits assez répandus.

Saint Jean-Baptiste tient assez fréquemment une sorte de drapeau formé d'un bâton terminé en croix par en haut, et duquel se détache une espèce de flamme ou banderole qui peut être considérée comme lambel destiné à

Vitæ restituitur. »

Missel d'Amiens (1529), prose *Chorus iste plaudat :*

« Postquam Christus cœlos penetravit,
Pauperibus bona distribuit
Compluribus.
Ut Deo placuit
Domum liquit;
Cum sorore Magdalena,
Maximino et Marcella,
Marsiliam (*sic*) petiit.
. . . . . .
Marthæ locus fit Tarasco
In quo vixit sancta virgo
Mira parcimonia.
Per hanc, crucis signaculo,
A plebe serpente trito
Liberatur patria. Etc. »

1. AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 31. — *Legenda aur.*, cap. XCIII.
2. AA. SS., *l. cit.*, p. 38.
3. Un texte de saint Éphrem, entre autres, peut mettre sur la voie du symbolisme qui a guidé les peintres dans plusieurs représentations semblables : « Crux Calvariæ in loco defixa, mox vitæ nostræ felicissimum botrum, sine opere humano produxit; hoc denique pretiosissimo ligno Christus Deus noster Inferni voracissimum dirupit ventrem, nimisque patulum diaboli os obstruxit. »

Cependant, pour montrer que les peintures du moyen âge s'appuyaient sur des textes, citons quelques fragments d'un office copié à Saint-Gall par M. Mone (*Hymni... medii ævi*, t. III, p. 405) :

« Sancta martyre
Precatibus instante,
Draco fœtore plenus apparuit;
Qui, hanc invadens, totam absorbuit.
Quem per medium, signo crucis discidit;
Et de utero ejus inlæsa exivit.
Fortis agonista secum meditatur ut ista
Astitit, exorat dæmon sua crimina prodat;
Cogitur afflictus, discedit denique victus. »

La prose *Regi regum jubilemus*, dans un missel de Cologne (1520), est presque aussi explicite :

« Ferro carne lacerata,
Hinc pœnam subit dilata
Carceris angustiam.
Orat; apparet antiquus,
Eam vorat inimicus
In draconis specie.
Ventre rupto bestiali,
Est egressa, corporali
Læsa nil effigie.
In virtute Dei sternit,
Ligat dæmonem quem cern
Hominis in facie. »

4. AA. SS., *l. cit.*, p. 30, 39.
5. *Ibid.*, p. 30.
6. *Ibid.*, p. 29, 30.
7. P. de Natal., lib. II, cap. LXXXIII.

porter ces mots : « Voici l'Agneau de Dieu. » Cf. *Croix à la main*.

Ce pourrait bien être aussi un emblème d'enrôlement à cause de sa prédication qui disposa les Juifs à recevoir l'Évangile ; et à ce titre, de grands prédicateurs ont reçu le même attribut, mais surtout quand il s'agissait d'exhortations qui appelaient à la guerre sainte contre les ennemis de la foi. Tels sont, dans l'un et l'autre cas, saint Vincent Ferrier (Cf. *Ailes*, p. 26 ; etc.), saint Jean de Capistran, saint Jacques de la Marche (Cf. *Auréole*, p. 97 ; *Nom de Jésus*), le B^x^ Léonard de Port-Maurice, le B^x^ Laurent de Brindes (Cf. *Armée*, p. 71). Mais rectifions à ce propos une parole malencontreuse que la plume trop rapide de M. A. de Lamartine a laissée tomber dans son *Histoire de Turquie* (édition du *Constitutionnel*, t. III, p. 290). Là, celui qu'on nomme « le lieutenant d'Huniade, l'aventurier italien Capistrano qui dirigeait la défense (de Belgrade), » est le franciscain saint Jean de Capistran, et non pas un officier de fortune ou quelque *condottiere* romagnol. Notre saint était fils d'un chevalier français venu en Italie avec Louis d'Anjou, au XIV^e^ siècle, et marié près d'Aquila en Abruzze. Il avait enseigné le droit à Pérouse, puis occupé de hautes fonctions judiciaires à Naples avant de prendre le froc. Son âge de soixante et onze ans n'était guère propre, d'ailleurs, à lui faire entreprendre si tard la carrière d'aventurier. C'était le pape qui l'avait envoyé pour exhorter les chrétiens, comme un missionnaire qu'il était.

Au même titre, et comme symbole de recrutement, le drapeau désigne parfois les fondateurs d'ordres religieux : ainsi saint Ignace de Loyola, saint Félix de Valois, saint Pierre Nolasque, etc.

A plus forte raison, et comme marque de commandement ou de haute noblesse, ce signe (blasonné surtout) indique les princes ; comme saint Louis roi de France, saint Wenceslas de Bohême, saint Ferdinand de Castille, saint Léopold d'Autriche, etc. Mais nous en avons dit un mot sous le titre *Bannière* (p. 115, svv.).

On a même donné çà et là ce signe à saint Maximilien de Lorch (Cf. *Armes*, p. 72), parce qu'il passe pour avoir conduit son peuple contre les persécuteurs.

Rien n'empêcherait non plus de donner la même caractéristique à saint Millan (Emiland, Émilien), évêque de Nantes et honoré comme martyr. Il conduisit jusque dans l'Autunois une expédition bretonne pour déloger les Sarrasins qui se répandaient dans la Bourgogne vers 726 ; et quoiqu'il y reçût la mort, il ne laissa pas de servir la cause des chrétiens. Les Bollandistes (AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 79-82) ont résumé sa légende ; et la ville de Nantes a relevé sa mémoire tout récemment avec un certain éclat, en recevant ses reliques envoyées par l'évêque d'Autun. On peut voir le discours de monseigneur de Poitiers, prononcé à cette occasion, et la notice publiée par M. l'abbé A. Cahour (Nantes, 1859).

Du reste, comme il a été dit, cet article doit se compléter par celui qui porte en titre *Bannière* (p. 114, svv.).

Saint Jean de Capistran.

DUCS.

Comme je n'ai mis en avant aucunes prétentions héraldiques, même à l'article *Armoiries*, l'on ne doit pas compter que je m'étende sur les accessoires de l'écu (couronnes, marques d'honneur, supports, etc.). Les

couronnes cintrées, accompagnées du bonnet électoral, rehaussées de fleurons avec ou sans perles intermédiaires, ou tout simplement perlées, etc., sont affaire aux héraldistes; et je ne prétends pas écrire un traité de blason, me référant aux données générales qui ne supposent point une application particulière à ce genre d'études.

Mais saint Pierre Orseolo (10 janvier, 997), qui avait été doge (*duca*) de Venise, peut très-bien être caractérisé par l'insigne de la dignité suprême qu'il avait abandonnée pour embrasser la vie solitaire ou monastique. Je donne un exemple du bonnet de doge, d'après une médaille de saint Loup duc de Bergame (9 juin, vers le VIII^e^ siècle), publiée par les Bollandistes (AA. SS. *Septembr.*, t. II, p. 236). D'anciennes gravures flamandes donnent une coiffure analogue au B^x^ Charles le Bon[1], comte de Flandre (Cf. *Aumône*, p. 93).

EAU.

Réservons pour des articles à part, ce qui regarde les *sources* et les *fontaines*, les *puits*, et la *mer* quand elle est bien reconnaissable par les tempêtes et les vaisseaux qui la signalent clairement. Du reste, fleuves et cours d'eau de moindre dimension, lacs et bras de mer, etc., trouveront leur place ici. Nous n'aurons donc affaire cette fois qu'à ce qui est nappe d'eau, courante ou non.

Les quatre fleuves du Paradis terrestre : le Phison, le Géhon, le Tigre et l'Euphrate, qui se répandaient de là au loin[2], ont été fréquemment pris par les écrivains ecclésiastiques comme symbole des quatre évangélistes qui ont épanché sur le monde la doctrine de Jésus-Christ[3].

C'est ce que l'on voit dans bien des monuments du moyen âge, par exemple sur ces quatre petites intailles romanes copiées d'une crosse à Hildesheim par le P. A. Martin[4].

Là, comme en bien d'autres cas de la même époque,

un souvenir classique a fait personnifier les fleuves sous la forme d'hommes qui versent le contenu d'urnes assez semblables à une dame-jeanne. Mais la fonction de ces figures est beaucoup plus clairement indiquée par une autre crosse de la basse Saxe où les quatre fleuves sont placés sous les pieds d'Adam et d'Ève dans des entrelacs destinés à rappeler le jardin du Paradis terrestre[5].

Pour que ce ne semble pas une sorte de mystagogie inventée par des cerveaux barbares qui se seraient passé leurs loisirs à imaginer des applications étranges de l'Écriture sainte, citons une vieille mosaïque romaine où les quatre courants épanchés sous les pieds de l'Agneau divin sont marqués en toutes lettres par les noms *Gion*, *Fison*, *Tigris* et *Eufrates*[6].

Mais, malgré la fréquence de ce symbolisme chez les

1. Cf. *Vie de Charles le Bon...*, traduite du danois (Bruges, in-8°).

2. Genes. II, 10-14.

3. Cf. Angelom. ap. D. Pez, *Thesaurus*, t. I, P. I, p. 75, 78-80. — Etc., etc.

Une prose (*Plausu chorus lætabundo*) dans les vieux Missels de Frisingue, de Passau et de Saltzbourg, dit des Évangélistes :

« Paradisi hæc fluenta
Nova fluunt sacramenta,
Quæ irrorant gentibus. »

Cette doctrine d'Adam de Saint-Victor était celle de tout le monde au moyen âge.

4. Cf. *Mélanges d'Archéologie*, t. IV, p. 193, sv.

5. *Ibid.*, p. 216. — 6. AA. SS. *Jun.*, t. VII, p. 141-147.

écrivains ecclésiastiques, il importe de le faire toucher au doigt par ceux-là mêmes qui seraient peu familiarisés avec le langage des Pères et des docteurs. Voici donc une petite pierre gravée (grandie dans le dessin, pour la rendre plus intelligible)[1].

Déjà, sous le titre *Agneau* (p. 21), on a pu voir les quatre Évangélistes figurés par quatre petits ruisseaux qui s'échappent d'une colline que surmonte l'Agneau divin. Ici nous avons quelque chose de semblable dans une colonne ou un palmier dont la base laisse échapper quatre filets d'eau indiquant à la fois le baptême, et la prédication évangélique qui doit y préparer les nations[2]. Comme l'ordre d'évangéliser tous les peuples et de leur porter le baptême est le testament de Jésus-Christ quittant la terre, si bien que l'Église en a fait l'évangile du jour de l'Ascension, il serait aisé de comprendre que les quatre fleuves du Paradis se montrassent quelquefois près de Notre-Seigneur montant au ciel. Mais j'avoue que ma mémoire ne m'en rappelle aucun exemple.

Saint Pierre, prince des apôtres. Tout le monde connaît, et les grands maîtres ont reproduit la scène de saint Pierre marchant sur les eaux à la rencontre de Notre-Seigneur[3].

Saint Juvénal, évêque de Narni; 3 mai, v. 384. On le peint quelquefois marchant sur les eaux pour venir au secours de ceux qui l'imploraient dans le danger de naufrage[4].

Saint Forannan évêque irlandais, puis moine et abbé de Vausor dans le pays de Namur; 30 avril, 982. On rapporte qu'il abandonna l'Irlande pour passer sur le continent, sans autre moyen de transport que deux pièces de bois disposées en forme de croix[5].

Saint Sabin, évêque de Plaisance; 30 décembre, v. 390. Le Pô ayant inondé les terres de son église, le saint commanda au fleuve de rentrer dans son lit[6]. On dit qu'il fit jeter par son diacre, dans les eaux débordées, un ordre écrit de sa main pour qu'elles reprissent leur cours ordinaire; et il fut obéi. On ne doit pas le confondre avec saint Savin (ou *Sabinus* d'Assise) honoré le même jour.

Saint Romain, évêque de Rouen (Cf. *Dragon,* p. 317). Il est parfois représenté avec sa croix archiépiscopale, sur les bords d'un fleuve, pour rappeler une inondation de la Seine qu'il arrêta au moyen du signe de la croix[7].

Saint Grégoire le Thaumaturge, archevêque de Néocésarée dans le Pont; 17 novembre, v. 270. Son surnom exprime les merveilles sans nombre qui ont illustré sa mémoire. Le Bréviaire raconte en outre qu'il arrêta les dévastations du Lycus qui emportait ses bords. Le saint planta sur la rive son bâton, qui devint un arbre désormais respecté par les crues d'eau les plus furieuses.

Saint Gebhard, évêque de Constance. Cf. *Église,* p. 339; *Tête de mort.*

Saint Conrad, évêque de Constance (Cf. *Araignée,* p. 63). Marchant à pied sec sur le lac qui porte le nom de sa ville épiscopale[8].

Saint Malo (*Maclovius, Machutus,* etc.), premier évêque de la ville d'Aleth (aujourd'hui nommée Saint-Malo). Cf. *Aveugles,* p. 106. On le représente enfant, porté par une motte de terre qui flotte sur les eaux. Sa légende raconte que, disciple de saint Brandan, il était allé se promener sur les bords de la mer avec ses camarades d'enfance. S'étant endormi sur la grève, il fut enlevé par le flux avec le goémon qui lui servait de couchette. Naturellement ses compagnons revinrent sans lui, et saint Brandan se mit en prière pour obtenir de Dieu la conservation de cet enfant, sur qui il fondait de grandes espérances. Dieu lui fit connaître que l'enfant n'était pas perdu; et il fut ramené par le reflux sur cette petite île[9].

Saint Paul (ou Pol) de Léon, évêque (Cf. *Dragon,* p. 317). Selon les récits bretons, il fit reculer la mer qui envahissait souvent le monastère de sa sœur[10].

Puisque nous avons parlé de saints bretons, groupons

1. Cf. J. L'Heureux, *Hagioglypta*, p. 222; et 244, sq.
2. Marc xvi, 15, 16.
3. Matth. xiv, 23-32. L'Église le rappelle fréquemment dans l'Office, par cette oraison : « Deus, cujus dextera beatum Petrum ambulantem in fluctibus ne mergeretur erexit, etc. »
4. *Hagiolog. italicum* (Bassano, 1773), t. I, p. 242. — AA. SS. *Mai,* t. I, p. 388. Une prose d'un vieux missel de Narni (*ibid.*, p. 390) résume ainsi les principaux miracles du saint :

« Sacrum hic dum perficit,
Dei corpus conficit,
Ejus ministerio
Parvo in calice
Vere mirifice
Libamen est deicum;
In quo renovatur
Per quod memoratur
Signum evangelicum (Matth. xv, 34-38).
. . . . . .
Sanctus sacrum potum dedit
In quo Christi sanguis crevit,
Propinatus millibus;
Nec a ministro funditur,
Vel liquor ullus ponitur
In vase crystallino.
. . . . . .
Quidam nautæ naufragantes,
Juvenalem invocantes,
Evadunt periculum.
Illi vero non ingrati,
Ære pergunt onerati
Ad ipsius tumulum, etc. »

5. AA. SS. *April.*, t. III, p. 809, sq.
6. P. de Natalib., libr. I, cap. lix. Cf. Labus, 30 dicembre.
7. Cf. Martène, *Thesaurus,* t. III, p. 1653, sqq.
8. Rader, *Bavaria sancta.*
9. *Les Vies des Saints de la Bretagne,* p. 709, sv.
10. *Ibid.*, p. 193.

à la suite de ceux-ci les autres qui ont quelque attribut semblable. Ce sont saint Gildas de Rhuys abbé (29 janvier, v. 580), qui passe pour avoir traversé la mer, de Bretagne en Irlande, sans autre esquif que son manteau [1]; saint Guennolé (*Winwaloeus, Winwalocus,* Guingalois, etc.) abbé de Landevenec (3 mars, v. 527), qui franchit à pied sec les vagues entre l'île de Seyne et le continent armoricain [2]; saint Sané (Sheanan, *Seznius*) évêque irlandais, dit-on, puis abbé en Bretagne, traversant miraculeusement le Shannon dans l'endroit où ce fleuve forme un petit bras de mer; saint Félix abbé de Rhuys (9 mars, v. 1033), délivré d'un naufrage avec plusieurs circonstances merveilleuses [3]; saint Martin de Vertou abbé (24 octobre, 601), qui passe pour avoir été de Bretagne (ou même d'Angleterre) en Normandie, porté sur l'eau par une pierre [4]. On dit aussi de saint Yves (Cf. *Avocat,* p. 107), que dans une inondation où les eaux avaient surmonté le pont qu'il lui fallait traverser, il fit le signe de la croix et franchit la rivière après s'être recommandé à Dieu.

Ajoutons encore saint Gudwald (ou Gurval) évêque de Saint-Malo, dit-on, puis abbé (6 juin, v. 623). On raconte qu'il enfonça son bâton ou sa crosse au bord de la mer pour arrêter le flux, afin de conquérir sur l'Océan un peu de terre que ses religieux pussent cultiver pour leur subsistance [5].

Saint Arbogaste, évêque de Strasbourg; 21 juillet, 678. Passant une rivière à pied sec [6].

Saint Ferréol (ou Fériol). Cf. *Armes, Armure,* p. 78. Échappé de sa prison en passant le Rhône (on le voit même porté par deux anges sur les eaux du fleuve), il fut repris et décapité pour la foi.

Saint Vérissime avec ses sœurs saintes Maxime et Julie, martyrs en Portugal; 1 octobre, sous Dioclétien. Jetés dans la mer tous trois près de Lisbonne [7]. Mais quoiqu'on les représente parfois comme s'ils eussent été précipités vivants dans les eaux, ce que nous savons de leur martyre nous apprend qu'ils avaient été d'abord décapités, puis jetés à la voirie où leurs corps furent respectés par les bêtes fauves [8].

Saint Christophe (Cf. *Arbre,* p. 65; etc.), portant l'enfant Jésus sur ses épaules à travers un torrent [9].

Saint Genès greffier, martyr. Cf. *Écriteau* ou *Tablette à écrire,* p. 329.

Saint Julien l'Hospitalier. Cf. *Barque,* p. 125.

Saint Miniato (*Minias*), martyr à Florence. Cf. *Tête coupée.*

Saint Jules, prêtre (Cf. *Construction,* p. 249; etc.). Traversant le lac d'Orta sur son manteau. Les bateliers lui refusaient le passage; et comme il voulait se rendre dans une île au milieu de ces eaux pour y établir une église, il passa sans eux, de manière à leur faire reconnaître la puissance de la foi [10].

Saint Justin apologiste, martyr; 13 avril, 167. On le représente quelquefois sur le bord de la mer, parce que c'est le récit et comme la mise en scène de son dialogue, par une rencontre avec l'interlocuteur qui donne occasion à sa défense de la foi chrétienne.

Saint Second d'Asti, martyr; passant un fleuve à cheval. Cf. *Cheval,* p. 211.

Saint Martinien, ermite (Cf. *Dauphin.* p. 306).

Saint Antime, prêtre a Rome (Cf. *Épée*). Précipité dans le Tibre où il fut sauvé de la mort par un ange, dit-on. Repris dans la suite, il fut décapité.

Saint Sébalde, ermite; 19 août, VIIIe siècle. Traversant le Danube sur son manteau [11].

Saint Maur, disciple de saint Benoît; 15 janvier, 584. Encore enfant et élevé dans le monastère du mont Cassin, il fut envoyé par saint Benoît pour retirer de l'eau son compagnon Placide qui se noyait. Le saint jeune homme, dans son empressement d'obéir, s'aperçut à peine que le commandement exigeait un miracle pour marcher sur les eaux, et retira saint Placide qu'il ramena au bord [12]. Cela n'empêche point, comme nous l'avons fait observer en d'autres cas, qu'on ne le représente parfois marchant sur les eaux en âge d'homme et avec la crosse, pour rappeler le reste de sa vie.

Saint Fintan (*Findanus*) de Rheinau, ou de Pfeffers; 15 novembre, v. 878. Traversant la mer sur son manteau, pour venir des Iles-Britanniques en Gaule [13].

Saint Clair de Vienne, abbé; 1 janvier, 733. Apaisant les eaux gonflées du Rhône. Il revenait de visiter la tombe de saint Ferriol, et faillit faire naufrage dans le fleuve. Attribuant sa délivrance à l'intercession du martyr, il se fit bénédictin dans le monastère qui portait le nom de ce saint [14].

Saint François de Paule, instituteur des Minimes (Cf.

1. *Les Vies des Saints de la Bretagne,* p. 11.
2. *Ibid.,* p. 52.
3. *Ibid.,* p. 185, 186.
4. *Ibid.,* p. 649. Cf. AA. SS. *Octobr.,* t. X, p. 812. Albert Legrand conte quelque chose de bien plus fort (*Vie des Saints de la Bretagne,* p. 296, sv.) au sujet de saint Vougay (Vouga, Vio, etc.) évêque et confesseur; 15 juin, 585.
5. *Calendar. benedict.,* 7 januar.
6. AA. SS. *Jul.,* t. V, p. 175.

Dans une séquence alsacienne (*Laudes Deo pange*) en l'honneur de saint Arbogaste, on dit: « Apostolici principis verus successor, undas calcabiles transiit. »

7. Cf. Gonzaga, *De origine seraphicæ regulæ,* p. 1122, 1124.
8. AA. SS. *Octobr.,* t. I, p. 27, 28.
9. Cf. *Revue archéologique,* XIe année (1854), p. 525.
10. Labus, *Fasti,* 31 gennajo.
11. Cf. Rader, *Bavaria sancta.*
12. *Calendar. benedict.,* 15 januar.
13. *Ibid.,* 15 decemb. — L. Burgener, *Helvetia sancta,* t. I, p. 897, svv., etc. Les saints Fintan sont si nombreux dans l'histoire hibernoise, qu'on ne peut pas nous demander d'en faire une énumération par le menu.
14. Vaillant, *Fasti sacri :*

« Naufragus in mediis quod donum acceperat undis,
Noluit in rapidis scribere Clarus aquis;
Mox se Ferreoli, gratus, devovit ad aras.
Sic dedit hic vitam, reddidit ille datam. »

Bâton, p. 128). Rebuté par les nautoniers, parce qu'il n'avait point de quoi payer son passage, il traversa la mer de Sicile en Calabre, porté sur son manteau avec un compagnon qui le suivait.

On raconte la même chose pour saint Raimond de Peñafort (Cf. *Clef,* p. 228; *Manteau*), qui fut transporté ainsi de Minorque à Barcelone [1].

Saint Elme (ou Telmo), nommé aussi saint Pierre Gonzalez. Cf. *Feu.*

Saint Hyacinthe, dominicain (Cf. *Cadavre*, p. 155). Il traversa le Dniéper à pied sec lors de l'invasion de l'Ukraine par les Tartares (Cf. *Image de la sainte Vierge*). Mais déjà une autre fois il avait franchi la Vistule d'une manière aussi miraculeuse avec trois compagnons de son Ordre, à la vue de plus de quatre cents témoins [2]. La rivière était gonflée, nulle barque ne se trouvait là pour les transporter à l'autre bord où il devait se rendre pour prêcher. L'homme de Dieu s'armant donc du signe de la croix et encourageant ses compagnons, qui trouvaient l'entreprise un peu risquée, posa le pied sur les eaux comme s'il n'eût rencontré aucun obstacle, et atteignit ainsi la rive opposée.

Saint Jean Népomucène, prêtre et martyr. Son corps, porté sur les eaux de la Moldau, est entouré d'une lumière merveilleuse. Cf. *Étoile, Pont,* etc.

Sainte Marie de la Cabeza, femme de saint Isidore le laboureur; 9 septembre, XII[e] siècle. On la peint d'ordinaire tenant d'une main une lanterne ou une torche, de l'autre une burette d'huile, et traversant un ruisseau sur son tablier ou sur son écharpe. Elle s'en allait tous les matins visiter une chapelle dont elle s'était imposé d'entretenir le luminaire. Comme elle vivait séparée de son mari (d'un commun accord) après avoir fait vœu de chasteté, de mauvaises langues vinrent raconter à saint Isidore que ces courses presque nocturnes faisaient mauvais effet dans le pays. Le saint homme, sans y croire, accompagna les calomniateurs et se mit avec eux en observation dans un bosquet, près du lieu où Marie passait de grand matin. Lorsqu'elle arriva près du Jarama, qu'il lui fallait traverser pour se rendre à la chapelle, un gros orage venait d'enfler les eaux du ruisseau qu'il n'était plus possible de passer à gué. La sainte femme, sans songer à rebrousser chemin, fit le signe de la croix; étendit sur l'eau sa mantille (écharpe, voile ou mantelet) et se plaça dessus pour atteindre l'autre bord [3]. On peut juger si saint Isidore fut consolé en voyant ce prodige, et si les calomniateurs furent confondus.

Sainte Aldegonde abbesse (Cf. *Anges,* p. 43; *Colombe*), passant les eaux à pied sec. C'est sans doute la Sambre, parce qu'elle quitta la maison de ses parents pour aller fonder un monastère à Maubeuge.

Quelque chose de semblable est raconté de sainte Austreberte [4], aussi bien que de sainte Franchea (14 mai, v. 600) abbesse en Angleterre [5]; et l'on en trouverait bien d'autres encore dans la compilation de Bagatta [6].

Ajoutons cependant sainte Opportune abbesse de Montreuil près de Séez (22 avril, 770), apparaissant à un homme qui se noie [7] et qu'elle sauve du péril; puis la bienheureuse Jeanne de Signa près de l'Arno, vierge et solitaire (morte vers 1307) en Toscane [8].

ÉCHARPE OU BANDE D'ÉTOFFE.

Cet article et celui qui portait le titre *Ceinture* serviront à se compléter réciproquement pour les cas où quelque représentation paraîtrait flotter entre l'un et l'autre sujet. Aussi faudra-t-il qu'on nous pardonne quelques répétitions, qui seront du reste abrégées autant que possible.

Saint Pierre apôtre (Cf. *Clef, Croix,* etc.). Une sorte de linge descendant du ciel lui apparaît soutenu par ses quatre extrémités et plein d'animaux divers [9]. Comme il le comprit ensuite, et l'expliqua lui-même aux fidèles, c'était un avis céleste pour abandonner les étroites conceptions de la Synagogue et ne pas se borner à baptiser les Juifs. Aussi ce fut la cause du baptême de Corneille le Centurion.

Saint Thomas apôtre. Cf. *Ceinture*, p. 180.

Saint Apollonius, évêque de Brescia; 7 juillet, v. 300. Se trouvant en prison et désirant célébrer la messe, il lui fut apporté du ciel un linge sur lequel il consacra, comme si c'était un corporal [10].

ÉCHELLE OU ESCALIER.

Jacob le Patriarche. Le songe où il vit, soit une échelle, soit un escalier qui servait aux anges à monter et à descendre de la terre au ciel [11], est bien connu. Ce fut l'occasion d'appeler Béthel (habitation de Dieu) le lieu de cette apparition, que plus d'un grand maître a reproduite dans la peinture.

Saint Emmeran évêque de Ratisbonne, martyr; 22 septembre, 652. On le représente parfois tenant un lis et une échelle, ou tout simplement lié sur une échelle où

1. Cf. J. Villanueva, *Viage literario a las iglesias de España,* t. XVIII, p. 300-306.
2. Labus, *Fasti,* t. XIII, p. 609. —AA. SS. *August.,* t. III, p 316.
3. Cf Ernest Lafond, *Étude sur Lope de Vega,* p. 82.
4. AA. SS. *Februar.,* t. II, p. 420.
5. *Calendar. benedict.,* 14 mai.
6. *Admiranda orbis christiani,* libr. II, cap. IV, § 4 et 5; § 7, etc.
7. *Calendar. benedict.,* 22 april.
8. Andrea Stefani (ap. Brocchi, t. II, p. 353), qui passe pour avoir occupé son ermitage après elle, dit en la célébrant :

« Tu passasti essendo grosso
Il fiume Arno sul mantello,
Per virtù del puro Agnello. »

9. Act. X, 1-48; et XI, 1-18.
10. Sarnelli, *Lett. ecclesiast.,* t. III, ett. 9.—Labus, *Fasti,* 7 luglio.
11. Genes. XXVIII, 12-19.

on lui coupe les membres l'un après l'autre. L'échelle était jadis un des instruments qui entraient dans l'attirail d'un bourreau : soit comme pilori où l'on attachait les gens condamnés à l'exposition publique, soit en manière de roue pour y briser les membres du supplicié. Saint Emmeran mourut de la sorte à cause de la fille du duc de Bavière Théodore, qui l'accusa de l'avoir séduite. L'innocence du saint évêque fut reconnue quand il n'était plus temps; et le lis qu'il porte souvent témoigne qu'il fut victime de l'impudicité d'autrui[1]. Cf. *Tronc* (corps mutilé).

Saint Jean Climaque, abbé au mont Sinaï; 30 mars, 605. Son surnom lui vient du titre de son livre écrit en grec et qu'il appelle lui-même l'*échelle* (κλίμαξ) *du paradis*. Il y énumère trente échelons ou degrés, par lesquels le religieux doit s'élever à la perfection. De là vient qu'on l'a représenté quelquefois tenant en main une échelle.

Saint Alexis est peint çà et là de la même façon; mais ce n'est qu'une manière de rappeler l'escalier sous lequel il vécut dans la maison de son père, et il paraîtra plus à propos sous le titre *Escalier* proprement dit.

On a tracé quelquefois aussi une sorte d'échelle ou d'escalier lumineux devant saint Benoît de Norcia au moment de sa mort. Cela se rapporte à un trait de son histoire; mais ce n'est pas une caractéristique ordinaire de notre saint. Rappelons-le cependant d'après une ancienne hymne de saint Benoît (*Gemma cœlestis*) dont nous avons cité un passage à propos de sainte Scholastique[2].

Saint Romuald abbé, fondateur des Camaldules; 7 février, 1027. Dieu lui fit voir, comme au patriarche Jacob, une échelle (ou escalier) par où des hommes vêtus de blanc montaient au ciel. C'étaient les religieux auxquels il a laissé sa règle[3].

Saint Bernard Tolomei, instituteur des Olivétains (Cf. *Armoiries*, p. 85); 21 août, 1348. Vision semblable à celle du précédent. Bernard, docteur en philosophie et en droit, perdit presque tout à coup la vue; et ce lui fut l'occasion de peser ce que l'ambition pouvait valoir. Aussi lorsqu'un vœu à la très-sainte Vierge lui eut fait recouvrer l'usage des yeux, il se retira dans un ermitage (Monte Oliveto) où toute son étude fut la science des saints. Là, ayant vu durant ses prières une échelle par où les anges conduisaient au ciel des moines vêtus de blanc, il se sentit appelé à fonder la congrégation bénédictine qui prit le nom de Notre-Dame-des-Oliviers[4]; et leur donna le vêtement de couleur blanche.

Saint Olave (Olaf, *Olavus, Olaus*) roi de Norvége, honoré comme martyr; 29 juillet, 1028. Quelques jours avant l'assassinat qui termina sa vie, il avait vu une échelle qui semblait s'offrir à lui pour le conduire au séjour des bienheureux; et la veille de sa mort, il comprit que c'était l'annonce de sa fin prochaine. Cf. *Hache*.

Sainte Perpétue de Carthage, martyre (Cf. *Bœuf*, p. 139). Dans une vision, elle aperçoit une échelle dont la base était gardée par un dragon. C'était l'indice des épreuves que la sainte et ses compagnons de captivité devaient surmonter pour obtenir la gloire céleste[5].

Sainte Bathilde (ou Baudour) reine de France, puis religieuse à Chelles; 26 janvier, 670. Sur le point de mourir, elle voit près de son lit une échelle[6] d'où les anges l'appelaient à gagner le séjour des bienheureux. Les vieilles histoires de la sainte racontent cette apparition; mais n'aurait-ce pas été primitivement une manière de faire entendre, au moyen d'un rébus, que la sainte était morte à Chelles (*Kala, scala;* ou *Chelles, échelle?*), dont elle était la fondatrice? Je n'ai pas de pièces péremptoires pour écarter ce pieux calembour; mais le précédent récit est fort ancien, et il eut cours durant des siècles avant d'être oublié par les modernes.

Sainte Angèle Merici, fondatrice des Ursulines; 31 mai, 1540. On l'appelle quelquefois Angèle de Brescia, parce que c'est là que son institut fut approuvé pour la première fois par l'évêque; mais elle était née à Desenzano, près de Vérone. Jeune encore, il lui sembla voir une échelle par où montaient au ciel quantité de vierges dont il lui fut dit qu'elle serait la maîtresse[7]. Elle forma en effet, sous le nom de sainte Ursule, une congrégation religieuse pour l'éducation des jeunes filles.

ÉCREVISSE, CRABE, ETC. Cf. *Crucifix* (saint François Xavier), p. 293.

ÉCRITEAU OU TABLETTE.

Sous ce titre, qui semblerait pouvoir comprendre toute espèce d'écrit, de pancarte, etc., nous tiendrons compte cependant des articles qui ont précédé avec les noms de *Banderole, Billet, Chiffre,* etc.; et nous n'aurons à parler cette fois que des écriteaux, de quelque parchemin public (pièce officielle, instrument légal), ou de tablettes à écrire. Rappelons cependant ce qui a été dit des *Avocats*.

Moïse portant les tables de la loi est bien connu de tout le monde sans que nous ayons à donner des détails sur les différentes formes qu'a pu prendre cette représentation.

Saint Damase pape (Cf. *Anneau*, p. 48), tenant un écrit sur lequel se lisent ces paroles : *Gloria Patri et Filio*, etc. Il passe pour avoir établi dans l'Église l'usage de terminer tous les psaumes par cette doxologie; et sa

1. *Calendar. benedict.*, 22 septembr. — AA. SS. *Sept.*, t. VI, 465, sqq.
2. « Celsa devicto petis astra mundo,
Luce flammantem radiante callem. »
3. *Breviar.*, 7 februar., lect. VI.
4. *Calendar. benedict.*, 24 august.
5. Ruinart, *AA. Martyrum.*
6. *Calendar. benedict.*, 26 januar.
7. Cf. Labus, *Fasti della Chiesa*, 26 di gennajo.

légende dans le Bréviaire (11 décembre) le lui attribue sans hésitation.

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry (Cf. *Apparitions de l'enfant Jésus*, p. 55). On lui met parfois à la main une bulle avec ses sceaux, soit comme légat du pape, soit comme réintégré dans son siége par l'autorité apostolique. Nommé par Guillaume le Roux, il avait bien prévu ce qu'il encourrait de périls avec un tel prince sur le trône d'Angleterre; puisqu'il lui dit en apprenant sa nomination de la bouche du roi : « Sire, vous attelez sous le même joug un taureau et un agneau. » Le prince normand crut peut-être que cela lui promettait l'accomplissement de son bon plaisir, mais il s'y trompa.

Saint Cyrille de Constantinople, troisième prieur général des Carmes dans la Terre sainte; 6 mars, 1224. Tenant à la main, ou recevant d'un ange, deux tablettes assez semblables à celles que porte ordinairement Moïse. Cela se rapporte à un fait de sa légende que l'on peut voir chez les Bollandistes[1].

Le B^x^ Gautier de Bruges, évêque de Poitiers; 22 janvier, 1307. Franciscain, et nommé évêque malgré lui par le pape Nicolas III, il eut avec l'archevêque de Bordeaux (Bertrand de Goth) des discussions qui furent jugées à Rome contre le métropolitain. Mais celui-ci étant devenu pape, sous le nom de Clément V, ne pensa pas comme plus tard Louis XII qu'il fallait oublier *les griefs du duc d'Orléans*. Clément V déposa donc son ancien suffragant, et le saint homme se soumit; seulement près de mourir il rédigea un appel au jugement de Dieu, et voulut être enseveli avec cette protestation dans sa main. Clément V, passant par Poitiers, entendit parler des miracles et de l'évocation faite par Gautier. Il fit ouvrir le sépulcre, et n'obtint le billet qu'après avoir promis de le rendre. Sur quoi l'homme de Dieu ouvrit la main, et ne la referma que quand on lui eut rendu son appel[2].

Saint Genès, ou Geniez (*Genesius*) d'Arles; 25 août, sous Maximien Hercule. Comme greffier, il avait à transcrire les arrêts contre le christianisme; et l'on raconte qu'il jeta ses tablettes au pied du tribunal, plein d'indignation contre ces lois iniques[3].

Il n'y a pas de quoi s'étonner en voyant un martyr arlésien occuper tant de place dans l'Office mozarabe. Outre que les vieilles liturgies espagnoles paraissent avoir confiné aux nôtres par bien des points (surtout pour les saints du Languedoc), Arles fut longtemps une ville d'importance majeure; et ses traditions ne pouvaient manquer de retentissement lointain. Or, le culte de saint Genès était si grand dans la cité des bouches du Rhône, que M. J.-B. de Rossi a cru pouvoir reconnaître un souvenir du martyr arlésien dans la tête qui orne divers sarcophages anciens d'Arles.

Les saints Juste et Pasteur martyrs, patrons de Narbonne, etc. Cf. *Enfants*, *Livre*.

Saint Romain diacre, dont il a été question déjà (p. 111). Les Bollandistes (AA. SS. *Octobr.*, t. I, p. 56-59) en parlaient presque suffisamment une première fois. Mais le R. P. J. Martinov a fait voir depuis (*Ann. eccles. Græco-slavic.*, 1 octob.) que l'Église grecque avait fini par méconnaître le souvenir du fait qui était l'origine de cette fête, tandis que la Russie en conserve la mention fort reconnaissable.

Saint François d'Assise (Cf. *Agneau*, p. 23; etc.). Il porte quelquefois à la main un écriteau qui renferme ces paroles (latines ou en langues modernes) : « Que Dieu te bénisse et te garde, etc. » On dit que le saint donna ce billet à l'un de ses compagnons, et les fidèles ont aimé à considérer cette formule, comme une garantie de la protection divine. C'est ce qui en a fait multiplier la reproduction.

Quelque chose de semblable se voit pour saint Ignace de Loyola, contre les infestations de Satan. Mais il faut me permettre de ne pas dire absolument tout.

Sainte Pulchérie vierge, impératrice de Constantinople; 10 septembre ou 7 juillet, 453. On pourrait la peindre présentant à Dieu l'inscription solennelle qu'elle dédia dans l'église de Sainte-Sophie pour attester publiquement son vœu de virginité. J'ai préféré lui faire donner une tablette portant le mot grec (Θεοτόκος, *Deigenitrix*) qui rappelle la condamnation du nestorianisme au concile d'Éphèse.

Ce fut elle aussi qui procura la réunion du concile de Chalcédoine, mais il semble plus frappant que le Ciel ait remis entre les mains d'une vierge le soin de faire triompher la Mère de Dieu. La part de notre sainte dans cette

1. AA. SS. *Mart.*, t. I, p. 499.
2. Antonin. Florent., etc., apud AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 450, sq.
3. AA. SS. *August.*, t. V, p. 132. — *Breviar. gothic.* :

« Genesius igitur ille juvenculus,
Civis eximius Arelatis oppidi,
Ætatis peragens floscula primulæ
Injuncto paret ordini.
Exceptor itaque, dumque nitesceret
Ac jussa tabulis publica scriberet,
Afflatus subito munere cœlico
. . . . . .
Extemplo officium abnuit impium,
Et ceris renuit imprimere manum.
. . . . . .
Diversas latebras per loca appetens,
Sese occulte recipit in abditis.
. . . . . .
Vastis tunc reboans rictibus arbiter,
Ferrum sumite, clamitat;
Festinis propere percite gressibus :
Inventum refugam plectite percite,
Qui nostra monita temnere ausus est,
Nec sacros deos incolit.
Quod fama referens martyris auribus;
Ablutum neque se nosceret æquore,
Ferventi Rhodanum spiritu appetit
Quo sorde queant (*queat?*) ablui.
Auro lucidior inde regrediens,
Repertus, jugulis sternitur impetu;
Cœli agminibus illico jungitur
Comptus vertice laurea. Etc. »

grande œuvre est attestée par la lettre que lui écrivit saint Cyrille d'Alexandrie au nom du concile d'Éphèse;

et quoique je ne trouvasse pas de modèle à la représentation que j'adopte, je n'ai pas voulu laisser passer sans quelque caractéristique une femme qui mériterait d'être moins oubliée dans l'Église [1].

ÉCROUELLES. Cf. *Cou*, p. 263, sv.

ÉCUELLE, PLATEAU OU SÉBILE.

Saint Basile le Grand, évêque de Césarée en Cappadoce; 14 juin, 379. Je le trouve présentant à un pauvre un plateau chargé de nourriture, sans doute parce qu'il avait fondé un hôpital où il servait les malades et nourrissait les malheureux [2].

Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne; 4 décembre, 450. Une sorte de patène à la main; soit parce que l'impératrice Placidie fit enchâsser en argent l'écuelle de bois où le saint homme lui avait fait présenter en cadeau du pain d'orge de sa table [3], soit parce que l'on conserve encore à Imola une patène d'argent qui sert à beaucoup de guérisons [4]. De l'eau que l'on y verse rend la santé aux gens mordus par des chiens enragés, et malades de fièvres pernicieuses [5].

Saint Cyriaque d'Ancône. Cf. *Médaille*, etc.

Saint Nicolas de Tolentino, religieux augustin; 10 septembre, 1308. Cf. *Enfer*, etc. Un plat sur lequel est une perdrix, ou bien la perdrix sur sa main. On raconte que sa santé paraissant très-affaiblie, son prieur voulut lui faire manger de la volaille; et le saint se défendant contre la charité du supérieur, mais sans vouloir lui résister outre mesure, fit un signe de croix sur le plat qu'on lui avait présenté. A l'instant la perdrix, recouvrant la vie et les plumes, s'envola comme congédiée [6].

Un trait fort semblable est rapporté du B^x^ Augustin de Gazothis dominicain, évêque de Zagrab [7]; 3 août, 1323; et d'autres encore. Cf. *Oiseaux*.

Le B^x^ Gérard de Monza (dei Tintori), dont il est question deux ou trois autres fois dans notre livre, a été peint avec une écuelle et une cuiller près de lui [8]. C'est que dans l'hôpital fondé par ses soins, il aidait volontiers les pauvres malades à prendre leur nourriture; se chargeant de la leur introduire dans la bouche, quand ces malheureux ne pouvaient se servir eux-mêmes.

Sainte Sylvie (*Sylvia Rufina*); 15 décembre, v. 409. On la donne pour sœur du ministre Rufin, et elle passe pour avoir embrassé de bonne heure une vie pénitente. Les graveurs anciens placent près d'elle une petite terrine qui semble se rapporter au récit suivant d'un vieil his-

1. D'autres saints de l'Église grecque semblent bien mériter que l'on revienne aussi sur l'oubli où les avait laissés le moyen âge latin. Le Saint-Siége, qui a déjà remis en honneur divers grands hommes de l'Orient longtemps négligés parmi nous, donnera sans doute quelque place un jour à la mémoire de personnages comme saint Cyrille d'Alexandrie, saint Cyrille de Jérusalem, saint Flavien de Constantinople, saint Ephrem, saint Grégoire de Nysse, saint Maxime de Constantinople, saint Jean Damascène, saint Grégoire l'illuminateur, et autres encore qui ne sont pas même mentionnés dans le Bréviaire romain.

2. Cf. *Souvenirs de l'ancienne Église d'Afrique*, p. 386, sv.

3. Mais ce trait appartient plutôt à saint Germain d'Auxerre. Cf. *Legenda aur.*, cap. cvii.

4. *Breviar.*, 4 decembr., lect. vi.

5. P. de Natalib., *Catalog. SS.*, libr. I, cap. xx. — Mita, *Vit. S. P. Chrysol.*, § 39. J'en ai dit un mot en passant, à propos du chien de saint Vit, p. 216.

6. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 702.

7. AA. SS. *August.*, t. I, p. 292.

8. Cf. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 768.

torien [1] : pendant quarante années elle avait poussé l'oubli de son corps jusqu'à ne se laver jamais que les doigts. On raconte que, comme elle visitait les Lieux saints à l'âge de soixante ans, un jeune diacre de sa compagnie trouva la chaleur excessive quand on fut arrivé à Péluse, il versa donc de l'eau dans un bassin pour s'y laver les mains et les pieds, puis s'étendit à terre sur un tapis. « Vous êtes bien confiant, lui dit Sylvia, de traiter votre corps avec ces attentions, dans l'âge où il importe le plus de l'assujettir ; prenez-y garde, et ne refusez pas l'exemple d'une femme de mon âge [2]. »

ÉCURIE. Cf. *Étable.*

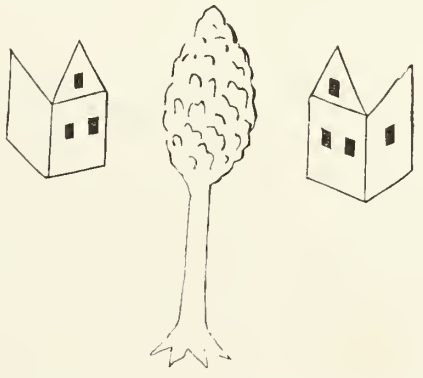
ÉDIFICES, MAISONS.

S'il s'agit de bâtiments qui s'élèvent, il faudra les chercher au mot *Construction*. Nous n'aurons donc affaire généralement cette fois qu'aux édifices qui ne sont point des églises, parce que celles-ci trouveront place sous un titre particulier. Du reste ici comme là, nous ne distinguerons pas l'édifice lui-même, du plan ou du modèle en relief destiné à le représenter. Mais encore fera-t-on bien de ne pas trop nous chercher querelle si là, comme en plusieurs subdivisions de titres, nous faisons servir l'un en manière de décharge pour l'autre. L'article *Ville* aussi se mêlera par quelque parenté au sujet actuel. Ce sont inconvénients presque inévitables d'un répertoire qui cherche à satisfaire des investigations vaguement renseignées. La table générale qui clôt notre livre corrigera passablement cette dispersion de certains sujets.

Saint Thomas, apôtre ; 21 décembre. Le moyen âge le représente volontiers tenant soit une règle ou toise d'architecte, soit une équerre ; et portant sur sa main le modèle d'un petit palais. C'est qu'il était le patron des architectes, d'après une légende singulière (mais du IIIe siècle, pour le moins) qui le faisait arriver dans l'Inde à titre de constructeur [3]. Là, après s'être laissé charger de construire un palais pour le roi, il distribua aux pauvres tout l'argent qui lui avait été donné pour cette œuvre. Le roi s'en irrita, tout naturellement, et fit emprisonner l'apôtre pour détournement de fonds. Cependant le frère du prince étant venu à mourir, ressuscita bientôt, et conjura le roi de lui céder le beau château qu'il avait vu dans le ciel et qu'il savait lui être destiné. Cela fit ouvrir les yeux au persécuteur de saint Thomas, qui ne voulut point se dessaisir de ce palais céleste [4].

Tous les apotres, dans plusieurs vieux monuments, portent chacun sur un plateau ou sur la main un petit édifice (représentant soit une ville, soit une province), et l'on y voit souvent inscrit le nom du pays où ils ont porté la foi ; par exemple : Petrus, *Roma ;* Paulus, *Græcia ;* Thomas, *India ;* etc. [5]

Cette distribution des contrées aux divers envoyés de Notre-Seigneur a été signalée déjà sous le titre *Apôtres ;* et les petits modèles de villes ou de provinces en relief répondent passablement aux dessins donnés par d'anciens manuscrits du Bas-Empire [6], sans descendre aussi bas que la simplicité sommaire dont je donne un exemple presque du même âge, d'après les *lapicides* populaires.



Saint Boniface IV, pape ; 25 mai, 615. Dédiant le Panthéon de Rome. Cf. *Églises,* p, 333.

Saint Émygdius évêque d'Ascoli, apôtre du *Picenum* et martyr ; 5 août, v. 309. On le trouve soutenant de la main un petit modèle de ville qui est Ascoli, ou bien donnant sa bénédiction à des édifices qui menacent de s'écrouler. On fait venir saint Émygdius de Trèves, où il aurait été baptisé dans l'âge mûr. Son père, qui voulait le ramener au paganisme, l'ayant conduit à un autel des idoles pour lui faire renier Jésus-Christ, le néophyte pria Notre-Seigneur de manifester par quelque signe éclatant la sainteté de l'Évangile ; et un tremblement de terre ébranla le temple aussitôt [7]. Mais sa légende cite plusieurs autres tremblements de terre, et deux sources qu'il fit jaillir. Quoi qu'il en soit, il est invoqué contre ce fléau ; et Benoît XIV a autorisé une prière à ce sujet, qui est fort répandue dans l'Amérique espagnole [8].

1. Rosweyde, *Vit. PP.*, p. 971.
2. Cf. Labus, *Fasti,* 17 dicembre.
3. *Legenda aur.*, cap. v.
4. La prose pour le jour de saint Thomas (*Salve Thoma Didyme*), dans un missel de Constance en caractères gothiques (1504, in-folio) et dans d'autres livres contemporains, dit :

« Arte miranda struis
Conductoribus tuis
Cœleste palatium. »

Du reste, toute cette légende est développée avec un certain détail dans les *Vitraux de Bourges,* n° 82, svv. (p. 144, etc.).

5. Cf. Hub. Müller, *Beitræge zur teutschen Kunst... kunde* (1837, in-4°, t. II, p. 8).
6. Cf. *Notit. dignitatum,* ed. Bœcking, P. I (Oriens), p. 101, 104, 107, 112, etc. ; P. II (Occid.), p. 82, 84, 85, 104, 127, etc.
7. C'est ce qui a fait dire dans une des oraisons du saint : « Omnipotens et mirabilis Deus qui ad erudiendos infideles, beato Emygdio martyri tuo atque pontifici, terræ concussæ motum in præconem dedisti, et ab eo servandi mira virtute decorasti ; da, quæsumus, ut illius precibus et meritis fidem, pro qua gloriosus occubuit, firmiter teneamus, et a tanto flagello potenter eripiamur. »
8. Ripalda, *Catecismo,* Aviñon, 1838, p. 114.

Saint Richard, premier évêque d'Andri dans la Pouille; 9 juin, v. le commencement du VI^e^ siècle. On le trouve représenté bénissant de la droite sa ville épiscopale, qu'il tient sur la main gauche; avec cette inscription :

« Urbem quam læva suffulcis, dextra secundet. »

Il semble que les Italiens aient affectionné cette manière d'indiquer un patron, comme nous le verrons encore ailleurs; car la ville de Crotone porte dans ses armes saint Denys l'Aréopagite assis, et tenant de la droite sur son genou la cité dont il a été l'évêque, dit-on [1]. Les Crotoniates prétendent que saint Denys avant de se rendre en France, fonda leur évêché.

De même pour Saint Félicien, évêque de Foligno et martyr; 24 janvier, sous Dèce. On lui met à la main sa ville épiscopale qu'il présente à Dieu; et l'on y joint parfois ces deux vers :

« Fulginiæ curam ne desere, magne sacerdos;
Feliciane, urbem protege, dive, tuam. »

Saint Petrone, évêque de Bologne. Cf. *Église sur la main*, p. 337, sv.

Saint Lugle évêque irlandais, honoré comme martyr; 23 octobre, premières années du VIII^e^ siècle. Tenant sur sa main une petite maison enflammée. Ce semble être le souvenir d'un incendie qu'il éteignit à Térouanne en faisant le signe de la croix [2]. Il évangélisa la ville de Boulogne, dit-on, avec son frère saint Luglien. Tous deux furent tués par des malfaiteurs près de Lillers, et sont honorés comme patrons à Montdidier. Saint Luglien passe pour avoir été un prince irlandais.

Saint Ansovinus (*Ansvinus*), évêque de Camerino; 13 mars, v. 840. Bénissant une grange; parce que durant une famine ses serviteurs, ayant reçu l'ordre de donner du blé aux pauvres sans s'occuper de l'avenir, trouvèrent la grange remplie à nouveau après qu'ils l'avaient vidée [3]. Dès lors, ils n'hésitèrent plus à suivre aveuglément les recommandations charitables du saint évêque.

Sur les monnaies de Camerino, le saint n'a d'autre attribut qu'une croix stationale.

Saint Hugues, évêque de Grenoble (Cf. *Confessionnal*, p. 249). On le voit se faisant montrer un plan de constructions, pour indiquer qu'il fut comme le fondateur de la grande Chartreuse.

Saint Galdin cardinal, archevêque de Milan; 18 avril, 1176. Il est représenté donnant des ordres pour l'achèvement ou la restauration d'églises et autres édifices. C'est qu'il eut à réparer les ravages causés par Fréderic Barberousse [4]. Je sais bien que les Milanais ont un peu chargé la mémoire de ce rude empereur; car les antiquaires ne trouvent pas aujourd'hui qu'il ait précisément rasé toute la ville. Mais qu'il fût brutal dans ses vengeances, cela est incontestable; et saint Galdin ne laissa pas de trouver bien des ruines dans son diocèse.

Saint Florian martyr, (Cf. *Armes, armure*, p. 77). Versant de l'eau avec une sorte de baquet sur des maisons en feu. Cela s'expliquera sous le titre *Incendie*.

Saint Winibald, abbé, etc. Cf. *Église*, etc.

Saint François d'Assise (Cf. *Agneau*, p. 23). Soutenant une église qui penche vers sa ruine. Comme le pape balançait avant d'approuver la règle des Frères Mineurs, il vit en songe la basilique de Latran qui semblait menacer de crouler; et saint François qui la contre-boutait de ses épaules. Il comprit que le nouvel Ordre était un secours que Dieu envoyait à son Église.

Le B^x^ Eusèbe, de Gran (*Strigonia*); 20 janvier, 1270. Conduisant les ermites de saint Paul à un monastère près duquel est plantée une grande croix. C'est une allusion au vocable de l'abbaye qu'il fonda pour les ermites de saint Paul, et qui portait le nom de *Monasterium Sanctæ Crucis de Pisilia*. Cet Ordre, fondé en Hongrie, se répandit aussi en Pologne.

Saint Romuald (Cf. *Échelle*, p. 328). Portant sur la main un petit monastère ou une cellule entourée de quelques arbres. Ce doit être une manière de faire entendre que la vie érémitique fait partie de l'institut des Camaldules.

Saint Venant, martyr (Cf. *Armes, armure*, p. 80; *Fontaine*). Il porte souvent d'une main un étendard et de l'autre un petit plan de ville en relief. C'est la ville de Camerino dont il est le patron; aussi tâche-t-on d'y figurer d'une certaine façon l'aspect des principaux monuments, de manière à rendre ce relief un peu reconnaissable pour ceux qui connaissent le pays. C'est ainsi que lorsqu'on veut représenter Pise ou Bologne, on a soin d'y faire intervenir leurs tours penchées; celle de Pise est ronde et complète, tandis que celle de Bologne (la *Garisenda*) est carrée et d'une médiocre hauteur, en sorte qu'elle se présente à peu près comme un ouvrage interrompu.

Saint Othon d'Ariano, ermite (Cf. *Chaînes*, p. 191). Une cellule près de lui sur le toit de laquelle est un faucon. Un seigneur du pays voulut en vain saisir son oiseau de chasse qui s'était posé sur la cellule du saint homme. L'animal prit son vol et fut en vain cherché pendant plusieurs jours. Le maître étant venu conter sa peine au saint, celui-ci lui indiqua où il retrouverait l'oiseau désormais docile à son appel [5].

Saint Deusdedit, cordonnier, dit-on (Cf. *Cordonnier*,

1. Cf. Ughelli, *Italia sacra*, ed. Coleti, t. IX, p. 379, 383.

2. AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 120; et dans une prose (*ibidem*, p. 113) :

« Horum prece liberatur
Ab igne quo cremabatur
Morinorum civitas. »

3. AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 325.

4. Cf. Labus, *Fasti*, 18 april. — Ferrario, *Monumenti... di sant' Ambrogio in Milano*, p. 127. — *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 204, sq.

5. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 469.

11. **Lugle et Luglien** (la Vie des saints frères martyrs), patrons de la ville Montdidier-en-Picardie et de Lillers-en-Artois, par l'abbé L. Dangez. Montdidier, 1862, in-12 de plus de 400 pag., br. 1 fr. 50

p. 260). Il lui est montré dans le ciel un palais qui s'élève pour lui, et dont la construction s'avance chaque samedi; à cause de la coutume qu'il avait de distribuer ce jour-là aux pauvres ce qu'il avait gagné par son travail de la semaine [1].

Saint Bernard de Menthon (Cf. *Démon*, p. 309). Enfermé dans le château de son père, il est délivré par saint Nicolas qui le fait évader par la fenêtre. Son père avait prétendu le marier; mais lui, qui avait pris le parti d'entrer dans l'Église, invoqua son saint protecteur pour échapper à la violence qu'on voulait lui faire. Ce fut alors qu'il passa de Savoie dans le val d'Aoste [2], où il devint archidiacre du diocèse.

Sainte Rose de Lima (Cf. *Ancre*, p. 30; *Ville*, etc.).

ÉGLISES.

1° *Intérieur d'église.*

La plupart des sujets que l'on chercherait ici, ont trouvé place plus à propos sous le titre *Autel*. C'est donc déjà une partie du sujet allégé d'autant. D'autres seront classés sous les mots *Main divine, Messe,* etc. Il ne reste donc plus à grouper en cet endroit que les saints représentés près d'une église, et les petits plans d'églises en relief, qui sont si fréquents dans les peintures et sculptures du moyen âge.

2° *Saints représentés près d'une église.*

En plus d'un endroit, quand le moyen âge veut montrer saint Jean l'Évangéliste écrivant l'Apocalypse, il le peint assis la plume à la main et entouré de sept églises (figurées quelquefois par sept clochers, sans plus). Si peu que l'on ait lu l'Écriture sainte, il ne faut pas grand effort d'esprit pour reconnaître là ce début du livre (Apoc. 1, 4-11): « Jean, aux sept Églises d'Asie. » C'est comme l'envoi (nous dirions l'*adresse*) de tout l'écrit; parce qu'il exerça jusqu'à la mort une véritable primatie sur les évêchés de l'Asie Mineure.

Saint Damase, pape (Cf. *Anneau*, p. 48; etc.). On voit souvent près de lui un portail d'église, qu'il montre comme pour en prendre possession, ou pour indiquer qu'il en est le fondateur (si ce n'est le conservateur). Sa légende dans le Bréviaire (11 décembre) parle de deux basiliques qui lui sont dues. En outre, il orna plusieurs lieux saints, et composa diverses inscriptions pour en recommander le respect aux fidèles. Une église de Rome porte encore le nom : *Saint-Laurent-in-Damaso,* qui est un titre de cardinal.

Saint Boniface IV (Cf. *Édifice*, p. 331) pape, après avoir été bénédictin, dit-on. Bénissant une église à coupole, parce que ce fut lui qui dédia le Panthéon romain, après en avoir demandé l'aveu à l'empereur Phocas. Il consacra cette église sous le titre de Sainte-Marie et des Martyrs.

Saint Calixte (ou Calliste), pape; 14 octobre, 222. On le peint quelquefois bénissant une église, parce qu'il passe pour avoir fondé la basilique de Sainte-Marie-au-delà-du-Tibre, au lieu où une fontaine d'huile avait paru vers le moment de la naissance de Notre-Seigneur [3].

Saint Léon IX, pape; 19 avril, 1054. Bénissant de loin une église. On raconte que durant son voyage en Allemagne, les fondateurs d'une église qui venait d'être achevée, se présentèrent à lui près de Spire pour demander qu'il voulût bien en faire la consécration. Le pape, auquel on montrait cette église de loin, se contenta de donner sa bénédiction de ce côté en s'excusant sur la nécessité de hâter sa marche, parce qu'il était attendu ailleurs. Comme on insistait, il promit de s'y rendre, si l'on avait besoin de lui. Mais on trouva en effet dans cette église toutes les marques d'une consécration solennelle : les alphabets tracés sur la cendre, les croix marquées sur les colonnes, etc.[4]

Saint Léon III. Cf. *Aspersoir*, p. 88.

Saint Grégoire, évêque de Langres (Cf. *Chaînes*, p. 190). Toutes les nuits il se rendait à l'église pour y faire ses prières; et les portes s'ouvraient d'elles-mêmes quand il se présentait, puis se fermaient quand il était sorti [5].

Saint Nicaise, évêque de Reims et martyr; 14 décembre, v. 451. Tué devant son église par les Huns d'Attila au-devant desquels il s'était présenté lorsqu'ils pénétraient dans la ville. Cf. *Tête,* etc.

Saint Winibald (Wunebald), abbé d'Heidenheim dans le diocèse d'Eichstædt; 18 décembre, v. 760. Une église près de lui, ou sous ses yeux un plan de construction. Fils d'un roi anglo-saxon, il alla de bonne heure en Italie, et avait déjà passé quelque temps au mont Cassin, lorsque saint Boniface recrutant des ouvriers apostoliques l'engagea à le suivre en Allemagne. Là, tout en faisant des missions parmi les païens, il fonda le monastère d'Heidenheim dans le diocèse d'Eichstædt, confié à son frère Willibald; et dirigeait en même temps avec les religieux d'Heidenheim, les religieuses que présidait sa sœur sainte Walburge. Il est honoré comme apôtre de la Franconie et de la Frise. Dès le moment de sa mort, de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau; ce qui détermina l'évêque son frère à faire élever une église plus décente, où la dévotion des pèlerins fût secondée par la grandeur et la magnificence du lieu qui les rassemblait [6].

Saint Laurent, archevêque de Dublin. Cf. *Vaisseau*.

1. Cf. Gregor. M., *Dialog.*, lib. IV, cap. XLVI.
2. AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 1074, sq.
3. AA. SS. *Octobr.*, t. VI, p. 422, sq.
4. Cf. Rader, *Bavaria sancta.*
5. Surius, 4 januar.
6. Heussen, *Batavia sacra*, p. 84.

3° Saints qui portent une église sur la main.

Cette représentation, généralement regardée comme indiquant des fondateurs, doit cependant être interprétée autrement dans plus d'une circonstance. Quelquefois, surtout en Italie, elle désigne moins le fondateur que le patron; et il faut convenir que la France n'a pas été toujours étrangère à cette pratique. Ainsi dans la cathédrale de Bourges, une lancette du XIII^e^ siècle montre saint Étienne tenant sur sa main le petit modèle de la athédrale qui lui est dédiée; sur le sceau du chapitre de Saint-Étienne à Troyes (XIV^e^ siècle), on voit agenouillé Henri, comte de Champagne, qui offre au patron le plan en relief de l'église fondée par lui [1], et Dieu au sommet semble accepter la donation. Seulement on ne voit plus en ce cas s'il s'agit du donateur ou du donataire.

A vrai dire, en Italie même, le donateur ou le fondateur paraissent avec cet attribut; comme saint Innocent II (AA. SS. *Maii*, t. II, p. 499) qui avait fait transporter les reliques de saint Calépode dans l'église de Sainte-Marie-au-delà-du-Tibre [2]. Chez nous la tombe de Hugues Li Bergier à Reims fait voir qu'on donnait même cet attribut au constructeur. Mais communément, surtout de ce côté-ci des Alpes, on désigne par là le fondateur proprement dit; si ce n'est que l'on veuille y voir çà et là celui qui a fondé la chrétienté locale, plutôt que l'église matérielle. Dans d'autres cas, on semble avoir voulu moins indiquer une église particulière, que l'Église en général; et à ce titre, on a souvent donné cet attribut aux grands docteurs qui peuvent être regardés comme soutiens de l'Église de Jésus-Christ. C'est ainsi que SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, par exemple, et SAINT AUGUSTIN ont reçu assez fréquemment cette caractéristique, même sur des toiles célèbres. On rencontre aussi des estampes où, d'après une légende plus ou moins autorisée, saint Augustin peint de la sorte est accompagné de Jésus-Christ qui lui dit : « Je te recommande mon Église. »

Quant à SAINT BASILE LE GRAND, que l'on trouve aussi portant une église sur la main, ce peut être une manière de dire aux yeux qu'il est le fondateur des Basiliens, institution qui résume à peu près tout l'Ordre monastique dans l'Église grecque.

C'est d'après cette même intention sans doute, que quelques grands instituteurs des familles religieuses latines paraissent çà et là peints de la même façon.

Cela une fois dit, entrons dans le détail des divers personnages, tout en faisant observer que le petit modèle d'église qu'ils portent le plus souvent a été parfois déposé près d'eux, comme pour leur laisser une attitude plus libre.

Papes et évêques.

SAINT SILVÈRE, pape et martyr; 20 juin, 538. La petite église qu'il porte sur la main dans quelques estampes signifierait-elle sa constance à soutenir la foi, en refusant, malgré l'impératrice Théodora, de rétablir sur le siége de Constantinople le patriarche Anthime, fauteur des Eutychiens, et de désavouer les décrets du pape son prédécesseur? Bélisaire, pour faire sa cour à l'impératrice, se chargea de le faire déporter dans l'île Palmarola où il mourut de privations [3].

SAINT CRESCENT, disciple de saint Paul (27 juin, 1^er^ siècle), est réclamé par les Mayençais comme fondateur de leur siége épiscopal; et pour cela ils l'ont parfois représenté portant une église. Mais les Viennois du Dauphiné, sans compter la ville de Cologne, leur disputent ces prémices de l'évangélisation dans les Gaules; et peut-être tous les prétendants européens doivent-ils se mettre d'accord, en le cédant à la Galatie qui est tout bonnement une Gaule asiatique [4].

SAINT BLAISE, évêque et martyr (Cf. *Chandelier*, p. 195; *Carde*, etc.). Sur les monnaies de Raguse il porte une église comme patron; et ce semble être assez généralement le sens de cet attribut dans les figures exécutées sous l'influence de l'art italien. Mais encore, comme nous le disions récemment, cette église (ou cette ville) n'est pas de la première forme qui se présentera aux rêves d'un artiste. On y maintient d'ordinaire certains caractères d'individualité, moyennant quoi le client du saint reconnaîtra, pour ainsi dire, sa paroisse.

SAINT GAUDENCE, évêque DE NOVARE; 22 janvier, v. 418. D'après ce que je viens de dire, ce doit être comme patron de la ville dont il a été évêque; quoiqu'il ait bâti réellement une église et un monastère (entre autres) près de Novare, dans le lieu où avait été tué par les païens le prêtre saint Laurent, son maître et son ami. D'ailleurs on peut le considérer comme fondateur ou restaurateur de plus d'une chrétienté non-seulement dans le Milanais, mais dans le pays actuel des Grisons (la Rhétie) [5].

SAINT MAGNUS, évêque D'OBERZO; 6 octobre, v. 660. On lui

1. *Recueil... de la société de sphragistique*, t. I, p. 113.
2. Cf. Mai, *Nova PP. biblioth.*, t. VI, P. II, p. XLIX.
3. AA. SS. *Jun.*, t. IV, p. 13, sqq.
4. Cf. AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 250, sq. — Calles, *Annal. ecclesiastici Germaniæ*, t. I, p. 66. — 5. Cf. Labus, *Fasti della Chiesa*, t. XIII (1833), p. 102-115. — *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 48.

attribue la construction de huit églises sur les îles où s'éleva Venise dans la suite[1]. Le motif de son introduction parmi les saints particulièrement secourables (Cf. *SS. Auxiliaires*, p. 102, sv.) semble être une apparition où l'on dit que Notre-Seigneur lui promit de protéger tout particulièrement la cité qui couvrirait plus tard ces îles évangélisées par l'homme de Dieu. Du reste, comme pour bien d'autres saints italiens, cette caractéristique doit se rapporter beaucoup plus au patronage, je pense, que précisément à des fondations.

Saint Maxime, évêque de Riez, ce semble, mais que revendique Reggio de Modène; 27 novembre, v. 462. On rapporte que, comme il présidait à la construction d'une église, d'énormes colonnes qu'il faisait apporter épuisaient inutilement les forces des attelages quand l'évêque n'était pas là; et en sa présence un nombre de bœufs bien moins grand suffisait à la tâche. Mais encore une fois, je range celui-ci parmi les personnages qui appartiennent au symbolisme italien; c'est-à-dire aux patrons, bien plus qu'aux fondateurs. Que cela soit dit une bonne fois, pour qu'il ne soit plus besoin d'y revenir.

Saint Paulin, évêque de Nole; 22 juin, 431. Nous avons dans ses écrits la description détaillée de l'église qu'il éleva en l'honneur de saint Félix; et l'on y trouve maints renseignements utiles sur l'ornementation des basiliques chrétiennes à l'époque où l'Évangile n'était plus obligé de se tenir dans l'ombre.

Saint Modoald, évêque de Trèves; 12 mai, 640. Il fonda le monastère de Saint-Symphorien, près de la Moselle, pour sa sœur sainte Sévère[2].

Saint Virgile, évêque et patron de Saltzbourg; 27 novembre, v. 784. Il éleva plusieurs églises, soit dans le pays de Saltzbourg, soit dans la Carinthie[3]. Serait-ce que la foi n'y eût guère pénétré encore, ou que les ravages des barbares et les invasions slavonnes l'y eussent étouffée en grande partie? Du reste l'apostolat que l'on attribue à saint Virgile parmi les Carinthiens, semble bien s'être borné à leur envoyer des prédicateurs pris entre ses compagnons.

Saint Willigise, évêque de Mayence; 23 février, 1011. Il passe pour le fondateur de la première cathédrale de Mayence, qui brûla le jour même de sa consécration; en sorte que le saint mourut avant de l'avoir vue relevée.

Saint Éleuthère (Lehire), évêque de Tournai; 20 février, 531 (Cf. *Confession*, p. 248, sv.; etc.). S'il ne fonda pas la cathédrale de Tournai, il peut passer pour avoir remis en honneur le siége épiscopal de cette ville après les dévastations des Huns[4]. Mais, n'en déplaise à tel patriote respectable qui pourra se croire mis en cause, on dépasse toute mesure en voulant attribuer la cathédrale actuelle à notre saint. Outre les données architecturales, il faut se souvenir que, d'après les principes du droit canon, ce qui est consacré étant irrévocable, les peuples chrétiens n'aiment pas à mentionner le renouvellement d'une église primitive; ce serait, en certaine façon, lui ôter quelque chose de son antiquité vénérable. A raison de cette délicatesse, nous fêtons encore la première dédicace des grandes basiliques romaines, par exemple, comme si depuis Constantin elles n'avaient subi que des modifications[5].

Je donne, p. 336 (sans prétentions pour les détails d'orfévrerie ornementale) la statuette de saint Éleuthère qui se voit encore sur la belle châsse conservée à Tournai. Les *Annales archéologiques*[6] ont publié toute la face dont il ne se voit ici qu'une seule voussure débordée par la crosse. Notre gravure de dimensions plus grandes ne montrera que mieux la cathédrale de Tournai portée par l'évêque, comme le représentent plusieurs estampes du Hainaut. Quant au monstre que le saint a sous les pieds, ce ne paraît pas être un attribut historique, mais plutôt l'emblème du ministère épiscopal qui doit guerroyer contre l'ennemi du Fils de Dieu, et des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Aussi le moyen âge, sur les tombeaux d'évêques, leur fait-il volontiers écraser le dragon et l'aspic (Ps. xc, 13). Pour le cas présent, l'orfévre aura pu néanmoins se proposer certaines victoires spéciales du saint sur l'esprit de ténèbres[7].

Saint Oswald, évêque de Winchester; 29 février, 992. Il fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Ramsey[8]; et quoiqu'il se fût démis de son évêché pour vivre en simple religieux dans le cloître, on le força plus tard d'accepter l'archevêché d'York.

Saint Annon, archevêque de Cologne; 4 décembre, 1075. Il fonda l'église de Saint-Géréon, entre autres; et une ancienne prière l'appelle *Templorum conditor Anno*. Outre qu'il restaura bon nombre d'églises, on en compte au moins sept qu'il éleva de fond en comble; entre autres celle de Siegberg où il voulut être inhumé[9].

Saint Remacle, évêque de Maestricht; 3 septembre,

1. *Hagiolog. italic.*, t. II, p. 223. — AA. SS. *Octobr.*, t. III, p. 421.
2. AA. SS. *Maii*, t. III, p. 57.
3. Cf. *Novissimum chronicon antiqui monasterii ad S. Petrum Salisburgi*, p. 103, 107, 108. — Calles, *Annales eccl. Germaniæ*, t. II, p. 451, sq.; 387.
4. AA. SS. Belgii, t. I, p. 476, sq.; 479, 484.
5. Cf. *Vitraux de Bourges*, n° 196 (p. 285). — Breviar. roman., 9 et 18 novembr.
6. T. XIV, p. 114, svv. La table du volume prêterait à penser que le saint de Tournai se confond avec un autre saint Éleuthère associé par le martyre à saint Denis de Paris. Ils n'ont réellement de commun que le nom.
7. AA. SS. Belgii, *loc. cit.*, p. 477, 483, 484, 489, 492.
8. AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 753, sq.
9. La prose (*Gaude, felix Agrippina*) dans le Missel de Cologne (1520) parle d'abord de ses vertus et miracles, puis des nombreuses constructions et des merveilles qui accompagnèrent quelques-unes d'elles.

« Atrox malis, bonis suevit
Misereri, quia crevit
Secum miseratio.
. . . . . .
Imbres sedat verbo densos,
Curat cæcos, et suspensos
Solvit ab interitu.
Ut modernis det exempla,
Quinque struens dotat templa
Larga rerum copia.
. . . . . .
Quem obumbrat celebrantem
Missas, arasve sacrantem,
Splendor lucis cœlicæ. »

664. Il fonda les abbayes de Malmédy et de Stavelo, avec l'aide du roi Sigebert [1].

Saint Materne évêque de Cologne, puis de Trèves; 3 septembre, v. 346. Il a passé longtemps pour un disciple de saint Pierre, comme nous l'avons indiqué aux mots *Crosse* et *Bâton*; mais il pourrait bien n'avoir vécu

Saint Eleuthère de Tournai.

qu'au temps de Constantin. Quoi qu'il en soit, on le représente communément avec trois églises : par exemple, une dans la main et deux à ses pieds, ou sur les deux mains un édifice formé de trois églises juxtaposées. C'est que, l'un des premiers évêques de Trèves, ou venu après que la foi s'y était trouvée étouffée, il est aussi regardé comme fondateur (au moins spirituellement) des églises de Tongres et de Cologne. C'est aussi pourquoi

1. Cf. AA. SS. Belgii, t. III, p. 440, sqq.; 448, sq.

certains artistes ont imaginé de le peindre avec deux mitres sur son livre, outre celle dont il est coiffé [1].

Saint Willibrord (Cf. *Baril*, p. 122). Il ne fonda pas seulement le siége épiscopal d'Utrecht, mais plusieurs églises et monastères.

Saint Géminien, évêque de Modène; 31 janvier, v. 400. L'église qu'il porte souvent pourrait bien indiquer qu'il est patron de la cathédrale; mais on a peut-être voulu rappeler ainsi le prodige suivant. Peu de temps après sa mort les Modénais avaient élevé une église sur son tombeau; et le jour de la fête du saint, une grande foule y était réunie lorsque la campagne environnante se trouva couverte par une inondation subite qui menaçait d'envahir la basilique elle-même. A peine invoqua-t-on saint Géminien contre ce péril, que les eaux reculèrent [2].

Je crois pouvoir proposer une autre solution encore. Il

s'agirait d'une représentation de la ville réduite comme en abrégé; car la cathédrale fut le premier édifice construit vers 1099, lorsque la cité reprit son ancienne place après six siècles d'abandon. Quoi qu'il en soit, ce saint est en grande vénération chez les Modénais qui le nomment au *Confiteor*, comme on fait pour saint Ambroise à Milan. Aussi le Guerchin, dans son tableau du Louvre, lui fait présenter par un enfant (ou un ange) le plan en relief de Modène tout entière, et j'ai fait copier cette partie de la grande toile qui lui adjoignait d'autres saints.

Un second ange (ou génie) tient la crosse; fantaisie des peintres modernes, dont je ne recommande pas l'imitation.

Saint Pétrone, évêque de Bologne; 4 octobre, 450. Il

1. Sa prose (*Veni, sancte Spiritus*) dans les vieux missels de Cologne, lui fait une large part d'autorité :

« Qui, doctus divinitus,
Treverensem primitus
Fide gentem imbuit,
Vice Petri fungitur,
Et a Petro mittitur
Ad partes Germaniæ.
. . . . . .
Hinc sanctus Valerius
Simul et Eucharius
Eliguntur socii. Etc. »

Cf. AA. SS. Belgii, t. I, p. 2, sqq.; 31, sqq.; 51, sq.; 68, 224, 252. — AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 615, sq.; 653, sqq. — *It.*, t. VIII, p. 16, sq.; 20, sqq.

2. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 1100.

peut passer pour le fondateur de plusieurs églises, ayant eu à relever bien des ruines laissées par les barbares lorsqu'il fut nommé évêque en 430 [1]. Mais je serais porté à croire aussi qu'on le voulut indiquer par là comme le patron actuel de la cathédrale, ou même de la ville. Car souvent la petite église qu'il supporte est accompagnée de la *Garisenda* (tour penchée carrée). Il y a donc lieu de penser que c'est le plan en relief de la ville réduite, avec ses caractères les plus saillants : la cathédrale et la célèbre tour.

Saint Amand, évêque de Maestricht (Cf. *Dragon*, p. 31; *Serpent*, etc.). Il semble avoir été d'abord évêque sans siége, et prêcha la foi en divers lieux. Revenu à ce ministère, même après avoir abdiqué le siége de Maestricht, il fonda de nombreuses églises en Belgique; particulièrement à Gand, à Marchiennes, à Leuse, etc. Cependant il est probable que l'église qu'on lui fait porter indique surtout l'abbaye qui lui doit son origine, et qui ayant pris son nom dans la suite, devint le noyau d'une ville.

Saint Vitalien, évêque de Capoue; 16 juillet, VII^e^ siècle. Calomnié par ses ennemis, il abdiqua l'épiscopat et alla finir ses jours dans une église qu'il avait bâtie en l'honneur de la très-sainte Vierge [2]. Je soupçonne pourtant qu'en lui mettant une église sur la main, on aura surtout voulu exprimer qu'il est le patron de Catanzaro.

Saint Nicolas, évêque de Myre (Cf. *Aumône*, p. 92; *Cuve, Enfants, Vaisseau*, etc.). On ne le voit pas souvent porter une église; mais quand cela se rencontre, il est probable qu'on a prétendu exprimer ainsi son célèbre patronage dans l'église de Bari où ses reliques avaient été déposées et attiraient quantité de pèlerins.

Saint Perpet (*Perpetuus*), évêque de Tours; 8 avril, 491. Il fit élever la fameuse basilique de Saint-Martin, et en mourant laissa ses biens aux églises de son diocèse [3].

Saint Prosdocime, premier évêque de Padoue; 7 novembre, fin du I^er^ siècle. Sur les monnaies de Padoue il bénit, et porte une église : sans doute comme patron de la ville, autant que comme fondateur des premières chrétientés du pays. Du reste, il est considéré comme ayant été sacré évêque par saint Pierre [4].

Saint Daupuin (Delfin, *Delphinus*), évêque de Bordeaux; 24 décembre, 403. Il passe pour avoir pris un soin tout particulier de l'ornement des églises; mais il se peut que la caractéristique qu'on lui donne signifie surtout son zèle à défendre l'Église contre l'hérésie des priscillianistes [5].

Saint Séverin, évêque de Cologne (Cf. *Anges*, p. 36). Peut-être a-t-on voulu dire, en lui mettant une église sur la main, non-seulement qu'une basilique lui était due, mais qu'il avait relevé l'Église (la chrétienté) de Cologne après les invasions des barbares germaniques [6] et les ravages causés par l'hérésie sous son prédécesseur. Du reste, il passe pour avoir bâti en l'honneur des saints Corneille et Cyprien une église qui prit ensuite son nom [7].

Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne (Cf. *Démon*, p. 307). Il prêcha et fonda des églises dans la Pannonie et dans le Norique; mais devenu évêque de Ratisbonne, il se retira dans les montagnes pour y vivre en ermite. On y a longtemps visité une petite église qu'il avait bâtie de sa main dans cette solitude [8].

Saint Florent, évêque de Strasbourg; 7 novembre, 693. Venu d'Irlande, et fils d'un prince (dit-on), il s'était d'abord établi dans les Vosges, sous le règne de Dagobert II, et y avait fondé Haslach. Mais nommé évêque de Strasbourg, il devint comme l'apôtre de l'Alsace, fondant et dédiant de nombreuses églises. On lui attribue entre autres l'abbaye de Saint-Thomas à Strasbourg, dont les protestants se sont emparés pour y former une sorte de chapitre laïque. Il est aussi l'un des saints qui pourraient être représentés sur un âne. C'est que Dagobert lui ayant envoyé un cheval, avec prière de se rendre au palais, le saint ne voulut point d'autre monture que son âne, et son humilité fut récompensée par des miracles [9].

1. Cf. Melloni, *Atti... degli uomini illustri in santità... in Bologna*, t. I, p. 300, sgg.

2. *Hagiolog. italic.*, t. II, p. 37.

3. Gregor. Turon., ap. AA. SS. *April.*, t. I, p. 748, sqq.

4. Cf. *Hagiolog. italic.*, t. II, p. 278. Des hymnes de Padoue (ap. Mone, *Hymni... medii ævi*, t. III, p. 487) rappellent sa mission et les églises qu'il établit.

« Qui natus est in Græcia
Per sancta ejus merita
Per nobili prosapia,
Est fides cunctis agnita,
Dei repletus gratia
Tarvisii, Vicentiæ
Mundana vicit gaudia.
Constructæ sunt ecclesiæ,
Nunc (*hunc ?*) fidem docet Claviger,
Ornatæ sacerdotibus
Fit inde fortis armiger
Et reliquis ordinibus.
Contra malignos spiritus,
Altrina, Feltris nobiles,
. . . . . .
Este, villæque faciles
Clamatur præsul Paduæ,
Deum cognoscunt pariter;
Illius urbis strenuæ;
Fidem servant humiliter. »

5. Cf. Sulpit. Sever., *Hist. sacr.* libr. II (ed. Veron, 1754), t. II, p. 256, sq. — *España sagrada*, t. XXX, p. 232-239.

6. P. de Natalib., lib. IX, cap. XCVIII. — AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 54-56, 58. L'importance d'une cathédrale devait apparaître surtout à nos ancêtres, parce que c'était le lieu où l'on était *chrestienné* (*ecclesia baptismalis*); les évêques s'étant réservés longtemps l'administration du baptême. De là ce mot de *chrétienté* qui jadis signifiait diocèse, et le *doyen de chrétienté* qui voulait dire archiprêtre de la ville épiscopale. Les Montmorency, malgré toute leur illustration, ont profité de ce langage plus que de droit, en se faisant appeler premiers barons chrétiens. Ils étaient tout simplement les premiers barons du diocèse de Paris (Ile-de-France).

7. AA. SS. *Octobr.*, t. V, p. 54, 64.

8. *Calendar. benedict.*, 31 octobr.

9. Diverses merveilles attribuées à ce saint, et dont plusieurs trouvent place dans notre livre, sont résumées par une hymne (*Exultet vallis Hasela*) que donne M. Mone dans ses *Hymni... medii ævi*, t. III, p. 301, sq.

« . . . . . O quis audivit talia;
O virum tanti meriti. Quod muta, cæca filia,
Quod quando virgas erigit Quum Christi venit satrapa,
Ferarum turba refugit; Fit patri mira nuntia!
Qui venatores eripit O firma fides, radium
Quos parva palus imbibit. Solis quæ das tam solidum

Saint Ludger, évêque de Münster; 26 mars, 809. Soutenant une petite église ou s'appuyant dessus. Outre qu'il est regardé comme l'apôtre de la basse Saxe et fut le premier évêque de Münster, il avait fondé le monastère de Kaiserwerth où son corps fut déposé, et avait relevé l'église de Deventer, détruite par les barbares [1]. Il demeura même abbé de Kaiserwerth pendant son épiscopat.

Saint Meinwerk, évêque de Paderborn; 5 juin, 1036. Les libéralités de saint Henri II et de sainte Cunégonde l'aidèrent à rebâtir sa cathédrale; mais il fonda en outre plusieurs autres églises, et spécialement le monastère d'Abingdofen où il fut inhumé.

Saint Bernward, évêque d'Hildesheim (Cf. *Croix à la main*, p. 281, sv.). Comme fondateur de l'abbaye de Saint-Michel, il est représenté dans quelques sceaux hanovriens avec le modèle de cette église sur sa main [2]. Du reste, sans que nous ayons besoin de le faire observer, on comprend aisément que ces représentations de fondateur ou de patron sont particulièrement usitées dans les lieux qui leur sont consacrés ou qui leur doivent l'origine. C'est ainsi que saint Bernward figure dans le sceau de Saint-Michel d'Hildesheim, par exemple, et qu'ailleurs on lui donne une autre caractéristique.

Le B^x Bertrand patriarche d'Aquilée, martyr à Oudine; 6 juin, 1350. Sur son tombeau [3] l'on voit un évêque portant en sa main une église, soit parce qu'il avait construit le sanctuaire de sa nouvelle cathédrale et quelques monastères [4]; soit peut-être parce qu'on aurait voulu figurer saint Hermagoras évêque et martyr (12 juillet, I^er siècle, sous Néron), qui passe pour disciple de saint Marc, et fondateur de l'église d'Aquilée [5]. Mais la vie du B^x Bertrand suffit à faire voir qu'il s'agit là de lui tout seul, comme véritable fondateur de l'église d'Oudine où il avait transféré la chaire patriarcale d'Aquilée [6].

Saint Adalberon, évêque de Wurtzbourg; 6 octobre, v. 1090. Fondateur du monastère de Lambach, où son corps fut déposé.

Saint Altmann, évêque de Passau; 8 août, 1091. Fondateur de l'abbaye de Gottweih dans la haute Autriche.

Saint Gébhard, archevêque de Constance; 27 août, v. 996. Fondateur des abbayes de Petershausen, d'Admont, etc. [7]

Saint Rupert, évêque de Saltzbourg (Cf. *Baril*, p. 122; *Baptême*). Fondateur du siége de Saltzbourg.

Saint Géronce (*Gerontius*), évêque d'Italica en Espagne; 25 août. Il passe pour avoir été disciple des apôtres; et les Espagnols lui attribuent l'établissement du siége épiscopal d'Italica, qui fut comme le berceau de la province ecclésiastique de Séville.

Saint Rudesinde (Rosende) évêque de Mondoñedo en Galice, puis de Compostelle; 1 mars, v. 969. Fondateur et restaurateur de nombreuses églises après les ravages des Normands. Bien qu'il eût abdiqué son premier siége pour se retirer dans le monastère de Cella-Nova fondé par lui, on le contraignit d'accepter l'évêché de Compostelle. Allié à la famille royale, et d'ailleurs capable de se faire respecter par ses talents comme pour ses vertus, il était réclamé par tout le monde. Chargé de ce nouveau diocèse, et lieutenant du roi en Galice, il aida le gouvernement à chasser les pirates danois qui venaient de saccager dix-huit villes chrétiennes. Cf. *Épée*.

Saint Bertuin (*Berthuinus, Bertwinus*) évêque régionnaire venu d'Irlande sur le continent, et honoré à Malone près de Namur; 11 novembre, v. 680. Près de lui, ou sur ses mains, cinq églises qui font allusion à ses œuvres dans le pays wallon. Pépin d'Héristal touché des vertus de cet homme de Dieu, lui donna, dit-on, cinq fermes de son domaine où Bertuin construisit des églises.

Saint Siffrein (*Sifridus*), évêque de Carpentras; 29 novembre, époque indéterminée. On le peint portant le modèle de sa cathédrale.

Saint Héribert, archevêque de Cologne; 16 mars, 1021. Il est le fondateur de l'abbaye de Deutz, entre autres églises qu'il releva et fit restaurer dans son diocèse [8]. Il est honoré même en Lombardie parce qu'il y avait accompagné Othon III qui mourut entre ses bras.

Saint Dié, évêque de Nevers. Cf. *Ermites*.

Les saints Cyrille et Méthode (Cf. *Groupes*), comme fondateurs de l'Église slave dans la contrée bohémo-moravienne, sont parfois peints (surtout en Moravie ou en Bohême) vis-à-vis l'un de l'autre, et soutenant ensemble un petit modèle d'église. Un vieux missel de Prague (1522, f° 332) y ajoute même, à droite et à gauche, la série de

Ut quum noscit Florentium,
Suspensum portat pallium.
O quam mirum quod asinus
In planis et in collibus
Tam currit, quum Florentius
Regem petit pro dotibus. Etc. »

Cf. Surium, 7 novembr.

1. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 645, sqq.

2. J.-M. Kratz, *Der Dom zu Hildesheim*, III Theil, p. 44-48; II Theil, taf. 12.

3. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 777-779, 782.

4. *Ibid.*, p. 785, 787.

5. AA. SS. *Jul.*, t. III, p. 249-253. — *Italia sacra*, ed. N. Coleti, t. V, p. 9-21.

6. AA. SS. *Jun*, t. I, *loc. cit.*, et p. 787-790. De là cette inscription commémorative tracée sur le sceau d'Oudine :

« Est Aquilejensis sedes hæc urbs Utinensis. »

7. *Calendar. benedict.*, 27 august. C'est probablement surtout de Petershausen qu'il s'agit dans les représentations, comme dans l'hymne publiée par M. Mone (*Hymni... medii ævi*, t. III, p. 313); d'autant plus que l'on raconte l'apparition d'une colombe pour faire inhumer le saint dans cette abbaye.

« Cui fabricam Constantiæ
Revelavit mirifice;
Et in columbæ specie
Dignatus est ostendere
Locum ejus sepulturæ,
Ubi fulget clarissime
Velut fulgor galaxiæ
In loco ejus fabricæ.
Tu, serve Regis superni
Et splendor aulæ Olympi,
Ne demergamur, subveni,
A procella hujus mundi;
Qui caput beatissimi
Pontificis Gregorii
Agiliter deduxisti
Scindensque flumina Padi. »

Cf. AA. SS. *August.*, t. VI, p. 118-121. Nous parlerons ailleurs du dernier miracle mentionné par cette prose.

8. Labus, *Fasti*, t. XIII, p. 335. — AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 481, 471.

tout l'alphabet slavon. J'aurais volontiers reproduit cette petite pièce qui prouve l'union du rite slave avec l'Église romaine avant la prétendue oppression des Tchèques catholiques par les Jésuites. Mais c'est depuis quarante ans une grande question que de savoir quel est le véritable alphabet donné aux Slaves catholiques par leurs deux initiateurs moraves, qui furent certainement en communion avec le pontife romain. Je ne voudrais donc pas garantir la forme des lettres gravées autour de nos deux saints par le vieux typographe bohême. Ce serait décider, sans compétence, un problème de trop de portée pour ce que je possède de lumières à ce sujet. Laissons-en la solution à ceux que cela regarde, sans empiéter sur le terrain d'autrui. Il était bon néanmoins de signaler cette difficulté, tout en la déférant à qui de droit.

Prêtres et simples fidèles.

Constantin le Grand (21 mai, 337) qui est honoré comme saint dans l'Église grecque, peut porter à bon droit une église sur sa main, soit parce qu'il a donné à l'Église son existence politique, soit comme fondateur des grandes basiliques romaines où l'on dit même qu'en l'honneur des douze apôtres il voulut porter sur ses épaules douze panerées de terre [1].

Saint Charlemagne (28 janvier, 814), dont la fête comme saint est au moins tolérée par l'Église, porte fréquemment sur la main sa chapelle qui a fait distinguer Aix du bassin de la Meuse d'avec Aix en Provence par le nom d'Aix-la-Chapelle. Assez généralement, là comme dans bien d'autres cas, on affecte de donner au petit relief d'église l'aspect du monument qu'il rappelle. C'est ce que l'on a pu déjà voir au sujet de Charlemagne sous le titre *Couronne* (p. 265, sv.); mais nous en donnons un exemple nouveau, copié sur une miniature (ou lettre ornée) par le P. A. Martin.

Ailleurs, comme dans l'ancien bréviaire d'Halberstadt, ce n'est plus l'église d'Aix-la-Chapelle qu'on lui fait porter, mais la cathédrale saxonne dont la fondation lui était due aussi [2]. A ce même titre, on peut lui en attribuer plus d'une autre encore, et il ne faudra pas s'étonner de voir varier un peu le modèle, puisqu'il ne s'agirait plus de la chapelle où repose son corps.

Saint Henri II, empereur; 15 juillet, 1024. A Bamberg on représente volontiers ce grand homme avec sa femme sainte Cunégonde, portant ensemble le modèle de la cathédrale; parce qu'ils en sont les fondateurs en commun [3].

Charlemagne.

Saint Meinulf, archidiacre de Paderborn (Cf. *Cerf*, p. 185). Il est le fondateur du monastère de Bœdike.

Saint Acilius (Cf. *Armes, Armure*, p. 78), fondateur et patron de Straubingen.

Saint Second (Cf. *Ange*, p. 39), patron d'Asti. Sur les monnaies de cette ville le saint est représenté en guerrier, soit à pied, soit à cheval; et portant de la main gauche une petite église. L'inscription de la monnaie (*Aste nitet mundo, sancto custode Secundo*) indique qu'on y a voulu le représenter comme patron, beaucoup plus que comme fondateur.

Saint Venant martyr, patron de Camérino (Cf. *Édifices*, p. 332; etc.). Ce qui paraît être quelquefois une église portée sur sa main, n'aura été probablement qu'une petite réduction du plan de la ville dont nous avons déjà parlé.

Saint Daniel de Lodi martyr (22 avril), que les uns

1. Breviar., 18 nov., lect. v.

2. Les gens d'Halberstadt, dans l'antienne du *Magnificat* aux secondes vêpres de sa fête, le remerciaient de les avoir forcés à devenir chrétiens :

« O Dei sacer athleta Carole,
O Saxeæ gentis apostole;
Qui quem virtute potentis dexteræ prædicasti,
Mentibus sacrilegis Paracletum inspirasti; etc. »

3. Le Bréviaire de Bamberg (Dilingæ, 1575, in-8°) dit dans l'hymne de la Saint-Henri (*Voce nunc celebri*) :

« Restaurans vetera
Cum mente libera,
Templaque vilia
Fecit utilia. »

regardent comme un soldat romain du IVe siècle, les autres comme un chevalier des troupes de Charlemagne (Cf. *Bannière*, p. 115), porte une église sur les monnaies de Trévise ou de Carrare.

Saint Térence martyr, patron de Pesaro ; 24 septembre, v. 247. Ses Actes présentent plus d'une difficulté; mais la monnaie locale lui donnait pour attribut une palme et une église sur la main. Nous nous sommes expliqué là-dessus plus d'une fois relativement à l'art d'Italie.

Saint Goar, prêtre (Cf. *Dragon*, p. 321; etc.). Fondateur de la ville qui porte son nom près du Rhin, dans le district de Coblenz, et d'une chapelle qui fut cédée dans la suite à l'abbaye de Prüm (Pruym). Je ne réussis pas à me persuader ce qu'un correspondant des Bollandistes [1] leur expliquait au commencement du siècle dernier; savoir qu'une sorte de dais architectural, qui encadre la tête du saint sur la pierre tumulaire qu'ils publient, rappelle l'une des fondations qui lui sont dues. Selon moi, c'est tout bonnement l'un de ces baldaquins sculptés qui, dans les niches des anciens portails, couronnent les serviteurs de Dieu; pour indiquer qu'ils sont admis *dans les tabernacles éternels*, c'est-à-dire *dans la Jérusalem céleste*.

Saint Sébald, pèlerin (Cf. *Bœuf*, p. 39). Il est considéré comme l'apôtre du pays où s'éleva Nuremberg, et était le patron de la ville avant le luthéranisme. Aussi les bourgeois catholiques lui avaient élevé une église célèbre qui subsiste encore, avec la belle châsse du saint exécutée par Pierre Vischer.

Saint Sigebert, roi d'Austrasie ; 1 février, 656. Fondateur des abbayes de Malmédy et de Stavelo.

Saint Adalbald (*Adalboldus*, etc.), prince franc ; 2 février, 652. Il est honoré comme martyr pour avoir été assassiné en Gascogne. Baron français, frère d'Erchinoald maire du palais, il fonda, conjointement avec celui-ci, l'église de Notre-Dame à Douai. De son mariage avec sainte Rictrude naquirent quatre enfants honorés aussi comme saints : saint Mauront, sainte Eusébie, sainte Adelsinde et sainte Clotsinde.

Saint Agabe d'Antioche, prophète ; 13 février, v. 46. Il est mentionné dans les Actes des apôtres [2], et on lui attribue la fondation d'une église en l'honneur de la Mère de Dieu. C'est une légende de l'ordre des Carmes; aussi lui donne-t-on le costume de Carme, et sur la main une petite église avec l'inscription : *Virgini Matri*.

Saint Maront (Mauronté, Maurand, *Maurontius*), bénédictin; 5 mai, 701. Fils de la bienheureuse Rictrude de Marchiennes et de saint Adalbald, il fonda le monastère de Breuil près de la Lys, où mourut saint Amé [3] évêque de Sion, et dont il fit déposer le corps dans l'église de Notre-Dame à Douai. Il construisit aussi à Mareuil une église en l'honneur de la sainte Vierge.

Saint Bavon (Cf. *Arbre*, p. 67). Il est le fondateur de l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, qui plus tard prit le nom de Saint-Bavon.

Saint Trond (*Trudo*), abbé; 24 novembre, 693. Il était de la Hesbaie, comme saint Bavon; et fonda deux monastères : l'un à Bruges, l'autre dans le lieu qui s'appelle encore Saint-Trond et où s'est élevée une ville.

Saint Benoît Biscop, abbé; 12 janvier, 690. Outre qu'il est devenu le patron de la congrégation anglaise des Bénédictins, il fonda les deux abbayes de Wirmouth et de Jarrow, qui furent l'une et l'autre sous son autorité jusqu'à sa mort. Dans une gravure de Hollar on voit seulement près de lui les deux monastères (de Saint-Pierre et de Saint-Paul) entre lesquels coule la Tyne.

Saint Robert de la Chaise-Dieu (Cf. *Constructions*, p. 250). Il n'éleva pas seulement l'abbaye qui lui a fait donner son surnom, mais releva ou répara près de cinquante églises et chapelles que les guerres avaient ruinées.

Saint Gilbert de Sempringham, fondateur de l'Ordre qui porte ce nom; 4 février, 1189. Les religieux qu'il institua vers 1135, s'appelèrent chanoines de Semprimgham ou chanoines blancs de Saint-Gilbert. L'église qu'on lui met sur la main me semble désigner une fondation morale, comme pour saint Dominique et autres instituteurs de familles religieuses.

Saint Vincent Madelgaire (ou saint Mauger), mari de sainte Vaudru ; 14 juillet, 676. Après avoir été comte dans le Hainaut et avoir donné naissance à quatre enfants qui sont honorés comme saints, il fonda l'abbaye de Hautmont où il entra comme religieux, pendant que sa femme prenait aussi le voile des mains de saint Aubert évêque de Cambrai. La ville de Soignies, qui était dans son apanage, le tient aussi pour fondateur d'une église consacrée à la sainte Vierge en cet endroit.

Saint Landelin abbé en Hainaut (Cf. *Armes*, p. 73), fondateur des monastères de Crespin, de Lobes, etc. Après avoir été dans sa jeunesse sous la conduite de saint Aubert évêque de Cambrai, il s'adonna sans frein à une vie de violence et de débauche. Pour réparer ensuite ses désordres, il employa sa fortune en œuvres pieuses, et adopta la vie monastique [4].

Saint Géraud, baron d'Aurillac; 20 juin, 909. Il fonda l'abbaye d'Aurillac où son corps fut inhumé [5].

1. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 332.

2. Act. II, 28; XXI, 10, 11.

3. Les armoiries de Merville (ou Mauranville), nom donné plus tard à la terre de Breuil, représentaient les saints Maurand et Amé.

4. AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 1062-1068. La prose de saint Landelin, publiée d'après un manuscrit d'Osnabrück, y raconte ainsi les principales circonstances qui le caractérisent :

« Franca stirpe clara satus,
Audeberto commendatus
Imbuendus præsuli;
Præsul Deo quem devovit,
Fæx scelesta mox promovit
Ad opus diaboli.
Linquit mystam et prædatur,
Cædit et latrocinatur
Suis cum consociis.
Mutat nomen, normam, vitam
Cum latrone cænobitam ;
Ah! quæ metamorphosis!
Ast Audberto pro errante
Deo sancte supplicante,
Salus redit prodigo.
. . . . . .
Landelinus sempiterna
Meditatur, hinc quaterna
Struxit monasteria.
Etc. »

5. AA. SS. *Octobr.*, t. VI, p. 288, sqq.; 294, 316, 325, sq.

Saint Ladislas, roi de Hongrie (Cf. *Chapelet,* p. 201; etc.). Il est le fondateur de nombreuses églises, et particulièrement de la cathédrale dédiée à Notre-Dame dans la ville de Varadin où fut élevée sa tombe.

Saint Godefroi de Kappenberg, religieux prémontré (Cf. *Armes, Armure,* p. 74; etc.). Il fit de son propre château une abbaye pour l'ordre des Prémontrés, et prit lui-même l'habit religieux.

Saint David, roi d'Écosse (Cf. *Bannière,* p. 117). Il fonda les évêchés de Ross, Dumblaïne, Dunkild, Brechin et près de quatorze abbayes.

Saint Sigismond, roi des Burgondes et honoré comme martyr; 1 mai, 524. Il est considéré comme fondateur de la célèbre abbaye de Saint-Maurice en Valais.

Saint Louis roi de France (Cf. *Couronne,* p. 271) soutient quelquefois une petite église pour rappeler la Sainte-Chapelle de Paris; mais ce n'est pas la façon ordinaire de le représenter.

Saint Lupicin abbé, frère de saint Romain; 21 mars, 480. Il est regardé comme fondateur du grand monastère qui prit dans la suite le nom de Saint-Claude.

Saint Gérard de Brogne, abbé (Cf. *Armes, Armure,* p. 74). Il fonda l'abbaye bénédictine de Brogne dans le pays de Namur.

Saint Jean Gualbert, abbé (Cf. *Croix, Crucifix,* p. 291). Sur sa main une église ou une espèce d'ermitage (Cf. *Ermites*), parce qu'il établit la congrégation bénédictine de Valombreuse [1] (rameau des Camaldules).

Saint Éverard, comte de Cisoing; 16 décembre, v. 855. Il fonda l'abbaye de Cisoing (entre Lille et Tournai) où son corps fut conservé dans une châsse.

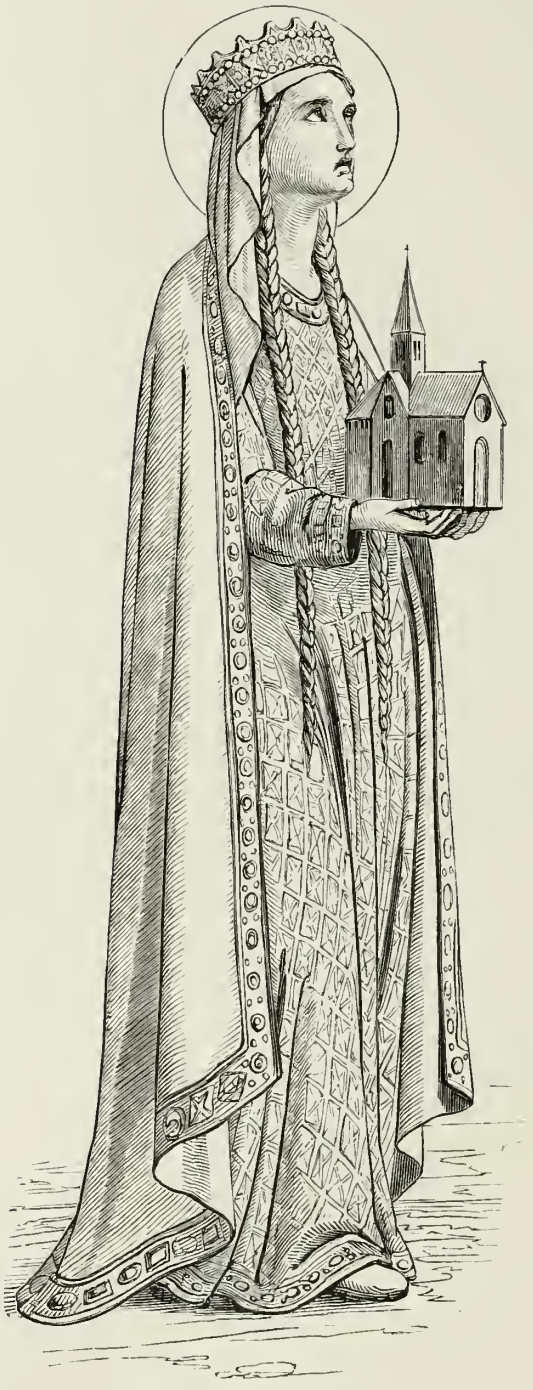
Le B^x Éberhard, fondateur et premier abbé d'Einsiedeln (Notre-Dame-des-Ermites); 22 août, 958.

Saint Étienne, roi de Hongrie (Cf. *Bannière,* p. 115, sv.); 2 septembre, 1038. Ce fut lui qui fit entrer la nation magyare dans l'Église; aussi reçut-il du Saint-Siége le titre de roi apostolique. Deux archevêchés et dix chaires épiscopales lui doivent leur fondation, sans compter les nombreuses églises qui s'élevèrent par ses soins avec une magnificence royale [2].

Saint Léopold IV, margrave d'Autriche; 15 novembre, 1136. On lui doit surtout les monastères d'Heiligen-Kreutz et de Klosterneuburg près de Vienne. On le trouve parfois avec sa femme Agnès, soutenant en commun une église; mais ce semble être une imitation des peintures où se voient saint Henri II et sainte Cunégonde, et la comparaison n'est pas suffisamment fondée.

Femmes.

Sainte Clotilde, reine de France; 3 juin, 345. Outre que ce fut elle qui amena la conversion des Francs, et qui peut sembler ainsi avoir fondé de nouveau l'Église de France, la basilique parisienne de Saint-Pierre et de Saint-



Paul (qui prit plus tard le nom de Sainte-Geneviève) était due à Clovis et à sainte Clotilde [3]; mais la reine était fondatrice des Andelys.

Sainte Bathilde, reine de France (Cf. *Échelle,* p. 328). Entre autres fondations pieuses qui lui sont dues, elle

1. Cf. *Hagiolog. italicum,* t. II, p. 26.

2. Dans le missel de Gran (*Strigoniense,* Venetiis, 1502, in-folio) la prose de ce saint (*Corde, voce, mente pura*) dit de lui :

« Hic, ad instar Salomonis,
Struit templa, ditat donis;
Ornat gemmis et coronis
Cruces et altaria. »

3. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 292, sq.

bâtit ou agrandit les monastères de Corbie et de Chelles; ce fut dans ce dernier qu'elle prit le voile.

Sainte Ode d'Amay (*Oda*), femme de saint Arnoud évêque de Metz; 23 octobre, v. 711. Les deux époux se séparèrent de commun accord, et Ode prit le voile de religieuse. Elle fonda ou dota plusieurs églises, particulièrement celle d'Amay[1].

Sainte Beggue (Cf. *Coq et Poules,* p. 251, sv.). L'église qu'elle porte est quelquefois d'une construction assez compliquée, pour rappeler que la sainte avait élevé sept églises ou chapelles à Andenne sur la Meuse, où la châsse (mais fort moderne) de sainte Begghe se conserve encore[2]. D'ailleurs, comme on la tenait (à tort ou à raison) pour institutrice des Béguines, on aura peut-être voulu lui faire porter un béguinage, c'est-à-dire un grand couvent, avec son église au centre des constructions occupées par des filles pieuses qui vivent en communauté sans faire de vœux. La Belgique est presque le seul pays, que je sache, où cette ancienne institution fleurisse encore au milieu du respect et de la bienveillance populaires, qui ont tenu tête plus d'une fois au mauvais vouloir du gouvernement (soit sous Guillaume de Nassau, soit depuis 1830). Mais il semble que plusieurs contrées aient accueilli jadis les communautés établies sous une règle si simple et si bien observée dans sa patrie primitive. Le médaillon belge donné ci-dessus la montrait avec son église sur la main.

Sainte Adelaïde, impératrice; 16 décembre, v. 999. Elle avait fondé bien des églises, mais choisit pour y mourir le monastère de Selz, dont la construction lui était due.

Sainte Erentrude (Erntrude, Ehrentraud), abbesse; 30 juin, v. 718. Elle était nièce de saint Rupert de Salzbourg et le suivit en Bavière. Le saint évêque la chargea d'un monastère consacré à soigner les pauvres et les orphelins. C'est sans doute ce qu'indique la petite église qu'on lui fait porter communément dans les estampes de Salzbourg où on l'associe d'ordinaire avec saint Rupert, saint Vital et saint Virgile, copatrons du diocèse.

Sainte Vaudru (*Waldetrudis*), femme de saint Madelgaire (Cf. p. 341); 9 avril, 686. Elle fonda les chanoinesses de Mons et en devint abbesse elle-même. Le monument qu'elle porte peut indiquer, soit sa fondation, soit le patronage de l'église célèbre qui lui est dédiée.

Sainte Hunégonde, bénédictine; 25 août, v. 690. D'une famille distinguée, elle employa sa fortune à l'établissement de l'abbaye d'Homblières en Vermandois. On la représente quelquefois aux pieds du pape; parce que visitant Rome avec celui qu'on voulait lui faire épouser, elle pria le souverain pontife de la voiler[3].

Sainte Mélanie la Jeune, veuve; 31 décembre, 439. Elle avait pour grand'mère Mélanie l'Ancienne, et fut donnée en mariage à Pinien, fils de Sévère préfet de Rome. Les deux époux se vouèrent à la continence après avoir perdu leurs enfants en bas âge, et employèrent leurs grands biens en bonnes œuvres. Pinien mourut dans un monastère de Palestine, et sa veuve fit construire à Jérusalem un couvent où elle se chargeait des plus humbles offices. L'église qu'elle porte parfois rappelle cette fondation et ses nombreuses libéralités pour l'embellissement des sanctuaires.

Sainte Irmine, fille de Dagobert II et abbesse; 24 décembre, 720. Son fiancé étant mort, elle se donna à Jésus-Christ et fonda le monastère d'Orrn (Œhren, ou Horen) près de Trèves, où un grand nombre de vierges vécurent saintement sous sa conduite. Elle est d'ailleurs considérée comme bienfaitrice de l'abbaye d'Echternach[4].

Sainte Bertie (Cf. *Autel,* p. 102), abbesse de Blangy qu'elle avait fondé.

Sainte Mathilde impératrice, femme d'Othon l'Oiseleur (Cf. *Autel,* p. 102; etc.), fondatrice de Quedlimbourg, entre autres églises, abbayes et hôpitaux.

Sainte Cunégonde, impératrice (Cf. *Charrue,* p. 204). Nous venons d'en parler à propos de saint Henri II. Mais quand elle est seule, le monument qui se voit sur sa main n'indique plus la cathédrale de Bamberg; c'est le monastère de Kauffungen dans la Hesse, qu'elle avait fait élever et où elle prit le voile quand elle devint veuve.

Sainte Hedwige (Cf. *Croix,* p. 294). Elle avait fondé le monastère de Trebnitz[5], entre autres; et quand on la peint en costume de religieuse, c'est parce qu'elle se retira dans son abbaye après être devenue veuve; mais il n'est pas clair qu'elle y ait fait les vœux monastiques[6].

Les saintes Herlinde (Harlinde) et Rénilde (*Reinula, Renildis*) sœurs, et toutes deux abbesses d'Eyck près de la Meuse (Maaseyck); 22 mars, IXe siècle. Nées en Brabant et élevées dans un monastère de Valenciennes, elles prirent le voile au lieu que leurs parents avaient choisi pour s'y faire inhumer. Les deux sœurs, malgré la noblesse de leur naissance, voulant contribuer personnellement à la construction du monastère, s'employèrent à porter les pierres et le sable.

Sainte Reinfrede (*Ragenfredis*), abbesse; 8 octobre, v. 805. Fondatrice ou du moins première supérieure du monastère de chanoinesses qui fut le noyau de la ville de Denain. Réellement la vraie fondatrice fut plutôt sainte Reine, mère de Reinfrede.

Sainte Wivine (*Vivina*), abbesse bénédictine; 17 décembre, 1170. Fondatrice de l'abbaye dite le Grand-Bigaerde près de Bruxelles.

1. AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 128, sqq.

2. On n'y a pas mis tant de façons pour le joli médaillon que j'ai calqué sur l'un des fleurons d'une croix d'argent qu'on a bien voulu me laisser observer à loisir dans l'église d'Andenne en 1843.

3. *Calendar. benedict.*, 25 august.

4. *Lebensgechichte d. h. Irmina,* Trier, 1842.

5. AA. SS. *Octobr.*, t. VIII, p. 206-212; 237, 240.

6. *Ibid.*, p. 227.

Sainte Rictrude mère de saint Maurand, puis abbesse; 12 mai, 688. A la mort de saint Adalbald son mari (Cf. p. 341), elle prit le voile pour vivre à Marchiennes dans le même couvent que ses filles. Elle y devint abbesse, et l'église qu'elle porte sur la main annonce qu'elle en était la fondatrice.

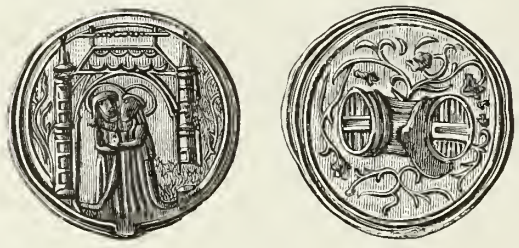
Sainte Hildegarde, femme de Charlemagne; 30 avril, 783. Fondatrice de Kempten en Souabe[1], où son corps fut transporté après son décès.

Une autre sainte Hildegarde abbesse bénédictine, célèbre au XII^e^ siècle (17 septembre, 1179), porte également une église comme fondatrice ou du moins première supérieure de l'abbaye de Sant-Rupertsberg près de Bingen; elle fon a aussi près de là le monastère d'Eibingen dans le Rheingau.

Sainte Bilchilde (*Bilhildis*) veuve, puis abbesse; 27 novembre, vers le VII^e^ siècle. La petite église qu'elle porte sur la main rappelle la fondation de l'Altmünster à Mayence, qui lui était due.

EMBRASSEMENT.

Saint Joachim et sainte Anne se rencontrant, et s'embrassant devant la porte Dorée. Quelquefois un ange les y accompagne.



C'était jadis la manière d'exprimer la conception de la sainte Vierge, et M. Arthur Forgeais en a publié plusieurs exemples[2]. Celui que je mets sous les yeux du lecteur provient de la corporation des tonneliers.

On peut voir dans la *Légende dorée*[3] le vieux récit de l'exil que s'étaient imposé saint Joachim et sainte Anne après que leur stérilité leur fut reprochée publiquement dans le temple comme un opprobre (Cf. *Agneau*, p. 22). Selon les Évangiles apocryphes, un ange apparut à chacun d'eux dans la retraite où ils s'étaient isolés, et leur dit de retourner à Jérusalem. Pour preuve que Dieu voulait désormais bénir leur union, ils devaient se rencontrer sous la porte Dorée[4]. Quelques monuments de la fin du moyen âge ajoutent même à cette petite scène un lis qui a sa racine sur les lèvres des deux époux; et parfois la fleur qui couronne la tige porte un buste de la Mère de Dieu.

Outre cela, M. P. Durand m'a fait connaître le croquis d'un charmant tableau grec où l'on voit la très-sainte Vierge dans son enfance caressée et embrassée par saint Joachim et sainte Anne.

Saint Jean l'Évangéliste (Cf. *Calice*, p. 172). On l'a représenté quelquefois sautant au cou du jeune homme qu'il avait recommandé à un évêque, et qui s'était fait brigand. Le saint vieillard voulut aller dans la montagne chercher sa brebis perdue, et la ramena, dit-on, si bien à Dieu par sa bonté, qu'il l'éleva plus tard à l'épiscopat. Le fait se retrouve dans la *Légende dorée*[5] d'après les vieux auteurs.

Saint Léon II pape, embrassant un pauvre, Cf. *Mendiants*.

Saint Jacques le Majeur (Cf. *Coquille*, p. 252; etc.), embrassant au moment de mourir celui qui l'avait conduit au supplice. Il le baptisa, et tous deux furent décapités ensemble[6].

Saint Pierre évêque d'Alexandrie et martyr (Cf. *Apparitions de Notre-Seigneur*, p. 53). Avant de livrer sa tête au glaive il voulut embrasser le bourreau qui allait le décapiter. On ajoute qu'après la décollation, son corps resta droit quelque temps, comme si le saint eût continué à prier pour ses persécuteurs.

Saint Ubalde, évêque de Gubbio; 16 mai, 1160. Embrassant un homme du peuple qui s'est jeté à ses genoux. Un maçon repris par le saint évêque le poussa brutalement dans une fosse pleine de mortier; et comme le peuple indigné de ce grossier traitement voulait faire payer à l'ouvrier son insolence, saint Ubalde tira de danger celui qui l'avait insulté d'une façon si indigne. Il l'emmena dans son palais, voulant lui-même, disait-il, en

1. Rader, *Bavaria sancta*, t. II.

2. *Plombs historiés*, t. I (1862, Corporations de métiers), p. 139, 138, 136, 134, 130, 128.

3. *De Nativitate beatæ Mariæ virginis* (cap. CXXXI).

4. Voici d'après le *Romancero sagrado* (Madrid, 1855; p. 123), un chant populaire d'Ubeda qui résume assez brièvement ce récit :

« Ya se acercaba Joaquin
A aquella puerta dorada,
Donde tuvó a su querida
Tan dulcemente abrazada;
Y para mayor consuelo,
Un angel les acompaña
Para que el divino efecto
Divinamente se haga.
Cobró alli lo que no pudo
En toda la edad pasada:
Y la vieja planta esteril
Nuevos pimpollos echaba,
De cuya flor sale el fruto
Que la tierra deseaba
Para sanar la dolencia
Que nos causó la manzana. »

Les chants ecclésiastiques mentionnent aussi cette légende, comme par exemple la prose (*Cœli regem attollamus*) dans les vieux missels de Passau et de Salzbourg :

« Diu mansit sterilis
Cum marito conversata,
Prolis pene spe frustrata
Consternatur flebilis.
Ambo sic infructuosi.
Vivunt tanquam odiosi
Suis contribulibus.
Sæpe quoque redarguti
Sunt ab ipsis, quasi muti,
Templi sacerdotibus.
Hinc pudore rubricati,
Templum petunt adunati,
Culpas flentes scelerum.
Votum illic emiserunt:
Dare Deo promiserunt
Nasciturum puerum.
Mox in fletu consolantur,
Bona quia nuntiantur
Affatu angelico.
Anna tandem gravidatur,
Et Maria generatur
Ordine mirifico. »

5. Cap. IX, *De sancto Johanne apostolo*, n° 6. — Cf. Euseb., *Hist. ecclesiast.*, lib. III, cap. XX. — Baron., *Annal.*, A. 98. — Metaphr. ap. Surium. — Etc.

6. *Legenda aur.*, cap. XCIX. Cf. *OEuvres de J. Foucquet* (Curmer, 1866).

faire justice. L'artisan, touché de cette charité, se jeta aux pieds de l'évêque ; Ubalde le releva, l'embrassa, et priant Dieu de lui pardonner sa faute, le renvoya sans autre châtiment.

Saint Agathon, pape ; 10 janvier, 682. Il guérit un lépreux en l'embrassant ; et les miracles lui étaient si ordinaires, qu'on l'appelait le Thaumaturge.

Saint Émeric (Aimeric), prince de Hongrie (Cf. *Lis*). Embrassant un religieux. Par respect pour les hommes consacrés au service des autels, il les baisait volontiers en les rencontrant ; mais Dieu lui ayant fait connaître un jour qu'il avait affaire à un religieux dont l'innocence baptismale était demeurée sans nulle atteinte, le chaste prince l'embrassa jusqu'à sept fois de suite [1]. Guidé par cette indication de son fils, saint Étienne donna au moine le siége épiscopal de Pecs (Fünfkirchen).

EMPEREURS.

Qu'il s'agisse ou non d'un empereur canonisé, ici peut revenir ce qui a été dit de la couronne impériale (Cf. *Couronne*, p. 265, sv.). Souvent on a donné aux empereurs, du moyen âge surtout, le globe surmonté d'une croix. C'est pour rappeler les textes du droit romain où les Césars se déclarent *maîtres du monde* [2]. Mais nous n'avons évidemment pas à rechercher les insignes archéologiques de la dignité impériale qui peuvent convenir à diverses époques ; les artistes ne s'en sont pas toujours mis en peine, et nous donnons des explications pour les monuments existants plutôt que des principes pour ceux qu'il s'agirait d'exécuter à l'avenir. Si l'artiste était du moyen âge, il aura représenté de son mieux ce qui lui semblait la pratique contemporaine. Si l'œuvre est postérieure à la renaissance, la fantaisie quelconque s'y sera mêlée avec une certaine connaissance d'archéologie puisée n'importe à quelle source. Aussi à cette époque les empereurs du XI^e^ siècle prendront des airs de Césars à la façon des médailles, tout comme les Césars romains revêtaient au moyen âge les airs de saint Henri II ou de Frédéric Barberousse. Si les peintres ou les sculpteurs sont byzantins, ce sera le costume et les insignes usités à Constantinople vers le même temps.

Le globe impérial, c'est-à-dire surmonté d'une croix, était beaucoup mieux placé dans la main de Notre-Seigneur ou du Père éternel ; mais enfin le moyen âge y voyait une indication de la dignité impériale, de sorte qu'il est bon d'en tenir compte dans la pratique.

Constantin le Grand, que les Grecs honorent comme saint [3], est souvent représenté avec sa mère sainte Hélène.

Saint Ambroise, évêque de Milan (Cf. *Abeilles*, p. 19, sv.), arrêtant devant l'église l'empereur Théodose pour lui interdire l'assistance à l'office s'il ne faisait pénitence des rigueurs funestes qui avaient amené le massacre de Thessalonique [4].

Saint Tharaise (ou Taraise, *Tarasius*), patriarche de Constantinople ; 25 février, 806. On l'a quelquefois représenté apparaissant en songe à Léon l'Arménien et donnant l'ordre de le tuer. Ce songe se vérifia bientôt par la mort de l'impie Léon, qui fut remplacé sur le trône par son assassin Michel le Bègue.

On pourrait bien du reste peindre saint Tharaise adressant des reproches à Constantin VI, dont il blâma plus d'une fois les désordres.

Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne (Cf. *Démon*, p. 307 ; *Église sur la main*, etc.). On le voit assez fréquemment ayant près de lui un enfant qui porte la couronne impériale. Vénéré par Henri de Bavière, le saint fut chargé par lui de présider à l'éducation de ses quatre enfants : Bruno depuis évêque d'Augsbourg, saint Henri qui fut plus tard élu empereur, Gisèle qui épousa le roi de Hongrie, et Brigitte qui mourut abbesse à Ratisbonne. Saint Wolfgang les appelait souvent, par une sorte de plaisanterie prophétique : l'évêque, l'empereur, la reine et l'abbesse [5].

Saint Gunther (*Guntharius*, etc.), évêque de Ratisbonne ; 31 décembre, 938. On le peint, simple moine, présentant un soulier à l'empereur Othon le Grand. Cf. *Soulier*.

S. Lucien d'Antioche, prêtre et martyr ; 7 janvier, 312. On raconte que l'empereur Maximin, qui l'avait fait saisir, craignant l'air vénérable et l'éclat extraordinaire de son visage, ne voulut l'admettre en sa présence qu'en faisant tendre un voile devant lui [6].

Saint Chrysogone, martyr ; 24 novembre, sous Dioclétien. Mandé par l'empereur, il protesta devant lui ne vouloir servir que le Dieu suprême. Il fut décapité, et l'on jeta son corps à la mer. On lui donne quelquefois des vêtements de grand seigneur, parce que Dioclétien promettait de l'élever en dignité s'il renonçait à Jésus-Christ [7].

Saint Jean anachorète, en Égypte ; 27 mars, 394. Il

1. Surius, 4 novembr., § 3. — *Ungaricæ sanctitatis indicia*, n° 3.

2. In l. IX, § 4, ad l. Rhod. Et puis il y avait au moyen âge ce vers léonin passé à l'état d'axiome (pour l'Italie et l'Allemagne) :

« Roma caput mundi regit orbis frœna rotundi. »

3. Cf. C. Cavedoni, *Antiche stauroteche...*, ap. *Memorie di religione...* (di Modena), serie III, vol. V (1847), p. 50.

Brautii *Martyrol. poeticum*, 21 maii :

« Jure colunt Constantinum sacra templa beatum,
Per quem stat toto cultus in orbe sacer. »

4. Cf. *Souvenirs de l'ancienne Église d'Afrique*, p. 32, sv. — Labus, *Fasti della Chiesa*, 4 di aprile.

5. Rader, *Bavaria sancta*.

6. Le saint ne mourut pas précisément dans les supplices, mais succomba en prison à l'épuisement pour avoir refusé de manger les viandes offertes aux idoles.

7. Surius, 25 decembr. (*Sancta Anastasia*). — *Hagiolog. italic.*, t. II, p. 307.

prédit à Théodose le Grand une victoire facile sur Maxime et Eugène qui venaient de soulever les légions des Gaules.

On ne s'attend pas sans doute que j'énumère ici tous les saints ou saintes qui ont porté la couronne impériale; sainte Adelaïde, sainte Pulchérie, sainte Hélène et autres paraissent sous divers titres. Citons seulement SAINTE THÉOPHANO, femme de Léon VI, qui est considérée comme sainte dans l'Église grecque (16 décembre, 892); je ne lui connais aucune caractéristique, et je la signale parce qu'on l'a confondue quelquefois avec son homonyme qui épousa l'empereur d'Allemagne Othon II[1].

SAINT ERMINOLD, abbé de Prüfening près de Ratisbonne et martyr; 6 janvier, 1121. Refusant la porte de son monastère à l'empereur Henri V qui était excommunié[2]. Son zèle pour la règle le fit assommer par un convers de l'abbaye.

SAINT MAIEUL (Cf. *Anges*, p. 44), abbé de Cluny. Reçu honorablement par un empereur. Othon II et sainte Adelaïde le chargèrent de réformer en Allemagne et en Italie bien des maisons religieuses; et le consultaient en diverses occasions. Othon voulut même le faire élire pape[3].

SAINTE OLYMPE veuve (Cf. *Aumône*, p. 95), devant le grand Théodose. Un artiste a placé près de l'empereur un trépied fumant, comme s'il s'agissait d'offrir de l'encens aux faux dieux. Mais ce n'était pas la question. L'empereur prétendait tout simplement la remarier; pensant qu'une si jeune veuve, riche et belle, accepterait un nouvel époux de sa main. Olympe s'y refusa pourtant; et le préfet profita du désappointement de Théodose, pour séquestrer les biens de la sainte. Celle-ci passa outre; et obtint d'être admise comme diaconesse, quoiqu'elle n'eût pas l'âge exigé par les règles canoniques. Le patriarche de Constantinople jugea que la vertu pouvait suppléer aux années, et l'événement justifia cette dérogation aux règles habituelles[4].

Indiquons aussi en passant, la couronne impériale que l'on place d'ordinaire sur une tête de mort auprès de SAINT FRANÇOIS DE BORGIA. Cf. *Tête de mort*, etc.

Quant aux martyrs ou autres saints qui ont comparu devant les empereurs, ce n'est pas communément la principale circonstance qui puisse servir à les faire reconnaître.

ENCENS.

Nous ne parlerons cette fois que de l'encens offert aux idoles sur un autel ou un trépied chargé de charbons ardents.

SAINTE CYRILLE (*Cyprilla*, etc.), vierge et martyre à Cyrène; 5 juillet, sous Dioclétien. On prétendait lui faire brûler de l'encens devant les statues des faux dieux; et le bourreau lui mit dans la main des charbons ardents, peut-être pour qu'elle se hâtât de les jeter sur la patère garnie d'encens. Plutôt que de paraître coopérer à cette offrande, elle aima mieux se laisser brûler la main sans faire aucun mouvement. Déchirée par les bourreaux à la suite de cet acte généreux, elle mourut dans les tortures[5].

ENCENSOIR.

Symbole du culte divin dans l'ancienne loi et dans la nouvelle, cet instrument désigne bien des fois le sacerdoce lévitique[6], mais surtout les prêtres du premier ordre. Dans les peintures modernes, AARON le tient souvent à la main; et SAINT ZACHARIE, père de saint Jean-Baptiste, le porte plus d'une fois quand on le représente au moment où l'ange va lui apparaître. C'est ce que semble indiquer le récit de saint Luc[7]; ce qui ne veut pas cependant dire, qu'il fut précisément grand prêtre, quoique des saints Pères lui aient attribué ce titre[8]. Le corps de saint Zacharie, transporté à Venise vers le IX^e^ siècle, y fit honorer ce saint d'un culte tout particulier. Sa fête se célèbre le 5 novembre.

Je donne p. 347 la reproduction d'une miniature grecque qui peint l'apparition de l'ange (Gabriel, dit le texte) à Zacharie[9]. On y verra comment les artistes grecs entendaient l'autel avec son *ciborium*, l'ange avec son bandeau et sa baguette d'envoyé (Cf. *Bâton*, p. 126), le prêtre avec son espèce de mitre orientale (lydo-phrygienne) réduite à un petit ornement qui surmonte le sommet de la tête (Cf. *Bonnet*, p. 141, sv.; etc.), et l'encensoir à chaînes courtes sans couvercle. Ces divers détails aideront à l'intelligence de renseignements déjà donnés, et d'autres qui se représenteront tout à l'heure ou plus tard. En tout cas ce sera un *specimen* utile du Ménologe grec, que nous avons à citer fréquemment.

Quelques-uns qualifient d'encensoir une espèce de sébile peu profonde ou une sorte de corne que le moyen âge met souvent dans la main d'ABRAHAM au moment où il se prépare à sacrifier son fils Isaac. Je ne saurais déterminer tout au juste ce qu'était l'*acerra* des latins; bien que l'on y reconnaisse absolument une patère, qui

1. Cf. C. Cavedoni, ap. *Memorie... di Modena*, serie III, t. V, p. 19, 43.
2. *Calendar. benedict.*, 6 januar. — AA. SS. *Januar.*, t. I, 338.
3. Cf. AA. SS. *Maii*, t. II, p. 663, 665, 675, etc.
4. Cf. Morcelli, *Kalendar. CP.*, t. II, p. 171, sq. — Labus, *Fasti della Chiesa*, 17 dicembre.
5. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 224.
6. Exod. XXIX, 13; XXX, 7; etc.— Levit. XXI, 6. Cf. Num. XVI, 1-40, 46-48. On a prétendu reconnaître un encensoir dans le petit plateau chargé de charbons, que porte souvent Abraham avec le couteau, quand il conduit son fils Isaac vers le lieu du sacrifice. Mais comme cela est remplacé souvent par une sorte de torche, je n'y vois que le feu destiné à enflammer le bûcher pour l'holocauste. Cf. Gen. XXII, 6, sq.
7. Luc. I, 8-11.
8. Cf. Petr. Chrysolog., *Serm. LXXXVI*, de Annunciatione... D. Joannis Baptistæ; ed. Seb. Paoli.
9. *Menolog. græc.*, t. I, p. 63; 23 septembr.

pouvait s'employer en guise de brûloir pour divers parfums. Mais dans les représentations chrétiennes (du moyen âge surtout), ce petit vase a bien l'air de n'être qu'un récipient quelconque destiné à porter de la braise pour allumer le bûcher [1]. L'église grecque, dans ses représentations, caractérise ordinairement les diacres par un encensoir, et cela se retrouve parfois dans l'art latin; mais l'encensoir grec n'a généralement pas de couvercle.

Saint Gérard, évêque de Czanad (Chonad) et martyr; 24 septembre, 1046. On lui a mis souvent l'encensoir à la main devant un autel de la très-sainte Vierge [2]. Ce pourrait être dans l'intention de faire comprendre la part qu'il prit à la grande dévotion des Hongrois pour la Mère de Dieu; car il a été appelé l'apôtre de la Hongrie. Mais il y a dans sa vie un fait qui se rapporte bien mieux à ce signe. C'est que saint Gérard avait fondé devant l'autel

Saint Zacharie, p. 346.

de Notre-Dame, dans l'église dédiée à saint Georges, un encensoir d'argent qui demeurait là suspendu; et deux vieillards avaient charge de veiller à ce que l'encens y brûlât toujours [3].

Sainte Ludgarde, abbesse cistercienne (Cf. *Crucifix*, p. 294). On représente quelquefois près d'elle un encensoir dont la fumée s'élève vers Dieu; sans doute pour exprimer les prières continuelles et les jeûnes prolongés qu'elle offrit à Notre-Seigneur pendant quatorze ans, afin d'apaiser la colère du Ciel en expiant les péchés des hérétiques et des mauvais chrétiens. Ce symbole, que l'on pourrait croire un peu recherché, est autorisé par le langage de l'Écriture sainte où nous voyons les prières des saints offertes à Dieu sous la forme du parfum qu'exhale un encensoir d'or dans la main des anges [4].

ENCLUME.

Divers saints orfévres ou forgerons peuvent être peints soit à la forge, soit à l'enclume; et saint Éloi est représenté ainsi dans une quantité de petits monuments publiés par M. Arthur Forgeais [5]. Toutefois, lorsque la figure de ce saint est peu développée, on se contente de lui donner un marteau.

Ici pourrait également revenir ce qui a été dit de saint Dunstan (Cf. *Démon*, p. 307, sv.), et de saint Bernward (Cf. *Croix à la main*, p. 281, sv.).

Saint Apelles, moine égyptien; IVe siècle. Il avait été forgeron avant de recevoir la prêtrise; et continua pour rendre service à la communauté, d'exercer son ancienne profession [6]. On ajoute que Dieu lui accorda le don de manier le fer rouge avec ses doigts sans éprouver aucune lésion; et l'on veut que ce soit après une rencontre avec le diable, toute semblable à l'aventure que nous avons racontée de saint Dunstan [7].

Saint Galmier (*Baldomerus*, etc.), sous-diacre; 27 février, v. 660. Avant d'embrasser l'état ecclésias-

1. Cf. *Vitraux de Bourges*, n° 3 (p. 3, sv.).
2. *Calendar. benedict.*, 24 septembr.
3. Cf. *Mélanges d'Archéologie*, t. III, p. 22, 24.
4. Apoc. VIII, 3, 4.
5. *Plombs historiés...*, t. II (1863, Pèlerinages), p. 150-171.
6. Cf. Evagr., Pallad., Sozom., etc.; ap. *Vitt. PP.*, etc. (ed. Rosweyde), p. 472, 755.
7. P. de Natalib., libr. XI, cap. XL. Rosweyde, *l. c.*

tique dans le Lyonnais, il avait été forgeron en Forez où une petite ville porte encore son nom [1].

Saint Adrien, martyr; 4 mars et 8 septembre, 290. Rien dans sa vie n'a que faire avec le métier de forgeron,

et il n'est pas même sûr que l'enclume ait servi à son supplice. Il était officier supérieur dans l'armée romaine au temps de Maximien Galère ; et pour avoir confessé Jésus-Christ, il eut les membres brisés. Le moyen âge semble avoir supposé généralement que ce fut sur une enclume, et au moyen d'un marteau ; bien que ce pût être avec une barre de fer sans autre appareil, ou sur un billot. On place quelquefois près de lui un lion, par où je crois que l'on a prétendu symboliser la magnanimité [2]. Certes la mort de ce saint fut rude ; et soit à raison de sa force d'âme, soit à cause du supplice de la roue fort analogue au sien (*crurifragium*), les bourreaux l'avaient pris pour patron. Cependant plus d'un autre martyr aurait pu être caractérisé par le lion, à aussi bon droit. Cette vigueur exceptionnelle dont la pensée paraît avoir suggéré un emblème spécial, me semble se rapporter surtout à sainte Natalie, femme de saint Adrien. Celle-ci, en animant son mari au martyre, et le soutenant dans ses premières épreuves, avait déjà mérité de lui ce témoignage : « Tu es une femme bénie, qui sais prendre à cœur les vrais intérêts de ton époux et l'aimer comme il le faut. » Mais quand il fut question de la dernière torture, Natalie sollicita pour son mari la faveur de souffrir le premier, de peur que la vue des souffrances endurées par ses vingt-trois compagnons ne vînt à ébranler son cœur. L'ayant obtenu, elle étendit elle-même les jambes du saint pour qu'elles fussent brisées par les bourreaux ; après quoi elle lui dit : « Pendant que tu respires encore, serviteur de Dieu, donne ta main aussi pour être digne de celui qui nous a précédés dans la voie des souffrances. » Il le fit, et mourut ainsi sous les yeux de sa femme qui ne manqua pas de dérober une main du martyr pour la conserver précieusement.

Par une sorte de confraternité avec les bourreaux, les geôliers avaient pris aussi saint Adrien pour leur patron ; et c'est ce qui fait qu'on le voit çà et là représenté avec des clefs, comme allusion à ce patronage.

Plusieurs fois aussi saint Adrien porte une épée ; parce que, après lui avoir brisé les os, on lui trancha les extrémités des membres. Mais une hache rappellerait tout aussi bien ce supplice.

ENCRIER.

Très-fréquemment au moyen âge les Évangélistes sont peints dans l'acte d'écrire le texte sacré. Alors on ne manque guère de leur donner tout l'attirail d'un écrivain : canif, plume ou roseau, parchemin, etc.; mais surtout un guéridon où l'encrier figure sous la forme d'une petite corne (*cornet*) implantée dans la table sur laquelle ils s'appuient pour tracer les caractères. On en verra plus d'un exemple sous le titre *Évangélistes*.

Pour la même raison, les écrivains ecclésiastiques, mais spécialement les docteurs de l'Église peuvent recevoir ce même attribut ; et nous en avons cité une application bizarre à propos de saint Jean Chrysostome, dans l'article intitulé *Bouche* (p. 143).

1. AA. SS. *Februar.* t. III, p. 683, sq.

2. Mais j'en proposerai ailleurs une autre explication.

ENFANTS.

1° *Enfant Jésus.*

Ce qui se rapporte à ce titre a déjà figuré précédemment sous le mot *Apparition* (p. 55, svv.), etc.; car il n'est sûrement pas besoin de signaler ici saint Joseph, la très-sainte Vierge, le saint vieillard Siméon et sainte Anne peut-être, qui ont porté Notre-Seigneur enfant pendant sa vie mortelle. Souvent, surtout depuis la Renaissance, on a peint le petit saint Jean-Baptiste avec Notre-Seigneur enfant; mais je ne puis réussir à trouver cela sérieux.

Nous rappellerons pourtant saint Christophe (Cf. *Arbre*, p. 65; etc.), parce qu'on pourrait rencontrer quelques représentations où l'enfant qu'il porte sur son épaule ne serait pas très-clairement caractérisé comme une apparition miraculeuse. Le petit monument que nous en présentons a été publié par M. Forgeais, dans les *plombs des corporations de métiers* [1]. Mais ce sujet sera plus amplement traité sous le titre *Géant*.

2° *Enfants saints.*

Il est peut-être bon de rappeler ce que nous avons dit sous le titre *Ame* (p. 29), de la petite figure nue que l'on voit sortir de la bouche des mourants dans des milliers de monuments exécutés durant le moyen âge. Bien des fois aussi cette petite figure est isolée de façon à devenir moins intelligible. Ce sera, par exemple, l'âme d'un saint qui est introduite au ciel par les anges, ou plusieurs âmes justes reposant dans le giron d'Abraham, etc. Ailleurs, et il ne me semble guère l'avoir vu plus d'une fois, un saint porte son âme debout sur sa main étendue devant Dieu; ce qui veut dire, avec le Psalmiste [2] : « Mon âme est toujours entre mes mains et je n'ai pas perdu de vue votre loi. »

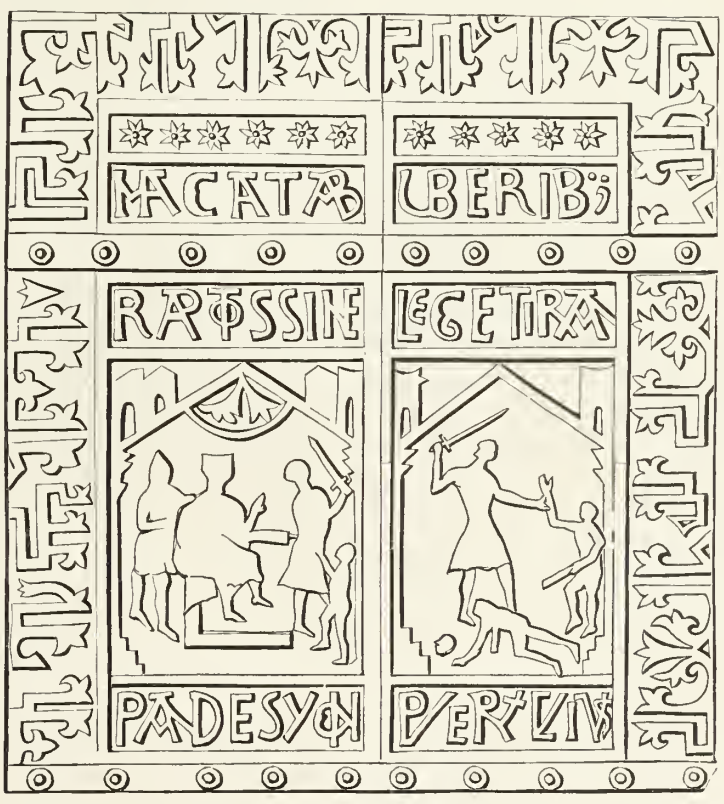
Après ces observations, l'on risquera moins de confondre la représentation d'une âme avec la figure d'un saint enfant.

Donnons place d'abord aux saints Innocents, qui ont été les premiers martyrs du Nouveau Testament; et faisons observer qu'entre les mains des soldats qui les massacrent, un regard inattentif ou inexpérimenté peut les confondre avec le jugement de Salomon (III Reg. III, 16-28) cherchant à reconnaître la vraie mère entre les deux femmes qui se disputent un enfant vivant.

Donnons-en au moins un exemple, si rude qu'il soit, d'après les portes de la cathédrale du Puy exécutées au XI^e^ siècle. J'emploie un dessin fait pour M. Adrien de Longperrier, lorsqu'il y a vingt ans, une notice de lui signalait l'usage des caractères arabes (tracés ou imités à peu près) dans les monuments occidentaux [3]; surtout comme bordure, à l'imitation des caractères coufiques. Pour nous, c'est la scène empruntée à l'Évangile qui appelle ici notre attention.

L'inscription latine tracée au-dessus et au-dessous des deux tableaux, et relative aux mages, dit :

« Mactat, ab uberibus raptos, sine lege tyrannus.
Pande, Sion, puerum cujus jam vidimus astrum. »



Les portes étant destinées à être peintes, le sculpteur pouvait se contenter de tracer une silhouette brusque avec très-peu de relief. Du reste on ne voit pas ici le soldat tenant un enfant par un pied comme pour le fendre en deux parties égales, ce qui rappellerait davantage le jugement de Salomon.

Quoique le moyen âge et l'antiquité chrétienne aient honoré beaucoup les sept frères martyrs qu'on appelle communément les sept Machabées [4], je ne me souviens pas que la mort de ces glorieux enfants et de leur généreuse mère ait occupé les anciens artistes. Que si l'on en rencontre la représentation, le récit tracé par l'Écriture sainte pourra servir à les faire reconnaître.

L'Église a vu se reproduire plus d'une fois dans son sein l'héroïsme de cette mère et de sa famille; mais

1. *Plombs historiés*, t. I (1862), p. 68-73.
2. Ps. CXVIII, 109.
3. *Revue archéologique*, 2^e^ année (1846), p. 700, sv.
4. II Machab. VII, 1-42. Le nom qu'ils portent semble être dû

comme le grand honneur de ces beaux faits revient surtout aux parents qui avaient formé de tels cœurs et qui partagèrent leurs sacrifices, pareils groupes de petits martyrs prendront place plus convenablement avec leur mère, lorsque nous parlerons des femmes à la suite de cet article.

Rappelons tout d'un coup, sans prétendre compléter la liste, un certain nombre de PETITS MARTYRS qui ont été MIS A MORT PAR LES JUIFS à diverses époques, en haine du christianisme.

Qu'on ait prêté à la population juive dispersée dans la chretienté latine ou orientale plus d'un crime trop promptement accueilli peut-être comme chose jugée, je le veux bien; je suis même porté à le croire, parce qu'il est dur d'avoir l'opinion publique contre soi [1]. Entre chrétiens même, les siècles écoulés depuis Luther l'ont montré surabondamment, après les calomnies infatigables que le protestantisme plus ou moins aveugle des premiers temps a transmises aux générations suivantes. Mais dans la question actuelle, il ne s'agit pas d'un cri populaire qui aurait entraîné une époque ou une province; c'est la déposition de presque tous les siècles depuis le christianisme, et de la plupart des nations chrétiennes. J'ai mis le lecteur sur la voie de ces forfaits ténébreux, à propos de SAINT SIMON (ou Siméon) DE TRENTE (Cf. *Croix, saints crucifiés,* p. 289, sv.); et j'en dirais bien autrement long, si l'on y tenait beaucoup, sans avoir besoin de recourir à des écrits plus vieux que notre âge [2]. Qu'il suffise donc d'avoir signalé ce groupe dont quelques démembrements reparaîtront sous d'autres titres. Cf. *Couteau,* p. 274; *Serpette,* etc. (SAINT RUDOLPHE, SAINT WERNER, etc.). Car les saints auxquels je donne place sous le titre actuel, sont surtout ceux dont la principale caractéristique est leur jeune âge. Ceux qui peuvent être reconnus par quelque autre signe plus marqué, se retrouveront sous l'indication spéciale de l'attribut qui les distingue.

LES SAINTS JUSTE ET PASTEUR frères, martyrs à Alcala de Hénarès; 6 août, 304. L'un avait treize ans, l'autre à peine huit; et ils étaient encore tous deux sur les bancs de l'école. Cf. *Livres.*

SAINT JUSTE (ou Just) D'AUXERRE, martyrisé à Louvres [3]; 18 octobre, 287 (Cf. *Tête*).

SAINT THARSICE acolyte, martyr. Cf. *Bâton,* p. 127.

SAINT PANCRACE (Brancas), décapité à l'âge de quatorze ans; 12 mai, 304.

SAINT CYR (*Quiricus*), martyrisé avec sa mère SAINTE JULITTE; 16 juin, 304. Pendant la persécution de Dioclétien, sainte Julitte avait quitté Iconium sa patrie, emmenant deux servantes et son petit enfant qui n'avait

à ce que leur histoire nous a été transmise avec celle des Machabées, et de la lutte soutenue par les Juifs fidèles contre le prosélytisme païen des successeurs d'Alexandre le Grand.

1. Les Italiens disent, avec sanction de l'expérience :
« Chi ha cattivo nome, è mezzo impiccato. »

2. Nous pouvons bien ajouter à l'indication donnée ci-dessus, DOMINIQUE VALLIUS martyrisé à Saragosse en 1250 (AA. SS. *August.,* t. VI, p. 777-783); et le petit SAINT CHRISTOPHE DE LA GUARDIA dans le diocèse de Tolède, qui fut tué à l'âge de trois ans (*Martyrologe des Trinitaires,* 25 septembre). Voyez en outre le *Bavaria sancta,* passim; et Anton. Crammer, *Frisinga sacra,* p. 241-244.

Il n'est pas improbable que çà et là l'on ait mis sur le compte d'une rage gratuite les larcins d'enfants faits par les Juifs de Lorraine, de Languedoc, d'Italie et d'Allemagne, pour approvisionner d'eunuques les harems mahométans (Cf. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne,* t. III). Mais l'ensemble des témoignages qui subsistent encore sur cette série d'infanticides n'en demeure pas moins écrasant.

3. Les nouveaux Bollandistes (AA. SS. *Octobr.,* t. VIII, p. 323-328, etc.) veulent que l'on ait confondu mal à propos saint Juste (ou Justin) du Parisis avec son homonyme d'Auxerre.

pas encore vécu trois années. Arrivée en Cilicie, elle trouva dans le gouverneur de Tarse un persécuteur tout aussi ardent que celui de Lycaonie ; et la sainte, appelée devant le tribunal, n'hésita pas à se déclarer chrétienne. Pendant qu'on la livrait aux bourreaux, son petit enfant avait été remis entre les mains du juge qui le caressait pour lui faire oublier sa mère. Mais saint Cyr, les yeux toujours tournés sur sainte Julitte, poussait des cris en faisant des efforts pour courir vers elle. Le gouverneur, impatienté de la résistance que l'enfant opposait à ses airs d'amitié, le saisit par la jambe et lui brisa la tête sur les marches de son siége. La mère termina ses supplices par la décapitation, et le petit martyr est honoré comme patron par la ville de Nevers. Nous aurons à en parler sous le titre *Sanglier* (Cf. *Porc*).

Saint Barulas d'Antioche, martyr. Cf. *Groupes* (deux à deux).

Saint René, évêque d'Angers; 12 novembre, v^e^ siècle. On le peint fréquemment dans son bas âge, parce qu'il passe pour l'enfant ressuscité par saint Maurille après être mort sans baptême (Cf. *Clef*, p. 226). Que son nom ait donné lieu à l'invention de cette histoire, ou qu'il en soit la conséquence, les Angevins tiennent saint René pour le successeur de Maurille [1], et le représentent à ses pieds quand il vient d'être rappelé à la vie.

Saint Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus; 21 juin, 1591. Il mourut à l'âge de vingt-quatre ans; mais comme le Saint-Siége l'a désigné pour patron à la jeunesse des colléges, on a peint volontiers quelques actions de son enfance. Ainsi on le représente parfois s'évanouissant aux pieds de son confesseur, mais surtout faisant sa première communion de la main de saint Charles Borromée. Le grand archevêque de Milan visitant le diocèse de Brescia, passa par le village de Castiglione en 1580 ; et quoiqu'il n'eût pas voulu accepter l'hospitalité chez le marquis, père de Louis, il eut occasion d'admirer la piété de cet enfant qui dépassait à peine sa douzième année. Jugeant donc qu'il ne fallait pas laisser davantage ce cœur béni, sans le secours de la communion, il lui donna lui-même l'Eucharistie après lui avoir enseigné la manière de s'y préparer.

Saint Vit, martyr. Cf. *Coq, Chien*, p. 216; etc.

Les saints Pergentin et Laurentin frères, martyrisés à Arezzo; 3 juin, sous Dèce. Ils suivaient encore les écoles et furent décapités après avoir été soumis à diverses tortures.

Saint Viateur (*Viator*), lecteur de saint Juste évêque de Lyon; 21 octobre, fin du IV^e^ siècle. Il accompagna en Égypte son évêque, qui voulait terminer ses jours dans les exercices de la vie solitaire.

Saint Wendelin. Cf. *Bergers*, p. 134.

Saint Pélage de Cordoue, martyr. Cf. *Cisailles*, p. 224; etc.

Saint Marin de Rome, martyr ; 26 décembre, v. 284. Il fut soumis à de nombreuses tortures ; en sorte qu'on peut le représenter avec un gril, des ongles de fer, des bêtes fauves qui se jetèrent à ses pieds dans l'amphithéâtre, etc. Mais il fut décapité à la fin [2].

Le B^x^ Hermann-Joseph, prémontré; 7 avril, v. 1230. Dans son enfance, comme il se rendait à l'école avec sa petite provision journalière, il offrit une pomme sur son passage à la statue de l'enfant Jésus porté dans les bras de la très-sainte Vierge. On raconte que la main de Notre-Seigneur se ferma sur ce cadeau, comme pour faire entendre qu'il acceptait bien réellement ce don de l'écolier [3] qui devint un saint mûri par les vertus viriles.

Ceux qui se nomment Armand ne semblent pas avoir d'autre recours, en fait de patron, que de s'adresser à celui-ci ou à saint Hartmann.

Femmes.

La très-sainte Vierge, soit entre les bras de sainte Anne sa mère, soit près d'elle comme recevant l'éducation et apprenant à lire, par exemple, soit présentée au temple par ses parents dès son enfance (Cf. *Escalier*). Les légendes relatives à ces faits sont rappelées tous les ans dans l'Église par la fête du 21 novembre, entre autres. Mais ce qui regarde la vie et le culte de la Mère de Dieu dans les œuvres de l'art populaire mériterait un livre à part; et ce n'est pas celui que j'ai prétendu écrire. Laissons donc la matière intacte pour l'auteur qui voudra la traiter tout de bon.

Pourquoi cependant ne pas donner place à l'une de ces peintures naïves où paraît sainte Anne dirigeant l'éducation de l'enfant destinée à devenir mère de Dieu?

J'en emprunte le type (p. 352) à l'œuvre d'un artiste contemporain (M. Lapret), qui a souvent bien compris les inspirations du moyen âge et le style de ses diverses époques. Si sa vie modeste et simple n'eût été partagée entre plusieurs applications très-diverses de son talent, il aurait laissé une trace bien autrement profonde.

Puisqu'il est question de sainte Anne, disons que le moyen âge l'a parfois représentée portant sur ses genoux ou entre ses bras la sainte Vierge, qui porte elle-même (tout enfant qu'elle est) l'enfant Jésus. Je le rappelle pour l'intelligence de certaines œuvres d'art, sans prétendre en conseiller l'imitation à nos contemporains. Ces

1. Cf. P. de Natalib., libr. VIII, cap. LXV. Mais à Sorrento l'on prétend qu'il devint évêque de cette ville, après avoir fui en Italie pour éviter le fardeau de l'épiscopat dans sa propre patrie. Cf. Brautii *Martyrolog. poetic.*, 6 octobr. — *Hagiolog. italic.* (Bassano, 1773), t. II, p. 221.

2. Brautii *Martyrol. poeticum* :

« Parda, leo, tigris puerum quasi numen adorant ;
Flamma nec urendi vim, repetita, tenet. »

3. AA. SS. *April.*, t. I, p. 668. Ce fait a été peint et gravé plus d'une fois.

peintures naïves, dès qu'elles auraient perdu la fleur du sentiment et la grâce enfantine que leur ont communiquées de vieux maîtres, tomberaient trop aisément dans la niaiserie sous le pinceau de notre âge qui réussirait tout au plus à leur communiquer une élégance quelconque.

Sainte Anne figure encore sur les vieilles toiles, ou sur les vitraux, dans une composition beaucoup plus embrouillée par le nombre des personnages. C'est ce que

j'appellerais *la parenté de Notre-Seigneur*, et je crois que c'était la véritable pensée qui dirigeait les peintres du moyen âge dans ce groupe de petites familles dont sainte Anne est communément le centre. J'en ai parlé ailleurs[1],

1. *Vitraux de Bourges*, n° 182-184 (pl. xv, p. 271-274).

Cf. *Legenda aur.*, cap. cxxxi; *De Nativitate beatæ Mariæ virginis.* — G. Cardoso, *Agiologio lusitano*, t. II, p. 491.

Un missel suédois des premiers temps de l'imprimerie (s. l., s. a.) semble faire allusion à cette façon d'expliquer la parenté de Notre-Seigneur dans la prose *Gaude, rutilans aurora :*

« Gaude quia concepisti
Matrem Domini (*Dei?*) Jesu Christi,
Hanc Mariam peperisti
Magna cum lætitia.
. . . . . .
Hinc, Anna, duas pias
Genuisti Marias;
Quarum partus [in?] gentium vias
Sorte prædicaverunt.
Hi nunc tecum jocundantur;
Psallunt modo et lætantur,
Gratiaque satiantur,
Qui jussa Christi impleverunt. Etc. »

Il s'agit évidemment des deux fils de Zébédée, entre autres, comme dans la verrière du xiii^e^ siècle à la cathédrale de Bourges.

On en citerait sans peine d'autres exemples; mais après ce que j'ai signalé, il peut suffire d'indiquer le *Mitrale* de Sichardus (lib. IX,

et quelques mots peuvent suffire ici pour le rendre absolument intelligible. On avait prétendu expliquer d'une façon passable ce mot de *frères du Seigneur* qui se voit dans l'Évangile; en outre, il s'agissait de relier par une parenté quelconque plusieurs des femmes qui portent le nom de Marie dans le Nouveau Testament. On imagina donc divers mariages de sainte Anne avant la naissance de la très-sainte Vierge, et l'on alla jusqu'à prêter la même chose à saint Joseph; pour pouvoir indiquer différentes lignées qui se rattachassent à Notre-Seigneur par une consanguinité très-voisine, sans toucher à la virginité de sa mère. Tout cela n'a pas conservé grande autorité dans l'Église[1]; mais les trois prétendues filles de sainte Anne (les *trois Maries*), avec leurs enfants, devaient être mentionnées ici, pour faire entendre un sujet qui s'est reproduit plusieurs fois jadis.

Sainte Félicité, martyrisée avec ses sept fils (*Januarius, Felix, Philippus, Silvanus, Alexander, Vitalis, Martialis*); 10 juillet et 23 novembre, v. 164. La généreuse mère, demeurée veuve, fut citée devant le préfet de Rome du temps de Marc-Aurèle-Antonin; et l'on voulait que, par une fausse compassion pour ses enfants, elle leur donnât l'exemple ou le conseil d'adorer les idoles. Elle aima mieux assister à la mort cruelle de tous ses fils et fut elle-même décapitée quatre mois après.

La Chronique de Nuremberg la représente tenant une large épée qui porte sept têtes alignées sur la lame. Invention d'un aspect un peu farouche; et qui d'ailleurs ne correspond pas exactement à l'histoire, puisque les trois derniers enfants de sainte Félicité subirent seuls la décollation. Nous avons mieux aimé les grouper tous avec la palme du martyre devant leur mère, qui les suivit plus tard.

Sainte Symphorose, martyre avec sept fils également (*Crescens, Julianus, Nemesius, Primitivus, Justinus, Stacteus* et *Eugenius*); 18 juillet, sous Adrien. Celle-ci précéda ses enfants au supplice et était veuve du martyr saint Gétule (honoré le 10 juin). Ses enfants furent martyrisés à Tivoli, près du temple d'Hercule, avec une cruauté dont la variété donne lieu de croire à des intentions de magie chez le persécuteur [2].

Les saintes Suzanne, Marcienne et Palladie, martyrisées avec leurs enfants, en compagnie d'un grand nombre de soldats chrétiens; 24 mai, sous Antonin le Pieux. On les représente souvent toutes trois ensemble, ayant chacune à côté d'elle un

cap. XLVIII; ed. Migne, p. 423) et le *Rationale* de Durand (lib. VII, cap. X).

Quelques artistes ont peint sainte Anne assistant aux premiers ébats de l'enfant Jésus, quoique cela ne repose sur rien d'authentique. Notons seulement un fait populaire qui a duré jusqu'à nos jours. Sainte Anne était (du moins en France) patronne des menuisiers, pour avoir fait le premier tabernacle véritable, selon ce que disait déjà Durand de Mende (*Rationale*, lib. I, cap. II) à propos de l'autel, en comparant le tabernacle de Moïse à la Mère de Dieu. Mais la trace s'en retrouve ailleurs; comme quand la prose desainte Anne (*Ad matris Annæ annua*), dans un vieux missel de Frisingue, dit :

« Fabricatur in hac Anna Arca novi Testamenti,
Quæ supernum clausit manna Etc. »

1. AA. SS. *Jul.*, t. VI, p. 235-242.
2. Cf. Orsi, *Istoria ecclesiastica*, t. II, p. 97, sgg.

petit enfant qui tient une palme ; et parfois, pour mettre le spectateur sur la trace d'un de leurs noms, sainte Palladie est distinguée par un bouclier qui rappelle apparemment Pallas (ou Bellone) de l'antiquité classique[1].

Sainte Sophie avec ses trois filles Foi, Espérance et Charité[2] ; 1 août, v. 120. Ces noms étranges au premier coup d'œil, et qui pourraient faire supposer une intention symbolique, s'expliquent pourtant sans trop de peine. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la Sagesse éternelle incarnée[3], étant désigné bien des fois dans l'Écriture sainte sous le nom de *Sophia* (*Sapientia*), il n'est pas malaisé de comprendre qu'une mère ainsi nommée ait eu l'idée de désigner ses trois filles par le nom des vertus théologales que le Saint-Esprit met dans le cœur des chrétiens. Quoi qu'il en soit, ces trois jeunes filles paraissent avoir été décapitées sous Adrien dans un âge encore tendre, puisqu'on ne donne guère que douze ans à l'aînée. La sainte mère, après avoir pieusement recueilli les corps de ses trois enfants, mourut près de leur tombeau[4]. Aussi ne faut-il pas confondre l'une de ces filles avec sainte Foi d'Agen, qui mourut martyre et dont le culte s'est répandu bien au delà de sa patrie.

Sainte Prisque, vierge et martyre (Cf. *Aigle*, p. 25 ; *Épée*, etc.), sainte Agathe (Cf. *Ciseaux*, p. 224 ; etc.), et sainte Agnès (Cf. *Agneau*, p. 23, sv. ; etc.), paraissent avoir souffert le martyre à l'âge de treize ou quatorze ans ; et par conséquent, peuvent figurer parmi les enfants saints.

Sainte Paule, veuve ; 26 janvier, 404. Visitant, avec sa fille sainte Eustochium, les saints lieux de la Palestine et particulièrement Bethléem. Elle s'y bâtit une cabane et fit construire un hospice pour les pèlerins de Jérusalem. Saint Jérôme, témoin de ses vertus, s'est chargé de les transmettre à la postérité.

3° *Saints représentés avec des enfants.*

Abraham conduisant son fils Isaac pour le sacrifier[5]. Le patriarche, dans cette circonstance, porte ordinairement un couteau et du feu (Cf. *Encensoir*, p. 346, sv. ; etc), et son fils est chargé du bois, que le moyen âge figure volontiers par une espèce de croix[6].

En outre, on le voit souvent portant en son giron de petites figurines dont il sera question à l'article *Jugement dernier*.

Les prophètes Élie et Élisée. Lorsque l'on représente l'un d'eux ressuscitant un enfant, il est facile de les confondre, parce que l'ensemble de l'une et l'autre scène n'a rien qui aide à les distinguer bien clairement[7]. La plupart du temps on voit l'homme de Dieu près de monter sur le lit où le petit cadavre est étendu[8].

Le prophète Élisée se voit aussi au moment où des enfants l'insultent comme il se rendait à Béthel, et l'on aperçoit alors deux ours qui viennent les mettre en pièces[9].

Saint Nicolas, évêque de Myre (Cf. *Aumône*, p. 92 ; *Cuve*, etc.). On a déjà vu la célèbre légende des trois petits enfants ressuscités par le saint homme, à ce que dit la tradition populaire. Ce récit ne remonte pas bien haut, ce semble ; et, comme je l'ai dit, je le soupçonne d'être un rajeunissement de l'histoire des trois officiers arrachés au dernier supplice que Constantin voulait leur faire subir[10]. Au fond, l'histoire des petits enfants sortant du saloir est beaucoup plus répandue dans l'Occident que chez les Grecs, qui honorent toutefois le grand évêque de Myre d'une façon toute particulière.

La représentation de ce prodige que nous donnons ici forme l'une des faces d'un plomb historié[11] émis par quelque confrérie parisienne.

Ailleurs on voit saint Nicolas ramenant à des parents leur fils qu'ils croyaient noyé. Ce serait tout un récit à faire ; mais comme on n'en trouve pas souvent la représentation isolée, contentons-nous d'en avoir dit un mot et de citer l'endroit où nous l'avons exposé ailleurs[12].

Saint Blaise, évêque et martyr (Cf. *Carde*, p. 178 ; *Chandelier*, etc.). Il a souvent été peint touchant le cou du petit

1. A vrai dire, cela se trouve dans quelques gravures, mais les principaux hagiographes n'en font à peu près nulle mention. Cf. *Menolog. græc.*, t. III, p. 111. — AA. SS. *Mail*, t. V, p. 435, sqq.

2. *Menolog. græc.*, t. I, p. 46. Quoique sainte Sophie fût italienne, les Grecs ont traduit les noms de ses trois filles par les mots Pistis, Elpis, et Agape. Il se pourrait bien d'ailleurs que, même dans une famille italienne, elles eussent reçu (aussi bien que leur mère) des noms tirés de la langue grecque, qui était connue de toutes les personnes instruites.

3. Le mot *Sophia*, dont l'abus a été fréquent chez les gnostiques, n'appartient pas moins au vrai langage de l'Ancien Testament et du Nouveau. Mais l'Église latine s'en est servi beaucoup plus modérément, depuis que les hétérodoxes en avaient fait comme un mot de passe. L'Église grecque s'y est tenue davantage, et je ne saurais l'en féliciter. Cf. *Mélanges d'Archéologie*, t. I, p. 127-149.

4. Cf. *Menolog. græc.*, t. I, p. 45.

5. Genes. xxii, 1-19.

6. Cf. *Vitraux de Bourges*, n° 20-22 (pl. I, et p. 27-31).

7. Cf. *Vitraux de Bourges*, n°s 12 ; et 50, sv. (pl. I, et p. 14-16, 91-96).

8. III Reg. xvii, 17-24 ; IV Reg. iv, 18-37.

9. IV Reg. ii, 23, sq.

10. Cf. Mai, *Spicileg. roman.*, t. IV, p. 333, sq. — Serrar. *Quæstiones de S. Nicolao* (*Opp.*, t. III). — Brautii *Martyrolog. poetic.*

Une séquence (ap. Mone, t. III, p. 451) dit de notre saint :

Hic tres juvenes
Insontes,
Morti destinatos,
Eruebat liberos.
. . . . . .
Regem somno jacentem,
Propter mactandos
. . . . . .
Deterruerat. »

11. Cf. Arth. Forgeais, *Plombs...*, Corporations de métiers (1862), p. 148, 150 ; et Méreaux (1864), p. 113.

12. *Vitraux de Bourges*, n° 176 (p. 263, sv.).

enfant qu'on lui présente et qu'il délivre de la strangulation[1]. C'est en mémoire de ce miracle qu'on invoque saint Blaise contre les maux de gorge.

Saint Augustin, évêque d'Hippone (Cf. *Cœur*, p. 234). Les peintres anciens, surtout en Espagne, aiment à le représenter sur le bord de la mer; et près de lui se voit

un enfant versant de l'eau dans une fossette avec une coquille ou une espèce de cuiller. Selon la légende, le saint voulant savoir ce que prétendait l'enfant (qui, dit-on, était un ange ou même l'enfant Jésus), apprit

1. Profitons de ce miracle qui fut particulièrement célèbre durant le moyen âge, pour rappeler plusieurs des circonstances de sa vie d'après la prose *Jocundare, plebs fidelis* (ap. Mone, *Hymni... medii ævi*, t. III, p. 237) :

« Solvit a spina puerum,
Cogit et lupum efferum
Reportare
Porcum raptum pauperculæ.
. . . . . .
Pugnat fortis contra fortem
Agnus lupo fortior.
. . . . . .
Pecten hunc carpit ferreus;
Humor huic servit aqueus,
Idolatra submergitur. Etc. »

qu'il se proposait de vider la mer dans ce petit trou. Sur ce que saint Augustin s'efforçait de faire ressortir la folie de ce projet, l'enfant aurait riposté : « Ma tentative n'est pas plus malavisée que celle d'un esprit mortel qui cherche à embrasser les profondeurs de la nature divine; qui comprend, égale (pour le moins) le sujet de ses réflexions. On ne conçoit pas l'infini sans être infini soi-même; le contenant devant être, de toute nécessité, plus grand que le contenu. » Le docteur, qui s'occupait alors précisément à pénétrer le mystère de la Trinité, aurait reconnu dans cette réponse un avis du Ciel; et se serait désisté de recherches dont on lui signalait ainsi la témérité presque impie [1].

Cette anecdote ne repose sur rien de bien solide, à moins qu'on ne veuille la rattacher à ce qui est dit de la philosophie du saint avant son baptême. Mais les artistes, qui du reste ne se font pas scrupule de pareil anachronisme, le peignent toujours en costume d'évêque dans cette circonstance [2]. L'on pourrait encore y voir une allusion à ces paroles du grand docteur écrivant de lui-même quelque part, mais à tout autre propos : « Je me suis fait l'écolier d'un enfant. » Ce sujet du reste est discuté par des hommes compétents, dans la collection des Bollandistes [3].

L'ordre de Cîteaux attribue quelque chose de semblable au bienheureux Alain, *le docteur universel* [4].

Saint Claude, évêque de Besançon (Cf. *Cadavre*, p. 154). On le voit souvent seul dans une sorte de cabane, parce qu'il abandonna son siége épiscopal pour vivre en simple solitaire [5].

Quant au noyé qu'il ressuscite, il n'est pas clair que ce fût un enfant, n'en déplaise aux peintres et aux sculpteurs; très-souvent, au moyen âge comme dans l'antiquité, la stature du client est rapetissée pour faire ressortir davantage la grandeur du patron.

Saint Hilaire de Poitiers, évêque; 14 janvier, v. 367.

Un enfant que l'on peint parfois près de lui pourrait être pris pour sa fille (Cf. *Groupes*), qui cependant était déjà

Saint Claude.

1. Lope de Vega traite ce sujet dans une pièce de poésie populaire qui fait partie du *Romancero sagrado* (Madrid, 1855, p. 75) :

« En las riberas del mar
Se paseaba Agustino,
Altos pensamientos tiene
. . . . . .
Lo que presume intender
Ningun mortal lo ha entendido:
Como es Dios uno en esencia,
Siendo en las personas trino.
. . . . . .
Cuando está pensando en ello,
Volvió el rostro, y vió que un niño
Sentando estaba en la arena.
. . . . . .
En coger agua del mar,
El niño está divertido
Con una madre de perlas
Concha de su nácar limpio.
Que haces, dice Agustin,
. . . . . ?
— No estoy en vano, responde,
Que reducir solicito
El mar immenso que ves
A este pequeño resquicio.
Agustino le responde :
No te canses, niño mio,
Que es imposible agotar
El mar immenso en mil siglos.
— Pues lo mismo me parece
Que haceis vos, padre, le dijo;
Porque es saber lo que es Dios
Proceder en infinito.
Que como el mar Oceano
No es posible reducillo
Con esta concha á este quiebra,
Ni agotar su immenso abismo,
Así vos el mar de Dios
Eterno y incircunscripto
Con vuestro ingenio mortal,
Aunque ingenio peregrino.
Quedó Agustin admirado.
Y humildemente advertido
Que no fuera Dios quien es,
Si fuera Dios entendido.
Quisó al niño responder,
Y no le halló.....
Etc. »

2. Dans notre dessin de la page 356, copié sur un vieux maître d'Italie, on peut remarquer encore le costume religieux associé avec la mitre épiscopale. Cf. ci-dessus, p. 261.

3. AA. SS. *August.*, t. VI, p. 357. sq.

4. *Calendar. benedict.*, 30 januar. Les Bollandistes (AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 1024) ne trouvent pas bien clair son titre de Bienheureux. Plusieurs peuvent avoir besoin de savoir que le moyen âge distinguait les docteurs illustres par des qualifications que la postérité n'a pas ratifiées toujours, ou qu'elle a totalement oubliées.

5. Dans de vieux bréviaires d'Amiens (1554, in-16) une antienne de Laudes pour sa fête dit :

« Iste pastor dignus memoria, Vita cujus occidit vitia, etc. »
Virga cujus fugatur bestia,

Mais le missel amiénois de 1529 renferme une prose (*Ad cœleste*

grande quand il devint évêque ; mais ce doit être le souvenir d'une résurrection de mort rapportée par la plupart des légendaires. Un enfant étant mort sans baptême à Poitiers, il le ressuscita par ses prières afin de pouvoir lui conférer le sacrement de la régénération [1].

Saint Just (ou Juste), évêque de Lyon ; 2 septembre, v. 390. Il quitta le siége épiscopal pour aller vivre solitaire en Égypte, et prit pour compagnon de sa fuite son lecteur saint Viateur (Cf. *Enfants saints*, p. 351). On sait que les lecteurs, à cette époque surtout, représentaient à peu près ce que sont les enfants de chœur aujourd'hui ; sauf qu'ils avaient reçu l'initiation au sacrement de l'Ordre.

Saint Médard, évêque de Noyon (Cf. *Cheval*, p. 210 ; etc.). Un enfant à genoux se prenant à la chape du saint peut rappeler divers miracles entre lesquels je ne saurais trop choisir. Nous avons fait remarquer que la petite taille des clients n'est pas toujours une indication de bas âge. Ce petit personnage qui se recommande à saint Médard peut donc être, soit un prisonnier délivré par lui, soit quelqu'un des voleurs qui furent punis pour avoir voulu lui faire tort [2].

Saint Babylas évêque d'Antioche, martyrisé avec trois enfants ses disciples dans la foi ; 24 janvier, v. 251. Ses petits compagnons, l'un de douze ans, le second de neuf et le troisième de sept, furent décapités avant lui. Babylas demanda d'être enterré avec les chaînes qu'il avait portées pour Jésus-Christ [3].

Saint Zénobe (Zanobi), évêque de Florence ; 25 mai, v. 424. Ressuscitant un enfant [4]. Nous en avons parlé plus haut sous le titre *Cadavre* (p. 153).

Saint Bassien, évêque de Lodi (Cf. *Cerf*, p. 183). Tandis qu'il était en prières dans une église de sa ville épiscopale, on lui apporta le corps d'un enfant qui venait d'être tué par une vipère. Le saint, faisant sortir la foule, se prosterna devant l'autel pour obtenir la vie à ce mort, qui reprit en effet du mouvement et se mit à appeler sa mère. Celle-ci, à ce cri, se précipita dans l'église, et avec elle accourut tout le peuple qui fut témoin du prodige.

Saint Brice, évêque de Tours (Cf. *Charbons ardents*, p. 202). Il fait parler un enfant nouveau-né dont on l'accusait d'être le père. Parfois les artistes ont tracé près des lèvres de l'enfant ces mots : *Non est pater meus*. Parfois (mais guère, que je sache) Brice est représenté aussi servant la messe de saint Martin comme simple clergeon, et apercevant le diable qui prend note du caquet de deux dames jasant à leur aise dans l'église pendant le saint sacrifice. C'est apparemment ce que M. Renan aura voulu indiquer sous le nom de *messe de saint Martin* dans son *Discours sur l'état des beaux-arts en France au* XIV^e^ *siècle* [5], et qu'il nous y donne comme un des sujets les plus populaires parmi nos ancêtres du XIII^e^ au XVI^e^ siècle. Il n'y a pas grand mal assurément que le célèbre académicien ait consulté les *Annales archéologiques* de M. V. Didron ; mais en étudiant les vitraux du XIII^e^ siècle ou tout simplement les peintures de Le Sueur au Louvre, il pouvait beaucoup mieux apprendre que la *messe de saint Martin* est autre chose (Cf. *Globe de feu*) et n'est nullement baroque.

Saint Vat, évêque d'Arras (Cf. *Aveugles*, p. 106). Le petit personnage que l'on peint à ses pieds est sûrement l'aveugle qu'il guérit sur le pont de l'Aisne en présence de Clovis [6]. Le saint n'était alors que simple prêtre, mais il faut se rappeler que les artistes ne se mettent pas toujours fort en peine de la chronologie.

Saint Edmond (Edme), archevêque de Cantorbéry (Cf. *Anneau*, p. 48). Un petit personnage étendu à ses pieds doit rappeler l'un des nombreux miracles qu'il opéra durant sa vie, guérissant diverses maladies ; mais je n'oserais déterminer quel est le fait spécial que l'on aura eu en vue, ni même s'il s'agit réellement d'un fait spécial. Car, là comme ailleurs, le client peut bien ne signifier que le recours fréquent à l'intercession du thaumaturge. On aura prétendu exprimer ainsi la confiance des peuples envers le saint.

Saint Willibrord, évêque d'Utrecht (Cf. *Baril*, p. 122 ; *Église sur la main*). On le voit, quoique rarement, portant un enfant sur ses épaules ou accompagné de quelques petits garçons. C'est que le saint, ayant voulu prêcher en Danemark, ne réussit à convertir personne ; mais, couvant toujours son projet, l'homme apostolique acheta plusieurs enfants qu'il ramena en France pour les faire élever dans la pratique du christianisme, et préparer ainsi des missionnaires à leurs compatriotes [7].

Saint Grégoire d'Arménie, évêque (Cf. *Cheval*, p. 210). L'enfant qui l'accompagne lorsqu'il se rend dans son ermitage près de Pithiviers, semble être le fils de la veuve qui autorisa le saint à s'établir près d'une église construite par elle. Ce fils unique de la pieuse femme devint évêque d'Orléans plus tard [8].

Saint Rombaut (Rumold), évêque et martyr (Cf. *Assassinat*, p. 89). Ressuscitant un enfant noyé [9].

gaudium) qui parle positivement de la résurrection du noyé :

« Per te mersus æquore,
Fuit suscitatus;
Candidior ebore
Artus restauratus. »

Puis, dans les *Heures à l'usage d'Amiens* (1508, Simon Vostre), saint Claude est invoqué ainsi : « O desolatorum consolator, captivorum liberator, *resurrectio mortuorum*,... tutor naufragantium, etc. »

1. *Legenda aur.*, cap. XVII. — P. de Natalib., libr. II, cap. LXVIII.

2. Cf. P. de Natalib., libr. V, cap. XCVII. — AA. SS. Belgii, t. II, p. 120-152.

3. Cf. Labus, *Fasti*, 24 gennajo. — *Breviar. goth.*, sanctorale, 25 januar.

4. Cf. Manni, *Principj della religione cristiana in Firenze*, p. 48-51. — *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 313, sq.

5. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV, p. 714.

6. Cf. Labus, *Fasti*, 6 febrar. ; et 3 giugn.

7. Surius, 17 novembr.

8. AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 463.

9. *Calendar. benedict.*, 24 jun. Que le saint eût porté l'habit et suivi la règle de Saint-Benoît, c'est ce dont je ne me fais pas garant.

Saint Charles Borromée cardinal, archevêque de Milan (Cf. *Artillerie,* p. 87; *Corde au cou*). Donnant la communion à saintLouis de Gonzague. Cf. *Enfants saints,* p.351.

Saint Cassien évêque, dit-on, mais à coup sûr martyr; 13 août, v. 362. Il s'était fait maître d'école à Imola; et accusé d'être chrétien, il fut livré à ses élèves qui le tuèrent à coups de poinçons (stylets). On a dit : « Cet âge est sans pitié; » mais le martyrologe ajoute que la faiblesse même de ces petits bourreaux rendit la mort du saint homme plus lente et plus cruelle.

Les Tyroliens le réclament comme ayant occupé une chaire épiscopale chez eux avant de se consacrer à l'éducation de l'enfance dans la Romagne, mais cette assertion ne peut alléguer de fortes preuves en sa faveur [1].

On attribue le même genre de mort à saint Félix qui a été surnommé *in Pincis* [2], et qui semble n'être que saint Félix de Nole (Cf. *Raisin*). Mais rien ne prouve qu'il ait été ni maître d'école, ni martyr.

Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne. Cf. *Démon,* p. 307; *Église, Prince.*

Saint Léopold margrave d'Autriche (Cf. *Église sur la main,* p. 342), entouré d'enfants. Marié avec Agnès, veuve de Frédéric duc de Souabe, il en eut dix-huit rejetons [3], et onze lui survécurent.

Saint Procope, ermite et abbé en Bohême (Cf. *Cerf,* p. 188). Je le trouve, dans une peinture de Bohême, tenant de la main gauche une petite croix à la manière des religieux grecs; mais il est mitré, et sa main droite étend une baguette vers un enfant (ou un petit homme) nu qui est assis à ses pieds. Peut-être cela représente-t-il un fait rapporté par les historiens du pays [4]? Le saint apparaissant à un abbé indigne, lui avait ordonné de renoncer à sa charge; n'ayant pas été obéi, il le frappa si rudement, que cet homme mourut peu après tout en témoignant du repentir.

Saint Goar prêtre (Cf. *Dragon,* p. 321; *Église sur la main*), faisant parler un enfant dont on prétendait qu'il était le père [5]. Nous venons de voir que saint Brice passe pour avoir opéré le même prodige; et un fait tout semblable est raconté de saint Antiochus moine, dans un ouvrage attribué à saint Athanase [6]. Seulement pour saint Goar, l'enfant nomma le vrai père qui était là présent; et saint Brice refusa de pousser la sommation jusqu'à ce point.

Saint Leufroi (*Leutfridus*), abbé en Normandie; 21 juin, 738. Un ou plusieurs enfants près de lui, parce qu'il est célèbre pour la guérison des enfants malades [7].

Saint Gilbert, prémontré (Cf. *Terre*). On peint près de lui des enfants qu'il bénit, parce qu'il était surtout invoqué par les femmes enceintes et pour les maladies du premier âge [8].

Saint Vincent Ferrier, dominicain (Cf. *Ailes,* p. 26). Un enfant à genoux près de lui rappelle, entre autres miracles, celui que fit l'homme de Dieu à Morella près de Valence. Une mère folle ayant tué son enfant pendant que le saint logeait dans la maison, il se fit apporter le cadavre déjà démembré, et lui rendit la vie.

Saint Richard, roi de Wessex; 7 février, v. 722. On le représente en costume de pèlerin et entouré de plusieurs enfants ou jeunes gens. C'est qu'il abandonna son royaume pour aller visiter la Terre sainte avec ses deux fils et divers jeunes hommes de la noblesse anglo-saxonne. Il mourut à Lucques, où son tombeau devint célèbre par de nombreux miracles [9]. Cf. *Groupes.*

Saint Siméon Salus, c'est-à-dire le Fou; 1 juillet, v. 590. Il faisait mine d'être une sorte d'imbécile; en sorte que ses miracles et ses prophéties prenaient ordinairement la forme de fantaisies bizarres. Aussi était-il suivi dans les rues d'Alexandrie par des troupes d'enfants que divertissaient presque chaque jour ses façons étranges [10].

Saint Philippe Néri, fondateur de l'Oratoire romain (Cf. *Autel,* p. 101; etc.). On le peint parfois entouré d'enfants, parce qu'il prenait un soin tout particulier de cet âge; supportant volontiers la pétulance et l'étourderie des petits garçons, dans l'espoir de les conduire à bien. Aussi avait-il l'habitude de dire : « Que les enfants soient gais et qu'ils s'amusent, pourvu qu'ils n'offensent pas Dieu! »

Saint Louis de Gonzague (Cf. *Enfants saints,* p. 351). Comme il est le patron des jeunes gens qui étudient, on l'a peint plus d'une fois entouré d'écoliers qui l'invoquent ou qu'il semble instruire dans le service de Dieu.

Saint Dominique de Silos, abbé de l'ordre de Saint-Benoît; 20 décembre, 1073. A sa mort une troupe d'enfants courut le pays en proclamant sa sainteté. Ils l'avaient vu montant au ciel au milieu des anges [11].

Saint Joseph Calasanctius (Calasanz), fondateur des Piaristes; 27 août, 1648. Il avait d'abord institué son Ordre pour l'éducation des enfants du peuple, à peu près comme nos Frères de la Doctrine chrétienne.

Saint Jérôme Émilien (Miani), instituteur des Sommasques (Cf. *Chaînes,* p. 192). Il rassembla quantité de petits malheureux, que les guerres avaient privés de leurs familles; aussi quelques artistes ont-ils tracé près de sa

1. Rader, *Bavaria sancta,* t. III.
2. *Legenda aur.,* cap. XIX.
3. L'esprit de famille, cher aux Allemands, n'a pas manqué de signaler ce trait dans une prose (*Regem regum veneremur*) qui célèbre saint Léopold (Missal. Strigoniense, *Venetiis,* 1512) :

« Sumpsit, felix et in terra,
Prolem venustissimam;
Pace fruens sine guerra,
Formam gessit optimam.

4. Balbinus, *Bohemia sancta,* § 21.
5. AA. SS. *Jul.,* t. II, p. 335, sq.
6. Athanas. *Opp.* (Patav., 1777), t. II, p. 209.
7. Peut-être cette dévotion a-t-elle son origine dans la guérison du fils de Charles Martel, que le saint délivra de la fièvre. Cf. AA. SS. *Jun.,* t. IV, p. 109.
8. AA. SS. *Jun.,* t. I, p. 764, sq.
9. Cf. Labus, *Fasti,* 19 dicembre (*S. Vinebaldo*).
10. AA. SS. *Jul.,* t. I, p. 129, sq.; 145-167.
11. Labus, *Fasti* 20 dicembre.

représentation ce texte de l'Écriture (Ps. x, 14) : « Tu seras la ressource de l'orphelin. »

Saint Vincent de Paul, prêtre ; 19 juillet, 1660. On lui met souvent un petit enfant sur les bras, à cause de son œuvre des Enfants trouvés. Ceux-là se trompent fort qui s'imaginent que ces petits abandonnés n'eussent jamais été recueillis dans l'Église avant le XVII^e siècle. C'était communément une charge dévolue à l'évêque ; mais les malheurs du calvinisme et des guerres avaient singulièrement amoindri les fondations ecclésiastiques.

Saint Visorio martyr, avec deux acolytes. Cf. *Groupes* (trois à trois).

Femmes.

Pour sainte Symphorose, sainte Félicité, etc., Cf. *Enfants saints*, p. 353.

Sainte Marine, vierge dans un couvent de moines ;

18 juin, vers le milieu du VIII^e siècle. On la représente à la porte d'un monastère prenant soin d'un petit enfant.

Son père, dit-on, demeuré veuf avec cette seule fille, voulut se consacrer à Dieu entièrement ; afin d'assurer le salut de son enfant, il la fit passer pour un garçon, obtenant qu'elle fût confiée à sa direction dans la vie religieuse [1]. Quand il mourut, sa fille avait déjà dix-sept ans, et il lui recommanda de continuer l'état de vie auquel il l'avait initiée, afin d'échapper aux dangers du monde. Marine demeura donc parmi les autres moines, et se trouva employée à son tour dans les offices du dehors. Une jeune fille qui s'était laissé séduire dans l'hôtellerie où les moines avaient parfois affaire, imagina d'accuser Marine comme son complice. Le soi-disant moine passa donc pour être le père du petit bâtard, et lorsque l'enfant n'eut plus besoin de nourrice, Marine fut chargée de l'entretenir comme elle pourrait hors des murs du monastère. Cela dura cinq ans, après lesquels on lui accorda de rentrer avec les autres, mais pour remplir les plus vils offices de la communauté. Lorsqu'elle mourut, et alors seulement, on reconnut l'absurdité de la calomnie. L'accusatrice, devenant possédée du démon, n'obtint sa délivrance qu'au tombeau de la sainte, après lui avoir rendu justice ouvertement et confessé la noirceur de sa conduite [2].

Sainte Paule romaine, veuve. Cf. *Fouet, Vaisseau.*

Sainte Marcelline, vierge (Cf. *Croix*, p. 285). Sœur aînée de saint Satyre (*Uranius Satyrus*) et de saint Ambroise, elle avait de bonne heure fait vœu de chasteté. Après la mort de son père qui était préfet du prétoire des Gaules, elle alla vivre à Rome où elle reçut solennellement le voile des mains du pape Libère, en 352. Comme bien des vierges chrétiennes de cette époque, elle habitait la maison maternelle et s'occupait de l'éducation de ses deux frères. Lorsque saint Ambroise devint évêque de Milan, et que saint Satyre alla le rejoindre, Marcelline aussi se rendit près d'eux ; et leur survécut. On croit qu'elle dirigea un monastère près de Monza [3].

Sainte Notburge (Cf. *Clef*, p. 229), ou Nuppburge (distincte de sainte Noitburge). On la représente entourée d'enfants, parce qu'elle prenait un soin charitable de la nombreuse famille de son maître ; et s'occupa de l'éducation chrétienne de ces enfants, comme si elle eût été leur mère [4].

Sainte Vaudru, abbesse après avoir été mariée (Cf. *Église sur la main*, p. 343). Elle eut, de son mariage avec saint Vincent Madelgaire, quatre enfants qui sont honorés comme saints ; mais on la représente surtout avec ses deux filles sainte Aldetrude (Adeltrude) et sainte Madelberte.

La B^se Ida comtesse de Boulogne, veuve ; 13 avril,

1. Surius, 12 februar. Cf. Rosweyd., *Vit. PP.* — P. de Natalib., lib. VI, cap. CVIII.

2. *Menol. græc.*, t. II, p. 183.

3. Labus, *Fasti della Chiesa*, 17 di luglio, 17 di septembre, et 4 di aprile. Quand je cite assez fréquemment les vies des saints publiées par MM. Rudoni et Labus à Milan, je n'ignore point du tout que le travail d'Alban Butler y est fort souvent traduit presque mot à mot. Mais aussi je ne leur emprunte guère que les renseignements relatifs aux saints et saintes de l'Italie. Dans ces rédactions, ils apportent habituellement d'utiles notices puisées à des ouvrages qui ne sont pas communs chez nous.

4. Cf. Rader, *Bavaria sancta.*

v. 1113. Fille de Godefroi le Barbu, elle épousa Eustache II comte de Boulogne; et en eut trois fils : Eustache III, Godefroi de Bouillon, et Baudouin qui fut roi

Sainte Berthe de Blangy.

de Jérusalem après son frère. On peint la mère entourée de ces trois fils, qui ont fait honneur à l'éducation donnée par cette sainte femme.

Sainte Mathilde, impératrice (Cf. *Autel,* p. 102 ; *Église sur la main*). Un enfant représenté près d'elle et qu'elle instruit peut signifier, soit son fils Othon, soit ses gens ou les pauvres auxquels elle enseignait les vérités de la foi.

Sainte Berthe veuve, abbesse de Blangy (Cf. *Autel,* p. 102; etc.). Elle prit le voile avec deux de ses filles [1], Gertrude et Deotila.

ENFER OU PURGATOIRE.

Saint Anselme bénédictin, archevêque de Cantorbéry (Cf. *Écriteau,* p. 329). Je trouve l'enfer représenté près de lui, sans doute parce qu'il déclarait préférer aller en enfer sans péché, qu'entrer au ciel avec une conscience chargée de quelque offense de Dieu.

Saint Patrice évêque, apôtre de l'Irlande; 17 mars, 464. Le *purgatoire de saint Patrice* a été célèbre au moyen âge, et paraît quelquefois dans les monuments sous la forme d'une caverne ou d'une sorte de puits qui vomit des flammes ou de la fumée. C'était, selon diverses relations [2] plus ou moins authentiques, un lieu d'expiation où l'on pouvait descendre vivant pour s'acquitter envers Dieu de toute dette contractée par les péchés antérieurs. La popularité de cette vieille légende a persisté longtemps, même hors de l'île hibernoise, puisque Calderon nous a laissé un drame intitulé *El Purgatorio de san Patricio.* Peut-être même Christophe Colomb avait-il en vue quelque chose de pareil, lorsqu'il écrivait (de la Jamaïque, en 1503) que ses découvertes pourraient aider à transporter au paradis les âmes du purgatoire.

Saint Fursy (*Fursæus*) abbé, patron de Péronne (Cf. *Bœufs,* p. 138). Dans une vision, le monde lui apparaît tout en flammes pour exprimer les convoitises qui perdent les hommes [3].

Saint Odilon, abbé de Cluny (Cf. *Apparitions de saints,* p. 61). On le peint souvent, soit les yeux fixés sur le purgatoire ouvert, soit célébrant une messe de morts devant un catafalque, etc. Ce fut lui qui introduisit dans les monastères de son Ordre la commémoraison des fidèles trépassés [4], et fonda ainsi une fête qui devint universelle chez les chrétiens d'Occident.

Saint Venant, abbé en Touraine; 13 octobre, sur la fin du VI^e^ siècle. Les âmes du purgatoire lui apparaissent pour lui demander des prières. C'était pendant qu'on chantait à l'autel ces mots de l'Oraison dominicale : « *Libera nos a malo;* » une voix sortant des tombeaux répéta au saint les mêmes paroles afin de se recommander à son intercession [5].

Saint Simon Stock, général des Carmes (Cf. *Scapulaire*). Comme complément de l'apparition où la très-sainte Vierge lui recommande de répandre le scapulaire (ou *petit habit de la Mère de Dieu*), on a peint fréquemment près du saint homme les âmes du purgatoire; afin de

1. Mabillon, *AA. SS. O. S. B.,* t. III, p. 452.
2. Cf. P. de Natalib., lib. III, cap. CCIV.
3. Surius, 16 januar.
4. Labus, *Fasti,* 2 novembre; 1 gennajo.
5. Surius, 13 novembr. — *Calendar. benedict.* 12 octob. — Gregor. Turon. ap. AA. SS. *octobr.,* t. VI, p. 220.

rappeler la protection promise par Notre-Dame à ceux qui auront porté ses livrées pendant la vie.

Saint Nicolas de Tolentino, religieux augustin (Cf. *Bras*, p. 148; etc.). Le purgatoire près de lui. Ce saint est invoqué pour les chrétiens en agonie, et passe pour un puissant intercesseur auprès de Dieu en faveur des âmes du purgatoire; il est parfois représenté priant pour l'Église souffrante, ou même tendant le bout de sa ceinture aux

âmes du purgatoire, comme pour les aider à en sortir [1].

Sainte Odile abbesse, fille d'un duc d'Alsace (Cf. *Aveugles*, p. 105; etc.). On la voit priant devant un autel pour l'âme de son père. Celui-ci est parfois conduit hors des flammes par un ange; ou bien un rayon du ciel fait connaître à la sainte que ses prières sont exaucées [2].

Sainte Marguerite, reine d'Écosse; 10 juin, 1093. Priant près d'une représentation du purgatoire, d'où sort une âme. Ce doit être le roi Malcolm, qui périt dans une expédition contre les Anglais, ou l'un de ses fils tué dans la même campagne. La sainte reçut ces tristes nouvelles tandis qu'elle était sur son lit de mort.

1. Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 646, sq.
Voici deux distiques consacrés à notre saint, dans le *Martyrologium poeticum* (10 septembr.) que j'ai déjà cité plus d'une fois :
« Lata Dei servo languenti cocta, repente
In virtute crucis, viva volavit avis.
— Dive, tuis meritis animæ quas excoquit ignis,
Intrant in Domini gaudia læta sui. »

2. Les *Hymni latini medii ævi* (t. III, p. 468) de M. Mone, renferment une prose qui commence par ces strophes :
Odilia cæca nata, Traxisti patrem de inferno,
Oculisque restaurata, ...
Virtutum gemmis decorata. Ministrans preces Sempiterno. Etc. »

ENTRAILLES, INTESTINS.

Saint Érasme, évêque et martyr; 2 juin, v. 303 (Cf. *Saints auxiliaires,* p. 102, sv). On le représente souvent tenant un treuil, autour duquel ses entrailles sont enroulées.

La grande réputation de ce saint dans la chrétienté a fait passer son nom par des formes populaires, qui demandent à être signalées pour qu'on puisse les reconnaître. On l'a nommé *saint Yreaume, saint Elme,* etc.[1], et les marins d'Italie l'honorent comme un de leurs patrons. Mais malgré la popularité de la représentation que j'ai empruntée à la Chronique de Nuremberg, il n'est pas aisé de dire comment cette caractéristique se justifie par la légende du saint[2]. Je proposerais de voir dans le treuil une forme primitive du cabestan, qui est bien l'un des apparaux importants de tout navire. Or, comme saint Érasme est patron des marins, peu à peu le câble enroulé sur le guindal aura été pris pour les intestins du martyr; et l'histoire aura reçu cette forme dans la bouche des bonnes gens. D'après cela, on s'expliquera sans trop de peine qu'il ait été invoqué contre la colique (*tord-boyaux,* comme dit le peuple, qui ne fait en cela que traduire l'expression latine *tormina ventris*), et que des écheveaux de fil aient semblé aux gens du Soissonnais une offrande convenable à ce martyr. Cela est censé représenter sans doute, soit les entrailles du patron, soit celles de ses petits clients.

Saint Thiémon, archevêque de Salzbourg et martyr; 28 septembre, 1101. Martyrisé en Palestine par les mahométans à la manière de ce que l'on raconte sur saint Érasme. Il se rendait aux saints lieux avec des Souabes et des Bavarois croisés[3].

Saint Frédéric, évêque d'Utrecht et martyr. Cf. *Épée.*

Saint Anzano (*Ansanus*) martyr, patron de Sienne; 1 décembre, 303. Il est représenté, dit-on, jeune et tenant dans sa main son cœur et son foie. Pour moi, j'avoue ne l'avoir jamais vu peint de la sorte, et je ne connais de son martyre que le fait de sa décapitation[4] après qu'il fut sorti sans atteinte du milieu des flammes.

Saint Mammès, martyr (Cf. *Cerf,* p. 185). Il est souvent représenté tenant ses entrailles entre ses mains, parce qu'il fut frappé, au milieu de l'amphithéâtre, d'un coup de fourche dans le ventre. On a même prétendu qu'il s'était achevé lui-même en s'arrachant les intestins; mais sa légende dit tout simplement qu'il sortit de la ville après avoir reçu le coup mortel, et rendit l'âme au milieu des chants d'un chœur d'anges[5]. Cf. *Fourche.* (A)

Saint Sérapion, religieux de la Merci. Cf. *Treuil.*

Saint Ernest abbé de Zwiefalt, et martyr; 7 novembre, 1148. Il accompagnait des croisés allemands à la Terre sainte; et pris par les musulmans, il périt dans la torture que voici. On lui ouvrit le ventre, et l'extrémité de ses intestins fut attachée à un pieu fiché en terre autour duquel on le forçait à courir, en le frappant sans relâche, jusqu'à ce qu'il tomba mort[6].

Sainte Tryphène, martyre. Cf. *Bœuf,* p. 139.

Je profite de l'occasion pour rappeler les entrailles (le cœur, le fiel et le foie) du poisson de Tobie (Tob. VI, 1-9) que l'on a pu voir déjà entre les mains du jeune homme quand il revient chez son père. Cf. *Chien,* p. 214; etc.

1. Ajoutons même les noms de saint *Agrapart, Agrappo, Crapard,* qui paraissent le désigner dans la France du Nord et chez les Wallons. M. St. Prioux me signalait, il y a quelques années, un saint Crapard honoré dans l'église de L'huys (canton de Braine-sur-Vesle); et que les mères invoquent contre la colique de leurs enfants. Pour se rendre le saint propice, on passe des écheveaux de fil au cou de sa statue. Le docte Cl. Chastelain qui (dans son *Vocabulaire hagiologique*) parle d'une pratique analogue observée à Noyon, suppose qu'il s'agit de saint Agapit; mais il n'était conduit évidemment que par une consonnance quelconque entre les noms, ce qui est un pauvre guide. Aussi n'osai-je pas donner un nom ecclésiastique à ce patron, jusqu'à ce que j'eusse remarqué dans une lettre du P. Gazet au P. Rosweyde (Valenciennes, 19 avril 1623) qu'un saint *Agrapar* est réclamé comme protecteur contre les coliques, par le peuple du Hainaut et de la Flandre française. Cela conduisait assez naturellement à un saint *Agrappo* très-visité pour la même intention dans une église de Leffe, près de Dinant (province de Namur). M. de Reinsberg (*Calendrier belge,* t. I, p. 376) le place au 2 juin, et l'identifie avec saint Érasme. Dès lors sa synonymie étrange semble pouvoir s'expliquer par quelque chose comme les *crampes* d'estomac.

2. On voit bien qu'il a été soumis à diverses tortures, mais non pas que ses entrailles aient été dévidées sur un axe tournant. Cf. *Legenda aur.,* cap. CXCIX (supplem.). — P. de Natalib., lib. V, cap. LXXV. — AA. SS. *Jun.,* t. I, p. 213, etc.

Dans quelques vieilles gravures sur bois, c'est autour d'une roue que se dévident les entrailles de saint Érasme. Précédemment (p. 163) j'ai proposé de le reconnaître à un vilebrequin.

3. Cf. Rader, *Bavaria sancta.* — D. Pez, *Thesaur.,* t. II, P. III, p. 224-231. — *Calendar. benedict.,* 28 septembr.

4. P. de Natalib., lib. I, cap. XIV. — *Hagiolog. italic.,* t. II, p. 319.

5. Cf. *Recueil... de sphragistique,* t. II (1853), p. 177, sv. — AA. SS. *August.,* t. III, p. 423, sqq. — *Menolog. græc.,* t. I, p. 7.

6. AA. SS. *Jun.,* t. I, p. 213.

(A) Il est représenté tenant ses entrailles à Beaubec (Seine inf^re) où on l'invoque contre la colique. Il en est de même pour S. Vulgan

ENTRAVES ET CEPS.

Sous les titres *Chaînes* et *Prison, Captifs,* etc., on a pu voir déjà presque tous les saints qui ont été représentés ordinairement avec des indices de captivité; soit qu'ils l'aient eux-mêmes éprouvée, soit qu'ils l'aient soulagée dans les autres. Ajoutons encore que les entraves ou les ceps peuvent quelquefois indiquer des fous furieux ou des possédés. Ces indications nous éviteront de retomber dans des redites.

ÉPAULES

(PERSONNAGES PORTANT AUTRUI SUR LE DOS, OU PORTÉS EUX-MÊMES PAR UN AUTRE; *item* FARDEAU).

Saint Christophe, martyr. Cf. *Arbre,* p. 65; etc.

Saint Méliton, du moins à ce que l'on dit[1], l'un des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, sous Licinius (Cf. *Couronne,* p. 270). Après trois jours et trois nuits passés sur un étang pris par la glace, tous à l'exception d'un seul, ayant perdu la vie, on leur brisa les membres pour être plus sûr de leur mort. Puis on chargea tous les cadavres sur un chariot; pour les brûler et jeter leurs restes dans un fleuve, afin que les fidèles ne pussent recueillir ces reliques. Le jeune homme, encore vivant, demeurait abandonné, parce que les persécuteurs espéraient qu'on le ferait sacrifier aux idoles. Mais sa mère, qui était présente, le chargea sur ses épaules, disant : « Tiens encore bon quelque temps, mon fils, il ne faut pas manquer la compagnie des saints que Jésus-Christ attend au ciel. » Il mourut ainsi durant le trajet, et la généreuse femme joignit ce cadavre à ceux des autres martyrs.

Saint Félix de Nole (Cf. *Araignée,* p. 63). Il porte un évêque sur ses épaules ou dans ses bras. Averti de l'état de détresse où se trouvait réduit saint Maximien évêque de Nole, qui s'était réfugié dans une forêt pendant une persécution, et le trouvant accablé par le besoin en même temps que de vieillesse, il le transporta chez une veuve chrétienne qui en prit soin[2]. Cf. *Raisin.*

Saint Édouard, roi d'Angleterre (Cf. *Anneau, Bague,* p. 48). Tout roi qu'il était, il chargea sur son dos un pauvre malade qu'il avait rencontré; et le guérit en le transportant à l'autel de saint Pierre[3].

Saint Macaire d'Alexandrie, ou le Jeune; 2 janvier, v. 360. Portant un sac ou une corbeille de sable sur ses épaules[4], pour mater son corps par la fatigue. Cf. *Ermites.*

Saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus (Cf. *Crucifix,* p. 293). Portant un Indien sur ses épaules. Je rendrai raison de cet attribut à l'occasion du titre *Nègre.*

Saint Jean de Dieu, fondateur des Hospitaliers (Cf. *Corde,* p. 258, sv.). Dans un incendie qui ravageait son hôpital à Grenade, il parcourut les salles à travers les flammes, emportant les malades sur ses épaules[5].

Saint Moïse l'Éthiopien (Cf. *Corde,* p. 258), portant sur ses épaules des voleurs garrottés.

ÉPÉE.

Les écrivains semblent souvent employer des expressions qui ne laissent pas voir clairement si les martyrs ont été tués par le glaive ou par la hache[6]; et comme l'épée des Romains pouvait servir à percer aussi bien qu'à trancher, on ne voit pas toujours si la lance ou la pique n'a pas remplacé le glaive. Il y a pis encore, c'est que *fustis* paraît signifier non-seulement bâton ou verge, mais lance, hache, maillet, massue, glaive non dégainé[7].

Nous n'avons pas besoin de remémorer ici les saints militaires ou qui ont passé pour tels (Cf. *Armes, Armure*). L'épée figure presque toujours dans la main des saints, comme désignation du genre de mort qu'ils ont enduré pour Dieu.

L'*épée de feu* est plus d'une fois le symbole d'un zèle ardent et dévoué aux intérêts du Ciel. C'est ainsi qu'on l'a fait porter à l'archange saint Michel dans sa lutte contre Lucifer; et par le prophète Élie, au sujet duquel l'Écriture sainte se sert précisément de l'expression qui a mis en vogue cet emblème, lorsqu'il y est dit : « Le prophète Élie s'élança comme le feu, et sa parole brûlait comme la flamme[8]. »

Du reste, sans déroger à ce qui vient d'être dit sur saint Michel, ou à ce que j'en expose ailleurs (Cf. *Ange,* p. 34; *Lance,* etc.), on peut affirmer que le moyen âge lui donne quelquefois pour arme une simple épée de chevalier dans sa lutte avec le *vieux serpent.* Tel on le voit (p. 364) dans une crosse de Tolède déjà publiée par le P. A. Martin (*Mélanges d'Archéologie,* t. IV; Crosses. fig. 102). Mais ce n'est vraiment pas l'arme ordinaire que cette

1. On ne connaît pas tous les noms des quarante martyrs de Sébaste; mais on sait que l'un d'eux s'appelait Méliton, et plusieurs pensent que c'est à lui que se rapporte le trait dont nous avons à parler. Cf. *De probatis sanctorum vitis* (Surius), 9 mart.

2. Beda, *Vita sancti Felicis,* ed. Giles, *Opp.,* t. IV, p. 182, 184. Cf. AA. SS. *Januar.,* t. I, p. 937-944.

3. Vaillant, *Fasti sacri :*

« Dux olim victor Capitolia, vectus eburno
Scandebat curru gemmiferisque rotis;
Nobiliore aras subiisti, languide, pompa;
Namque triumphalis rex tibi currus erat. »

4. Vaillant, *Fasti sacri :*

« Tartareo senior dum vexaretur ab hoste,
Hostem, inquit, qui me sic premit ipse premam.
Dixit, et aggesta sportam cumulavit arena,
Et pernox humeris sustulit usque suis.
Spurcus ab infesta fugit tandem hostis eremo,
Nam sub arenarum pondere pressus erat. »

Cf. Anguissola, *Ephemerid.,* 1828; p. 59, sg.; et 73. Mais s'agit-il bien là de notre saint Macaire? Ce nom a donné lieu à plus d'une difficulté. Cf. *Ermites, Lion,* etc.

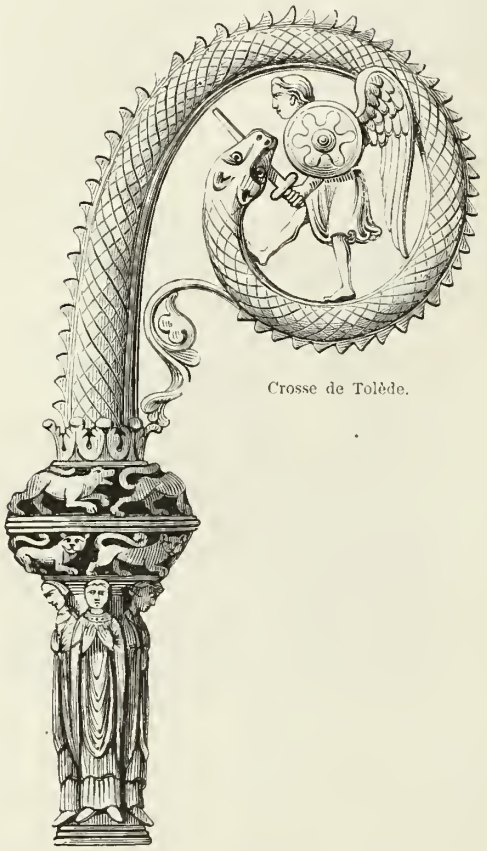
5. *Breviar.,* 8 mart., lect. v.

6. Ils disent indifféremment *gladio, ferro,* ou *securi interficere* (*ferire, punire, animadvertere*); etc.

7. Cf. Du Cange, *Glossar... latin.,* v° *Fustis.*

8. Eccli. xlviii, 1.

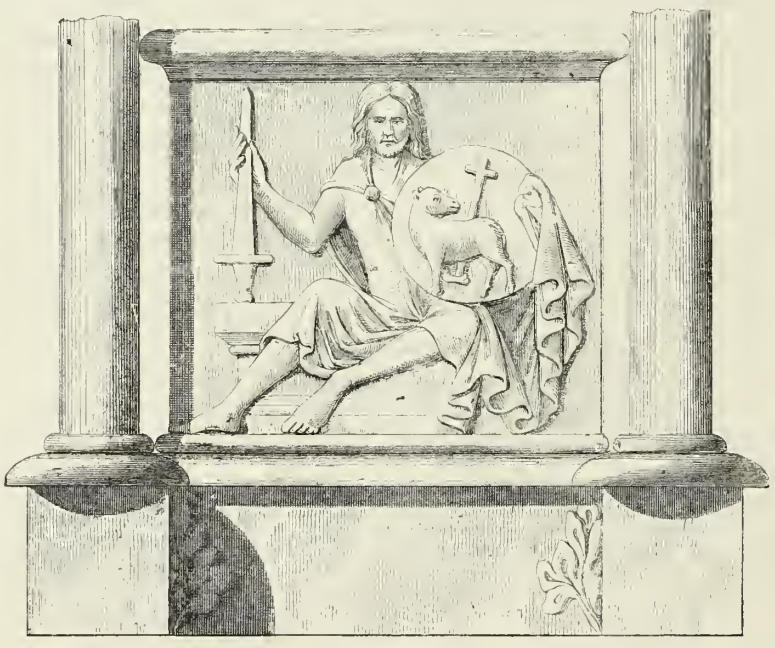
époque donne à l'archange. Le XVI^e^ siècle du moins semble avoir pris parti pour le glaive, si bien que les



Crosse de Tolède.

maîtres d'escrime (*les escrimeurs*, comme on disait à Paris) avaient choisi saint Michel pour leur patron.

Je ne puis pas dire que j'aie guère vu SAINT JEAN-BAPTISTE tenant l'épée, qui indiquerait cependant assez bien sa décollation. Mais il ne faudrait pas non plus affirmer que cela soit inouï, car le voici d'après un sépulcre de Bamberg [1]. Il y rappelle, je pense, l'église de Saint-Jean-de-Latran; et partant la papauté de l'ancien évêque de Bamberg (Clément II), auquel le tombeau était élevé.



Cependant malgré une fête annuelle consacrée à la mort du saint précurseur (29 août), outre celle de sa naissance, le peuple chrétien s'est habitué à voir en lui par-dessus tout l'initiateur de la synagogue aux enseignements du Messie; c'est-à-dire le solitaire prêchant, baptisant, et désignant aux cœurs droits Celui qui venait réconcilier la terre avec le Ciel. Cf. *Agneau, Baptême,* etc.

SAINT PAUL APÔTRE (Cf. *Cheval,* p. 208). L'épée indique son genre de mort; parce que, citoyen romain, il avait droit de ne pas mourir crucifié. Mais le moyen âge y avait vu je ne sais quelle indication de chevalerie, au moins dans certaines contrées; car Durand de Mende dit que les chevaliers se levaient à l'épître lorsqu'elle était tirée des écrits de saint Paul [2]. Quoi qu'il en soit, le glaive de saint Paul avec les clefs de saint Pierre étaient un signe tellement connu de tous, que la grande abbaye de Cluny, dediée aux princes des apôtres, ne prenait pas d'autre indication dans son sceau; comme on peut le voir par cette copie d'un original trouvé dans la Seine il y a quelques années [3].

L'idée bizarre que l'on eut jadis, d'attribuer un sens recherché à l'épée de saint Paul (Cf. *Calendrier,* 25 janvier, p. 160), peut expliquer certaines représentations où saint Paul paraît la lance à la main.

SAINT ÉVARISTE, pape et martyr; 26 octobre, 109. Décapité sous Trajan.

SAINT ÉTIENNE I^er^, PAPE et martyr; 2 août, 257. Une épée plongée dans la poitrine. On le perça tandis qu'il célébrait la messe.

SAINT MARCELLIN, pape; 26 avril, 304. Décapité avec plusieurs autres sous Maximien.

SAINT SIXTE (*Xystus?*) II, pape; 6 août, 250. Décapité, dit-on; quoique les témoignages ne manquent pas pour le regarder comme mort sur une croix [4].

SAINT FABIEN, pape. Cf. *Colombe,* p. 239.

SAINT CYPRIEN, évêque DE CARTHAGE; 16 septembre, 258. Après avoir encouragé son peuple au martyre, il donna lui-même l'exemple de la constance quand vint le moment de livrer sa tête au bourreau. Près de recevoir

1. *Mélanges d'Archéologie,* t. IV, pl. XXIX; et p. 275.
2. *Rationale,* lib. IV, cap. XVI : *De epistola.*
3. Cf. *Recueil... de sphragistique,* t. III, p. 157.
4. AA. SS. *Aug.,* t. II, p. 130.

le coup mortel, il voulut que l'on comptât vingt-cinq pièces d'or à l'exécuteur [1].

Saint Herculien (ou Herculan), évêque de Pérouse. Cf. *Couteau*, p. 273.

Saint Maximilien, évêque de Lorch; 12 octobre, v. 303 (Cf. *Armes, Armure,* p. 72; etc.). Les Bollandistes ne tiennent pas pour historique son intervention personnelle dans une guerre contre les païens, et ne parlent que de sa décapitation pour la foi [2].

Saint Martin, évêque de Tours (Cf. *Aumône,* p. 92; etc.). C'est toujours avec le glaive qu'on lui fait partager son manteau, dont il donna la moitié à un pauvre d'Amiens.

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne (Cf. *Bûcher,* p. 149). Lié sur un bûcher et respecté par les flammes, il est tué d'un coup d'épée dans la poitrine.

Saint Pierre Paschase ou Pascual (Cf. *Autel,* p. 101; etc.). Un glaive plongé dans la gorge.

Saint Boniface archevêque de Mayence, apôtre de l'Allemagne et martyr; 5 juin, 755. Il est ordinairement peint tenant une épée qui traverse un livre. Lorsque les Frisons païens le tuèrent avec plusieurs de ses compagnons, il opposa aux coups par un mouvement instinctif de préservation, le livre qu'il tenait. On a prétendu que l'épée de l'assassin avait percé ou entamé les feuillets du volume sans traverser une seule lettre du texte sacré; et c'est peut-être ce qui a suggéré aux tailleurs flamands la singulière pensée de le choisir pour leur patron, sans doute pour obtenir de lui une grande sûreté de main et de coup d'œil dans les coupes délicates.

Saint Léger évêque d'Autun, martyr (Cf. *Aveugles,* p. 104). Décapité par ordre d'Ébroïn après avoir eu la langue coupée et les yeux crevés [3].

Saint Théodard évêque de Maestricht, après avoir été abbé de Stavelo (Cf. *Assassinat,* p. 88, sv). Il est représenté parfois avec un sabre dans le crâne. Comme il se rendait auprès du roi d'Austrasie pour réclamer des biens usurpés sur son église, les envahisseurs le poursuivirent afin d'arrêter ses plaintes en se défaisant de lui. On coupa sa tête en plusieurs parties, probablement pour empêcher que le cadavre fût reconnu [4].

Saint Albert, évêque de Liége et martyr; 21 novembre, v. 1192. On lui donne aussi un sabre qui pénètre dans la tête ou dans le cou. Il fut assassiné lorsqu'il était à Reims, et l'on crut y reconnaître la main de l'empereur d'Allemagne.

Saint Anthime, évêque de Nicomédie; 27 avril, 303. Il fut décapité après avoir été brûlé avec des torches.

Saint Prix (Préject ou Project), évêque de Clermont; 25 janvier, 674. Tué par un seigneur qui lui attribuait la mort d'un ami. Il périt en disant comme Jésus-Christ : « Seigneur, ne leur comptez pas ce péché, ils ne savent ce qu'ils font [5]. » Saint Marin (ou Amarin) abbé, qui accompagnait l'évêque, partagea son sort.

Saint Frédéric, évêque d'Utrecht (Cf. *Assassinat,* p. 89). On le peint percé de deux épées; ou bien deux meurtriers le frappent, et ses entrailles s'échappent par la plaie.

Saint Livin (ou Liévin) évêque régionnaire, patron de Gand; 12 novembre, 659. Il endura divers tourments avant de périr par l'épée [6].

Saint Thomas de Cantorbéry, archevêque; 29 novembre, 1170. On le représente quelquefois la tête ou la gorge entamée par une épée. Il fut tué au pied de l'autel par trois chevaliers qui pensaient obtenir ainsi la faveur du roi Henri II, quoique celui-ci ait désavoué plus tard cette barbarie de courtisans.

Saint, Lauréanus (*Laurianus*) évêque de Séville, martyr; 4 juillet, vie siècle. On lui dispute même son titre d'évêque et le siége de Séville [7]. Les Actes de son martyre n'ont pas trouvé faveur non plus devant les critiques. Les artistes ne tiennent guère compte de tout cela; et le peignent décapité, puis remettant sa tête à ses propres bourreaux pour qu'ils la portent à Séville, où l'entrée de ce précieux dépôt devait faire cesser les fléaux qui affligeaient son peuple.

Saint Romule, évêque de Fiesole et martyr; 6 juillet, sous Domitien, dit-on [8]. Une épée plongée dans la poitrine, ou tout simplement en sa main. Cf. *Puits.*

Saint Kilian évêque de Würzbourg, tué avec son prêtre

1. Cf. *Souvenirs de l'ancienne Église d'Afrique,* p. 279-285; et 285-295.

2. AA. SS. *Octobr.*, t. VI, p. 34, sq.; 56.

3. Les différentes circonstances de sa vie sont résumées dans une prose d'Autun (1530), à laquelle j'emprunterai seulement quelques strophes.

« Major domus regiæ
Ebroinus, rabie
Ferali succenditur;
Torquendus nefariæ
Ministris sævitiæ
Sanctus Dei traditur.
Venerando præsuli
Eruuntur oculi
Sæculis profuturi;
Fodiuntur terebris.
. . . . . .
Lictor vibrat gladium,
Martyr caput obvium
Dat pro Christo capite, etc. »

4. Le Missel de Liége (1486, in-folio), dans une prose en l'honneur de saint Théodard (*Urbs Legia lœta plaude*), dit de lui :

« Dum arguit transgressores,
Quosdam viros invasores
Bonorum Ecclesiæ;
Tunc (*hunc?*) ad regem properantem
Insequuntur jam intrantem
Silvam Elisatiæ.
Mox ab illis sicariis
Plagis concisus variis,
Innocens occiditur. Etc. »

5. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 629, sqq. — 6. Surius, 12 novembr.

7. *España sagrada,* t. IX, p. 147, 148, 156.

8. *Hagiol. italic.*, t. II, p. 13, sq. Les modernes lui disputent le titre de disciple de saint Pierre, et veulent qu'il soit postérieur de quelques siècles aux temps apostoliques. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 255. Selon d'autres, le siége fondé par lui serait demeuré sans titulaire (connu) pendant plus de trois cents années après sa mort.

Colmann (ou *Colomannus*) et son diacre Totnan; 8 juillet, 689. Une épée en main ou le sein percé d'un poignard. Cf. *Poignard*.

Saint Apollinaire, évêque de Ravenne; 23 juillet, v. 75. Il est considéré comme disciple de l'apôtre saint Pierre et fondateur du siége épiscopal, que plus tard les exarques voulurent parfois engager dans la révolte ou les taquineries de Constantinople contre la chaire apostolique romaine. Quoique l'on trouve saint Apollinaire peint avec une épée, il passe pour avoir été assommé à coups de massue par la populace païenne[1].

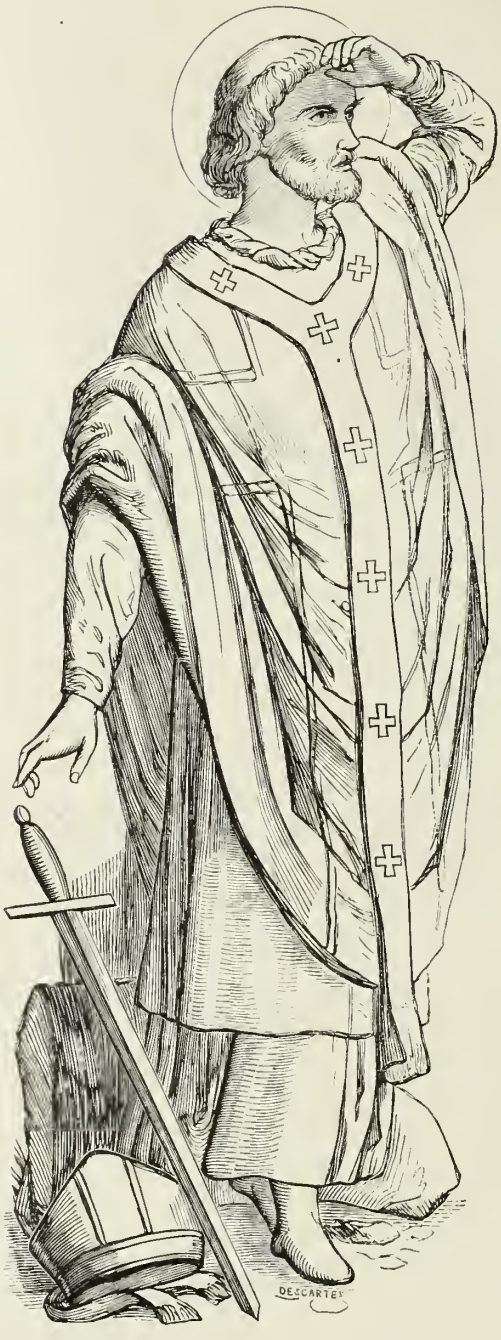
Saint Victorin, évêque d'Amiterno; 5 septembre, v. 99. Décapité sous Trajan. Une vieille peinture (Cf. Marangoni, *AA. S. Victorini*, p. 24) représente un serpent qui mord le bras du juge, tandis que le saint est condamné. Mais ses Actes n'en disent rien, et ce pourrait bien être une invention de l'artiste pour montrer dans ce magistrat idolâtre un suppôt de Satan.

Saint Saturnin, soi-disant évêque de Pampelune (Cf. *Bœuf*, p. 138). Les savants espagnols avouent aujourd'hui que la Catalogne et la Navarre ont été évangélisées par saint Saturnin (ou Sernin) de Toulouse. Mais tant que ce fait n'était pas absolument établi, les Pamplonais entendaient bien avoir un saint de ce nom qui leur fût propre; et le peuple n'y renonce pas. En conséquence, l'épée empêchait de le confondre avec celui de Languedoc; moyen de se cantonner chez soi, pour ne rien devoir aux autres.

Saint Firmin, évêque d'Amiens et martyr; 25 septembre, v. 190. Au sujet de celui-ci encore, nous risquons de nous faire une querelle avec les Navarrais. Non contents de l'avoir pour concitoyen, ils le veulent aussi évêque de Pampelune; en quoi ils ne sont défendus qu'assez mollement par l'auteur de l'*España sagrada* (t. III, p. 151), si bon patriote qu'il soit.

Saint Beztert (*Bezterdus*) évêque de Neitra, tué près de Pesth par les Hongrois païens; 24 septembre, 1046. Un glaive et des pierres rappellent que les Magyars le massacrèrent tumultuairement, avec saint Gérard de Tschonad (ou Czanad) et autres.

Saint Rosende (ou Rudesinde), métropolitain de la Galice (Cf. *Église*, p. 339). D'abord évêque de Mondoñedo, puis abbé de Celanova où il avait fondé un monastère en quittant son premier siége, il gouverna plus tard l'Église de Compostelle (*Iria, Locus apostolicus*). Là il repoussa vigoureusement les Maures du Portugal toujours prêts à déborder vers le nord, et les pirates normands qui infestaient les côtes[2].



Sans vouloir afficher aucune prétention à la sensiblerie, j'ai cru bon de ne pas donner à ce saint un air de batailleur qui pourrait scandaliser aujourd'hui quantité

1. *Hagiolog. italic.*, t. II, p. 49. — 2. Cf. *España sagrada*, t. XVII, p. 231; XVIII, 75, 79, 379-413. Le saint ne défendit pas moins vaillamment son monastère contre les seigneurs du pays, que sa patrie contre les étrangers. Maintes fois après sa mort (car de son vivant pareille chose n'était pas à craindre), il délivra miraculeusement Cella-Nova de l'oppression des *ricos-hombres* qui voulaient l'exploiter. Citons un fait de ce genre emprunté au moine Étienne (*Facta et miracula S. Rudesindi*, lib. I, cap. 1; apud *España sagrada*, XVIII 389, sq.), où les mœurs du temps se peignent assez bien. « Quemdam militem... infirmum in hoc monasterio comes dimiserat Raymundus... Sed cum quadam die ille superflua quæreret, et a cellerario... quia nimis erant, non impetraret...; ante promptuarium in impetu furoris consedit, et cuidam Æthiopi ut portas frangeret imperavit... Quod postquam compertum est monachis..., ad sepulcrum sanctissimi viri Rudesindi concurrerunt; et ut domum suam quam ipse pauperibus dederat (non militibus) una defendat, cum lacrymis postulant. Eadem vero hora effectus est mutus, et in sequenti die defunctus. » Cf. *Ibidem*, p. 388; 393, sq.; etc., etc.

de belles âmes (nous sommes si près de voir s'établir la paix universelle! jusqu'à ce que l'antechrist vienne déranger les plans des quakers). C'est pourquoi j'ai fait représenter ici ce grand évêque sondant du regard les profondeurs de l'horizon afin de surveiller les envahisseurs; et prêt à saisir le glaive, si le salut de ses ouailles lui en fait un devoir.

Prêtres et simples fidèles.

Saint Justin martyr, le plus ancien apologiste de l'Église; 13 avril, v. 168. On dit qu'il était prêtre, sans que cela soit facile à établir. Il fut décapité pour la foi sous Marc-Aurèle; et quoique ce fût probablement avec la hache, on lui donne souvent l'épée pour attribut[1].

Saint Pontien, martyr; 19 janvier, sous Antonin. Il subit la décollation après plusieurs tourments, à Spolète où il est honoré comme patron de la ville[2]. Mais au moyen âge on paraît l'avoir confondu avec saint Pontien pape; car les monnaies de Spolète lui donnent la tiare, sans doute pour en faire un saint du plus haut rang.

Saint Pancrace (Brancas, *Pancratius*), martyr à Rome. Cf. *Enfants saints,* p. 350.

Saint Sirenus moine grec, martyr en Pannonie; 23 février, 307. Il fut décapité pour la foi, après avoir repoussé une fausse accusation.

Saint Antonin martyr, patron de Pamiers en France, et de Palencia en Espagne; 2 septembre, vers le IIe siècle. Tout ce que sa légende offre de plus clair, c'est qu'il fut décapité et mis en pièces[3]. Les lambeaux de son corps, jetés dans un fleuve, furent respectés par les eaux et recueillis avec soin. Mais on en a fait le fils d'un roi d'Apamée, un ermite de Saint-Augustin, etc.; ce qui ne repose sur rien du tout. Les gens de Pamiers veulent que sa tête et quelqu'un de ses membres, portés par une barque que conduisaient des anges ou des aigles, soient venus aborder chez eux aux rives de l'Ariége[4]. Le saint Antolin des Espagnols est-il un autre personnage? Question fort débattue.

Saint Aquilin, prêtre et martyr; 29 janvier, époque difficile à déterminer. On le voit, la gorge percée par une épée, devant un autel. Il semble que ce soient les ariens qui l'assassinèrent à Milan pendant qu'il célébrait la messe, dit-on[5].

Saint Anthime, prêtre a Rome; 11 mai, sous Dioclétien. Décapité après avoir été précipité dans le Tibre sans y trouver la mort[6].

Les saints Argée, Narcisse et Marcellin (ou Marcel), frères; 2 janvier, sous Licinius. L'épée que l'on donne parfois aux trois frères ne convient réellement qu'aux deux premiers, qui étaient soldats, et auxquels on trancha la tête. Marcellin, le plus jeune, fut précipité dans la mer Noire[7].

Saint Pantaléon, martyr (Cf. *Arbre,* p. 66; *Clou,* etc.). On lui donne l'épée avec la palme; mais sa décapitation eut lieu avec des circonstances extraordinaires. Après l'avoir soumis à de nombreuses tortures, comme on voulait lui trancher la tête, le glaive émoussé miraculeusement refusa de servir le bourreau. Le saint alors pria Dieu de laisser mettre un terme à tant d'épreuves et encouragea l'exécuteur qui ne voulait plus prêter son bras aux fureurs du prince. Cette fois le coup porta tout de bon[8].

Saint Gordius chef militaire, martyrisé sous Licinius; 3 janvier, v. 304. Élevé dans la foi chrétienne, il abandonna le service en voyant que le christianisme en était banni par des princes décidément idolâtres. Mais pensant, après quelque séjour dans la solitude, qu'on devait afficher sa croyance pour dégager les âmes branlantes, il vint se déclarer à Césarée de Cappadoce durant les jeux publics. La décollation du confesseur suivit de près cette généreuse témérité[9].

Saint Félix prêtre, et saint Fortunat diacre; 23 avril, v. 212. Ils furent décapités à Valence de Dauphiné, où saint Irénée les avait envoyés, dit-on, pour prêcher l'Évangile[10]. Saint Fortunat porte parfois une crosse, peut-être comme archidiacre; parce que cette dignité entraînait mainte fonction accomplie au nom de l'évêque et sous la res-

1. AA. SS. *Octobr.*, t. VIII, p. 386-398.
2. *Hagiolog. italic.*, p. 42, sq.
3. Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. I, p. 340, sqq. Pour réunir ce que j'en ai dit ou promis sous des titres divers (*Aigle,* p. 25; *Barque,* p. 124), voici quelques strophes d'une séquence empruntée à un ancien missel de Toulouse (Angers, 1540) :

« Nobilis etenim stirpe regia,
Nobilior fide propter opera,
Eruditus denique lege sacra,
Doctores habuit magnos in Eccle-
Ordine, vita, moribus, gratia, [sia.
Qui non discrepabant a fide catho-
A quibus factus levita, [lica.
Missus erogare semina,
Multorum rigat arida
Fluento perenni pectora.
Patrat miracula,
Pellit dæmonia,
Fugat cuncta vitia;
Sic Romæ propinqua,
Sic et plura loca
Visitat in Gallia.
Confessio pretiosa
Sanctum Christi militem vexit ad
Nam pro fide catholica [cœlestia.
Cæsus, capite plectitur in castro
Cujus ut una [Apamia.
Cruor stillavit in fluenta,
Gurgitis in fundo annexus
Lapidi, non est lapsus
Cum aqua. . . . . .
Famulatur subinde sors angelica
Quæ caput susceperunt in navicula,
Et sub aquilarum forma, [gnora.
Valli nobili præbent sancta pi-
O res mira, res nova, res inaudita!
Quam sibi contigisse stupet natura.
Retrograditur carina,
Quamvis humana desint adminicula.
Corpus in frusta cæditur,
Multa gurgitis spargitur
In fluenta;
Sed nil perficit invidia.
Compage sua nectuntur membra,
Corpori redditur forma sua,
Siccum remanet in arena.
Mirandis succedunt miranda,
Quia cursum suspendit unda :
Sceleris pro vindicta
Tendit in Apamia,
Diruit ædificia.
Stupens ergo tot miracula,
Ad se gentilis plebs reversa,
Vana spernit idola;
Et ad fidem conversa,
Baptismo lavat crimina.
. . . . . .
Quæ cum humana lætitia
Sancti martyris levat pignora.
Levatur corpus ex arena,
Levatur sanguis clausus petra;
Joannes et Almachius una,
Et sociat sepultura
Quos junxerat et fides et opera. Etc. »

4. Cf. Tamayo Salazar, *Anamnesis,* 2 septembr., p. 30. — P. de Natalib., libr. VIII, cap. XXIV. Cependant il est juste de dire que de graves auteurs modernes n'ont pas cru pouvoir accorder leur suffrage aux vieux légendaires sur ce point.
5. *Hagiol. italic.*, t. I, p. 63.
6. *Hagiol. ital.*, t. I, p. 268.
7. Cf. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 82, sq.
8. P. de Natalib., libr. VI, cap. CXLVI.
9. *Menolog. græc.*, t. II, p. 79. — AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 130-133.
10. Cf. AA. SS. *April.*, t. III, p. 97. sqq.

ponsabilité de celui-ci, l'archidiacre étant son mandataire habituel.

Aux deux saints précédents on joint parfois un autre diacre, saint Achillée. Tous trois, avant leur décollation, subirent diverses cruautés auxquelles le glaive mit fin.

Les saints Faustin et Jovite, frères; 15 février, v. 122. Faustin était prêtre, et Jovite diacre. Après avoir été exposés à bien des tourments en divers lieux, ils furent décapités près de Brescia; et cette ville les honore comme ses protecteurs[1].

Saint Cyprien d'Antioche, surnommé le Magicien (Cf. *Démon*, p. 310). Il fut décapité à Nicomédie sous Dioclétien.

Saint Lazare de Trieste, martyr; 12 avril, sous Antonin. Il paraît avoir été diacre, et avait atteint un âge très-avancé lorsqu'il confessa Jésus-Christ devant le gouverneur. Cruellement frappé d'abord à coups de bâton, il eut ensuite la tête tranchée près de Trieste où son culte subsiste encore avec le titre de patron[2].

Saint Julien patron de Macerata, martyr à Rimini[3]; 22 juin. A San Miniato de Florence, on l'a représenté l'épée en main; mais la monnaie de Macerata lui donne tantôt l'épée, tantôt la lance. Il est vrai que les monnayeurs qui le dessinaient à cheval auront prétendu lui attribuer ainsi la profession militaire, plutôt qu'exprimer son genre de mort.

Saint Alexandre de Bergame, martyr (Cf. *Armes, Armure,* p. 78; *Mets*). Les Lombards le tiennent pour un des officiers de la légion Thébaine; et l'on raconte que, condamné à mort, il fut sauvé une première fois (près de Côme) parce que le bourreau fut pris d'un saisissement subit qui l'empêcha de manier son glaive. Le saint, tandis qu'on le ramenait en prison, s'évada; mais repris à Bergame, il fut décapité en cet endroit[4].

Saint Marcel centurion, martyr en Afrique. Cf. *Ceinture,* p. 181; *Armes*.

Les saints Nazaire et Celse, martyrs; 28 juillet, sous Néron. Celse était presque enfant, et accompagnait Nazaire dans ses courses apostoliques. Ils furent décapités tous deux à Milan[5].

Saint Valentin, prêtre et martyr (Cf. *Auréole,* p. 99; *Aveugles*)[6].

Saint Pélage martyr, patron de Constance; 28 août, sous Numérien. Il était presque enfant, dit-on, et ne doit pas être confondu avec son homonyme de Cordoue. On raconte qu'il fut plongé dans l'huile bouillante avant de subir la décollation[7].

Saint Pélage, patron de Cordoue (Cf. *Ciseaux,* p. 224). Nous avons vu que l'on n'était pas d'accord sur l'instrument principal de son martyre; mais les artistes lui ont plusieurs fois donné un glaive, ne fût-ce que pour rappeler qu'il avait été mis en pièces.

Saint Valérien, patron de Tournus; 15 septembre, v. 178. Il était compagnon de saint Marcel, et fut décapité après avoir été déchiré avec des ongles de fer[8].

Les saints Juste et Pasteur, frères; martyrisés à Alcala (Cf. *Enfants saints,* p. 350; etc.). Le gouverneur Dacien, furieux de voir des enfants mépriser ses menaces et ses bourreaux, leur fit trancher la tête. On dit que la trace de leurs genoux demeura imprimée dans la pierre sur laquelle ils furent exécutés[9].

Saint Hermès, martyr a Rome; 28 août, sous Adrien. On veut qu'il ait été préfet de Rome avant d'embrasser la foi qu'il paya de son sang[10].

Saint Acilius, patron de Straubingen (Cf. *Armure,* p. 78; etc.). Il passe pour décapité sous Domitien.

Les saints Félix et Janvier, décapités a Héraclée; 7 janvier, époque indéterminée[11].

Saint Polyeucte, martyr en Arménie; 11 janvier, sous Dèce et Valérien. Il avait porté les armes et fut décapité par ordre du gouverneur qui était son beau-père[12]. Ce sont les Actes de ce martyr qui ont fourni au grand Corneille la matière de sa belle tragédie.

Saint Quirin, martyr (Cf. *Bras,* p. 148; *Cheval,* etc.). Tribun militaire, il fut chargé par l'empereur Adrien de retenir prisonnier le pape saint Alexandre. Les miracles que le captif opéra sous ses yeux, et particulièrement la guérison de Balbine sa fille, déterminèrent Quirin à recevoir le baptême avec tous les siens. Le juge, irrité de cette conversion et de la fermeté que montra le néophyte, lui fit arracher la langue; et, après l'avoir fait mutiler et traîner par des chevaux, mit fin à ses supplices par la décollation[13].

Saint Placide, disciple de saint Benoît et fondateur de

1. *Hagiolog. italic.*, t. I. p. 102.
2. *Ibid.*, t. I, p. 193.
3. *Ibid.*, t. I, p. 385.
4. AA. SS. *August.*, t. V, p. 804. — *Hagiol. italic.*, t. II, p. 128.
5. Labus, *Fasti,* 28 di luglio.
6. *Hagiolog. ital.*, t. I, p. 100.
7. AA. SS. *August.*, t. VI, p. 151-163.
8. AA. SS. *Septembr.*, t. V, p. 13-23, sqq.
9. Citons à titre de curiosité hagiographique (plutôt que comme modèle littéraire) cette pieuse parodie de Virgile qu'on lit sous une ancienne gravure espagnole, où les deux petits saints portent la palme près de la pierre qui conserve l'empreinte de leurs genoux :

« Hic inter densas corylos *mors fausta* gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nuda connixa reliquit. »

Transformer les bucoliques en histoire des saints, ce n'est pas plus difficile que cela. Ceux ou celles qui jadis rédigèrent les centons virgiliens ou homériques en analyse de l'Évangile, s'y donnaient au moins le mérite d'un certain casse-tête. L'estampe de Madrid (*Orozco sculpsit*) n'a besoin que d'un ou deux mots sur deux vers, pour prendre son bien où elle croit le trouver.

10. *Hagiol. italic.*, t. II, p. 137.
11. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 356.
12. *Menolog. græc.*, t. II, p. 89. — AA. SS. *Januar.*, t. I, 666, sq.
13. *Hagiol. ital.*, t. X, p. 172. Une hymne publiée par M. Mone (*Hymni... medii ævi,* t. III, p. 488, sq.), et probablement faite pour l'abbaye de Tegernsée, analyse sans beaucoup de façons le martyre de notre saint et la translation de ses restes en Bavière :

« Quem Cæsar ferox Claudius (*sic*) Plaga affligens verberum,
Rebus nudavit omnibus; Uti negaret Dominum.

la première abbaye bénédictine en Sicile; 5 octobre, v. 546. Il y fut massacré avec trente-trois de ses moines par des pirates, Maures peut-être[1]; et qui, pour cette raison, reçoivent souvent le costume des Sarrasins, comme s'ils eussent été mahométans déjà. Mais les anciens avaient remarqué une grande similitude de mœurs entre les Maures et les Arabes; il ne serait donc pas surprenant que le costume des uns et des autres eût dès lors quelque ressemblance[2].

Saint Venant, ermite près d'Aire en Artois; 10 octobre, v. 780. Une épée à la main; parce qu'il fut tué, mutilé, puis précipité dans la Lys par un des prétendants à la main de sainte Isbergue. On le regardait, et à bon droit, comme ayant conseillé à cette princesse de garder sa virginité. C'est à lui que la ville de Saint-Venant doit son nom[3].

Saint Euloge de Cordoue, prêtre et martyr; 11 mars, 859. Décapité pour la foi après avoir été flagellé cruellement par ordre des Maures. Il venait d'être élu pour le siége métropolitain de Tolède[4].

Saint Zoïle de Cordoue, martyr; 27 juin, sous Dioclétien. On le trouve représenté avec une épée et couronné de feuillage. Je suppose que c'est dans l'intention de montrer sa victoire sur les persécuteurs. Il était jeune, et la considération que lui valait sa naissance peut le faire regarder comme chef des dix-neuf chrétiens martyrisés avec lui. On prétend que le gouverneur lui-même saisit le glaive pour donner la mort à ce saint adolescent qui semblait se jouer de la cruauté des bourreaux[5].

Saint Secundin, martyrisé à Cordoue; 21 mai, sous Dioclétien.

Saint Aciscle frère de sainte Victoire, et martyrisé avec elle à Cordoue; 17 novembre, sous Dioclétien. Après divers tourments qu'il avait partagés avec sa sœur, il termina sa vie par la décollation[6].

Saint Victor de Brague, martyr; 12 avril, v. 302. Il était jeune et portait les armes, dit-on. Simple catéchumène, l'épée du bourreau le baptisa dans son sang[7].

Saint Lambert de Saragosse, martyr; 19 juin, sous Dioclétien, dit-on. Je le trouve tenant une épée et blessé à une jambe. Cependant sa légende ne parle guère que de sa décollation; et ce fut l'œuvre d'un maître infidèle dont il était esclave ou colon. Quelques-uns veulent qu'il ait vécu du temps des Maures[8].

Saint Hiéron (Iéron), prêtre et moine; 17 août, 856. Il fut tué par les Normands à Nordwyck, dans le diocèse de Harlem[9]; et comme il passe pour être issu d'une famille distinguée (d'Irlande ou d'Écosse), on lui met quelquefois un faucon sur le poing, ce qui fait une singulière figure avec la chasuble.

Saint Jules de Silistria, martyr; 27 mai, sous Alexandre Sévère. Militaire et âgé, il servait en Mésie; et pour n'avoir pas voulu renoncer à Jésus-Christ, il fut décapité sur la rive du Danube[10].

Saint Isaac moine, martyrisé a Cordoue; 3 juin, 851. Le juge musulman lui fit trancher la tête pour avoir blâmé la doctrine de Mahomet[11].

Saint Ange, carme; 5 mai, v. 1225. Un sabre lui fend la tête ou une épée lui perce la poitrine; quelquefois l'un et l'autre. Il fut assassiné en Sicile par ordre d'un incestueux auquel il avait arraché l'objet de sa passion.

Saint Trudpert (*Trudbertus*), ermite et martyr en Brisgau; 26 avril, v. 643. Un glaive plongé dans la poitrine. Il fut assassiné dans sa cellule par des gens que le comte du pays avait chargés de lui construire une habitation[12].

Saint Galgan, ermite après avoir été chevalier (Cf. *Cheval*, p. 212). Sa jeunesse avait été adonnée à la violence, mais la mort de son père lui fut une occasion de rentrer en lui-même. Luttant entre le désir de vivre tout entier à Dieu, et les sollicitations de sa famille qui voulait le retenir dans le monde, il fut ramené à sa première résolution par une résistance opiniâtre que lui opposa son cheval lorsqu'il allait visiter la femme qu'on lui destinait. Par manière de consulter le Ciel, dans sa simplicité un peu rustique, il frappa de la pointe de son épée le roc où elle s'enfonça jusqu'à un palme de la garde. Ce lui fut un signe que Dieu le voulait arrêter là; et il vécut désormais en solitaire sur le mont Siépi, dans le territoire de Sienne[13].

Saint Jean Gualbert, abbé (Cf. *Croix, crucifix*, p. 291). On le représente souvent au moment qui décida de sa conversion, c'est-à-dire l'épée à la main et prêt à percer un homme qui lui demande grâce. Il avait rencontré dans les environs de Florence le meurtrier d'un de ses proches; et cet homme s'étant précipité à ses pieds les bras en croix, Jean s'interdit une vengeance que tout semblait faciliter.

Saint Gérold de Cologne, honoré comme martyr à Crémone; 7 octobre, 1241. On le représente en costume de pèlerin, la poitrine percée d'un glaive. Il se rendait à Rome en pèlerinage, et fut tué par des malfaiteurs qu'il

Et nocte cæsum gladio,
Tiberi mersit fluvio;
Ibi levatur provido
Sancti pastoris studio,
. . . . . .
Dehinc in fines Noricas (*sic*)
Summa delatus gloria,
Signorum efficacia
Tota pollet Bavaria.
Istic virtute martyris
Furor fugatur dæmonis;
Lumen orbatus recipit,
Gressum claudicans revehit;
Omnis hic languor pellitur,
Salus optata redditur.
Etc. »

1. *Hagiol. ital.*, t. II, p. 220. — AA. SS. *Oct.*, III, 94, sqq.
2. Cf. *Souvenirs de l'ancienne Église d'Afrique*, p, 10; et 23, sv.
3. AA. SS. *Octobr.*, t. V, p. 127-133.
4. Cf. *España sagrada*, t. V, VII et X.
5. Cf. *España sagrada*, t. X, p. 306, sg.; 250, 258, etc.
6. *Ibid.*, t. X, p. 288, 295, etc.
7. *Ibid.*, t. XV, p. 265, sgg.
8. *Ibid.*, t. XXX, p. 296, 298.
9. AA. SS. *August.*, t. III, p. 475, sqq.
10. AA. SS. *Maii*, t. VI, p. 660, sq.
11. *España sagrada*, t. X, p. 365.
12. AA. SS. *April.*, t. III, p. 424, sqq.
13. Cf. *Hagiolog. ital.*, t. II, p. 324.

voulait apaiser dans une rixe, sur les bords du Pô. Ceux-ci, soit par colère, soit dans l'espoir de trouver de l'argent sur lui, le percèrent de coups [1].

Je donne, d'après les Bollandistes (*l. cit.*), le dessin d'un buste d'argent où la ville de Cologne conservait les reliques de l'homme de Dieu. On n'avait pas manqué d'y inscrire le titre de *Civis coloniensis,* qui le recommandait particulièrement à la confiance de ses compatriotes ; et il était spécialement invoqué contre les fièvres. Je ne saurais dire si ses restes et son culte ont traversé sans atteinte la grande révolution du XVIII[e] siècle.

On pourrait bien représenter de même saint Almaque (*Almachius, Telemachus*), solitaire d'Orient ; 1 janvier, 404. Indigné de la persistance que conservait la passion populaire pour les spectacles de gladiateurs, il vint à Rome et se jeta dans l'amphithéâtre au milieu des combattants. Percé par eux, ou même lapidé (dit-on) par le peuple dont il venait troubler les joies inhumaines, il ne réussit pas moins dans son charitable projet ; car l'empereur Honorius profita de cette mort généreuse pour supprimer les jeux sanglants du Cirque [2].

Saint Parfait (*Perfectus*), prêtre et martyr a Cordoue ; 18 avril, 850. Décapité par ordre des mahométans, pour avoir témoigné son mépris de leur doctrine [3]. Je ne saurais expliquer pourquoi il est peint quelquefois en costume militaire. Est-ce le fait d'un artiste ignare, ou voulait-on dire qu'il s'est montré valeureux champion de Jésus-Christ? Saint Paul écrit, il est vrai, à son disciple Timothée : « Porte la fatigue comme un bon soldat du Christ, » mais cette expression et autres semblables [4] ne gagnent pas à être traduites pour les yeux. Cependant je ne voudrais point affirmer qu'elles n'aient jamais servi à faire enrôler rétroactivement dans la milice séculière plus d'un martyr qui n'avait de sa vie porté le casque ou manié le glaive. Cf. *Armes, armure,* p. 71.

Les saints Servand et Germain frères, dit-on, et martyrisés à Cadix ; 23 octobre, sous Dioclétien. La décollation qui récompensa leur zèle pour répandre l'Évangile, mit fin à divers supplices où ils s'étaient montrés inébranlables [5]. Avec l'épée, on leur donne aussi un lis ; peut-être pour indiquer l'agréable odeur qui se répandit dans l'église de Sainte-Eulalie à Mérida, quand le corps de l'un d'eux y fut découvert après plusieurs siècles.

Saint Sérapion d'Alexandrie, martyr ; 14 novembre, 249. Quoiqu'il ait eu tous les membres brisés ou disloqués, après quoi on le précipita du toit de sa maison dans la rue, je le trouve représenté une épée à la main ; mais j'ignore si le glaive a terminé ses tortures.

Un autre saint Sérapion, de Corinthe (31 janvier, sous Dèce), fut décapité pendant qu'il était suspendu la tête en bas [6].

Les saints Eubule et Adrien, martyrisés a Césarée de Palestine ; 5 et 7 mars, ou 3 février, v. 308. Ils furent décapités après avoir été livrés à des lions qui les respectèrent, se bornant à lécher les pieds de ces confesseurs devant tout le peuple [7].

Les saints Nérée et Achillée, frères ; 22 mai, sous Trajan. Ils étaient au service de sainte Flavie Domitille ; et sommés de renoncer à Jésus-Christ, ils déclarèrent que c'était chose indigne d'hommes baptisés par saint Pierre. Sur quoi ils subirent généreusement la décollation [8].

Les saints Jean et Paul frères, martyrs ; 26 juin, sous Julien l'Apostat. Après avoir appartenu à la maison de sainte Constance, fille du grand Constantin, ils vivaient occupés de bonnes œuvres. Sur leur refus d'abandonner la foi, on les décapita dans leur maison pour ne pas afficher une barbarie qui pouvait émouvoir le peuple. Térentien, qui avait été chargé de cette exécution, se convertit bientôt lui-même en voyant son fils en proie aux

1. AA. SS. *Octobr.*, t. III, p. 957, 963.

2. Labus, *Fasti*, 1 di gennajo. — *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 2. Il semblerait que la forme *Télemaque* donnée à son nom aura pu prendre origine dans la fin qu'il apporta aux combats de gladiateurs. Mais avec ces étymologies, on risquerait d'aller fort loin et de traiter l'histoire un peu trop lestement.

3. *España sagrada*, t. X, p. 358, sgg.

4. II Tim. II, 3. Cf. I Tim. I, 18. — II Cor. X, 4. — Ephes. VI, 17. — I Thess. V, 8. — Etc.

5. *Breviar. gothic.*, Hymn. :

« Illi pœnas expectabant
Christi amore interriti :
Dulce tunc illis cremari,
Dulce ferrum perpeti ;
Validisque offerenda
Corpora supplicils.
Nos Christum nempe fatentes
Execramus idola ;
Et cœlestem adorantes
Temnimus terrestria.
Absit ut ritu profano
Inclinemus corpora.
Hæc loquentes obruuntur
Mille pœnis martyres ;
Nexibus manus utrasque
Flexus involvit rigor,
Et calybs adtrita colla
Duris ambit circulis.
Nobilis per vulnus amplum
Porta justis panditur ;
Quosque Christus candidatis
Adgregat cohortibus,
Miscet choris Angelorum
Et coronat præmiis. Etc. »

6. *Menolog. græc.*, t. II, p. 148. Il y est nommé Sarapion.

7. AA. SS. *Mart.*, t. I, p. 644. — *Menol. græc.*, t. II, p. 157.

8. Cf. *Breviar.*, et *Hagiolog. ital.*, t. I, p. 270.

esprits malins, puis guéri tout d'un coup en s'approchant du tombeau des deux frères. En conséquence, le père et le fils qui s'étaient fait baptiser, furent décapités à leur tour [1].

Saint Sandale (*Sandalius*), martyr à Cordoue; 3 septembre, sous Dioclétien. On a peu de détails sur sa vie, et l'époque même de sa mort est contestée [2].

Les saints Facondin (ou *Facundus*) et Primitivus frères, dit-on, et même fils du martyr saint Marcel de Léon; 27 novembre, sous Marc-Aurèle. On a donné à saint Marcel de Léon un bon nombre d'enfants dont la généalogie n'est pas toujours facile à établir. Quoi qu'il en soit, les deux martyrs dont nous parlons sont regardés comme ayant souffert la mort en Galice [3]. C'est, je crois, ce saint *Facond* qui a laissé son nom à la ville de Sahagun, sous une forme propre à dépayser plus d'un lecteur.

Saint Christophe de Cordoue, moine et martyr; 20 août, 852. Les Sarrasins lui firent couper la tête, ainsi qu'à son compagnon saint Léovigilde, moine aussi, mais natif de Grenade; et les corps des deux saints furent jetés dans les flammes [4].

Saint Boniface, abbé de Saint-Martin en Hongrie et martyr. Il fut tué ou blessé grièvement à coups de sabre (v. 1007) par des Magyars païens qu'il s'efforçait de convertir.

Saint Germain, abbé de Granfel, tué avec saint Randoald, son compagnon (21 février, 666), par les gens d'un seigneur auquel il avait reproché ses pilleries [5].

Saint Accurse, franciscain; 16 janvier, 1219. Il fut martyrisé à Maroc avec quatre autres religieux du même Ordre (saint Bérard, saint Otton, etc.), que saint François d'Assise avait envoyés chez les Maures d'Afrique. Leurs reliques transportées à Coïmbre valurent au nouvel Ordre l'acquisition de saint Antoine de Padoue, qui voulut prendre un habit sitôt sanctifié par le martyre. Saint Accurse est souvent représenté avec une épée plongée dans le sein.

Saint Ferdinand III, roi de Castille et de Léon (Cf. *Clef*, p. 228). L'épée dans sa main, comme dans celle de saint Étienne, roi de Hongrie, et d'autres encore, indique les fréquentes occasions qu'il eut de tirer le glaive pour l'honneur de Dieu. Sa vie fut comme une croisade continuelle contre les mahométans, et il songeait même à porter ses armes en Afrique lorsqu'il mourut.

Saint Pierre de Vérone, dominicain (appelé souvent saint Pierre martyr). Cf. *Assassinat*, p. 89. Une épée ou un sabre lui entame le crâne. Cette façon de le peindre, toute disgracieuse qu'elle soit, paraît avoir plu aux Dominicains; car elle s'est répétée très-fréquemment. Cependant Jean de Fiesole (l'Angelico) a coutume de représenter tout simplement une entaille béante dans la tête du saint. Pierre fut assassiné, entre Côme et Milan, par des hérétiques dont il surveillait le prosélytisme; et baigné dans son sang, il se mettait encore à tracer du doigt le *Credo* sur la terre, comme se félicitant de mourir pour la foi.

Le B^x André Bobola martyr, de la Compagnie de Jésus; 23 mai, 1657. Un sabre lui entame le crâne ou le cou. Ce n'est qu'une indication adoucie des nombreuses tortures qu'il endura entre les mains des Cosaques schismatiques à Janow, près de Pinsk.

Le B^x Gondelin (*Guntelinus*), cistercien; 13 septembre, XIII^e siècle. Une épée à ses pieds indique qu'il avait abandonné la vie militaire pour se faire religieux. Anglais, il passait dans le monde pour un fier-à-bras, et s'était proposé d'abord d'aller s'entretenir la main en Palestine aux dépens des infidèles [6].

Saint Jean de Sahagun, ermite de Saint-Augustin (Cf. *Calice*, p. 176; etc.). Une ou plusieurs épées à ses pieds rappellent les beaux résultats de ses prédications; surtout pour l'apaisement des haines et de la discorde à Salamanque [7].

Femmes.

Sainte Flavie Domitille (Cf. *Couronne*, p. 268) décapitée sous Trajan avec ses deux sœurs de lait, Theodora et Euphrosyne.

Sainte Tatienne, diaconesse; 12 janvier, sous Alexandre Sévère. Décapitée à Rome après diverses cruautés, dont plusieurs étaient demeurées sans effet par la protection divine [8].

Sainte Théodora d'Alexandrie, vierge et martyre; 28 avril, 304. On la peint quelquefois la face voilée, pour exprimer ce que voici: Conduite dans un lieu infâme pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, elle y fut remplacée par un soldat chrétien nommé Didyme qui changea de vêtements avec elle. Didyme ayant été condamné à mort pour cette substitution, Théodora se présenta pour subir la peine capitale à la place de celui qui l'avait sauvée de l'opprobre; et tous deux furent décapités ensemble.

Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre; 25 novembre, 307. On pourrait imaginer que l'épée dans sa main marque la parole de Dieu sur ses lèvres; puisque la roue dentée [9] (non pas toujours brisée) semble indiquer en somme le genre de son martyre. Toutefois, elle subit la décollation après que l'appareil destiné à son supplice eut été brisé par la foudre.

Sainte Bonose, martyre à Porto près de Rome; 15 juil-

1. *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 392, 393,
2. *España sagrada*, t. X, p. 335.
3. *Ibid.*, t. XXXIV, p. 314, sgg., et 390-400; t. XVII, p. 226, etc.
4. *Ibid.*, t. XII, p. 209, 420 sgg., 430; et t. X, p. 474, 393, 255.
5. *Calendar. benedict.*, 21 februar.
6. Vincent. Bellovac., *Spec. hist.*, XXIX, 6, sqq.
7. *Breviar.*, 12 jun., lect. v.
8. *Menolog. græc.*, t. II, p. 98. — Brautii *Martyrol. poeticum.* Gallonio, *Vergini romane.*
9. Souvent même ce n'est qu'une roue ordinaire Cf. p. 372.

let, sous Sévère. Décapitée après avoir été battue de verges. On raconte qu'elle avait converti quatorze soldats qui souffrirent la mort avec elle.

Sainte Catherine.

Sainte Julienne de Nicomédie, vierge et martyre (Cf. *Démon,* p. 310). Son martyre se termina par la décollation.

Sainte Euphémie de Chalcédoine, vierge et martyre; 16 septembre, v. 304. Un glaive plongé dans la poitrine ou dans le cou. On raconte qu'elle avait été respectée par trois lions auxquels on l'avait livrée [1]. On la voit aussi sur un bûcher, dont les anges détournent les flammes sur les bourreaux. Quelquefois l'épée est remplacée entre ses mains par une lance.

Sainte Engracia (Encratide) vierge et martyre, a Saragosse (Cf. *Clou,* p. 233). On dit que la décapitation mit fin à ses tortures.

Sainte Eugénie de Rome, vierge et martyre; 25 décembre, v. 262. Décapitée après plusieurs tourments que l'aide du Ciel lui avait fait surmonter. Ainsi, jetée dans le Tibre, puis dans une fournaise, elle en était sortie sans atteinte [2].

Sainte Victoire de Rome, vierge et martyre; 23 décembre, sous Dèce. Elle avait été fiancée à un païen; et comme elle refusait aussi bien de l'épouser que de sacrifier aux idoles, le bourreau lui perça le cœur d'un glaive.

Il y a plusieurs saintes du même nom de Victoire, qui ne doivent pas être confondues avec celle ci.

Sainte Prisque, vierge et martyre a Rome; 18 janvier, sous Claude. Elle périt par le glaive après diverses tortures.

Les saintes Basilisse et Anastasie, martyres à Rome où elles avaient été converties par saint Pierre; 15 avril, sous Néron. On leur trancha la tête après leur avoir fait couper la langue et les pieds.

Sainte Fusque et sainte Maure sa nourrice, égorgées l'une près de l'autre; 13 février, sous Dèce. Sainte Fusque était âgée de quinze ans; et née à Ravenne de parents païens, elle avait été baptisée par les soins de sa nourrice. Leurs reliques sont honorées à Torcello.

Sainte Réparate, vierge et martyre a Césarée de Palestine; 8 octobre, sous Dèce. Elle endura divers tourments qui se terminèrent par l'épée. D'anciennes légendes racontent que l'on vit son âme monter au ciel en forme de colombe [3].

Sainte Dympne (Dymphne, etc.) vierge et martyre, honorée spécialement à Gheel contre la folie, l'épilepsie et les possessions (Cf. *Démon,* p. 310). Ce fut son père qui la tua : soit en la décapitant, soit en lui fendant ou lui perçant la tête de son épée [4].

Sainte Maxellende vierge et martyre, à Caudry dans le Cambrésis; 13 novembre, 670. Elle fut tuée par un jeune homme furieux de l'avoir vue résister à ses avances passionnées.

Sainte Susanne de Rome, vierge et martyre (Cf. *Couronne,* p. 270). Décapitée pour avoir refusé d'épouser le fils de Dioclétien, dit-on [5].

1. Cf. P. Chrysolog., *Serm. XCVII,* not. 2 (Augsb., p. 147). — Mantegna, ap. d'Agincourt, *Peinture,* pl 139.

2. Sa légende n'est pas sans bien des difficultés, dont il sera dit un mot sous le titre *Groupe* (trois à trois), à propos des saints Prote et Hyacinthe. On la trouve çà et là entourée de flammes; serait-ce par allusion à la fournaise, ou parce que d'anciens missels la substituent à sainte Anastasie dans le canon de la messe?

3. AA. SS. *Octobr.,* t. IV, p. 24-41.

4. AA. SS. Belgii, t. V, p. 310-324.

5. *Hagiolog. italic.,* t. II, p. 91.

Sainte Julienne (ou plutôt Julie), vierge et martyre a Troyes, honorée à Jouarre; 21 juillet, sous Aurélien. Sa légende française lui fait convertir l'empereur Claude [1]; mais ce qui est le plus avéré, c'est qu'elle fut décapitée pour la foi.

Sainte Rainelde (Rénule, etc.). Cf. *Chevelure*, p. 214.

On citerait bon nombre d'autres saints et saintes qui peuvent avoir l'épée pour caractéristique en diverses contrées. Nous avons noté les plus célèbres, et l'on ne doit pas nous en demander davantage; car nous ne prétendons pas épuiser toutes les légendes locales.

ÉPI.

Je trouve sainte Walburge abbesse (Cf. *Fiole*), indiquée comme portant des épis. Cela est fort rare, et peut être le résultat d'un symbolisme filé trop fin pour ce que je possède de sagacité.

Sainte Fare (ou Burgondofare), abbesse; 7 décembre, 655. Tenant un bouquet d'épis ou même un épi seul. On raconte que saint Columban, reçu par le père de la sainte qui était encore toute jeune, remarqua dans sa main des épis de blé qu'elle portait en manière de fleurs. Sur quoi il prédit la sainteté future de cet enfant : annonçant dans son langage biblique, que le *froment des élus* serait le partage de cette petite vierge; et que Jésus-Christ ne lui voulait pas d'autre amour que celui de l'Époux céleste [2].

ÉPIEU, DEMI-PIQUE (esponton).

Comme indice de profession ou d'occupations ordinaires, l'épieu peut être donné aux saints chasseurs : saint Eustache, saint Hubert, saint Conrad de Plaisance, etc.

Saint Ischyrion, martyr; 22 décembre, sous Dèce. Tué d'un coup d'épieu ou de pal aiguisé. Il administrait les biens d'un riche idolâtre à Alexandrie; et son maître l'ayant inutilement pressé d'abandonner le christianisme, se laissa emporter par la colère jusqu'à lui percer les entrailles [3].

ÉPINES.

Nous avons groupé sous le mot *Couronne* ce qui regarde les couronnes d'épines, et l'article *Buisson* renferme plusieurs détails qu'on aurait pu chercher ici; ce qui abrégera d'autant notre tâche pour le moment. Signalons en passant la belle allégorie de Giotto dans l'église d'Assise, lorsqu'il représente les épousailles de saint François et de la Pauvreté, d'après l'indication de Dante. La fiancée marche pieds nus au milieu des épines, et les enfants la poursuivent à coups de pierre; mais à la hauteur de sa tête les épines portent des roses, et dans le ciel un palais s'élève pour la recevoir, etc.

Les dix mille martyrs tués sur le mont Ararat du temps d'Adrien. Cf. saint Acace, *Couronne d'épines*, p. 271; *Saints auxiliaires* (croix, saints crucifiés). Quoi qu'il en soit de la légende et de son caractère historique, les artistes du moyen âge, en Allemagne surtout, ont représenté fréquemment cette énorme tuerie. Bon nombre de martyrs sont peints sur la croix; tandis que d'autres, précipités sur des pals aiguisés ou des épines gigantesques, ont le corps percé de mille façons plus cruelles les unes que les autres [4].

Saint Sabas Goth, martyr; 12 avril, 372. Il était du nombre des premiers enfants de l'Église dans la nation gothique, et scella sa foi de son sang. On le représente parfois plongé ou précipité dans l'eau, parce qu'il fut noyé dans la Musava (en Valaquie); parfois tenant en main des épines, pour rappeler qu'il fut traîné sur des épines après avoir été fouetté cruellement.

Saint Aventin de Troyes, prêtre et solitaire ou abbé; 4 février, v. 540. Près de lui un ours auquel il tire une épine du pied. Cf. *Ours*.

Saint Gerlache, ermite (Cf. *Arbre*, p. 67). Le pied traversé par une épine. Après avoir résolu de consacrer à la pénitence ce qui lui restait de vie, il se rendit à Rome; puis à Jérusalem, pour servir les pauvres pèlerins dans l'hôpital. Là, comme il était occupé à garder les bestiaux, il se blessa cruellement le pied sur une épine rude et tranchante. Ce lui fut l'occasion de remercier Dieu, se souvenant que pendant sa jeunesse il avait un jour frappé du pied sa mère dans un moment de fureur. Il se félicita donc de pouvoir espérer que cette punition lui ferait expier son crime.

Saint Benjamin diacre, martyr en Perse; 31 mars, v. 424. Son corps fut traversé par un bâton épineux pour lui déchirer les entrailles.

ÉPISCOPAT,

INSIGNES DE LA DIGNITÉ ÉPISCOPALE.

Aux mots *Chape, Croix, Crosse,* etc., nous avons donné des indications qu'il n'est pas besoin de répéter ici. La mitre aura d'ailleurs à son tour un article spécial; mais disons en passant, que celle du temps de saint Isidore, par exemple, ne ressemblait guère à la forme qui prit le dessus vers le XIIIe siècle. Toutefois dès le temps où le docteur de Séville la désigne sous le nom d'*infula*, elle

1. D'autres veulent que ce Claude soit un chef militaire des troupes barbares (Cf. AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 132-134), et qu'il ait subi le martyre avec la sainte.

2. Carcat, *Vie de sainte Fare*, chap. VIII.

3. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 31, sq.

4. Nous avons fait remarquer précédemment que l'épiscopat de saint Acace ne paraissait pas du tout constaté. L'on peut voir encore à ce sujet le *Kalendarium CP.*, publié par le P. Morcelli, t. I, p. 149.

avait quelque chose comme les deux bandelettes (*fanons*), qui en descendent encore par derrière sur les épaules. Au moyen âge, quoique l'usage des ornements pontificaux fût communiqué à presque tous les abbés durant le XIII^e^ siècle, ils portent communément la crosse sans être coiffés de la mitre.

Le *pallium* qui dans l'Église latine désigne les métro-

Saint Grégoire, peint de son vivant.

politains (à plus forte raison les papes) ou les évêques d'un siége immédiatement soumis à la chaire de Saint-Pierre, se trouve quelquefois attribué à des personnages qui n'avaient pas ces titres [1]. Les exemples qu'on en citerait peuvent être d'ailleurs assez discutables, et nous conduiraient fort loin sans grande utilité. Disons seulement que le pallium n'a pas toujours eu la forme que nous lui voyons aujourd'hui (Cf. saint Antonin, *Balance,* p. 110; saint Clément pape, *Chapelle,* p. 201; etc.). Dans l'Église grecque et jadis dans l'Occident, il prend une forme beaucoup plus ample; dont on peut se faire une idée par la peinture de saint Grégoire le Grand que voici, d'après un monument contemporain qui n'a pas toujours été bien copié [2].

Du reste, nous aurons occasion de retracer le costume des évêques grecs à diverses reprises, pour qu'on ne soit pas obligé d'aller le chercher dans des livres qui ne sont pas sous la main de tout le monde (Cf. *Barbe,* p. 120; saint Spiridion, *Serpent;* saint Nicolas, *Sabre;* etc.).

Dans plusieurs monuments du moyen âge, le pallium latin se prolonge par devant à peu près jusqu'aux pieds; ce qui fait qu'on a peine à le distinguer de la croix qui orne la chasuble par devant. Car, pour être exact, on ne devrait jamais représenter le pallium que sur la chasuble. Cependant les artistes ont affranchi fréquemment leurs personnages de cette prescription liturgique; et se permettent d'indiquer un moine devenu archevêque, par le pallium porté sur l'habit religieux de son Ordre. Il ne faut prendre cette licence que comme

Empereur byzantin.

un artifice qui permet de montrer à la fois l'état monastique et un degré supérieur dans l'épiscopat, en un même sujet.

Quelques siéges de l'Église latine jouissaient du droit de conférer à leur titulaire un ornement qui, sans indiquer

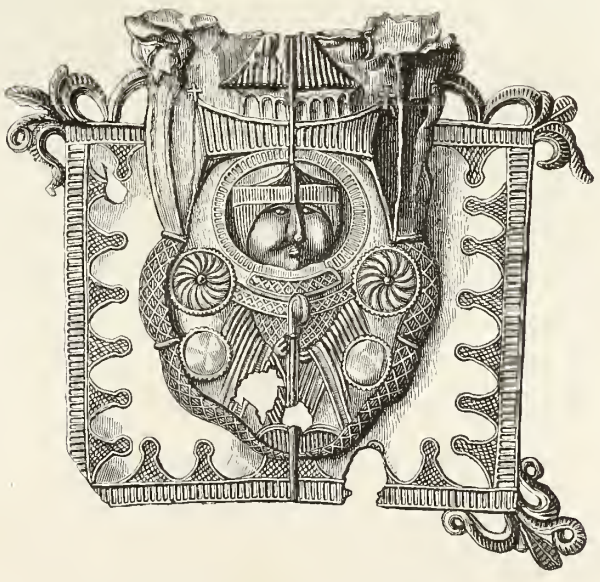
1. On affirme que le B^x^ Geoffroy de Loudon est orné du pallium dans des verrières de la cathédrale du Mans données par lui-même. Ce pourrait être une façon d'indiquer qu'il était légat du Saint-Siége (Cf. AA. SS. *August.,* t. I, p. 279 et 280). Mais il est souvent difficile de bien distinguer entre les croix des anciennes chasubles et la représentation du pallium qui tombe parfois jusqu'aux pieds. J'en ai fait l'observation précédemment, p. 205, 206; et le saint Rosende, à la p. 366, montre l'ancien pallium latin du moyen âge.

2. Cf. J. L'Heureux, *Hagioglypta,* p. 18, 24. — Aug. de Bastard, *Crosses,* p. 830.

la supériorité métropolitaine, constatait pourtant quelque chose de plus que le simple épiscopat. C'était le droit de préséance, une sorte de doyenné entre pairs. Les évêques de Toul, de Liége, d'Eichstædt, et quelque autre encore dont le nom ne se présente pas sous ma plume dans un instant où je ne fais pas l'antiquaire, étaient caractérisés par une espèce de *pèlerine* nommée *superhumèral, rational,* etc., dont l'analogue se rencontre parmi les ornements de la cour byzantine. Le P. Arth. Martin en a donné quelques exemples dont je puis bien me contenter de ne rappeler qu'un seul (p. 374)[1].

Cela suffit à expliquer absolument certaines concessions honorifiques accordées, dit-on, par un empereur de Constantinople à saint Gebbehard (Gébhard) de Salzbourg au XI^e^ siècle[2]. Mais ce *rational* prend diverses formes qui ne sont pas sans importance pour les caractéristiques des saints; puisque SAINT WILLIBALD[3], SAINT LAMBERT, SAINT MANSUY, et autres, peuvent en être revêtus. En voici donc diverses modifications empruntées à la seule Église d'Eichstædt, qui conserve la série de ses évêques peinte dans un manuscrit complété de siècle en siècle. J'y fais choix de trois variétés qui aideront à montrer comment cet insigne s'est transformé peu à peu, allant et venant selon la fantaisie des brodeurs ou des prélats; mais con-

servant toutefois son aspect général, de manière à ne pas être méconnaissable pour celui qui l'a observé à plusieurs époques.



Contentons-nous d'y ajouter un saint Thomas de Cantorbéry, publié par M. A Forgeais[4] d'après les imagiers populaires du temps de Henri II (Plantagenet), ou peu s'en faut.

Je crois voir dans ce buste du martyr anglais la trace d'un *rational* (ou *superhumèral*) où les épaulières rappellent passablement les types 1 et 3 empruntés au *pontifical* d'Eichstædt. J'ignore, il est vrai, si jamais le siége de Cantorbéry a réclamé cet ornement; toutefois il n'est pas improbable que, pour maintenir sa supériorité sur la métropole d'York, cette église primatiale ait cumulé la distinction du rational avec celle du pallium. Un monument populaire n'a peut-être que plus de valeur comme preuve à l'appui de cette distinction; et je ne serais pas surpris si l'on trouvait ailleurs une confirmation de la conjecture que je me permets de risquer sur ce fondement un peu hasardeux, pour dire vrai.

Quelques évêques de Metz (SAINT ARNOU et SAINT ADELPHE) portent le même insigne[5], sans que j'ose jeter la pierre aux artistes qui avaient peut-être pour cela un motif particulier dont je ne me rends pas compte. Car il n'est pas aisé de fixer l'époque où le rational aura été réservé à certains siéges. M. Fr. Bock en a dit récemment quelques

1. *Mélanges d'Archéologie,* t. II, p. 256.
2. Cf. Anonym. admonteus., ap. Hansiz, *German. sacra,* t. II, p. 181.
3. Cf. AA. SS. *Jul.,* t. II, p. 501.
4. *Plombs historiés,* Pèlerinages (t. II, 1863, p. 100-105).
5. Un buste-reliquaire de saint Adelphe évêque de Metz, exécuté en Alsace au XVII^e^ siècle, portait le *rational* sans que j'en voie le motif. Mais le luthéranisme avait brisé bien des souvenirs chez les Alsaciens, et le voisinage de Toul pouvait leur faire croire que *les trois évêchés* se distinguaient tous également par un ornement qui aura été regardé comme propre à leur province entière.

mots dans l'une de ses curieuses publications[1], qui ne vaudraient assurément pas moins (au contraire) s'il rendait mieux justice à ses confrères en moyen âge.

Pour le siége de Toul, le droit est beaucoup moins contestable.

ÉPONGE.

On rencontre des représentations de saints, mais de saintes surtout, qui courbées vers la terre, semblent éponger le sol avec quelque chose comme une poignée de linge. L'artiste paraît avoir voulu leur mettre en main une éponge avec laquelle ils recueillent le sang des martyrs sur le lieu de l'exécution. Telle est SAINTE PAULE (ou Pauline; 3 juin, sous Aurélien) vierge DE BYZANCE. Son zèle à conserver les reliques de cinq chrétiens tués pour Jésus-Christ lui fut l'occasion de partager leur couronne[2].

ÉQUERRE.

Il y aurait fort à dire pour développer dignement ce langage de l'Écriture sainte qui nous montre l'Église, c'est-à-dire tous les fidèles, comme formant un temple ou un palais dont la pierre angulaire est Jésus-Christ[3]. Les patriarches et les prophètes, avec les apôtres, en forment les assises fondamentales[4]; sur quoi doivent s'adapter tous les autres matériaux vivants, se prêtant chacun de son mieux au plan divin pour l'unité et la solidité de tout l'édifice[5]. Mais les apôtres sont aussi les architectes, ou du moins les maîtres ouvriers de cette construction; et ce symbolisme semble avoir dicté l'ancienne légende de SAINT THOMAS APÔTRE (Cf. *Édifices*, p. 331). Aussi était-il jadis le patron des tailleurs de pierre, et ce sont eux qui signent son vitrail à la cathédrale de Bourges[6]. En conséquence on lui mettait volontiers en main, soit une règle et une équerre, soit l'une ou l'autre.

Cependant l'équerre est surtout donnée à ceux des apôtres dont le genre de mort est mal précisé ou sans caractère saillant; de la sorte on s'épargne l'embarras de leur attribuer un instrument de martyre qui prêterait à controverse, et ne déterminerait pas bien le personnage. Tels sont, çà et là, SAINT JACQUES LE MINEUR, SAINT JUDE (ou THADDÉE), mais surtout SAINT MATTHIEU; ce dernier, apparemment pour avoir cumulé les titres d'apôtre et d'évangéliste, sans toutefois atteindre au rang élevé que saint Jean (*le Théologien*, comme disent les Grecs) a toujours tenu dans l'Église.

ERMITES.

On a vu aux mots *Cabane*, *Chapelet*, *Bâton*, etc., que les solitaires peuvent être plus ou moins caractérisés par quelqu'un de ces attributs généraux. Pour marquer l'isolement et le dénûment des ermites, on les peint aussi agenouillés devant une croix grossière formée de branchages assemblés sans art. La barbe et la chevelure incultes annoncent aussi leur séparation du monde, et plusieurs artistes ont imaginé de faire songer à leur abstinence en plaçant près d'eux des racines (raves, etc.) qui indiquent la frugale nourriture de gens étrangers à toutes les aises de la vie. Quelquefois on fait intervenir dans le paysage, des animaux farouches ou venimeux. Ce n'est pas seulement une désignation de lieux peu fréquentés par les hommes, on y aura cherché quelque allusion à ce que dit l'Évangile en parlant du désert où Notre-Seigneur passa quarante jours[7]. D'autres signes généraux se comprendront sans que je les énumère tous, si le peintre a pris soin de consulter le bon sens, qui ne doit jamais être séparé de l'art. C'est ainsi qu'on leur

1. *Gesch. d. liturgischen Gewænder*, t. II, p. 200, etc.

2. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 274, sq. —*Menol. græc.*, t. III, p. 123, sq. — *Ménées grecs* (Venise, 1843), volume de juin, p. 11.

3. Ps. CXVII, 22. — Luc. XX, 17. — Act. IV, 11. — Rom. IX, 33. — I Petr. II, 3-8. — Etc.

4. Eph. II, 19-22. — Matth. XVI, 18. — Etc. — Cf. *Mélanges d'Archéologie*, t. III, p. 57, sv.

5. I Cor. III, 9. — Ephes. II, 21; IV, 12. — Etc.

Le Bréviaire rappelle ces enseignements dans l'office de la Dédicace, et je les ai développés ailleurs avec plus d'insistance qu'il ne conviendrait de le faire ici. Cf. *Vitraux de Bourges*, n° 87 (p. 149-152).

Dans le *Breviarium S. Servatii* (Cologne, 1503, in-16), l'antienne du *Benedictus* pour la *Division des apôtres* dit: « Electos Ecclesiæ architectos hodie Dominus divisit et in viam misit gentium, ut gratis fundamentum jaciant, et ut opus faciant novæ civitatis. »

6. *Vitraux de Bourges*, pl. II. — Tischendorf, *Acta Thomæ* (AA. apostolor. apocrypha). Citons à ce propos l'hymne du Bréviaire hispano-gothique (*Ad vesperum*), où la légende est suivie pas à pas.

« Gloriosus ecce, tuusque
Thomas discipulus;
Cicatrices contrectando
Creditus est (*es?*) Dominus.
. . . . . .
Nuntius venit de Indis
Quærere artificem
Architectum, construere
Regium palatium;
In foro deambulabat
Cunctorum venalium.
Habeo servum fidelem,
Locutus est Dominus,
Ut exquiris talem aptum
Esse hunc artificem.
Abbanes videns et gaudens,
Suscepit apostolum.
Traditur regis ministris
Sanctus Dei apostolus;
Eliophorum ingressus (*sic*),
Suscepit convivio;
Digna sui percussoris
Reddita est ultio.
. . . . . .
Gundaphorus rex Indorum,
Iniquus ac perfidus,
Romanorum more sibi
Voluit palatium;
Hujus opus construere
Præcipit apostolo.
Sed beatus atque sanctus
Didymus apostolus,
Erogando regis aurum,
Construit palatium
Rutilum, coruscum gemmis
In supernis sedibus.
Carcere mox rex Abbanem
Trusit cum apostolo,
Gath infirmus regis frater
Migrat ab hoc sæculo;
Cœlo ductus, vidit dignum
Fratrisque palatium.
Angeli expetunt Christo
Ut resurgat mortuus,
Gundaphoro reddat aurum,
Emat ædificium;
Et resolvat vinculatum
Domini discipulum.
Illico surgens, exponit
Sacrum regi ordinem;
Carcerem deinde petit,
Ejicit apostolum;
. . . . . .
Indiam superiorem
Visitans adgreditur (*Thomas*):
Dogma Christi prædicando
Fundavit Ecclesiam,
Infinita per baptisma
Consecravit millia.
. . . . . .
Templum solis comminutum.
Corruit cum idolo,
Ac metallum pretiosum
Solvitur in pulverem;
Rex illius civitatis
Fugit cum Carisio.
Tunc sacerdos idolorum
Furibundus astitit;
Gladio transverberavit
Sanctum Christi martyrem,
Glorioso passionis
Laureatum sanguine. Etc. »

7. Marc. I, 13: « Et erat in deserto..., eratque cum bestiis, etc. »

donne pour l'ordinaire le caban ou froc à capuchon; vêtement populaire qui remonte beaucoup plus haut dans l'histoire que ne le ferait penser la mode rapportée d'Algérie par nos troupes, ou même le vêtement des Franciscains et des moines de Saint-Benoît.

Ajoutons que divers fondateurs de congrégations érémitiques (par exemple celui des Camaldules) portent parfois sur la main une maisonnette avec un petit jardin, qui rappellent les cellules isolées de leurs religieux. Cf. *Édifice* (saint Romuald), p. 332; *Église sur la main* (saint Jean Gualbert), p. 342. La pépinière du Luxembourg conservait, pour l'instruction des Parisiens, quelque souvenir de ce que montre en ce genre une Chartreuse; et l'on avait eu la bonne idée d'y rappeler Le Sueur, dont le talent recueilli avait fleuri dans cette vallée silencieuse (Vauvert). Qu'en restera-t-il bientôt, lorsque la fougueuse édilité parisienne aura enterré le souvenir du cloître, et de l'ancien château du roi Robert? Peut-être n'y en aura-t-il déjà plus trace quand paraîtra cette feuille que j'imprime en février 1867. Tant nous sommes niveleurs et systématiquement oublieux! Il est vrai qu'on nous annonce des topographies rétrospectives où, moyennant un grand ouvrage de luxe, les gens de loisir pourront absolument se renseigner au sujet du sous-sol qui s'épanouissait jadis à la lumière.

Le prophète Élie. Cf. *Corbeau,* p. 254; etc.

Saint Jean-Baptiste, précurseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, peut bien être mis au nombre des ermites; quoique ses dernières années se soient passées au milieu de foules nombreuses, puis dans la prison d'Hérode. Mais assez d'autres occasions nous conduisent à dépeindre l'extérieur que l'art chrétien lui prête communément (Cf. *Agneau,* p. 22, sv.; *Ailes,* etc.). Toutefois ce peut être ici l'occasion de dire que, conformément aux paroles de saint Marc [1], on lui fait porter une ceinture de cuir; d'où était venu aux ceinturonniers parisiens l'idée de le choisir pour patron [2]. Quant à son vêtement fait en poils de chameau, c'est-à-dire peut-être d'une étoffe grossière comme celle qui servait pour les sacs de marchandises et les toiles d'emballage dans l'Orient, l'art grec et latin le transforme la plupart du temps en une sorte de toison garnie de laine bourrue ou en peau de chèvre.

Saint Pierre Célestin, pape (Cf. *Colombe,* p. 240; *Démon,* etc.).

Saint Blaise, évêque (Cf. *Carde,* p. 178; *Cierge*). Dans une caverne, entouré de bêtes fauves. Il s'était retiré sur le mont Argée pendant la persécution; et ce fut là que les soldats vinrent mettre la main sur lui, le qualifiant de magicien parce qu'ils le voyaient respecté par les animaux féroces [3].

Saint Épiphane, évêque dans l'île de Chypre; 12 mai, 403. Il s'était mis d'abord sous la conduite de saint Hilarion, et ne quittait sa cellule que pour défendre la foi contre l'arianisme protégé par l'empereur Constance [4].

Saint Fulgence, évêque de Ruspe; 1 janvier, 533. Il fit dès sa jeunesse profession de l'état monastique; et comme la persécution arienne des Vandales ne permettait guère aux moines de se réunir, il vécut à peu près solitaire, changeant de résidence quand on le chassait. Élevé à l'épiscopat, il n'accepta cette dignité qu'à condition de pouvoir unir la vie du moine à celle de l'évêque. Exilé en Sardaigne, il fonda un nouveau monastère hors de Cagliari pour ne s'occuper que de prières et d'études loin des bruits du monde [5]. C'est ce qui a fait représenter parfois la mer en vue de sa cellule. Les ermites de Saint-Augustin le comptent comme l'un des leurs.

Saint Claude, évêque de Besançon (Cf. *Cadavre,* p. 154; *Enfant*). Le lieu où il se retira en quittant son siége épiscopal devint à la longue une abbaye célèbre qui prit le nom du saint et fut érigée en évêché au XVIIIe siècle [6].

Saint Paterne (Pair, *Paternus*), évêque d'Avranches; 16 avril, v. 565. Il avait été d'abord religieux, puis se retira dans une forêt pour y vivre en solitude avec deux ou trois compagnons. L'exemple de ses austérités lui donna un grand ascendant sur les païens du voisinage; aussi a-t-on peint souvent un temple d'idoles à quelque distance de son oratoire [7]. L'évêque du lieu lui conféra la prêtrise, et le peuple d'Avranches l'élut plus tard pour occuper la chaire épiscopale.

Saint Arnould, évêque de Metz (Cf. *Armes, Armure,* p. 72). Après avoir gouverné l'Église de Metz, il se donna un successeur et se retira dans les Vosges pour y vivre ignoré [8].

Saint Mars d'Auvergne (*Martius*); 13 avril, v. 529. On le donne quelquefois pour avoir été évêque de Clermont, et il aurait abandonné son siége afin de vivre en ermite. Mais saint Grégoire de Tours semble dire tout simplement qu'il avait dirigé un monastère dans la capitale de l'Auvergne [9]. En tout cas, on ne peut guère critiquer les artistes qui ont placé près de lui une crosse et une mitre pendant qu'il est occupé à se creuser un oratoire dans le rocher.

Saint Disibode, évêque irlandais; 8 septembre ou 8 juillet, vers la fin du VIIe siècle. Il vint prêcher en Austrasie, et termina ses jours dans le monastère qui s'était formé

1. Marc. I, 6: « Et erat Joannes vestitus pilis cameli, et zona pellicea circa lumbos ejus. »
2. Cf. A. Forgeais, *Plombs historiés,* t. I (Métiers, 1862), p. 42-44.
3. AA. SS. *Februar.,* t. I, p. 337; et 339, sq.
4. AA. SS. *Maii,* t. III, p. 38, sq.
5. Morcelli, *Africa christiana.* t. III, p. 217, 233, 241, sq.; 243, etc.
6. AA. SS. *Jun.,* t. I, p. 645, 648, 650.
7. AA. SS. *April.,* t. II, p. 428.
8. AA. SS. *Jul.,* t. IV, p. 431; 437, sqq.
9. *Vitæ PP.,* cap. XIV. Crosse et mitre peuvent avoir été imaginées pour lui par les siècles où la dignité abbatiale reçut ces insignes.

autour de sa cellule, sur la montagne que les Allemands ont appelée de son nom Diesenberg [1].

Saint Elphége archevêque de Cantorbéry après avoir été solitaire, puis abbé (Cf. *Démon*, p. 310).

Saint Magloire évêque régionnaire anglais, venu en Bretagne (Cf. *Anges*, p. 36). Après avoir gouverné le monastère de Dol, où il exerça le pouvoir épiscopal, il se retira dans l'île de Jersey; et des disciples vinrent bientôt s'y mettre sous sa conduite [2].

Saint Vulgan (ou Wilgain) évêque irlandais, dit-on (Cf. *Anges*, p. 38). Il mourut dans la solitude près d'Arras, après avoir évangélisé la Morinie et l'Artois.

Saint Valentin, évêque de Passau et patron du diocèse; 7 janvier, v. 474. Chassé de son siége par les ariens, il alla terminer ses jours dans les Alpes près de Méran [3].

Saint Hidulf (ou Hidulphe, Hilduf) évêque de Trèves, qui se retira dans les Vosges et devint abbé de Moyen-Moutier [4]. Cf. *Possédés*.

Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne (Cf. *Démon*, p. 307; etc.). Inquiété par les honneurs extraordinaires que lui attiraient sa vertu et la bonne administration de son diocèse, il s'enfuit près de Salzbourg afin d'y terminer sa vie dans la solitude [5].

Saint Florent, évêque de Strasbourg. Cf. *Église sur la main*, p. 338.

Saint Dié (*Deodatus*) évêque de Nevers, puis moine; 19 juin, v. 680. Il abandonna son siége après s'être donné un successeur, et se retira en Alsace pour n'avoir plus à traiter qu'avec Dieu. Chassé de son ermitage, il se réfugia dans une vallée des Vosges où sa sainteté lui amena des disciples. Ainsi se forma l'abbaye autour de laquelle s'est élevée la ville de Saint-Dié, devenue plus tard siége épiscopal [6]. C'est probablement pour ce motif qu'on le trouve dans quelques gravures, portant une église sur sa main. La pieuse amitié de saint Dié avec saint Hidulf dans leur retraite, mériterait bien que l'on fît un groupe de ces deux saints évêques.

Saint Gudwal (ou Gurwal, *Gudwalus*); 6 juin, v. 620. On le donne pour né dans le pays de Galles en Angleterre. Évêque, dit-on, et venu en France pour se faire oublier, il y eut des disciples (soit en Picardie, soit en Bretagne) dans des ermitages construits ou creusés sur les falaises à peine accessibles [7]. C'est pourquoi on l'a représenté en une hutte presque entourée par les flots de l'Océan.

Saint Hélénus ou Hellen, évêque d'Héliopolis (Cf. *Crocodile*, p. 276). On le voit aussi tenant à la main une touffe d'herbes qu'un ange lui avait montrée après un long jeûne que le saint s'était imposé [8].

Prêtres et simples fidèles.

Saint Paul ermite (Cf. *Corbeau*, p. 254). Il passe pour avoir donné le premier exemple de la vie solitaire dans le christianisme. Sa carrière se prolongea jusqu'à l'âge de cent treize ans, et son vêtement n'était formé que de

Saint Antoine abbé, p. 379.

feuilles de palmier. Quant à son habitation, ce n'était qu'une caverne où il avait choisi son refuge pour éviter la persécution sous le règne de Dèce. Il y passa plus de soixante années dans un isolement absolu; si bien que saint Antoine eut grand'peine à se faire admettre, quand il vint visiter ce grand homme sur l'inspiration de Dieu [9].

1. AA. SS. *Jul.*, t. II, p. 581; 589, sqq.
2. AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 772-776; 783, sqq.
3. Rader, *Bavaria sancta*. — Calles, *Annales Ecclesiæ germanicæ*, t. I, p. 384.
4. AA. SS. *Jul.*, III, 205, sq.; 217, 219, 222, sqq.; 227, 231, etc.
5. Cf. D. Pez, *Thesaur.*, t. III, P. II, p. 616, sq.
6. AA. SS. *Jun.*, t. III, p. 869; 872, sqq.; 878, sq.
7. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 728, sqq.
8. Pallad., *de Vitis PP.*, lib. VIII, cap. LIX.
9. Rosweyd., *Vitt. PP.*, p. 18, sqq.

Saint Antoine le Grand (Cf. *Béquille,* p. 133 ; *Démon,* etc.) Né en Égypte de parents riches, il prit dès sa jeunesse le parti d'être tout à Dieu. Cette résolution lui entra dans le cœur pendant qu'il entendait lire à l'église ces mots de l'Évangile : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donnes-en le prix aux pauvres, et suis-moi ; de la sorte tu auras un trésor au ciel. » A son retour chez lui, il fit deux parts de son bien, en laissant une à sa sœur et distribuant le reste aux pauvres. On le peint souvent parmi des ruines, parce qu'il habita quelque temps les restes d'un vieux château abandonné. Plus tard, il devint le maître de solitaires nombreux, ce qui l'a fait appeler *saint Antoine abbé* [1].

Cette indication de prélature, devenue quasi pompeuse depuis le XIIIe siècle, a fait décorer notre saint d'insignes qui ne rappellent guère un ermite de la Thébaïde. Je donne à dessein (p. 378) un échantillon de ces magnificences modernes lombardo-flamandes, d'après le tableau de Barroche au Louvre. N'étaient le pourceau, la sonnette, et le T de la chape, on y chercherait un prince ecclésiastique des plus cossus.

Saint Hilarion (Cf. *Dragon,* p. 320). Il avait été disciple de saint Antoine ; et celui-ci en faisait si grand cas que, voyant venir à lui des Syriens qui demandaient à être guéris de leurs maladies, il leur disait : « Pourquoi venir de si loin quand vous avez près de vous mon fils Hilarion? » C'est que saint Hilarion s'était d'abord fixé en Palestine ; mais plusieurs fois il changea de demeure pour se dérober aux visites que sa réputation lui attirait [2].

Saint Abraham de Cidane en Mésopotamie ; 16 mars, v. 360. On le voit communément ayant près de sa hutte une cellule dans laquelle est enfermée une femme. Durant sa retraite dans la solitude, il apprit que sa nièce (nommée Marie) vivait dans le désordre. Prenant alors des vêtements d'homme de guerre, pour aller la trouver sans risque d'être mal accueilli, il lui persuada d'embrasser à son exemple une vie de pénitence. L'emmenant donc au désert, il lui donna une cabane près de la sienne pour maintenir la résolution de cette pécheresse convertie [3].

Saint Malchus. Cf. *Berger,* p. 133.

Saint Jean d'Égypte, saint Théonas d'Oxyrinque, saint Appollonius d'Hermopolis, saint Paphnuce d'Héraclée (Cf. *Anges,* p. 38) ; saint Hélie d'Antinoé, saint Arsène et maint autre solitaire d'Orient, ont été loués dans les *Vies des Pères du désert,* sans que des caractères extérieurs bien prononcés les distinguent toujours les uns des autres. Les graveurs en ont multiplié la reproduction (surtout en France) sous l'influence d'une école théologique fâcheuse ; le jansénisme étant bien aise de donner à penser, par ces rigueurs primitives des solitaires orientaux, que l'Église avait beaucoup baissé depuis lors. D'où il est résulté une multiplication de sujets édifiants si l'on veut, mais tant soit peu monotones ; et qui semblent vouloir glorifier des noms fort peu connus parmi nous, ou des personnages que nul attribut spécial n'aide à démêler les uns des autres. Nous nous bornerons donc à ceux qui ont quelque caractéristique particulière. Voici par exemple, d'après une tout autre école (le moyen âge français), saint Paphnuce d'Héraclée avec son chanteur [4] des rues (ou jongleur).

Saint Muce (*Mutius, Patermuthius*) ; 25 mai, époque indéterminée. Il avait été brigand avant sa conversion ; et n'étant guère capable d'apprendre quoi que ce soit, il eut l'idée de se consacrer à ensevelir les morts parmi les habitants du désert. C'est ce qui l'a fait représenter parfois avec un bourdon de pèlerin, comme allant s'enquérir çà et là si l'on avait besoin de son ministère. On le voit aussi près d'un fossé rempli de pièces d'or, que le diable lui montre. C'est que, pour le rappeler à ses anciennes convoitises, le démon lui montra un trésor enfoui, sans pouvoir l'arracher à la vie qu'il avait embrassée [5].

Saint Coprès, prêtre et solitaire (Cf. *Bénédiction,* p. 131). Il fut le maître de saint Muce. On le peint quelquefois avec des instruments de jardinage, soit parce qu'il cultivait lui-même les légumes nécessaires à sa nourriture, soit parce que sa bénédiction était réclamée par les cultivateurs pour la fertilité de leurs champs.

Saint Apelles, solitaire égyptien (Cf. *Enclume,* p. 347). On voit souvent près de lui une forge.

Saint Jean, surnommé le Droit, parce qu'il s'imposa de rester toujours debout pendant plusieurs années ; s'appuyant à peine contre la paroi de sa grotte quand le sommeil lui devenait irrésistible [6].

Saint Didyme, ermite de Nitrie ; 11 avril. On le voit marcher parmi des serpents, parce que les animaux venimeux (scorpions, cérastes, etc.) ne lui firent jamais de mal, quoiqu'ils fussent nombreux près de sa retraite [7]. Il ne doit pas être confondu avec le célèbre Didyme l'Aveugle, dont la science a laissé des traces dans la collection des écrivains ecclésiastiques.

1. On pourrait peindre saint Antoine vêtu de blanc, car saint Athanase dit qu'il portait parfois des vêtements de laine blanche. Néanmoins, l'usage a prévalu de donner à sa robe la couleur fauve (de laines mêlées). L'on trace souvent aussi sur son manteau (ou sa robe) ce qu'on appelle la *croix égyptienne ;* mais j'ai dit ailleurs que ce T m'a bien l'air de n'être qu'une béquille, sans qu'il soit besoin de remonter à la *croix ansée* des Pharaons par le chrisme alexandrin.

2. Rosweyd., *Vitt. PP.,* p. 75-92.

3. Cf. Ephræm. ap. Rosweyde, *Vitt. PP.,* p. 368-372.

4. Cf. Rosweyde, *Vitt. PP.,* p. 473, sqq. ; et 756.

5. Rufin., *de Vitis PP.,* lib. II, cap. IX.

6. Pallad., *de Vitis PP.,* lib. VIII, cap. LXI. On ne doit pas le confondre avec d'autres homonymes, comme ceux de Diolcos et de Lycus en Thébaïde.

7. Rosweyde, *Vitt. PP.,* p. 479.

Saint Macaire d'Égypte, l'Ancien; 15 janvier, v. 390. Il eut plusieurs disciples dans le désert de Scété; aussi place-t-on à quelque distance de lui un certain nombre de moines ou d'ermites, dont il était comme l'abbé. Une lanterne dans son oratoire indique qu'il cherchait volontiers les antres les plus obscurs, pour y trouver le recueillement et dérober aux regards humains ses longues oraisons [1].

Saint Macaire d'Égypte, le Jeune (ou d'Alexandrie); 2 janvier, v. 380. Il avait été formé par saint Pacôme, et vécut soixante-dix ans dans la solitude. On le peint souvent entouré d'animaux étranges, pour montrer qu'il s'était enfoncé très-loin dans le désert. On raconte aussi de lui qu'une hyène vint lui apporter son petit qu'elle jeta aux pieds du saint homme [2]. Celui-ci s'apercevant que le petit animal était aveugle, s'adressa au Ciel et lui rendit la vue. La mère apporta le lendemain une belle peau de brebis à son bienfaiteur, qui lui défendit de jamais faire tort aux pauvres gens à l'avenir [3]. Sainte Mélanie obtint, dit-on, du solitaire cette peau qu'il appelait le cadeau de la hyène; mais il semble que dans ce cas on ait confondu l'histoire de saint Macaire avec celle d'un autre (Cf. saint Marc ermite, ci-dessous).

On le représente aussi portant un sac et une calebasse; parce qu'il se chargeait de sable (Cf. p. 363) pour dompter son corps par la fatigue, et avait soin de conserver de l'huile bénite qui lui servait à guérir les malades.

Saint Pacôme (*Pachomius*). Cf. *Anges*, p. 39. Il avait été païen et devint le maître de nombreux solitaires auxquels il donna une règle de vie. On lui attribue aussi d'avoir marché sans encombre parmi les serpents, et d'avoir traversé le Nil sur le dos des crocodiles [4].

Saint Onuphre, solitaire en Thébaïde; 12 juin, v. 370. Il passe pour avoir été le fils d'un prince abyssin; aussi place-t-on volontiers près de lui un sceptre avec une couronne. Il avait été fait prisonnier par des nomades, et s'était enrôlé parmi les moines égyptiens; puis voulant vivre tout à fait en solitude, il demeura plus de soixante années dans un isolement absolu, n'ayant pour tout vêtement qu'une ceinture de feuilles lorsqu'il fut rencontré par saint Paphnuce [5]. Aussi lui donne-t-on communément une barbe et une chevelure démesurées. J'ai suivi pour la gravure ci-jointe, le modèle donné par Callot dans ses *images de tous les saints et saintes de l'année.*

Saint Macaire de Rome, ermite en Italie; 23 octobre, époque fort douteuse. Il avait été, dit-on, vicaire du préfet de Rome (ou d'Italie) et mourut dans une vieillesse avancée, après avoir passé ses dernières années dans une vie pénitente près de Bologne. On l'y invoque contre les orages et les dérangements de saisons, funestes aux biens de la terre; et son corps est honoré à Plaisance [6]. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille adopter pour incontestables toutes les merveilles rassemblées comme à plaisir par sa légende populaire [7].

Saint Piammon. Cf. *Autel*, p. 101; *Barque*.

Saint Jérome, docteur de l'Église (Cf. *Chapeau de cardinal*, p. 199; etc.). On l'a souvent peint dans la grotte où il s'était retiré à Bethléem, unissant l'étude aux pratiques de pénitence qu'il avait admirées chez les solitaires d'Égypte.

Saint Onufre.

Saint Josaphat et saint Barlaam, solitaires dans le désert de Sennaar (Cf. *Couronne*, p. 267). Saint Josaphat passe pour avoir été fils d'un roi de l'Inde; et saint Barlaam, dit-on, s'introduisit auprès de lui en se donnant pour un marchand de pierres précieuses. Il l'instruisit dans la religion chrétienne; et le jeune prince prit si fort à cœur les enseignements de l'Évangile, qu'il abandonna le trône après avoir converti son peuple, et se retira près

1. Pallad., *de Vitis, PP.*, lib. VIII, cap. XIX (ap. Rosweyde, p. 720).
2. Pallad., *ibid.*, cap. XX (ap. Rosw., p. 725). Selon d'autres, il s'agit d'une lionne.
3. Rosweyde, *Vitæ PP.*, p. 575.
4. Hieronym., *De vitis PP.*, lib. I, cap. XIX.
5. Rosweyde, *Vit. PP.*, p. 99, sqq.
6. Anguissola, *Ephemer.*, 1828, p. 58-60.
7. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. X, p. 563, sqq.

de saint Barlaam dans la solitude[1]. De là vient que près de saint Josaphat on peint fréquemment une couronne.

Saint Théodore Trichinas, solitaire en Thrace; 20 avril, IVe siècle. Son surnom lui vient du vêtement grossier en poils de chèvre qu'il portait constamment sur la chair[2].

Saint Théonas ermite en Thébaïde, près d'Oxyrinque; 4 avril, v. 380. On le voit entouré de buffles, d'onagres et de chèvres sauvages, parce qu'il partageait avec ces animaux l'eau recueillie pour sa subsistance[3].

Saint Palémon (*Palæmon*), le maître de saint Pacôme; 11 janvier, IVe siècle. Je le trouve représenté dévidant des écheveaux. J'ignore s'il y a quelque autre fondement à cette peinture, qu'un passage de la *Vie des Pères*[4], où il est dit que le saint homme occupait ses disciples à tisser des cilices.

S. Antiochus, ermite en Syrie; 23 février, Ve siècle. Je ne saurais dire pourquoi un graveur flamand (qui semble du reste, avoir pris souvent pour guide la collection du P. Rosweyde) le peint cassé de vieillesse, conduit à cheval par un autre ermite[5]. Il suppose que le saint homme voulait se faire reconduire à la cellule où il avait commencé sa vie érémitique; mais ni Théodoret, ni les Ménées grecs ne me semblent en rien dire[6].

Saint Thibaud de Provins; 30 juin, 1066. Il avait quitté la France pour aller vivre inconnu en Lombardie près de Vicence. Là il reçut la prêtrise, mais vivait isolé, ne dormant jamais qu'assis[7]. On prétend qu'avant de mourir il prit l'habit des Cisterciens.

Saint Sébalde (Cf. *Bœuf*, p. 139; *Église sur la main*, etc.). On le peint dans une forêt, où les Franconiens viennent entendre ses instructions.

Saint Josse (Cf. *Bâton*, p. 128; *Couronne*, etc.). Près de lui deux petites chapelles qu'il avait construites, dont l'une était dédiée à saint Pierre, et l'autre à saint Paul; ou un oratoire accosté de deux cellules qu'il habitait avec son compagnon.

Saint Gérold, ermite près de Feldkirch; 19 avril, v. 978. On le donne comme duc de Saxe (c'est-à-dire peut-être comte en Saxe), c'est pourquoi il est peint souvent avec une couronne. Ses deux fils prirent l'habit monastique à Einsiedeln; et lui, donnant ses biens à cette abbaye, passa le reste de ses jours dans la solitude. Il y fut rencontré par des chasseurs qui poursuivaient les ours.

Saint Sola (*Solas*), prêtre et moine; 3 décembre, 790. Compagnon (parent même, dit-on) de saint Boniface, il se retira dans le lieu qui en a pris le nom de Solnhofen[8].

Saint Landelin (Cf. *Armure*, p. 73; *Église*). Avant de devenir abbé, il passa quelque temps dans les forêts du Hainaut, menant à peu près la vie d'un solitaire[9].

Saint Gamelbert (Cf. *Baptême*, p. 119; etc.). Dans un oratoire environné de moutons. On dit qu'après avoir quitté le service militaire, il se chargea des troupeaux de son père, soit pour apaiser la colère de celui-ci qui regrettait de lui voir abandonner le métier des armes, soit afin de pourvoir à sa propre subsistance, tout en évangélisant le peuple riverain du Danube. Mais ce troupeau n'aurait-il pas été à l'origine une peinture symbolique, dont le sens primitif serait que saint Gamelbert fut longtemps curé dans des lieux presque abandonnés avant lui? et que là, il partageait ses heures entre la prière et le zèle pastoral[10].

Saint Vénère (Cf. *Corbeau*, p. 255; *Dragon*), ermite en Ligurie.

Saint Henri le Danois, solitaire dans le Northumberland; 16 janvier, 1120. En le revêtant d'une cotte de mailles dans son ermitage, on a peut-être voulu rappeler qu'il était de noble famille. Il quitta sa patrie pour se dérober aux instances des siens qui prétendaient le fixer dans la vie du monde par le mariage.

Saint Guennolé (*Winvaloeus*, etc.), premier abbé de Landevenec (Cf. *Eau*, p. 326; etc.). Disciple de saint Corentin, dit-on, après avoir abandonné de grandes espérances dans le monde, il vécut quelque temps dans la Cornouaille à la manière érémitique. On peint parfois des voleurs qui se trouvent arrêtés dans leur larcin pendant sa prière. Ils avaient pénétré dans le grenier pour y faire main basse sur les provisions des moines, et ne réussirent pas à en sortir. Guennolé survenant, les convertit si bien qu'ils voulurent être admis dans la communauté, afin d'expier leur vie antérieure[11].

Saint Ethbin (ou Egbin), abbé après avoir été disciple de saint Similien; 19 octobre, v. 630. Il était né dans l'Armorique, ce semble; et passa en Irlande où il vécut dans une forêt, et forma plusieurs religieux qui vinrent se mettre sous sa conduite. On le représente accueillant

1. N'importe qu'on veuille y voir un roman, si le fond en est historique.

2. AA. SS. *April.*, t. II, p. 756, sq.

3. Rosweyde, *Vitt. PP.*, p. 746.

4. Hieronym., *l. cit.*, cap. VII.

5. On y joint ces deux distiques :

« Vectus equo properat, defessæ fila senectæ
Abrumpenda brevi præscius Antiochus;
Nam cupit antiqua vitam deponere cella.
Morte sed in cœlum præveniente volat. »

6. Cf. Rosweyde, *Vitt. PP.* (Anvers, 1615), p. 839. — AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 379, sq.

7. Cf. D. Pez, *Thesaur. anecdotor.*, t. IV, P. III, p. 97-110. — AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 588-606.

8. Rader, *Bavaria sancta*, t. II.— Calles, *Annal. Eccl. Germaniæ*, t. II, p. 318; 502, sq.

9. AA. SS. Belgii, t. IV, p. 457-463.

10. Rader, *l. cit.* Qu'il y eût alors des curés proprement dits, surtout à la campagne, ce serait une question grosse de difficultés sans nombre; car il y faudrait tenir compte de ce qu'était le régime de la chrétienté en des contrées fort diverses. Pour le cas présent, je m'en réfère à ce que dit le P. Sigismond Calles dans ses *Annales Ecclesiæ Germaniæ*, t. II, p. 474, sq.

11. *Vies des saints de la Bretagne*, p. 58.

ou portant un pauvre lépreux, qui se trouva être Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même[1].

Saint Patrocle, ermite en Berry. Cf. *Croix à la main*, p. 283. A vrai dire, quand les artistes lui ont mis en main cette croix dont nous avons parlé ailleurs, c'était une allusion à un fait de sa vie, plutôt qu'une représentation où l'on se piquât d'exactitude matérielle.

Saint Fiacre, ermite en Brie (Cf. *Bêche*, p. 129; etc.). On le peint souvent au milieu des plates-bandes d'un potager. Mais une représentation qui était jadis fort populaire doit être rappelée ici, parce qu'elle explique pourquoi le saint était invoqué contre les hémorroïdes, qui avaient reçu par suite de cela le nom de *mal Saint-Fiacre*. D'après la légende, l'homme de Dieu, mandé par l'évêque de Meaux (saint Faron) auquel il avait été déféré comme magicien, attendait qu'on l'introduisît. Il s'assit à la porte sur une pierre qui servait de banc, et qui sembla s'amollir sous lui; en sorte qu'elle en conserva l'empreinte. Les malades allaient s'y asseoir pour obtenir la guérison. C'est pourquoi l'on voit souvent le saint assis sur cette pierre, d'un air triste; parce que saint Faron paraissait lui retirer sa confiance.

Saint Vulmer (ou Wilmer), abbé de Samer près de Boulogne (Cf. *Arbre*, p. 67). Il s'était initié à la vie religieuse dans l'abbaye de Hautmont près de la Sambre; et devenu prêtre, il alla vivre dans une forêt sans aucune ressource. Des disciples voulurent partager sa retraite. Comme des gens charitables lui apportaient quelquefois de quoi vivre, il imagina de suspendre près de sa cellule une planchette accompagnée d'un petit maillet. De cette façon, au lieu de cris d'appel qui auraient troublé le recueillement de ses moines, on n'avait qu'à s'annoncer par la percussion de cette espèce de cloche économique[2].

Saint Wendelin (Cf. *Berger*, p. 134). Il est ordinairement représenté au milieu de ses troupeaux, parmi lesquels il se forma de bonne heure à une vie de prière, avec l'aide de Dieu.

Saint Salomon (Solomon, ou Salamon), roi de Hongrie; 28 septembre, v. 1080. Sauvé de la mort dans une bataille, après avoir été prisonnier quelque temps chez ses ennemis, il alla vivre en solitaire dans l'Istrie. C'est ce qui fait que près de lui on place des armes et une couronne, pour indiquer la profession et les honneurs qu'il avait quittés.

Saint Utho solitaire, puis abbé de Metten; 3 octobre, v. 828. Charlemagne, qui le trouva dans la forêt en chassant, lui donna des terres pour construire une abbaye[3] (Cf. *Baptême*, saint Gamelbert, p. 119).

Saint Robert de la Chaise-Dieu. Cf. *Construction*, p. 250.

Saint Gualfard (Cf. *Cercueil*, p. 182). On peint quelquefois près de lui une barque qui traverse l'Adige; parce qu'il s'était retiré sur les bords de ce fleuve pour y vivre inconnu. Il y fut découvert par des gens qui naviguaient sur la rivière. A cette occasion, ramené à Vérone, il résida désormais près d'une église de cette ville. Dans son ermitage, il porte communément une sorte d'armure, ou cotte de mailles qui lui servait comme de cilice.

Saint Venant d'Artois (Cf. *Épée*, p. 369). L'épée qu'on lui donne pourrait bien indiquer non-seulement sa mort violente, mais la profession militaire (noblesse) qu'il avait quittée[4].

Saint Ephrem, docteur de l'Église; 1 février, v. 374. (Cf. *Costume ecclésiastique*, p. 262). On l'appelle souvent *Ephrem le Syrien*, quoiqu'il fût né en Mésopotamie, et qu'il ait habité assez longtemps Édesse; mais il écrivait en langue syriaque. Il avait débuté par passer plusieurs années dans la solitude, où il fut le compagnon et l'ami de saint Abraham de Chidane dont il a raconté la vie.

Saint Gui de Ravenne, abbé de Pomposa; 31 mars ou 2 avril, 1046. Il s'était mis d'abord sous la conduite d'un solitaire nommé Martin (ou Marin) qui vivait près de Ravenne[5]. Aussi peint-on quelquefois ces deux solitaires réunis, et s'entretenant ensemble. Devenu abbé de Pomposa, il eut son propre père et son frère sous sa conduite.

Saint Hospice, reclus (Cf. *Chaînes*, p. 191).

Saint Guthlac (Cf. *Anges*, p. 40; etc.) prêtre, anachorète en Angleterre dans l'île de Croyland. Il eut à soutenir dans son ermitage, de rudes assauts contre l'enfer. Les anges l'assistèrent contre ces ennemis de Dieu; et l'on raconte qu'il y fut aussi encouragé par saint Barthélemi envers lequel il professait un culte spécial[6]. Au milieu de ses épreuves, et dans son isolement presque farouche, il était si endurant pour les animaux que les oiseaux se réunissaient volontiers autour de lui, et nichaient comme par préférence dans son voisinage. Saint Wilfrid, qui l'avait visité dans son désert, est parfois représenté s'entretenant avec notre ermite.

Saint Gunther moine de Niederaltaich, et solitaire; 9 octobre, 1045. Communié par un évêque à ses derniers moments. Lié de parenté avec plusieurs princes d'Allemagne, il ne se contenta pas de prendre l'habit monastique sous la règle de Saint-Benoît; le désir de n'être en relations qu'avec Dieu lui fit demander l'autorisation d'aller vivre dans le Nordwald, sur les confins de la Bavière et de la Bohême. La mort l'atteignit à Dobrawoda, l'une des stations de sa vie anachorétique qui avait duré

1. *Vies des saints de la Bretagne*, p. 630. — Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. VIII, p. 474, sqq.; 479, etc.

2. Surius, 20 jul. — Je crois que ce moyen d'appel est encore employé par les soldats sur les *frontières militaires* d'Autriche.

3. Rader, *Bavaria sancta*, t. II.

4. Le moyen âge, surtout en Allemagne et en France, n'entendait pas qu'on portât les armes sans être chevalier. De là, chez nous, l'usage de porter l'épée comme signe de noblesse (ou d'office quasi noble), jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle.

5. *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 179, sq.

6. *Calendar. benedict.*, 12 april. — Orderic. Vital., *Hist. eccles.*, lib. IV (ed. Leprévost, t. II, p. 268, sqq.).

trente-sept ans; et les derniers sacrements lui furent administrés par l'évêque de Prague (le Bx Sévère), en présence du duc Brzétislaw Ier que la chasse avait conduit près du saint ermite[1].

Saint Cyr médecin, ermite et martyr en Égypte; 31 janvier, sous Dioclétien[2]. Il était d'Alexandrie, et la profession médicale lui donnait l'occasion de gagner des âmes à Jésus-Christ. Devenu suspect pour son prosélytisme, il quitta sa patrie et prit l'habit religieux; vivant près d'Édesse avec un soldat qui s'était mis sous sa conduite. Revenant l'un et l'autre dans l'Égypte pour encourager les martyrs, ils leur furent associés. Saint Cyr, comme religieux, est ordinairement vêtu de l'habit des moines orientaux, et tient en main une petite croix; comme médecin, on lui fait souvent porter une touffe d'herbes médicinales. Son culte a été particulièrement répandu à Naples sur la fin du xvii^e^ siècle, parce que saint François de Géronimo s'efforçait de faire attribuer au martyr égyptien les faveurs célestes pour lesquelles on réclamait sa propre entremise.

Saint Gerlache (ou Gerlach, *Gerlacus*). Cf. *Ane*, p. 32; *Arbre*, etc.

Saint Marc solitaire, ou moine en Égypte (Cf. *Anges*, p. 38; etc.). On lui attribue aussi l'histoire de la hyène[3] que nous avons rapportée à propos de saint Macaire d'Alexandrie (ci-dessus, p. 380); mais selon d'autres, la différence serait que pour saint Marc il s'agit d'une louve, et qu'elle lui apporta la toison d'un bélier.

Saint Florent de Saumur (ou de Glonne), prêtre et solitaire (Cf. *Barque*, p. 125). Après avoir évangélisé une partie du Poitou, il s'était réfugié dans un lieu désert où sa réputation lui attira des disciples qui formèrent peu à peu une abbaye[4]. Cf. *Serpents*.

Saint Meinrad, ermite en Suisse (Cf. *Corbeau*, p. 256), considéré comme le fondateur d'Einsiedeln.

Saint Bavon, patron de Gand (Cf. *Arbre*, p. 67).

Saint Friard, reclus en Bretagne (Cf. *Arbre*, p. 67). On raconte de lui qu'étant jeune encore, et gagnant sa vie à la sueur de son front, un essaim de guêpes se précipita sur les moissonneurs qui travaillaient avec lui[5]. Ceux-ci s'échappèrent, et se moquant des signes de croix fréquents que le serviteur de Dieu traçait sur ses yeux et sur ses oreilles, le sommèrent de venir en essayer la vertu en cette occasion. Le saint, plus jaloux de la gloire divine que de son propre soin, pria le Ciel d'éclairer ces mauvais plaisants; puis vint se mettre au travail sur le guêpier sans encombre, car tous ces insectes rentrèrent dans leur trou. Ce fait n'a guère occupé les artistes, que je sache; mais ils ont représenté le tentateur qui se déguise pour tromper un compagnon de Friard, et qui est démasqué par le saint[6].

Saint Benoit de Norcia (Cf. *Banderole*, p. 112; *Buisson*, etc.). Il débuta dès sa première jeunesse, par se retirer dans une grotte tellement isolée que l'on y abordait à peine. Aussi Romain, confident du saint jeune homme, venait de temps à autre lui apporter de la nourriture; la lui faisant parvenir du haut d'un rocher au moyen d'une corbeille soutenue par une corde qu'accompagnait une sonnette, afin d'avertir le jeune solitaire. On dit qu'un jour le démon brisa cette clochette; afin que Benoît ne répondant pas à l'appel, Romain se dégoûtât de son ministère charitable.

Saint Benoit d'Aniane abbé, réformateur et propagateur des Bénédictins au viii^e^ siècle; 12 février, 821. Il avait été à la cour de Pépin, et prit d'abord l'habit religieux à Saint-Seine en Bourgogne. Nommé abbé, mais s'apercevant que ses moines ne se souciaient point d'observer la règle, il se retira dans le Languedoc sur les terres de sa famille; et bâtit près de l'Aniane un ermitage où affluèrent bientôt des hommes de bonne volonté qui venaient se mettre sous sa conduite.

Saint Jacques le pénitent, solitaire près du Carmel; 28 janvier, vi^e^ siècle. Après avoir combattu longtemps des tentations de luxure, il y succomba néanmoins; puis pleura dix ans son crime près du tombeau de celle qui l'avait fait pécher, et qu'il avait ensuite assassinée pour dérober la trace de leur commun crime[7].

Un autre saint Jacques, ermite en Syrie (26 novembre, v. 450), a été surnommé Hypèthre, parce qu'il passa des années sans autre toit que le ciel; exposé aux chaleurs et aux frimas, suivant les saisons. A cette pénitence il joignait le poids de chaînes énormes qui entouraient son corps[8].

Saint Bernard de Tiron, abbé et fondateur d'une congrégation bénédictine (Cf. *Chandelier*, p. 196; etc.). Après avoir été moine, il se retira dans la solitude, en divers lieux (à Fontgombaud, entre autres); puis fonda l'abbaye de Tiron dans le pays de Chartres. On le représente dans son ermitage occupé au métier de tourneur, parce qu'il employait, dit-on, ses loisirs à travailler ainsi en manière de distraction entre ses prières.

Saint Martinien, solitaire. Cf. *Dauphin*, p. 306.

Saint Arsène, anachorète dans le désert de Scété; 19 juillet, v. 449. Il avait été précepteur des fils du grand Théodose; et s'échappant de la cour afin de vivre loin du monde, il mourut dans un âge avancé près de Memphis, où il s'était réfugié pendant une incursion des

1. *Calendar. benedict.*, 9 octobr. — Rader, *Bavaria sancta*, t. I.
2. Cf. Cancellieri, *Memorie di S. Medico*, etc., p. 51.
3. AA. SS. *Mart.*, t. I, p. 367.
4. Il se pourrait que des artistes amateurs de *rébus*, aient représenté S. Florent avec une fleur. Au fond l'ancienne liturgie du saint ne s'était pas fait faute de jouer sur son nom, en vers quelconques. Elle disait :

« Florens, Florenti, numeroso munere Christi...
Florenti florido floride in præmio...
Florenti, pugnans virtutum flore venuste, etc. »

5. Greg. Turon., *Vitæ PP.*, cap. x.
6. Greg. Turon., *ibid.*, X, 11.
7. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 868.
8. Theodoret., *De vitis PP.*, lib. IX, cap. XXI.

barbares. Comme nous l'avons dit, nulle caractéristique bien nette ne le distingue entre les autres solitaires; mais on pourrait le peindre versant des larmes, parce que c'était un don qu'il avait reçu du Ciel; ou enfoncé opiniâtrément dans la lecture et la méditation, malgré les visites[1] qu'on prétendait lui faire, car il était intraitable sur ce point. Le graveur flamand des *Monumenta... anachoretarum* aura sans doute dirigé son burin d'après quelque inspiration malicieuse, quand il représente S. Arsène croisant les jambes durant sa lecture. On raconte en effet que le saint avait pris cette habitude d'homme sans gêne à la cour byzantine; et que l'abbé imagina de le réprimander indirectement sur ce défaut de modestie, en faisant imiter l'attitude d'Arsène par un autre moine. Le saint se reconnut dans la correction publique donnée à son compagnon.

Saint Caluppan, prêtre et ermite. Cf. *Caverne*, p. 179.

Saint Gall, abbé (Cf. *Aumône,* p. 93; *Ours*). On lui donne quelquefois un bourdon de pèlerin, pour indiquer ses longs voyages depuis l'Irlande jusqu'en Suisse[2].

Saint Aimé solitaire, puis abbé de Remiremont (Cf. *Argent,* p. 68; *Corbeau*). On le peint aussi arrêtant par sa prière la chute d'un rocher que le diable, dit-on, voulait précipiter sur lui.

Saint Gilles, solitaire et abbé. Cf. *Cerf,* p. 186, sv.; *Saints auxiliaires,* etc.

Saint Ivan, ermite en Bohême (Cf. *Cheval,* p. 212). Comme il passe pour le fils d'un prince dalmate, une couronne près de lui indique parfois sa haute naissance. Des diables qui l'entourent annoncent aussi les assauts qu'il eut à repousser dans sa retraite, où l'enfer ne le laissa pas en paix.

Saint Siméon, reclus a Trèves; 1 juin, 1035. Né en Sicile, il fit ses études à Constantinople; et la piété le conduisit dans la Palestine. Là, disciple d'abord d'un solitaire, puis moine à Bethléem et près du Sinaï, on l'envoya en Occident où il mourut dans une tour qui lui servait d'ermitage sur une porte de Trèves. On pourrait donc, ce semble, lui donner les insignes de pèlerin; quoique les artistes ne semblent pas avoir adopté ce parti.

Saint Zoérard. Cf. *Arbre,* p. 68.

Les saints Romain et Lupicin (Cf. *Démon,* p. 310). Le second ne doit pas être confondu avec un saint reclus du même nom, qui est indiqué par saint Grégoire de Tours comme ayant porté longtemps une lourde pierre sur ses épaules[3].

Saint Dominique l'encuirassé (Cf. *Armes, Armure,* p. 74). On lui met ordinairement en main une discipline, pour le motif que nous avons indiqué ci-dessus.

Saint Bruno, instituteur des Chartreux (Cf. *Branche d'arbre,* p. 146). Les Chartreux, comme plusieurs Camaldules, unissent à la fois la vie solitaire et la vie commune, à la façon des anciens Pères du désert que nous appelons Cénobites pour les distinguer des ermites proprement dits; mais leur fondateur avait tant de goût pour le silence et la solitude complète, qu'il se retira dans la Calabre après avoir quitté Rome où le pape Urbain II l'avait appelé. Dans cet isolement absolu, il ne demandait qu'à être oublié de tout le monde, lorsque le comte Roger le découvrit en chassant dans la forêt.

Saint Guillaume de Gellone (Cf. *Armes, Armure,* p. 74). Je ne me souviens pas de l'avoir vu représenté avec le *cornet* (olifant) qui s'est conservé dans les armoiries d'Orange, et qui semble un souvenir des paladins camarades de Roland. Mais cela doit se rencontrer quelque part, et j'en laisse la recherche (avec l'interprétation) aux doctes archivistes qui font si bien valoir l'enseignement de notre *École des Chartes.* A eux d'éclaircir ce qu'il y a d'historique et de poétique dans les écrits latins et français que nous a laissés le moyen âge sur ce pieux guerrier.

Le B[x] Nicolas de Flue (Cf. *Buisson,* p. 152). On lui donne communément une stature très-élevée. Il avait été l'un des champions de la Suisse dans la lutte pour l'indépendance; et sur ses vieux jours, il intervint plus d'une fois pour arrêter les causes de guerre civile.

Saint Marin diacre, tailleur de pierre. Cf. *Ciseau,* p. 223.

Saint Merry, abbé (Cf. *Chaînes,* p. 191). Sans être réellement ermite, il finit cependant ses jours à Paris (près du Paris d'alors) dans une cellule où il prétendait se dérober aux honneurs que lui avait attirés sa vertu.

Saint Benoît de Hongrie, martyr; 1 mai, IX[e] siècle. Il avait été compagnon de saint Zoérard près de Trentschin; et des voleurs, comptant trouver chez lui des trésors, le précipitèrent dans le Waag après l'avoir étranglé. Son corps fut retrouvé dans le fleuve au bout d'un an, à l'occasion d'un aigle qui, près de la rive, tenait ses yeux fixés sur l'endroit où le cadavre était engravé.

Saint Dominique de la Calzada (Cf. *Coq,* p. 251). Il s'était donné la tâche d'ouvrir un chemin aux pèlerins de Saint-Jacques à travers la Rioja, qui était devenue déserte depuis les incursions des Maures[4]. C'est précisément ce que l'on voulait faire entendre par le pont et la ville fermée de murailles, qui se voit sous ses pieds dans le petit monument historique reproduit déjà.

1. Rufin., *De. vitt. PP.*, lib. III; apud Rosweyde, p. 506 511, 524, etc.
2. AA. SS. *Octobr.*, t. VII, p. 866, sqq.; 874, 885-894.
3. Gregor. Turon., *Vitæ PP.*, cap. XIII.
4. Cf. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 263.

Saint Lié (*Lætus*), prêtre; 5 novembre, 534. Né dans le Berry, il gardait d'abord le troupeau de son père. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il se retira dans la Sologne, puis en Beauce, pour y vivre en solitaire.

Saint Maixent (*Maxentius*) abbé, après avoir été solitaire; 26 juin, v. 515. On raconte que les oiseaux venaient jouer et voltiger autour de lui. Le même fait, que nous avons rapporté plus haut de saint Guthlac, est attribué à saint Valery (*Walaricus* ou *Walericus*) abbé en Picardie (1 avril, 622). Ce dernier, comme saint Maixent, avait commencé par garder les troupeaux, et devint abbé.

Saint Trudpert. Cf. *Épée,* p. 369.

Saint Théau (*Thillo, Tyllo, Hillonius, Thilmannus,* etc.) disciple de saint Éloi, et abbé de Solignac; 7 janvier, vers 702. Quittant son abbaye, l'homme de Dieu alla finir ses jours dans une solitude voisine[1].

Il avait été racheté de l'esclavage par S. Éloi, qui en fit son élève pour la sainteté comme pour l'orfévrerie. Aussi voit-on quelquefois le disciple, tout comme son maître, ayant devant les yeux un livre pendant son travail. Ce pourrait sembler une façon de s'éclaircir sur la vie des saints qu'il fallait ciseler ou mettre en émail; mais son biographe raconte qu'il s'agissait d'une lecture spirituelle pour nourrir le cœur du pieux orfévre, pendant qu'il vaquait à ses occupations manuelles.

Saint Conrad de Bavière, religieux cistercien; 14 février, v. 1125. On le dit fils de Henri le Noir, duc de Bavière. Après avoir pris l'habit monastique à Clairvaux, il fit le pèlerinage de la Palestine. A son retour de la Terre sainte, ayant abordé sur les côtes de la Pouille, il finit ses jours en ermite près d'une chapelle de la sainte Vierge. Aussi le représente-t-on souvent agenouillé devant une image de Notre-Dame. Je ne saurais dire si c'est lui ou saint Conrad de Plaisance, que l'on peint parfois au milieu de moutons agenouillés.

Saint Étienne de Muret, fondateur des Grandmontains (Cf. *Cadavre,* p. 155). Il vécut d'abord en ermite durant plusieurs années, portant sur la peau une sorte de cuirasse en manière de cilice[2].

Saint Othon d'Ariano. Cf. *Chaînes,* p. 191, sv.; etc.

Saint Sabas, abbé et solitaire; 5 décembre, 532. Entré dès son enfance dans un monastère, il fut conduit à changer plusieurs fois de résidence; et vécut en ermite dans la Palestine. On raconte qu'ayant jeté son dévolu sur une caverne pour en faire son habitation, il y trouva un lion qui était le premier occupant, et ne paraissait pas disposé à quitter la place; le saint lui dit : « Il n'est pas convenable que tu prennes le pas sur une créature faite à l'image de Dieu. » Et la bête se laissa persuader.

On le peint aussi tenant une pomme, parce que tout jeune encore, il s'était approprié un fruit pour le manger. S'apercevant que c'était un piége du diable, il s'imposa de ne plus manger de fruits désormais.

Les artistes l'ont représenté parlant à l'empereur Justinien, parce que la vertu de ce saint homme l'avait rendu vénérable aux grands du monde. L'empereur étant venu le visiter, saint Sabas le quitta dès qu'il entendit le signal de l'Office divin. L'homme de Dieu se rendit aussi à Constantinople sur ses vieux jours, pour apitoyer le prince sur les malheurs de la Syrie; et l'impératrice Théodora aurait bien voulu que ce vénérable vieillard s'intéressât auprès du Ciel pour lui obtenir des enfants. Mais le saint s'y refusa toujours, ne laissant pas ignorer combien il se souciait peu de voir l'empire gouverné par un prince qu'aurait formé cette astucieuse et opiniâtre créature.

Saint Pierre Damien (Cf. *Chapeau de cardinal,* p. 199, sv.) docteur de l'Église, patron de Faenza. Avant d'être employé dans le gouvernement de l'Église, il avait pris l'habit des ermites de Fonte-Avellana dans l'Apennin. On le représente fréquemment une discipline à la main, pour indiquer la vie de mortifications à laquelle il s'était voué[3].

Saint Sérapion d'Arsinoé, prêtre et abbé de dix mille moines; 21 mars, époque mal précisée. On raconte que, pour subvenir à la misère des pauvres, il vendit un évangéliaire qui était toute sa propriété; et se loua comme ouvrier avec ses religieux, durant le temps de la moisson[4].

Saint Théodose d'Antioche, surnommé le chevelu, abbé; 11 janvier, v. 412. Il avait d'abord vécu en ermite dans la Cilicie; et son surnom lui est venu de ce qu'il avait laissé croître sa chevelure en désordre, au point qu'elle tombait à terre. On dit même qu'il la relevait autour de ses reins afin qu'elle ne l'empêchât pas de marcher. Il obtint de Dieu un ruisseau pour abreuver ses compagnons[5].

Saint Théodose le Cénobiarque (Cf. *Cercueil,* p. 182). On le représente multipliant du blé, pour fournir aux nécessités du monastère et de l'hospitalité qui s'y exerçait[6]. Ailleurs on le voit tenant un sac d'argent; parce que l'empereur Anastase (protecteur des hérétiques eutychiens) ayant cru pouvoir gagner le saint homme par une somme d'argent considérable, Théodose feignit de ne pas apercevoir le piége, et distribua le tout en aumônes[7]. Du reste, sa charité envers les malheureux se montra dans bien des circonstances autres que celle-là.

Il est aussi quelquefois en conversation avec un gé-

1. *Calendar. benedict.,* 11 mart. — AA. SS. *Januar.,* t. I, p. 376-380.

2. AA. SS. *Februar.,* t. II, p 205, sqq.

3. *Hagiolog. italic.,* t. I, p. 118.

4. Rufin., *Vitæ PP.,* lib. II, cap. XVIII. — Pallad., *item,* lib. VIII, cap. LXXVI.

5. AA. SS. *Januar.,* t. I, p. 678.

6. AA. SS. *Januar.,* t. I, p. 697. — 7. *Ibid.,* p. 693-695.

néral, pour rappeler que le Comte d'Orient lui dut la victoire contre les Perses, et s'arma du cilice de ce saint homme dans la bataille[1].

Saint Théodose le Cénobiarque avait été solitaire avant de prendre la direction de nombreux disciples qui se mirent sous sa conduite sur la fin de ses jours.

Saint Posidonius, ermite. Cf. *Cheval*, p. 212.

Saint Firmat de Mortain. Cf. *Feu*.

Saint Aventin, prêtre (Cf. *Oiseau, Ours*). Il était né en Berry, et se mit à la disposition de saint Loup évêque de Troyes. Il mourut dans un ermitage.

Saint Gory (Godrick, Godrich, *Godricus*) ermite, en Angleterre; 21 mai, 1170. Il s'était mis sous la conduite des moines de Durham, et passa la dernière partie de sa vie dans une solitude. On le représente environné de serpents, parce que les animaux venimeux l'entouraient sans lui faire de mal[2]. Il est peint fréquemment aussi en costume de pèlerin, parce qu'il avait visité la Terre sainte et le tombeau des apôtres.

Saint Magin (*Maximus, Maginus*, Magi), ermite et martyr; 25 août, sous Maximin. Il s'était retiré près de Tarragone dans les montagnes de Brufagañas, et y reçut la mort pour la foi. Les Catalans racontent que son sang se convertit en roses; et qu'une fontaine où il se désaltérait, devint l'instrument de nombreuses guérisons[3].

Femmes.

Sainte Élisabeth mère de saint Jean-Baptiste (5 novembre), d'après une légende grecque que des artistes modernes ont suivie, se voit mourant au désert où elle laisse son fils entre les mains des anges qui prennent soin de l'élever. Je cite cela pour qu'on en puisse comprendre la peinture au besoin, et sans rien garantir.

Sainte Marie Madeleine, pénitente. Cf. *Anges*, p. 42; *Chevelure*, etc.

Sainte Marie l'Égyptienne, pénitente dans un désert de Palestine; 2 avril, v. 432. Cf. *Communion*, p. 246, sv.; *Pain, Lion*, etc.

Marie nièce de Saint Abraham, pénitente. Cf. saint Abraham ermite, p. 379.

Sainte Thaïs, pénitente; 8 octobre, v. 350. Elle avait mené la vie de courtisane dans Alexandrie; et ramenée à Dieu par saint Paphnuce, elle brûla publiquement tous ses objets de toilette pour suivre le saint au désert. Là, enfermée en une cellule que le saint homme avait scellée, elle passa trois ans dans un isolement complet. Au bout de ce temps, un solitaire apprit de Dieu que les larmes et les privations de cette pécheresse lui avaient obtenu le pardon entier pour ses désordres[4]. Saint Paphnuce vint alors lever le sceau, et lui permit de vivre avec les religieuses du couvent voisin. La sainte survécut tout au plus quinze jours à cette libération.

On aperçoit quelquefois près de la recluse, saint Paphnuce s'entretenant avec saint Antoine; parce que la révélation divine fut faite à un disciple de ce dernier.

Voici d'après un vieux *légendaire* vénitien les deux scènes de sainte Thaïs convertie, puis renfermée par saint Paphnuce.

Sainte Pélagie d'Antioche, comédienne pénitente; 8 octobre, v. 457. Elle passait devant l'église de Saint-Julien à Antioche, pendant qu'un concile avait rassemblé plusieurs évêques dans cette cité. Saint Nonnus d'Héliopolis (ou d'Édesse) prêchait alors au peuple assemblé sur la place; mais la beauté rare et la parure éclatante de cette femme causèrent une telle émotion parmi la foule, que le saint évêque fut obligé d'interrompre sa prédication. Pendant cet instant de silence, il poussa un profond soupir vers Dieu, demandant au Ciel qu'une créature si merveilleusement douée des dons extérieurs ne les tournât pas à la perte des âmes. Le lendemain Pélagie se sentit poussée vivement d'entrer dans l'église où Nonnus prêchait encore, annonçant les redoutables justices de Dieu sur les cœurs qui persévèrent dans le péché. La femme, qui n'avait pas même été baptisée, demanda qu'on l'instruisît pour pouvoir devenir chrétienne. Nonnus voulut qu'elle déclarât publiquement son repentir; et Pélagie se coupa les cheveux, distribua aux pauvres ses richesses,

1. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 698, sq.

2. *Calendar. benedict.*, 29 mai. — AA. SS. *Maii*, t. V, p. 68, sqq.

3. *España sagrada*, t. XXV, p. 170-180. Une complainte (Goigs) catalane à l'honneur de saint Magi parle de lui en ces termes :

« Al desert encaminantvos,
Los ministres del pretor
Vos alcanzan, y l' furor
Desahogan, arrastrantvos;
Y en rosas se ha transformat
La sanch que flui del cos.
Magi martyr portentos,
Siaunos prompte advocat.
. . . . . .
Aquella aygua prodigiosa
De tots remeys rica mina,
Per tot Espanya s' destina
Pera ferla mes ditxosa. Etc. »

4. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. IV, p. 225.

puis se retira sur le mont des Oliviers à Jérusalem pour y finir ses jours dans la pénitence[1].

Une gravure plusieurs fois reproduite signale d'une façon bizarre cette pénitente, en la représentant comme saltimbanque de carrefour qui amuse le peuple par des tours de passe-passe. Mais une femme qui dans Antioche causait pareil entraînement, n'était sûrement pas quelque baladine vulgaire. Cf. *Collier,* p. 238; etc.

On parle d'une autre Pélagie surnommée Marguerite, qui aurait vécu également sur le mont des Oliviers, mais en habits d'homme; et n'aurait été reconnue qu'après sa mort. Ce pourrait bien être là un embellissement ajouté par la légende à l'histoire que nous venons de raconter.

Sainte Euphrasie, ou Eupraxie. Cf. *Démon,* p. 311.

Sainte Sylvie. Cf. *Écuelle,* p. 330, sv.

Sainte Aimée (*Amata, Talida*); 5 janvier, v^e^ siècle. On l'a fait entrer dans les séries de gravures consacrées aux saintes solitaires, mais elle était plutôt supérieure d'un monastère d'Antinoé. L'histoire n'autorise guère à lui donner d'autre caractéristique qu'une vieillesse avancée; car elle avait passé plus de quatre-vingts ans dans la vie religieuse, et sa bonté pour ses inférieures n'est pas chose que le crayon ou le pinceau puisse exprimer[2].

La B^se^ Ivette (Juette) veuve, recluse à Huy; 13 janvier, 1228. Comme elle s'était consacrée aux soins des pauvres et surtout des lépreux, on la peint entourée de pauvres gens et de malades. Elle termina ses jours dans une cellule près de la léproserie de Huy[3].

Sainte Hermelinde, solitaire en Brabant[4]. Cf. *Anges,* p. 44.

Sainte Dymphne (Cf. *Démon,* p. 310; etc.). On la représente dans une cabane, parce qu'elle s'était réfugiée en Flandre pour fuir son père.

Sainte Marie d'Oignies, recluse; 23 juin, 1213. Elle était de Nivelle, et termina ses jours dans une petite cellule près de l'église de la sainte Vierge à Oignies.

Sainte Reynofle (*Ragenufla,* etc.) vierge, solitaire (Cf. *Anges,* p. 43). Née dans la Hesbaie, elle quitta sa famille pour éviter le mariage qu'on voulait lui imposer, et se retira dans une forêt avec sa servante. On dit que la visite d'un ange vint la consoler à sa mort, et l'on représente des boiteux ou autres infirmes qui viennent visiter son tombeau. Une source près du lieu qu'elle avait habitée, était considérée comme l'instrument de guérisons habituelles[5].

Sainte Marine (Cf. *Saints représentés avec des enfants,* p. 359). Quand on l'a mise au nombre des ermites, c'est probablement à cause des années d'humiliations qu'elle subit hors de son monastère.

Pour les saintes femmes qu'on viendrait chercher dans cet article, je crois bon de rappeler ce qui a été dit au sujet des saints ermites. Il en est qui, quoique célèbres, ne prêtent pas à des caractéristiques bien fondées. D'autres ont occupé les artistes avec plus de souci du pittoresque que de l'histoire ecclésiastique et d'un culte bien autorisé dans l'Église.

ESCALIER.

Cet attribut a été souvent traduit par une simple échelle (Cf. p. 327, sv.); nous pouvons donc nous dispenser de revenir sur un sujet traité déjà. Qu'il suffise de rappeler saint Alexis (17 juillet, 417), passant ses der-

nières années comme un pauvre inconnu, sous un escalier de la maison paternelle. Ses parents et sa femme, abandonnés le jour même de ses noces, passaient tous les jours près de lui sans le tenir pour autre chose qu'un mendiant abrité chez eux; et croyaient beaucoup faire en lui accordant ce refuge. Les serviteurs de la maison se voient quelquefois mystifiant cet hôte incommode; et d'après la légende on ne le reconnut qu'après sa mort, au moyen d'un écrit qui accompagnait son cadavre. Ce fut le pape lui-même, dit-on, qui appelé d'une manière surnaturelle, découvrit le secret de cette vie si cachée[6].

J'en ai emprunté la représentation populaire au *légendaire* vénitien qui m'a déjà servi pour quelques cas semblables. Cf. *supra,* p. 145, 285; et tout à l'heure pour sainte Thaïs, p. 386.

1. AA. SS. *Octobr.,* t. IV, p. 248-268.
2. Pallad., *De vitis PP.,* lib. VIII, cap. XXXVII.
3. AA. SS. *Januar.,* t. I, p. 833-871.
4. Malgré son culte fort célèbre à Meldaert en Brabant, ses Actes n'ont pas été jugés très-recevables par l'auteur des AA. SS. Belgii (t. II, p. 214-222).
5. AA. SS. *Jul.,* t. III, p. 692, 699.
6. AA. SS. *Jul.,* t. IV, p. 238, sqq.; 254, sqq. Cf. *ibid.,* p. 262, sqq. Une prose (*Hæc est dies digna cultu*), dans le Missel d'Utrecht 1540), raconte sa vie tout au long et son pèlerinage en Orient :

« Annis decem septem junctis,
Exul et ignotus cunctis,
Acriter dolore punctis
Degebat parentibus.
Per imaginis laudari
Vocem quum cœpisset, mari
Se commendans, ignorari
Vult universis gentibus.

Hinc lateus tot annis actis,
Domo patris; dormit tactis
Stupore, perpensis factis,
His parentum mentibus.
Æger non remansit unus
Quin reduxit; voti munus
Tangens hoc, dum fertur funus
Ejectis dæmonibus. Etc. »

Ajoutons encore que dans la *Présentation de la très-sainte Vierge au temple,* on la peint ordinairement franchissant toute seule malgré son jeune âge un perron de plusieurs marches au sommet desquelles le grand prêtre l'attend.

Les légendaires latins veulent que ces degrés fussent au nombre de quinze[1], mais les miniatures grecques ne donnent pas lieu de supposer que l'Orient tînt beaucoup à cette partie du programme[2]. Aussi, pour enlever tout scrupule sur ce point, je reproduis la gravure du Ménologe lui-même donnée par l'édition d'Urbin[3].

On s'accordait un peu plus, d'une Église à l'autre, sur

l'âge de Marie à cet instant. Il est reçu qu'elle ne devait guère dépasser alors sa troisième année, dit-on généralement.

ESCLAVES.

Il n'y a pas pour l'art une distinction bien claire à établir entre l'esclavage et la captivité. *Ceps* ou *Chaînes,* et *Captifs* pourront donc répondre aux questions que le lecteur aurait compté voir résolues en cet endroit.

ESQUIF. Cf. *Barque, Vaisseau.*

ESTROPIÉS.

Il peut arriver qu'autour d'un saint ou d'une sainte (ou près d'un tombeau) on voie des malheureux qui attendent soit l'aumône, soit la guérison de leurs infirmités. En tout cas, les articles *Béquilles, Aumône, Pain,* pourront souvent donner la solution de cette difficulté sans que nous ayons besoin d'introduire de nouveau ces faits traités ailleurs.

ÉTABLE ET ÉCURIE.

Qu'il s'agisse de chevaux ou de bêtes à cornes, c'est ici que nous les grouperons, toutes les fois qu'il sera question d'un logis qui les enferme. Cependant le titre *Crèche* servira de décharge à celui-ci. Pour des moutons, le titre *Berger* (ou bergerie) nous dispensera d'y revenir.

Saint Marcel pape. Cf. *Crèche,* p. 276.

Saint Sauve évêque et son compagnon, martyrs près de Valenciennes; 26 juin, VIII^e^ siècle. Leurs corps enterrés dans une étable, y sont retrouvés miraculeusement par Charles Martel. Aussi voit-on des vaches ou des bœufs qui tournent leurs yeux vers la fosse, et un prince qui la fait ouvrir[4].

1. Cf. *Legenda aur.*, cap. CXXXI.
2. *Menolog. græc.*, 21 novembr.
3. Il faut prendre ce beau travail en tenant compte de son temps.
4. AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 201, sq.

Le B^x Alexandre, moine cistercien a Foigny; 4 mai ou 6 août, 1217. On le donne pour fils d'un prince écossais ou irlandais, et c'est ce qui l'a fait caractériser quelquefois par une couronne. Il prit l'habit de frère lai en France. Sa sœur Mathilde, que l'on représente souvent près de lui, s'était retirée aussi en Picardie (à Lapion près Liesse) pour y vivre inconnue; elle lui avait appris la manipulation des produits de la laiterie, à quoi il fut occupé dans le monastère, sans que (jusqu'à sa mort) sa haute naissance fût connue même de l'abbé[1].

Saint François d'Assise, Saint Ignace de Loyola, et Saint Camille de Lellis naquirent dans une étable, par suite d'une pieuse pratique de leurs mères qui voulurent que ces bienheureux enfants entrassent dans le monde comme le Fils de Dieu. Mais ce sont là des faits qui ne se peignent que dans une série complète de la vie d'un saint. La dévotion populaire ignore assez généralement ces détails, si ce n'est là où chacun de ces saints est tout particulièrement connu et honoré.

Sainte Julienne du Mont-Cornillon (Cf. *Croissant*, p. 277). En entrant au monastère, elle avait demandé à être chargée de l'étable; et l'on remarqua que jamais les vaches du couvent n'avaient tant rapporté que pendant qu'elle en eut soin[2].

ÉTENDARD. Cf. *Bannière, Drapeau.*

ÉTOILE.

Disons d'abord que, malgré la coutume moderne du blason, l'étoile des artistes chrétiens n'a presque jamais un nombre de rais impair. Le *Pentalpha* des anciens ou des sorciers (appelé quelquefois *pentagramme*), sur lequel il y aurait beaucoup à dire si c'était notre tâche[3], et l'étoile à sept pointes, appartiennent aux rêveries astrologiques ou aux signes de ralliement des sociétés secrètes. Elles n'ont donc rien à faire avec les sujets chrétiens.

Les rois Mages seront facilement reconnus à l'étoile qui les guide vers l'étable de Bethléem. Des peintres du XV^e^ siècle ont tracé dans cet astre un petit enfant emmaillotté qui semble, du haut du ciel, appeler les prémices des gentils. Mais nous n'avons pas à suivre ces pieuses pensées dans toutes leurs applications. Le texte de l'Évangile[4] suffit à faire comprendre ces représentations par un enfant chrétien.

Saint Swibert (*Suitbertus*) évêque régionnaire, apôtre de la Westphalie et de la Frise; 1 mars, 713. Une étoile sur sa main, ou quelquefois dans la volute de sa crosse; on la met aussi sur sa poitrine. Il pourrait venir à l'esprit de quelque symboliste, que ce soit un emblème de sa prédication; car l'Écriture sainte emploie le symbole de l'étoile pour désigner soit une postérité nombreuse, soit l'éclat des docteurs qui ont guidé les fidèles dans la voie de Dieu[5]. Mais on rapporte que sa mère, enceinte de lui, vit une étoile éclatante qui dardait ses rayons sur la France septentrionale et la Basse-Saxe[6]. Il était un des compagnons de saint Willbrord, et fut sacré évêque par saint Wilfrid d'York pour aller répandre l'Évangile dans l'ancienne patrie des Anglo-Saxons. Parfois, mais assez rarement, on lui met sur la main une petite église pour indiquer qu'il fonda le monastère de Kaiserswerth.

Saint Éloi, évêque de Noyon (Cf. *Cheval*, p. 209). On vit à sa mort son âme monter au ciel sous la forme d'une étoile qui représentait une croix rayonnante (comme serait, je suppose, une étoile à huit rais). Mais je n'ai pas remarqué que ce récit ait fixé l'attention des artistes, si ce n'est lorsqu'on veut représenter toute la légende du saint, comme dans un vitrail, par exemple.

Saint Bruno (Cf. *Branche d'arbre*, p. 146; etc.). On trouve quelquefois six étoiles formant nimbe autour de sa tête, et une septième sur sa poitrine. C'est l'emblème des fondateurs de la Chartreuse. Saint Hugues évêque de Grenoble avait vu dans un songe sept étoiles qui le guidaient vers un lieu désert de son diocèse (la Chartreuse), où il lui sembla voir que Dieu se faisait élever une maison. Le lendemain, le sens de cette vision s'expliqua au saint évêque, quand il vit venir Bruno avec ses six compagnons pour le prier de les aider à se retirer du monde.

D'autres fois, c'est saint Hugues de Grenoble (Cf. *Confession*, p. 240) qui voit tomber à ses pieds les sept étoiles; indication de la part qu'il prit au premier établissement des Chartreux, lorsque les compagnons de saint Bruno vinrent le supplier de les accueillir dans son diocèse.

Saint Nicolas de Tolentino, ermite de Saint-Augustin (Cf. *Bras*, p. 148; etc.). Une étoile apparut plusieurs fois au-dessus de ce saint, et se montra sur son tombeau après sa mort[7]. En pratique on place cette étoile soit sur la poitrine du saint, soit au-dessus de sa tête. Voir la gravure au *verso*.

Souvent on le peint avec le vêtement de son Ordre couvert d'un semis d'étoiles d'or (Cf. p. 361). Quant au costume d'Augustin, que certains artistes s'avisaient de ne point lui donner, ou de modifier, il est intervenu une

1. *Calendar. benedict.*, 9 mai. Le récit contemporain dû à Thomas de Cantimpré mérite d'être lu dans les AA. SS. *Maii*, t. I, p. 434. Malheureusement notre saint a été oublié dans les tables générales de cette grande collection.

2. *Calendar. benedict.*, 4 april.

3. Cf. Cavedoni, *Memorie di... Modena*, serie III, t. V, p. 34, 35.

4. Matth. II 1-11.

5. Genes. XXII, 17; XXVI, 4. — Exod. XXXII, 13. — Num. XXIV, 17. — Dan. XII, 3. — Apoc. I, 16; VI, 13. — Etc., etc.

6. Heussen, *Batavia sacra*, t. I, p. 43. — Opmeer, *Martelaarsboeck*, t. I, p. 75. On a voulu lui assigner un siége épiscopal précis: Verden, Utrecht même; l'affirmation est plus facile que la preuve. Les AA. SS. Belgii (t. VI, p. 152-196) trouvent fort peu de choses bien établies dans plusieurs des merveilles qu'on prête à ce saint.

7. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 652-654.

décision de la congrégation des rites à ce sujet; surtout contre les Augustins déchaussés[1].

Saint Merry (Cf. *Chaînes,* p. 191). Je le trouve plu-

Saint Nicolas de Tolentino, p. 389.

sieurs fois regardant le ciel d'où plusieurs étoiles semblent descendre vers lui. S'il faut en rendre raison, je ne vois rien de mieux à dire si ce n'est qu'on aura voulu exprimer ainsi l'avis céleste qui lui fut donné de sa mort[2].

Saint Dominique, instituteur des Frères Prêcheurs (Cf. *Chapelet,* p. 200; *Chien,* etc.). Une étoile sur son front ou sur sa poitrine. On raconte qu'une étoile parut sur son front quand on le baptisait. Les Dominicains, qui lui donnent comme par excellence le surnom de *Stelliger* (Cf. *Armoiries,* p. 84; etc.), le peignent parfois avec un manteau tout constellé[3], comme l'ont fait les Augustins pour saint Nicolas de Tolentino.

On pourrait croire que cet attribut historique, et une imitation de saint Bruno, ont donné lieu de représenter saint Dominique, ou le bienheureux Jordan de Battberg (son successeur dans la direction générale de l'Ordre), avec sept étoiles (six formant couronne autour d'une centrale); mais c'est encore un emprunt fait à la légende du saint fondateur, au sujet des sept premiers Dominicains qui étudièrent la théologie à Toulouse[4].

Saint Jean de Capistran, franciscain de l'Observance. Cf. *Chaire,* p. 193; *Drapeau.*

Saint Aïdan d'Irlande (*Medocus, Methocus,* Maédhogh, Moëg, Dé, etc.), que ses compatriotes donnent comme premier évêque de Ferns; 31 janvier, v. 632. La légende hibernoise raconte que sa mère vit en songe une étoile, lorsqu'elle était prête de le mettre au monde; et que cela le fit appeler dès son enfance le fils de l'étoile. Son histoire renferme bien d'autres merveilles que nous ne répéterons pas : d'autant que ce thaumaturge est assez peu connu sur le continent, si ce n'est en Armorique.

Saint François d'Assise (Cf. *Agneau,* p. 23; etc.). A sa mort une étoile qui se dirige vers le ciel, annonce l'entrée de son âme dans la gloire; ce n'est point, du reste, la caractéristique ordinaire qui le fait reconnaître.

Saint Jean Népomucène chanoine de Prague, martyr; 16 mai, 1383. Après qu'il eut été précipité dans la Moldau, le secret de son martyre fut trahi par des lumières miraculeuses qui flottaient sur l'eau, indiquant le lieu où était le cadavre. On a traduit cela en peinture par des étoiles qui environnent sa tête.

Sainte Athanasie, veuve et abbesse (hégoumène) en Grèce. Cf. *Navette,* etc.

La B^se^ Colombe de Rieti, dominicaine (Cf. *Colombe,* p. 243). Une étoile lui apparut le jour de l'Épiphanie, pendant qu'elle méditait sur l'adoration des Mages; et deux autres fois le même signe se montra au-dessus d'elle[5].

1. Cf. Ferraris, *Bibliotheca canonica,* v. Imagines. — AA. SS., *l. c.* p. 640.

2. Cf. AA. SS. *August.,* t. VI, p. 520, 523.

3. Cf. AA. SS. *Maii,* t. V, p. 376. sq.; et *August.,* t. I, p. 521, sqq.; 537, sqq.; 542, sq.

4. AA. SS. *August.,* t. I, p. 441.

Du reste l'école dominicaine, comme on l'a pu voir aux mots *Ailes* (p. 26) et *Colombe* (p. 240, note 2), semble s'être fait des traditions qui n'appartiennent pas à l'art général. C'est ainsi qu'un office de saint Thomas d'Aquin, dans le bréviaire de son Ordre lui attribue l'étoile aussi bien qu'à saint Dominique; sauf que pour le docteur, il s'agit du moment de la mort. J'en transcris plusieurs passages à cause de certaines curiosités qui s'y trouvent.

« Stella candens emicat
Stuporem (*sic*) dans insolitum,
Quæ instantem indicat
Beati Thomæ transitum.
. . . . . .
Sertum gestans cum torque duplici,
Cappa gemmis ornata cernitur;
Ex monili fulgoris cœlici
Lux emissa mundo diffunditur.
Augustinus fratri sic loquitur :
Thomas mihi par est in gloria,
Virginali præstans munditia. »

Quant à saint Dominique, nous emprunterons d'autres extraits du même bréviaire sous le titre *Livre.*

5. AA. SS. *Maii,* t. V, p. 330, 331, 338.

ÉTOLE.

Nous avons dit que l'étole en sautoir, avec le manipule au bras gauche, est l'un des insignes du diaconat. A ce titre il semblerait désigner les Chartreuses, auxquelles une espèce de consécration confère le droit de remplir quelques-unes des fonctions du diacre ou du sous-diacre. A vrai dire, ce n'est pas cela, l'étole des Chartreuses tombe droite comme ce que l'on appelle en France (je ne sais pourquoi) l'*étole pastorale*, c'est-à-dire l'étole portée sur le rochet[1]. Quant à leur manipule, conformément à d'antiques rituels, il est passé au-dessus du poignet

Saint François de Borgia, p. 392.

droit; ce qui répond au vieux mot héraldique *dextrochère*.

Hors de ce cas, nous n'avons pas à mentionner l'étole quand elle n'est que signe du ministère ecclésiastique. Pour simplifier, nous ferons entrer ici sous le nom d'étole l'*orarium* ou espèce de *pallium* (omophore) des évêques grecs.

Saint Paul patriarche d'Antioche, ou plutôt de Constantinople, quoi que j'en aie dit ailleurs[2]. Cf. *Corde*, p. 258.

Saint Hubert, évêque de Tongres (Cf. *Cerf*, p. 183). Près de lui un ange portant une étole. On rapporte que cette étole lui fut envoyée du ciel comme gage de la protection divine sur son épiscopat, lorsque le saint hésitait à se

1. L'étole de l'évêque n'est pas croisée, mais se porte sur l'aube.

2. Cf. AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 13, sqq.

laisser sacrer évêque [1]. C'est de cet ornement que l'on extrait de petits fils pour les insérer dans le front des pèlerins qui veulent échapper à l'hydrophobie.

Saint Forannan évêque irlandais, puis abbé (Cf. *Eau*, p. 325). Son étole, comme celle de saint Hubert, était employée pour préserver de la rage.

Saint Folcuin (*Folquinus, Folcoinus, Fulconius*, etc.), évêque de Térouanne ; 14 décembre, 855. Il est honoré à Eekelsbeke près de Cassel ; et son étole avait la réputation d'être d'un grand secours aux femmes enceintes [2]. Aussi voit-on quelquefois une femme agenouillée devant lui.

ÉTRANGLEMENT. Cf. *Corde, Cou.*

EUCHARISTIE.

Écartons d'abord de cet article à peu près tout ce qui a trouvé place sous les titres *Autel, Calice, Ciboire* et *Communion*. Les mots *Hostie, Messe, Ostensoir* (ou *Monstrance*) prêteraient encore à nous décharger de presque tout le reste pour cette fois. Mais il est des saints qui, représentés tantôt avec un calice, tantôt avec un ostensoir, n'ont pas beaucoup plus de droit à l'un qu'à l'autre. Signalons-les ici.

Saint François de Borgia général de la Compagnie de Jésus, après avoir été duc de Gandie (Cf. *Chapeau de cardinal*, p. 200). En prières devant le Saint-Sacrement. Quelques peintres lui ont même mis entre les mains un ostensoir, mais ce n'est pas une pratique fréquente. Il s'agit de faire entendre qu'il était doué d'une dévotion toute particulière pour la sainte Eucharistie. Passant volontiers des heures entières au pied du tabernacle, il y fut une fois surpris par la chute d'une tribune qui s'écroula sur sa tête. Quand on eut déblayé les matériaux après l'accident, on trouva l'homme de Dieu continuant son oraison comme si rien de nouveau ne l'eût troublé dans sa prière. En outre il lui arrivait de reconnaître la présence du Saint-Sacrement lorsque rien d'extérieur n'en avertissait les fidèles. Voir la gravure au *recto*.

Saint Pascal Baylon, franciscain de la Réforme (Cf. *Berger*, p. 135). C'est également pour sa piété toute spéciale envers l'Eucharistie, que ce saint a été représenté soit devant un autel où l'ostensoir est exposé, soit les yeux fixés sur une monstrance ou un calice surmonté de l'hostie, qui semble lui apparaître dans le ciel. On raconte que, durant ses funérailles, le cadavre de saint Pascal ouvrit les yeux par deux fois au moment de l'élévation [3].

Comme cet homme de Dieu professait aussi une grande dévotion pour Notre-Dame, quelques représentations se rencontrent où la très-sainte Vierge semble lui apparaître au lieu du Saint-Sacrement. Je crois pouvoir affirmer que c'est une exception dans le grand nombre des peintures consacrées à saint Pascal.

ÉVANGÉLISTES.

Sur les symboles des quatre évangélistes, il y aurait fort à dire ; ne fût-ce que pour montrer que bien des choses ont été dites assez mal à propos, et que l'érudition ne doit pas se soustraire au bon sens. Mais comme je ne veux point, dans cet ouvrage, me piquer d'archéologie épineuse ou hérissée de citations passées au crible, établissons tout bonnement que, depuis des siècles, les *Animaux évangéliques* sont assignés ainsi : l'homme à saint Matthieu, le lion à saint Marc, le bœuf (ou plutôt le veau) à saint Luc, et l'aigle à saint Jean. Dans la pensée des vieux artistes chrétiens, maintenue par le langage de l'Écriture sainte [4] et de la liturgie, c'étaient bien des animaux, mais des animaux mystérieux (incorporels, comme dit l'Église grecque), auxquels on donnait volontiers un aspect étrange. Les ailes semblant ne pas suffire à cette intention, le haut moyen âge imagina fréquemment de placer les têtes de ces animaux sur des épaules d'hommes. C'est ce qu'on voit dans cette Rose de Strasbourg (p. 393) dont nous n'avons pas à interpréter en ce moment le symbolisme général ; il suffit qu'on y reconnaisse dans la partie supérieure, les têtes d'aigle, de bœuf et de lion, surmontant chacune un buste humain. Très-fréquemment les animaux évangéliques, de quelque façon qu'ils soient figurés, portent un livre ou un rouleau ; pour remettre en mémoire au spectateur qu'il doit songer à des écrivains inspirés d'en haut.

Une combinaison bien plus singulière se retrouve çà et là dans l'assemblage des quatre animaux évangéliques en un groupe qui semble les greffer sur un tronc commun, et que les Grecs ont appelé *Tétramorphe*. Le moyen âge germanique a même eu l'idée singulière de modifier le Tétramorphe primitif qui offrait la forme d'une espèce d'ange quadruple. L'*Hortus deliciarum* de Hohenbourg et un vitrail de Fribourg-en Brisgau [5] donnent à l'Église personnifiée une monture (au corps de cheval) qui a les quatre têtes et les quatre pieds des animaux évangéliques. Mais convenons, comme pour d'autres cas archéologiques, que cette invention est plus admirable qu'imitable. Souvent en effet, le moyen âge et les siècles qui l'ont précédé nous donnent à entendre des pensers très-hauts, mais dont la forme ne va plus aux hommes de nos jours ; soit que l'expression n'ait pas été heureuse, soit

1. Célestin, *Vie de saint Hubert*, IIe partie, chap. VI et IVe partie, chap. III.

2. Cf. AA. SS. Ordinis S. Benedicti, *secul. IV*, P. I, p. 629.

3. *Breviar.*, 17 maii, lect. VI.

4. Ezech. I, 5, 13, 14, etc. — Apoc. IV, 6-9; V. 6, 14, etc., etc.

5. Vitraux de Bourges, *Etude* IV, fig. D; *Étude* XII, fig. A; et texte, n° 67 (p. 124). Ce n'est pas du tout que j'exhorte nos contemporains à reproduire ces curiosités, qui ont eu leur temps.

qu'elle ait perdu pour la plupart des esprits actuels la signification que tous savaient y lire jadis.

Voici comme on interprète habituellement l'appropriation de ces symboles à chacun des évangélistes. Saint

Matthieu commençant son évangile par la généalogie de Notre-Seigneur, depuis Abraham et David jusqu'à Joseph et Marie, c'est lui qui est caractérisé par l'homme; attendu qu'il fixe d'abord notre pensée sur la descendance

humaine et sur l'incarnation de Jésus-Christ [1]. — Saint Marc débute par la prédication de Jean-Baptiste, en lui appliquant ces mots d'Isaïe (xl, 3) : « Voix de celui qui crie dans le désert ; » et pour cela on lui attribue le lion, dont le rugissement remplit la solitude. Toutefois n'ayons pas l'air d'oublier que le lion, durant plusieurs siècles, était censé figurer la résurrection de l'Homme-Dieu ; curiosité de zoologie mystique, sur laquelle je ne prétends pas revenir après ce que j'en ai dit il y a quasi trente ans [2]. Ce symbolisme a fait chercher dans saint Marc l'historien du mystère de Pâques [3] ; en quoi il n'est pas très-aisé de montrer qu'il soit particulièrement explicite, bien que l'Église ait adopté son récit pour la messe de cette solennité. — Saint Luc entre en matière par l'apparition de l'archange à Zacharie, tandis qu'il accomplissait dans le temple les fonctions sacerdotales (Cf. *Encensoir*, p. 346, sv). On a été conduit ainsi à lui donner le bœuf (ou le veau), comme mémorial des sacrifices sanglants de l'ancienne loi que le Fils de Dieu est venu clore sur le Calvaire et sur nos autels [4]. D'ailleurs il est facile de remarquer dans tout l'ensemble de son texte, qu'il paraît avoir reçu mission spéciale pour nous faire pénétrer le rôle de victime, d'expiateur et de pacificateur, pris par le Messie afin de nous réconcilier avec son Père [5].

Quant à saint Jean, le premier chapitre de son évangile et tout le livre de l'Apocalypse annoncent l'homme le plus initié aux secrets célestes. Aussi les Grecs l'ont-ils surnommé *le Théologien*. Historien, si l'on peut parler ainsi, de la génération éternelle du Verbe et de l'action divine du Fils de Dieu en dehors de l'Incarnation, il a été comparé à l'aigle qui fixe son regard sur le soleil sans ciller [6] ; parce que jamais langage humain n'avait abordé ces hauteurs de doctrine, ni ne l'avait rendue en termes si éclatants de lumière.

De ces attributions aujourd'hui unanimement fixées [7], il résulte que souvent chaque évangéliste a été caractérisé par un fait spécial qui passe pour le distinguer des autres. J'en donnerai seulement un exemple (vis-à-vis) puisé par le P. Arth. Martin dans le manuscrit de Munich, n° 39. Saint Matthieu est accompagné par quelque représentation de la Mère de Dieu : soit couchée dans l'étable de Bethléem, soit apparaissant dans le ciel ; comme pour proclamer le grand dessein de Dieu qui veut que son Fils prenne notre nature humaine. Ailleurs, on voit près de cet évangéliste quelqu'une des scènes de Bethléem qu'il a retracées dans son livre, etc. — Près de saint Marc on peint un souvenir quelconque du jour de Pâques : ce sera, par exemple, Notre-Seigneur sortant du tombeau, ou bien se montrant aux disciples ; quelquefois les saintes femmes visitant le sépulcre désormais vide, ou même achetant des parfums pour aller embaumer le corps de Jésus-Christ. — Saint Luc est ordinairement indiqué au moyen d'un fait qui représente la rédemption (comme le crucifiement) ; ou la première enfance de Notre-Seigneur, parce que c'est lui qui nous en donne les détails les plus circonstanciés. Dans le manuscrit de Munich, on a représenté l'Agneau de Dieu ; quoique saint Luc ne rapporte pas la parole de saint Jean-Baptiste, qui désigne ainsi l'immolation de la grande victime. Mais comme nous l'avons dit, son évangile exprime particulièrement cette qualité du Fils de Dieu fait homme.

Saint Jean, dans le plan que nous exposons, se carac-

1. Une prose d'Adam de Saint-Victor (*Plausu chorus lætabundo*) qui figurait autrefois dans bon nombre de missels, pour les évangélistes, exprime ainsi la même pensée :

« Os humanum est Matthæi,
In humana forma Dei
Dictantis prosapiam ;
Cujus genus sic contexit
Quod a stirpe David exit
Per carnis materiam. »

2. Vitraux de Bourges, pl. I, et *Étude* IV ; texte, n° 44, sv. (p. 77-82).

3. Prose citée :

« Est leonis rugientis
Marco vultus, resurgentis
Quo claret potentia ;
Voce Patris excitatus
Surgit Christus laureatus
Immortali gloria. »

4. *Ibid.* :

« Rictus bovis Lucæ datur,
In qua forma figuratur
Nova Christus hostia ;
Ara crucis mansuetus
Hic mactatur, sic et vetus
Transit observantia. »

5. Vitraux de Bourges, n° 106 (p. 191).

6. Prose déjà citée :

« Pellens nubem nostræ mentis,
Intuetur jubar solis
Joannes in aquila ;
Supra cœlos dum conscendit,
Sinu Patris deprehendit
Natum ante sæcula. »

Tout cela est exprimé beaucoup plus brièvement par le même Adam de Saint-Victor dans sa prose *Jocundare, plebs fidelis :*

« Quatuor describunt isti
Quadriformes actus Christi,
Et figuram (*figurant?*) ut audisti,
Quisque sua formula.
Natus homo declaratur,
Vitulus sacrificatur,
Leo mortem deprædatur,
Et ascendit aquila.
Paradisus his rigatur,
Viret, floret, fœcundatur ;
His abundat, his lætatur
Quatuor fluminibus.
Fons est Christus, hi sunt rivi ;
Fons est altus, hi proclivi ;
Ut saporem fontis vivi
Ministrent fidelibus. »

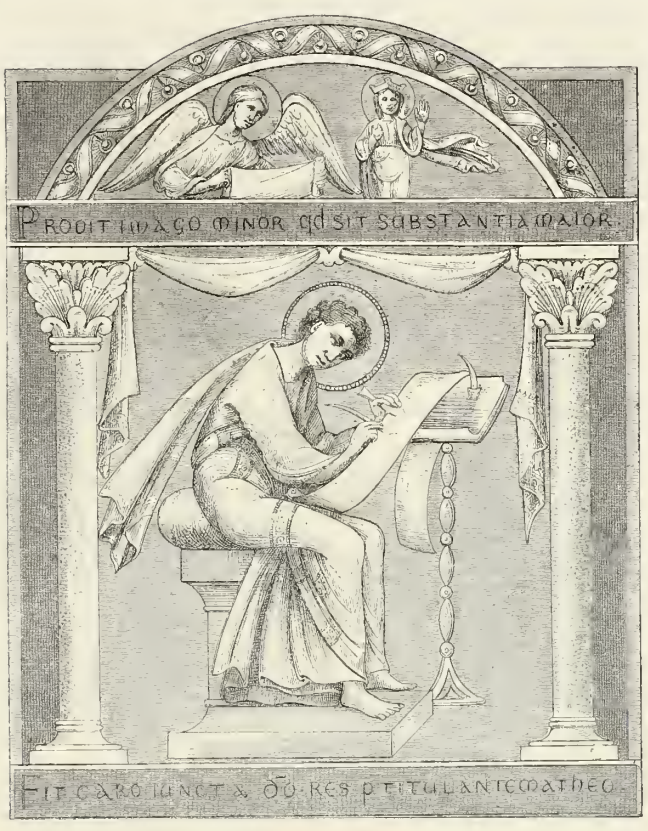
On voit que ce grand poëte (je ne retire pas le mot) s'accordait avec les artistes des catacombes. Mais citons deux autres strophes de la même prose qui développent davantage le même symbolisme :

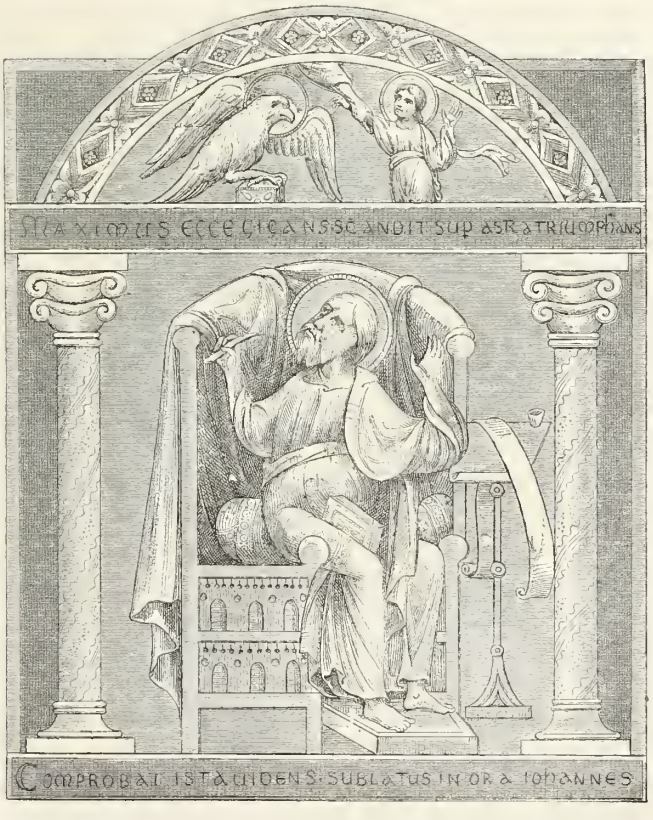
« Formam viri dant Matthæo,
Quia scripsit sic de Deo,
Sicut descendit ab eo
Quem plasmavit homine.
Lucas bos est in figura,
Ut præmonstrat in Scriptura
Hostiarum tangens jura
Legis sub velamine.
Marcus leo per desertum
Clamans, rugit in apertum :
Iter fiat Deo certum,
Mundum cor a crimine.
Sed Joannes ala bina
Charitatis, aquilina
Forma, fertur in divina
Puriori lumine. »

Le moyen âge, à l'imitation de Sedulius, s'efforça souvent de condenser en quelques vers ces caractéristiques des quatre évangélistes. On a pu quelquefois réussir à être plus bref qu'Adam de Saint-Victor rarement à être aussi plein en si peu de mots.

7. Au IVe siècle il y avait encore dissentiment, et l'on prétend que l'Espagne conserve plusieurs monuments (mais de quel âge ?) qui donnent le bœuf à saint Marc.

térise par un petit tableau emprunté surtout aux faits qui montrent la divinité de Notre-Seigneur d'une façon



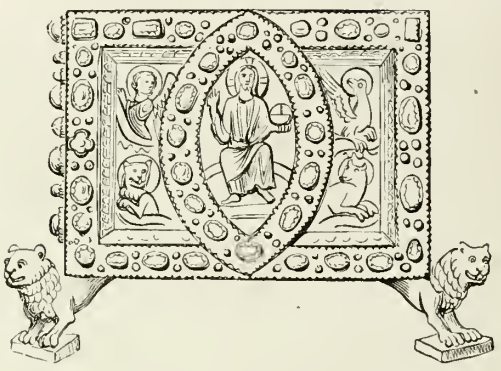


plus saillante[1]. Ce sera, par exemple, l'ascension, quoiqu'il ne la rapporte point dans son évangile[2]; ou la

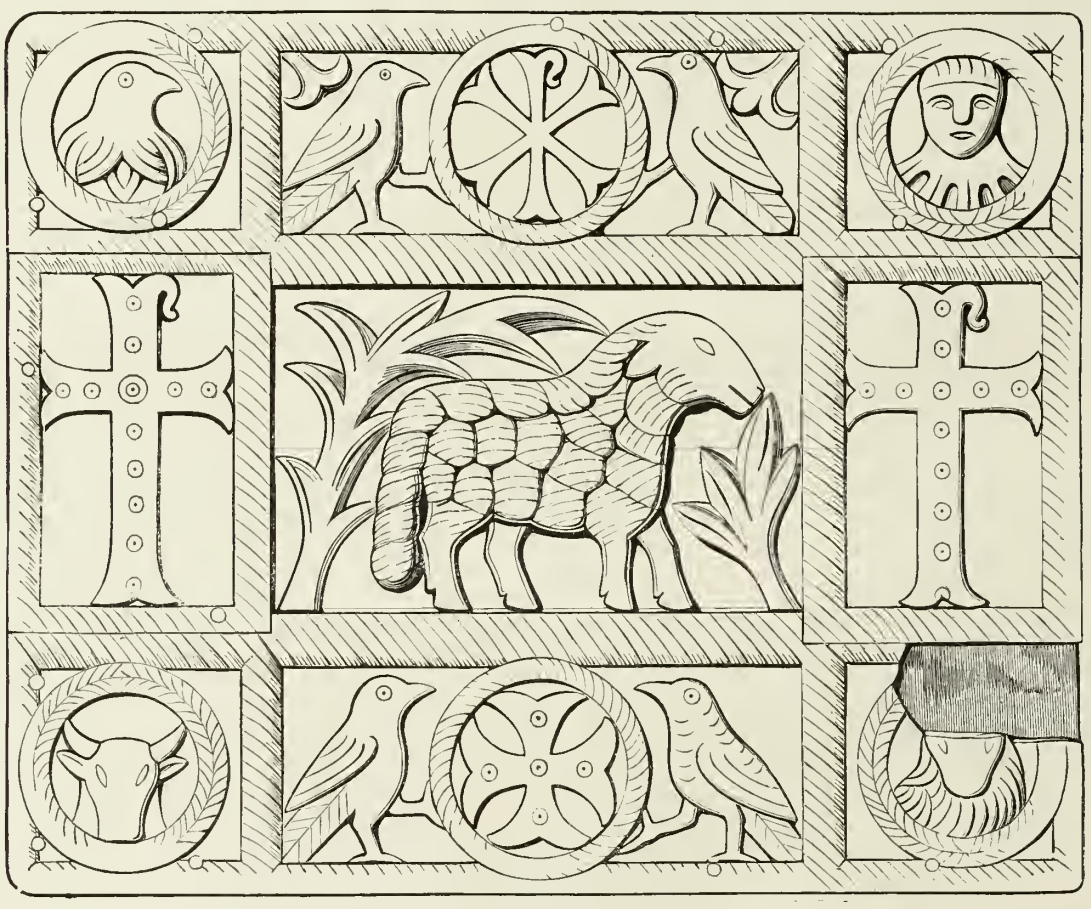
1. Nul plus que saint Jean n'insiste sur la personnalité divine de Notre-Seigneur.

2. Cependant remarquez ce qu'il rapporte de la conversation entre Notre-Seigneur et Nicodème (III, 13).

transfiguration, dont il ne parle pas davantage[1]; soit saint Jean-Baptiste déclarant qu'il ne doit pas être pris



pour celui qu'attendait Israël[2]. Ou bien encore près de saint Jean, on tracera Jésus-Christ adoré par la terre et la mer, comme étant celui à qui le Père éternel a dit : « Tu es mon fils, je t'ai engendré avant que naquît le jour[3]. » Je trouve même cet évangéliste accompagné d'une représentation de la crèche où l'enfant Jésus est réchauffé par le bœuf et l'âne; non pas que le Disciple bien-aimé ait dit un seul mot sur les détails de cet événement, mais il a écrit dans son premier chapitre (Joann. I, 14-17) : « Le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire, etc.... La loi avait été donnée par Moïse, la grâce et la vérité ont été réalisées par Jésus-Christ. » Or les saints Pères voient dans les deux animaux de la crèche un symbole des deux Testaments, qui n'ont leur unité que dans l'Enfant de Bethléem; d'autres veulent que ce soit la figure des juifs et des gentils qui doivent s'accorder à reconnaître dans ce nouveau-né l'attente des siècles[4]. Il est donc aisé de s'expliquer pourquoi l'enfantement de la très-sainte Vierge et l'hommage rendu sur le



Pupitre de sainte Radegonde, à Poitiers.

Thabor au Fils de Dieu par le législateur du Sinaï, peuvent servir à désigner le Disciple que Jésus aimait[5].

Quoi qu'il en soit de ces appropriations où chaque évangéliste est censé reproduire par son symbole un

1. Mais il avait été l'un des témoins de ce prodige. Cf. Matth. XVII, 1-9; Marc. IX, 1-9; Luc. IX, 28-36.

2. Joann. I, 19-34. Cf. *ibid.*, 15.

3. Ps. CIX, 3; Hebr. I, 5, etc.

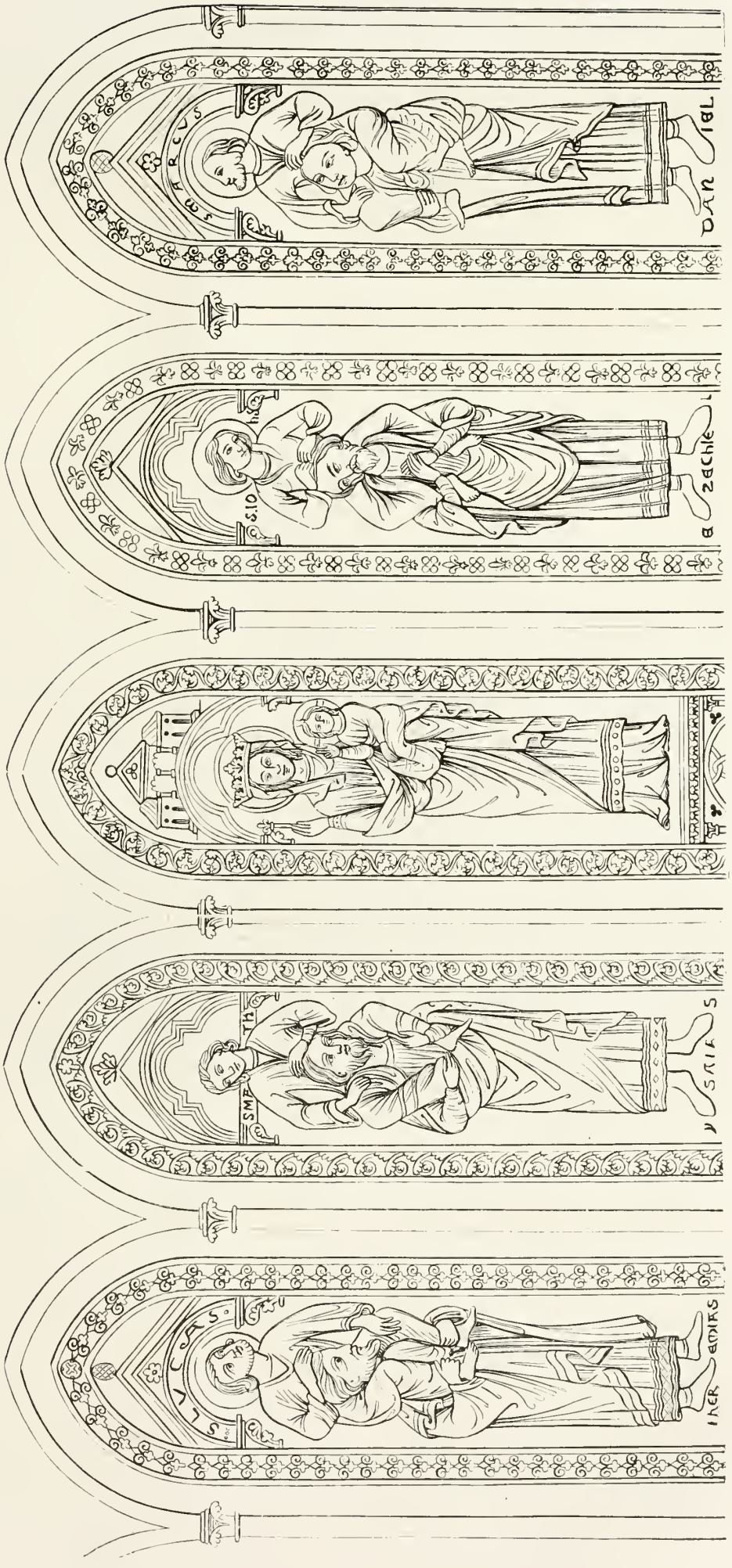
4. Comme je l'ai déjà dit, j'évite dans ce livre les accumulations de textes qu'on m'a reprochées ailleurs ; mais que je suis tout prêt à reprendre quand il y aura lieu, comme c'était le cas pour les *Vitraux de Bourges*, où il fallait établir des bases scientifiques pour un genre d'études peu pratiqué, ou trop lestement mené par plusieurs.

5. On voit sans peine dans ces simples aperçus, que la chrétienté n'imaginait pas les évangélistes comme cherchant autre chose qu'à se compléter les uns les autres. Chacun recevait son inspiration particulière pour le temps et les hommes auxquels il avait mission de s'adresser. Mais nul d'eux ne semble avoir prétendu se mettre abso-

des aspects qu'offrent à la foi les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, l'on aperçoit de bonne heure les traces d'un programme arrêté, quand les animaux évangéliques entourent la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Afin de ne pas multiplier les indications de monuments sans beaucoup de profit, donnons-en deux, sans plus (p. 396), qui pourront suffire par leur identité à plusieurs siècles de distance. L'un appartient à une petite face du reliquaire jadis conservé à Vendôme sous le titre de la *sainte Larme*[1]. On y voit l'homme ailé (ou l'ange, selon l'expression ordinaire) et l'aigle placés au sommet, tandis qu'à la base, c'est le bœuf et le lion.

S'il s'agissait de préciser les motifs qui ont déterminé une pragmatique tellement constante, ce serait matière à dépense d'érudition dont je me garde pour le moment. Contentons-nous de faire remarquer que cela se maintient assez fidèlement durant un assez long période, puisque le même dispositif apparaissait déjà dans le pupitre de sainte Radegonde que l'on conserve encore à Poitiers, et dont voici un aspect[2] (p. 396).

On pourrait dire néanmoins, cela dût-il être pris uniquement comme aide-mémoire, que le couronnement (partie supérieure) a été pris dans les symboles qui montrent surtout l'humanité et la divinité réunies en Jésus-Christ;



lument d'accord avec les autres, sauf par les grands traits que l'enseignement oral devait réunir et relever. Car la foi vient par l'ouïe, comme dit l'Apôtre (Rom. x, 17).

1. Cf. *Mélanges d'Archéologie*, t. III, p. 78.

2. *Ibid.*, t. III, p. 159.

sa mort et sa résurrection ne nous offrant pas les mêmes sources d'espoir, si nous ne songions par-dessus tout à la dignité infinie du médiateur et du docteur qui nous est donné.

Nous avons indiqué précédemment l'assimilation des évangélistes aux *quatre fleuves du paradis terrestre* (Cf. *Eau,* p. 324, sv.); et dès les premières pages de ce livre, d'ailleurs, il en avait été question sous le titre *Agneau*. Ce rapprochement ne serait plus guère saisissable aujourd'hui pour une foule devenue fort étrangère aux élans de cœur qui faisaient la popularité du symbolisme. Avec l'habitude des considérations puisées dans un genre d'enseignement si relevé, a disparu même l'aptitude à les entendre quand elles ne sont pas voisines de l'évidence.

Une autre association d'idées, bien fondée en raison, et beaucoup plus accessible aux intelligences de notre temps qui n'auraient pas perdu le souvenir même de la foi, c'est la réunion des quatre grands prophètes avec les quatre évangélistes. On résume ainsi d'une manière saillante l'accord merveilleux de l'histoire prophétique qui avait précédé les faits, et du témoignage de ceux qui les rapportent après les avoir vus; le tout sous la dictée de l'Esprit-Saint. Dans la cathédrale de Chartres, sous la grande rose du midi consacrée au règne de Notre-Seigneur, ce tableau prend une forme quelque peu barbare quant à l'exécution; mais on ne saurait disconvenir que la conception en est grandiose, quoiqu'un goût délicat n'ait pas présidé au choix des moyens (Voir la page 397). A droite et à gauche de Jésus-Christ porté entre les bras de la très-sainte Vierge, saint Matthieu se voit sur les épaules d'Isaie, saint Jean sur celles d'Ézéchiel; Jérémie soutient de même saint Luc, et saint Marc se dresse par-dessus la tête de Daniel. Presque tous ces personnages se tournent vers celui dont ils ont annoncé ou raconté les faits, en sorte que l'unité des cinq verrières doit frapper le spectateur le moins attentif.

Ailleurs, le procédé a moins de sauvagerie, mais c'est le même fond d'enseignement; il s'agit toujours de proclamer la grandeur du Messie : sa biographie tracée d'avance dans ses principaux traits, ou racontée après coup par ceux qui l'avaient accompagné sur la terre[1], montre qu'il est le grand objet des pensées du Père céleste, et le centre de l'histoire du monde.

Je ne voudrais pas affirmer que ce genre de groupement rapproche toujours le même évangéliste du même grand prophète[2]. On l'eût fait constamment sans doute, s'il avait été reconnu que les animaux mystérieux vus par Ézéchiel et saint Jean, désignassent aussi les grands prophètes avec la détermination de chacun des symboles à l'un d'eux; mais cela n'est pas établi. Convenons pourtant que l'association de Jérémie et de saint Luc a quelque chose de très-plausible, puisque le caractère de tristesse qui semble distinguer l'auteur des *Lamentations*, justifierait la compagnie de celui qui peint le Fils de Dieu comme victime.

Quoi qu'il en soit, et pour nous borner aux grands prophètes, indiquons en passant le parallélisme de leur inspiration et du récit des évangiles, à ne considérer même que les grandes lignes. Ces devanciers de la Bonne Nouvelle disent déjà que Jésus descendra de David (Isai. II, 1, sq. — Jerem. XXIII, 5, 6; XXXIII, 25, sq.); l'époque de sa naissance et de sa mort est désignée par Daniel (II, 40; IX, 24-27). Il naîtra d'une Vierge (Isai. VII, 14. — Jerem. XXXI, 22. — Ezech. XLIV, 2, 3), il sera Dieu et homme (Isai. VII, 14), et s'appellera Jésus (Isai. XII, 3; LI, 5; LXII, 1, 11; LXIII, 8, 9); les Mages l'adoreront (Isai. LX, 6), le lieu de sa naissance sera ensanglanté par le massacre des enfants (Jerem. XXXI, 15). Son ministère public sera d'avance annoncé par un précurseur (Isai. XLIX, 3), les miracles signaleront ses pas (Isai. XLII, 6, 7; LIII, 4; LXI, 1, sqq.). La Synagogue conspirera sa perte (Jerem. XI, 18, sq.), il gardera le silence parmi les opprobres (Isai. LIII, 4. — Thren. III, 30), il sera couvert de plaies et crucifié (Isai. LIII, 5, 12), on l'abreuvera de fiel et de vinaigre (Thren. III, 5, 15, 19). Il mourra, tout Fils de Dieu qu'il est (Isai. LIII, 7-12. — Jerem. II, 19. — Dan. IX, 26); mais répandra la grâce et la réconciliation sur les peuples (Isai. LVIII, 21. — Ezech. XXXVI, 26, 27; XXXIX, 29), et Jérusalem perdra la faveur du Ciel qui formera une postérité adoptive d'Abraham bien autrement nombreuse que la première (Dan. IX, 26, sq. — Isai. II, 2, sq.; XLIX, 14, sq.; 23, 54, sq.; LX, 1, sq.; 14, sq.). Enfin ce sup-

1. Saint Marc, disciple de saint Pierre, écrivait d'après le témoignage de son maître, outre qu'il suit saint Matthieu de très-près. Quant à saint Luc, il dit lui-même avoir recueilli les faits de la bouche des premiers témoins; et la Mère de Dieu doit lui avoir dicté plus d'un détail. Cf. *Vitraux de Bourges,* n° 106 (p. 191).

Depuis deux ou trois ans (surtout dans la *Revue des deux Mondes*) on se donne chez nous grand souci de populariser à ce sujet des théories qui ne sont françaises ni par le fond ni par la forme. Je ne prétends pas assurément que le bon sens soit un privilége de la France, mais nos voisins les plus maussades ne laissent pas de reconnaître que la logique n'a point été refusée par le Créateur aux races latines. Paris fut longtemps la capitale de la *scolastique* (Honny soit qui mal y pense!), et notre langue en a gardé jusqu'aujourd'hui une empreinte de netteté qu'elle doit à l'ancienne Sorbonne plus qu'on ne l'imagine. Pourquoi donc nous mettre à la remorque d'écoles qui ne nous valent pas en fait de conclusions bien dégagées des principes!

On me dit que cette pareuté de notre esprit logique et de l'enseignement scolastique porté si haut chez nous, a été indiquée récemment par d'autres. Tant mieux! J'en étais convaincu depuis une trentaine d'années, sans considérer cela comme une grande découverte où il fallût se hâter de prendre date contre toute usurpation. Il me semblait tout bonnement que c'était chose patente pour qui voulait réfléchir.

2. Je constaterais plutôt le contraire, par la comparaison de divers cas qui ne se ressemblent point pour le résultat, quoiqu'on y adopte un thème fondamental presque commun. Mais on ne tenait pas jadis à batailler sur les détails après être convenu du principal, tout en se divisant pour des appréciations personnelles en telle ou telle conséquence.

plicié, ce rebut des hommes deviendra l'arbitre du sort de tous les enfants d'Adam (Isaï. XLI, 9-11. — Ezech. XXXII, 7, sq. — Dan. VII, 9-14, 26, sq.).

Les animaux évangéliques ont été attribués parfois en Occident aux QUATRE ANCIENS DOCTEURS DE L'ÉGLISE LATINE (Cf. *Docteurs,* p. 313, sv.). Après avoir commencé par associer ces grands hommes aux évangélistes, ce qui était absolument supportable, des artistes ont cru ne pas devoir s'arrêter en si beau chemin ; et je pense qu'ils ont pu être conduits d'abord à cette invention par le lion de SAINT JÉRÔME, qui semble avoir eu primitivement une tout autre origine (Cf. *Lion,* saint Jérôme). Mais ce système une fois adopté, la chronique de Nuremberg pouvait mieux distribuer les trois autres symboles qui demeuraient disponibles, et ne pas attribuer l'aigle au pape saint Grégoire le Grand. Si l'on prétendait par là traduire son surnom, saint Léon n'avait guère moins de titres ; et l'inconvénient est considérable de prêter à soupçonner que l'élévation d'esprit fût moindre chez saint Augustin [1]. Les deux saints papes méritaient assurément bien le titre de grands ; mais comme administrateurs ou canonistes, un peu plus que comme interprètes

(Chronique de Nuremberg.)

de l'Écriture. La Grèce qui a nommé saint Grégoire de Nazianze *le Théologien,* comme saint Jean l'Évangéliste, aurait dérouté beaucoup moins le regard en donnant l'aigle à ces deux saints.

Reproduisons toutefois, d'après maître Michel Wohlgemut et Wilhelm Pleydenwurf (ou ses collaborateurs), un SAINT AMBROISE avec le bœuf de saint Luc. On trouvera plus bas les lions de saint Marc et de saint Jérôme, qui ont peut-être suggéré l'idée de répéter ainsi les attributs des évangélistes pour les quatre grands docteurs latins. Ce *spécimen* suffira probablement à titre de curiosité historique, mais il ne s'agit nullement de le proposer à l'imitation pour l'avenir [2].

ÉVÊQUES.

Il ne s'agit évidemment pas d'énumérer ici les saints évêques. Ceux-là mêmes qui ne sont reconnaissables à aucune marque distinctive, sauf celle de leur dignité (Cf. *Épiscopat,* p. 373, sv.), peuvent passer pour n'en avoir à peu près aucune, tant est grand le nombre des évêques canonisés. Mais il est des saints que l'on peut reconnaître à l'occasion de quelque circonstance notable où ils se sont trouvés en rapport avec un évêque (saint ou non). Encore ne mentionnerons-nous ces rencontres que si nul autre indice plus spécial n'intervient pour éclaircir le fait ; ainsi SAINT LOUIS DE GONZAGUE enfant, communié par saint Charles Borromée, ne se trouvera ni à *Cardinal* ni à *Évêque,* mais à *Communion*, etc. SAINT GOAR, faisant parler un nouveau-né devant l'évêque, prend place sous le titre *Enfant.*

Il va sans dire pour les temps anciens que quand une femme reçoit le voile solennellement pour faire vœu de chasteté, c'est de la main d'un évêque, si ce n'est d'un pape.

Rappelons-nous d'ailleurs qu'un évêque doit ordinaire-

Saint Nicolas de Myre, p. 400.

ment être sacré par trois autres, ce qui pourra expliquer nombre de peintures ; et puis renvoyons aussi au titre

1. Saint Grégoire le Grand au milieu de sa sollicitude pour le gouvernement de l'Église universelle, n'avait pas le temps de s'enquérir de tout ce qui avait été dit avant lui sur les divers points de l'Écriture sainte. Aussi voit-on que son symbolisme a quelque chose de personnel et de forcé dont il s'aperçoit lui-même çà et là, puisqu'il cherche à l'excuser de temps en temps.

2. Cette coutume quelconque est d'autant moins à recommander que, comme on l'a vu précédemment, les artistes n'y suivaient pas

Groupes, où les évêques (comme à mon ordinaire), occupent la tête des diverses séries (deux à deux, trois à trois, etc.). N'oublions pas non plus qu'un abbé se distingue parfois difficilement d'un évêque. Je ne saurais donc obvier à toute espèce de méprise, sans compter celles où je serai tombé moi-même.

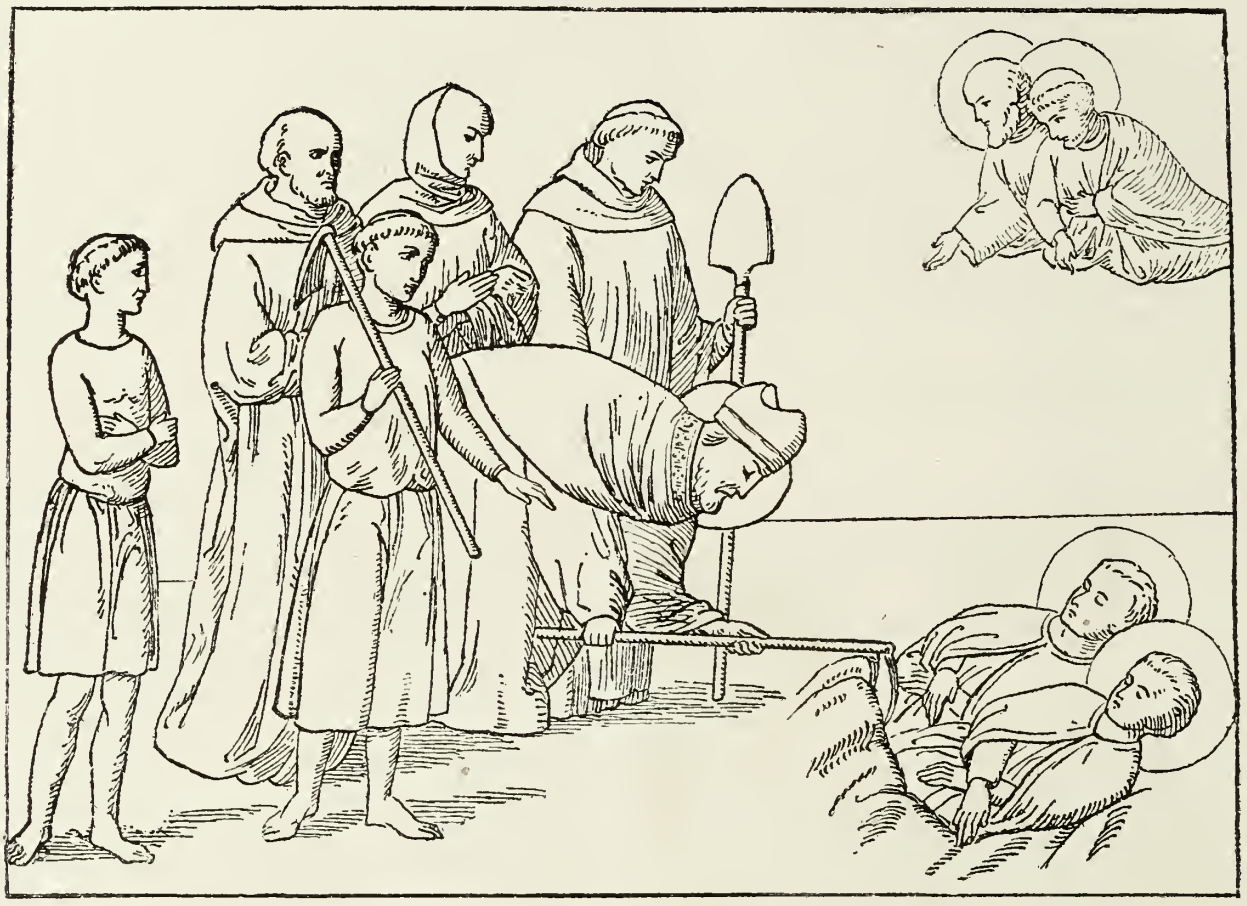
Les saints Willibald et Wunebald accueillis en Allemagne par saint Boniface[1] (Cf. *Pèlerins*).

Saint Titien, évêque d'Oderzo; 16 janvier, époque mal précisée. Allant déposer le pontificat aux pieds de son prédécesseur saint Florien, que l'on avait cru mort durant un long voyage. Titien élu à sa place, voulut abdiquer dès qu'il connut cette erreur[2].

Saint Nicolas de Myre. Cf. *Bourse,* p. 145 et 399.

L'explication de cette vignette a été donnée déjà, par le sacre du saint transféré brusquement de l'état laïque à la dignité pontificale.

Diverses réunions d'évêques sont indiquées dans les anciennes légendes comme ayant été convoquées merveilleusement par les soins des anges, pour honorer un de leurs saints confrères à l'heure de la mort ou à ses funérailles. Telle est par exemple, dit-on, l'assistance de



Saint Ambroise découvrant les corps des saints Gervais et Protais, p. 401.

saint Ambroise au convoi funèbre du grand saint Martin de Tours[3], de saint Front à l'enterrement de sainte Marthe, etc. Les vieux récits périgourdins ajoutaient même que les gants (ou l'un des gants) de leur évêque étaient demeurés à Tarascon; comme preuve de sa présence miraculeuse en cet endroit tandis que le saint assistait à l'office dans sa cathédrale. Mais cela ne semble être qu'un enchérissement sur le voyage de saint Ambroise en Touraine.

On rapportait de même dans les vieux récits, l'assis-

une pragmatique bien déterminée. C'était une sorte de tâtonnement confus qui ne parvient pas à rencontrer sa forme définitive. Aussi n'en trouvai-je plus guère de trace dès que les premières années du XVI[e] siècle sont écoulées. Il semble que de guerre lasse, on ait abandonné enfin une voie où l'on ne réussissait pas à se mettre d'accord.

Le moyen âge avait espéré mieux, et cherchait vaguement quelque assimilation qui n'a pas abouti. C'est ainsi qu'une prose sur les quatre grands docteurs latins, dans le ms. 132 de la bibliothèque d'Amiens (rédigé à Corbie, je crois) commence par cette strophe :

« Sancti, visu columbino
Et aspectu aquilino
Te, Christe lux, adeunt;
Hi prudentes sunt aurigæ
Currus Dei et quadrigæ,
Plebem Christi subvehunt. »

Cf. *Vitraux de Bourges*, Étude VI, fig. F, et n° 68 (p. 125).

1. Rader, *Bavaria sancta,* t. II.

2. *Hagiolog. italic.,* t. I, p. 35.—AA. SS. *Januar.,* t. II, p. 31, sq.

3. *Legenda aur.,* cap. CLXVI. — Cf. Labus, *Fasti della Chiesa,* 4 di aprile.

tance miraculeuse de saint Sévère de Ravenne à la cathédrale de Modène pour les obsèques de saint Géminien [1].

Saint Hilaire de Poitiers, docteur de l'Église (Cf. *Serpents, Colline,* p. 238), au milieu d'un concile où l'on ne lui faisait point place à Rome, mais où Dieu l'aurait fait distinguer miraculeusement [2]. Ce pourrait bien n'être que le transport d'une invention provençale faite pour excuser la roideur de saint Hilaire d'Arles envers saint Léon le Grand. Au fond la coïncidence d'un saint Léon pape avec une année quelconque de saint Hilaire le docteur, ne soutient pas l'examen dès le premier coup d'œil.

Saint Maximin, évêque de Trèves; 29 mai, 349. Accueillant avec honneur et charité saint Athanase exilé pour la foi, puis plus tard saint Paul évêque de Constantinople.

Saint Ramwold (Romwald?), abbé à Saint-Emmeran de Ratisbonne (Cf. *Apparition de Jésus-Christ,* p. 54). Recevant la crosse abbatiale des mains de saint Wolfgang [3].

Saint Bienvenu d'Ancône, évêque d'Osimo (Cf. *Groupes,* deux à deux), avec saint Nicolas de Tolentino.

Saint Ambroise de Milan, retrouvant les corps des deux saints frères Gervais et Protais (19 juin). Ce doit être le sujet d'un petit tableau (sous le n° 34) du musée Napoléon III. Voir vis-à-vis.

Une apparition de saint Pierre ou de saint Paul a tout l'air d'y rappeler une prétendue lettre du saint évêque (AA. SS. *Jun.,* t. III, p. 820, sq.), qui donne cette découverte comme suggérée par l'Apôtre des nations.

Saint Fiacre (Cf. *Bêche,* p. 129) avec saint Faron évêque de Meaux, auprès duquel on l'avait accusé de sorcellerie (Cf. *Femmes*).

Saint Jean de Citta-di-Penna ermite, puis abbé; 19 mars, VI[e] siècle. Venu de Syrie pour visiter les tombeaux des apôtres, il se résolut de vivre en solitaire non loin de Rome. La cabane qu'il s'était construite était près du tronc d'un grand poirier. Là, l'évêque de Spolette vint le voir au mois de janvier; et Dieu permit qu'à l'approche du prélat, l'arbre se couvrît de fleurs. Ce fut une occasion d'apprécier la sainteté du serviteur de Dieu; et on lui construisit un monastère qu'il dirigea pendant quarante-quatre ans [4].

Le B[x] Pepin de Landen (dit le Vieux), maire du palais sous les rois Clotaire II, Dagobert II et Sigebert II; 21 février, v. 645. On le représente s'entretenant avec un saint évêque, ou même avec deux; parce que dans la direction des affaires du royaume d'Austrasie, il prenait fréquemment les avis de saint Arnou de Metz, puis de saint Cunibert de Cologne. On y a mêlé aussi saint Viron (*supra,* p. 248).

EXIL.

Pour que ce sujet puisse être rendu sensible dans une peinture, il faut que ce soit une expulsion violente; mais alors on tombe dans l'inconvénient de prêter encore au doute. Car le moyen âge a coutume de faire conduire les gens en prison à coups de bâton, par les sergents chargés de cet office. Au risque pourtant de ne pas éviter cette confusion, signalons quelques exilés que l'on chasse ou que l'on éconduit les armes à la main ou avec de mauvais traitements.

Saint Silvère, pape; 20 juin, 538. On lui donne souvent le costume de pèlerin, pour rappeler l'exil auquel il fut condamné par ordre de Justinien à l'instigation de l'impératrice Théodora. Ce fut Bélisaire qui se fit le ministre de cette iniquité [5].

Saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople (Cf. *Bouche,* p. 143). L'impératrice Eudoxie le fit arracher de son palais et conduire dans les montagnes d'Arménie, où il mourut. On le voit souvent, cassé de vieillesse, porté ou même lié sur un âne, au milieu des soldats qui l'escortent [6].

Saint Ingenuinus (*Genuinus,* etc.), évêque de Brixen; 5 février, v. 605. Chassé de son évêché par les gens d'Autharis roi des Lombards [7].

Saint Eucher évêque d'Orléans, après avoir été moine; 20 février, 743. Il fut une des victimes du système qui poussa Charles Martel à récompenser ses compagnons d'armes avec les biens de l'Église, ou à se débarrasser des évêques qui ne semblaient pas suffisamment dévoués à la nouvelle dynastie. Traité comme un mécontent, saint Eucher fut exilé en Belgique où il mourut dans l'abbaye de Saint-Trond [8].

Saint Amé (Aimé, *Amatus*), évêque de Sion en Valais (Cf. *Chaînes,* p. 190, sv.). Mal vu par le roi Thierry III, il fut déporté à Péronne dans le monastère de Saint-Fursy; puis accepta la charge du monastère de Breuil, où il mourut après avoir mené quelque temps la vie de reclus près de l'église. Son corps porté à Soissons durant les courses des Normands, fut honoré à Douai dès la fin du IX[e] siècle; et sa mémoire y est restée en bénédiction jusqu'à nos jours [9].

1. Brautii *Martyrolog. poeticum,* 21 januar :

« Adfuit exsequiis sancti Severus ab aris,
Et redit inceptum continuare sacrum. »

2. Cela se trouve indiqué (sans garantie) dans la Légende dorée (c. XVII), et je l'ai rappelé à propos de saint David le Gallois (sous le titre *Colline*, en note). Ce prétendu concile est représenté dans l'*OEuvre de Jean Foucquet*, que publie en ce moment M. Curmer.

3. Rader, *Bavaria sancta,* t. I.

4. *Hagiologium ital.* (1773), t. I, p. 150. — Brautii *Martyrol. poetic.*, 19 mart.

5. *Hagiol. ital.*, t. I, p. 381.

6. *Menolog. græc.*, t. I, p. 184.

7. Cf. Rader., *Bavaria sancta*, t. III.

8. AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 210, sq.

9. Voilà ce que l'on dit souvent, mais les Bollandistes ne s'y rangent pas; et pensent que le Valais s'est adjugé l'histoire d'un évêque de Sens (*Senonensis,* non pas *Sedunensis*). Cf. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 124.

En ce cas, saint Aimé de Sens devrait être compté parmi ceux qui ont suspendu leur manteau à un rayon de soleil. Cf. *ibid.*, p. 126.

Il est bien d'autres confesseurs que l'on pourrait mentionner sous ce titre, comme les grands défenseurs de la foi contre l'arianisme, ou des biens et des libertés de l'Église contre les despotes du moyen âge. Mais le nombre en serait fort grand, et plusieurs d'entre eux sont mieux connus par d'autres caractéristiques.

Citons cependant saint Procle (ou Procule), évêque de Vérone; 9 décembre, IVe siècle. Durant la persécution de Dioclétien il voulut se déclarer ouvertement; mais sous prétexte de son grand âge, on le fit passer pour fou, et il fut chassé de la ville à coups de poing et de bâton[1]. Il y revint quand la paix eut été rendue aux fidèles.

Saint Denys de Milan (25 mai, 374) fut un de ceux que la persécution arienne chassa d'Italie sous Constance[2].

Comme nous l'avons dit, ceux qui se dérobent à la persécution par la fuite, sans être violemment poussés hors de leur demeure par un coup de main, n'ont pas dû être compris dans cet article; car le moyen de distinguer alors entre exil et simple promenade?

EXTASE.

Bien entendu qu'il n'y aura d'extases ici que celles qui sont visiblement appréciables, sans quoi les artistes ne sauraient s'en occuper. Encore même ne parlerons-nous que de celles qui ont une certaine célébrité.

Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence (Cf. *Aumône,* p. 93). Plusieurs fois, en chaire, il fut publiquement interrompu par des extases; mais cela se passa, entre autres, sous les yeux de l'empereur Charles-Quint qui l'avait nommé son prédicateur. Une merveille toute semblable avait eu lieu pendant qu'il disait la messe, n'étant encore que simple religieux[3].

Saint Alphonse de Liguori, évêque. Cf. *Chaire,* p. 193.

Saint Joseph de Copertino, mineur conventuel; 18 septembre, 1663. Élevé de terre publiquement devant une image de la sainte Vierge dans l'église d'Assise.

Saint François d'Assise et sainte Claire, ravis tous les deux en extase pendant qu'ils s'entretenaient ensemble. La clarté qui les environna fut telle que l'on y accourut comme à un incendie, ce qui multiplia les témoins du prodige.

Sainte Thérèse et saint Jean-de-la-Croix, ravis tous deux en extase pendant qu'ils s'entretenaient du mystère de la divine Trinité[4]. D'après les relations, le saint était assis et Thérèse l'écoutait à genoux. Une inscription conservait le souvenir de cette merveille dans le parloir du couvent d'Avila où le fait eut lieu.

FAMILLES SAINTES.

Lorsque, dans la frise de Saint-Vincent-de-Paul à Paris, Hippolyte Flandrin introduisit parmi les saints un groupe des familles dont tous les membres sont honorés par l'Église, cela sembla une belle innovation; et l'on peut dire que jusqu'alors les artistes n'avaient pas eu l'idée d'en former une sorte de classe à part. Moi qui en parle, je n'y ai pas été pour rien; mais je ne puis m'en donner comme l'inventeur. Car il n'était pas inouï du tout que la piété chrétienne eût fait peindre l'une de ces familles entièrement composées de bienheureux, surtout dans les contrées où ces saints avaient reçu le jour. Beaucoup plus fréquemment l'on voit associés deux frères, deux sœurs, deux époux, un père et son fils, une mère et sa fille, etc., quand ils ont été l'un et l'autre élevés sur les autels par la voix de l'Église ou l'acclamation des peuples. Pour le moment, ne donnons guère place qu'aux groupes formés pour le moins par trois personnages, et que l'histoire nous montre comme réunis par les liens du sang.

Au-dessous du nombre trois, même en cas de parenté, comme pour tout autre rassemblement de saints qui n'aurait pas son origine dans la famille, c'est surtout l'article *Groupes* qui résoudra les questions.

Cela dit, et tenant pour suffisant ce que l'article *Enfants* renfermait sur sainte Anne (et la parenté de Notre-Seigneur, p. 352), sainte Félicité d'Italie (p. 353), sainte Symphorose (*ibid.*), la mère des sept Machabées (p. 349, etc.), nous pouvons aborder le sujet maintenant avec moins d'encombre.

Saint Marius et sa femme sainte Marthe, avec leurs fils Audifax et Abachum, martyrisés à Rome sous Claude; 19 janvier, 270. Ils étaient Persans et vinrent à Rome pour retremper leur foi aux tombeaux des martyrs. Le père et les deux fils furent décapités, et la mère noyée[5].

Saint Richard, roi anglo-saxon dans la Grande-Bretagne; 7 février, v. 723. On le représente avec ses deux fils, saint Willibald évêque d'Eichstædt et saint Wunibald (Wunebald) abbé de Heidenheim. Voir p. 403.

On pourrait y joindre sainte Walburge[6], fille de saint Richard; mais il s'agit surtout d'indiquer le pèlerinage entrepris par le saint roi avec ses fils, et pendant lequel il mourut à Lucques. Ses fils ne se rendirent en Allemagne que plus tard, et appelèrent leur sœur sainte Wal-

1. Brautii *Martyrolog. poetic.* :

« Fustibus et colaphis ejectus ab urbe, reversus,
In requiem Proculus præsul ab urbe migrat. »

Hagiolog. ital., t. I, p. 160.

2. Cf. Labus, *Fasti*, 25 di maggio. — Puccinelli, *Zodiaco della Chiesa Milanese,* p. 181-202.

3. AA. SS. *Septembr.*, t. V, p. 851-854.

4. Cf. AA. SS. *Octobr.*, t. VII, p. 239.

5. AA. SS. *Januar.*, t. II, p. 214, sqq. — *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 42.

6. Rader., *Bavaria sancta*, t. II et III. — AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 72-75; et *Jul.*, t. II, p. 485, sq.

burge quand ils voulurent assurer l'effet de leurs prédications par la fondation de monastères pour les femmes [1].

Les saints Léandre, Fulgence (de Carthagène), Isidore (de Séville) évêques, et leur sœur sainte Florentine abbesse (20 juin, VII^e siècle). Ils avaient pour père un seigneur catholique en Espagne sous les rois goths; et l'on peut dire que l'Espagne dut à cette famille le triomphe de la foi catholique sur l'arianisme.

Saint Richard, roi anglo-saxon; p. 402.

Saint Faron, évêque de Meaux (28 octobre, 672), avec saint Cagnou (Cagnoald, Canoël, *Chainoaldus*) évêque de Laon, et sainte Fare abbesse, leur sœur.

1. Le groupe formé par cette illustre famille dans les souvenirs de l'Allemagne catholique, est rappelé par une prose (ou hymne) qu'a publiée M. Mone (*Hymni latini medii ævi*, t. III, p. 561) sur saint Willibald :

« . . . Præsens festum dum devote debemus persolvere,
Quod dicavit sacer suo Willibaldus transitu.
. . . . . .
Duxit una fratrem suum Wunnebaldum dominum,
Nec non patrem, ac sororem Waldburgam sanctissimam, etc. »

Saint Philippe diacre, et ses quatre filles dont il est parlé dans les Actes des apôtres [1]. L'histoire authentique ne nous en apprend qu'une chose : qui est que le père fut du nombre des premiers diacres, et que ses filles reçurent le don de prophétie.

Les saints Faustin et Simplice frères, avec leur sœur sainte Béatrice, tous trois martyrs; 29 juillet, sous Dioclétien. Béatrice fut étranglée pour avoir fait retirer du Tibre et ensevelir les corps de ses deux frères décapités comme chrétiens. On pourrait donc représenter la sainte retrouvant les deux cadavres, et prenant soin de leur sépulture.

Saint Eustache martyrisé avec sa femme sainte Théopiste, et ses deux fils; 20 septembre, 118. Cf. *Bœuf*, p. 138; etc.

Saint Pépin de Landen et sa femme Itta (*Iduberga*), avec leurs deux filles les saintes Gertrude et Begghe. Cf. *Rat*.

Saint Siméon (Étienne) prince de Serbie, avec ses deux fils saint Sabas (archevêque des Serbes) et saint Étienne premier roi de Serbie [2]. Cf. *Groupes*, SS. Sabas, etc.

Saint Vit martyr, avec sa nourrice sainte Crescence et saint Modeste, son père nourricier. Cf. *Coq*, p. 251, etc.

Saint Vital de Ravenne (Cf. *Fosse*) et sainte Valérie sa femme, avec leurs fils SS. Gervais et Protais; tous quatre martyrs.

Saint Artème, geôlier a Rome; 6 juin, sous Dioclétien. Converti par saint Marcellin prêtre et saint Pierre exorciste, qu'il avait sous sa garde, il fut décapité. Sa femme Candide et sa fille Pauline souffrirent également la mort pour Jésus-Christ. Cf. *Fosse*, sainte Pauline, etc.

Sainte Bibiane et sainte Démétria, toutes les deux martyres, ainsi que leur père saint Flavien (22 décembre) et leur mère sainte Dafrose (4 janvier).

Saint Vincent Madelgaire (Mauger) comte de Soignies (Cf. *Église sur la main*, p. 341), avec sainte Vaudru sa femme et quatre enfants (deux fils et deux filles) qui sont : saint Landry évêque de Meaux, dit-on, saint Dentlin (mort jeune), sainte Adeltrude et sainte Madelberte abbesses. Parfois on voit seulement le père avec ses deux fils et la mère avec ses deux filles.

On pourrait encore joindre à ce groupe déjà si nombreux, le père et la mère de sainte Vaudru (saint Walbert et sainte Bertile), avec sa sœur sainte Aldegonde. Ajoutons en passant que sainte Gertrude de Nivelles était cousine, dit-on, de sainte Vaudru [3]. Mais saint Walbert, avec sa femme et ses deux filles sont souvent représentés à part; de même que saint Gervais et saint Protais, sainte Bibiane et sa sœur, sont presque toujours séparés de leurs parents.

Saint Loup de Bergame, seigneur du pays, dit-on, et même duc (9 juin), avec sa femme sainte Adléide (27 juin) et leur fille sainte Grata (25 août). Cf. *supra*, p. 324.

Saint Judicaël (ou Gicquel) roi (ou comte) en Armorique, avec ses frères saint Josse et saint Winox. Ils renoncèrent à leur royauté (ou principauté) pour vivre dans l'état monastique (VII^e siècle). Au dire des Bretons, ils auraient même été six frères et deux sœurs, tous honorés par l'Église après leur mort; savoir : saint Judicaël (Judicail, Rodichaël, Widichaël, etc.), saint Josse (Judoc, etc), saint Winnoc (ou Guenoc, qui ne semble pas être celui de Bergues), saint Gamel (Hamaïl, Eumahel, etc.), Saint Gladran (Glazran, Gozel), sainte Vrelie (Eurielle, etc.) et sainte Ouenne (Guenn, etc.). D'autres poussent ce nombre encore plus loin [4]. Cf. *Couronne*, saint Josse, p. 268.

Saint Adalbald martyr (2 février, 652), avec sa femme sainte Rictrude et leurs quatre enfants [5] : saint Mauront (Cf. *Église sur la main*, p. 341), sainte Eusébie, sainte Adelsinde et sainte Clotsinde.

On rencontre ce groupe fragmenté de diverses façons. Les saintes Clotsinde et Eusébie furent abbesses de Hamaye.

Le B^x Domitien de Carinthie (*Tuitianus*, etc.), avec sa femme Marie; 5 février, IX^e siècle. Il passe pour avoir été duc de Carinthie et pour avoir dédié aux saints un temple d'idoles (à Milstætt). S'il ne fut pas le premier seigneur du pays qui ait reçu le baptême, il avança du moins beaucoup la conversion de ce qui restait payen dans la noblesse; son tombeau est demeuré célèbre par bon nombre de miracles [6].

Saint Adelbert (Aubert, *Adalbertus*, *Aldebertus*), comte d'Ostrevan (22 avril, fin du VIII^e siècle), avec sa femme sainte Reine et leur fille sainte Reinfrède (*Ragenfredis*, *Rainfredis*). Sainte Reine fonda l'abbaye qui fut le noyau de la ville de Denain, quoique les artistes semblent attribuer cette fondation à sa fille qui s'y consacra au service de Dieu (Cf. *Église sur la main*, sainte Reinfrede [7], p. 343).

Sainte Amelberge (*Amalberga*) de Mechthem ou de Binghem (VIII^e siècle) veuve, avec ses deux filles sainte Gudule (Cf. *Chandelier*, p. 197) et sainte Reinelle ou Rainilde (Cf. *Chevelure*, p. 214).

Sainte Berthe veuve, abbesse de Blangy (Cf. *Enfants*, p. 360). Mais il n'est pas clair que ses deux filles aient jamais été honorées comme saintes dans l'Église.

Saint Dagobert II roi d'Austrasie (23 décembre, 679), avec ses deux filles sainte Irmine et sainte Adèle. Celles-ci prirent toutes deux le voile : la première après la mort de son fiancé, l'autre après avoir vécu dans le mariage;

1. Act. XXI, 8, 9; VI, 5.

2. Cf. Martinov, *Ann. ecclesiastic. græco-slav.*; apud AA. SS. *Octobr.*, t. XI, p. 43, sq.; et 72, sq.

3. C. Cavedoni, *Memorie di religione*, etc. (Modena). II^a serie, t. XIII, p. 52, 76, 77, etc. — AA. SS. Belgii, t. IV, p. 218.

4. *Calendar. benedict.*, 6 mart. — *Vies des saints de la Bretagne*, p. 691, 806, etc.

5. Cf. AA. SS. Belgii, t. II, p. 393-404.

6. Cf. AA. SS. *Februar.*, t. I, p. 693-704. — Calles, *Ann. eccles. German.*, t. II, p. 520, sq. — 7. AA. SS. *Jul.*, t. I, p. 267, sqq.; tc.

et le père, mort assassiné, est honoré comme martyr en Lorraine[1].

Saint Germer (*Geremarus*) abbé, après avoir été marié (24 septembre, 658); avec sainte Domaine sa femme, et saint Amalbert leur fils.

Saint Gilbert, prémontré. Cf. *Terre*.

Sainte Cécile (Cf. *Anges*, p. 42; *Cou*) avec saint Valérien son époux et Saint Tiburce son beau-frère. On y ajoute quelquefois le pape saint Urbain Ier, qui les avait baptisés[2].

Sainte Sophie avec ses trois filles : les SSes Foi, Espérance et Charité. Les trois sœurs furent martyrisées à Rome, sous Adrien ; et la mère mourut près du tombeau où elle avait réuni leurs corps[3].

FARDEAU.

Aux articles *Épaules, Sac,* etc., on peut trouver plusieurs saints qui se sont chargés de porter divers faix pour l'amour de Dieu. Mais d'abord, tout fardeau ne se porte pas nécessairement sur les épaules ; puis la multiplication de renvois ne semble pas un inconvénient très-grave dans un ouvrage comme celui-ci. Chacun ira chercher le mot qui se présente à son esprit de la façon la plus naturelle, et s'il ne rencontre qu'une indication détournée, de quoi se plaindrait-il pourvu qu'il se retrouve en somme?

Afin que nous n'ayons pas ici un simple renvoi, faisons-y figurer avant tout le jeune Isaac portant le bois qui doit servir à son sacrifice. Tous les Pères s'accordent

à montrer en lui une des grandes figures prophétiques de Notre-Seigneur marchant au Calvaire, et plusieurs d'entre eux veulent qu'il ait accepté de plein gré le sort qui lui semblait réservé par l'ordre céleste. Il n'est donc pas surprenant que ce type historique du Messie se voie reproduit fréquemment dans les catacombes. Celui que nous donnons vient du cimetière de Sainte-Priscille.

Saint Gautier de Pontoise, abbé. Cf. *Pain*.

Saint Werner (Verny, etc.), enfant martyrisé par les Juifs d'Oberwesel (Cf. *Serpette,* etc.). On lui a fait porter quelquefois ce que les maçons appellent *oiseau ;* mais ce doit être plutôt une hotte, puisqu'il s'agissait de transférer de la terre et non pas du mortier. Âgé de treize ou quatorze ans, il avait quitté la maison de son beau-père et s'était mis au service de vignerons juifs[4].

On trouve parfois des fardeaux à la main, représentés par quelque chose d'assez semblable aux quatre ou cinq gamelles que portent nos soldats d'un poste à l'autre.

1. AA. SS. Belgii, t. II, p. 236-239.

2. L'hymne du Bréviaire hispano-gothique suit comme pas à pas les Actes conservés dans la liturgie romaine :

« Pectoris sacri recessum
Munit evangelio,
Squalido corpus beatum
Proterit cilicio,
Noctis horas et diei
Mentis implens cantico.
Nec enim sortita sponsum
Germinis perfulgidi,
Angelum Dei fatetur
Se habere vindicem;
Hunc verendo, ut pudori
Det honorem commonet.
Sponsus, hic, furore cæco
Comminatur virgini;
Sed beata virgo, factis
Dicta prorsus comprobans,
Angelum munusque cœli
Mox adesse præstitit.
Adfuit promissus idem
Vir coruscis vestibus,
Exhibens sertis coronas
Floribus præfulgidas;
In rosis docens cruorem,
Castitatem liliis.
Munere hoc provocatus
Sponsus ad Christi fidem,
Illico fratris salutem
Imprecatus obtinet;
Hincque ambo passionis
Consecrantur sanguine. Etc »

3. *Menolog. græc.*, t. I, p. 46.—AA. SS. *August.*, t. I, p. 16, sqq. Je trouve dans le missel de Grau (Venise, in-fol., 1512; p. 266, sqq.) une messe de sainte Sophie, avec sept flambeaux, sept oraisons, sept pains à distribuer entre sept pauvres; etc. Cela semble être une superstition slave, quoiqu'on la mette (comme bien d'autres pratiques bizarres) sur le compte d'un pape Léon qui aurait enseigné ces belles choses à Charlemagne; bizarre ressource pour recommander maint enfantillage dont les recettes se vendent encore.

4. AA. SS. *April.*, t. II, p. 700, sqq.

C'est ainsi que je vois gravées dans un calendrier belge du XVII^e^ siècle, les deux SAINTES RUFFINE et SECONDE DE ROME (10 juillet, 257). On a prétendu sans doute indiquer par là qu'elles étaient sur le point de se retirer à la campagne lorsqu'elles furent arrêtées pour rendre témoignage de leur foi [1]. Elles n'avaient besoin apparemment que de paquets très-portatifs, comme quelqu'un qui s'absente pour peu de jours.

FAUCILLE OU FAUX.

J'avoue ne pas savoir quel est le SAINT VALENTIN (ou *Valentius*) auquel une faux est attribuée par M. Helmsdœrfer, et par d'autres après lui. Mais ne s'agirait-il pas du suivant, dont le nom aura été estropié ?

SAINT WALSTAN, valet de ferme dans le comté de Norfolk ; 30 mai, 1016. Une faux à la main. Il avait quitté, jeune encore, sa famille et ses biens pour vivre au jour le jour à la sueur de son front. Cependant la tradition populaire semble l'avoir surfait quelque peu quand elle l'a fait peindre en costume quasi royal, comme s'il eût laissé une principauté [2]. S'étant mis au rang de journalier parmi les gens de la campagne, il mourut près de Norwich pendant qu'il fauchait un pré. Aussi était-il honoré spécialement par les fermiers et les faucheurs. Comme valet de ferme, il a parfois près de lui une paire de bœufs.

LE B^x^ ALBERT D'OGNA (Cf. *Colombe,* p. 242). On raconte que ses compagnons de travail, jaloux de ce qu'il les devançait toujours, placèrent une enclume dans l'herbe qu'il devait faucher; afin qu'ébréchant ainsi sa faux et obligé de s'arrêter pour la remettre en état de service, il leur laissât le loisir de regagner le temps perdu. Mais il arriva que l'enclume fut coupée, dit-on, comme la tige d'une fleur [3]. La jalousie de ces faucheurs était causée par la concurrence que leur faisait le saint homme qui s'était mis en journées pendant un pèlerinage vers Rome; parce que l'argent lui manquait pour continuer sa route, à cause des aumônes qu'il avait faites.

SAINTE SIDWELLE (ou Sitwell, *Sativola*), vierge et martyre; 18 décembre, 740. Elle était honorée près d'Exeter; et à côté de son église on venait visiter une source nommée *sainte Sid's well*. On croit qu'elle a vécu en recluse dans cet endroit; et elle passe pour avoir été décapitée, car on la représente portant sa tête. Mais nous manquons de détails sur sa biographie. Elle est peinte fréquemment près d'une fontaine et tenant une faucille. Ce pourrait bien être un rébus pour traduire le nom de la sainte [4] qui se trouve parfois écrit *Sithewell*, comme qui dirait Scythe-well (fontaine de la faux, ou de la faucille).

SAINTE NOTHBURGE (Cf. *Clef,* p. 229). Une faucille dans sa main ou suspendue en l'air. Un paysan au service duquel elle s'était mise pendant la moisson, ayant exigé qu'elle continuât son travail un samedi au delà de l'heure convenue, la sainte réclama sa liberté pour s'acquitter des prières qu'elle offrait à la Mère de Dieu ce jour-là. Sur le refus du maître, Nothburge prit le Ciel à témoin de la convention faite antérieurement, et sa faucille demeura comme accrochée à un rayon de soleil, devant tous les travailleurs, jusqu'à ce que le paysan convint de son tort [5].

Le culte de cette sainte s'était répandu bien au delà du Tyrol et de la Bavière, puisqu'on la trouve honorée (avec saint Isidore le Laboureur) dans l'archipel de Chiloé, où cette dévotion a pu être apportée par quelque jésuite allemand.

SAINTE GUNTHILDE servante, près de Weissenburg en Franconie; 22 septembre, vers le XI^e^ siècle. On peint, naturellement, des vaches près d'elle; et son patronage est réclamé contre les maladies des bêtes à cornes. La faucille à sa main, et une fontaine qui jaillit près d'elle, la font ressembler beaucoup à sainte Nothburge et autres. Mais les Bollandistes conviennent [6] que ce sont là des traditions populaires attestées uniquement par des peintures assez modernes; et que sainte Gunthilde ne figure dans aucun martyrologe.

FAUCON (SUR LE POING, ETC.)

Comme le droit de chasse à l'oiseau n'appartenait qu'aux conditions supérieures dans la société féodale, le moyen âge indiquait souvent la noblesse d'un personnage par la main gantée qui porte un oiseau de proie chaperonné. Ce signe distinctif des barons ou des grandes dames, a persisté dans plusieurs œuvres de l'art moderne à l'imitation de peintures antérieures. C'est ainsi, par exemple, que SAINT BAVON (Cf. *Arbre,* p. 67), patron de Gand, se voit çà et là avec cet attribut comme marque de sa haute naissance [7]. D'autres l'ont également, pour le même motif; et comme c'est une caractéristique un peu vague, il doit suffire que le sens en ait été donné une fois pour toutes.

SAINT AGILULFE, évêque de Cologne et martyr. Cf. *Massue.*

Sans vouloir énumérer tous les *rébus* qui ont fait fonction de caractéristiques, surtout en certains pays, donnons-en néanmoins une idée çà et là. Par exemple, SAINT BAUDRY (*Baldericus*), abbé DE MONTFAUCON en Argonne (16 octobre, VII^e^ siècle), se voit représenté avec un faucon qui peut

1. AA. SS. *Jul.*, t. III, p. 30. — P. de Natal., lib. V, cap. LXXVIII.
2. Alban-Butler, *Lives of the.... saints,* may 30. — Husenbeth, *Emblems of saints.* — *The calendar of the anglican church.*
3. AA. SS. *Maii,* t. II, p. 281.
4. *Calendar of the anglican church.* — Husenbeth, *Emblems of saints.*
5. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 717, 720, sq. — Rader, *Bavaria sancta*, t. III.
6. AA. SS. *Septembr.*, t VI, p. 530-533.
7. J'aime à ne pas voir dans l'oiseau de proie sur le *gantelet,* un mauvais calembour occasionné par le nom de la ville de *Gand.*

être effet ou cause du nom de l'abbaye. Le sceau du Chapitre qui avait remplacé les moines montrait saint Baudry frappant de la hache un arbre sur lequel perche un oiseau de proie. De l'autre côté se voit un évêque qui est saint Germain l'Auxerrois, patron du lieu. La vie du saint raconte qu'il fut conduit dans les forêts de l'Argonne par un faucon, qui s'arrêta près de l'endroit où Baudry pensa voir un signe de la volonté divine pour la fondation qu'il méditait. Déblayant donc dans les bois un espace convenable, il y établit les premières constructions de son monastère d'hommes [1].

Mais comme le faucon, surtout sous le crayon de certains

La fuite en Égypte, émail grec. Cf. p. 408.

artistes, n'est pas toujours facile à distinguer des autres rapaces ovipares, nous renverrons au titre *Oiseau* plusieurs récits où il figure encore.

FAUX. Cf. *Faucille.*

FEMME.

On doit bien s'attendre à ne pas voir ici toutes les saintes femmes, mais seulement les saints personnages près desquels une femme est souvent représentée sans que son intervention s'explique tout d'abord. En conséquence, il n'y aura point place en cet endroit pour les femmes délivrées de la possession du démon, guéries de quelque maladie ou ressuscitées; recevant l'aumône, présentant leur enfant, etc.

Rappelons aussi ce qui a précédemment été indiqué sous le mot *Allégories,* pour exprimer les personnifications du monde, de la discorde, des vertus même; tentatives où je n'ai garde de dire que les artistes aient eu habituellement la main heureuse. Aussi ne prétends-je point m'étendre sur ce genre d'inventions qui n'a pas toujours réussi à des hommes tels que Giotto et Raphaël. Par exemple, une vieille estampe montre saint Bruno, tournant le dos à une femme richement parée; ce qui peut rappeler sa fuite du monde, ou la pratique de son Ordre qui n'admet pas les femmes, même dans l'église du monastère. Mais les moines celtiques pratiquaient la même exclusion avant lui.

Saint Georges, martyr (Cf. *Cheval,* p. 211; etc.). Pendant qu'il fond, la lance en arrêt sur le dragon, une jeune fille est souvent agenouillée près de là comme attendant de lui son salut. Cela s'explique communément par un usage que l'art grec avait emprunté à l'antique, personnifiant les villes et les provinces par une femme. Près de saint Georges, ce serait la Cappadoce qui attend de lui sa délivrance, c'est-à-dire sa conversion au christianisme. La *Notice des dignités de l'empire* reproduit fréquemment ce symbolisme quand il s'agit d'indiquer les provinces tributaires, et le haut moyen âge latin n'avait pas encore laissé perdre tout à fait cette tradition. Mais peu à peu les Grecs seuls la maintinrent; en sorte qu'il peut être utile d'en donner un exemple emprunté à l'art byzantin, pour

1. AA. SS. *Octobr.,* t. VII, p. 915, sq.; 923.

que l'œil du lecteur le moins expérimenté ne soit pas trop surpris lorsqu'il rencontrera quelqu'une de ces personnifications dont nous avons perdu l'habitude.

Un coffret émaillé grec, dont j'espère donner plus tard la description complète, représente l'entrée de l'enfant Jésus en Égypte de la façon que montrait notre p. 407.

La femme coiffée d'une couronne sensiblement tourrelée, est la personnification de la contrée qui accueille avec joie le Sauveur du monde.

Cela pourra servir à l'intelligence de nombreux monuments plus ou moins analogues [1].

Saint Wicterp évêque d'Ausbourg (18 avril, 654), apparaissant à la bienheureuse Herluque (v. 1142). Quoiqu'il ne s'agisse que d'une apparition, plusieurs estampes représentent ce fait de manière à faire croire que les deux personnages étaient contemporains. Quant aux détails de ces visions qui se renouvelèrent plus d'une fois, on peut consulter les Bollandistes (AA. SS. *April.*, t. II, p. 555, sq.). Çà et là saint Wicterp lui montre Notre-Seigneur couvert de plaies, ou bien un prêtre qui dit la messe; c'était pour l'engager à fuir les mauvais prêtres.

Saint Calliope de Cilicie (Cf. *Croix*, SS. crucifiés, p. 289). Sa mère l'embrasse sur la croix, et meurt de joie en baisant le cadavre de ce martyr dont elle voit le bonheur assuré à jamais par une si belle fin.

Saint Symphorien, martyr a Autun; 22 août, v. 178. Jeune encore, comme on l'entraînait au supplice hors de la ville, sa mère du haut des murailles l'encourageait à savoir mourir pour Dieu, disant: « Élève ton cœur, mon fils; pour pareille cause, la vie ne se perd point, elle se transforme [2]. »

On peut avoir rencontré quelque image où saint Pancaire (*Pancharius*) martyr (19 mars, v. 302) reçoit les reproches de deux femmes. Mais c'est un artifice du peintre pour faire entendre que la conversion de ce favori de Dioclétien fut causée par les remontrances d'une mère et d'une sœur chrétiennes qui avaient appris au loin son apostasie récente. Les lettres qu'il reçut à cette occasion le firent rentrer en lui-même; et quoique l'un des grands dignitaires du palais à Nicomédie, il ne balança pas à maudire publiquement sa défection. Aussi eut-il la tête tranchée sans grand délai [3].

Saint Frobert (*Frodobertus*) abbé, près de Troyes; 8 janvier, fin du VII^e^ siècle. On l'a représenté enfant sur les genoux de sa mère, parce qu'il lui rendit la vue en traçant un signe de croix sur ses yeux [4].

Saint Didier, évêque de Vienne (Cf. *Bâton*, p. 127). Parlant avec autorité à une reine. Son martyre fut causé par la fureur de Brunehaut dont il avait blâmé l'alliance incestueuse, et dont il avait engagé le fils à se marier. De quoi la mère conçut une colère étrange, craignant de perdre son ascendant sur ce jeune prince [5].

Saint Sébastien de Rome, martyr; 20 janvier, 288. Officier dans la garde de l'empereur Dioclétien, il fut arquebusé par les soldats qui le laissèrent baigné dans son sang. Une pieuse veuve nommée Irène, pensant peut-être ne recueillir que le corps du martyr, trouva qu'il respirait encore et lui rendit la santé à force de soins.

Saint Martinien, ermite. Cf. *Dauphin*, p. 306.

Saint Albert de Sicile, carme (Cf. *Apparition de l'enfant Jésus*, p. 57). Chassant par sa bénédiction le diable qui s'était présenté à lui sous la forme d'une femme [6]. Aussi voit-on quelquefois des pieds d'animal paraître sous la robe de cette prétendue visiteuse.

Saint Fiacre (Cf. *Bêche*, p. 129, sv.; et 295) et avec *la Becnaude* (ou baguenaude), femme qui l'avait accusé de sorcellerie auprès de saint Faron évêque de Meaux.

Cette légende populaire a été très-suffisamment expliquée, pour ce qu'elle vaut, dans les *Plombs historiés* de M. Arthur Forgeais [7] auquel je dois ma petite gravure.

Saint Thomas d'Aquin, de l'ordre de Saint-Dominique (Cf. *Auréole*, soleil, p. 98), mettant en fuite avec un tison une femme impudente qu'on avait introduite chez lui.

Saint Théotonio, fondateur des chanoines réguliers de Sainte-Croix à Coïmbre (Cf. *Croix*, p. 284). Dans une collection de saints du mois qui me paraît due à des chanoines réguliers d'Allemagne, je le vois interdisant à une princesse l'entrée d'une maison religieuse. Il s'agit là de la reine de Portugal, qui prétendait pénétrer dans les bâtiments claustraux de Sainte-Croix. Le saint lui dit que la règle seule régnait dans ce couvent d'hommes consacrés à Dieu, et qu'une femme ne pouvait y entrer que morte. Malgré toutes les instances de la reine, Théotonio aima mieux encourir sa colère et son indignation que de se désister.

L'homme de Dieu montra la même fermeté en plusieurs occasions. La mère du roi Alphonse I^er^, étant venue à l'église de Viseu un samedi, fit dire au prieur qu'elle

1. Le même programme, mais exécuté d'une manière bien moins intelligente, se retrouve dans le *Ménologe grec* de Grotta-Ferrata, au 26 décembre (t. II, p. 59).

2. Ruinart, *Acta sincera martyrum*. C'était de là sans doute que les liturgies françaises avaient pris cette expression de la préface pour les messes des morts : « Tuis enim fidelibus, Domine, vita mutatur non tollitur, etc. » On le rappelait dans une prière à notre saint, que le P. A. Martin a transcrite d'un manuscrit d'Angers :

« Qui juvenculus antiquam Christo paris Æduam;
Capite truncandus fidem asserens catholicam,
Impetra, Symphoriane, mihi reo veniam.
Tibi dum mactandus vadis Christo grata hostia,
Mater ait, stans in porta : Mi nate, ne dubita ;
Vita tibi non aufertur, sed paratur gloria, etc. »

3. AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 29.

4. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 508.

5. AA. SS. *Maii*, t. V, p. 251-253.

6. AA. SS. *August.*, t. II, p. 227.

7. T. II (*Pèlerinages*, 1863), p. 126-147; t. IV (1865, *Imagerie religieuse*), p. 217.

désirait une messe courte. Le saint lui fit répondre qu'il allait célébrer le saint sacrifice en l'honneur de la Reine du ciel, et qu'il entendait bien ne rien retrancher à ce qui lui était dû, pour plaire à une princesse de la terre. Celle-ci eut le bon sens de comprendre qu'il ne fallait point s'offenser de pareille observation; et après la messe, elle vint se recommander aux prières de Théotonio.

Une autre fois cette princesse assistant au sermon avec le comte Fernan dont les relations immorales avec elle étaient connues de tous, le saint fit entendre contre de pareils désordres un langage si énergique que les deux coupables quittèrent l'auditoire. Et cependant jamais ils n'en gardèrent rancune, tant son zèle était loin de l'amertume [1].

FENÊTRE.

Le moyen âge indique souvent la captivité (comme pour saint Jean-Baptiste) ou la réclusion volontaire, par un guichet grillé qui laisse apercevoir le saint personnage renfermé dans la cellule ou le cachot. Mais c'est là une indication générale dont je ne tiendrai pas compte ici. Son application sera facile d'après ce que nous venons d'en dire, lorsqu'on aura occasion de rencontrer une peinture de ce genre.

Saint Calixte, pape. Cf. *SS. précipités,* etc.

Saint Nicolas, évêque de Myre (Cf. *Aumône,* p. 92, etc.). C'est par la fenêtre qu'on lui fait déposer chez le père pauvre la dot des trois filles, comme nous l'avons montré précédemment, p. 145, etc.

Saint Bernard de Menthon (Cf. *Démon,* p. 309; etc.). S'échappant par la fenêtre du château de son père (dans le Génevois), pour éviter un mariage qu'on voulait lui faire contracter.

Saint Thomas d'Aquin (Cf. *Auréole,* p. 98; etc.), se faisant descendre par une fenêtre, pour échapper aux importunités de sa famille qui voulait l'empêcher de vivre en Religion.

Sainte Barbe, vierge et martyre (Cf. *Artillerie,* p. 86; *Calice,* etc.). Il est comme de fondation que la tour qui la caractérise soit percée de trois fenêtres, ni plus ni moins. On en verra l'explication sous le titre *Tour.*

Mais il peut être bon de donner dès maintenant la réduction d'une statuette en bois, flamande si je ne me trompe, qui montre les trois fenêtres. Les mains de la sainte y sont brisées; et je n'ai pas voulu suppléer les attributs que l'artiste ancien lui avait fait porter (ciboire, épée ou toute autre chose). Il s'agissait de la tour avec ses trois fenêtres; et en cela on ne pourra pas m'accuser d'avoir prêté au modèle, cette partie étant restée intacte.

1. *Portug. Monum. Hist.,* Script., t. I, p. 85, 81. — Cf. AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 109, sq.

FERS AUX PIEDS ET AUX MAINS. Cf. *Captifs, Chaînes,* etc.

FEU.

Écartons d'abord ce qui doit se chercher naturellement sous les mots *Bûcher, Charbons ardents, Gril, Fournaise, Four* et *Incendie.* Ainsi nous n'aurons affaire cette fois qu'à ce qui peut être regardé comme un simple foyer, ou à une flamme isolée. Encore ne faut-il point s'attendre à trouver ici les brasiers des autels païens dont il a été question ailleurs.

Saint Victorin évêque d'Amiterno (dit-on), et martyr;

Sainte Barbe.

5 septembre, sous Trajan. Les critiques ne sont point d'accord sur son épiscopat, et les artistes risquent beaucoup d'embrouiller l'histoire de son martyre. Car si la couleur ne vient pas à leur aide, on peut prendre pour des flammes la vapeur sulfureuse qui l'enveloppe. C'est que, suspendu d'abord la tête en bas sur des eaux thermales, il fut ensuite décapité [2]. Mais comme vapeur et fumée se ressemblent un peu, j'ai cru devoir donner place ici à cette torture.

Saint Grégoire II, évêque d'Agrigente; 23 novembre, vers 560. Sa vie a été mêlée de plusieurs fables; mais on s'accorde à dire qu'il fut accusé d'incontinence. Ayant

2. *Hagiolog. italic.,* t. II, p. 164. Cf. AA. SS. *Septembr.,* t. II, p. 489-496; 498, etc.

porté du feu dans son vêtement (comme saint Brice de Tours), il confondit les calomniateurs [1].

Saint Willibald, évêque d'Eichstædt; 7 juillet, v. 786 (Cf. *Familles saintes,* p. 402, sv.; etc.). Jetant un écrit dans le feu [2]. Appelé par saint Boniface pour coopérer à la conversion des Saxons et des Frisons, il peut avoir dans le cours de ses prédications employé l'épreuve du feu (si usitée chez les peuples germaniques) pour convaincre les païens; mais je ne vois point ce fait dans les récits contemporains de sa vie.

Saint Brice évêque de Tours, disciple de saint Martin. Cf. *Charbons ardents,* p. 202; etc.

Saint Turibe (ou Toribe, *Turibius*), évêque d'Astorga; 16 avril, v. 460. Accusé d'un crime énorme par le diacre qui avait espéré être évêque à sa place, le saint s'en justifia en portant du feu dans son rochet (dit la légende); et fit ainsi le tour de l'église, sans que le vêtement indiquât la moindre tache de brûlure [3].

Saint Brieu, évêque régionnaire (Cf. *Dragon,* p. 317; etc.). Une flamme ou colonne de feu paraît sur sa tête pendant qu'il recevait la prêtrise [4].

Saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne (Cf. *Ame,* p. 29; *Berger*). Comme il gardait encore les troupeaux, dans sa jeunesse, la mort de saint Aïdan lui fut révélée par la vue d'une colonne de feu qui montait vers le ciel.

Saint Pierre Igné (*Igneus*) de l'ordre de Vallombreuse, et cardinal-évêque d'Albano; 8 février, v. 1088. Son surnom lui vient de ce qu'il traversa publiquement un bûcher, pour convaincre de simonie l'évêque de Florence [5]. Ce dernier s'en vengea cruellement sur les moines de Vallombreuse; mais finit par reconnaître son intrusion et mourut pieusement dans un cloître, après avoir été déposé de l'épiscopat.

Quant à notre saint, au sujet duquel le P. Bollandus [6] ne se trouvait pas suffisamment renseigné en 1657, il a été inscrit depuis ce temps-là au martyrologe romain et mentionné très-affirmativement par le docte cardinal Lambertini dans son grand ouvrage sur les béatifications et canonisations (libr. IV, P. II, cap. V; et cap. XVIII, § 16).

Saint Procope martyr, a Césarée de Palestine [7]; 8 juillet, v. 302. De vieilles gravures le montrent jeté dans un grand feu. On raconte en effet qu'il fut précipité au milieu des flammes, mais sans nul dommage, si ce n'est pour les bourreaux; aussi le saint ne périt-il que par l'épée [8].

Saint Antoine le Grand ermite, ou plutôt abbé (Cf. *Béquilles,* p. 132). Souvent on voit près de lui des flammes qui semblent sortir de terre, manière de rappeler la maladie (feu Saint-Antoine) que les Antonins faisaient profession de soigner [9].

Saint Antoine, abbé.

Saint Benoit, moine ou ermite en Campanie; 23 mars, VI.e siècle. Nous savons par saint Grégoire le Grand que

1. Cf. *Hagiolog. italic.*, t. II, p. 306. — R. Pirri *Sicilia sacra* (ed. Ant. Mongitore), t. I, p. 693, sq. — Morcelli, *Sancti Gregorii II Agrig.. libri,* p. XXIII, SQQ.; XCIII-XCVIII, C-CIX, etc.

2. Heussen, *Batavia sacra,* t. I, p. 82.

3. Cf. AA. SS. *April.,* t. II, p. 423. — *España sagrada,* t. XVI, p. 364.

4. *Vies des Saints de la Bretagne,* p. 253.

5. *Hagiolog. Italic.,* t. I, p. 15. — Brocchi, *SS. Fiorentini,* t. I, p. 143, sgg.

6. AA. SS. *Februar.,* t. II, p. 151.

7. Les Bollandistes croient que l'on a mêlé un saint Procope lecteur avec le grand martyr Procope chef de milices, et que les Actes de ce dernier ne sont pas entièrement sûrs (Cf. AA. SS. *Jul.,* t. III, p. 551-556). Sous quoi je mets ma responsabilité à couvert contre toute conséquence trop hâtée.

8. AA. SS. *Jul.,* t. III, p. 575, sq. Cf. *Menolog. græc.,* t. III, p. 158.

9. Cf. Thom. Aquin. *In* IV, dist. 49. — Brantôme, *Rodomontades:* serments... espagnols (éd. Foucault, t. VI, p. 405). On y verra que le

les Goths de Totila essayèrent deux fois, mais en vain, de faire périr ce saint homme dans le feu [1].

Saint Antoine de Padoue (Cf. *Ane*, p. 32; etc.) semble avoir dû à son homonymie avec le grand solitaire d'Égypte, quelques symboles qu'il lui emprunte. L'école de Sienne, par exemple, le peint quelquefois avec des flammes sur la main [2]. Il est facile de voir que c'est *le feu Saint-Antoine,* transporté de l'Abbé (ou ermite) au Franciscain. Les hospitaliers de Saint-Antoine le Grand étant une fondation française du moyen âge, les Italiens pouvaient se tromper sur le véritable titulaire.

Saint Vincent Ferrier, dominicain (Cf. *Ailes,* p. 26; etc). Souvent on le peint avec une flamme au sommet du front; façon d'exprimer, peut-être, le feu de sa prédication et l'inspiration prophétique dont il fut doué fréquemment. Mais je ne recommanderais pas cette pratique, qui sent trop son Virgile (*Æneid.* II, 682-686) et autres sources païennes.

Saint Pierre Gonzalez (*san Telmo*), dominicain; 14 ou 15 avril, 1246. C'est celui qu'on nous a accoutumé à nommer aujourd'hui saint Elme (bien que ce nom posthume ne paraisse pas remonter pour lui à plus de trois ou quatre siècles), et qui dans la péninsule espagnole a fait oublier aux marins l'ancien patronage de saint Érasme. Une flamme sur la main, ou parfois sur le front; et il marche sur les eaux.

On pourrait dire que la flamme fait allusion à deux miracles où le feu respecta son vêtement [3]; mais je crois que les artistes ont plutôt voulu exprimer ainsi le *feu Saint-Elme,* c'est-à-dire la lumière électrique qui se montre souvent au sommet des mâts ou à l'extrémité des vergues, et que les matelots tiennent pour signe de bon augure. Ce saint est invoqué contre la tempête; et fréquemment on le peint tenant un cierge rayé de vert, car les Espagnols prétendent que le feu Saint-Elme laisse souvent après lui des gouttes de cire comme trace de

Saint Elme d'Espagne (Pierre Gonzalez).

son passage. Aussi ce cierge se porte en l'honneur de saint Elme dans plusieurs des confréries qui le vénèrent [4].

nom de *feu Saint-Antoine* avait fini par être donné à ce que l'on appelle la fièvre chaude.

Dans une pièce de Lope de Vega (D. Juan de Castro, *sub fin.*) le feu Saint-Antoine semble servir de transition entre la délivrance d'une âme du purgatoire et le blason des Castro :

« Por esta hazaña, Don Juan,
Y los fuegos que hé pasado,
El tao (T) de san Anton
Traeran desde hoy mas los Castros
En sus armas generosas. »

Ce qui semble montrer que la vraie notion se perdait avec le temps. Mais le Missel d'Amiens (1529) ne s'y trompait pas, lorsqu'on y disait dans la collecte : « Deus qui concedis B. Antonii meritis... morbidum ignem extingui, etc. » Puis dans la prose (*Pia voce*) :

« O Antoni, cum beatis
Nunc in regno claritatis
Gloriaris; hic gravatis
Mole carnis, pietatis
Tuæ pande viscera.
Ne nos rapiat tremendæ
Mors gehennæ, manum tende;
Nos a morbido defende
Igne, nobis et impende
Gloriam post funera. »

1. *Dialog.;* ap. AA. SS. *Mart.,* t. III, p. 462, sq.
2. Cf. Sarnelli, *Lettere ecclesiastiche,* t. III, lett. 6.
3. *España sagradà,* t. XXIII, p. 251-254.
4. On lui chante cette vieille strophe :

« Señor san Pedro Gonzalez
De navegantes piloto,
Libranos de terremoto
Y defende nos de males. »

Cf. *Lettres édifiantes et curieuses* (éd. Mérigot), t. VIII (Mémoires d'Amérique), p. 215-217. Les marins français du XVII^e siècle, peut-être en souvenir de Castor et de Pollux (*fratres Helenæ*), si ce n'est de saint Erasme et de saint Pierre Gonzalez, désignaient ces flammes électriques par le nom des *frères consolants*; parce que le nombre *deux* y était considéré comme signe favorable. Cf. AA. SS. *Octobr.,* t. V, auctar., p. 34.

Il semble du reste que ces feux électriques, généralement multi-

Saint Martinien ermite, se couchant sur le foyer ardent; comme pour éprouver, dans l'assaut d'une tentation violente, s'il pourrait supporter les feux éternels où peut mener l'ivresse de quelques instants (Cf. *Dauphin,* p. 306).

Le B^x^ Eusèbe de Gran (*de Strigonia*), fondateur de la congrégation des ermites de Saint-Paul en Hongrie; 20 janvier, 1270. Des flammes s'échappant de sa poitrine; ou de petites langues de feu voltigeant autour de lui et qui semblent se réunir en sa main pour former une grande flamme. On raconte que, retiré dans une forêt du territoire de Gran avec quelques compagnons, et passant une nuit en prières, il aperçut plusieurs flammes qui se rassemblèrent pour former un globe de feu dont l'éclat se répandait au loin. Il lui fut dit que c'était le signe du grand fruit que produirait le rassemblement des solitaires sous une règle commune. Il fonda donc un grand monastère pour les divers ermites qui avaient jusque-là vécu disséminés dans le pays. Cette réunion (1250) donna commencement à un Ordre qui se répandit surtout chez les Slaves catholiques.

Saint Guillaume Firmatus (saint Firmat de Mortain, ou de Mantilly), prêtre et solitaire; 24 avril, 1090. Il mit un tison sous son bras pour arrêter les sollicitations d'une femme impudique, en lui montrant qu'il faut songer où mènent les plaisirs défendus[1]. La trace en demeura sur son bras après bien des siècles.

Saint François Xavier de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon (Cf. *Banderole,* p. 113; *Crucifix,* etc.). On le peint entr'ouvrant sa soutane sur sa poitrine, et le plus souvent des flammes semblent en sortir; allusion aux consolations dont le Ciel l'inondait, au point de lui faire dire : « C'est assez, Seigneur; c'est assez. »

Saint Stanislas Kostka, novice de la Compagnie de Jésus (Cf. *Anges,* p. 41; etc.). Quelque chose de tout semblable à ce que nous venons de dire de saint François Xavier. On le vit pendant l'oraison, obligé de rafraîchir sa poitrine avec un linge mouillé. Aussi est-il parfois peint près d'une fontaine où il vient chercher le rafraîchissement.

Sainte Zoé. Cf. *Arbre,* p. 68; etc. Il s'agit surtout de fumée, dans son martyre; mais feu et fumée se touchent.

Sainte Brigitte (ou Brigide) d'Irlande (Cf. *Bœuf,* p. 140; etc.). Une flamme qui paraît sur sa tête (ou sur la maison qu'elle habitait) pendant que la sainte était encore enfant, fit pronostiquer les grands desseins de Dieu sur elle.

FEUILLES D'ARBRES OU DE PLANTES HERBACÉES.

Nous n'avons pas à revenir sur ce qui a été dit au mot *Branche d'arbre,* etc.; ni à anticiper sur les articles *Palme* ou *Fleurs.*

Saint Cyr, médecin et martyr (Cf. *Ermites,* p. 383). Un petit bouquet d'herbes qu'il tient à la main, semble indiquer les plantes médicinales dont il avait étudié les vertus.

Saint Paul, ermite (Cf. *Corbeau,* p. 254; etc.). Portant une tunique formée comme de tresses ou de nattes, en manière de cabas. Retiré longtemps près d'un palmier, il trouvait dans cet arbre un toit pour s'abriter, des dattes pour se nourrir, et de quoi s'habiller avec les feuilles qu'il tressait pour s'en faire un vêtement sauvage qui formait à la fois cilice.

Saint Onuphre, solitaire (Cf. ci-dessus, p. 380). Dans le dénûment auquel il s'était réduit, une ceinture de feuilles et sa barbe énorme aidée encore d'une chevelure démesurée étaient tout ce qu'il avait pour couvrir sa nudité.

Sainte Praxède (Cf. *Cadavre,* p. 155). Une petite touffe d'herbes que certains artistes lui mettent à la main, semble indiquer quelque chose comme une dame de charité qui va soigner les malades avec sa petite pharmacie portative; parce qu'elle visitait les confesseurs et les martyrs dans les prisons, pourvoyant à leurs besoins et pansant leurs plaies. C'est ainsi, par exemple, que saint Sébastien, laissé pour mort, fut guéri par les soins d'une pieuse veuve qui le recueillit.

FIGUES. Cf. *Fruits.*

FIGURES ALLÉGORIQUES. Cf. *Allégories, Animaux emblématiques,* etc.

FILET.

S'il s'agit de filets à prendre le poisson, ils auront leur place sous le titre *Pêche,* etc. Nous n'aurons affaire ici qu'aux rets de chasse ou à ce qui peut en tenir lieu.

Saint Antoine, père des Cénobites (Cf. *Béquilles,* p. 132; etc.). Dans une vision, le monde lui est montré semé de piéges et comme enveloppé d'un immense filet tendu par le diable. Effrayé des nombreux périls qui menacent sans cesse le salut des hommes, il reçut pour réponse que le

pliés, ont reçu diverses explications chez les bonnes gens (Cf. Castellanos, *Elegias de claros varones de Indias;* Madrid, 1847, p. 11, sg.). Mais, soit pour les divers saints que les matelots prétendaient voir dans ce phénomène, soit pour les sources quelconques de cette croyance populaire, on peut recourir utilement au docte Henri Florez dans son *España sagrada*, t. XXIII, p. 153-160. Cet habile homme, que je ne confonds nullement avec certains faussaires espagnols trop célèbres, patriotes envers et contre tout, a cru devoir montrer les racines beaucoup plus anciennes de la vieille pratique maritime qui tenait compte des *feux Saint-Elme.* Ce ne fut guère qu'au xv^e^ siècle que les marins de Galice substituèrent saint Pierre Gonzalez au vieux saint Erasme, ou même à saint Nicolas; et les ports espagnols des diverses côtes adoptèrent aisément ce nouveau culte d'un patron national.

Quant aux origines reculées des interprétations de ce phénomène, je me réfère à la savante notice de M. Th. Henri Martin, publiée par la *Revue archéologique*, en mars 1866 (p. 168-172); et imprimée depuis lors en un volume, sous le titre : *La foudre, l'électricité,* etc., *chez les anciens.*

1. AA. SS. *April.*, t. III, . 335, sq.; 334.

cœur humble possédait seul le vrai préservatif[1] (*Quis evadet? Humilitas*).

Saint Conrad de Plaisance (Cf. *Cerf*, p. 187). Des rets indiquent quelquefois sa passion pour la chasse.

Le filet peut aussi figurer comme appareil de supplice. Sainte Blandine, par exemple (Cf. *Bœuf*, p. 139), enveloppée d'un filet, fut exposée dans l'amphithéâtre aux attaques d'un taureau. Mais elle périt par le glaive.

FIOLE OU BURETTE.

L'article *Bouteille* et *Flacon* (dans le sens italien, c'est-à-dire avec la forme augmentative, *fiascone*) a déjà fait voir que nous réservons pour cette fois-ci ce qui se rapporte au véritable sens français du mot flacon (avec la finale diminutive, comme dans poêlon, violon, ourson, cotillon, etc.). Rappelons aussi que le mot *Cruche* pourra répondre à quelques autres questions.

Le prophète Samuel, dernier Juge des Israélites. Comme ce fut lui qui sacra les deux premiers rois du peuple de Dieu (1 Reg. IX, X, XVI), on le voit souvent avec une fiole d'huile en sa main droite; et parfois cette fiole est une corne, surtout quand il s'agit de David (Cf. *ibid.*, XVI, 1, 13). Le texte de la Bible est tout à fait d'accord, à ce sujet, avec les documents archéologiques qui nous restent sur les meubles de divers peuples anciens.

Saint Remi, évêque de Reims (Cf. *Colombe*, p. 241). Souvent la colombe ne paraît point, et l'évêque tient tout simplement la fiole[2].

Saint Janvier évêque de Bénévent et martyr, patron de Naples; 19 septembre, 305. Deux fioles translucides où l'on conserve son sang, se voient ordinairement dans la main du saint, ou sous son buste. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la liquéfaction de ce sang lorsqu'on le rapproche de la tête du martyr. Ce prodige est raconté de plus d'un autre saint en divers pays, mais celui de saint Janvier a trop de réputation pour que nous le racontions de nouveau[3].

Une ou plusieurs fioles, comme indications pharmaceutiques (Cf. *Bocal*), figurent assez souvent près d'un malade pour montrer qu'il est entre les mains des médecins. A ce même titre, quelques artistes ont imaginé de désigner ainsi les médecins eux-mêmes (comme saint Pantaléon, par exemple); il doit suffire d'avoir signalé cette invention une fois, pour les divers cas où elle peut reparaître. Rappelons cependant ce qui a été dit de la *fiole aux urines*, p. 137.

Saint Macaire d'Alexandrie (Cf. *Ermites*, p. 380; *Épaules*). On le voit portant à la ceinture, ou au cou, un petit vase suspendu (une calebasse ou une fiole). C'est que, renommé pour son pouvoir contre les démons, il était le recours de ceux que maltraitait le malin esprit; et une onction de l'huile qu'il avait toujours sur lui à ce dessein, suffisait pour les délivrer.

Saint Jean ermite, en Thébaïde; 27 mars, 394. Une fiole d'huile à la main; parce qu'il se servait d'huile bénite pour la guérison des maladies, afin qu'on ne lui attribuât pas les miracles opérés par ce moyen[4].

Saint Oyend (*Eugendus*), abbé dans le Jura; 1 janvier, v. 514. Les nombreuses guérisons qui l'avaient rendu célèbre lui attiraient mille sollicitations de malades qui auraient voulu lui faire quitter sa retraite. Le saint s'en débarrassait en envoyant un peu d'huile avec un mot de sa main, comme s'il eût possédé la recette de remèdes appropriés aux divers maux de ceux qui recouraient à lui[5].

Sainte Walburge (Vaubourg), abbesse de Heidenheim; 25 février, 779. Une fiole à la main, ou près d'elle; ou un tombeau d'où découle du baume goutte à goutte. Elle était sœur des saints Willibald et Wunibald (Cf. *Familles saintes*, p. 402, sv.); et d'Angleterre où elle avait pris le voile, elle vint en Allemagne près de saint Boniface qui demandait qu'on lui procurât des aides pour la fondation des

1. On voulait probablement rappeler ce trait de sa vie (ap. Rosweyde, *Vitt. PP.*, p. 55, sq.; etc.) dans le Bréviaire de Passau (1521, fol. 137 v°), par cette antienne du *Magnificat* aux secondes vêpres :

« Da patris Antonii meritis nos, Christe, juvari;
Quem chorus exultat noster habere ducem.
Multiplices subverte dolos, *laqueosque sinistros*,
Quos draco versutus tendit ubique tuis. »

2. Pour ne pas négliger les monuments ou travaux français qui s'y rapportent, ajoutons quelques citations à celles qui ont été indiquées ci-dessus. Cf. L. Paris, *Toiles peintes et tapisseries de Reims*, p. 1073, svv. (t. II). — Édél. Du Méril, *Poésies latines... antérieures au XII^e siècle*, p. 202, sv. (autre forme de la légende). — Cavalli, ap. Zaccaria, *Raccolta...*, t. XIV, p. 148, sgg. — Vertot, *Mémoires... de l'Académie des Inscriptions*, t. II (1736), p. 619-633; etc., etc.

Le cardinal Mai, dans sa *PP. nova bibliotheca* (t. I, P. II, p. 212), cite cette pièce d'Anselme d'Auxerre :

« Est civitas metropolis
Remis dicta, prænobilis,
. . . . . .
Hujus urbis præcipuæ
Et quondam magnæ gloriæ,
Præsul fuit egregius
Magnus olim Remigius.
Qui dum pontifex eligitur (*sic*),
Ac digne benedicitur;
Dum deest liquor olei
Quo ungatur Pontificis
Sacrum caput a præsule,
Columba volans in aere
Rostro refert citissimo.
Ampullam plenam oleo,
Ore portat mitissimo
Quo pontifex perungitur,
Etc. »

Dans le même volume (p. 209) une hymne (*In regis coronatione*) quelque peu obscure, mais qui semble faire allusion aux temps d'Ebbon ou d'Hincmar, renferme du moins ces deux vers :

« Cumulum gratiæ propinet unctio
Quod per miraculum datur Remigio. »

En tout cela il semble qu'on aperçoive la formation lente d'une légende qui flotte encore avant de prendre son aspect définitif.

Mais dans une prose publiée par M. Mone (*Hymni... medii ævi*, t. III, p. 490, sq.), on rappelle le sacre de Clovis, sans parler bien clairement de la colombe; quoique d'autres miracles du saint évêque y soient racontés, qui n'ont pas eu le même retentissement.

« Christus chrisma paradisiacum
Misit ei, cum Parisiacum
Regem Deo sacravit una cum
Regis militia;
Inimicos crucis exsuperans
Et sanguine Christi confœderans,
Generatos morti regenerans
Ad vitæ præmia. »

3. Cf. *Memorie... di Modena*, II^a serie, t. XVII (1844), p. 5-15. — AA. SS. *Septembr.*, t. VI, p. 826-866.

4. Rosweyde, *Vitt. PP.*, p. 451, 739, etc.

5. *Calendar. benedict.*, 24 mart.

monastères. Ses restes ne furent portés de Heidenheim à Eichstædt que sur la fin du IXe siècle. Là son sépulcre continue encore à distiller une sorte d'huile miraculeuse, que l'on recueille avec respect (Cf. *Baume,* p. 128). C'est précisément ce qu'indique la petite fiole qu'on met dans la main de la sainte abbesse[1].

La couronne placée à ses pieds rappelle qu'elle était fille de saint Richard, qui passe pour avoir été roi chez

les Anglo-Saxons, comme on l'a vu précédemment.

Le culte de sainte Walburge dépassa promptement les limites de la Bavière, et s'est répandu au loin de bonne heure. Aussi l'Allemagne, les Flandres, le Brabant et la France du Nord, lui ont dédié de nombreuses églises.

Sainte Marie de Cabeza (Cf. *Eau,* p. 327). Portant une burette d'huile.

FLAMBEAU. Cf. *Chandelier, Cierge,* etc.

Saint Silvin (Silvain, *Silvinus*) de Térouanne, évêque régionnaire; 17 février, v. 720. On lui a mis quelquefois un flambeau en main pour annoncer qu'il avait porté la foi dans la Morinie[2].

FLAMME. Cf. *Feu, Incendie,* etc.

FLÈCHE.

L'apparition de saint Michel sur le mont Gargan (8 mai, v. 493) est ordinairement représentée par un bouvier lançant des flèches contre un taureau qui s'écarte dans la montagne. On peut en voir la légende dans le Bréviaire.

Saint Othon, évêque de Bamberg (Cf. *Clou,* p. 231). Les instruments de guerre qu'on lui présentait pour repousser les attaques des païens et qu'il transforma en moyens de construction, étaient-ils des flèches, des *carreaux* ou toute autre chose? Les artistes l'ont entendu suivant leur bon plaisir.

Saint Lambert, évêque de Liége et martyr. Quelques-uns le font tuer à coups de flèches; mais c'est une *lance* qui indique le plus souvent son genre de mort, et il en sera question à ce mot.

Saint Evergisle, évêque de Cologne et martyr; 24 octobre, vers 425. Tué à Tongres par des voleurs, d'un coup de flèche ou de javelot[3].

Saint Pierre Thomas patriarche latin de Constantinople, de l'ordre des Carmes, qualifié de martyr par quelques-uns; 7 janvier, 1366. Une flèche à la main; parce que percé, dit-on, de traits ou de coups de lance dans une bataille contre les infidèles, il serait mort de ses blessures. Mais cela ne repose sur aucun fondement qui vaille, et les Carmes eux-mêmes ne le fêtent que comme confesseur[4].

Saint Sébastien (Cf. *Femmes,* p. 408). Bien qu'il n'ait pas trouvé la mort dans son premier supplice, lorsque l'empereur le fit passer par les armes, c'est dans cet état que l'art populaire a pris l'habitude de le montrer.

Aussi saint Sébastien était-il communément le patron des confréries d'archers, d'arbalétriers et d'arquebusiers; ce qui lui a fait donner un arc à la main. En outre il fut longtemps un des saints invoqués contre la peste

1. Rader, *Bavaria sancta,* t. III. — AA. SS. *Februar.,* t. III, p. 560-568.

2. Cf. AA. SS. Belgii, t. VI, p. 442-457.

3. AA. SS. *Octobr.,* t. X, p. 658, sq.

4. AA. SS. *Januar.,* t. II, p. 993. Cf. Ibid., AA. SS. *April.,* t. I, p. 776.

avant que saint Roch, par exemple, l'eût relégué un peu dans l'ombre. Sa dévotion était donc jadis l'une des plus populaires, et c'est ce qui nous a fait choisir pour lui un petit monument parisien du temps passé[1]. A vrai dire, le saint ne mourut que plus tard et assommé. Là c'est encore une femme (sainte Lucine) qui intervient, mais pour lui donner la sépulture[2].

Saint Christophe, martyr (Cf. *Arbre,* p. 65, etc.). L'un des supplices auxquels on l'exposa, fut le même que pour saint Sébastien; mais on raconte que les flèches se retournaient contre les exécuteurs de la sentence. C'est ainsi qu'il est représenté sur une châsse d'Arbe en Dalmatie[3]. Saint Christophe est le patron de cette ville.

Saint Fauste de Grèce, martyr; 16 juillet, sous Dèce. Percé de flèches sur une croix, où il vécut encore cinq jours[4].

Saint Canut (Knut IV) roi de Danemark, martyr; 19 janvier, 1086. Comme saint Lambert de Liége, la lance pourrait bien être mieux choisie comme instrument de sa mort. Mais des flèches ne laissent pas de lui convenir, puisqu'il fut tué dans l'église d'Odensée par les révoltés qu'ameutait Olaf son frère; et, par les fenêtres, on lui lança des traits jusqu'à ce qu'on parvint à s'approcher du saint roi en pénétrant dans le sanctuaire[5].

On aurait tort de le confondre avec Knut Lavard, qui fut traîtreusement assassiné aussi (en 1132) par son cousin Magnus fils du roi de Danemark, et qui était fils d'Erik le Bon. Mais il n'était que prince (ou roi) des Vendes, et son culte ne s'est guère répandu dans la chrétienté; tandis que l'autre a trouvé place dans le Bréviaire romain.

Saint Edmond le martyr, roi des Estangles; 20 novembre, 870. Attaché à un arbre par les soldats païens de l'envahisseur danois, il fut criblé de flèches, puis décapité. C'est pourquoi on le peint souvent offrant au Ciel un faisceau de flèches. Ailleurs, il ne se distingue de saint Sébastien que par la couronne royale; ou par le voisinage d'un loup, qui sera expliqué ailleurs.

1. A. Forgeais, *Plombs historiés,* t. IV (imagerie religieuse), p. 166. Le docte Labus (*Fasti,* 20 di Gennajo) demande si l'on doit représenter saint Sébastien barbu, et penche pour l'affirmative; puisque les princes de cette époque ont le menton garni d'une barbe courte, mais touffue.

Une prose (*Cantet chorus ex affectu*) du missel d'Autun imprimé en 1530, détaille assez longuement la légende de saint Sébastien. Je n'en citerai que son exécution.

« Ob quod trunco hunc ligari,
Alligatum sagittari
Jubet a militibus.
Martyr dulcis fit invictus
Manens victor inter ictus;
Cedunt hostes ictibus.
. . . . . .
Rursum jubent hunc ligari
Et tamdiu fustigari
Donec vident commendari
Spiritum in Domino.
Dum sic martyr sagittatur,
Cœlum sibi reseratur;
Et pro pœnis præmiatur
Sempiterno præmio.
Etc. »

Quantité d'autres proses très-répandues au moyen âge ne célèbrent saint Sébastien que comme patron contre la peste, ne faisant aucune mémoire de son supplice, ni des conversions nombreuses qu'il opéra.

Saint Gilles ermite, puis abbé. Cf. *Cerf,* p. 186, sv.
Saint Philémon d'Égypte, martyr. Cf. *Musique.*

Saint Edmond.

Sainte Christine, vierge et martyre en Toscane; 24 juillet, vers la fin du IIIe siècle. Parmi divers supplices que lui

2. Sur quoi les Bollandistes (AA. SS. *Maii,* t. II, p. 618, sq.; et *Jul.,* t. VII, p. 35, sq.), d'après Mombrizzi, rapportent une historiette assez curieuse.

3. Cf. Jahrbuch der K. K. C. Commission zur Erforschung.... d. Baudenkmale, V Band (1861), p. 150.

4. AA. SS. *Jul.,* t. IV, p. 124.

5. Cf. Langebek, *Scriptores rerum danicarum,* t. III, p. 317-422. Ad matutinum, III nocturn. (*Ibid.,* p. 418):

« Perfossus telo lanceæ,
Ut Christus dextro latere,
Occumbit fuso sanguine
Secus aram mirifice. »

attribue sa légende [1], on s'accorde assez à dire qu'elle fut percée de flèches. Aussi la voit-on çà et là portant une flèche à la main. Telle est une peinture copiée par les Bollandistes [2], et dont nous pouvons donner la repro-

Effigies S CHRISTINÆ V. et M ex Tabulâ antiquiss.

duction grâce à l'obligeance de leurs successeurs. On y voit le lac de Bolsène, la fournaise (four à chaux) à laquelle fut livrée notre sainte, et même le château de son père. Du reste nous aurons à parler ailleurs de sainte Christine sous le titre *Meule*.

Sainte Philomène. Cf. *Ancre*, p. 30.

Sainte Ursule, vierge et martyre; 21 octobre, v. 451. Elle passe pour avoir été tuée avec ses nombreuses compagnes à coups de flèches par les Huns [3]. On lui met donc une flèche à la main, le plus souvent. Elle porte aussi d'ordinaire une couronne, à cause de la réputation qu'on lui a faite d'être fille d'un roi de la Grande Bretagne. A ce titre, et à cause du grand nombre de ses compagnes dont elle était comme le chef par sa dignité, elle porte souvent un grand manteau dont les pans sont ouverts et abritent celles qui ont partagé son martyre. La ville de Cologne s'aperçoit dans le voisinage; et le paysage se complète par des vaisseaux où l'on voit quelquefois un pape. C'est que la légende fait faire à sainte Ursule un singulier pèlerinage à Rome, d'où elle serait revenue par eau, avec le pape (qu'on appelle Cyriaque) jusqu'à Cologne [4]. Sainte Ursule tient aussi un drapeau dans plusieurs peintures, comme ayant conduit au martyre un nombreux bataillon d'élues. Elle est honorée dans beaucoup d'endroits, surtout en Flandre et en Pologne, comme protectrice des mourants; sans doute à cause de l'échange qu'elle fit des noces auxquelles on l'envoyait, contre la gloire du ciel.

Sainte Victoire de Cordoue, martyrisée avec son frère Aciscle; 17 novembre, sous Dioclétien. Elle fut percée de flèches, après divers autres supplices.

Sainte Thérèse, réformatrice du Carmel (Cf. *Cœur*, p. 235; etc.). Une flèche enfoncée dans son sein par un ange [5]. Son Ordre célèbre une fête spéciale en souvenir de ce prodige, sous le nom de *Transfixion*.

FLEURS.

Mettons d'abord de côté le lis, qui dans l'art populaire a une signification spéciale, et auquel nous donnerons un article à part. Toute autre fleur que le *lis* et la *rose* trouvera sa place ici.

Saint Narcisse, évêque de Jérusalem; 29 octobre, 212. Je le trouve portant un bouquet à la main. Serait-ce trois fleurs de narcisse, en manière d'armes parlantes (*rèbus* si l'on veut) [6]; ou trois chardons par allusion aux trois calomniateurs qui ayant voulu le perdre, furent punis d'une manière exemplaire par la Providence [7]? A la suite de quoi l'homme de Dieu fut rappelé dans son Église qu'il avait abandonnée pour se retirer dans la solitude.

Je ne sais si je me serai trompé en croyant reconnaître un nénuphar parmi les attributs groupés autour d'une image de saint Jean Népomucène. Ce pourrait être une

1. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 517, 528.

2. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. V, p. 517. Mais *antiquissima* y est trop dire.

3. AA. SS. *Octobr.*, t. IX, p. 113-115. Je ne voudrais pourtant pas avoir l'air de croire que les Huns fussent alors à peu près les seuls à employer l'arc dans les combats. La *Notitia dignitatum* ne se prête guère à cette assertion, pas plus que le supplice de saint Sébastien, officier des gardes de Dioclétien. Ajoutons aussi le souvenir de saint Evergisle, dont il vient d'être parlé (p. 414).

4. AA. SS., *l. c.*, p. 98-106.

5. AA. SS. *Octobr.*, t. VII, p. 171-173. La sainte elle-même dit :

« Con el golpe fui herida;
Y aunque la herida es mortal,
Es un dolor muy desigual :
Es muerte que causa vida. »

6. Ce jeu de mots a été trouvé appétissant en Allemagne, pour saint Narcisse d'Ausbourg (*Diurn. Passav.*, 1521; 7 août) :

« Gloriosa... Christi martyr Affra
Quæ per *florem paradisi pretiosum*
Præsulem Narcissum, divinitus medicata. Etc. »

7. Euseb. *Eccl. hist.*, VI, 9. — Surius, 29 octobr. Aussi a-t-on représenté quelquefois à ses pieds les trois calomniateurs : soit morts, soit renversés par une punition subite.

allusion au miracle de la clarté qui fit reconnaître son corps dans les eaux de la rivière où il avait été précipité. Cf. *Étoile*, p. 390.

Le Bx Ange Porro, servite. Cf. *Jardin*.

Saint Jean de Citta-di-Penna. Cf. *Évêque*, p. 401.

Sainte Dorothée de Césarée en Cappadoce, vierge et

martyre; 6 février, 304. Une corbeille de fleurs et de fruits à la main; ou près d'elle, un ange qui porte un panier de fleurs. J'en donne la représentation d'après une peinture exécutée dans la sacristie d'Aix-la-Chapelle avant que le goût italien de la Renaissance eût gâté la bonhomie des peintres allemands.

Un greffier du tribunal (nommé Théophile) qui l'avait entendu parler du paradis de son époux, la pria par dérision, lorsqu'on la conduisait au supplice, de lui envoyer quelques fruits de ce séjour délicieux. La vierge le lui promit; et le railleur s'en divertissait avec ses pareils, lorsqu'un jeune homme d'une beauté céleste se présenta

devant lui au nom de Dorothée, avec un panier de fleurs et de fruits. Théophile, surpris, ouvrit les yeux à la lumière de l'Évangile et souffrit le martyre. Par suite de cela, et comme pour abréger la représentation, on couronne de fleurs la sainte elle-même; d'autres fois on lui met en main un bouquet de roses, ou dans son giron un plat, un panier, etc., garnis de fleurs et de fruits[1].

Ce souvenir dominant a fait presque oublier de peindre le martyre de la sainte, qui fut brûlée avec des torches (à un poteau ou sur le chevalet) et décapitée.

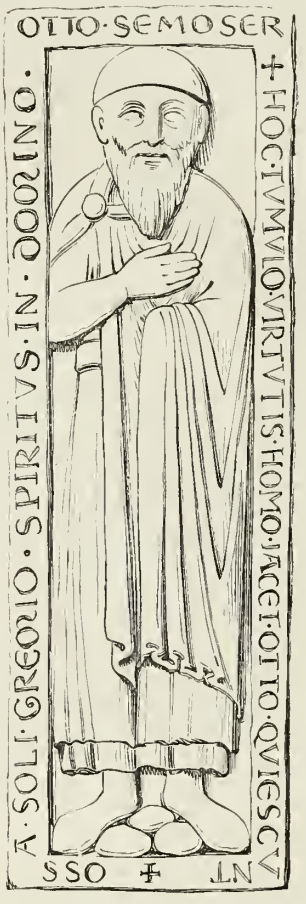
Les mêmes circonstances, à peu de choses près, sont données à Trieste comme ayant accompagné le martyre de la vierge sainte Justine (13 juillet, m^e siècle) et la conversion de saint Zénon qui mourut martyr au même lieu[2].

Sainte Élisabeth de Portugal (Cf. *Aumônes*, p. 95). C'est à elle, disent les Espagnols et non pas à sa grand' tante (celle de Hongrie) qu'appartient le fait des fleurs portées dans son giron. Le roi de Portugal (Denys) son mari était un peu plus rude que le landgrave de Thuringe; et l'on comprend facilement qu'avec un époux souvent très-peu affectueux, la reine éprouvât quelque frayeur d'une interpellation subite. On raconte donc que la sainte portant dans son tablier des pièces d'argent destinées aux pauvres, fut rencontrée par le prince qui voulut savoir ce qu'était un fardeau qu'elle semblait vouloir cacher. Élisabeth sachant qu'il n'approuvait guère ses libéralités, et ne se souciait pas de la voir souvent parmi les gueux, répondit qu'elle portait des fleurs. Dans le fait, Denys ayant voulu vérifier ce qui en était, ne trouva pas autre chose. Or, dit-on, c'était pendant l'hiver[3].

La même chose est racontée de sainte Zite (Cf. *Clef*, p. 229; *Cruche*), qui portait dans son tablier des morceaux de pain pour les pauvres.

Sainte Casilde, vierge; 9 avril, v. 1080. Elle était fille du prince mahométan qui commandait à Tolède, et portait en cachette de la nourriture aux prisonniers chrétiens, lorsque survint son père qui voulut savoir de quoi elle était chargée. La jeune fille ne fut pas la moins surprise lorsqu'en ouvrant les plis de son vêtement, elle n'y vit plus que des fleurs. Frappée elle-même de ce prodige qui la tirait d'embarras, elle prit la résolution de se faire baptiser; après quoi elle vécut longtemps dans la solitude[4].

Saint Diègue d'Alcala[5], sainte Vérène, sainte Roseline[6], sainte Rose de Viterbe[7], une sainte Matine servante d'un boulanger à Troyes (dit-on), et plus d'un autre encore, ont dans leurs histoires des faits tout semblables. Ce peut être l'occasion de rappeler une légende analogue attribuée à saint Jean de Bridlington chanoine régulier, pour qui des pains se changèrent en pierres afin de déguiser une aumône à des yeux malveillants. La Bavière aussi raconte le même trait d'un saint homme (Othon Sémoser) qui était portier à Frisingue et dont voici la pierre sépulcrale dessinée par le P. Arthur Martin[8]. Cf. *Pain*.



D'ailleurs des faits du même genre se retrouvent plus d'une fois dans la vie des serviteurs de Dieu.

Saint Louis de Toulouse, par exemple (Cf. *Fleurs de lis*, p. 81; *roses*), encore enfant dérobait volontiers de la nourriture pour la distribuer aux pauvres gens. Un jour le maître-queux alla se plaindre au roi Charles de ce que le jeune prince venait de lui emporter un chapon sous son manteau, selon son ordinaire. Le père arrêta l'enfant au passage, demandant à voir ce qu'il portait en cachette. Quand il fallut en venir à la vérification, le petit Louis tira de dessous sa cape un beau bouquet de fleurs. Ce n'était pas de quoi le quereller; mais la vo-

1. Le vieux bréviaire de Würzbourg (Cologne, 1575, in-8°, p. 576), et celui de Passau (Venise, 1521) racontaient ainsi ce fait dans les antiennes rhythmiques des premières vêpres de la sainte :

« Paradisi de viridario
Rosas mittis notario;
Quem, mortis cum salario,
Cœli jungis sacrario. Etc. »

Puis, parmi les répons de matines (p. 579) :

« Dum mense februario
Rosas in orario (*capisterio? panario?*)
Cum frondibus notario
Defert, et mala cœlica;
Clamat in bivio (*loco?*) plateæ :
Fortis Deus Dorotheæ
En dona dat angelica.
Omnes gentes properate,
Jesum Christum adorate.
Multi credunt paganorum,
Et relinquunt idolorum
Cultum, dum regem cœlorum
Prædicat Theophilus.
Christum qui persequebatur,
Lupus in agnum mutatur;
Dorotheam comitatur
In fide neophytus.
Contristatus est præfectus
Regni, scriba dum electus
Factus est catholicus; etc. »

L'Allemagne, dans d'autres missels (de Frisingue, d'Utrecht, etc.), célèbre aussi le même prodige avec des expressions plus ou moins heureuses. Cf. G. M. Neale, *Sequent.*, p. 112, sq.; et Mone, t. III, p. 273-281. Etc.

2. Brautii *Martyrolog. poeticum* :

« Mittito poma tui sponsi mihi, dixit, ab horto,
Zeno jocans; missa sindone martyr obit. »

3 AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 492. Mais en Thuringe on prétendait avoir un monument élevé sur le lieu où la scène s'était passée pour la sainte duchesse (Élisabeth de Hongrie).

4. Cf. Ferreras, A. 1075. — Mariana, *Hist.*, libr. IX, cap. III. Etc.

5. Lope de Vega en a fait une scène de son *S. Diego de Alcala* (Comedias escogidas por D. Eug. Hartzenbusch, t. IV, p. 532).

6. AA. SS. *Jun.*, t. II, p. 500, 501.

7. AA. SS. *Septembr.*, t. II, p. 434.

8. Cf. *Mélanges d'Archéologie*, t. III, p. 86.

laille reprit sa forme primitive, et passa aux mains des malheureux. De quoi le père informé, loua Dieu qui lui avait donné un tel fils[1]. De même pour une Bse Thérèse de Ourem (*Tarasia*, Tareja de Ourem) en Portugal; 3 septembre, 1266. Elle était servante d'un curé, homme très-près regardant; et comme elle portait aux pauvres une corbeille pleine de pains, son maître voulut savoir ce qu'elle prétendait faire. Soulevant donc le linge, il n'aperçut que des roses. Dans une autre circonstance encore, le prêtre trouva fort mauvais de reconnaître sur le dos d'un mendiant un vieux surtout dont la pieuse fille avait disposé. Il prétendit donc que le vêtement fut réintégré dans sa garde-robe. Grand embarras de la pauvre servante, jusqu'à ce qu'un ange lui apportât ce qu'exigeait le maître. Or celui-ci entrant dans son église le lendemain pour dire la messe, reconnut encore le même surtout porté par le pauvre qui l'avait eu en aumône. Il en conçut un si grand respect pour la charitable femme que, quand elle fut morte, il disait pour son anniversaire la messe de la Toussaint[2].

La Bse Germaine Cousin, de Pibrac (Cf. *Troupeau*, p. 36) a reproduit aussi un exemple tout semblable. Sa marâtre la poursuivait, bâton levé, pour empêcher ce qu'elle tenait comme prodigalité chez la pauvre bergère; et fut bien surprise de ne trouver que des fleurs quand la sainte ouvrit son tablier[3].

De même on raconte en Toscane que sainte Verdiana (*Viridiana*) étant servante, distribua aux pauvres quantité de fèves durant une famine. Mais le maître était exigeant et peu aumônier. Dieu permit donc que la sainte trouvât le coffre aux fèves tout rempli, comme si de rien n'était, quand il fallut rendre compte. Cf. *Serpent*.

Quoi qu'il en soit, les saintes dont nous venons de parler ne sont souvent représentées qu'avec un souvenir abrégé de ces miracles. Ainsi l'on se contente parfois de leur mettre à la main un bouquet de fleurs.

FLEUVE.

Bien que sous le titre *Eau* nous ayons indiqué presque tous les faits qui peuvent se classer ici, rappelons encore saint Ménigne martyr (15 mars, 251). Il était foulon ou teinturier; et un jour qu'il lavait des étoffes dans la rivière, Notre-Seigneur lui apparut rappelant la délivrance récente de plusieurs chrétiens qui venaient d'échapper miraculeusement à la prison. Ménigne s'en alla sur la place publique arracher l'édit du gouverneur contre le christianisme. Cela lui valut les traitements les plus cruels, et enfin la décapitation. On ajoute qu'après son dernier supplice une colombe sortit de sa bouche[4].

FLOTTE.

Nous classerons sous ce titre tous les faits qui ont été exprimés par la représentation de plusieurs navires. S'il ne s'agissait que d'un ou deux, il faudrait recourir aux articles *Barque* ou *Vaisseau*.

Saint Pie V, pape (Cf. *Crucifix*, p. 290, sv.). Une flotte à distance. Quoi qu'il n'ait pas assisté à la bataille navale de Lépante, il avait formé la ligue qui causa cet échec à la puissance ottomane. Il avait aussi fait faire des prières publiques pour le succès de cette grande lutte: et le résultat lui en fut révélé au moment même de l'accomplissement. Aussi l'oraison de sa fête renferme une allusion à ce combat. Comme il était dominicain, et avait intéressé surtout les confréries du rosaire aux prières publiques pour cette œuvre, on lui met alors un chapelet à la main[5].

Saint Épuise (*Ephysius*) soldat, dit-on, et même officier, martyrisé en Sardaigne (Cf. *Croix apparaissant*, p. 280). Il est le patron de Cagliari, et les habitants de cette ville célèbrent encore tous les ans la délivrance de leur cité lorsque la flotte française de la république, vers 1798, fut repoussée par une tempête. On le représente souvent apparaissant dans le ciel tandis que les vaisseaux ennemis menacent le port.

Saint Guennolé, premier abbé de Landevenec (Cf. *Lépreux*). Signalant une flotte de forbans dont il hâta la défaite par sa prière durant le combat[6].

Saint Gildas, abbé de Rhuys; 29 janvier, vie siècle. Obtenant par ses prières l'échouement de pirates qui infestaient la côte Vannetaise[7].

Le Bx Ignace d'Azévédo de la Compagnie de Jésus, avec ses trente-neuf compagnons martyrisés par les calvinistes français de La Rochelle sous le pavillon de la reine de Navarre; 15 juillet, 1570. Se rendant au Brésil sur la flotte portugaise, ils furent abordés dans les eaux de Madère par une petite escadre que commandait Sourie, corsaire huguenot. Tous furent tués et jetés à la mer.

Saint Constabile, abbé de la Cava; 17 février, 1124. Une escadre de pirates est éloignée par lui des côtes de Salerne où ils voulaient aborder pour piller le monastère de la Cava. Le saint abbé était mort, et les forbans avouèrent eux-mêmes qu'en approchant de l'abbaye, ils avaient cru voir de nombreux défenseurs prêts à repousser l'attaque. Cela fut considéré comme un secours surnaturel que le saint envoyait du ciel à ses moines[8]; et

1. AA. SS. *August.*, t. III, p. 790.
2. AA. SS. *Septembr.*, t. I, p. 786.
3. Cf. *Offic. propr. dioec. Tutelensis* (1864), 15 jun.
4. Cf. AA. SS. *Mart.*, t. II, p. 390, sq.
5. Brautii *Martyrolog. poeticum* :

« Præsul in hostiles naves vibravit ab Urbe
Fulmen; et, occiso remige, mersit aquis. »

6. *Vies des Saints de la Bretagne armorique*, p. 50.
7. *Ibid.*, p. 15, sv.
8. *Calendar. benedict.*, 17 februar.

l'on a souvent représenté cette apparition dans les estampes italiennes.

Sainte Ursule, et ses compagnes (Cf. *Flèche,* p. 416). Comme nous l'avons dit, les artistes ont admis sans façon non-seulement la traversée de ces nombreuses martyres depuis la Grande-Bretagne jusqu'à Cologne, mais leur pèlerinage à Rome ; d'où elles seraient revenues (toujours en vaisseau) par Bâle, avec le pape et divers cardinaux ou évêques. Aussi, pour un tel cortége, on ne s'est pas fait faute de peindre un véritable convoi de navires.

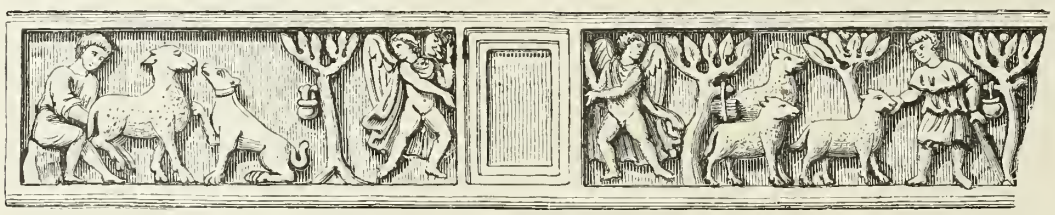
FLUTE.

La flûte de Pan (*syrinx*) a été donnée au *Bon Pasteur*, par les artistes des premiers siècles ; témoin ce sarcophage copié au musée d'Arles par le P. A. Martin [1]. Il ne faudrait donc pas s'étonner que quelques saints bergers aient reçu cet attribut de la profession pastorale. Cependant je ne vois pas qu'on ait imaginé fréquemment ce moyen de les caractériser. Mais Callot s'en est servi pour peindre saint Émilien (San Millan de la Cogolla) pendant son enfance, lorsqu'il gardait les moutons en Aragon [2].

Le même graveur a donné aussi une musette à saint Siméon Salus (ou l'Insensé) qu'il montre entouré d'enfants (Cf. *Saints représentés avec des enfants,* p. 358). C'est une manière de rappeler les singularités dont cet homme de Dieu donna longtemps le spectacle à la ville d'Emèse [3], par mépris du monde.

FONTAINE ET SOURCE JAILLISSANTE.

Le grand nombre de saints qui passent pour avoir fait sourdre des fontaines, donne lieu de penser qu'il y a là-dessous un fond de symbolisme souvent tourné par la



suite en fait historique qui en serait la traduction. Nous avons vu (Cf. *Agneau, Eau,* Fleuves du Paradis terrestre) que la doctrine évangélique avait été figurée de bonne heure par quatre ruisseaux destinés à se répandre sur la terre entière, pour abreuver les hommes [4] ; et bien des textes de l'Écriture sainte où il est question de sources, sont interprétés de la sorte par la tradition chrétienne. Rappelons en outre que le baptistère porte le nom de fonts (*fontes*) dans le langage chrétien ; et que l'administration du baptême étant jadis réservée aux évêques, l'érection de fonts baptismaux emportait l'idée de l'établissement d'un siége épiscopal, c'est-à-dire d'une chrétienté (diocèse). Cf. *supra,* p. 338, note 6.

On a prétendu expliquer ainsi un monument des premiers siècles où Moïse frappant le rocher pour désaltérer les Israélites dans le désert (Exod. xvii, 1-7. — Num. xx, 1-11) serait remplacé, dit-on, par la figure de saint Pierre. Cela est absolument possible, mais je ne suis pas bien assuré du fait lui-même.

Ces considérations qu'il serait facile de développer, mais dont il est aisé de voir la portée sans plus de détails, conduisent à penser qu'une source jaillissante a souvent paru la forme palpable la plus appropriée pour désigner la première prédication du christianisme, ou son triomphe dans une contrée idolâtre (Cf. *Ancre,* saint Clément pape, p. 29, sv.; etc.) [5].

1. On y voit le vase à traire (trayoire, *mulctrale, mulctrum,* etc.), le chien, la *syrinx,* et le divin berger qui paît son troupeau.

2. *Les images de tous les Saints de l'année* (Paris, 1636), 13 novembre.

3. *Ibid.*, 1 juillet.

4. Parfois deux ruisseaux seulement semblent indiquer l'Ancien Testament et le Nouveau. Ou bien aurait-on voulu dire que deux évangélistes étaient à la fois apôtres et par conséquent témoins?

5. L'hymnographe du Bréviaire hispano-gothique calque les Actes anciens de ce saint, dont le Bréviaire romain ne nous conserve plus que des fragments. Cela mérite d'être cité pour compléter ce que nous en avons dit.

« Clementis festum celebratur hodie ;
Venite, plebes, et miramini compotes
Adseclam Petri, Domini apostoli,
Romanæ sedis tertium antistitem,
Quem Christus sibi consecravit martyrem.
. . . . . .
Hic prædicando Christi evangelium
Et convocando catervas fidelium,
Trajani jussu ducitur (*ductus?*) in exilium
Trans Pontum mare in præruptum eremum,
Ibi peregit insigne miraculum.
Aquarum venas ex abysso eduxit
Et satiavit sitientes incolas
Qui per metalla excidebant marmora,
Et æstuabant tabe et siti valida ;
Pro Christi nomine portantes supplicia.
Quos ubi cernit beatus pater, bino
Poculum ferre sibi milliario,
Hortatur cunctos ad prædicandum (*precandum*) Dominum
Ut suis fontem aperiret laticum
Sacris salubrem miro confessoribus.
Quorum oblata dum litaret immolans

Cela étant, il ne faut pas s'étonner de voir l'imagination celtique prodiguer cet attribut aux saints bretons ou irlandais. Rassemblons ceux-ci tout de suite pour n'en former qu'un seul groupe. Le recueil du père Albert le Grand (*La vie... des Saints de la Bretagne armorique*) nous en fournira un bon nombre. Tels sont saint Corentin évêque de Cornouaille[1], saint Jaoüa (ou Jovin) évêque de Léon[2], saint Sané évêque hibernois[3], saint Paul de Léon[4], saint Goulven évêque de Léon[5], saint Samson évêque de Dol[6], saint Maurand (ou Moderand) évêque de Rennes[7], saint Goeznou (*Goednonus, Goeznovæus*) évêque de Léon[8], saint Ké (Cf. *Cerf*, p. 184) évêque et ermite[9], saint Tugdual (ou Tugal, ou même saint Pabu) évêque de Tréguier[10]. Voilà pour les seuls évêques; et, comme on le voit, saint Brieu n'y figure point. Ce qui n'empêche pas qu'on ne le trouve peint près d'une fontaine, comme dans ce plomb des boursiers (fabricants d'aumônières) dont il était patron. Mais je pense qu'il s'agit là de la fontaine publique où il fut envoyé étant encore enfant, pendant son éducation à Saint-Germain-des-Prés[11]. Brieu chargé d'aller chercher de l'eau, rencontra des lépreux auxquels il ne crut pas pouvoir refuser l'aumône de la cruche qu'il portait. Cette charité faite, grand fut l'embarras de l'enfant qui ne savait trop si sa bonne œuvre serait agréée par les gens du monastère. Il alla conter sa peine à Dieu dans l'église; et sa prière finie, trouva près de lui un vase de métal bien préférable à celui dont il s'était défait sans permission.

Ajoutons saint Cado (Kadok) abbé, puis évêque[12].

Parmi les saints de moindre dignité, les Bretons nous citent saint Gildas de Rhuys[13], Saint Guennolé abbé de Landevenec[14], Saint Hervé ermite[15], Saint Mein abbé de Gaël[16], Saint Armel (ou Arzel) abbé[17], saint Efflam (ou Yfflam) prince hibernois[18], saint Guen-æl (ou Guénault) abbé de Landevenec[19], Saint Josse prêtre et ermite[20], saint Briac abbé[21], etc. Ne s'agirait-il pas souvent de saints qui ont fait cesser des superstitions celtiques, en détournant vers quelque pratique chrétienne l'ancien culte des sources?

Quant à saint Hélier ermite, on ne lui attribue que d'avoir rendu potable l'eau d'une source[22]. Cf. *Bénédiction*, p. 131.

Mais pour reprendre l'ordre accoutumé, rappelons la légende romaine qui fait jaillir trois sources[23] aux endroits où bondit la tête de saint Paul apôtre, après avoir été abattue par l'épée du bourreau.

Saint Pierre et saint Paul firent sourdre de la prison Mamertine où ils étaient détenus, une fontaine qui servit à baptiser leurs gardiens[24].

Saint Julien, évêque du Mans. Cf. *Cruche*, p. 301, sv.

Saint Agrève (*Agrippanus*) évêque du Puy, martyr; 1 février, v. 660. Il fut décapité par ordre d'une femme puissante, et l'on dit qu'une source d'eau salutaire s'élève de l'endroit où roula sa tête[25].

Saint Willibrord, évêque d'Utrecht (Cf. *Baptême*, p. 119; *Baril*, etc.). Une source jaillissante près de lui annonce peut-être qu'il a le premier établi pour la Frise une chaire épiscopale; d'où la doctrine évangélique se répandit désormais sur les peuples, sans interruption[26].

Saint Flour (*Florus*), premier évêque de Lodève; 3 novembre, v. 389. Il est considéré comme l'apôtre du Haut-Languedoc (particulièrement des Cévennes), et c'est de lui qu'une ville d'Auvergne a pris son nom. On le repré-

Sacer antistes, meritis insignior,
Agnum adstare cernit sibi Dominum,
Signantem locum; quem ut idem pupugit,
Elicit undam affluentem in fluvium.
Hæc fama cunctas per gyrum provincias
Complens, tunc plebes ad credendum excitat;
Quæ confluentes, suscepto baptismate,
Capiunt normam fidei catholicæ.
. . . . . .
Ob hoc crescente æmula invidia,
Profundo mari mergitur cum anchora;
Ibi humatur sepulcrali camera,
In qua receptus extat nunc ecclesia
Ubi fideles confluunt per secula.
Qui cursu anni tectus aqua valida,
Alto in mari subtus undas latitat;
Cujus recurrens annua festivitas (*sic*),
Recedens mare fere tria millia,
Per septem dies vias præbet fulgidas.
Cujus sepulcrum velut aurum rutilat,
Anchora colli ut argentum emicat. Etc. »

1. P. 800 (Brest, 1837). Cf. *Poisson* (note tirée de son Office).
2. *Ibid.*, p. 45.
3. P. 63 et 64.
4. P. 95, sv. Cf. *Calendar. benedict.*, 13 mart.
5. P. 368 et 381.
6. P. 414 et 422.
7. P. 644.
8. P. 660.
9. P. 670.
10. P. 792.
11. P. 252.
12. La Villemarqué, *Légende celtique*.
13. Albert le Grand (Brest, 1837), p. 16.
14. *Ibid.*, p. 55.
15. P. 315, 317 et 320.
16. P. 325. Cf. *Bâton*, p. 128.
17. P. 524.
18. P. 701.
19. P. 673.
20. P. 809. Cf. *Bâton*, p. 128.
21. P. 825.
22. *Ibid.* (Rennes, 1659), p. 671. — AA. SS. Belgii, t. II, p. 110.
23. Petr. de Natal., libr. VI, cap. XXIII. — AA. SS. *Jun.*, t. VII, p. 33. Cf. Aug. de Bastard, *Crosses* (Bulletin des comités.., t. IV), p. 682.
24. Petr. de Natal., libr. VI, cap. XXII; et libr. III, cap. CXCIX.
25. AA. SS. *Februar.*, t. I, p. 295.
26. Dans la *Batavia sacra* (t. I, p. 36), le graveur lui donne comme devise ces mots : « Fontes et vina creavit. » Mais une séquence pour la fête du saint (ap. Mone, *Hymni... medii ævi*, t. III, p. 562, sq.) est un peu plus explicite sur les deux miracles.

« Nam lympha suæ preci tradita
Jam multorum agmina
Potavit in arida;
Tum vini auxit satis pocula, etc. »

sente faisant sortir de terre un ruisseau pour désaltérer ses compagnons pendant qu'il parcourait avec eux les montagnes. Près de lui aussi se voient des arbres renversés; parce que, jusqu'à lui, les peuples qu'il évangélisa rendaient un culte superstitieux aux chênes. Les vies de saint Martin et de saint Boniface montrent dans les Gaules et la Germanie ce culte très-invétéré.

Saint Pair (*Paternus*), évêque d'Avranches (Cf. *Ermites,* p. 377). Comme il s'était retiré dans la solitude, il y fit sortir du rocher une source en le frappant de son bâton. Ce fut là qu'on vint le chercher pour être évêque d'Avranches. Il ne doit pas être confondu avec deux ou trois saints du nom de Paterne (Padern), évêques de Vannes.

Saint Augustin de Cantorbéry, apôtre des Anglais; 26 mai, v. 608 (Cf. *Baptême,* p. 119; *Croix*). On rapporte que dans le comté de Dorset, l'eau manquant pour le baptême, il obtint de Dieu une fontaine qui coule encore; et où les fidèles venaient chercher la guérison de divers maux[1].

Mais les Angevins ont une autre histoire d'autant plus acceptable qu'elle n'est pas à leur honneur. Selon ce récit, l'apôtre de l'Angleterre obligé d'aborder sur les côtes d'Anjou (Aunis, Poitou, etc.), rencontra des femmes sans pudeur qui l'insultèrent publiquement. Le bâton employé par le saint pour se défendre de leur approche, aurait donné origine à une source que nulle femme ne pouvait aborder[2]. Cela rappelle beaucoup la coutume des moines irlandais qui n'admettaient point les femmes dans leurs églises. Du reste les Chartreux maintinrent plus tard la même prescription.

Saint Ives évêque, né en Perse, dit-on, mort en Angleterre; 10 juin, v. le VII^e^ siècle. Il semble avoir prêché vers le même temps que saint Augustin de Cantorbéry, et avec trois compagnons qui auraient aidé à répandre la foi dans la Grande-Bretagne. Lorsque son corps fut retrouvé au commencement du XI^e^ siècle, une source se mit à couler du tombeau[3].

Saint Liévin (Livin) évêque irlandais, apôtre de la Flandre et martyr; 12 novembre, 659. Près de Hauthem dans la province d'Alost, on visite encore une fontaine qui passe pour avoir jailli sous le bâton pastoral du saint[4].

Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne (Cf. *Démon,* p. 307; etc.). Retiré dans la solitude, il fit jaillir, dit-on, une source en frappant le sol de sa crosse.

Saint David, évêque dans le pays de Galles (Cf. *Colline,* p. 238); 1 mars, v. 544. On lui attribue plusieurs fontaines[5]. Ne serait-ce pas une façon d'indiquer les nombreuses fondations ecclésiastiques que lui devaient les Gallois, en souvenir de l'extirpation du paganisme? ou encore des superstitions celtiques, qu'il aurait converties en dévotions chrétiennes?

Saint Omer, évêque (Cf. *Buisson,* p. 151). Faisant sourdre une fontaine pour baptiser un enfant maladif et aveugle qu'on lui présentait, mais qui recouvra la vue avec la santé en recevant le sacrement. Cette fontaine, à Lambres-lez-Aire en Artois, est encore visitée par les pèlerins; et l'on assure que l'enfant guéri devint saint Lambert évêque de Liége[6]. Aussi saint Lambert était-il jadis représenté là, tenant une béquille; soit pour rappeler qu'il y avait été guéri de son état chétif, soit à cause des malades qui se rendaient à sa fontaine pour recouvrer la santé.

Saint Servais, évêque de Tongres (Cf. *Clef,* p. 225; etc.). Même attribution que pour saint Wolfgang, saint Liévin, etc.

Saint Boniface, archevêque de Mayence (Cf. *Épée,* p. 365). Une source jaillit aussi sous sa croix archiépiscopale ou sa crosse.

Saint Honorat évêque d'Arles, après avoir été abbé de Lérins; 16 janvier, v. 430. Il n'était encore qu'abbé lorsqu'il fit sortir une source d'un rocher dans son île; et n'aurait-on pas voulu dans une peinture de ce genre, donner à entendre qu'il avait comme fait fleurir ce désert, en y fondant l'abbaye où se formèrent tant de saints? Du reste le nombre des miracles de saint Honorat était si grand, qu'il en faisait même à son insu. Aussi pria-t-il Dieu de lui retirer un don qui amenait trop de visites.

Saint Antide (*Antidius*, saint Tude à Lisbonne) évêque, tué par les Vandales à Besançon; 25 juin, 411. Une statue de ce saint, apportée à Lisbonne vers le XII^e^ siècle, y est vénérée pour la guérison des fièvres; et l'on puise à ce dessein l'eau d'une fontaine qui surgit près de son autel[7].

Saint Egwin, évêque de Worcester; 11 janvier, 720. Il fit sortir de terre une fontaine pour abreuver ses compagnons épuisés de besoin pendant une marche pénible.

Saint Apollinaire, évêque de Valence en Dauphiné; 5 octobre, v. 520. On rapporte que, marchant près du Rhône dont l'eau était si tiède que ses compagnons de route ne pouvaient en boire, le saint se fit donner un hoyau avec lequel il creusa la terre. Il en sortit une eau fraîche qui tarit après avoir rendu le service que le saint lui demandait.

Prêtres et simples fidèles.

Saint Engelmund (*Ingelmundus*), prêtre et abbé; 21 juin, v. 680. Il est un des Saxons d'Angleterre qui évangélisèrent la Frise; et c'est près de Velsen dans la province de Harlem, qu'il fit, dit-on, jaillir une source.

Saint Adelbert diacre, l'un des apôtres de la Hollande; 25 juin, v. 740. Lorsque (à Egmond) l'on exhuma son

1. Cf. Nieremberg, *De miris... in Europa,* libr. II, cap. XXXIII.
2. AA. SS. *Maii,* t. VI, p. 380, sq.
3. Nieremberg, *l. cit.*
4. Reinsberg, *Calendrier belge,* t. II, p. 275, sv.
5. AA. SS. *Mart.,* t. I, p. 43. Sur le caractère et la popularité de ce saint, on peut consulter *les Moines d'Occident,* t. III, p. 48-55.
6. Dancoisne, *Numismatique béthunoise,* p. 175, svv.
7. Georg. Cardoso, *Agiol. lusitano,* t. III, p. 710, sg.; et 727.

corps pour le transporter dans une église bâtie sous son nom, il sortit de son tombeau une source où quantité de miracles s'opérèrent. Comme ce saint passe pour avoir été fils d'un roi de Northumberland, on met quelquefois à ses pieds une couronne.

Saint Landelin abbé (Cf. *Armes,* p. 73; *Église*). Une source jaillit sous sa crosse abbatiale [1]. Je ne réponds pas d'une crosse entre les mains des abbés à cette époque, mais c'est l'expression des artistes.

Saint Alton abbé (Cf. *Couteau,* p. 274). Une source obtenue par ses prières [2].

Saint Ansanus (Ansano) martyr, honoré par les Siennois comme leur apôtre; 1 décembre, 303. On raconte aussi de lui qu'une fontaine marque l'endroit où tomba sa tête; et le peuple y va puiser de l'eau par dévotion pour le saint [3].

Saint Codrat médecin, et martyr à Corinthe; 10 mars, 258. Une fontaine parut, dit-on, au lieu où il fut décapité; mais il faut bien convenir que ses Actes sont sujets à caution.

Saint Antonin martyr, patron de Pamiers (Cf. *Épée,* p. 367). Les gens de Pamiers qui lui attribuent leur conversion, racontaient aussi qu'il avait fait jaillir une source avec son bâton [4].

Saint Venant martyr, patron de Camerino; 18 mai, sous Dèce. On raconte que pendant son martyre, il fit sourdre une fontaine pour désaltérer les soldats que tourmentait la soif [5].

Donnons à ce propos la gravure d'une médaille populaire un peu fruste, tirée des sables de la Seine. J'en suis redevable à M. A. Forgeais; et il est facile d'y reconnaître le souvenir de quelque pèlerinage fait à Rome. Quand le style ne sentirait pas son XVII^e^ siècle italien, on sait assez que saint Venant de Camerino n'a jamais tenu grande place dans les dévotions françaises. D'ailleurs, l'*avers* portait la tête de saint Anastase (*ad aquas salvias*), souvenir romain encore sans contredit. La légende n'y est pas très-complète, ni très-lisible à cause de l'oxydation; mais on peut affirmer qu'elle disait *S. Venantius M. P* [*atronus*] *Cam*[*erini*].

Saint Alban de Vérulam martyr, considéré comme le premier qui ait versé son sang pour Jésus-Christ en Angleterre; 25 juin, v. 286. Sa légende dit aussi que près de souffrir la mort, il fit jaillir une fontaine en priant Jésus-Christ de montrer la sainteté de sa cause [6].

Saint Éric roi de Suède, honoré comme martyr, parce qu'il fut tué dans une guerre contre des rebelles; 18 mai, 1160. Une source jaillit du lieu où il répandit son sang, et devint célèbre par la guérison des malades qui la visitaient [7].

Saint Botvid, martyr en Suède; 28 juillet, XII^e^ siècle. Même récit que pour saint Éric [8].

Saint Fursy (Cf. *Bœufs,* p. 138; etc.). Faisant jaillir une source en enfonçant son bâton dans le sol. Le souvenir de ce miracle se conserve encore à Lagny.

Saint Gengou (*Gangulfus*), martyr; 11 mai, v. 760. On le représente en costume de baron, armé de toutes pièces; souvent avec une croix sur son écu, la main posée sur la garde de son épée dont la pointe fait sortir de terre une source. Comte en Bourgogne, il passe pour avoir été chargé par le duc des Francs de prêter le secours du bras séculier à la prédication de l'Évangile dans la Frise. Aussi l'appelle-t-on quelquefois le compagnon de saint Vulfran; soit qu'il assistât ce missionnaire, soit parce qu'il aida à la continuation de son œuvre. Car l'époque de sa vie n'est pas facile à déterminer. La part qu'il aurait prise à la conversion des Frisons, me semble avoir pu influer sur le choix de cette fontaine pour caractériser le saint. Mais il a été construit sur ce fondement, des récits qui touchent au comique, et que l'on peut voir par exemple chez Vincent de Beauvais [9], lequel ne rapporte pourtant pas la forme la plus étrange. Il est honoré comme martyr pour avoir été tué à l'instigation de sa femme dont il avait découvert la mauvaise conduite.

Saint Colomban abbé de Luxeuil, etc.; 24 novembre, 615. Un jeune religieux était chargé de lui apporter de l'eau sur une montagne où le saint se retirait souvent pour vivre plus recueilli. Comprenant bientôt que cette tâche n'agréait guère au jeune homme, le saint lui ordonna de creuser un rocher voisin, et se mit à prier Dieu pendant que son disciple obéissait à cet ordre. Après quelques instants, une source se fit jour dans l'endroit où l'on venait de travailler.

1. Sa prose que j'ai déjà citée en partie (Cf. *Église,* p. 341; etc.), fait mention spéciale de ce miracle :

« Mosis instar, ut induxit
Humo virgam, fons effluxit
Crispans in Crispinio. »

Cf. AA. SS. Belgii, t. IV, p. 458, 461.

2. Cf. AA. SS. *Februar.*, t. II, p. 360. Le *Calendarium benedictinum* (9 febr.) veut que cette fontaine soit miraculeuse; elle semblerait n'avoir été que curieuse, parce que l'entrée en était interdite aux femmes, en vertu de la volonté expresse de saint Boniface, consécrateur de l'église du monastère.

3. Manni, *Osservazioni istoriche sopra i sigilli antichi,* t. IV, Sig. 7. — *Hagiolog. italic.*, t. II, p. 319.

4. P. de Natal., libr. VIII, cap. XXIV.

5. Brautii *Martyrolog. poeticum :*

« Hostibus ex saxo, genuum quo forma remansit,
Mactandus martyr surgere jussit aquam. »

Cf. *Breviar.*, hymn. ad matutin.; et lect. VI.

6. P. de Natal., libr. V, cap. CXXXII.

7. *Script. rer. Svecic.*, t. II, p. 276.

8. *Ibid.*, item, p. 381.

9. *Specul. historial.*, libr. XXIII, cap. CLIX. Cf. Heussen, *Batavia sacra,* t. I, p. 31. — AA. SS. *Maii,* t. II, p. 645, sqq. — *Historiæ plurimorum sanctorum* (supplément à la *Légende dorée*), Lovanii 1485; f° LXXIJ, sqq. J'en passe, et des meilleurs.

Saint Aimé, abbé de Remiremont (Cf. *Argent*, p. 68; *Corbeau*). Il fait sortir une source d'un rocher[1].

Saint Riquier abbé (Cf. *Clef*, p. 227). Avant son entrée en Religion, il avait déjà obtenu pour un de ses hôtes un ruisseau qu'il fit sortir de terre en y enfonçant son bâton [2].

Saint Léonard du Limousin (Cf. *Captifs*, p. 177; *Chaînes*). On rapporte qu'à sa prière Dieu fit sortir une fontaine pour ses compagnons, qui jusque-là étaient obligés d'aller chercher de l'eau à la distance d'un mille [3]. Ce miracle semble avoir donné lieu au choix que les porteurs d'eau de Paris ont fait de lui pour patron; outre

S. Isidore de Madrid, p. 425.

que leur pays est assez généralement, sinon le Limousin, du moins une province voisine.

Saint Humbert de Maroilles (Cf. *Ange*, p. 39; *Cerf*). Il obtint une source pour désaltérer sainte Aldegonde qui était venue le visiter [4].

Saint Trond (Cf. *Église sur la main*, p. 341). Une fon-

1. AA. SS. *Septembr.*, t. IV, p. 102, sq. — *Calendar. benedict.*, 14 septembr.

2. *Chronic. centul.*, libr. I, cap. XII (ap. d'Achery, *Spicileg.*, t. IV, p. 436).

3. Surius, 6 novembr. La grande confiance des fidèles pour ce saint dans presque toute la chrétienté latine, le reconnaissait comme auteur de miracles sans nombre. C'est ainsi que le Missel de Passau (1505) le range parmi les grands thaumaturges, dont l'intercession est bonne en tous maux.

« Salve mitis et benigne
Leonarde, Deo digne
Tuis sacris actibus.
. . . . . .
Cæci, muti, surdi, fessi
Ad te clamant; et perpessi
Multiplices labores.
. . . . . .
Vinctos atque captivatos,
Compeditos, catenatos
Invocatus liberas.
Ventos sedas et procellas, etc. »

Mais la fontaine est positivement indiquée, avec d'autres prodiges encore, dans une hymne du recueil de M. Mone (t. III, p. 398) :

« Ejus prece fons manavit
Quem natura denegavit,
Dans potum indigenis.
Ætas hoc (*huic?*) non habet parem
Quibus illuoi compararem
Miris in miraculis.
Nam reginæ laboranti
Et in partu desperanti,
Contulit auxilium;
Invocatus, vínculatis
Et tormento deputatis
Confert adminiculum.
. . . . . .
Ave, spes o captivorum,
Relaxator vinculorum,
Coosolator miserorum,
. . . . . .
Adjutor promptissime. »

4. C. Cavedoni, *Memorie di religione...* (Modena, 1842), serie II, t. XIII, p. 63. — AA. SS. *Mart.*, t. III, p. 564.

taine qu'il fit sourdre en enfonçant son bâton dans le sol [1], semblerait indiquer son titre d'*Apôtre de la Hesbaie;* mais son biographe dit que cette source s'appelle encore la fontaine de saint Trond.

Saint Alderic, prémontré (?). Cf. *Pâtre.*

Saint Isidore le laboureur (Cf. *Anges,* p. 40; etc.). Les Espagnols le peignent volontiers faisant jaillir de terre une source; soit avec une bêche, soit avec un aiguillon de bouvier, soit plutôt avec l'instrument que les laboureurs espagnols emploient pour déchausser le soc lorsque la terre s'y attache et qui ressemble un peu à la figure adoptée en blason pour peindre une lance émoussée.

Son maître (car il était au service d'un propriétaire de Madrid) étant venu visiter la terre où travaillait le saint homme, se trouva pressé de la soif, et lui demanda s'il n'y aurait pas de l'eau dans le voisinage. Isidore lui montra une pierre; mais après l'avoir soulevée, le maître, homme difficile, se crut joué en ne trouvant rien. L'homme de Dieu enfonçant alors en terre l'instrument qu'il tenait à la main, il s'éleva une colonne d'eau que les habitants de Madrid visitent encore en mémoire de leur patron [2]. Ce peut être un des motifs qui ont fait invoquer saint Isidore contre la sécheresse [3]. Cf. p. 424.

Saint Philippe Benizzi, de l'ordre des Servites (Cf. *Couronne,* p. 268, sv.). Près de quitter la solitude où il s'était caché en Toscane durant trois mois pour éviter d'être élu pape, il pria Dieu d'accorder quelque bienfait à ces lieux où son cœur avait été comblé de consolations. Puis frappant la terre de son bâton, il en fit sortir la source d'eaux thermales qui s'appelle encore aujourd'hui *Bagni di S. Filippo* [4].

Saint Victor (ou Vittre) d'Arcies en Champagne, prêtre et ermite; 26 février, vers le VII[e] siècle. On lui attribue aussi, soit l'éruption d'une source, soit le changement de l'eau d'une fontaine en vin [5].

Saint Gerlache ermite (Cf. *Arbre*, p. 67; etc.). Une source près de lui. Longtemps retiré dans le tronc d'un gros chêne qui lui servait de cellule, il ne vécut que d'un pain grossier mêlé à de la cendre, et d'eau qu'il allait puiser à une fontaine nommée encore aujourd'hui *fontaine de saint Gerlache* [6].

Saint Leufroi (*Leutfridus*), abbé; 21 juin, 738. Faisant sortir du sol, au moyen de son bâton, une source (dans le Vendômois) pour récompenser un paysan qui lui avait donné à boire, mais qui se plaignait de la pénurie d'eau [7].

Saint Gomer (Goemaere, *Gummarus*), patron des mal mariés, parce qu'il avait été marié assez malencontreusement (Cf. *Arbre,* p. 67). On raconte qu'en frappant la terre de son bâton, il fit jaillir une source pour désaltérer ses moissonneurs. La fontaine est encore visitée dans une chapelle du territoire d'Emblehem, près de Lierre [8], dans la province d'Anvers.

Saint Rouin abbé. Cf. *Bâton,* p. 128; etc.

Saint Bruno instituteur des Chartreux (Cf. *Branche d'arbre,* p. 146). Une fontaine qui sortit près de son tombeau, devint l'instrument d'une foule de guérisons miraculeuses.

Saint Nicolas de Tolentino, religieux Augustin (Cf. *Ange*, p. 40; *Étoile,* etc.). Comme on bâtissait à Tolentino un monastère où l'eau manquait aux ouvriers, il enfonça en terre un roseau qui fit sourdre une fontaine [9].

Saint Ladislas, roi de Hongrie (Cf. *Bannière,* p. 116; *Chapelet*). Les Hongrois le peignent volontiers faisant sortir d'un rocher avec sa lance une fontaine pour abreuver ses troupes, pendant qu'il poursuivait des voisins turbulents qui avaient envahi son royaume [10].

Saint Gaucher de Meulan, prêtre (Cf. *Pluie*). Entre Juziers où le saint passa son enfance, et Gargenville où il allait à l'école chez les moines ou chanoines du prieuré, une fontaine porte encore le nom de Saint-Gaucher. On y vient des environs, surtout le mardi de Pâques; et son eau passe pour guérir les fièvres intermittentes [11].

Femmes.

Sainte Beggue veuve, honorée a Andenne (Cf. *Coq*, p. 251, sv.). Le médaillon fleuronné que l'on a déjà vu

précédemment, ne sera pas de trop ici; pourvu que l'on

1. Surius, 23 novembr. (libr. II, 4).

2. AA. SS. *Maii,* t. III, p. 525. — Nieremberg, *De miris... in Europa,* lib. II, cap. XXXIII.

3. Cf. Romancero y cancionero sagrados, p. 299.

4. AA. SS. *Aug.*, t. IV, p. 685.

5. *Calendar. benedict.*, 26 februar. — AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 666, 668. — *Hymn. S. Bernardi :*

« Vina de fonte, non de vite manant, Benedicentis manu bene usa
Musta pro rivis colorata fluunt; Pro torculari. Etc. »

6. Cf. AA. SS. *Januar.*, t. I, p. 306, 321.

7. *Calendar. benedict.*, 21 jun.

8. Reinsberg, *Calendrier belge,* t. II, p. 207-209.

9. AA. SS. *Septembr.*, t. III, p. 642.

10. Cf. *Ungaricæ sanctitatis indicia.* Je ne vois pas cependant qu'il en soit question chez les Bollandistes, où l'on ne parle que d'un troupeau de buffles et de cerfs qui vint à propos sauver de la faim ses compagnons (AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 318).

11. AA. SS. *April.*, t. I, p 850, sqq.

tienne compte d'une erreur (volontaire peut-être) de l'orfévre qui a changé les poules en canards.

Sainte Clotilde, reine de France (Cf. *Armoiries,* p. 82; etc,). Bénissant ou faisant jaillir une fontaine. On raconte que la sainte, dirigeant la construction d'un monastère aux Grands-Andelys, changea en vin l'eau d'une fontaine voisine pour encourager les ouvriers. Ce miracle était représenté sur la châsse de la sainte[1].

Sainte Reine d'Alise, vierge et martyre (Cf. *Bergers,* p. 135; *Colombe,* etc.). Sur le lieu de son supplice jaillit, dit-on, une source miraculeuse où les pèlerins se rendent encore aujourd'hui[2]. Comme la sainte passe pour avoir gardé les troupeaux, on fait quelquefois sourdre la fontaine sous sa houlette.

Sainte Bathilde, reine de France et abbesse (Cf. *Échelle,* p. 328; *Église sur la main*). Faisant jaillir une source à Chelles, avec une baguette.

Sainte Berthe abbesse d'Avenay (Cf. *Autel,* p. 102; etc.). Comme son monastère manquait d'eau, elle chercha dans les environs une source, et l'acheta aux propriétaires du sol. Puis traçant une rigole avec sa quenouille, elle s'en retourna au monastère, suivie par le ruisseau qui l'accompagnait[3].

Sainte Wenefride (Winefride, Winefrede), vierge et martyre (Cf. *Autel,* p. 102; *Cou*). Une source qui a donné son nom au village d'Holywell dans le Flintshire, était visité par des milliers de pèlerins qui venaient y vénérer le lieu où avait coulé le sang de la sainte, et une élégante chapelle s'y éleva au xv^e^ siècle[4]. Une prose raconte ainsi le fait :

« Hanc occidit Caradocus,
. . . . . .
Hujus argumento rei
Fons ebullit nutu Dei
Rubricatæ speciei,
Quo caput præciditur.
Mira multa hic patrantur,
Cœci vident, muti fantur,
Morbi omnes effugantur
Cum fide petentium. »

Comme la sainte passe pour avoir été religieuse et abbesse après que saint Beuno lui eut rendu la vie, on lui donne parfois le costume de Bénédictine et une crosse dont la volute s'épanouit en lis.

FORÊT.

Bon nombre d'ermites et de fondateurs d'abbayes, surtout dans nos climats, ont choisi des bois touffus pour y vivre oubliés et loin du bruit; ou pour défricher des terres vagues autour du monastère qu'ils élevaient. Il doit donc suffire d'en indiquer seulement quelques-uns. Les autres répondront aux mots *Ermite, Construction, Arbre,* etc.

Saint Maxime de Riez, évêque; 27 novembre, v. 459. Successeur de saint Honoré dans la direction du monastère de Lérins, il fut demandé par le peuple de Riez et les évêques de la province, pour remplir le siége épiscopal. Réfugié dans les bois afin d'éviter cette charge, il ne put échapper à ceux qui le cherchaient, et se vit forcé d'accepter l'épiscopat.

Saint Sturm abbé, fondateur de Fulde; 17 décembre, 779. Retiré d'abord à Hirschfeld au milieu des bois avec deux compagnons seulement, il y renouvela les austérités de la Thébaïde; et ne quitta ce lieu que pour éviter le voisinage des farouches Saxons. A Fulde, où il obtint de Carloman une donation de terres considérable, il entreprit en 744 les premiers travaux de défrichement et de construction qui produisirent à la longue l'illustre abbaye bénédictine si célèbre durant tant de siècles.

FORGE ET INSTRUMENTS DE FORGERON.

Cf. *Enclume, Marteau.*

Il m'est arrivé de rencontrer sainte Aure (abbesse a Paris) près d'une forge. Mais c'était dans une légende de saint Éloi; et l'artiste prétendait sans doute exprimer ainsi, que le saint orfévre avait donné sa maison pour qu'on en fît un couvent sous la direction de sainte Aure (près de l'église dédiée à saint Martial).

FOSSE.

A ce titre pourraient se rattacher plusieurs faits qui semblent placés tout aussi bien sous les titres *Cadavre* et *Sépulcre*. Nous ne parlons ici que de tombes ouvertes, ou de fossés servant à un supplice.

Saint Jean l'Évangéliste (Cf. *Calice,* p. 172; etc.) étendu dans une fosse. C'est un récit qui avait cours jadis, et que j'ai eu l'occasion d'indiquer ailleurs[5]. A propos de la parole dite sur saint Jean par Notre-Seigneur (Joann. xxi, 21-23), lorsque saint Pierre demandait si l'évangéliste aussi serait martyr, la légende imagina qu'il n'était point mort. Cependant saint Jean lui-même, dans son Évangile, avait pris soin d'écarter cette fausse interprétation. En somme on raconte qu'arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, il se fit creuser une fosse près de l'autel; et que le dimanche, après avoir exhorté les fidèles, il se fit déposer

1. AA. SS. *Jun.*, t. I, p. 293.

2. J. de Fontenay, *Fragments d'histoire métallique,* p. 181, pl. XIII.

3. AA. SS. *Maii,* t. I, p. 114, 112.

4. Nieremberg, *De miris... in Europa,* libr. II, cap. xxxiii.

5. *Vitraux de Bourges,* n° 186 (p. 275, sv.). Le Missel mozarabe (Rome, 1755, p. 46, 47) adopte cette histoire : « Joannes diem recessus sui antea præsciens, effodi ipse sibi præcepit locum sepulcri. In quo valedicens fratribus, sine ullo mortis dolore ingressus, requiescit usque ad adventum Domini incorruptus. » On pourrait toutefois expliquer bénignement ces textes, en disant que, selon l'écrivain espagnol, le disciple bien-aimé a échappé aux affres de la mort et à la corruption du tombeau. Mais les légendaires ne se contentent pas de si peu. Cf. *Legend. aur.,* cap. ix.

en terre. Une lumière éclatante vint alors, dit-on, le dérober aux yeux de l'assemblée; puis l'on ne trouva plus dans la fosse qu'une sorte de manne qui semblait foisonner au fond[1].

Saint Arnou, évêque de Soissons. Cf. *Sépulcre,* etc.

Saint Vital de Ravenne, martyr; 28 avril, sous Néron. Il était militaire, et fut enfoui jusqu'à la ceinture. On le lapida dans cet état; ou bien, selon une autre forme du récit, il aurait été précipité dans une fosse profonde où il fut recouvert de pierres[2]. Il passe pour être le père des saints Gervais et Protais (Cf. *Familles saintes,* p. 404).

Saint Chrysante et sainte Darie sa femme, martyrs; 25 octobre, vers la fin du IIIe siècle. Ensevelis vivants, dit-on, dans un fossé (une sablonnière peut-être) qui fut comblé de sable, de pierres ou de boue. Mais leurs Actes, mêlés de circonstances étranges, offrent des difficultés nombreuses, et Tillemont en profitait à son ordinaire, pour les écarter compendieusement[3].

Saint Marcel de Chalon-sur-Saône, martyr; 4 septembre, 177. Il avait quitté Lyon pour se soustraire aux persécuteurs; mais son zèle lui fit convertir une famille entière dans le nouveau séjour où il semblait vouloir se cacher. Le gouverneur irrité de voir le christianisme se multiplier, et pensant l'étouffer par l'effroi, voulut que Marcel fût enfoui jusqu'à la ceinture. Celui-ci demeura plusieurs jours ainsi, avant de rendre son âme à Dieu.

Sainte Pauline, vierge et martyre, avec sa mère sainte Candide (Cf. *Familles saintes,* saint Artème, p. 404). Jetées dans une fosse, elles y furent converties de pierres.

FOUDRE.

Saint Étienne Ier, pape (Cf. *Épée,* p. 364; etc.). Conduit devant l'idole de Mars, il obtint du Ciel que la plus grande partie du temple fût détruite immédiatement par la foudre[4].

Saint Donat, quel qu'il soit, est honoré en beaucoup de lieux comme protecteur contre la foudre. Tantôt on le représente en costume épiscopal; tantôt (et c'est le plus souvent) avec une armure; mais communément on met près de lui, ou dans sa main, un glaive et une palme. Puis, pour indiquer son intervention contre les dangers du tonnerre, on trace la foudre sillonnant le ciel autour de lui; ailleurs un petit ange qui l'accompagne, renverse un vase d'eau comme pour éteindre les incendies que le feu du ciel aurait allumés. Reste à savoir si c'est saint Donat évêque de Fiésole, ou bien, comme les gens de Bruges le prétendent[5], saint Donatien (Donat, en Flandre) évêque de Reims. Il a été publié une petite brochure (à Ypres, 1766, in-12) pour établir que ce *patron contre le tonnerre, la foudre, grêle et tempêtes,* est un martyr (*proprii nominis*), dont le corps fut tiré des catacombes de Sainte-Agnès en 1649, et envoyé plus tard à Munster-Eiffel, dans le pays de Juliers. On y raconte que l'arrivée de ce corps saint dans les provinces de Cologne et de Juliers fut accompagnée d'orages terribles qui suggérèrent la pensée de l'invoquer contre ces périls. Le fait est que la plupart des estampes semblent donner raison à l'auteur de cet opuscule; mais, comme je l'ai dit, tout le monde n'est pas d'accord sur le choix de ce patron et sur ses attributs. Ce ne serait pas du reste la première fois qu'un saint bénéficierait des qualités attribuées plus exactement à son homonyme. Toutefois je l'ai placé en tête de l'article, parce que plusieurs en font un évêque. Selon d'autres ce serait un soldat chrétien de la légion Fulminante (*fulminata,* ou *fulminatrix*).

Saint Anschaire archevêque de Hambourg, apôtre du Danemark et de la Suède; 3 février, 865. On rapporte que pendant qu'il prêchait aux néophytes ou aux païens, la foudre éclata sur son auditoire qui prêtait peu d'attention à ses paroles. D'ailleurs un autre récit de ses biographes raconte que, chez les nouveaux convertis, du foin fauché ou recueilli un jour de dimanche fut la proie d'un incendie allumé par le feu du ciel. Ce qui ne contribua pas peu à faire respecter les enseignements du saint homme[6].

Les SS. Jean et Paul, martyrs. Je suppose que ce sont les deux frères martyrisés sous Julien l'Apostat (Cf. *Épée,* p. 370) à cause des richesses que leur avait laissées sainte Constance, fille du grand Constantin. Quoi qu'il en soit, bien des estampes allemandes présentent comme patrons contre la foudre deux saints de ce nom revêtus d'un costume de guerriers; et ce vêtement militaire pourrait être une indication de noblesse.

Saint Fracan (ou Fragan, *Francanus, Frecanus,* etc.) prince breton ou gallois, père de saint Guennolé. Ses titres à être désigné comme saint ne sont pas bien établis. Voici en tout cas un miracle dont on lui fait honneur, et qui pourrait aussi bien être mis sur le compte de son fils. Fracan avait voué Guennolé à la vie religieuse, puis l'en avait dissuadé lui-même. Au milieu d'un affreux orage qui éclata sur sa tête dans la campagne, il crut reconnaître la colère divine qui voulait punir sa parole violée, et prit l'engagement de réparer cette faute s'il avait la vie sauve. L'ouragan cessa aussitôt, et cette fois il accomplit sa promesse[7].

1. *Menolog. græc.,* t. I, p. 70.

2. *Legenda aur.,* cap. XLIX. Si je ne me trompe, ce serait pour lui qu'on aura inséré dans l'hymne du commun des martyrs cette strophe (ap. Daniel, *Thesaur. hymnolog.,* t. I, p. 109) :

« Ex hoc furor vesaniæ
Jussit perimi martyrem,
Justumque terris obrui
Quem regna cœli continent. »

3. Cf. AA. SS. *Octobr.,* t. XI, p. 437-445, etc.

4. AA. SS. *August.,* t. I, p. 143. — Cf. P. de Natal, libr. VII, cap. XI.

5. Reinsberg, *Calendrier belge,* t. II, p. 212, sv.

6. AA. SS. *Februar.,* t. I, p. 425, 442, etc.

7. Les *Vies des Saints de la Bretagne,* p. 49, 50.

Saint Isarn (ou Ysarn), abbé de Saint-Victor de Marseille; 24 septembre, v. 1057. Par aspersion de l'eau bénite, il délivra de fréquents orages une bourgade que le danger habituel de la foudre menaçait de faire déserter[1].

Sainte Eurosie (ou *Orosia*), vierge et martyre; 25 juin, VIII^e siècle. Ses Actes ne sont pas faciles à éclaircir; mais les Aragonais l'invoquent contre la foudre, et pour obtenir de la pluie dans les temps de sécheresse. Cette dévotion peut avoir été portée par les Espagnols dans le Milanais, où la sainte est implorée aussi contre les orages[2]. C'est ce qui l'a fait souvent représenter avec un geste qui semble écarter la foudre éclatant près d'elle.

Sainte Barbe, vierge et martyre (Cf. *Artillerie,* p. 86; *Fenêtre,* etc.). D'après sa légende, ce fut son père qui voulut la décapiter lui-même, et à peine eut-il abattu la tête de la sainte, qu'il fut frappé de la foudre[3]. C'est ce qui a fait choisir sainte Barbe pour patronne contre la mort subite, et partant, pour protectrice des professions qui exposent à ce danger.

Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre (Cf. *Épée,* p. 371, sv.; etc.). On raconte qu'une machine préparée pour la tailler en pièces fut brisée par la foudre au moment où l'on voulait soumettre la sainte à ce supplice[4]. D'après la légende, les fragments de cette machine volèrent au loin avec tant de violence, qu'une multitude de spectateurs en furent blessés ou même tués.

FOUET ET VERGES.

A propos de *Bâton, Baguette, Discipline,* etc., l'on a trouvé déjà plusieurs indications qui pourront simplifier notre tâche en ce moment[5]. Cependant il resterait plus d'une difficulté à lever si j'avais la prétention d'éclaircir la forme des instruments de supplice employés contre les martyrs par la rage des persécuteurs. Qu'était-ce, par exemple, que les scorpions, les plombeaux, etc., dont il est fait mention dans le récit des tortures? Quand la question archéologique en elle-même serait mieux vidée qu'elle ne l'est réellement, nous aurions encore à compter avec les artistes, qui ne se sont pas toujours mis fort en peine d'être d'accord avec l'antiquité. Un petit manuel comme le dictionnaire publié par M. Anthony Rich, n'était pas entre leurs mains; et même aujourd'hui cette ressource ne répond pas encore à tous les problèmes que la pratique peut amener. En somme les différentes manières de représenter une flagellation ne dépendent pas seulement de l'époque où le fait a eu lieu, mais aussi du siècle où vivait celui qui s'est chargé de la peindre. Fouets en peau d'anguille, en corde, en lanières de cuir, ou même en chaînes; verges de baguettes ou de brins ligneux, etc., tout cela s'est trouvé livré à la double fantaisie des peintres et des bourreaux.

Quant aux plombeaux (*plumbatæ*), qui semblent avoir été des baguettes alourdies par une adjonction de plomb (peut-être une lame de plomb roulée à leur extrémité) pour les rendre plus contondantes, quelques-uns en ont fait des balles de plomb armant les courroies d'un martinet. D'autres ont cru les reconnaître dans des chaînettes terminées par une petite poire de bronze; en quoi ils pourraient bien avoir pris pour instrument de supplice ce qui n'avait été que des pendeloques (*phaleræ*), destinées à battre les flancs d'un cheval durant sa course. Enfin vers les dernières années du XVI^e siècle, certains graveurs ont imaginé d'en faire quelque chose comme un sac étroit et long, en manière de boyau dont le fond aurait retenu un globe en métal; le tout présentant l'apparence d'une longue larme fort disgracieuse et dont l'aspect surprend la vue par sa singularité. Quelquefois on le prendrait pour une fronde grossièrement dessinée.

Saint Marcellin, pape et martyr; 26 avril, 304. Comme son ancienne légende prétendait qu'il avait apostasié d'abord et n'avait été réélu qu'après avoir abdiqué le pontificat pour se punir lui-même[6], on le trouve quelquefois représenté avec un fouet qui est censé exprimer sa prétendue pénitence (dont le souvenir se conserve encore dans le Bréviaire romain). Ce qui est certain, c'est qu'il mourut décapité pour la foi.

Saint Grégoire le Grand, pape (Cf. *Colombe,* p. 239; etc.). On le voit, quoique assez rarement, ayant près de lui une sorte de férule ou de fouet. C'est que pour exciter la bonne volonté des petits chanteurs de l'église, il assistait

1. AA. SS. *Septembr.*, t. VI, p. 743.

2. AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 88, 90.

3. Cf. *Acta S. Barbaræ.... patronæ morientium* (Augustæ Vindelic., 1703), p. 99-105.

Une prose (*Melos pangat inclytum*) dans le Missel du Mans (1559), rappelle ce trait:

« Pater furit et insanit;
Natam rapit et perimit,
Amputato capite.
Ictu perculsus fulminis
Pœnas luit mox immitis
Tanto dignas scelere. »

Sur quelques-unes des difficultés qui abondent dans cette légende, on peut voir le P. Morcelli, *Kalendar. Eccles. CP.*, t. I, p. 259, sqq. Cf. Joann. Damascen., *Laudatio S. Barbaræ* (ed. Lequien, p. 898, sqq.).

4. Cf. *Legend. aur.*, cap. CLXXII. — Anguissola, *Ephemerid.*, 1817, p. 53-56. Du reste cela se rencontre à peu près partout, à cause du culte presque universel de cette sainte dans la chrétienté.

5. Je n'ai pas cité un fait que l'on raconte de saint Gall l'Hibernois (Cf. *Aumône,* p. 93; etc.), parce qu'il ne paraît pas que les artistes en aient tiré parti; mais voici comme on l'exposait dans le Bréviaire de Passau (1521) à laudes : « Habuit vir Dei capsellam de corio factam, diligenter seratam; hanc suis ex humeris pendentem, jugiter gestare solebat. Etc. » Ce *nécessaire de voyage,* ouvert après la mort du saint homme, se trouva contenir un rude cilice et une chaîne de métal qui portait des traces de sang. Le corps du bienheureux indiquait aussi mainte déchirure; soit que la chaîne l'eût ceint étroitement avec des pointes, soit qu'elle lui servît à se frapper sur la chair.

6. *Legenda aur.*, cap. LX. — *Hagiolog. ital.*, t. I, p. 222.

à leurs leçons; et se servait de temps à autre de l'instrument qu'il avait sous sa main [1].

Saint Ambroise, évêque de Milan (Cf. *Abeilles*, p. 19). Les vieilles monnaies milanaises l'arment d'un fouet, non-seulement quand elles le représentent à cheval, mais lors même qu'elles le montrent assis sur son trône ou dans sa chaire.

Voici un petit bas-relief analogue qu'a publié Allegranza [2], sans guère l'interpréter, et qui doit exprimer la même intention que les médailles contemporaines.

Que si nous en cherchons le sens primitif, on trouve divers avis qui ne sont pas inconciliables. Constatons au moins par un autre exemple que cette caractéristique avait passé les Alpes, et que l'Allemagne même y reconnaissait l'évêque de Milan. C'est ainsi que le désigne une peinture de la sacristie d'Aix-la-Chapelle dont je donne l'imitation plutôt que la copie.

Quant à l'interprétation, les Milanais racontent que saint Ambroise apparut ainsi à la bataille de Parabiago (en 1339) pour sauver son peuple d'une lutte où Milan courait grand risque [3]. La ville en établit une fête commémorative qu'elle célébrait tous les ans [4]. Mais ne pouvons-nous pas dire que si l'on vit (ou crut voir) le saint avec cet attribut, ce pourrait bien être parce que l'on avait l'habitude de le rencontrer peint de la sorte? Je pense pouvoir supposer que la sévérité de saint Ambroise en face du grand Théodose, exemple souvent cité au moyen âge [5], et la fermeté de sa résistance aux ariens que protégeait l'impératrice Justine [6], l'avaient fait caractériser par un instrument qui exprime la rigueur de la discipline ecclésiastique. Aussi voyons-nous bien des fois la grande figure de saint Ambroise évoquée dans les controverses comme personnification de la hiérarchie menacée par le pouvoir laïque [7]. C'était une sorte de *pendant* à Notre-Seigneur chassant les vendeurs du temple; la condamnation de la simonie et des empiétements laïques sur l'Église s'y trouvait comme exaltée, et le zèle pastoral donné en modèle. Il ne faut donc pas s'étonner si diverses hymnes de l'Église milanaise vantent le courage indomptable de cet illustre pontife [8]; et l'abbaye cistercienne de Sant' Ambrogio-Maggiore à Milan portait dans ses armoi-

Saint Ambroise, peinture d'Aix-la-Chapelle.

1. Le Bréviaire de Passau (1521), pour l'éducation des enfants de chœur, prenait soin de rappeler cela, et d'en louer le saint homme :

« Cœlesti cinctus verbere
Vir miræ innocentiæ,
Præsumebat se diligi
Quo merebatur argui. »

2. *Spiegazione e riflessioni sopra alcuni sacri monumenti*, p. 93. Cf. *Melanges d'archéologie, d'histoire*, etc., t. IV, p. 171.— Ferrario, *Monumenti della... basilica di S. Ambrogio*, tav. I.

3. Le comte P. Verri (*Storia di Milano*, t. I, cap. XI) fait à ce propos de la sensibilité philanthropique, comme c'était d'usage sur la fin du XVIII[e] siècle; et trouve que l'on a donné là un rôle bien inconvenant au *saggio, prudente e mansuetissimo nostro pastore*. Ce n'était pas, à ce qu'il paraît, l'avis de Tristan Calchi quand il racontait sans grande surprise (*Histor. patriæ*, libr. VI) que S. Ambroise s'était montré déjà menaçant, et l'épée à la main, contre l'empereur Conrad II, en 1037. Or ce témoignage n'est pas le seul, tant s'en faut.

4. *Antichità longobardico-milanesi*, t. III, p. 160-163, 199. — Mazzucchelli, *Osservazioni .. sopra il rito ambrosiano*, p. 164-175.

5. Cf. D. Pez, *Thesaurus*, t. II, P. II, p. 127, 109, 92, 45-49, 166, 167-170; 259, 262, 263, 401.

6. *Sermo de tradendis basilicis :* « Absit ut tradam hereditatem patrum. Etc. »

7. Voyez la lettre du pape Pascal au roi Henri I d'Angleterre dans Eadmer (à la suite de S. Anselme, 2[e] édition de Gerberon, p. 60). — *Item*, D. Pez, t. V, p 400, 1380, sq.; etc.

8. Cf. Puccinelli, *Zodiaco della Chiesa milanese*, P. III, cap. LXXIX (p. 407-410).

ries, si je ne me trompe, un bras droit ganté à la façon épiscopale et brandissant un martinet à lanières. La peinture de Sacchi (Cf. *Docteurs*, p. 313) nous a déjà montré cet attribut caractérisant notre saint ; et dans presque toutes les représentations que j'ai pu observer attentivement, il me semble avoir constamment rencontré les lanières ou cordes au nombre de trois. N'y faudrait-il pas voir quelque souvenir de la très-sainte Trinité, par con-

Saint Ambroise, à Parabiago ; p. 431.

séquent l'intention de signaler surtout la lutte vigoureuse d'Ambroise contre l'arianisme[1] ? Car les Milanais voulaient qu'il eût même guerroyé à main armée contre les ariens ; et Fagnano a laissé un poëme latin en plusieurs chants, intitulé *De bello ariano*. Cependant J. P. Puricelli qui parle de tout cela fort en détail, affirme que le martinet porté dans les processions de la cathédrale devait avoir été primitivement armé de quatre courroies[2]. En quoi il n'est pas d'accord avec le tableau de Sacchi, où le fouet de notre saint (replié sur la table) me semble bien avoir *trois queues*, comme disent les Anglais.

Pour ampliation et conclusion dernière, voici la repré-

1. Puccinelli, *ibid.*, cap. XX, XXIV, XXIX, XXXII, XXXIII, XLVI, LXI, LXII, LXV-LXIX (p. 237, etc.).

2. *Dissertatio Nazariana*, cap. LIV (p. 310-316). Mais en disant que cela devait avoir été, ne prêtait-il pas *au texte ?*

sentation de saint Ambroise chargeant les ennemis des siens (p. 430), sans autre armure que la chape et le fouet *à trois lanières*.

Cela est emprunté à un petit tableau du XV^e^ siècle, que le catalogue du musée Napoléon III numérote 203, avec l'indication : « Saint évêque à cheval, armé d'étrivières. »

Saint Eleuthère, évêque de Tournai; 20 février, 531. Il est parfois peint à peu près comme saint Ambroise, ou avec une verge; soit parce que les Tournaisiens ne se rendirent à ses prédications et à ses miracles qu'après avoir éprouvé à plusieurs reprises les fléaux du Ciel, soit parce que les réfractaires l'accablèrent de coups quelque temps avant sa mort; et sa fin en fut vraisemblablement avancée. C'était peut-être en mémoire de cela, qu'une procession de pénitence avait lieu à Tournai le jour anniversaire d'une translation de ses reliques[1].

Saint Léonce de Tripoli en Phénicie, soldat et martyr; 18 juin, sous Vespasien. Comme il tenait constamment ses yeux élevés vers le ciel, le juge lui fit attacher au cou une pierre qui le forçait à courber la tête; et dans cet état il fut fouetté jusqu'à la mort.

Saint Euloge de Cordoue, prêtre et martyr; 11 mars, 859. Il fut cruellement fouetté avant sa décollation.

Saint Théodore d'Amasée (ou *Tiro*), surnommé aussi d'Euchaïte[2], parce qu'il fit mourir un dragon, dit-on, en cet endroit (Cf. *Armes, Armure,* p. 79; etc.). Il tient çà et là un fouet plombé, parce qu'il éprouva ce supplice, entre autres; quoiqu'il n'ait expiré que dans les flammes.

Généralement il ne faut s'attendre à rencontrer ici que les martyrs qui ont rendu l'esprit sous les coups. Autrement le nombre de ceux qui ont subi la flagellation nous conduirait à une liste presque interminable. Ce que j'ai dit à propos de saint Ambroise, sur le sens de rigueur ou de fermeté dans la discipline, exprimé par un fouet à la main, peut aider à mieux saisir pourquoi des fondateurs, réformateurs ou supérieurs de communautés religieuses ont été peints tenant une verge. Tels sont, par exemple, saint Benoit de Norcia, saint Romuald, saint Gérard de Brogne, saint Guthlac fondateur de Croyland, etc. A ce titre on pourrait bien y joindre saint Columban dont la règle était d'une rudesse toute spéciale.

Saint Cucufat (*Cucufas, Quoquofas, Cucufans, Cocovatus,* Cugat, Culgat), martyr près de Barcelone; 25 juillet, vers 301. Avant d'être décapité, il fut déchiré cruellement à coups de fouets, au point que ses entrailles étaient découvertes[3]. Il semble être venu d'Afrique dans la Catalogne actuelle, et les Espagnols tiennent beaucoup à ce que son intention fût d'y braver les persécuteurs. Aussi raconte-t-on de lui des paroles assez désagréables adressées au juge, et qui malédifient beaucoup de gens aussi polis et aussi gracieux que Baillet ou Tillemont. Cette école si scrupuleuse pour les saints, en fait de bon ton, n'avait pas besoin de recourir au P. Théophile Raynaud (*Tela verborum in Judam, Christi proditores Judæ germani; Libri mordaces an configendi;* Opp., t. IX, p. 715, sqq.; et t. XI, 248-64); elle n'avait qu'à se renseigner auprès de messire Antoine Arnauld, dans sa *Dissertation selon la méthode des géomètres pour la justification de ceux qui emploient en écrivant dans certaines rencontres, des termes que le monde estime durs* (Œuvres de M. Arnauld, t. XXVII, p. 50-70; édit. de Lausanne).

Sainte Paule romaine, veuve et pénitente (26 janvier, 404), a reçu la même caractéristique dans plusieurs peintures, parce que dès son veuvage elle s'imposa une extrême austérité de vie; s'efforçant de réparer ainsi ce qui lui semblait quasi impardonnable dans la mollesse à laquelle le luxe de sa première vie l'avait accoutumée. Entre autres signes de son grand courage, on la représente quelquefois embarquée sur un vaisseau qui lève l'ancre, tandis qu'un enfant semble l'appeler du rivage par ses larmes. Il s'agit de son fils Toxotius, qu'elle laissait en Italie lorsqu'elle partit pour la Terre sainte; et qui du reste, se montra plus tard digne fils d'une si généreuse mère.

Sainte Bibiane, vierge et martyre à Rome; 2 décembre, 363. Frappée de plombeaux jusqu'à la mort[4].

Sainte Candide de Carthage, vierge et martyre; 20 septembre, sous Maximien.

Sainte Concorde, nourrice de saint Hippolyte et martyrisée avec lui; 13 août, 258. Morte du même supplice que les précédentes (*Hagiolog. italic.,* t. II, p. 95).

1. Sur ce fait, et autres que j'indique ailleurs, on peut consulter les *Acta sanctorum Belgii,* t. I, p. 478, 483, 486, 488, 496, 499, 500. Cette hostilité que rencontra le saint serait-elle un des motifs qui l'ont fait représenter foulant aux pieds un diable, sur sa châsse de Tournai (Cf. *supra,* p. 336)?

2. *Menolog. græc.,* t. II, p. 196, 172; t. III, p. 127. S. Théodore *le général d'armée,* comme disent les Grecs, était né dans la ville d'Euchaïte, mais ce n'est pas lui qui en porte le nom. Cependant cette ressemblance a pu aider à la confusion qui s'est souvent opérée entre les deux martyrs.

3. AA. SS. *Jul.,* t. VI, p. 149-162. — *España sagrada,* t. XXIX, p. 322-327, 328-351.

Les Catalans et Roussillonais honorent très-particulièrement ce saint. Voici des extraits d'une complainte (*Goitgs*) imprimée à Perpignan en 1763.

« Dotze botxins esforçats,
Assotantvos cruelment;
Restaren tots obsecats,
Pregant vos l'Omnipotent :
Y Galerio president
En terra mort est restat.
Siau nos sempre protector,
Glorios martir Cucufat.
En terra os cayguèren las tripas,
Ab los açots tant orrendos;
Y essent ellas de tots vistas,
Las tornareu en llur sentro :
A vista de tal portento
Tots restaren admirats.
Siau, etc.
. . . . . .
Trobant vos en Barcelona
Molts miracles ven obrats;
Probant estos a tota hora
Los qui tenen mal de cap :
Y per tota malaltia
Sou vos, sant appropriat.
Siau, etc.
Marabellas grans obraren
A vista del univers;
Quant la reliquia portaren
De sant Culgat del Vallès :
Que ni per mes que ploguès,
Ningù d'ells se es mullàt.
Siau, etc.
De la tempestàt cruel,
Del contagi, fàm y guerra,
Puix que regnau en lo cel,
Guardau tota esta terra :
La qual debota confia
En vostre emparo sagrât.
Siau. . . .
Etc. »

4. Un jeu de mots assez malencontreux a fait choisir sainte Bibiane pour patronne des buveurs, du moins en Allemagne.

Sainte Léocadie, vierge et martyre[1]; 9 décembre, sous Dioclétien. On l'a donnée pour sœur de sainte Eulalie, mais elle semble n'être que sa compatriote; et la ville de Tolède l'a prise pour patronne. Comme pour mieux justifier son titre de martyre, on place près d'elle des fouets; parce qu'elle avait été cruellement battue avant d'être jetée en prison pour y attendre de nouveaux supplices. Là elle pria Notre-Seigneur de la rappeler à lui, et mourut en baisant une croix qu'elle avait tracée sur la muraille. C'est ce qui fait qu'on lui met quelquefois une croix en main. Du reste ses Actes véritables ne nous sont point parvenus.

Sainte Mustiole matrone, martyrisée à Chiusi; 3 juillet, sous Aurélien. Elle paraît avoir été tuée à coups de plombeaux, après d'autres supplices[2].

FOUISSEMENT ET OUTILS

POUR FOUIR OU DÉFONCER LA TERRE.

S'il s'agit de *Bêche*, nous avons ce titre déjà, et il peut en être question encore à propos de saints jardiniers. Mais le *hoyau* ou le *pic* peuvent être employés à toute autre besogne qu'à fouir la terre, comme on l'a pu remarquer ailleurs (Cf. *Assassinat*, p. 80) au sujet de saint Rombaud tué par deux ouvriers qu'il employait à la construction d'une chapelle [3]. En outre, ces outils pouvant être employés par des fossoyeurs, on a pu caractériser ainsi les saints qui se sont adonnés à l'œuvre charitable d'ensevelir et d'inhumer les morts. Si bien que j'ai vu la pioche mise par un vieil artiste à la main de sainte Praxède, parce qu'elle prenait soin de recueillir les restes des martyrs pour leur donner une sépulture honorable.

Saint Sixte III, pape. Cf. *Image de la sainte Vierge*.

On donne aussi le pic ou la pioche à quelques saints qui ont été condamnés aux travaux des mines. Ainsi Callot représente de cette façon les saints évêques Nemesien, Polien, etc. (10 septembre), qui furent envoyés dans les mines ou les carrières de Numidie, sous l'empereur Valérien.

Saint Ambroise, évêque de Milan (Cf. *Abeilles*, p. 19; etc.). Creusant la terre pour découvrir les corps des saints Gervais et Protais. Il en a été question sous le titre *Évêques* (p. 400, sv.); mais une nouvelle caractéristique permet de rappeler cet événement avec le petit tableau italien qui le représente au musée Napoléon III. Ce peut être d'ailleurs l'occasion de relever ce qu'en a dit récemment un écrivain qui est d'ordinaire plus respectueux pour l'histoire ecclésiastique. Il donne à penser que saint Ambroise savait à peu près d'avance où reposaient les reliques des deux martyrs, en sorte que le saint évêque aurait eu tout simplement à tâtonner quelque peu pour faire sa trouvaille. Cela ne ressemble pas du tout ni à la bonne foi du grand docteur, ni à ce que dit l'histoire d'après les gens bien informés[4]. Les documents contemporains affirment au contraire que les noms mêmes des deux martyrs avaient à peu près disparu du souvenir populaire; et il faudrait d'assez bonnes preuves pour nous faire croire, après quatorze siècles, que saint Ambroise, qui n'était pas Milanais, en savait là-dessus plus long que les hommes du pays. Or ces preuves, où sont-elles? Chose pareille ne s'affirme pas tout simplement, pour se débarrasser du merveilleux dans l'hagiographie par le plus court chemin.

Plus d'un autre évêque, quoique pour des circonstances moins célèbres, pourrait recevoir le même attribut : par exemple, saint Honoré d'Amiens, qui découvrit les reliques des saints Fuscien, Victoric et Gentien[5]. Mais souvent cela se traduit, sous la main des artistes, en une châsse que l'on transporte plus ou moins solennellement.

FOUR ET FOURNAISE.

Il n'est plus besoin, après l'article que nous avons consacré au mot *Bœuf*, de revenir sur les saints ou saintes qui ont été mis à mort au moyen d'un taureau de bronze rougi par le feu. Mais four et fournaise peuvent former un chapitre unique, puisque le four à chaux a servi d'instrument de mort pour bien des martyrs. D'ailleurs les artistes ne sont pas toujours très-attentifs à nous faire reconnaître s'il s'agit d'un simple four de boulanger ou de tout autre foyer plus ou moins concentré sous une voûte. Pour obvier à divers prétextes de confusion, nous avons déjà mentionné plusieurs cas de fournaise dans le chapitre intitulé *Bûcher*; en sorte que nous serons presque dispensé de signaler cette fois autre chose que les fours proprement dits.

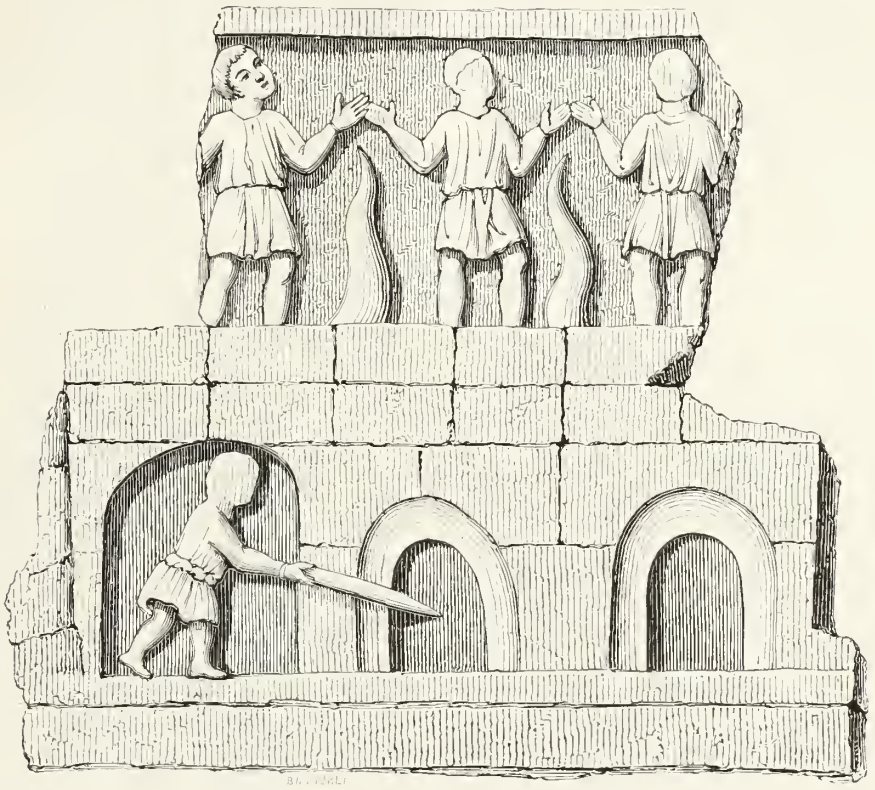
Nous avons donné place aux trois Hébreux de la fournaise (Ananie, Misaël et Azarias; ou Sidrach, Misach et Abdenago) sous le titre *Bûcher* (p. 149). Mais leur histoire, racontée par les livres saints (Dan. III, 1-100), a été si souvent reproduite dans les bas-reliefs chrétiens des premiers siècles, que l'on ne sera pas surpris de la voir figurer ici encore sous une forme plus particulièrement appropriée à l'intitulé du présent article. Comme précédemment, je mets à profit l'une de ces nombreuses sculptures (trop souvent mutilées) qui se rencontrent dans la France méridionale; et qui, attribuées aux Aliscamps d'Arles, montrent quelle opinion nos pères avaient de ce musée chrétien, dispersé depuis des siècles. S'il

1. On l'honore comme martyre, quoiqu'elle soit morte dans la prison où le gouverneur Dacien l'avait fait charger de fers, se proposant de la soumettre à de nouvelles tortures lorsqu'il reviendrait d'une tournée en Lusitanie.

2. *Hagiolog. italic.*, t. II, p. 6.
3. Cf. AA. SS. *Jul.*, t. I, p. 186, 215, 229; 243, 250, 263.
4. Cf. Puricelli, *De SS. Martyribus Nazario*, etc., p. 200-202.
5. AA. SS. *Maii*, t. III, p. 613.

eût continué à subsister, quelle série de documents on y trouverait pour l'histoire de l'art et du symbolisme durant les deux ou trois périodes qui ont précédé l'irruption du goût septentrional dans le bassin de la Méditerranée[1]! Celui-ci est aujourd'hui mutilé, comme l'autre.

Saint Paul évêque de Verdun, après avoir été solitaire et moine; 8 février, 631. On le représente occupé près d'un four[2]. Dans son monastère, où il était chargé de la boulangerie, il se trouva un jour, dit-on, surpris par le temps. Le repas pressait, et le pain n'avait pas été en-



fourné. Il pénétra donc lui-même dans le four afin de le nettoyer plus promptement et d'y placer les pains sans retard. Moyennant cette activité (et l'aide de Dieu sans doute), la communauté fut servie à point, quoique le saint n'y eût pas employé une heure entière.

Saint Éleuthère de Rome, évêque en Illyrie, dit-on; 18 avril, sous Adrien. Jeté en vain dans une fournaise ou, selon d'autres, dans une chaudière d'huile bouillante[3]. Cf. *Bœuf*, p. 138; etc.

Saint Hellade (*Helladius*), archevêque de Tolède; 18 février, 632. Sainte Ildefonse, son successeur dans l'épiscopat, raconte qu'Hellade encore séculier, et occupant un rang distingué à la Cour, se plaisait à servir les moines. C'est ce qui l'a fait représenter portant des fagots pour chauffer le four de l'abbaye, quoique son biographe parle plutôt de pailles[4].

Les saints Fauste, Martial et Janvier, martyrisés a Cordoue; 13 et 19 octobre, sous Dioclétien. Ils terminèrent leur vie dans une fournaise où le juge les avait fait jeter en haine de la foi[5].

Le B[x] Herluin, abbé du Bec; 26 août, v. 1078. On attribue l'entrée du célèbre Lanfranc dans l'état religieux à ce que visitant l'abbaye du Bec, il trouva cet homme de Dieu occupé de tout son cœur au service de la boulangerie dont il avait été chargé dans le monastère[6].

Saint Évroul (Evroult, *Ebrulfus*) abbé. Cf. *Pain*.

Saint Diègue (*Didacus*) d'Alcala, frère franciscain de la stricte Observance (récollet); 13 novembre, 1463. Parmi

1. Les notes du P. A. Martin indiquent ce monument comme existant (en marbre) au musée de Toulouse.

2. *Calendar. benedict.*, 8 februar.

3. *Menolog. græc.*, t. II, p. 31 (15 decembr.). Les Bollandistes trouvent sa légende fort sujette à caution; montrant que l'étourderie des copistes, d'une part, et de l'autre, le patriotisme de diverses villes y ont introduit des attributions impossibles. Cf. AA. SS. *April.*, t. II, p. 528-539. — *Hagiolog. italic.*, t. I, p. 203.

4. AA. SS. *Februar.*, t. III, p. 79. sqq. — *España sagrada*, t. V, p. 258, sgg; et 477.

5. *España sagrada*, t. X, p. 321-333; et 508-510. — *Breviar. gothic.*, 19 octobr. :

« Hi tres viri concorditer
Ad passionem veniunt,
In Trinitatis nomine
Hostem vicerunt pessimum.
Faustus benignus primus est,
Affatur : Hujus temporis
Condigna non est passio,
Fratres, futuram ad gloriam.
Beatus Januarius :
Aperta, inquit, janua
Est nobis; jam gaudio
Cœli fruamur optimo.
. . . . . .
Furore tunc tyrannus (*Eugenius?*)
Accensus, inquit : Mittite
In igne istos; monita
Qui nostra audent temnere.
. . . . . .
Intrant beati martyres
Læti caminum; concinunt
Hymnum Deo et canticum
Novum piis concentibus. Etc. »

6. *Calendar. benedict.*, 26 august.

ses nombreux miracles, on cite un enfant tiré vivant du four où il s'était endormi, et qui avait été chauffé sans que l'on songeât au petit malheureux[1].

On pourrait aussi à toute force, rappeler en cet endroit l'extase du même saint, peinte par Murillo (musée du Louvre, n° 550 *bis*). On y voit les anges occupés autour des fourneaux, tandis que le saint cuisinier oublie sa besogne dans ses entretiens avec Dieu. Mais ce n'est même pas une des nombreuses circonstances que détaillent communément les images populaires de sa légende. Il fallait peut-être la dévotion de Philippe II à ce thaumaturge espagnol pour que Murillo y regardât de si près; à moins qu'il ne s'agisse par hasard du B. Salvador d'Horta (Cf. *Cuisine*, p. 303; *Jardin*, etc.) méconnu par les auteurs du livret. Du reste je n'ai pas réussi à bien lire les vers espagnols inscrits au bas de la peinture.

Le B[x] Jacques l'Allemand (d'Ulm), dominicain; 12 octobre, 1491. Comme il était peintre-verrier, on le représente près d'un four à vitraux; non pas seulement pour indiquer l'art qu'il exerça dans son Ordre, mais aussi afin de rappeler l'obéissance qui lui fit un jour abandonner la cuisson de ses peintures pour se rendre à l'appel d'un supérieur[2]. Dieu permit que le feu suspendît son action jusqu'au retour du saint religieux. On le peint aussi parfois une croix à la main à cause de sa dévotion pour la Passion de Notre-Seigneur, et peut-être aussi parce qu'il chassa le démon par un signe de croix.

Sainte Aure (*Aurea*), abbesse a Paris; 4 octobre, 666. L'heure arrivant de sonner le repas pour ses trois cents religieuses, et la sainte, voulant voir où en était la fournée de pain, trouva que le four était encore allumé. Afin de hâter l'affaire, elle entra dans le four, dit-on, et le vida des charbons ardents sans employer d'autre instrument que ses mains. Comme elle ressortait sans nulle atteinte ni en son corps ni en ses vêtements, la cloche qui sonnait, rassembla toute la communauté; en sorte que la merveille fut immédiatement connue du couvent tout entier.

Sainte Austreberte (Cf. *Ane*, p. 32). Près d'un four qu'elle bénit, ou dans lequel on la voit plonger le bras. Chargée de la boulangerie, il lui fallait enfourner sans délai, lorsque pour nettoyer le four, elle se trouva ne pouvoir se servir de son balai qui avait été brûlé. Pour ne pas perdre de temps pendant que le four était chauffé, elle fit le signe de la croix et monta elle-même dans le four pour le balayer avec les manches de sa robe; puis sortit comme si de rien n'était, de sorte que personne ne pouvait s'en apercevoir[3].

Cette légende se rapproche singulièrement de celles que l'on vient de voir au sujet de sainte Aure et de saint Paul de Verdun. Ajoutons qu'un fait tout semblable est attribué à saint Guillaume de Gellone (saint Guilhem du désert), qui mourut le 28 mai, 812; et qui est souvent confondu avec saint Guillaume de Malavalle. Cela est également attribué à saint Donat[4], moine de l'ordre de Monte-Vergine (17 août, 1198).

Ce prodige du reste peut remonter bien plus haut encore; car on trouve un récit pareil dans la vie de saint Sabas, abbé (Cf. *Ermites*, p. 385). Mais il s'agissait là du boulanger de la communauté, qui avait mis dans le four ses vêtements percés par la pluie, et qui s'en souvint trop tard lorsque la flamme roulait déjà sous la voûte. Sabas apercevant l'inquiétude et la honte qui travaillait ce frère, s'en fit expliquer la cause; et alla retirer le vêtement, après s'être muni du signe de la croix[5].

FOURCHE ET TRIDENT.

Groupons sous ce titre divers instruments qui ont quelque rapport de forme sans en avoir beaucoup pour l'emploi. Les brasseurs, par exemple, pour remuer le malt, se servent d'un outil qui ressemble souvent à un trident ou à une fourche dont les dents seraient traversées par des bâtonnets formant une sorte de grille. Cela s'appelle en Allemagne *Brauer-Gabel* (fourche de brasserie); en France, *fourchet* ou fourcher (mots plus connus des paysans et des brasseurs que des lexicographes), vague ou broussoir (brassoir?). La forme ci-jointe ap-

partient au moyen âge parisien, comme le montrent les fleurs de lis, la date 1488, et la trouvaille de la pièce dans le lit de la Seine[6]. Là, il faut convenir que cet outil ressemble médiocrement soit à une pelle ajourée, soit à une fourche; et j'avoue être trop peu au courant de ce qui concerne l'intérieur d'une brasserie, pour décider si les *vagues* du méreau parisien sont encore en usage quelque part, ou appartiennent seulement à l'archéologie de la profession. Mais la Flandre étant particulièrement compétente en fait de bière, nous allons donner la vraie forme qu'elle attribue à cet instrument quand elle le place entre les mains du patron de la corporation.

Ce patron est saint Arnould (Arnou, Arnoud, Ar-

1. Voir la pièce de Lope de Vega, intitulée *S. Diego de Alcala*, act. II (t. IV, p. 526, dans l'édition de Ribadeneira).

2. Surius, *11 octobr.* Cf. Melloni, *Atti... degli uomini illustri in santità... in Bologna*, Parte II, t. III, p. 241.

3. *Calendar. benedict.*, 11 februar. — Surius, *ibid.*

4. Brautii *Martyrolog. poetic.* :

« Ardentem furnum subiens, purgavit amictu
Ejectis prunis; integer inde redit. »

5. Surius, 5 *decembr.*

6. A. Forgeais, *Plombs historiés...*, t. I (Métiers), p. 40, sv.

noult, etc.), évêque de Soissons (Cf. *Armes, Armure,* p. 73). Je ne saurais dire quelle circonstance particu-

lière de la vie du saint aura donné lieu au choix qu'on a fait de lui pour protéger les brasseurs. Cependant on voit saint Arnould multiplier le pain et le vin pour alimenter une foule de peuple qui était venue assister à la consécration d'une église[1]; et comme le vin n'est pas très-usuel en Flandre, on lui aura recommandé la boisson nationale, d'autant qu'il était natif du pays d'Audenarde. En somme, on lui donne comme attribut en outre, soit une *vague,* soit un bouquet de houblon et d'orge.

Dans les tableaux ou les sculptures, l'instrument de supplice appelé *ongles de fer* prend souvent la forme d'une fourche à dents recourbées dont on se servait pour déchirer les chairs du patient. On peut rencontrer aussi dans quelque monument le croc (*uncus*), qui servait dans l'amphithéâtre à entraîner les cadavres de ceux qui avaient succombé.

Le trident (*fuscina*) semble avoir primitivement servi aux pêcheurs pour harponner le poisson, comme on le voit pratiquer encore sur les côtes de la Méditerranée. De là sans doute est venue l'idée de l'attribuer comme sceptre à Neptune. Mais son emploi même dans la pêche l'avait fait introduire parmi les armes offensives qu'employaient diverses espèces de gladiateurs. Le *rétiaire,* par exemple, lançait un *épervier* sur son adversaire pour le harponner ensuite en manière de poisson. J'imagine qu'en conséquence, les *veneurs* de l'amphithéâtre auront bien pu être armés aussi du trident pour se défendre contre les bêtes farouches, ou pour les achever quand elles étaient blessées mortellement.

La simple fourche de bois ou de fer, pour remuer le fourrage ou la litière des bestiaux, peut figurer parmi les caractéristiques des saints laboureurs, ou de ceux qui ont été condamnés à prendre soin des bêtes de charge. Cf. *Etable.*

Saint Mammès, martyr (Cf. *Cerf,* p. 185; etc.). Un trident à la main, parce que la relation langroise de son martyre dit qu'il eut les entrailles percées d'un coup de trident[2] (Cf. p. 436) par un des valets de l'amphithéâtre (Cf. *Entrailles,* p. 362). Les bêtes farouches l'avaient épargné dans le cirque; plusieurs même s'étaient mises à le caresser, comme avaient fait précédemment les animaux de la forêt quand il y cherchait un refuge contre la persécution. Le gouverneur de Césarée, irrité de la protection du Ciel qui se manifestait publiquement en faveur du martyr, ordonna qu'on le tuât sans délai. Le Ménologe grec[3] le fait percer d'un coup de lance, et selon d'autres, le saint aurait été décapité; mais un auteur grec est d'accord avec la légende de Langres[4].

1. AA. SS. *August.,* t. III, p. 246.
2. *Ibid.,* t. III, p. 439.
3. T. I, p. 7 (2 septembr.).
4. AA. SS. *August.,* t. III, p. 439, 428. Une hymne ancienne (AA. SS., *ibid.,* p. 429) fait allusion à la biche qui le nourrit de son lait :

« Vivebat inter bestias
Quo cive gaudent angeli. »

S. Mammès, à cause de cela, mais aussi peut-être par suite d'un jeu de mots tiré de son nom (*mammæ*) et qui n'aura pas nui à la pratique populaire, est invoqué par les nourrices pour ne pas manquer de lait. Cependant sa prose (*Voce, corde, jubilemus*) dans le Missel d'Autun de 1530, ne parle guère que du respect des animaux farouches pour notre martyr.

« Devorandus feris datur,
Sed in agnum commutatur
Ferarum sævitia;
Hæc submissa pedes lambit,
Hæc amplexu collum ambit,
Pia dans obsequia, »

Cf. AA. SS. *August.,* t. III, p. 438, sq.

FOURNAISE. Cf. *Four,* etc.

FOURRURES.

Le doctorat et la dignité ou profession de chanoine sont caractérisés fréquemment par l'usage de certaines

Saint Mammès, p. 435.

fourrures qui prirent un air de distinction honorifique (Cf. *Chape,* p. 198, sv.). Quant au canonicat, on en verra quelque chose sous le titre *Possédés,* à propos de saint Théotonius.

FRONT MARQUÉ DE QUELQUE SIGNE.

Nous avons dit plus haut, que les rayonnements dardés par le visage de Moïse après son long entretien avec Dieu, s'étaient traduits en cornes sur son front[1]; et cela non-seulement dans la sculpture, à laquelle ont été refusés les moyens d'exprimer la lumière, mais dans la peinture même, surtout dans celle des vitraux. Il n'est donc pas besoin de revenir sur ce sujet.

Saint Flavien, martyr; 22 décembre, sous Julien l'Apostat. Il paraît avoir été d'un rang élevé à Rome, et s'attira l'animadversion du préfet de la ville pour avoir donné la sépulture à des martyrs. Il ne cachait pas du reste sa croyance à l'Évangile, si bien que sa femme et ses deux filles suivirent son exemple en donnant leur vie pour Jésus-Christ (Cf. *Familles saintes,* sainte Bibiane, p. 404; etc.). Pour lui, il fut marqué publiquement au front avec un fer rouge par la main du bourreau. Malgré l'affectation de sang-froid philosophique et de tolérance qu'aurait voulu se donner le paganisme de l'empereur Julien, son règne fit renaître pour les disciples de Notre-Seigneur des peines que les empereurs chrétiens avaient voulu épargner aux malfaiteurs mêmes[2]. Après cet indigne supplice qui fit murmurer le peuple, Flavien fut exilé à Acquapendente où il mourut des suites du tourment, après avoir passé trois jours en prières[3].

Saint Ramwold, abbé. Cf. *Apparitions de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* p. 54; etc.

Sainte Rite de Cascia veuve, puis religieuse augustine; 22 mai, 1456. On la représente le front marqué d'une plaie qui semble souvent causée par un rayon que darde vers elle le crucifix. Elle avait entendu saint Jacques de la Marche prêcher avec tant d'ardeur sur la Passion de Jésus-Christ, que, revenue chez elle, elle se prosterna devant une croix pour demander à Notre-Seigneur qu'il lui fît part d'une épine au moins de sa couronne. Dès lors il lui survint au front un abcès douloureux et repoussant, qui persista toute sa vie; sauf pendant un voyage qu'elle désirait faire à Rome pour le jubilé, mais qu'on lui refusait à cause de cela. Après sa mort, la plaie jusque-là hideuse, sembla devenir rayonnante[4]. Cette circonstance de sa vie a fait invoquer la sainte comme patronne contre la petite vérole.

Je ne sais si ce même fait n'aurait pas donné lieu primitivement aux peintures qui font voltiger des abeilles autour de la tête de sainte Rite. Peut-être aura-t-on voulu exprimer ainsi l'espèce de piqûre qui lui blessa le front;

1. Il en sera reparlé sous le titre *Globe.*

2. Constantin, cinquante années auparavant, avait aboli cette marque au visage, comme déformant l'empreinte céleste que Dieu a mise sur la face de l'homme. Cf. Labus, *Fasti,* 22 dicembre. Ce n'est pas le cas d'insister sur le règne de Julien l'Apostat, mais il serait facile de montrer que ce prince porta mal son masque de philosophe impartial; si peu de temps qu'il ait eu à sa disposition comme empereur.

3. *Hagiolog. italic.,* t. II, p. 353, sq.

4. AA. SS. *Maii,* t. V, p. 225, sq.

car on voit aussi ailleurs un fer de flèche terminant le rayon dardé vers elle par la couronne d'épines du crucifix. Il est vrai que certaines légendes de la sainte veulent qu'un essaim ait entouré son visage quand elle était au berceau. Mais ce récit pourrait bien être postérieur à la représentation, d'autant plus qu'il nous manque une vie contemporaine [1].

FRUITS DIVERS (sauf le raisin).

Saint Antonin de l'ordre de Saint-Dominique, archevêque de Florence. On a pu voir plus haut (Cf. *Balances,* p. 110) l'histoire de l'homme qui lui avait offert une corbeille de fruits, comptant bien recevoir quelque récompense supérieure au cadeau; et qui se plaignait de n'avoir obtenu du saint qu'un *Dieu vous le rende!*

Le Bx Hermann Joseph. Encore enfant, mettant une pomme dans la main de l'enfant Jésus (Cf. *Enfants saints,* p. 351).

Saint Sabas, abbé (Cf. *Ermites,* p. 385). Une pomme à la main ou à ses pieds. Il était entré fort jeune dans un monastère; et comme il travaillait un jour au jardin, son appétit d'enfant, aidé de quelque convoitise, lui suggéra de prévenir l'heure du repas à l'aide d'un pommier fort bien garni. Il avait déjà cueilli la pomme qui lui faisait envie, lorsque, se rappelant que le péché était entré de la sorte dans le monde, il jeta le fruit à terre, et s'interdit pour le reste de ses jours d'en jamais manger [2].

Le Bx Gérard de Monza (dei Tintori), dont le nom a paru déjà dans ce livre (Cf. *Construction,* p. 250; etc.). J'ai dit ci-dessus (p. 147) que son bouquet de cerises pouvait bien provenir de quelque confusion amenée par l'homonymie qui aurait fait dédoubler le prodige attribué à un autre Gérard de Toscane. Les Milanais prétendent que non; et racontent de leur saint un fait assez recréatif que l'on peut lire chez les Bollandistes, avec peinture à l'appui du récit populaire [3].

Ce nous sera du moins l'occasion d'indiquer le titre *Branche* comme pouvant suppléer à certaines données qui auraient conduit ici un chercheur dans l'embarras.

Saint Jean de Dieu (Cf. *Corde,* p. 258, sv.). Une grenade, ordinairement surmontée de la croix, rappelle qu'au milieu de divers tâtonnements où il cherchait la voix du Ciel, Dieu lui dit: « Grenade sera ta croix. » Ce fut en effet dans la ville de Grenade qu'il réussit à fonder son Ordre, après avoir traversé bien des épreuves [4].

Ce qui peut nous paraître bizarre dans ce *rèbus,* ne l'est point pour les Espagnols, qui prétendent que la ville doit réellement son nom à sa similitude avec une grenade mûre dont l'enveloppe se fend en laissant voir l'intérieur du fruit. C'est, dit-on, l'aspect qu'offre la cité avec ses jardins et ses édifices échelonnés dans une vallée profonde sur les pentes de la Sierra-Nevada.

Saint Jean de Dieu.

Le Bx Salvador d'Orta, franciscain; entrant en extase à la vue d'une grenade qu'on lui servait à table. Cf. *Jardin,* etc.

Sainte Dorothée, vierge et martyre. Cf. *Fleurs,* p. 417.

Sainte Rite de Cascia, religieuse augustine (Cf. *Front,* p. 436). Des figues et des roses près d'elle ou dans sa

1. AA. SS. *l. c.,* p. 223, 226.

2. Surius, 5 decembr.

3. AA. SS. *Jun.,* t. I, p. 767, sq. Si la peinture est vraiment l'œuvre de Bernardin Luini, le dessin communiqué aux Bollandistes n'en donnerait pas l'idée. Quant au chapelet qui leur a fait rejeter une peinture plus ancienne parce qu'ils la supposaient exécutée avant les prédications de saint Dominique, Mabillon (entre autres) et le *Nouveau Traité de diplomatique* pouvaient leur offrir maint exemple de patenôtres quelconques bien antérieures au XIIIe siècle.

4. AA. SS. *Mart.,* t. I, p. 839.

main. Durant sa dernière maladie où elle ne pouvait presque recevoir que la sainte Eucharistie, une de ses parentes lui demanda si l'on ne pourrait pas lui apporter de sa maison quelque chose qui fût propre à la soulager. La moribonde répondit qu'elle accepterait volontiers des roses et des figues de son jardin. Comme on était au mois de janvier, plusieurs pensèrent que ces paroles étaient un signe de délire ; mais il se trouva que Dieu avait exaucé le désir de la sainte. Fleurs et fruits lui furent apportés [1] selon son envie.

Annonciation, etc.; p. 439.

FUSEAU ET QUENOUILLE.

La quenouille et le fuseau, ou le fuseau tout simplement avec un petit cabas contenant la provision soit de laine, soit de chanvre ou de lin, caractérise souvent le travail domestique d'une femme qui accepte ses devoirs de ménagère et fuit l'oisiveté. Les humbles occupations portées courageusement, et la pauvreté vaillamment accueillie ont fait donner cet attribut aux bergères qui gardent leur troupeau et aux princesses enrôlées dans la profession religieuse. C'est aussi de la sorte que s'exprime la pénitence d'Ève ; tandis qu'Adam, courbé sur sa bêche, arrose la terre de ses sueurs. Le goût encore antique dans quelque bas-relief de l'art chrétien primitif, traduisait cela de façon charmante par une apparition divine où des épis sont donnés à Adam, et la brebis à Ève [2].

1. AA. SS. *Jun.*, t. V, p. 226.

2. Bosio, *Roma sotterranea*, p. 295.

Ainsi l'avait entendu le sens pratique des vieux Romains : l'homme agriculteur, et livré aux affaires du dehors ; la femme occupée du soin de la maison (*lanam fecit*). L'Écriture sainte s'y accorde à merveille (Prov. XXXI, 10-31).

Comme modèle des femmes, LA TRÈS-SAINTE VIERGE maniait ordinairement le fuseau dans les vieilles peintures, au moment où l'archange vient lui demander son consentement à l'incarnation du Verbe divin. Le XV^e^ siècle et même le XIV^e^ prirent l'habitude de la représenter priant ou lisant alors ; mais jusque-là, et surtout chez les Grecs, on jugeait qu'une femme occupée des travaux quotidiens était très-suffisamment édifiante pour que la Mère de Dieu en donnât l'exemple dans l'instant le plus solennel de sa vie [1]. Telle la voyons-nous (p. 438) sur la panse de cette lampe en bronze (si ce n'est un encensoir grec), dont j'ai donné ailleurs le développement (Cf. *Bonnet phrygien,* p. 142) au-dessous de la dimension originale [2].

Au côté droit (du spectateur), Notre-Dame debout, détourne un peu la tête vers l'ange Gabriel qui l'aborde ; et la bande un peu grossière (en manière de courroie) qui descend de sa main gauche vers le sol, sera facilement reconnue comme le fil qu'entraîne un fuseau, si l'on a eu l'occasion d'examiner attentivement des représentations très-anciennes (ou orientales) de ce fait évangélique [3]. Les Grecs poussaient en ce genre la fidélité à un programme convenu, jusqu'à peindre en rouge dans les miniatures, le fil qui sort des doigts de la très-sainte Vierge. Elle filait, prétendent-ils, de la pourpre en ce moment ; et destinait son travail à un vêtement pour le grand prêtre.

L'occupation de filer étant, depuis l'origine du monde, l'indication d'une femme qui ne songe pas plus que de raison à sa toilette, le fuseau (ou le rouet) peut se trouver, dans la représentation de la plupart des saintes qui ont été mères de famille ou religieuses ; mais surtout quand il s'agit de bergères, dont l'isolement et les loisirs réclament particulièrement un travail suivi [4]. Car, comme disait le vieux proverbe :

« Fille oisive,
A mal pensive. »

Du reste cet article pourra se compléter par celui qui aura pour titre *Navette,* etc.

Nous verrons encore sous les titres *Groupes, Lis, Livres,* que ce programme oriental de l'Annonciation n'a pas fait loi dans l'Occident.

Mais, à propos de bergères, rappelons un fait de la B^se^ GERMAINE COUSIN (Cf. *Bergers,* p. 136). On raconte que désirant assister à la messe tous les jours, et ne pouvant se faire remplacer dans la garde de ses moutons, elle plantait sa quenouille au milieu du troupeau. Les animaux se tenaient groupés autour de ce signe de ralliement, et jamais nulle des bêtes confiées aux soins de la sainte ne s'égara ou ne fut dévorée par les loups.

1. Les artistes légendaires représentent parfois la sainte Vierge pendant son enfance dans le temple, occupée à tisser une étoffe sur un métier. Cela se voit par exemple dans le chœur de la cathédrale d'Amiens, avec d'autres détails du même genre. Mais j'ai déjà donné à comprendre que je ne me proposais point d'énumérer tout ce que l'art chrétien a introduit ou accepté dans l'histoire de la Mère de Dieu. Ce serait de quoi rédiger un livre plus gros que n'est le mien. Je me contente donc d'indiquer sommairement les traits les plus acceptés pour les principales circonstances de l'Évangile où figure la reine de tous les saints. Faisons pourtant observer que dans la Présentation de Marie au temple (*supra,* p. 388), le miniateur byzantin montre en arrière-plan (sauf perspective) un ange parlant à la Très-sainte-Vierge. Au dire des légendes, elle aurait dès-lors eu de fréquentes communications avec les esprits célestes. C'est un des cas où l'on peut écrire sans danger avec un Gascon du XVII^e^ siècle : « Il ne sera pas damné qui le croira ou le décroira. »

2. Le modèle appartient à M. Carrand.

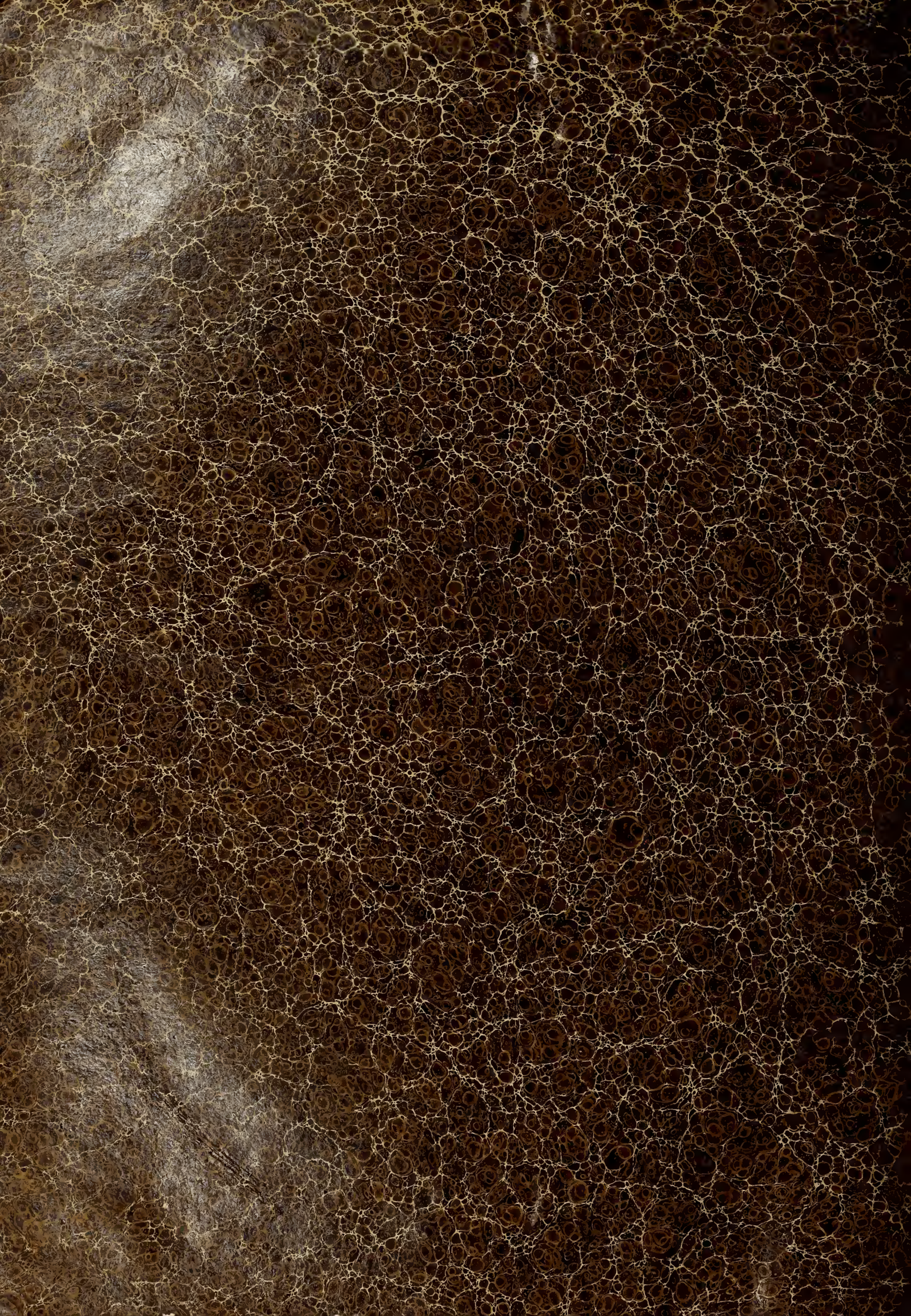
3. Cf. Joann. Phoc., *De Locis sanctis,* X (dans la Byzantine de Venise, à la suite de *Malalas ;* p. 4, sq.). J'en ai cité plus d'un exemple dans les *Annales de philosophie chrétienne,* t. XIX (1839), p. 67. Mais cela se retrouve sur un sarcophage de Ravenne et avec le même enroulement de laine qui se voit sur notre cul-de-lampe, peut-être par suite de l'influence orientale.

4. C'est pourquoi nous l'avons donné à sainte Solange, *supra,* p. 90.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

84-B1600



GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00110 7107